Les Monuments d'art et d'histoire de la Suisse
Canton de Vaud

Le district de la Broye-Vully I

Monique Fontannaz, Brigitte Pradervand



Ce volume est le cent vingt-huitième de la collection

Les Monuments d'art et d'histoire de la Suisse

publiés par la Société d'histoire de l'art en Suisse SHAS
avec l'aide de subventions fédérales, cantonales, communales et privées

Société d'histoire de l'art en Suisse SHAS, Berne 2015

Les Monuments d'art et d'histoire du canton de Vaud, tome VIII

Le district de la Broye-Vully I

Monique Fontannaz et Brigitte Pradervand

Société d'histoire de l'art en Suisse SHAS, Berne 2015

La préparation du manuscrit et des illustrations a été prise en charge par le Canton de Vaud.

canton de vaud

Nous remercions les institutions et les donateurs suivants pour le soutien financier qu'ils ont apporté à ce volume des Monuments d'art et d'histoire :

Schweizerische Eidgenossenschaft
Confédération suisse
Confederazione Svizzera
Confederaziun svizra

Département fédéral de l'économie, de la formation et de la recherche DEFR
Secrétariat d'Etat à la formation, à la recherche et à l'innovation SEFRI

Département fédéral de l'intérieur DFI
Office fédéral de la culture OFC

FNSNF
Fonds national suisse
Schweizerischer Nationalfonds
Fondo nazionale svizzero
Swiss National Science Foundation

Loterie Romande
www.entraide.ch

Fondation Marcel Regamey

Commission de rédaction :
Nicole Pfister Fetz (présidente), Zoug
Armand Baeriswyl, Berne
Paul Bissegger, Echandens, membre ad hoc
Moritz Flury-Rova, Saint-Gall
Michael Hanak, Zurich
Thomas Müller, Zurich
Isabelle Roland, Vufflens-la-Ville

Expert scientifique :
Jacques Bujard, Neuchâtel

Responsable du projet :
Ferdinand Pajor, Société d'histoire de l'art en Suisse SHAS, Berne

Rédaction :
Karina Queijo, Vevey

Mise en pages :
Hans Christian Weidmann, Versoix

Conception de la jaquette :
Philipp Kirchner, Société d'histoire de l'art en Suisse SHAS, Berne

Photolithographie et impression :
Gutenberg AG, Schaan FL

Papier :
Munken Lynx naturweiss

Reliure :
Schumacher AG, Schmitten

ISBN 978-3-03797-228-1
ISSN 2235-0624

La Deutsche Nationalbibliothek a répertorié cette publication dans la Deutsche Nationalbibliografie ; les données bibliographiques détaillées peuvent être consultées sur Internet à l'adresse http://dnb.dnb.de.

© 2015 Société d'histoire de l'art en Suisse SHAS, Berne

Préface de la Société d'histoire de l'art en Suisse SHAS

La présente œuvre est le 128e volume de toute la série des Monuments d'art et d'histoire de la Suisse et le huitième tome consacré au canton de Vaud. Sont traitées trente-six communes historiques du district de la Broye-Vully, qui s'étend sur les trois anciens districts de Moudon, Oron et Payerne. Il a été tenu compte aussi bien de la réorganisation territoriale avec une redéfinition des districts réalisée pendant l'élaboration de l'œuvre que de la structure historique de la région. Avec des textes d'une qualité scientifique fouillée mais restant néanmoins bien compréhensibles, accompagnés d'illustrations évocatrices et variées, ce volume offre un bon aperçu de cette région rurale. Un intérêt marqué est porté aux représentations de monuments dans des villages et hameaux, et de maisons disséminées ici et là. Un accent particulier est mis sur le château de Lucens. Bien expliquée et richement illustrée, la représentation de l'édifice le plus important de cette région offre une image approfondie de l'architecture à travers les siècles et des vestiges de l'aménagement intérieur.

Les deux auteures – Monique Fontannaz et Brigitte Pradervand – ont réalisé dans ce deuxième Monument d'art et d'histoire dans sa nouvelle structure et premier en langue française une belle œuvre d'un haut niveau scientifique, qui transmet une image soigneusement recherchée et différenciée de cette région toujours marquée par l'agriculture. La SHAS remercie très chaleureusement les deux auteures pour leur grand engagement. Elles ont été accompagnées par la Commission cantonale des Monuments d'art et d'histoire dirigée par Christophe Amsler. Jacques Bujard, chef de l'Office du patrimoine et de l'archéologie du canton de Neuchâtel, a œuvré comme expert. La SHAS remercie toutes les personnes impliquées dans le projet.

Nous souhaitons exprimer notre reconnaissance au Gouvernement du Canton de Vaud, représenté par le Département des finances et des relations extérieures dirigé par le conseiller d'Etat Pascal Broulis et son conservateur des monuments et sites Laurent Chenu, qui ont suivi avec grand intérêt les travaux de recherche et fourni les moyens financiers nécessaires pour le projet de ce Monument d'art et d'histoire vaudois.

La SHAS remercie particulièrement les institutions suivantes pour leur soutien substantiel à la présente édition : le Secrétariat d'Etat à la formation, à la recherche et à l'innovation SEFRI, l'Office fédéral de la culture OFC, la Commission vaudoise de répartition de la Loterie Romande, ainsi que d'autres fondations et personnes privées, en particulier MM. Marco Dunant et Nicolas Piguet (château de Lucens), qui ont contribué à la réussite de l'œuvre par leur appui financier généreux.

Les éditions numériques de ce volume ont été publiées avec le soutien du Fonds national suisse de la recherche scientifique FNS.

Benno Schubiger
Président de la SHAS

Nicole Pfister Fetz
Présidente de la Commission de rédaction

Ferdinand Pajor
Chef de projet MAH

Préface du Canton de Vaud

Aux racines de notre identité

Depuis son indépendance en 1803, le canton a bien changé. Avec Genève, il forme l'un des trois centres d'emplois et de développement économique du pays. Ses hautes écoles rivalisent avec les meilleures du continent et il se profile comme centre de compétences dans les sciences de la vie et les « medtechs ». La population vaudoise est passée de 148 000 habitants à plus de 750 000 aujourd'hui.

Alors, à quoi bon publier aujourd'hui un ouvrage sur le patrimoine de la moitié sud du district de la Broye-Vully ?

Il y a bien sûr la dimension historique et la qualité artistique du château de Lucens ou de l'église médiévale de Curtilles, pour ne prendre que ces exemples, qui justifient à eux seuls l'entreprise menée de main de maître par les deux auteures de cet ouvrage.

Mais au-delà, ce sont les traces d'un monde toujours vivant qui ressortent de ces pages. Malgré les neuf habitants sur dix qui vivent aujourd'hui dans une commune à caractère urbain, malgré les quelque 170 nationalités présentes dans le canton, le Pays de Vaud se reconnaît toujours dans ses origines rurales.

Le district de la Broye-Vully a connu une évolution similaire, mais selon un rythme différent. Voie de passage importante de l'époque romaine au XIX^{e} siècle, terre d'affrontement entre les comtes de Savoie et l'évêque de Lausanne, à qui Lucens doit son château, aux XIII^{e} et XIV^{e} siècles, la région a développé son agriculture au XIX^{e} siècle – les maisons paysannes de cette époque en témoignent – puis l'a conservée dans la première moitié du XX^{e} siècle à côté d'une industrialisation restée limitée principalement à Lucens et Granges-près-Marnand. Depuis plusieurs années, le district a rattrapé le rythme du canton : en 2014, c'est lui qui a connu la plus forte croissance démographique, +3 %, avec le Gros-de-Vaud. Ce développement quelque peu décalé lui a permis de conserver un trésor patrimonial qui témoigne de nos racines.

Tant pour la Broye que pour l'ensemble du canton, il m'apparaît que cette identité terrienne, puisée aux bourgs et aux villages, aux fermes et aux églises, productrice de solidarités, de respect et de confiance et qui se transmet de génération en génération fait notre force. C'est elle qui nous permet d'intégrer les nouveaux habitants venus d'Europe et plus loin, de nous enrichir de leurs apports culturels sans crainte de nous y perdre. C'est elle aussi qui nous donne confiance dans l'avenir et nous permet de faire preuve d'ouverture. Le Canton le démontre bien à chaque votation fédérale qui traite d'une manière ou d'une autre d'ouverture, que ce soit à l'Europe et au monde, aux changements sociaux ou économiques ou encore aux minorités.

Alors, parcourez cet ouvrage par intérêt historique et scientifique, par amour des belles choses ou simplement pour y trouver des idées de balades. Mais n'y entrez pas par nostalgie d'un monde à jamais révolu, car il est bien vivant, dans notre patrimoine et dans nos valeurs communes.

Bonne lecture.

Pascal Broulis
Conseiller d'Etat, Chef du Département
des finances et des relations extérieures

Préface des auteures

Après les volumes consacrés à Lausanne, Morges, Moudon, puis à Rolle et son district, ce huitième volume vaudois est le premier à traiter d'une région essentiellement campagnarde, celle sise aux environs de Moudon. Ce choix offrait l'opportunité de mettre à profit les nombreux renseignements accumulés lors des recherches menées sur cette ville, centre du bailliage bernois de même nom.

Le périmètre retenu comprenait encore au début du XXIe siècle trente-six communes. Depuis 2006, plusieurs ont fusionné. D'autres regroupements sont en cours. Le présent volume se base sur la situation qui prévalait au moment de la remise du manuscrit, en été 2014.

Pour chaque commune l'accent a été mis sur le village, qui forme un « monument » en lui-même, tant par sa structure viaire que par les maisons paysannes qui le composent, présentées de manière globale. La recherche plus spécifique s'est concentrée sur les églises, les châteaux et les principaux édifices publics. Avec son prestigieux château médiéval, l'ancien bourg épiscopal de Lucens constitue un cas à part comme, dans une moindre mesure, le bourg de Villarzel, déserté par ses habitants déjà au XVIIe siècle.

En raison du nombre restreint de pages à disposition pour chaque commune, seules les maisons paysannes ayant un intérêt historique ou artistique particulier ont été traitées de manière détaillée, lorsqu'une recherche plus poussée pouvait apporter des renseignements inédits. Ces édifices ont en effet déjà fait l'objet d'une publication en 2003, dans la série *Les maisons rurales du canton de Vaud*. Par ailleurs, depuis 2012, le public peut accéder sans peine aux données historiques de base concernant la plupart des constructions anciennes grâce au site web mis en ligne par le recensement architectural du canton de Vaud (www.recensementarchitectural.vd.ch).

Le découpage de la matière et le programme de travail ont subi les aléas d'une réalité politique et administrative en pleine mutation. Après avoir terminé le volume MAH sur Moudon, Monique Fontannaz entreprit, à temps partiel, de rédiger un volume consacré aux districts de Moudon et Oron. Une nouvelle répartition des districts étant entrée en vigueur en 2008, il fut décidé de s'y conformer, dans l'intention de contribuer à façonner l'identité des nouvelles circonscriptions. On opta pour la partie supérieure – ou méridionale – du district de la Broye-Vully, recouvrant essentiellement l'ancien district de Moudon mais aussi en partie ceux d'Oron et de Payerne.

L'introduction d'un nouveau règlement de la fonction publique ayant provoqué la mise à la retraite anticipée de Monique Fontannaz, elle put néanmoins mener à terme cette étude grâce à la collaboration de Brigitte Pradervand, historienne de l'art ayant déjà une bonne connaissance de la région. Engagée à mi-temps depuis 2011, celle-ci se chargea des communes appartenant anciennement au district de Payerne selon la même méthode de travail, basée sur des recherches historiques approfondies. Nous remercions vivement nos supérieurs hiérarchiques, M. Laurent Chenu, conservateur cantonal des Monuments et Sites, et M. Philippe Pont, chef du Service immeubles, patrimoine et logistique (SIPAL), d'avoir trouvé une solution pour la poursuite de l'ouvrage et permis ainsi la diffusion de toutes ces données inédites.

Notre reconnaissance s'adresse au directeur et à tout le personnel des Archives cantonales vaudoises pour les bonnes conditions de travail qui nous ont été offertes. Nous avons également bénéficié de l'étroite collaboration de nos collègues du SIPAL et d'autres services de l'Etat de Vaud, tels que la Section monuments et sites (particulièrement son archiviste, Michèle Grote, et les responsables du recensement) et la Section archéologie cantonale (Carine Wagner), le Registre foncier cantonal, le Musée cantonal d'archéologie et d'histoire. L'Office de l'information sur le territoire (Vaud) et le Service du cadastre et de la géomatique (Fribourg) nous ont été d'une aide précieuse pour l'élaboration des cartes.

Dans chaque commune, nous avons pu compter sur l'amabilité de Mesdames et Messieurs les secrétaires, ou d'autres personnes en charge des archives, qui ont mis à notre disposition les documents nécessaires, et nous remercions particulièrement M. Jean-Marc Nicod, responsable des archives de la grande commune de Valbroye, qui nous a transmis de nombreux documents et ses recherches personnelles. M. Dimitri Juvet, pasteur de la paroisse de Granges et environs, a collaboré de manière efficace au recensement de la vaisselle liturgique et nous lui en sommes reconnaissantes. Plusieurs particuliers, cités en notes, ont contribué à cette étude en nous communiquant leurs archives, leurs connaissances historiques ou leurs collections iconographiques. M. Thomas Roder a bien voulu nous confier un exemplaire de son mémoire de licence consacré aux acteurs économiques de la région du Jorat à la veille de la Révolution.

Au premier rang des contributions scientifiques, citons celle de Fabienne Hoffmann, qui s'est chargée de l'étude de toutes les cloches. Claire Huguenin a effectué une bonne partie de la recherche concernant le patrimoine industriel de Lucens. Marcel Grandjean et nos autres collègues du Colloque des historiens de l'art monumental régional (CHAMR) ont toujours été disponibles pour répondre à l'une ou l'autre question concernant leur spécialité. Relevons également, dans le domaine de l'archéologie, l'étroite collaboration qui s'est maintenue avec Anna Pedrucci (Archéotech S.A.) et Valentine Chaudet tout au long des investigations faites autour du château de Lucens ces dernières années. Les analyses du Laboratoire romand de dendrochronologie de Moudon furent un appui précieux à la recherche.

Les illustrations jouant un rôle de premier plan dans une telle publication, nous devons beaucoup au travail des architectes du bureau NOR (Guillaume Roux-Fouillet et Christophe Fouad), qui ont exécuté la plupart des relevés de bâtiments et qui ont participé à la mise au point des cartes synoptiques des villages. Nous avons également bénéficié de la collaboration et de l'engagement sans faille des photographes Claude Bornand pour les vues de bâtiments et Rémy Gindroz pour les reproductions de documents.

Tout au long de notre travail, la Commission cantonale MAH, ainsi que son président M. Christophe Amsler, fut un soutien très précieux. Notre reconnaissance va également à la Commission de rédaction de la SHAS, à sa présidente, Nicole Pfister Fetz, au chef de projet MAH, Ferdinand Pajor, à l'expert, Jacques Bujard, et à Isabelle Roland et Paul Bissegger, membres de la commission, qui ont relu notre manuscrit avec beaucoup d'attention. La collaboration avec notre rédactrice, Karina Queijo, fut un réel plaisir. Au-delà de la qualité de son travail technique, ses connaissances en histoire de l'art nous ont permis d'introduire encore quelques corrections de dernière minute. A cela s'ajoutent le soutien de nos chères collègues rédactrices MAH et l'aide spontanée et bénévole de nos proches (merci à Monica et à Michel, ainsi qu'à Georges-Olivier, d'avoir partagé le plaisir de la découverte et de la lecture!).

Pour terminer, nous tenons à remercier tout particulièrement les propriétaires des édifices étudiés ici, qu'il s'agisse de privés ou de collectivités publiques. Ils participent doublement à cet ouvrage, en autorisant l'étude de leur bâtiment mais aussi et surtout en assurant l'entretien d'un riche patrimoine bâti qui fait une bonne part de l'identité du nouveau district.

Monique Fontannaz et Brigitte Pradervand
Chavannes-près-Renens, 30 juillet 2015

Le district de la Broye-Vully I

Préface de la Société d'histoire de l'art en Suisse SHAS **p. 5**
Préface du Canton de Vaud **p. 6**
Préface des auteures **p. 7**

Introduction **p. 12**
Les communes du Jorat entre Broye et Mérine **p. 52**
- *Carrouge* **p. 56**
- *Corcelles-le-Jorat* **p. 63**
- *Hermenches* **p. 71**
- *Ropraz* **p. 79**
- *Rossenges-L'Abbaye* **p. 90**
- *Syens* **p. 92**
- *Vucherens* **p. 103**
- *Vulliens* **p. 108**

Le château de Lucens, ses bourgs et la chapelle Sainte-Agnès **p. 122**
La ville de Lucens **p. 182**
Les communes voisines de Lucens **p. 248**
- *Brenles* **p. 252**
- *Bussy-sur-Moudon* **p. 256**
- *Chavannes-sur-Moudon* **p. 262**
- *Chesalles-sur-Moudon* **p. 269**
- *Cremin* **p. 275**
- *Curtilles* **p. 277**
- *Dompierre* **p. 296**
- *Forel-sur-Lucens* **p. 303**
- *Lovatens* **p. 304**
- *Oulens-sur-Lucens* **p. 306**
- *Prévonloup* **p. 308**
- *Sarzens* **p. 311**
- *Villars-le-Comte* **p. 313**

La commune de Villarzel **p. 316**
Les communes voisines de Villarzel **p. 346**
- *Champtauroz* **p. 350**
- *Henniez* **p. 353**
- *Treytorrens* **p. 356**
- *Valbroye : Cerniaz* **p. 365**
- *Valbroye : Combremont-le-Grand* **p. 366**
- *Valbroye : Combremont-le-Petit* **p. 380**
- *Valbroye : Granges-près-Marnand* **p. 384**
- *Valbroye : Marnand* **p. 402**
- *Valbroye : Sassel* **p. 409**
- *Valbroye : Seigneux* **p. 412**
- *Valbroye : Villars-Bramard* **p. 416**

Notes **p. 418**
Tableaux **p. 461**
Abréviations et bibliographie **p. 462**
Notes sur la datation **p. 466**
Crédits des illustrations **p. 466**
Index **p. 467**
Auteures **p. 483**


Yvonand
Payerne
Châbles
Cheyres
Rovray
Murist
Nuvilly
Ménières
Sassel
Cugy FR
Vesin
Frasses
Montet
Seiry
Bollion
Bellhanie
Corcelettes
Le Repuis
La Plage
Mordagne
Crevel
Cheseaux-
Noréaz
Villars-Epeney
Cuarny
Chavannes-
le-Chêne
Treytorrens
Payerne
Chêne-
Pâquier
Champtauroz
Combremont-
le-Petit
Combremont-
le-Grand
Cheiry
Surpierre
Villeneuve
FR
Villarzel
Châtonnaye
Hennens
Marnand
Granges-près-M.
Granges-
sous-T.
Aumont
Franex
Montborget
Vernay
Pomy
Cronay
Molondin
Donneloye
Démoret
Mézery-près-
Donneloye
Valeyres-
sous-U.
Ursins
Vuissens
Prévondavaux
Orzens
Bioley-
Magnoux
Oppens
Correvon
Ogens
Villars-le-Comte
Forel-sur-L.
Cremin
Dompierre
VD
Villars-
Bramard
Prévonloup
Lucens
Neyruz-sur-M.
Curtilles
Lovatens
Billens-
Hennens
Romont
FR
Les Chavannes
Les Glânes
Bussy-sur-M.
Sarzens
Chesalles-sur-M.
Thierrens
Rueyres
Bercher
Boulens
Pailly
Fey
Chapelle-
sur-Moudon
Moudon
Brenles
Mézières
FR
Grangettes
Villaraboud
Vuisternens-
devant-R.
Siviriez
Chavannes-
sur-M.
Rossenges
Sugnens
Sottens
Naz
Peyres
Martherenges
Syens
Montet
Glâne
Ursy
Esmonts
Hermenches
Cne de Jorat-Menthue
Peney-le-Jorat
Poliez-Pittet
Bottens
Villars-Tiercelin
Vuarmarens
Chavannes-
les-Forts
Sommentier
Sâles
Rue
Vulliens
Vaudevens
Boulos
Ropraz
Carrouge
VD
Ecublens
FR
Froideville
Corcelles-le-Jorat
Mézières
VD
Promasens
Gillarens
Porsel
Cne Le Flon
Le Crêt
Grattavache
La Verrerie
Montpreveyres
Ferlens
VD
Chapelle
Glâne
Auboranges
Servion
Oron-la-Ville
Oron-le-Château
St-Martin
FR
Semsales
Essertes
Vaubroye
Bussigny-
sur-Oron
La Rougève
Cne de Valbroye
Cne de Torny
Cne de La Folliaz
Cne des Montanaire
Cne Les Montets
Cne de Valbroye
Cne de
La Folliaz
Les Granges-
de-Dompierre
Les Granges-
de-Vesin
Granges-
de-Vesin
Champs d'Amont
La Vounaise
Haut
Cuarny
Arrissoules
Bois Clos
Les Varys
La Mauguettaz
Niédens
Rue du Tour-de-
St-Martin-du-Chêne
Orgemont
Aclez
Chapelle
Caumin
Le Mont
Le Moulin
Le Sensuis
Praratoud
Broillet
Pissevache
Outens
Prassy
Prévondens
Les Rutaires
Près de Place
Correncon
Allières
Planche Signal
Chalabrux
Bellfort
Les Mules
Le Chalet
Montaubion
Dommartin
Chardonney
Villars-Mendraz
Moille Robert
Byrsonnaire
Dessus
Seppey
Villangeaux
Moille Cugy
La Solitude
La Râpe
Mélleries
Vers-chez-
les-Bod
En Gillette
Les Adelins
Les Chênes
Chalet du Villars
Les Tronches
Mandon
Les Sauzeilles
Chalet
Bovérat
Les Chênes
Les Cillaves
Percoudes
Les Moures
Vers-chez-
Perrin
Ecublox
Le Petit
Torny
Middes
Trey
Sédeilles
Villarimboud
Villaz-St-
Pierre
Rossens
Cerniaux
Lussy
Les Granges
Les Loges Dubre
Rueyres
Fuyens
Longeraie
Les Glânes
Berlens
Les Mottes
Les Nethys
Villaraz
Estanenens
Villaranon
Bramaffan
Les Paresses
Chaux
Corges
Saubert
Vers-chez-
Perrin
Féligny
Grange
des Bois
Les Closels
Verdière
Boulex
La Brenonnière
Le Bas
La Brévire
Le Haut
Le Bois
Les Vignes
Les Tuiles
Les Ecasseys
Les Communs
Dessous
Montburget
Les Grandes
Brugères
Haut de
Maugères
Les Chupiailles
Bremudens
Progens
Les Babules
Les Côtes
Les Al
Les Planches
Les Ruaux
Les Echelettes
Le Meylan
Le Ratoux
Chamminettes
Prés du Château
Le Saulgy
Les Echelles
Les Ecasseys
Les Communs
Dessous
Les Grandes
Brugères
Le Crêt
Cne Le Flon
Bremudens
Grattavache
Les Chupiailles
La Verrerie
Progens
Les Babules
Les Côtes
Les Al
Les Planches
Les Ruaux
Bésencens
Flangeires
Chesalles-
sur-O.
St-Martin
FR
Semsales
Vaulard
La Comba
Les Moures
Percoudes
Les Cillaves
Les Sauzeilles
Chalet
Bovérat
Les Enfants
Chalet du Pâturage
Chalet du Villars
Chalet
Bovérat
Les Enfants
Bois du Grand Jorat
Le Borgeau
Les Chênes
Les Tronches
Les Adelins
Les Sauzeilles
Les Cillaves
Les Moures
Percoudes
Vaubroye
Oron-le-Château
Oron-la-Ville
Auboranges
Chapelle
Glâne
Ferlens
VD
Servion
Montpreveyres
Mézières
VD
Corcelles-le-Jorat
Froideville
Ecublens
FR
Carrouge
VD
Ropraz
Vulliens
Rue
Vaudevens
Boulos
Vuisternens-
devant-R.
Siviriez
Chavannes-
sur-M.
Rossenges
Sugnens
Sottens
Naz
Peyres
Martherenges
Syens
Montet
Glâne
Ursy
Esmonts
Hermenches
Cne de Jorat-Menthue
Peney-le-Jorat
Poliez-Pittet
Bottens
Villars-Tiercelin
Vuarmarens
Chavannes-
les-Forts
Sommentier
Sâles
Rue
Vulliens
Vaudevens
Boulos
Ropraz
Carrouge
VD
Ecublens
FR
Froideville
Corcelles-le-Jorat
Mézières
VD
Promasens
Gillarens
Porsel
Cne Le Flon
Le Crêt
Grattavache
La Verrerie
Montpreveyres
Ferlens
VD
Chapelle
Glâne
Auboranges
Servion
Oron-la-Ville
Oron-le-Château
St-Martin
FR
Semsales
Essertes
Vaubroye
Bussigny-
sur-Oron
La Rougève
Cne de Valbroye
Cne de Torny
Cne de La Folliaz
Cne des Montanaire
Cne Les Montets
Cne de Valbroye
Cne de
La Folliaz
Les Granges-
de-Dompierre
Les Granges-
de-Vesin
Granges-
de-Vesin
Champs d'Amont
La Vounaise
Haut
Cuarny
Arrissoules
Bois Clos
Les Varys
La Mauguettaz
Niédens
Rue du Tour-de-
St-Martin-du-Chêne
Orgemont
Aclez
Chapelle
Caumin
Le Mont
Le Moulin
Le Sensuis
Praratoud
Broillet
Pissevache
Outens
Prassy
Prévondens
Les Rutaires
Près de Place
Correncon
Allières
Planche Signal
Chalabrux
Bellfort
Les Mules
Le Chalet
Montaubion
Dommartin
Chardonney
Villars-Mendraz
Moille Robert
Byrsonnaire
Dessus
Seppey
Villangeaux
Moille Cugy
La Solitude
La Râpe
Mélleries
Vers-chez-
les-Bod
En Gillette
Les Adelins
Les Chênes
Chalet du Villars
Les Tronches
Mandon
Les Sauzeilles
Chalet
Bovérat
Les Chênes
Les Cillaves
Percoudes
Les Moures
Vers-chez-
Perrin
Ecublox
Le Petit
Torny
Middes
Trey
Sédeilles
Villarimboud
Villaz-St-
Pierre
Rossens
Cerniaux
Lussy
Les Granges
Les Loges Dubre
Rueyres
Fuyens
Longeraie
Les Glânes
Berlens
Les Mottes
Les Nethys
Villaraz
Estanenens
Villaranon
Bramaffan
Les Paresses
Chaux
Corges
Saubert
Vers-chez-
Perrin
Féligny
Grange
des Bois
Les Closels
Verdière
Boulex
La Brenonnière
Le Bas
La Brévire
Le Haut
Le Bois
Les Vignes
Les Tuiles
Les Ecasseys
Les Communs
Dessous
Montburget
Les Grandes
Brugères
Haut de
Maugères
Les Chupiailles
Bremudens
Progens
Les Babules
Les Côtes
Les Al
Les Planches
Les Ruaux
Bésencens
Flangeires
Chesalles-
sur-O.
St-Martin
FR
Semsales
Vaulard
La Comba
Les Moures
Percoudes
Les Cillaves
Les Sauzeilles
Chalet
Bovérat
Les Enfants
Chalet du Pâturage
Chalet du Villars
Chalet
Bovérat
Les Enfants
Bois du Grand Jorat
Le Borgeau
Les Chênes
Les Tronches
Les Adelins
Les Sauzeilles
Les Cillaves
Les Moures
Percoudes
Vaubroye
Oron-le-Château
Oron-la-Ville
Auboranges
Chapelle
Glâne
Ferlens
VD
Servion
Montpreveyres
Mézières
VD
Corcelles-le-Jorat
Froideville
Ecublens
FR
Carrouge
VD
Ropraz
Vulliens
Rue
Vaudevens
Boulos
Vuisternens-
devant-R.
Siviriez
Chavannes-
sur-M.
Rossenges
Sugnens
Sottens
Naz
Peyres
Martherenges
Syens
Montet
Glâne
Ursy
Esmonts
Hermenches
Cne de Jorat-Menthue
Peney-le-Jorat
Poliez-Pittet
Bottens
Villars-Tiercelin
Vuarmarens
Chavannes-
les-Forts
Sommentier
Sâles
Rue
Vulliens
Vaudevens
Boulos
Ropraz
Carrouge
VD
Ecublens
FR
Froideville
Corcelles-le-Jorat
Mézières
VD
Promasens
Gillarens
Porsel
Cne Le Flon
Le Crêt
Grattavache
La Verrerie
Montpreveyres
Ferlens
VD
Chapelle
Glâne
Auboranges
Servion
Oron-la-Ville
Oron-le-Château
St-Martin
FR
Semsales
Essertes
Vaubroye
Bussigny-
sur-Oron
La Rougève
CANTON DE FRIBOURG
CANT. FRIBOURG
CANTON
DE FRIBOURG
Le Moulin
La Motte
Le Moulin
Les Graviers
Les Varys
Les Cheintres
Le Mauras
La Baumaz
La Ripe
Les Pontets
Le Paudex
Grange de
Gessens
Gessens
Moulin Isard
Frémérin
Prahins
Champs Plats
Chaneaux
La Faye
Dépecky
La Carrière
La Tuilière
Le Remblay
Moulin
Pécot
Le Marchet
Roche à Ronc
Montanaire
Le Chalet
Les Rutaires
Près de Place
Correncon
Allières
Planche Signal
Chalabrux
Bellfort
Les Mules
Le Chalet
Montaubion
Dommartin
Chardonney
Villars-Mendraz
Moille Robert
Byrsonnaire
Dessus
Seppey
Villangeaux
Moille Cugy
La Solitude
La Râpe
Mélleries
Vers-chez-
les-Bod
En Gillette
Les Adelins
Les Chênes
Chalet du Villars
Les Tronches
Mandon
Les Sauzeilles
Chalet
Bovérat
Les Chênes
Les Cillaves
Percoudes
Les Moures
Vers-chez-
Perrin
Ecublox
Le Petit
Torny
Middes
Trey
Sédeilles
Villarimboud
Villaz-St-
Pierre
Rossens
Cerniaux
Lussy
Les Granges
Les Loges Dubre
Rueyres
Fuyens
Longeraie
Les Glânes
Berlens
Les Mottes
Les Nethys
Villaraz
Estanenens
Villaranon
Bramaffan
Les Paresses
Chaux
Corges
Saubert
Vers-chez-
Perrin
Féligny
Grange
des Bois
Les Closels
Verdière
Boulex
La Brenonnière
Le Bas
La Brévire
Le Haut
Le Bois
Les Vignes
Les Tuiles
Les Ecasseys
Les Communs
Dessous
Montburget
Les Grandes
Brugères
Haut de
Maugères
Les Chupiailles
Bremudens
Progens
Les Babules
Les Côtes
Les Al
Les Planches
Les Ruaux
Bésencens
Flangeires
Chesalles-
sur-O.
St-Martin
FR
Semsales
Vaulard
La Comba
Les Moures
Percoudes
Les Cillaves
Les Sauzeilles
Chalet
Bovérat
Les Enfants
Chalet du Pâturage
Chalet du Villars
Chalet
Bovérat
Les Enfants
Bois du Grand Jorat
Le Borgeau
Les Chênes
Les Tronches
Les Adelins
Les Sauzeilles
Les Cillaves
Les Moures
Percoudes
Vaubroye
Oron-le-Château
Oron-la-Ville
Auboranges
Chapelle
Glâne
Ferlens
VD
Servion
Montpreveyres
Mézières
VD
Corcelles-le-Jorat
Froideville
Ecublens
FR
Carrouge
VD
Ropraz
Vulliens
Rue
Vaudevens
Boulos
Vuisternens-
devant-R.
Siviriez
Chavannes-
sur-M.
Rossenges
Sugnens
Sottens
Naz
Peyres
Martherenges
Syens
Montet
Glâne
Ursy
Esmonts
Hermenches
Cne de Jorat-Menthue
Peney-le-Jorat
Poliez-Pittet
Bottens
Villars-Tiercelin
Vuarmarens
Chavannes-
les-Forts
Sommentier
Sâles
Rue
Vulliens
Vaudevens
Boulos
Ropraz
Carrouge
VD
Ecublens
FR
Froideville
Corcelles-le-Jorat
Mézières
VD
Promasens
Gillarens
Porsel
Cne Le Flon
Le Crêt
Grattavache
La Verrerie
Montpreveyres
Ferlens
VD
Chapelle
Glâne
Auboranges
Servion
Oron-la-Ville
Oron-le-Château
St-Martin
FR
Semsales
Essertes
Vaubroye
Bussigny-
sur-Oron
La Rougève

Introduction

Aperçu historique **p. 14**
Découpage politique et situation naturelle **p. 14**
Les communications **p. 14**
Les routes **p. 14**
Les chemins de fer **p. 19**
Les ponts **p. 19**
Les ponts sur la Broye **p. 19**
Les ponts secondaires **p. 19**
La correction de la Broye **p. 19**
Histoire **p. 20**
Les attributs de souveraineté **p. 25**
Cartographie et méthodologie **p. 26**
Documentation **p. 26**
Le paysage bâti **p. 27**
La répartition de l'habitat sur le territoire **p. 27**
Survol architectural et artistique **p. 32**
Les ouvrages défensifs et les châteaux **p. 32**
Les « châtelards » et les mottes castrales **p. 32**
Les châteaux médiévaux **p. 32**
Les châteaux de l'époque bernoise **p. 33**
Les lieux de culte **p. 35**
Les églises médiévales **p. 35**
Les chapelles du XVIII^e siècle **p. 36**
Les temples du XIX^e siècle **p. 39**
Le renouveau liturgique du XX^e siècle **p. 39**
La vaisselle liturgique **p. 40**
Les cloches et les horloges **p. 40**
Les maisons de commune et les collèges **p. 42**
Les premiers équipements communautaires sous l'Ancien Régime **p. 42**
Les collèges du XIX^e siècle **p. 44**
Autres bâtiments et aménagements publics aux XIX^e-XX^e siècles **p. 45**
Les auberges **p. 45**
Les maisons rurales **p. 46**
Les maisons paysannes de type concentré **p. 49**
Les maisons paysannes de type dissocié **p. 50**
Les maisons de campagne **p. 51**
Les intérieurs **p. 51**



2

FIG. 2 **Carte du bailliage de Moudon dressée en 1725 par l'ingénieur Jean-Adam Riediguer. Situant à son sommet non pas le nord, mais les territoires les plus élevés du bailliage, cette carte offre une image particulièrement parlante de la réalité naturelle de la région. Le réseau hydrographique dessine un arbre dont le tronc correspond au fond de la vallée de la Broye, de Marnand à Bressonnaz. S'y rattachent les divers affluents sous la forme de branches plus ou moins vigoureuses, souvent symétriques. La frondaison est constituée par la Broye sortant du défilé de Brivaux, par le Carrouge et par les nombreuses ramifications de la Bressonne qui se rejoignent à Bressonnaz, et enfin par la Mérine, qui se jette dans la Broye à Moudon. ACV, GC 489.**

Découpage politique et situation naturelle

Les localités qui constituent la moitié sud du district de la Broye-Vully créé en 2008 ont pour caractéristique commune d'avoir appartenu au grand bailliage bernois de Moudon entre 1536 et 1798, à l'exception de Sassel **FIG. 2, 3**. Depuis 1803 et pour un peu plus de 200 ans, la plupart des communes firent partie du district de Moudon. Quatre d'entre elles furent toutefois attribuées à celui d'Oron (Carrouge, Corcelles-le-Jorat, Ropraz, Vulliens) ; à l'autre extrémité, tout le territoire depuis Seigneux en direction du nord et l'ancienne paroisse de Combremont rejoignirent le district de Payerne. Le nouveau district de 2008, très allongé, se distingue par la présence de nombreuses enclaves fribourgeoises. Ce découpage résultant de la conquête de 1536 met aujourd'hui encore en évidence la complexité de la structure politique de base, caractéristique du Moyen Age et du régime féodal.

Même si la définition des aires géographiques varie beaucoup selon les études[1], on peut discerner deux zones principales qui s'interpénètrent : la vallée de la Broye et le Jorat. Sur le plan hydrologique, la région dont il est question dans ce volume correspond au bassin versant de la Broye moyenne[2]. Elle possède pour l'essentiel un sous-sol constitué de molasse marine du Tertiaire (molasse burdigalienne), modelée par les glaciations successives du Quaternaire. A la fonte des derniers glaciers, il y a environ 14 000 ans, ce relief doux a été entaillé par l'érosion torrentielle créant de nombreux vallons profonds et abrupts.

La Broye elle-même, issue des contreforts des Préalpes, occupe tout d'abord aux alentours d'Oron le plateau de la Haute Broye qui ne fait pas partie du district de la Broye-Vully. Après avoir franchi la barrière rocheuse située entre Chavannes-sur-Moudon et Vulliens, au sortir du défilé de Brivaux, elle entre dans la large vallée dite « de la Broye moyenne ». Ses affluents prennent leur source d'une part sur le versant oriental qui sépare cette vallée d'avec celle de la Glâne et, d'autre part, dans la région du Jorat **FIG. 4**. Le Jorat forme une grande croupe molassique qui culmine à 932 m d'altitude, près de Montpreveyres. C'est à cet endroit qu'il présente son caractère le plus marqué, avec la présence de nombreuses forêts et de pâturages, mais la même croupe s'abaisse progressivement en direction du nord-est jusqu'au-dessus de Sassel (carrière de grès coquillier de l'Aclex, à 745 m).

La plaine alluviale de la Broye moyenne (altitude 460-530 m) recouvre le lit, large et rectiligne, creusé par le glacier **FIG. 5**. La rivière qui faisait autrefois de nombreux méandres n'occupe qu'une petite partie de la surface depuis sa canalisation à la fin du XIX^{e} siècle. Les principales localités se situent sur les cônes de déjection formés par les affluents. Les deux versants de la vallée présentent tout d'abord des pentes raides pouvant atteindre 150 à 200 m de haut. Au-dessus se déploient des coteaux assez vastes accueillant la plupart des villages, entre 600 et 800 m d'altitude. Malgré la pente plus douce, le relief reste souvent accidenté et les communes de la rive droite montrent dans leurs territoires les plus élevés quelques caractéristiques proches à la fois du Jorat et du district fribourgeois de la Glâne qui les avoisine[3].

Les communications

Les routes

A l'époque romaine, la grande route reliant Vevey à Avenches par Oron et Moudon est bien attestée par une carte contemporaine, la célèbre Table de Peutinger. Les vestiges les mieux identifiés se trouvent dans la plaine, sur la rive droite de la Broye, vers Curtilles et entre Marnand et Granges-sous-Trey[4]. Le tronçon entre Oron et Moudon semble avoir traversé la rivière vers Ecublens (FR) pour monter ensuite sur Villangeaux et descendre sur Bressonnaz par Seppey, mais il est possible qu'un autre tracé soit resté sur la rive droite de la Broye en passant en dessous de Chavannes[5]. Les lieux-dits « La Millière » et les indications de chemins « ferrés » ou « pavés » données par les documents anciens correspondent sans doute

FIG. 3 **Carte de la Suisse romande qui comprend le Pays de Vaud et le gouvernement d'Aigle, réalisée par Henri Mallet, ingénieur géographe, en 1781. Extrait. Le périmètre du bailliage de Moudon, en bleu, correspond approximativement à la région étudiée, à l'exception de trois communes de l'extrémité sud, rattachées au nouveau district de Lavaux, et de neuf communes appartenant actuellement au district du Gros-de-Vaud, sur le côté gauche, plus proches de la Mentue. ACV, GC 491.**


LAC
PAYERNE
Chatillon
Lulli
le Chable
Montet
Cugy
Cheire
GRANSON
Yvonant
Arrissoulaz
Roverai
Murit
Neuviller
Chavane
Treitorrens
Chantaurs
Combremont
Demoret
Surpierre
Grangès
Marnand
Chatonaie
Villarsel
Rossans
Manens
Middes
Pomy
Cronai
Valleires
Cressier
Ursins
Orsens
Praiens
Donneloye
Biolei-Magnou
Correvon
Denesi
Villars le Comte
Lucens
Dompierre
Ogens
Essertine
Berchier
Vuarens
Rueire
Curtille
Bussi
Romont
Mesieres
S. Cierge
Chapelle
Martereuge
MOUDON
Chavannes
Sottens
Sugnens
Dommartin
Morlens
Villarnon
Billens
Villarobas
La Joux
Le Cret
Vauruz Baillage
Poliez le grand
DU BAILL DE LAUSANNE
Poliez le petit
DU BAILL D'ORON
Hermenges
Vucherens
Vauderens
Ecublens
Promasens
Chapelle
Corselles
Carouge
Mezieres
Chesales
S. Martin
Froideville
Montheron
Morrens
Montpreveire
Oron le Chateau
Oron la Ville
Semsale
Chaffliens
Eserts
Paleisieux
Maracon
Escoteaux
la Combe
Vairés
Chalet à Gobet
Epalinges
Savigny
Châtel-S. Denis Baillage
Bossoniens
Attalens Baillage
Granges
Belmont
Lac de Bret

3



4



5

FIG. 4 **Vue depuis les hauts de Rossenges en direction du sud-est. Les collines du Jorat sont entrecoupées par les vallons boisés de la Bressonne et du Carrouge qui vont rejoindre la Broye à Bressonnaz. A l'arrière-plan, le territoire très allongé de la commune de Vulliens où se succèdent Bressonnaz-Dessus (à gauche), Seppey et le village principal, au sommet de la colline. Dans l'échancrure du col qui domine Seppey, on devine le château de Rue, puis les terres autrefois savoyardes du canton de Fribourg. Photo Claude Bornand, 2013.**

FIG. 5 **Vue aérienne prise au-dessus de Bressonnaz en direction du nord-est, avec la ville de Moudon au premier plan. C'est là que commence la vallée de la Broye moyenne, au sortir du défilé de Brivaux (en bas à droite). Le glacier du Quaternaire a érodé les collines en créant des versants relativement raides et réguliers. En se retirant, il a laissé quelques terrasses de moraine ou de gravier dominant un fond de vallée qui était en partie marécageux avant les travaux d'endiguement de la fin du XIX^e siècle. www.swisscastles.ch, 2010.**

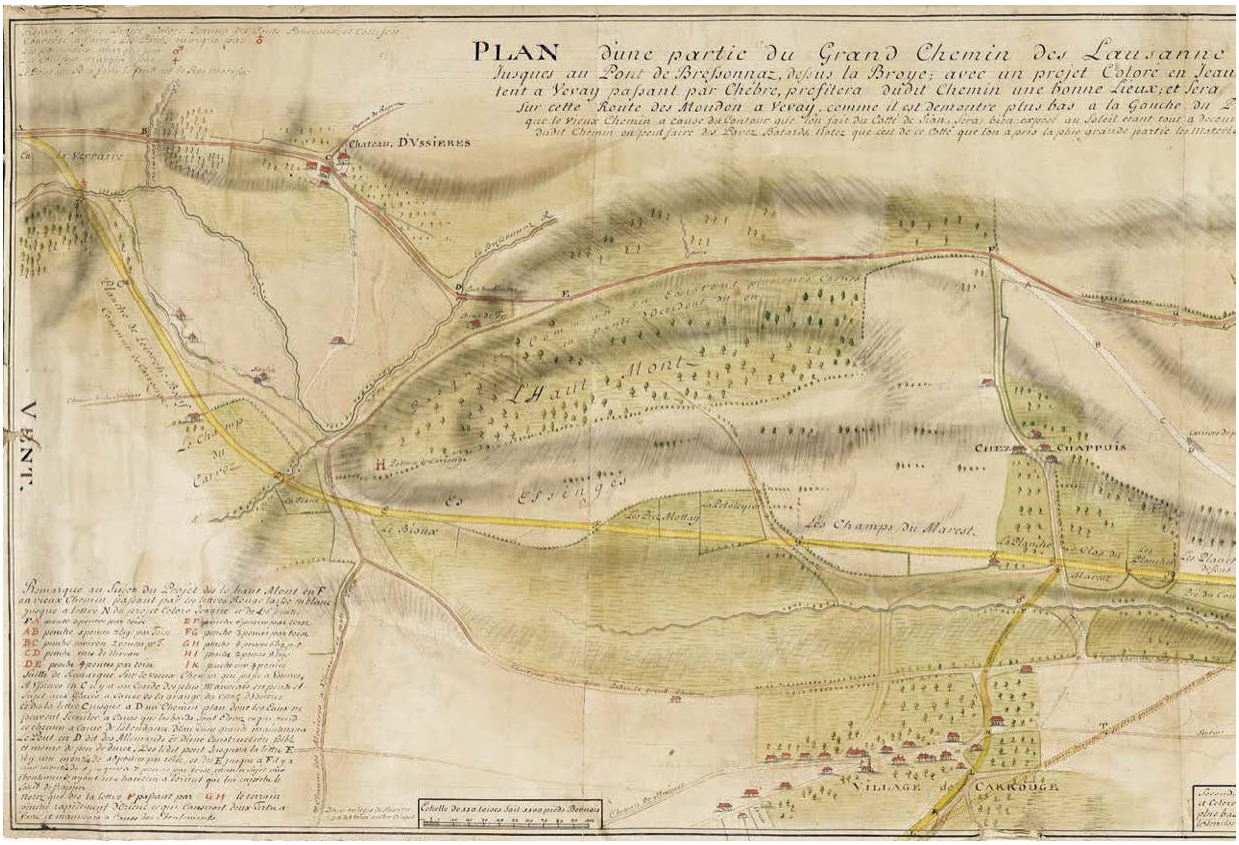
à des itinéraires secondaires, plus haut sur les versants de la vallée (voir *Bussy-sur-Moudon*, *Brenles*, *Prévonloup*)[6].

Au Moyen Age, la Broye continua à compter parmi les axes les plus stratégiques du Plateau vaudois, avec toujours Moudon pour principal nœud routier. Dès le milieu du XIV^e siècle, le trafic international s'intensifia sur l'axe reliant Genève au Rhin, au détriment de celui qui traversait les Alpes puis le Jura. Au niveau régional, le trafic se développa entre les villes fondées ou agrandies par la Savoie au XIII^e siècle, comme Moudon, Rue et Romont[7].

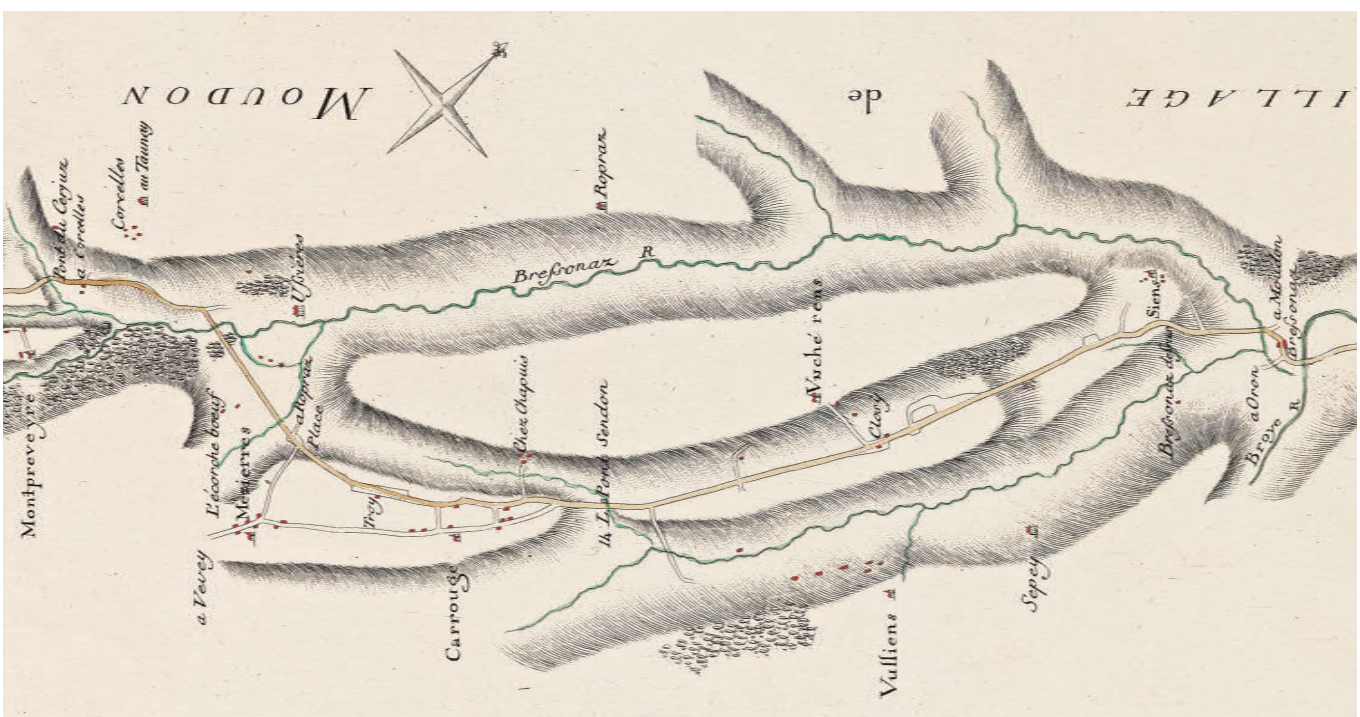
Le renforcement de l'axe sud-ouest – nord-est se poursuivit après 1536 afin de relier la ville de Berne au Pays de Vaud nouvellement conquis. L'itinéraire de la Broye fut concerné en première ligne par les principales campagnes de modernisation menées par le gouvernement[8]. En aval de Lucens, l'ancien grand chemin passait sur le territoire de l'enclave fribourgeoise de Surpierre. En 1745-1749, le gouvernement bernois fit construire une nouvelle route sur son propre territoire, sur la rive droite, sous la direction de l'inspecteur des chemins Gabriel Bize et de l'ingénieur Pierre Willomet[9]. Entre 1761 et 1765, il reprit entièrement la route traversant le Jorat entre Montpreveyres et Bressonnaz, avec un nouveau tracé partant vers l'est depuis le lieu-dit La Verraire (Usine des Moilles), passant par Carrouge puis longeant à l'est Vucherens. Pour contrer la concurrence de la route fribourgeoise de Châtel-Saint-Denis, qui détournait particulièrement le trafic des vins de Lavaux, Berne décida en 1762 déjà de compléter ce dispositif par une chaussée neuve se dirigeant sur Vevey par Carrouge, Chexbres et Les Gonelles. Celle-ci fut conçue puis mise en œuvre dès 1766 par l'architecte Abraham Burnand, qui venait de terminer celle du Jorat[10]. Toutes deux donnèrent lieu depuis 1746 à une multitude de projets FIG. 6[11]. Ces deux itinéraires sont restés des routes importantes jusqu'à nos jours FIG. 7.

L'effort de la nouvelle administration cantonale vaudoise porta vers 1818 sur l'amélioration de la route Lausanne-Berne dans le secteur d'Henniez et de Marnand[12]. A cela s'ajouta une importante transversale, la route d'Yvonand à Romont, jugée prioritaire déjà en 1823[13]. Sa construction débuta en 1839 selon un projet conçu en 1835 par William Fraisse puis modifié par le voyer Jean Badoux ; elle ne se termina qu'en 1854 à Prévonloup[14]. Les liaisons avec le territoire fribourgeois furent complétées entre 1862 et 1896 par la route de Moudon à Vauderens puis de Moudon à Siviriez et par celles reliant Payerne puis Marnand à Romont[15]. En 1964-1967, c'est à nouveau la route de Lausanne à Berne qui focalisa l'attention, avec la création d'une route à trois pistes (route cantonale 601) suivant un tracé plus direct entre Ropraz et Bressonnaz.

Parmi les monuments liés aux routes, on peut voir à Lucens et à Carrouge deux milliaires cylindriques en pierre de Saint-Triphon exécutées peu avant 1783 sur un projet de l'ingénieur Pierre Bel, de Payerne FIG. 7[16]. Les autres bornes en calcaire blanc appartiennent au réseau mis en place par le canton à partir de 1908[17]. A Vucherens, au seuil de la grande descente sur Bressonnaz, une «pierre à sabot» très érodée, probablement de 1812, rappelle l'obligation de glisser un sabot de bois sous les roues enrayées des chars[18].


PLAN dune partie du Grand Chemin des Lausanne
Jusques au Pont de Bressonnaz, depuis la Broye; avec un projet Colore en Jeau
tent a Vevay passant par Chebre, profitera dudit Chemin une bonne Lieux; et Sera
Sur cette Route des Moudon a Vevay, comme il est demontre plus bas a la Gauche du
que le Vieux Chemin a cause de Lontaine que lon fait du Coté de Nan, Sera bien exposé au Soleil etant tout a Decou
dudit Chemin on peut faire de Deux Batards Notez que ceux de ce Coté que lon a pris la plus grande partie les Materia
Chateau. D'Vssieres
Le Haut Mont
Les Essinges
Les Champs du Marest
Chez Chappuis
Village de Carrouge
Echelle de 200 toises Soit 1200 pieds Bernois

6


Moudon
de
Village
Bressonaz R.
Ussieres
Reprax
Chez Chapuis
Vuché rens
Sienaz
Broye R.
Montpreveyre
Carrouge
Vulliens
Sopey
a Vevey
a Moudon

7

FIG. 6 **Projet de correction de la route de Lausanne à Moudon, de 1750-1751, par Pierre Willomet. Selon l'ancien tracé en rouge, le voyageur passait juste à côté du château d'Ussières. Après avoir traversé le « pont des Allemands », il rencontrait l'auberge du Bras-de-Fer et la potence du seigneur de Carrouge en Haut-Mont, puis longeait la rivière jusqu'au haut de Vucherens. Le tracé projeté en jaune, avec la nouvelle rampe dite « de La Verraire » en haut à gauche, correspond approximativement à ce qui fut exécuté en 1761-1765. Toutefois, près du village de Carrouge, la nouvelle route a été construite à l'est du ruisseau du Sendon et non pas à l'ouest. ACV, GC 564 B.**

FIG. 7 **« Carte topographique de la grande route de Berne à Genève avec [...] la place où les pierres milliaires sont posées distantes de 1800 toises [...] gravé par P. Bel, Ingénieur de L.L.E.E. de Berne », 1783, détail. La route de Lausanne modifiée dans les années 1760 franchit la Bressonnaz en amont d'Ussières, à La Verraire, puis rejoint à Carrouge la route de Vevey créée en 1766. Cet itinéraire est resté la principale traversée du Jorat jusqu'à la création, en 1967, de la route cantonale 601. ACV, GC 1452.**

Les chemins de fer

La ligne ferroviaire de la Broye reliant Palézieux-Gare à Lyss (BE) (Compagnie Suisse-Occidentale) fut inaugurée en 1876, après dix ans de contestations entre les cantons de Vaud et de Fribourg. La voie unique réalisée par l'ingénieur en chef Louis Delarageaz suit tout d'abord un tracé accidenté dans les gorges de Brivaux. En aval de Moudon, elle longe la Broye sur la rive gauche jusqu'à Treize-Cantons, puis passe sur la rive droite où elle se tient à quelque distance des localités[19]. La région étudiée compte trois bâtiments d'exploitation de 1876. La halte d'Henniez suit le plan type dessiné en mai 1875 par l'architecte Jules Lindenmeyer[20]. Il en va certainement de même des deux stations de troisième classe de Lucens et Granges-près-Marnand.

Dès 1902, la région du Jorat fut desservie par un chemin de fer routier reliant Lausanne à Moudon. La Société des chemins de fer régionaux électriques du Jorat fondée en 1899 fut transformée en ligne de bus en 1962-1963. La ligne conçue par l'ingénieur A[rmand] Cottier, de Lausanne, empruntait la route Lausanne-Berne, sauf entre Croix-d'Or et Mézières et entre Vucherens et Syens[21].

Les ponts

Les ponts sur la Broye

Outre le pont Saint-Eloi, situé en plein cœur de Moudon, deux autres ponts médiévaux permettaient de franchir la Broye, hors des localités, à Lucens et à Granges-près-Marnand FIG. 8. A ces ouvrages d'origine médiévale s'ajouta en 1698 le grand pont desservant l'important nœud routier de Bressonnaz (territoire de Moudon)[22]. Avec celui de Lucens, c'est le seul qui a survécu aux travaux de correction de la Broye entrepris aux alentours de 1900. De cette dernière période subsistent deux élégantes passerelles suspendues, l'une entre la halte d'Henniez et Villeneuve, l'autre entre Le Brit et Granges-sous-Trey[23].

Les ponts secondaires

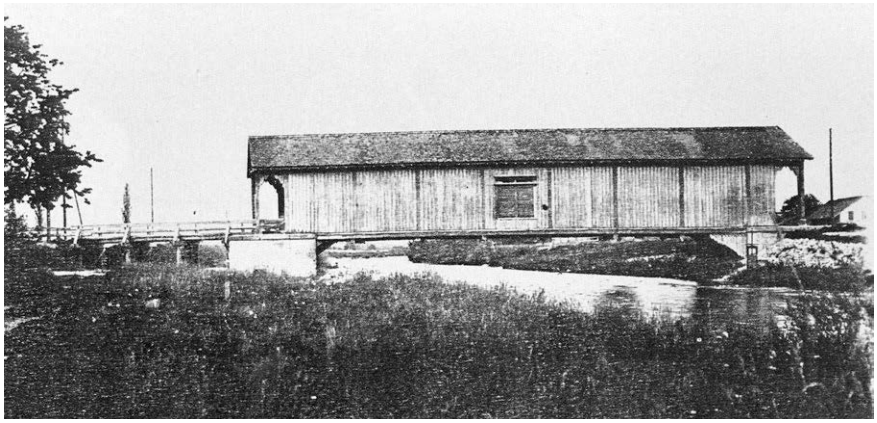
Entre 1745 et 1747, la création du nouveau grand chemin de Berne sur la rive droite de la Broye nécessita la construction de ponts sur les ruisseaux de Curtilles, Seigneux (Treize-Cantons), Henniez et Marnand. Tous ont disparu, mais plusieurs plans de la main de l'architecte Abraham Burnand sont conservés[24].

Au XIX^e^ siècle, la construction de routes multiplia les ouvrages d'art sur les affluents de la Broye[25]. Les nouveaux ponts en maçonnerie se limitaient à une arche de faible portée. La plupart des projets conservés pour le milieu du siècle sont dus au voyer Jean Badoux, de Moudon : Lucens (pont sur la Cerjaule, 1846), Carrouge (pont sur le Carrouge, 1849)[26], Curtilles (rte de Romont, 1848). A quoi s'ajoute un projet pour un ponceau à Villarzel, de 1859, par l'architecte Louis Charles.

La correction de la Broye

Après plusieurs tentatives de corrections partielles du cours de la Broye, le gouvernement bernois mit sur pied en 1756 un règlement répartissant les frais entre les communes et les propriétaires concernés. Il nomma un maître des digues chargé d'entreprendre les travaux nécessaires, poste occupé dès 1765 environ par l'inspecteur des chemins Jean-Samuel Voruz (1722-1791), de Moudon[27]. Le canal rectiligne prévu en 1766 entre Lucens et Marnand était en cours de travaux en 1769 dans le secteur d'Henniez. Il figure en 1816-1817 sur les cartes communales de Granges-près-Marnand et d'Henniez[28].

Les travaux d'ingénierie moderne qui débutèrent en 1851 sur le cours inférieur de la rivière touchèrent la région de Granges-Henniez en 1878, mais ils restèrent inachevés. Le projet complet de canalisation, depuis le lac de Morat jusqu'à Brivaux, fut élaboré en 1889 et mis en œuvre à partir de 1891 par l'ingénieur Louis Deluz, de Lausanne. Cette campagne, terminée en 1908, toucha aussi les embouchures des affluents[29]. L'inondation de 1944 nécessita d'importantes réparations[30].



8

FIG. 8 Granges-près-Marnand. Ancien pont sur la Broye. Cet ouvrage attesté dès le XVI^e siècle a toujours été reconstruit en charpente. A la fin du XIX^e siècle, il était encore protégé non seulement par un toit mais encore, exceptionnellement, par des parois fermées en planches. Rédaction MAH Vaud. Texte pp. 401-402.

Depuis lors, la rivière est entièrement canalisée en aval de Bressonnaz, à l'exception d'un tronçon situé à la hauteur d'Henniez, sur territoire fribourgeois, classé dans l'inventaire fédéral des zones alluviales. Un projet de renaturation de l'ensemble du cours en aval de Moudon est à l'étude[31].

Histoire

Comme la plupart des rivières importantes du Pays de Vaud, la Broye porte un nom d'origine très ancienne (*Brodia* en 1155, puis *Broya*, etc.). Il se rattache peut-être à l'ancien haut allemand *brogil* (marécage) ou plus probablement au mot gaulois **brog-i-a* signifiant « pays » et désignerait alors la « rivière du pays ». Selon d'autres hypothèses, il faudrait y voir une évocation de la divinité gauloise de la bruyère, Vroica[32]. Quelques noms de villages appartiennent aussi à l'époque celtique : Marnand, Champtauroz et peut-être Combremont.

Durant l'Antiquité, c'est dans la Broye moyenne que convergeaient les grands itinéraires en provenance du Valais et du bassin lémanique pour se diriger vers Avenches, capitale de l'Helvétie romaine. Entre cette mégapole d'environ 20 000 habitants et le *vicus* de Moudon, plusieurs établissements romains sont attestés, particulièrement à Granges-près-Marnand et, dans une moindre mesure, à Brenles, Bussy, Dompierre, Lovatens, Prévonloup, Sédeilles et Villars-Bramard. On en trouve aussi des traces dans le Jorat, à Carrouge et Corcelles-le-Jorat[33].

A la fin de l'Empire, les Romains établirent sur le Plateau suisse un peuple germanique, les Burgondes, qui fondèrent en 443 un royaume indépendant. Le métissage avec le monde gallo-romain donna naissance progressivement à une entité culturelle et politique cohérente désignée sous le nom de *Burgundia* (Bourgogne) dès le milieu du VI^e siècle. C'est aux Burgondes que l'on a longtemps attribué les nécropoles découvertes en maints endroits à proximité des localités (Cerniaz, Combremont-le-Grand, Curtilles, Granges-près-Marnand, Lovatens, Rossenges). Toutefois, en l'absence de signes distinctifs, il est préférable de situer celles-ci plus largement au Haut Moyen Age. Les noms de villages formés à partir d'un patronyme germanique et terminés par -ens ou -enges, particulièrement nombreux dans la Broye, ont longtemps été considérés comme des créations burgondes, mais il se pourrait qu'ils ne remontent qu'à la fin du VI^e siècle[34]. Après la prise du royaume burgonde par les Francs en 534, la Bourgogne devint une province du royaume franc. L'aristocratie locale restée au pouvoir se constitua de grands domaines à l'origine de localités dont le nom est composé à partir du mot « Villars »[35].

Sur le plan ecclésiastique, lorsque le christianisme devint la religion dominante, vers l'an 500, il semble que la région était partagée entre le diocèse de Genève et celui du Valais. L'importante abbaye valaisanne de Saint-Maurice, fondée

en 515 par le roi burgonde Sigismond, possédait des domaines à Lovatens, Sarzens et Syens. Un évêché n'est attesté à Avenches qu'en 517. Son siège fut déplacé vers 590 à Lausanne, mais l'évêque conserva bon nombre de possessions dans la vallée, particulièrement à Curtilles **FIG. 9**. L'histoire de la région est donc étroitement liée à celle de l'Evêché de Lausanne.

En 888, le comte Rodolphe se proclama roi de la Bourgogne transjurane, qu'il gouvernait au nom des rois francs. Il créa ainsi le second royaume de Bourgogne. Au début du XI^e^ siècle, Rodolphe III renforça le pouvoir temporel des évêques en leur octroyant l'exercice de droits comtaux. L'évêque de Lausanne reçut ainsi en 1011 le « comté de Vaud ». Aux territoires qu'il possédait déjà, surtout dans les régions de Lausanne, Lavaux, la Broye et Bulle, s'ajoutèrent ainsi des droits régaliens (monnaie, marchés, péages, forêts, etc.) qui s'exerçaient sur une partie beaucoup plus grande de son diocèse.

A la chute du royaume de Bourgogne en 1032, faute d'une autorité puissante, le territoire vit se développer un phénomène très généralisé qui allait marquer durablement le paysage, l'éclosion de nombreuses seigneuries prenant appui sur un site fortifié.

C'est aux XII^e^ et XIII^e^ siècles surtout que la région joua un rôle stratégique de premier plan, particulièrement autour des places fortes épiscopales de Lucens et Curtilles **FIG. 10**. Les guerres déclenchées par l'assassinat du comte de Bourgogne à Payerne en 1127 impliquèrent principalement les comtes de Genève, alliés de Renaud de Bourgogne, et les ducs de Zaehringen désireux d'étendre leur hégémonie à l'ouest de la Suisse. Vers 1130, Amédée de Genève, qui avait des prétentions territoriales sur le comté de Vaud, détruisit le château épiscopal de Lucens après avoir édifié une autre forteresse sur les terres même de l'évêque – très vraisemblablement à Moudon. Le rôle de cette place forte ennemie, tenue par les comtes de Genève, est relaté en détail dans le volume des Monuments d'art et d'histoire consacré à cette ville[36]. Les évêques durent choisir leur camp en fonction des circonstances. Connu pour ses efforts de paix, Landry de Durnes profita d'une accalmie entre 1160 et 1178 pour fortifier ses châteaux de Lucens et de Curtilles.

Dans les premières années du XIII^e^ siècle, la prise de Moudon par le comte Thomas de Savoie marque le début d'une ère nouvelle. Jusqu'à la fin du siècle, l'expansion de la maison de Savoie en Pays de Vaud allait déterminer le découpage territorial partiellement perceptible encore aujourd'hui. Par le traité de Burier de 1219, l'évêque Berthold de Neuchâtel céda Moudon à la Savoie, tout en en restant théoriquement le suzerain. C'est lui aussi qui fit bâtir un *castrum* à Villarzel, peut-être en réaction à la perte de Moudon et pour conforter ses possessions plus au nord, notamment contre les sires de Montagny, avoués de l'abbaye de Payerne. En 1231-1239 encore, Boniface de Bruxelles y construisit des murailles ; il déplaça également et fortifia le village de Curtilles. De 1240 à 1243, une guerre opposa l'évêque Jean de Cossonay à la Savoie, avec pour principal enjeu le contrôle de la Broye. Lucens semble avoir été particulièrement touché, tandis que Pierre de Savoie construisait une ville neuve à Romont[37]. Par le traité de paix d'Evian de 1244, l'évêque Jean de Cossonay admit de céder à Pierre tous ses droits sur Romont. En contrepartie, il obtint la reconnaissance de sa souveraineté sur Lucens **FIG. 11**. Au milieu du siècle, Pierre de Savoie prit possession également de la seigneurie de Rue, vassale des comtes de Genève.

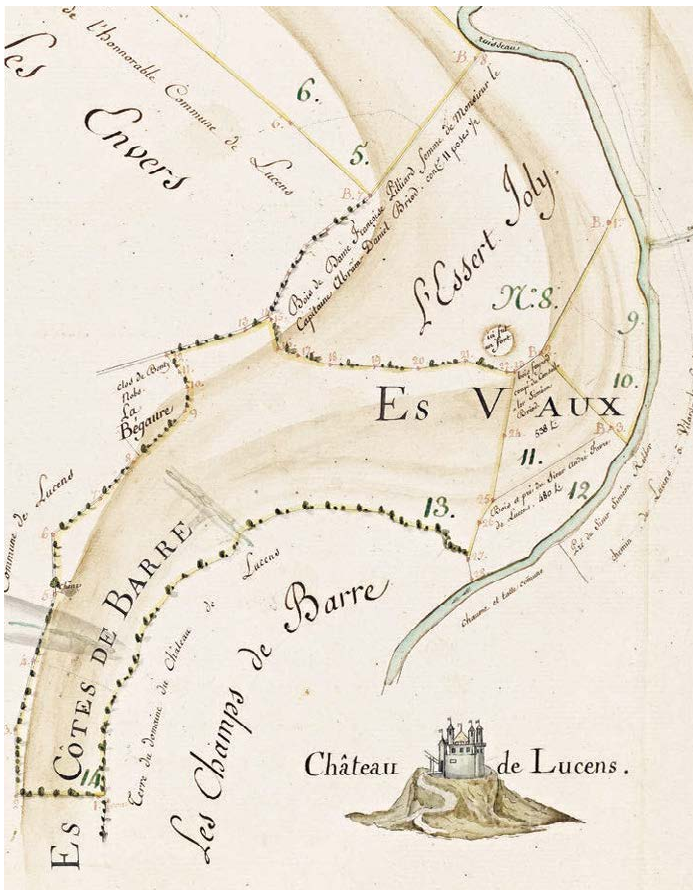
Pour tenter de restaurer leur pouvoir, les évêques purent compter dès 1275 sur l'appui de Rodolphe de Habsbourg, en guerre contre Philippe de Savoie dans la région de Romont et de Payerne jusqu'en 1283. En 1285, le Pays de Vaud devint l'apanage de Louis de Savoie, dont les ambitions se heurtèrent à la résistance des évêques. Dans la partie nord du territoire, ceux-ci furent également confrontés aux menées des sires de Montagny et à la résistance de leurs propres officiers, la famille de Villarzel. Ce n'est que dans les années 1330 que la situation se stabilisa, l'évêché



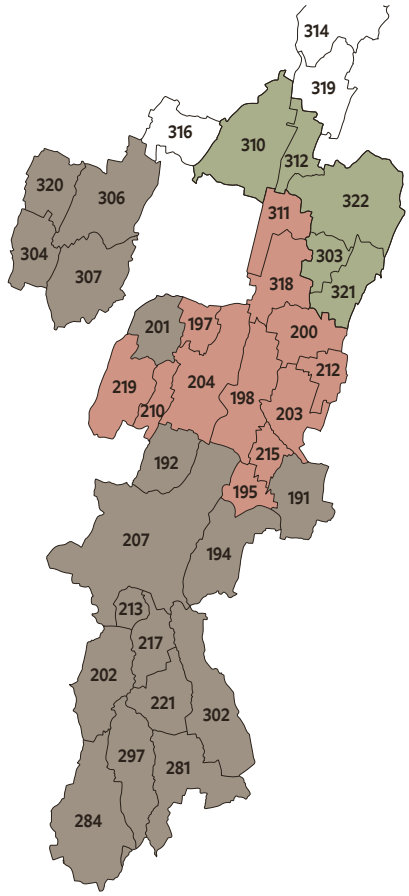
9



10



11



12

FIG. 9 Curtilles. Vue aérienne. La motte où s'élevait le premier château de l'évêque de Lausanne renfermait également à mi-hauteur des sépultures du Haut Moyen Age. Malgré son exploitation comme carrière dans sa partie gauche, le tertre et le large fossé qui l'environnait sont bien conservés. C'est en bordure de ce fossé que la famille de Villarzel, mayors de Lucens et châtelains pour LL.EE. de Berne, construisirent leur château à la fin du XVI^e siècle. www.swisscastles.ch, 2006. Texte p. 287.

FIG. 10 Lucens et les coteaux de la rive droite de la Broye. Vue en direction de l'est depuis l'éminence des Envers. Le château de Lucens reconstruit dans la seconde moitié du XIII^e siècle domine la plaine et le bourg à vocation rurale puis industrielle. En face, sur le versant oriental de la vallée, le village de Curtilles se développe à la jonction des divers affluents du ruisseau des Vaux. Ces deux possessions épiscopales constituaient l'une des principales positions stratégiques des évêques de Lausanne, formant verrou sur l'important passage routier de la Broye. Photo Claude Bornand, 2013. Texte pp. 125, 277.

FIG. 11 L'ancien « fort » des Envers et le château de Lucens, chacun sur son éperon rocheux, de part et d'autre du vallon de la Cerjaulaz. Extrait des plans géométriques des bois de LL.EE. de Berne, 1797. Ce « fort » des Envers, ou de l'Essert-Joly, semble bien faire partie des terres que Pierre de Savoie abandonna à l'évêque Jean de Cossonay en 1244, en même temps qu'il lui reconnaissait la pleine possession du château de Lucens. ACV, GB 207/d/1, f° 3. Texte p. 125.

FIG. 12 Découpage territorial en châtellenies, en vigueur jusqu'à la fin de l'Ancien Régime. ■ Châtellenie de Moudon : Brenles (191), Bussy (192), Carrouge (281), Champtauroz (304), Chavannes (194), Combremont-le-Petit (307), Combremont-le-Grand (306), Corcelles-le-Jorat (284), Forel (201), Hermenches (202), Ropraz (297), Rossenges (213), Syens (217), Treytorrens (320), Vucherens (221), Vulliens (302). ■ Châtellenie de Lucens : Chesalles (195), Cremin (197), Curtilles (198), Dompierre (200), Henniez (311), Lovatens (203), Lucens (204), Oulens (210), Prévonloup (212), Sarzens (215), Seigneux (318) et Villars-le-Comte (219). ■ Châtellenie de Villarzel : Cerniaz (303), Granges (310), Marnand (312), Villarzel (322), Rossens et Sédeilles, Villars-Bramard (321). Géodonnées Etat de Vaud.

de Lausanne formant désormais des enclaves dans un Pays de Vaud rentré sous la domination directe des comtes de Savoie en 1359. Parallèlement aux opérations militaires, les seigneurs rivalisèrent par la fondation de bourgs ou de villes neuves (Lucens, Villarzel, agrandissement de Moudon)[38].

L'administration complexe des divers revenus nécessita la création d'une organisation territoriale par le moyen de châtellenies[39]. Celles-ci étaient gouvernées par un fonctionnaire, à la différence des anciens représentants locaux des évêques, les mayors (ou maires) ou les vidomnes[40], qui continuaient à tenir leur office en fief héréditaire. Un châtelain savoyard est déjà cité à Moudon en 1219. Dans le domaine épiscopal, la formation des châtellenies semble avoir débuté dans les années 1230. C'est au sein de la châtellenie que s'organisaient la perception des revenus, l'exercice de la justice et le service militaire avec son corollaire, l'entretien des fortifications. La région étudiée est constituée d'une châtellenie savoyarde autour de Moudon[41] et de deux châtellenies épiscopales autour de Lucens[42] et de Villarzel FIG. 12[43]. Seul échappe à ces ensembles le village de Sassel (Valbroye) qui dépendait de l'abbaye de Payerne.

En 1475-1476, les guerres de Bourgogne causèrent l'incendie des châteaux de Lucens FIG. 13 et Surpierre mais ne modifièrent pas la situation politique dans la vallée de la Broye.

La conquête de 1536 fut en revanche cruciale pour la région, puisque c'est à ce moment que se dessinèrent les frontières cantonales actuelles. Les Bernois pénétrèrent sans difficulté dans le pays en janvier, dans l'intention de délivrer Genève de la menace savoyarde. En février déjà, craignant d'être encerclés par l'avance rapide de leur allié réformé, les Fribourgeois envisagèrent de participer à la campagne, afin de prendre sous leur protection – et garder dans la foi catholique – les châtellenies voisines de Romont et de Rue[44]. Le gouvernement revendiqua également d'autres terres où il possédait déjà des droits importants comme Estavayer et Saint-Aubin, qui lui offraient un accès au lac de Neuchâtel, et la seigneurie de Surpierre. Entrés effectivement en guerre en mars, les Fribourgeois prirent immédiatement possession de Romont, Rue, Surpierre, Vuissens et Prévondavaux[45]. Dès ce moment-là, l'ancienne châtellenie savoyarde de Moudon se trouva séparée de ses voisines de Rue et Romont et la partie nord de la vallée resta découpée en de nombreuses enclaves. Dans ce secteur, les quelques droits seigneuriaux conservés par Fribourg à l'intérieur du territoire bernois donnèrent lieu à de nombreux conflits de juridiction (voir *Combremont-le-Grand*, *Marnand*).

Le gouvernement bernois s'appropria les biens de la Savoie et de l'Eglise et imposa la Réforme FIG. 14. L'organisation ecclésiastique changea fondamentalement. Le pays conquis fut découpé en plusieurs bailliages. Celui de Moudon engloba les anciennes châtellenies sans en modifier le découpage FIG. 3. La justice et l'administration furent modernisées en profondeur, tandis que le régime féodal et les franchises des villes restaient intacts.

Si la plupart des grands seigneurs purent conserver leurs terres, d'autres fiefs plus morcelés furent acquis et regroupés par des bourgeois – souvent des notaires – qui se constituèrent ainsi de petites seigneuries (les Bize à Treytorrens déjà à la fin du Moyen Age, les de Molin à Treytorrens et Carrouge, les Frossard à Brenles, les Crousaz à Hermenches). Dans la seconde moitié du XVII[e] siècle, le gouvernement lança une importante campagne de rénovations foncières afin de désenchevêtrer les différents droits seigneuriaux et simplifier ainsi leur perception (voir plus bas, *Cartographie*). Il en profita pour exiger des nobles vaudois qu'ils justifient leurs titres, incitant les grandes familles telles que les Loys, les Clavel, les Treytorrens à mener d'intenses recherches historiques et généalogiques dans leurs archives[46].

Les communes, qui apparaissent dans les documents dès le XIV[e] siècle, regroupaient l'ensemble des propriétaires de fonds. Elles étaient gérées, comme déjà au Moyen Age, par des gouverneurs ou syndics[47]. Seul Lucens eut un Conseil restreint



13



14

FIG. 13 **Lucens. Château. Détail de la voûte de briques d'une des caves du corps de logis du plain-château. Armes de l'évêque Benoît de Montferrand (1476-1491), qui ordonna d'importantes réparations après les guerres de Bourgogne. Photo Claude Bornand, 2005. Texte p. 128.**

FIG. 14 **Lucens. Château. Armes de Berne peintes en 1586 dans la grande salle, probablement par Andreas Stoss. C'est en 1586, après plusieurs années de travaux, que le gouvernement bernois établit le siège de ses baillis dans le château confisqué à l'évêque lors de la conquête de 1536. Photo Claude Bornand, 2005. Texte pp. 152-153.**

nommé par la généralité des bourgeois depuis 1555. Toutefois l'identité politique des communes villageoises se précisa à la fin du XVII[e] siècle lorsque le gouvernement les obligea à entretenir leurs pauvres bourgeois et à ouvrir des écoles[48].

A la Révolution de 1798, les autorités de la République helvétique attribuèrent le haut de la vallée de la Broye au Canton du Léman, mais rattachèrent la région de Payerne et d'Avenches à Fribourg. Cette tentative de gommer les enclaves ne dura pas au-delà de 1802. Le canton de Vaud créé en 1803 retrouva le territoire de ses anciens bailliages mais fut divisé différemment, en cercles électoraux (Moudon, Lucens, Granges) placés sous le contrôle de juges de paix, et en districts administrés par des préfets. Les communes, réunissant désormais aussi bien les habitants que les bourgeois, reçurent progressivement les institutions démocratiques qui les caractérisent encore aujourd'hui. Elles eurent un gros effort à fournir pour répondre aux nouvelles exigences cantonales en matière de routes et d'enseignement **FIG. 15**. Le découpage territorial mis en place en 1803 resta en vigueur jusqu'à celui de 2008, qui créa dix districts pour l'ensemble du canton. Parallèlement, plusieurs fusions de communes ont récemment eu lieu ou sont en cours[49].

Les attributs de souveraineté

Les attributs de souveraineté de l'Ancien Régime ne se voient guère que sur les plans et cartes de la fin du XVII[e] et du XVIII[e] siècle. Au centre des villages, des « piliers publics » **FIG. 321, 497** sommés d'une banderole portant sans doute les armes de Berne, pouvaient servir de pilori par l'adjonction d'un carcan en fer. Le long des chemins, d'autres piliers à banderoles nommés « girouettes » marquaient l'entrée dans une autre juridiction[50]. Les gibets, placés bien en vue, aux portes des territoires seigneuriaux, se composaient de deux ou trois piliers selon le type de justice qui s'y exerçait **FIG. 2, 6**[51].



15

FIG. 15 Cremin. L'école de 1843 et les enfants du village regroupés en une seule classe, photographiés vers 1900. L'enseignement était un devoir prioritaire pour les communes. A partir de 1834 surtout, même les plus petites durent consentir de lourds sacrifices pour fournir des bâtiments neufs conformes aux normes fixées par l'Etat de Vaud. Rédaction MAH Vaud. Texte p. 44.

Sur le plan communal, seul Lucens possède des armoiries et un sceau à la fin du XVII^e siècle (voir p. 185 et FIG. 221). Les autres communes ne se procurèrent des armoiries qu'au début du XX^e siècle, en s'inspirant généralement des armes de leurs anciens seigneurs[52].

Cartographie et méthodologie

La région bénéficie d'un ensemble très riche de plans cadastraux dressés dans les années 1670 pour servir de base à la rénovation des fiefs commandée par le gouvernement. Malgré leur imprécision, ces plans visuels livrent une foule de renseignements sur le fonctionnement des villages (emplacement des bâtiments, des fontaines ou autres installations à usage communautaire, croquis en élévation de certains édifices publics, identification des principaux chemins, types de culture, limites du territoire communal). Au XVIII^e siècle, la plupart des seigneurs locaux firent également dresser des plans cadastraux. Ces plans géométriques, dus pour la plupart aux commissaires PIERRE et GABRIEL CHOLLET, de Moudon, livrent les mêmes indications que les précédents, mais de manière beaucoup plus précise.

Pour le XVIII^e siècle encore, deux cartes présentent un intérêt documentaire de premier ordre, celle de JEAN-ADAM RIEDIGUER, de 1725, et celle d'HENRI MALLET, de 1781 FIG. 2, 3.

En 1806 et 1812, l'administration cantonale ordonna la levée systématique de plans cadastraux, accompagnés de cartes communales obtenues par réduction de ces plans. Cette opération qui s'étendit sur toute la première moitié du XIX^e siècle permet aujourd'hui encore d'avoir une vision synthétique et relativement homogène du territoire et des agglomérations à cette époque[53].

Documentation

Plans et vues

Plans de communes au XVII^e siècle, par JEAN GRENIER et PIERRE VIRET. Plans des villages et des territoires de la châtellenie de Lucens qui sont : Lucens, Cremin, Chesalles, Sarzens, Curtilles, Lovatens, Dompierre, Seigneux, Henniez, Oulens et Prévonloup, 1674-1675 (ACV, GB 195/a). – Plans de Granges, Villarzel et Sédeilles,

1674-1675 (GB 310/a). – Plans tirés pour les reconnaissances du bailliage de Moudon rière : Vucherens, Neyruz, Combremont-le-Petit, Ogens, Champtauroz et Forel-sur-Lucens, 1675-1678 (GB 201/a).
Autres plans du XVII^e siècle. Plan pour Combremont-le-Grand, 1685, sig. [Pierre] Viret (ACV, GB 306/a). – Plan pour Sassel, 1688, sig. Tavel et Jaccaud (GB 316/a).
Plans de communes au XVIII^e siècle. Ropraz, 1729 (ACV, GB 297/d, avec copie de 1735, GB 297/a). – Hermenches, 1730 (GB 202/a). – Marnand, 1733 (GB 312/b). – Syens et Rossenges, 1740 (GB 213/a). – Chesalles et Sarzens, 1753 (GB 195/b). – Chavannes-sur-Moudon, 1763 (GB 194/a). – Combremont-le-Grand, 1765-1766 (GB 306/b). – Carrouge, 1767-1768 (GB 281/a). – Corcelles-le-Jorat, 1769 (GB 284/a/1, avec copie de 1774, GB 284/a/2).
Cartes du XVIII^e siècle. Carte du bailliage de Moudon en 1725, par Jean-Adam Riediguer, ingénieur (ACV, GC 489 **fig. 2**). – Carte de la Suisse romande comprenant le Pays de Vaud et le Gouvernement d'Aigle, divisés en bailliages, par Henri Mallet, ingénieur géographe, en 1781 (GC 491 **fig. 3**).

Le paysage bâti

La répartition des constructions sur le territoire est révélatrice à la fois des origines du peuplement d'une région, des modes d'exploitation des terres et de l'organisation sociale des communautés au fil des siècles. L'étude systématique de ces thèmes très complexes, déjà abordés à l'échelle cantonale dans les publications consacrées à l'histoire de l'agriculture et des maisons rurales[56], dépasse le cadre d'une recherche monumentale. Néanmoins, l'analyse détaillée des plans et des textes effectuée pour chacune des communes présentées ici peut apporter quelques éclairages supplémentaires. Elle permet notamment de connaître la répartition du bâti bien avant la Révolution vaudoise. Celle-ci modifia en effet profondément les conditions de travail des paysans en supprimant les droits féodaux et le système de l'assolement triennal, ce qui entraîna la construction de fermes isolées aux abords des villages et plus loin sur le territoire communal.

La répartition de l'habitat sur le territoire

La région étudiée présente la particularité de s'étirer sur une longueur d'environ 25 km et d'appartenir, comme on l'a vu, à deux entités géographiques différentes, le Jorat et la Broye moyenne. Les divers mvodes de répartition des constructions correspondent dans les grandes lignes aux constatations faites pour l'étude des maisons rurales[57]. Au point culminant, la commune de Corcelles-le-Jorat située entre 750 m et 927 m d'altitude compte de nombreuses exploitations isolées dès le début du XVIII^e siècle en tout cas **fig. 2**. Il ne s'agit toutefois pas d'une dispersion totale comme sur le flanc sud du Jorat, puisqu'il existe un noyau villageois ancien assez développé.

L'habitat dispersé est considéré comme un signe de colonisation relativement tardive du territoire, à partir des XIII^e-XIV^e siècles. Il est aussi lié à la pratique de l'élevage bovin. L'intérêt présenté par les vastes domaines d'altitude permettant l'élevage intensif se remarque surtout dans le cas des « chalets » ou « montagnes », propriétés nobles très étendues formant parfois de petites seigneuries comme le Chalet-d'Orsoud à Corcelles-le-Jorat **fig. 17** ou Villars-Blégy à Brenles.

Voisins de Corcelles, Ropraz, Vucherens, Carrouge et Vulliens se composent de trois ou quatre « bourgs » ou hameaux à structure linéaire horizontale, dispersés entre 660 et 760 m d'altitude, mais leurs fermes foraines ne sont généralement pas antérieures à 1800 environ.

Plus bas, Syens **fig. 20** et Chavannes-sur-Moudon présentent un habitat plus dense, groupé autour de leur chapelle. On trouve en outre, entre Chavannes et Lucens, plusieurs grands domaines extérieurs aux villages, attestés dès le Moyen Age ou en tout cas depuis le XVI^e siècle (voir pp. 264, 274).

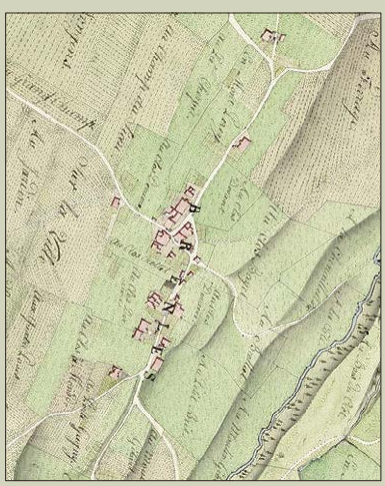
Cartes synoptiques

Un village est un monument en soi[54]. Ceci se remarque particulièrement bien dans la région de la Broye où la relation entre le bâti et le site est en bonne partie préservée. Son identité s'est façonnée progressivement en fonction du climat, des ressources naturelles, du réseau viaire, parfois aussi à la suite de graves incendies.

Pour en rendre compte de manière synthétique, ce volume présente pour chaque commune une carte synoptique centrée sur le noyau villageois. A la base de ce document se trouve une carte ancienne, généralement de la première moitié du XIXe siècle, dont les éléments déterminants ont été rehaussés pour les rendre plus lisibles (cheminements principaux en noir, bâtiments en rouge brique). Au-dessus, le cadastre actuel donne, sous la forme de traits bleus, le contour des constructions et les rues actuelles (2011-2013). On peut ainsi observer en un coup d'œil l'évolution du réseau viaire et le développement du bâti entre le début du XIXe siècle et nos jours.

De par leur échelle de représentation (entre 1:4300 env. et 1:10 000), les cartes du XIXe siècle ne peuvent pas offrir des précisions sur chaque bâtiment en particulier. Quelques erreurs dans le positionnement de certains édifices sont intervenues parfois lorsque les commissaires ont réduit les divers folios des plans pour les regrouper sur la carte[55]. La superposition du cadastre actuel s'est opérée toutefois sans recourir à des déformations du document ancien qui auraient permis de mieux faire coïncider les objets représentés. Malgré ces imperfections, le recoupement soigneux des données cartographiques avec les mentions historiques permet souvent de mieux comprendre la disposition primitive de la localité. Les cartes fournissent par ailleurs des indications sur le site naturel et les types de culture FIG. 18 de manière plus parlante que les plans cadastraux correspondants, même si ces derniers sont plus précis. Cette vision globale du territoire communal pourra être complétée par la consultation des cartes anciennes dans leur totalité, scannées et bientôt mises à disposition sur internet.

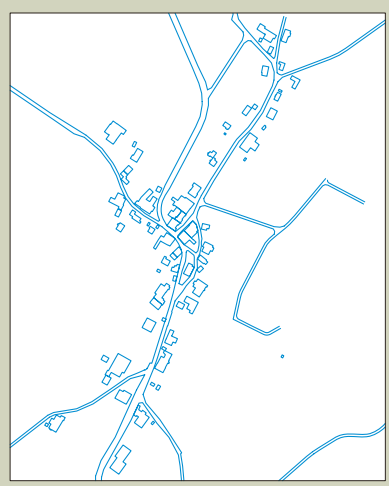
La légende détaillée qui accompagne cette superposition de cartes livre l'essentiel des recherches effectuées sur la commune. Elle permet de situer les objets étudiés et d'identifier les principaux éléments qui ont structuré le développement de la localité. Dans les nombreux cas où les communes possèdent des plans de la fin du XVIIe ou du XVIIIe siècle, il est possible de situer également sur les cartes synoptiques, par le biais de la légende, quelques-unes des informations essentielles fournies par ces documents.



16A



16B



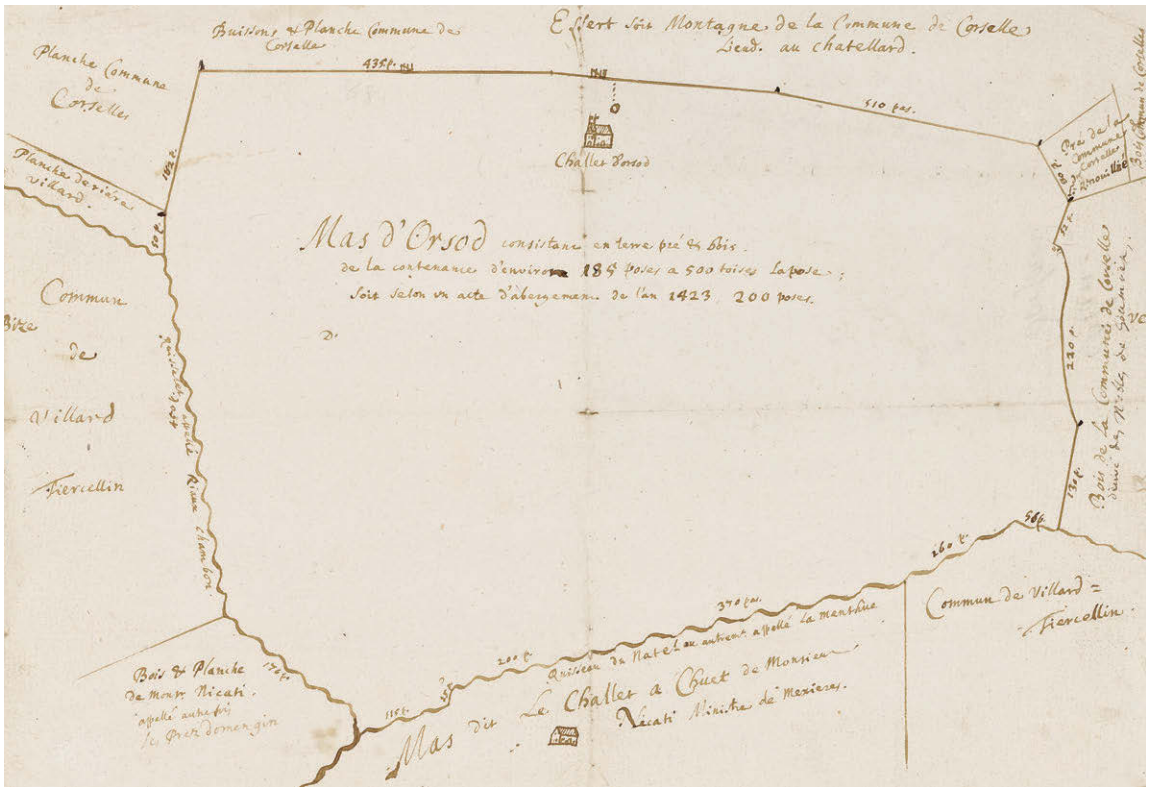
16C

FIG. 16 Méthode de représentation sur la base de l'exemple de la carte de la commune de Brenles. Superposition de trois couches. ACV, GC 1191/1. Géodonnées Etat de Vaud, dessin NOR architectes.

A. Carte originale de 1816, disposée selon l'orientation du cadastre actuel.

B. Rehauts mettant en évidence les éléments anciens importants (bâtiments, cheminements principaux).

C. Cadastre actuel au trait (bâtiments et routes).



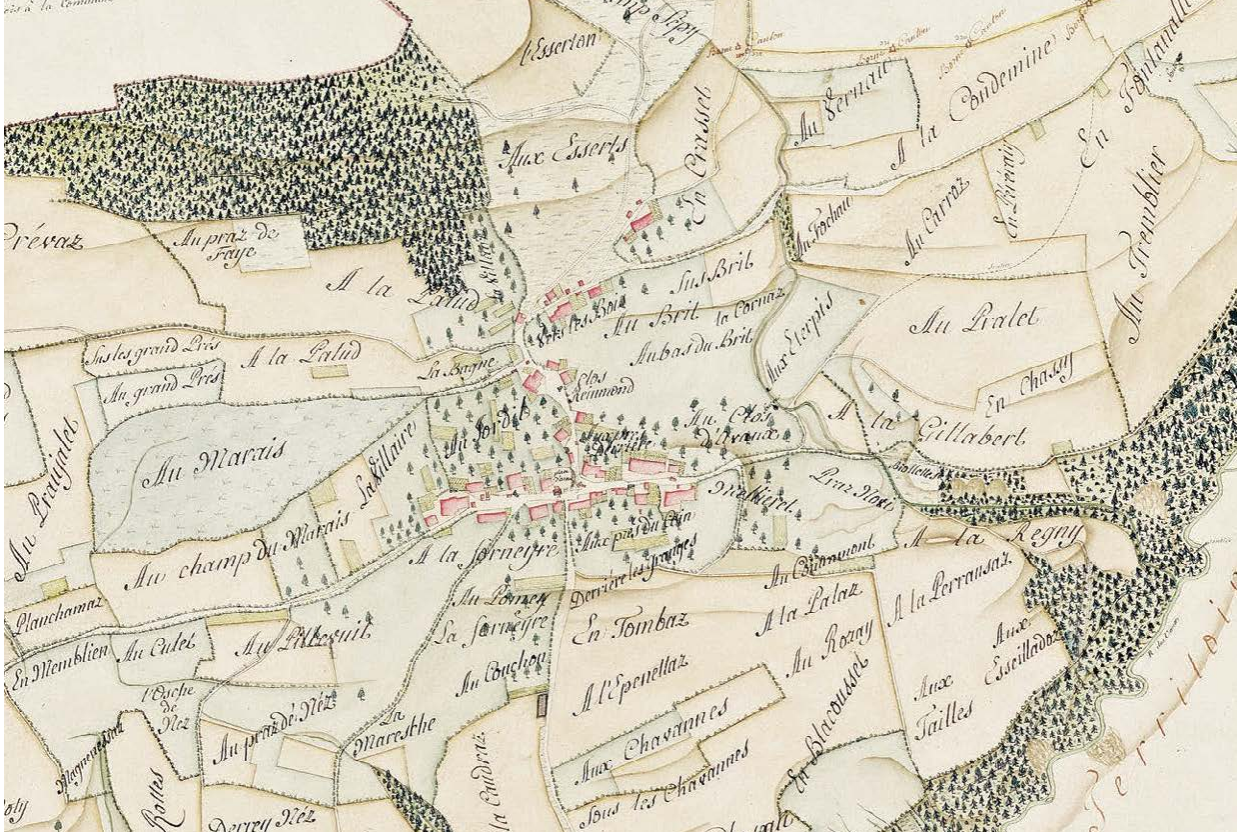
17

FIG. 17 Corcelles-le-Jorat. Croquis de 1794. Le mas d'Orsoud (ou Orsod), situé à 890 m d'altitude, contenait déjà 200 poses en 1423. Il était environné de forêts, d'« esserts » et de pâturages communs. Son « challet » servant à la fabrication du fromage et à la stabulation des vaches semble avoir comporté une sorte de tour coiffée de deux épis de faîtage. Cette ancienne propriété de la famille noble de Glâne formait une petite seigneurie. Elle illustre bien l'importance de l'élevage et l'intérêt économique que pouvaient présenter les « montagnes » dans les régions les plus hautes du Jorat et de la Broye. AC Corcelles-le-Jorat, P 9. Texte p. 63.

A la hauteur de Lucens, l'ancienne « ville » épiscopale de Curtilles constitue un cas à part avec ses nombreux hameaux. Dompierre et Forel se composent d'une agglomération principale et d'une secondaire qui était probablement à l'origine une « grange », propriété seigneuriale ou ecclésiastique.

C'est surtout au nord de Lucens que l'habitat prend la forme d'un village unique et compact. Cette structure typique des régions céréalières est liée au système de culture par assolement triennal, système d'origine médiévale qui impliquait une organisation communautaire de l'exploitation des terres labourables **FIG. 18**.

Resté semble-t-il très stable durant tout l'Ancien Régime, le caractère du paysage dans son ensemble a beaucoup évolué depuis le XIX[e] siècle. La correction de nombreuses routes effectuée entre 1830 et 1930 environ se termina vers 1964 par la création de la RC 601 qui favorisa le développement de zones industrielles au fond de la vallée. Aux opérations de remaniement parcellaire menées à un rythme soutenu dans le troisième quart du XX[e] siècle[58] s'ajouta la construction des fermes modernes et des quartiers de villas que les lois cantonales sur l'aménagement du territoire mises en place dès 1964 tentèrent de contrôler[59]. Néanmoins, la région a conservé des caractéristiques rurales fortes et de nombreux sites naturels bien préservés.



18

FIG. 18 Lovatens. Extrait de la carte de la commune de 1818. Le nord se situe sur la gauche. Cette carte illustre l'organisation traditionnelle des cultures aux abords d'un village de plan relativement compact. Les maisons paysannes, accompagnées de leurs jardins potagers, sont disposées le long de la route principale, de part et d'autre de la chapelle et de la place d'armes. D'autres bâtiments, plus dispersés, se succèdent le long du chemin conduisant à Brenles et au sommet de la colline. Les vergers environnant le village accueillent quelques jardins et des cultures de chanvre ; plus loin, les champs (en brun) alternent avec de plus rares prés (en vert). ACV, GC 1203/1. Texte p. 304.

FIG. 19 Brenles. Vue depuis Villars-Blégy en direction du nord-ouest. Ce village, le plus élevé du versant oriental de la Broye moyenne (765 m), présente une structure linéaire horizontale caractéristique de la majorité des localités de la région. A partir d'un petit noyau situé près de l'église, il s'est développé de manière assez lâche le long des voies d'accès, en disposant les faîtes parallèlement à la rue. Photo Claude Bornand, 2013. Texte p. 252.

FIG. 20 Syens. Vue vers le nord-ouest depuis les hauts de Seppey (Vulliens). Le village se blottit à la lisière du versant boisé du vallon de la Bressonnaz. Il semble s'être développé non pas de manière linéaire mais concentrique, à partir d'un noyau central formé par l'église d'origine médiévale. Sur la gauche, un peu à l'extérieur, la cure de 1890 et le château du XVII^e siècle constituent un second point fort, succédant à une ancienne grange seigneuriale du XIIIe siècle environ. Photo Claude Bornand, 2013. Texte p. 92.

FIG. 21 Vue depuis le « Châtillon » de Rossenges en direction du sud. Au premier plan, le hameau de Bressonnaz, puis l'éminence du Châtelard de Vulliens et le défilé de Brivaux. Au centre, entre la ferme du Châtelard et le Moléson, on devine l'esplanade qu'occupait le château disparu de Villardin (FR) dominant les gorges de la Broye. Le site de ce château, bien attesté historiquement, est caractéristique des premières forteresses féodales. On présume que le Châtelard de Vulliens a également pu servir très anciennement de refuge, à en juger par son nom et par la présence de sépultures de La Tène aux abords de son fossé naturel. Photo Claude Bornand, 2012. Texte p. 108.



19



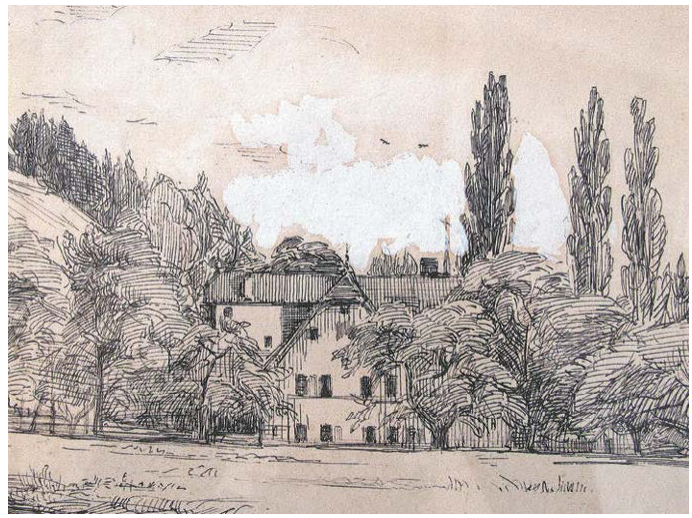
20



21



22



23

Survol architectural et artistique

Les ouvrages défensifs et les châteaux

Les « châtelards » et les mottes castrales

Lieu de passage stratégique dès les temps les plus anciens, la région de la Broye possède de nombreux sites naturels propres à l'établissement de refuges ou d'ouvrages défensifs, que ce soit sur les versants de la vallée principale ou à l'intérieur des vallons sauvages des affluents. Le type le plus simple et le moins bien documenté correspond aux lieux-dits « En Châtelard » ou « En Châtillon », qui désignent des éminences défendues par des fossés naturels ou des confluents de ruisseaux et dont l'étymologie suggère qu'elles ont également été fortifiées[60]. On en trouve les meilleurs exemples à Bressonnaz (Vulliens) FIG. 21, Corcelles-le-Jorat, Rossenges[61].

Trois mottes castrales sont en revanche bien identifiées, à défaut d'être bien datées. Il s'agit de trois éminences artificielles de plan approximativement circulaire. La mieux connue est celle de Curtilles, où des fouilles partielles ont mis au jour des sépultures du Haut Moyen Age ainsi que des fortifications, désignées sous le terme de « châtelet » aux XV^e^-XVII^e^ siècles et d'ancien « fort » en 1819 FIG. 9. Les autres mottes n'ont fait l'objet d'aucune investigation mais sont authentifiées par les plans anciens : le « fort » des Envers à Lucens FIG. 11 et les mottes voisines du bourg épiscopal de Villarzel. A cette liste de fortifications disparues s'ajoute la tour qui dominait la vallée de la Broye à Bussy-sur-Moudon.

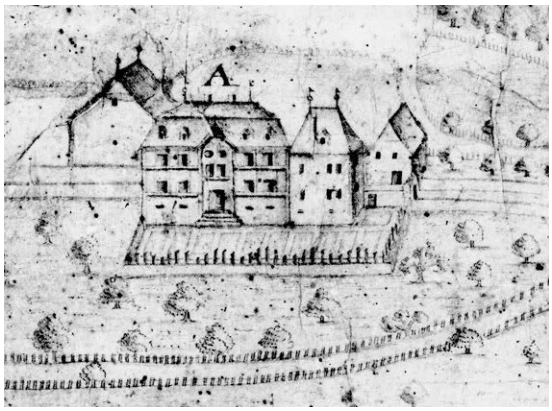
D'autres sites de hauteur furent utilisés beaucoup plus tard à des fins militaires. Sept signaux accompagnés d'un corps de garde se dressaient sur les points les plus élevés de Corcelles-le-Jorat, Vucherens, Chavannes-sur-Moudon, Bussy-sur-Moudon, Combremont-le-Grand, Sassel et Villarzel. Ce dispositif mis en place par le gouvernement au milieu du XVII^e^ siècle permettait de transmettre visuellement une alarme à travers tout le pays[62].

Les châteaux médiévaux

Les cinq châteaux médiévaux conservés offrent une intéressante diversité typologique. Celui de Lucens constitue avec son « ressat » et son « bourg » un véritable château *(castrum)* au sens ancien du terme désignant l'ensemble d'un site fortifié. Le château proprement dit, réédifié dans la seconde moitié du XIII^e^ siècle pour les évêques de Lausanne, se range parmi les édifices les plus prestigieux de Suisse. Son aménagement en siège baillival bernois à la fin du XVI^e^ siècle n'a pas modifié

FIG. 22 Combremont-le-Grand. Château. Vue du sud-ouest en 1740. Extrait de la carte de la seigneurie de Combremont-le-Grand par le géomètre Pierre Willomet. Le château construit vers 1341 et probablement agrandi vers 1400 se composait d'un corps de logis en équerre, dont on voit ici l'aile sud, et d'une grande tour quadrangulaire protégée par une enceinte crénelée. Le tout s'articule autour d'une cour intérieure rectangulaire. ACV, GC 306 D. Texte p. 374.

FIG. 23 Vulliens. Château de Seppey. Vue du nord par Eugène Burnand, 19 août 1872, dessin à la plume rehaussé de gouache blanche. La façade pignon coiffée d'une demi-croupe, caractéristique des châteaux de la fin du XVI^e^ et du XVII^e^ siècle, appartient au corps de logis oriental de 1696. Sur la gauche s'élève la haute annexe de l'escalier monumental, protégée elle aussi par un toit à demi-croupe. Coll. particulière © Musée Eugène Burnand. Texte p. 113.



24



25

FIG. 24 **Marnand. Château. Vue depuis la vallée en direction de l'est en 1722, par Pierre Willomet. A droite, le château primitif attesté en 1628 présente un volume caractéristique des « maisons hautes » médiévales. A gauche, le grand corps de logis, ajouté probablement en 1699, suit le nouveau schéma qui s'imposa dans les châteaux de la fin du XVII^e siècle, avec son toit Mansart et sa large façade marquée par un avant-corps axial correspondant à la cage d'escalier. ACV, GC 1312/3-5. Texte p. 405.**

FIG. 25 **Corcelles-le-Jorat. Château construit en 1769-1770 par l'architecte Gabriel Delagrange pour Jonathan Polier. Vue de la façade côté jardin dans son état primitif, vers 1930. Avec ses chaînes rectilignes colossales, ses deux grands pommeaux et son toit orné de losanges marqués en tuiles claires, l'édifice faisait preuve d'une grande élégance. Même s'il s'agit bien d'un véritable château, siège d'une seigneurie, cette « maisonnette », comme l'appelait Louise de Corcelles, servait surtout de cadre aux loisirs champêtres de la bonne société lausannoise. Coll. particulière. Texte p. 66.**

sa structure originelle. Cet édifice constitue une illustration parfaite du type de châteaux dits « réguliers organiques », par opposition aux châteaux « réguliers géométriques » ou « carrés savoyards » qui virent le jour à la même époque.

Le *castrum* fondé par les évêques à Villarzel au début du XIII^e siècle comprenait un modeste château contigu à la porte de ville, qui n'a laissé que quelques vestiges.

Qualifié de « maison forte » en 1341, puis de « maison forte soit château », après de nouveaux travaux vers 1403, le château de Combremont-le-Grand présentait un système défensif complexe entouré d'un fossé FIG. 22. Malgré la disparition de ce dispositif extérieur, le bâtiment conserve un plan relativement développé, inspiré des châteaux réguliers géométriques de la fin du XIII^e siècle dans la mesure où la grande tour et les corps de logis attenants enserrent une petite cour rectangulaire[63].

Le petit village de Treytorrens possède à lui seul deux châteaux, devenus maisons paysannes à la fin de l'Ancien Régime. La « maison forte » de la seigneurie principale ne forme plus qu'un grand quadrilatère percé de rares fenêtres. Le bâtiment construit vers 1470 par le coseigneur au centre du village est une belle illustration du type des résidences nobles non fortifiées appelées parfois « maisons carrées » ou « maisons hautes »[64].

Les châteaux de l'époque bernoise

Dès le début de l'époque bernoise, la notion de « château » change, puisque ces édifices perdent leur fonction militaire, à l'exception de ceux du gouvernement. Ils gardent en revanche leur rôle de siège administratif et judiciaire des seigneuries.

Edifié vers 1584 pour François de Villarzel, châtelain de Lucens pour LL.EE. de Berne, le château de Curtilles est contemporain de la transformation du siège baillival. Le bâtiment se compose des mêmes éléments que le petit château des coseigneurs de Treytorrens, mais agencés de manière moderne selon un schéma géométrique clair. L'escalier de plan carré à repos greffé sur le côté du bâtiment et la charpente à fermes trapézoïdales terminée par des demi-croupes sont caractéristiques de la nouvelle manière de bâtir qui s'est imposée au lendemain de la conquête FIG. 9, 354.

La plupart des châteaux de l'époque bernoise remontent à la seconde moitié du XVII^e siècle, époque de « réaction féodale » durant laquelle le réexamen des droits et des titres de noblesse poussa l'aristocratie locale à conforter son pouvoir. Les six exemples conservés, proches dans le temps, permettent de retracer l'évolution qui s'est opérée dans le plan des châteaux à la fin de cette période. Celui de



26

Syens, reconstruit vers 1643 mais plusieurs fois remanié, n'avait qu'un escalier intérieur en bois. Celui d'Hermenches, édifié en 1648, probablement par un maçon « lombard », suit encore le modèle de Curtilles. On y trouve la même tour d'escalier latérale et le même volume du corps de logis, couvert d'une toiture à demi-croupes. Dans sa partie reconstruite vers 1692-1696 peut-être par un maçon « italien », le château de Seppey à Vulliens possède lui aussi un corps de logis principal couvert d'un toit à demi-croupes et une tour d'escalier latérale mais cette dernière, très imposante, renferme un escalier spacieux rampe-sur-rampe à deux volées **FIG. 23, 138**.

Les châteaux de Ropraz (gros œuvre en construction en 1689, surélevé en 1901) et de Marnand (1699 ?) marquent un net tournant stylistique, en optant pour un modèle devenu à la mode dans le Pays de Vaud durant les dix dernières années du siècle **FIG. 24**. Le volume extérieur, qui se distingue par la présence d'un toit à la Mansart, s'inspire des châteaux classiques français. La façade principale se situe désormais sur le long côté du bâtiment. Ses baies s'ordonnent symétriquement par rapport à l'axe médian marqué par un léger avant-corps. Moderne en comparaison des exemples locaux antérieurs, le plan suit néanmoins une disposition caractéristique plutôt du début du XVII[e] siècle en France[65]. L'escalier « à l'italienne » ne se situe plus dans une tourelle mais s'intègre au corps de logis. Chaque étage divisé en quatre pièces est traversé par un large couloir axial débouchant sur l'escalier. Le château d'Ussières (vers 1700-1730) possède une structure semblable, mais son toit à croupes n'est plus mansardé.

Seul le château de Corcelles-le-Jorat, construit en 1769-1770 par GABRIEL DELAGRANGE, présente – en réduction – les composantes essentielles d'un château classique français : avant-corps sommés de frontons, amorces d'ailes côté cour, vestibule d'entrée donnant à main droite sur l'escalier, abandon du couloir traversant et alignement des pièces principales sur le jardin **FIG. 25**.

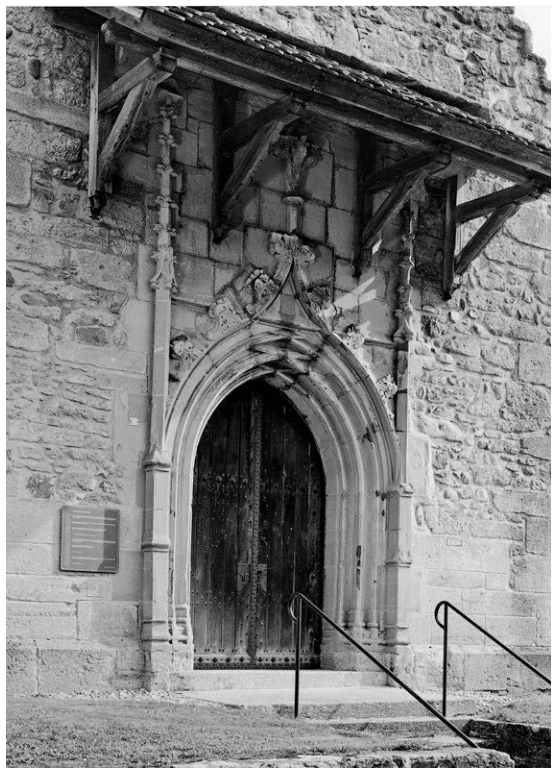
MF

FIG. 26 Granges-près-Marnand. Vue du site paroissial qui s'est développé depuis le Haut Moyen Age sur la base de vestiges romains. Dessin au crayon. L'église Notre-Dame et la cure sont représentées peu avant la reconstruction du clocher en 1808. Ce dernier, déjà couvert de tuiles vernissées, s'élève contre la face latérale de la nef, comme c'était le cas aussi à l'ancienne église paroissiale de Dompierre. Coll. particulière. Texte p. 388.

FIG. 27 **Treytorrens. Chapelle. Le porche, de style gothique flamboyant, remonte probablement aux travaux du début du XVI^e siècle, conduits à l'occasion de la fondation d'une nouvelle chapelle par Antoine Bize, coseigneur de Treytorrens. Exceptionnel par son décor peu usuel pour une chapelle villageoise, il est sans doute plus tardif que l'édifice attribué au maçon Jean de Lilaz II. Photo Claude Bornand, 2010. Texte p. 359.**

FIG. 28 **Curtilles. Eglise Saint-Pierre. Vitrail de la fenêtre sud-est du chœur, portrait de l'évêque Aymon de Montfaucon lors de la restauration en 1915, après nettoyage des surpeints antérieurs. ACV, AMH, A 51/3, A 3892. Texte p. 283.**

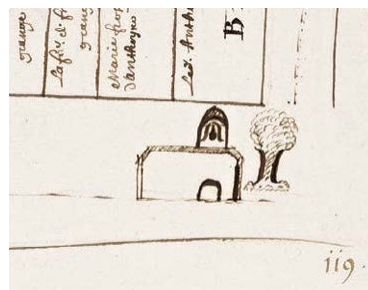
FIG. 29 **Lovatens. Extrait du plan cadastral de 1675. L'ancienne chapelle Saint-Sylvestre, attestée dès 1429, se situait au carrefour central du village, à l'emplacement approximatif du futur collège. ACV, GB 195/a, f° 119. Texte p. 305.**



27



28



29

Les lieux de culte

Les églises médiévales

La région a conservé sept églises médiévales, dont deux seulement, d'origine très ancienne, eurent le statut de paroissiales au Moyen Age : Curtilles et Granges-près-Marnand **FIG. 26**. Richement dotées par les évêques ou par les familles de la région, elles possèdent toutes deux d'intéressantes peintures du XIV^e siècle, des restes de vitraux et de riches décors sculptés des XV^e-XVI^e siècles attribués à des maîtres d'œuvre reconnus, JEAN DE LILAZ pour Granges-près-Marnand et FRANÇOIS DE CURTINE pour Curtilles **FIG. 28**. Les autres édifices médiévaux sont des chapelles : Chavannes-sur-Moudon (XIII^e siècle, très transformée), Lucens (début XIV^e siècle), Treytorrens (vers 1450 – vers 1516), Sassel (citée en 1382), Villarzel (vers 1450). Bien que plus modestes dans leurs dimensions, certaines se distinguent toutefois par une architecture élégante et par des aménagements de grande qualité comme à Lucens (peintures murales des XIV^e et XV^e siècles), Treytorrens (chapelles-baldaquins et portail **FIG. 27**) ou par des clochers-arcades, autrefois nombreux en terre romande, mais dont peu sont conservés (Villarzel, Treytorrens, Curtilles)[66].

On pourrait ajouter à la liste des anciennes paroissiales le chœur de l'église de Syens et les représentations que les plans cadastraux du XVII^e siècle donnent de celles de Combremont-le-Grand et de Dompierre.

Les documents attestent aussi l'existence de plusieurs chapelles aujourd'hui disparues, filiales des églises paroissiales voisines. Presque chaque village possédait ainsi son lieu de culte. Ces édifices virent le jour pour la plupart au XV^e siècle. C'étaient sans doute des constructions modestes, destinées à éviter de grands déplacements aux paroissiens et dans lesquelles se déroulait généralement une messe hebdomadaire. Quelques actes mentionnent les donateurs, souvent des personnages influents de la région, que l'on retrouve aussi comme commanditaires de chapelles privées dans les églises paroissiales. Quelques exemples de ces édifices subsistent encore au début du XIX^e siècle et sont représentés sur les

anciens cadastres. Les bâtiments sont de plan rectangulaire et de petites dimensions, situés parfois légèrement hors du village (Seigneux), ou le plus souvent, au contraire, au cœur de l'agglomération (Brenles, Champtauroz et Lovatens **FIG. 29**). Dans ces deux derniers cas, lorsque les communes durent construire des collèges au cours du XIX^e^ siècle, les chapelles furent démolies et remplacées par des écoles. Certaines chapelles, bien repérées dans les documents, n'ont par contre plus laissé aucune trace (Villars-Bramard, Cerniaz ou Vucherens). Il semble toutefois que l'on en ait assez systématiquement conservé les cloches. Plusieurs d'entre elles, en effet, ont pu être récemment identifiées dans les clochetons des nouveaux collèges du XIX^e^ siècle (voir plus bas).

BP

Les chapelles du XVIII^e^ siècle

Au début de l'époque bernoise, l'introduction de la Réforme impliqua non seulement la disparition des aménagements liturgiques catholiques mais encore une réorganisation des lieux de culte. Plusieurs chapelles médiévales furent désaffectées. Syens et Vulliens perdirent leur statut de paroissiale. Il ne resta plus que les centres paroissiaux de Curtilles, Dompierre, Granges et Combremont-le-Grand, auxquels s'ajoutèrent Villarzel en 1622 et à nouveau Syens en 1769. LL.EE. se chargèrent de l'entretien des cures et d'une partie des temples correspondant théoriquement à l'ancien chœur, propriété autrefois de l'Eglise. Le reste incombait aux communes, toutefois sous le contrôle et avec l'aide financière du gouvernement.

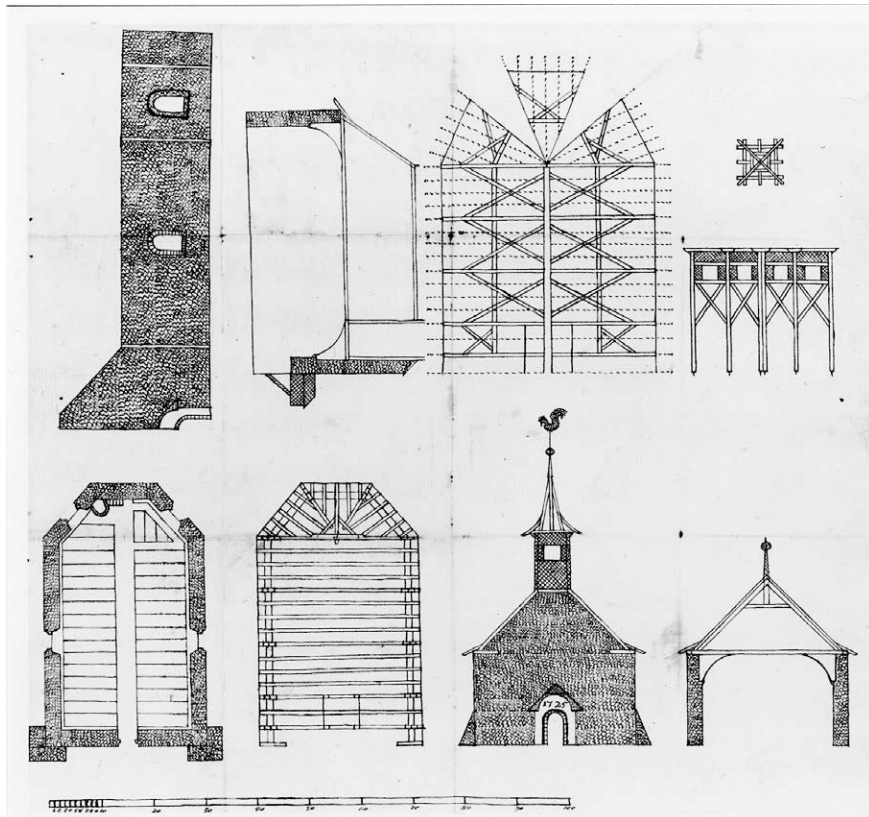
La construction de lieux de culte entièrement neufs débuta en 1706-1707 en marge de la région, avec le temple paroissial de Mézières dont dépendaient Carrouge, Corcelles-le-Jorat, Ropraz et Vulliens. Ce temple imposant conçu par l'architecte bernois Abraham Dünz II présente un plan rectangulaire terminé par un chevet à trois pans qui influença directement un petit groupe de chapelles très caractéristiques de la région du Jorat.

La première, édifiée à Carrouge en 1709 par le charpentier Samuel Nicolas, s'inspire du plan de Mézières en l'adaptant à des dimensions très modestes **FIG. 55**. La façade d'entrée s'inspire quant à elle certainement du temple des Croisettes à Epalinges, de 1661. Le modèle de Carrouge fut repris à Corcelles-le-Jorat en 1725, toujours par Samuel Nicolas, à Vucherens en 1737, à Forel – en tout cas pour ce qui est du plan – en 1747, à Hermenches (projet, vers 1760) et enfin à Ropraz en 1761 **FIG. 30, 31**. Si ces édifices se rattachent par leur plan à la production vaudoise la plus courante de la première moitié du XVIII^e^ siècle, ils s'en distinguent par leur façade, dont la toiture en demi-croupe rappelle l'architecture paysanne traditionnelle, et par leur clocheton très léger. On peut rattacher à ce groupe la chapelle de Vulliens et le temple de Syens, qui présentent le même type de façade et de clocheton mais un plan rectangulaire provenant de la transformation d'une église médiévale[67].

Pour ce qui concerne l'usage, on constate que plusieurs de ces chapelles servirent aussi d'école, du moins en été (Vucherens, Ropraz **FIG. 31**). Dans les petits villages ne disposant pas de plusieurs bâtiments publics, il était assez naturel de mêler les fonctions religieuses et scolaires, étroitement liées[68]. En règle générale, ce sont les classes qui accueillaient les services religieux et non l'inverse. Il est intéressant de constater que, lors de la construction des chapelles du Jorat, c'est la forme architecturale religieuse qui a prévalu pour l'unique local de réunion. Précisons encore que ces lieux abritaient aussi, comme ailleurs, certaines assemblées de commune.

FIG. 30 **Corcelles-le-Jorat. Projet de chapelle de 1725, probablement par le charpentier Samuel Nicolas. Ce projet appartient au type le plus répandu dans le Pays de Vaud et particulièrement dans le Jorat au XVIII^e siècle, avec son « chœur » à trois pans et son clocheton en charpente. AC Corcelles-le-Jorat, JE 1. Texte p. 64.**

FIG. 31 **Ropraz. Chapelle de 1761. Le plan et le clocheton en charpente suivent toujours le modèle des chapelles du début du siècle, mais les proportions générales et les grandes fenêtres en arc surbaissé empruntées à l'architecture civile, autrefois garnies de contrevents, apportent une touche plus moderne. Comme d'autres de ses semblables, cette chapelle a accueilli aussi l'école au XVIII^e siècle. Elle possède une caractéristique unique pour le canton : le chœur architectural, fermé d'un muret et d'une grille, abrite la sépulture des seigneurs du lieu. Photo Claude Bornand, 2012. Texte p. 82.**



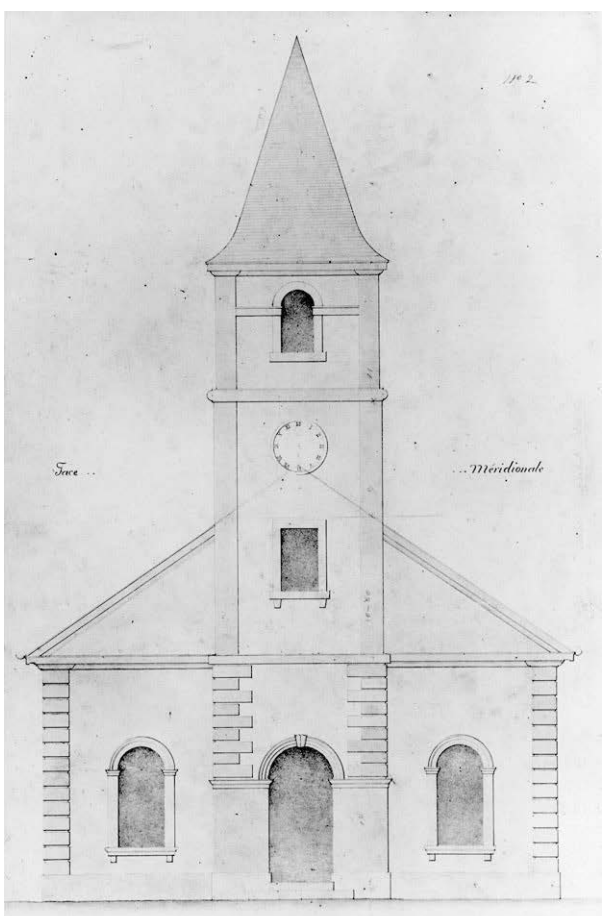
30



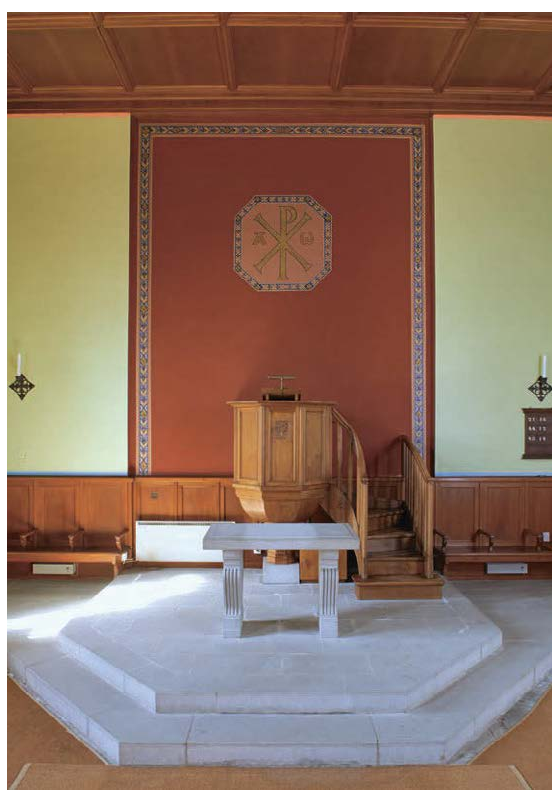
31



32



33



34

FIG. 32 **Dompierre. Temple de 1839. L'intérieur offre encore une belle illustration de l'aménagement protestant traditionnel du deuxième quart du XIXe siècle, strictement symétrique par rapport à l'axe longitudinal. Les pans obliques du chevet polygonal conduisent le regard vers la chaire et confèrent à l'espace une douceur et une souplesse qu'un plan rectangulaire n'aurait pas pu donner. L'adjonction d'une chaire moderne plus basse a permis de conserver celle d'origine dans toute sa monumentalité. Le sol structuré par des allées en grès coquillier et le plafond en plâtre à large gorge contribuent également à l'harmonie de l'ensemble. Photo Claude Bornand, 1987. Texte p. 298.**

FIG. 33 **Chesalles-sur-Moudon. Temple. Projet de façade dessiné par l'entrepreneur et architecte David Huguenin, en 1844. La façade sur laquelle se concentre tout le décor architectural s'impose surtout par son clocher-porche, élément marquant des temples néoclassiques du XIXe siècle. AC Chesalles, I 1. Texte p. 270.**

FIG. 34 **Combremont-le-Petit. Temple de 1876. L'intérieur porte la marque de la restauration effectuée par Frédéric Gilliard en 1936. Dans la salle simplement rectangulaire du temple réformé, l'architecte a voulu créer une sorte de chœur liturgique en surélevant la table de quelques marches et en inscrivant dans la paroi une peinture timbrée en son centre du chrisme accompagné des lettres alpha et oméga, le tout cerné d'une bande décorative médiévalisante. Photo Claude Bornand, 2014. Texte p. 383.**

Les temples du XIXe siècle

La Révolution de 1798 n'eut pas de répercussion immédiate sur la vie religieuse, pas plus que la nouvelle loi ecclésiastique de 1839. L'Eglise restait subordonnée à l'Etat qui continuait à payer les pasteurs et à assumer les frais d'entretien des cures et, en partie, des églises. Le gouvernement veillait également au respect de la pratique religieuse traditionnelle, réprimant les petits groupes piétistes qui tentèrent de se former durant les années 1820. Cette lutte explique peut-être les efforts consentis pour le remaniement des découpages paroissiaux[69] et la multiplication ou l'agrandissement des lieux de culte entre 1820 et 1845. Cet effort fut porté à la fois par le Canton et par les communautés locales. Pour obtenir que le culte se tienne dans leur village, les habitants étaient prêts à de lourds sacrifices, comme le montre le cas de Villars-le-Comte en 1829 FIG. 35.

La Révolution radicale de 1845 entraîna la démission d'environ 120 pasteurs et la fondation de l'Eglise libre, qui ne rencontra que peu d'écho parmi les couches populaires (voir *Lovatens*, *Lucens*). Ce n'est qu'après la nouvelle loi ecclésiastique de 1863 qu'un certain développement des lieux de culte de l'Eglise nationale se fit à nouveau sentir[70].

La région compte cinq temples construits ou reconstruits dans le deuxième quart du XIXe siècle : Combremont-le-Grand (1825), Villars-le-Comte (1829, par Henri Perregaux), Dompierre (1839, par Frédéric Badoux), Brenles (1840) et enfin Chesalles (1846, par David Huguenin).

Avec son chevet polygonal, le temple de Dompierre reproduit dans des dimensions plus vastes le schéma des chapelles du XVIIIe siècle étudiées plus haut FIG. 32. A Chesalles, on a renoncé à ce plan, pour des raisons d'économie, et l'on s'est contenté d'une salle rectangulaire comme à Combremont-le-Grand et à Villars-le-Comte. La forme minimaliste du rectangle semble toutefois avoir été mal ressentie, déjà lors de la construction de Chesalles et surtout au milieu du XXe siècle, époque à laquelle ces trois derniers temples furent transformés par la création d'un chœur liturgique à l'intérieur du volume d'origine.

Dans l'aménagement du mobilier, la tendance qui se dessine au cours du XIXe siècle correspond bien aux constatations faites dans le reste du canton. A Combremont-le-Grand et Villars-le-Comte, la chaire primitive s'adossait à l'un des longs côtés du bâtiment, selon l'un des schémas les plus caractéristiques du protestantisme. A Dompierre apparaît la disposition qui va se généraliser par la suite, avec la chaire placée strictement dans l'axe longitudinal[71]. C'est vers 1840 seulement que l'on construisit les premiers véritables clochers maçonnés de la région, à Dompierre, Chesalles FIG. 33 et Brenles.

Le temple de Combremont-le-Petit, de 1876, se situe par son plan dans la droite ligne des temples du deuxième quart du siècle, tandis que ses baies s'inspirent du style néo-médiéval. A Champtauroz, en 1900, Charles-François Bonjour réinterprète dans un vocabulaire Heimatstil le schéma des chapelles joratoises du XVIIIe siècle.

MF

Le renouveau liturgique du XXe siècle

Au milieu du XXe siècle, la nouvelle sensibilité liturgique incita surtout à créer des espaces hiérarchisés à l'intérieur des anciens temples protestants[72]. Le renouveau de l'art sacré, placé ailleurs sous l'influence du groupe de Saint-Luc, se manifesta très modestement. Quelques signes peuvent être repérés dans l'église de Combremont-le-Petit, avec la restauration architecturale de Frédéric Gilliard qui introduisit la couleur dans le temple pour marquer le chœur FIG. 34, ou avec la construction de l'église d'Henniez, à intérieur polychrome, par l'architecte Ch. Battaini en 1939-1940. Les années 1950-1960 virent la construction de deux temples très simples, à Forel et à Lovatens, et de deux églises catholiques résolument modernes à Granges-près-Marnand (par Jacques Dumas) et à Lucens.

BP



35

FIG. 35 **Villars-le-Comte. Vaisselle liturgique offerte par les paroissiens et leurs proches à l'occasion de la reconstruction du lieu de culte en 1829. Semaise et plat en étain marqués du poinçon d'Alexandre Goldner, coupes en étain argenté ornées sur le pied d'un motif de cordonnet comme la semaise, le tout gravé au nom ou aux initiales des donateurs. A cela s'ajoutait une nappe, un pot pour le baptême et une boîte pour la collecte, disparus. Photo Claude Bornand, 2013. Texte p. 315.**

FIG. 36 **Ensemble de cloches gothiques.**
A. Curtilles. Eglise Saint-Pierre. Cloche du XII^e^-XIV^e^ siècle. Photo Claude Bornand, 2009.
B. Villarzel. Eglise. Cloche du XIV^e^ siècle. Photo Claude Bornand, 2014.
C. Lucens. Collège. Cloche de la fin du XIV^e^–début du XV^e^ siècle. Photo Claude Bornand, 2009.
D. Dompierre. Temple. Cloche de 1514. Début du texte et Christ de Pitié. Photo Claude Bornand, 2008.
E.-F.-J. Combremont-le-Grand. Temple. Cloche de 1510. Vierge à l'Enfant et saint Jean-Baptiste, surmontés d'un dais avec fleur de lys ; grande croix de rinceaux ainsi que petites croix de Savoie sur le vase. Photos Claude Bornand, 2014.
G.-H. Seigneux. Collège. Cloche de la fin du XV^e^ – début du XVI^e^ siècle. Pietà et saint Pierre. Photos Claude Bornand, 2014.
I. Sassel. Chapelle. Cloche de 1517. Saint avec une palme sous un dais. Photo Claude Bornand, 2014.

La vaisselle liturgique

Les plus anciens objets liturgiques conservés sont deux coupes en argent de la première moitié du XVII^e^ siècle à Syens. Trois autres, à Curtilles, datent du XVIII^e^ siècle. La grande majorité des objets remonte aux XIX^e^ et XX^e^ siècles. Les plus beaux ensembles se trouvent à Villars-le-Comte en 1829 **FIG. 35** et, à cette même époque, à Corcelles-le-Jorat, Dompierre et Chesalles.

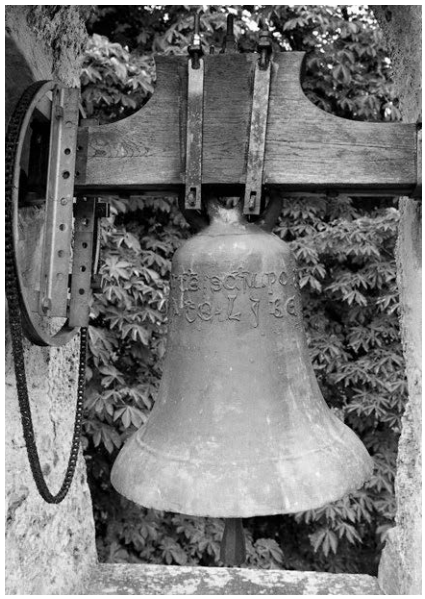
MF

Les cloches et les horloges

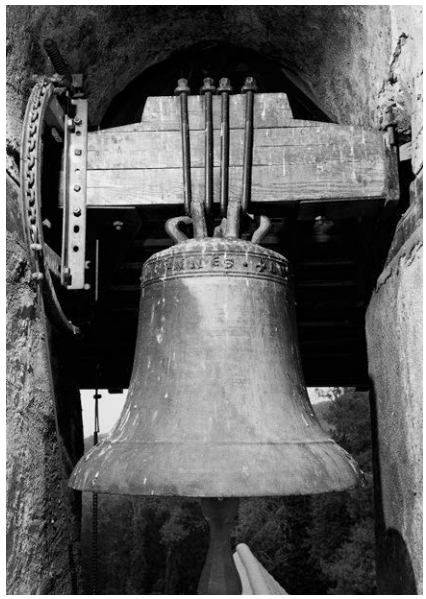
Les soixante-neuf cloches du territoire étudié[73] – dont neuf remontent à l'époque gothique – ont été coulées par des fondeurs dont on ignore, pour les périodes anciennes, le nom et la provenance. Ces cloches, de petites et moyennes dimensions, présentent encore, pour celles qui n'ont pas été motorisées au XX^e^ siècle, des suspensions à paliers et des battants forgés anciens, attachés aux bélières avec des ceintures de cuir.

Les églises de Curtilles et de Villarzel possèdent deux cloches exceptionnelles qui, par leur forme et leur épigraphie, sont antérieures au XV^e^, voire au XIV^e^ siècle pour Curtilles. Les sept autres cloches médiévales, fondues entre la fin du XV^e^ et le premier quart du XVI^e^ siècle, portent diverses inscriptions : litanies du Christ Roi, Ave Maria, oraisons aux saints, épitaphe de sainte Agathe ou la formule campanaire précisant les missions attribuées à la cloche, soit embellir les fêtes, pleurer les défunts et faire fuir les démons. Elles sont ornées également de motifs en relief, de petites dimensions, comme le Christ de Pitié, la Vierge à l'Enfant, la Crucifixion, ainsi que des saints et sceaux divers **FIG. 36**.

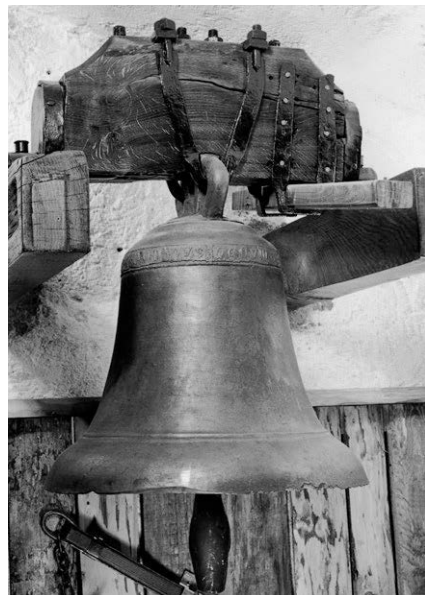
Dès la Réforme et jusqu'à la fin du XVIII^e^ siècle, les fondeurs viennent en général des régions proches, comme Frantz Sermund, fondeur de LL.EE. de Berne, dont on trouve une cloche datée de 1568 à Curtilles et une de 1579 à la chapelle Sainte-Agnès de Lucens **FIG. 218**. En 1645, Jean Richenet, alors établi à Payerne, exécute une cloche pour Ropraz **FIG. 93**, puis pour Combremont-le-Petit en 1676[74]. Il faut mentionner la cloche du fondeur fribourgeois, Hans Wilhelm Klély[75], de 1687, vraisemblablement réalisée pour une paroisse fribourgeoise, aujourd'hui suspendue dans l'église catholique de Granges-près-Marnand. En 1797, Jacques Delsaives, successeur par son père de la fameuse fonderie Klély, fond une cloche pour Cerniaz. Les fondeurs neuchâtelois Jean-Henry et Jean-Jacques Guillebert[76]



36A



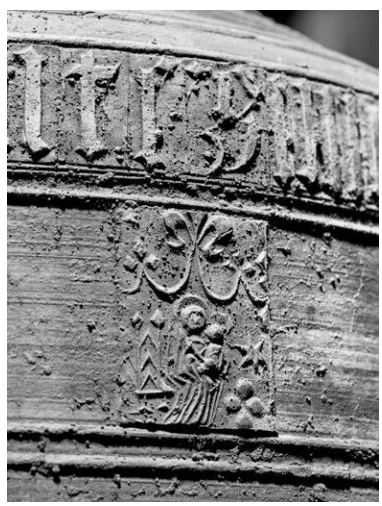
36B



36C



36D



36E



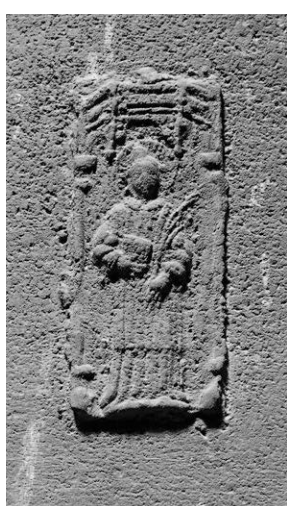
36F



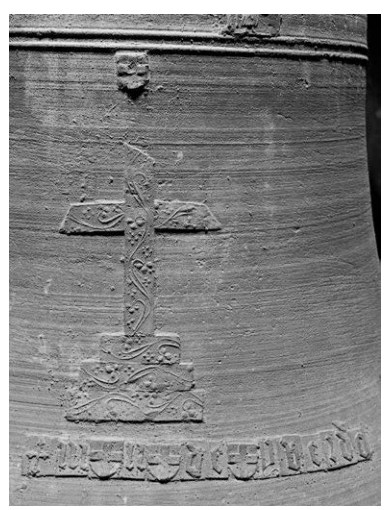
36G



36H



36I



36J

ont développé leur activité campanaire dans la région : à Chesalles-sur-Moudon en 1720, à Carrouge en 1724, à Brenles en 1729 et à Marnand en 1753. Jean-Daniel Dreffet, de Genève, fond une cloche en 1775 pour le temple de Chavannes-sur-Moudon. Joseph-Désiré Rognon et Claude-Antoine Garnache, deux fondeurs romontois encore mal connus, ont réalisé chacun une cloche, le premier pour le temple de Syens en 1787, et le second pour le temple de Dompierre en 1789 **fig. 368**. Parallèlement, des fondeurs itinérants, originaires de Morteau (Doubs), Jean-Baptiste et Jean-Claude Damey, coulent en 1721 deux cloches destinées au collège de Sédeilles et à la chapelle de Vulliens.

Si les cloches fondues dès la seconde moitié du XVI^e^ et au début du XVII^e^ siècle sont ornées d'éléments empruntés au vocabulaire de la Renaissance tardive (mascarons, guirlandes, frises de rinceaux), le programme iconographique évolue ensuite vers des motifs inspirés de la nature (feuilles d'acanthe, de sauge, de vigne, motifs floraux) auxquels s'ajoutent de courts textes bibliques, les noms des commanditaires et des fondeurs. A cette époque, dans les villages dépourvus de chapelle, il arrive que la cloche soit suspendue à un petit clocher de charpente indépendant **fig. 37**[77].

La majeure partie des cloches étudiées ont été fondues au XIX^e^ siècle par la dynastie des fondeurs de la région veveysanne, Pierre Dreffet et son neveu Marc Treboux, puis Samuel et Gustave Treboux, mais également par le Morgien Jean-Louis Golay, par Jean-Baptiste Pitton, de Carouge (GE), et par l'entreprise Borle A. Borel & C^ie^, de Couvet. Le marché se partage également entre les fondeurs français François-Joseph Bournez et François Humbert, de Morteau (Doubs), Jules Robert, de Nancy (Meurthe-et-Moselle), les frères Paintandre, de Vitry-le-François (Marne), et Charles Arnoux, lui aussi originaire de Morteau, mais établi à Estavayer-le-Lac (FR). La production campanaire du XX^e^ siècle a été exclusivement assurée par la très ancienne fonderie de cloches H. Rüetschi, à Aarau.

Les horloges anciennes, nécessaires pour actionner la frappe des marteaux sur les cloches, ont quasiment partout disparu, remplacées au cours du XIX^e^ siècle suite aux progrès techniques réalisés. Il faut mentionner toutefois l'horloge des anciennes halles de Lucens, qui remonte vraisemblablement au XVIII^e^ siècle, ainsi que celle de la chapelle de Carrouge, fabriquée en 1795 par Samuel Chappuis, artisan établi dans cette commune, au moulin d'Ussières[78]. L'ancien collège de Champtauroz possède un mécanisme provenant de Morez (Jura), dû à l'entreprise Bailly-Comte ; datant du XIX^e^ siècle, il est aujourd'hui encore remonté manuellement.

Dès 1863, la commune de Granges a vu se développer l'entreprise Crot, dirigée par Louis Crot puis par son fils Léon et spécialisée dans les horloges de clocher. Jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, elle a dominé le marché suisse romand, assurant bien souvent aussi l'entretien des cloches. Même si ces horloges Crot ne sont plus forcément en fonction, elles sont encore en place dans une dizaine de clochers du territoire étudié **fig. 508**.

FH

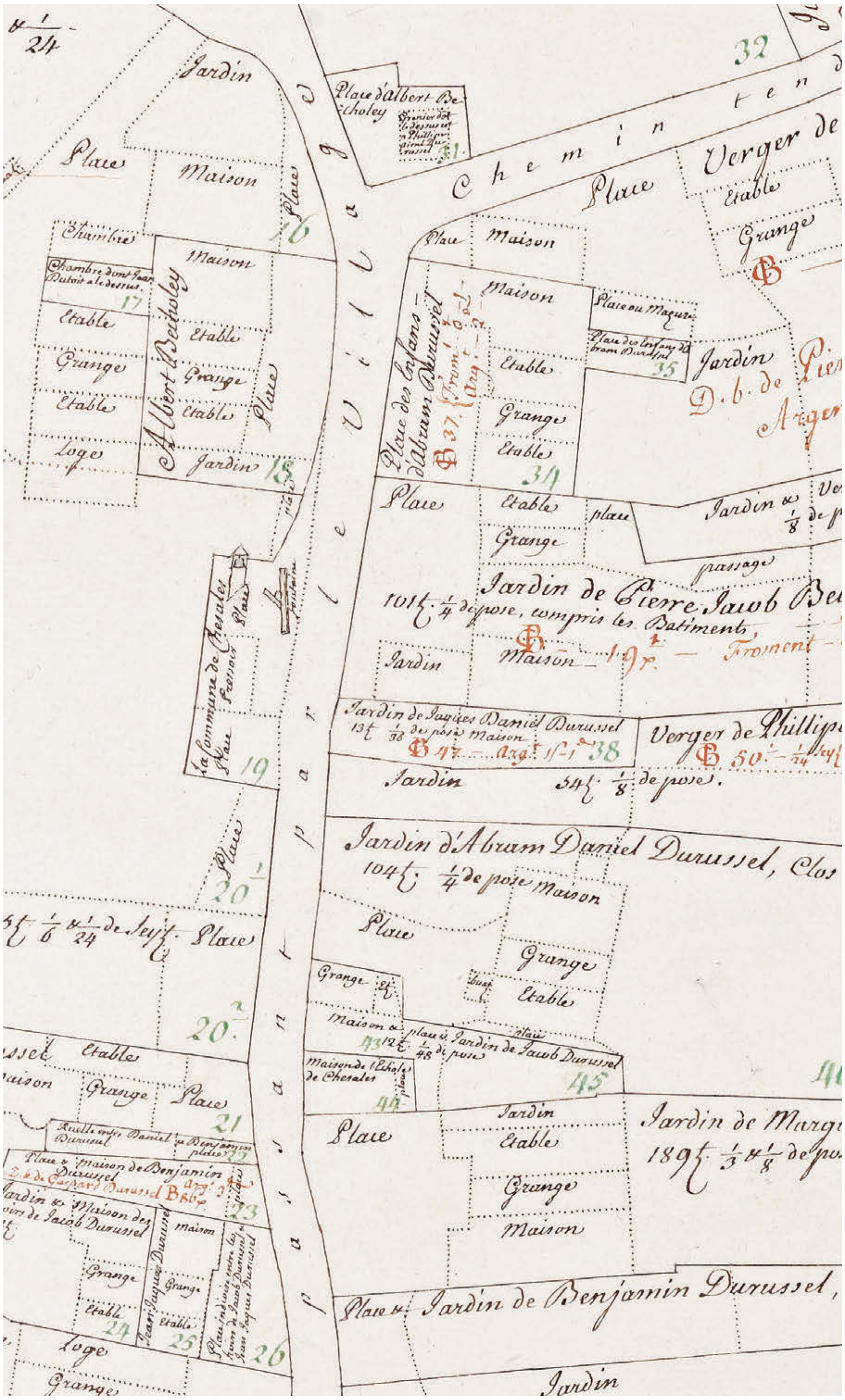
Les maisons de commune et les collèges

Les premiers équipements communautaires sous l'Ancien Régime

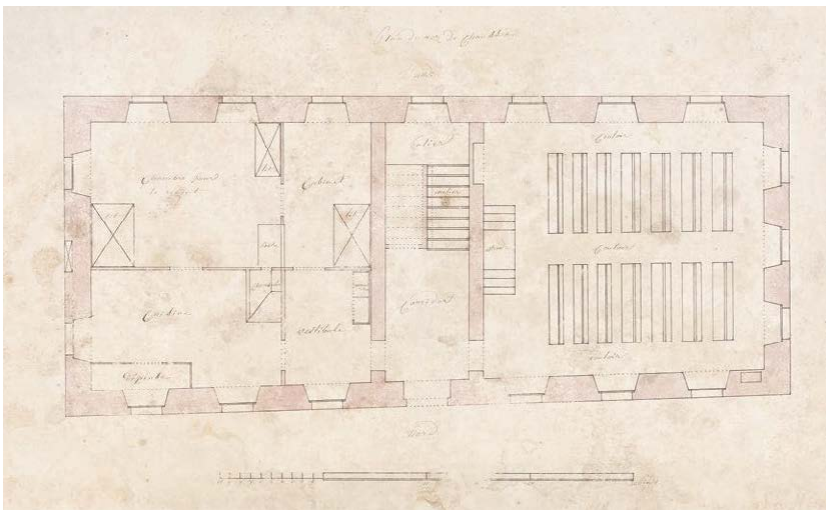
Seul Lucens possédait une véritable maison de ville, établie dans l'ancien hôpital bourgeoisial à la fin du XVI^e^ siècle. Pour les autres localités, des maisons de commune figurent déjà sur les plans cadastraux des années 1670-1680 dans les centres paroissiaux (Combremont-le-Grand, Curtilles, Dompierre, Villarzel), mais aussi à Henniez et Lovatens. On ignore quel était exactement l'usage de ces premiers bâtiments, mais ils mêlaient certainement différentes fonctions.

Les deux équipements communautaires les plus anciens semblent avoir été le pressoir à fruits et le four banal. C'est donc souvent sur le four ou sur le pressoir que vint se greffer la salle d'école au cours du XVIII^e^ siècle **fig. 37**[79]. En 1676, le gouvernement bernois avait en effet exigé la création d'une école au moins par paroisse, laissant aux communes le soin d'entretenir les « régents » et de fournir les locaux.

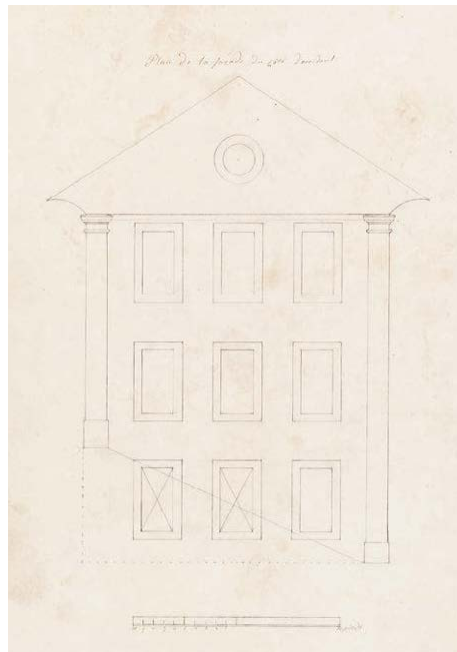
FIG. 37 **Chesalles-sur-Moudon. Détail du plan cadastral de 1753. Les bâtiments publics essentiels à la vie commune se regroupent au centre du village, de part et d'autre de l'unique rue. En bas, la maison de l'école (nº 44), contiguë à une maison privée, abritait également un four. A gauche au milieu, une petite place accueillait le pressoir, la fontaine et un petit clocher indépendant dont la structure légère laisse apparaître la cloche. ACV, GB 195/b, fº 9. Texte p. 269.**



37



38



39

Toutefois, dans certaines localités, l'école continua à se tenir chez des particuliers et parfois dans les chapelles, en été, jusqu'au début du XIXe siècle[80]. Dans certains cas, le régent habitait avec sa famille dans le bâtiment de commune, et même dans l'unique classe (voir *Dompierre*, *Oulens-sur-Lucens*)[81]. L'établissement d'un débit de boisson dans la maison communale semble plus rare qu'ailleurs dans le canton (voir *Corcelles-le-Jorat*, *Sassel*).

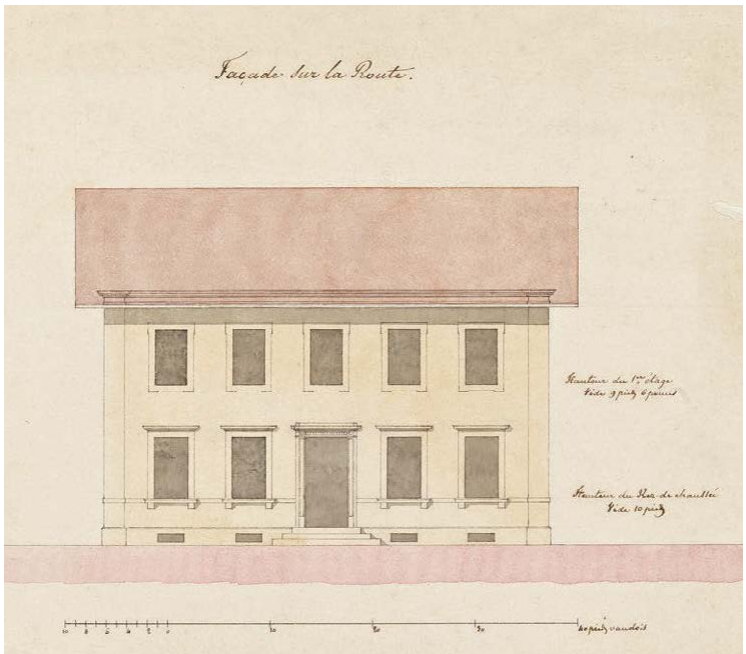
MF

Les collèges du XIXe siècle

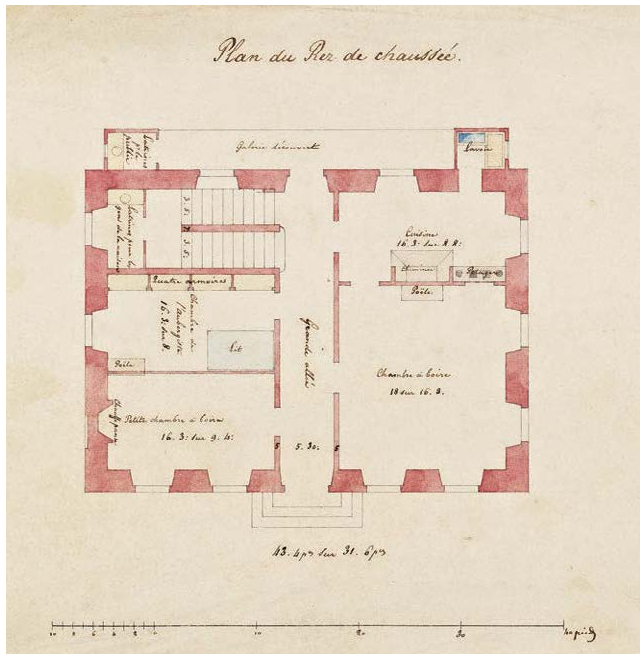
Si, en 1806, le Grand Conseil décréta que «l'instruction est l'un des premiers besoins du peuple, et l'un des moyens les plus efficaces d'avancer son bonheur», ce sont surtout les lois du 10 décembre 1833 puis du 24 janvier 1834 et du 2 août 1834 qui eurent une incidence sur la construction, puis sur la typologie des bâtiments d'école. Ces directives exigeaient que chaque commune ayant au moins vingt enfants en âge de scolarité ait son école avec une salle de classe aux dimensions réglementées et que, si les hameaux étaient éloignés de plus d'une demi-lieue, on y ouvre une classe[82]. Les communes se virent donc dans l'obligation de construire des bâtiments adaptés aux nouvelles exigences cantonales. Ce qui ne se fit pas dans l'allégresse, comme en témoigne une correspondance nourrie entre les autorités communales et cantonales[83]. L'effort consenti fut considérable. Les recommandations de l'Etat de Vaud et surtout celles de ses architectes-conseils, Henri Perregaux et Achille de La Harpe, ce dernier étant chargé de contrôler les plans fournis par les communes[84], eurent pour conséquence de créer un corpus d'une certaine homogénéité auquel appartiennent une vingtaine de collèges de la région **fig. 38, 39**. Le type suivant, du début du XXe siècle, est représenté par les collèges de Granges-près-Marnand et de Riau-Graubon à Corcelles-le-Jorat. L'ambition du programme fit que ces bâtiments furent en usage pendant encore tout le XXe siècle. Pourvue généralement d'un clocheton comprenant une horloge et/ou une cloche, la silhouette du collège s'aperçoit de loin et fonctionne encore aujourd'hui, dans la plupart des villages, comme emblème de la localité, à l'instar de l'église.

BP

fig. 38, 39 Chavannes-sur-Moudon. Collège. Projet de l'entrepreneur-architecte David Huguenin, du 29 janvier 1842. Plan du rez-de-chaussée supérieur et élévation de la façade sud-ouest. Parmi la vingtaine de collèges du deuxième quart du XIXe siècle, celui-ci présente l'un des plans les plus développés, comportant à chaque niveau une classe et un appartement pour les enseignants. Les opposants à ce projet y voyaient un « château » qui allait ruiner les finances de la commune. Le toit à deux versants dégageant un pignon percé d'un oculus ou d'une fenêtre en plein cintre se trouve aussi à Chesalles et Curtilles. AC Chavannes, I. Texte p. 266.



40



41

Fig. 40, 41 **Vucherens. Projet d'auberge communale par Louis Wenger, 1842. Élévation de la façade sur la route et plan du rez-de-chaussée. Le niveau inférieur abrite deux salles à boire de taille différente, une cuisine et un cabinet pour l'aubergiste. Ce type d'auberge à façade symétrique large de cinq baies et à toit à deux versants va s'imposer jusqu'au début du XX^e siècle. AC Vucherens, G 18.**
Texte p. 107.

Autres bâtiments et aménagements publics aux XIX^e-XX^e siècles

Outre les fours banaux hérités de l'Ancien Régime, les communes devaient entretenir les hangars pour les pompes à feu, ajoutés souvent en annexe aux bâtiments existants. Seul celui de Granges-près-Marnand, de 1910, offre un certain intérêt architectural, tandis qu'une pompe de 1895, par Ferdinand Schenk, de Worblaufen, est conservée à Oulens-sur-Lucens.

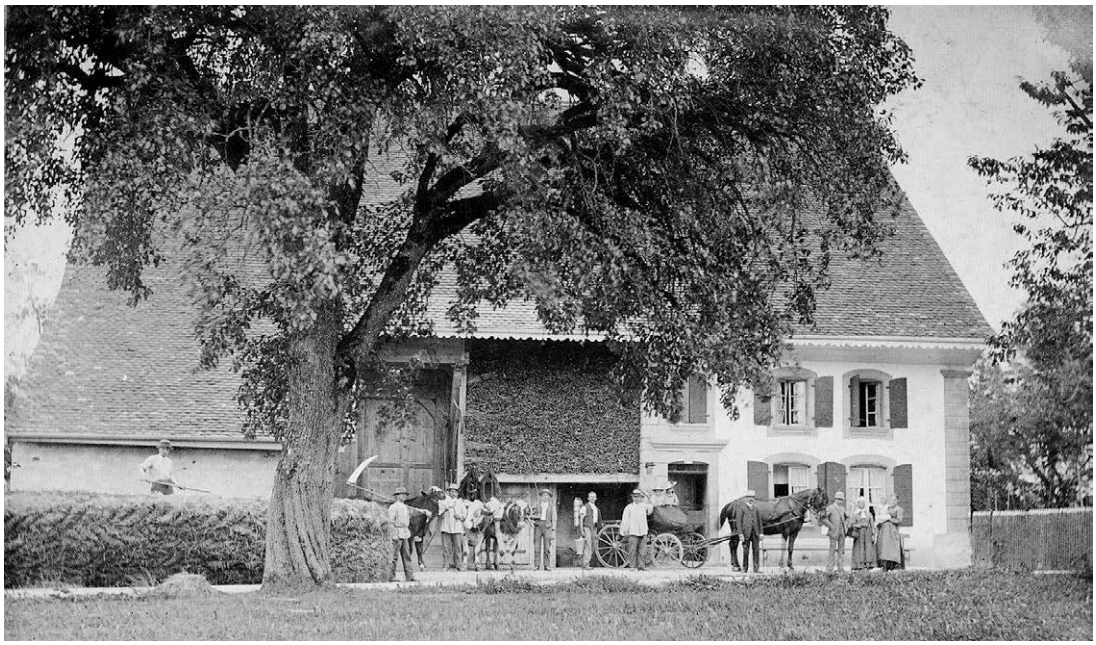
Les «hôpitaux» ou «maisons des pauvres» que l'on voit apparaître au XIX^e siècle dans plusieurs villages sont des édifices très modestes dans lesquels pouvaient habiter les personnes dans le besoin[85] (voir *Combremont-le-Grand*, *Seigneux*, *Dompierre*, *Hermenches*, *Villars-le-Comte*, *Villarzel*). Ils ne possédaient pas de particularités architecturales et ont généralement disparu.

Mentionnons encore l'existence de salles de réunion appelées souvent «casinos» (à Carrouge, Villars-le-Comte), qui donnèrent naissance aux «grandes salles» aménagées dans des bâtiments construits à cet effet au XX^e siècle (Bussy-sur-Moudon).

A l'exception de la fontaine polygonale de Lucens (1591; transformée en 1747), les fontaines communales se composent d'un ou plusieurs bassins rectangulaires en grès coquillier ou en ciment remontant pour les premières au début du XIX^e siècle. Deux communes en tout cas conservent des «mines» ou captages creusés à travers la molasse déjà au XVIII^e siècle (Brenles, Chavannes). Auparavant, d'après les plans cadastraux du XVII^e siècle, la «fontaine» de certains villages semble avoir été aménagée à proximité immédiate d'une source située en bordure de localité (Cremin, Lovatens, Prévonloup).

Les auberges

Sous l'Ancien Régime, le nombre des établissements publics était sévèrement contrôlé. Pour l'ensemble du périmètre étudié, un recensement de 1786 signale deux «grands logis», l'un dans le village de Marnand (non conservé) et l'autre à Bressonnaz (territoire de Moudon), ainsi que des «logis à pied» à Lucens, Granges-près-Marnand, Villarzel et Combremont-le-Grand[86]. Les listes d'établissements autorisés en 1800-1803 mentionnent en plus une auberge ancienne à



42

Combremont-le-Petit, une autre aux bains d'Henniez et une pinte récente dans ce même village, et enfin les pintes communales de Corcelles-le-Jorat et Sassel[87].

Parmi les édifices conservés, les deux logis construits à Marnand entre 1829 et 1832 constituent, malgré la disparition de leurs dépendances, un exemple de relais relativement luxueux le long d'un nouveau tronçon de la route de Berne. Ils s'imposent par leurs amples toitures à croupes, leurs avant-toits lambrissés cintrés et leurs façades à décor Louis XVI. L'auberge de la Cigogne à Henniez, édifiée par la commune en 1839-1841, suit le même modèle dans un genre un peu plus simple.

Avec l'auberge des Trois-Suisses à Vucherens, construite également par la commune en 1844 sur la route de Vevey, apparaît un autre type d'établissements, à toit à deux versants et à façade néoclassique. Le projet fut jugé suffisamment important pour faire appel, en 1842, à quatre architectes de Lausanne, dont [Louis] Wenger **fig. 40, 41**.

Un demi-siècle plus tard, on trouve des caractéristiques similaires au café-restaurant de la Croix-d'Or à Carrouge (1899), avec des façades néo-baroques richement ornées, puis à l'auberge de la Grappe-d'Or de Vulliens en 1905.

Les maisons rurales

Les trente-six communes historiques que regroupait la région avant les récentes fusions font l'objet d'environ 2400 fiches dans le recensement architectural du canton de Vaud. Si l'on excepte le cas particulier de Lucens et, dans une moindre mesure, de Granges-près-Marnand, où le développement industriel a donné naissance à des fabriques et à des logements ouvriers, les constructions privées sont en grande majorité des maisons paysannes (plus de 1200)[88]. Ceci rend impossible une présentation individualisée systématique de ces édifices. Fort heureusement, l'étude typologique en a été publiée à l'échelle du Plateau vaudois par Daniel Glauser en 2003[89]. On se bornera donc à s'y référer et à la compléter par l'évocation de quelques exemples particulièrement caractéristiques du Jorat et de la Broye, en plus des quelques maisons paysannes évoquées dans le cadre des monographies communales.

Les localités mi-villageoises, mi-urbaines de Granges-près-Marnand et Lucens ont conservé quelques spécimens de constructions contiguës des XVI^{e}-XVII^{e} siècles englobées dans de courtes rangées faisant le plus souvent alterner logements et granges (voir p. 212). Quelques exemples d'ordre contigu ont subsisté aussi dans

fig. 42 Carrouge. Un train de campagne modèle, vers 1900 (rte du Village 5).
La famille des propriétaires s'apprête à partir en promenade avec le char et le cheval tandis que les valets s'emploient aux principaux travaux de la ferme : tresser le fumier, faucher, préparer l'attelage des bœufs pour les labours, traire les vaches. Le statut aisé des paysans se voit aussi bien dans leur tenue vestimentaire que dans la façade élégante du logement construit déjà sur deux niveaux en 1804. Entre l'habitation et la porte de la grange haute, les fascines s'entassent sur la galerie qui surmonte l'entrée de l'écurie et l'armoire cache-colliers. A l'extrémité se trouve la remise, précédée par le couvert de la fontaine. Un grand poirier abrite le fumier des rayons du soleil. Coll. Quillet, Carrouge.

FIG. 43 **Ropraz. Route de Bourg-Dessous 33. Une même toiture à deux versants peu inclinés, prolongée par de vastes avant-toits reposant sur des bras de force et sur des murs coupe-vent, protège le rural et le logement, qui ne comprend qu'un seul niveau. L'écu couronnant le linteau de la porte de grange affiche la date de 1633 et le nom du propriétaire, « JAQUE DEPRA ». La porte d'entrée du logement ornée d'une accolade nervurée appartient au gothique tardif, de même que deux des fenêtres du triplet ornées de tores entrecroisés. Photo Claude Bornand, 2010. Texte p. 80.**



43

FIG. 44 **Corcelles-le-Jorat. Route des Chênes 14. Cette maison construite en 1792-1796 pour Jean-Daniel Porchet dans le hameau le plus élevé de la commune, à 885 m d'altitude, a conservé son volume bas caractéristique du Jorat. Le traditionnel mur coupe-vent du logement a fait place à une chaîne d'angle appareillée en harpe. La façade principale montre, comme la plupart de ses contemporaines, des percements enrichis d'un décor sculpté dans la molasse. Au-dessus des fenêtres, un oculus aère le niveau de comble. Photo Claude Bornand, 2011. Texte p. 63.**



44

certains villages (Syens, Brenles, Chavannes-sur-Moudon, Chesalles, Villars-le-Comte, Villarzel, Sassel, les Combremonts). Sur les plans du XVII^e^ siècle, les bâtiments forment le plus souvent de petits îlots subdivisés de manière peu régulière entre différents propriétaires. Depuis le XIX^e^ siècle surtout, la proportion de maisons villageoises non contiguës ou, à la rigueur, jumelées augmente notablement par rapport au reste du canton. Cette évolution va de pair avec un accroissement général du volume des habitations et de la taille des fenêtres, phénomène sensible particulièrement dès les années 1780. La plupart des maisons paysannes appartiennent au type « concentré », abritant sous un même toit le logement et les différents locaux d'exploitation désignés ici, selon l'usage local actuel, sous le terme de « rural ». Les autres appartiennent au type « dissocié », avec une habitation indépendante du rural.



45



46



47

FIG. 45 Ropraz. Route de la Chapelle 5, maison Rod. Vue de l'ouest. La façade reconstruite en 1757 et transformée peut-être encore au début du XIX^e siècle abrite un logement plus restreint qu'on ne l'imagine, puisque les trois fenêtres supérieures de droite éclairent en réalité le vide de la grange qui s'étend au-dessus de la chambre de séjour et de la cuisine. Seule la petite pièce surmontant la remise est habitable à l'étage. Photo Claude Bornand, 2012. Texte p. 80.

FIG. 46 Carrouge. Chemin de la Louchyre 12. Détail du 1^er étage de la façade du logement, légèrement surélevée en 1784. Les hautes fenêtres empruntées à l'architecture bourgeoise éclairent la seule chambre de l'étage, gagnée à ce moment-là sur l'espace de la grange. Au-dessus de la porte datée 1784, les armoiries et les initiales du propriétaire, Jean-Pierre Chappuis, sont accompagnées des initiales I P C, peut-être celles du maçon Jean-Pierre Cavin. Proverbe calligraphié sur la sablière de l'avant-toit : « Une chaumière où l'on rit vaut mieux qu'un palais où l'on pleure ». Photo Claude Bornand, 2012. Texte p. 57.

FIG. 47 Seigneux. Route de la Pallaz 4, maison construite en 1792 probablement pour Jean-Antoine Vauthey. L'imposant volume abritait en 1837 une habitation particulièrement spacieuse, une grange et une écurie. Le décor sculpté se concentre sur la porte de grange et la porte d'entrée, mais les fenêtres à linteau en arc surbaissé disposées symétriquement par rapport à la porte axiale confèrent à la façade une touche d'élégance. Photo Claude Bornand, 2014. Texte p. 413.



48

FIG. 48 **Villarzel. Passage de Bellevue 1, maison construite pour Jacques-Louis Bersier en 1819. D'un volume imposant, cet édifice est représentatif à la fois des nouvelles grandes propriétés constituées aux abords des villages au début du XIX^e siècle et des maisons paysannes les plus richement décorées de la Broye moyenne. Une multitude de fonctions sont réunies sous le même toit ; le bâtiment comprenait en 1837 un logement, une grange, deux écuries, deux remises, une mécanique à battre et un pont traversant tous les cours ruraux. Une remise est encore ajoutée en 1855. Photo Claude Bornand, 2010. Texte p. 341.**



49

FIG. 49 **Sassel. Grand-Rue 35, maison construite en 1797 pour Jacques-Samuel Duffay. La façade emprunte au vocabulaire de l'architecture classique les pilastres d'angle rehaussés de tables décoratives et le bandeau sur lequel se greffent les tablettes moulurées. Photo Claude Bornand, 2014. Texte p. 410.**

Les maisons paysannes de type concentré

La maison de 1633 située au Bourg-Dessous de Ropraz offre une bonne illustration des maisons les plus anciennes. Le logement d'origine se limite à un rez-de-chaussée abritant deux pièces et une cuisine. Le comble qui le surmonte communique avec le rural en charpente, le tout protégé par un toit peu pentu, couvert sans doute tout d'abord en bardeaux FIG. 43[90]. Dans le Jorat, ce type de construction basse, avec un seul rez-de-chaussée en maçonnerie, s'est pratiqué jusqu'au début du XIX^e siècle. La modestie du volume n'exclut pas une recherche d'élégance dans les façades, comme à la maison route des Chênes 14 à Corcelles, de 1792-1796 FIG. 44[91]. Le rez-de-chaussée se complète parfois d'un étage plus bas, ou habitable seulement en partie FIG. 42. Dans la maison reconstruite en 1757 pour la famille Rod à Ropraz (rte de la Chapelle 5), l'étage n'existe qu'en façade et l'intérieur reste en attente d'un aménagement futur FIG. 45[92]. Les façades s'ornent fréquemment d'un riche décor, que ce soit sur les linteaux des granges ou sur les encadrements en molasse des habitations FIG. 46[93].



50

FIG. 50 Sassel. ECA 5003, « carrée ». Située au milieu du village, la maison conserve un four à pain. L'accès à l'étage se faisait par un large escalier de pierre au sommet duquel une porte à accolade montre la date de 1599. Photo Claude Bornand, 2012. Texte p. 412.

Les villages de la Broye moyenne présentent quant à eux plusieurs exemples de constructions hautes de deux niveaux de maçonnerie déjà au XVI[e] et au XVII[e] siècle (voir *Brenles*, *Villarzel*), aussi bien pour les ruraux que pour les logements. La majorité des bâtiments, remontant à la fin du XVIII[e] et surtout au début du XIX[e] siècle, ont en général un volume plus développé que dans le Jorat **FIG. 47**, mais leurs façades sont moins décorées, ce qui est dû principalement à l'emploi fréquent de grès coquillier, plus difficile à travailler que la molasse[94]. Le décor sculpté se cantonne au couronnement de la porte d'entrée, à quelques exceptions près comme à Sassel **FIG. 49**[95], village proche d'une importante carrière, à Villarzel **FIG. 48**, chef-lieu de châtellenie, ou dans la région de Brenles vers 1800. Les motifs les plus usités proviennent de l'architecture bourgeoise contemporaine. Quelques éléments de décor de bois découpé présentent des parentés avec le district fribourgeois de la Glâne, mais la typologie des maisons paysannes, souvent à façades de bois, y est sensiblement différente[96].

Les maisons paysannes de type dissocié

Le terme de « carrées » qui désigne selon la tradition locale une construction de type dissocié s'applique à des bâtiments d'importance très variable[97]. Ce peut être une simple dépendance en maçonnerie abritant une cave ou un four surmontés d'une chambre ou d'un grenier. Ce dispositif destiné à mettre à l'abri les denrées les plus précieuses était déjà pratiqué au Moyen Age par les paysans les plus aisés ou par la petite noblesse[98]. Il en subsiste de nombreux exemples depuis le XVI[e] siècle **FIG. 50**.

La variante plus développée, dans laquelle l'habitation joue dès l'origine un rôle prépondérant, se trouve plus rarement sous l'Ancien Régime. Ces bâtiments restent de petites dimensions mais présentent des façades très soignées se rattachant à l'architecture bourgeoise (Villarzel, Bussy). Ils sont d'ailleurs généralement le fait de familles bourgeoises des villes voisines. Dans cette catégorie mi-rurale, mi-urbaine, les cures occupent une position à part, par leur logement particulièrement développé (voir *Dompierre*).



51

FIG. 51 Chavannes-sur-Moudon. Le Grand-Pré, vue du nord. La « carrée » de 1840 s'élève au cœur du nouveau domaine constitué en bordure du village par Abraham-Daniel Veyre, assesseur à la Justice de Paix et syndic de Chavannes. Ses façades cantonnées de chaînes d'angle lisses à chapiteaux et l'intérieur doté d'un vestibule spacieux et de parois boisées à panneaux s'inspirent de l'architecture bourgeoise contemporaine. La dépendance rurale de 1840, transformée, se trouve à gauche du chemin. Photo Claude Bornand, 2011. Texte p. 264.

Au début du XIX[e] siècle, la construction dissociée se généralise, en même temps que s'affirme une élite locale liée aux nouvelles institutions vaudoises (juges de paix, députés, syndics, etc.). Des « carrées » à façades néoclassiques cantonnées de chaînes d'angle formant pilastres apparaissent à l'intérieur des villages ou au cœur des nouveaux domaines que les paysans aisés se constituent aux abords des localités FIG. 51.

Les maisons de campagne

Les maisons de campagne de la région peuvent se définir comme des édifices construits par des bourgeois dans un but à la fois de villégiature et d'exploitation d'un grand domaine. On ne peut guère citer que Les Jaunins à Corcelles-le-Jorat, de 1765 environ, où la maison de maître est indépendante du rural, et Champmartin à Chavannes-sur-Moudon, de 1762, où l'on a opté pour un bâtiment de type concentré.

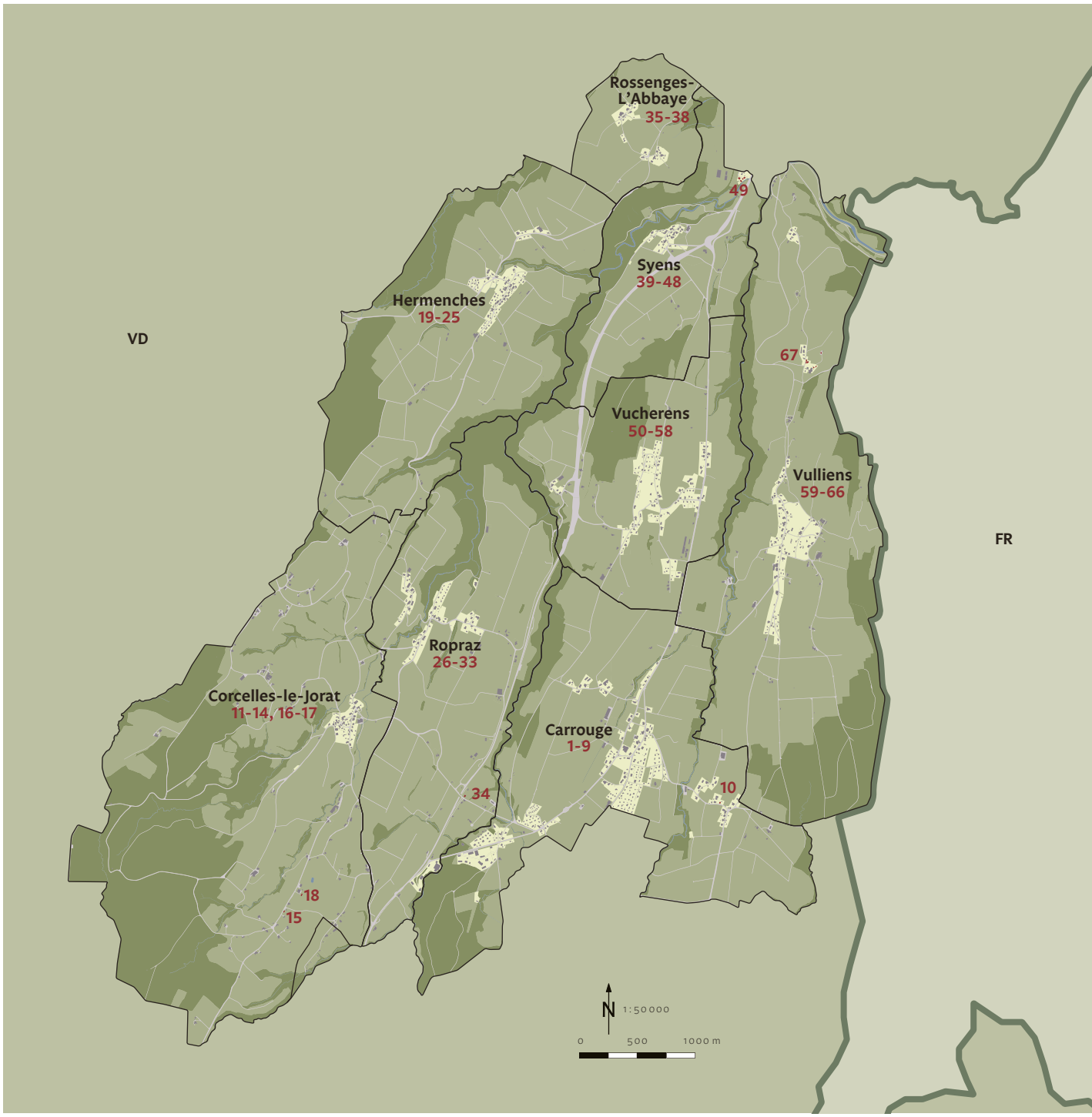
Les intérieurs

Jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle, les poêles en catelles, les cheminées de salon et les boiseries à panneaux semblent avoir été réservés aux châteaux, aux maisons de campagne et aux cures. Dans les habitations paysannes, on ne trouvait que des fourneaux en molasse, même jusqu'au début du XX[e] siècle. Les parois en planches verticales firent place aux lambris à panneaux à partir de 1800 environ[99]. ■

MF

Les communes du Jorat entre Broye et Mérine

Introduction **p. 54**
Carrouge [1-10] **p. 56**
La chapelle, ECA 25 [5] **p. 57**
La maison de commune et l'école, route du Village 35 [6] **p. 59**
Le four communal, chemin de la Grande-Salle 12 [7] **p. 60**
La maison Nicolas, route du Village 12 [8] **p. 60**
La villa Bellevue, route du Village 29 [9] **p. 61**
La maison Jordan du Péleret, route du Borgeau 23 [10] **p. 61**
Corcelles-le-Jorat [11-18] **p. 63**
La chapelle, ECA 22 [12] **p. 64**
L'ancienne maison de commune et auberge, route du Village 3 [13] **p. 65**
Le collège du village, route de Lausanne 10 [14] **p. 65**
Le collège de Riau-Graubon, route de Riau-Graubon 13b [15] **p. 65**
Le château, route de Lausanne 23 [16] [17] **p. 66**
La maison de campagne des Jaunins, route de Riau-Graubon 9 [18] **p. 69**
Hermenches [19-25] **p. 71**
Les chapelles **p. 72**
La maison de commune et l'école, rue du Village 26 [22] [23] **p. 73**
Le château, rue du Village 51 [24] **p. 74**
La ferme du château, rue du Village 34 [25] **p. 78**
Ropraz [26-34] **p. 79**
La chapelle, ECA 36 [31] **p. 81**
Le château de Ropraz, rue du Château 3-5 [32] [33] **p. 84**
Le château d'Ussières, passage Voltaire 2 [34] **p. 88**
Rossenges-L'Abbaye [35-38] **p. 90**
La première maison de commune et l'école (disparue) [37] **p. 91**
Le nouveau collège, route du Collège 13 [38] **p. 91**
Syens [39-49] **p. 92**
L'église, rue du Village 18 [46] **p. 94**
La cure, chemin du Pressoir 11 [47] **p. 97**
Le château, chemin du Pressoir 4 [48] **p. 98**
Les moulins de Bressonnaz, Les Moulins 2-6 [49] **p. 102**
Vucherens [50-58] **p. 103**
La chapelle, ECA 84 [55] **p. 105**
La maison de commune et l'école, chemin du Collège 6-8 [56] **p. 106**
L'auberge communale des Trois-Suisses, route de Moudon 2 [57] **p. 107**
La maison Cherpillod, route du Village 69 [58] **p. 107**
Vulliens [59-67] **p. 108**
La chapelle, ECA 144 [66] **p. 111**
Le château de Seppey, chemin de Seppey 12-14 [67] **p. 113**


Rossenges-
L'Abbaye
35-38
49
Syens
39-48
Hermenches
19-25
VD
67
Vucherens
50-58
Vulliens
59-66
FR
Ropraz
26-33
Corcelles-le-Jorat
11-14, 16-17
Carrouge
1-9
34
10
18
15
N
1:50000
0
500
1000 m

52

Introduction

L'extrémité méridionale du district de la Broye-Vully comprend les communes du Jorat irriguées par les ruisseaux du Carrouge et de la Bressonne, qui se jettent dans la Broye à Bressonnaz, et par la Mérine qui les rejoint à Moudon. Culminant à 927 m, seule la commune de Corcelles est considérée comme appartenant au Jorat proprement dit, connu pour son climat rude, pour ses nombreuses sources et pour une prédominance des forêts et des prairies[1]. Les communes voisines, situées entre 600 et 750 m, partagent dans une moindre mesure quelques-unes de ces caractéristiques, tant sur le plan de la nature que de l'habitat. Elles forment généralement des territoires allongés descendant en direction du nord-est FIG. 53.

«Jorat» est un toponyme d'origine celtique désignant une forêt de montagne[2]. Convoitée durant des siècles pour ses ressources en bois, puis aussi pour ses grandes surfaces de pâturages, cette région appartenait originellement à l'évêque de Lausanne. Plusieurs partages et concessions intervenus dès le XII^e siècle rendent son histoire très complexe. Corcelles et Ropraz appartenaient au Jorat qui avait été inféodé au XII^e siècle aux nobles de Goumoens, grands seigneurs basés à Saint-Barthélemy[3]. Cette partie correspond à ce qui s'appela par la suite le Jorat d'Echallens et le Jorat de l'Evêque. Ces communes obtinrent dès le XIII^e siècle de la part des sires de Goumoens plusieurs droits d'usage qui furent rachetés par Berne en 1774 pour préserver les forêts surexploitées[4]. Les communes de Carrouge et Vucherens avaient quant à elles des droits de bochéage (exploitation des broussailles) et de pâturage sur le Grand-Jorat, qui faisait partie du Jorat dit «de Palézieux» s'étendant jusque sur les hauts de Lavaux.

Au Moyen Age, le Jorat était déjà sillonné par des chemins importants, celui de Lausanne à Moudon attesté au XV^e siècle, d'autres dans le sens perpendiculaire, entre Palézieux et Goumoens-le-Châtel notamment[5].

Dans son ensemble, la région faisait partie de la grande châtellenie savoyarde de Moudon. Elle conservait plusieurs seigneuries, inféodées à la Savoie[6]. La plus ancienne et la plus importante appartenait aux nobles de Vulliens et avait son siège à Moudon. Au moment des reconnaissances passées en faveur de Pierre de Savoie vers 1260, leurs nombreuses possessions avaient déjà été subdivisées entre deux frères. Les descendants de Guillaume étaient seigneurs de Vulliens, tandis que Girod déclarait tenir notamment Carrouge et Ropraz[7]. A la suite des partages intervenus entre les héritiers de Girod, ces deux derniers villages furent attribués à des branches différentes de la famille durant la première moitié du XIV^e siècle. Au début du XV^e siècle, faute d'héritiers mâles, toutes les possessions avaient passé par alliance principalement aux familles de Ferney et de Blonay. Plus morcelés, les droits féodaux sur Syens et surtout sur Hermenches ne formèrent des seigneuries d'une certaine importance qu'à partir du XVII^e siècle. C'est de cette époque que datent la plupart des châteaux (Seppey, Ropraz, Ussières, Syens, Hermenches). Seul celui de Corcelles-le-Jorat, de 1769-1771, se rattache à la catégorie plus récente des maisons de campagne, comme celui, tout proche, des Jaunins.

Les édifices religieux restent modestes, aucun n'ayant été reconstruit comme temple paroissial. Les paroisses médiévales de Syens et Vulliens furent en effet supprimées à la Réforme. On rattacha Syens à la paroisse de Moudon et tous les autres villages à celle de Mézières. Cette grande circonscription était considérée à l'époque bernoise comme la plus pénible du pays, les pasteurs devant desservir sept villages, vingt hameaux et de nombreuses maisons foraines[8]. Elle ne fut subdivisée qu'en 1828 avec le rattachement de Corcelles-le-Jorat et de Ropraz à Montpreveyres. Les chapelles à chevet polygonal construites au XVIII^e siècle suivent, en réduction, le modèle donné par le temple paroissial de Mézières en 1706-1707.

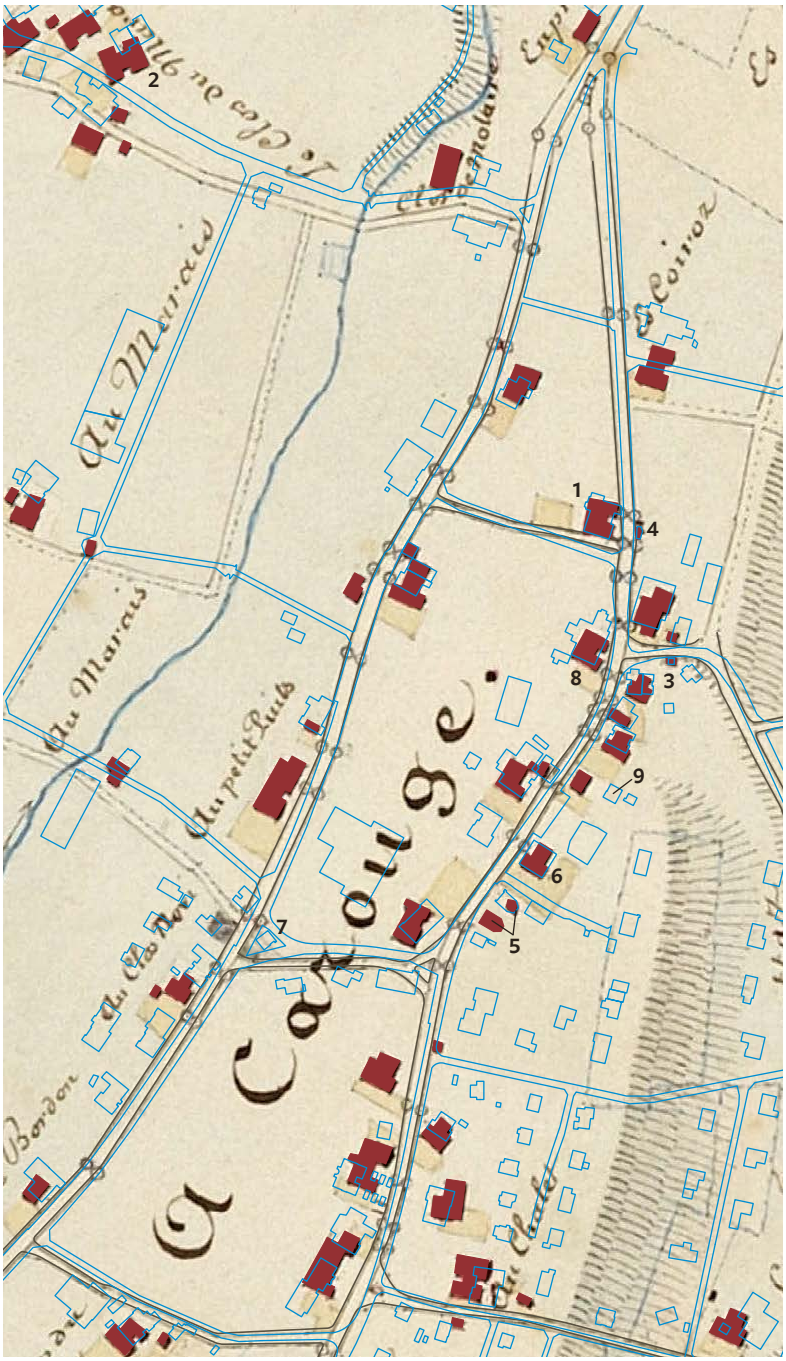
Les maisons rurales de la fin du XVIII^e et du début du XIX^e siècle forment un ensemble intéressant, caractéristique du Jorat. Les motifs décoratifs et les inscriptions manifestent la fierté des paysans et des artisans qui y ont gravé leur nom ou leurs armes. Ce sentiment identitaire se remarque particulièrement au XVIII^e siècle

dans les réalisations de la dynastie des charpentiers Nicolas, de Carrouge. Il perdure sur les façades décorées de la seconde moitié du XIXe siècle notamment par le maçon Gilliéron.

La région du Jorat bénéficie d'une image bien typée, façonnée progressivement depuis la fin du XIXe siècle par plusieurs artistes et écrivains de renom. Dans son atelier de Seppey, Eugène Burnand (1850-1921)[9] a dépeint un monde rural aux valeurs très traditionnelles, faites de dignité, de modestie et de piété. L'attachement à la terre et la contemplation de la nature sont aussi des thèmes centraux dans l'œuvre photographique et poétique de Gustave Roud (1897-1976), de Carrouge[10]. La région a attiré également des personnalités extérieures, telles que le peintre Erich (Ricco) Wassmer (1915-1972)[11] ou l'écrivain Jacques Chessex (1934-2009)[12] à Ropraz. La population locale sensible aux traditions populaires a fondé des associations telles que Jorat souviens-toi ou les Brigands du Jorat. Le Théâtre du Jorat construit en 1908 à Mézières, à l'instigation du pasteur Emile Béranger, de René Morax et de Gustave Doret, contribue aujourd'hui encore à faire connaître la région au grand public[13]. ■

FIG. 53 Le Jorat. Vue en direction du sud-ouest. Depuis la route qui monte à Chavannes en longeant le sommet des falaises de Brivaux, le regard plonge sur le hameau de Bressonnaz où se rejoignent le Carrouge et la Bressonne. Entre ces deux vallons étroits et densément boisés s'élève la colline de Vucherens. Sur la droite, le village de Syens se devine en bordure du versant de la Bressonne. Au-delà se succèdent les territoires d'Hermenches puis de Corcelles-le-Jorat où dominent les forêts et l'habitat dispersé. Photo Claude Bornand, 2010.





54

FIG. 54 **Détail de la carte de la commune de Carrouge en 1841, avec superposition du cadastre actuel en bleu. Echelle 1:5000. – 1. Maison du poète Gustave Roud. – 2. Maison, chemin de la Louchyre 12. – 3. Grenier gothique. – 4. Four de 1821. – 5. Chapelle. – 6. Maison de commune et école. – 7. Four communal de 1870. – 8. Maison Nicolas. – 9. Villa Bellevue. – 10. Maison Jordan du Péleret (voir FIG. 52). La carte de 1841 présente quelques erreurs, notamment quant au positionnement de la chapelle, située trop au sud-ouest. ACV, GC 1281/1. Géodonnées Etat de Vaud, dessin NOR architectes.**

Carrouge

Située en bordure orientale du Jorat à 727 m d'altitude, la commune de Carrouge possède comme ses voisines un habitat ancien peu compact, regroupé en petites unités. On distingue principalement le village de Carrouge proprement dit et trois hameaux : Le Borgeau, Chez Chappuis et le quartier d'Ecorche-Bœuf sur la Bressonne, près du Moulin d'Ussières et de l'ancienne auberge du Bras-de-Fer[14]. Ces quatre ensembles présentaient déjà approximativement la même extension sur les plans de 1767 que sur ceux de 1836-1841. En revanche, le hameau de La Croix-d'Or ne s'est développé qu'après la construction de l'auberge du même nom en 1899[15].

Avec la construction du théâtre du Jorat à Mézières en 1908, la région joua un rôle important dans la redécouverte des origines campagnardes du canton. Carrouge était alors réputé pour ses paysages agrestes et ses maisons traditionnelles. Le poète Gustave Roud (1897-1976) a consacré une bonne partie de son œuvre à traduire par le texte et l'image la dimension la plus subtile et artistique de ce monde paysan[16]. Sa maison [1], conservée dans un état de grande authenticité, témoigne encore de cet esprit (rte du Village 8)[17].

Origines et droits seigneuriaux

Le site se trouvait sans doute dès l'époque romaine au croisement de chemins importants, puisque le nom de Carrouge (vers 1260, *Carroge* ; 1356-1357, *Karroio*) dérive du latin « *quadrivium* » (carrefour). Le tracé exact de ces routes antiques n'est pas identifié[18]. En revanche, on a découvert en 1842, au sud-est de la localité, les vestiges d'un établissement romain de grande ampleur[19].

Possession de Girod de Vulliens au milieu du XIII^e^ siècle, Carrouge passa un siècle plus tard à Amédée, fils du bailli de Vaud Antoine dit « Cornu » de Vulliens, puis à la fille d'Amédée, Catherine, qui apporta la seigneurie à son mari Jean de Blonay. Leurs héritiers y joignirent avant 1531 la coseigneurie de Mézières[20].

En 1536, Jean et François de Blonay vendirent la seigneurie de Carrouge à Jean Lenzbourg, bourgeois de Fribourg[21], qui la céda entre 1548 et 1557 à Jean et Nicolas Meyer de cette même ville. Gabriel de Blonay rentra en possession du patrimoine familial peu après 1598[22]. A sa mort, en 1619, la seigneurie mise aux enchères fut rachetée par le père de sa veuve, François de Molin[23]. Cette même année, celle-ci l'apporta en dot à son second mari, le très puissant Antoine de Graffenried (1597-1673), banneret et avoyer de Berne. L'ensemble passa à Bernard de Diesbach en 1771[24].

Depuis le XIIIe siècle, les seigneurs de Carrouge avaient leur résidence à Moudon. Pourtant, la carte de Thomas Schöpf, de 1578, représente près du Borgeau un château qui n'est pas attesté par ailleurs[25]. Peut-être correspond-il à une maison située sur le « mas de La Bioleyres », vendue par le seigneur à la commune en 1675 puis démolie[26]. Un lot de catelles médiévales trouvées dans un drainage pourrait également avoir appartenu à une maison noble (voir *La villa Bellevue*). Quoi qu'il en soit, c'est bien pour le château de Carrouge à Moudon que les sujets durent charrier des matériaux dès 1679 en tout cas[27].

Développement de la localité

Depuis le début de l'époque bernoise et jusqu'au milieu du XVIIIe siècle, le village de Carrouge resta en marge de l'importante route conduisant de Lausanne à la nouvelle capitale FIG. 6[28]. En revanche, depuis 1766, Carrouge est une étape importante, à la bifurcation des nouvelles routes de Vevey et de Lausanne ; c'est de là également que l'on peut se diriger à l'est vers Rue par Le Borgeau FIG. 7[29].

Jusqu'à la fin du XIXe siècle, le village se composait essentiellement de maisons paysannes non contiguës, disposées parallèlement à la rue principale conduisant à Mézières puis à Vevey FIG. 54[30]. Les constructions sont plus dispersées le long du tronçon parallèle à l'ouest, qui correspond à la route de Lausanne de 1766. L'axe principal a fait l'objet de nombreuses adaptations au trafic, particulièrement en 1902, lors de la création de la ligne des Chemins de fer régionaux électriques du Jorat, puis vers 1962, lors de la suppression de cette dernière, et en 2010[31]. Le développement résidentiel amorcé au début du XXe siècle s'est généralisé dans des proportions considérables dès les années 1970.

Evolution de l'habitat

Les maisons paysannes du XVIIIe et du début du XIXe siècle conservées sur l'ensemble du territoire communal se composent généralement, comme dans les autres villages du Jorat, d'un rural de charpente et d'une habitation en maçonnerie dont l'étage n'est que partiellement aménagé.

A la fin du XVIIIe siècle et vers 1800, quelques façades se démarquent par leurs décors en pierre de taille caractéristiques de la région, comme au chemin de la Louchyre 12 [2] FIG. 46 (voir aussi l'école de 1802 et la façade arrière de la maison Nicolas). A cette période se rattachent deux bâtiments de dépendances d'intérêt historique : un grenier gothique en madriers [3], remonté sur une cave datée 1744[32], et un four [4] à toit Mansart de 1821 classé MH en 1960[33]. Tout au long du XIXe siècle, les maisons gagnent en volume mais conservent généralement un rural en charpente.

Documentation

Sources et bibliographie

JEAN-DANIEL QUILLET, dossier historique et photographique, ms. 1999 (copie Rédaction MAH Vaud).

Plans et vues

Cartes et plans cadastraux. ACV, GC 1281/1, 1841, carte de Carrouge, sig. ANTOINE BRIOD FIG. 54. – GB 281/a, 1767-1768, [manque fo 1, partie sud du village]. – GB 281/b, 1836-1837.

La chapelle, ECA 25 [5]

Il semble que Carrouge ne possédait pas de lieu de culte avant le XVIIIe siècle. En mars 1708, la commune acheta un jardin au village dans le but d'y bâtir une chapelle[34]. Les travaux furent exécutés en 1709 par le charpentier SAMUEL NICOLAS, de Carrouge, qui inscrivit ce millésime accompagné de son nom ou de ses initiales en trois endroits de l'édifice : sur le porche, sur le plafond et sur la chaire. D'après la chronique d'Abraham-Philibert Clavel, postérieure d'une génération, les habitants firent construire cette chapelle de leur propre initiative et sans la permission de LL.EE., ni de leur seigneur[35]. On peut supposer toutefois que les plans ont été conçus par un véritable architecte. Ce pourrait être ABRAHAM DÜNZ II, impliqué dans la reconstruction du temple de Mézières en 1703-1704[36]. L'édifice fut légèrement restauré en 1860 (réfection des enduits à l'intérieur et à l'extérieur, réparations de la charpente)[37].

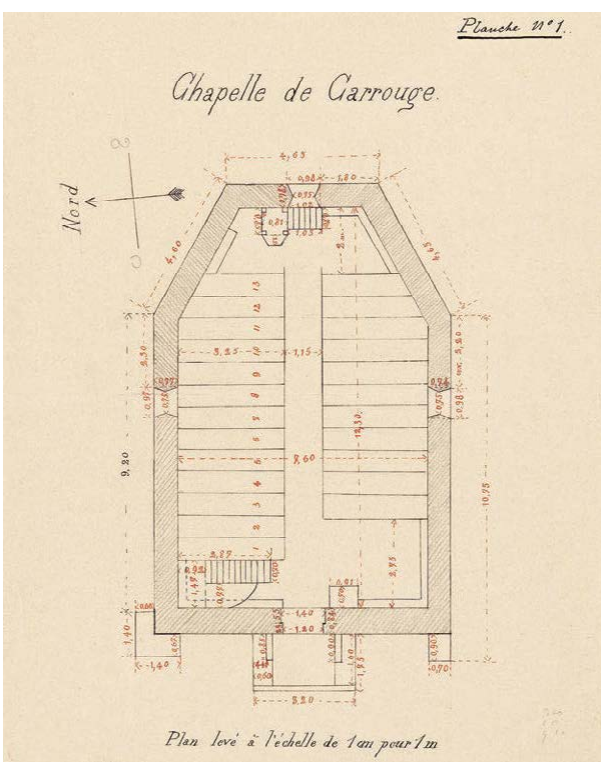
Lorsqu'en 1897 l'archéologue ALBERT NAEF fit l'expertise de la chapelle, il fut frappé par son authenticité et par l'harmonie de ses proportions FIG. 55-58. Il préconisa de la porter au nombre des monuments historiques comme étant l'un des meilleurs exemples d'édifice religieux des campagnes vaudoises. Après de simples travaux d'assainissement, la chapelle fut en effet classée en 1903. En 1926, OTTO SCHMID restaura l'ensemble dans l'optique de conserver le caractère « intime et simple » du bâtiment. Il remplaça néanmoins tous les bancs, lambrissa le bas des parois, ajouta une table de communion en bois (menuisier EDOUARD PASCHE à Oron) et déplaça la chaire. Il fit construire un tambour d'entrée combiné à une galerie. Ces derniers ajouts, jugés trop lourds, furent supprimés par la restauration de 1972. L'architecte CLAUDE RACCOURSIER, de Lausanne, rétablit la disposition primitive en plaçant à nouveau la chaire à gauche du chœur, mais légèrement plus loin de la fenêtre. Il compléta l'aménagement liturgique par des fonts baptismaux et un tronc taillés dans le poinçon de la



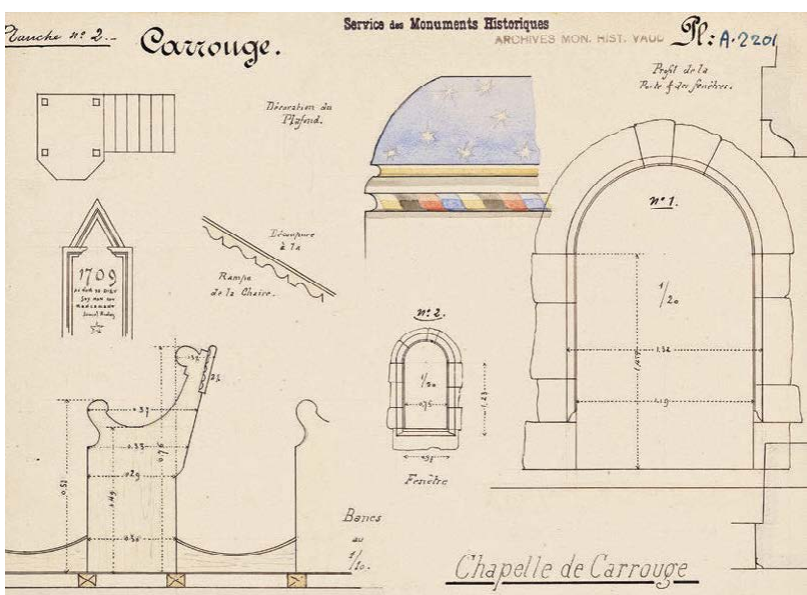
55



56


Planche N°1.
Chapelle de Carrouge.
Nord
Plan levé à l'échelle de 1m pour 1m

57


Planche n° 2.-
Carrouge.
Service des Monuments Historiques
ARCHIVES MON. HIST. VAUD
N: A·2201
Décoration du Plafond.
Rampe de la Chaire.
1709
n°1.
n°2.
Fenêtre
Bancs
Chapelle de Carrouge

58

flèche du clocheton qu'il fallut refaire à l'identique. On répara les encadrements de molasse en 2006[38].

La chapelle rectangulaire, terminée par un chevet à trois pans, reprend, dans des dimensions beaucoup plus modestes, le plan du temple paroissial de Mézières construit deux ans auparavant. Elle en reprend également la forme des fenêtres, en plein cintre et creusées d'une moulure en doucine. La façade principale est en revanche une création originale, avec son pignon coiffé d'une demi-croupe et avec son clocheton entièrement ajouré. Les bras de force sculptés qui soutiennent le porche se terminent par deux écus, l'un daté 1709, l'autre portant les initiales de Samuel Nicolas et une étoile à cinq branches. Le cadran de l'horloge est marqué du millésime 1795 et des initiales I S C P [Jean-Samuel Chappuis, horloger ?].

L'intérieur est dominé par le plafond peint évoquant un ciel parsemé d'étoiles **fig. 56**. Ce décor, restauré en 1927 et 1972, compte parmi les exemples les mieux conservés d'une tradition régionale qui apparaît, semble-t-il, pour la première fois au temple d'Oron en 1678-1681[39]. La chaire polygonale repose sur quatre pieds tressés, analogues aux bras de force du porche. Son pan axial s'orne d'un panneau mouluré à l'intérieur duquel Samuel Nicolas a écrit son nom et la date de 1709 en peinture jaune ; au-dessus se lit l'inscription peinte en rouge : « AV NON DE DIEV SOY MON COMMENCEMEN »[40].

Bancs de 1927. – *Vitraux :* médaillon de 1927 aux armoiries communales, par Guignard & Schmit ; Crucifixion de 1936, par René Martin[41]. – *Cloche* de 1724 (fa 4 [?], diam. 58 cm), inscription : « COLATUR DEUS FIAT IUSTITIA FLOREAT PAGUS A D MDCCXXIV[42] / MICHEL IORDAN GOUVERNEUR / FAITE PAR I HENRY GUILLEBERT BOURGEOIS DE NEUFCHATEL »[43]. – *Horloge* avec inscription gravée : « FAIT PAR SAMUEL CHAPPUIS DE CARROUGE 1795 ». – *Vaisselle liturgique :* channe en étain, XVIII^e siècle, par André Utin, de Vevey ; aiguière, coupe et plat en étain, XIX^e ou XX^e siècle[44].



59

La maison de commune et l'école, route du Village 35 [6]

La maison de commune construite en 1802 sur la base d'un devis demandé à Pierre Rod, [maçon ou charpentier ?] de Mézières, comprenait un logement au sud, renfermant une classe au moins au rez-de-chaussée, ainsi qu'un rural contigu au nord[45]. Cette dernière partie fut transformée en école en 1846 selon les plans de l'architecte Charles Rossire, de Lausanne. Jean-Pierre Jaquier, de Vucherens, se chargea de toute la charpente. Les maçons Pierre-Abraham Chappuis et [Jean-]Louis Gilliéron laissèrent leurs initiales sur la porte d'entrée, accompagnées des lettres S G non encore identifiées[46]. La salle de Municipalité conserve un coffre de chêne sans décor, signé par Samuel Nicolas en 1728 (90 × 45 cm, h. 60 cm).

fig. 55 Carrouge. Chapelle. La chapelle de Carrouge, construite en 1709 par le charpentier Samuel Nicolas, est la première réalisation d'un type très répandu dans le Pays de Vaud au XVIII^e siècle, caractérisé par un « chœur » à trois pans et un clocheton de charpente. Photo Claude Bornand, 1987.

fig. 56 Carrouge. Chapelle. Les angles coupés du chœur et le plafond cintré donnent à l'espace intérieur une douceur bienvenue. Les quelques éléments décoratifs d'origine – chaire et voûte céleste – peuvent y déployer tout leur effet. Photo Claude Bornand, 2013.

fig. 57, 58 Carrouge. Chapelle. Relevés effectués en 1897 par Albert Naef. Plan et détails du mobilier. La chaire se trouvait plus proche qu'aujourd'hui de la fenêtre axiale. Les bancs étaient reliés par des sortes de marchepieds incurvés. ACV, AMH, A 31/5a.

fig. 59 Carrouge. Chemin de la Grande-Salle 12, ancien four communal. Le four de 1840 a été surélevé en 1870 pour créer une salle de divertissement à l'étage. Le dessus-de-porte sculpté par Jean-Louis Gilliéron montre ses initiales et le nom de la société à l'origine du projet : Union de la Jeunesse. Photo Claude Bornand, 2010.



60



61

FIG. 60 **Carrouge. Route du Village 12, maison construite pour le syndic Jean-Frédéric Nicolas entre 1861 et 1864. Vue du nord-est. La façade flanquée de chaînes d'angle à chapiteaux affiche une monumentalité peu commune pour la région. Le rural à trois travées entièrement en maçonnerie remplace les granges de charpente restées en usage durant tout le XIX^e siècle. Le logement s'élevant sur deux niveaux repose sur des caves voûtées et se complète d'un demi-étage de comble. Photo Claude Bornand, 2010.**

FIG. 61 **Carrouge. Route du Village 12, maison Nicolas. Sous une corniche évoquant un fronton orné de denticules, le dessus-de-porte aux armoiries Nicolas et Rey, sculpté par Jean-Louis Gilliéron en 1861-1864, suit le modèle d'un tableau de 1748 environ. Photo Claude Bornand, 2010.**

Le four communal, chemin de la Grande-Salle 12 [7]

A la demande de la société de Jeunesse du village, la Municipalité accepta en 1870 d'agrandir et surélever le four communal afin d'établir à l'étage un « lieu de réunion pour jeunes et vieux pour y passer des veillées famillières en hiver ». Les travaux furent exécutés par le charpentier François Nicolas, le maçon [Louis] Noverraz, de Vucherens, et le tailleur de pierre Jean-Louis Gilliéron qui signa le dessus-de-porte FIG. 59[47].

La maison Nicolas, route du Village 12 [8]

L'imposante maison paysanne qui marque l'entrée nord du village de Carrouge a remplacé une propriété Chappuis, dont le rural datait de 1681 et le logement de 1800 environ[48]. Ce bâtiment fut entièrement reconstruit par Jean-Frédéric Nicolas, syndic de Carrouge de 1854 à 1890, agriculteur et peut-être aussi menuisier.

Un livre tenu par le propriétaire lui-même entre 1861 et 1865[49] documente les travaux effectués par le charpentier [Jean-]Pierre Jaquier, de Vucherens, et par les maçons Jean-Louis Gilliéron, de Carrouge, et Daniel Nicod, de Vulliens. La molasse fut extraite à la carrière du Pendens à Mézières, de même que les pierres destinées aux deux fourneaux confectionnés par Paul-Frédéric Décosterd. Pour la pierre dure, on fit venir les soubassements de Combremont-le-Grand, les bases de pilastres de Saint-Triphon, et le reste de la carrière de Vucherens. Le menuisier Louis-Sigismond Mottaz, de Carrouge, confectionna la porte d'entrée, tandis que Pierre Buttet, de Ferlens, se chargea des fenêtres et des autres portes. Pierre Bertolini, plâtrier et peintre à Moudon, exécuta les ouvrages de sa profession pour l'intérieur et l'extérieur. Les travaux furent poursuivis par le charpentier Jean-François Nicolas, qui construisit le pont de grange en 1869 et le bâtiment du four élevé en 1871 dans le jardin[50].

La maison suit un alignement totalement différent de la bâtisse précédente. Pourtant la façade arrière présente un décor typique des années 1800[51]. Sa porte et ses fenêtres à tablettes moulurées, soulignées à l'étage par des frises de triangles et des découpes chantournées, ont probablement été récupérées de l'ancienne façade principale.

La façade sur rue appartient par son style à une famille d'édifices dont plusieurs portent les initiales de Jean-Louis Gilliéron FIG. 60, 61. Sur la porte d'entrée se situe l'élément le plus représentatif. Curieusement, les écus accolés ne correspondent pas aux armes de Jean-Frédéric Nicolas et de sa femme, mais reproduisent un dessin conservé dans la maison, exécuté par le charpentier Jean-Samuel Nicolas et représentant ses armes et celles d'Anne-Marie Rey, qu'il avait épousée en 1748[52].

A l'intérieur, le corridor débouche sur les escaliers droits en pierre qui relient tous les niveaux, de la cave voûtée au comble où sont aménagés deux locaux de stockage éclairés par les demi-lunes de la face orientale. Dans la cuisine centrale, la poutre



62

FIG. 62 Carrouge. Route du Village 29, villa Bellevue, de 1904, par l'architecte Charles Coigny. Photo représentant le propriétaire dans son jardin agrémenté d'un jet d'eau, de rocailles et de quelques plantes exotiques. L'édifice Heimatstil repose sur une terrasse en ciment en faux appareil, tandis que les façades présentent des chaînes d'angle et des baies en molasse de deux tons différents. L'intérieur, bien conservé, possède trois pièces par niveau, desservies par un grand vestibule dans l'angle nord-est. Coll. particulière.

soutenant la hotte repose sur deux piliers de molasse ouvragés, adossés aux murs de refend. Le sol en dalles de marbre de forme et de coloris les plus divers date sans doute de 1900 environ. La chambre de séjour possède encore son fourneau en molasse peinte de 1863.

Dans le bâtiment de dépendance, la baie semi-circulaire qui ajoure le pignon côté rue abrite la sculpture en molasse d'un lion couché (env. 90 × 30 cm, h. 50 cm). La tradition familiale ignore sa signification mais attribue cet ouvrage au sculpteur BUTTET, de Ferlens.

La villa Bellevue, route du Village 29 [9]

L'une des premières villas de Carrouge fut bâtie en 1904 pour Samuel Jordan, né en 1856 et devenu maître d'hôtel d'une grande famille parisienne. Rentré au pays vers 1903, il put vivre dès lors de ses rentes[53]. Les plans de la maison, non datés, sont signés par l'architecte CHARLES COIGNY (1878-1935), de Vevey, diplômé de l'Ecole des Beaux-Arts de Paris en 1903 justement **FIG. 62**[54]. Participèrent aux travaux, l'entrepreneur en maçonnerie, plâtrerie et peinture ERNEST BERTOLINI et le serrurier ALOÏS STECK, tous deux de Moudon[55].

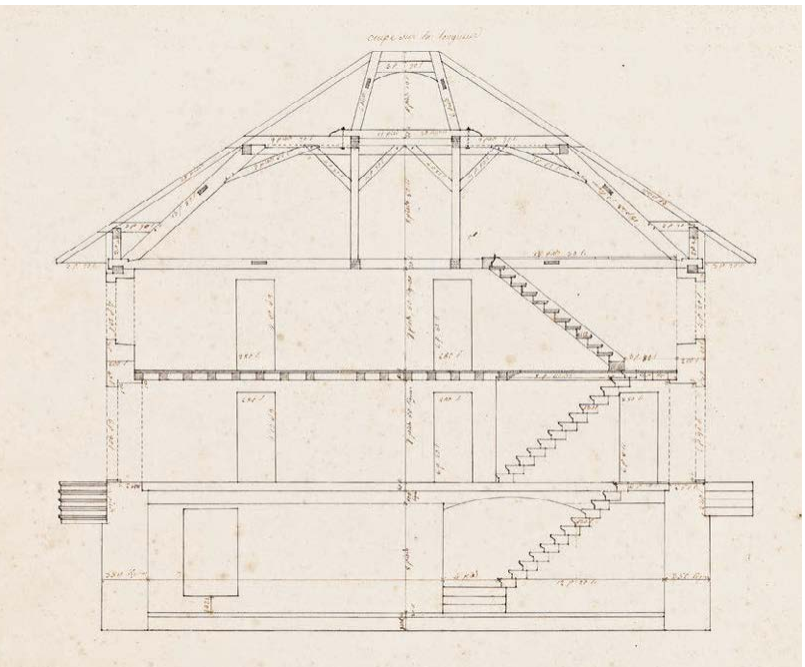
La maison Jordan du Péleret, route du Borgeau 23 [10]

Après l'incendie, en 1854, de plusieurs immeubles appartenant à sa famille, Jean-Louis Jordan fit remplacer l'ancienne forge par une vaste « carrée » et la maison originelle par une grange élevée selon un devis du charpentier ABRAM-FRÉDÉRIC PASCHE, de Ferlens[56]. C'est probablement cet artisan qui dressa également les plans de la « carrée » **FIG. 63, 64**[57]. On ignore l'identité du maçon dont les initiales JLBT [BUTTET ?] figurent sur le linteau de la porte d'entrée avec celles du propriétaire et la date de 1855.

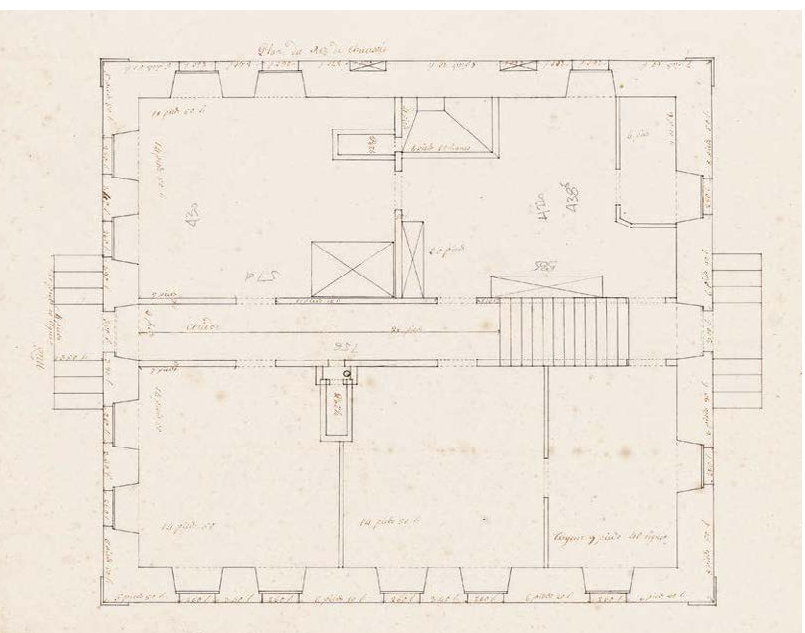
Après le décès de Jean-Louis Jordan en 1870, la propriété passa à son fils Jean-Frédéric. En 1909, elle fut subdivisée en vingt-quatre parts entre ses descendants puis parvint en 1927 à Constant Jordan, juge, syndic et initiateur du Théâtre du Jorat[58].

Les façades cantonnées de chaînes d'angle à refends et chapiteaux s'imposent plus par l'abondance et la régularité des percements, tous rectangulaires, que par leur décor **FIG. 65**[59]. C'est seulement sur la façade principale, au sud, que des moulures viennent rehausser les tablettes des fenêtres et encadrer la porte d'entrée.

Au rez-de-chaussée, le séjour de l'angle sud-ouest possède encore des lambris de hauteur et un plafond à grands panneaux rectangulaires, le tout en bois naturel. A l'étage, les plafonds de plâtre sont ornés de rosaces. Deux des trois fourneaux d'origine ont subsisté. Bien que confectionnés en molasse comme dans les autres maisons paysannes, ils présentent un type plus petit, de forme simplement rectangulaire.



63



64



65

FIG. 63, 64 **Carrouge. Route du Borgeau 23. Projet pour la construction d'une carrée appartenant à Jean-Louis Jordan du Péleret, 1855. Coupe longitudinale et plan. Le logement repose sur deux grandes caves voûtées et s'étend sur deux niveaux. Il comprend une unique cuisine et dix pièces. Archives privées.**

FIG. 65 **Carrouge. Route du Borgeau 23, maison Jordan construite en 1855. Photo de Gustave Roud publiée dans *L'Illustré* en 1938. L'édifice frappe par le volume de sa toiture, à longues croupes rectilignes relativement peu pentues se rejoignant en une très courte ligne de faîte, ponctuée à l'origine de deux pommeaux. BCU, IS 5336-01339 © Fonds photographique Gustave Roud, BCU/Lausanne, Charles-Antoine Subilia.**

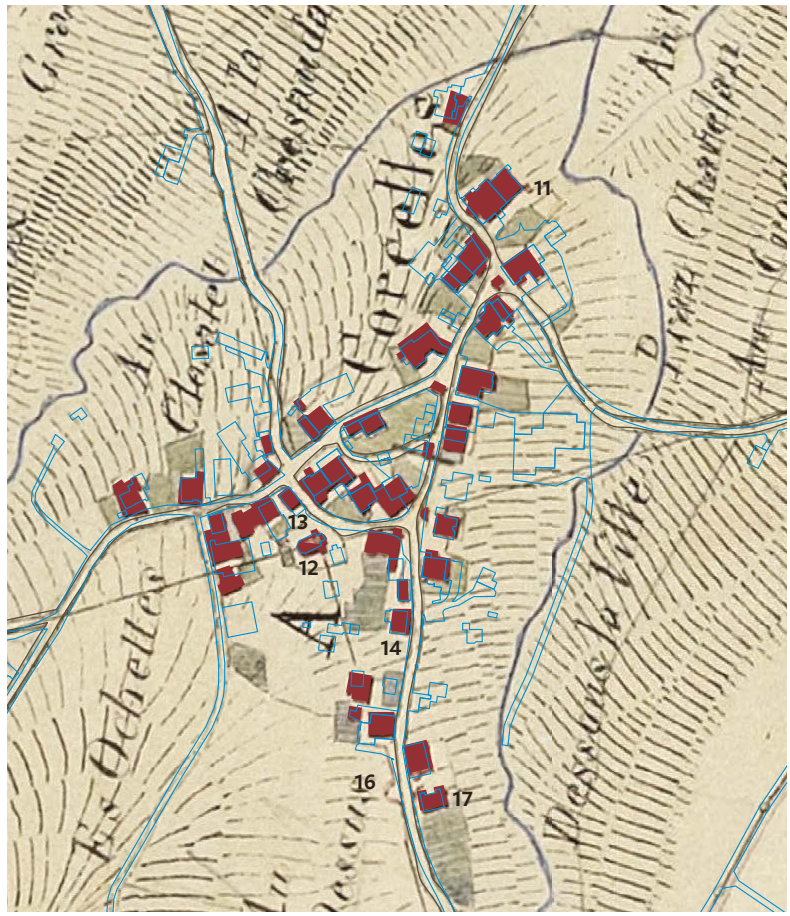
Corcelles-le-Jorat

La commune de Corcelles-le-Jorat – point culminant du district de la Broye-Vully – s'étend sur un vaste territoire situé entre environ 750 m et 927 m d'altitude. Malgré la rudesse du climat et la forte présence de la forêt du Jorat, ce territoire semble avoir été occupé très tôt. On y a découvert en effet de nombreuses monnaies des Ier et IIe siècles, ainsi que des vestiges d'une nécropole romaine à incinération à La Moille-au-Blanc[60]. Il est donc vraisemblable que l'itinéraire reliant Lausanne à Moudon en passant par Rachigny, Corcelles, Ropraz et La Râpe, attesté au XVIe siècle, remonte déjà à l'Antiquité[61]. Un châtelard mentionné en 1339, propriété du seigneur de Corcelles en 1769, figure encore sur les plans de 1852, au sud-ouest du village, dans la fourche de deux ruisseaux[62].

Le nom de Corcelles apparaît pour la première fois vers 1140 *(Corceleys)*, à l'occasion d'un acte passé dans le village, sous le chêne – c'est-à-dire à l'endroit où se tenait certainement la justice. La seigneurie inféodée au XIIe siècle par l'évêque de Lausanne à Philippe et Vaucher de Corcelles passa au XIVe siècle aux Mestral de Lutry et, avant 1453, à Guy de Prez, de Rue. Après le rattachement de Corcelles au bailliage bernois de Moudon, elle parvint en 1589-1598 à Isbrand de Crousaz, seigneur de Prilly, puis au milieu du XVIIe siècle, par une suite de mariages restés sans descendance, à Paul de Chandieu, seigneur de Villars. Sa petite-fille, Henriette-Françoise, transmit la seigneurie à son mari, Antoine Polier de Saint-Germain. Leur fils, Jonathan, auquel on doit la reconstruction du château en 1769, resta seigneur de Corcelles jusqu'à la fin de l'Ancien Régime[63].

Comme son nom l'indique, Corcelles est né d'un ensemble de petits domaines agricoles (en latin, *corticella*). Les principaux hameaux figurent déjà sur la carte de bailliage de 1725 : Rachigny, Molleyre, Orsoud, La Tuilière, Les Chênes, Chez-les-Porchet, Gillette, Chez Charbonney, Grossan[64]. La contrée était pourtant inhospitalière et tristement réputée pour ses brigands. En 1708, le seigneur fit empêcher la construction d'une maison En Essert-Puri (Riau-Graubon), près du grand chemin du Jorat où plusieurs meurtres avaient eu lieu ; la situation à l'écart des autres habitations faisait craindre en effet qu'elle ne devienne un repaire de malfaiteurs[65]. A la fin du XVIIIe et au début du XIXe siècle, époque où les paysans de Corcelles semblent avoir joui d'une situation aisée[66], plusieurs maisons isolées supplémentaires se répartirent sur l'ensemble du territoire communal. Les édifices les plus intéressants de cette période se voient particulièrement dans les hameaux de Chez-les-Porchet et Les Chênes où les habitations, hautes d'un niveau ou complétées par un étage bas, présentent des encadrements de molasse et des tables décoratives animées de motifs floraux FIG. 44[67].

La commune possède encore deux « chalets », profondément transformés au XXe siècle : celui de Mollie-Baudin construit en 1774[68] et celui d'Orsoud acquis en 1812. Ce dernier domaine appartenait dès le début du XVe siècle à la famille noble de Glâne. Son territoire formait une petite seigneurie rattachée à celle de Ropraz, vendue en 1721 à Georges de Goumoens. Seule une pierre aux armes de Goumoens, rénovée, rappelle ces origines anciennes[69].



66

FIG. 66 **Détail de la carte de la commune de Corcelles-le-Jorat en 1852-1859, avec superposition du cadastre actuel en bleu. Echelle 1:5000. – 11. Café de la Poste. – 12. Chapelle. – 13. Ancienne maison de commune et auberge du Coq. – 14. Collège de 1863. – 15. Collège de Riau-Graubon (voir FIG. 52). – 16. Emplacement de l'ancien château. – 17. Château de 1769 et dépendance rurale. – 18. Les Jaunins (voir FIG. 52). ACV, GC 1284/1. Géodonnées Etat de Vaud, dessin NOR architectes.**



67

FIG. 67 **Corcelles-le-Jorat. Chapelle. Vue de l'est, peu après sa reconstruction partielle en 1893. Véritable architecture d'entrepreneur, l'imposant clocher conçu par F. L. Lavanchy recourt au style néo-roman pour le portail, au néogothique pour les quadrilobes et les pinacles, et au néo-baroque pour les grandes baies du beffroi et pour les contreforts d'angles à découpes chantournées. A droite, l'auberge communale rebâtie partiellement en 1886. ACV, K XIV 549.**

A cela s'ajoute une tuilerie construite par la commune en 1560. Il ne subsiste rien des bâtiments de fabrication mis hors service en 1912, mais la ferme qui les accompagnait, vendue en 1998, possède encore son logement de 1779, d'un seul niveau éclairé par des baies à linteau en arc surbaissé[70].

Dans le village proprement dit, les plans de 1769 montrent une répartition des îlots à peu près identique à celle de 1852, avec un habitat un peu plus dense surtout à proximité de l'ancien château et de la chapelle. C'est dans ce secteur que se trouvait jusqu'en 1901 une maison gothique éclairée par une belle rangée de petites fenêtres à accolade[71]. Vers 1880, la correction de la traversée du village modifia légèrement le tracé de la rue nord-sud à la hauteur de l'îlot central FIG. 66. Les changements touchèrent surtout l'extrémité nord, avec l'élargissement de la route reliant Mézières à Poliez-le-Grand[72], le long de laquelle s'établit le café de la Poste [11] (rte d'Echallens 6)[73].

Documentation

Plans et vues

Cartes et plans cadastraux. ACV, GC 1284/1, 1859, carte de Corcelles-le-Jorat, sig. Louis Gudit, réduite d'après les plans levés en 1851-1852 FIG. 66. – GB 284/a/1, 1769. – GB 284/a/2, copie de 1774. – GB 284/b, 1851-1852.

La chapelle, ECA 22 [12]

La chapelle fondée vers 1474 avec l'accord du seigneur Jean de Prez apparaît en 1484 sous le vocable de Saint-Jean-Baptiste. Elle dépendait de la paroisse de Mézières. D'après une notice du début du XVIIIe siècle due à Abraham-Philibert Clavel, elle était devenue trop petite pour répondre à l'accroissement de la population; sa vétusté incita à entreprendre une construction neuve sur un terrain plus élevé[74]. Le projet, daté de 1725, est exceptionnellement conservé FIG. 30. Comme ce document provient des archives de la famille Nicolas, de Carrouge, il s'agit très certainement d'une œuvre du charpentier Samuel Nicolas, qui édifia également la chapelle de ce dernier village en 1709[75].

En 1781, la commune construisit un nouveau clocher sous la forme d'une petite tour de bois appuyée contre la façade d'entrée. Elle acheta aussi une cloche, refondue en 1820[76]. En 1828, lors de la formation d'une nouvelle paroisse regroupant les communes de Corcelles, Ropraz et Montpreveyres, il fut momentanément question d'agrandir l'église de Corcelles pour en faire le centre de la nouvelle circonscription, mais on se borna à des travaux d'entretien[77].

En 1893, le clocher menaçant de s'écrouler, on en construisit un nouveau en maçonnerie selon un projet du charpentier F. L. Lavanchy, de Sévery (maçon A[ngel] Gabella; charpentier Alexis-Jules Porchet; horloger Léon Crot). En cours de travaux, on décida d'exécuter les angles en molasse de Mézières plutôt qu'en ciment. Les murs de la nef furent surélevés et l'on y perça deux fenêtres (à la place d'une seule) dans chaque face latérale. A l'intérieur, une chaire de ciment vint s'appuyer contre le pan axial du chœur. Ces transformations, dont le coût s'élevait au triple de la somme prévue initialement, se heurtèrent à la critique de l'architecte cantonal et n'obtinrent pas les subsides espérés[78]. Le décor de la tour disparut déjà en 1931 lors de la rénovation radicale entreprise par l'architecte Otto Schmid, qui toucha aussi à l'intérieur (aménagement d'un chœur liturgique, réfection du plafond de bois et de la galerie, pose de vitraux)[79]. Rafraîchissement intérieur et nouvelle chaire en 1962-1964 (arch. Pierre Kissling)[80].

Dans son état actuel, l'édifice conserve le plan de la chapelle de 1725, avec un « chœur » à trois pans éclairé par deux baies latérales. Les deux fenêtres en plein cintre percées de chaque côté de la nef en 1893 suivent le modèle de celles du chœur, avec un encadrement mouluré en doucine. Le clocher modernisé en 1931 ne montre plus que la structure de celui de 1893. Dans son état d'origine FIG. 67,

il s'apparentait à ceux des églises de Bussigny (1856, attribuée, mais à tort, semble-t-il, à Louis Wenger) et Saint-Cierges (1877, par Jules-Eugène Dind)[81].

Vitraux de Louis Rivier posés par Guignard & Schmit en 1932 (médaillons des quatre Evangélistes dans la nef, scènes de la Crucifixion et de la Résurrection signées Louis Rivier dans le chœur). – *Harmonium* de Mason & Hamlin, fabriqué vers 1880-1890 aux Etats-Unis[82]. – Deux *cloches* de la fonderie Treboux, à Vevey, portant le nom de la commune : 1) 1820 (la 3, diam. 85 cm), deux sapins et deux coqs faisant sans doute allusion aux armes des Polier, anciens seigneurs de Corcelles, inscription : « FAITE PAR PIERRE DREFFET ET MARC TREBOUX SON NEVEU » ; 2) 1834 (do 4, diam. 74 cm), sceau du fondeur Marc Treboux, un sapin, un coq et diverses feuilles sur le vase. Les ferrures des jougs portent toutes deux la date de 1834, avec plusieurs lettres parmi lesquelles les initiales du maréchal Isaac Gilliéron[83]. – *Vaisselle liturgique :* deux channes et deux plats d'étain de 1828 (Louis Lacombe, Lausanne), une coupe en argent de 1828 (frères Gély, Lausanne), une de 1853 (G[ustave] Hofer, Lausanne)[84].

L'ancienne maison de commune et auberge, route du Village 3 [13]

Les plans cadastraux de 1769 représentent déjà une maison de commune à l'emplacement de l'auberge actuelle (rte du Village 3). Cet édifice construit en 1743 notamment pour abriter l'école semble avoir servi de pinte dès 1749[85]. Cet état de fait fut âprement combattu par le seigneur du lieu, officiellement dans le but de faire cesser le scandale que représentait un débit de vin à deux pas de l'église, et peut-être aussi afin de mieux écouler ses propres crus dans son nouveau château. La commune acheta des vignes à Lavaux en 1769 afin de contourner l'interdiction formulée par LL.EE. de Berne et l'établissement poursuivit cette activité jusqu'à nos jours, à l'enseigne du Coq[86].

Au début du XIXe siècle, la Municipalité disposait d'une salle pour les assemblées communales à l'étage. En 1836, elle fit de cet établissement un « logis à pied et à cheval », en édifiant une grange de l'autre côté de la rue, au nord-ouest (no 68 du plan de 1851-1852, disparue). Le bâtiment principal, réaménagé en 1838 et 1848, fut reconstruit partiellement en 1886 (maçon A[ngel] Gabella fils, de Montpreveyres) **fig. 67**, puis prolongé au rez-de-chaussée en 1925 (arch. Oscar Oulevey, entrepreneurs Gabella frères, enseigne par Arthur Spagnol, de Lausanne)[87].

Le collège du village, route de Lausanne 10 [14]

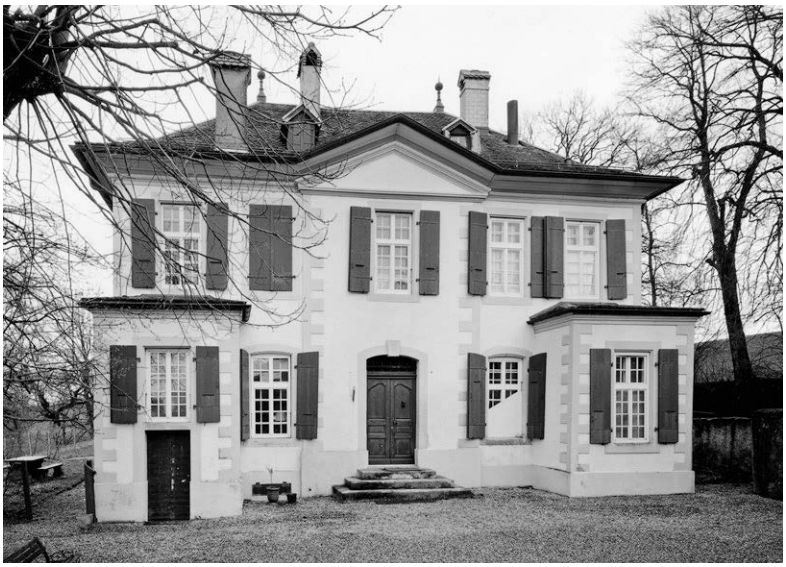
Le collège du village a pour origine une maison paysanne édifiée sur un terrain encore vierge en 1769, acquise par la commune et réparée en 1807. Tout en conservant son rural contigu, le bâtiment fut agrandi en 1835. Il fit place en 1863 au collège actuel, simple édifice couvert d'un toit à deux pans dont la façade principale, à porte axiale, s'ouvre par deux rangées superposées de sept baies rectangulaires (maçons François-Henri Jaquier, d'Hermenches, et Paul-François Décosterd, de Ferlens, charpentier Jean-François Desmeules, de Ropraz, menuisier Jacques-Samuel Rod, de Ropraz)[88].

Le collège de Riau-Graubon, route de Riau-Graubon 13b [15]

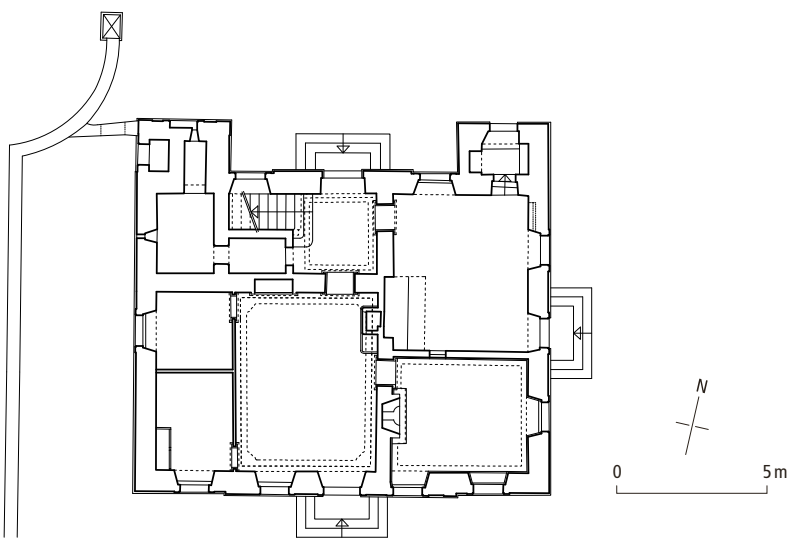
Vu le nombre d'enfants demeurant dans les exploitations rurales dispersées, les autorités décidèrent en 1835 de créer deux nouvelles classes, l'une pour le hameau dit « des Chalets » (Riau-Graubon) et l'autre pour ceux de Gillette et Chez-les-Porchet. Le collège construit en 1839 à Riau-Graubon fut agrandi en 1897 par l'architecte Charles Borgeaud (1852-1917), de Lausanne, qui ajouta au nord une travée renfermant la cage d'escalier et les latrines, surmontée d'un clocheton ajouré. On conserva les façades du bâtiment précédent en les surélevant et en agrandissant légèrement les fenêtres (maçonnerie par A[ngel] Gabella, charpente, menuiserie et serrurerie par Alexis-Jules Porchet). Transformation en logement et adjonction d'un revêtement en tavillons sur la face sud vers 1990[89].

Le bâtiment, protégé par une toiture à demi-croupes reposant sur des bras de force, est une bonne illustration du style régionaliste pratiqué notamment par Borgeaud dans d'autres écoles de campagne à la fin du XIXe siècle[90]. La partie neuve s'ouvre par des fenêtres rectangulaires, simples ou à meneau. Elle comprend la porte d'entrée datée 1899, surmontée d'un auvent. Sur la face latérale, orientée vers le village, des briques soulignent les rampants du pignon et forment l'arc en plein cintre de la fenêtre des combles. Les cordons reliant les tablettes des fenêtres du rez-de-chaussée et les linteaux de celles de l'étage assurent la cohésion de l'ensemble de la composition.

Cloche de 1840, au nom de la commune, par Treboux fils, à Vevey[91].



68



69

FIG. 68 **Corcelles-le-Jorat. Château construit entièrement à neuf entre 1769 et 1771 pour Jonathan Polier de Saint-Germain et son épouse Louise, née de Saussure. Vue du nord. Sur la façade d'entrée, les deux petites annexes latérales semblent vouloir signifier, en réduction, les ailes basses qui délimitent la cour d'honneur des châteaux classiques. Avant 1944, ces annexes utilitaires étaient traitées plus discrètement, sans corniche et avec des fenêtres en arc surbaissé en partie murées. Photo Claude Bornand, 2010.**

FIG. 69 **Corcelles-le-Jorat. Château. Plan du rez-de-chaussée. Echelle 1:250. Dessin S. Ristic sur la base des plans Archéotech, 1997. Etat en 2013.**

Le château, route de Lausanne 23 [16] [17]

Construit à neuf entre 1769 et 1771 pour Jonathan Polier de Saint-Germain et son épouse Louise, bien connue pour ses dons de peintre et épistolière, le château de Corcelles a servi de cadre aux loisirs champêtres de la bonne société lausannoise. Malgré la relative modestie du programme, l'architecte GABRIEL DELAGRANGE est parvenu à conférer au bâtiment les attributs essentiels d'un château classique du XVIII^e siècle.

Historique

L'ancien château de Corcelles se trouvait au Clos-Dessus, à l'ouest de la route menant à Lausanne **[16]**, tandis que sa grange s'élevait en face, à l'emplacement de l'actuelle. Il semble ne pas avoir été habité durant longtemps, les revenus de la seigneurie ayant été affermés au début du XVIII^e siècle à la famille Tacheron de Moudon[92]. Les plans de 1769-1774 représentent encore la « place de l'ancien château » sous la forme d'un rectangle de 16,50 × 14,30 m[93].

C'est durant ces années d'élaboration des plans cadastraux que Jonathan, fils d'Antoine Polier, entreprit de reconstruire les bâtiments tombés en ruine. Devenu seigneur de Corcelles par sa mère, Henriette-Françoise de Chandieu, il fut en outre officier au service de France, capitaine-grenadier dans les milices vaudoises et assesseur baillival à Lausanne. Les préparatifs pour la construction d'un nouveau château **[17]** suivirent de peu son mariage, en 1767, avec Louise, fille de David de Saussure et veuve d'Etienne d'Aubonne[94]. Un devis sommaire de l'architecte GABRIEL DELAGRANGE, daté du 25 juillet 1769, énumère les bois nécessaires pour la demeure et sa dépendance rurale. On peut lire dans la toiture trois graffitis dus probablement à des artisans : « Henry Gabriel Guex [?] Le 6 juin 1770 », « Jean François Mettraux de [...] » et « Jean Rod 1771 ». Les lettres de Louise de Corcelles donnent quelques indications sur le chantier, généralement mal datées. En août 1769, le couple séjourne à Corcelles, aux Jaunins, et il est question de conclure le marché avec le plâtrier MAILLARD. En 1771, le seigneur faisait déjà débiter son vin dans le nouveau château[95].

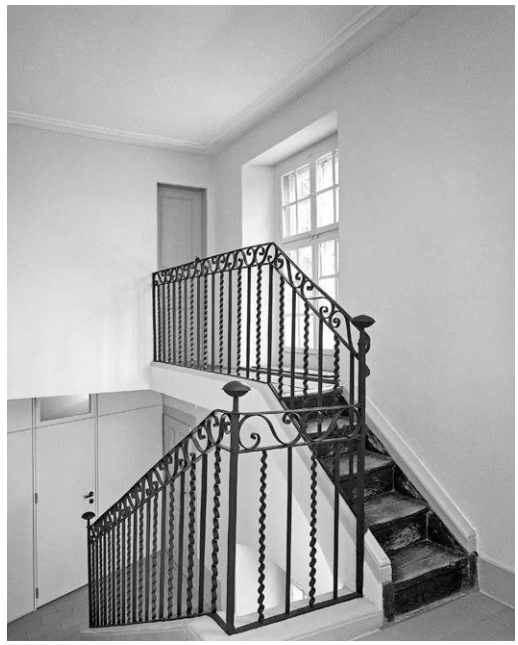
La propriété de Jonathan Polier passa vers 1806 à Jean-Baptiste Briatte. Le fils de celui-ci, François, inspecteur forestier du Jorat et futur conseiller d'Etat, la vendit en 1836 à Jean-Pierre Chenevard, greffier puis juge de paix. En 1905, Henri Porchet, agriculteur, se porta acquéreur de l'ensemble[96]. En 1944, Constant Porchet entreprit une rénovation complète, modifiant surtout l'aspect des façades (réfection en ciment de la plupart des fenêtres et des

chaînes d'angle en généralisant le motif des chaînes en harpe sur tout le bâtiment, transformation des ailes basses, remplacement du portail de la cour). La commune, devenue propriétaire en 1982, procéda à une restauration sur la base d'analyses approfondies en 1997-1998 (arch. Boujol & Delachaux).

Description

Le château suit une disposition originale, avec ses deux petites annexes basses appuyées contre la façade nord, l'une abritant l'entrée à la cave surmontée d'un garde-manger, l'autre, les latrines **fig. 68**. C'est au rez-de-chaussée de cette façade que se trouvent les seules baies couvertes en arc surbaissé, toutes les autres étant simplement rectangulaires. Le motif des chaînes en harpe, fréquent au milieu du XVIII^e^ siècle, prend ici une importance particulière puisqu'il apparaît non seulement sur les angles du corps de logis, mais aussi sur l'avant-corps et sur les annexes. La façade sud présente une ordonnance plus classique, avec un avant-corps large de trois axes, surmonté d'un fronton triangulaire dépourvu de décor. Avant 1944, ses chaînes rectilignes colossales, englobant sans interruption les deux niveaux, rappelaient la maison Polier de Saint-Germain à Lausanne, construite pour le père de Jonathan en 1754-1757, sans doute par Gabriel Delagrange également **fig. 25**. L'avant-toit lambrissé, légèrement cintré, prend appui sur une fine corniche de pierre et se poursuit au-dessus des frontons, là où l'on aurait attendu une corniche plus développée; cette particularité conférant une touche campagnarde au bâtiment semble être d'origine.

Le plan ne correspond que partiellement à la structure suggérée par les élévations, puisque la principale pièce de séjour, la « chambre à manger » à l'époque des Corcelles, n'occupe pas la largeur de trois axes définie par l'avant-corps sud; elle semble avoir eu dès l'origine une sortie sur le jardin **fig. 69**. La pièce voisine à l'ouest, dite « le cabinet gris », était complétée à l'arrière par une très petite chambre de bonne. La prison, dont la porte est conservée, se trouvait dans l'angle nord-ouest et communiquait avec le vestibule. Seul le cabinet à cheminée de l'angle sud-est, contigu à la cuisine, possède des boiseries de hauteur. A l'étage, un grand salon surmonte la cuisine, flanqué d'un « cabinet rose ». Les chambres de M. et M^me^ de Corcelles se partageaient le reste de la surface avec une garde-robe commune dans l'angle sud-ouest. On accédait aux latrines situées dans l'annexe par le repos de l'escalier. Au-dessus, quelques marches et une galerie de bois longeant la façade nord mènent à l'ancien entresol des domestiques **fig. 70**.



70

fig. 70 Corcelles-le-Jorat. Château. Vestibule du 1^er^ étage, avec le garde-corps de 1770 environ et la galerie conduisant à l'entresol supérieur. Photo Rémy Gindroz, 1998.

L'aménagement intérieur présente un ensemble homogène de menuiseries et de serrureries d'origine (fenêtres à quatre vantaux sur les faces est et nord, portes subdivisées en cinq ou six panneaux rectangulaires, armoires à couronnement en arc surbaissé, quelques lambris à panneaux rectangulaires). Le fourneau en catelles de la salle à manger occupe l'emplacement du précédent mais il a été remonté en 1944 avec des éléments de provenance inconnue; les frises à décor bleu se rattachent à la production de François Pollien I vers 1765, tandis que les pieds galbés à dessins turquoise et grenat, plus tardifs, pourraient être d'origine fribourgeoise **fig. 71**[97]. Quatre cheminées complètent le dispositif de chauffage. Toutes présentent un chambranle de noyer de style Louis XV et un trumeau de plâtre à panneaux généralement chantournés, à l'exception de celle du cabinet du rez-de-chaussée dont le trumeau est en bois **fig. 72**. Les portes de noyer verni donnent une touche sombre au vestibule et à la cage d'escalier, tandis que les boiseries des pièces d'habitation, grises aujourd'hui, étaient peintes originellement en vert tilleul. D'infimes fragments de papiers peints, collés sur les parois, pourraient remonter à 1770 environ, notamment ceux de la chambre de M^me^ de Corcelles, à fond jaune clair chargé d'un semi d'étoiles et de petites feuilles mauve et noir.

Les aménagements extérieurs s'étendent de part et d'autre de la route. A l'est, la dépendance rurale de l'ancien château, agrandie vers le nord lors de la reconstruction de 1770 environ et transformée en 1930, présente son mur pignon



71



72

FIG. 71 **Corcelles-le-Jorat. Château. Poêle du rez-de-chaussée. Les catelles de base et de frise à décor bleu appartiennent à la production des potiers Pollien de Lausanne, vers 1765, tandis que les pieds rehaussés de motifs vert turquoise, postérieurs d'une quinzaine d'années en tout cas, proviennent sans doute de la région fribourgeoise. Photo Claude Bornand, 2011.**

FIG. 72 **Corcelles-le-Jorat. Château. La cheminée du cabinet sud-est du rez-de-chaussée possède le même type de manteau en noyer que les autres, mais son trumeau est revêtu de lambris, comme les parois de la pièce. Photo Claude Bornand, 2011.**

vis-à-vis de la façade principale du château. Le mur de clôture incurvé qui relie ces deux bâtiments comprend le portail d'entrée constitué de deux piédroits coiffés d'une pyramide, refaits à l'identique en 1944. Le même motif se retrouve en face, à l'ouest de la route, où le mur délimitant la place de la fontaine suit un tracé semi-circulaire ; au-dessus se voient les restes d'un portail de même type qui devait donner accès au clos du château. La fontaine elle-même, à l'inauguration de laquelle participa le peintre BÉAT DE HENNEZEL[98], se compose depuis l'origine d'une haute pile sommée d'une pyramide et d'un globe, d'un bassin central ovale garni de godrons et d'un bassin rectangulaire, le tout en grès coquillier[99].

Appréciation

Le château de Corcelles affiche, parfois en réduction, les attributs essentiels d'un château seigneurial : prison, frontons, cour d'honneur entre deux ailes basses. Ces éléments sont toutefois mis en œuvre avec une relative modestie et dans un esprit pragmatique. Cette « maisonnette », comme l'appelait Louise de Corcelles, avait surtout pour but d'offrir le cadre idéal pour une vie simple à la campagne durant l'été. La disposition intérieure a sans doute été dictée en bonne partie par les propriétaires et leur entourage. L'apport de GABRIEL DELAGRANGE, l'un des architectes les plus réputés de son temps[100], se remarque surtout dans l'élévation originelle, à pilastres colossaux, de la face sud. Néanmoins, la composition de la façade nord, avec ses chaînes en harpe et ses amorces d'ailes basses rappelle quelques réalisations lausannoises peu conventionnelles à propos desquelles son nom est évoqué[101].

Documentation

Sources et bibliographie

ACV, AMH, A 45/1 (1943-1958) ; AC Corcelles-le-Jorat, JF 1-4, 1777-1985 ; MB Vaud, II, p. XLVII et pl. 51 ; NICOLAS DELACHAUX, *Château de Corcelles-le-Jorat. Restauration*, Fiche Probatima, Renens, oct. 1998 ; PIERRE-ANTOINE TROLLIET, « Aperçu historique, étude architecturale, inventaire des aménagements intérieurs », Archéotech, ms. sept. 1997 ; ALAIN BESSE, ERIC.-J. FAVRE-BULLE, « Rapport de sondage », Atelier Saint-Dismas, ms. 8 déc. 1997 ; LAURENT AUBERSON, FRANZ WADSACK, « Examen archéologique de la cuisine et de la cave », AAM, ms. fév. 1998 (SMS).

Plans et vues

Plans. Relevés et projet, BOUJOL & DELACHAUX, 1997. – Projet de déplacement du four de la cuisine dans le rural, JEAN-BLAISE GARDIOL, jan. 1998 (SMS). *Photographies*. Ph. vers 1900-1930 (coll. Jean-Blaise Gardiol, Moudon **FIG. 25** ; Elysée). – Ph. avant et après travaux, 1997-1998, RÉMY GINDROZ (SMS).



73

FIG. 73 **Corcelles-le-Jorat. Route de Riau-Graubon 9, maison de campagne des Jaunins construite vers 1765 pour le notaire Jean-Daniel Gilliéron avec le concours de Jean-Samuel Voruz, inspecteur des chemins pour LL.EE. de Berne. Vue du sud-est. Au corps de logis principal large de quatre travées s'ajoutent deux ailes latérales, d'un seul niveau à l'origine, surélevées d'un étage vers 1820. Photo Claude Bornand, 1986.**

La maison de campagne des Jaunins, route de Riau-Graubon 9 [18]

Quelques années avant que le seigneur de Corcelles entreprenne la reconstruction du château, son châtelain, le notaire Gilliéron, faisait bâtir hors du village une petite maison de campagne confortablement aménagée. Il fit sans doute appel pour cela à son beau-frère, l'inspecteur des ponts et chaussées JEAN-SAMUEL VORUZ. L'édifice doit son volume actuel à un agrandissement effectué en 1820.

Historique

Située sur un haut plateau, le long de la route reliant Corcelles à Lausanne, la maison de campagne des Jaunins appartenait en 1769 au notaire Jean-Daniel Gilliéron, châtelain de Corcelles-le-Jorat. Les seigneurs de Corcelles y logèrent durant la réalisation de leur propre château et le millésime 1765 figurant sur une fontaine déplacée ultérieurement dans la ferme, marque sans doute l'année de construction. Cette demeure doit certainement beaucoup au beau-frère de Gilliéron, JEAN-SAMUEL VORUZ (1722-1791), inspecteur des chemins pour LL.EE. de Berne et constructeur de La Rochette à Moudon. Il semble avoir résidé aux Jaunins lorsqu'il surveillait les travaux de correction de la route du Jorat[102].

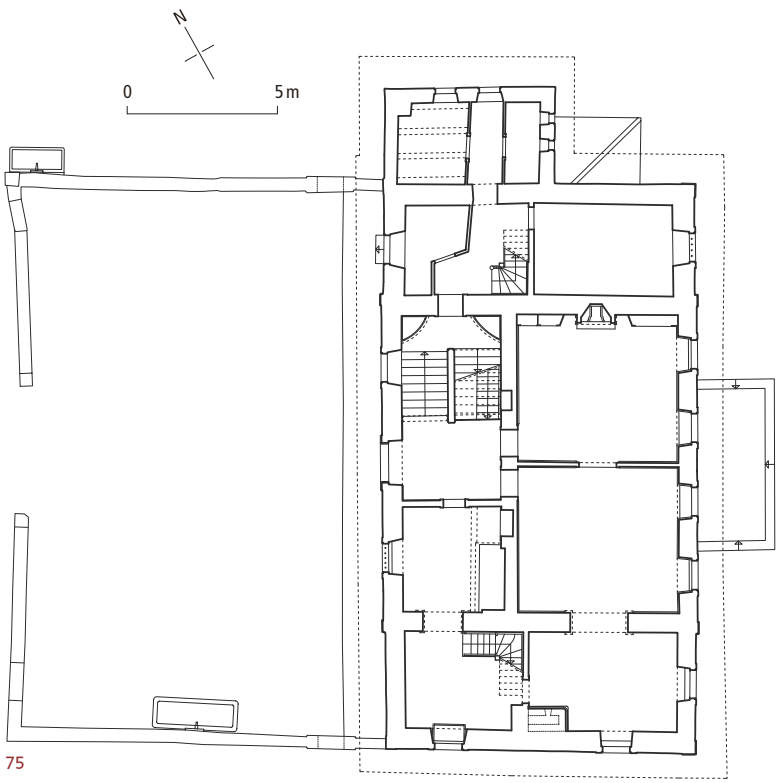
Au début du XIX[e] siècle, la maison de maître et la ferme qui l'accompagnait passèrent à Elise-Antoinette, fille de Jean-Daniel Gilliéron, et à son mari, le pasteur Maximilien-Isaac Chatelanat qui tenait à Lausanne une pension pour jeunes étrangers. C'est probablement pour accueillir leurs hôtes en été que les Chatelanat firent reconstruire et surélever les deux ailes de l'habitation. En 1837, la propriété fut vendue à Jean-Philippe-Alexandre Ramuz, tanneur. Elle passa à son fils Jean en 1865, puis aux enfants de ce dernier dès 1890[103]. Après une période d'abandon, la maison de maître fut restaurée par Marcel Rey en 1936 (arch. FRÉDÉRIC GILLIARD)[104].

Description

Avant les travaux de 1820 environ, le bâtiment se composait d'un corps principal de plan approximativement carré flanqué de deux ailes basses. Celle située au sud-ouest servait sans doute de dépendance à la cuisine, tandis que l'autre se complétait déjà d'une annexe à l'angle nord. La surélévation de ces ailes modifia considérablement le volume de l'édifice, coiffé désormais d'un toit à croupes et précédé d'une cour fermée de murs. Du côté de l'entrée, la partie centrale de la façade possède des chaînes d'angle rectilignes à chapiteaux, un soubassement et une corniche de pierre dure moulurée en doucine. Cette dernière se poursuit en bois sur les parties latérales de 1820, elles aussi pourvues de chaînes d'angle. Toutes les fenêtres ont un chambranle en grès coquillier simplement rectangulaire. La porte d'entrée axiale s'orne d'une corniche à modénature très chargée. Du côté opposé, la façade sud-est montre la même subdivision entre le corps central, large de quatre baies, et les ailes FIG. 73. Les



74



75



76

FIG. 74 **Corcelles-le-Jorat. Route de Riau-Graubon 9, maison de campagne des Jaunins. Coupe transversale, vue vers le nord-est. Echelle 1:250. Dessin NOR architectes et Archéotech, 2010.**

FIG. 75 **Corcelles-le-Jorat. Route de Riau-Graubon 9, maison de campagne des Jaunins. Plan du rez-de-chaussée. Echelle 1:250. Dessin NOR architectes et Archéotech, 2010.**

FIG. 76 **Corcelles-le-Jorat. Route de Riau-Graubon 9, maison de campagne des Jaunins. Vestibule de l'étage. Au sommet de la montée, une petite porte dissimule la bouche du fourneau chauffant la chambre voisine. Photo Claude Bornand, 1986.**

deux fenêtres axiales n'ont été transformées en portes-fenêtres qu'en 1936.

Au rez-de-chaussée, la cuisine de 1765 environ se trouvait à droite de l'entrée et communiquait avec les locaux utilitaires situés dans l'aile basse par l'intermédiaire d'une arcade en anse de panier sur impostes, conservée **FIG. 74, 75**. C'est dans ces locaux que furent créés vers 1820 une nouvelle cuisine, un escalier secondaire en bois menant à l'étage et une chambre; cette dernière n'avait pas de communication avec le corps de logis avant 1936. L'étage présente un plan analogue. L'aile nord abrite encore à ce niveau une petite chambre partiellement boisée de panneaux rectangulaires. Seules les armoires en quart de cercle des escaliers et le chambranle de cheminée du salon, ornés de cannelures, pourraient être attribués aux travaux de 1820 environ **FIG. 76**. Dans le corps de logis, tout le reste de l'aménagement remonte encore aux années 1760. Aux deux niveaux, des boiseries à couronnements chantournés très variés revêtent les parois extérieures. Les plafonds sont en plâtre dans le style du XVIII^{e} siècle, sauf dans la pièce nord de l'étage, lambrissée à panneaux. Dans cette même pièce, le poêle qui occupe son emplacement d'origine présente une forme tout à fait classique pour les années 1760, mais ses catelles blanches à reflets violacés sont très originales **FIG. 78**. La petite pièce surmontant l'ancienne cuisine a conservé sa cheminée, étroitement apparentée à celles se trouvant

au château de Corcelles FIG. 77. Deux poêles ont été posés en 1936, confectionnés avec des catelles diverses et de provenance inconnue. Celui du rez-de-chaussée mêle des frises cannelées vertes du début du XIXe siècle à des catelles de corps peintes en bleu, représentant des paysages lacustres inscrits dans des médaillons, attribuables à François Pollien I, de 1765 environ[105].

Appréciation

Avec ses annexes basses longeant les façades latérales, le bâtiment de 1765 environ se rattachait en partie à un groupe de petites maisons de campagne de la première moitié du siècle, dont la façade d'entrée se prolongeait par deux ailes, également d'un seul niveau, mais de moindre profondeur que le corps de logis. On retrouve le même esprit pragmatique et le même type d'aménagement intérieur à la maison de campagne de La Rochette à Moudon, construite vers 1771 par Jean-Samuel Voruz puis complétée par ses fils[106].

Documentation

Plans et vues

Relevés de la maison de maître, déc. 1935 (ACV, AMH, A 45/1, A 30483; AMH, B 284; P Fréd. Gilliard 67/3).

Hermenches

Le nom d'Hermenches *(Ermenges)* dérive d'un nom propre germanique et du suffixe *-ingas* courant dans l'espace gallo-roman à partir du VIe siècle. A quelques centaines de mètres au nord-ouest du village, on a découvert un vase renfermant plus de 300 monnaies d'argent, des « deniers au temple » provenant d'un atelier d'Italie du Nord et enfouis là à la fin du IXe siècle vraisemblablement[107].

Vers 1260, le fief d'Hermenches était reconnu par Henri de Vucherens en faveur de Pierre de Savoie[108]. Au milieu du XIVe siècle, le four du village et le moulin de Rouveny (disparu) dépendaient des comtes de Savoie[109]. La dîme n'appartenait que pour un quart à la Savoie, un autre quart étant détenu par les Cerjat qui possédaient des droits à Hermenches, comme à Syens, depuis 1403 au moins[110]. Ce n'est qu'au milieu du XVIIe siècle que le pouvoir seigneurial prit une certaine consistance, grâce aux achats systématiques opérés par les Crousaz. En 1726, la seigneurie passa à la famille Constant (voir *Le château*).

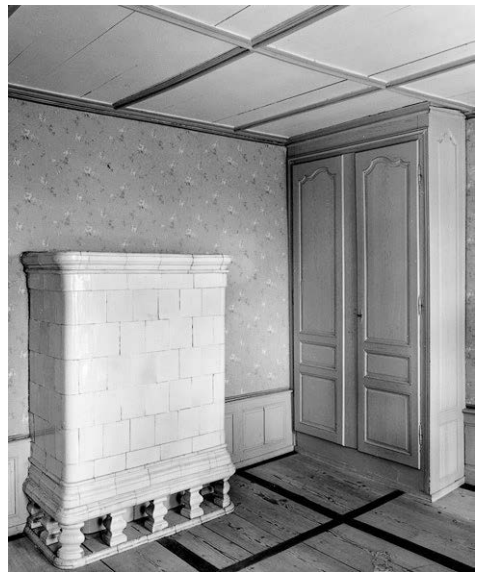
La commune se situe à environ 700 m d'altitude sur les collines dominant le profond vallon de la Bressonne, le long de l'une des anciennes routes du Jorat. Bien qu'il se présente actuellement sous la forme d'un village-rue relativement homogène, Hermenches se compose de deux entités distinctes aux XVIIe et XVIIIe siècles, perceptibles sur la carte de 1842 FIG. 79 et plus encore sur le plan cadastral de 1730. L'extrémité nord-est, plus large et plus densément bâtie, abritait sans doute la chapelle citée au Moyen Age. La partie située au sud du collège actuel était occupée en 1730 par le château et ses dépendances, et par deux autres propriétés privées seulement. Ce n'est qu'au début du XIXe siècle que trois maisons paysannes supplémentaires vinrent s'implanter plus au sud. La construction de villas et de petits immeubles au XXe siècle acheva d'homogénéiser le tout.

Parmi les grandes fermes foraines ou petits hameaux que compte la commune, trois sont antérieurs au début du XVIIIe siècle: Les Galites, Le Grossan, à moitié sur le territoire de Corcelles-le-Jorat[111], et Le Praz de La Raisse à côté du moulin de Peney[112]. Les autres groupes de maisons isolées se sont formés pour la plupart à la fin du XVIIIe siècle.

Que ce soit à l'intérieur ou à l'extérieur du village, on rencontre encore plusieurs maisons paysannes de la fin du XVIIIe siècle typiques de la région du Jorat: rue du Village 25-27 **[19]** FIG. 80, de 1780-1781[113]; Les Méleries-Dessus (ECA 117), de 1794, propriété de la famille du maçon Pierre-Daniel Jaquier[114]. C'est probablement à ce dernier que l'on doit la grande maison **[20]** construite en 1835 au sud de la localité, au décor Louis XVI particulièrement soigné (rue du Village 64)[115].



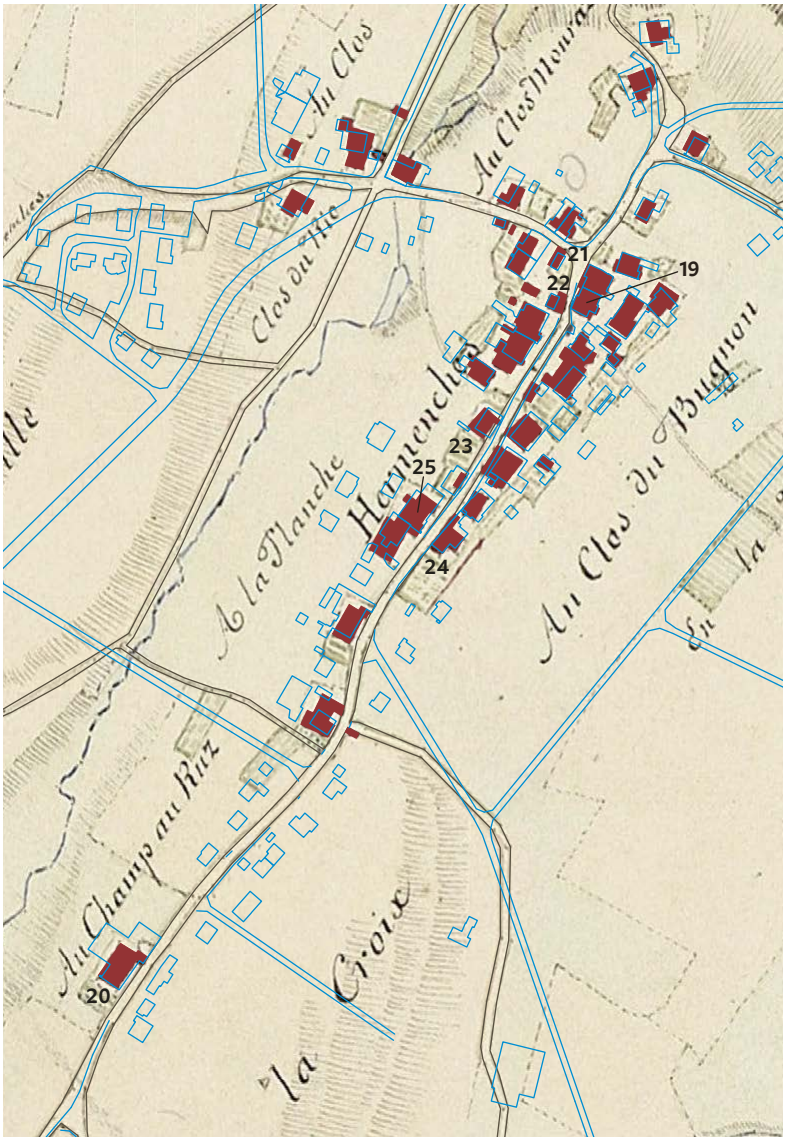
77



78

FIG. 77 Corcelles-le-Jorat. Route de Riau-Graubon 9, maison de campagne des Jaunins. Cheminée de 1765 environ à l'étage. La blancheur du trumeau de plâtre contraste avec le bois foncé du manteau orné d'étoiles en marqueterie sur les piédroits et d'une rosace sculptée au centre du linteau. Photo Claude Bornand, 1986.

FIG. 78 Corcelles-le-Jorat. Route de Riau-Graubon 9, maison de campagne des Jaunins. Chambre nord de l'étage. Les portes du placard, à couronnements chantournés, le plafond à panneaux et le plancher à croisées de chêne sont typiques du troisième quart du XVIIIe siècle, comme la forme générale du fourneau. Le poêle se singularise en revanche par ses catelles blanches totalement dépourvues de décor peint mais animées de reflets violacés. Photo Claude Bornand, 1986.



79

FIG. 79 **Détail de la carte de la commune d'Hermenches en 1841-1842, avec superposition du cadastre actuel en bleu. Echelle 1:5000. – 19. Maison, rue du Village 25-27. – 20. Maison, rue du Village 64. – 21. Emplacement présumé de la chapelle médiévale. – 22. Ancienne maison de commune et four figurant sur les plans de 1730, remplacés par l'abattoir et le congélateur communal en 1959. – 23. Emplacement de la chapelle et du cimetière établis en 1761, puis collège actuel construit en 1837. – 24. Château. – 25. Ferme du château. ACV, GC 1202/1. Géodonnées Etat de Vaud, dessin NOR architectes.**

Documentation

Sources et bibliographie

FIAUX 2009; GLAUSER 2003, p. 67.

Plans et vues

Cartes et plans cadastraux. ACV, GC 1202/1, 1841-1842, carte d'Hermenches, sig. M[ARC-ABRAM] ROBERTI **FIG. 79**. – GB 202/a, 1730. – GB 202/b, 1841-1842.
Vues. Vue du collège et de la rue du village en direction du nord, H[ENRI] FIAUX, 1894, aquarelle (Hermenches, salle du Conseil).

Les chapelles

La chapelle attestée en 1336 était placée sous le vocable de Saint-Jacques. En 1453, elle dépendait de la paroisse de Syens et l'on y célébrait une messe par année seulement, le jour de la Saint-Jacques-Apôtre[116]. Au XVII[e] siècle, le seigneur prélevait encore des cens qui étaient dus autrefois à la chapelle d'Hermenches, mais le vocable cité alors était Sainte-Marguerite. Le lieu-dit « Vers la vieille chapelle » ou « En la Marguerite » s'appliquait sur plusieurs terrains à l'extrémité nord du village[117]. Ce lieu de culte se trouvait peut-être sur une parcelle de forme arrondie marquant l'angle sud-ouest du carrefour **[21] FIG. 79**[118]. Les plans de 1730 y représentent un grenier privé, remplacé en 1811 par la « carrée » actuelle, rue du Village 16[119].

A partir de la Réforme, les habitants d'Hermenches se réunirent sans doute, pour les prières et les catéchismes, dans la maison de commune (voir plus bas). Dans une requête non datée, que l'on peut situer entre 1757 et 1761, ils demandèrent au gouvernement de pouvoir construire une chapelle accompagnée d'un cimetière. D'après le plan et le devis joints à la requête, cette chapelle aurait été prise partiellement en charge par le seigneur. Malgré le refus de LL.EE., une chapelle semble bien avoir été aménagée à l'initiative de ce dernier, puisque David-Louis Constant prévoyait sa consécration en septembre 1758[120]. La commune demanda ensuite de pouvoir transformer en cimetière une partie du terrain contigu à la « maison de prière et d'école », ce qui fut accepté en septembre 1760[121]. En juin 1761, LL.EE. accordèrent un subside à la fois pour la construction d'une maison d'école et la création d'un cimetière[122]. S'agissait-il d'un subside a posteriori pour la chapelle mentionnée en 1758 ou pour la réfection de la maison de commune servant aussi d'école ? Quoi qu'il en soit, une véritable chapelle a bien été édifiée ces années-là à Hermenches. Dans son testament de 1783, David-Louis Constant demanda à y être enseveli[123]. Ce



80



81

bâtiment occupait, avec le cimetière, la parcelle du collège actuel de 1837, mais on ignore tout de son apparence. Le cimetière fut transféré hors du village en 1832[124] et la chapelle disparut en 1836.

Le manque d'un véritable lieu de culte se fit à nouveau sentir en 1908. L'année suivante, Ernest Bertolini, architecte à Moudon, et Aloïs Trolliet, entrepreneur à Chapelle-sur-Moudon, présentèrent trois projets qui restèrent sans suite[125].

La maison de commune et l'école, rue du Village 26 [22] [23]

D'après les plans de 1730, la commune possédait au carrefour nord du village un four et une maison contiguë qui servit d'école jusqu'au début du XIX[e] siècle [22]. Ce bâtiment, affecté au logement des pauvres après la construction du collège actuel, disparut en 1959 au profit d'un abattoir avec congélateur communal[126].

En décembre 1835, la Municipalité prit la décision de construire un collège entièrement neuf à la place de la chapelle et du cimetière, qui avait été abandonné cinq ans auparavant [23]. Le projet impliquait d'abattre l'édifice et de déplacer une quinzaine de tombes pour pouvoir creuser les fondations du côté sud et ouest. Les plans envoyés en mars 1836 à l'autorité cantonale furent mis à exécution au mois de juillet suivant. L'identité du maçon n'est connue que par les initiales figurant sur la porte d'entrée ; il s'agit sans doute de Pierre-Daniel Jaquier, des Méleries, qui fournit aussi les plans du collège de Syens en 1843. Le clocher fut transformé en 1907 et l'ensemble en 1953-1955[127].

Le bâtiment couvert d'un toit à deux pans s'étend sur une largeur de sept axes pour les façades principales et trois pour les murs pignons. La façade sur rue manifeste une élégance certaine, avec ses fenêtres à tablettes moulurées, ses chaînes d'angle lisses terminées par des chapiteaux et son dessus-de-porte flanqué de colonnes engagées fig. 81.

Cloche de 1872, par Gustave Treboux, de Vevey[128] (do 4, diam. 72,5 cm), Dame Helvétie assise, guirlande de fleurs, frise de feuilles de chêne, masques sur les anses, nom de la commune.

fig. 80 Hermenches. Rue du Village 25-27. Au centre de l'ancien noyau villageois, les maisons contiguës reconstruites en 1780-1781 pour Louis Pache et Jean-Pierre Fiaux présentent un type courant à cette époque, particulièrement dans la région du Jorat, avec un logement d'un seul niveau éclairé d'élégantes fenêtres à linteau en arc délardé. Sur le linteau de la grange de 1781, la date est accompagnée d'un personnage à cheval et d'animaux peints en couleurs vives. Photo Claude Bornand, 2011.

fig. 81 Hermenches. Collège de 1837. Détail de la façade orientale. Un sentiment de fierté se lit dans le couronnement de la porte d'entrée axiale. Le cartouche porte l'inscription : « CE COLLÈGE A ÉTÉ CONSTRUIT EN 1837 PAR PDI » sans doute le maçon Pierre-Daniel Jaquier. Les colonnes, symboles de l'architecture classique, se mêlent à des motifs décoratifs plus populaires comme les consoles terminées par de petites volutes qui soutiennent la corniche. Photo Claude Bornand, 2009.



82

FIG. 82 **Hermenches. Château. Boiseries peintes vers 1761, transférées en 1808 au château de Mézery. Le baron David-Louis Constant se promène avec sa famille et ses amis. Le bâtiment dont on devine la silhouette à l'arrière-plan correspond sans doute au château d'Hermenches. Le plan d'eau qui apparaît derrière les arbres évoque probablement l'étang creusé vers 1757. Sa représentation paraît très idéalisée, tout autant que les rapports entre le seigneur et ses sujets. © Collection privée. Photo Musée historique de Lausanne/ Arnaud Conne, 2013.**

Le château, rue du Village 51 [24]

Malgré les lourdes transformations opérées à l'intérieur au XX^e siècle, l'édifice construit pour François Crousaz en 1648 présente encore les caractéristiques essentielles d'un château du XVII^e siècle. Il est l'œuvre sans doute d'un maçon-architecte lombard établi dans la région de Lutry, bourg dont Crousaz était châtelain. Un siècle plus tard, c'est pour ce château que David-Louis Constant a commandé vers 1761 le remarquable cycle de peintures transféré au XIX^e siècle à Jouxtens-Mézery.

Historique

La seigneurie d'Hermenches fut progressivement constituée par une branche de la famille Crousaz (Crausaz) originaire du Grossan. Au XVI^e siècle, Louis, puis son petit-fils Dominique, notaires d'Hermenches, possédaient également des maisons à Moudon et à Lutry. Pierre, fils de Dominique, acheta en 1620 la seigneurie de Corsier (Corsy-sur-Lutry). Il assuma les fonctions de châtelain de la paroisse de Lutry[129]. A Hermenches, il détenait déjà en 1603 le quart de la dîme, ainsi que de très nombreux biens fonciers[130]. C'est son fils François qui fit l'acquisition des droits seigneuriaux, après avoir épousé en 1633 Judith, fille de Philippe Cerjat[131].

En 1641, François Crousaz céda au gouvernement bernois une partie de ses revenus à Lutry contre un deuxième quart de la dîme d'Hermenches et contre les cens dus à LL.EE. à cause du château de Moudon et du prieuré de Montpreveyres[132]. En 1642, comme il avait acquis une part de la seigneurie de Pierre Cerjat à Syens, il s'en dessaisit en faveur de l'autre coseigneur, Antoine Zehender, en échange des biens que celui-ci détenait à Hermenches[133]. La grosse de reconnaissances qu'il fit dresser en 1644 énumère les nombreuses parcelles qu'il possédait en mains propres, provenues la plupart de son père, parmi lesquelles celle où avait été édifiée sa maison; cette parcelle se situait à l'ouest de la rue et pourrait correspondre à la future ferme du château (voir *Rue du Village 34*)[134]. Le château fut, quant à lui, élevé en face, vers 1648 à en croire la date inscrite sur la porte du 2^e étage. François mourut en 1652 déjà. Son fils Albert (1645-1712) reprit la seigneurie d'Hermenches dès 1670 en tout cas[135]. En 1683, pour mettre fin à de fréquentes contestations, LL.EE. octroyèrent à Albert Crousaz, un périmètre sur lequel celui-ci pourrait exercer pleinement ses droits de moyenne et basse juridiction; ce périmètre correspondait au château, à ses dépendances et aux vastes terrains adjacents, à La Planche et au Clos-du-Bugnon. En contrepartie, Crousaz abandonnait notamment le droit de haute justice qu'il avait sur la maison de son granger[136]. L'année suivante, il déclarait tenir en fief noble la maison seigneuriale où il faisait sa demeure, ainsi que celle de son fermier[137]. A sa mort, Hermenches passa à sa fille, épouse de Louis d'Yverdon, dont les héritiers vendirent la seigneurie le 17 janvier 1726 à Samuel Constant[138].

Au moment d'acheter Hermenches, Samuel Constant (1676-1756) entreprenait des démarches pour faire reconnaître l'origine noble de sa famille. Il reprit alors le nom de Rebecque, du fief possédé par la famille en Artois au XV^e siècle. Militaire au service de Hollande, il était aussi propriétaire de la maison de campagne de La Chablière à Lausanne[139].

Son fils David-Louis (1722-1785) choisit lui aussi le métier des armes. Ce personnage à la vie mouvementée est connu plus particulièrement pour sa correspondance avec Voltaire et Isabelle de Tuyll, future M^me de Charrière, et pour son implication dans la vie culturelle vaudoise[140]. C'est lui qui marqua le plus profondément de son empreinte personnelle l'histoire du château. Les



83

FIG. 83 Hermenches. Château. Façade sur rue, vue du nord-ouest. A gauche, l'annexe résulte des remaniements en 1905-1912, tout comme les percements du rez-de-chaussée et la fenêtre de l'extrémité nord du 1er étage. Le pignon est encore protégé par l'avant-toit en berceau de 1648. Photo Claude Bornand, 2010.

archives familiales mentionnent des aménagements aux abords de la propriété en 1747 déjà[141]. En 1757, David-Louis conclut avec LL.EE. de Berne un échange qui lui permit de posséder sur le territoire d'Hermenches toute la juridiction, haute, moyenne et basse, avec droit de chasse[142]. Durant cette période, il fit planter des arbres, creuser une glacière et deux étangs. En mai 1762, le maçon [DAVID] POCHON travaillait au château, notamment au plafond de la chambre de la tour[143]. C'est à cette même époque que des recherches récentes situent la réalisation des célèbres peintures qui ornaient la salle à manger et qui se trouvent aujourd'hui au château de Mézery FIG. 82[144].

Au décès de David-Louis en 1785, les enfants du premier lit héritèrent de leur mère la campagne de Bois-de-Vaux, à Lausanne, que David-Louis avait reconstruite en 1769-1771[145]. La seigneurie d'Hermenches parvint à son fils du second lit, Auguste (1777-1862). La fille naturelle que David-Louis avait eue en 1753 avec sa gouvernante fut chargée de veiller sur Auguste et de s'occuper de l'entretien du château où elle avait le droit d'habiter[146]. En 1801, Auguste procéda à une rénovation générale du bâtiment, comprenant principalement la reconstruction de la façade sud, la modification de la toiture sur ce côté et la surélévation de l'annexe du four (arch. SAMUEL TISSOT, de Lausanne)[147]. Il s'en dessaisit en 1808 déjà, tout en transférant les boiseries peintes dans le château de Mézery qu'il venait d'acheter[148].

Les immeubles, acquis en 1808 par le meunier Jean-Daniel Jayet, furent partagés entre ses trois fils. Vers 1824, David construisit une maison paysanne à la place du four et du bûcher situés au nord du château, rue du Village 49, tandis que Jean-François conservait le bâtiment principal[149]. Celui-ci fut acheté en 1856 par Pierre-David Fiaux, puis en 1867 par Jean-Gabriel Fiaux. Jules Fiaux en hérita avec ses frères en 1881, puis devint seul propriétaire en 1898-1899. Il y fit exploiter un café, à l'enseigne de la Croix-Fédérale, pour lequel on exécuta d'importants travaux entre 1909 et 1912. On perça de nouvelles fenêtres dans la partie nord du rez-de-chaussée aménagée en salle à boire et l'on reconstruisit l'annexe contiguë dans laquelle un escalier menait au restaurant pratiqué au-dessus de la salle. La toiture reçut de nombreuses lucarnes et une annexe de latrines vint s'appuyer contre la tour d'escalier[150]. Depuis les années 1960, l'édifice subit plusieurs lourdes transformations pour servir de pension, de foyer pour une secte (peinture des façades, remaniements intérieurs en 1975-1976), et enfin d'établissement médico-social dès 1996[151].

Description

Le château de 1648 se compose principalement d'un corps de logis rectangulaire et d'une tour d'escalier de plan carré hors œuvre FIG. 83-86. A cela s'ajoute une annexe occupant l'angle rentrant nord-est dessiné par ces deux corps de bâtiment, couverte par une surélévation de la toiture principale. Cette annexe comprenant une cave haute, un local voûté au 1er étage et une pièce plafonnée au 2e existait déjà en 1730; mais peut-être n'avait-elle alors que deux niveaux. A l'extrémité



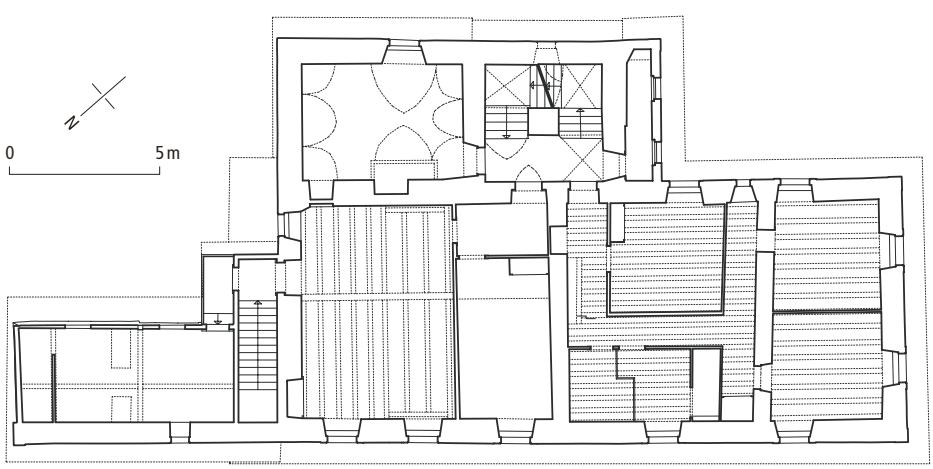
84

FIG. 84 **Hermenches. Château. Vue du sud-est par Victor de Constant en 1851. Les toitures sont encore dépourvues de lucarnes. La tour d'escalier apparaît dans son état d'origine, sans l'annexe sud des latrines. MHL, I.194.K.1.21. © Musée historique de Lausanne ; Atelier de numérisation.**



85

FIG. 85 **Hermenches. Château. Coupe longitudinale, vue vers l'est. Echelle 1:250. Dessin NOR architectes et Archéotech, 2009.**



86

FIG. 86 **Hermenches. Château. Plan du 1er étage. Echelle 1:250. Dessin NOR architectes et Archéotech, 2009.**

nord, le château se poursuit par une autre annexe, étroite, transformée déjà en 1801, en 1824, puis en 1909-1912. A l'origine, il y avait là un haut mur sur rue intégrant l'entrée à la cour, contre lequel s'appuyait une galerie. Un escalier conduisait à cette galerie et probablement au 1er étage du château[152].

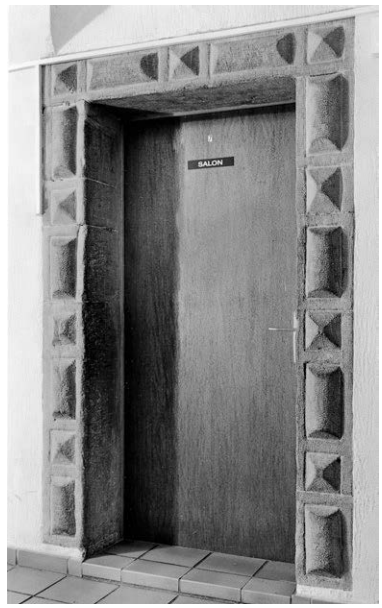
L'enveloppe extérieure du bâtiment porte surtout la marque des travaux du début du XXe siècle et des rénovations ultérieures. On peut toutefois supposer que l'édifice de 1648 possédait une toiture à demi-croupes au sud comme au nord et qu'il s'ouvrait par des baies à meneau moulurées. Les deux petites fenêtres inférieures de la tour d'escalier, qui remontent certainement à cette époque, ont un chambranle creusé d'une feuillure et d'une étroite doucine. Les fenêtres à linteau en arc surbaissé datent sans doute du milieu du XVIIIe siècle, tandis que la façade sud et la toiture à croupe qui la surmonte résultent des travaux de 1801.

A l'intérieur, c'est dans la tour d'escalier que subsistent les éléments architecturaux les plus intéressants. Sur le palier du 1er étage, les portes desservant les deux moitiés du corps de logis ont un chambranle de molasse animé de bossages, taillés alternativement en demi-cylindres et en pointes de diamant **FIG. 87**. Au 2e, la porte nord ornée d'une fine corniche semble plus récente. Celle au sud affiche sur son linteau la date de 1648, les initiales C R et la marque du tailleur de pierre **FIG. 88**.

Avant 1909, le rez-de-chaussée, légèrement en contrebas de la rue, n'abritait que des locaux utilitaires. D'après le procès-verbal de pose des scellés en 1785, il semble que l'on accédait au 1er étage par l'escalier extérieur et que l'on aboutissait dans la chambre à manger située dans la moitié nord. Cette pièce était accompagnée d'un local de rangement et du cabinet de travail du baron, depuis lequel on pouvait entrer directement dans sa chambre à coucher, voûtée et munie d'une cheminée. Celle-ci doit donc correspondre au local voûté du 1er étage de l'annexe, que Constant avait réaménagé en 1762. La moitié sud du 1er étage était occupée par une « chambre rouge » à cheminée et par deux cabinets[153]. Le niveau supérieur comportait une antichambre et six pièces fournies chacune d'un lit. C'est là que se trouve encore, dans la moitié sud, un plafond à la française à solives moulurées datant probablement de 1648 et renforcé en partie par l'adjonction de solives supplémentaires en 1801.

Les boiseries

Les boiseries transférées en 1808 à Jouxtens-Mézery revêtaient les parois de la salle à manger située dans la moitié nord du 1er étage. Le décor peint vers 1761-1762 doit avoir été appliqué sur des menuiseries à peine plus anciennes. D'après les études récentes, le décor s'étendait sans interruption sur toute la surface du lambrissage ainsi que sur les portes et sur trois armoires doubles. La transition entre les scènes était assurée par des colonnes cannelées à chapiteaux corinthiens.



87

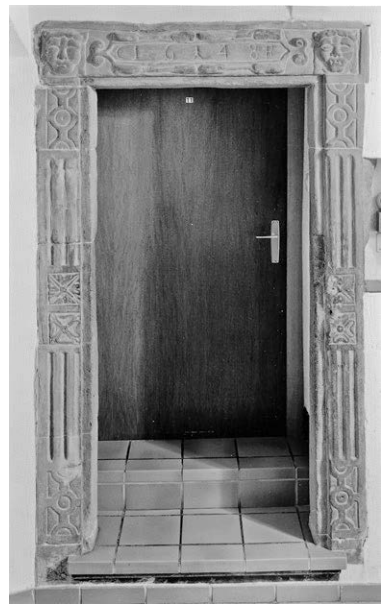

88

FIG. 87 **Hermenches. Château. L'une des deux portes donnant sur le palier du 1er étage. Photo Claude Bornand, 2009.**

FIG. 88 **Hermenches. Château. La porte sud du 2e étage, datée 1648, devait donner dans la salle la plus importante. Elle rassemble en effet à la fois les éléments les plus emblématiques et le décor le plus riche, s'inspirant avec quelque maladresse des modèles maniéristes largement répandus à cette époque. Photo Claude Bornand, 2009.**

La plupart des dix-sept tableaux représentent David-Louis Constant, sa famille et ses amis s'adonnant aux divertissements propres à la noblesse : chasse, jeux, musique, théâtre. A cela s'ajoutent deux figures féminines exécutées à plus grande échelle, identifiées par la tradition familiale comme la gouvernante du château et la fille du fermier Jayet. De nombreux personnages sont traités sur le mode du portrait, notamment les trois peintres qui participèrent à cette œuvre : Louise d'Aubonne, future Mme de Corcelles, Jean Huber, de Genève, et un dénommé Dalberg non encore identifié précisément. Le cadre dans lequel s'inscrivent les scènes est moins réaliste, même pour les épisodes se déroulant en principe à Hermenches **FIG. 82**. Cette mise en scène à la fois très personnelle et idéalisée de la vie quotidienne d'un seigneur de la campagne vaudoise offre une illustration particulièrement intéressante du goût de l'époque pour une représentation plus intime de la vie familiale.

Appréciation

Le château construit en 1648 pour François Crousaz rappelle sur plusieurs points l'autre résidence des seigneurs de Corsy, le château de Lutry dont la tour d'escalier fut élevée en 1619-1620 par le Valsésien Antoine Jordan. Par ailleurs, le décor sculpté des portes d'Hermenches se rattache au même style



89

FIG. 89 Hermenches. Ancienne ferme du château. La façade en molasse appareillée, typique de la fin du XVIe siècle, correspond vraisemblablement à la première résidence de la famille des notaires Crousaz. Photo Claude Bornand, 2011.

que les armoiries que François Crousaz et Judith Cerjat firent poser au-dessus du portail d'entrée de Lutry vers 1641-1642. Pour son nouveau château d'Hermenches, le seigneur de Corsy pourrait avoir fait appel à l'un des nombreux maçons valsésiens qui travaillaient alors à Lavaux, probablement un RUFFINER comme le suggèrent les initiales C R figurant sur la porte du 2e étage[154].

Documentation

Sources et bibliographie

ACV, S 60/202-1; LOVIS 2013 (1); LOVIS 2013 (2).

Plans et vues

Vues. « Château d'Hermenches-près-Moudon », vue depuis la rue, sig. « V[ictor de] C[onstant] », 1851, [a : « chambre où se trouvait la boiserie »], et « Vue du château d'Hermenches » depuis le jardin au sud-est, sig. « V[ictor de] C[onstant] », aquarelles (MHL, I.194.K.1.20-21, album de Victor de Constant, 1851) **FIG. 84**.

Photographies. FIAUX 2009, pp. 42, 66, 72, 74. – AFMH, 101476.

La ferme du château, rue du Village 34 [25]

Parmi les propriétés amassées par les Crousaz pour former leur seigneurie d'Hermenches figure, en 1644, une oche « sur laquelle fut anciennement édifiée la maison du [...] seigneur de Corsier ». Ce bâtiment, qui avait été reconnu au début du siècle par Pierre Crousaz en faveur de la seigneurie de Syens, se situait à l'ouest de la rue[155]. Il pourrait correspondre à ce qui devint la ferme du château, à laquelle était attaché un droit de haute juridiction abandonné en 1683 par Albert Crousaz (voir plus haut)[156]. On peut en effet supposer qu'après avoir construit le château en 1648, François Crousaz convertit sa première résidence en dépendance de son domaine. Celle-ci comprenait en 1730 une maison flanquée au nord et au sud de granges et d'écuries[157].

En 1791, les tuteurs d'Auguste Constant firent réparer la grange et le grenier de la dîme qui se trouvait à l'étage, notamment en remontant une partie du mur sud et en remplaçant par des bras de force les poteaux qui soutenaient l'avant-toit. Les travaux exécutés par le charpentier DANIEL-HENRI MAQUELIN et le maçon [JACQUES] JOSSEVEL comprirent aussi une nouvelle porte et des fenêtres de molasse[158].

En 1808, la ferme fut vendue, comme le château, au meunier Jean-Daniel Jayet, puis resta dans la même propriété jusqu'à la fin du XIXe siècle. Une partie brûla en 1873 et fut reconstruite peu après[159].

Seule subsiste du bâtiment primitif la façade de l'habitation, en molasse appareillée **FIG. 89**. Les fenêtres de l'étage reposent sur un cordon continu constitué d'un tore sous-tendu d'une gorge. Le groupe de baies en triplet pyramidal moulurées en cavet est typique de la fin du XVIe siècle dans la région. La porte chanfreinée du rez-de-chaussée pourrait être contemporaine, tandis que les autres baies ont été remaniées ultérieurement, en 1791 ou au XIXe siècle, en récupérant quelques piédroits et linteaux moulurés préexistants. A en juger par le style et le soin de l'exécution, cette construction correspond, selon toute vraisemblance, à la maison originelle des notaires Crousaz. Elle a peut-être été réalisée en 1597, date à laquelle des maçons lombards travaillaient à Hermenches[160].



90

Ropraz

La commune de Ropraz, située en marge de la forêt du Jorat (altitude 748 m), possède une identité à la fois naturelle et historique bien marquée. Le paysage architectural témoigne en effet de la lutte d'influence qui opposa aux XVII[e] et XVIII[e] siècles les seigneurs du lieu et leurs sujets. Aujourd'hui encore, diverses publications ou initiatives culturelles locales rendent compte de ce fort sentiment identitaire[161].

Origines et droits seigneuriaux

Le lieu-dit de Ropraz *(Rospra)*, dont l'étymologie reste inexpliquée, apparaît au milieu du XIII[e] siècle. Dès cette époque en tout cas, la seigneurie était détenue par une des branches de la famille noble

FIG. 90 Détail de la carte de la commune de Ropraz en 1842, avec superposition du cadastre actuel en bleu. Echelle 1:5000. – 26. Maison, rue de la Chapelle 5-7. – 27. Maison de commune et école. – 28. Ancienne poste. – 29. « Pinte » du village (actuel café de la Poste). – 30. Maison, route de Bourg-Dessous 33. – 31. Chapelle. – 32. Première maison seigneuriale. – 33. Château de Ropraz. – 34. Château d'Ussières (voir FIG. 52). La carte de 1842 présente un décalage dans les bâtiments de la partie nord-est. ACV, GC 1297/1. Géodonnées Etat de Vaud, dessin NOR architectes.

de Vulliens[162]. Dans la seconde moitié du XIVe siècle, les fils de Girard de Vulliens, Guillaume et Pierre, possédaient chacun une grange à Ropraz tout en résidant à Moudon[163]. Tous deux moururent sans descendance légitime. En 1405, la seigneurie était partagée entre Othenin et Girard de Bonvillars, d'une part, et François et Guillermette de Ferney d'autre part. Par un arrangement de 1415, l'ensemble fut attribué à François de Ferney, puis parvint à sa sœur, épouse de Thomas de Genève en 1419. En 1419-1421, celle-ci vendit la seigneurie à Jacques de Glâne, seigneur de Villardin[164]. En 1527, par partage avec son frère Claude, François de Glâne reçut la seigneurie de Ropraz ainsi que la coseigneurie de Brenles et la moitié de la propriété familiale située à Moudon[165]. En 1528, il reconnaissait posséder une maison et une grange nouvellement bâties à Ropraz[166]. A la fin du siècle, la seigneurie était subdivisée entre ses quatre filles. Les descendants de Louise de Glâne et de François Sordet, de Cully, parvinrent à réunir la majeure partie des droits seigneuriaux, qui passèrent en 1626 à Esther, fille d'Abraham Sordet, et à son époux Jacques-Etienne Clavel. Leur fils Abraham devint propriétaire de l'ensemble de la seigneurie entre 1661 et 1669.

A sa mort, en mai 1689, Abraham laissa quatre fils qui administrèrent dès lors en commun la seigneurie, chacun devant résider, à tour de rôle, une année à Ropraz. En 1692, ils se partagèrent les divers bâtiments[167]. Ils intentèrent diverses actions contre leurs sujets afin de rétablir les droits seigneuriaux qui étaient tombés en désuétude. Jacques-Etienne, seigneur de Seppey par sa femme, et Wolfgang, coseigneur de Brenles, abandonnèrent leur part vers 1695[168]. Il ne resta plus que deux seigneurs, les frères Jean-Noé Clavel, pasteur à Montpreveyres, et Abraham-Philibert, héraldiste et auteur de nombreuses notices historiques sur la famille et sur la région[169]. En 1725, les deux parts furent réunies entre les mains de Georges-Jean-Justin, fils unique de Jean-Noé, qui semble avoir exercé ses droits de manière particulièrement autoritaire. Le tout passa en 1776 à ses descendants, François-César-Sigismond, qui racheta les droits seigneuriaux en 1796, puis Henri-Louis-Antoine[170].

Développement de la localité

Depuis le XVIe siècle en tout cas, les habitations se répartissent en quatre hameaux ou « bourgs » ayant chacun son four banal depuis 1694[171]. Les deux situés au centre du territoire sont les plus importants et les plus anciens **fig. 90**. Le Bourg-du-Milieu abrite la chapelle attestée dès 1282. Un îlot de deux maisons contiguës **[26]**, route de la Chapelle 5-7, possède encore des façades arrière remontant au XVIe ou XVIIe siècle, tandis que les façades sur rue ont été modernisées **fig. 45**. La maison de commune et d'école **[27]** qui n'existe que depuis 1804 a subi des transformations en 1830, 1902, 1943 et 1991[172]. Elle avait pour voisines, vers 1900, la poste **[28]** et une « pinte » **[29]**; cet établissement public a subsisté, sous l'enseigne du café de la Poste, et abrite la fondation culturelle de l'Estrée (rte de Bourg-Dessous 1-3 et 5-9)[173].

Le Bourg-Dessous, à proximité duquel les nobles de Glâne bâtirent leur maison seigneuriale vers 1528, se regroupait autour du four banal d'origine médiévale et du pilier public; face à la maison où logeait le fermier des seigneurs au XVIIe siècle (disparue), s'élève encore celle construite en 1633 pour Jacques Depraz **[30]**, route de Bourg-Dessous 33 **fig. 43**[174].

Au point culminant de la commune (765 m), le hameau de Vers-chez-les-Rod s'est développé progressivement par agrandissement d'une première exploitation agricole, attestée à la fin du XVIe siècle, et par sa subdivision entre les différents descendants de Pierre Rod[175].

A l'extrémité sud-est du territoire, le hameau d'Ussières a toujours eu une vocation particulière liée au passage de la grande route de Lausanne à Moudon. Jusqu'à l'adoption, en 1765, d'un nouveau tracé obliquant à l'est vers l'Usine des Mollies, cette route passait devant le château d'Ussières, puis franchissait la Bressonne au « pont des Allemands » **fig. 6**[176]. Vers 1700, Ussières comptait, outre le château et deux maisons privées, une forge et un logis. Ce hameau avait également une vocation industrielle de par la présence, dès le XVe siècle, de plusieurs moulins que se disputaient les seigneurs de Ropraz et de Carrouge[177]. Un peu en aval, le moulin des Vaux, qui présente encore un bâtiment reconstruit en 1733 (ch. des Vaux 2), existe depuis 1544 en tout cas[178]. Le four banal établi pour ce quartier vers 1694 se trouvait devant les « Granges des Vaux », imposant groupement de deux maisons paysannes reconstruites en 1788-1790 probablement par le maçon Pierre-Philippe Rod (rte des Granges 8-14)[179].

Documentation

Sources et bibliographie

Ropraz 1994, avec bibliographie.

Plans et vues

Cartes et plans cadastraux. ACV, GC 1297/1, 1842, carte de Ropraz, sig. François Desponds **fig. 90**. – GC 1297/2, 1907. – GB 297/d, 1729. – GB 297/a, 1735 (copie du plan du 1729). – GB 297/b, 1842. – GB 297/c, 1903-1905.



91

FIG. 91 **Ropraz. Chapelle construite conjointement par le seigneur et ses sujets en 1761. La disposition de l'espace intérieur joue, avec une certaine ambiguïté, sur deux axes. Le regard se dirige tout d'abord longitudinalement vers le chœur architectural ; mais celui-ci est masqué par une clôture. Il n'est pas dédié au culte, mais à la mémoire de la famille des seigneurs. Sur le plan liturgique, l'axe change de 90 degrés puisque la nef est utilisée en large, avec la chaire et le banc seigneurial se faisant face ; le lieu de sépulture familial devient alors une simple chapelle latérale. Carte postale Edition Photo – Studio Lutry, vers 1954.**

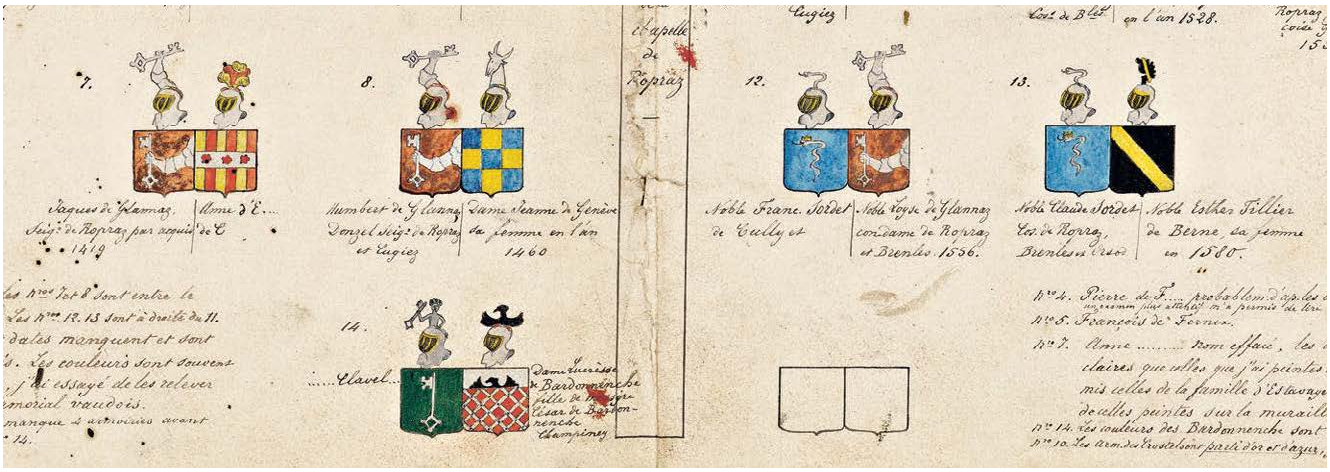
La chapelle, ECA 36 [31]

La chapelle fondée vers 1282 servait déjà au XVII^e siècle de lieu de mémoire et de sépulture pour les seigneurs de Ropraz. Lorsqu'il s'agit de la reconstruire, en 1761, cette emprise se manifesta d'une manière particulièrement marquée et originale. Le « chœur » architectural destiné à recueillir les monuments funéraires des Clavel fut fermé par une clôture et orné des armoiries de tous les seigneurs s'étant succédé depuis le XIII^e siècle. Dans la nef, la distribution des bancs correspond aujourd'hui encore à un ordre social strictement hiérarchisé.

Historique

Au Moyen Age, la chapelle de Ropraz dépendait de la paroisse de Vulliens, bien que les territoires de ces communes ne se touchent pas. Ce lien tenait certainement au rôle prépondérant joué par les seigneurs lors de sa fondation. En 1282, à l'issue d'un conflit avec le curé de Vulliens, Jean de Vulliens abandonna à celui-ci une partie de la dîme de Ropraz, à condition qu'il célèbre une messe par semaine à la chapelle[180]. Ce sanctuaire, situé au Bourg-du-Milieu, portait en 1441 le vocable de Notre-Dame. Il disposait d'une cloche, mentionnée en 1501[181]. Après le passage à la Réforme et le rattachement à la paroisse de Mézières, Abraham Clavel fit don d'une nouvelle chaire en 1674. Il dota également l'intérieur d'un décor représentant les armes de tous les seigneurs de Ropraz qui s'étaient succédé depuis 1282[182]. Plusieurs membres de la famille, surtout des enfants, furent ensevelis au pied de la chaire[183]. Au début du XVIII^e siècle, cette chapelle de plan rectangulaire (9,5 × 6,5 m) environnée de sépultures avait son entrée, protégée par un grand couvert, au sud-ouest[184].

En 1760, la nécessité de rebâtir le lieu de culte, bien qu'unanimement reconnue, suscita de vives tensions révélatrices d'une lutte d'influence qui durait depuis près d'un siècle. Georges-Jean-Justin Clavel prit l'initiative au mois d'avril, en faisant dresser un projet pour une nouvelle chapelle et en proposant deux emplacements proches de son château du Bourg-Dessous. En juillet, il présenta en cour baillivale un plan de la localité pour démontrer qu'une chapelle située en face de chez lui serait plus proche de la majorité des maisons. Les habitants s'y opposèrent, craignant une mainmise encore plus grande du seigneur sur la gestion de la commune. Ils obtinrent gain de cause auprès du bailli qui ordonna, en novembre, de laisser la chapelle à son ancien emplacement. En avril 1761, on parvint à un arrangement qui fixait la position de l'entrée de la chapelle en face de l'allée de tilleuls du château et qui prévoyait d'établir un chemin en droite ligne entre ces deux bâtiments. Comme le nouvel édifice projeté par le seigneur était plus développé que ne le voulaient les



92

FIG. 92 **Ropraz. Chapelle. Les armoiries des seigneurs de Ropraz, peintes en 1764 sur les parois du chœur par Johann Jacob Feer, étaient déjà difficilement lisibles lorsqu'Auguste Vuilleumier en fit ce relevé en 1884. Détail des écus situés sur les litres inférieures près de la fenêtre, avec les armes des familles de Glâne, d'Estavayer, de Genève, Sordet, Tillier et enfin celles du constructeur, Georges Clavel, et de son épouse Lucrèce de Bardonêche. AC Ropraz, IC 2.**

habitants, on négocia le partage des frais. La commune prenait en charge la maçonnerie et la charpente de la nef, tandis que Clavel se chargeait de la taille de toutes les baies, du dallage du sol, de la chaire, des bancs et du « chœur » qui allait servir de lieu de sépulture des seigneurs. On signa aussitôt la convention avec les maçons DAVID POCHON, de Chavannes-le-Chêne, établi à Moudon, et JEAN ROD, de Ropraz. Le traité conclu avec les charpentiers SAMUEL NICOLAS, de Carrouge, et SAMUEL DESMEULES, de Ropraz, prévoyait la possibilité d'établir deux couverts sur colonnes à l'extérieur des faces latérales, dont l'un abriterait les assemblées de commune en cas de mauvais temps et l'autre protégerait un local d'archives voûté. Ce dispositif probablement non réalisé s'explique par le fait que le seigneur s'opposait à ce que la commune utilise la chapelle comme lieu de réunion ; la tenue de l'école en été semble en revanche avoir été tolérée[185].

La première pierre fut posée le 10 juin 1761. On alla chercher la molasse aux carrières du Pendens à Mézières, la pierre dure et les carreaux de terre cuite à Corcelles-le-Jorat, et les tuiles à Ogens. Le clocher en tavillons de chêne et les contrevents furent passés en couleur. En 1764, JOHANN JACOB FRANÇ[OIS] FEER, de Berne, peignit les armoiries des seigneurs sur les parois du chœur. Pour l'horloge posée en 1766, c'est l'un des peintres SABLET, de Morges, qui fut chargé d'orner le cadran[186].

La restauration entreprise en 1894 comprit le recrépissage extérieur, le blanchissage de l'intérieur et la restauration du décor peint du chœur par E[MILIEN] MANGISCH. ALBERT NAEF, appelé à la fin des travaux, préconisa de compléter les armoiries et de réparer les menuiseries intérieures (classement MH en 1900)[187]. La réfection de l'épi de faîtage, daté 1898, fut suivie de la rénovation du clocheton en 1903. Une seconde restauration intervint en 1948 pour l'extérieur (arch. ALBERT NAEF fils) et en 1953 pour l'intérieur (ravalement de la taille du mur de séparation, nouveau plafond, remaniement du sol, réfection du mobilier et adjonction d'un auvent, arch. PIERRE KISSLING). Rafraîchissement général et aménagements extérieurs en 1994.

Description

Le modeste édifice qui s'élève sur la crête du Bourg-du-Milieu oriente sa façade d'entrée non pas vers le village mais vers le château, distant de 500 m au sud-est. Les deux bâtiments ont en effet été disposés dans un même axe et en relation visuelle, même si l'allée rectiligne prévue en 1760 ne semble pas avoir été réalisée. Avec son chœur à trois pans et son clocheton conçu sur le modèle de celui de Montpreveyres, la chapelle ne se distingue guère, pour l'extérieur, des petits temples édifiés dans la région du Jorat depuis le début du XVIII[e] siècle. On peut signaler tout au plus la forme des fenêtres, en arc surbaissé, inspirées de l'architecture profane. Sur la clef de la porte d'entrée se lisent uniquement la date de 1761 et les initiales J P, qui semblent avoir été retaillées. Il serait plus plausible d'y voir les initiales du maçon JEAN ROD.

L'intérieur est exceptionnellement subdivisé en deux parties FIG. 91. L'espace réservé à la sépulture des seigneurs du lieu occupe la place la plus en vue de l'édifice en se substituant au chœur architectural. Le mur et le portail à grille de fer forgé qui le séparent de la nef à la manière d'un jubé rappellent même la période catholique, comme le faisaient remarquer les habitants de Ropraz en 1761[188]. Au sommet des parois, les armes des Clavel et de leurs prédécesseurs affirment non seulement la continuité du pouvoir mais encore sa légitimité en accompagnant les écus de légendes faisant

référence, pour les plus anciennes, à des dates et à des documents précis. Ces armoiries appliquées sur de longues bandes noires, dites « litres funéraires », s'inspirent sans doute de celles qu'Abraham Clavel avait fait établir vers 1674 dans l'ancienne chapelle. Sur la fenêtre se voit la signature : « Johan Jacob Franc : Feer Bernen : pinxit, 1764 ». Seuls les deux registres supérieurs, repeints au moins à trois reprises, reproduisent des éléments préexistants. Le registre inférieur n'avait conservé, en 1884, que les écus accolés de Georges Clavel et de son épouse née de Bardonêche à gauche de la fenêtre et deux écus vides à droite **FIG. 92** ; le complément effectué peu après 1894 avec les armes des seigneurs du XVIII[e] siècle a introduit plusieurs incohérences[189].

La chapelle abrite la pierre tombale en molasse de Jean-Noé Clavel († 1725), très abîmée peut-être déjà lors de son transfert de la chapelle précédente[190]. Au pied de la paroi axiale s'élève la stèle de marbre noir que Georges-Jean-Justin Clavel fit préparer pour lui-même, probablement au moment de la construction. Ce pourrait être l'œuvre de DAVID POCHON ou du sculpteur LOUIS DUPUIS[191]. Sur le cartouche rectangulaire flanqué de deux volutes identiques à celles du portail, l'inscription le désigne comme fondateur de la chapelle et se termine par les deux premiers chiffres seulement de l'année de sa mort[192].

Dans la nef, la disposition des *bancs* obéit à un ordre social bien défini. Face à la chaire, le banc du seigneur, couronné d'un fronton, avait à sa droite le siège du commandant de l'Abbaye de tir et, à sa gauche, celui du chef de la Justice ; au pied de la chaire se trouvaient les représentants des autorités religieuses, le président du consistoire et le « régent », c'est-à-dire l'instituteur. Le tout est encore identifié par des plaques en fer blanc d'origine. D'autres plaques désignent le « banc où les étrangers pourront se mettre » et celui pour les domestiques du château. En 1953, on a supprimé les bancs à dossier qui revêtaient le pourtour de la nef. Ces bancs, confectionnés pour les hommes selon le modèle du temple de Mézières, reposaient sur des marchepieds afin que ceux-ci soient placés plus haut que les femmes assises au centre.

La *chaire* qui s'élève au milieu de la paroi sud se compose d'une cuve et d'un abat-voix de plan carré datant de 1674 et d'un pied à volutes de 1761. Le panneau antérieur bordé de palmettes et couronné de l'inscription « SOLI DEO GLORIA » montre les armoiries d'Abraham Clavel et de son épouse Marguerite, fille d'Elie de Crousaz. Les sept carreaux de sol anciens conservés présentent divers décors floraux, ainsi que la date de 1766 et les initiales des tuiliers MISCHLER, de Corcelles-le-Jorat. – *Orgue* de 1976, par



93

FIG. 93 Ropraz. Chapelle. Cloche de 1645, par Jean Richenet. Rinceau, guirlande de fruits et de feuillage, très en relief, caractéristiques de la Renaissance tardive. Photo Claude Bornand, 2014.

DANIEL BULLOZ, de Villars-le-Comte. – *Cloche* datée 1645 (fa dièse 4, diam. 51,5 cm), signature du fondeur JEAN RICHENET, de Payerne, inscription : « SOLI DEO GLORIA », noms du seigneur Jacques[-Etienne] Clavel, de son épouse Esther Sordet et des deux gouverneurs de Ropraz **FIG. 93**[193].

Appréciation

La chapelle de Ropraz constitue un cas unique parmi les édifices construits sur sol vaudois pour le culte protestant. Si l'utilisation du chœur pour l'ensevelissement des nobles du lieu est fréquente sous l'Ancien Régime, cela n'implique généralement pas la fermeture de cet espace[194]. La chapelle de Ropraz peut être considérée comme l'aboutissement architectural des efforts déployés par la famille Clavel pour affermir son pouvoir seigneurial. Pour concrétiser son programme, Georges Clavel a sans doute eu recours à l'architecte ABRAHAM BURNAND, de Moudon, qui collaborait régulièrement avec le maçon-entrepreneur DAVID POCHON. C'est lui du moins que l'on envisagea de faire venir en mai 1761 au moment de tracer les fondations[195].

Documentation

Sources et bibliographie

ACV, AMH, A 151/9 et B 297, 1894-1954 ; S 60 297/1, 1974-1994 ; AC Ropraz, IC 1, 1760-1761 ; IC 5, 1946-1955 ; PAUL-MAURICE GILLIÉRON, *1761-2011. Il y a 250 ans, les communiers de Ropraz et leur seigneur, reconstruisaient la chapelle… un peu d'histoire et de souvenirs*, Fribourg 2011 (AC Ropraz, X 5) ; GRANDJEAN 1988, pp. 277-279 et ill. 235-237, 368 ; LÜTHI 2013, I, pp. 96-97, 102, 104.

Plans et vues

Plans 1946-1955. ACV, AMH, A 151/9 et B 297. – AC Ropraz, IC 5.
Vues. ACV, AMH, A 151/9. – ACV, K XIV 549. – AC Ropraz, IC 5. – Ill. 44 et 88, in *L'église nationale vaudoise*, Lausanne 1936. – Carte postale Edition Photo – Studio Lutry, vers 1954 **FIG. 91**.

Le château de Ropraz, rue du Château 3-5 [32] [33]

Le nouveau château construit vers 1689 par Abraham Clavel fut terminé par l'un de ses fils, Jean-Noé, coseigneur de Ropraz et pasteur à Montpreveyres. C'est probablement ce dernier qui commanda les stucs des plafonds des vestibules. Ce décor peuplé d'anges voletants et la spacieuse cage d'escalier à l'italienne sont caractéristiques du début du XVIIIe siècle. En revanche, l'extérieur de l'édifice surélevé en 1901 ne correspond plus à l'image d'origine.

Historique

La première maison seigneuriale [32] dont on ait connaissance se situait en face du futur château [33], à l'ouest du chemin (actuelle parcelle 13). Cette habitation avec rural contigu, détruite par le feu en 1966, correspond très certainement à la maison et grange construite peu avant 1528 par François de Glâne[196]. En 1692, ce bâtiment désigné comme « vieux château » parvint à Jacques-Etienne Clavel. Il passa vers 1695 à son frère Jean-Noé, propriétaire du nouveau château, et servit dès lors de maison pour le fermier, tout en conservant la salle de justice et les prisons[197].

Le château actuel doit son origine à une maison avec grange qu'Abraham Clavel fit élever en 1682 sur son terrain situé à l'est du chemin, En Champ-Mugny[198]. Clavel entreprit peu avant sa mort, en 1689, de transformer ce premier édifice en vue d'y transférer le siège de la seigneurie. Lorsque ses quatre fils se partagèrent les immeubles en 1692, le « château neuf » attribué à Jean-Noé était encore inhabitable[199]. L'aménagement intérieur fut complété durant les premières années du XVIIIe siècle. En 1700, Jean-Noé Clavel fit clôturer tous les terrains environnant l'ancienne maison seigneuriale et le château. Bien qu'étant pasteur du village voisin de Montpreveyres, il habitait, en tout cas en 1712, dans son château et non plus dans la cure[200]. C'est sans doute aussi à cette époque que l'on créa deux ailes en retour d'équerre et la cour d'honneur qui apparaissent sur les plans cadastraux de 1729 et 1735 FIG. 95. Ce pourrait aussi être l'œuvre du fils de Jean-Noé, Georges-Jean-Justin, héritier en 1725. La propriété passa au fils de ce dernier, François-César-Sigismond en 1775, puis à son petit-fils Henri-Louis-Antoine qui la vendit en 1807 à Jean-Pierre Desmeules, de Ropraz[201].

Jean-Pierre Desmeules fit ajouter en 1809 une vaste dépendance rurale contre le flanc nord du château, ce qui impliqua sans doute la disparition de l'aile septentrionale et de la cour d'honneur[202]. En 1848, ses petits-fils, Jean-Pierre et François-Daniel, se partagèrent le logement selon une ligne verticale passant d'est en ouest au milieu des vestibules[203]. Alexis, fils de François-Daniel, devenu seul propriétaire en 1896, ajouta au château un 2e étage en 1901, sans en terminer l'aménagement intérieur[204]. Nouveau propriétaire en 1963, le peintre ERICH (RICCO) WASSMER dota les façades d'un décor peint, récemment recouvert[205]. Rénovations en 1989 (arch. PIERRE MARGOT) et 2009-2011 (arch. GIOVANOLI-MOZER).

Description

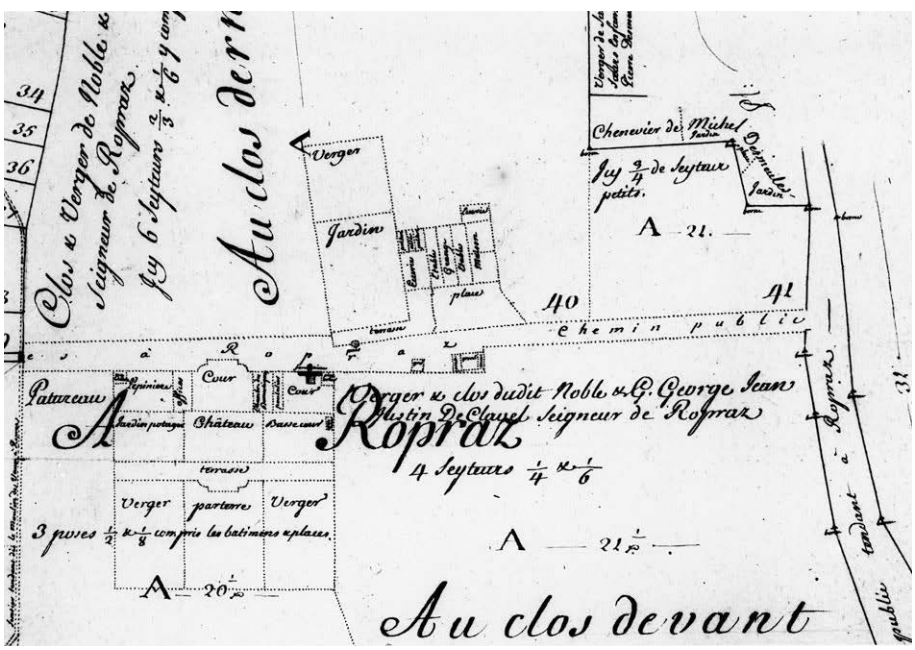
Le château possède, depuis 1901, deux étages sur rez-de-chaussée couverts d'un toit à croupes FIG. 94. A l'origine, une vaste toiture à la Mansart coiffait les façades hautes de deux niveaux seulement, à chaînes d'angle rectilignes peintes. A l'est, le brisis du toit était interrompu, dans l'axe, par une lucarne de maçonnerie à baie cintrée et couronnement triangulaire permettant de monter les charges dans le grenier qui occupait le comble.

Le corps de logis, dont le gros œuvre semble avoir été achevé en 1689, dessine, au centre de chacune des façades principales, un léger avant-corps correspondant au vestibule axial et à l'escalier. Les deux portes s'ouvrant à la base du corps médian de la façade orientale sont typiques de la fin du XVIIe siècle, avec leur arc en anse de panier à clef et à impostes. L'entrée axiale ouest, couverte en arc surbaissé, semble plus récente de quelques années. Si elles datent bien de 1689, les hautes fenêtres rectangulaires à feuillure, munies d'une fine tablette moulurée, appartiennent au type le plus moderne pour l'époque.

A l'intérieur, le constat archéologique effectué en 2008 a détecté une construction antérieure à celle de 1689 – probablement le bâtiment de 1682 – dont les murs plus épais forment la partie située au nord du vestibule. Avant la subdivision en plusieurs appartements en 2009, cette partie abritait au rez-de-chaussée la cuisine et la chambre de séjour, avec un petit couloir de service créé au XIXe siècle FIG. 97. Bien qu'étant plus étroite de 50 cm, la partie sud présentait une disposition symétrique. Dans l'axe, la cage d'escalier forme l'élément le plus caractéristique de la construction de 1689 FIG. 96, 98. Elle communique avec les vestibules, de même largeur, par deux arcs en anse de panier à arêtes moulurées d'un quart-de-rond, prenant appui sur des chapiteaux. Les repos sont soutenus par des arcs transversaux et la dernière rampe en pierre aboutit au niveau de comble d'origine. Quant au décor en stuc des plafonds des vestibules, il se rattache sans doute aux aménagements intérieurs



94



95

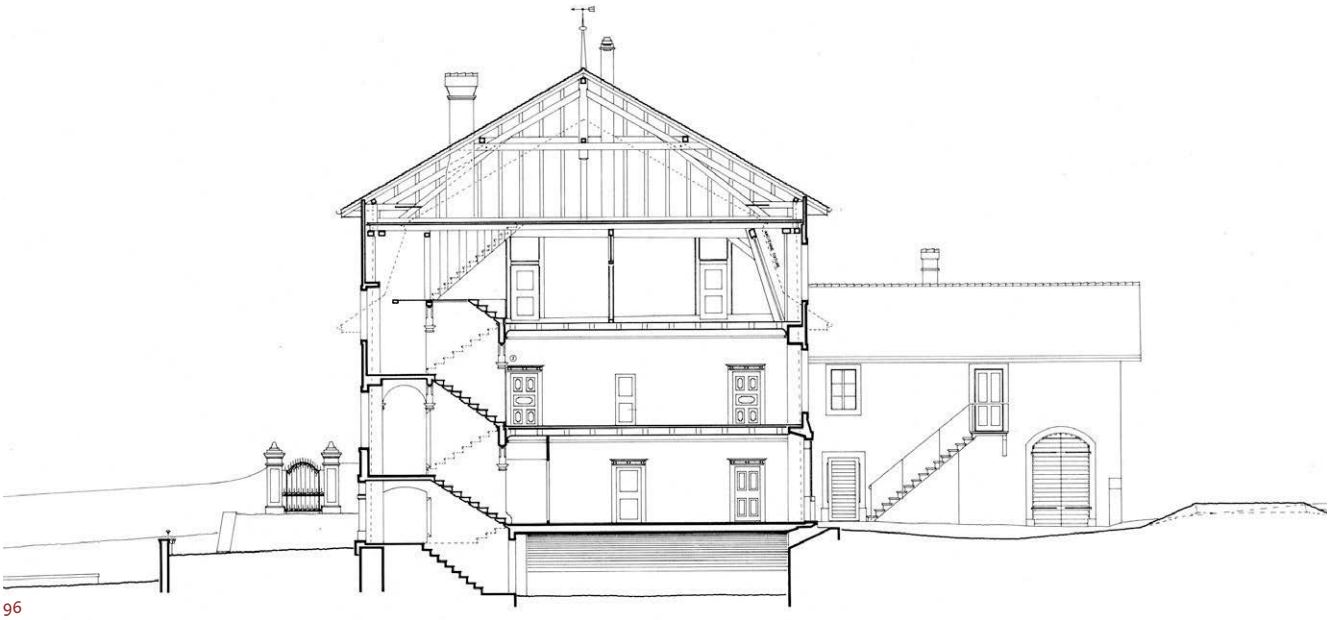
FIG. 94 **Ropraz. Château. Vue du sud-est. Les deux niveaux inférieurs datent de 1689 environ. On y distingue particulièrement les deux portes cintrées qui s'ouvrent dans l'avant-corps axial. Le 2e étage et le toit à croupes ont remplacé en 1901 la haute toiture à la Mansart d'origine. En 1963, le peintre Ricco Wassmer a désiré redonner un peu de noblesse aux façades en ajoutant un décor d'architecture feinte. Photo Claude Bornand, 1992.**

FIG. 95 **Ropraz. Château. Extrait du plan cadastral de 1735. Sous sa forme la plus développée, la maison seigneuriale et ses abords reproduisaient le schéma des châteaux classiques français. Le corps de logis de 1689 environ se complétait de deux ailes en retour, probablement un peu plus récentes, renfermant les offices au sud et les chambres de domestiques au nord. Entre deux, la cour d'honneur était fermée par un mur dont le dessin répondait à celui de la terrasse. Les dépendances suivaient une disposition symétrique, avec un pavillon à l'angle de la pépinière et un pigeonnier à l'angle de la cour où se trouvaient les poulaillers et la fontaine. De l'autre côté du chemin s'élève la première maison seigneuriale. ACV, GB 297/a, fo 22.**

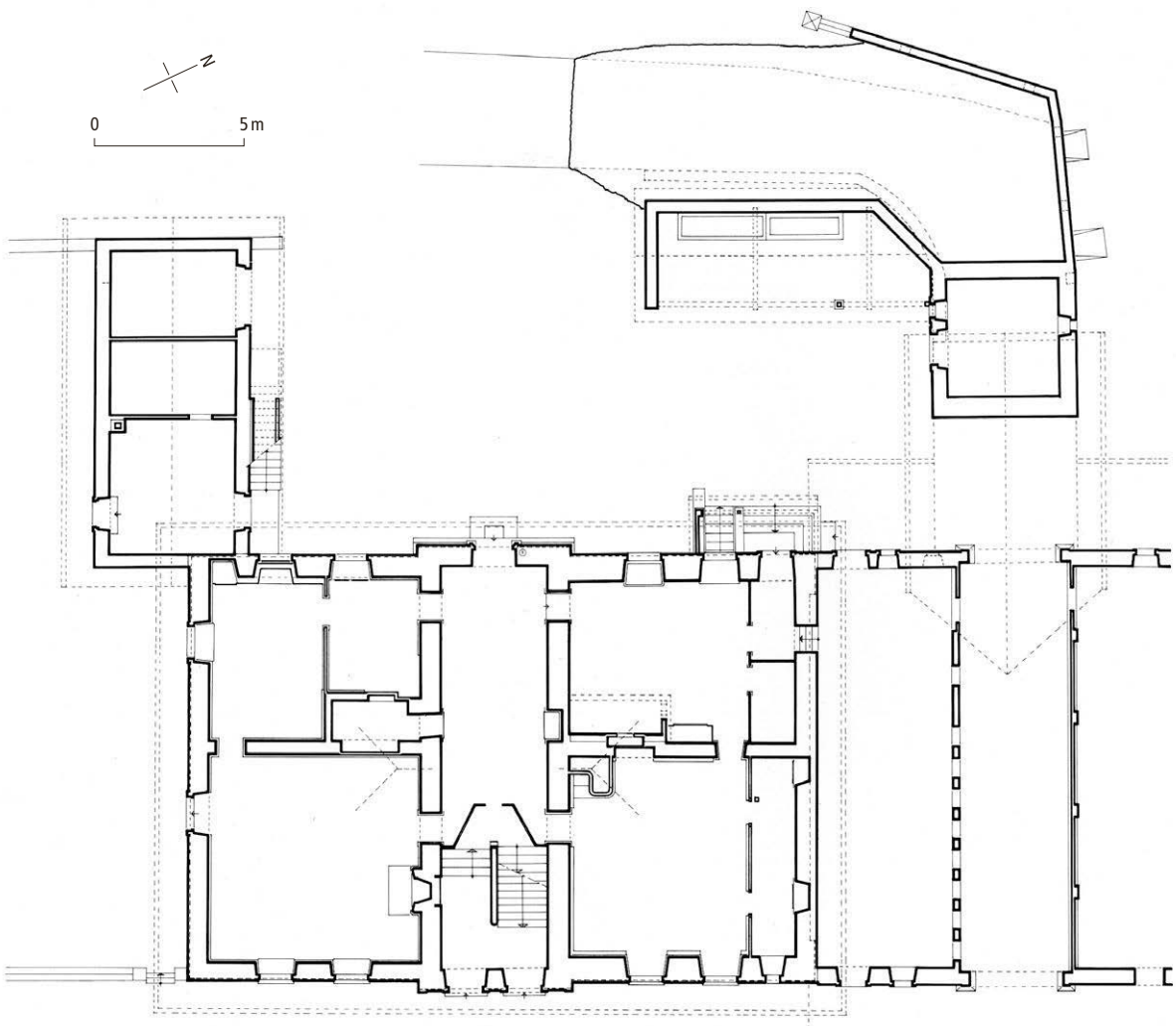
du tout début du XVIIIe siècle. Au rez-de-chaussée, un cadre mouluré ovale inscrit dans un rectangle est soutenu par deux putti ailés se faisant face **FIG. 100, 101**. Au 1er étage se trouve un seul ange, en position centrale **FIG. 99**.

De la même époque date une belle série de portes de bois dur, animées de tables en relief à découpes variées **FIG. 102**. Les pièces du rez-de-chaussée possèdent encore des lambris du milieu du XVIIIe siècle. La cheminée à chambranle de noyer de la pièce sud-est appartient au style Louis XV, comme celle qui la surmonte à l'étage **FIG. 103**. Toutes deux semblent se situer vers 1770 et se rattachent peut-être à un réaménagement des pièces qui aurait été effectué après le décès de Georges Clavel. Dans la chambre nord-est, une plaque de cheminée en fonte, incorporée dans la paroi de séparation d'avec l'ancienne cuisine, porte le millésime de 1789. Cette date pourrait aussi concerner le plancher à croisées de chêne et le fourneau de facture très rustique, à corps de catelles vert pâle et à base et dessus de molasse.

La terrasse orientale suit une disposition un peu différente de celle des plans de 1729-1735 **FIG. 95**.



96



97



98



99



100



101

FIG. 96 Ropraz. Château. Coupe transversale sur les vestibules et l'escalier, vue vers le sud. En pointillé, la position de la toiture primitive à la Mansart. Echelle 1:250. Dessin René Tosti, 1992.

FIG. 97 Ropraz. Château. Plan du rez-de-chaussée avant les profondes transformations de 2009. Echelle 1:250. Dessin René Tosti, 1992.

FIG. 98 Ropraz. Château. Cage d'escalier, de 1689 environ, vue depuis le vestibule de l'étage. Les pointes de diamant qui apparaissent sur l'intrados soulignent les clefs des arcs, disparues sous la peinture. Photo Claude Bornand, 1992.

FIG. 99 Ropraz. Château. Plafond du vestibule du 1er étage. Vue vers l'ouest. Le rectangle central se complète aux extrémités de deux excroissances circulaires où l'on suspendait les lustres. Photo Claude Bornand, 1992.

FIG. 100, 101 Ropraz. Château. Vestibule du rez-de-chaussée. Détails du plafond du début du XVIIIe siècle. La position renversée des putti et leurs voiles tournoyants créent une impression de tridimensionnalité, même si les membres ne se détachent pas de la surface comme dans les exemples plus virtuoses. Photo Claude Bornand, 1992.



102



103

FIG. 102 **Ropraz. Château. Porte donnant sur le vestibule du 1er étage, de 1700 environ. Les tables décoratives animent non seulement les vantaux mais également les chambranles et les embrasures. Photo Claude Bornand, 1992.**

FIG. 103 **Ropraz. Château. Cheminée du rez-de-chaussée, vers 1770-1780. Photo Claude Bornand, 1992.**

Elle s'ouvre au sud par un portail dont la grille, très semblable à celle de la chapelle, doit remonter aux années 1760. Deux escaliers reliant les différents niveaux du jardin ont encore d'élégantes balustrades de fer forgé à volutes, probablement contemporaines de la grille.

Appréciation

Le corps de logis de 1689 appartient à un type de maisons seigneuriales très répandu à la fin du XVIIe siècle qui se définit essentiellement par la répartition en quatre pièces séparées par un couloir transversal débouchant sur un escalier rampe-sur-rampe à repos. La spécificité de Ropraz réside dans le fait que les escaliers ne forment pas une tourelle mais seulement un léger avant-corps en façade, et débouchent sur des couloirs très vastes de même largeur que la cage. Les plafonds en stuc, exceptionnels pour le canton de Vaud, trouvent en revanche de nombreux parallèles en Suisse au début du XVIIIe siècle, notamment au château de La Poya à Fribourg, vers 1700, attribué à Antonio Ragozzi ou Roncati[206]. Y aurait-il un rapport avec le tailleur de pierre Jean ou David Ragutz, qui reconstruisit le pont de Châtillens en 1711 ? L'auteur des plafonds de Ropraz, moins virtuoses que ceux de La Poya, pourrait avoir fait partie d'une même entreprise familiale[207].

Documentation

Sources et bibliographie

Luigi Napi, « Ropraz, château du Bourg-Dessous. Rapport historique succinct et documentation photographique », ms. juin 2009 ; L. Napi, « Ropraz, château du Bourg-Dessous. Suivi archéologique du chantier », ms. jan. 2010 ; Jozef Trnka, « Château de Ropraz. Rapport des sondages », ms. jan. et juin 2010 (SMS).

Plans et vues

Projet de restauration 1988-1989, par Pierre Margot (ACV, PP 549/1050, PP 549/1493, PP 549/220/1).

Le château d'Ussières, passage Voltaire 2 [34]

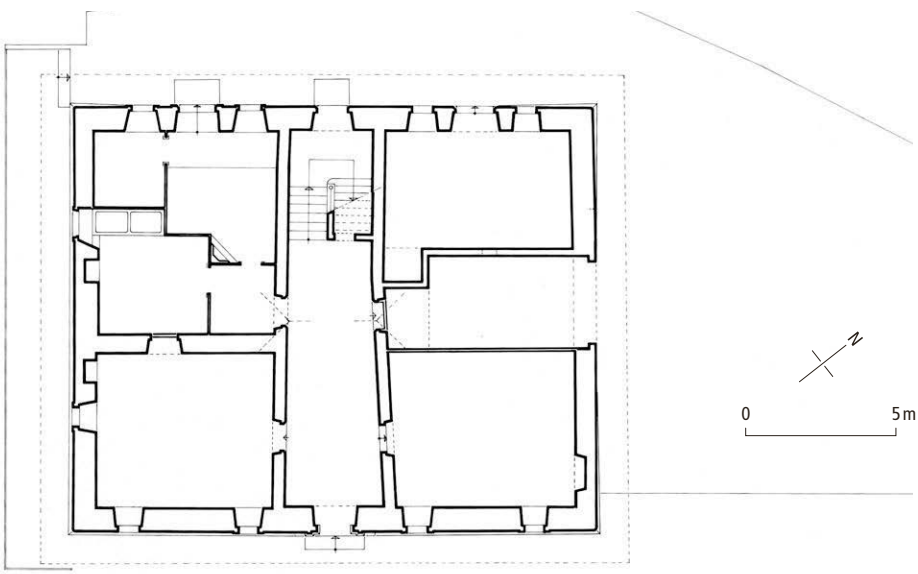
Historique. Aux XVe et XVIe siècles en tout cas, les seigneurs de Ropraz possédaient à Ussières un domaine et une ferme, au sud de la grande route de Lausanne à Moudon qui faisait là un coude pour atteindre le pont sur la Bressonne **FIG. 6**[208]. Cette propriété, aliénée à une époque indéterminée, fut rachetée en 1683 par Abraham Clavel[209]. A la mort d'Abraham, cette part des biens paternels échut au fils aîné, Wolfgang, avec la coseigneurie de Brenles. En 1693, elle comprenait une habitation avec rural contigu, en très mauvais état, ainsi qu'une « carrée » abritant une forge et un four contigu au sud de la forge. Le tout se regroupait à l'intérieur de l'angle dessiné par la grande route de Lausanne à Moudon (nos 24-27 des plans de 1726-1735, fo 14)[210].

Les bâtiments situés en face, au nord de cette route, n'apparaissent, semble-t-il, que vers 1700. A cette époque, Abraham-Philibert Clavel avait acquis les biens des héritiers de son frère Wolfgang, décédé en 1698, ainsi que probablement d'autres terrains à Ussières. Il loua sa forge en 1699, puis son « logis d'Ussières ». D'après le contrat conclu en 1700, le tenancier de cette auberge devait demeurer pendant une année dans une « maison neuve » où Clavel s'engageait à poser des portes, des fenêtres et un fourneau, puis s'installer dans le logis. On peut émettre l'hypothèse que la maison neuve correspond au château actuel dans son état primitif, dans lequel Abraham-Philibert fit ensuite sa résidence[211]. Quant au cabaret, il fut incendié en 1721, avec une grange appartenant au seigneur et deux maisons voisines situées au sud de la route[212]. En 1725, Clavel céda sa part de seigneurie à son neveu à condition que ce dernier règle toutes ses dettes, mais il conserva la propriété des bâtiments d'Ussières, ainsi que le titre de seigneur de Ropraz[213]. C'est probablement à cette période qu'il entreprit la surélévation et la transformation des baies de la maison. Celle-ci apparaît du moins dans son état définitif sur des croquis de 1746-1751 **FIG. 6**[214].

A la mort d'Abraham-Philibert, en 1748, le château et le domaine parvinrent par héritage au petit-fils de Wolfgang, Jacques-Abraham-Daniel Clavel (1717-1771), coseigneur de Brenles, docteur en droit et assesseur baillival à Lausanne. Celui-ci



104



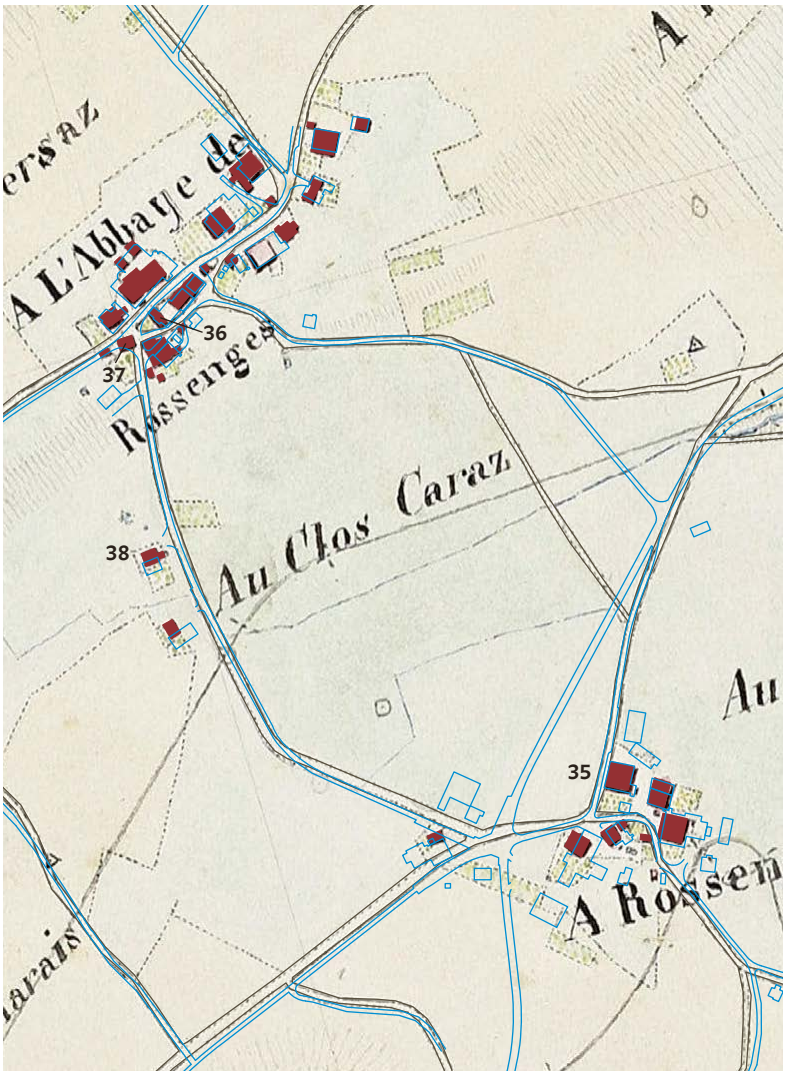
105

FIG. 104 **Ropraz. Château d'Ussières. Vue du sud-est vers 1900, avant la modification du décor des façades dans la seconde moitié du XX^e siècle. Le volume général avec la toiture et le dernier étage date de 1730 environ. La porte d'entrée monumentale, contemporaine de la surélévation, a été créée à l'intérieur de l'arcade de la grange qui occupait la partie médiane de l'édifice antérieur, de 1700 environ. SMS.**

FIG. 105 **Ropraz. Château d'Ussières. Plan du rez-de-chaussée inférieur. Echelle 1:250. Les étroites fenêtres appartiennent à la construction de 1700 environ, tandis que les deux portes axiales, le couloir médian et les escaliers résultent des transformations effectuées vers 1730. Dessin René Tosti, 1992.**

et son épouse Etiennette née Chavannes, qui passaient la belle saison à Ussières, y auraient reçu la visite de Voltaire[215]. Vers 1785, la propriété fut acquise par Henri Chollet, de Moudon, avocat renommé à l'époque bernoise, puis patriote vaudois, président du Tribunal de district et député au Grand Conseil en 1803. Bien qu'il ne semble pas avoir apporté de changements importants aux bâtiments, ce personnage haut en couleur laissa une marque profonde à Ussières, où il se fit enterrer en 1823. Sa fille Henriette Desmeules-Chollet rédigea dans cet endroit plusieurs romans populaires[216]. Le château, resté par alliance aux mains de la famille, subit plusieurs rénovations extérieures et intérieures, particulièrement en 1983 (crépi saumon avec chaînes en harpe) et 2010 (création de plusieurs appartements, arch. LUCIENNE VASSEROT, Pully)[217].

Description. L'analyse archéologique effectuée en 1983 a identifié, sur les quatre faces, une première construction s'élevant jusqu'au-dessus des fenêtres du 1^er étage (hauteur moyenne: 6 m). Ce premier édifice, que l'on pourrait situer vers 1700 d'après les documents historiques, s'ouvrait à l'est par trois portes en plein cintre, une grande dans l'axe débouchant sans doute sur une grange, et deux moyennes. Ces percements alternaient avec les



106

FIG. 106 **Détail de la carte de la commune de Rossenges-L'Abbaye en 1845, avec superposition du cadastre actuel en bleu. Echelle 1:5000. – 35. Grange de 1684. – 36. « Carrée » de 1812. – 37. Première maison de commune (disparue). – 38. Collège de 1834. ACV, GC 1213/1. Géodonnées Etat de Vaud, dessin NOR architectes.**

quatre fenêtres rectangulaires chanfreinées qui ont subsisté FIG. 104. Au-dessus, cinq fenêtres à meneau occupaient l'emplacement des actuelles. A l'ouest, où le terrain est plus élevé, le rez-de-chaussée montre encore sur les côtés deux portes cintrées identiques aux précédentes, à demi enterrées; les fenêtres primitives de ces deux premiers niveaux, simplement rectangulaires, ont subsisté. L'accès à l'étage se faisait par un escalier extérieur conduisant à une grande porte de forme inconnue. Les faces latérales possédaient chacune au moins une fenêtre à meneau dans la moitié orientale de l'étage.

Les éléments visibles aujourd'hui résultent principalement de la seconde étape de construction : le volume coiffé d'une vaste toiture à croupes, l'étage supérieur ajouté ou reconstruit à ce moment-là avec des fenêtres géminées basses à feuillure, les hautes baies simplement rectangulaires des faces est et sud au 1er étage et la porte d'entrée orientale logée dans l'ancien arc de grange. La parenté qui unit cette porte et celle du clocher du temple de Mézières incite à placer ces transformations vers 1730[218]. L'entrée donne sur un couloir à plafond bas, communiquant avec divers locaux utilitaires par des portes ornées d'un étroit chanfrein de 1700 environ FIG. 105[219]. Au fond du couloir, l'escalier rampe-sur-rampe, sur le repos duquel donne la porte d'entrée occidentale, présente une main-courante à barreaux de fer forgé très simple. Il se poursuit en bois depuis le 1er étage. Seule la chambre dite « de Voltaire », située au niveau supérieur, au centre de la façade orientale, montre encore un plafond à panneaux et quelques boiseries de la seconde moitié du XVIIIe siècle.

Rossenges-L'Abbaye

Le territoire de Rossenges-L'Abbaye, dépendant anciennement de la commune de Moudon et de la seigneurie de Syens, ne forme une commune que depuis 1749. Bordé au sud-est et au nord-ouest par les profonds vallons de la Bressonne et de la Mérine, il occupe une position élevée (alt. 662-683 m) offrant des vues sur plusieurs points autrefois stratégiques de la vallée de la Broye et du Jorat FIG. 4. On y a découvert un important groupe de sépultures du Haut Moyen Age au point le plus haut des Côtes-de-Syens, au lieu-dit En Biregard[220]. Plus bas, au nord-est du hameau de Rossenges, un promontoire dit « En Châtillon », défendu par deux ruisseaux parallèles, domine le grand domaine d'origine romaine de Valacrêt (commune de Moudon) et pourrait avoir servi de refuge dans les temps anciens[221].

Le nom de Rossenges (*Rossenge*, 1309 ; *Roscinge,* 1317, etc.), issu d'un nom de personne germanique, remonte sans doute au VIe siècle[222]. En revanche, le nom du hameau supérieur, L'Abbaye, reste inexpliqué et apparaît, à notre connaissance, seulement au milieu du XVIIe siècle[223].

La grange de Rossenges fut dès le début du XIVe siècle propriété d'importantes familles moudonnoises. A la fin du siècle, Jacques et Pierre Arma détenaient à la fois cette grange, que l'on peut localiser dans la partie inférieure du territoire, et une autre située plus haut, à l'emplacement de l'actuel hameau de L'Abbaye. Toutes deux dépendaient d'un fief des nobles de Vulliens qui parvint au XVe siècle aux Cerjat[224].

Ces domaines donnèrent naissance aux hameaux actuels par subdivisions successives dès le début du XVIe siècle. La famille Buttet à laquelle les Arma avaient vendu leur grange en 1426 déjà en conserva la moitié[225]. L'autre passa avant 1512 aux Duboz[226]. Les descendants de ces derniers attirèrent par mariage tous les autres habitants du lieu, à en croire les arguments exposés lors des procédures engagées dans la seconde moitié du XVIIe siècle en vue d'obtenir l'indépendance communale. Ces démarches avaient pour cause principale une utilisation inéquitable des pâturages communs de la part des bourgeois de Moudon[227].

En 1727, l'ancienne propriété des Buttet fut vendue à Jean-Etienne Tapis, châtelain de Syens. Celui-ci revendit immédiatement les terrains situés sur la crête aux « tènementiers » de L'Abbaye et Rossenges, et conserva tout ce qui était au-dessous de la route. Il céda toutefois sa part en 1732 déjà aux Cerjat, qui s'en dessaisirent sans doute peu après par petites parcelles[228]. La scission avec Moudon, obtenue en 1749, ne modifia pas profondément la physionomie de la commune[229].

Les plans de 1740 montrent partout un grand morcellement des propriétés. La disposition générale des bâtiments n'a que peu changé depuis ce moment-là, bien qu'ils aient subi de nombreuses transformations d'usage au cours des siècles et forment un ensemble architectural peu caractéristique. A Rossenges subsiste une partie de la grange probablement originelle **[35]**, à avant-toit soutenu par des bras de force chantournés et dont la porte en charpente montre la date de 1684 et les initiales D T[230]. A L'Abbaye, une très petite « carrée » **[36]** ajoutée vers 1812 en annexe d'une maison paysanne possède des fenêtres à tablettes sur consoles typiques des maisons bourgeoises de cette époque[231].

Quant aux routes, deux modifications majeures sont à signaler. Entre les deux hameaux, la liaison directe sur laquelle donne la maison de commune actuelle n'existait pas en 1740 ; mais elle est antérieure à 1832[232]. En 1894, la correction de la route de Moudon à Hermenches impliqua la création d'un tronçon en droite ligne évitant le hameau de Rossenges. Cette route se poursuit par une étroite corniche pittoresque longeant le sommet des Côtes-de-Syens (entrepreneur Léon Fumey)[233].

Documentation

Plans et vues

Cartes et plans cadastraux. ACV, GC 1213/1, 1845, carte de Rossenges, sig. Louis Marguerat **Fig. 106**. – GB 213/a, 1740, plans de Syens et Rossenges (autre exemplaire, daté 1739 : AC Rossenges, GA 3). – ACV, GB 213/b, 1845-1849.

La première maison de commune et l'école (disparue) [37]

Une maison doit avoir été construite peu après la création de la commune, près du four public figurant déjà sur les plans de 1740 au carrefour sud-ouest du hameau de L'Abbaye. En 1758, la commune fit l'achat du terrain voisin au sud-est de ces deux bâtiments, probablement dans le but de les remanier[234]. Le pommeau de fer blanc conservé dans le collège actuel, provenant vraisemblablement du clocheton de la précédente école, porte la date de 1763 et le nom artistiquement gravé d'Abram-Antoyne Nicod[235]. Cette même année, on acheta à Moudon l'ancienne cloche de la chapelle Saint-Eloi[236]. En 1833, l'édifice, qui servait aussi de chapelle, fut jugé trop petit et irréparable. Il perdit son clocheton en 1861, puis disparut dans les années 1960[237].

Le nouveau collège, route du Collège 13 [38]

Il fut décidé dès le départ d'établir le nouveau collège sur le terrain commun séparant les deux hameaux. Les plans examinés en décembre 1833, dressés par le « régent » Isely de Vulliens et le charpentier Sigismond Mottaz, de Syens, obtinrent l'accord du Conseil académique et servirent de base pour les conventions signées en mai 1834. On s'adressa aux maçons François et Louis Sueur, de Moudon, puis à Jean-Daniel Jaquier, d'Hermenches pour les finitions, au menuisier François-Samuel Mottaz, de Bressonnaz-Dessus, au plâtrier [Baptiste] Bertolini ainsi qu'aux serruriers Simon Grec, David Cornaz et Charles Aberly, de Moudon. On exploita la pierre dure



107

FIG. 107 **Détail de la carte de la commune de Syens en 1829-1830, avec superposition du cadastre actuel en bleu. Echelle 1:5000. – 39. Ancien Clos des Murailles. – 40. Première maison de commune et école. – 41. Four et pressoir communal de 1827. – 42. Collège. – 43. Ancienne grange des dîmes, actuelle maison de commune. – 44. Maison, rue du Village 22. – 45. Maison, chemin du Pressoir 5. – 46. Eglise. – 47. Cure. – 48. Château. – 49. Moulins de Bressonnaz (voir FIG. 52). ACV, GC 1217/1. Géodonnées Etat de Vaud, dessin NOR architectes.**

aux Côtes-de-Syens et la molasse aux Esserts. SIGISMOND MOTTAZ confectionna la charpente et le mobilier scolaire[238]. En 1861, on décida d'y ajouter un clocheton pour remplacer celui de la première école. Le charpentier JEAN MOREL l'exécuta selon son propre projet, inspiré du collège de Riau-Graubon à Corcelles-le-Jorat[239].

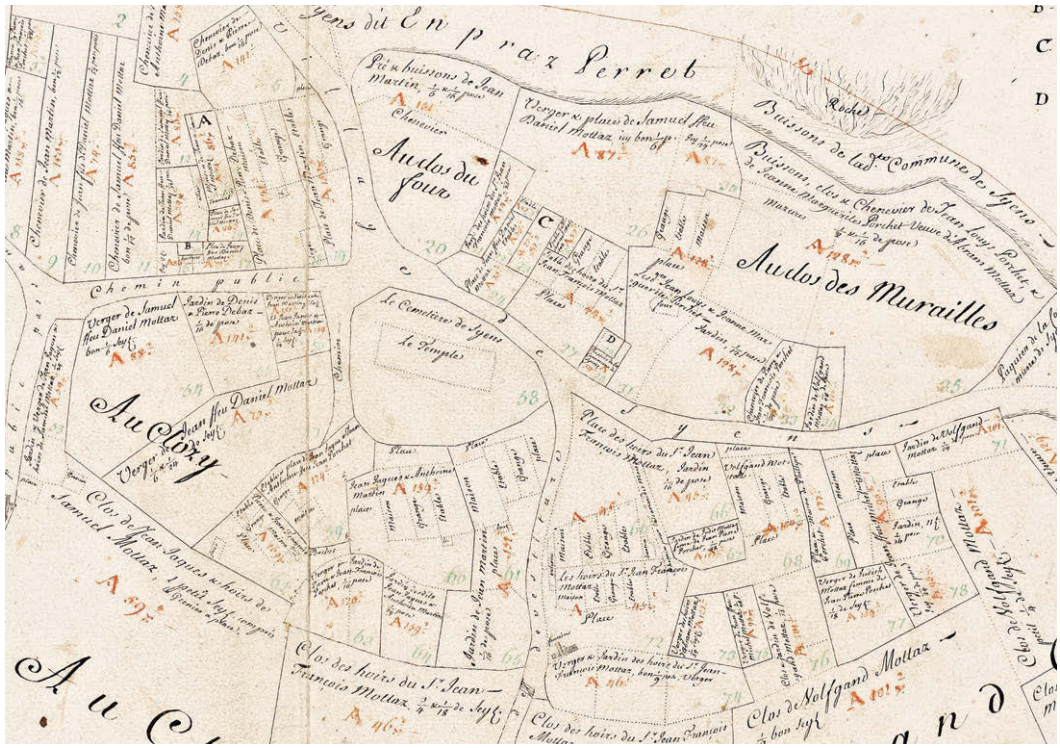
L'édifice de deux axes de fenêtres sur cinq se couvre d'un toit à deux pans, au milieu duquel s'élève un clocheton de plan carré fermé de jalousies. Au rez-de-chaussée, les deux salles sont séparées par un corridor transversal longé par l'escalier droit montant à l'appartement de l'étage.

Syens

Origines et droits seigneuriaux

Le village de Syens s'élève sur la crête dominant au nord-ouest le vallon torrentiel de la Bressonne. Au sud-est, le terrain descend en pente douce jusqu'à la grande route de Lausanne, distante de 200 m environ. Avant la création du tracé actuel vers 1967, celle-ci était plus éloignée encore du village[240]. Elle reliait directement Vucherens au hameau de Bressonnaz, à l'extrémité nord du territoire communal. La position du village, retiré sur la hauteur, la vue dégagée sur la Broye et la proximité du vallon sauvage de la Bressonne laissent penser qu'il a pu avoir une certaine importance stratégique au Haut Moyen Age. Son nom formé d'un suffixe et d'un patronyme germaniques date du VI^e^ siècle environ[241]. Une sépulture renfermant une boucle de ceinture du Haut Moyen Age, découverte en 1881 à l'occasion de la construction d'une route, se trouvait probablement aux Côtes-de-Syens, non loin du cimetière « burgonde » de Rossenges, En Biregard[242].

Syens appartenait en 1018 à l'abbaye de Saint-Maurice (VS). Vers 1260, c'est le donzel Giroud de Syens qui reconnaissait tenir ce territoire en fief noble du comte de Savoie[243]. La famille noble de ce nom n'apparaît plus par la suite. La seigneurie s'étendait aussi sur les villages de Rossenges et d'Hermenches qui appartenaient à la même paroisse, mais elle était très fragmentée. Dans la première moitié du XIV^e^ siècle, les Salamin possédaient à Syens une partie en tout cas de la dîme, des cens prélevés sur le four et le moulin, ainsi qu'une grange (voir *Le château*)[244]. Au début du XV^e^ siècle, Rodolphe Cerjat l'aîné et ses neveux détenaient une part de seigneurie vendue au milieu du siècle précédent par les filles de Christian Corthey. Le fief reconnu à cette même époque par Jaquet de Servion avait probablement la même origine. Les



108

FIG. 108 **Syens. Plan de la partie centrale et orientale du village en 1740, avec l'îlot de l'église et le Clos-des-Murailles, site, peut-être, d'une première maison forte. Au centre, en D, la maison de commune. ACV, GB 213/a, f° 14.**

autres droits seigneuriaux se répartissaient entre Marguerite, fille de Rodolphe Pallière, le notaire Guillaume Chastrey, fils du notaire Perrod de Syens, et les descendants d'Henri Salamin. A cela s'ajoutait le membre de fief comprenant les droits sur Rossenges et L'Abbaye[245].

Entre 1438 et 1458, le tout fut réuni entre les mains d'Humbert Cerjat, personnage puissant et très riche, châtelain de Moudon puis bailli de Vaud, seigneur également de Combremont-le-Petit avec son frère Guy[246]. Peu avant sa mort, en 1487, il fonda une chapelle Saint-Pierre à l'église Notre-Dame de Moudon, en mettant à disposition des quatre chapelains une maison dans cette ville ainsi que sa grange de Syens. Il désigna pour héritier universel son neveu, Louis[247]. Pierre, fils de Louis, détint la seigneurie de 1520 à 1563. Dès ce moment-là, ses biens restèrent subdivisés entre ses deux filles et uniques héritières, Claudine, épouse d'Urbain Dupont, seigneur de Myans en Tarentaise, et Michèle, femme de Jean d'Erlach[248]. Dans les années 1630, ce second lot parvint à Antoine Zehender et à François Crousaz. En 1642, ceux-ci procédèrent à un échange par lequel Crousaz cédait tous ses biens à Syens, y compris sa grange, contre ce que Zehender possédait à Hermenches[249].

Antoine Zehender, bailli de Moudon de 1652 à 1658, devint enfin seul seigneur de Syens après achat de la part de Gasparde de Myans en 1645[250]. Vers 1679, la seigneurie passa à son fils Jean-Rodolphe. A la mort de ce dernier, en 1719, ses biens furent saisis et parvinrent en 1725 à la famille de Cerjat qui conserva la seigneurie jusqu'à la fin de l'Ancien Régime[251].

Développement de la localité

Resté à l'écart des voies de transit, le centre du village n'a pas connu de modification de sa structure. Mis à part les différentes liaisons permettant de rejoindre la route de Lausanne au sud-est, la localité est principalement traversée par le chemin qui se dirige sur le hameau de La Râpe au sud-ouest et sur Bressonnaz au nord-est.

A l'exception des bâtiments situés à l'angle sud de l'église, édifiés ou réédifiés au XIX^e^ siècle, les constructions suivent encore la même disposition qu'en 1830 et constituent un tissu relativement serré. Les plans de 1740 montrent une situation semblable **FIG. 107, 108**.

Les îlots s'articulent autour de l'église. Seul le château – ancienne grange des Salamin – se situe un peu à l'écart, sur le chemin de La Râpe, au sommet de la crête. Dans le noyau villageois, un autre groupe de bâtiments occupe une position analogue en bordure du ravin, au nord de l'église (rue du Village 7-15). Cet endroit, portant le nom de « Clos des Murailles » **[39]** sur les plans de 1740, pourrait avoir accueilli un premier ouvrage fortifié **FIG. 108**[252]. Il était du moins subdivisé en plusieurs parcelles appartenant aux coseigneurs au XV^e^ et au

début du XVIe siècle. En 1456, en effet, le donzel Jean de Servion acensa à Jean Porterat sa moitié de « cheseau et de murailles » limitée au nord-ouest par la vallée et, au nord-est, par l'autre moitié du même cheseau détenu par Humbert Cerjat[253]. Ce demi-cheseau « muré », déjà reconnu en fief noble par Jaquet de Servion en 1405, est encore cité en 1525[254].

La commune possédait déjà en 1740 une « maison » [40] surmontant un pressoir et un four FIG. 108[255]. L'édifice, qui servait aussi d'école, fut remanié vers 1777[256] puis en 1830, après déplacement du four dans un nouveau bâtiment en 1827 [41][257]. Il passa en mains privées en 1844 (rue du Village 11)[258]. En 1842, la commune décida en effet de construire un nouveau collège [42] sur un terrain en bordure du village (rte de l'Ancien-Collège 1)[259]. Les plans élaborés par le maître maçon PIERRE-DANIEL JAQUIER, d'Hermenches, furent approuvés en avril 1843 par le Conseil de l'instruction publique moyennant quelques petites modifications demandées par l'architecte ACHILLE DE LA HARPE[260]. L'année suivante, PIERRE-DANIEL JAQUIER assuma les ouvrages de maçonnerie, SIGISMOND et DAVID MOTTAZ, de Syens, ceux de charpente et de menuiserie[261]. L'intérieur subit des rénovations en 1937 et 1982-1983 et l'extérieur en 1957[262]. L'actuelle maison de commune [43] a été aménagée en 1999 dans une maison paysanne reconstruite en 1830 (ch. du Pressoir 1)[263].

Au centre du village subsistent d'intéressantes demeures construites entre le XVIIe et le début du XIXe siècle. Celle située à l'est de l'église (rue du Village 22) [44] montre encore plusieurs baies chanfreinées. Un escalier extérieur protégé par un profond avant-toit conduit à une porte d'entrée en plein cintre millésimée 1724 et présentant les initiales I D G. A l'intérieur, d'élégantes consoles en pierre, moulurées en cavet, soutenaient autrefois le plafond du 1er étage[264].

La rangée située entre l'église et le château comprend à sa tête l'actuelle maison de commune (ch. du Pressoir 1), qui occupe l'emplacement de la grange des dîmes [43] vendue par les Cerjat en 1727[265]. Le bâtiment contigu, propriété de Denis et Pierre Débaz en 1740, montrait jusque vers 1990 de beaux bras de force ornés de torsades ou de triangles posés sur la pointe, datés de 1747, semble-t-il[266]. L'immeuble de l'extrémité sud-ouest [45] (ch. du Pressoir 5), édifié en 1807, constituait, avant sa brutale rénovation en 1990, un bel exemple de façade richement décorée, dans le genre de celles que l'on trouve également à Hermenches et Corcelles-le-Jorat; ce pourrait être l'œuvre d'un maçon JAQUIER, à en juger par les initiales I F I figurant sur la porte de grange[267].

Hors du village, les plans de 1740 signalent trois fermes foraines[268]. Le hameau de Bressonnaz, dont le territoire se répartit entre les communes de Syens, Vulliens et Moudon, au confluent de trois rivières, se caractérise par ses moulins et ses ponts. Le pont Morin, reconstruit en pierre en 1543, enjambait la Bressonne près du moulin seigneurial de Syens. Deux autres furent construits entre 1698 et 1701 sur la Broye et sur le Carrouge[269].

Documentation

Plans et vues

Cartes et plans cadastraux. ACV, GC 1217/1, 1829-1830, carte de Syens établie d'après les plans sig. BENJAMIN BURNIER FIG. 107. – GB 213/a, 1740, plan de Syens et Rossenges. – GB 217/a, 1829-1830. – GB 217/b, 1910-1911.

L'église, rue du Village 18 [46]

Historique. L'église paroissiale attestée dès 1228 fut donnée en 1231 par l'évêque Boniface aux clercs de la chapelle Saint-Michel de la cathédrale de Lausanne. Le droit de présentation du curé passa par la suite aux chanoines de la chapelle Saint-Nicolas, à en croire la visite épiscopale de 1453. Selon ce document, l'église possédait, à côté du chœur et du maître-autel, un autel secondaire qu'il fallait encore consacrer. Les visiteurs demandèrent également de réparer les verrières du chœur et de repeindre l'« image » de saint Martin[270]. C'est probablement à ce saint, l'un des patrons des sanctuaires les plus anciens du Moyen Age, qu'était dédiée l'église.

A la Réforme, Syens devint annexe de Moudon. La paroisse ne se reconstitua qu'en 1769, avec les communes d'Hermenches, Rossenges et Vucherens. Les transformations effectuées à l'époque bernoise restent mal documentées. Une poutre ornée de rosaces sculptées, utilisée en remploi sous la galerie, présente la date, retaillée, de 1610. En 1741 eurent lieu des réparations assez importantes s'élevant à près de 4000 florins. En 1786, la foudre endommagea l'édifice, particulièrement la tour et les fenêtres. L'architecte ABRAHAM BURNAND recommanda une reconstruction complète, à l'exception du chœur dont l'entretien incombait au gouvernement, et un élargissement de la nef. Le devis atteignant 9500 florins incluait la fonte d'une nouvelle cloche en remplacement des anciennes, trop petites. Les travaux se terminèrent à la fin de l'année 1787[271]. En 1793, la commune de Syens fit poser à ses frais une horloge[272]. Le cimetière entourant l'église ayant été abandonné en 1832, le mur de terrasse au sud-est fut reconstruit un peu en retrait en 1843[273].

La restauration entreprise en 1897 doit sans doute beaucoup à la personnalité du pasteur Charles Ruchet, bien connu pour ses études historiques et sigillographiques[274]. Le projet présenté en octobre 1896 par l'entrepreneur moudonnois Ernest Bertolini fut mis en œuvre l'année suivante sous la supervision de l'archéologue cantonal Albert Naef. Outre le rafraîchissement général prévu au départ, on décida de dégager les anciennes baies du chœur apparues lors du piquage et de reconstituer la fenêtre axiale, tout en conservant à chacune des parties de l'édifice son caractère original (maçonnerie par Bertolini, charpente par Aimé Mottaz, menuiserie et lambrissage par Daniel Mottaz et [NN] Marti, de Moudon, table de communion Imperiali)[275]. Restaurations en 1932 et 1999[276].

Description. L'église frappe tout d'abord par sa position sur un petit tertre, ce qui la rend visible de loin, malgré sa situation au centre du village. Avant 1787, elle se composait d'un chœur et d'une nef de même largeur et s'étendait sur une longueur équivalant à l'actuelle **fig. 108**. Si l'on en croit une vue schématique de 1751, elle aurait possédé un clocher assez massif, placé à l'une des extrémités[277].

Avec son clocheton ajouré chevauchant le toit à demi-croupe, la nef de 1787 se rattache aux chapelles élevées dans la région du Jorat au XVIIIe siècle. Elle se distingue par ses chaînes d'angle en harpe qui présentent, du côté du chœur, un traitement particulièrement soigné, avec une arête en quart-de-rond couronnée d'un amortissement **fig. 109**. Les quatre grandes fenêtres en plein cintre des faces latérales ont un encadrement de molasse creusé d'une feuillure. Les deux portes en arc délardé s'ouvrent à l'ouest et au sud (selon l'orientation théorique situant le chœur à l'est). L'entrée occidentale, en grès coquillier, montre la date de 1787 précédée des lettres A D qui pourraient correspondre aux initiales du maçon [Jean-]Abraham Deytard, de Moudon[278].

Le chœur, coiffé depuis le XVIIIe siècle d'une toiture à demi-croupe, remonte au XIIIe ou au XIVe siècle. Sa face sud ne prend jour que par deux baies étroites, en forme d'archères chanfreinées. Celle au nord comprend une petite porte en arc brisé, le tout en tuf comme les chaînes d'angle. La fenêtre axiale, en molasse, date de 1897. D'après Naef, elle reprend la forme de la baie originelle, dont les vestiges avaient subsisté malgré le percement d'une fenêtre en arc surbaissé au XVIIIe siècle. Le motif rare des deux lancettes et de l'oculus chanfreinés ajourant une dalle de molasse appartient au type le plus primitif, annonciateur des véritables remplages gothiques. Il peut donc être daté, stylistiquement, des environs de 1300[279].



109

fig. 109 Syens. Eglise. Vue du nord. Le chœur de la fin du XIIIe ou du début du XIVe siècle, muni d'une nouvelle toiture au XVIIIe siècle, et la nef entièrement reconstruite en 1787. Photo Claude Bornand, 2009.

L'intérieur de l'édifice est encore marqué par la restauration, relativement respectueuse, de 1897. Dans le chœur, celle-ci a dégagé deux embrasures de fenêtre au sud, de plan trapézoïdal et couvertes d'un linteau. De ce même côté se voient une crédence et la piscine liturgique située sous l'une des baies, toutes deux à linteau sur coussinets. Une petite armoire du même type se trouvait au nord. La voûte en berceau, en tuf appareillé, dessine un arc brisé bien marqué **fig. 110**. On y remarque l'orifice de quatre pots de résonance. Ces ustensiles de céramique du XIIIe ou du XIVe siècle, en pâte grise non vernissée, furent noyés dans la maçonnerie avec l'intention d'améliorer l'acoustique du lieu.

La nef communique avec le chœur par un arc en molasse non mouluré reposant sur des impostes, sans doute reconstruit ou remanié au XVIIIe siècle. A l'ouest, deux poteaux de chêne chanfreinés soutiennent à la fois le clocheton et la galerie munie d'une balustrade de bois découpé. Un lambrissage en bois naturel, de 1898, revêt le bas des parois et le plafond à l'impériale. A l'origine, les murs semblent avoir eu pour seul décor des encadrements de fenêtres gris clair se détachant sur un enduit ocre jaune; au sud-est, une inscription commémore le sermon prononcé par le pasteur Jacques-Louis de Vallière lors de la dédicace du 25 novembre 1787.



110

FIG. 110 **Syens. Eglise. Le chœur restauré en 1897-1898, avec la fenêtre axiale refaite à l'identique, la voûte en quartiers de tuf laissant apparaître les orifices des pots de résonance et les lambris réutilisant en partie d'anciens bancs. Photo Claude Bornand, 2009.**



111

FIG. 111 **Syens. Eglise. Banc seigneurial disposé dans l'angle nord-est de la nef, de 1700 environ. Photo Claude Bornand, 2009.**

Le mobilier. La chaire, de style Louis XV, a conservé son abat-voix portant le millésime de 1787. Un bel ensemble de bancs occupe le chœur et l'angle nord-est de la nef **FIG. 111**. Malgré quelques variations dans les détails du décor, ils paraissent tous dater de la fin du XVII^e^ ou du début du XVIII^e^ siècle, mais leur disposition a subi un profond remaniement lors de la restauration de 1897. Auparavant, ils constituaient une série de hauts bancs à accotoirs tapissant la paroi du fond du chevet ainsi que deux bancs fermés, situés contre la paroi nord du chœur et dans l'angle nord-est de la nef; l'un d'eux correspond certainement à celui que Jacques-Etienne Clavel, seigneur de Seppey, fit confectionner en 1692, et l'autre, au banc du seigneur d'Hermenches, déplacé lors de la reconstruction de 1787[280]. Ces ouvrages de menuiserie ont pour caractéristiques communes des panneaux rectangulaires à moulures bien profilées, des corniches sous-tendues tantôt de denticules, tantôt de frises d'oves, des entablements garnis de modillons frappés d'une pointe de diamant ou d'une rose. Deux jouées présentent des découpes chantournées et festonnées typiques des environs de 1700[281].

L'orgue. Orgue de 1990 par la manufacture FÜGLISTER, à Grimisuat.

Les vitraux. Les vitraux posés en 1898 par [CHARLES] KUNZ comprennent quatre verrières non figuratives dans la nef. A cela s'ajoute une scène biblique exécutée par le peintre-verrier EDOUARD HOSCH dans la baie axiale du chœur **FIG. 112**. Cette scène, qui représente le dialogue de Jésus avec la Samaritaine au puits de Jacob, s'inspire d'un dessin de GUSTAVE DORÉ, dont la Bible illustrée a été publiée en 1866[282].

Les cloches. Cloche de 1787, par JOSEPH-DÉSIRÉ ROGNON, de Romont[283] (do 4, diam. 72 cm), feuilles d'acanthe, guirlandes et pendentifs, six anses ornées de têtes, nom du fondeur. – Cloche de 1862, par la fonderie TREBOUX, de Corsier-sur-Vevey (fa 4, diam. 56 cm), guirlandes de fleurs et flammèches, sceau du fondeur[284].

La vaisselle liturgique. Deux coupes en argent (h. 14 cm; diam. 8 cm), à calice légèrement évasé en tulipe orné d'une résille, première moitié du XVII^e^ siècle, d'origine probablement zurichoise[285]. – Plat « cardinal » en étain (diam. 44,5 cm), sans doute celui commandé en 1677 au potier [ABRAHAM ou PIERRE] GRIVILLET, de Moudon[286]. – Paire de semaises en étain (h. 31 cm; diam. 14 cm), à panse et col circulaires, XVIII^e^ siècle [peu après 1769 ?], par P. A. BREUIL. – Aiguière en argent (h. 14 cm; diam. 7 cm), par PHILIBERT POTIN, de Lausanne, XVIII^e^ siècle, offerte par le pasteur G[eorges] Chatelanat en 1825[287].



112

FIG. 112 **Syens. Eglise. Vitrail de la baie axiale du chœur, signé Edouard Hosch, 1898. Photo Claude Bornand, 2009.**

La cure, chemin du Pressoir 11 [47]

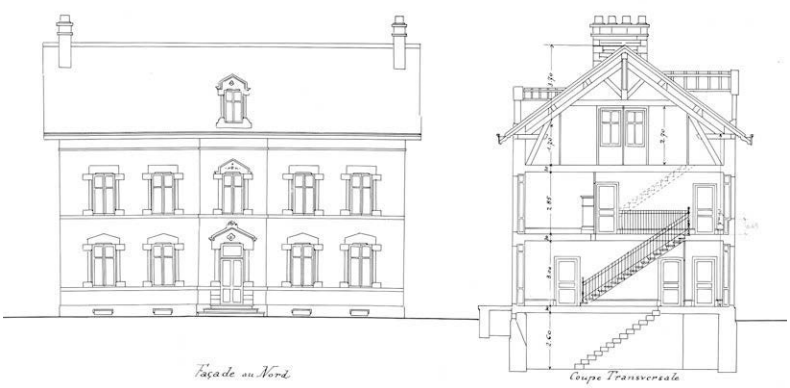
Le curé de Syens, dont le sceau se retrouve sur de nombreux actes passés à Moudon entre 1303 et 1333, semble avoir été également le chef de la chancellerie du bailli de Vaud au début du XIVe siècle[288]. Après suppression de la paroisse à la Réforme, la cure fut vendue en 1542. Elle existait encore au milieu du XVIIe siècle et se situait près de l'entrée occidentale de l'église[289].

Dès 1536, Syens fut desservi par le diacre de Moudon. Le projet de construire une cure au village en 1656, puis celui d'acheter le château en 1748 restèrent sans lendemain. Le décret de 1837 ordonnant l'établissement d'une cure à Syens n'eut pas plus de suite, la paroisse ayant été supprimée entre 1848 et 1864[290].

Le poste fut repourvu en 1873, mais ce n'est qu'avec l'entrée en fonction du pasteur Ruchet, en 1885, que les projets de construction se firent plus concrets. Devant l'impossibilité de trouver au village une maison qui convienne au logement d'un pasteur[291], le gouvernement se résolut à édifier une cure neuve sur un terrain mis à disposition par les communes. Le Département demanda des plans à l'architecte Jaques Regamey, de Lausanne, en janvier 1890. Le projet daté du 12 avril fut adopté en mai et mis en œuvre immédiatement. Au printemps 1891, on ajouta au programme quelques ouvrages supplémentaires, principalement une dépendance pour buanderie et bûcher et des murs de clôture[292]. Les travaux furent adjugés à l'entrepreneur en maçonnerie Edouard Duplan, de Chexbres, aux charpentiers Jean-Louis Mottaz et fils, de Syens, au serrurier Aloïs Steck, de Moudon, au menuisier Jules Tarin, au vitrier E[rnest] Wagenländer et au plâtrier-peintre Jacques Ratti, de Lausanne. On fit venir la molasse des carrières de Châtillens, les



113



114

FIG. 113 **Syens. Chemin du Pressoir 11, cure. Vue du nord. Les chaînes en ciment ajoutées en cours d'exécution accentuent les verticales et donnent une impression d'étirement en hauteur. Photo Claude Bornand, 2009.**

FIG. 114 **Syens. Chemin du Pressoir 11, cure. Projet présenté par Jaques Regamey en 1890 (copie de 1897). Façade principale au nord-ouest et coupe transversale. Les élévations proposées offraient un parfait équilibre entre les horizontales et les verticales. ACV, S 34.**

parquets de Goldbach près Berthoud et le papier peint de Romanshorn (manufacture J. BOMMER). Pour le chauffage, on commanda un poêle en catelles pour la chambre à manger à AUGUSTE DUBRIT, de Moudon, six fourneaux ronds en fer de tailles différentes à STECK, et une cheminée portative pour le salon à ADOLPHE CUÉNOUD, poêlier à Lausanne[293]. Restaurations en 1953 et en 1988[294].

Les façades suivent le projet adopté en 1890 **FIG. 114**, sauf que le décor sculpté des baies axiales nord n'a pas été réalisé. On a en revanche ajouté, en cours de chantier, quatre chaînes d'angle ainsi que des pilastres de ciment de part et d'autre de l'avant-corps d'entrée **FIG. 113**[295]. L'intérieur, spacieux, abrite huit chambres, sans compter celles du comble ni la salle de catéchisme occupant l'angle nord-ouest du rez-de-chaussée, en face de la cuisine. Le vestibule d'entrée communique par de belles portes garnies de verres gravés avec le vaste corridor axial traversant et avec les escaliers à rampe droite. Les pièces principales ont conservé leurs appuis et leurs embrasures boisées à panneaux. Au galetas se trouvent encore l'un des fourneaux cylindriques et la cheminée portative de 1891.

Le château, chemin du Pressoir 4 [48]

Ancienne grange seigneuriale au Moyen Age puis modeste château reconstruit en bonne partie en 1643-1646, l'édifice est redevenu une maison paysanne au XIXe siècle. L'intérieur a conservé néanmoins un intéressant décor peint des années 1680 qui témoigne du statut social des propriétaires, la famille Zehender de Berne.

Historique

L'analyse archéologique partielle effectuée lors de la restauration de 2000 a identifié les vestiges d'un important édifice médiéval dont les maçonneries ont subsisté dans les façades nord-ouest et nord-est **FIG. 116**. Cette construction peut être datée entre la fin du XIIe et le début du XIVe siècle. Elle correspond vraisemblablement à l'ancienne grange seigneuriale appartenant en 1329 à Henri Salamin, bourgeois de Moudon, et qui fut partagée entre ses fils Jean et Conon en 1334[296]. En 1359, Jean Salamin céda à son fils Louiset sa maison de Syens ainsi que les cens dus pour le moulin et le four[297]. Le tout passa à la famille Cerjat au milieu du XVe siècle.

Dans la reconnaissance de son fief noble en 1525, Pierre Cerjat détient une maison et une grange qui avaient appartenu aux héritiers de Louiset Salamin, située au nord du lieu-dit Champ-Girod[298]. Ces bâtiments semblent se confondre avec la grange qu'Humbert Cerjat avait donnée en 1487 aux desservants de la chapelle Saint-Pierre fondée par lui à l'église Notre-Dame de Moudon. Ces derniers y avaient fait alors des rénovations. En 1536, Pierre Cerjat l'acensa à Pierre Porchet, avec droit d'y construire un four pour son usage privé[299].

Des travaux furent entrepris vers 1624, à en juger par la date de la poutraison inférieure de la partie arrière (nord-ouest). La reconstruction la plus importante intervint entre 1643 et 1646 (datation dendrochronologique de la grange et de la poutraison inférieure de la partie sud-est de l'habitation). Cette étape coïncide avec la réunification de la seigneurie entre les mains d'Antoine Zehender. Dans l'échange qu'il fit en 1642 avec François Crousaz, ce dernier lui céda sa grange de Syens; il s'agissait vraisemblablement de celle qui avait été donnée aux chapelains de Saint-Pierre.



115



116

C'est en tout cas bien la propriété acensée par Pierre Cerjat à Pierre Porchet en 1536 que Zehender reconnut tenir en mains propres et en fief noble en faveur de LL.EE. de Berne en 1654[300]. Elle doit donc avoir servi de maison seigneuriale depuis sa reconstruction.

En 1663, Zehender conclut avec le gouvernement bernois un échange qui lui permit d'établir le siège de ses seigneuries de Syens et de Bussy dans sa résidence à Moudon[301]. Vers 1679, ce dernier édifice fut hérité par son fils cadet Jean-Louis, tandis que l'aîné, Jean-Rodolphe, gouverneur de Bonmont de 1677 à 1683, devenait seigneur de Syens[302]. Celui-ci réinstalla donc le siège de la seigneurie au village. A cette occasion, il fit exécuter un important décor peint dans l'habitation. La « maison seigneuriale » reconnue en 1685 se complétait d'un four (ch. du Pressoir 2) et d'un grenier[303]. Elle fut par la suite saisie pour cause de dettes et attribuée en 1725 à la famille de Cerjat, avec le reste de la seigneurie. Le domaine fut systématiquement vendu en plusieurs parcelles durant les années qui suivirent[304]. Sigismond de Cerjat, seigneur de Bressonnaz et de Syens, puis son fils Maximilien conservèrent le château, bien que la famille se soit établie principalement à Moudon, à Vevey, puis à Lausanne[305].

Peu avant 1802, le bâtiment fut vendu à deux propriétaires, Jean-Daniel et Jean-François Mottaz. C'est probablement alors, ou seulement en 1841, que l'on créa de nouvelles fenêtres au rez-de-chaussée ainsi qu'un escalier intérieur montant au 1er étage et empiétant sur l'écurie. Le four actuel date probablement aussi de cette époque. La part de Jean-François Mottaz passa à Jean-Philippe Porchet avant 1829. Des travaux sont attestés pour l'ensemble du bâtiment entre 1841 (date sur le fourneau du 1er étage) et 1843. Jules Porchet regroupa les deux propriétés en 1913, puis fit exécuter des réparations en 1915[306]. La restauration entreprise en 2000 eut principalement pour but de remettre en valeur l'état du XVIIe siècle, particulièrement en dégageant l'important décor peint dissimulé derrière les boiseries du XIXe siècle (arch. Gilbert Grin).

Description

Le bâtiment forme un grand rectangle (16 × 22 m env.) implanté au bord du ravin de la Bressonne. Ses façades nord-ouest et nord-est ont conservé, sur une hauteur de trois à quatre mètres, des maçonneries médiévales épaisses d'environ 1,20 m **fig. 116**. La façade sud-est a été reconstruite, peut-être un peu plus en avant, en remployant des matériaux préexistants **fig. 115**.

Le rural coiffé d'un toit à demi-croupes, daté de 1643-1646 par la dendrochronologie, possède une très belle structure à poteaux de chêne **fig. 117, 118**, une porte de grange décorée et des bras de force chantournés soutenant le profond avant-toit.

L'habitation, particulièrement haute et étroite, dispose son faîte perpendiculairement à celui du rural. Les deux pignons, revêtus de planches verticales, résultent d'une probable réfection de la charpente vers 1841. Les sablières à extrémités chantournées qui font saillie sur la façade principale devaient soutenir au XVIIe siècle plutôt un avant-toit en berceau sommé d'une demi-croupe[307]. Cette façade date sans doute de 1643-1646, comme la poutraison de la partie antérieure de l'édifice. Elle montre encore au 1er et au 2e étage des fenêtres en triplet, à chambranles creusés d'une feuillure et

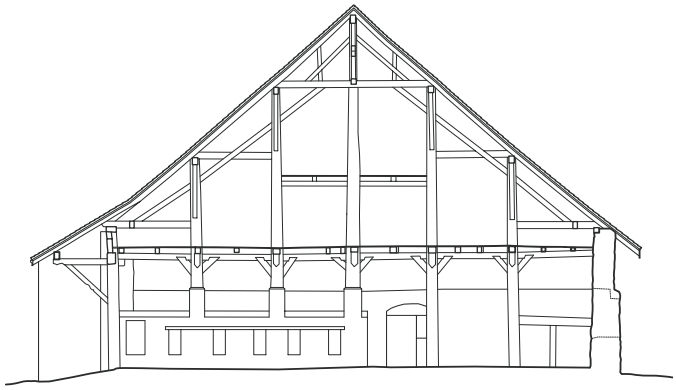
fig. 115 Syens. Château. Vue depuis l'est à la fin de la restauration. Malgré la transformation du rez-de-chaussée et de la toiture, la façade principale montre encore deux groupes de fenêtres en triplet de 1643 environ. Au 1er étage, la fenêtre de gauche était une porte donnant accès aux niveaux supérieurs. Le four a été ajouté au début du XIXe siècle. Photo Fibbi-Aeppli, Grandson, 2001.

fig. 116 Syens. Château. Vue depuis le nord avant restauration. La chaîne d'angle nord en gros blocs de tuf, l'appareillage en arêtes de poisson, de tradition romane, et une baie en forme de courte archère renvoient à une époque située entre la fin du XIIe et le début du XIVe siècle. Photo Fibbi-Aeppli, Grandson, 1999.

FIG. 117 **Syens. Château. Coupe transversale sur la grange de 1643-1646. Echelle 1:250. Dessin NOR architectes et Archéotech, 2009, sur la base des plans G. Grin, 2000.**

FIG. 118 **Syens. Château. Coupe longitudinale. Echelle 1:250. Au 1er étage du logement, la paroi du corridor d'entrée primitif a été déplacée sur la droite, au détriment de la salle peinte. Dessin NOR architectes et Archéotech, 2009, sur la base des plans G. Grin, 2000.**

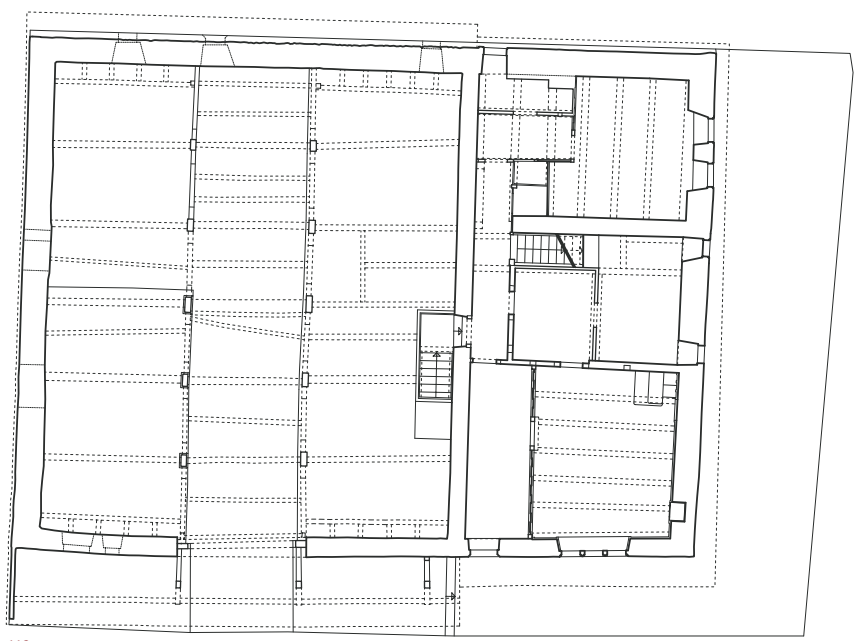
FIG. 119 **Syens. Château. Plan du 1er étage. Echelle 1:250. Au sud-est, la pièce principale abritant le plafond peint a diminué de largeur au XIXe siècle, lorsque l'on a transformé le couloir d'accès en une petite chambre. Dessin NOR architectes et Archéotech, 2009, sur la base des plans G. Grin, 2000.**



117



118



119



120

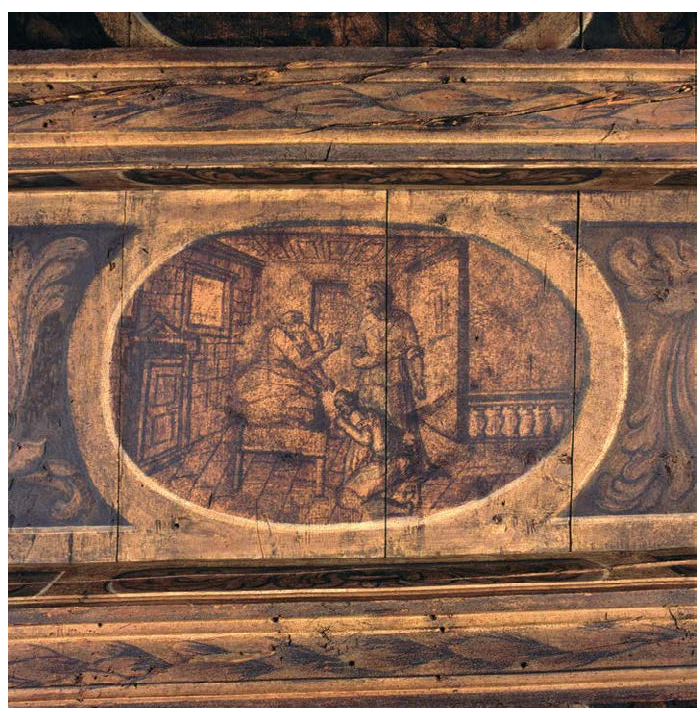
FIG. 120 **Syens. Château. Plafond peint de la salle occupant l'angle nord du 1er étage, des années 1680. Photo Claude Bornand, 2009.**

FIG. 121 **Syens. Château. Salle sud-est du 1er étage. Paroi intérieure et plafond ornés d'un décor des années 1680. A l'origine, les arcades feintes ornées de feuillages masquaient la structure des colombages. Les rinceaux étaient verts et rouges sur fond bleu. Le fourneau en molasse daté de 1841 a remplacé un poêle plus ancien. Photo Claude Bornand, 2009.**

FIG. 122 **Syens. Château. Plafond peint de la salle sud-est du 1er étage, vers 1680. Bénédiction de Jacob par son père Isaac. Photo Claude Bornand, 2009.**



121



122

d'un cavet, reposant sur une tablette constituée d'un tore sous-tendu d'une doucine. Avant le percement des fenêtres rectangulaires au XIXe siècle, le rez-de-chaussée s'ouvrait par un triplet identique. Ce niveau était probablement destiné aux fermiers tandis que les autres étaient réservés aux maîtres. L'accès à l'étage se faisait par une porte à accolade aujourd'hui transformée en fenêtre, desservie par un escalier extérieur longeant peut-être le rural. La façade arrière se complétait d'une galerie. Sur le côté nord-est, une fenêtre géminée, de même modénature que les triplets de la face orientale, éclaire la salle arrière du 2e étage.

A l'intérieur, la même subdivision tripartite se retrouve à chaque niveau avec, à l'origine, une cuisine au centre du rez-de-chaussée et du 1er étage. Le 2e, inhabité depuis longtemps et non encore restauré, ne renferme que quelques cloisons de planches et des compartiments à grain. Primitivement, le 1er étage était traversé par un corridor reliant la porte d'entrée à celle qui débouchait sur la galerie de latrines **FIG. 119**. Lors de la création de l'escalier intérieur dans l'écurie, ce couloir a été élargi dans sa moitié sud-est, afin de créer une petite chambre. Les deux pièces principales ont conservé l'essentiel de leur aménagement seigneurial, c'est-à-dire leur décor peint.

Ce décor, qui semble être dû à un même artiste, a sans doute été créé pour Jean-Rodolphe Zehender, peu après que la maison soit redevenue le siège de la seigneurie de Syens. Le millésime 168[?] se voit en effet au-dessus de la porte occidentale du corridor. Dans la salle arrière, les solives du plafond sont décorées de longs cartouches à extrémités semi-circulaires, peints en faux marbre, tandis que les entrevous présentent des rinceaux polychromes ponctués d'élégantes fleurs stylisées se détachant sur un fond blanc **FIG. 120**. Sur les murs subsistent uniquement quelques cartouches identiques meublant l'espace entre les poutres, ainsi qu'un vestige de faux marbre sur l'arc sommant l'embrasure de l'ancienne fenêtre à meneau.

Dans la salle sud-est, les parois étaient entièrement recouvertes d'arcades feintes sur colonnes, garnies de draperies. Seule une partie a pu être dégagée et l'on ignore s'il y avait des scènes figuratives. Le plafond a souffert d'un épais dépôt de fumée qui a sensiblement modifié la palette originale **FIG. 121**. Les solives moulurées présentent sur leur face inférieure des frises de laurier et, sur leurs côtés, des rinceaux que l'on retrouve aussi sur les entrevous. Au centre – par rapport à la largeur originelle de la pièce – se succèdent six médaillons représentant pour la plupart des scènes de l'Ancien Testament. On peut identifier, de l'intérieur vers l'extérieur : un paysage, la bénédiction de Jacob par Isaac **FIG. 122**, Joseph et la femme de Putiphar, la lutte de Jacob avec l'ange, et David surprenant Bethsabée au bain ; une dernière scène est aujourd'hui illisible.

Si les motifs des arcades feintes et des draperies appartiennent à une tradition très répandue à la fin du XVIIe siècle, la présence de sujets historiés sur les plafonds peints vaudois de cette époque est tout à fait exceptionnelle[308]. Le choix de scènes bibliques est peut-être à mettre en relation avec une fonction particulière de la pièce, qui aurait pu servir de salle de justice. Le style, l'habileté de l'exécution et la manière particulière de poser les ombres dans les motifs végétaux rappellent l'œuvre du peintre [Jean ?] Meyer, de Zurich, attesté dans la région vers 1690-1700[309].

Documentation

Sources et bibliographie

Christian Orcel, Jean Tercier, Jean-Pierre Hurni, « Château de Syens » (LRD 99/R5015), ms. 27 déc. 1999 ; Olivier Feihl, « Château de Syens. Analyse archéologique des façades », Archéotech, ms. mai-juin 2000 (avec photos et relevés) ; Eric-J. Favre-Bulle, « Château de Syens. Décor peint, plafonds et parois. Devis et propositions d'intervention », Atelier Saint-Dismas, ms. 4 sept. 2000 ; Brigitte Pradervand, « Château de Syens. Bref rapport d'expertise des décors peints mis au jour par l'Atelier Saint-Dismas », ms. 2 juin 2001 ; E.-J. Favre-Bulle, « Château de Syens. Décor peint, travaux de conservation et de restauration. Rapport d'intervention », Atelier Saint-Dismas, ms. 19 nov. 2001 (SMS).

Plans et vues

Photographies Fibbi-Aeppli (coll. Gilbert Grin, Moudon). Pendant travaux (1999). – Plafonds peints avant restauration (fév. 2001). – Après travaux (oct.-nov. 2001).

Les moulins de Bressonnaz, Les Moulins 2-6 [49]

Le moulin dépendant des seigneurs de Syens attesté dès 1358 se situait sur la rive droite de la Bressonne, entre la rivière et la route. Il fut transféré avant 1525 à son emplacement actuel, sur la rive gauche, près du pont Morin. A cette date, il était reconnu par Jacques Cerjat, seigneur de Denezy, en faveur de Pierre Cerjat, seigneur de Syens[310]. Philippe Cerjat abergea en 1607 le moulin, la scie et le battoir à Antoine Dutoit, tisserand, qui vendit le tout à Pierre Jaquier en 1623[311]. En 1692,



123

FIG. 123 **Syens. Les Moulins 2-6, moulins de Bressonnaz. Vue de l'est depuis la route de Chavannes. Le site s'est considérablement développé au cours du XIX^e siècle, avant de cesser toute activité industrielle au milieu du siècle suivant. Au centre, le moulin d'origine médiévale, reconstruit au XVIII^e siècle, puis en 1867-1875, accompagné d'une remise de 1852, d'une « carrée » de 1840 environ et d'une scierie devenue hangar vers 1900. A l'arrière-plan, le moulin supérieur de 1803, agrandi en 1898, et son rural de 1857 au bord de la rivière. Photo Claude Bornand, 2011.**

Jean-François Cerjat, seigneur de Denezy, chassa son abergataire, le meunier François Jaquier, sous prétexte qu'il avait mal entretenu les bâtiments, quoique celui-ci ait construit une grange à côté du moulin[312]. Les Cerjat se dessaisirent définitivement de cette propriété en 1750. Le moulin passa aux meuniers Gavillet en 1774[313]. Ceux-ci reconstruisirent le moulin lui-même (ECA 82) vers 1780, puis transformèrent le battoir situé en amont sur le canal en un second moulin vers 1803 (ECA 78)[314]. Ils élevèrent encore plusieurs dépendances FIG. 123[315].

En 1846, cette grande propriété fut partagée entre les fils de Jean-Daniel Gavillet. La partie supérieure passa à Jean-Louis Gavillet, puis à François-Daniel Mottaz en 1855. En 1857, ce dernier répara le moulin (ECA 78) que ses fils Victor et Héli développèrent considérablement en 1898.

La partie inférieure du domaine parvint à Jean-Pierre Gavillet, qui reconstruisit partiellement la façade sud-est en 1864 (ECA 82). Nouveau propriétaire depuis 1867, François Gilgen agrandit le bâtiment principal. Son successeur Ami Briod entreprit également d'importants travaux vers 1890[316].

Le moulin inférieur, transformé principalement en 1864 et en 1874-1875, a conservé une bonne partie de ses installations (roue à eau, rouages, meules); l'appartement occupant l'extrémité orientale possède encore un fourneau en molasse daté 1921 et marqué des initiales du propriétaire de l'époque, Arthur Ballif. Le moulin supérieur comprend, dans son angle sud-ouest, une partie du gros œuvre du bâtiment du début du XIX^e siècle[317].

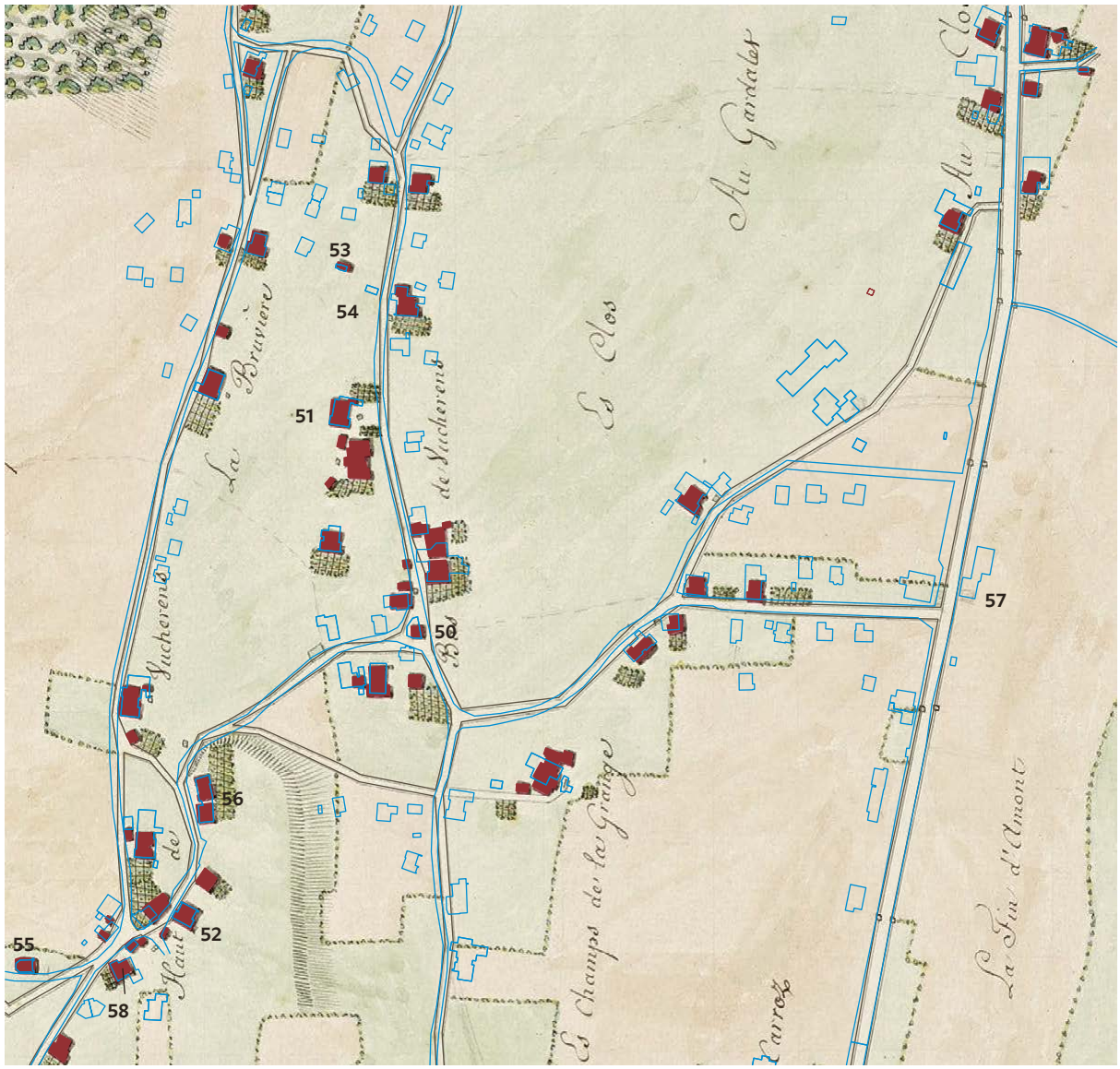
Vucherens

Le territoire de Vucherens comprend depuis le Moyen Age trois hameaux: Vucherens proprement dit (ou *Wicherens* en 1224, dérivé d'un nom de personne germanique, Wichari), situé à 700 m d'altitude environ, Sarandin (736 m) et La Râpe (680 m) FIG. 2[318]. Vers 1260, Henri de Vucherens détenait des terres, des cheseaux et le four situés à Vucherens[319]. Au XIV^e siècle, les revenus dus à la Savoie furent engagés par Louis de Vaud en faveur d'Antoine Cornu de Vulliens. Vucherens faisait partie de la châtellenie de Moudon[320]. La dîme appartenait alors, comme dans le reste de la paroisse de Syens, à la famille Salamin[321]. Les Salamin, puis les seigneurs de Syens avaient une grange à Vucherens[322].

A l'époque moderne, le développement de la commune fut principalement déterminé par l'évolution des importants axes de transit qui la traversent: la route de Lausanne à Berne depuis le XVI^e siècle, celle dite « des Gonelles » venant de Vevey dès 1765 environ, et enfin la nouvelle route Lausanne-Berne (RC 601) qui isole depuis les années 1970 le hameau de La Râpe du reste de la commune[323].

Sur les plans cadastraux de 1677, le hameau de La Râpe formait un groupement assez dense près du four commun attesté dès 1394[324]. Plus à l'est, à Sarandin, il n'existait en 1677 qu'un pâté de maisons et un four au sommet du col, alors que c'était déjà un petit village au XIV^e siècle[325]. De l'autre côté du chemin, au nord, se trouvait le signal érigé probablement en 1648[326].

Sur la pente orientale de la colline, le village se subdivisait en deux noyaux: le Haut et le Bas



124

FIG. 124 **Détail de la carte de la commune de Vucherens en 1823-1824, avec superposition du cadastre actuel en bleu. Echelle 1:5000. – 50. Carrefour principal avec four commun en 1677. – 51. Maison, rue du Village 33. – 52. Maison, chemin du Collège 4. – 53. Four de 1779. – 54. Four de 1831. – 55. Chapelle. – 56. Collège de 1825 (au sud) et de 1776-1842-1911 (au nord), En la Chavanaz ou En Rochettaz. – 57. Auberge des Trois-Suisses au Closy. – 58. Maison Cherpillod. ACV, GC 1221/1. Géodonnées Etat de Vaud, dessin NOR architectes.**

de Vucherens, reliés par un réseau viaire identique à celui de 1823 **FIG. 124**. Le Haut était traversé, depuis 1555 en tout cas, par la route de Lausanne à Berne[327]. Ce tracé rectiligne, bien visible sur les plans de 1677, n'est encore accompagné d'aucune construction, alors que l'on y dénombre cinq maisons sur des croquis du milieu du XVIII[e] siècle[328]. En 1677 ne figure qu'un groupe de bâtiments contigus et un four un peu en dessous de la route, En la Chavanaz, à l'emplacement du futur collège; la disposition des parcelles et la configuration du terrain formant un promontoire appelé plus tard « La Rochettaz » ou « Le Molard » font soupçonner l'existence d'un ancien établissement féodal[329].

Les autres bâtiments représentés en 1677 se concentraient au Bas de Vucherens. Au milieu s'élevaient le four commun et la fontaine **[50]**. Au



125

FIG. 125 **Vucherens. Chapelle construite en 1737 sur le col reliant Vucherens à La Râpe, en marge du village principal, mais au centre du territoire communal. Avec ses contreforts et sa demi-croupe surmontée d'un clocheton ajouré, la façade est représentative des lieux de culte les plus simples de la région du Jorat. Photo Claude Bornand, 1987.**

sud-ouest du carrefour, une forge avoisinait deux « cheseaux ». Au nord, une dizaine de maisons se répartissaient de part et d'autre de la route menant à Moudon[330].

Dès la fin du XVIII[e] siècle vinrent s'ajouter les nombreuses maisons paysannes isolées qui figurent sur la carte de 1823, tant en direction de l'ouest, sur le chemin de La Râpe, que vers l'est, en direction du Closy et de la nouvelle route des Gonelles construite entre 1765 et 1775. C'est seulement dans les années 1830-1840 que ce tronçon de route au Closy fut bordé par les immeubles actuels.

Depuis les années 1970, de nombreuses villas familiales sont venues densifier le tissu originellement lâche du village. Les quelques maisons paysannes anciennes bien conservées appartiennent au type traditionnel du Jorat, avec un rural en charpente et un logement s'élevant sur un seul niveau de maçonnerie (rue du Village 33 **[51]**, de 1829, par le maçon JEAN-BAPTISTE DEYTARD)[331] ou présentant deux niveaux côté rue, tandis que l'étage à l'arrière est fermé de planches (ch. du Collège 4 **[52]**, de 1821[332]). Signalons encore la présence de trois intéressants fours à pain, au Bas de Vucherens (ECA 58, de 1779 **[53]**, et ECA 59, de 1831 **[54]**) et à La Râpe (ECA 113, de 1841 environ)[333].

Documentation

Sources et bibliographie

ALFRED PORCHET-CHATELANAT, mémoire rédigé en 1922-1923, résumé dans *L'Eveil*, n[os] 74, 75, 79, 80, 17 sept. – 8 oct. 1937; GLAUSER 2003, pp. 102-103.

Plans et vues

Cartes et plans cadastraux. ACV, GC 1221/1, 1823-1824, carte de Vucherens, sig. BENJAMIN BURNIER **FIG. 124**. – GC 1221/2, 1883. – GB 201/a, 1675-1678, f[os] 1-30. – GB 221/a, 1823-1824. – GB 221/b, 1883.

La chapelle, ECA 84 [55]

Un cimetière est mentionné au village de Vucherens en 1358 et en 1379, ce qui implique généralement l'existence d'une église paroissiale. Or celle-ci n'apparaît ni dans la liste des églises paroissiales en 1228, ni dans les visites du XV[e] siècle[334]. On ne connaît l'existence que d'une chapelle dont le desservant, Jean Cherpillod, est cité en 1523[335]. Depuis la Réforme en tout cas, Vucherens dépend de la paroisse de Syens. Après avoir été transformée en « maison » par la commune, la chapelle médiévale fut saisie vers 1593 au profit de Pierre Vuagniaux.



126

FIG. 126 **Vucherens. Chapelle. Chaire de 1737. Les écus constellés de petites étoiles affichent les initiales des entrepreneurs : AB[RAM] F[IAUX] et J[EAN] G[UEX-]C[LERC] M[AÇO]N. Le pied carré remplace les quatre poteaux qui soutenaient la cuve à l'origine. Photo Claude Bornand, 2010.**

Elle se situait à l'ouest du chemin public, peut-être au carrefour du Bas de Vucherens[336].

En 1672, la commune demanda au gouvernement une aide pour reconstruire une chapelle pourvue d'une cloche, servant aussi pour l'école, mais le projet resta sans lendemain. En 1719, les prières se faisaient dans une grange privée[337]. En 1737, les autorités communales adressèrent une nouvelle requête « pour la construction d'une chapelle ou plutôt d'une école », suivie en mars d'un plan et d'un devis. Les travaux furent exécutés en 1737 par le maçon JEAN-PHILIPPE GUEX (allié Clerc), de Moudon, et par le charpentier ABRAM FIAUX, d'Hermenches. Ils s'élevèrent à 2918 florins, dont 790 pour la cloche commandée à Genève. L'édifice abrita dès lors la prière du samedi soir ainsi que la classe, en été, jusqu'à la construction d'une maison d'école en 1777[338]. A cette date, le menuisier FRANÇOIS CAVIN confectionna des bancs, de même que trois contrevents, et le maçon EMMANUEL DEYTARD refit l'une des fenêtres[339].

Le cimetière qui longeait le lieu de culte au sud fut transféré en 1839 à son emplacement actuel, au nord-ouest. En 1870, on appuya au flanc nord de la chapelle un local pour la pompe à incendie[340]. La restauration de la fin du siècle débuta en 1896 par la refonte de la cloche par GUSTAVE TREBOUX. Elle se poursuivit par le remplacement du plafond et des bancs, exécutés par LOUIS JAQUIER, et par le recrépissage extérieur et intérieur[341]. En 1923, on mura la fenêtre axiale pour pouvoir déplacer et surélever la chaire, on dégagea une autre fenêtre – peut-être celle au nord qui avait été condamnée par le hangar contigu –, on construisit une galerie et l'on transforma le porche ; c'est probablement aussi à ce moment que l'on ouvrit deux fenêtres dans les pans latéraux du chœur[342]. Restauration en 1957 par l'architecte PIERRE MARGOT (réouverture de la fenêtre axiale et fermeture des deux fenêtres latérales du chœur, réfection de la fenêtre sud), puis en 1995 (retouches, vitrail) et 2007 (clocheton)[343].

La petite chapelle mesure 11,80 m sur 8,60 et se termine par un chevet à trois pans. Elle suit en cela, dans des proportions un peu différentes, le modèle de celle construite à Carrouge en 1709, dont elle reprend également la façade **FIG. 125**. Le chambranle en molasse de la porte, en arc surbaissé, mouluré en talon, montre la date de 1737. La fenêtre nord de la nef, de même modénature, a servi de modèle, en 1957, pour restituer celle située vis-à-vis au sud. La fenêtre axiale, murée en 1923 et dégagée en 1957, possède une embrasure et un encadrement de grès coquillier à simple feuillure ; elle semble donc avoir été percée ou modifiée ultérieurement – peut-être en 1777[344].

A l'intérieur subsiste la *chaire* primitive, autrefois soutenue par quatre poteaux sans décor **FIG. 126**[345] et les *bancs* de 1896. – *Vitrail* posé en 1995, signé [BERNARD] VIGLINO et CHIARA, évoquant l'Annonciation[346]. – *Cloche* de 1896, par GUSTAVE TREBOUX, de Vevey (ré dièse 4, diam. 65 cm), inscription : « GLORIA DEO », noms de la commune et du fondeur[347].

La maison de commune et l'école, chemin du Collège 6-8 [56]

Le collège se compose de deux corps de bâtiments reliés en 1933 seulement par une annexe de sanitaires[348]. Celui au nord correspond à une demeure privée située à La Rochettaz, achetée et reconstruite par la commune en 1775-1776[349]. En 1824, on décida d'ajouter un bâtiment entièrement neuf au sud (sur la porte, date de 1825 et initiales P V M, probablement celles de l'un des maçons, PIERRE[-VINCENT] MÉTRAUX)[350]. En 1842, on remania la partie méridionale de l'ancienne maison[351]. Ce bâtiment haut d'un seul niveau fut surélevé en 1911 (arch. AUGUSTE GRAZ, de Palézieux, entrepreneur ANGEL GABELLA, de Montpreveyres)[352].



127



128

L'auberge communale des Trois-Suisses, route de Moudon 2 [57]

C'est tout d'abord dans la nouvelle maison des frères Cavin que se tint dès 1839 la première auberge du Closy, sur la grande route de Lausanne et de Vevey (rte de Moudon 6). Toutefois la patente était détenue par la commune, qui commanda dans ce but une enseigne au serrurier Pierre-Isaac Clerc et au peintre Abram Grec, de Moudon (classée MH en 1963) **fig. 128**[353]. En 1842, les autorités décidèrent de construire sur cette même route l'auberge actuelle avec la grange vis-à-vis. On fit appel à quatre architectes lausannois. Deux d'entre eux, [Louis] Wenger et [Henri] Boisot fournirent une esquisse en juillet. Celle de Boisot ayant eu la préférence, on lui demanda une variante, intégrant quelques modifications. Finalement, c'est le projet du secrétaire communal et tailleur de pierre (?) Jean-Baptiste Deytard, remanié par le maçon Pierre-Daniel Jaquier, d'Hermenches, qui fut exécuté (charpentier Jean-Pierre Jaquier). Les plans conservés et l'abondante documentation en font une bonne illustration des auberges cossues établies sur les grands axes au XIX^e^ siècle **fig. 6**[354]. Devenu propriété privée dès 1864, le bâtiment servit aussi de station pour la ligne de tram du Jorat dès 1902. En 1995, la commune racheta le bâtiment et le fit restaurer, en reconstruisant l'annexe qui avait été ajoutée au nord dans le courant du XX^e^ siècle[355].

Le plan du rez-de-chaussée de l'auberge actuelle correspond encore à celui prévu en 1842, mis à part que la « chambre à boire » s'est étendue sur le cabinet sud-est et que la cuisine occupe tout le reste de l'espace à l'arrière. Quant aux façades, réalisées probablement selon les propositions du maçon Jaquier, elles s'inspirent du projet de Wenger plus que de celui très archaïsant de Deytard **fig. 127**.

La maison Cherpillod, route du Village 69 [58]

Jean-Pierre Cherpillod, boursier communal, obtint en 1806 vingt plantes de sapin pour établir une nouvelle charpente sur sa maison[356]. Sur la porte d'entrée se lit l'inscription : « LE 20 N[OVEM]BRE 1807 / FAIT PAR ABRAM D[A]NIEL D[EY]T[ARD] / MAITRE MASONT POUR JEAN PIERRE CHERPILLOID ». En 1834, Jacques Cherpillod fit ajouter à l'arrière un hangar abritant une batteuse mécanique, en partie conservée[357]. Après une période d'abandon, l'ensemble fut profondément transformé en 1981, à l'exception de la façade sur rue (classée en 1956 et 1959), restaurée en 1986 (taille de la pierre par Alfio Santangelo, peinture par Jean-Pierre Olivier)[358].

Sur la façade nord du logement, le décor de molasse sculptée et rehaussée de touches de couleur mêle les motifs floraux et géométriques de l'art populaire au vocabulaire architectural en vogue vers 1800, comme les consoles à glyphes soutenant les tablettes de fenêtres **fig. 129**. Avant 1981, la façade arrière n'avait qu'un niveau en maçonnerie, surmonté d'un étage de bois comme le rural attenant. L'intérieur comprenait deux pièces et une cuisine centrale au rez-de-chaussée, une cave

fig. 127 **Vucherens. Route de Moudon 2, auberge communale construite en 1843 sur les plans de Jean-Baptiste Deytard mais avec des modifications apportées par le maçon Pierre-Daniel Jaquier, s'inspirant du premier projet présenté par Louis Wenger. Photo Claude Bornand, 2010.**

fig. 128 **Vucherens. Route de Moudon 2, auberge. Enseigne confectionnée en 1839 déjà pour la première auberge du Closy, par le serrurier Pierre-Isaac Clerc et le peintre Abram Grec. Photo Claude Bornand, 2010.**



129

FIG. 129 **Vucherens. Route du Village 69, maison Cherpillod. Façade réalisée en 1807 par le maçon Abram-Daniel Deytard. Encadré par les chaînes d'angle à chapiteau, la corniche et le soubassement appareillés, le décor dessine comme une broderie de pierre, à l'image des abécédaires de l'art populaire. Photo Claude Bornand, 2011.**

voûtée pourvue d'un puits et une seule chambre à l'étage, côté rue.

La façade est la plus représentative du style particulièrement décoré de la région du Jorat. C'est aussi une des mieux connues, puisque l'on peut l'attribuer à ABRAM-DANIEL DEYTARD, fils d'EMMANUEL, lui-même maçon et municipal de Vucherens.

Vulliens

La commune de Vulliens s'étend sur un long territoire, montant depuis la jonction du Carrouge et de la Broye (536 m) jusqu'au grand Bois de Ban dominant Ecublens (FR) (776 m) **FIG. 4**. A l'est, la crête de la colline constitue approximativement, depuis 1536, la frontière avec le canton de Fribourg. Elle dessine deux cols, l'un entre Villangeaux (FR) et Seppey, que franchissait la route romaine reliant Vevey à Moudon par Bressonnaz, l'autre, moins prononcé, au-dessus de la chapelle. Le cours d'eau du Carrouge détermine la limite occidentale de la commune, à l'exception d'une excroissance dans le territoire de Vucherens coïncidant avec le site de l'ancien moulin seigneurial[359]. Au nord, le lieu-dit Brivaux correspond au débouché des gorges de la Broye. Il est dominé par l'éminence du Châtelard, protégée par un fossé naturel façonné par un ancien cours de la Broye **FIG. 21**. Ce toponyme suggère qu'il s'agissait peut-être d'un site fortifié protohistorique ou du Haut Moyen Age. Des sépultures de La Tène ont été découvertes en bordure sud de ce fossé, ainsi qu'au lieu-dit La Planche, entre le pré de la Condémine et l'ancien moulin[360]. Dans ce dernier secteur se trouvaient d'importantes carrières de tuf exploitées dès le Moyen Age, comme tout le long des falaises dominant le Carrouge[361]. Ce vallon escarpé abrite également un captage et les vestiges d'une construction d'époque romaine, non identifiée[362].

Origines et droits seigneuriaux

Le nom de Vulliens *(Vuilliens, Willens)*, composé d'un patronyme du type « *Wille* » et du suffixe germanique *-ingos* appartient à un groupe particulièrement bien représenté dans les régions de la Haute Broye et de la Glâne et qui apparaît dès le VI^e^ siècle[363].

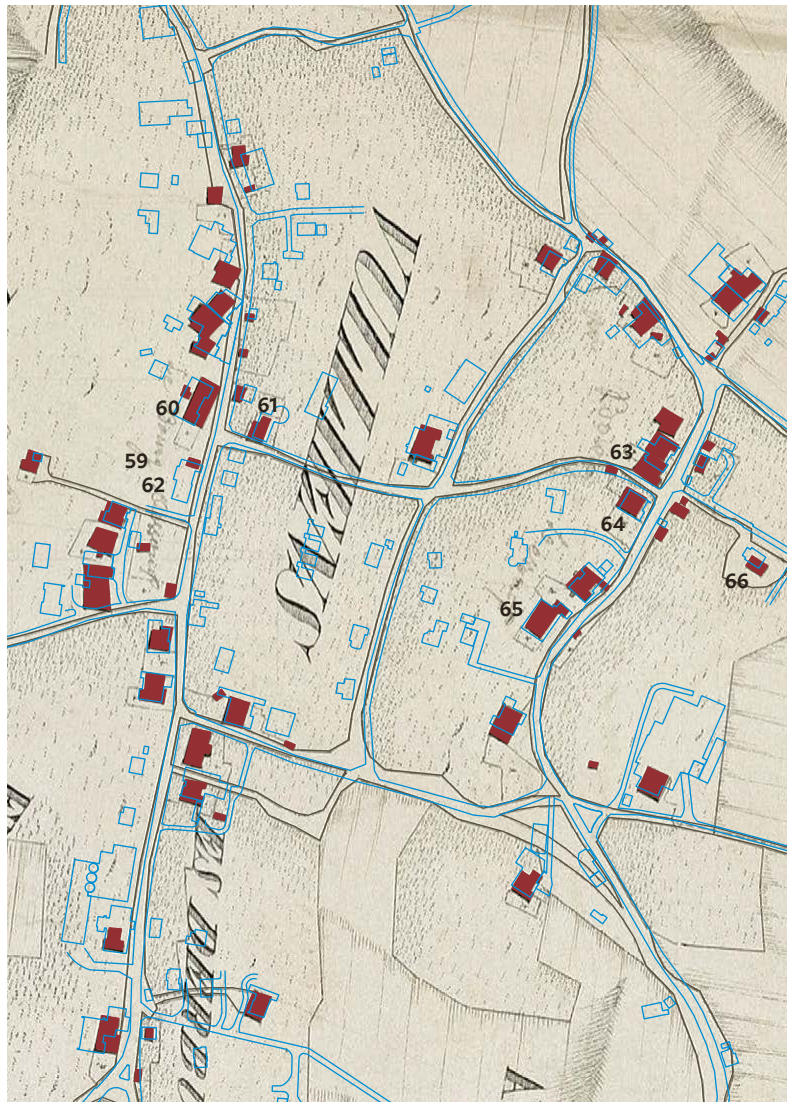
La seigneurie de Vulliens appartenait à la famille du même nom, attestée depuis le XII^e^ siècle[364]. Les différentes branches de cette famille se répartissaient également les seigneuries de Carrouge, Mézières et Ropraz, ainsi que de nombreux droits sur Moudon[365]. Aux XIII^e^ et XIV^e^ siècles, les personnages les plus influents jouèrent un rôle de premier plan dans l'histoire de cette ville, aux côtés des évêques de Lausanne, puis de la Savoie. C'est là qu'ils résidaient, à proximité d'une des portes

du quartier primitif du Château. Vers 1260, la seigneurie de Vulliens fut reconnue en faveur de la Savoie par Pierre, fils de Guillaume de Vulliens[366], avec de nombreux autres droits sur la région, notamment sur Moudon. Le tout passa par héritage à Antoine de Vulliens l'aîné, décédé peu avant 1349, puis aux filles de celui-ci, Isabelle et Marguerite[367]. A la fin du siècle, Isabelle, veuve de Pierre de Ferney, et ses fils aliénèrent, sous grâce de rachat, la dîme de Nardin (actuel hameau de Bressonnaz-Dessus) et Bressonnaz à Antoine Brivaux, leur commissaire[368].

Vers 1420, Guillermete de Ferney, fille de Pierre et d'Isabelle, hérita de son frère François et apporta la seigneurie à son mari Thomas de Genève. En 1531, leur arrière-petit-fils Aymon de Genève-Lullin, bailli de Vaud, reconnaissait l'ensemble de la seigneurie s'étendant de Bressonnaz-Dessous jusqu'au grand bois de chênes proche du territoire de Carrouge. Il détenait le four, le moulin, le pré de La Condémine et plusieurs terres à Vulliens, de même que la grange de Seppey[369]. En raison de son opposition à la conquête de 1536, le gouvernement bernois confisqua ses biens. Ceux-ci furent cependant rendus à ses fils Gui et François en 1552[370].

Vers 1609, Gaspard de Genève vendit la seigneurie conjointement à Gamaliel de Tavel, bourgeois de Berne et lieutenant baillival de Vevey, et à Jean de Villarzel, seigneur de Delley et châtelain de Lucens. Le partage auquel ceux-ci procédèrent en 1611 demeura en vigueur jusqu'à la fin de l'Ancien Régime[371]. Jean de Villarzel reçut Seppey (voir plus bas), le droit de rachat sur la dîme de Nardin et Bressonnaz, ainsi que la résidence ruinée des seigneurs de Vulliens à Moudon. Il ne resta plus à Gamaliel de Tavel que la partie méridionale comprenant le village de Vulliens depuis le lieu-dit Bramafan[372]. A la mort d'André de Tavel, la seigneurie passa à sa fille Françoise-Madeleine, qui épousa Paul de Chandieu en 1725, puis à la fille de celle-ci, Madeleine, femme de Victor de Senarclens. La seigneurie de Seppey, qui avait pour centre le château étudié ci-dessous, subit un démembrement supplémentaire en 1691, lorsque Jean-François Cerjat fit l'acquisition de la juridiction sur son domaine formant le hameau de Bressonnaz-Dessus (ou Nardin)[373].

Quant à la partie de Bressonnaz-Dessous dépendant de la seigneurie puis de la commune de Vulliens, elle était aussi devenue au XVII^e siècle un grand domaine propriété de la famille Cerjat, comme les territoires situés sur les communes de Moudon (le grand logis et ses dépendances) et de Syens (les moulins)[374]. Le moulin seigneurial mentionné vers 1260 sur la Bressonne semble avoir été abandonné au XVI^e siècle, tandis qu'il subsistait un four et un petit village[375].



130

FIG. 130 Détail de la carte de la commune de Vulliens en 1816-1817, avec superposition du cadastre actuel en bleu. Echelle 1:5000. – 59. Emplacement approximatif de la maison seigneuriale. – 60. Bâtiment communal actuel. – 61. Collège reconstruit en 1828 et 1900. – 62. Ancienne auberge de la Grappe-d'Or. – 63. Maison, Bourg-Dessus 16. – 64. Maison, Bourg-Dessus 18. – 65. Maison du secrétaire Burnand, Bourg-Dessus 26. – 66. Chapelle et cimetière. – 67. Château de Seppey (voir FIG. 52). ACV, GC 1302/1. Géodonnées Etat de Vaud, dessin NOR architectes.

Emblèmes et lieux d'exercice du pouvoir

Les deux sceaux connus pour la fin du XIII^e siècle, ceux du chevalier Pierre de Vulliens et de son fils Pierre, *à la fasce accompagnée de trois roses*, ont inspiré les armoiries communales créées au début du XX^e siècle. Toutefois, Antoine l'aîné, père d'Isabelle, dame de Vulliens, portait un écu *au chevron*[376].



131

FIG. 131 **Vulliens. Route du Village 19, ancienne auberge de la Grappe-d'Or, de 1905. Au premier plan, l'emplacement du poids public. A droite, l'ancien jeu de quilles. Photo Claude Bornand, 2010.**

Le fait que les nobles de Vulliens aient possédé très tôt une maison forte à Moudon explique que l'on n'ait pas trace d'un château ancien et important à Vulliens. Seppey pourrait avoir joué un rôle de résidence seigneuriale déjà à l'époque d'Aymon de Genève, vers 1531 (voir plus bas). En revanche, aucune des reconnaissances anciennes ne signale de bâtiments détenus par le seigneur à Vulliens même. Ce n'est qu'en 1659, en conséquence du partage de 1611, que Gamaliel de Tavel déclara posséder, sur son pré de La Condémine, une « maison basse » construite pour servir de maison seigneuriale **[59]**[377]. Cet édifice comportait une grange et une écurie et était dépourvu de prison. Il se trouvait approximativement sur le terrain appelé « Le Clos du château » en 1816 **FIG. 130**[378]. Devant cette maison s'élevait une « girouette », symbole du pouvoir seigneurial, auprès de laquelle se tenait la cour de justice[379]. En 1734, la dame de Vulliens vendit son domaine, y compris le grand clos de La Condémine, et « un bâtiment contenant six cours » précédé d'un verger sur lequel se dressait la girouette ; il pourrait s'agir de la maison seigneuriale, ou alors d'une dépendance rurale que l'on ne peut pas localiser avec précision[380]. Quoi qu'il en soit, tous les bâtiments de ce secteur ont été reconstruits après le troisième quart du XVIII^e^ siècle, à l'exception d'une maison remplacée par l'actuel immeuble communal **[60]** en 1991, qui était munie à l'arrière de baies à accolades multiples entrecroisées[381].

Développement de la localité

Le village est principalement constitué d'une très longue rue – la route du Village –, correspondant à l'axe reliant Seppey au Borgeau de Carrouge, et d'une rue parallèle située 300 m en amont, à l'est, la rue du Bourg-Dessus actuelle **FIG. 130**. Entre ces deux noyaux villageois, les rues secondaires dessinent une sorte de damier, bien visible sur une carte de 1725 **FIG. 2** ; l'axe médian est-ouest porte le nom ancien de *Riaz* ou *Riettaz* (rue)[382]. Cette structure viaire curieuse, bien que quasiment dépourvue de constructions au début du XIX^e^ siècle, serait-elle le vestige d'une agglomération plus importante ? Les termes de « Bourg-Dessus » et « Bourg-Dessous », qui pourraient suggérer l'existence d'une enceinte, n'apparaissent, à notre connaissance, qu'à la fin du XVIII^e^ siècle et désignent sans doute de simples hameaux[383]. Les reconnaissances de 1401 ne mentionnent pas de fortifications mais font état de plusieurs cheseaux portant autrefois des maisons[384].

Le quartier du Bourg-Dessous accueille, depuis le XIX^e^ siècle en tout cas, les bâtiments à usage communautaire[385]. Il en subsiste principalement l'ancienne maison de commune édifiée en 1765, reconstruite comme collège **[61]** en 1828 et transformée encore en 1900 (ch. de La Riaz 1)[386], ainsi que l'auberge de la Grappe-d'Or **[62]** (rte du Village 19), datée 1905 **FIG. 131**[387]. Ce dernier édifice a conservé la salle à boire occupant toute la moitié nord du rez-de-chaussée ainsi que la pièce de l'angle sud-est qui servait d'épicerie, de poste et de local pour le contrôle du poids public situé devant le bâtiment.

Le quartier du Bourg-Dessus, dominé par la chapelle, a un caractère plus résidentiel. La maison paysanne [63] construite pour Abraham Nicod en 1787 exhibe les armoiries de la famille sculptées dans la molasse au-dessus de la porte d'entrée (Bourg-Dessus 16)[388]. Sa voisine au sud [64] se compose d'une grange en charpente de 1776 et d'une habitation en maçonnerie ; sur l'entrée se lisent la date de 1778 et probablement les initiales du propriétaire, Pierre Cavin, et du maçon A R (Abraham Rod ?) (Bourg-Dessus 18)[389]. La « carrée » [65] construite en 1805 pour Antoine Burnand, greffier municipal, présente sur la rue une étroite façade couverte d'un berceau lambrissé, flanquée de chaînes d'angle à refends et percée d'élégantes fenêtres à tablettes moulurées (Bourg-Dessus 26). Sur sa face latérale, au sommet de l'escalier extérieur montant à l'étage, une table de molasse sculptée par Isaac P[...] porte les armes des Burnand de Vulliens entourées d'une inscription à caractère religieux[390].

A l'extérieur du village, les plans de 1816 montrent plusieurs groupes de bâtiments qui s'égrènent le long de la route principale. Cette extension hors du centre remonte déjà, en partie, au XVIII^e siècle, puisque le recensement de 1798 signale des habitants aux lieux-dits suivants : Vers-le-Moulin, Le Pâquier, Les Sept-Poses, Seppey, Bressonnaz-Dessus et Brivaux[391].

La configuration des routes n'a que peu changé. La principale innovation, de 1770 environ, fut le raccordement à la nouvelle route des Gonelles passant par Vucherens. Le pont de charpente jeté alors sur le Carrouge fut remplacé en 1792-1794 par un ouvrage en pierre[392]. Ce pont a disparu. Celui qui subsiste près de l'ancien moulin date probablement de 1828 ou peu après[393].

La route d'origine romaine montant depuis Bressonnaz par Seppey fut doublée par l'actuelle entre 1899 et 1904. L'entrepreneur Léon Fumey éleva pour cela un nouveau pont sur la Bressonne[394].

Documentation

Sources et bibliographie

Glauser 2003, p. 288.

Plans et vues

Cartes et plans cadastraux. ACV, GC 1302/1, 1816-1817, carte de Vulliens, sig. Vincent Rossier **fig. 130**. – GC 1302/2, 1915. – GC 1302/3, 1927. – GB 302/a, 1816-1817. – GB 302/b, 1869-1870. – GB 302/c, 1920-1921.

La chapelle, ECA 144 [66]

Historique. L'église de Vulliens figure parmi les paroissiales du diocèse de Lausanne en 1228. Le vocable de Saint-Etienne, attesté en 1466, est ordinairement caractéristique des premières fondations du christianisme[395]. En 1453, les visiteurs de l'évêque font mention d'un autel paroissial qu'il fallait consacrer dans un délai de deux ans, ainsi que d'un autel de la Vierge, non encore doté ; les « images » du chœur avaient besoin d'être repeintes[396]. En janvier 1466, le curé Jean Cueti, chapelain de Lausanne, reçut de nombreuses donations de ses paroissiens. Peut-être sont-elles à mettre en relation avec des travaux à l'église, à moins qu'elles n'aient plutôt un rapport avec la Confrérie du Saint-Esprit citée à ce moment-là[397].

Après le passage à la Réforme, la cure située au nord du lieu de culte fut vendue et l'église devint une modeste chapelle dépendant de la paroisse de Mézières[398]. Des travaux exécutés vers 1687 comprirent en tout cas le percement de la fenêtre nord-est de la nef qui porte ce millésime[399]. Les dates de 1773 à 1777, gravées avec les lettres R C dans l'embrasure de cette même fenêtre, ne semblent pas correspondre à des travaux ; il s'agit probablement plutôt de graffitis, comme la date de 1706 et le nom de « Jean Jaques Rubat de Vulliens » inscrits au-dessous. En revanche, les comptes communaux, lacunaires, mentionnent en 1779 et 1780 la construction du clocher par Jean-Daniel Cavin de Vulliens et des ouvrages de maçonnerie assez importants qui pourraient se rapporter à la démolition du chœur médiéval et à la fermeture de l'arc triomphal. Antoine-Samuel Depraz monta le pignon oriental tandis que d'autres travaillaient à la « muraille derrière la chapelle ». Le menuisier Michel Cavin posa une grande fenêtre[400].

En 1902, la commune prévoyant des réparations au clocheton, l'archéologue cantonal Albert Naef procéda à une visite de l'édifice. Il remarqua notamment, sur la face orientale, les traces du chœur démoli, ainsi que des vestiges de peintures à l'intérieur, dessinant des arabesques jaunes et grises autour de la baie ogivale sud. Il recommanda de conserver au clocheton son cachet, en refaisant la couverture de tavillons à l'identique, et proposa de classer deux fenêtres, la porte d'entrée et son porche, ainsi que la cloche[401].

La restauration de 1933-1934, menée par les architectes Gilliard & Godet, se limita à une intervention minimum, afin de conserver à la chapelle l'apparence modeste et rustique qui faisait son charme. On perça toutefois une fenêtre supplémentaire à linteau en arc surbaissé dans la face sud,



132

FIG. 132 Vulliens. Chapelle. Vue du nord-ouest. Ancienne église Saint-Etienne dont ne subsiste plus que la nef transformée en chapelle réformée. Le toit à demi-croupes, probablement de 1687, forme avec le clocheton en charpente de 1779 un ensemble typique des temples les plus simples des anciens districts de Moudon et Oron. Photo Claude Bornand, 2010.



133

FIG. 133 Vulliens. Cimetière. Les tombes d'Eugène Burnand et de son épouse Julia, née Girardet, font face à l'entrée de la chapelle. La poursuite de la tradition par plusieurs de leurs descendants constitue, pour la confession réformée, un exemple rare de monument familial témoignant du profond attachement des anciens seigneurs de Seppey à leur terre. Photo Claude Bornand, 2010.

analogue à celle s'ouvrant au nord. La façade occidentale dut être consolidée et remontée en partie[402].

Les embellissements intérieurs envisagés en 1933 ne furent réalisés qu'une vingtaine d'années plus tard à l'instigation de la famille Burnand, propriétaire du château de Seppey. En 1947, on procéda à une rénovation intérieure (création d'une galerie et suppression des poteaux soutenant le clocher, table et bancs). DAVID, fils d'EUGÈNE BURNAND, offrit à cette occasion une peinture représentant le Christ et la Samaritaine. La commune lui commanda ensuite des projets de vitraux pour les trois fenêtres orientales en 1955 et pour les deux baies occidentales en 1956[403].

Description. Telle qu'elle se présente aujourd'hui, la chapelle de Vulliens se range parmi les temples les plus modestes et traditionnels de la région du Jorat, dont la caractéristique principale est de posséder un clocheton de charpente ajouré s'élevant au-dessus d'un toit à demi-croupes **FIG. 132**[404]. Ce campanile, refait sans doute seulement en partie en 1779, se termine par une croix de fer forgé dans le style du XVIII^e siècle[405]. Il reposait à l'intérieur de l'édifice sur quatre poteaux de chêne, sectionnés au niveau du plafond en 1947. La charpente à demi-croupes, aux assemblages très soignés, pourrait dater, comme les poteaux, de la fin du XVII^e siècle ou de 1779.

La chapelle se distingue du petit groupe auquel elle appartient par son plan rectangulaire, plutôt qu'à trois pans, et par son porche dont la toiture repose non pas sur des poteaux mais sur des murs latéraux. Ces éléments paraissent servir de contreforts pour une façade occidentale dont les maçonneries, bien que reconstruites en partie en 1934, sont très épaisses et irrégulières par endroits. Le portail d'entrée, refait à l'identique en 1934, montre une mouluration constituée d'un tore pris entre deux cavets. Il pourrait remonter au XV^e siècle, comme la petite fenêtre ogivale sud.

En l'absence de toute analyse archéologique, il n'est pas possible de discerner des éléments qui appartiendraient à l'église citée en 1228. Les traces laissées sur la face orientale par le chœur disparu dessinent un arc en plein cintre ou très légèrement brisé. Le plan carré restitué par ALBERT NAEF sur son croquis de 1902 reste hypothétique[406].

A part la chaire, transformée lors de la restauration de 1934, l'ensemble de l'intérieur porte la marque personnelle du peintre DAVID BURNAND (1888-1975). La grande toile de 1947 (170 × 170 cm) met en scène, avec beaucoup de simplicité, le dialogue du Christ et de la Samaritaine. Le costume vaudois de la femme et le paysage actualisent le message en l'adaptant au monde familier du peintre et de ses contemporains **FIG. 134**. Le *vitrail* de la fenêtre axiale a pour sujet le Christ dans les blés. Les petites fenêtres orientales sont occupées par le chrisme et les armoiries de Vulliens, de 1955, tandis que les baies occidentales abritent les allégories de l'Amour et de l'Espérance, de 1956.

Cloche de 1721, refondue à Châtonnaye par JEAN-BAPTISTE et JEAN-CLAUDE DAMEY, de Morteau, et ferrée à Moudon (ré 4 [?], diam. 66 cm), frise de rinceaux avec têtes d'anges, guirlandes, masques sur les anses, nom des fondeurs et date, inscription sur deux lignes difficilement lisible : « [HEUR]EUX QUI O[YENT LES] PAROLES [...] »[407].

Le *cimetière* est un des rares exemples vaudois qui aient subsisté autour d'un temple protestant. Il abrite les stèles d'EUGÈNE BURNAND et de son épouse décédés en 1921, exécutées selon un dessin de l'artiste **FIG. 133**[408]. Les sépultures des autres membres de la famille qui sont venus les rejoindre suivent le même modèle et le même alignement.



134

FIG. 134 **Vulliens. Chapelle. Tableau peint et offert en 1947 par David Burnand. La scène biblique du dialogue du Christ et de la Samaritaine est transposée à l'époque de la jeunesse du peintre. Elle s'inscrit dans un site qui pourrait bien être celui de la maison familiale à Seppey. Photo Claude Bornand, 2010.**

Le château de Seppey, chemin de Seppey 12-14 [67]

L'ancienne grange de Seppey, devenue château lors du partage de la seigneurie au XVII^e siècle, présente un grand intérêt historique et artistique. L'édifice, reconstruit en 1692-1696 par la famille Clavel, fut transformé vers 1759 par Barthélemy-Daniel Burnand, pasteur et seigneur de Seppey. Le château et ses dépendances conservent de nombreux objets illustrant l'histoire de cette famille, qui joua un rôle central dans la région jusqu'au début du XX^e siècle et dont le représentant le plus célèbre est le peintre EUGÈNE BURNAND. Cette propriété témoigne des valeurs traditionnelles de l'artiste et de ses fils, tout comme la chapelle du village et le cimetière où ils reposent.

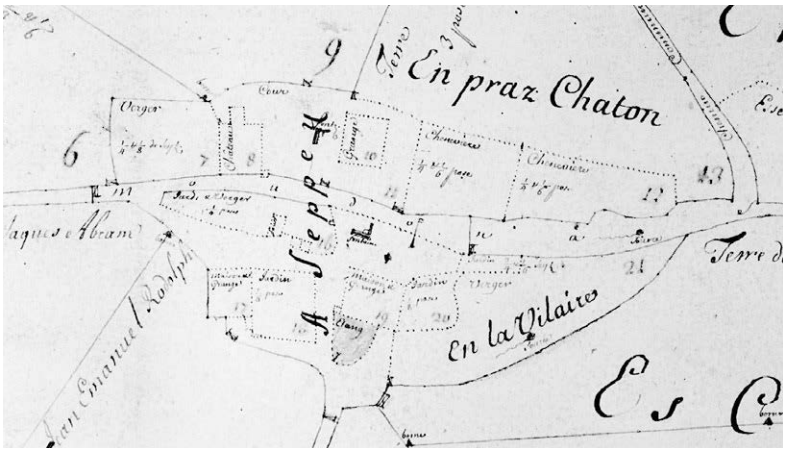
Historique

La « terre » de Seppey, lieu-dit faisant référence à la présence d'une forêt de sapins, appartenait vers 1260 à Pierre de Vulliens ; une « grange » y est mentionnée dès 1377[409]. Comme toute la seigneurie de Vulliens, cette dernière passa par alliance de la famille noble de ce nom à celle de Ferney, puis à celle de Genève-Lullin. En 1531, Aymon de Genève reconnaissait tenir en fief noble le domaine de Seppey avec ses granges et sa maison, dans laquelle il passa des actes en 1530 et 1534[410]. Dans leur reconnaissance de 1556, ses fils Gui et François désignent Seppey seulement comme une grange, composée de deux « grangeages »[411].

Après avoir acquis la seigneurie de Vulliens, Gamaliel de Tavel et Jean de Villarzel procédèrent en 1611 à un partage, par lequel Jean de Villarzel, seigneur de Delley et châtelain de Lucens, reçut les « maisons et granges de Seppey ». Dès lors, Seppey devint le centre administratif et judiciaire d'une petite seigneurie[412]. Le domaine et les droits seigneuriaux qui y étaient rattachés passèrent vers 1632 à Jacques-François de Villarzel, puis en 1668 à l'une de ses deux filles, Anne-Marie (1663-1707)[413]. Celle-ci épousa en 1682 Jacques-Etienne Clavel (1651-1724), fils d'Abraham, seigneur de Ropraz[414].

En mai 1691, désirant se convertir au catholicisme, Anne-Marie s'enfuit de la maison de Seppey avec ses trois enfants, emportant une partie de l'argenterie qui se trouvait dans la « garderobe » du « poile d'en-haut ». Elle trouva rapidement refuge sur le territoire fribourgeois tout proche, mais réintégra le domicile conjugal en septembre déjà[415].

C'est l'année suivante que semble avoir débuté la reconstruction du château de Seppey, après que Jacques-Etienne eut hérité de son père une partie de la seigneurie de Ropraz. La poutraison de la cave



135

FIG. 135 Vulliens. Plan du domaine de Seppey dressé par le commissaire Pierre Chollet en 1720, détail. Les divers bâtiments se regroupent de part et d'autre de l'ancienne route. Au centre, la girouette symbolisant le pouvoir seigneurial, une fontaine et un four. Le château a encore sa forme de la fin du XVII^e siècle : un rectangle sur lequel se greffe la grande tour d'escaliers à l'est et une tourelle carrée à l'angle sud-ouest. Le nord est à gauche. AP Yves Burnand.

orientale date en effet de 1692, et les trois charpentes, de 1695/6[416]. En 1698, il est fait mention d'un « maçon italien » que l'on consulte à Seppey à propos du grand pont à construire sur la Broye à Bressonnaz[417].

Après la mort d'Anne-Marie, ses héritiers se partagèrent le domaine et la seigneurie en plusieurs étapes. En 1721, tout en conservant l'usufruit du château, Jacques-Etienne Clavel en céda la propriété à ses deux fils aînés. Jean-Jacques-Abraham reçut le « corps du château devers occident », avec les deux « granges vieilles d'embas » et Jean-Emmanuel le « corps du château devers orient » et la « grange neuve » FIG. 135. Tous deux semblent avoir déjà résidé sur place, en compagnie de leur père. Il fut convenu qu'après son décès, ils auraient une année pour faire les réparations nécessaires à leur installation et pourraient transformer les abords en surélevant les murs de la basse-cour. A la partie occidentale du château s'ajoutait le « jardin neuf » situé vis-à-vis, et l'on envisageait de déplacer le chemin qui les séparait[418]. On ignore si des travaux intervinrent effectivement à la mort de Jacques-Etienne en 1724. En 1750, Emmanuel, fils de Jean-Emmanuel, décédé lui aussi, remit sa moitié de la seigneurie à son oncle[419].

En 1759, les deux filles de celui-ci, Jeanne-Marie-Françoise et Bénigne-Judith Clavel, vendirent le tout au pasteur Barthélemy-Daniel Burnand et à son frère, Paul-Isaac, qui paraît s'être retiré de l'indivision l'année suivante[420]. L'histoire des propriétaires retracée au début du XX^e siècle par l'historien de la famille, le docteur René Burnand, cite un mémoire dressé par Barthélemy-Daniel selon lequel il aurait fait reconstruire l'intérieur, ne laissant subsister que la « carcasse », en réaménageant particulièrement l'aile qui servait auparavant de logement du fermier[421]. Contrairement à ce que pense René Burnand, cette aile reposant sur une « belle cave » et longée par une galerie paraît correspondre plutôt à la partie occidentale. C'est probablement à ce moment-là que l'on édifia la tour d'escalier sud et l'annexe nord-ouest sous un prolongement de la toiture principale. Il se pourrait aussi que des transformations soient intervenues vers 1771, lorsque le ministre obtint la cure de Montpreveyres et s'établit à demeure à Seppey. Il bénéficia sans doute de l'aide de son cousin germain, l'architecte ABRAHAM BURNAND (1716-1799), qui avait reconstruit pour lui la cure d'Avenches en 1755[422].

A la mort de Barthélemy-Daniel, en 1779, son fils Pierre-David (1761-1826) hérita seul de Seppey, mais sa fille Lisette, devenue romancière sous le nom de Louise de Pont-Wullyamoz (1751-1814), y séjourna aussi épisodiquement avant de s'établir à Vienne en 1798[423]. Pierre-David épousa en 1786 sa cousine germaine, Sophie, fille cadette de Paul-Isaac Burnand. Il s'installa dans la partie occidentale du château, tandis que la partie orientale était habitée par son cousin Béat, fils de l'architecte BURNAND[424]. Pierre-David doit avoir mis son logement au goût du jour vers 1800 par la pose de deux poêles en faïence blanche et de boiseries dans le cabinet de l'angle sud-ouest du rez-de-chaussée.

Le domaine de Seppey, dépouillé de ses droits seigneuriaux à la révolution, passa en 1826 au fils de Pierre-David, Charles (1791-1868), préfet, qui possédait également l'ancienne maison seigneuriale de Forel à Moudon. Ses livres de comptes portent, en 1858, la mention d'honoraires versés à l'architecte moudonnois DAVID BRAILLARD pour Seppey, mais Charles ne paraît pas avoir apporté des changements de grande envergure à la maison de maître[425]. C'est lui qui instaura, dès 1846, la répartition des propriétés qui prévaut encore aujourd'hui. Il céda à sa fille Elise, épouse de l'avocat Henri de Cérenville, le corps de logis occidental[426], en l'autorisant à percer des fenêtres donnant sur sa propre cour[427]. A la mort de Charles, en 1869, le corps de logis oriental revint à son fils Edouard Burnand-Foltz[428].

Le corps de logis occidental

En 1880, Edouard, fils d'Henri de Cérenville, construisit une petite maison en contiguïté au nord[429], afin de permettre à ses sœurs et à sa mère de demeurer à Seppey à longueur d'année. C'est peut-être de cette époque que datent quelques aménagements de confort dans le corps de logis occidental, tel que l'escalier dérobé reliant les deux pièces médianes du logement. Cette partie de l'édifice, parvenue par alliance à la famille de Haller, a encore été parfois habitée de manière permanente dans la première moitié du XX^e siècle.



136

FIG. 136 Vulliens. Château de Seppey. Vue de l'est. Le corps de logis oriental et la tour d'escalier ont conservé les volumes et les élévations les plus caractéristiques de la reconstruction des années 1690. Au second plan, à gauche, apparaît la tour d'escalier ajoutée contre l'aile occidentale au XVIIIe siècle. Photo Claude Bornand, 2008.

Le corps de logis oriental

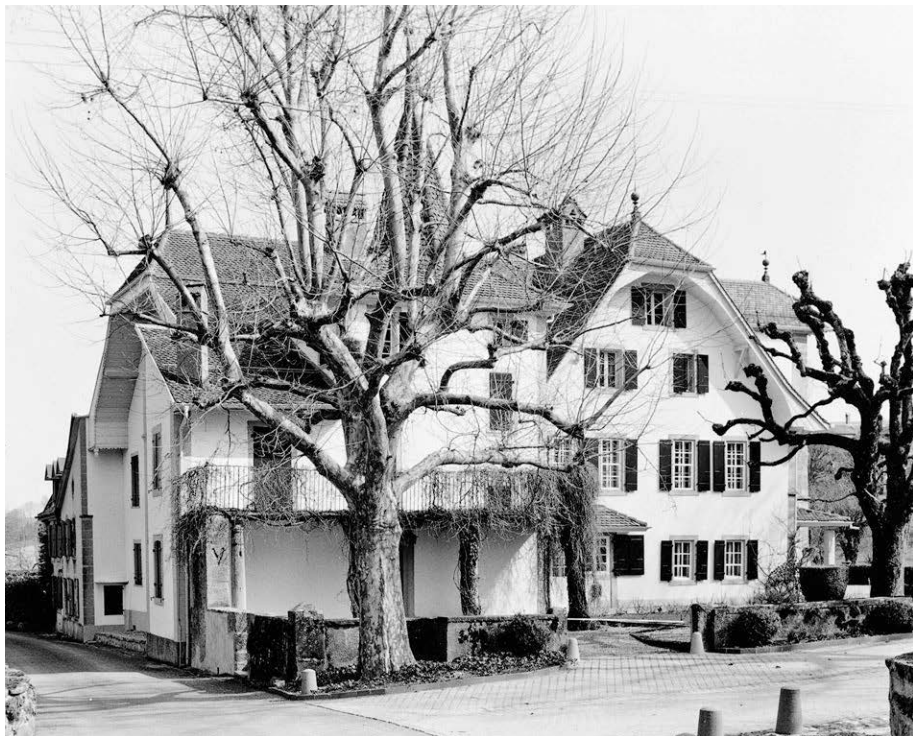
Inspecteur forestier et colonel fédéral, Edouard Burnand procéda au réaménagement intérieur de sa portion de bâtiment, qui semble avoir été utilisée quelque temps auparavant comme laiterie par le fermier. Il installa une cuisine et une nouvelle salle à manger au rez-de-chaussée, puis fit poser une cheminée au salon de l'étage[430]. Il ajouta en 1882 une véranda de bois dans l'angle formé par la tour d'escalier et la partie nord du corps de logis, transformée encore en 1928[431]. En 1884, c'est lui qui fit bâtir, à proximité du château, l'atelier dans lequel son fils, EUGÈNE BURNAND (1850-1921), exécuta bon nombre de ses toiles les plus célèbres. Bien qu'ayant conduit l'essentiel de sa carrière en France, celui-ci résida régulièrement durant l'été à Seppey, où régna une intense activité à la fois sociale, religieuse et artistique qui imprègne encore les lieux[432]. Le souvenir du peintre est entretenu par ses descendants, qui se partagent la majeure partie de la propriété, à l'exception des fermes[433].

Description

Dans son gros œuvre, l'édifice résulte essentiellement des travaux entrepris par Jacques-Etienne Clavel entre 1692 et 1696. Le corps de logis se compose de deux parties séparées par un mur de refend transversal, attribuées à des branches différentes de la famille de manière définitive depuis 1846. Chaque partie possède sa propre charpente à demi-croupes **FIG. 136-139**. Celle à l'est, dont les fermes remontent aux années 1692/3 et 1695/6 a son faîte orienté sud-nord ; l'autre, datée de 1695/6, s'appuie perpendiculairement contre la première. A l'est se greffe l'annexe de l'escalier, coiffée elle aussi d'une toiture perpendiculaire à demi-croupe de 1695/6. Sans former une véritable tour, cet escalier prend des dimensions monumentales dans la mesure où il est entièrement construit hors œuvre et comporte un niveau supplémentaire abritant une chambre haute.

Dans l'angle sud-ouest, le corps de logis occidental se complétait, d'après le plan cadastral de 1720, d'une tourelle probablement arasée vers 1696, ou au plus tard dans le troisième quart du XVIIIe siècle, lors de la construction de la tour d'escalier contiguë devant la façade sud. Cette dernière tour, sommée d'une flèche, abrite l'entrée précédée d'un portique. Au nord-ouest, l'annexe ajoutée dans la seconde moitié du XVIIIe siècle sous le prolongement de la toiture principale établit une sorte de symétrie avec l'ancienne tourelle d'angle, en faisant une même saillie par rapport à la façade pignon. Elle se prolonge par la maison de 1880, pourvue de sa propre toiture à la Mansart. Les demi-croupes des façades principales et les tours d'escalier sont accentuées par deux paires d'épis de faîtages de style différent.

L'élévation la plus caractéristique de la fin du XVIIe siècle se trouve sur la façade pignon de la tour d'escalier orientale. Les fenêtres, à chambranle



137

FIG. 137 **Vulliens. Château de Seppey. Vue du sud-ouest. A droite, le corps de logis oriental et la tour d'escalier de 1696. A gauche, le corps de logis occidental, précédé de sa tour d'escalier plus récente. Sur la façade principale dominant l'ancienne route, à l'ouest, les deux saillies latérales sont formées par l'ancienne tourelle d'angle sud, arasée, et par l'annexe nord ajoutée au XVIII^e siècle. Photo Claude Bornand, 2009.**

rectangulaire creusé d'une feuillure, reposent sur une tablette continue moulurée en un tore sous-tendu d'une doucine. La corniche en doucine et les cordons se poursuivent sur les faces latérales, crépies, de la tour. Des cordons de même type servent de tablette continue aux deux rangées de fenêtres rectangulaires qui se superposent sur la façade pignon nord du corps de logis oriental **FIG. 23**. Tout en restant dans des dimensions modestes, les quatre percements de l'étage de cette façade sont légèrement plus hauts que ceux du rez-de-chaussée. Du côté sud, la façade pignon a peut-être été simplifiée lors de la pose des espaliers qui maintenaient un poirier montant jusqu'au 2^e étage déjà sur les photos de 1884[434]. La porte d'entrée principale, probablement de 1696 mais rénovée, se situe à la naissance de la tour. Son chambranle de molasse à fasces se termine par un entablement récent portant les armoiries[435] et la devise des Burnand, en patois : « Si t'as poere catse te derre me » (Si tu as peur, cache-toi derrière moi). Le vantail à panneaux moulurés du XVIII^e siècle possède un heurtoir provenant de la maison de campagne de Champmartin (voir *Chavannes-sur-Moudon*).

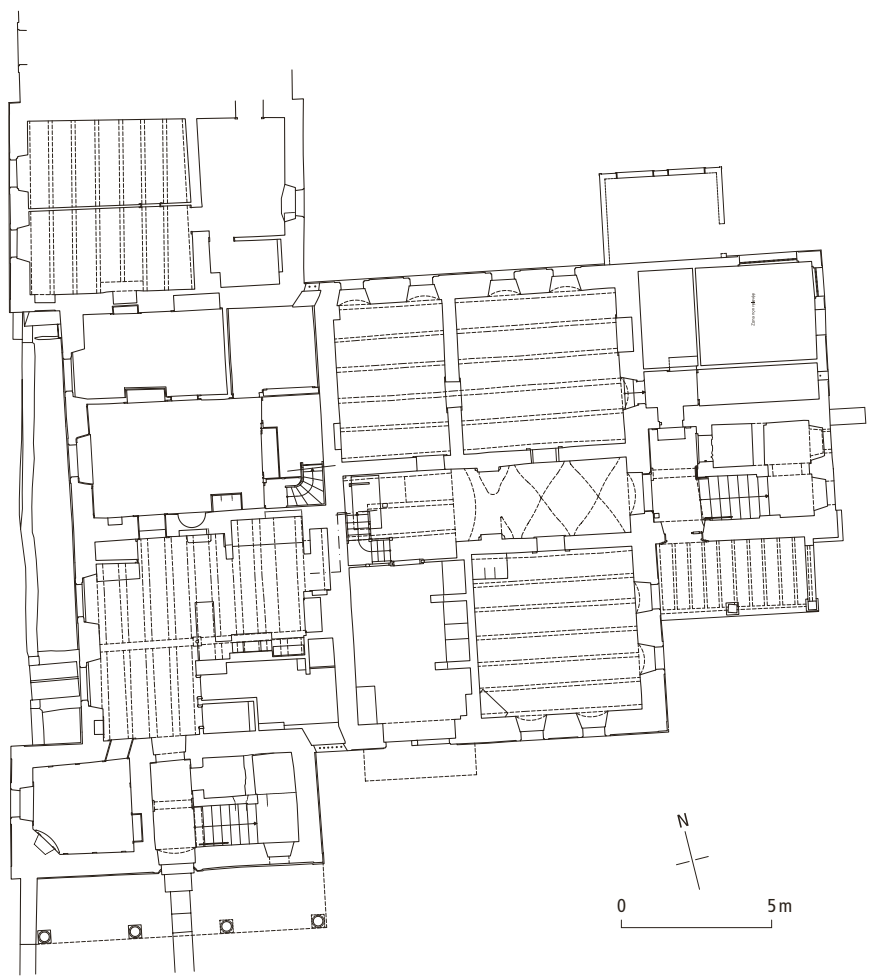
Le corps de logis occidental présente au sud un mur gouttereau en grande partie masqué par la tour d'escalier du troisième quart du XVIII^e siècle. Cette dernière possède des chaînes d'angle à refends de ciment et des fenêtres rectangulaires modernisées. La porte d'entrée et la colonnade de grès coquillier pourraient stylistiquement être attribuées à l'intervention de DAVID BRAILLARD vers 1858. Auparavant, un portique longeait tout le mur occidental de la cour d'entrée[436]. Dans le prolongement de la tour d'escalier s'élève l'ancienne tourelle d'angle dont les percements ont été refaits en ciment après la suppression du revêtement de tavillons qui la protégeait. La façade pignon occidentale se singularise par les deux avancées latérales que constituent cette tourelle et l'annexe nord. Dans la partie centrale, les percements rectangulaires sont difficiles à dater précisément. Dans l'annexe, les quatre fenêtres disposées sur deux niveaux ont un linteau en arc délardé typique de la fin du XVIII^e ou du début du XIX^e siècle. La maison de 1880 environ reproduit sur trois travées cette même élévation, mais avec des baies rectangulaires à l'étage, et à linteau en arc surbaissé au rez-de-chaussée. Le brisis du toit Mansart est percé de lucarnes, autrefois au nombre de deux seulement et en bois ouvragé[437].

L'intérieur

Le corps de logis oriental. L'intérieur du corps de logis oriental suit la disposition classique des maisons seigneuriales de la fin du XVII^e siècle, avec son large couloir médian débouchant sur un escalier à l'italienne. La cage d'escalier, totalement dégagée du corps de logis, est structurée par des pilastres et des arcs supportant les paliers et les repos dallés en molasse **FIG. 140**. La chambre haute



138



139

FIG. 138 **Vulliens. Château de Seppey. Coupe en direction du nord. Echelle 1:250. Dessin Archéotech, 2008.**

FIG. 139 **Vulliens. Château de Seppey. Plan du rez-de-chaussée. Echelle 1:250. Dessin Archéotech, 2008.**



140



141



142



143

de la tour, à laquelle on accède par un court escalier de bois, a conservé son aménagement de la fin du XVII[e] siècle : un plafond à solives chanfreinées, un plancher à croisée de chêne, une porte de noyer à entablement ponctué de pointes de diamant et une cheminée à chambranle de molasse FIG. 141[438] ; la plaque de fonte, posée certainement plus tard au fond du foyer, porte la date de 1754. La tour se complétait sans doute, en direction du nord, de galeries de latrines accessibles depuis les paliers, remplacées par la véranda de 1882.

Le corps de logis oriental comprend à chaque niveau deux grandes pièces à l'est et deux pièces moins profondes à l'ouest. Au rez-de-chaussée, le couloir longitudinal est couvert de voûtes d'arêtes seulement sur la profondeur des chambres



144

FIG. 140 **Vulliens. Château de Seppey. Niveau supérieur de la cage d'escalier orientale, le seul à être couvert de voûtes d'arêtes. Photo Claude Bornand, 2005.**

FIG. 141 **Vulliens. Château de Seppey. Chambre haute de la tour. La cheminée à chambranle mouluré appartient déjà au type classique des cheminées de salon, mais ses relativement grandes dimensions sont encore caractéristiques du XVII^e siècle. Photo Claude Bornand, 2008.**

FIG. 142 **Vulliens. Château de Seppey. Couloir du rez-de-chaussée du corps de logis oriental. De chaque côté, un canal de cheminée en faible saillie se termine par les bouches permettant de charger les fourneaux des pièces principales. Photo Claude Bornand, 2005.**

FIG. 143 **Vulliens. Château de Seppey. Porte de la salle à manger du rez-de-chaussée de l'aile orientale, caractéristique de la fin du XVII^e siècle. Photo Claude Bornand, 2005.**

FIG. 144 **Vulliens. Château de Seppey, 1^er étage de l'aile orientale. Le salon de l'angle sud-est, aux lambris Louis XV, accueille les portraits des membres de la famille Burnand ayant le plus profondément marqué l'histoire de la maison. Photo Claude Bornand, 2005.**

principales FIG. 142. L'extrémité du couloir, couverte de solives, abrite un escalier de bois moderne menant à l'étage et l'accès à la cave pratiquée sous l'angle nord-ouest.

Le rez-de-chaussée réaménagé à la fin du XIX^e siècle montre encore quelques portes à ferrures en moustache, dont deux identiques à celle de la tour FIG. 143. Le fourneau du salon, remonté vers 1920, réutilise des catelles à décor bleu provenant de deux poêles de production moudonnoise des années 1760 et 1780[439]. Une autre catelle, d'un type inconnu à Moudon, porte l'inscription : « Peter rosset fontenier de Cheiry Balliage de Surpierre demeurant au grand Essert A Fait bâtir ce bâtiment et construire une fontaine devant et derrière pour égayer dix poses de terre arride, l'an 1769 »[440].

La petite pièce sud-ouest de l'étage a conservé de l'aménagement de 1696 environ un chambranle mouluré qui devait être une cheminée analogue à celle de la tour, avant d'être transformé en armoire au XIX^e siècle. Quelques portes sont contemporaines, avec leurs quatre panneaux verticaux en fort relief et leurs ferrures en moustache. Les autres, à cinq panneaux, datent des années 1760, de même que les lambris de hauteur, à couronnement chantourné très délié, garnissant les murs extérieurs des grandes chambres. Celle au sud conserve, en outre, des boiseries à hauteur d'appui contemporaines FIG. 144. Le chambranle de cheminée de marbre noir veiné de blanc fut transféré par Edouard Burnand en 1877 depuis la maison dite « Le Château-Sec » à Moudon et date donc probablement de 1783 environ[441].

Le corps de logis occidental. Le corps de logis occidental se compose, aux deux niveaux principaux, de trois pièces disposées le long de la façade ouest, à quoi s'ajoutent un cabinet pratiqué dans l'ancienne tourelle d'angle et l'annexe nord aujourd'hui indépendante FIG. 139. Deux portes superposées, murées, permettaient de communiquer avec la pièce nord de la partie orientale. Avant la création de l'escalier dérobé de la fin du XIX^e siècle dans la chambre médiane, l'ensemble était desservi uniquement par la tour sud, dont l'escalier à deux volées en molasse monte jusqu'à la hauteur des deux petites chambres pratiquées dans le comble. A ce niveau ont été préservées quelques ferrures ouvragées et une porte ornée de pointes de diamant de la fin du XVII^e siècle.

La cuisine du rez-de-chaussée, fragmentée par la création récente d'une salle de bain, possède encore une grande cheminée des années 1690 FIG. 145. La salle à manger se chauffe par un poêle en faïence blanche du début du XIX^e siècle (100 × 51 cm, h. 135 cm), à corniche dépourvue d'entablement. Cette pièce et sa voisine ont des boiseries à hauteur d'appui sur les parois intérieures et des lambris de



145

FIG. 145 Vulliens. Château de Seppey, aile occidentale. La cheminée de molasse de la cuisine remonte certainement aux années 1690. Photo Claude Bornand, 2008.

hauteur, à deux registres de panneaux rectangulaires, contre la face extérieure. L'une des armoires murales, à ferrures rocaille, présente un couronnement chantourné d'un dessin assez nerveux que l'on retrouve dans toute cette partie du château, différent des boiseries du corps de logis oriental et se situant sans doute vers 1760.

Le cabinet occupant le rez-de-chaussée de l'ancienne tourelle se distingue par ses ouvrages de menuiserie raffinés de style Louis XVI **FIG. 146**. Les pilastres qui rythment les parois enserraient originellement des lambris à panneaux rectangulaires, remplacés récemment. Des frises de glyphes couronnent l'embrasure de fenêtre et le dessus-de-porte ; ce dernier s'orne, en outre, d'une guirlande de laurier enrubannée, appliquée contre une table en relief à décrochements inférieurs autrefois garnis de gouttes pendantes. Le vantail de la porte présente le même décor que le chambranle de plan cintré (120 × 100 cm) de la cheminée d'angle. L'ensemble de ces motifs s'apparente étroitement à deux belles réalisations Louis XVI des environs de 1800 à Moudon[442]. Le cabinet supérieur de la tourelle possède une cheminée portative en métal, à pilastres cannelés soutenant un entablement meublé de deux palmettes affrontées, de style Empire.

Le grand salon surmontant la cuisine aurait servi originellement, d'après la tradition familiale, de salle de justice. Après les transformations du troisième quart du XVIII[e] siècle, cette pièce demeure la plus représentative de la maison. Les lambris, de même facture que ceux des autres chambres, s'enrichissent de couronnements chantournés à la fois sur l'armoire et sur les trois trumeaux de la paroi extérieure. Au-dessus des deux fenêtres, qui ont conservé leurs vantaux à petits-bois ornés d'une baguette, les embrasures sont couronnées de lambrequins de menuiserie découpés en courbes et contre-courbes. La cheminée de molasse (167 × 60 cm, h. 112 cm) appartient au même style Louis XV **FIG. 147**.

Les deux petites pièces voisines reproduisent l'aménagement du rez-de-chaussée, avec un poêle en faïence blanche légèrement différent du précédent par sa taille ainsi que par le profil de sa corniche et de sa base (125 × 75 cm, h. 167 cm). Dans la chambre nord, une porte qui paraît être du XVIII[e] siècle permettait de passer à l'étage de l'annexe aujourd'hui détachée de la propriété.

Les dépendances

Le jardin créé peu avant 1721 au-devant de la façade occidentale du château, de l'autre côté du chemin, doit avoir subi des aménagements ultérieurs. Les piédroits du portail, terminés par des urnes de plan carré, et la grille de fer forgé paraissent en effet se situer à la fin du XVIII[e] ou au début du XIX[e] siècle.

La fontaine faisant face à la cour d'entrée porte sur le bassin principal le millésime 1821 et les initiales de P[ierre]-D[avid] B[urnand]. Le goulot orné de rangées de petites feuilles sort de la bouche d'un grand masque métallique présentant les traits d'un vieillard barbu.

Le plan du domaine dressé en 1720 représente deux fermes et une grange aux alentours du château. Un peu plus loin au nord, on rencontre une « carrière » En Champ-Corboz. Au sud, à gauche du chemin d'accès au château, le commissaire Chollet a dessiné un carré approximatif qu'il identifie comme les « vestiges d'une chapelle » – sanctuaire inconnu par ailleurs[443].

Les dépendances actuelles résultent de nombreuses reconstructions. Mentionnons principalement la ferme inférieure édifiée vers 1800 et incendiée en 1959, représentée sur deux toiles d'EUGÈNE BURNAND[444]. L'atelier du peintre, de 1884, aujourd'hui transformé en résidence secondaire (ch. de Seppey 8), était un vaste local couvert d'une charpente apparente à la Mansart, avec demi-croupes dans le style des « carrées » paysannes. Il se prolongeait par deux annexes sur les façades pignons, celle orientée au nord étant entièrement vitrée[445]. Au sud, entre l'atelier et la ferme supérieure, une dépendance de 1892 (ch. de Seppey 6) possède le même type de toiture et montre, sur le mur goutterau faisant face à l'atelier, une « Poya » peinte à la fresque en 1901 par EUGÈNE BURNAND[446]. La maison appelée « L'Alouette » (ch. de Seppey 10), construite en 1934 pour René et Marcel Burnand au nord-est du domaine, reproduit dans son volume les grandes lignes du château. Elle abrite trois fourneaux en catelles du XVIII[e] siècle, d'origine moudonnoise **FIG. 148**, et une partie du mobilier familial[447].



146



147



148

Appréciation

Typologiquement, le château de Seppey se situe à mi-chemin entre le château de Curtilles, propriété de la famille d'Anne-Marie de Villarzel, et le château de Ropraz, construit par le père de Jacques-Etienne Clavel vers 1689. La partie orientale s'inspire de Curtilles, pour le corps de logis coiffé d'un toit à demi-croupes et flanqué d'une tourelle d'escalier, et de Ropraz, pour le plan de l'escalier à l'italienne. A Seppey, cet escalier prend des proportions particulièrement monumentales du fait de sa position, entièrement en saillie sur la façade, et de la présence d'une chambre haute. La mention d'un « maçon italien » travaillant à Seppey en 1698 incite à attribuer cette réalisation à l'un des nombreux maîtres dits « lombards », originaires le plus souvent de la Valsesia, qui exercèrent leur art en Pays de Vaud au XVII^e siècle surtout[448]. Le corps de logis occidental résulte à la fois des travaux de 1696 pour sa toiture et de ceux de la seconde moitié du XVIII^e siècle pour le reste. La façade ouest constitue un cas particulier, avec son profond avant-toit en berceau et ses avant-corps latéraux.

Documentation

Sources et bibliographie

BURNAND 1957; RENÉ BURNAND, « Histoire des six frères Burnand à Moudon, Sépey et ailleurs au XVIII^e siècle », *BAVM*, II, 1937, pp. 141-163; BURNAND 1951; BURNAND 1901; CHRISTIAN ORCEL, JEAN TERCIER, JEAN-PIERRE HURNI, « Château de Sépey » (LRD 05/R5704), ms. 3 oct. 2005 (SMS).

Plans et vues

Plans. « Plan du domaine de Seppey appartenant aux nobles... Jean-Jaques-Abram et Jean-Emanuel-Rodolph fils de... Jaques-Etienne De Clavel... seigneur dudit Seppey et de feu Anne-Marie De Villarzel, dame dudit lieu. Par Pierre Chollet 1720 », f^os 1-2 et 3-4 (AP Burnand). – Plan du domaine de Seppey (ACV, GC 302 A, 1863). – Relevé sommaire de la partie occidentale du château et de son annexe nord, sig. CLAUDE JACCOTTET, 20 sept. 1967 (PP 546/156).

Vues (sélection). Vue du sud-ouest, EUGÈNE BURNAND, s. d. (voir ill. in BURNAND 1957, p. 54). – Vue du sud, lavis, EUGÈNE BURNAND, 1870 (voir ill. in BURNAND 1944, vis-à-vis p. 182). – Vue du nord, EUGÈNE BURNAND, 19 août 1872, dessin à la plume rehaussé de gouache blanche, 22 × 17 cm (coll. particulière) **FIG. 23**. – Dessins de la tour d'escalier orientale par RENÉ BURNAND, 1916 (coll. Alain Burnand). – Dessins de l'extérieur et de l'intérieur par DAVID BURNAND (voir ill., in RENÉ BURNAND, *Silence d'une vieille maison*, Lausanne 1940, et RENÉ BURNAND, *Les temps heureux*, Lausanne [1945]).

Photographies. [1884 ?] (ACV, PP 605, 35). – 1884-1904 (P Cérenville 359-363, 386-392). – *RHV*, 1914, p. 369, *passim*.

MF

FIG. 146 **Vulliens. Château de Seppey, aile occidentale. Cabinet aménagé vers 1800 au rez-de-chaussée de la tourelle de l'angle sud-ouest. Photo Claude Bornand, 2008.**

FIG. 147 **Vulliens. Château de Seppey, aile occidentale. Cheminée du grand salon de l'étage, à chambranle de molasse et trumeau de plâtre, du troisième quart du XVIII^e siècle. Photo Claude Bornand, 2008.**

FIG. 148 **Vulliens. Château de Seppey. Poêle à décor bleu remonté dans la maison de l'Alouette, typique de la production moudonnoise des années 1760. Photo Claude Bornand, 2007.**

Le château de Lucens, ses bourgs et la chapelle Sainte-Agnès

Introduction **p. 125**
Brève définition des différentes parties du château et de son Bourg **p. 126**
Le château **p. 128**
Histoire de la construction **p. 128**
Origines **p. 128**
L'édifice du XIII^e siècle **p. 128**
Les transformations de la période épiscopale **p. 128**
Les travaux à l'époque bernoise (1536-1798) **p. 128**
Les travaux du XIX^e siècle **p. 137**
La restauration de 1920-1922 et les travaux du XX^e siècle **p. 137**
Description **p. 140**
Situation naturelle et dispositions générales **p. 140**
La grande tour [1] **p. 140**
Le système défensif du donjon **p. 142**
Le corps de logis et la cour du donjon [2] **p. 144**
Le système défensif du plain-château **p. 146**
Le corps de logis du plain-château [3] **p. 149**
L'aile de la cuisine [4] **p. 156**
La fontaine [5] **p. 156**
Le fossé intérieur et la « maisonnette » [6] **p. 156**
Les braies **p. 158**
La porte nord ou « porte de Combremont » [7] **p. 158**
La porte sud des braies [8] **p. 159**
Appréciation **p. 161**
Documentation **p. 164**
Le ressat **p. 167**
Introduction **p. 167**
La dépendance rurale du château [9] **p. 167**
Le Bourg **p. 167**
Introduction **p. 167**
La porte du Bourg [10] **p. 169**
La tour et la maison du portier [11] **p. 170**
La maison des mayors au Bourg [12] **p. 172**
La chapelle Sainte-Agnès [13] **p. 172**
Archéologie **p. 172**
Histoire de la construction **p. 172**
Description **p. 174**
L'architecture **p. 174**
Le décor peint **p. 176**
Le mobilier **p. 180**
Les vitraux **p. 180**
Les cloches **p. 180**
Appréciation **p. 181**
Documentation **p. 181**



149


1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
RUE DU CHÂTEAU
ROUTE D'YVONAND
CHEMIN DE LA CURE
RUE DES GRENIERS
RUELLE DE L'HELVÉTIA
RUE DE L'HÔTEL-DE-VILLE
RUE CENTRALE
ROUTE DE VILLENEUVE
ROUTE D'OULENS
PLACE DE LA BELLE-MAISON
MAISONS-NEUVES
AVENUE DE LA VIGNETTE
RUE DU MARCHÉ
GRAND-RUE
ROUTE D'YVONAND
RUE LOUIS-ÉDOUARD-JUNOD
AVENUE DE LA GARE
ROUTE DE MOUDON
RUE DE CHAMP-MIN
N
1:2500
0 10 20 30 40 50m


Territoire de la Commune d'Oulens
Territoire de la Commune de Curtilles
Territoire de la Commune de Cremin
Territoire de la Commune de Forel
Territoire de la Commune de Bussy
Territoire de la Commune de Maudon
Territoire de la Commune de Seigneux
Occident
Septentrion
Midi
Orient
Incops
Bois de l'Hôpital
Bois de Bau
Les Villaires
Au Pourchet
Les Longechaux
Les Isles
Les Alesses
Les Essets
Champs Nicaly
Champs du Vent
Les Grands Prés
Pré de la Rotte
Bois de la Commune

150



151

FIG. 150 **Carte topographique du territoire de Lucens réduite sur les plans géométriques levés en 1824 et 1825, par Jean-Benjamin Burnier. ACV, GC 1204/1.**

FIG. 151 **Lucens. Château et bourgs. Vue aérienne depuis le sud. L'éperon rocheux bordé à l'ouest par une boucle de la Cerjaulaz porte à son sommet le château proprement dit, entièrement ceint d'un haut mur de braies. Sur la gauche, le replat situé en contrebas abritait le « ressat », c'est-à-dire le bourg-refuge. Dans la zone du « ressat » s'élèvent encore les deux bâtiments de dépendance du château. Le reste du périmètre circonscrit par l'enceinte correspond à l'ancien bourg de château dont ne subsiste plus que la chapelle Sainte-Agnès et la « Tourmette » ou maison du portier (à droite). Un cheminement piétonnier moderne relie l'ancienne maison Comte, actuelle dépendance du château, à la poterne occidentale du Bourg rouverte en 2014. Photo Archéotech, 2014.**

Introduction

Le nom de Lucens apparaît pour la première fois en 964-965, lorsqu'un dénommé Ricaudus donne à l'Eglise de Lausanne un cheseau et un champ dans le village de Lucens *(« in villa Losingus »)*. La formation du nom, avec son suffixe toponymique *-ingos*, fréquent dans la région dès le VI^e^ siècle, évoque une localité qui aurait été fondée par un personnage d'origine germanique, un certain Lobizo[1].

Les évêques de Lausanne firent rapidement de ce lieu une place forte engagée dans la défense de leurs territoires, avec Curtilles situé en face, de l'autre côté de la Broye. Le site de Lucens offrait de nombreux atouts stratégiques. La rivière de la Cerjaule forme en effet un vallon torrentiel aux pentes rapides qui se termine, avant de déboucher sur la vallée de la Broye, par un resserrement portant encore le nom de Barre **FIG. 150, 151**. En entaillant cette barre de molasse, le torrent a façonné deux hauts éperons propices à l'érection d'une forteresse. L'un d'eux, sur la rive droite de la Cerjaule, aux Communs-d'En-Haut ou aux Envers (altitude 593 m), est surmonté d'une motte, où les plans de 1797 et 1824 signalent un ancien « fort ». Celui-ci se complète d'un vaste refuge protégé par d'imposantes levées de terre. Ce site, aménagé, semble-t-il, depuis l'époque de La Tène finale[2], correspond peut-être à une « terre de Monz » cédée à l'évêque par Pierre de Savoie en 1244[3]. L'autre éperon rocheux (altitude 560 m), sur la rive gauche, porte le château actuel, au pied duquel se développèrent le bourg fortifié, puis le reste de la localité s'étendant progressivement jusqu'au pont sur la Broye (altitude env. 500-520 m).

Bien qu'il ne soit pas attesté avant le XII^e^ siècle, le château de Lucens s'est probablement développé à partir du siècle précédent. Après les destructions infligées durant la guerre de succession au comté de Bourgogne, notamment vers 1127, la forteresse fut rétablie et renforcée par les évêques. Depuis la prise de Moudon par Thomas de Savoie, vers 1207, et à la suite de l'accord d'Evian signé en 1244, le château de Lucens se trouva en première ligne face à la menace savoyarde. Il devint, avec Avenches, le principal atout dans la défense des terres de l'Eglise dans la Broye. L'édifice, reconstruit à la fin du XIII^e^ siècle par Guillaume de Champvent, demeure l'un des témoins les plus marquants de la puissance temporelle des évêques de Lausanne.

Le château était certainement dès l'origine pourvu d'un bourg-refuge situé en contrebas à l'ouest. Durant la première moitié du XIV^e^ siècle, toujours en lutte contre la Savoie, les évêques y joignirent un véritable bourg, localité urbaine protégée de murailles, dotée de franchises et d'une chapelle. Ce « bourg de château » regroupait les maisons des nobles et des bourgeois les plus importants de la région. La situation politique s'étant stabilisée peu après, il fut rapidement accompagné d'une petite agglomération hors les murs.

La place forte était le centre d'une châtellenie regroupant douze communes **FIG. 12**. Celles-ci avaient le droit de s'y réfugier en temps de guerre, mais devaient en contrepartie l'entretenir et la défendre. Cette entité, généralement administrée par des bourgeois de Lucens, apparaît souvent sous les noms de communauté et ville (« *communitas* », « *villa* » et « *oppidum* ») de Lucens. L'ambiguïté des termes et leur emploi peu systématique furent, tout au long de l'Ancien Régime, la cause de nombreuses controverses quant aux responsabilités incombant soit à la châtellenie, soit à la commune[4]. L'identité de cette dernière, au sens moderne et territorial du mot, est donc difficile à définir à l'époque médiévale[5]. Elle existait pourtant bel et bien, distincte de la châtellenie, et apparaît en tant que telle dans les listes d'impôts[6]. Elle correspond sans doute aux « bourgeois et communauté de Lucens » responsables de l'hôpital Saint-Antoine cité dès 1351 (voir *La ville de Lucens*)[7].

C'est la châtellenie qui semble avoir joué le rôle primordial dans l'histoire du développement de la localité jusqu'à la fin du Moyen Age. Elle avait en effet reçu des évêques le droit de percevoir un impôt sur le vin, l'*ohmgeld*, afin de pouvoir mieux assumer l'entretien du château et de son bourg fortifié. Dès la fin du XV^e^ siècle, ce dernier se vida peu à peu de ses habitants, au profit des quartiers extérieurs.

A la conquête de 1536, toutes les propriétés épiscopales passèrent aux mains du gouvernement bernois, qui reconstruisit le corps de logis principal du château pour y installer la résidence de son bailli. L'ancien bourg fut dès lors englobé dans le périmètre du château baillival et devint un simple domaine rural. La chapelle Sainte-Agnès, transformée également à cette époque, fut affectée au culte protestant, comme annexe de la paroisse de Curtilles.

Vendu par l'Etat après la Révolution vaudoise, le château fut exploité comme institut de jeunes gens au XIX[e] siècle. Depuis la profonde restauration effectuée dans les années 1920, l'édifice et ses abords sont restés en mains privées. Seule la chapelle implantée en marge du bourg demeure à usage communautaire.

Brève définition des différentes parties du château et de son Bourg

Note sur l'orientation. Le château étant orienté nord-est – sud-ouest, on se rallie à l'usage actuel situant la façade principale au sud, bien que les documents historiques la situent à l'est.

Le château proprement dit, au sens moderne du terme, se compose de deux parties : le donjon à l'est (nord-est) et le plain-château à l'ouest (sud-ouest). Selon l'usage ancien, bien attesté à Lucens[8], le terme de «*donjon*» **FIG. 153.AI** désigne non seulement la grande tour, mais l'ensemble de la partie orientale située sur la «motte», soit au point le plus haut du site castral[9]. Les diverses constructions s'articulant autour de la tour (courtines, corps de logis, cour du puits) constituent le dernier refuge en cas d'attaque, le «réduit seigneurial». Depuis la fin du XVI[e] siècle, cette partie se nomme également «château de l'Evêque»[10] ou «vieux château»[11].

Le terme «plain-château» *(planum castrum)* **FIG. 153.AII** est utilisé généralement pour distinguer, dans les châteaux romans, la partie située sur terrain plat, par opposition à la «motte» du donjon[12]. Même si elle n'apparaît pas dans les documents concernant Lucens, cette expression s'applique bien à la partie occidentale occupant le reste de l'éperon, avec sa cour spacieuse et son grand corps de logis protégés par de hautes courtines. Les textes anciens englobent ce périmètre dans la notion de «*castrum*»[13], notion plus ambiguë puisqu'elle comprend parfois aussi le Bourg, comme on va le voir.

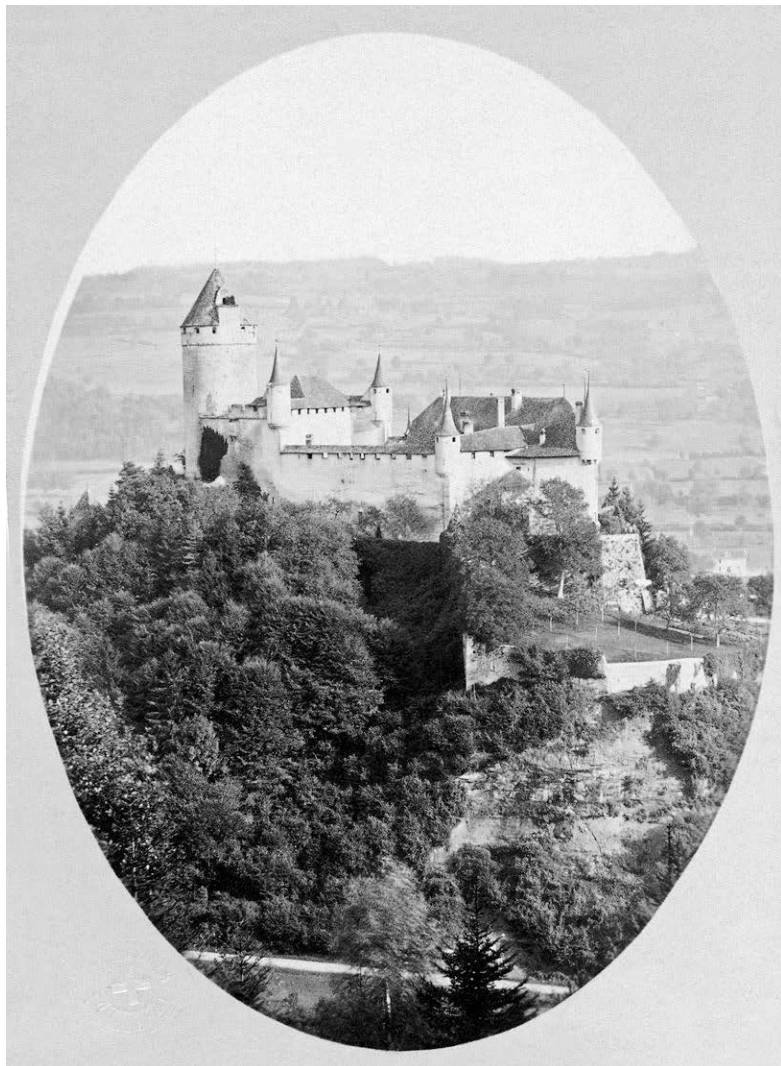
A cela s'ajoute une troisième composante indispensable pour un château développé du type de Lucens. L'*avant-cour* regroupant les dépendances rurales se situe ici, vu les contraintes topographiques, au pied de l'éperon. Ces dépendances, reliées au château par un grand escalier, semblent avoir fait partie du «ressat»[14].

Le bourg-refuge ou «*ressat*» *(receptum)* **FIG. 153.B**, cité comme tel dès 1346[15], était en principe destiné à abriter la population de la châtellenie en cas de guerre. Il occupe une position retirée et abrupte, entre le château et les moulins du seigneur. Du côté est, sa délimitation par rapport au Bourg devait correspondre au grand mur perpendiculaire aux braies du château, qui aurait fait retour à l'alignement des façades sud des dépendances rurales (**FIG. 206**, murs P et F).

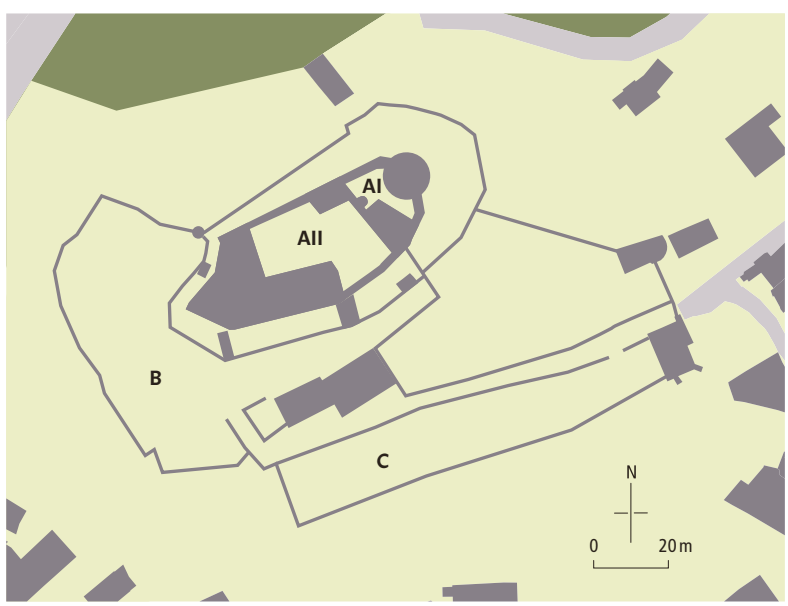
Le *Bourg* **FIG. 153.C** revêtait à la fois la fonction de défense avancée du château, probablement dès la fin du XIII[e], et celle d'agglomération depuis le début du XIV[e] siècle. Ce statut particulier se reflète bien dans le vocabulaire qui, déjà au Moyen Age, désigne parfois le Bourg également par le terme de «château» entendu au sens large[16]. L'appellation la plus adéquate serait «bourg de château»[17]. Par commodité, on adopte ici la forme de «Bourg», avec majuscule, afin de distinguer ce quartier du reste de l'agglomération hors les murs. Au début de l'époque bernoise, la situation se clarifie, après l'annexion par le gouvernement de l'ensemble du Bourg, dont les habitations étaient tombées en ruine durant le siècle précédent. Le terme de «château» se généralise[18] et celui de «bourg» tend alors à disparaître, pour être appliqué actuellement à l'agglomération hors de l'ancien Bourg médiéval. ■

FIG. 152 **Lucens. Château. Vue du nord-ouest, depuis le « fort » des Communs-d'En-Haut qui domine la rive droite de la Cerjaulaz. La disposition médiévale du site se lit encore très clairement. A gauche, le donjon avec sa grande tour et ses deux tourelles, à droite le plain-château, le tout enserré par les murs de braies. Entre ces braies et les falaises, le « ressat » transformé en verger. Photo Charles Estermann, vers 1890. AFMH, nég. 2702.**

FIG. 153 **Lucens. Château. Plan. 1:2000. AI. Donjon. – AII. Plain-château. – B. Ressat. – C. Bourg. Dessin SHAS, 2015, sur la base des géodonnées de l'Etat de Vaud.**



152



153

Le château

Dressé sur le vaste éperon rocheux dominant la vallée, environné de ses défenses extérieures et de son bourg déserté depuis cinq siècles, le château de Lucens manifeste encore clairement l'importance stratégique qui fut la sienne au Moyen Age. L'édifice reconstruit dans la seconde moitié du XIII^e siècle par les évêques de Lausanne a conservé quelques maçonneries de la forteresse mentionnée déjà au début du siècle précédent. Il en reprend peut-être aussi la disposition générale, de tradition romane, mais sa partie orientale, le « donjon » avec sa grande tour, porte la marque des travaux de 1275-1279 et possède les ouvrages défensifs les plus modernes de l'époque. Le corps de logis du « plain-château », à l'ouest, reconstruit en partie après les dégâts causés par les guerres de Bourgogne en 1475-1476, puis entre 1579 et 1586, servit dès lors de résidence pour les baillis bernois. Passé en mains privées à la Révolution, l'édifice subit une importante restauration en 1920.

Histoire de la construction

Origines

Selon un récit de l'évêque Amédée d'Hauterives (1145-1159), c'est du temps de son prédécesseur, Girard de Faucigny, vers 1127, que le comte de Genève détruisit le *castrum* de Lucens et qu'il établit une autre forteresse au détriment des terres épiscopales voisines, très certainement à Moudon[19]. D'après la chronique transcrite en 1235 par le prévôt Conon d'Estavayer, l'évêque Landry de Durnes (1160-1178) profita d'une période de paix pour reconstruire non seulement sa forteresse de Lucens, mais aussi celles de Curtilles, Puidoux et Ouchy. Son successeur, Roger de Vico Pisano (1178-1212), engagé dans de nombreuses guerres contre le comte de Genève puis contre la Savoie, fit également des travaux au château de Lucens. Celui-ci fut toutefois victime d'un incendie peu après[20].

L'édifice du XIII^e siècle

Les travaux qui aboutirent à l'édifice actuel, attestés seulement par la dendrochronologie, coïncident avec deux périodes marquant un tournant dans les relations entre les évêques et leur principal adversaire d'alors, la Savoie. Une première campagne doit avoir été menée par Jean de Cossonay (1240-1273) à l'occasion de la guerre qui l'opposa à Pierre de Savoie entre 1240 et 1243[21]. L'accord signé à Evian en 1244 attribuait à Pierre de Savoie tous les droits que l'Eglise de Lausanne avait sur le territoire de la ville neuve de Romont qu'il venait de fonder. Il confirmait en contrepartie à l'évêque sa possession de la « forteresse » de Lucens telle que définie par les fossés et les palissades[22]. Plusieurs solives ont pu être datées des années 1240/1241 et 1247/1248, dans la tourelle dite « de l'horloge » du plain-château[23] et, probablement en remploi, dans la grande tour du donjon[24].

Les ouvrages qui donnèrent au château l'essentiel de sa physionomie actuelle furent effectués sous l'épiscopat de Guillaume de Champvent (1273-1301), puisque les principales poutraisons de la grande tour datent de 1275-1279[25]. Cette réalisation de prestige s'inscrit parfaitement dans le contexte de la politique menée par cet évêque, formé à la cour du roi d'Angleterre et issu de la plus haute noblesse vaudoise. Tête de file des coalitions anti-savoyardes, il lutta pour la restauration du pouvoir de l'Eglise de Lausanne notamment en développant ses autres places fortes de Bulle et Ouchy[26].

Les transformations de la période épiscopale

Pour le XIV^e siècle, les transformations du château ne sont connues que par l'analyse archéologique et dendrochronologique : pose d'une nouvelle toiture sur la grande tour vers 1311-1312, renforcement de son solivage inférieur vers 1383-1384[27].

Sous l'épiscopat de Georges de Saluces (1440-1461), des réparations indéterminées sont attestées au château ou au Bourg dès 1446[28]. En 1459-1460, le bailli de l'évêque vint recevoir le « tâche de la tour », soit certainement celui de la charpente actuelle de la grande tour, dont les bois furent abattus à ce moment-là[29]. Après l'incendie survenu lors des guerres de Bourgogne[30], l'évêque Benoît de Montferrand (1476-1491) effectua d'importants travaux, surtout au corps de logis du plain-château, qu'il suréleva et où il fit apposer ses armes en plusieurs endroits. Il est possible que la tour des braies qui dominait les grands escaliers, construite en partie en briques, remonte à cette époque. Cet ouvrage pourrait également avoir été commandé par Sébastien de Montfaucon (1517-1536), dont les armes se trouvaient avant 1920 en remploi sur un muret des lices sud.

Les travaux à l'époque bernoise (1536-1798)

Le gros œuvre

A la conquête de 1536, Lucens se rendit sans résistance. Le château passa, comme toutes les propriétés épiscopales, aux mains du gouvernement bernois, qui se borna tout d'abord à assurer un



154

FIG. 154 **Lucens. Château. Façade nord du corps de logis donnant sur la cour du plain-château. La galerie sur colonnes construite par les maçons « lombards » de la famille Bodmer est l'élément le plus représentatif des travaux exécutés entre 1579 et 1586 pour l'installation du bailli bernois. Photo Claude Bornand, 2005.**

entretien minimum. On démolit une vieille cuisine en 1553-1554, puis une tourelle dite « du milieu » en 1562, reconstruite alors en partie, semble-t-il[31]. En 1575, LL.EE. envisagèrent de démolir la forteresse, à l'exception de la tour, et d'utiliser les matériaux pour remettre en état le château de Moudon. Devant la difficulté, cependant, de se procurer un siège baillival suffisamment représentatif dans cette dernière ville, elles optèrent finalement pour son transfert au château de Lucens. Le bailli Sébastien Darm s'y installa en 1586, après de longs travaux **FIG. 154**[32].

En 1578, le gouvernement envoya sur place son architecte officiel, le « Lombard » ULI JORDAN[33]. On commença par amener l'eau nécessaire à une fontaine et par couper des bois de charpente, notamment dans les forêts de Hasel [Haselburg ?] près de Laupen (BE)[34]. Dès 1579, François de Villarzel, mayor et châtelain de Lucens, se chargea de diriger les travaux et de tenir les comptes, jusqu'en 1587[35]. Les maçons engagés sur le chantier étaient eux aussi d'origine « lombarde », c'est-à-dire valsésienne. JACOB BODMER, attesté de 1579[36] à 1584, doit avoir exécuté l'essentiel des ouvrages au



155

FIG. 155 **Lucens. Château. Tourelle de l'horloge. Le cadran de 1641-1642, maintes fois rénové, arbore aux deux angles supérieurs un écu bernois et, en dessous, les armoiries du bailli Vincenz Wagner et du trésorier du Pays de Vaud, Franz Güder. Sur la gauche, la cheminée montre un décor de briques qui pourrait dater du XVI^e siècle. Photo Claude Bornand, 2005.**

FIG. 156 **Lucens. « Le château vu de l'arrière le 16 juillet 1659 ». Relevé de l'état du mur de braie partiellement effondré côté nord, reconstruit les années suivantes. Dessin aquarellé. AEB, Atlanten n° 7, n° 18.**



156

corps de logis, y compris l'escalier en vis dont la construction fut décidée en décembre 1582. Son parent, Uli Bodmer [III] se vit confier, en 1583, la transformation de deux maisons de portier et de la chapelle. Au mois de mai suivant, dégoûté de sa collaboration avec les maçons lombards, François de Villarzel les bannit du chantier[37]. Il les remplaça par le maçon Jacques Du Pasquier, de Fleurier au Val-de-Travers (NE). Jusqu'en 1587, celui-ci rétablit plusieurs murs d'enceinte[38].

Le charpentier Simon Hoffmann, de Berne, avec lequel on conclut en juin 1580 le marché pour le corps de logis, se chargea également jusqu'en 1584 de toutes les autres charpentes. Le peintre Andreas Stoss orna le dessus de la porte du Bourg en octobre 1583. Il poursuivit ensuite son activité dans la région et doit être aussi l'auteur d'une partie des peintures de la salle des armoiries (date de 1586 surmontant l'écu bernois) et du décor intérieur de la chapelle, de 1588.

Les comptes mentionnent encore les noms des menuisiers Jean Bivelat, de Lausanne (entre 1581 et 1583), et Jacques Lesotte (1585 ?), des serruriers Benoît Cheyre ou Cornaz et Arnold Tuschmann, tous deux de Moudon (1581-1585), du verrier Joseph Markstein, des forgerons Pierre Dutey, de Moudon, et surtout Jean Tacholaz, d'Avenches. On fit venir de la tuile d'Henniez, quatorze pommeaux d'étain de Lausanne, et des catelles de poêles voiturées depuis Estavayer.

Au XVII^e^ siècle, l'effort porta surtout sur les murs d'enceinte et sur les dépendances. La transformation de la « petite maison » (*kleines Huss* ou *Fleischhuss*) en 1599-1600 par le charpentier Jacob Ribet, de Lucens, et par un maçon non nommé, est peut-être à mettre en relation avec les initiales A W gravées sur la souche de cheminée de la « maisonnette », masquée par la charpente actuelle ; ces initiales flanquent une marque de tâcheron qui paraît bien être celle d'Andres Widmer[39]. Après l'adjonction de deux contreforts aux murs de braies du côté du ressat par Jacques Fatoz en 1607-1608[40], on décida d'établir, en 1619, une « sentinelle » de maçonnerie et trois couverts de charpente pour abriter les gardes[41]. En 1627, le maçon François Cheseaux reconstruisit les escaliers de pierre menant au château, ainsi que le mur qui les soutenait. Le charpentier [Jacques] Rybet les protégea d'une toiture ponctuée de deux pommeaux et revêtue de tuiles que l'on remplaça aussitôt après par des tavillons de chêne, moins lourds[42].

Le bailli Vincenz Wagner (1640-1646) agrémenta la cour en faisant poser un banc de pierre autour de l'arbre par le maçon « bourguignon » Denis Rassine, de « Nasis » (Naisey-les-Granges, Doubs ?)[43]. Il fit installer, dans la tourelle d'angle nord-ouest, l'horloge que son prédécesseur venait de remplacer. Le cadran à chiffres dorés fut orné en 1641-1642 par un peintre resté anonyme **fig. 155**[44].

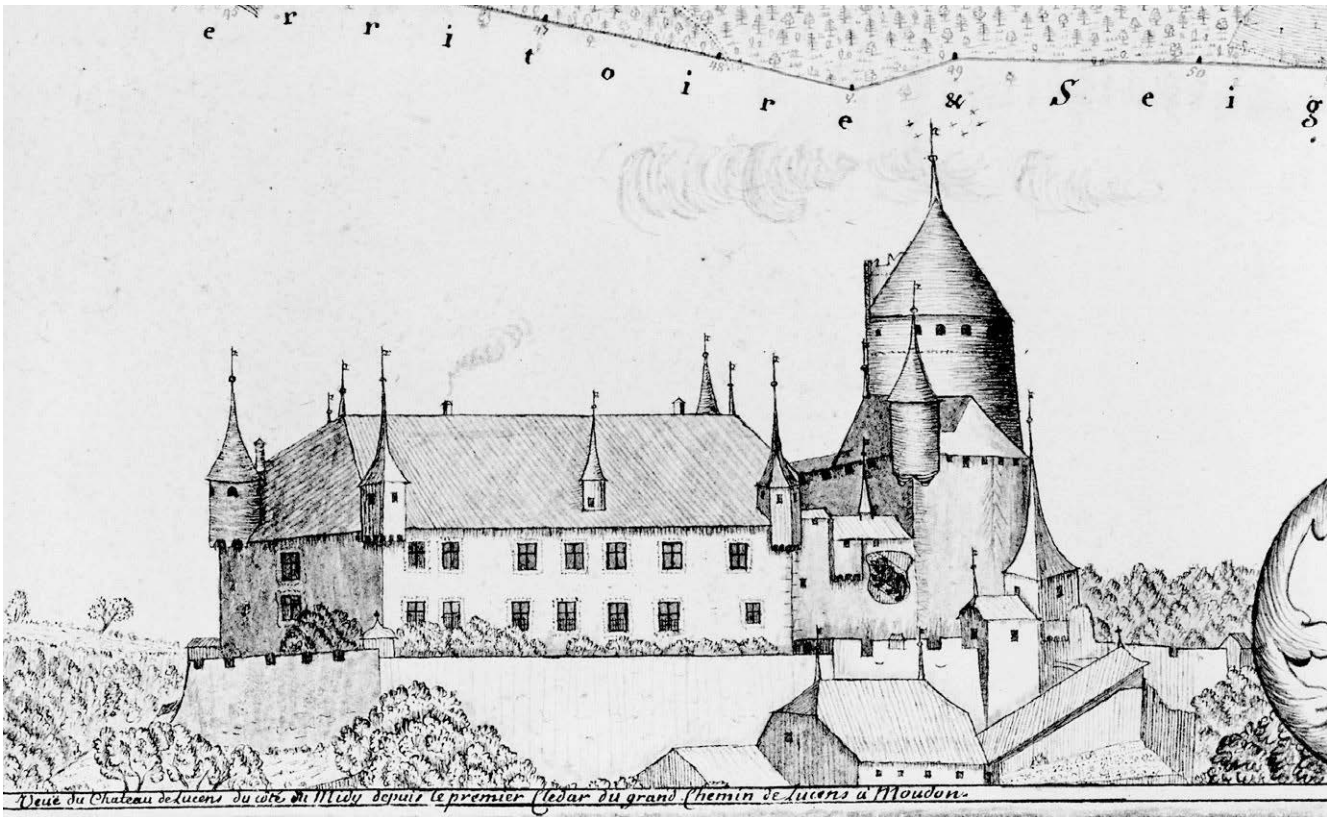
En 1648, Hans Roth rénova la peinture du « gros ours », le grand écu bernois dominant l'entrée de la cour[45]. Un autre peintre, Hans Werner, rafraîchit la galerie du corps de logis trois ans plus tard[46].

En 1654, des murs s'étant effondrés du côté du moulin et à l'arrière, le gouvernement chargea l'ancien bailli Wagner d'examiner la situation avec le maçon qu'il avait alors à son service (voir *La ville de Lucens : L'ancienne « Belle Maison »*). Il s'agissait sans doute du « Lombard » Jacques Spinger, qui effectua d'importants ouvrages indéterminés l'année suivante[47]. Mais en 1659 déjà, deux membres du Conseil de Guerre, le banneret [Christoph ?] von Graffenried et Burkard von Erlach, furent dépêchés sur place[48]. Ce sont eux certainement qui firent dessiner deux vues détaillées de l'édifice et de ses défenses extérieures **fig. 156** (voir *Documentation*). S'ensuivirent, jusqu'en 1662, de nouveaux travaux par des maçons « lombards », principalement Ulrich Stab, sous la direction de l'architecte officiel David Edelstein. A cette occasion, on envoya de Berne deux girouettes confectionnées en 1659-1660 par le serrurier Abraham Lauwer et peintes par Albrecht Kauw ; Salomon Cosandey leva la charpente de deux guettes[49].

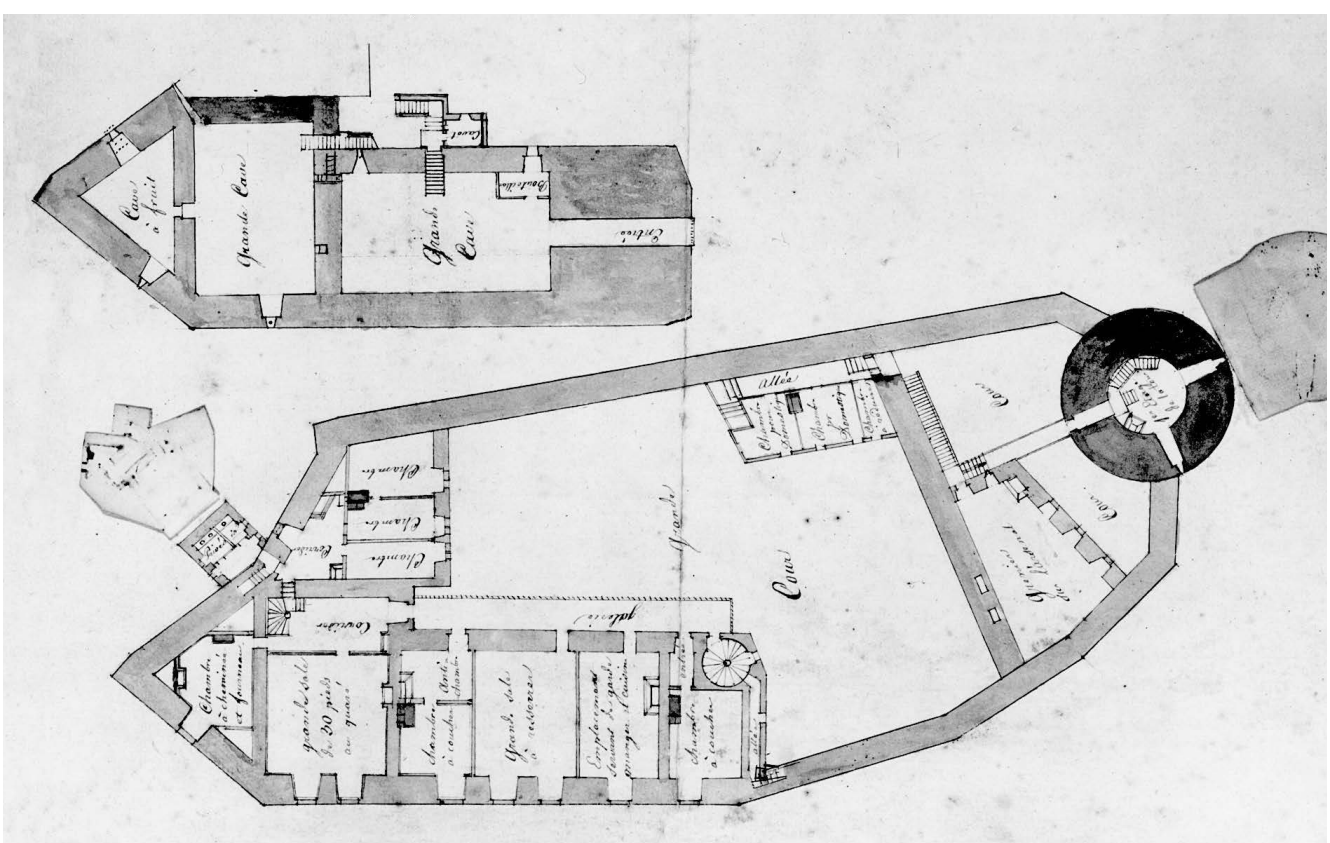
En 1683-1684, le maçon Pierre Stab et son frère Antoni, de Rima (Valsesia, I), reconstruisirent la partie supérieure de l'aile abritant la cuisine et les chambres destinées aux servantes et aux enfants. Ils y créèrent deux pièces de largeur inégale, éclairées par trois baies géminées **fig. 159**[50]. En 1690, on aménagea en grenier la partie supérieure de l'ancien logis de l'évêque au « château vieux », en perçant trois fenêtres et en agrandissant la porte haute[51].

Le XVIII^e^ siècle fut surtout marqué par les nombreux aménagements intérieurs du corps de logis. On poursuivit toutefois également la transformation des dépendances et les travaux aux diverses enceintes, plus pour des raisons d'entretien que de réelle défense. En 1711-1712, le bailli fit arranger un « beau cabinet » dans la tourelle qui dominait le pont-levis du fossé intérieur (à l'angle nord-ouest du donjon), de laquelle on pouvait observer toutes les allées et venues au château[52]. Lors de la seconde guerre de Villmergen, en 1712, on se borna à repeindre à l'huile le « grand ours » de la façade[53].

De 1713 à 1716, l'architecte officiel [Abraham] Dünz [II] conduisit d'importants ouvrages exécutés par le maçon Gottfried Wyss, [de Payerne], et par


Veue du Chateau de Lucens du coté de Midy depuis le premier Cedar du grand Chemin de Lucens à Moudon.

157


Grand Cave
Grand Cave
Cave à fruit
Cour
Allée
Cour
Cour
Grand
Grande salle
Grand salle
Chambre
Chambre
Chambre
Chambre
Chambre
Chambre
Chambre
Chambre
Escalier
Escalier

158



159

FIG. 157 **Lucens. Château. Extrait du plan cadastral de Sottens dressé par le commissaire Pierre Chollet en 1724. Au début du XVIIIe siècle, le système défensif a perdu de son importance. Les braies sud faisant face aux appartements baillivaux ayant été abaissées, on a aménagé un cabinet de jardin sur les lices (à gauche). Subsiste en revanche la tour des « grands degrés » qui renforçait la porte sud des braies, démolie en 1774. ACV, GB 216/a/2, fos 37-38.**

FIG. 158 **Lucens. Château. Plan de l'étage, avec les subdivisions créées aux XVIIe et XVIIIe siècles dans le corps de logis du plain-château, et plan des caves. Ce relevé dressé vers 1800 montre également, à l'extrémité orientale du corps de logis, le passage reliant l'escalier en vis au chemin de ronde et, dans la « maisonnette », l'entrée primitive au réduit seigneurial. ACV, GC 930.**

FIG. 159 **Lucens. Château. Aile de la cuisine. Vue depuis le chemin de ronde du donjon vers 1900. Le rez-de-chaussée date sans doute du milieu du XVIe siècle. L'étage surélevé en 1683 a été supprimé en 1920 car sa toiture masquait le cadran de l'horloge. ACV, AMH, A 97/7, A 6567.**

le charpentier Moïse Dutoit, de Moudon. Le maçon répara le mur de braies arrière et celui au sud, en remplaçant le crénelage par un parapet haut d'environ un mètre, et jeta les fondations d'un cabinet dans le jardin des lices sud **FIG. 157**. Il est alors question d'un « nouveau bâtiment dans le château », élevé par le charpentier Dutoit avec le concours du potier de terre [David ou Gaspard] Grosmann et du vitrier Poeterlin, de Moudon[54]. Il s'agit probablement de la reconstruction de la « maisonnette », transformée déjà en 1599-1600, enjambant le fossé intérieur au-devant du passage qui menait au donjon.

Parallèlement à une rénovation intérieure du corps de logis, en 1726-1727, on procéda à la fermeture de l'étage de la galerie sur cour. Le menuisier Jeremias Timbele (?), de Leipzig, aidé d'Isaac Perrotet, y posa des « grilles soit jalousies », peintes en vert par Daniel Berguer, de Morges. Heinrich Räber lambrissa l'avant-toit. Samuel et Henri Wyss recouvrirent le colombage d'un revêtement couleur pierre, repeignirent les colonnes et garnirent de plâtre les petits arcs de bois que l'on ajouta entre ces supports pour renforcer le plancher. Gottfried Wyss établit un perron à l'entrée du logement, qu'il sépara de la descente de cave par des balustres de pierre, taillées par Abraham et Jean-Pierre Montandon[55].

Attribuant encore une certaine importance stratégique à l'édifice, notamment en raison de sa proximité avec le canton de Fribourg, le Conseil de Guerre s'inquiéta dès 1749 du mauvais état des murs d'enceinte et de l'arsenal, une vieille annexe de bois pratiquée, semble-t-il, sur le fossé intérieur. En mai 1752, l'architecte [Emanuel] Zehender fut envoyé pour établir des plans et devis. Conformément au projet avalisé en mars 1753, on procéda à la réparation de la chemise du donjon et de la terrasse de l'angle occidental, ainsi qu'à la réfection des deux ponts-levis de la porte de Combremont; l'un d'eux reçut un nouveau toit couvert de tavillons et l'on rénova la tourelle contiguë[56]. L'arsenal fut placé dans le logis du « vieux château ». On perça dans le local inférieur, voûté, une porte donnant sur les lices afin de pouvoir y faire entrer les canons, ce qui entraîna le déplacement des prisons dans les échauguettes, et l'on aménagea la chambre supérieure, dite « de l'Evêque », pour recevoir les mousquets **FIG. 163**[57].

Les grands travaux d'aménagement intérieur conduits en 1764-1765 par Abraham Burnand (voir plus bas) modifièrent aussi l'extérieur du corps de logis dans la mesure où l'on agrandit plusieurs fenêtres sur la façade principale, au sud. Le même architecte fit reconstruire le « grand pont-levis »



160

FIG. 160 **Lucens. Vue du château à l'époque où il abritait le pensionnat des frères Landry, entre 1836 et 1851. Au premier plan, le pont sur la Cerjaulaz et la maison Comte, route d'Oulens 8. Gravure. Cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale suisse (BN Berne), K 34, 1329.**

FIG. 161 **Lucens. Château. Tourelle de l'angle occidental des braies, photographiée à la fin du XIX^e^ siècle. La couverture de tavillons est ponctuée d'une girouette en forme d'éléphant posée à l'époque du chevalier Saunders, membre de l'ordre de l'Eléphant blanc. Elysée.**



161

arrière avec sa toiture et ses parapets de maçonnerie. Il supprima le toit protégeant la seconde porte de cet ouvrage, tout en transformant celui de la guérite voisine et en réparant les murs de terrasse environnants[58].

Le bassin de fontaine, que l'on désirait installer déjà en 1768 à la place de celui de 1586, ne fut posé qu'en 1771 sous la direction du charpentier-entrepreneur Moïse Thomas, de Moudon. Le sculpteur Jacob Wolf, de Fribourg, le dota d'un décor en 1773-1774[59].

En 1774, Thomas entreprit de démolir partiellement, sur une hauteur de 14 pieds (env. 4 m), la « tour au-dessus des grands degrés ». Il s'agissait de l'ouvrage reposant sur les lices sud, au débouché du grand escalier couvert et qui semble avoir chevauché la porte, en contiguïté avec le pavillon actuel[60]. Deux ans plus tard, le grand mur de terrasse sud menaçait de s'écrouler, notamment à cause de la poussée du petit mur perpendiculaire correspondant à une différence de niveau des lices, à l'angle oriental du corps de logis. Lors de la mise en œuvre du projet de Niklaus Sprüngli par Thomas, en 1776, le danger s'accentua. Il fallut faire appel au maçon [Frédéric ou Jean] Weibel, de Lausanne, et consolider le mur au moyen de deux contreforts[61].

Le château ne joua pas de rôle réellement militaire lors de la Révolution vaudoise, bien que le dernier bailli, François-Rodolphe de Weiss, nommé alors général des troupes bernoises en Pays de Vaud, ait tenté de le défendre en y plaçant une garnison. Celle-ci capitula sans combat devant les patriotes vaudois, le 26 janvier 1798[62].

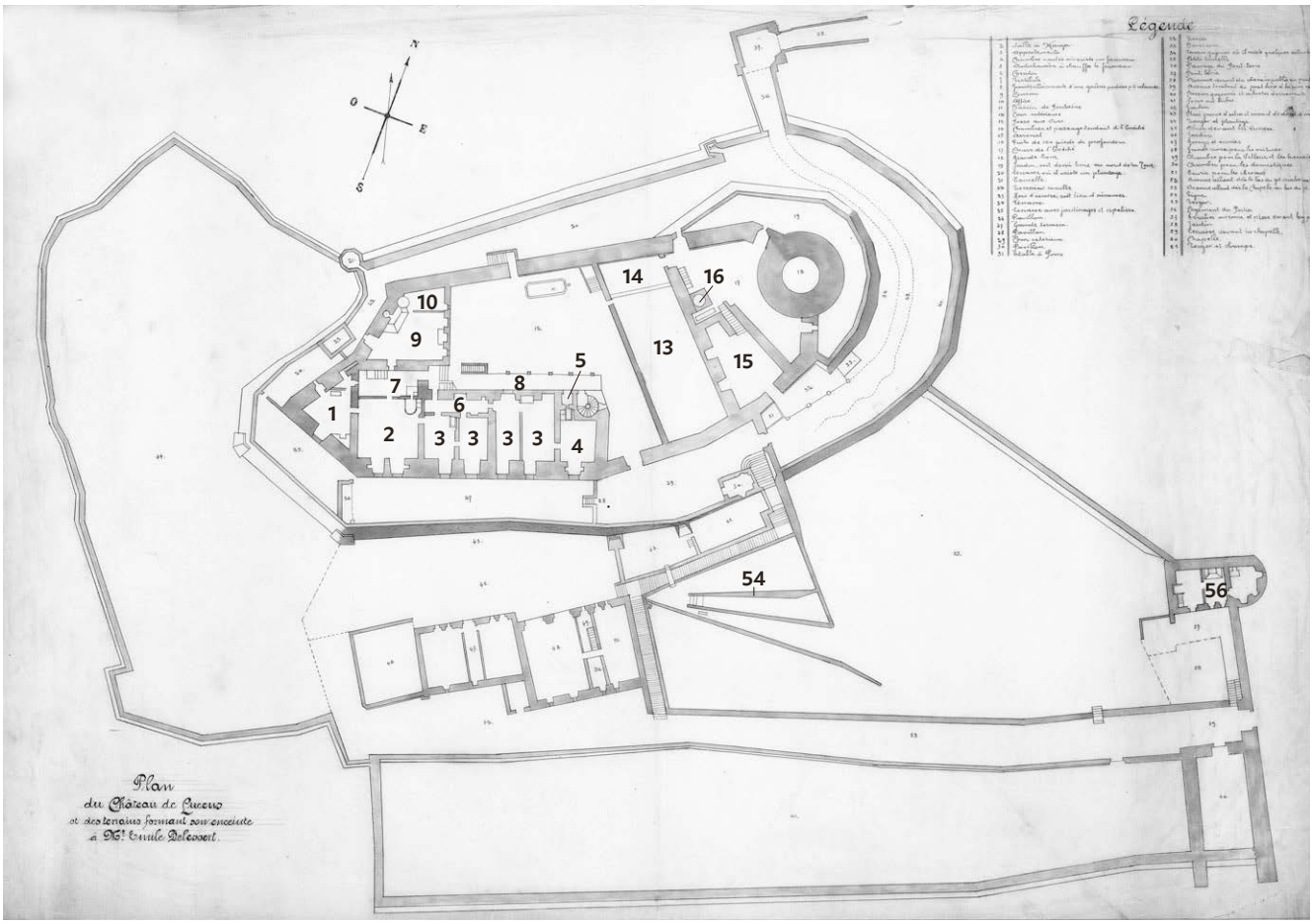
Les aménagements intérieurs et la modernisation du corps de logis

Le corps de logis reconstruit en 1579-1586 s'élevait sur deux niveaux comprenant chacun quatre pièces dont les inventaires de 1620 et 1664 permettent de connaître en partie la désignation d'origine : une pièce de forme triangulaire occupant l'angle occidental (*Nebenstube* ou « petit poêle » au rez-de-chaussée, *Nebenkammer* [?] à l'étage), une grande chambre chaude éclairée par deux fenêtres (*grosse Stube* ou « grand poêle » au rez-de-chaussée, *Adlersaal* ou « salle de l'Aigle » à l'étage), une grande salle s'ouvrant par quatre baies (*grosser Saal* au rez-de-chaussée, *Bernersaal* ou « salle de l'Ours » à l'étage), et enfin une pièce plus petite ne possédant qu'une fenêtre à l'extrémité orientale, contiguë à l'escalier en vis (*Milchkammer* ou « chambre voûtée » au rez-de-chaussée, *Löwensaal* ou « petit poêle de Monsieur le conducteur » à l'étage). A cela s'ajoutait l'aile perpendiculaire abritant la cuisine surmontée d'une chambre chaude au moins, destinée aux enfants et aux servantes[63]. A partir de 1695, on augmenta progressivement le nombre des pièces par fragmentation du volume des grandes salles tout d'abord à l'étage, puis au rez-de-chaussée, si bien qu'un inventaire de 1795 environ signale six pièces par niveau dans le corps de logis principal **fig. 158, 162**[64]. La désignation des locaux étant souvent ambiguë, voire changeante, les ouvrages mentionnés dans les comptes ne peuvent pas toujours être localisés avec certitude, d'autant plus que la rénovation de 1920 en a supprimé une bonne partie.

En 1608-1609, le bailli Hans Rudolf von Erlach fit poser par le potier Simon vom Hoff (Imhoff), de Payerne, un poêle dans la chambre surmontant la cuisine[65]. En 1610, il chargea le sculpteur Antoine Bugnon de remplacer la cheminée de la grande salle supérieure ; l'ouvrage, très monumental, devait avoir un manteau porté par deux « statues » et orné notamment des armes de LL.EE.[66]. Profitant de la présence du peintre occupé au cadran d'horloge, en 1641-1642, le bailli Vincenz Wagner le chargea de blanchir et orner de manière simple le « petit poêle ». Un an plus tard, il fit venir de Payerne une cheminée pour la grande salle, probablement celle du rez-de-chaussée[67]. En 1683-1684, son successeur, Johann Franz Stürler, ordonna de peindre à l'huile le « grand poêle » et celui à côté, noircis par la fumée, en y ajoutant les armes du trésorier romand [Abraham Tillier] et un autre écu non spécifié. Le peintre blanchit également les nouvelles chambres créées sur la cuisine et exécuta encore un écu bernois[68].

Manquant de place pour loger ses hôtes de marque, le bailli obtint l'autorisation, en 1695, de créer une pièce supplémentaire dans la grande salle à côté de la chambre ordinaire, outre d'autres travaux, notamment dans les pièces surmontant la cuisine. Cette subdivision de la grande salle, si elle a bien été exécutée, doit concerner l'étage, puisque la salle inférieure avait encore ses dimensions d'origine en 1742 (voir plus bas). Quoi qu'il en soit, l'antichambre *(Nebenstube)* et la petite chambre du Banneret *(Vennerstübli)* furent munies chacune de quatre grandes fenêtres confectionnées par le vitrier Poeterlin ; le potier David [Grosmann], de Moudon, installa un fourneau dans cette dernière pièce[69].

Au moment de la fermeture de la galerie en 1726, on rénova la « grande salle » et le petit salon à côté, à l'étage : ouvrages de plâtre (notamment aux plafonds) par Henri et Samuel Wyss, deux portes de noyer par Jeremias Timbele (?), ferrées par Abraham Buloz, et nouvelles fenêtres par le



162

FIG. 162 **Lucens. Plan du rez-de-chaussée du château vers 1879, à l'époque de l'institut d'Emile Delessert. Quelques détails de la légende : 1. Salon. – 2. Salle à manger. – 3. Appartements. – 4. Chambre voûtée où existe un fourneau. – 5. Antichambre à chauffer le fourneau. – 6. Corridor. – 7. Vestibule. – 8. Grande allée couverte d'une galerie portée par six colonnes. – 9. Cuisine. – 10. Office. – 13. Fosse aux ours. – 14. Chambres et passage tendant à l'Evêché. – 15. Arsenal. – 16. Puits de 154 pieds de profondeur. – 54. Vignes. – 56. Logement du portier. ACV, AMH, B 204.**

vitrier FERDINAND CHATENIER, de Neuchâtel. Le maçon GOTTFRIED WYSS transforma la cheminée de ce petit salon et TIMBELE y posa un plancher à la place d'un ancien carrelage[70].

En 1731-1732, le maçon DAVID POCHON, de Chavannes[-le-Chêne], remplaça un escalier de bois par un autre de pierre, très certainement celui qui relie encore les deux niveaux à la jointure du corps de logis et de l'aile de la cuisine. PHILIPPE CORNAZ, de Moudon, livra la rampe d'appui de fer forgé, conservée. ABRAHAM POETERLIN effectua des ouvrages de menuiserie (deux portes, deux fenêtres et un peu de boisage) au « poêle d'audience », reblanchi à cette occasion par le maçon POCHON. Le potier [GASPARD ?] GROSMANN y installa un grand fourneau, ainsi qu'un second, blanc et bleu, dans la chambre du Banneret, sur des pieds de pierre taillés par POCHON[71]. L'année suivante, le peintre [JOHANN RUDOLF] HUBER (1668-1748) refit les armes de l'ancien bailli [Vincenz] Sinner dans la « salle des armoiries »[72]. Le grand « poêle d'audience » fut entièrement boisé en 1736-1737 par ABRAHAM POETERLIN[73].

En 1742, on décida de créer deux pièces supplémentaires à côté de la chambre de séjour, selon un projet de l'architecte [EMANUEL] ZEHENDER[74]. On prit pour cela la moitié occidentale de la grande salle du rez-de-chaussée, jugée beaucoup trop vaste avec ses dimensions originelles de 60 pieds sur 30 (environ 18 × 9 m). Le charpentier FRANÇOIS THOMAS dressa les colombages des nouvelles subdivisions. DANIEL-PHILIPPE et JEAN-BARTHÉLEMY POETERLIN exécutèrent le boisage de sapin des deux nouvelles pièces, de même que celui, à hauteur d'appui, du cabinet situé à l'angle occidental, probablement au rez-de-chaussée. PHILIPPE CORNAZ fournit les ferrures et SAMUEL GROSMANN posa deux fourneaux. Les travaux de maçonnerie relativement importants effectués par PIERRE CLOT, de Curtilles, DAVID JOURNEAU et ABRAHAM JAN, de Moudon, comprirent peut-être l'agrandissement des deux fenêtres éclairant les nouveaux locaux. Afin de remplacer les armoiries masquées par ces aménagements, on chargea le peintre [CHRISTIAN ERNST] VALENTIN (1704 ?-1757) de les reporter sur 38 petits tableaux accrochés à un grand panneau noir[75].

En 1755-1756, le maçon David Pochon remplaça les carreaux de terre cuite du « grand corridor » par des dalles de molasse récupérées de la Belle Maison[76].

Les importantes transformations effectuées entre 1763 et 1765 par l'architecte moudonnois Abraham Burnand pour le compte du bailli Sigmund Wyss, en partie sans autorisation, ne sont pas connues dans le détail. On commença en 1763-1764 par aménager la pièce de l'angle occidental de l'étage (pose d'un plafond de plâtre et de boiseries, réparation de la fenêtre). Le potier [François] Pollien [I], de Lausanne, y installa un grand fourneau et le menuisier Poeterlin un bureau avec une bibliothèque[77]. D'autres réparations de même type (plafonds de plâtre et réparation de fenêtres) suivirent dans le grand « poêle », dans celui d'audience, dans celui de « Madame la Baillive » et dans la grande chambre des visites. Ces ouvrages entraînèrent la création de plusieurs fenêtres de pierre dure, la suppression d'anciennes grilles de fer, transformées en balconnets, et la pose d'au moins cinq grands contrevents peints[78]. On continua à renouveler les vantaux et à supprimer les grilles des fenêtres, dans l'une des chambres de l'angle occidental en 1770[79], puis dans deux pièces qui furent munies de quatre nouvelles fenêtres à espagnolettes en 1778[80].

La rénovation de la salle des armoiries, dirigée par Moïse Thomas en 1783-1784, comprit le rafraîchissement du plafond de plâtre, ainsi que la pose d'un nouveau plancher à croisées de chêne et d'un lambris à panneaux et pilastres, haut de trois pieds (menuisiers Ferdinand et Jean-Daniel Michod, serrurier [Jean-Jacob ?] Viret, charpentier David Ruegger, maçon Pierre Déglon)[81]. Pour terminer, c'est la chambre dite « n° 1 », vraisemblablement à l'extrémité orientale du rez-de-chaussée, qui fut entièrement boisée et pourvue d'une porte et d'une fenêtre en 1790-1791, peut-être aussi par les menuisiers Michod[82].

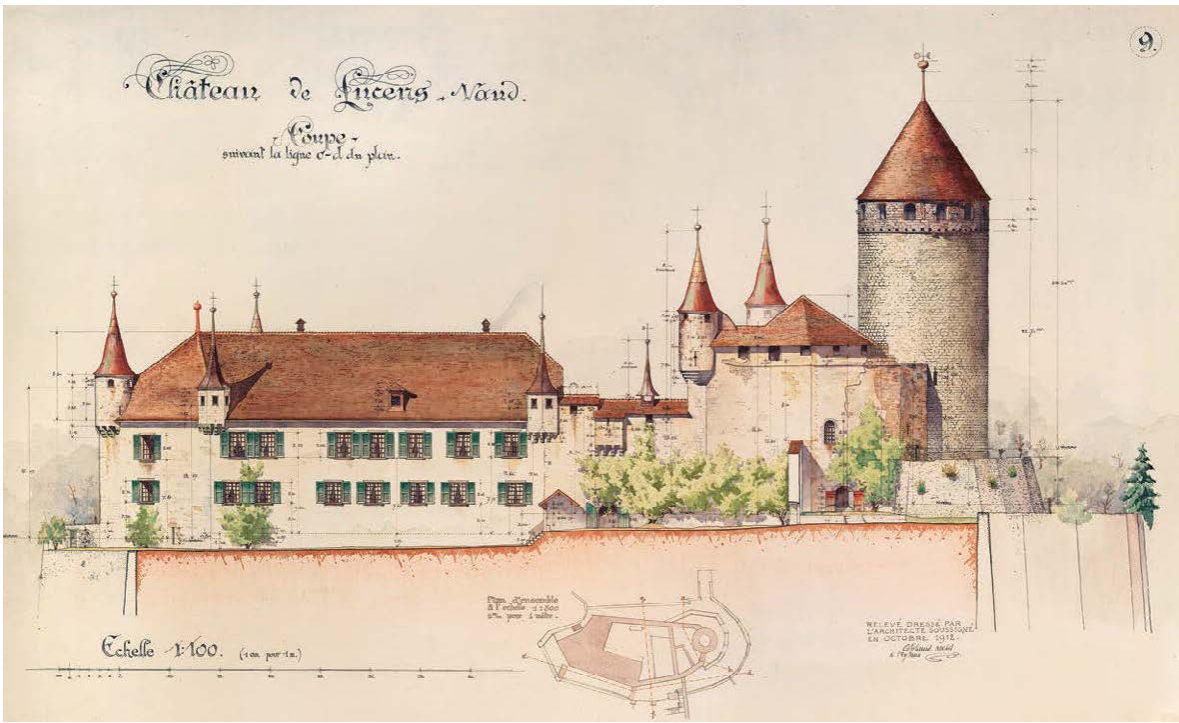
Les travaux du XIXe siècle

Après avoir été pris sans résistance par les patriotes vaudois en janvier 1798, le château subit des dommages relativement importants à l'intérieur de la part des soldats qui y furent logés les années suivantes. Ceux-ci brûlèrent les portes et les boiseries, démontèrent les ferrures et saccagèrent les tapisseries. En 1801, [Victor] Briod, qui avait poursuivi ses fonctions de receveur sous le nouveau régime, proposa au gouvernement de réparer ces dégâts selon un devis de l'architecte [Samuel] Tissot, de Lausanne, dans l'intention de louer le 1er étage[83]. L'ensemble du domaine étant devenu propriété nationale, la République helvétique se dessaisit d'une partie des fonds en décembre 1801 déjà[84]. La vente du château et de ses dépendances suivit en 1804. En avril, le Canton de Vaud céda tous les bâtiments compris dans l'enceinte du Bourg, sauf la chapelle, aux frères Samuel et Antoine Chollet, le premier commerçant en Amérique et le second pharmacien à Moudon[85]. En 1836, les enfants d'Antoine vendirent l'ensemble aux frères Daniel, Constant, Albert et Amédée Landry, qui restaurèrent le corps de logis du plain-château afin d'y installer un institut de jeunes gens **fig. 160**. D'après le rapport des taxateurs de 1838, la partie orientale, « prétendue demeure épiscopale », ne pouvait plus être considérée que comme une carrière ou un dépôt de matériaux[86]. Le château fut acquis en 1851 par le chevalier britannique Anderson Childers Saunders **fig. 161**, puis en 1879 par Paul-Emile Delessert, de Lutry **fig. 162**. Ce dernier y transféra son institut d'enseignement commercial, procédant à d'importants travaux vers 1890, surtout dans le corps de logis du donjon. Cette école fut reprise en 1897 par un groupe de professeurs qui poursuivirent les améliorations notamment en installant l'électricité et le chauffage central en 1906[87].

La restauration de 1920-1922 et les travaux du XXe siècle

Au début du XXe siècle, certaines parties du château menaçaient ruine, particulièrement dans le donjon, comme en témoignent de nombreuses photos prises vers 1900. En 1911 déjà, l'architecte Otto Schmid (1873-1957) établit des relevés très complets de l'édifice **fig. 163** (voir *Documentation*), mais ce n'est qu'en 1920, après l'achat par Alphonse Haefliger, de Winterthour, qu'il mit en œuvre un important projet de restauration. Cet architecte, responsable de nombreux autres édifices historiques vaudois, dont le château de Chillon[88], affirme dans son rapport avoir appliqué à Lucens les principes en vigueur à cette époque, en identifiant ses interventions par l'inscription de dates et en tentant de « faire vivre en bonne harmonie le pittoresque, l'archéologie, l'histoire et l'art ». Il s'assura la collaboration de son frère, le peintre Auguste Schmid, de Diessenhofen **fig. 164**. Participèrent également au chantier le restaurateur de peintures A. Ketterer, de Sursee, le maçon Emmanuel Zaretti, de Lucens, le sculpteur D[?] Reymond, de Vevey, le menuisier Albert Held, de Montreux, le serrurier Henri Marti et les verriers Guignard & Schmit, de Lausanne.

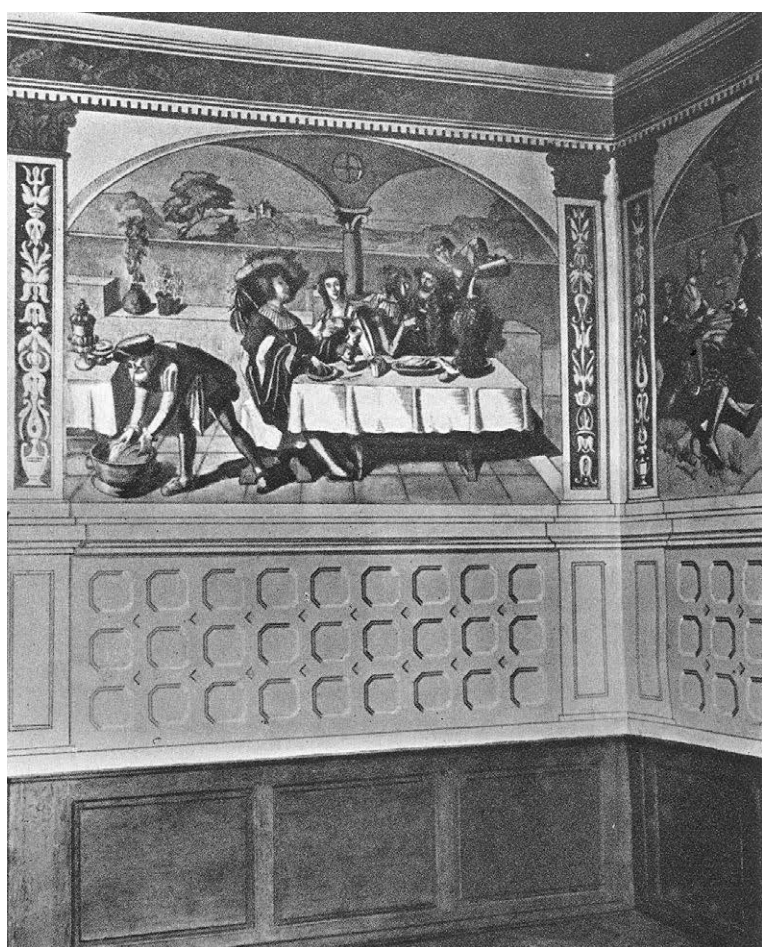
Après avoir consolidé les toitures et les maçonneries en restituant quelques couronnements défensifs, notamment une partie du crénelage des



163

FIG. 163 **Lucens. Château. Elévation de la face sud avant restauration. Relevé par Otto Schmid, octobre 1912. Le corps de logis du donjon s'ouvre sur les lices par une porte créée en 1753 lors de l'installation d'un arsenal dans la cave. La fenêtre supérieure en plein cintre éclaire l'ancienne chambre de l'évêque devenue salle des mousquets. ACV, AMH, B 204.**

FIG. 164 **Lucens. Château. Peintures murales de la salle orientale du 1er étage, de 1920 environ, disparues. Dans cette pièce, cinq tableaux exécutés par Auguste Schmid représentaient des scènes de la vie quotidienne du milieu du XVIe siècle. *Château de Lucens… For Sale*, plaquette éditée par Oscar Haefliger, Winterthour, avr. 1923. ACV, AMH, A 97/7, A 15267.**



164



165

FIG. 165 **Lucens. Château. Carte postale coloriée représentant le château peu après 1927. Le rafraîchissement des armoiries bernoises lors de la restauration de 1920 déclencha la réaction de certains patriotes, qui tentèrent de les recouvrir. On décida en 1927 de peindre l'écusson vaudois à côté. Celui-ci disparut en 1964 tandis que l'ours de Berne bénéficia d'une nouvelle restauration en 2012. Coll. H. Schuler.**

courtines du donjon et la bretèche de la porte sud des braies, on passa rapidement à la réhabilitation de l'intérieur, pour lequel des plans de détail d'Otto Schmid sont conservés à partir de février 1921. Dans le corps de logis du château-vieux, on choisit de réintroduire des éléments de style gothique, la plupart inspirés du château de Chillon. La salle donnant de plain-pied sur la cour du donjon fut agrémentée d'une grande cheminée, de peintures historiques et d'une nouvelle fenêtre géminée à colonnette. Dans le plain-château, on commença par aménager l'habitation du propriétaire dans l'extrémité occidentale du corps de logis et dans l'aile de la cuisine, en démolissant l'étage de cette dernière. Les travaux prirent une ampleur imprévue lorsque l'on découvrit ce qui restait de la grande salle de 1586 sous les subdivisions du XVIIIe siècle. On décida de la remettre en valeur, ainsi que tout l'intérieur, dans le même style du XVIe siècle (portes ouvragées, cheminées, parquets, fers forgés, décor peint)[89].

La faillite d'Alphonse Haefliger à la fin des travaux, en 1922, entraîna la saisie de ses biens qui passèrent à son frère, Oscar[90]. Après avoir essayé de vendre le château en 1923, celui-ci en resta propriétaire jusqu'en 1958, résidant lui-même dans la dépendance du ressat[91]. Le château fut acquis en 1960 par Luc Rossel, antiquaire à Neuchâtel, puis par Jean-Paul Barbier, de Genève, qui fit repeindre la façade principale du corps de logis et remanier l'intérieur entre 1961 et 1964 **FIG. 165**[92]. Nouvel acquéreur, le romancier Adrian Conan Doyle (1910-1970) est à l'origine de la Fondation Sir Arthur Conan Doyle **FIG. 166** et du musée installé en 1965, conservant les archives de cet écrivain britannique (1859-1930) et restituant le mythique salon de son héros, le détective Sherlock Holmes[93]. L'ensemble de la forteresse fut classé MH en 1966 seulement. En 1973, le château parvint aux mains de Pierre Koller, antiquaire à Zurich, qui y apporta jusqu'en 1976 divers remaniements, principalement la création d'un nouvel accès au donjon contre la courtine sud, la transformation de la « maisonnette » après suppression de l'accès primitif à la partie orientale, et l'aménagement de la salle dite « de Sainte-Ursule » sur les deux niveaux supérieurs du corps de logis du château-vieux[94]. Il poursuivit par la réfection des façades et de la toiture du corps de logis principal en 1981-1982, avec le remplacement des charpentes des tourelles du plain-château[95]. Le volume des ventes des antiquités exposées au château ayant considérablement diminué, Pierre Koller ferma le château aux visiteurs dès 1991. Il le vendit en 1993 à Max Wilhelm Kohler, de Rüschlikon, qui l'utilisa comme résidence privée jusqu'à sa mort en 2003[96]. La réparation de la charpente de la grande tour en 1996-1997 fut suivie de travaux d'entretien de moindre importance aux charpentes et à l'intérieur du château[97]. Depuis 2006, les nouveaux propriétaires mirent l'accent sur la restauration des murs de terrasse en supprimant la végétation à l'entour (arch. Glatz & Delachaux)[98].



166

FIG. 166 **Lucens. Château. Salle des chevaliers aménagée en 1965 dans la grande salle du rez-de-chaussée par la Fondation Sir Arthur Conan Doyle. ACV, AMH, A 97/8, A 27945.**

Description

Situation naturelle et dispositions générales

Le château proprement dit occupe tout le sommet d'un vaste éperon molassique situé à mi-hauteur du versant sud, raide et boisé, de la vallée de la Broye. A l'ouest et au nord, l'éperon a été façonné par le creusement du profond vallon torrentiel de la Cerjaule. La création d'un important fossé n'a donc été nécessaire qu'au nord-est du château, près de la porte principale supérieure située sur l'ancien grand chemin conduisant à Combremont – village d'où elle tire son nom – puis à Estavayer **FIG. 151, 152**.

Avec sa grande tour placée en position défensive avancée et surélevée, la forteresse s'inscrit dans la tradition romane tardive. La disposition générale de l'ensemble illustre particulièrement bien le principe dit de l'« adextrement », selon lequel l'attaquant est contraint de suivre un cheminement en spirale dans le sens des aiguilles d'une montre, et de présenter donc toujours son flanc droit, non protégé par le bouclier, au tir ennemi[99].

Les principaux éléments constitutifs – chacun muni de ses propres défenses – s'inscrivent dans une structure concentrique. La tour s'insère dans le donjon, lui-même relié au plain-château par l'intermédiaire d'un fossé intérieur fermé par de hautes courtines, tandis que des braies ceinturent l'ensemble.

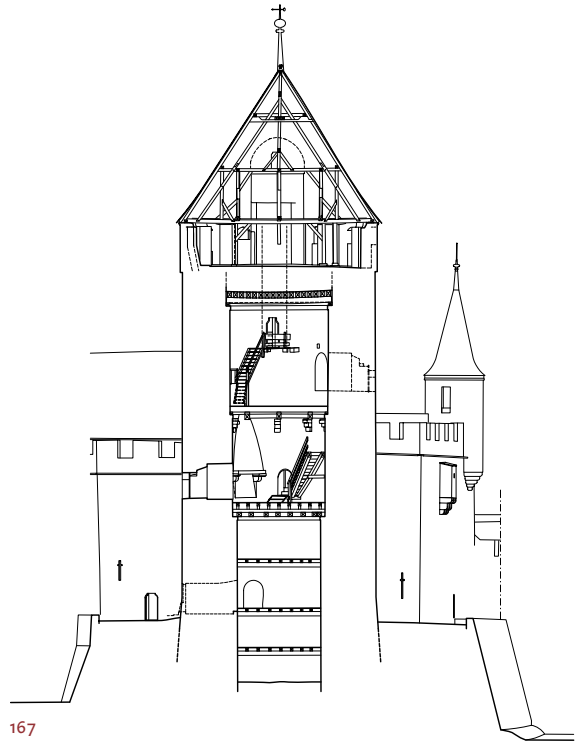
La grande tour [1]

La grande tour de plan circulaire se dresse au point culminant de l'éperon molassique. Ses maçonneries montrent un moyen appareil de grès coquillier à l'extérieur et de molasse à l'intérieur (hauteur jusqu'au sommet du parapet : 26 m ; épaisseur des maçonneries au niveau inférieur : 3,60 m ; diamètre du vide intérieur : 5,50 m) **FIG. 167, 168**. La porte à linteau sur coussinets située au niveau de la cour ne date que de 1920 environ. Aucune autre ouverture n'existe dans le tiers inférieur. C'est à la hauteur de 8,50 m que se trouve l'entrée originelle, desservie par un pont couvert restitué en 1920 sur les traces d'un dispositif ancien, peut-être de 1573 **FIG. 169**[100]. Auparavant, la porte était sans doute précédée d'une passerelle plus légère partant également du flanc nord du corps de logis. Des quatre archères en croix, élargies dans leur partie inférieure probablement vers 1648[101], deux se situent au niveau de l'entrée et deux autres en position décalée au-dessus. Selon une typologie devenue courante dès 1275 environ, chacune s'inscrit dans une grande niche en molasse appareillée de plan rectangulaire, voûtée en plein cintre, dégageant des alettes bien marquées de part et d'autre de l'ouverture de tir **FIG. 170**[102].

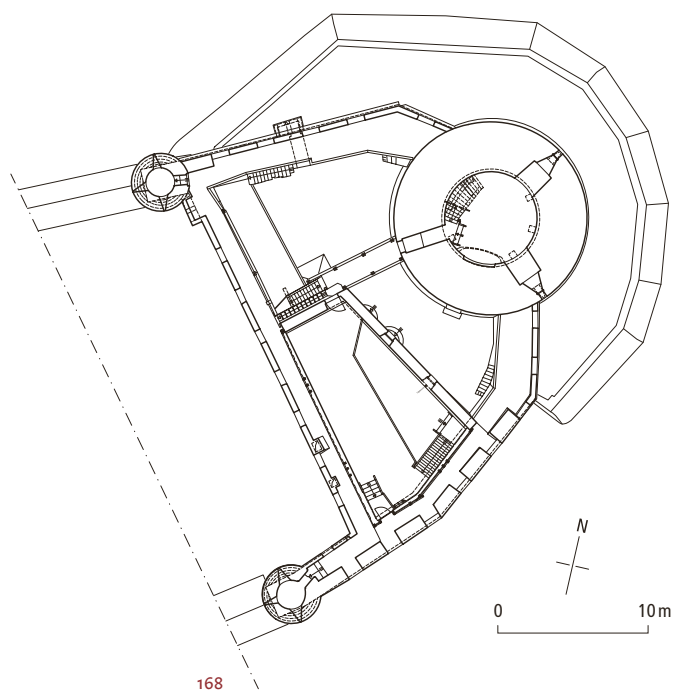
Le couronnement de la tour montre trois phases de transformation. Le parapet de 1275-1279, en léger encorbellement, repose sur les dalles de grès coquillier du chemin de ronde, dont

la saillie forme un larmier d'environ 15 cm destiné à protéger le parement des eaux de ruissellement. Ces dalles primitives, en partie conservées, ont une surface inclinée vers l'extérieur, faiblement concave, permettant de conduire l'eau de pluie dans les nombreuses chantepleures qui trouent régulièrement le parapet. A cette époque, le chemin de ronde était en effet à ciel ouvert, bordé d'un simple crénelage. Selon un dispositif fréquent dans le dernier quart du XIIIe siècle, seul le vide de la tour avait reçu une toiture[103]. A cela s'ajoutaient quatre hourds-bretèches de charpente portés par des poutres, datées par dendrochronologie de 1279 environ, et accrochés à leur sommet aux merlons par des consoles de pierre[104]. Dans une deuxième étape, la tour fut entièrement couverte d'une toiture dont la sablière cintrée, datée 1311-1312, couronne encore tout le parapet. La charpente actuelle, posée en 1459-1460, possède une structure à poteaux. A cette troisième étape appartiennent aussi les baies à linteau de brique en arc surbaissé obtenues par fermeture partielle des créneaux primitifs et munies encore de leurs crochets pour volets de siège, ainsi que la fine corniche de même matériau.

L'intérieur comprend trois niveaux de sol anciens, posés sur des retraits du parement intérieur[105]. Ils délimitent deux pièces desservies par un escalier de bois maintenu par des poutres fichées dans la paroi. La première pouvait être chauffée par une cheminée dont la hotte reconstituée prend appui sur deux consoles[106]. Le plafond, composé de solives de chêne coupées en 1275-1276 et 1276-1277, est renforcé par trois sommiers portés par des corbeaux à trois assises de grès coquillier; l'un de ces sommiers a été daté, avec réserves, de 1383-1384. Les solives de chêne du plafond de l'étage supérieur, de 1277-1279, reposent sur des sablières cintrées logées sur le retrait de maçonnerie. A ce niveau, une montée de charpente analogue à la précédente conduit jusqu'à la porte à linteau sur coussinets de l'escalier supérieur, pris dans l'épaisseur du mur. Au-dessous de cette porte se voient encore les supports d'un palier disparu; il s'agit de poutres datées de 1247-1248, placées probablement en remploi lors de la construction de 1275-1279. L'escalier en vis possède un noyau orné à la base de deux tores séparés par une mince scotie, selon un profil caractéristique de la fin du XIIIe siècle[107], et un solivage supérieur comprenant à la fois des éléments datés de 1247-1248 et de 1277-1278. Au-dessus, la construction se poursuit sous forme de « guette », tourelle approximativement circulaire dont le sommet est accessible depuis le comble de la tour par une échelle. Son couronnement en partie détruit semble avoir été crénelé **FIG. 196**.



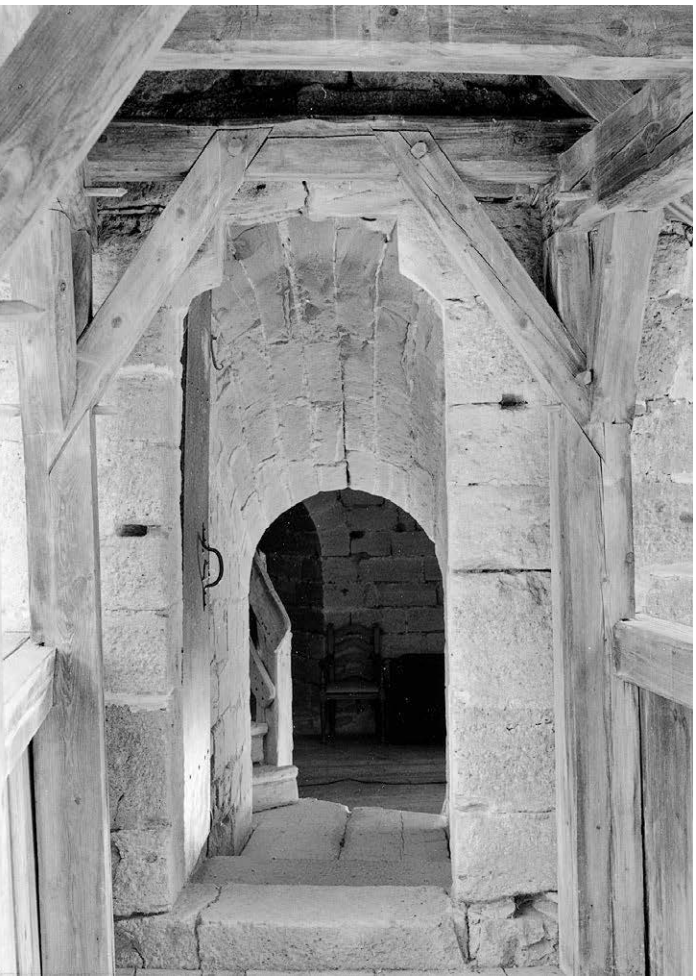
167



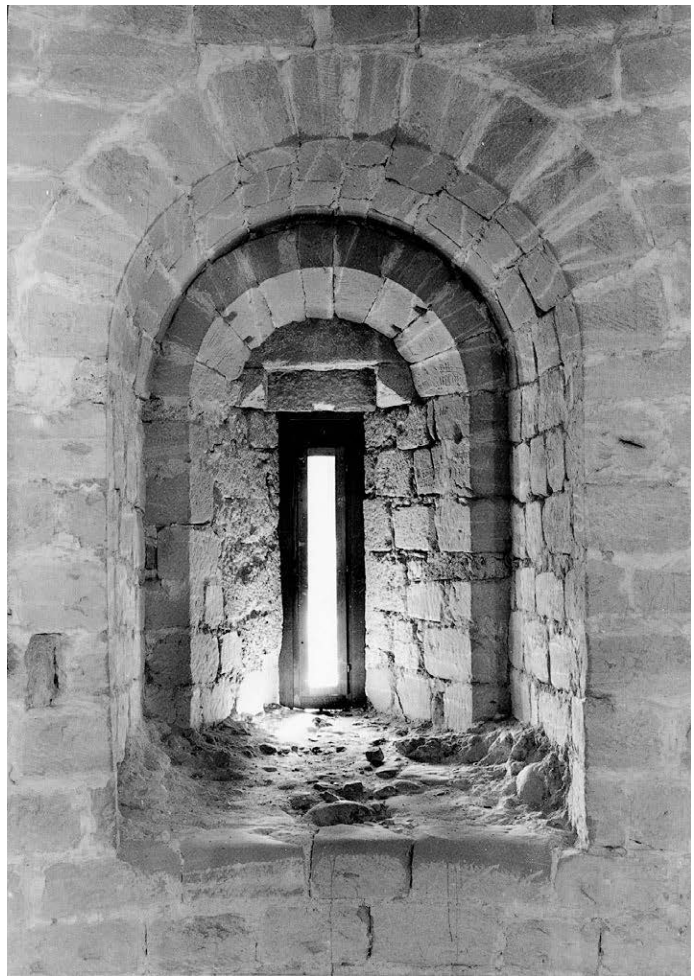
168

FIG. 167 **Lucens. Château. Coupe sur la tour, vue en direction de l'ouest. Echelle 1:500. Les trois niveaux de sols anciens reposent sur des retraits de la maçonnerie. La pièce aménagée au niveau de l'entrée pouvait se chauffer par le moyen d'une cheminée. Dans le local supérieur, une montée de bois permet d'atteindre l'escalier en vis pris dans l'épaisseur du mur. La charpente sur poteaux date de 1460. Dessin Archéotech, 2004.**

FIG. 168 **Lucens. Château. Plan du donjon au niveau des chemins de ronde et de l'entrée de la tour. Echelle 1:500. Dessin Archéotech, 2004.**



169



170

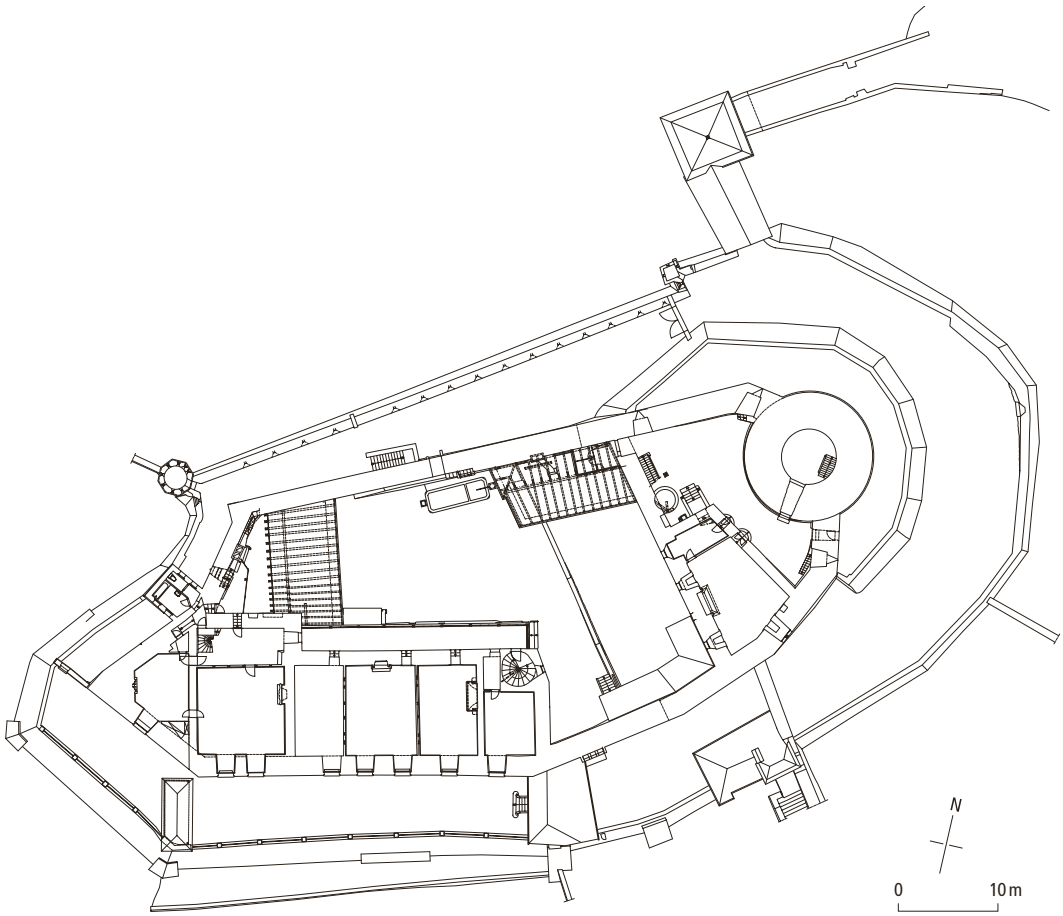
FIG. 169 **Lucens. Château. Porte de la grande tour. L'encadrement à linteau sur coussinets ne montre pas de feuillure qui aurait permis de rabattre un pont-levis. Le vantail était barré par une poutre se logeant dans un profond coulisseau ménagé dans l'embrasure. L'entrée en légère pente est couverte d'un berceau en plein cintre rampant. Photo Claude Bornand, 2005.**

FIG. 170 **Lucens. Château. Archère de l'étage supérieur de la tour, élargie pour l'usage des armes à feu. Au fond de la niche de plan rectangulaire, l'embrasure se couvre d'une voussure venant buter contre le linteau à coussinets délardés de la baie, en grès coquillier. Photo Claude Bornand, 2005.**

Le système défensif du donjon

La grande tour s'intègre dans l'enceinte du donjon jusqu'au milieu de sa profondeur. Le reste est protégé par une chemise, mur de défense fortement taluté, décomposé en plusieurs facettes. Cet ouvrage de tradition romane, reconstruit à de nombreuses reprises et, en partie, en 1586-1587 par JACQUES DU PASQUIER, montrait encore en 1659 un couronnement typique du XVI[e] siècle, avec des merlons percés de meurtrières **FIG. 156, 196**. La terrasse comprise à l'intérieur de cette chemise communique avec la cour du donjon par une porte gothique, à linteau sur coussinets **FIG. 153.A1**[108].

L'enceinte du donjon (épaisseur moyenne : 2,5 m) présente le même type de couronnement que la grande tour, avec un parapet crénelé en encorbellement au-dessus du larmier formé par le dépassement des dalles du chemin de ronde. Les trois archères, inscrites dans des niches faiblement trapézoïdales voûtées en berceau brisé **FIG. 171**, se différencient par la forme de la fente et par le mode



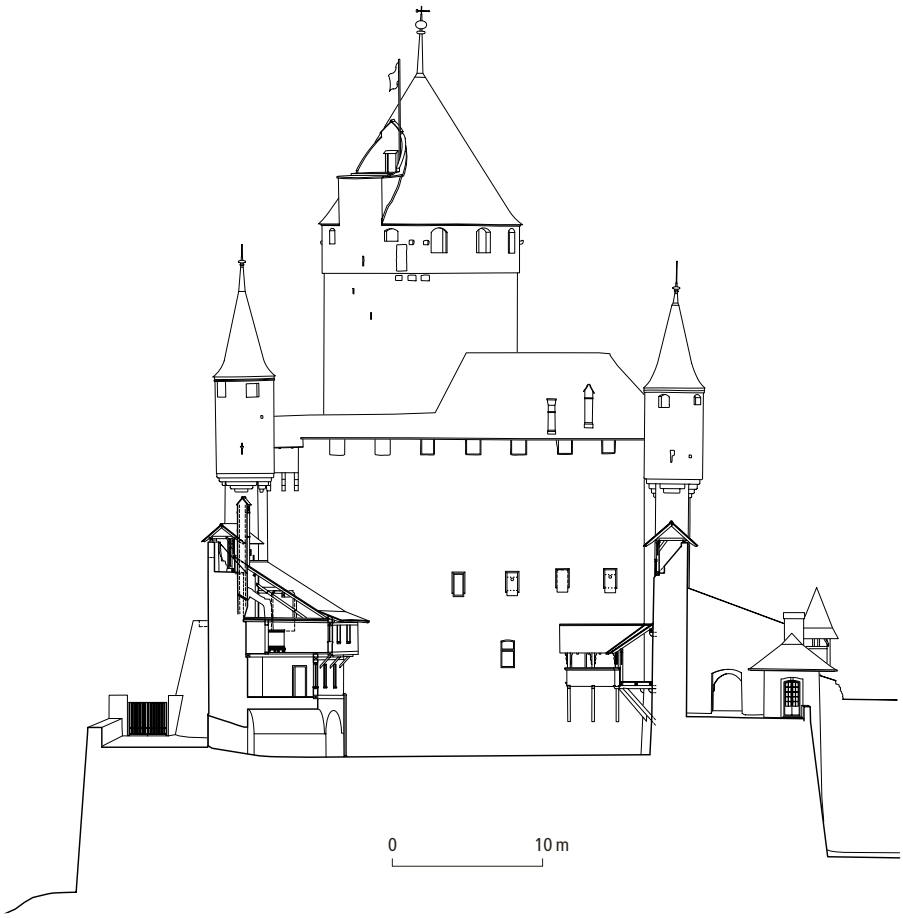
171

FIG. 171 **Lucens. Château. Plan au niveau de la cour du donjon et du 1er étage du corps de logis du plain-château. Echelle 1:750. L'entrée primitive du réduit seigneurial se voit à l'angle nord-ouest, près de la toiture de la « maisonnette » du fossé intérieur. Dessin Archéotech, 2004.**

de couvrement de la fenêtre (fente rectangulaire et couvrement à voussure près de la porte, fente en croix et couvrement en linteau pour celles voisines de la tour). Elles se situent à une hauteur croissante en direction de l'est, du niveau de l'entrée jusqu'à environ 2 m. Les latrines se greffent à l'extérieur de l'enceinte nord, sous la forme traditionnelle d'une bretèche de maçonnerie portée par trois consoles. On y descend depuis le chemin de ronde par un escalier de pierre.

Le mur d'enceinte dominant le fossé intérieur se termine par un parapet crénelé non saillant, sans larmier **FIG. 172**. De ce côté en effet, les dalles sont inclinées vers l'intérieur de la cour, sans doute afin de rassembler les eaux de pluie dans le puits. La charpente du chemin de ronde, pourvue de nombreuses marques de pose, date de 1579-1580. Depuis la surélévation de la « maisonnette », la porte d'accès au donjon – seul percement d'origine conservé – n'est plus visible que de l'intérieur. Il s'agit d'une large baie de grès coquillier à linteau sur coussinets concaves, encadrée d'une profonde feuillure côté ouest **FIG. 174**. Dans la maçonnerie surmontant la porte, on ne voit pas de trace des fentes qui auraient permis d'actionner le pont-levis mentionné encore en 1711[109]. Peut-être ce dispositif se trouvait-il dans la bretèche supérieure, reposant sur trois consoles ; sur un dessin de JOHANN RUDOLF RAHN, de 1892, une échancrure dans la moitié contiguë à la tourelle laisse en effet voir une petite voûte de brique à l'arrière **FIG. 195**[110]. Les fenêtres donnant sur le fossé ont toutes été créées à la période bernoise, à la place d'anciennes archères. L'une d'elles, transformée en porte en 1974, sert depuis lors d'accès au « château de l'évêque » par l'intermédiaire d'une galerie entièrement moderne enjambant le fossé.

La défense avancée du donjon en direction du plain-château est assurée par deux tourelles supportées par de hauts massifs de maçonnerie émergeant de l'enceinte qui ferme le fossé intérieur au nord et au sud. Ces tourelles de deux niveaux,



172

FIG. 172 **Lucens. Château. Coupe sur le fossé intérieur, vue vers l'est. Echelle 1:500. Avant la création d'un accès et d'une galerie au sud, en 1974, l'entrée au donjon se faisait uniquement par la porte située au niveau de la toiture de la « maisonnette », sous la bretèche. A l'emplacement des petites fenêtres d'époque bernoise se trouvaient des archères. Au-dessous de la tourelle sud, le mur d'enceinte fermant le fossé intérieur présente à son sommet un glacis qui avait pour but d'entraver au maximum l'accès au réduit seigneurial. Dessin Archéotech, 2004.**

en tuf, desservies par deux portes rectangulaires superposées, s'élèvent sur un encorbellement à ressauts annulaires en quart-de-rond. Leur niveau inférieur, percé de trois archères en croix, fut voûté sans doute lorsque l'on y aménagea des prisons surmontées de dépôts de poudre, au XVII[e] siècle au moins[111]. Les créneaux primitifs ont reçu probablement au XV[e] siècle un arc surbaissé en briques, comme la grande tour. Une corniche de même matériau, rénovée, souligne la toiture.

Le corps de logis et la cour du donjon [2]

L'étroite cour du donjon sur laquelle donne le corps de logis avait un sol probablement plus élevé dans sa partie orientale, du moins autour de la grande tour, dont la base semble avoir été dégarnie sur une hauteur de 65-90 cm lors de l'établissement du niveau actuel. A l'ouest, le puits descend aujourd'hui à environ 22 m, alors qu'on lui donnait une profondeur de 24 toises et demie (environ 64 m) lors de son curage en 1652-1653[112].

Le corps de logis appelé depuis l'époque bernoise le « château-vieux » ou le « château de l'Evêque » abritait au moins une chambre chauffée et une cuisine au XIV[e] siècle[113]. Il comprend quatre niveaux intérieurs, tous médiévaux à l'exception peut-être du dernier qui aurait été ajouté lors de la construction de la charpente actuelle, datée par dendrochronologie de 1579-1580. Cette toiture à croupes abrite également le chemin de ronde, séparé de l'habitation par des parois légères **FIG. 168**.

Les façades présentent des assises de molasse sur les deux premiers niveaux, puis un étage de maçonnerie crépie **FIG. 173**. Un changement dans le type d'appareil au-dessus du rez-de-chaussée indique sans doute une première surélévation au XV[e] siècle. Au nord se greffent les escaliers de bois et les galeries desservant à la fois les étages du corps de logis, le chemin de ronde et la grande tour. C'est là que se trouvent la porte de la cave, modernisée, et celles des deux niveaux supérieurs. Sur la façade orientale sont disposés les accès au rez-de-chaussée. La petite porte en plein cintre, en molasse, a probablement été créée à la fin du XVI[e] siècle pour desservir une nouvelle subdivision intérieure. L'entrée dans la pièce principale se fait par une porte de briques ornée d'un chanfrein à congés obliques qui paraît résulter



173



174

d'une transformation au XVe siècle. Le même type d'encadrement se retrouve sur les quatre fenêtres et sur la porte nord de l'étage, tandis que les deux baies rectangulaires supérieures ont seulement leurs piédroits en briques, avec un linteau et une tablette de molasse. Ces dernières ouvertures pourraient correspondre à celles créées pour un grenier en 1690-1691.

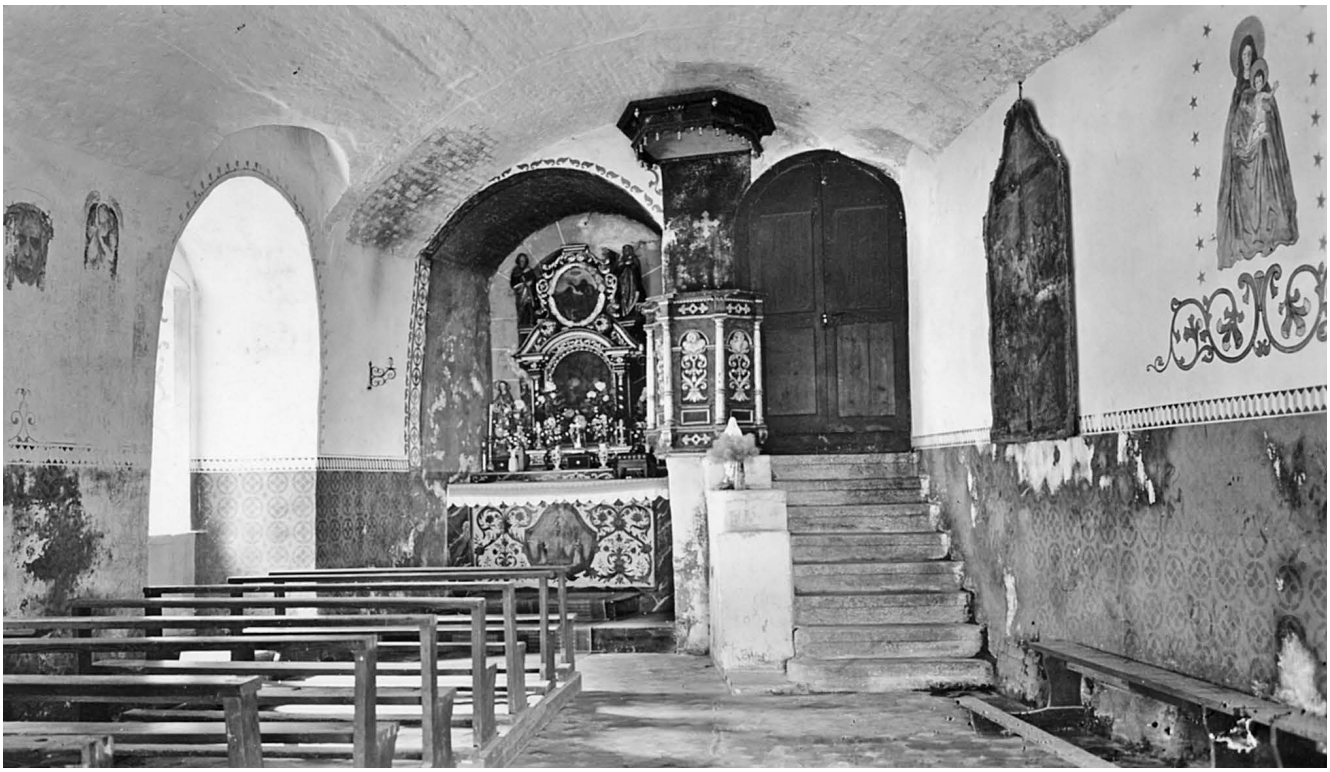
La cave n'était accessible que depuis la cour avant que l'on perce la grande porte sud pour l'arsenal aménagé en 1753 et avant la création de l'accès occidental à travers le fossé en 1974 **FIG. 177**. La voûte de briques en berceau ménage des lunettes au-dessus des deux embrasures, elles aussi voûtées en plein cintre. Ce local fut aménagé en chapelle catholique par Alphonse Haefliger en 1921, par l'adjonction d'un mobilier de style baroque de provenance inconnue, en partie transféré dans l'église catholique actuelle **FIG. 175** (voir pp. 197-198)[114].

La grande salle du rez-de-chaussée, appelée encore « chambre de l'Evêque » en 1753[115], a conservé l'embrasure sans doute originelle de l'entrée orientale, couverte d'un berceau en plein cintre, en molasse, comme toutes les embrasures de fenêtres. D'après les relevés de 1911, deux d'entre elles possédaient des coussièges, notamment celle au sud, où les restaurateurs de 1920 ont créé une fenêtre à colonnette gothique selon un modèle emprunté au château de Chillon[116]. Les parois de molasse grossièrement appareillée montrent encore, au sud, une niche à linteau sur coussinets. Le reste de l'aménagement date de 1921 : la cheminée à colonnes, les motifs floraux qui animent les entrevous du plafond, tous deux inspirés de Chillon, les peintures murales qui présentent d'une part la succession des armoiries épiscopales et d'autre part l'épisode célèbre de l'assassinat de l'évêque Guillaume de Menthonay à Lucens en 1406[117].

Dans la salle supérieure, les fenêtres s'inscrivent dans des niches couvertes d'un arc surbaissé en briques et munies d'un coussiège. La cheminée, récente, occupe l'emplacement d'une ancienne. Depuis cet étage, un escalier de pierre ménagé dans un retrait de la courtine sud conduisait au chemin de ronde. Le dernier niveau, transformé en mezzanine pour la nouvelle salle dite « Sainte-Ursule » en 1974-1976, s'ouvre par des baies à linteau et tablette de bois.

FIG. 173 Lucens. Château. Corps de logis du donjon. La façade principale qui fait face à la tour résulte de plusieurs étapes de transformations mal datées. La façade latérale nord comprend l'accès primitif à la cave et les portes d'entrée aux étages. Les escaliers de bois qui s'y appuient desservent aussi le pont menant à la tour. Photo Claude Bornand, 2005.

FIG. 174 Lucens. Château. Porte d'entrée du donjon, vue de l'intérieur depuis la cour. Les vantaux garnis de leurs anciennes ferrures étaient bloqués par une poutre de verrouillage qui se logeait dans un coulisseau pratiqué dans le montant de gauche. Photo Claude Bornand, 2005.



175

FIG. 175 **Lucens. Château. Chapelle aménagée en 1921 dans la cave du corps de logis du donjon. Le mobilier a disparu, à l'exception de trois statues qui se trouvent aujourd'hui à l'église catholique de Lucens et du retable du XVII^e siècle, conservé seulement en partie. Elysée.**

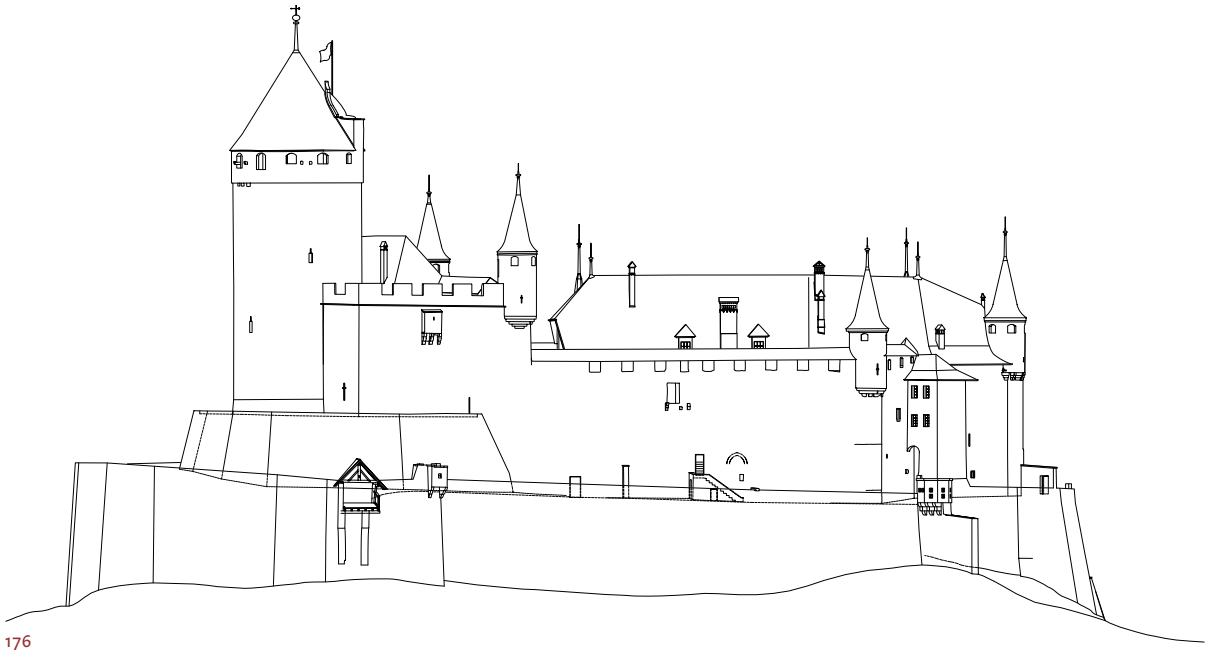
Le système défensif du plain-château

La courtine du plain-château (épaisseur : 2-2,5 m) possède un chemin de ronde à crénelage de tuf du XIII^e siècle analogue à celui du donjon, à la différence près que le parapet ne forme pas de saillie à l'extérieur. La charpente et les poteaux flanqués de planches découpées datent de 1579-1580/1[118]. Cette enceinte ferme aussi latéralement le fossé intérieur et sa maçonnerie semble être liée à celle des massifs soutenant les deux tourelles du donjon. Au nord, la présence d'un ancien pigeonnier à l'extrémité du chemin de ronde ainsi que la toiture de la « maisonnette » du XVIII^e siècle empêchent d'imaginer exactement le dispositif qui complétait le pont-levis de la porte d'entrée au donjon. Au sud, le chemin de ronde s'interrompt par un glacis, aujourd'hui partiellement démoli, destiné à barrer l'accès à la tourelle **FIG. 172**.

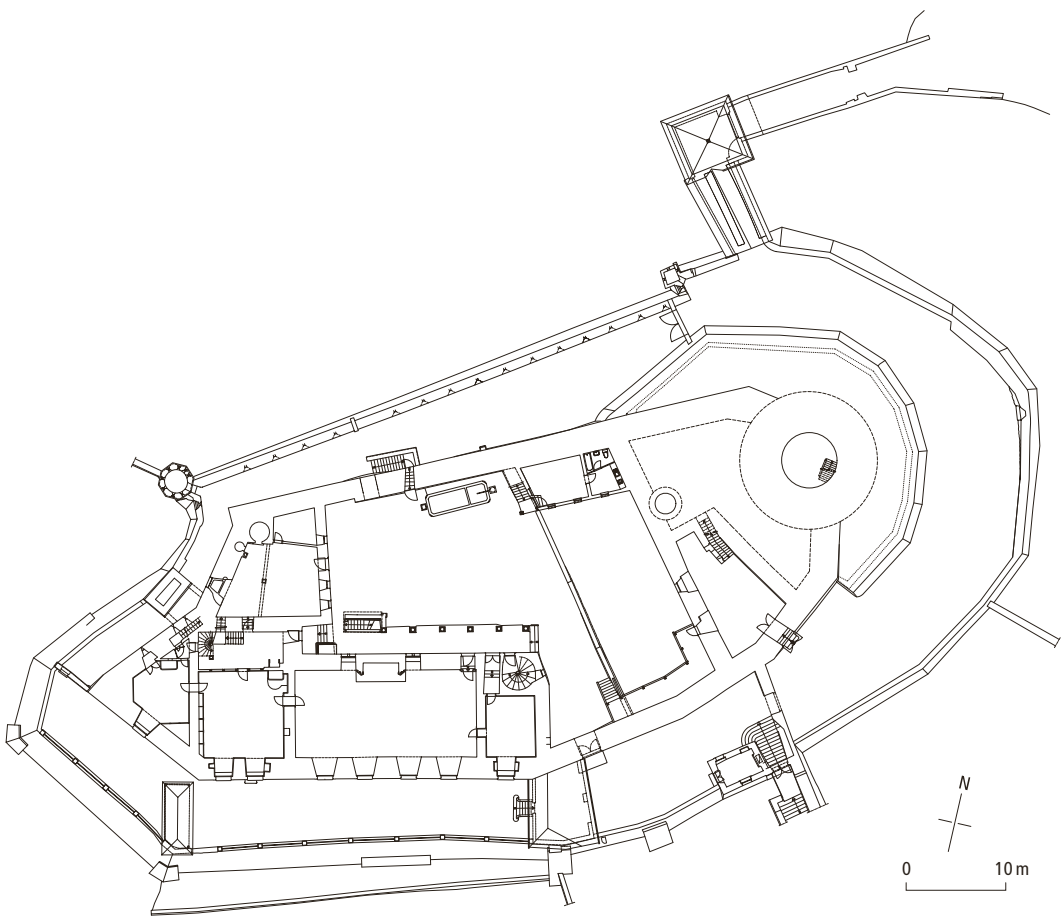
De ce même côté sud, le portail d'entrée à la cour intérieure, remplacé probablement en 1680, présente un arc très légèrement brisé en grès coquillier, à profonde feuillure[119]. Il est surmonté d'une bretèche en tuf sur consoles de pierre dure et d'un écusson bernois particulièrement monumental, repeint à plusieurs reprises (1648, 1712, 1764[120]) puis badigeonné en 1798. Sa restauration en 1922 suscita de vives réactions dans une frange de la population, qui refusait ce rappel de l'Ancien Régime **FIG. 165**[121]. Le léger clocheton ponctuant l'ensemble, refait à l'identique en 1981, portait une petite cloche et, semble-t-il, une horloge en 1795[122].

Dans la courtine fermant la cour au nord, une embrasure à linteau sur coussinets, accessible du chemin de ronde, desservait une bretèche de latrines dont ne subsistent que quelques consoles à l'extérieur **FIG. 176**. La porte rectangulaire et les escaliers descendant aux lices, attestés depuis 1768, ne sont certainement pas antérieurs à la période bernoise[123]. En revanche, il semble qu'il y ait eu une ouverture plus basse, dont on ne voit plus que le sommet de l'arc, entre la porte et l'aile de la cuisine. Cet accès en bonne partie masqué par le terrain devait correspondre à un niveau plus bas de la cour intérieure, comblée en partie en tout cas à la fin du XVI^e siècle[124].

A l'ouest, la courtine dessine deux angles sommés d'échauguettes **FIG. 152, 177**. Le principal correspond à l'extrémité du corps de logis d'origine médiévale. L'angle obtus, au nord, est intégré dans l'aile de la cuisine, probablement plus récente. Plusieurs ouvertures de tir sont en partie conservées dans ce secteur. Les caves montrent encore deux archères à niches faiblement trapézoïdales voûtées en berceau brisé, l'une transformée en porte en 1920, au sud, l'autre pourvue encore de sa fenêtre d'origine, à fente rectiligne et couverte



176



177

FIG. 176 **Lucens. Château. Elévation de la courtine nord. Echelle 1:750. Les chemins de ronde du donjon et du plain-château se différencient par le mode de construction de leur parapet, en saillie ou non. Dans la courtine du plain-château, la porte rectangulaire et l'escalier reliant la cour intérieure et les lices datent sans doute de l'époque bernoise. A droite subsiste l'arc d'une porte antérieure à la surélévation de la cour. Au centre se trouvait une bretèche de latrines analogue à celle du donjon. Dessin Archéotech, 2004.**

FIG. 177 **Lucens. Château. Plan au niveau du rez-de-chaussée du plain-château. Echelle 1:750. Le corps de logis d'origine médiévale s'appuie contre la courtine sud. Il s'élargit à l'ouest pour occuper l'angle formé par l'enceinte. L'annexe de la cuisine, contiguë au nord, remonte au moins au XVI^e siècle. Dessin Archéotech, 2004.**



178

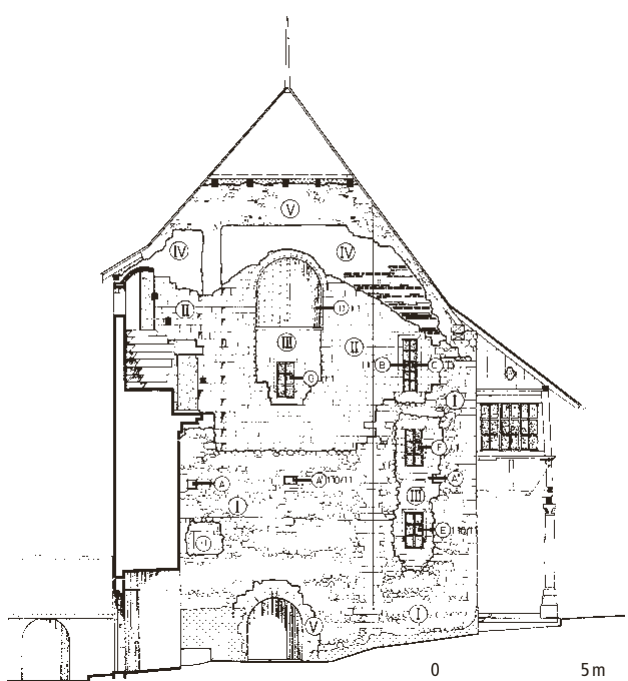


179

FIG. 178 Lucens. Château. Echauguette de l'éperon occidental. La base, dotée de mâchicoulis, est postérieure au milieu du XIVe siècle. Les baies-créneaux ont un couvrement de brique en arc surbaissé, comme les autres tours médiévales du château dont le couronnement a été transformé dans la seconde moitié du XVe siècle. Photo Claude Bornand, 2005.

FIG. 179 Lucens. Château. Echauguette ponctuant l'angle sud-est du corps de logis. La tourelle polygonale de 1578 semble prendre appui sur une base circulaire et sur des consoles plus anciennes. Photo Claude Bornand, 2005.

FIG. 180 Lucens. Château. Façade orientale du corps de logis du plain-château. Relevé et analyse archéologique de 1981. Echelle 1:250. Entre parenthèses, datations historiques hypothétiques. – I. Maçonnerie dont l'angle sud a été noyé dans la courtine actuelle (XIIe ou début XIIIe s. ?). – II. Appareil de molasse englobant trois baies gothiques et le chemin de ronde primitif (vers 1270-1280). – III. Fermeture partielle de la grande baie en plein cintre et nouvelles fenêtres percées dans la maçonnerie I (1578 ?). – IV. Maçonnerie de briques mêlées à des blocs de pierre rubéfiés dessinant un pignon plus bas que l'actuel (vers 1476). – V. Pignon contemporain de la charpente (1578). AAM.



180

d'une voussure, analogue à l'une des archères de l'enceinte du donjon. Dans la pièce d'angle du rez-de-chaussée, une armoire occupe une niche semblable qui desservait une archère à fente également rectiligne, murée. A proximité de la tourelle de latrines d'époque bernoise, un escalier droit aménagé dans l'épaisseur du mur montre deux étroites fenêtres à embrasure triangulaire.

La tourelle qui surmonte l'éperon nord, dite « de l'Horloge », s'élève sur un encorbellement à deux tores soutenu par des corbeaux irréguliers FIG. 176. Les poutres de chêne subsistant d'un plancher intermédiaire primitif ont été datées entre 1240/1 et 1247/8[125]. L'unique archère, en croix, possède une embrasure triangulaire sommée de dalles. Du côté du chemin de ronde, la tourelle a été aménagée en 1641-1642 pour recevoir l'horloge, elle-même disparue, et son cadran peint aux armes de LL.EE. FIG. 155[126].

L'échauguette de l'éperon occidental, en tuf, s'ajoure de quelques fentes verticales très courtes, à chanfreins intérieurs et extérieurs FIG. 178. Avec son système de mâchicoulis qui ne peut guère être antérieur à la seconde moitié du XIVe siècle, cette tourelle semble avoir succédé à une structure équivalente dont on voit encore les traces d'arrachement à l'intérieur[127]. Quant aux deux échauguettes hexagonales marquant les extrémités de la façade sud proprement dite, elles furent sans doute élevées en 1578, lorsque l'on posa la toiture en supprimant le chemin de ronde. Au-dessus de mâchicoulis factices réutilisant peut-être des consoles plus anciennes, chacune des faces dégagées, appareillées en tuf, s'ouvre par une baie rectangulaire à feuillure FIG. 179.

Le corps de logis du plain-château [3]

Le corps de logis principal du plain-château s'appuie contre la courtine sud, tandis que sa partie occidentale, plus large d'environ trois mètres, vient occuper l'angle occidental de l'enceinte FIG. 177. Cette disposition remonte au Moyen Age, probablement même au XIIIe siècle, puisqu'elle correspond au plan des caves, voûtées dans un second temps, vers 1476 FIG. 158. Avant cette date, une partie de l'habitation s'élevait déjà sur deux niveaux. Il est en effet question d'une « salle supérieure » en 1322 et d'une chambre au-dessus de la cuisine dès 1461[128]. Un inventaire dressé en 1375 énumère les locaux suivants : une « garde-robe », un grenier, une grande salle, une chambre chauffée (peut-être la *camera* contiguë à la grande salle en 1387[129]), une « dépense », un cellier et une chapelle qui ne semble pas pouvoir se confondre avec la chapelle Sainte-Agnès située dans le Bourg[130].

L'extérieur

La toiture de 1578, à demi-croupe sur la face est, bute à l'ouest contre l'échauguette plus ancienne. Sur le pan dominant la cour, deux souches de cheminées sont en partie d'origine, ou du moins reproduisent à l'identique une ancienne frise de briques en dents de scie, dans le style de la fin du XVe ou du XVIe siècle FIG. 155[131].

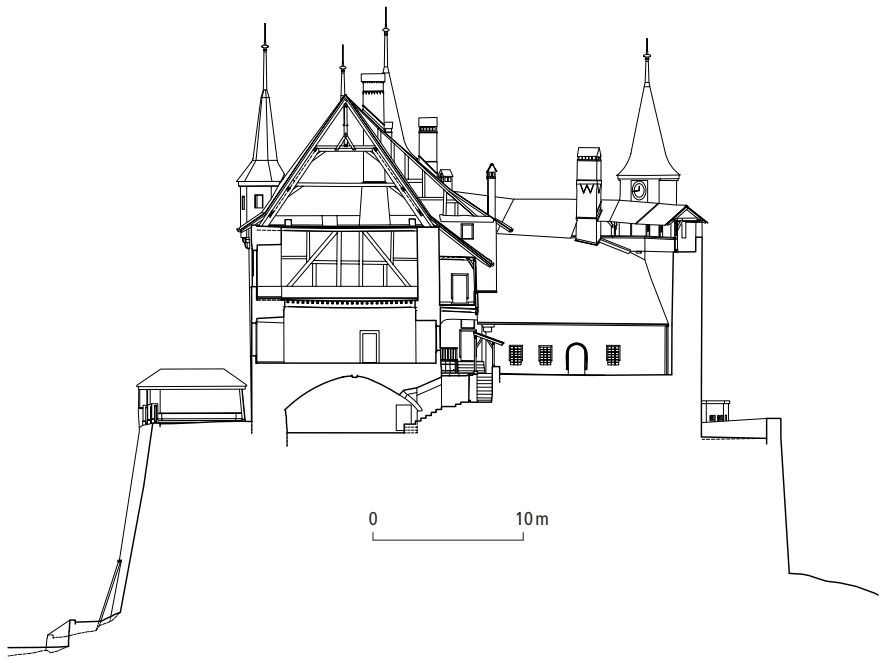
En 1981, la façade pignon orientale a fait l'objet d'une analyse archéologique qui distingue cinq principales phases de construction. Depuis lors, la dendrochronologie a pu dater la charpente – et donc la dernière étape – de 1578, ce qui permet de réduire le nombre de phases à quatre et de proposer la chronologie suivante FIG. 180. La maçonnerie la plus ancienne, percée de petites baies oblongues chanfreinées, correspondrait à des travaux effectués au début du XIIIe ou peut-être même au XIIe siècle[132]. La deuxième, en bel appareil de molasse, serait contemporaine de la reconstruction entreprise par Guillaume de Champvent dans les années 1280 ; la grande ouverture en plein cintre qui troue le pignon devait éclairer un vaste local dont une partie du décor peint a subsisté sur la face intérieure du mur (voir plus bas). La première surélévation pourrait être attribuée à Benoît de Montferrand, avec le remploi de blocs qui auraient été endommagés par l'incendie des guerres de Bourgogne en 1476. C'est à lui que l'on doit aussi la porte en plein cintre desservant les caves, marquée de ses armes. La seconde surélévation correspond à la charpente de 1578. De la même époque datent sans doute les baies chanfreinées percées dans les maçonneries plus anciennes (phase III de l'archéologie).

La face sud et l'extrémité occidentale du corps de logis se confondent avec la courtine médiévale. Les fenêtres réparties sur deux niveaux ne sont pas parfaitement alignées FIG. 163, 181. Les cinq baies occidentales du rez-de-chaussée, du milieu du XVIIIe siècle, ont un chambranle simplement rectangulaire en pierre dure et une tablette moulurée à extrémités arrondies. Les autres montrent pour la plupart un chanfrein entaillé par une feuillure résultant probablement de la modification des fenêtres originelles. Ces dernières devaient s'apparenter à celles de la face sur cour, avant la création de la feuillure, l'abaissement de l'appui et la suppression du meneau.

La façade nord du corps de logis, doublée par la galerie de la fin du XVIe siècle, montre au rez-de-chaussée des percements d'époques différentes FIG. 154. La porte gothique en arc brisé par laquelle on accède directement à la grande salle a été dégagée lors de la restauration de 1920. La



181



182

FIG. 181 **Lucens. Château. Façade sud du corps de logis, vue partielle correspondant à la grande salle et au local voûté de l'extrémité orientale. Deux des fenêtres du rez-de-chaussée ont un encadrement à simple feuillure refait à neuf vers 1765, tandis que les autres résultent de la transformation des baies du XVI^e siècle. Photo Claude Bornand, 2005.**

FIG. 182 **Lucens. Château. Corps de logis du plain-château. Coupe transversale, vue vers l'ouest. Echelle 1:500. La cave située sous la grande salle débouche sur la cour par un large escalier couvert d'un berceau rampant. Les parois en colombage de l'étage et la charpente de 1578 sont caractéristiques de l'époque bernoise. Dessin Archéotech, 2004.**

porte en plein cintre et celle donnant sur l'escalier en vis qui lui est contiguë ont un encadrement à large chanfrein et datent vraisemblablement de 1582, comme les deux fenêtres géminées. L'entrée principale se situe dans le retour en équerre correspondant à l'élargissement du corps de logis. Son chambranle rectangulaire chanfreiné est précédé d'un perron, élargi en 1726-1727 au détriment de la descente de cave voisine.

La galerie de colombage repose sur six colonnes de grès coquillier dont les chapiteaux s'inspirent encore de la tradition romane, avec quatre feuilles d'eau se déployant sous les angles du tailloir. La partie supérieure était à l'air libre avant 1726-1727. On voit encore à l'intérieur les planches à découpes chantournées qui reliaient le sommet des poteaux, de même style que les pièces verticales des chemins de ronde. Les portes communiquant avec les chambres de l'étage ont toutes un encadrement à large chanfrein, mais elles se différencient par la position de leur embrasure, à l'intérieur de la pièce pour les ouvertures d'origine et à l'extérieur pour celles de 1695 probablement.

L'intérieur

Les deux caves rectangulaires s'ouvrent sur la cour par un escalier couvert d'un berceau en plein cintre rampant, caractéristique du XIII^e siècle **FIG. 158, 182**. La cave orientale bénéficie en plus d'une rampe d'accès créée vers 1475 à travers le terre-plein. Toutes deux possèdent des parois appareillées en molasse, entaillées par la pose de la voûte de briques en berceau, au centre de laquelle s'inscrit une pierre sculptée aux armes de l'évêque Benoît de Montferrand[133]. La cave de l'angle occidental, à voûte de briques, armoriée elle aussi, servait probablement de prison, à en juger par la porte à garniture métallique conservée.

L'intérieur du corps de logis est profondément marqué par la restauration dirigée en 1920-1921 par OTTO SCHMID, qui a rétabli au rez-de-chaussée les subdivisions de la fin du XVI^e, tout en conservant quelques-uns des aménagements du XVIII^e siècle **FIG. 158, 162**. La pièce voûtée de l'extrémité orientale, non excavée, est accessible de l'extérieur par un court passage flanquant l'escalier en vis (grille d'entrée de 1921). Ce local, éclairé tout d'abord par une petite fenêtre légèrement désaxée **FIG. 157**, servait de « chambre à lait » à l'époque bernoise, avant d'être aménagé pour l'habitation et muni de lambris à couronnements chantournés, probablement en 1790-1791 **FIG. 183**.

La grande salle, libérée des subdivisions ajoutées dès 1742, constitue la pièce maîtresse de la restauration de 1920 **FIG. 184**. Les menuiseries de portes de la manufacture HELD, richement sculptées dans le style maniériste, reproduisent celles posées en 1586 à Chillon[134]. La porte d'entrée extérieure, dessinée par OTTO SCHMID, montre la signature : « A[lbert] Held C^ie Montreux 1921 » **FIG. 186**[135]. La cheminée a



183

FIG. 183 **Lucens. Château. Corps de logis du plain-château. Chambre voûtée de l'extrémité orientale du rez-de-chaussée, boisée sans doute en 1790-1791. Les panneaux Louis XV peints sur la voûte en berceau ne sont certainement pas antérieurs à 1920. Photo Claude Bornand, 2005.**

FIG. 184 **Lucens. Château. Corps de logis du plain-château. Grande salle du rez-de-chaussée, vue vers l'ouest. La pièce, restituée dans ses dimensions primitives en 1921, possède encore son plafond à la française de 1578 environ et une partie du décor peint d'origine. La cheminée et les menuiseries datent de 1921. Photo Claude Bornand, 2005.**



184

FIG. 185 Lucens. Château. Corps de logis du plain-château. Actuelle salle à manger du rez-de-chaussée correspondant probablement au « poêle d'audience » boisé en 1736. Photo Claude Bornand, 2005.

FIG. 186 Lucens. Château. Corps de logis du plain-château. Grande salle du rez-de-chaussée, porte donnant sur la cour, datée 1921 et signée par Albert Held. Photo Claude Bornand, 2005.



185



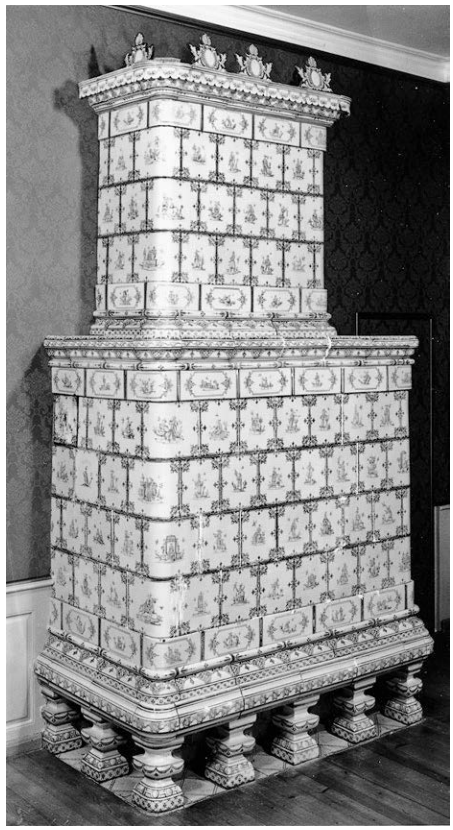
186

été entièrement recréée sur le modèle de celles des grandes salles de Chillon, du milieu du XVe siècle. Sur la hotte, les décorateurs, s'inspirant d'un dessin de 1640 environ, ont représenté l'arrivée à Lucens du bailli Vincenz Wagner au moment de son entrée en fonction[136]. Le plafond à la française, de la fin du XVIe siècle, se compose de poutrelles chanfreinées soutenues par des solives creusées de gorges peu profondes, en « griffes de chat » ; les poutres de rive reposent sur une console de pierre moulurée. Les fenêtres rectangulaires s'inscrivent, comme dans toutes les autres pièces, dans de profondes embrasures couvertes en berceau surbaissé. Celle de l'extrémité ouest, au moins, doit avoir été élargie ou légèrement déplacée, puisqu'elle empiète sur les armoiries de 1586.

Le décor qui couronne les parois est en partie d'origine, bien que restauré et complété en 1921 par A[LEXANDER] KETTERER, de Sursee (inscription sur la paroi est). Il débute dans l'angle sud-ouest par les armes de Berne, ville d'Empire, datées de 1586 et encadrées par un édicule en trompe-l'œil FIG. 14. Il s'agit probablement de l'œuvre du peintre ANDREAS STOSS, cité à propos de la porte du Bourg en 1583. Les armoiries des vingt premiers baillis, sur la paroi ouest, s'inscrivent dans une arcature



187



188

feinte qui pourrait être contemporaine, si elle n'a pas été recréée en 1921. Les oursons guerriers surmontant chacune des colonnes à fût renflé s'apparentent à ceux d'autres châteaux bernois de la fin du XVI^e siècle[137]. La série des armoiries continue sur la paroi est, avec les armes des vingt baillis suivants simplement entourées de couronnes de laurier ; enfin les six derniers écus sont disposés sur les deux trumeaux orientaux de la paroi sud, soit dans la moitié de la grande salle qui était restée une salle d'armoiries après la subdivision de 1742.

La salle à manger du rez-de-chaussée possède un plafond à solives identique à celui de la salle, ainsi que des boiseries de hauteur composées de trois panneaux rectangulaires superposés FIG. 185. Ces lambris, typiques du deuxième quart du XVIII^e siècle, pourraient correspondre à ceux posés en 1736 par ABRAHAM POETERLIN dans le grand « poêle d'audience ». Le fourneau bleu et blanc sur pieds en balustres se rattache à la production de FRANÇOIS POLLIEN I, de Lausanne, de 1765 environ FIG. 187[138]. Ses catelles bordées de feuilles d'acanthe montrent des médaillons agrémentés de paysages. Au sol se voit encore le socle de molasse du fourneau à extrémité semi-circulaire qui s'élevait là jusqu'à la fin du XIX^e siècle FIG. 162.

Dans la chambre triangulaire de l'extrémité occidentale, les boiseries à hauteur d'appui de 1742 se complètent d'une armoire murale, à couronnement en arc surbaissé terminé à l'horizontale, inscrite dans la niche d'une ancienne archère de la courtine nord-ouest. Bien qu'il soit sans doute aussi l'œuvre de POLLIEN I, le poêle daté de 1764 diffère de celui décrit ci-dessus par la présence d'un corps supérieur couronné de médaillons à encadrements végétaux, par l'ornementation des bordures de catelles et par l'iconographie représentant des personnages chinois accompagnés d'insectes[139]. A côté se trouve, depuis le XVIII^e siècle, un petit cabinet destiné à chauffer le fourneau. Auparavant, cet espace faisait partie de la pièce elle-même, dont il a conservé quelques fragments de peintures. Les parois montrent un premier décor à fines mauresques noires typiques des années 1580. Les autres rinceaux, plus épanouis, correspondent peut-être à l'ornementation exécutée en 1683-1684 FIG. 189. L'une des portes s'ouvre sur des escaliers pratiqués dans l'épaisseur du mur et conduisant aux latrines et à l'ancien étage surmontant la cuisine FIG. 177. L'autre porte, communiquant avec le vestibule principal, a un encadrement de molasse en arc brisé médiéval FIG. 191.

FIG. 187 Lucens. Château. Corps de logis du plain-château. Salle à manger du rez-de-chaussée, poêle à décor bleu, attribuable à l'atelier de François Pollien I, des années 1760. Photo Claude Bornand, 1996.

FIG. 188 Lucens. Château. Corps de logis du plain-château. Chambre occidentale du rez-de-chaussée, poêle à décor bleu, daté 1764, caractéristique à la fois du goût de l'époque pour les chinoiseries et de la production de l'atelier de François Pollien I. Photo Claude Bornand, 1996.



189



190

FIG. 189 **Lucens. Château. Corps de logis du plain-château. Cabinet de service de la chambre occidentale du rez-de-chaussée. L'enduit de la fin du XVI^e siècle sur lequel apparaît un fragment de rinceaux typiques de cette époque, en haut à gauche, est recouvert par un second décor peint, probablement de 1683. Photo Claude Bornand, 2005.**

FIG. 190 **Lucens. Château. Corps de logis du plain-château. Fragment du décor de 1300 environ revêtant l'intérieur de la façade orientale. Sur le mince enduit blanc qui recouvre la molasse appareillée, de grands disques jointifs semblent s'inscrire dans un réseau de diagonales et de lignes orthogonales. Photo Claude Bornand, 2005.**

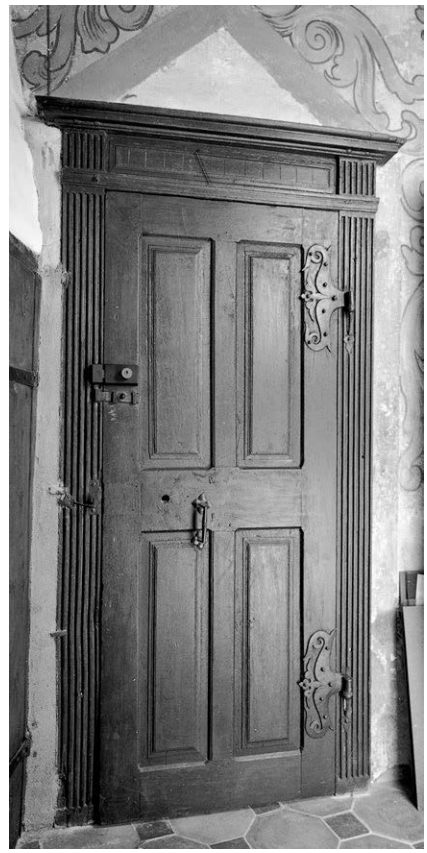
Le vestibule a conservé du XVI^e siècle un plafond à solives chanfreinées, ainsi que la paroi de colombage qui le sépare de la salle à manger. L'escalier de pierre de taille, posé en 1731-1732 par le maçon DAVID POCHON et par le serrurier PHILIPPE CORNAZ, de Moudon, a remplacé une montée de bois **FIG 191**. Après un palier donnant latéralement accès aux latrines, l'escalier se termine par une moitié-tournante soutenue par un pilier de molasse.

Le vestibule supérieur est couvert, comme toutes les pièces de l'étage, d'un plafond à solives chanfreinées qui se confondent avec les tirants de la charpente, entre lesquelles les planches des entrevous dessinent des chevrons. La pièce de l'angle occidental, boisée à hauteur d'appui en 1764, possède une cheminée vraisemblablement contemporaine, à chambranle de molasse peinte (158 × 24 cm, h. 110 cm) et à trumeau de plâtre **FIG. 193**. Les rinceaux noirs qui ornaient le sommet des murs, aujourd'hui masqués par le faux plafond, offrent une bonne illustration du décor de la fin du XVI^e siècle dans la mesure où ils n'ont pas été touchés par les restaurations successives[140]. La grande pièce voisine, entièrement transformée en 1921 dans le style néo-rococo, montre des panneaux de stuc garnissant les parois et le plafond, et une cheminée de marbre d'importation, beige à veines mauves et grises (204 × 49 cm, h. 122 cm) **FIG. 194**[141]. Les trois pièces créées à partir de 1695 dans l'ancienne grande salle supérieure sont séparées par des parois en colombage **FIG. 182**. Dans celle du centre, les rinceaux noirs semblent pouvoir être encore en partie de la fin du XVI^e siècle, tandis que la cheminée de molasse moulurée d'un tore, dans le style du début du XVIII^e siècle, a été posée en 1921 ou après **FIG. 158**. Des nombreuses peintures effectuées à l'étage par AUGUSTE SCHMID **FIG. 164** ne subsistent plus que des guirlandes de fruits au sommet des parois et, sur la hotte de la cheminée, reconstituée, de la pièce voisine à l'est, une scène d'Adam et Eve[142].

L'escalier en vis de 1582 dessert la galerie puis débouche, un demi-étage plus haut, sur un étroit couloir longeant l'intérieur de la façade orientale et aboutissant à une porte à linteau sur coussinets qui devait conduire au chemin de ronde **FIG. 158**. Ce couloir a été créé, sans doute au XVI^e siècle, au détriment de la chambre voisine par la pose d'une paroi de colombage. Sur le parement intérieur de la façade, au nord de la grande baie en plein cintre de la fin du XIII^e siècle, subsiste un vestige de décor géométrique caractéristique des environs de 1300 **FIG. 190**[143]. La présence de ce décor indique qu'il y avait là un local important au Moyen Age, peut-être la chapelle castrale mentionnée en



191



192



193



194

FIG. 191 Lucens. Château. Corps de logis du plain-château. Vestibule du rez-de-chaussée. L'escalier de 1731-1732 s'orne d'une rampe d'appui de fer forgé à balustres typiques du début du XVIII^e^ siècle. Photo Claude Bornand, 2005.

FIG. 192 Lucens. Château. Corps de logis du plain-château. Cabinet de service de la chambre occidentale du rez-de-chaussée. La porte donnant sur l'escalier dérobé compte parmi les rares menuiseries du XVI^e^ ou du XVII^e^ siècle conservées au château. Photo Claude Bornand, 2005.

FIG. 193 Lucens. Château. Corps de logis du plain-château. Chambre de l'extrémité occidentale de l'étage. Cheminée de 1764 probablement. Photo Claude Bornand, 2005.

FIG. 194 Lucens. Château. Corps de logis du plain-château. Grand salon de l'étage. La cheminée de marbre beige à veines mauves et grises, le trumeau et son miroir néo-rococo sont une création de 1921, sans rapport avec le reste de l'aménagement intérieur. Photo Claude Bornand, 2005.

1375[144], qui aurait pris jour par la grande baie alors pourvue d'un remplage.

La charpente datée par dendrochronologie de 1572-1573 à 1578 forme un ensemble homogène représentatif des charpentes d'influence alémanique introduites dans le dernier quart du XVIe siècle en Pays de Vaud. Les fermes trapézoïdales contreventées par des croix de Saint-André possèdent chacune deux faux entraits et un poinçon soutenant la panne faîtière FIG. 182. Seul élément étranger, deux fermes jumelées datées, avec réserve, entre 1738-1739 et 1740-1741, semblent avoir été ajoutées en remploi, au milieu, pour renforcer le plafond de l'étage[145].

L'aile de la cuisine [4]

L'aile de la cuisine occupe l'intérieur de l'angle nord-ouest de l'enceinte, contre laquelle s'appuie le toit en appentis. Cette toiture, surélevée lors de la reconstruction de l'étage en 1683-1684 FIG. 159[146], a été rabaissée en 1920-1922, afin de dégager le cadran de l'horloge.

La façade ne s'élève plus que sur un seul niveau, éclairé par trois fenêtres rectangulaires à chanfrein terminé à l'horizontale. L'encadrement de la porte d'entrée en plein cintre s'orne d'un tore sous-tendu d'un cavet, interrompus à la base par deux baguettes horizontales. Cette modénature paraît plus archaïque que celle des autres baies de la fin du XVIe siècle ; il pourrait s'agir d'une reconstruction partielle intervenue déjà vers 1553-1554. Les armes de la famille Stürler, qui semblent avoir été placées ultérieurement au-dessus de cette porte, sont vraisemblablement à mettre en relation avec les travaux commandés à l'étage par le bailli Johann Franz Stürler en 1683.

La grande cuisine comporte un four à pain, un évier et un plafond à solives reposant sur un pilier chanfreiné en bois. A l'étage, le mur mitoyen sud a conservé une grande niche murale à arc surbaissé, cernée d'un décor peint très fragmentaire. On distingue deux états successifs : le plus ancien composé d'une frise de petits disques bordant un filet noir, probablement de la fin du XVIe siècle, le second faisant alterner des bandeaux gris et ocre.

La fontaine [5]

Le grand bassin rectangulaire en grès coquillier à deux compartiments (6,3 x 2,25 m) présente des angles coupés garnis de bouteroues. Sur sa face sud se voit le sobre décor exécuté en 1773 par le sculpteur Jacob Wolf, de Fribourg : le millésime gravé de 1771 avec, au centre, un médaillon au monogramme du bailli Carl Philipp Sinner. La pile et son goulot semblent avoir été refaits à l'identique au XXe siècle.

Le fossé intérieur et la « maisonnette » [6]

Le fossé, profond d'environ 2,5 m, est bordé à l'ouest par un mur de contrescarpe constitué de moellons de molasse. Malgré son nom, peu usité, de « cour aux ours » *(Bärenhof)* à l'époque bernoise[147], il servait alors plutôt de basse-cour, abritant diverses constructions légères telles qu'un poulailler et un couvert de charpente servant d'arsenal[148].

La première « maisonnette » qui occupait déjà à la fin du XVIe siècle l'extrémité nord du fossé intérieur possédait une cheminée dont la souche présente encore, dans les combles du bâtiment actuel, un revêtement de plâtre avec faux appareil et frise ornementale surmontant les initiales A W [Andres Widmer ?] et une marque de tâcheron, de 1600 environ[149]. D'après le dessin de Johann Rudolf Rahn, de 1892, et les photos de 1899, ce décor se poursuivait à l'extérieur sous la forme de losanges meublés de rosaces en bas-relief et surmontés d'une frise analogue FIG. 195[150]. Cette dépendance, renfermant notamment une chambre à lessive, était compatible, jusqu'en 1711-1712, avec le pont-levis donnant accès au donjon[151]. Son état actuel résulte probablement de transformations opérées vers 1713-1716, puis peut-être en 1742 (nouvelle toiture ?) FIG. 172[152].

Le bâtiment repose sur deux arches de maçonnerie et s'élève sur deux niveaux en pan de bois, celui d'en haut formant un encorbellement. La toiture en appentis et demi-croupe prend appui contre la courtine nord. Des tablettes moulurées soulignent les trois fenêtres rectangulaires inférieures. Les baies de l'étage comportent en outre un chambranle de bois plaqué contre le colombage, procédé lié à la présence d'un enduit sur les façades disparu vers 1920. L'accès se fait par la face latérale donnant sur la cour du plain-château, en maçonnerie dans sa partie inférieure. Un escalier de pierre conduit à l'entrée du 1er étage, précédée de galeries à balustrades de bois découpé. Le niveau de comble était à l'air libre jusqu'en 1974.

Le rez-de-chaussée, légèrement en contrebas de la cour, abritait à l'origine une cuisine en tout cas. A l'étage, les deux grandes chambres destinées aux domestiques possèdent encore des lambris de hauteur à deux panneaux rectangulaires superposés, probablement de la première moitié du XVIIIe siècle. Le poêle en catelles à corps vert et bordures peintes en bleu repose sur des pieds de molasse en balustre et présente un angle arrondi à ressaut formant pilastre FIG. 197. Avec ses représentations naïves de châteaux et d'animaux, cet ouvrage appartient à la production la plus ancienne connue des potiers de terre Grosmann, de Moudon. Il pourrait s'agir de l'un des deux fourneaux posés au château par Samuel Grosmann en 1742[153].



195



196

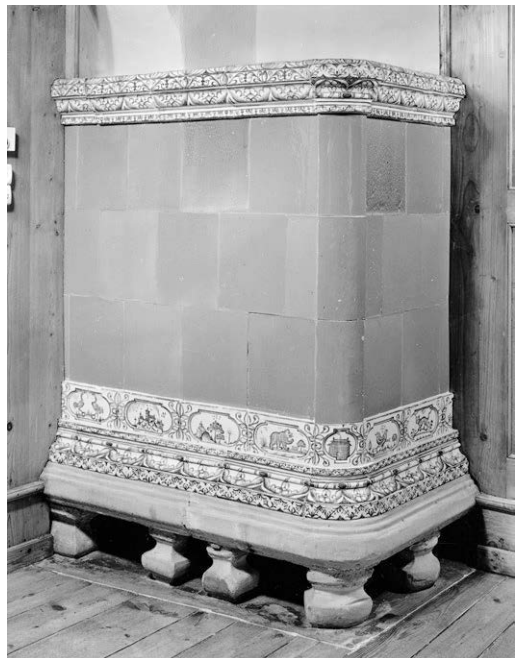
FIG. 195 **Lucens. Château. « Maisonnette » édifiée certainement dans les premières années de l'époque bernoise à proximité du pont-levis qui traversait le fossé intérieur, transformée au début du XVIII^e^ siècle. La base de la cheminée montre encore le décor en stuc réalisé sans doute par Andres Widmer vers 1600. Dessin de Johann Rudolf Rahn, 17 septembre 1892. Zentralbibliothek Zürich, Graphische Sammlung, Lucens, XIX/5.**

FIG. 196 **Lucens. Château. « Le Château de Lucens, résidence du baillif de Moudon contre le nord, dessiné [d']après nature par Mr [Nicolas] Gachet, baillif de Gesseney en 1791 ». La porte d'entrée dans les lices est précédée par le dispositif complexe de la barbacane, constituée d'une tour prise entre deux ponts en équerre. Bien que bordé sur la droite par un parapet continu, le pont extérieur se termine, juste devant la tour, par un tablier en charpente actionné par deux chaînes. Aquarelle. Coll. particulière.**

FIG. 197 **Lucens. Château. « Maisonnette », poêle de l'étage, à corps vert et bordures peintes en bleu, du deuxième quart du XVIIIe siècle, probablement par un potier Grosmann de Moudon. Photo Claude Bornand, 2001.**

FIG. 198 **Lucens. Château. Tourelle d'artillerie surplombant l'angle occidental des braies et l'enceinte du « ressat », vue du sud-ouest. L'ouvrage, entièrement en grès coquillier, remonte sans doute aux grands ouvrages de renforcement des braies nord en 1659-1662. Photo Claude Bornand, 2005.**

FIG. 199 **Lucens. Château. Barbacane précédant la porte nord. La tour et la muraille qui protègent le second pont datent certainement de la fin du XVIe siècle. L'accès extérieur et le sommet de la tour ont été remaniés après suppression du pont-levis vers 1800. Photo Claude Bornand, 2006.**



197

Les braies

L'ensemble du château est environné par un mur de braies, devenu simple mur de terrasse par suppression du couronnement crénelé lors des diverses réfections du XVIIIe siècle. Le flanc nord a conservé les vestiges les plus intéressants des fortifications de l'époque bernoise. Au sommet du mur se voient encore les bases de meurtrières dont les ébrasements extérieurs présentent des ressauts caractéristiques de la fin du XVIe et de la première moitié du XVIIe siècle. Ces ouvertures y furent probablement établies – ou restaurées – lors des grands travaux de 1659-1662[154]. Une pierre aux armes de Graffenried intégrée à la partie supérieure de ce mur se rapporte probablement à la personne du bailli en poste entre 1658 et 1664, Anton von Graffenried[155], ou alors à celle du banneret [Christoph ?] von Graffenried, dépêché sur place en 1659[156]. L'analyse archéologique partielle effectuée en 2012 n'a pas permis de dater avec certitude les deux tourelles situées à l'extrémité de ce mur[157]. Celle de l'angle ouest, en grès coquillier, repose sur des mâchicoulis sur consoles. Ses deux rangées superposées de fenêtres de tir carrées ont un ébrasement extérieur à ressauts analogue à celles du mur. A la fin du XIXe siècle, sa flèche couverte de tavillons était sommée d'une girouette en forme d'éléphant, des années 1870, faisant allusion à l'ordre de l'Eléphant blanc auquel appartenait le chevalier Saunders FIG. 161, 198[158]. La tourelle de l'angle oriental, contemporaine de la partie inférieure du mur nord, présente des ouvertures carrées moins nombreuses et moins soignées, ainsi qu'une canonnière à ébrasement extérieur à ressauts plus tardive permettant de flanquer le mur de braie nord.

L'espace des lices, délimitées à l'extérieur par les murs de braies, accueille diverses constructions annexes. La tourelle de latrines qui remplaça en 1748-1751 une précédente construction en colombage a été surélevée d'un étage vers 1980[159]. Sur la terrasse sud, le pavillon de charpente rénové occupe l'emplacement du cabinet de jardin construit en 1713-1716, surmonté à l'origine d'un toit à l'impériale FIG. 157. Les garages de 1965 s'appuient à un mur ancien, réparé en 1776, qui correspond à une dénivellation des lices à l'angle sud-est du corps de logis[160].

Accolé à la porte sud des braies, un pavillon, présentant un toit à demi-croupe sur les vues de 1724-1725, repose sur ce qui doit avoir été la base d'une tour de défense (voir les différentes portes). Après avoir servi peut-être de loge de portier à la fin du XVIe siècle, ce local semble avoir été aménagé en 1796 en un salon s'ouvrant sur la plaine par une fenêtre en arc surbaissé et, sur la terrasse, par une porte-fenêtre analogue à clef saillante[161]. L'intérieur présente quelques menuiseries anciennes et une cheminée dont le manteau de molasse, bordé d'un gros tore, est sommé d'un trumeau de plâtre que couronne une guirlande Louis XVI, dont l'authenticité n'est pas certaine.

Plus à l'est, une haute muraille perpendiculaire à l'enceinte, percée d'une porte en plein cintre au niveau des lices, sert d'appui à la fois à la courtine du château proprement dit et aux braies, en se poursuivant jusqu'à mi-pente dans l'ancien Bourg (FIG. 206, mur P). Elle est certainement médiévale, à en juger par sa structure à deux arcs-boutants superposés intégrés dans la maçonnerie et par la présence d'une grande porte inférieure, murée, contre laquelle vient buter la base du massif soutenant les grands escaliers.

La porte nord ou « porte de Combremont » [7]

Seul accès carrossable au château lui-même, la porte supérieure, dite aussi « de Combremont », « de Cremin » ou « de Forel », est protégée par une barbacane constituée de deux ponts en équerre se greffant, dans l'angle, sur une tour de plan carré ouverte à la gorge. Il s'agit probablement du « belluard » reconstruit en 1582[162], en remplacement peut-être d'un « tornaffo » ou « belluar » en charpente établi en 1459-1460 et réparé en 1512-1513[163].

Les deux façades ouest et nord de la tour ont les mêmes ouvertures caractéristiques du XVIe siècle : une meurtrière cruciforme en trou de serrure flanquée de deux canonnières rectangulaires chanfreinées, le tout surmonté par deux créneaux. A l'est,

la porte charretière de grès coquillier couverte en arc segmentaire montre une profonde feuillure rectangulaire dans laquelle se rabattait le pont-levis. Celui-ci était actionné par deux flèches logées dans les rainures conservées, qui se prolongeaient plus haut dans la toiture avant les transformations de 1800 environ **FIG. 156, 196, 199**[164].

Le pont couvert en charpente reliant la tour aux braies, refait en 1765, repose sur deux arches parallèles en plein cintre. Celle disposée du côté extérieur, au nord, se poursuit par une muraille montant jusqu'au toit, percée de meurtrières en croix et en trou de serrure. Le pont débouche directement sur les lices depuis les transformations effectuées au milieu du XVIII[e] siècle. A l'origine, l'entrée était gardée par une porte surmontée d'une flèche jusqu'en 1765.

La porte sud des braies [8]

L'accès aux lices depuis le Bourg et le ressat se fait par un imposant escalier extérieur cité déjà en 1367 et 1392[165], en pierre depuis 1591 en tout cas[166]. Réparé en 1627 et en 1785[167], il était encore protégé par un toit dans la première moitié du XIX[e] siècle **FIG. 205**. Il repose sur un massif de maçonnerie en équerre, interrompu à 2,30 m des braies, afin d'assurer la défense au moyen d'un pont-levis, remplacé par un pont métallique fixe **FIG. 200**. Ce dispositif d'entrée, remanié en partie en 1920, constitue un ensemble complexe impliquant probablement la présence de deux tours successives disparues. La première, dont la partie inférieure sert encore de base au pavillon de plaisance, comprend une cave éclairée par une courte fente verticale et un niveau inférieur aujourd'hui inaccessible, percé d'une meurtrière en trou de serrure. La seconde surmontait le passage et intégrait la porte actuelle qui pourrait être médiévale, avec sa profonde feuillure, quoique les coussinets qui soutiennent son linteau présentent un profil peu habituel, animé d'un tore entre deux chanfreins **FIG. 201**. Les mâchicoulis couronnant cette entrée, anciens, servent de support à une bretèche de colombage créée en 1920. La bretèche originelle est clairement représentée par les vues anciennes contre la seconde tour, dite « des grands degrés », ouvrage de briques rabaissé d'environ 4 m en 1774 **FIG. 157, 202**[168]. La pierre sculptée placée au-dessus de la porte en 1920 se trouvait auparavant sur un des murs de terrasse, en remploi peut-être depuis la démolition de la tour[169]. Elle montre la devise de l'évêque Sébastien de Montfaucon (1517-1536) et ses armes, brisées d'un lambel et donc antérieures à 1524. Le modelé de l'écu et l'élégance des feuillages qui l'accompagnent sont caractéristiques de l'évolution des armoiries épiscopales à partir de 1515[170].



198



199

FIG. 200 **Lucens. Château. Dispositif précédant la porte sud des braies, vu depuis les lices. Les grands escaliers montant depuis le ressat buttent contre un mur perpendiculaire plus ancien qui intègre une sorte d'arc-boutant. Le massif de maçonnerie qui soutient les escaliers s'interrompt pour laisser un espace vide devant la porte. Photo Claude Bornand, 2005.**

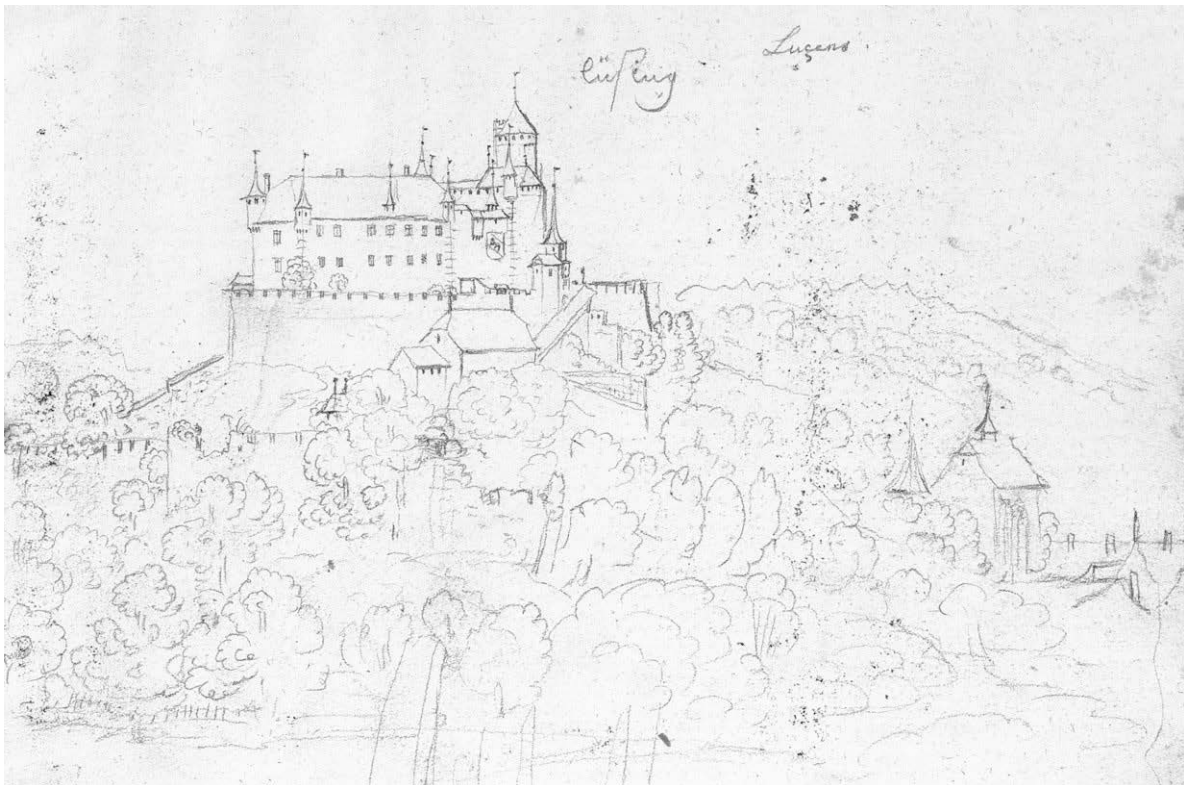
FIG. 201 **Lucens. Château. Porte sud des braies, vue depuis le sommet des escaliers. La porte elle-même et les mâchicoulis, d'origine, faisaient partie d'une tour, démolie en partie en 1774 déjà. La pierre sculptée aux armes de l'évêque Sébastien de Montfaucon a été placée là par les restaurateurs en 1920. Ceux-ci ont restitué également la bretèche actuelle en colombage. Photo Claude Bornand, 2005.**



200



201



202

Appréciation

Le château du XIII^e siècle

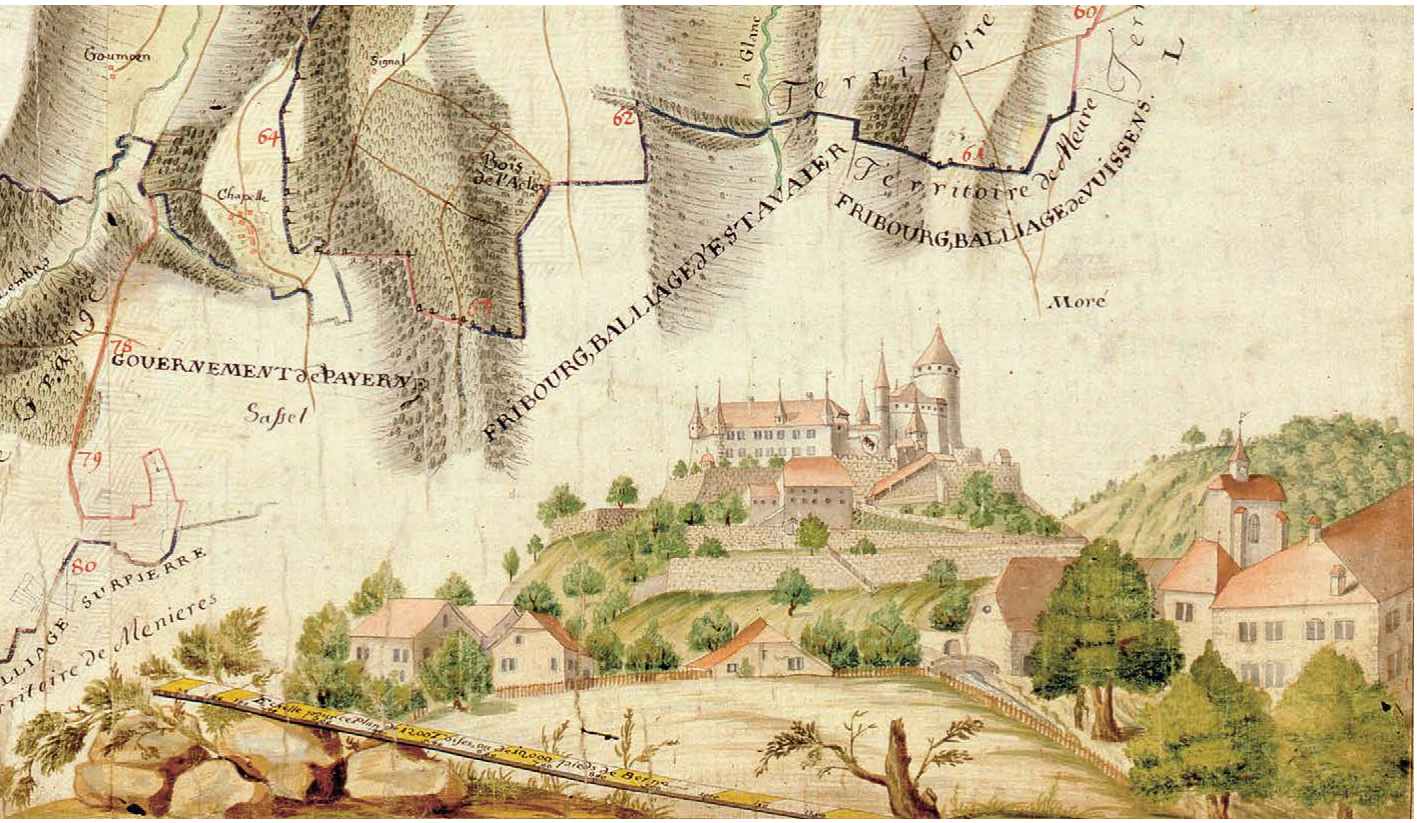
Par son plan d'ensemble, la forteresse médiévale de Lucens constitue l'un des exemples les plus accomplis et les mieux conservés de ce qu'il est convenu d'appeler les châteaux « réguliers organiques », par opposition aux châteaux « réguliers géométriques » que sont les « carrés savoyards », qui dominent la seconde moitié du XIII^e siècle. Ce plan dit « organique », de tradition romane, est donc en partie archaïsant mais s'adapte particulièrement bien à un site accidenté. Il met systématiquement en œuvre le procédé de l'adextrement, contraignant l'assaillant à suivre un cheminement qui expose toujours son flanc droit aux défenses ennemies.

La grande tour et les constructions qui l'enveloppent sont une bonne illustration de ce que l'on nommait au Moyen Age le « donjon », ensemble de bâtiments servant de dernier refuge et destinés à la résidence exclusive du seigneur[171]. Ce donjon possède en effet non seulement ses fortifications propres, mais encore un large fossé le séparant du plain-château, principe que l'on ne trouve pas dans les exemples locaux contemporains conservés. Quant au plain-château, il se distingue par l'ampleur du corps de logis principal déjà au XIII^e siècle.

Le fait que Lucens échappe au type du « carré savoyard » n'est pas lié à une appartenance politique, puisque ce dernier modèle se rencontre au château de Bulle construit par le même évêque Guillaume de Champvent en 1289-1293. Le plan « régulier organique » le plus proche se trouve au château d'Oron, dont le réduit seigneurial fut édifié par les seigneurs d'Oron probablement vers 1260 et le plain-château entre 1270 et 1311[172]. Une disposition analogue se voyait au château de Jacques de Belmont-Grandson à Belmont-sur-Yverdon (vers 1269-1275)[173]. Pour le plan du donjon en particulier, mais sans relation avec un plain-château, un parallèle peut être établi avec la « tour à Boyer » ou « petit château » de Romont (FR), dont la construction fut peut-être commencée par l'évêque Jean de Cossonay vers 1240[174].

Si l'implantation dans le site et les dispositions générales se rattachent à la période précédente, le mode de construction est bien celui pratiqué à la fin du XIII^e siècle, notamment avec l'introduction du flanquement systématique des courtines. Cela frappe surtout dans la partie du donjon, mieux conservée, où se déploie tout le savoir-faire de cette grande période de l'architecture gothique en Pays de Vaud, que ce soit en matière d'ingénierie, de stéréotomie et même de minage, avec le forage d'un puits de 64 m de profondeur. Les tourelles

FIG. 202 Lucens. Château. Vue par Konrad Meyer, 1638-1639. Ce dessin est la représentation la plus ancienne connue du château et de ses bourgs. Les braies entourant le château ont encore leur couronnement entièrement crénelé. Plus bas, à gauche des dépendances rurales, on aperçoit l'enceinte du ressat, crénelée elle aussi, et sa porte couverte d'un toit à croupes. A droite, la chapelle Sainte-Agnès et la toiture de la maison du portier. Kunsthaus Zürich, P 129, f° 7. © 2008 Kunsthaus Zürich.



203

FIG. 203 **Lucens. Vue du château, du « ressat » et du Bourg figurant au pied de la carte du bailliage de Moudon établie en 1725 par Jean-Adam Riediger. L'aspect fortifié du site s'est estompé. Des escaliers longent les murs de terrasse afin d'établir la communication avec les autres domaines ruraux de LL.EE. situés hors bourg. ACV, GC 489.**

à deux étages cantonnant le donjon, posées en encorbellement sur des ressauts annulaires en quart-de-rond, sont une sorte de réduction des tours du « carré savoyard », intégrées dans un autre plan. Elles se retrouvent fréquemment dans les réalisations des adversaires ou des vassaux de la Savoie dès le dernier quart du XIII^e siècle (maison forte des Prangins à Nyon, 1279-1288 ; château de Chenaux à Estavayer [FR], 1285-1290 ; Bulle [FR], 1289-1293 ; Oron, 1306-1311)[175]. La grande tour est elle aussi caractéristique de cette époque, avec ses archères en croix à niches rectangulaires voûtées en berceau[176], avec son escalier en vis pris dans l'épaisseur du mur et terminé par une guette en maçonnerie[177], et avec son couronnement crénelé non couvert à l'origine[178]. Son parapet en léger encorbellement constitue le premier exemple régional de ce type, avant ceux de Grandson (étape 1277-1280) et Champvent (vers 1290). Ces dernières caractéristiques – qui se trouvent en grand nombre au Pays de Galles dans les années qui suivirent – incitent Daniel de Raemy à voir dans le donjon de Lucens une œuvre du fameux maître JACQUES DE SAINT-GEORGES[179].

Cet ingénieur-architecte travailla très régulièrement pour la Savoie entre 1261 et 1275 en tout cas. Une lacune documentaire ne permet pas de connaître son activité durant les années 1275-1278, cruciales pour le château de Lucens. Il ne réapparaît qu'en 1278 au Pays de Galles, aux côtés des nombreux seigneurs vaudois qui combattaient au service d'Edouard I^er. Il mourut en Ecosse avant 1309, mais la main-d'œuvre qui l'avait suivi revint au pays dans les dernières années du XIII^e siècle, généralisant un mode de bâtir d'inspiration anglaise.

Quoi qu'il en soit de l'attribution du donjon de Lucens au maître d'œuvre de JACQUES DE SAINT-GEORGES, cette construction initiée sans doute dès 1274 occupe une position charnière dans la typologie castrale régionale. L'influence anglaise précoce qui s'y manifeste étonne moins si l'on sait qu'entre 1257 et 1266, l'évêque Guillaume de Champvent (1273-1301) avait reçu du roi Henri III d'Angleterre de nombreux bénéfices ecclésiastiques. Rappelons que son épiscopat coïncide avec la fin des travaux à la tribune occidentale de la cathédrale de Lausanne et avec la construction de l'église Saint-Etienne de Moudon, où l'influence galloise est également sensible[180].

Au plain-château, l'identification et la datation précise des travaux sont plus difficiles, vu la présence d'éléments remontant peut-être au XII^e et à



204

la première moitié du XIIIe siècle et en raison des transformations ultérieures. Cette partie du château se démarque du donjon en plusieurs points. Les archères ont des embrasures à niches de plan légèrement trapézoïdal et des fentes de tir simplement rectilignes ; le parapet des courtines ne présente pas de ressaut et la seule tourelle conservée dans son état d'origine, celle de l'Horloge, renferme des poutres – peut-être en remploi – datées entre 1240/1 et 1247/8. Il se pourrait donc qu'une importante reconstruction ait commencé sous l'épiscopat de Jean de Cossonay, dont l'opposition à la Savoie débuta avec son élection contestée de 1240 et aboutit en 1244 à la « paix d'Evian » qui lui reconnaissait ses droits sur Lucens[181].

Les transformations du château à partir du XIVe siècle

Les réfections du milieu du XVe siècle, puis surtout celles entreprises par Benoît de Montferrand après les dégâts causés par les guerres de Bourgogne en 1476 se caractérisent par un usage abondant de briques. Les armoiries apposées sur les voûtes et sur l'entrée des caves témoignent encore de l'ambition de ce prélat qui fit ajouter au titre comtal de l'évêque celui de « prince d'Empire »[182].

En adaptant, durant le dernier quart du XVIe siècle, le château aux besoins d'une résidence baillivale, LL.EE. de Berne mirent l'accent sur trois éléments principaux : la défense, en renforçant les deux portes extérieures et en annexant le Bourg, l'entretien à long terme, avec la pose généralisée de nouvelles charpentes, et le confort de l'habitat, en améliorant les circulations dans le corps de logis et en installant une fontaine dans la cour. Ces priorités se lisent aussi dans les trois châteaux reconstruits en bonne partie durant les années précédentes, sous la supervision du même architecte officiel Uli Jordan : Avenches (1565-1572), Rougemont (1572-1578) et Nyon (1574-1583)[183]. Par rapport à ces exemples, l'intervention à Lucens reste relativement modeste. L'exécution trahit un certain traditionalisme, assurément en partie imputable aux maçons « lombards », les Bodmer[184], qui effectuèrent l'essentiel des travaux avant leur renvoi par le châtelain François de Villarzel. Quant à l'aménagement intérieur d'origine, les transformations du XVIIIe siècle et la profonde rénovation de 1920 en ont laissé peu de traces. On peut en voir, en revanche, un reflet au château de Curtilles, construit peu après pour François de Villarzel justement, et où travaillèrent certainement quelques-uns des mêmes artisans.

Fig. 204 **Lucens. Vue du château, du ressat et du Bourg attribuée par erreur à Albrecht Kauw. Cette vue se situe entre l'abaissement des braies en 1713 et la construction de l'escalier longeant la façade est du « grenier de la vigne » en 1746. La porte sud des braies est encore défendue par la tour qui sera démolie en 1774. L'accès aux grands escaliers du château semble se faire encore en biais, directement depuis le Bourg. MHB, coll. Albrecht Kauw, inventaire n° 26109 / Photo Stefan Rebsamen (Musée d'Histoire de Berne).**

L'image du château à travers les siècles

Comme tous les sièges baillivaux bernois, le château de Lucens est régulièrement cité par les historiens ; il fait également l'objet de nombreuses représentations graphiques **FIG. 157, 196, 202-204, 206, 222**. Immédiatement après les travaux de la fin du XVI^e siècle, le château frappait par sa beauté. Thomas Platter le qualifiait de « *schönes Schloss* »[185] et Jacques Esprinchard, en 1597, de « magnifique château »[186]. Toutefois, en raison d'une médiocre adaptation à l'artillerie, la forteresse a pu être considérée comme un château « plus de plaisance que de force »[187] même si, au milieu du XVII^e siècle, il était encore jugé, militairement parlant, comme « assez bon » par l'espion savoyard De La Fléchère[188].

Au milieu du XVII^e siècle, le commissaire bernois Emanuel Hermann et l'historien Jean-Baptiste Plantin relèvent les origines épiscopales de l'édifice, dont la reconstruction est alors attribuée à Landry de Durnes[189]. C'est également cette période qui inspire Johann Rudolf von Sinner (1781), lorsqu'il imagine les évêques logés dans une pièce sombre de la vieille tour[190]. Louis Levade (1824)[191] et Juste Olivier (1837)[192] reprennent et développent cette image romantique, conforme à celle véhiculée par l'iconographie contemporaine.

L'intérêt plus purement architectural de l'édifice est relevé déjà en 1844-1845 par HENRI PERREGAUX, qui remarque non seulement la hauteur considérable de la tour mais encore la présence de la guette[193]. Il faut toutefois attendre le dernier tiers du XIX^e siècle pour que l'édifice fasse l'objet d'analyses plus précises, par JOHANN RUDOLF RAHN et Julius Naeher (voir *Documentation*). Il est alors considéré comme l'un des châteaux forts les mieux conservés de Suisse. Même s'il a perdu un peu de son authenticité par la restauration relativement lourde de 1920, puis par l'importation d'un mobilier étranger à son histoire, le château mérite encore en bonne partie cette appréciation[194].

Documentation

Sources et bibliographie

« Le château de Lucens », notice historique de J.-J. HUBER, instituteur (ACV, P communes 298, 28 jan. 1892) ; J[OSEPH] DILLENSEGER, *Notice historique sur le château de Lucens*, revue et augmentée par MAXIME REYMOND, Lucens 1914 ; *Château de Lucens… For Sale*, plaquette éditée par Oscar Haefliger, Winterthour, avr. 1923 (ACV, AMH, A 97/7, A 15267) ; KOHLER 1936 ; JULES DELAPORTE, *Lucens* (Trésors de mon pays 120), Neuchâtel 1965 ; SCHREINER 1982 ; CHRISTE 1997 ; MONIQUE FONTANNAZ, « Le château de Lucens : une histoire mouvementée suite à la révolution vaudoise », *Patrimonial* (à paraître).

Rapports non publiés. WERNER STÖCKLI, « Lucens, château. Corps de logis occidental, façade orientale. Investigations archéologiques 1981 », AAM, ms. 28 juil. 1981 (SMS) ; MARCEL GRANDJEAN 1991 ; FRANÇOIS CHRISTE, « Château de Lucens. Premier bilan des connaissances et inventaire des questions », ms. avril 1996 ; CHRISTIAN et ALAIN ORCEL, JEAN TERCIER, « Donjon du château » (LRD 96/R4048), ms. 25 mars 1996 ; CH. et A. ORCEL, J. TERCIER, « Donjon du château. 2^e intervention » (LRD 96/R4048A), ms. sept. 1996 ; CHRISTIAN ORCEL, JEAN TERCIER, JEAN-PIERRE HURNI, « Château. 3^e intervention » (LRD 04/R5558), ms. 21 juin 2004 ; OLIVIER FEIHL *et al.*, « Lucens. Terrasses du château. A. – Fouille de la terrasse sud-ouest pour l'implantation d'un bassin ECA. B. – Constat archéologique sur le mur de terrasse sud », Archéotech 228-8, ms. juil. 2008 ; ANNA PEDRUCCI, CÉCILE LAURENT, ALAIN JOUVENAT-MÜLLER, « Terrasses du château. Analyse archéologique sommaire des murs de braie nord et est », Archéotech 228-10, ms. 6 sept. 2012 ; ANNA PEDRUCCI, MATHIAS GLAUS, « Lucens. Terrasses du château. Analyse archéologique sommaire des murs de braie sud et est (W-3 et X-1), du mur oriental du ressat (P) et de la chemise du donjon (Y) », Archéotech 228-14, ms. 19 déc. 2014 (SMS).

Plans et vues

Plans. Plan du château, s. n., [vers 1800] (ACV, GC 930) **FIG. 158**. – Plan de situation, sig. JULES PICCARD, 1831 (GC 929). – « Plan du château de Lucens et des terrains formant son enceinte à M. Emile Delessert », s. n., [vers 1879] (AMH, B 204) **FIG. 162**. – Relevés par OTTO SCHMID, 1911-1912, 9 folios, plans aquarellés et calques correspondants (AMH, B 204) **FIG. 163**. – Projets d'OTTO SCHMID, 1921 (N 2 N 9).

Vues (sélection à valeur documentaire). Trois vues générales du sud-est par KONRAD MEYER[195], [1638-1639], dessins (Kunsthaus Zürich, Grafische Sammlung, P 129, f^os 7, 14, 18) **FIG. 202**. – « Lücens dass Schloss von hinden anzusehen 16 julii A° 1659 », s. n., dessin aquarellé (AEB, Atlanten n° 7, n° 18) **FIG. 156**. – « Dess Schlosses Lucens ansehen von der Strasse nach Combremont oder der nechsten höher dargegen 16 julii A° 1659 », s. n., dessin aquarellé (AEB, Atlanten n° 7, n° 19). – « Veue du château de Lucens du côté du midy depuis le premier clédar du grand chemin de Lucens à Moudon », vignette de la carte de Sottens par P[IERRE] CHOLLET, 1724,



205

encre de Chine (ACV, GB 216/a/2, f^os 37-38) **FIG. 157**. – Vue générale du sud-est, vignette de la « carte générale du bailliage de Moudon », sig. JEAN-ADAM RIEDIGUER, ingénieur, 1725, encre et lavis (ACV, GC 489) **FIG. 203**. – Vue générale du sud-est, s. n., [entre 1713 et 1746], aquarelle (MHB, coll. Albrecht Kauw, inventaire n° 26109) **FIG. 204**. – « Lucens C G et P Magist. Bern », vue du château depuis le nord-ouest, par [JOHANN WILHELM ?] BECKER et [JOHANN LUDWIG] NÖTHIGER, [vers 1740], gravure (Zentralbibliothek Zürich, Lucens, I, 1). – « Lucens, résidence du baillif de Moudon, dessiné par NICOLAS GACHET en 1777 », vue générale du sud-est, aquarelle (Elysée, photo de l'aquarelle originale, mai 1946) **FIG. 222**. – « Le château de Lucens, dans le canton de Bern », vue du sud-est, J[OHANN JOSEPH] HARTMANN f[ecit] 1782, gravure (Musée Schwab, Bienne). – « Le Château de Lucens, résidence du baillif de Moudon contre le nord, dessiné après nature par Mr [NICOLAS] GACHET, baillif de Gesseney en 1791 », deux variantes (photos Elysée et Rédaction MAH Vaud) **FIG. 196**. – Six dessins de SAMUEL NAEF (détails du château et du Bourg), début du XIX^e s. (Elysée, IRC 256, 258, 259, 337-339). – « Le château de Lucens », vue depuis le nord, HENRI FRAISSE, architecte, 2 octobre 1830, dessin (ACV, GC 932). – « Château de Lucens (au canton de Vaud) Pensionnat de Mrs les Frères Landry », s. n., [entre 1836 et 1851], gravure (BNS, coll. icon.) **FIG. 160**. – Vue du sud-est, JOHANN FRIEDRICH WAGNER, lithographie (*Ansichten von Burgen, Schlössern und Ruinen der Schweiz*, Berne 1840 et suiv.) **FIG. 205**. – Vue du château depuis la chapelle, JOHANN RUDOLF RAHN, 9 sept. 1871, dessin (Zentralbibliothek Zürich, album 423). – JULIUS NAEHER, *Die Schlösser, Burgen und Klöster der romanischen Schweiz*, Karlsruhe 1886, p. 7, n° 17. – Dessins de JOHANN RUDOLF RAHN, sept. 1892 (Zentralbibliothek Zürich, Lucens, XIX) **FIG. 195**.

Photographies. Elysée. – ACV, AMH, A 97/7-8 . – AFMH. – Centre d'iconographie genevoise, coll. Boissonnas.

FIG. 205 Lucens. Vue du château, du ressat et du Bourg par Johann Friedrich Wagner, vers 1840. Les circulations à l'intérieur du Bourg sont les mêmes qu'aujourd'hui. Depuis 1752, l'accès carrossable fait le tour des dépendances rurales longées à l'est par l'escalier de 1746. Sur la gauche, le ressat paraît envahi par la végétation. Au premier plan, la teinturerie et la foule Briod de 1824, à l'emplacement de la future fabrique Junod. *Ansichten von Burgen, Schlössern und Ruinen der Schweiz*, Berne 1840 et suiv.

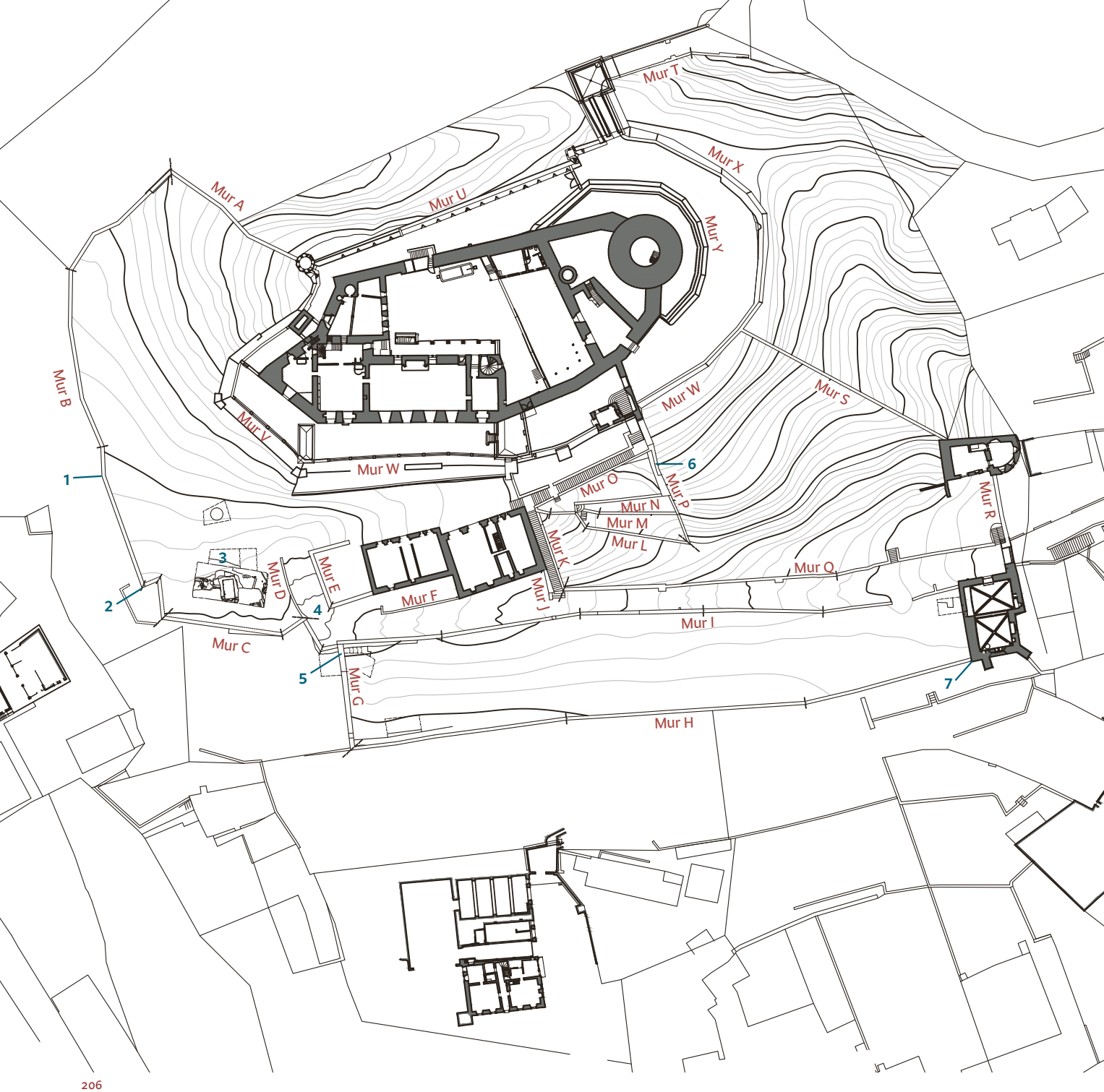


FIG. 206 **Lucens. Château, ressat et Bourg, plan de situation avec courbes de niveau, nomenclature des murs d'enceinte et indication des vestiges de constructions ou de fortifications identifiés à ce jour. Echelle 1:1000. – 1-2. Vestiges d'échauguettes (?). – 3. « Fonds de cabanes ». – 4. Porte principale du ressat. – 5. Poterne. – 6. Entrée primitive du ressat, porte dite « de Villars » (?). – 7. Enceinte orientale et échauguette de la chapelle. Relevé Archéotech, octobre 2014.**

Le ressat

Introduction

Attesté explicitement seulement depuis 1346[196], le ressat a certainement des origines beaucoup plus anciennes. Cette esplanade dominée par le château est environnée de terrains très pentus, sauf du côté du Bourg, dont le développement est plus récent FIG. 153.B. En temps de guerre, c'est au ressat que pouvait se réfugier la population du « ressort » du château épiscopal, un territoire qui semble avoir coïncidé avec celui de la châtellenie de Lucens. Les douze communes qui la composaient étaient donc tenues de l'entretenir[197].

Les fouilles ont révélé la présence de constructions à parois légères maintenues par des poteaux fichés dans la molasse et possédant des sortes de caves creusées de quelques dizaines de centimètres dans le roc FIG. 206. Elles appartiennent aux structures les plus anciennes du site et se rapprochent des « fonds de cabane » typiques de l'habitat rural du Haut Moyen Age[198].

L'enceinte extérieure du ressat, maintes fois reconstruite et abaissée, longe les accidents du terrain. Elle sert aussi d'enceinte extérieure pour le Bourg du côté nord et ouest (voir *Le Bourg*).

Le mur qui séparait le ressat du Bourg semble avoir possédé deux portes FIG. 206. La principale, au sud-ouest des anciennes écuries de l'évêque, attestée dès 1346[199], subsista jusqu'à la modification de la rue en 1752[200]; c'est elle, sans doute, que Konrad Meyer illustre encore au milieu du XVII[e] siècle, couverte d'un toit à quatre pans FIG. 202. Le ressat s'étendait aussi à l'est des écuries[201], certainement jusqu'à la haute muraille perpendiculaire contre laquelle s'appuient les escaliers (mur P). Ceux-ci condamnent en effet une grande porte en plein cintre chanfreinée pratiquée dans le tronçon le plus ancien de ce mur et qui devait servir d'entrée orientale du ressat[202].

Les reconnaissances de 1365 énumèrent ici une vingtaine de maisons qui paraissent avoir joui du même statut urbain que celles du Bourg. Parmi elles se trouvaient une demeure appartenant à l'hôpital, une autre à l'Eglise, un four, déclaré vieux déjà en 1365, et quelques maisons de nobles ou d'officiers de l'évêque regroupées au pied du château. Dans les reconnaissances de 1457, les propriétés du ressat sont en majorité désignées comme cheseaux, ce qui signifie que leurs bâtiments étaient tombés en ruine. Seules subsistent celles proches de la porte occidentale. Ces dernières disparurent elles aussi avant l'achat de ce secteur par le gouvernement bernois à la fin du XVI[e] siècle[203].

La dépendance rurale du château [9]

Bien qu'englobée dans le ressat, la dépendance rurale du château constituait peut-être une entité à part, une cour avancée, ou « baile » selon la terminologie française. Cette composante habituelle des châteaux de type « régulier organique » n'a pas trouvé place sur la butte, mais au pied du grand escalier qui y conduit. L'« écurie neuve de l'évêque » est mentionnée à cet emplacement déjà en 1392[204].

Tombées en ruine à la fin du Moyen Age, la grange et les étables furent reconstruites en 1581[205]. En 1668, on transforma la vieille grange en un grenier, pour lequel on perça de nouvelles fenêtres en 1674-1675[206]. Il semble que ce bâtiment fut agrandi en 1685, au détriment d'une ancienne écurie contiguë, par le maçon « lombard » PETER STAB et par le charpentier JEAN BOVET, de Fleurier[207].

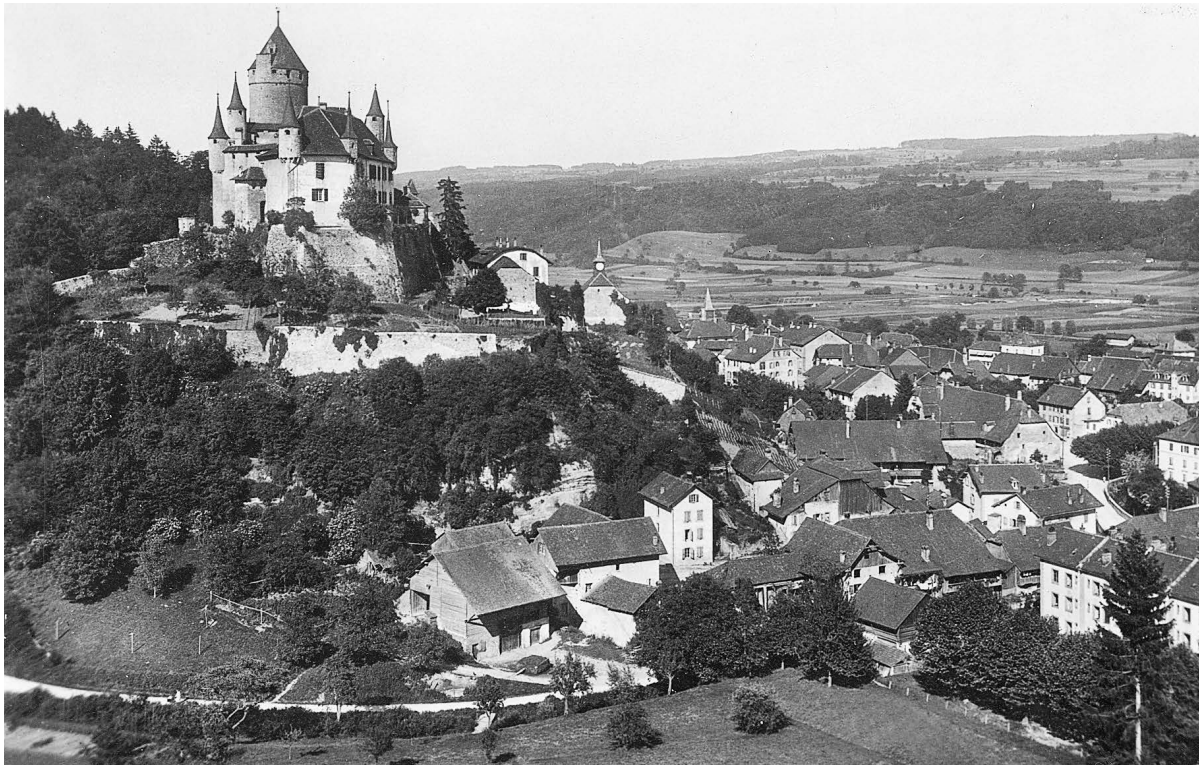
En 1765, c'est à nouveau une grange que l'architecte ABRAHAM BURNAND fit bâtir au bas des grands escaliers[208]. Vers 1795 et au début du XIX[e] siècle, la fonction de grenier avait en tout cas disparu; les deux corps de bâtiments abritaient une grange, une écurie et une remise[209]. Celui à l'orient fut transformé en 1898-1899 dans le style d'un immeuble locatif FIG. 273. Ce caractère peu adapté au site fut atténué lors de la rénovation de 1976-1978, qui remit au jour d'anciennes fenêtres d'époque bernoise[210].

Le Bourg

Introduction

Les rares investigations archéologiques effectuées dans le périmètre de ce quartier fournissent des indications sur des objets particuliers mais ne permettent guère d'éclairer les origines complexes du Bourg de château (voir *La porte du Bourg*, *La maison des mayors*, *La chapelle Sainte-Agnès*). Celui-ci se compose en effet d'une enceinte servant de défense avancée pour le château proprement dit et son ressat – sans doute depuis le XIII[e] siècle déjà – et d'un habitat de type urbain, le tout étant parfois désigné sous le terme de château *(castrum)* au sens ancien et large du terme (voir plus haut, p. 126) FIG. 153.C.

La création du Bourg paraît bien devoir être mise en relation avec un acte de 1330 qui prévoyait l'augmentation du prix de l'admodiation du moulin épiscopal en cas d'établissement d'un bourg à Lucens[211]. Si tel est bien le cas, le développement de ce quartier fut très rapide, à en juger par les nombreuses phases de transformation subies par son entrée principale avant l'érection de la



207

FIG. 207 **Lucens. Château. Vue du sud-ouest, depuis le versant opposé de la Cerjaulaz. Le ressat occupe une aire assez vaste, délimitée par les falaises qui dominent le quartier des moulins. Photo Jules Thévoz, vers 1930. Coll. Heinz Schuler.**

chapelle et par la présence de la maison des mayors, contiguë et antérieure à cette dernière. Une autre hypothèse serait que le bourg envisagé en 1330 soit une extension supplémentaire, hors du bourg de château mais tout de même fortifiée, peut-être à la rue des Greniers.

En 1336, la mention de « franchises du château » laisse entendre qu'il existait alors une agglomération de type urbain à l'intérieur du périmètre du *castrum*, c'est-à-dire de la grande enceinte extérieure[212].

Bien qu'incomplètes et rédigées peu après la grande peste de 1349, les reconnaissances de 1365 font état de plus de soixante maisons, réparties assez également, semble-t-il, entre le ressat et le Bourg[213]. Celles de 1457 témoignent de l'abandon progressif du site. Ce phénomène semble avoir débuté déjà à la fin du XIVe siècle, puisque la première concession d'*ohmgeld* (impôt sur les boissons) octroyée par l'évêque aux habitants de Lucens en 1373 évoque des réparations à faire à l'ensemble des constructions de la ville *(« opidi et ville »)*, délabrées en plusieurs endroits[214].

Au XVe siècle, les évêques multiplièrent les mesures pour encourager les sujets à faire les réparations nécessaires[215]. Ces mesures restèrent insuffisantes, d'autant plus que les maisons du Bourg eurent certainement à souffrir des guerres de Bourgogne en 1475-1476, puis peut-être aussi de l'incendie qui détruisit une quinzaine de maisons à Lucens en 1539[216].

Le comayor Ferdinand Loys tenta encore, en 1550, d'enrayer la désertion du quartier et de faire réparer les « édifices et murs du bourg »[217]. Finalement, le gouvernement bernois acheta, principalement en 1587-1588, une vingtaine de cheseaux privés dans l'ensemble du quartier. Dès cette date, toute la surface de l'ancienne agglomération fut exploitée comme domaine agricole[218].

L'enceinte

Les murs extérieurs du ressat et du Bourg portent la marque de très nombreuses réfections difficiles à identifier. On peut toutefois admettre que leur tracé n'a guère varié, du moins dans les grandes lignes. Les constats archéologiques soupçonnent la présence de deux échauguettes sur le flanc occidental du ressat FIG. 206[219]. Les comptes de la châtellenie de Lucens signalent effectivement quelques bretèches ou échauguettes : la « mueta » ou « eschiffa » « ouz Loup », non située[220], la « muetaz » ou « eschiffaz de Villars »[221], la « mueta » ou « eschiffaz » de la Chapelle ou de la porte Sainte-Agnès, servant aussi de « guaite »[222].

Ces mêmes comptes mentionnent également des poternes, près de « la vieille source »

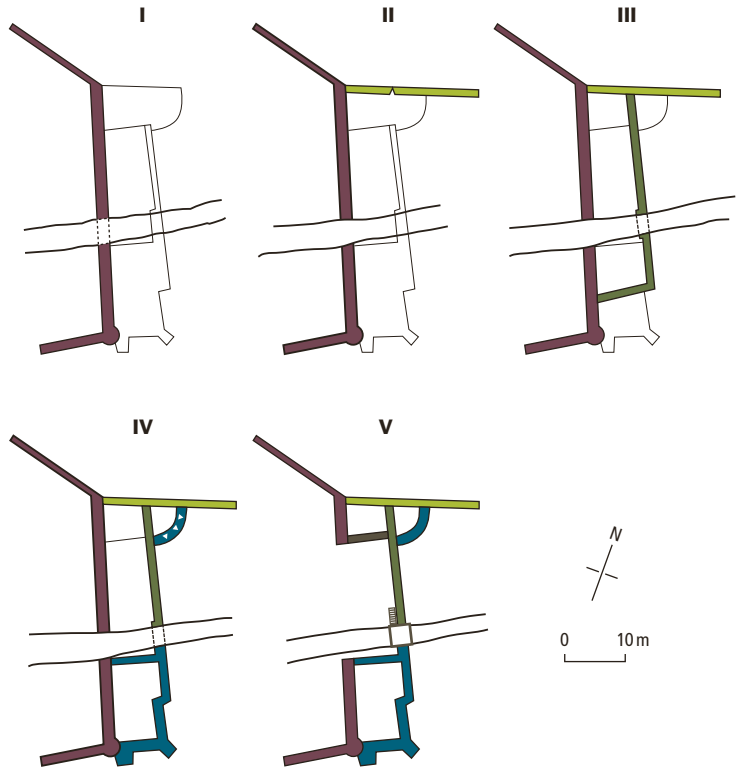
dès 1363[223], « vers la maison des Tyébaud »[224] et près de la maison de la chapelle Sainte-Agnès[225]. Cette dernière devait se situer, d'après les reconnaissances, dans le pan de mur nord-est du Bourg (**Fig. 206**, mur S). On n'en voit plus trace, mais une meurtrière y apparaît encore, murée. Quant à la première, elle correspond vraisemblablement à la poterne du début du XIVe siècle englobée dans le mur occidental inférieur du Bourg (**Fig. 206**, mur G). Cette ouverture, en arc brisé chanfreiné, débouchait en effet sur un captage de source creusé juste à l'extérieur, puis donnait accès directement au quartier des Vaux[226].

L'enceinte sud du Bourg fut reconstruite dans son tronçon médian en 1647-1650 par les maçons « lombards » Pierre, Ulrich et Jérôme Ruffener, Jacques et Pierre Graber[227].

Le plan urbain et l'habitat

Le quartier était desservi par la rue principale reliant la porte de Sainte-Agnès à celle du ressat et par une ruelle perpendiculaire qui conduisait à une poterne pratiquée dans l'enceinte extérieure nord-est (**Fig. 206**, mur S)[228]. La voie principale subit un nivellement en 1752, lorsque LL.EE. ordonnèrent de créer un nouvel accès extérieur au bourg, non plus depuis la rue des Greniers, mais à flanc de coteau depuis la route, à travers le lieu-dit La Gravaire[229]. Auparavant, un embranchement semble avoir rejoint directement la base des grands escaliers du château **Fig. 204**. Le gouvernement bernois mit également en place un système de circulation verticale au moyen d'escaliers, créés en 1685-1686 contre le mur inférieur[230], en 1709-1710 en dessous du « grenier de la vigne »[231], et en 1745-1746 contre la face nord de ce grenier **Fig. 203-205**[232].

Sur la terrasse sud du Bourg, dont le terrain était plus en pente qu'aujourd'hui, seule la maison des mayors, contiguë à la chapelle Sainte-Agnès, a laissé quelques traces matérielles (voir plus bas). La rangée se poursuivait par la maison appartenant en 1365 à Jean de Baulmes, fils de Pierre, fondateur de la chapelle, puis par plusieurs maisons appartenant aux familles les plus importantes de la localité. Dans la partie nord-est du Bourg, moins densément bâtie, se trouvaient notamment une propriété d'Agnelette de Baulmes et les deux maisons des desservants de la chapelle Sainte-Agnès[233].



208

Fig. 208 **Lucens. Château. Les différentes phases de développement de la porte du Bourg, de la chapelle, de la « Tourmette » et de la maison du portier. Echelle 1:1250. Entre parenthèses, datations historiques hypothétiques. – I. (fin du XIIIe siècle ?). – II. (début du XIVe siècle ?). – III. (deuxième quart du XIVe siècle ?). – IV. (milieu du XIVe siècle–milieu du XVe siècle). – V. (vers 1578-1583). Dessin SHAS, 2015, sur la base des relevés AAM, 1976.**

La porte du Bourg [10]

Archéologie

La porte inférieure du Bourg s'inscrit dans un dispositif complexe, modifié à plusieurs reprises et conservé seulement en partie, auquel appartiennent également la chapelle Sainte-Agnès et la tour (dite la « Tourmette ») devenue annexe de la « maison du portier ». L'analyse archéologique distingue dans cet ensemble cinq états successifs, que le contexte historique permet de situer approximativement **Fig. 208**[234].

I (fin du XIIIe siècle ?). L'enceinte primitive (épaisseur : env. 2-2,20 m), en partie disparue, correspond au mur latéral occidental de la chapelle et de la maison du portier. Ce dernier tronçon a conservé une archère (h. 130 cm ; largeur de l'ouverture : 10 cm) de grès coquillier, à fente rectiligne chanfreinée à l'extérieur. L'angle nord-ouest de la chapelle montre encore le piédroit sud de la porte primitive du Bourg : quatre assises de grès coquillier avec chanfrein du côté est.

II (début du XIVe siècle ?). Un mur perpendiculaire (épaisseur : 1,30 m) vient buter, au nord, contre l'angle obtus dessiné par cette première enceinte. Ce mur semble avoir protégé une nouvelle extension hors du Bourg, correspondant peut-être au quartier de l'actuelle rue des Greniers. Il comporte une



209

FIG. 209 Lucens. Château. Le bâtiment dit la « Tourmette » se compose d'une tour d'enceinte en quart de cercle du milieu du XV^e siècle et d'un petit logement de portier élevé en 1583 à l'intérieur de la barbacane qui défendait l'entrée du Bourg. Etat en 2005, avant la reconstruction de l'habitation. Photo Claude Bornand, 2005.

archère murée, transformée en niche dans la face nord de la tour (ouverture de la fente : 3 cm).

III (deuxième quart du XIV^e siècle ?). Un espace de lices fermé par des braies est créé au-devant de l'entrée primitive. Les maçonneries (épaisseur : 0,80 m) de cette sorte de barbacane forment aujourd'hui la clôture du Bourg, le mur mitoyen de la « maison du portier », la façade est de la nef de la chapelle et les bases de son arc triomphal. La porte de cet ouvrage constitue encore une partie de la baie actuelle (voir plus bas).

IV (milieu du XIV^e siècle – milieu du XV^e siècle). Vers le milieu du XIV^e siècle, la chapelle est construite au sud de la porte ; sa nef occupe l'extrémité de la barbacane. Environ un siècle plus tard, une tour en quart de cercle vient occuper l'angle dessiné par les braies et le mur perpendiculaire de la phase II.

V (vers 1578-1583). Lorsqu'il annexe à la propriété du château l'ensemble du Bourg médiéval, le gouvernement bernois démolit le tronçon d'enceinte comprenant la porte de la fin du XIII^e siècle. Il crée dans la barbacane une habitation contiguë à la tour qu'il transforme pour loger le portier. Il renforce par une bretèche la porte subsistante et surélève la chapelle afin d'y installer un grenier.

Histoire des transformations

La porte du Bourg, citée dès 1365[235], était appelée « porte de la chapelle » ou « de Sainte-Agnès ». Les principales réparations touchèrent le pont de bois qui devait franchir le fossé précédant l'entrée de la barbacane[236], la toiture de la porte elle-même[237], ainsi que la bretèche ou échauguette (« mueta » ou « eschiffe ») dite tantôt « de la chapelle », tantôt « de la porte Sainte-Agnès »[238]. Dans le cadre des importantes transformations apportées au château et à ses fortifications extérieures dès 1578, LL.EE. firent modifier la porte, comme on l'a vu. En octobre 1583, le peintre ANDREAS STOSS exécuta un décor héraldique au-dessus de l'entrée restaurée[239]. En 1752, la création du nouvel accès carrossable à flanc de coteau (actuelle rue du Château) impliqua la démolition d'une maison privée en tête de la rangée nord-est de la rue des Greniers[240].

Description

Du côté ouest, la porte des anciennes braies a conservé son état du début du XIV^e siècle, avec une embrasure couverte d'un berceau en arc segmentaire en tuf, flanquée de deux contreforts. A l'est, en revanche, la baie en plein cintre, inscrite dans une profonde feuillure, remonte à la fin du XVI^e siècle. Il en va de même pour la bretèche en colombage percée de meurtrières en trou de serrure **FIG. 210**. Le décor peint très fragmentaire surmontant l'entrée devait avoir la forme d'un édicule feint abritant les armes de Berne ; on peut y lire encore les deux premiers chiffres du millésime 15[83 ?][241].

La tour et la maison du portier [11]

L'édifice comprend une tour d'enceinte du milieu du XV^e siècle et un logement créé en 1583 dans l'extrémité nord de la barbacane du début du XIV^e siècle (voir ci-dessus, *Archéologie*). La tour correspond peut-être au « chaffa » cité au-dessus de la chapelle en 1451-1452[242]. Son agrandissement et sa transformation en logement de portier furent confiés en 1583 au maçon « lombard » ULI [BODMER] et sans doute au charpentier SIMON HOFFMANN[243].



210

En 1607-1608, le maçon Jacques Fatoz y perça une fenêtre à chambranle de molasse[244]. D'autres interventions eurent lieu en 1695-1696, 1749, 1766, 1777[245]. La tour subit une rénovation en 1996-1997[246]. Le bâtiment occidental, tombé en bonne partie en ruine dans les années 1970-1980, fit l'objet d'une reconstruction en 2008 (arch. Glatz & Delachaux)[247].

Description

Les murs d'enceinte englobés dans la maison du portier intègrent deux archères murées (voir ci-dessus, *Archéologie*). La tour en quart de cylindre s'élève sur trois niveaux, coiffés d'une flèche polygonale, de 1583 **fig. 209**. On y accède par une porte à linteau sur coussinets pourvue d'un chanfrein à amortissements horizontaux et pratiquée dans le mur de braies devenu mitoyen avec le bâtiment occidental. Seuls deux percements ont conservé leur forme originelle de meurtrières, au niveau inférieur et au rez-de-chaussée. Ailleurs, les ouvertures de tir ont fait place à des fenêtres rectangulaires. Celles à cavet et feuillure du rez-de-chaussée remontent à 1583 et peut-être à 1607. Celles de l'étage, à feuillure seulement, datent probablement du XVIII[e] siècle. L'intérieur, muni à l'origine d'un four à pain et d'un poêle[248], montre un décor très simple, composé de bandeaux gris en faux relief cernant les solivages et les embrasures[249]. La maison d'un niveau de maçonnerie ajoutée dans la barbacane en 1583 est coiffée d'une toiture en appentis et sa façade, reconstruite en partie en 2008, prend jour par une porte rectangulaire, une baie simple et une fenêtre autrefois à meneau.

fig. 210 Lucens. Chapelle Sainte-Agnès et entrée du Bourg. Vue du nord-est. Le mur de la barbacane du Bourg constitue la base de la façade est de la nef. Le pignon, surélevé en 1583, montre encore les gargouilles de pierre qui évacuaient l'eau au Moyen Age, lorsque la chapelle avait une toiture beaucoup plus basse, ne débordant pas des murs gouttereaux. Photo Claude Bornand, 2005.

La maison des mayors au Bourg [12]

Les nobles de Villarzel, tout d'abord châtelains et mayors de Villarzel, détenaient peut-être également la mayorie de Lucens déjà au XIIIe siècle[250]. En 1305, Jean, fils du chevalier Guillaume de Villarzel, possédait du moins dans cette localité une maison qu'il avait construite avec la dot de son épouse Jaqueta[251]. En 1335, dans le traité mettant fin à plus de trente ans de conflits armés pour le contrôle des châteaux de Villarzel, l'évêque de Lausanne « rendit » la mayorie de Lucens, en fief héréditaire, à Henri, fils de Guillaume, et à Perrod son neveu[252]. En 1362 et encore en 1395, cet office fut reconnu en entier par Jean, petit-fils d'Henri[253]. En 1411 ou peu avant, il fut partagé entre François, fils de Jean, et son cousin germain Aymonet, fils de Perrod de Villarzel et de Perrussone de Baulmes (voir *Rue des Greniers 10-12*)[254].

La moitié détenue par la branche de François resta attachée à la maison du Bourg contiguë à la chapelle Sainte-Agnès, mentionnée pour la première fois dans les reconnaissances de 1457[255]. La comayorie passa vers 1505-1512 à Etienne Loys, coseigneur de Marnand[256], qui acheta aussi, en 1511, l'office de la porterie[257]. Lors du partage entre ses fils, en 1535, Aubert reçut la « maison de la majorie » et Ferdinand celle de la porterie, située deux parcelles plus à l'ouest[258]. Ce dernier reprit l'ensemble des bâtiments vers 1545 et continua à assumer la fonction de mayor malgré le changement de régime[259]. La maison de la mayorie se composait alors du bâtiment principal, d'un jardin « devant » (au sud ?), et d'une dépendance rurale située en face, de l'autre côté de la rue. Lorsque Suzanne de Graffenried, veuve de François de Villarzel racheta la comayorie en 1597, Ferdinand Loys se réserva le « chesaulx de maison situé dans le bourg »[260]. Celui-ci passa peu après aux mains du gouvernement bernois[261]. Les constructions qui subsistaient sur cette parcelle[262] correspondent sans doute à un bâtiment ruineux situé à côté de l'église que LL.EE. firent démolir de moitié en 1639[263].

La maison des mayors devait être accolée à l'enceinte et à la chapelle, puisque la paroi du chœur montre une fenêtre murée qui éclairait l'étage de l'habitation avant la construction du sanctuaire. Cette baie géminée, à percements rectangulaires surmontés d'un oculus losangé, le tout simplement chanfreiné, pourrait stylistiquement se rattacher aux travaux effectués par Jean de Villarzel vers 1305[264]. Dans l'enceinte sud, la maison s'ouvrait au rez-de-chaussée par une baie chanfreinée dont le piédroit oriental se voit encore à l'angle de la chapelle. Du côté de la rue, deux sondages archéologiques très partiels ont mis au jour ce qui devait être le dispositif d'entrée à la cave, avec le départ d'un berceau de molasse appareillée analogue à ceux des caves du plain-château, berceau sans doute contemporain de l'enceinte[265]. Dans la couche de démolition, on a découvert un fragment de tuile plate datant probablement du XVIe siècle[266], ainsi qu'une fourchette trifide en métal à manche recouvert de plaques d'os (longueur : 9 cm), qui appartient aux spécimens les plus anciens de ce type d'objets apparus en Suisse au XVIe siècle[267].

La chapelle Sainte-Agnès [13]

Avec sa silhouette très particulière, la chapelle Sainte-Agnès rappelle l'époque où elle s'intégrait aux maisons du Bourg disparu. Elle conserve d'intéressants vestiges des fortifications dans lesquelles elle est venue s'imbriquer au cours du deuxième quart du XIVe siècle. Son architecture s'inspire des grandes églises gothiques construites dans la région autour de l'an 1300. La Présentation à la Vierge peinte sur une paroi du chœur vers 1420-1430 est un élément important du patrimoine artistique régional, tandis que le décor de 1588, qui anime l'ensemble de l'espace, constitue le premier exemple de mauresques appliquées dans un lieu de culte.

Archéologie

La nef de la chapelle Sainte-Agnès occupe l'extrémité sud de la barbacane ajoutée au-devant de la porte inférieure du Bourg, probablement dans le deuxième quart du XIVe siècle **fig. 208, 210, 211**. Sa face latérale occidentale est constituée par le mur d'enceinte du XIIIe siècle, qui a conservé plusieurs vestiges de l'époque antérieure à la construction de la chapelle. La face orientale de la nef et son retour formant l'arc triomphal correspondent, dans leur registre inférieur, au mur de la barbacane. La façade d'entrée et le chœur butent contre ces premières maçonneries. A part cette intégration dans un ouvrage défensif préexistant, la chapelle gothique paraît avoir été construite de manière homogène, dans le deuxième quart ou au milieu du XIVe siècle[268].

Histoire de la construction

La chapelle Sainte-Agnès, citée sous ce vocable à partir de 1365 environ[269], semble avoir été créée à l'initiative de la famille de Baulmes, détentrice de la dîme de Lucens et Curtilles et propriétaire de plusieurs bâtiments au Bourg voisins de la porte



211

FIG. 211 **Lucens. Chapelle Sainte-Agnès. Vue du sud-ouest. La face latérale ouest, aveugle, correspond à l'enceinte du Bourg de la fin du XIII^e siècle. A son sommet subsiste la base de l'échauguette qui défendait l'angle sud-est de cette enceinte. Avant d'être transformée en mur de terrasse au XVII^e siècle, celle-ci se confondait avec les façades arrière des maisons contiguës à la chapelle. Photo Claude Bornand, 2005.**

inférieure. Selon la visite pastorale de 1453, la chapelle aurait été fondée par Pierre de Baulmes et dotée de 50 livres de revenus pour la célébration d'une messe quotidienne par deux prêtres, tandis que des documents du XVI^e siècle attribuent la fondation à Jean de Baulmes. L'évêque de Lausanne détenait le droit de collation, c'est-à-dire de désigner les chapelains[270].

De Pierre de Baulmes, on sait seulement qu'il décéda avant 1361 en laissant un fils, Jean[271], et en tout cas une fille naturelle, Agnelette. Celle-ci avait apporté en 1346 une dot de 100 livres à son premier mari Jaquet Lucens[272].

Jean de Baulmes est connu pour avoir assassiné vers 1359 Perrod de Bercher, châtelain de l'évêque. Ce dernier voulut alors saisir les biens de Jean mais son épouse, Jaquete d'Avenches, à qui ces biens avaient tous été hypothéqués auparavant, parvint à les conserver moyennant une augmentation du fief reconnu en faveur de l'évêque[273]. On ignore ce qu'il advint de Jean. La tradition historique veut qu'il ait fondé la chapelle en expiation de son méfait. Il mourut entre 1365 environ et 1377 et fut enseveli dans la chapelle Sainte-Agnès. C'est là que sa veuve le rejoignit en 1385, après avoir institué pour héritiers leurs deux fils Jean [II] et François[274].

FIG. 212 **Lucens. Chapelle Sainte-Agnès. Coupe longitudinale, vue vers l'ouest. Echelle 1:250. L'ancien mur d'enceinte est surmonté par un massif de maçonnerie irrégulier renforcé en 1696 pour soutenir les sommiers du clocheton. La travée du chœur montre la fenêtre qui éclairait la maison des mayors, murée lors de la construction de la chapelle. Dessin Archéotech, 1996.**

FIG. 213 **Lucens. Chapelle Sainte-Agnès. Plan. Echelle 1:250. Le chœur rectangulaire présente des proportions classiques pour le début du XIVe siècle. La nef, plus courte, est à peine plus large. Le mur d'enceinte occidental semble avoir été entaillé pour créer une relative symétrie du plan ou pour offrir l'espace nécessaire à un autel. Dessin Archéotech, 1996.**

Jean [II], qui passa reconnaissance en 1377 et 1394 pour la dîme de Lucens[275], décéda entre 1427 et 1432. Il semble avoir déshérité son fils Pierre au profit de sa fille Françoise, femme de Pierre de Mont, donzel de Cossonay[276]. C'est sans doute cette dernière qui est représentée, accompagnée de ses parents, sur la peinture du chœur, que l'on date du deuxième quart du XVe siècle.

Deux autels furent fondés dans la chapelle peu avant 1453. Celui de Sainte-Catherine, alors consacré et non encore doté, pourrait avoir également un rapport avec la scène ci-dessus où figure cette sainte titulaire. Celui dédié aux saints André, Nicolas et Christophe était dû à Guillaume, fils d'Aymonet de Villarzel, écuyer du duc de Savoie et célèbre diplomate, mort en 1451 ou 1452[277]. Les Villarzel, mayors de Lucens, continuèrent à se faire ensevelir jusqu'au début du XVIe siècle dans leur tombeau familial[278], probablement situé dans l'angle sud-est de la nef d'après les vestiges de peinture héraldique. A la fin du XVe siècle, la chapelle était desservie par cinq chapelains qui bénéficiaient au Bourg de deux maisons contiguës (voir p. 169).

La commune de Lucens, dont les habitants étaient rattachés à l'église paroissiale de Curtilles, semble n'avoir été impliquée que pour des travaux au clocheton et à une cloche, comme c'est encore le cas aujourd'hui[279]. Une confrérie de Sainte-Agnès est citée en 1445[280].

Au moment de la Réforme, le gouvernement bernois s'appropria les biens ecclésiastiques, tout en tenant compte en partie des droits des anciens utilisateurs. Il octroya un dédommagement à l'hôpital de Lucens[281] et vendit en 1552 les revenus de la chapelle à l'un des héritiers de la famille de Baulmes, Jean Mestral d'Arruffens[282].

Dès 1578, la chapelle fut entièrement englobée dans le périmètre du château par la suppression de l'enceinte et de la porte primitives FIG. 208. On la surélева dans le but d'aménager dans le comble un grenier, accessible par une galerie partant du couronnement de la nouvelle porte du Bourg. Les ouvrages menés par le maçon Uli [Bodmer] se terminèrent par la pose de la charpente, coiffée de trois pommeaux, en avril 1583[283]. Ce n'est qu'en 1588, sous la préfecture du bailli Sébastien Darm, que l'intérieur reçut des bancs et le décor peint actuel[284].

En 1639-1640, on démolit de moitié un bâtiment voisin qui menaçait ruine, probablement l'ancienne maison des mayors contiguë à l'ouest[285]. En 1696, la commune fit transporter sur le « temple du château » le clocheton qui surmontait l'ancienne chapelle de l'hôpital, avec son horloge et la plus grosse des deux cloches. Les charpentiers Jacques Lentaz, de Vesin, et Jonas Renaud, de Montet, s'engagèrent à exécuter deux cadrans et à réajuster sur le nouveau clocheton la flèche du précédent[286].

En 1727, selon un projet de l'architecte [Jean-Gaspard] Martin, les maçons Abraham et Jean-Pierre Montandon regarnirent de pierre dure les bases des murs, qu'ils reblanchirent; le charpentier Moïse Dutoit éleva une galerie sur deux colonnes de chêne[287].

Le passage sous l'administration vaudoise en 1803 ne changea rien au statut de la chapelle. L'ingénieur cantonal Pierre Bel fit remonter en 1811 une « partie de mur écroulé du côté d'occident », sans doute au nord puisque les travaux comprirent également la réparation de la galerie extérieure[288]. En 1827, la commune et l'Etat se partagèrent les frais du remplacement des trois chevalets du beffroi par le charpentier Frédéric Badoux[289]. L'année suivante, l'architecte Abraham-Vincent Grec, de Moudon, remplaça presque tous les bancs, la chaire et la porte d'entrée[290]. Le clocheton endommagé par un incendie dut être réparé en 1853[291]. Louis Crot, de Granges-près-Marnand, installa en 1868-1870 une nouvelle horloge munie de trois cadrans de tôle peints en noir, à aiguilles et chiffres romains dorés[292]. Le clocher fut rénové et repeint en 1902-1904[293].

La restauration menée par l'Etat de Vaud tout au long des années 1926-1933 comprit essentiellement des fouilles partielles et la restauration du décor peint par Ernest Correvon. Celle de 1946 consista à démolir la galerie et à remplacer le plancher par un sol de pierre en y posant de nouveaux bancs[294]. La façade latérale ouest fut rénovée en 1958, le clocheton et l'horloge en 1960[295]. Consolidation des voûtes du chœur et de la charpente en 1996-1999 (voir *Documentation*).

Description

L'architecture

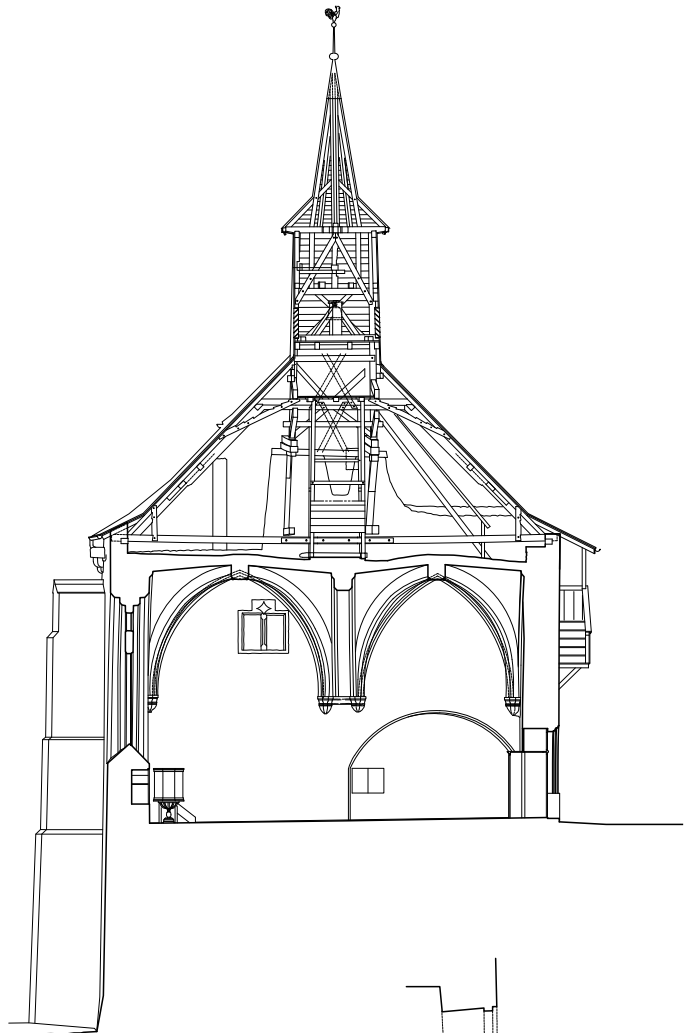
La chapelle Sainte-Agnès se compose de deux travées voûtées d'ogives: la nef, plus large, englobée dans l'ancienne barbacane, et le chœur, hors de la barbacane mais aligné sur l'enceinte sud du bourg formant terrasse. Cette position confère à l'édifice une physionomie particulière, très élancée, surtout depuis la surélévation de 1583 et la disparition des constructions voisines à l'ouest. D'après les traces conservées dans le pignon oriental, la toiture primitive était beaucoup moins pentue[296]. L'égout de ses pans nord et sud était recueilli par une coulisse creusée dans les dalles de molasse couronnant les façades, puis conduit dans les deux gargouilles de pierre qui se voient encore à l'extérieur FIG. 210.

La charpente de 1583, constituée de trois fermes trapézoïdales, présente de nombreuses marques de pose en chiffres romains, identiques à celles du château. Le beffroi, plusieurs fois remanié, s'élève sur deux fortes poutres de chêne ajoutées en 1696 et reposant à l'ouest sur un massif de maçonnerie qui s'appuie sur l'ancienne enceinte du XIII^e siècle **FIG. 212**[297].

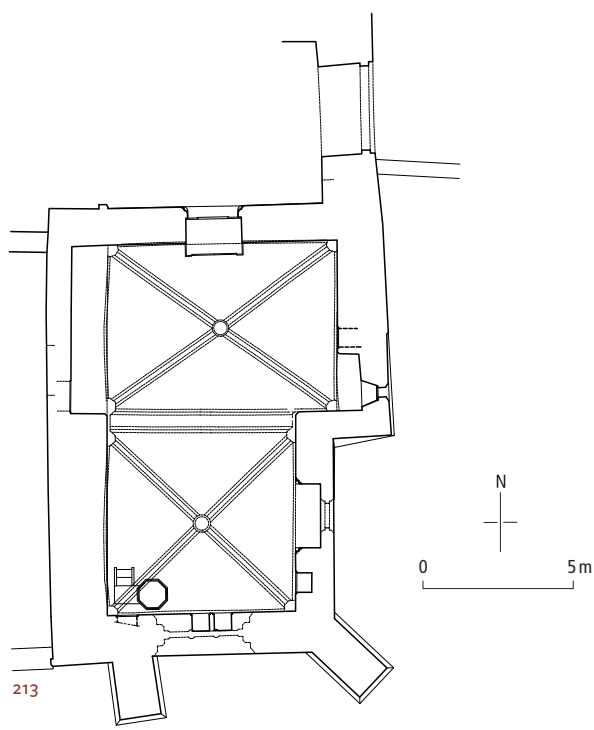
La grande fenêtre du chevet se compose de trois lancettes surmontées d'*oculi* moulurés d'un chanfrein **FIG. 211**. L'embrasure, caractéristique du premier style gothique, est à large chanfrein interrompu par un grain d'orge. A l'est, les percements sont réduits au minimum : une petite baie en lancette chanfreinée dans la nef, un quadrilobe creusé d'un cavet dans le chœur. Seule la façade d'entrée est en molasse appareillée, enduite de deux couches de décor peint (voir plus bas). La porte a perdu ses bases ainsi que le larmier qui couronnait son arc brisé. Elle présente une mouluration à deux tores séparés par un cavet. Sur la face ouest, très exposée et fréquemment réparée, on ne voit que l'arc brisé d'une grande porte qui s'inscrit dans l'arcade nord-ouest de l'église et devrait donc être contemporaine ou de peu postérieure à sa construction[298].

L'enfeu du chœur, sous lequel on découvrit des ossements et un reste de crucifix[299], présente une modénature semblable à celle de la porte d'entrée, et se complétait lui aussi d'un larmier. L'intérieur garde en outre la trace de deux autels liés sans doute à des sépultures, l'un à l'angle sud-est de la nef, l'autre vraisemblablement au nord-ouest, sous la grande arcade entaillée dans le mur d'enceinte du XIII^e siècle, où se voyait un écu aux armes de Baulmes **FIG. 212, 213**[300].

Les deux croisées d'ogives chanfreinées reposent non pas sur des piliers engagés, mais sur des culots dont les consoles, polygonales, présentent des profils érodés et parfois retaillés, la plupart en talon. Les chapiteaux à frises de feuillages s'ornent principalement de crochets épanouis en trois lobes, dans le chœur, et de bouquets de trois feuilles de chêne dressées accompagnées de glands, à l'angle sud-est de la nef, tous très proches des chapiteaux de l'abbaye de la Fille-Dieu à Romont (FR) **FIG. 214, 215**[301]. Ceux des angles nord de la nef, très érodés, paraissent avoir été garnis d'une succession de feuilles découpées reliées par leur tige, motif que l'on trouve aussi à Montagny-les-Monts (FR). La frise recevant la retombée occidentale du doubleau s'orne de masques émergeant de feuillages, motif très caractéristique des environs de 1300, que l'on rencontre à l'église Saint-Etienne de Moudon et à la chapelle de Rue (FR)[302]. Les deux clefs de voûtes, planes, s'entourent soit d'un tore, soit d'un cordon torsadé.



212



213



214

FIG. 214 **Lucens. Chapelle Sainte-Agnès. Doubleau central et voûte du chœur. Les ogives médiévales, simplement chanfreinées, sont animées par le décor en grisaille de 1588, avec rehauts polychromes sur les perles et les godrons. La grande fenêtre du chevet présente une composition relativement complexe et ajourée, même si les écoinçons compris entre les baies et l'embrasure sont seulement creusés d'un chanfrein et non troués. Photo Rémy Gindroz, 1997.**

Le décor peint

Les peintures murales médiévales

Les peintures murales les plus anciennes, celles de l'enfeu du chœur, sont caractéristiques de la première moitié du XIVe siècle[303]. Elles éclairent en partie les circonstances de la fondation de la chapelle, même si elles restent difficilement lisibles. L'analyse technique permet du moins d'en restituer l'aspect général. La paroi du fond est revêtue d'un ciel bleu étoilé – masqué en partie par deux écus de 1588 – et d'une bordure inférieure noire animée de rinceaux à larges feuilles polylobées, tantôt orange, tantôt blanches. Au-devant, deux anges, très repeints, tiennent par son sommet un grand écu triangulaire, *fascé d'argent et de gueules*, qui pourrait avoir un rapport avec les armes de la famille Lucens[304]. L'arc de l'enfeu porte sur ses moulures un semis de fleurettes et, sur sa bordure, une inscription sur deux lignes, presque illisible, commémorant sans doute la fondation de la chapelle **FIG. 216**. On déchiffre encore, sur le montant gauche de l'arc, le nom de « Petrus de Bal[mis] » et celui d'Agnès martyre. Ces indices incitent à attribuer la fondation à Pierre de Baulmes et peut-être à sa fille naturelle Agnelette, épouse de Jaquet Lucens, dans le deuxième quart du XIVe siècle.

La composition figurative la plus développée, accompagnée de deux écus aux armes de Baulmes[305], est comme suspendue au-dessus de cet enfeu, telle une tapisserie garnie d'une large bordure typique du deuxième tiers du XVe siècle. Il s'agit d'une Présentation des donateurs à la Vierge, thème très prisé à cette époque, mais qui se distingue ici par une particularité : l'Enfant ne



215

FIG. 215 **Lucens. Chapelle Sainte-Agnès. Détail de la retombée du doubleau et partie orientale de la nef. Les chapiteaux à frises de feuillages caractéristiques du début du XIV^e^ siècle se mêlent aux mauresques de 1588. Photo Rémy Gindroz, 1997.**

FIG. 216 **Lucens. Chapelle Sainte-Agnès. Enfeu du chœur. L'inscription en onciales blanches sur fond noir n'est partiellement lisible que sur le montant gauche de l'arc. On devine sur la ligne extérieure : « ISTA : C[APE]LL[A] [...] PETRVM : DE : BAL[MIS] [...] » et, sur la ligne intérieure : « [...]CE : IN : H[ONO]RE[...] : [AG]NE[...] : ET : MARTIRI[S :] [...] : CO[N]SEC[RATA] : [...] ». Photo Rémy Gindroz, 2009.**

FIG. 217 **Lucens. Chapelle Sainte-Agnès. Peinture de la paroi orientale du chœur, de 1420-1430, peinte à la manière de Pierre Maggenberg, restaurée vers 1930 par Ernest Correvon. Des membres de la famille de Baulmes, identifiée par ses armoiries, sont accompagnés de leurs saints protecteurs et présentés à la Vierge à l'Enfant. Photo Rémy Gindroz, 1997.**



216

se tourne pas vers les donateurs, mais vers le sein, découvert, de sa mère. Le personnage masculin, en armure, est présenté par un saint chevalier. Il est suivi sans doute par son épouse, dont le statut de femme mariée se lit dans la tenue vestimentaire, présentée par sainte Catherine. Enfin une jeune femme portant une coiffe à bourrelet est accompagnée par une sainte martyre, peut-être sainte Agnès. En fonction des circonstances familiales, on peut émettre l'hypothèse que cette œuvre a vu le jour peu avant ou peu après la mort de Jean II de Baulmes (décédé entre 1427 et 1432), afin d'affirmer la préférence donnée par Jean à sa fille Françoise qu'il semble avoir désignée pour héritière.

Pour autant que la restauration par Ernest Correvon permette d'en juger, le style de cette œuvre se rattache au courant du gothique international qui dominait la région depuis le début du XV^e siècle sous l'influence d'artistes fribourgeois comme Pierre Maggenberg[306]. On peut la rapprocher d'autres Présentations de donateurs à la Vierge, particulièrement à la basilique de Valère à Sion (après 1434). L'emploi de feuilles de métal



217

collé pour certains détails vestimentaires semble être une particularité technique qui se trouve également dans les peintures de l'abside de la basilique de Valère, récemment attribuées à Pierre Maggenberg[307]. Cet artiste étant attesté à Romont et à Moudon en 1421-1422, il est vraisemblable de lui attribuer la peinture de Lucens[308].

Le décor héraldique situé dans l'angle sud-est de la nef, très fragmentaire, incite à localiser ici l'autel dédié aux saints André, Nicolas et Christophe fondé par Guillaume de Villarzel peu avant 1453. On y devine deux écus accolés, l'un aux armes de Baulmes, l'autre à champ de gueules qui pourrait être celui des Villarzel, ainsi qu'un troisième, plus tardif, aux armes de Graffenried, peut-être celles de Suzanne de Graffenried qui épousa en 1577 le mayor et châtelain de Lucens, François de Villarzel (voir *Curtilles : Le château des Villarzel*).

La série de huit croix de consécration, croix latines et fleurdelisées, paraît typique du XV^e^ ou du début du XVI^e^ siècle. A l'époque médiévale se situe également la crucifixion qui surmontait la porte d'entrée à l'extérieur, sous le portique feint bernois[309].



218

FIG. 218 **Lucens. Chapelle Sainte-Agnès. Cloche 1579, par Frantz Sermund. L'inscription en français, la frise de rinceaux ainsi que les mascarons sur les anses sont caractéristiques de la Renaissance. Sur le vase figure le sceau du fondeur. Photo Claude Bornand, 2009.**

Les peintures murales de 1588

Le décor de 1588 apporte à l'intérieur une unité spatiale nouvelle, conforme à la liturgie réformée. Les mauresques qui accompagnent les retombées des nervures font preuve d'une diversité particulièrement grande dans le choix des motifs, mais il est difficile de faire la part de l'importante restauration de 1928[310]. La porte d'entrée était mise en évidence, des deux côtés, par l'adjonction d'un chambranle feint. A l'intérieur ne subsiste plus que la date de 1588. A l'extérieur, deux colonnes cannelées supportent une architrave très développée et un fronton montrant également le millésime 1588.

Le mobilier

La chaire construite en 1828 par le charpentier ABRAHAM-VINCENT GREC dans l'angle du chœur a été remplacée par une chaire provenant de l'ancienne église de Donneloye. Son abat-voix, daté 1664, a disparu[311]. La cuve polygonale reposant sur un pied unique terminé par des bras de force en volutes montre un décor typique de la seconde moitié du XVII[e] siècle, à panneaux rectangulaires et frises de palmettes.

Les deux écus peints dans l'enfeu du chœur, ceux du bailli Sébastien Darm, premier bailli de Lucens entre 1586 et 1592, et de son épouse née Stürler, accompagnaient un banc à trois places dont le dossier marqueté et le fronton triangulaire orné de denticules sont conservés dans le comble de l'église[312].

Trois bancs à accotoirs présentent des jouées à découpes contournées typiques de la fin du XVII[e] siècle. Celui à six places montre encore la marque à feu de la commune de Lucens (un L accompagné d'un soleil). Sur l'un de ceux à trois places, la marque supprimée à la gouge était peut-être celle du bailli Johann Franz Stürler, qui commanda des bancs en 1683-1684[313].

Les vitraux

Tous les vitraux sont l'œuvre de JEAN PRAHIN : un Jugement dernier dans la baie principale et une Crucifixion dans le quadrilobe du chœur, de 1954 ; une Nativité dans la nef, de 1979[314].

Les cloches

La chapelle ne possédait qu'une cloche au Moyen Age. La seconde, provenant de l'ancienne chapelle de l'hôpital, fut ajoutée en 1696. Il s'agit sans doute de celle conservée, datée 1579. La cloche gothique refondue en 1958 (H. RÜETSCHI, Aarau)[315] n'est connue que par la description donnée en 1904 par ALBERT NAEF, qui la datait du milieu ou de la seconde moitié du XV[e] siècle[316]. Plus grande que celle de 1579, elle portait, en onciales, l'« épitaphe de sainte Agathe de Catane », très fréquente à cette époque : « + Mentem + Sanctam + Spontaneam + Honor + Em + Deo + Et + Patrie + Liberationem + Amen + » (D'une âme sainte et spontanée, j'honore Dieu et libère la Patrie). – Cloche de 1579, par FRANTZ SERMUND (mi 4, diam. 60 cm), inscription sur le cou : « BIENHEUREUX SONT CEUX QUI OYYENT LA PAROLE DE DIEU ET QUI LA GARDENT 1579 » FIG. 218[317].

Appréciation

La chapelle Sainte-Agnès illustre parfaitement un type qui a souvent disparu ailleurs, celui des chapelles de bourgs de château ou de villes neuves, fondées généralement par la noblesse locale, et filiales d'une paroissiale restée hors les murs. Ces édifices occupent fréquemment une position contiguë à l'enceinte, près d'une porte de ville[318].

Avec son chœur rectangulaire et son voûtement d'ogives, la chapelle Sainte-Agnès présente une architecture typique des constructions religieuses régionales du début du XIVe siècle[319]. Plus spécifiquement, elle s'inscrit dans un petit groupe d'édifices qui virent alors le jour dans la région de la Broye et de la Glâne, s'inspirant de quelques premières réalisations du gothique rayonnant, telles que Saint-Etienne de Moudon, les chœurs de la « chapelle » de Payerne (vers 1290) et de Saint-Etienne d'Aubonne (vers 1306), l'ancienne église de Cugy (FR, consacrée en 1313), ou la chapelle de Billens à l'église Saint-François de Lausanne (vers 1300). Comme l'ont déjà remarqué Jacques Bujard, puis Stefan Gasser, le rapprochement le plus étroit peut être établi avec le chœur de l'abbaye de la Fille-Dieu à Romont (FR), reconstruit approximativement entre 1321 et 1346 dans son état actuel. On y trouve en effet des similitudes dans les voûtes d'ogives chanfreinées reposant, comme les formerets, sur des culots à consoles polygonales garnis de feuillages, dans la présence d'armoires murales jumelées derrière l'autel et dans la forme générale de la baie axiale. D'autres analogies apparaissent au chœur de l'église, très proche parente, de Montagny-les-Monts (FR, premier tiers du XIVe siècle), surtout dans l'enfeu de la paroi nord et dans le dessin de la grande fenêtre axiale, à écoinçons aveugles, mais dont le remplage chanfreiné se complète d'un tore à l'extérieur[320].

Par rapport à ces exemples, Sainte-Agnès se distingue par la présence de chapiteaux échappant à l'influence romontoise, car inspirés directement de l'église Saint-Etienne de Moudon. Sa baie axiale paraît plus archaïque que les autres, avec ses divers éléments moulurés exclusivement en chanfrein, ses écoinçons non ajourés et ses *oculi* dépourvus de lobes à l'intérieur – pour autant que cette absence ne résulte pas de transformations à l'époque bernoise. Elle s'apparente ainsi aux remplages du type le plus ancien, en dalle percée[321]. C'est cette fenêtre que Johann Rudolf Rahn a choisi de représenter pour illustrer les baies gothiques les plus primitives dans son histoire de l'art suisse de 1876. Il accentue toutefois ce caractère en omettant de représenter la modénature des écoinçons[322]. Ces constatations d'ordre stylistique plaident, comme les indices historiques, pour une date de fondation relativement précoce, dans le deuxième quart du XIVe siècle.

Les peintures murales médiévales reflétant divers épisodes de l'histoire des fondateurs se distinguent surtout par la Présentation des donateurs à la Vierge, exécutée sans doute par le peintre fribourgeois Pierre Maggenberg vers 1420-1430. Cette œuvre du gothique international est considérée, sur le plan régional, comme l'une des premières compositions mettant en scène des personnages représentés de manière relativement réaliste[323]. Par ailleurs, le décor Renaissance de 1588, premier exemple de mauresques dans un lieu de culte réformé[324], a été exécuté certainement par Andreas Stoss. Il s'intègre parfaitement à l'architecture gothique, qu'il rehausse même, tout en créant un bel espace unifié.

Documentation

Sources et bibliographie

Laurence Mermoud, « Chapelle de Lucens. Rapport provisoire (1890 – XXe siècle) », ms. juil. 1994 ; Eric-J. Favre-Bulle, Fred Girardet, Roger Simond, « Constat. Expertise/Examens », ms. 15 déc. 1995 ; Alain Besse, Eric-J. Favre-Bulle, « Rapport d'intervention. Travaux de conservation. Intérieur », ms. 20 fév. 1996 ; « Lucens. Chapelle Sainte-Agnès. Evaluation matérielle. Décors peints intérieurs », Atelier Saint-Dismas, ms. mars 1996 ; Brigitte Pradervand, Nicolas Schätti, « Lucens, chapelle Ste-Agnès. Evaluation historique et stylistique des peintures intérieures », ms. mars 1996 ; Monique Fontannaz, « La chapelle Sainte-Agnès de Lucens. Notes d'histoire monumentale », ms. 3 juin 2003 ; Chaudet 2011.

Plans et vues

Plans et relevés. Esquisse de relevé, 21 sept. 1871, Johann Rudolf Rahn (ZBZ, album 423, 36-37 : plan, coupe longitudinale vers l'ouest, détails de la fenêtre et des chapiteaux) ; voir ill. in J. R. Rahn, *Geschichte der bildenden Künste in der Schweiz*, Zurich 1876, p. 330. – Relevés avant restauration, 1926, Bosset & Bueche (ACV, AMH, A 97/6, A 6519-6527).

Photographies. 1899 (ACV, AMH, C 1163/1-5), 1904 (AMH, A 97/6 ; K XIV 549), 1946 (Elysée), 1996, 1997 et 2000 (A SIPAL).

MF

La ville de Lucens

Introduction **p. 185**
Développement de la localité hors les murs **p. 187**
Principaux axes du centre historique **p. 188**
Fonctions des rues et des places **p. 188**
Les édifices religieux **p. 195**
Introduction **p. 195**
La cure réformée, chemin de la Cure 2 [1] **p. 195**
La chapelle de l'Eglise libre, route de Moudon 11 [2] **p. 196**
L'église catholique Notre-Dame, rue de Champ-Min 1 [3] **p. 197**
Les édifices et aménagements publics **p. 199**
Introduction **p. 199**
L'hôpital bourgeoisial et sa chapelle (disparus) [4] [5] **p. 200**
La première maison de ville, rue de l'Hôtel-de-Ville 1 (disparue) [4] **p. 201**
L'Hôtel de Ville de 1844, rue de l'Hôtel-de-Ville 1 [4] **p. 201**
Le collège, ECA 181 [5] **p. 204**
Les halles et boucheries de la place, rue des Greniers 8 [6] **p. 205**
La fontaine de la place [7] **p. 207**
Le moulin de l'évêque aux Vaux, ECA 238 [8] **p. 208**
Le pont sur la Broye [9] **p. 209**
Les maisons bourgeoises **p. 211**
Introduction **p. 211**
Rue des Greniers 16/rue du Château 9-11 [10] **p. 212**
Maison de Villarzel, puis « grenier Viret », rue des Greniers 10-12 [11] **p. 214**
Rue des Greniers 9 [12] **p. 215**
Rue des Greniers 7 [13] **p. 217**
Rue des Greniers 2 [14] **p. 218**
L'ancienne « Belle Maison » et sa dépendance rurale, place de la Belle-Maison 1-5 [15] [16] **p. 220**
Place de la Belle-Maison 7 [17] **p. 225**
Rue du Marché 1 [18] **p. 226**
Route d'Oulens 8 [19] **p. 227**
Grand-Rue 15/Route d'Yvonand 9 [20] **p. 228**
Rue Centrale 12/Route de Villeneuve 1 [21] **p. 229**
Route de Villeneuve 6 [22] **p. 231**
Ruelle de l'Helvétia 4 [23] **p. 234**
Les constructions industrielles et artisanales **p. 235**
Introduction **p. 235**
La fabrique de pierres d'horlogerie Louis-Edouard Junod et sa cité ouvrière [24-29] **p. 236**
La fabrique Tanner, route de la Gare 4 [30] **p. 244**
La fabrique Piguet-Lecoultre, route d'Yvonand 12 [31] **p. 245**
La fabrique Reymond, route de Moudon 12 [32] **p. 247**

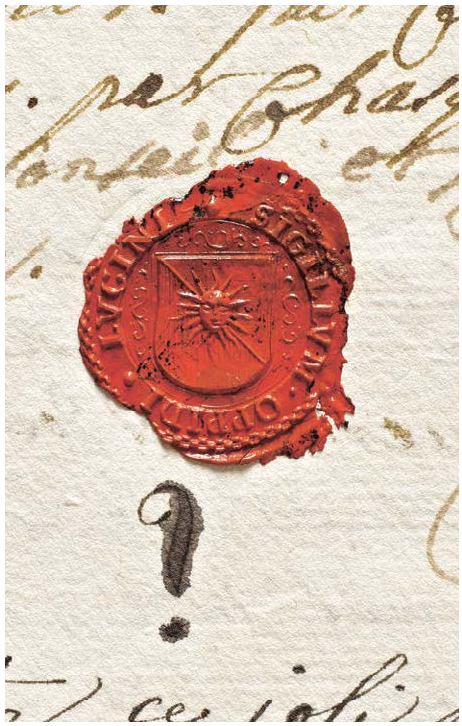


219


CHEMIN DE LA CURE
RUE DU CHÂTEAU
ROUTE D'YVONAND
RUE DES GRENIERS
RUELLE DE L'HELVÉTIA
ROUTE DE VILLENEUVE
RUE CENTRALE
RUE DE L'HÔTEL-DE-VILLE
RUE CENTRALE
ROUTE D'OULENS
PLACE DE LA BELLE-MAISON
ROUTE D'YVONAND
GRAND-RUE
MAISONS-NEUVES
AVENUE DE LA VIGNETTE
RUE DU MARCHÉ
RUE LOUIS-ÉDOUARD-JUNOD
AVENUE DE LA GARE
ROUTE DE MOUDON
RUE DE CHAMP-MIN
1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
1:2500
0 10 20 30 40 50m



220



221



222

FIG. 220 **Lucens. Coupe offerte en 1593 par le bailli Sébastien Darm, avec les armoiries de Lucens ajoutées en 1672. Photo Claude Bornand, 2011.**

FIG. 221 **Lucens. Sceau apposé à la fin du XVII^e siècle sur les documents concernant la châtellenie et la commune de Lucens. ACL, C 5, c. t. 1694-1695.**

FIG. 222 **« Lucens, résidence du baillif de Moudon, dessiné par Nicolas Gachet en 1777 », vue du château et du village depuis le sud-est, aquarelle. Au premier plan, la foule du Pré-au-Bel et la nouvelle chaussée créée en 1745 pour joindre directement le pont sur la Broye, sur le tracé de l'avenue de la Gare actuelle. Le village ne débute qu'à la hauteur de la Grand-Rue et se développe en direction de la place de la fontaine, au pied de la chapelle Sainte-Agnès et de l'ancien bourg déserté. Elysée, photo de l'aquarelle originale de la galerie Reichlen, Lausanne, mai 1946.**

Introduction

L'histoire du village de Lucens, cité à partir de 964-965, se confond, au Moyen Age, avec celle du château et de ses bourgs fortifiés (voir p. 125 et FIG. 150). La localité était également le centre d'une châtellenie regroupant douze communes, auxquelles incombaient la défense du territoire, ainsi que l'entretien des fortifications et de quelques ouvrages publics.

Même si des habitations et un hôpital bourgeoisial existaient déjà hors les murs au XIV^e siècle, c'est surtout à partir de la conquête bernoise de 1536 que la commune de Lucens développa une identité propre. En 1555, elle obtint de constituer un Conseil particulier de douze personnes, tenant ses réunions hebdomadaires à la maison de ville[1]. La décision du gouvernement de transférer la résidence du bailli de Moudon au château de Lucens entraîna une multiplication des constructions publiques à la fin du siècle : hôpital, maison de ville, maison du tirage, fontaine. C'est l'époque également où furent fondées les écoles et les sociétés de tir. La coupe, œuvre d'un orfèvre bernois, que le bailli Sébastien Darm offrit à la commune en 1593, illustre encore cette période faste FIG. 220[2].

La formation des armoiries utilisées aussi bien pour la châtellenie que pour la commune semble remonter au siècle suivant. Le soleil figuré qui orne la coupe de 1593 et le L* qui l'accompagne ne furent en effet ajoutés qu'en 1672[3]. Les bancs du XVII^e siècle de la chapelle Sainte-Agnès montrent un écu renfermant un L et une étoile. Les armoiries complètes reprenant les émaux de l'Evêché de Lausanne, *tranché d'argent et de gueules, au soleil figuré d'or brochant sur le tout*, apparaissent sur le sceau communal de la fin du XVII^e siècle[4] FIG. 221 ainsi que sur la pierre sculptée du pont de 1692 FIG. 253. Ce motif du soleil provient d'un rapprochement abusif avec le mot latin « *lucens* » (brillant).

Jusqu'à la fin de l'Ancien Régime, la présence de l'administration baillivale favorisa le développement d'une classe aisée, particulièrement celle des notaires, auxquels on doit la plupart des maisons les plus intéressantes.

A la Révolution vaudoise, Lucens devint un modeste chef-lieu de cercle, à vocation essentiellement campagnarde. Ce n'est que depuis le milieu du siècle que l'agglomération se développa grâce à l'amélioration des routes et à l'arrivée du chemin de fer en 1876[5]. Mais c'est surtout l'implantation de l'industrie des pierres fines pour l'horlogerie, dans les années 1860, et son fort accroissement jusqu'au début du XX^e siècle qui modifièrent profondément le devenir de la localité.

Lucens a donc revêtu, simultanément ou successivement, un grand nombre d'identités diverses. Si le « bourg de château » du Moyen Age se range clairement dans la catégorie urbaine, avec ses fortifications et ses franchises, la localité dans son ensemble est difficile à définir. D'après les critères médiévaux, il s'agissait d'une ville, ayant le droit de tenir une foire annuelle et un marché hebdomadaire. Ce droit concédé avant 1451 par les évêques fut renouvelé jusqu'au XIX^e siècle[6]. Le gouvernement bernois semble néanmoins avoir rabaissé la localité au rang de village[7]. Au milieu du XVIII^e siècle, la commune s'y opposa, tentant de trouver des arguments dans les termes « *oppidum* », « *villa* » et « *burgum* » employés par les actes anciens, et se prévalant de son marché, de ses nombreux édifices publics et de son rôle de centre de châtellenie[8]. C'est comme un bourg, au sens large du terme, que les voyageurs du XVIII^e et du début du XIX^e siècle décrivent Lucens FIG. 222[9]. Après avoir pris les traits d'une petite cité industrielle vers 1900, l'agglomération a continué à se développer fortement (plus de 3300 habitants en 2014), si bien que le nom de bourg ou petite ville semble s'imposer aujourd'hui FIG. 223, 224.



223

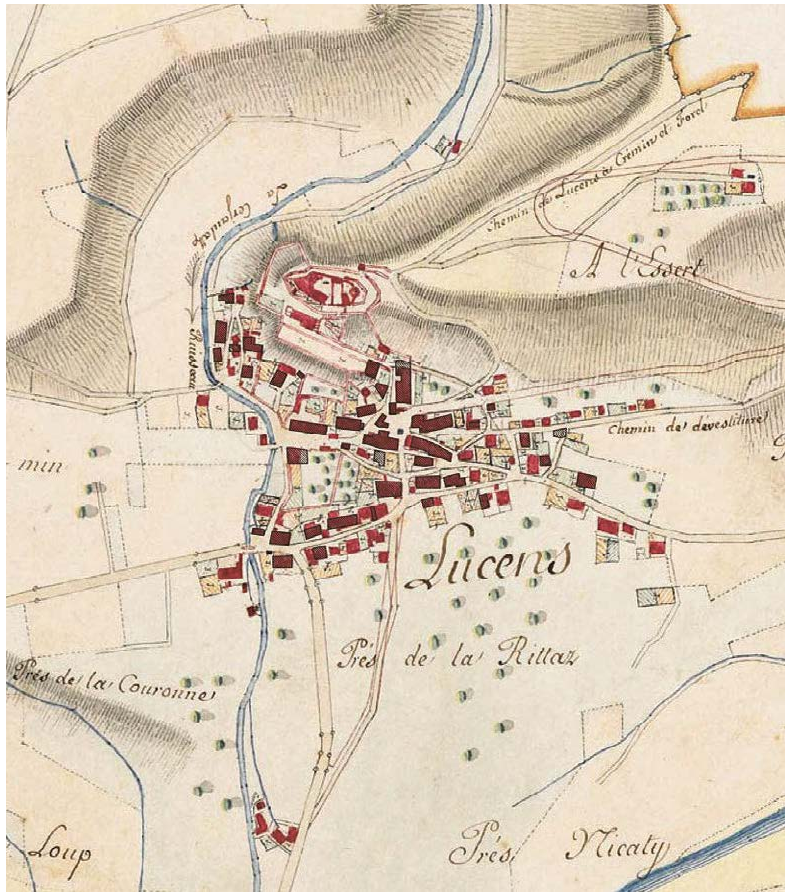


224

FIG. 223 Lucens. Vue aérienne depuis l'est, vers 1950. Au pied du château se côtoient l'ancien noyau villageois, à droite, et la cité ouvrière de L.-E. Junod, à gauche. La zone de vergers qui s'étendait en direction de la Broye est entamée par le lotissement de l'avenue de la Gare. Au premier plan, l'usine de fibres de verre. Tout à gauche, au-dessus de la route de Moudon, le quartier de Champ-Min est déjà en bonne partie bâti. Photo Zaugg, Soleure, coll. Gros.

FIG. 224 Lucens. Vue du sud en 2013. Depuis la fin du XIX^e siècle, la localité a doublé de surface en étendant sa zone résidentielle en direction de l'ouest et du sud. Photo Claude Bornand, 2013.

FIG. 225 Lucens. Carte de 1824 (détail) avec report des parcelles bâties en 1674, en brun. A noter que la carte de 1824 a été mise à jour avec des éléments plus récents comme les routes d'Oulens, de 1833, et d'Yvonand, de 1839-1841. ACV, GC 1204/1 et dessin NOR architectes.



225

Développement de la localité hors les murs

Dans les premières reconnaissances rendues à l'évêque, vers 1365, quelques maisons sont déjà attestées hors de l'enceinte du bourg : l'une, voisine de la chapelle de l'hôpital, deux, dites « sur les pâturages » et contiguës à la maison de l'hôpital, deux autres « en la place »[10]. On sait par ailleurs qu'il existait déjà un four banal en 1381 au-dessous de l'enceinte du bourg, sur la future place de la Belle-Maison, contigu à deux propriétés privées[11].

Les reconnaissances de 1457 mentionnent une quarantaine de maisons et granges hors du bourg, notamment à la rue des Greniers actuelle, dans le secteur de la place et au pied du bourg. Elles y formaient de courtes rangées dans le voisinage des édifices publics. A en juger par les vestiges gothiques subsistant dans les caves des immeubles Grand-Rue 15 et rue Centrale 12, l'habitat s'étendait à cette époque déjà jusqu'à la hauteur de la route de Villeneuve.

Sur les plans de 1674, les parcelles bâties correspondent grosso modo, pour le noyau central, à celles du plan de 1824, avec quelques constructions en moins dans le secteur de l'ancienne route de Lausanne à Berne **FIG. 225**.

Sur la carte de 1824 se voit l'amorce toute récente d'un développement en direction du nord-est, sur les pâturages de La Boutaz et de La Gravaire **FIG. 151**. De 1819 à 1825 en effet, la commune vendit une série de parcelles (n^os 168-181 et 144 du plan de 1824 **FIG. 232**) destinées à recevoir de modestes constructions, parfois de simples « cabanes » de bois ; certaines de ces maisons furent agrandies déjà vers 1835, puis vers 1880[12]. Le lotissement se poursuivit sur le côté ouest de l'ancien chemin de Forel dès 1833, ce qui alla de pair avec une correction de la rue à flanc de coteau menant à la chapelle (actuelle rue du Château) **FIG. 226**[13].

La carte de 1881-1882 montre quelques constructions supplémentaires sur la rive droite de la Cerjaule, notamment deux auberges cossues des années 1840, de part et d'autre de la route de Moudon[14]. Mais il fallut attendre les grandes réalisations de la fabrique Junod et l'industrialisation générale de la localité, au tournant du XIXe et du XXe siècle, pour que ce secteur se développe. C'est à cette époque également que des bâtiments s'installèrent le long des deux rues menant à la gare construite en 1876[15].

La première moitié du XXe siècle vit l'établissement d'une zone industrielle entre la voie ferrée et la Broye, et l'occupation progressive, par de petites maisons familiales, des vastes terrains des Ochettes et de Champ-Min, à proximité des fabriques horlogères FIG. 227[16]. L'intense développement résidentiel commencé à la fin du XXe siècle a profondément modifié la structure du centre historique, en occupant la plupart des espaces qui étaient restés libres jusque-là[17].

Principaux axes du centre historique

On peut considérer comme faisant partie du noyau historique de la localité les terrains situés d'une part entre la Cerjaule au sud-ouest et la jonction des rues Centrale et de Villeneuve au nord-est, et d'autre part entre le château et la Grand-Rue. La structure viaire est bien sûr déterminée par les principaux axes de transit, pas toujours faciles à identifier dans le plan actuel. Les plus anciens apparaissent sur la carte de bailliage de 1725 FIG. 228. Malgré la représentation sommaire, on y distingue bien l'axe de la grande route de Berne passant par le pont de la Couronne (Grand-Rue et route de Villeneuve actuelles). Plus haut, en dessous du quartier des Moulins, un pont donne accès au chemin menant à Bussy et à Oulens. A l'intérieur du noyau se dessinent les futures rue Centrale et ruelle de l'Helvétia allant rejoindre la route de Villeneuve. Perpendiculairement, l'axe principal relie le pont sur la Broye au bourg de château ou contourne la forteresse sur la droite pour monter en direction de Cremin et Forel, depuis une bifurcation située en dessous de la rue des Greniers.

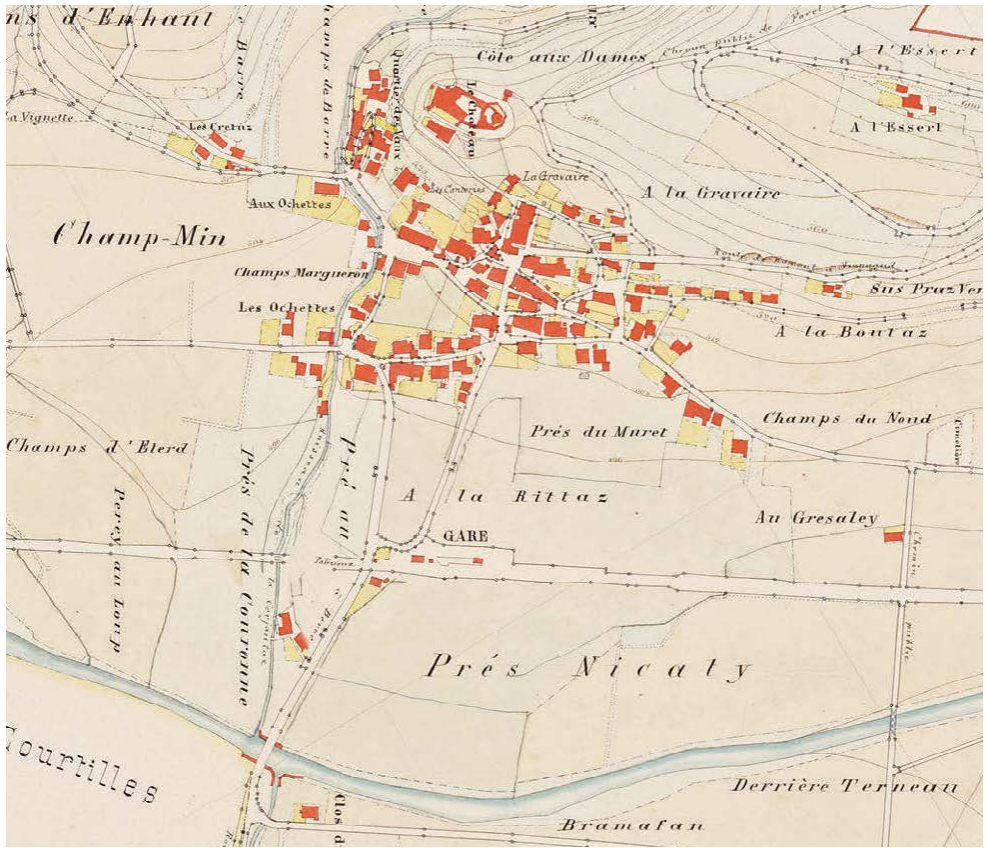
Trois modifications de ces axes routiers eurent une répercussion sur le tissu urbain. En 1745, le déplacement de la route de Berne sur la rive droite de la Broye en aval de Lucens impliqua la création d'un accès au pont à travers le Clos-des-Bel FIG. 229[18]. En 1752, le bailli obtint d'aménager un accès carrossable au bourg, partant à flanc de coteau depuis la route de Forel (voir *Rue des Greniers 16*). Enfin, en 1839-1841, la création de la route moderne menant à Yvonand nécessita la rectification, surtout dans sa partie supérieure, de la rue portant encore ce nom aujourd'hui[19].

Fonctions des rues et des places

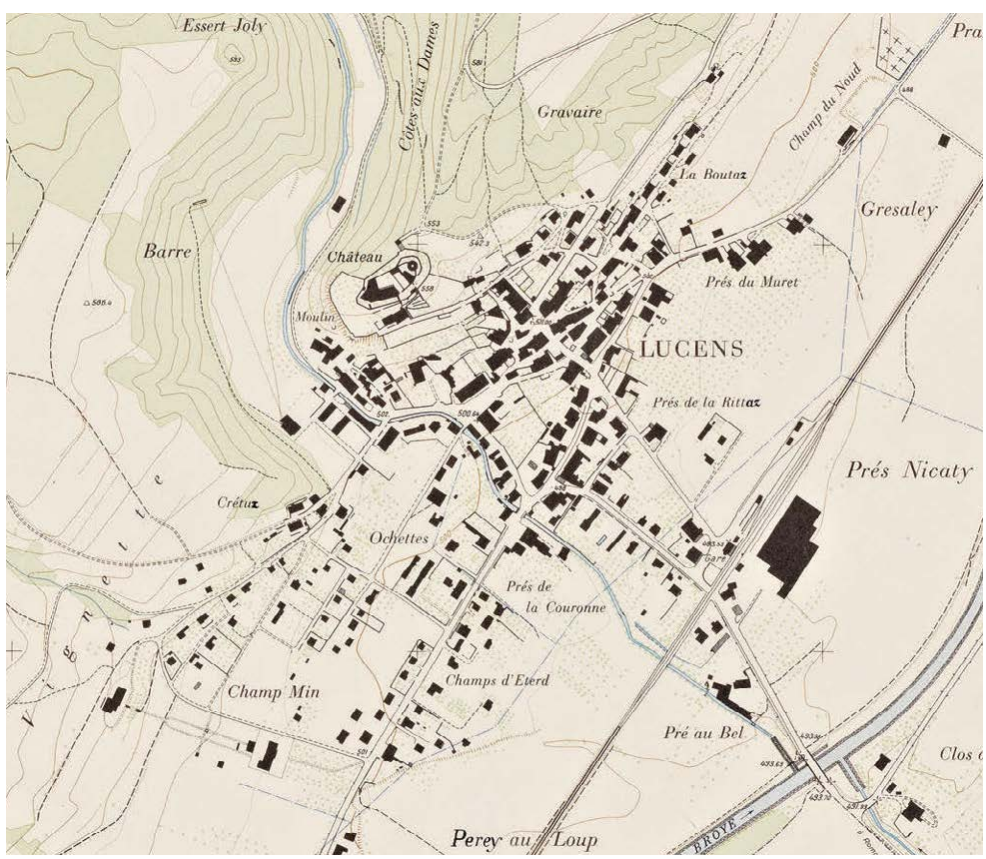
Le quartier de l'actuelle rue des Greniers – autrefois « rue menant au bourg » – semble avoir été protégé jusqu'en 1752 par un mur dont une des extrémités, à l'ouest, butait contre l'enceinte du bourg de château. Au nord-est, les façades arrière des maisons forment un front rectiligne continu, longé par une ruelle montante, la « ruelle tendant aux fossés du château » ou la ruelle du « Russalet » FIG. 231, 232[20]. On pourrait donc émettre l'hypothèse que ce quartier constituait une sorte de premier faubourg muni d'une enceinte. Toutefois, sa limite sud-est plus difficile à déterminer (voir chapitre précédent, *La porte du Bourg*). La maison aval de la famille de Villarzel, rue des Greniers 10 (no 9 du plan de 1824 FIG. 232), avait été construite « sur les pâturages », soit à l'extérieur de l'éventuelle fortification, là où se trouvait aussi la chapelle de l'hôpital. De l'autre côté de la rue des Greniers, le tracé particulier des façades latérales sud des maisons nos 9 et 11 (nos 107, 115 du plan de 1824 FIG. 231) a probablement un rapport avec le fossé qui protégeait l'enceinte inférieure du bourg et la chapelle Sainte-Agnès, devenu le verger de La Cantéréaz[21]. Vu sa position sur une forte pente, ce « fossé », bien attesté en 1503 et 1648, n'était peut-être qu'un espace compris entre deux murs et qui débouchait sur la rue des Greniers[22] (voir *Rue des Greniers 9*).

FIG. 226 **Lucens. Carte du territoire de la commune, établie d'après les plans levés en 1881-1882 par le commissaire Frédéric Bourgeois. Montage des deux feuilles, détail. La rive droite de la Cerjaulaz commence à se bâtir, avec les premières fabriques Junod aux Ochettes et en Champ-Margueron. Plus bas, entre Les Ochettes et les Prés-de-la-Couronne s'élèvent deux nouvelles auberges, de part et d'autre de la route de Moudon. ACV, GC 1204/2-3.**

FIG. 227 **Lucens. Plan d'ensemble de la commune en 1948, par C. Pavillon et J. Dumas, détail. L'extension en direction du sud est déjà bien amorcée. Après l'avenue de la Gare, lotie vers 1900, c'est le quartier de Champ-Min qui reçoit de nombreuses villas familiales, entre le quartier industriel et l'institut Bitterlin. ACL, GA 33.**


Côte aux Dames
A l'Essert
A l'Essert
Les Cretaz
Aux Ochettes
La Gravaire
A la Gravaire
Champ-Min
Champs Marguerons
Les Ochettes
Sus Praz Ver
A la Boutaz
Champs du Noud
Prés du Muret
Champs d'Etard
Prés de la Couronne
A la Rittaz
GARE
Au Gresaley
Prés Nicaty
Derrière Terneau
Bramafan

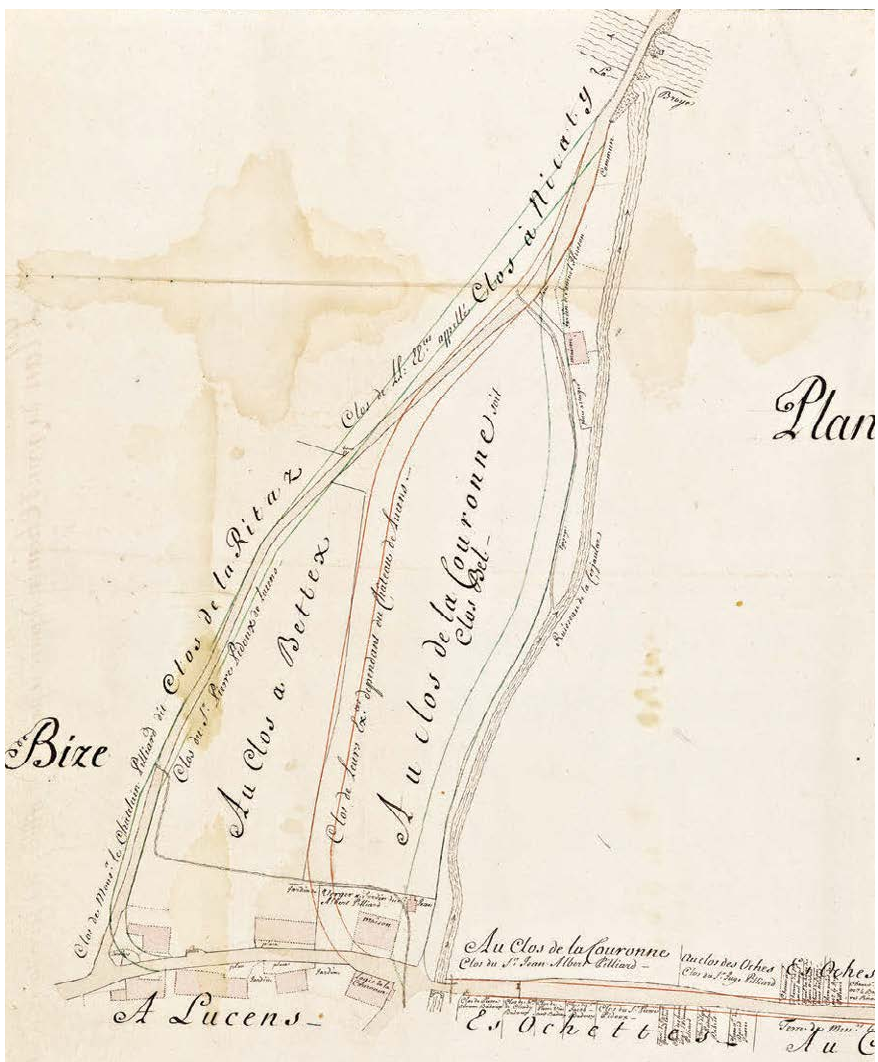
226


Essert Joly
Côtes aux Dames
Gravaire
Champ du Noud
La Boutaz
Gresaley
Barre
Château
Prés du Muret
Moulin
LUCENS
Prés de la Rittaz
Prés Nicaty
Crétaz
Ochettes
Prés de
la Couronne
Champ Min
Champs d'Etard
Pré au Bel
Perey au Loup

227



228

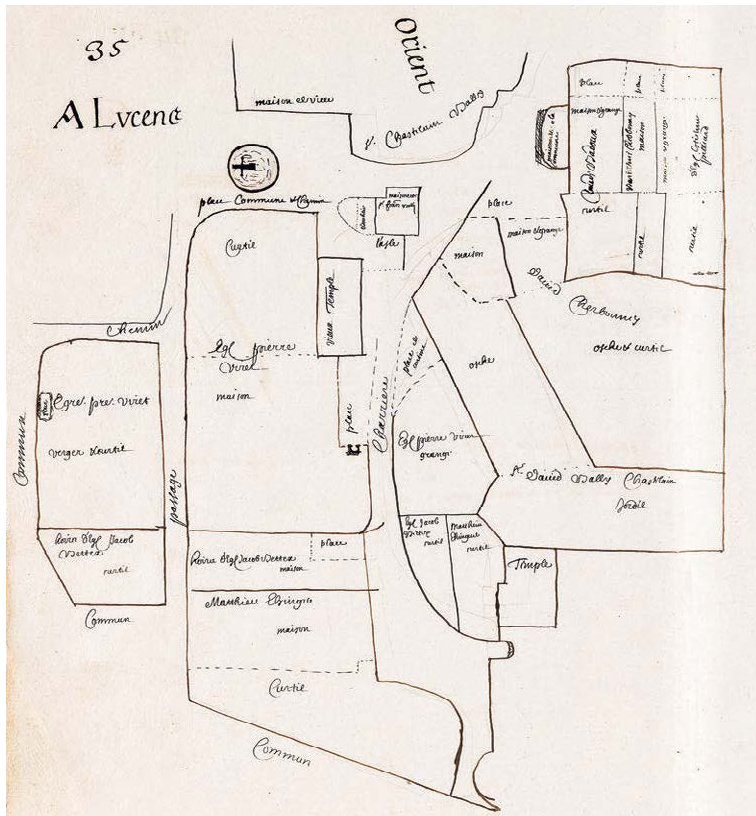


229

FIG. 228 **Lucens. Les principaux axes de transit au début du XVIII^e siècle. Détail de la carte générale du bailliage de Moudon, par Jean-Adam Riediguer, 1725. Le principal axe à flanc de coteau, celui de la route de Moudon à Berne, traverse la Cerjaulaz sur le pont de la Couronne. En amont, un embranchement part à gauche en direction de Bussy. L'axe vertical relie le pont sur la Broye et le château par le chemin de La Riettaz. ACV, GC 489.**

FIG. 229 **Plan du grand chemin depuis le pont de Curtilles jusqu'au territoire de Moudon levé en 1745 par Pierre Chollet, détail. La route de Berne projetée ne suit plus la Grand-Rue, mais bifurque en direction du pont sur la Broye. Le tracé rouge du plan a été préféré aux deux tracés verts qui prévoyaient simplement l'élargissement des chemins existants. ACV, GC 553.**

FIG. 230 **Lucens. La place de la fontaine et la rue des Greniers d'après les plans de 1674-1675, par les commissaires Jean Grenier et Pierre Viret. La flèche du nord se situerait à gauche en bas. ACV, GB 195/a, f° 35.**



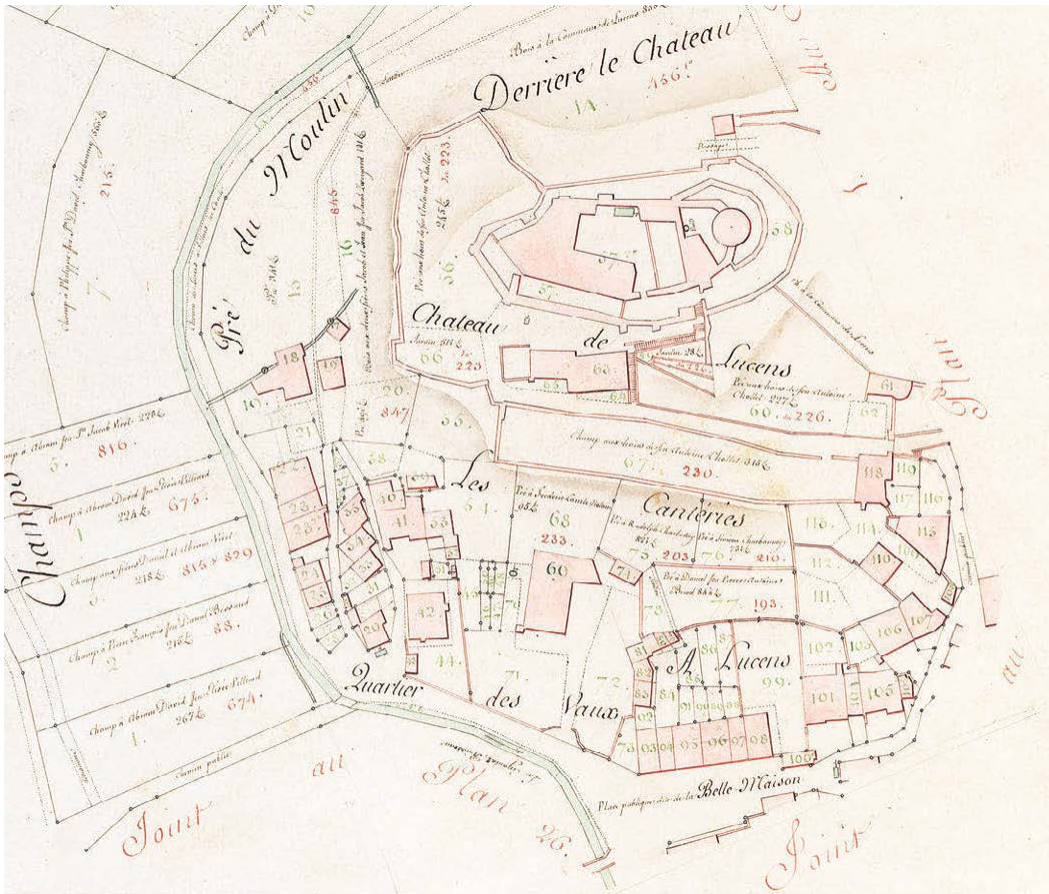
230

Le lieu-dit *En la Place*, qui remonte à 1365 en tout cas, s'étendait aussi aux maisons bordant au nord-est l'actuelle route d'Yvonand[23]. Avant sa transformation en une route moderne en 1839-1841, ce chemin divisait moins qu'aujourd'hui le noyau ancien en deux secteurs. Il était appelé « La Riettaz » *(Rittaz)*[24] ou « Le Russalet », ce qui indique que ce chemin secondaire servait aussi à recueillir l'eau de la fontaine et même celle des fossés du château, puisqu'il se prolongeait à l'arrière de la rue des Greniers[25]. Au Moyen Age, on situait ce lieu aussi « sur les pâquiers ». Il communiquait en effet jusqu'au début du XIX[e] siècle avec les grands pâturages communaux de La Boutaz et de La Gravaire.

Cette place accueillit dès le XIV[e] siècle les bâtiments de l'hôpital, puis les halles et la fontaine en tout cas depuis le milieu du siècle suivant **FIG. 230**. S'y ajoutèrent la boucherie et le collège en 1772, l'Hôtel de Ville en 1844. Là se trouvait donc le cœur de la vie communautaire jusqu'au déplacement, amorcé à la fin du XIX[e] siècle, des diverses fonctions publiques en périphérie du noyau historique[26].

La place fut agrandie progressivement au détriment des propriétés privées environnantes. Vers 1479 déjà, la commune acheta un « cheseau » (parcelle autrefois bâtie) pour y transférer la fontaine. Plus tard, ce cheseau ainsi que la place de la fontaine primitive au sud-ouest servirent de dégagement devant l'entrée de la maison de ville **FIG. 249**. Dans le cadre du procès intenté à un propriétaire voisin en 1644 (voir *Rue des Greniers 2*), la bourgeoisie revendiqua cette place, tandis que la partie adverse prétendait qu'elle était à l'usage de tous les sujets de la châtellenie, qui entretenaient la fontaine et le pavé[27].

Sur le côté nord-ouest, les bâtiments qui avoisinaient la chapelle de l'hôpital depuis le XIV[e] siècle furent remplacés avant 1674 par un grand jardin (curtil) dépendant de la maison des Villarzel, puis du commissaire Pierre Viret, et qui passa ensuite au gouvernement bernois. En 1752, la commune obtint de LL.EE. de pouvoir disposer de ce jardin, à condition de l'utiliser seulement comme place pour les



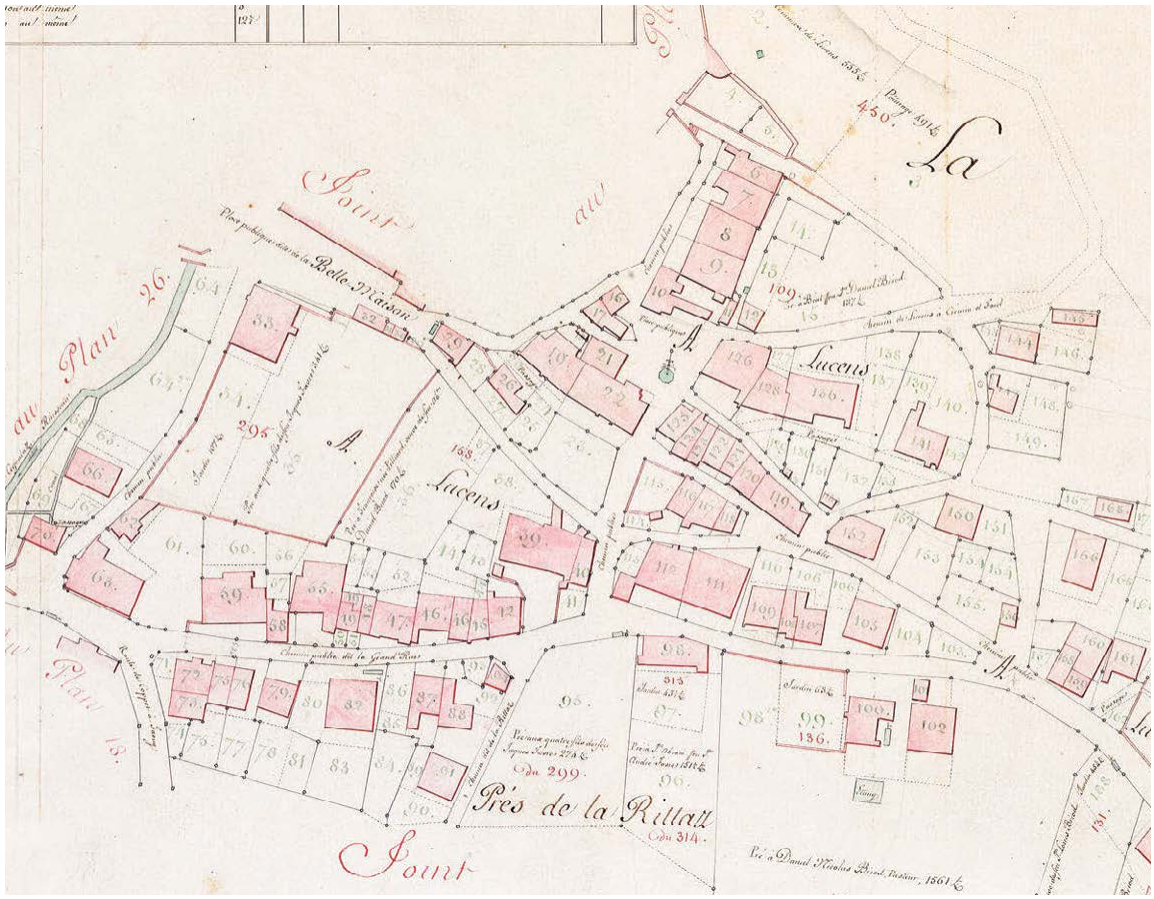
231

FIG. 231 **Plans géométriques du territoire de Lucens levés en 1824 et 1825 par le commissaire Benjamin Burnier. Détail du folio 2 montrant les quartiers sud-ouest, de gauche à droite : Les Vaux, la place de la Belle-Maison au pied du château et la rangée impaire de la rue des Greniers. ACV, GB 204/a.**

marchés ou les revues militaires et de ne jamais y bâtir. A cette occasion, on envisagea même de démolir l'ancienne chapelle de l'hôpital afin d'adoucir le début de la montée de la rue des Greniers[28]. L'ancien jardin Viret fut toutefois occupé dès 1777 par de petits locaux communaux puis, en 1842, par l'agrandissement du collège. Le flanc sud-est de la place fut dégagé par la démolition, cette même année, de la maison appuyée contre la façade de la maison de ville (n° 21 du plan de 1824 **FIG. 232**). Il prit sa physionomie actuelle lors de la construction de l'Hôtel de Ville de 1844. Enfin, comme on l'a vu, la modernisation de la route d'Yvonand en 1839-1841 modifia la perception de l'espace, en repoussant la fontaine vers l'ouest.

La *place de la Belle-Maison* doit son nom aux prestigieuses constructions que le banneret Wagner éleva des deux côtés, au milieu du XVII^e^ siècle (n^os^ 93-98 du plan de 1824 **FIG. 231** et n° 33 **FIG. 232**). Ses origines sont beaucoup plus anciennes. Ce pourrait même être sur ce vaste terrain plat proche de la Cerjaule que se trouvait le premier « village », c'est-à-dire la « *villa Losingus* » citée vers 965[29]. Les maisons qui s'élevaient depuis la fin du XIV^e^ siècle en tout cas entre les « fossés du bourg » et le « chemin public menant de la Cerjaulaz au four » formaient une rangée comprise entre ce four et une ruelle conduisant à la poterne du bourg[30]. Cette ruelle est encore bien perceptible sur les plans de 1674 **FIG. 233**.

Cet espace, bien qu'il ait pris une forme de place en tout cas depuis les constructions du banneret Wagner en 1647, est qualifié simplement de « rue publique » sous l'Ancien Régime. Le toponyme de « place de la Belle-Maison » apparaît sur les plans du début du XIX^e^ siècle. Ce lieu servait alors de place d'armes et de place de marché. Il était agrémenté d'une petite fontaine, à l'extrémité nord-est, et de platanes plantés en bordure de la Cerjaule[31].



232

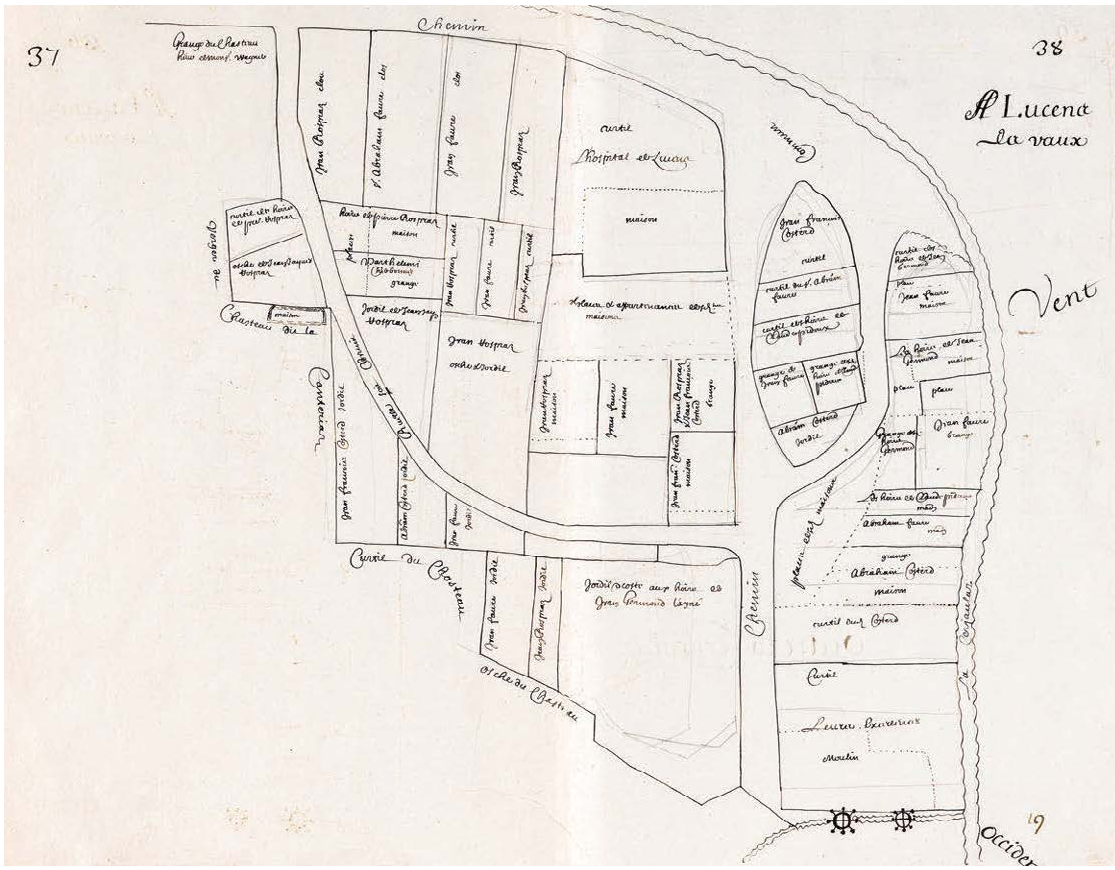
FIG. 232 **Plans géométriques du territoire de Lucens levés en 1824 et 1825 par le commissaire Benjamin Burnier. Détail du folio 1 montrant les quartiers nord-est : en bas à gauche, la Grand-Rue se poursuivant à droite par la route de Villeneuve ; au milieu, le noyau primitif autour de la place de la fontaine et la rangée paire de la rue des Greniers. ACV, GB 204/a.**

Le *quartier des Vaux*, auquel on pouvait accéder directement par une poterne depuis le bourg de château, s'est développé autour du moulin épiscopal attesté dès 1330. Des moulins ont sans doute existé à cet emplacement dès les origines du site fortifié. Il y en avait trois en tout cas au XV^e^ siècle (voir *Les édifices et aménagements publics*). La présence du cours de la Cerjaule favorisa l'implantation d'autres industries comme les tanneries[32]. Cette activité n'empêcha pas l'existence d'un habitat relativement aisé aux XVI^e^-XVII^e^ siècles, à en juger par la façade à fenêtres de style gothique tardif, ruelle des Vaux 4 (voir pp. 211-212). De 1590 à 1902, l'hôpital bourgeoisial occupa une place importante à l'entrée du quartier.

Serrée entre les falaises du château et la rivière, cette partie de la localité a conservé sa disposition ancienne avec ses deux ruelles en fuseau conduisant à l'ancien moulin épiscopal. Avant la création de la route d'Oulens sur la rive gauche de la Cerjaule en 1833, il n'y avait là qu'un étroit chemin, menant à Villars-le-Comte, qui franchissait l'éperon molassique barrant l'entrée de la vallée[33].

La *Grand-Rue* (nom attesté depuis les plans de 1824) et la *route de Villeneuve* correspondent à la traversée de la localité par l'ancienne grande route de Lausanne à Berne. Elles étaient peu densément loties avant le début du XIX^e^, même si elles comptaient quelques édifices importants au XVII^e^ siècle, comme l'auberge de la Couronne, une forge, ou la maison des notaires Briod (n^os^ 63, 46 et 100 du plan de 1824 **FIG. 232** et **FIG. 229**)[34]. Jusqu'en 2009, la Grand-Rue était encore séparée du noyau plus ancien de la localité par de grands jardins, notamment celui entouré de hauts murs qui dépendait de la Belle Maison.

Les nombreuses rues secondaires sillonnant le centre ne reçurent une identité que dans le courant du XX^e^ siècle **FIG. 219**. Citons la ruelle de l'Helvétia, dont le nom



233

FIG. 233 **Lucens. Le quartier des Vaux d'après les plans de 1674-1675. A gauche, la ruelle conduisant de la place de la Belle-Maison, aux moulins et à la poterne du bourg. La flèche du nord se situerait à gauche en bas. ACV, GB 195/a, f^os^ 37-38.**

renvoie au café qui occupait l'extrémité nord-est de l'îlot en tout cas depuis 1884, la rue du Marché, ainsi nommée sans doute parce qu'elle conduisait au marché se tenant sur la place de la Belle-Maison, la rue Centrale appelée au début du XIX^e^ siècle la « Motadaire », du nom des jardins qui la bordaient au sud[35]. La rue dite aujourd'hui « de l'Hôtel-de-Ville »[36] n'était, dans son tronçon occidental, qu'un passage servant de dégagement pour le bâtiment rue des Greniers 2 et la maison de ville[37].

Documentation

Sources et bibliographie

ISOS VD ; GLAUSER 2003, pp. 58-59 ; DELAPORTE 1965.

Plans et vues

Cartes. ACV, GC 1204/1, « Carte topographique du territoire de Lucens au District de Moudon, réduite sur les plans géométriques du dit lieu levés en 1824 et 1825, par J[ea]n-B[enjamin] Burnier » (avec ajouts ultérieurs) **FIG. 150**. – GC 1204/2-3, « Carte du territoire de la commune de Lucens. Etablie en 2 feuilles d'après les plans levés en 1881-1882 par le commissaire soussigné F[rédéric] Bourgeois », éch. 1:5000 **FIG. 226**. – ACL, GA 33, « Commune de Lucens. Plan d'ensemble 1948. Levé par C. Pavillon et J. Dumas », éch 1:5000 **FIG. 228**.
Plans cadastraux. ACV, GB 195/a, 1674-1675, f^os^ 1-25 **FIG. 230, 233**. – GB 204/a, 1824-1825 **FIG. 231, 232**. – GB 204/b, 1881-1884. – ACL, GA 27 et 28, 1932-1935.
Plans partiels. ACV, GC 553, « Plan du grand chemin depuis le pont de Curtilles jusques au territoire de Moudon levés en 1745 par P[ierre] Chollet », éch. 1:1300 env., encre et lavis **FIG. 229**. – K IX 1149/208, « Route de seconde classe de Lucens à Yvonand. Traversée du village du Lucens », plan dressé le 5 avr. 1839 par W[ILLIAM] FRAISSE, tracé rose approuvé par le Département le 24 sept. 1839, éch. 1:1000. ■

Les édifices religieux

Introduction

Les habitants de Lucens relevaient au spirituel de la paroisse de Curtilles. Dès le XIVe siècle, ils purent disposer également de la chapelle de l'hôpital bourgeoisial, aujourd'hui disparue (voir *Les édifices et aménagements publics*) et de la chapelle Sainte-Agnès. Cet important édifice gothique est étudié dans le chapitre consacré au château et à son bourg, étant donné qu'il est étroitement imbriqué dans les fortifications qui les protègent (voir plus haut *Le château*).

Au Moyen Age, Lucens possédait aussi une « maladière » à la limite du territoire de Moudon, au-dessus de la grande route. Cette léproserie est citée de 1305 à 1555 en tout cas, et sa chapelle attestée en 1420[38]. Même après le passage à la Réforme en 1536, le centre de la paroisse est toujours resté à Curtilles. C'est là que se trouvait la cure d'origine, ainsi que le cimetière. En 1832, celui-ci fut déplacé à Lucens[39], au lieu-dit Pra-la-Mort, sur lequel s'élevait le gibet sous l'Ancien Régime[40]. Avec l'essor industriel de la seconde moitié du XIXe siècle et l'arrivée d'une nombreuse population étrangère au canton, Lucens devint le centre d'autres communautés religieuses, celles de l'Eglise catholique et de l'Eglise libre.

La cure réformée, chemin de la Cure 2 [1]

Historique. Dès 1536, LL.EE. de Berne se chargèrent de loger le pasteur de la paroisse de Curtilles, mais non pas le diacre de Lucens – poste créé en 1616 et supprimé en 1769 –, qui assumait également les fonctions de régent[41].

La cure fut déplacée à Lucens au début du XVIIIe siècle à l'issue de longues hésitations. Après avoir envisagé, en 1689 puis en 1701, de loger à la fois le pasteur de Curtilles et le diacre de Lucens dans une partie de la grande maison du commissaire Pierre Viret (rue des Greniers 10-12)[42], le gouvernement bernois décida d'échanger la cure d'origine médiévale contre une autre maison à Curtilles. Cette dernière s'étant rapidement révélée inhabitable, on réétudia le transfert à Lucens dès 1709[43]. LL.EE. décidèrent, en mars 1711, d'acheter l'ancienne maison de François Centlivres, devenue propriété du bailli Nicolas Wagner, située à l'emplacement de la cure actuelle. Elles revinrent toutefois déjà en septembre sur leur décision, tentant de faire annuler la vente jusqu'en 1718, mais sans succès. L'édifice n'était en effet pas aussi neuf que l'avaient affirmé les architectes [Abraham] Dünz [II] et Abraham Demierre, et présentait le désavantage d'être adjacent au nord à deux autres maisons et granges[44]. Proches de la ruine, celles-ci furent achetées afin d'être rasées en 1753[45].



234

FIG. 234 Lucens. Première cure, représentée par Jakob-Samuel Weibel vers 1828. Le logement surélevé au début du XVIIIe siècle est protégé par un profond avant-toit en berceau, tandis que le rural en charpente conserve le volume de la maison paysanne primitive. BNS, coll. icon.

La cure et sa grange contiguë subirent des réparations de moyenne importance en 1743[46]. En 1766, l'architecte officiel de LL.EE., Abraham Burnand, de Moudon, fit remonter la façade de bois du rural, recouvrir le toit et rénover le logement (création d'un cabinet dans un ancien grenier, boisage d'une chambre, pose de deux fourneaux en catelles, réfection de trois escaliers de chêne)[47]. En 1780, deux pièces furent aménagées à l'étage supérieur pour y loger un suffragant[48].

En 1828, dans le cadre de la faillite de Philippe-Frédéric Ballif, ancien juge de Paix, l'Etat de Vaud acheta la maison de ce dernier dans l'intention d'y établir la cure (voir *Grand-Rue 15*), mais dut la revendre en 1832 devant l'opposition du corps pastoral.

La décision de rebâtir entièrement la cure à son ancien emplacement ayant été prise en 1833, l'architecte Henri Perregaux présenta en décembre un projet reprenant le plan type qu'il venait de mettre en œuvre pour la cure du Mont-sur-Lausanne. Le Conseil d'Etat approuva alors ces plans, sous réserve des prochaines disponibilités financières. L'affaire ne fut reprise qu'en décembre 1836, avec l'option de vendre le domaine agricole de la cure afin d'éviter la construction d'un rural. L'inspecteur des bâtiments Achille de La Harpe examina avec Perregaux la réduction du premier projet. La variante n° 2, présentée le 11 février, fit ensuite l'objet de plans détaillés et d'un devis qui furent adoptés le 24 mai 1837. En octobre, Perregaux, qui prévoyait de réutiliser une partie des anciens matériaux, prit contact avec la commune pour l'exploitation des carrières. En 1838-1839, il dirigea lui-même les travaux, confiés au maçon Joseph Baud, au charpentier Frédéric



235

FIG. 235 Lucens. Chemin de la Cure 2, cure réformée de 1837, par Henri Perregaux, vue du sud. Photo Claude Bornand, 1985.

BADOUX, au ferblantier SCHITTENHELM, au plâtrier JEAN ZALI, aux menuisiers SOMMERER frères, au serrurier DIEDEY, et au poêlier PHILIPPE GREC[49].

Transformations modernes. 1933 : rénovation. – 1949 : création d'une chambre dans le comble avec transformation de la lucarne. – 1974 : restauration[50]. – 2007 : réfection des façades et de la toiture[51].

Description. La première cure, considérée comme neuve lors des tractations pour l'achat du bâtiment en 1711, consistait en une maison paysanne dont le logement avait été agrandi, probablement peu avant cette date, par l'adjonction d'un pignon transversal orienté au sud **FIG. 234**[52]. Elle semble avoir été construite en partie en colombages[53], avec une toiture couverte de tavillons encore à la fin du XVIII^e siècle[54]. Il en subsiste l'un des fourneaux en catelles, probablement de 1766, remonté dans la cure actuelle[55].

La cure de 1837, bien que privée de son domaine et de dépendances rurales, occupe avec son jardin un vaste espace en bordure septentrionale de la localité **FIG. 235**. L'ampleur du volume, la simplicité des lignes – exclusivement droites – et la sobriété de la modénature confèrent à cette construction une grande distinction.

L'intérieur comprenait, conformément au programme défini à l'époque pour l'ensemble des cures[56], une salle de catéchisme au rez-de-chaussée inférieur et un logement de six pièces, toutes chauffées par le moyen de trois poêles et trois cheminées. Contre la façade principale se trouvaient la « chambre de compagnie » et la salle à manger, ainsi que trois chambres à coucher à l'étage. L'arrière était réservé à la cuisine, surmontée du cabinet d'étude, et à l'escalier rampe-sur-rampe à deux volées, occupant l'angle nord-est avec un garde-manger situé sous la chambre de domestique. Pour des raisons d'hygiène, les latrines, accessibles par une courte galerie, restaient à l'extérieur du logement.

La distribution actuelle correspond encore aux plans de construction. De nombreux éléments de l'aménagement de 1837 sont conservés : les portes à panneaux rectangulaires, un poêle en catelles blanches, trois manteaux de cheminées rectilignes en noyer, celui du rez-de-chaussée surmonté d'un trumeau à pilastres doriques cannelés, et même la cheminée de la cuisine, entièrement en pierre. Dans les combles se voit une charpente à fermes cintrées à la Philibert Delorme[57].

Conçue comme une réduction de la cure du Mont-sur-Lausanne, celle de Lucens était destinée à servir de modèle de la manière dont le gouvernement vaudois entendait « loger convenablement un pasteur en faisant le moins de dépense possible »[58]. Le standard en vigueur restait néanmoins très élevé par rapport aux habitations de la bourgeoisie locale, avec six pièces chauffées et de nombreuses dépendances. Mis à part le cas de la cure contemporaine d'Yvorne, ce modèle n'eut pas l'occasion de se répandre, la crise politique de 1845 et la création de l'Eglise libre ayant freiné considérablement la construction de cures[59].

Une distribution commode, l'absence de luxe, des « ouvrages [...] propres, simples et solides », telles étaient les principales qualités relevées dans le rapport d'expertise de 1840[60]. Si l'on y ajoute l'harmonie des lignes et l'équilibre des proportions, chers au néoclassicisme, on obtient les principales caractéristiques des très nombreux édifices construits par HENRI PERREGAUX dans la première moitié du XIX^e siècle[61]. A Lucens, ce style se retrouve au collège de 1842, du même auteur.

La chapelle de l'Eglise libre, route de Moudon 11 [2]

La petite paroisse de l'Eglise libre fondée en 1849 comprenait les villages de Lucens, Lovatens, Villars-Bramard et Dompierre. Elle avait originellement son centre à Lovatens (voir p. 305). Lors d'une vacance du poste, le Conseil synodal préconisa, en 1893, d'établir le pasteur intérimaire à Lucens, vu l'accroissement de la population dans cette localité. On fit appel au pasteur Paul Robert, précédemment à Vallorbe, qui entra en fonction en octobre 1894. C'est lui sans doute qui donna l'impulsion pour la construction d'un nouveau lieu

de culte. Une « Société immobilière de la Chapelle de Lucens » fit l'acquisition d'un pré en bordure de la route de Moudon et mena les travaux dont on ignore tout, sauf la date d'inauguration, le 25 août 1895. Ce n'est qu'en 1902 que le menuisier Leuba posa une boiserie au pied des parois intérieures. Après la fusion, en 1966, avec l'Eglise nationale, l'édifice fut vendu à la commune qui l'aménagea en chapelle funéraire en 1986[62].

Le bâtiment de plan rectangulaire, cantonné de quatre frêles contreforts, prend jour par trois grandes fenêtres en plein cintre aménagées dans chacun des murs gouttereaux. Tous les percements, en ciment, ont un chambranle en harpe creusé d'un cavet. La porte d'entrée a conservé, sur ses quatre panneaux vitrés, une ferronnerie évoquant un remplage à deux lancettes. Les découpes chantournées des chevrons et des bras de force soutenant l'avant-toit, de même que le porche sur poteaux de bois, ajoutent à cette architecture d'inspiration néo-romane une touche régionaliste. Une croix, en ciment, semble-t-il, chevauchait le faîte au-dessus de l'entrée[63]. La toiture à deux pans repose sur une charpente de conception originale, à entraits obliques, dont une ferme se voyait aussi à l'extérieur du pignon arrière. Avant la création des chambres funéraires, cette charpente apparente devait constituer le principal ornement de l'intérieur. Les entraits obliques entrecroisés étaient maintenus, à leur intersection, par un poinçon pendant à extrémité décorée. Il subsiste quelques éléments du soubassement à hauteur d'appui, composé de panneaux rectangulaires en bois naturel.

Par son volume général, son léger porche de bois et sa charpente apparente caractéristique d'une influence anglaise, la chapelle de Lucens pourrait être rapprochée d'autres œuvres des principaux créateurs des lieux de cultes « libristes » aux alentours de 1900, Jules Verrey (1822-1896) et son fils Henri (1852-1928). La chapelle de Vallorbe, de 1886, que le pasteur Robert connaissait bien, pourrait avoir servi de modèle[64].

L'église catholique Notre-Dame, rue de Champ-Min 1 [3]

La communauté catholique de Lucens, qui s'était constituée dans la seconde moitié du XIXe siècle, eut pour premier lieu de culte, dès 1905 environ, le galetas de la propriété Cruchon (voir *Route d'Oulens 8*)[65]. En 1911, la « Société des intérêts catholiques dans les districts de Moudon et Oron » fit l'acquisition d'un terrain à Champ-Min dans le but d'y élever une chapelle, mais le projet n'eut pas de suite immédiate[66]. La congrégation se réunit dès 1921 au château, où Alphonse Haefliger avait aménagé en chapelle la cave du corps de logis du donjon[67], agrémentée d'un mobilier acheté semble-t-il à la paroisse de Promasens (FR) **fig. 175**[68]. La communauté se retira vers 1935 dans un atelier désaffecté, en emportant une partie de l'aménagement liturgique offert par Haefliger[69]. En 1953, elle fit poser sur le terrain acquis en 1911 une baraque de bois provenant d'une industrie fribourgeoise[70]. Cette communauté fut érigée en 1955 en rectorat, comprenant également Curtilles, Chesalles, Sarzens, Neyruz, Villars-le-Comte, Oulens et Bussy-sur-Moudon. La chapelle Notre-Dame actuelle, avec cure et locaux paroissiaux attenants, fut construite entre 1962 et 1965 sur des plans de l'architecte Jean Widmer, de Lucens (maçonnerie : Sabattini et fils, de Lucens ; menuiserie : André Froidevaux, de Lucens, et Michel Perisset, d'Estavayer ; serrurerie : Philippe Steck, de Moudon ; vitraux : Herbert Fleckner, de Fribourg, sur des dessins de Yoki ; bas-relief extérieur offert par le Dr O[rphée ?] Christev, de Genève, en 1968 ; cloche de 1965 par H. Rüetschi)[71].

L'église de 1962-1965 abrite quatre statues de bois plus anciennes : une Vierge et un saint Jean faisant autrefois partie d'un même Calvaire, un Christ en croix du milieu du XVIIe siècle, de provenance inconnue et acheté sans doute vers 1962 pour compléter la composition[72], et enfin une Vierge immaculée datant probablement de la fin du XIXe ou du début du XXe siècle[73].

Les figures de la Vierge et de saint Jean (75 × 25 cm env.), originaires vraisemblablement de la paroisse de Promasens, comme on l'a vu, ornaient la chapelle aménagée au château en 1921, avant d'être transférées dans la chapelle provisoire de 1953[74], puis dans l'église actuelle **fig. 236, 237**. Elles furent repeintes, ou du moins traitées chimiquement à la fin des années 1950, et classées MH en 1960[75]. Malgré une composante gothique encore assez marquée, elles semblent se rattacher plutôt à la production fribourgeoise de la fin du XVIe ou du début du XVIIe siècle[76].

La paroisse possédait également un retable baroque, classé en 1960, provenant aussi de la chapelle du château et déposé aujourd'hui au MCAH. Le bâti flanqué de colonnes, peint originellement en faux marbre, daté au dos 1702, s'inscrit dans la lignée des retables de l'atelier des frères Reyff (120 × 34 cm, h. 140 cm)[77]. D'après la photo ancienne de la chapelle du château, le couronnement en plein cintre s'inscrivait dans un fronton en ailerons, le tout surmonté d'un petit tableau à cadre ovale sculpté et doré. La peinture représentant la Circoncision est sans doute contemporaine du bâti (60 × 95 cm) **fig. 238**.

FIG. 236, 237 **Lucens. Rue de Champ-Min, église catholique Notre-Dame. Statues de saint Jean et de la Vierge provenant peut-être de l'église de Promasens (FR), fin du XVI^e ou début du XVII^e siècle. Photo Claude Bornand, 2009.**

FIG. 238 **Lucens. Retable de 1702 qui décorait la chapelle catholique aménagée au château en 1921. Montage photo montrant la toile et le cadre de menuiserie, démonté, dont la restauration a été interrompue. Photo Rémy Gindroz, 2011.**



236



237



238

Les édifices et aménagements publics

Introduction

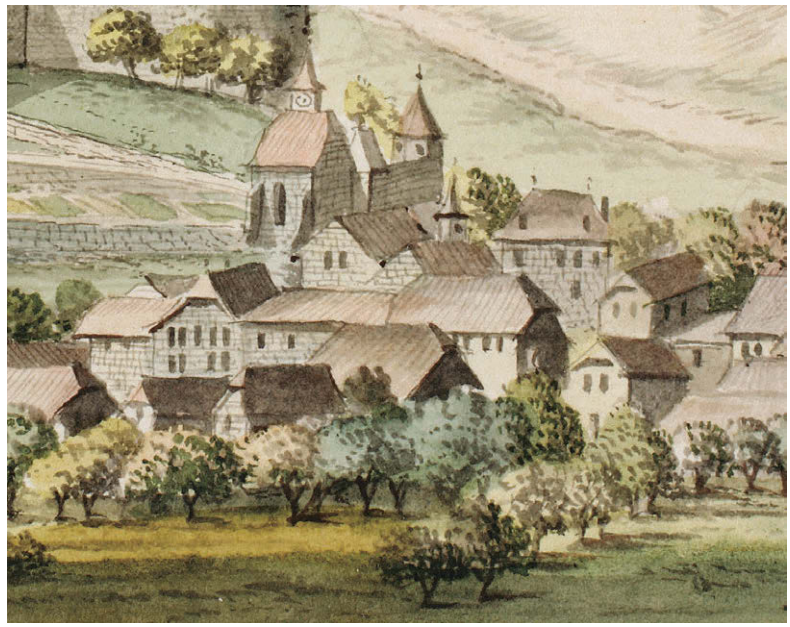
Diverses instances étaient responsables de l'entretien des bâtiments et aménagements publics. Hors de l'enceinte du bourg de château, l'évêque était propriétaire, de manière plus ou moins directe, du moulin des Vaux et du four banal, ce dernier situé tout d'abord au « ressat », puis au pied du bourg[78]. Plus tard, le gouvernement bernois fit aménager en greniers ou en dépendances rurales divers édifices d'origine privée, ainsi la maison Bel entre 1625 et 1665[79], l'ancienne maison de Villarzel devenue dès 1651 le « grenier Viret » et, depuis 1665-1684, les bâtiments du bailli Vincenz Wagner (voir *Rue des Greniers 10-12*, *Place de la Belle-Maison 2* et *1-5*).

Les propriétés aujourd'hui communales dépendaient, sous l'Ancien Régime, soit de l'hôpital, soit de la bourgeoisie (ou « commune » au sens restreint du terme), soit de la « terre » ou « grande communauté », c'est-à-dire des douze communes formant la châtellenie de Lucens (voir *Aperçu historique*).

Cette « grande communauté » assumait à l'origine la majeure partie des charges, incluant l'entretien des fortifications (voir plus haut *Le château*), des chemins et des ponts, mais aussi de l'horloge, des fontaines, de la halle et de la boucherie. Ces obligations étaient liées au droit de percevoir un impôt sur le vin *(ohmgeld)* concédé définitivement par l'évêque en 1450[80]. La situation ne se modifia qu'en 1697, lorsque le gouvernement bernois transféra à la fois la perception de l'impôt et les charges d'entretien à la seule commune de Lucens, excepté pour la maison du tirage et l'éventuelle reconstruction à neuf du grand pont sur la Broye[81].

L'institution de l'hôpital entretenait sa chapelle et ses diverses maisons. Elle fut responsable en outre de l'école durant toute l'époque bernoise, ainsi que, durant quelques années, du second four banal construit sur son jardin en 1542[82].

La commune, dotée d'un Conseil particulier dès 1555, était propriétaire de la maison de ville et de ses dépendances depuis 1590[83]. Au XVII[e] siècle s'ajoutèrent un pressoir construit en 1636[84], ainsi qu'une maison pour le berger mentionnée entre 1663 et 1702[85]. Comme signalé plus haut, elle reprit dès 1697 les charges assumées jusque-là par la châtellenie. Au début de l'ère cantonale, elle devint responsable aussi de l'école. Dès lors, ses propriétés, regroupées en majeure partie autour de la place de la fontaine **FIG. 239**, restèrent peu nombreuses. Outre les édifices étudiés ci-dessous (Hôtel de Ville, collège, boucherie), il subsiste un petit bâtiment couvert d'un toit Mansart près de la Cerjaule à la rue du Marché, construit comme buanderie communale en 1826 par le charpentier FRÉDÉRIC BADOUX et par les maçons ANTOINE STEURER et DANIEL VULLIETY[86].

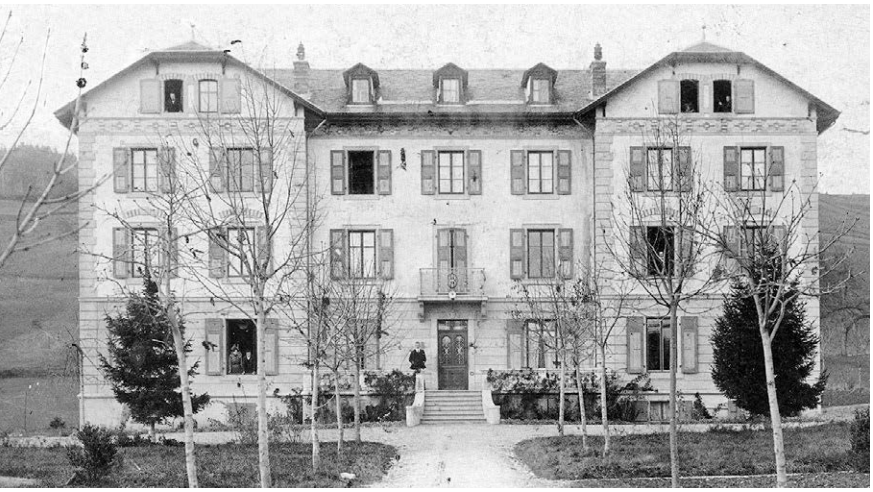


239

FIG. 239 Lucens. Vue générale depuis le sud-est entre 1713 et 1746, détail. Autour de la place de la fontaine se regroupent les édifices publics et les maisons de notables. Au centre, le bâtiment à clocheton correspond probablement à l'ancienne chapelle de l'hôpital. A sa droite, la maison de Villarzel avec son toit à quatre pans. En dessous, la maison de ville, protégée par un grand toit à demi-croupes et reliée à la maison du châtelain Ballif (rue des Greniers 2) par des dépendances rurales plus basses. MHB, coll. Albrecht Kauw, inventaire n° 26109 / Photo Stefan Rebsamen (Musée d'Histoire de Berne).

Les ponts constituent une catégorie à part, à laquelle les diverses collectivités publiques consacrèrent des sommes considérables. Le grand pont sur la Broye, entretenu par la châtellenie puis par l'Etat de Vaud, présente encore une indéniable valeur monumentale (voir p. 210). Il existait en outre, en amont de la place d'armes de Pra-la-Mort, un pont léger en bois, remplacé en 1876-1877 par un « pont à chars » métallique, emporté déjà en 1889[87]. En bordure de la localité, deux ponts de bois franchissaient la Cerjaule au début du XVI[e] siècle[88]. Le plus important d'entre eux, sur la route de Moudon, fut reconstruit en maçonnerie en 1635, élargi en 1753[89] et à nouveau en 1846 sur des plans de l'entrepreneur JEAN BADOUX, de Moudon[90]. L'autre, à l'entrée du quartier des Vaux, desservait la route montant à Bussy ; bâti en maçonnerie en 1636, puis en bois, il fut remplacé en 1873 par une voûte de pierre (projet de LOUIS DÉGLON), et enfin en 1903 par un ouvrage métallique[91]. Ce n'est qu'en 1819 que l'on ajouta un troisième pont, sans doute celui qui existe encore en partie, entre les deux premiers, à la hauteur de l'actuelle avenue Louis-Edouard-Junod[92].

Parmi les autres édifices liés au trafic, signalons la modeste gare élevée en 1876 conformément au plan de situation de septembre 1875 et aux plans types fournis par JULES LINDENMEYER pour la ligne de la Broye[93].



240

FIG. 240 **Lucens. Avenue de la Vignette 10, institut Bitterlin, photographié peu après sa construction en 1893. Vue depuis la route de Moudon. Coll. Sonnard.**

Pour assurer l'accueil de ses hôtes de passage et le délassement de ses concitoyens, la commune disposait de plusieurs établissements publics. Aux côtés de la maison de ville, servant d'auberge dès son origine, seule la Couronne présentait un certain intérêt historique et architectural[94]. Ce logis, éclairé à l'étage par deux fenêtres à meneau, s'élevait au débouché nord du pont sur la Cerjaule. Il a fait place à un parking et son enseigne a été transférée Grand-Rue 1.

Dans le domaine de l'accueil, Lucens possédait des établissements d'un type particulier puisqu'ils assumaient essentiellement une tâche d'enseignement. En plus du pensionnat ou institut installé au château depuis 1879, celui fondé vers 1892 par Jules, fils du pierriste Sébastien Bitterlin, connut un rapide essor. Il occupa un grand bâtiment construit à l'entrée de la localité en 1893-1894, peut-être sur des plans de l'architecte fribourgeois LÉON HERTLING (1867-1948) **FIG. 240**. Cet immeuble fut agrandi à deux reprises, en 1904 et 1911, avant de trouver sa forme actuelle (av. de la Vignette 10)[95].

Enfin, dans la catégorie des constructions paramilitaires, la « maison du tirage », construite en 1581 sous la direction du châtelain François de Villarzel, se voit encore sur les plans de 1674 en bordure nord de la localité[96]. C'est à l'opposé, aux Champs-de-Barre, que les Sociétés de tir et de gymnastique firent édifier en 1887 le stand actuel, qui servait également de casino[97].

Pour l'approvisionnement en eau, la localité disposait de sept fontaines au début du XIXe siècle **FIG. 231, 232**. A part celle de la place, les plus anciennes se trouvaient à la Grand-Rue et à la route de Villeneuve[98]. Celle située en face de l'auberge de la Couronne reçut en 1832 un bassin et une chèvre pyramidale fournis par le carrier JEAN-DANIEL BADOUX, de Cremin[99]. L'extension de la localité vers le nord nécessita la création de deux nouveaux points d'eau, à La Boutaz en 1839 et à La Gravaire en 1877, alimentés par la mine de L'Essert[100]. Le quartier de la gare n'eut sa fontaine qu'en 1893. De cette époque également subsiste un bassin de ciment portant les armoiries de Lucens et la date de 1892, à la route d'Yvonand, exécuté par les entrepreneurs PROTTI et ZARETTI, de Curtilles[101]. L'électricité fut installée en 1896 et l'eau courante à domicile en 1905[102].

L'hôpital bourgeoisial et sa chapelle (disparus) [4] [5]

L'hôpital bourgeoisial. L'institution de l'hôpital est attestée, sous le vocable de Saint-Antoine, dès 1351-1352; elle était dédiée plus précisément aux saints Antoine de Vienne et Eloi, ainsi qu'à sainte Menne[103]. Elle possédait une maison au « ressat » du château, qu'elle avait acquise entre 1346 et 1365 et qu'elle répara encore au milieu du XVe siècle[104]. Une autre maison se trouvait en 1365 déjà hors les murs, « sur les pâturages »[105]. C'est peut-être pour sa construction qu'il est fait un don en 1360 à la « fabrique » de l'hôpital[106]. En 1454-1455, cette propriété se composait de deux bâtiments contigus, le plus petit, au nord, étant alors réédifié par les maçons PIERRE et ANTOINE GUILLON, de Neyruz[107].

D'après les reconnaissances de 1457, l'hôpital occupait la tête nord-est de l'îlot situé en bas de la place[108]. Il atteignit son extension définitive après achat de la maison voisine au sud-ouest en 1466[109]. Ce bâtiment **[4]**, qui servait aussi de lieu de réunion pour les assemblées communales, du moins au début de l'époque bernoise, fut vendu à la bourgeoisie en 1590 (voir *La première maison de ville*).

L'hôpital se déplaça à ce moment-là dans le quartier des Vaux, où plusieurs bâtiments privés avaient été acquis depuis 1585 le long de la Cerjaule[110]. En 1589, sous la direction du châtelain François de Villarzel, une maison neuve (no 42 du plan de 1824 **FIG. 231**) fut construite par le maçon JACQUES DU PASQUIER, qui travaillait alors au château de Lucens[111]. L'édifice destiné à loger les pauvres bourgeois était en mauvais état au début du XIXe siècle. Après un ultime projet de le réparer, en 1892, il fut démoli en 1902[112].

Le bâtiment couvert d'une ample toiture à demi-croupes, ponctuée de deux grands pommeaux, ne possédait qu'un niveau de maçonnerie, légèrement surélevé par rapport à la ruelle menant aux moulins[113]. Sa façade pignon tournée au sud-est s'ouvrait par de petites fenêtres chanfreinées typiques de la fin du XVIe siècle.

La chapelle. La chapelle de l'hôpital, mentionnée déjà vers 1365 « hors les murs de Lucens », occupait l'emplacement du futur collège de 1772 [5] (n° 10 **fig. 230, 232, 239**). Les plans cadastraux de 1674 la représentent de forme rectangulaire, en saillie par rapport à l'actuelle rue des Greniers et dégagée sur quatre côtés, mais elle avoisinait originellement une propriété privée au nord-est[114]. Elle accueillait cinq messes hebdomadaires. Les bourgeois et la communauté de Lucens détenaient le droit de patronage[115]. Les comptes, très lacunaires, de l'hôpital font état de réparations à la toiture de l'« église de l'hôpital » entre 1445 et 1448. En 1451-1452, le maçon Antoine Tyébauz posa une fenêtre de molasse taillée au-dessus de l'autel, garnie d'une verrière[116].

C'est sans doute sur cette chapelle que se trouvait la cloche de l'hôpital citée dès 1427[117]. C'est là du moins que se trouvait l'horloge entretenue aux frais de la châtellenie – certainement celle achetée à la commune d'Orbe en 1459 – et accompagnée de deux cloches dès avant 1576[118]. Ce clocher, qui doit avoir été la principale raison du maintien de la chapelle après la Réforme, fut démoli ou du moins désaffecté en 1696. On remonta le beffroi, l'horloge et l'une des cloches sur la chapelle Sainte-Agnès, tandis que la plus petite cloche trouvait place dans le clocheton de la halle[119]. En 1699, la bourgeoisie acquit le bâtiment et l'utilisa comme écurie pour la maison de ville[120]. En 1772, elle l'échangea à nouveau avec l'hôpital dans le but de le transformer en école (voir *Le collège*)[121].

La première maison de ville, rue de l'Hôtel-de-Ville 1 (disparue) [4]

En 1555, les « nobles et bourgeois de la ville et communauté de Lucens » obtinrent de LL.EE. de pouvoir créer un Conseil de douze membres qui tiendrait ses séances hebdomadaires en leur maison de ville. Il s'agissait sans doute de la maison de l'hôpital, dans la grande salle de laquelle la communauté tenait ses assemblées[122]. En 1590, l'hôpital, qui venait de construire un nouveau bâtiment dans le quartier des Vaux, vendit l'ancien édifice à la commune, avec le jardin situé à proximité (n^{os} 22 et 115 du plan de 1824 **fig. 232**). La maison formait l'extrémité nord-est de l'îlot occupé pour le reste par la propriété du notaire Jean Centlivres, constituée elle-même de deux parcelles perpendiculaires (voir *Rue des Greniers 2*). Après quelques réparations, l'édifice fut loué dès 1592 pour y tenir logis[123].

En 1621, la commune acheta aux fils de François Berthex, successeurs de Jean Centlivres, les dépendances rurales qui se trouvaient enclavées au milieu de l'îlot. S'ensuivirent, en 1635, des travaux importants[124]. De nouvelles transactions avec la propriété voisine eurent lieu en 1707 et 1747[125]. En 1772, la maison de ville abritait encore, comme à l'origine, les locaux de l'école situés au niveau inférieur de l'angle oriental. L'hôpital, qui en était resté propriétaire, céda sa part à la commune, en échange de son ancienne chapelle (voir *Le collège*). Entre 1792 et 1824, la commune fit l'acquisition du bâtiment nord-ouest de l'îlot (n° 21 du plan de 1824 **fig. 232**) pour servir de grange[126].

En 1829, une chambre d'arrêt fut installée dans le comble, selon un plan de l'architecte Henri Perregaux[127]. En 1834, c'est un projet du charpentier Frédéric Badoux qui fut mis en œuvre pour la reconstruction partielle de l'édifice, comprenant surtout la transformation de la façade sud-est où devait se trouver la nouvelle entrée[128]. En 1842, l'on procéda à la démolition du bâtiment nord-ouest[129].

L'Hôtel de Ville de 1844, rue de l'Hôtel-de-Ville 1 [4]

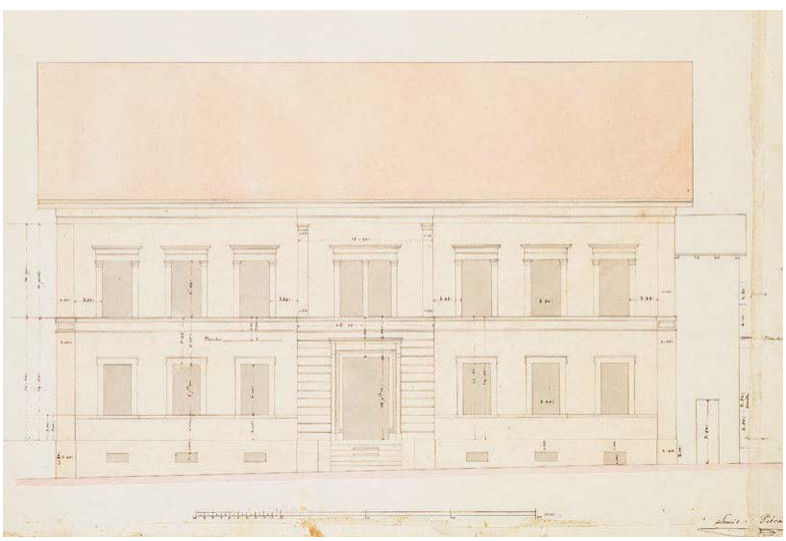
L'Hôtel de Ville construit entièrement à neuf en 1844-1845 assumait jusqu'en 2011 les mêmes fonctions que la maison de commune précédente, mêlant locaux administratifs et auberge. Les plans de l'édifice, signés par le jeune architecte Louis-Emmanuel Piccard, semblent étroitement influencés par l'œuvre de Louis Wenger, qui supervisa les travaux. Cette réalisation se démarque, par le décor original de ses façades, des autres hôtels de villes contemporains.

Historique

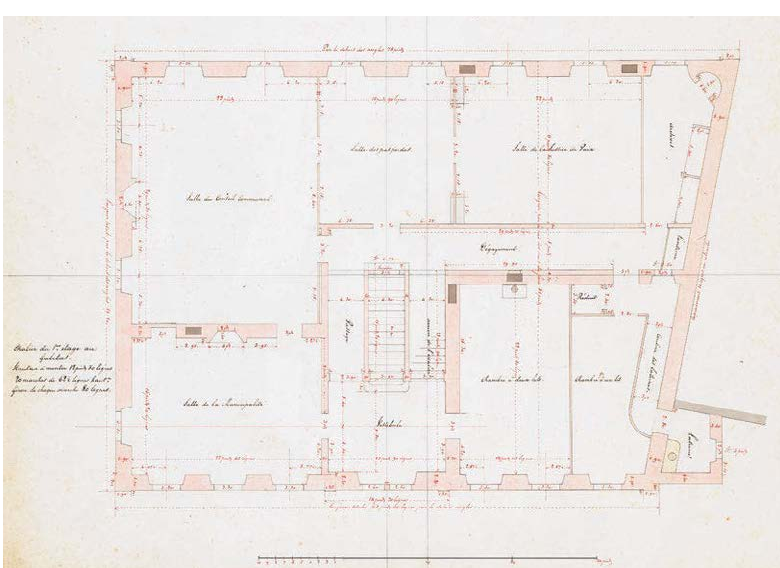
Dans la nuit du 18 au 19 janvier 1843, le feu ravagea la maison de ville ainsi que la grange d'Abraham Viret contiguë au sud-ouest, précipitant les projets de reconstruction envisagés depuis plusieurs années. En mai, le Conseil communal définit un programme pour l'édification d'un nouvel hôtel de ville, incluant, comme le précédent, une auberge à l'enseigne du Soleil[130]. Il chargea le maçon David Huguenin, de Moudon, et le charpentier Frédéric Badoux de dresser chacun un croquis, qui fut soumis au mois de juillet à un « architecte entendu », Louis-Emmanuel Piccard (1818-1879), de Lausanne. Ayant examiné les lieux, celui-ci présenta, le 28 juillet 1843, des esquisses en cinq feuilles, auxquelles on apporta immédiatement quelques changements mineurs. Les plans proprement dits parvinrent le 16 novembre. Le 8 décembre 1843, le Conseil communal adopta ce projet, tout en demandant de transférer les latrines,



241



242



243

prévues tout d'abord à l'angle intérieur sud, dans une annexe appuyée à l'angle occidental[131].

C'est au moment de jalonner le terrain, en janvier 1844, que l'on constata que le bâtiment serait trop grand, qu'il empêcherait d'élargir la route et masquerait le collège récemment construit de l'autre côté de la place. On demanda à l'architecte de conserver la disposition antérieure, tout en réduisant les pièces de manière à diminuer la longueur d'environ 1,50 m. Piccard étant absent, c'est l'architecte Louis Wenger, occupé alors à contrôler les comptes du collège, qui prit la responsabilité d'adapter les plans et de dresser le cahier des charges. Le Conseil adopta ce projet le 28 mars 1844[132].

Les travaux furent adjugés à des artisans de la région : la charpente à David Michod et les planchers à Jean Badoux, de Lucens, la menuiserie à Aimé-Samuel Clot, de Curtilles, les poêles à Louis Pilloud, de Payerne, la gypserie à Baptiste Bertolini, la ferblanterie à Jean-Jacques Barraud, la grosse serrurerie à François Buenzod, la fine serrurerie à Charles Aeberly, tous de Moudon. Pour la maçonnerie, on prit tout d'abord des renseignements sur Henri Weibel, de Lausanne. Ce n'est qu'après le début des travaux, le 20 juin, que l'on conclut avec David Huguenin une convention qui nécessita ensuite plusieurs avenants. En février 1845, Huguenin obtint de confier la fin des ouvrages à Jacob Vetter. Le cahier des charges du 23 mars 1844 avait prévu l'emploi de grès dur de Cremin et de molasse de la carrière de La Rollaz à Moudon – ou d'une molasse de qualité équivalente – pour la taille de l'extérieur ; les quartiers devaient être posés avec des joints cimentés en mastic de Dihl et laissés découverts et propres, sans couleur. A la fin des travaux, le maçon ayant utilisé de la molasse de La Rollaz pour les parties inférieures et de la pierre extraite de la carrière des Vaux à Lucens pour le reste, Wenger conseilla d'harmoniser les façades en passant une couche de peinture à l'huile.

En cours de travaux, on décida de renoncer à aménager le local d'archives. La Municipalité autorisa David Michod à modifier quelque peu la structure intérieure de la charpente. En revanche, la demande du Conseil communal d'établir deux demi-croupes sur les pignons fut écartée, les architectes estimant ce motif de mauvais goût[133]. L'hôtel du Soleil fut signalé, sur les deux faces principales, par une planche ornée de lettres d'or par le peintre [Charles ?] Wenger, de Lausanne. L'expertise des travaux et l'établissement des comptes furent effectués en octobre et novembre 1845 par Louis Wenger[134].

En 1890, le corps de garde des milices et le corridor d'entrée du rez-de-chaussée inférieur firent place à une nouvelle salle de café ; c'est peut-être de cette époque que date l'enseigne pendante actuelle[135]. Les transformations les plus importantes eurent lieu en 1949 et surtout en 1973 : rénovation des façades, suppression du niveau supérieur de la cage d'escalier, nouvel accès au comble (arch. Jean Widmer, de Lucens)[136]. La construction d'un nouvel hôtel de ville en 2011 à la place de la Couronne (arch. Glatz & Delachaux, Nyon) entraîna la vente et la réaffectation de l'édifice en appartements.

Description

Depuis les esquisses, non conservées, de juillet 1843, le projet de Louis-Emmanuel Piccard n'a subi que peu de modifications[137]. Les plans de novembre 1843, dont deux folios sont signés de sa main, montrent déjà les caractéristiques stylistiques de ceux qui furent remaniés par Louis Wenger en mars 1844 et qui servirent de base pour la construction **fig. 242, 243**.

L'édifice, implanté dans la pente, présente deux niveaux du côté de la place et trois à l'opposé. L'extérieur, sobre dans ses lignes générales, fait preuve d'une originalité certaine dans ses motifs décoratifs **fig. 241**. Mise à part la façade sud-ouest, anciennement mitoyenne et restée aveugle, toutes sont percées de fenêtres rectangulaires équidistantes reposant sur un cordon. Pour accentuer l'importance de l'étage, qui abritait les salles officielles, les baies supérieures sont flanquées de pilastres toscans supportant un entablement. Celles du rez-de-chaussée supérieur sont couronnées plus simplement d'un larmier. Au rez-de-chaussée inférieur, au sud-est, des linteaux en bâtière surmontent les baies moins régulières des locaux utilitaires.

Selon le programme d'origine, l'édifice comprenait au rez-de-chaussée inférieur deux caves voûtées, deux corps de garde et les dépendances rurales de l'auberge, le tout transformé en café dès 1890. Le rez-de-chaussée supérieur était affecté au logis, composé d'une salle à boire chauffée par un poêle et d'une grande salle des fêtes ; une cuisine et diverses chambres à l'usage de l'aubergiste ou des voyageurs se partageaient la moitié sud-ouest. A part deux chambres à coucher situées au-dessus de ces dernières, l'étage était entièrement réservé à l'administration **fig. 243**. Avant les grosses transformations de 1973, toutes les circulations verticales se faisaient par la même cage d'escalier axiale. Les montées et les paliers débouchaient, par l'intermédiaire de trois arcades, sur deux vestibules superposés s'ouvrant dans l'avant-corps nord-ouest.

Le décor intérieur, très simple, comportait trois chambranles de cheminées de pierre, trois fourneaux en faïence blanche à base et corniche moulurées reposant sur des « socles en biscuit »[138], ainsi qu'un fourneau de molasse dans l'appartement de l'aubergiste[139]. Un écusson vaudois et un soleil en plâtre agrémentaient la salle du Conseil[140]. Une des parois des prisons qui occupaient le comble du côté nord-est, en colombage, se trouve aujourd'hui probablement à la ruelle de l'Helvétia 4.

Appréciation

L'Hôtel de Ville de Lucens échappe à la typologie dominante du deuxième quart du XIX[e] siècle, particulièrement illustrée par les réalisations d'Henri Perregaux[141]. Il présente plusieurs particularités qui le rattachent plutôt à l'œuvre de Louis Wenger, notamment le motif des édicules toscans encadrant les baies de l'étage, les tables en creux ornant l'intersection des chaînes d'angle et des cordons et les vestibules à arcades[142]. L'intervention de Wenger, dès janvier 1844, pour pallier l'absence de Piccard, ainsi que le jeune âge de ce dernier en 1843 (25 ans), laissent penser que Piccard a conçu son projet sous l'influence directe de Wenger, voire sous sa conduite. Toutefois, le cahier des charges de mars 1844 et le document commémoratif ne manquent pas d'attribuer les plans à Piccard dont on ne connaît pas, pour l'instant, d'œuvres comparables dans la suite de sa carrière[143].

Documentation

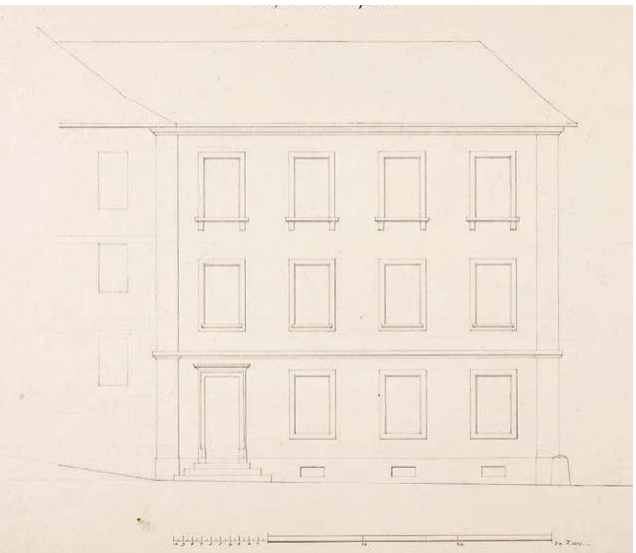
Plans et vues

Plans. « Maison de ville de Lucens », par Louis-Emmanuel Piccard, [novembre 1843], cartable de plans reliés, éch. 1:50, encre et lavis, 65 × 47 cm : plans des fondations, du demi-souterrain, du rez-de-chaussée (sig. E[l] Piccard, arch., avec retombe postérieure [déc. 1843] montrant le déplacement des latrines à l'angle ouest), et du 1[er] étage, façade sur la place (sig. E[l] Piccard, arch. **fig. 242**), façade à l'orient, façade latérale, coupe en largeur, coupe en longueur, poutraisons, détails divers (ACL, I 13/1). – « Maison de ville de Lucens », projet de Louis-Emmanuel Piccard remanié par Louis Wenger, [mars 1844], cartable de plans anciennement reliés, s. n., éch. 1:50, encre et lavis, 60 × 46 cm : plans des fondations, du demi-souterrain, du rez-de-chaussée et du 1[er] étage **fig. 243**, façade principale, façade à l'orient, façade latérale, coupe sur la largeur, coupe sur la longueur de la charpente, plans des poutraisons, élévation des vestibules, détails divers (I 3).
Plans de transformation. Plans par Emile Jaquier, 1947-1949 (ACL, I 3), et par Jean Widmer, 1973 (I 8 ; ACV, AMH).

fig. 241 **Lucens. Hôtel de Ville construit en 1844. Vue depuis le nord. La toiture à deux pans, plus moderne que celle à demi-croupes souhaitée par les autorités communales, confère à l'ensemble une grande pureté de lignes. Les façades montrent en revanche un décor assez riche et original. La façade principale, au nord-ouest, se distingue par la présence d'un léger avant-corps, percé d'une fenêtre à meneau. La corniche en pierre de taille, lisse, se complète d'une frise de denticules en charpente. Photo Claude Bornand, 2006.**

fig. 242 **Lucens. Hôtel de Ville. Projet d'Emmanuel Piccard, novembre 1843. Façade principale au nord-ouest. ACL, I 13/1.**

fig. 243 **Lucens. Hôtel de Ville. Projet remanié par Louis Wenger, mars 1844. Plan du 1[er] étage. La salle de la municipalité et celle du conseil communal longent la façade latérale nord-est ; au-delà d'une salle des pas perdus commune se trouvaient la salle pour la Justice de Paix puis les archives. L'angle occidental était réservé à l'usage de l'aubergiste. ACL, I 3.**



244



245

FIG. 244 **Lucens. ECA 181, collège. Avant-projet d'Henri Perregaux et Achille de La Harpe, avril 1841. Façade sur la place. Ce premier projet prévoyait une élévation plus variée que la version définitive. Un cordon mouluré sépare le logement du rez-de-chaussée et les étages. Les baies du niveau supérieur sont mises en évidence par la présence de tablettes sur consoles. ACL, I 13/1.**

FIG. 245 **Lucens. Place de la fontaine, vers 1930. Vue depuis l'est. La partie gauche du collège, de 1772-1817, a conservé ses niveaux anciens. La partie droite, de 1842, a encore son clocher, disparu en 1975. Photo R. E. Chapallaz fils, Lausanne. Coll. Sonnard.**

Le collège, ECA 181 [5]

Historique. L'école créée en 1548, semble-t-il, à l'intention des enfants de toute la châtellenie se tenait à la maison de ville[144]. C'était encore le cas en 1666, lorsque l'on nomma, en plus des deux « régents », une institutrice pour s'occuper d'une « petite école »[145]. Des travaux eurent lieu peut-être en 1748. On fit du moins refondre alors la petite cloche de l'école par ANTOINE LIVREMONT, de Fribourg[146]. Le mélange des fonctions prit fin en 1772, dans le cadre d'un remaniement plus global des équipements collectifs. L'institution de l'hôpital céda à la bourgeoisie les locaux occupés par l'école à la maison de commune. En échange, l'hôpital reprit son ancienne chapelle, qu'il avait vendue à la bourgeoisie en 1699, pour l'affecter à l'enseignement. Cet édifice se situait en bas de la rue montant au Bourg, à l'angle des « greniers Viret » qui appartenaient au gouvernement bernois. L'hôpital s'engagea alors à terminer les travaux nécessaires pour y loger les deux régents. Bien que qualifiés de « réparations », ces ouvrages furent importants et se prolongèrent jusqu'en 1774. JEAN BRIOD se chargea de la charpente, et ABRAHAM VULLIETY de la maçonnerie[147]. En 1777, la commune construisit au nord-est du collège une longue annexe servant de hangar pour la pompe à feu, puis également de halles[148].

En 1817, le bâtiment fut surélevé dans le but d'y installer une classe suivant la méthode de l'enseignement mutuel (dite « de Lancaster »)[149]. Le maçon DANIEL VULLIETY, d'Oulens, construisit le niveau supérieur, avec des fenêtres identiques à celles d'en dessous, et PHILIPPE CLOT, de Curtilles, posa une nouvelle charpente[150].

Pour répondre aux exigences de la loi du 24 janvier 1834 sur l'école primaire, la Municipalité proposa tout d'abord de transformer l'ancien bâtiment. Celui-ci comprenait une unique classe pour une centaine d'enfants au niveau supérieur, un logement pour le régent au 1er étage, l'école des filles et le logement de la maîtresse au rez-de-chaussée. Selon les plans présentés en novembre 1834, ces derniers locaux devaient être remplacés par une classe d'enseignement mutuel destinée aux jeunes écoliers seulement et dirigée par un second régent[151]. Cette solution ne fut pas mise en œuvre[152].

Il fallut attendre jusqu'en décembre 1840 pour que la Municipalité soumette au Conseil communal des plans dressés par le charpentier FRÉDÉRIC BADOUX pour un nouveau bâtiment, soit près de l'ancien, soit sur la place de la Belle-Maison[153]. En mars, la commission chargée de les examiner demanda de faire venir l'architecte [HENRI] PERREGAUX. A la suite de sa visite, on décida d'élever la nouvelle construction sur la place des halles contiguë à l'ancien collège et de lui commander des plans dans ce sens. Celui-ci fournit le 24 avril l'avant-projet conservé, signé PERREGAUX ET DE LA HARPE FIG. 244[154]. En novembre, la commission et la Municipalité acceptèrent ce projet, précisant que le clocher ne renfermerait que les cloches de la commune et non l'horloge, qui devait rester sur la chapelle Sainte-Agnès[155]. Les plans d'exécution en 29 feuilles, du 24 avril 1842, reçurent l'aval du Conseil en mai. En juin, la Municipalité porta son choix sur les soumissions du charpentier DAVID MICHOD, de Lucens, du maçon DAVID HUGUENIN, du « gypseur » et vernisseur [BAPTISTE] BERTOLINI,

du ferblantier [Jean-Jacques] Barraud, du serrurier [Charles] Aeberly et du menuisier [Samuel] Mottaz-Débaz, tous de Moudon. Après avoir envisagé d'exécuter toute la taille en grès dur de la commune, on décida d'utiliser de la molasse des carrières de La Rollaz à Moudon pour les façades, à l'exception des soubassements, et de la molasse de la commune pour les murs de refends. En août, l'ancien bâtiment donnant des signes de faiblesse, il fallut réparer sa façade principale. La charpente fut montée en octobre, puis Michod éleva le clocher revêtu de fer blanc. Pour le chauffage des deux salles d'en haut et de l'appartement du maître, plutôt que de poser des fourneaux métalliques, la commune préféra commander trois poêles blancs en faïence au potier [Louis] Pilloud, de Payerne. Les travaux furent reconnus en décembre 1843 par l'architecte Louis Wenger[156]. En janvier suivant, la cloche de l'école fut hissée dans le clocheton[157].

Depuis la fin du XIXe siècle, l'accroissement de la population nécessita l'achat et l'aménagement d'autres bâtiments : la « Maison Rouge » en 1888 (voir *Rue des Greniers 7*), puis le bâtiment de « récréation » de la fabrique Junod, devenu le collège des Vaux en 1912[158]. Après la construction du collège du Pré-au-Loup en 1971-1972 (arch. Emile Jaquier et Jean Widmer), le bâtiment primitif de la place, désaffecté, fut rénové à l'usage notamment du Conseil communal en 1975 (arch. Emile Jaquier)[159]. On procéda alors à la démolition du clocher et à une refonte complète de la partie de 1772, à l'intérieur et en façade, afin d'aligner ses niveaux sur ceux de 1842.

Description. Malgré la régularisation opérée en 1975, on distingue encore dans le bâtiment actuel les deux constructions d'époques différentes[160]. Au sud-ouest, le collège bâti en 1772 et surélevé en 1817 présente deux axes de fenêtres sur la place et cinq le long de la rue des Greniers. Il a conservé sa toiture à quatre pans, mais toutes ses baies sont modernes. Autrefois, le rez-de-chaussée était plus élevé d'un demi-étage ce qui correspond probablement au niveau de l'entrée principale qui devait se trouver logiquement sur la rue des Greniers **fig. 245**. Du côté de la place, les fenêtres des deux niveaux supérieurs s'ornaient de tablettes moulurées. Toutes semblent avoir eu un linteau en arc surbaissé. Un cordon à la hauteur des tablettes du 1er étage, ainsi que des chapiteaux, ornaient les chaînes d'angle à refends.

La partie de 1842 a conservé son élévation d'origine. Avec ses fenêtres rectangulaires à tablettes, sa porte d'entrée surmontée d'une corniche, ses chaînes d'angle lisses et ses bandeaux séparant les étages, elle est tout à fait représentative des autres collèges d'une certaine importance construits par Perregaux et de La Harpe depuis 1830 environ ; elle reproduit aussi les caractéristiques de la cure de Lucens, de cinq ans son aînée. En revanche, le clocher de plan carré qui chevauchait le faîte jusqu'en 1975 présentait des dimensions hors normes, s'expliquant peut-être par le fait qu'on avait envisagé à un certain moment d'y transférer l'horloge située à la chapelle Sainte-Agnès. La façade prévue par l'avant-projet de 1841 **fig. 244** suivait un schéma différent, que Perregaux appliqua l'année suivante, avec plus de monumentalité, au collège de Bière[161].

Rien n'a subsisté de l'aménagement intérieur d'origine. L'escalier, à deux volées et repos, se situait dans le vestibule longeant l'ancien collège. La charpente de 1842 est constituée de fermes cintrées à la Philibert Delorme[162]. L'une des deux caves voûtées abrite un pommeau d'étain provenant des halles de 1662 (voir p. 206) et la petite *cloche* du XIVe ou du début du XVe siècle qui se trouvait dans le clocheton de la boucherie jusqu'en 1993 (sol dièse 4, diam. 53 cm) ; inscription en onciales sur le cou : « + AVE : MARIA : GRACIA : PLENA : DOMINUS : TEQUMT : »[163] **fig. 36.c**.

Les halles et boucheries de la place, rue des Greniers 8 [6]

Historique. Le petit bâtiment communal de 1772 qui servit de boucherie jusqu'à la fin du XIXe siècle occupe l'emplacement de la halle médiévale et fait partie d'un îlot formé de trois entités étroitement imbriquées qui doivent être traitées comme un tout, même si l'une d'elles est depuis longtemps une maison privée. La halle construite « devant l'hôpital de Lucens » par le charpentier Antoine Baleyson en 1452-1453 occupait vers 1457 l'angle nord-ouest du petit îlot. Il s'agissait d'un couvert en charpente avec toiture en tavillons de chêne, peut-être terminée par une flèche *(umgleta)* et reposant sur une colonne de bois. C'est contre cette colonne que le serrurier Claude Tilliet, de Moudon, posa le collier du pilori en 1512-1513[164].

La halle avait pour voisine au sud la maison d'Aymonet Crespy, qui avait appartenu auparavant à l'hôpital[165]. En 1520, une boucherie vint s'ajouter à cet ensemble, dans l'angle nord-est **fig. 230**. Cet édifice, réalisé par le charpentier Maurice Vulliemoz et par les maçons Jean De Gros, de Curtilles, et Mermet Collomb, de Moudon, possédait au moins un mur pignon en maçonnerie[166].

Une reconstruction de la halle intervint en 1662, d'après l'inscription gravée sur un pommeau



246



247

FIG. 246 **Lucens. Rue des Greniers 8, bâtiment communal de 1772 abritant à l'origine boucherie, abattoir et local d'archives. La façade principale orientée au nord-ouest clôt la perspective de la rue des Greniers. Photo Claude Bornand, 2006.**

FIG. 247 **Lucens. Rue des Greniers 8. Ilot composé de l'ancienne boucherie de 1520 (tout à droite) englobée dans la maison contiguë lors de l'agrandissement de 1716. A gauche, la partie surélevée en 1890 pour créer un atelier d'horlogerie, avec son pignon garni de planches et de frises de bois découpé. Vue du sud vers 1930. Elysée.**

d'étain conservé dans la cave du collège, marqué du poinçon et des initiales I I M[167] (voir p. 458). En 1696, le clocheton de cette halle reçut une des cloches qui se trouvaient sur l'ancienne chapelle de l'hôpital[168].

En 1716, la maison sud ayant été acquise par Abraham Dubrit, de Moudon, nouveau curial et receveur du château, celui-ci obtint de la commune de transformer l'ensemble de l'îlot. On lui accorda d'agrandir son logement en direction du sud-est, en remplaçant ses escaliers par une nouvelle façade rejoignant celle de la boucherie, et de construire une chambre au-dessus de cette dernière, à condition de ne pas surcharger sa voûte et d'entretenir son nouveau toit. Cela impliqua également la création, par le maçon Abraham Montandon, d'une porte et d'une arcade pour la boucherie, ainsi que la reconstruction et la surélévation du mur mitoyen avec la halle[169].

En 1772, lors de la transformation de la chapelle de l'hôpital en collège, la commune décida de remplacer le couvert des halles par un nouveau bâtiment « en forme de pavillon » destiné à abriter un abattoir, une boucherie et des archives. Elle demanda au charpentier Jean Briod d'en dresser les devis, aussi bien de maçonnerie que de charpente. Ce dernier se chargea aussi de l'exécution, conjointement avec le maçon [Abraham] Vulliety. Les travaux se terminèrent par la construction du clocher en mars 1775[170].

Après la suppression des halles, on se contenta probablement de tenir le marché en plein air, sur la place de l'ancien jardin Viret acquis à cet effet en 1752[171]. Malgré la clause interdisant de construire sur ce terrain, la commune obtint du gouvernement bernois, en 1777, l'autorisation d'y établir un local pour la pompe à feu[172]. Celui-ci servit plus tard aussi de corps de garde et de halle. C'est le cas du moins de 1824 à 1842, date à laquelle on le démolit pour faire place au nouveau collège[173].

Quant à la boucherie de 1772-1775, elle perdit sans doute sa fonction de local d'archives à l'occasion de la construction de l'Hôtel de Ville en 1844. L'abattoir y était encore exploité à la fin du XIX^e^ siècle[174]. La maison contiguë au sud fut transformée en 1890 par Georges Huguenin, fabricant de pierres fines, qui ajouta un étage d'atelier[175].

Description. L'îlot qui abrita la halle et la boucherie communales depuis le XV^e^ et jusqu'à la fin du XIX^e^ siècle illustre bien le type de lotissement le plus ancien de la localité « hors les murs ». Ses différents volumes de petites dimensions, étroitement imbriqués les uns dans les autres, composent une silhouette pittoresque qui contraste avec les façades classiques de l'Hôtel de Ville et du collège.

Seule la boucherie de l'angle nord-ouest, édifiée en 1772 à la place de la halle, suit un plan régulier, dessinant un carré de 6,5 m de côté. Son toit à trois pans, brisés par des coyaux placés très haut, se termine par un clocheton qui rappelle la fonction publique de l'édifice FIG. 246. En 1993, la cloche gothique qui s'y trouvait encore a été transférée au collège FIG. 36, tandis que l'horloge déposée dans le comble correspond probablement à celle commandée en 1775[176]. La façade occidentale, en maçonnerie jusqu'au toit, comprend deux fenêtres rectangulaires surmontées de deux baies oblongues ajourant le demi-niveau supérieur. Sur les deux autres faces, celui-ci est constitué de claires-voies à poteaux verticaux. La façade principale est disposée au nord, dans l'axe de la rue des Greniers. C'est la seule à présenter des chaînes d'angle appareillées à refends. L'intérieur ayant été totalement vidé, on ignore comment se répartissaient les locaux.

Le reste de l'îlot est constitué d'une maison privée englobant, dès 1716, la boucherie de 1520. A cela s'ajoute, depuis 1930 environ, une annexe en forme de proue de navire résultant de la surélévation d'une terrasse préexistante[177]. La maison, modernisée à de multiples reprises, se compose de trois entités de surface à peu près égale FIG. 247. Le tiers nord-est, où se trouvait la boucherie, ne possède actuellement que des fenêtres de ciment. Le corps médian a conservé le plus d'éléments anciens, avec sa façade en retrait longée par l'escalier extérieur et sa porte inférieure chanfreinée, en grès coquillier. Ces deux parties sont couvertes d'un toit Mansart qui pourrait dater de 1716. Quant à celle au sud-ouest, elle montre encore au 1er étage deux fenêtres du XVIIIe siècle à linteau en arc surbaissé, mais sa physionomie est surtout déterminée par les travaux de 1890. Au-dessus du 2e étage, modernisé, s'élève un niveau supplémentaire de construction légère analogue aux autres ateliers d'horlogerie de l'époque (voir *Rue des Greniers 9*).

La fontaine de la place [7]

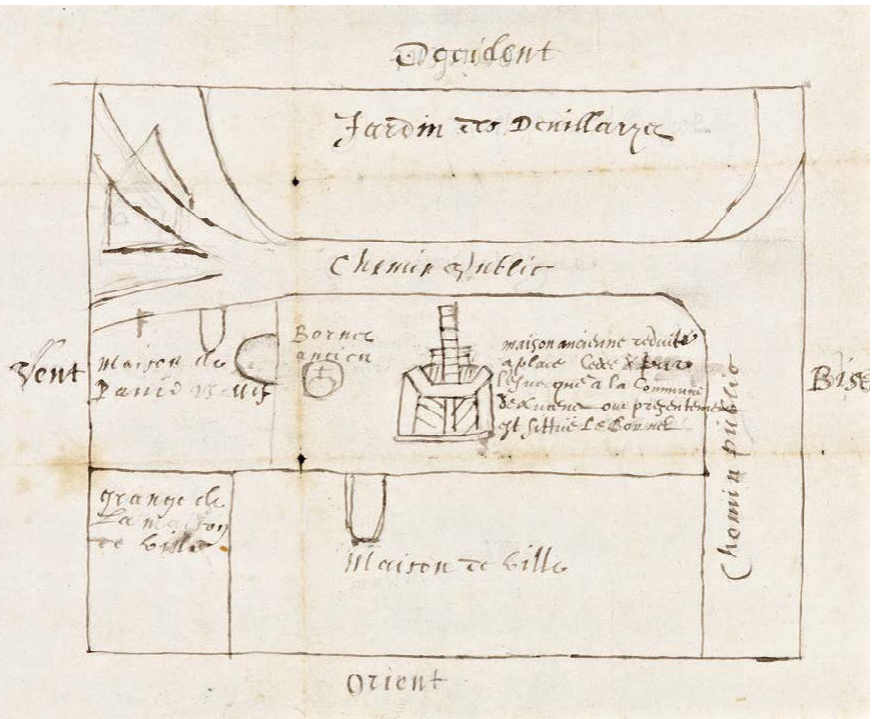
Centre névralgique de la place créée hors du bourg, sur les pâturages communaux, la fontaine est attestée à proximité de l'hôpital dès 1457. Elle se situait au sud-ouest de celle représentée sur les plans de 1674, plus proche des halles ; une maison la séparait du chemin du Russalet (actuelle route d'Yvonand)[178]. Peu avant 1479, la commune fit l'acquisition de cette maison, disparue et devenue entre-temps une simple place, propriété d'Humbert Cerjat. A cette date, bien que le commissaire de l'évêque ait contesté cet achat, ce dernier l'avalisa en considération de la « très belle fontaine » que la commune avait établie à cet endroit[179]. Ce déplacement vers le nord-est est clairement documenté par un plan de 1644 environ FIG. 249[180].



248

FIG. 248 **Lucens. Fontaine de la place. Le bassin et la pile ont été remplacés en 1748, mais la colonne date peut-être encore de 1591. Photo Claude Bornand, 2006.**

Le bassin et la pile furent refaits en bois en 1500 et 1532[181]. En 1591, au moment où la bourgeoisie transformait l'hôpital en maison de ville, le maçon PETER BODMER fut chargé par la châtellenie de la construction de la nouvelle fontaine[182]. Des travaux en 1678 semblent n'avoir concerné que la réparation du bassin et la fourniture d'une « pierre ronde neuve »[183]. En 1747, le Conseil décida d'établir un nouveau bassin, hésitant entre la forme ovale ou carrée, mais il se résolut sans doute peu après à le refaire à l'identique, polygonal. Après avoir consulté l'architecte ABRAHAM BURNAND et le maçon ROSSELET, occupés alors probablement à la construction du « grenier Viret » tout proche, on conclut le marché avec les maçons ABRAHAM VULLIETY et ABRAHAM JAN. PIERRE-ABRAHAM VIRET exécuta les ferrures. Le fondeur ANTOINE LIVREMONT, de Fribourg, fournit un goulot de bronze sur le modèle de l'existant, ainsi que deux visages à plaquer contre la nouvelle pile[184]. En 1772, deux autres tuyaux de fonte confectionnés à Fribourg furent ajoutés, complétés de leurs



249

FIG. 249 Lucens. Croquis réalisé certainement vers 1644, à l'occasion d'une procédure opposant la commune et le propriétaire voisin de la maison de ville, David Ballif. Les deux parties se disputaient la jouissance de la place de l'ancienne fontaine (bornel ancien) qui servait de dégagement pour la maison de ville et pour l'un des bâtiments Ballif (nº 21 des plans de 1824). La fontaine de 1591 s'élève du côté de bise (au nord-est), sur une parcelle où la commune avait établi une nouvelle fontaine en 1479 déjà. A l'occident, soit au nord-ouest, figure le jardin des Villarzel qui deviendra propriété de Pierre Viret. ACL, GA 7.

« faces » pour lesquelles le « menuisier allemand » de Moudon, probablement NICOLAS BECKMANN, fournit les moules[185]. En 1840, la modification de la rue, lors de la création de la route d'Yvonand, nécessita le déplacement et la reconstruction partielle du bassin par le maçon JEAN-LOUIS PARISOD (554.142/173.403)[186]. On décida alors de remplacer le bassin secondaire. La fontaine, classée en 1951, fut restaurée en 1992[187].

Les principales caractéristiques de la fontaine – bassin polygonal et pile en forme de colonne – apparaissent déjà sur les croquis du XVII[e] siècle **FIG. 249** et datent sans doute de 1591. La colonne elle-même, en grès coquillier fin, pourrait à la rigueur être encore d'origine, avec son chapiteau, garni de feuilles d'eau, qui rappelle les colonnes soutenant la galerie du château de 1579-1584 **FIG. 248**[188]. La « chèvre » qui lui sert de support, surmontée d'une corniche à modénature classique, date en revanche de 1748. Les quatre goulots, à base torsadée et garnis de feuillages, présentent la même forme générale, mais sont d'une facture différente. Ceux de 1772 sont peut-être les moins tridimensionnels, avec leur masque en forme de soleil en bas-relief. Les deux autres correspondraient alors au goulot de bronze d'origine et à sa réplique réalisée, avec deux nouveaux « visages », par le fondeur ANTOINE LIVREMONT en 1748. Le bassin, en grès coquillier très grossier, est conservé en bonne partie, comme le prévoyait le devis de reconstruction de 1840. C'est le cas du moins pour la dalle portant la date de 1748 dans un cartouche rectangulaire et pour le cercle de fer où sont inscrits les initiales du gouverneur, A[braham] P[illiard], et du banneret, I B[riod], ainsi que les noms de P[IERRE] A[BRAHAM] VIRET, serrurier, et d'A[BRAHAM] D[ANIEL] BADOUX, peut-être un carrier de Cremin. Avec ses angles renforcés par des sortes de bouteroues et ses dalles creusées de tables rectangulaires, le bassin correspond à un type courant au XVIII[e] siècle. Pour la colonne, les comparaisons avec le XVI[e] siècle sont difficiles, la plupart des fontaines monumentales de cette époque étant généralement ornées d'une statue. Si le motif de la colonne surmontée d'une pyramide tronquée et d'une boule est fréquent au XVIII[e] siècle, il prend en général des formes plus classiques[189].

Le moulin de l'évêque aux Vaux, ECA 238 [8]

En 1330, le meunier Jaquet de Lestra tenait déjà de l'évêque de Lausanne un moulin sur la Cerjaule, pour lequel il promettait d'augmenter le cens de 5 à 6 muids de froment, au cas où un bourg serait créé à Lucens ; il s'engageait aussi à construire un battoir sous le cens annuel de 15 sous[190]. Au XV[e] siècle, deux moulins supplémentaires sont mentionnés aux Vaux[191].

Le moulin épiscopal passa avec son battoir aux mains de LL.EE. de Berne en 1536. Il souffrit beaucoup des grands travaux effectués au château entre 1579 et 1586[192]. En 1593, après de nouveaux éboulements de murailles, on envisagea même le déplacement du bâtiment ou du bief. Claude Mestral, seigneur d'Aruffens, obtint de l'évêque de pouvoir réédifier le moulin, ses rouages et engins, tels qu'ils étaient auparavant, ou dans un lieu plus commode sur la Cerjaule, sous un cens plus léger[193]. Le même problème se posa lors de la réfection des murs d'enceinte au milieu du XVII[e] siècle. PIERRE RUFFINER et JACQUES GRABER montèrent un nouveau mur près du moulin contre le ruisseau en 1650[194] et SALOMON COSANDEY leva une charpente sur le bâtiment en 1659[195]. En 1666 déjà, il fallut refaire entièrement la couverture avec des tavillons de chêne[196]. Les derniers travaux, indéterminés, commandés par le gouvernement furent exécutés en 1714 par le maçon GOTTFRIED WYSS sous la direction de l'architecte ABRAHAM DÜNZ II[197]. En 1716, le nouveau tenancier, HENRI RÄBER (REYBER), couvreur attitré du bailliage de

Moudon, y ajouta une scie qu'il décida de transférer plus en amont sur la Cerjaule en 1727[198].

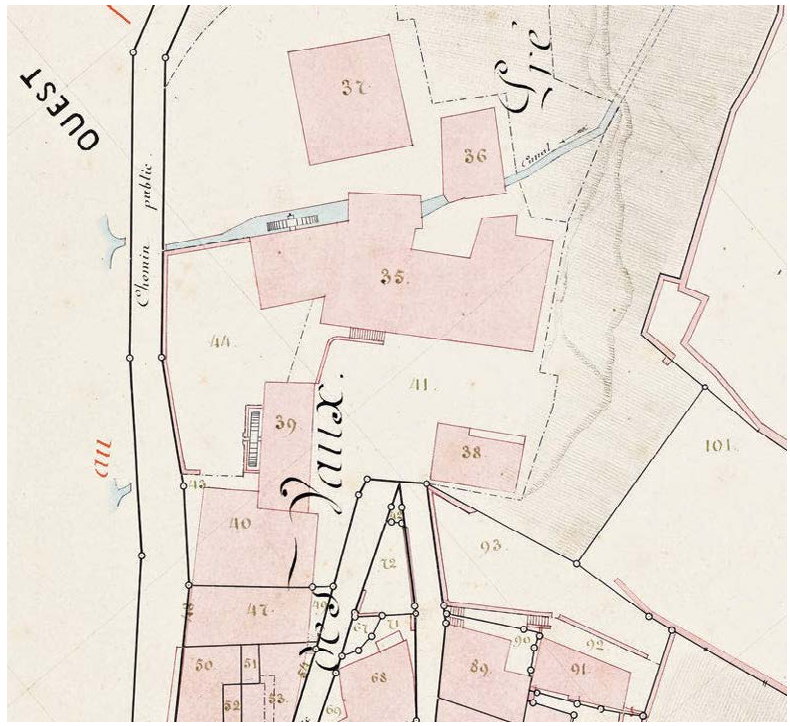
En 1735, LL.EE. accédèrent à la demande de Jacob Briod qui désirait « aberger » le moulin et son canal pour alimenter les établissements de tannerie, teinturerie et « foule » qu'il projetait de construire dans ce quartier avec ses quatre fils[199]. En 1791, le meunier Jean-Pierre Bonnet payait encore les cens en fonction des « abergements » de 1593 et 1735[200].

La propriété acquise en 1836 par Jacob-Siméon Trolliet de Jean et Jacob Zwygart comprenait deux bâtiments : la maison d'habitation abritant le moulin, reliée à sa dépendance rurale par un passage couvert, et un pilon à écorce et à chanvre, en amont sur le bief qui sortait à cet endroit de la mine creusée dans le rocher du château. Le moulin proprement dit possédait trois « sièges » ou meules, deux rouages et une huilerie à rouage particulier[201]. La famille Trolliet, restée propriétaire jusqu'à nos jours, apporta régulièrement des modifications au bâtiment principal[202]. Plusieurs annexes vinrent s'y ajouter, principalement, en 1844, une scierie construite contre l'ancienne tannerie Briod acquise en 1837 **FIG. 250**[203].

L'actuel moulin des Vaux correspond bien au moulin épiscopal passé aux mains du gouvernement bernois et occupe le même emplacement depuis 1674 en tout cas. Si le transfert envisagé en 1593 a bien eu lieu, il doit avoir été peu important, car la situation générale coïncide avec les descriptions médiévales. Dominé au nord-est par le rocher et les murailles du château, le moulin était accessible directement depuis le Bourg par une poterne[204]. Il était alimenté par un bief traversant le rocher sur 140 m et desservant en amont également la scie des Vaux, au moins depuis le XVIII[e] siècle[205].

Le moulin proprement dit, coiffé d'un toit à deux pans, ne s'ouvre que sur la façade sud-est, par trois niveaux de fenêtres rectangulaires qui pourraient remonter au XVIII[e] siècle, auxquelles s'ajoutent les ouvertures du pignon, plus récentes. Sa face latérale donnant sur le passage couvert montre encore la porte d'accès au rez-de-chaussée supérieur, à chambranle rectangulaire chanfreiné, et une portion de colombage à l'étage. L'intérieur a perdu tous ses mécanismes, mais a conservé sa structure de charpente.

Le rural est relié à la maison par le prolongement de son toit et de son étage revêtu de planches verticales, en tout cas depuis le début du XIX[e] siècle[206]. Avant sa reconstruction au milieu du XX[e] siècle, l'annexe sud-ouest, abritant sans doute l'huilerie, avait un volume beaucoup plus bas, avec un toit à deux pans perpendiculaire à celui du moulin **FIG. 207**[207].



250

FIG. 250 **Lucens. Ancien moulin de l'évêque aux Vaux. Extrait du plan cadastral de 1884. – N° 35. Moulin d'origine médiévale avec, à droite, le rural ajouté probablement au XVIII[e] siècle et, à gauche, l'annexe de l'ancienne huilerie. – N° 36. Couvert de roue hydraulique, de 1881, à l'emplacement du pilon à écorces. – N° 37. Grange, écurie et battoir à blé, de 1881. – N° 38. Four, étable à porcs et chambre, de 1867, transformés ultérieurement. – N° 39. Scierie de 1844 (disparue). – N° 40. Logement et atelier de mécanicien, à l'emplacement de l'ancienne tannerie. ACV, GB 204/b, f° 3.**

Le pont sur la Broye [9]

Les ponts anciens (disparus). La première mention de la construction d'un pont sur la Broye entre Lucens et Curtilles remonte à 1391. La « bourgeoisie et communauté de Lucens » exigea alors une participation financière des autres communes de la châtellenie, comme ce fut à nouveau le cas lors de travaux importants en 1446 et jusqu'à la fin de l'Ancien Régime[208]. D'après les comptes de châtellenie du XV[e] et du début du XVI[e] siècle, l'ouvrage semble avoir comporté à la fois une partie en charpente et une arche au moins en maçonnerie, du côté de Curtilles, refaite par GIRARD GALLANDAT en 1450-1452, puis par JEAN BESSON et MARTIN DE FORAND, de Lucens, en 1522-1523[209].

C'est une reconstruction complète en maçonnerie qui semble avoir eu lieu en 1576. Pourtant, en 1590 déjà, il fallut confier la réfection d'une arche au maçon ANTOINE DYN, de Moudon[210]. En 1635, après avoir fait examiner de nouveaux dégâts par des maçons « lombards », on éleva un tablier de bois sur des chevalets de chêne[211]. En 1643, on passa une convention avec le charpentier ANDRÉ BOURK, de Berne, pour un pont reposant sur deux chevalets constitués de six fiches de chêne, protégé d'un toit de tuiles et complété par deux « ailes » bâties en pierre dure[212]. Ce pont couvert, « fait à la façon de celuy de Guemine (Gümmenen) » d'après



251

FIG. 251 « Pont de Lucens, Canton de Vaud, Suisse », par Jean Jacottet. Lithographie. Vue vers le sud peu après l'effondrement en 1852. Il subsiste l'une des trois arches du pont de 1692, celle du côté de Lucens. Coll. particulière.

un document de 1700 environ[213], fut emporté à son tour en janvier 1690.

L'architecte officiel bernois, SAMUEL JENNER, fut envoyé par le gouvernement en février suivant. Le 31 mars 1690, le maçon GODEFROY BLANC (GOTTFRIED WYSS), de Zurich demeurant à Payerne, et le charpentier DAVID MATTHEY, de cette même ville, s'engagèrent à construire un pont de pierre à trois « arcades » selon un plan qui leur serait donné par JENNER. On ne retint pas le projet présenté le 3 mars par le maçon DAVID POTTERAT. Il n'est plus question de l'architecte JENNER par la suite, mais de l'architecte [JONAS ?] FAVRE, qui visita le chantier en 1691 en tout cas, fournit divers plans et sculpta une « pierre de marbre » armoriée. Les travaux se déroulèrent sous la direction du gouverneur de la châtellenie, Antoine-Humbert Ballif. Après avoir effectué la majeure partie de l'ouvrage, le maçon BLANC quitta le chantier au printemps 1692 et c'est ABRAHAM MONTANDON qui exécuta les parapets en pierre de Neyruz et le pavage[214].

Ce pont résista plus d'un siècle et demi, malgré l'intensification du trafic due au déplacement, sur la rive droite, de la route de Berne en aval de Lucens. La commune ne manqua pas de protester contre la surcharge causée par cette décision prise en 1743[215]. A cette occasion, le pont principal ne semble pas avoir subi de modification, mais le gouvernement fit construire tout près de là un pont de pierre sur le ruisseau de Curtilles. Le projet présenté en 1747 par l'architecte ABRAHAM BURNAND, de Moudon, fut exécuté sous sa direction[216].

L'apparence du pont de 1692, admiré par Ruchat en 1714, est connue en partie par les plans cadastraux et par la vue dessinée par [JEAN] JACOTTET, peu après son effondrement en 1852 **FIG. 251**[217]. Il mesurait environ 30 m de portée totale sur 5 m de large. Ses trois arches en plein cintre, de hauteur égale, étaient séparées par des becs et arrière-becs montant tout droit jusqu'au sommet des parapets. Il s'apparentait étroitement au grand pont sur la Broye construit une dizaine d'années plus tard à Bressonnaz (commune de Moudon); la ressemblance la plus nette se voit d'ailleurs avec le projet présenté à cette occasion en 1698 par le maçon GOTTFRIED WYSS, projet qui est le seul à posséder ce type de becs[218].

La pierre de calcaire blanc, sculptée en 1692[219] par [JONAS ?] FAVRE pour marquer l'achèvement de cette grande entreprise, a été perdue en 1852, mais retrouvée en 1946; elle est aujourd'hui insérée dans la culée sud du pont **FIG. 253**[220]. Les armoiries de Lucens y côtoient celle du gouverneur de la châtellenie, par ailleurs propriétaire du logis de la Couronne, Antoine-Humbert Ballif[221].

Le pont actuel. Après l'effondrement du pont, il fallut pendant plus de dix ans se contenter d'une passerelle provisoire à Pra-la-Mort[222]. L'avant-projet pour une construction de pierre fut approuvé le 4 décembre 1856. Se basant sur les sondages effectués par le voyer JEAN-RODOLPHE BADOUX, de Cremin, et sur des tests de résistance de divers grès coquilliers disponibles dans la région[223], l'ingénieur cantonal LOUIS GONIN (1827-1898) mit au point le projet définitif, présenté en décembre 1857[224]. Au printemps 1859, on accepta, pour la réalisation, la soumission du géomètre FRÉDÉRIC BOURGEOIS, de Lucens, à la condition qu'il s'associe à un ingénieur plus expérimenté, V[ICTOR] DÉRIAZ. Cinq mois plus



252



253

tard, Bourgeois poursuivit seul les travaux, entravés par de fréquentes montées des eaux jusqu'en été 1860. Cette année-là, seul le petit pont sur le ruisseau des Vaux, contigu au grand pont, put être achevé. Des sources découvertes sur la rive gauche de la Broye nécessitèrent des ouvrages supplémentaires pour consolider les fondations des culées. Les experts désignés au printemps 1861 en prescrirent encore d'autres. A la fin de l'année, seule la culée gauche s'élevait jusqu'à la naissance de la voûte. Une procédure de contestation s'engagea entre l'Etat et Frédéric Bourgeois, et aboutit en juillet 1862 à un jugement globalement favorable à l'entrepreneur. Depuis lors, les travaux avancèrent plus rapidement, sous la supervision d'un nouveau délégué cantonal, l'ingénieur Jean-Jacques Lochmann. La voûte fut montée en juillet 1863 et le pont s'ouvrit au trafic en 1864[225].

Malgré toutes les difficultés, cette réalisation suscita un grand intérêt, en tant qu'exemple de pont en pierre de taille d'une seule arche à longue portée. Des photos ou des relevés furent présentés notamment à l'exposition universelle de Paris en 1878, à l'exposition nationale de Zurich en 1883[226], dans une contribution de Jules Gaudard à l'*Institution des ingénieurs civils anglais* en 1879[227] et finalement dans le *Mémorial des travaux publics du canton de Vaud* publié en 1896[228]. Les descendants de l'entrepreneur disposent également de deux de ses plans encadrés[229].

Le pont de 1864 est conservé dans un état très authentique, tout en satisfaisant encore aux exigences du trafic (554.491/172.855) **fig. 252**. Sa voûte elliptique formant un arc de cercle de 24 m de portée et de 3 m de flèche s'inspire, aux dires de Louis Gonin, d'un viaduc du chemin de fer de Metz à Thionville (F)[230]. Sa largeur de 9 m entre les parapets comprenait dès l'origine deux trottoirs de 1,20 m. Cet ouvrage imposant se distingue comme l'un des derniers exemples construits en pierre, le premier pont de béton ayant vu le jour dix ans plus tard à Vevey[231]. La voûte proprement dite, taillée dans le grès coquillier le plus résistant, celui de Cremin, dessine sur les deux faces un extrados en escalier. Le reste de la surface, structurée par deux pilastres, présente un parement à bossages en pierre de La Molière travaillée au pic. Le couronnement constitué par la légère saillie des parapets, en pierre de Châbles, contraste par sa surface lisse. Sur la face intérieure des parapets se voient encore deux dalles de calcaire blanc, l'une aux armes du canton, l'autre portant la date de MDCCCLXIV et recouvrant un coffret dans lequel furent placés divers documents à la fin des travaux[232].

fig. 252 **Lucens. Pont sur la Broye construit entre 1859 et 1864 par l'entrepreneur Frédéric Bourgeois selon un projet de l'ingénieur cantonal Louis Gonin. Vue vers le nord-est. Photo Claude Bornand, 2006.**

fig. 253 **Lucens. Pont sur la Broye, pierre marquant l'achèvement du pont de 1692, sculptée par Jonas Favre. La date qui encadrait le nom du maître de l'ouvrage (la châtellenie de Lucens, « OPPIDVM LVCIN[I] »), a perdu ses deux derniers chiffres. Les armoiries de Lucens, à gauche, sont accompagnées par celles du gouverneur, Antoine-Humbert Ballif, dont le nom figure sur la banderole inférieure (« A. H. BALLIVVS GUBERNATOR »). Photo Claude Bornand, 2006.**

Les maisons bourgeoises

Introduction

La plupart des édifices qui constituent le noyau ancien de Lucens remontent à la fin du XVIII[e] et au début du XIX[e] siècle, époque à laquelle la localité était un simple bourg rural. En général, les propriétés se composaient, même dans les rues à rangées densément bâties, d'une habitation et d'une grange, située à côté ou en face. Cette disposition s'observe encore dans le secteur situé au nord-est de la route d'Yvonand **fig. 255** et aux Vaux. Dans les



254

FIG. 254 **Lucens. Vue aérienne vers 1965, depuis l'est. Au centre, l'Hôtel de Ville, la boucherie et le collège avec son clocher. Au-dessous à droite, dans le secteur nord-est, les granges et les habitations alternent à l'intérieur des rangées. Service aérien Perrochet. Coll. Schuler.**

autres quartiers, les dépendances rurales ont le plus souvent été transformées en locatifs depuis le milieu du XXe siècle. Le même type de rénovation a fait perdre à bon nombre de logements leur substance ancienne. A la Grand-Rue, la plupart des maisons et granges contiguës d'origine ont fait place à des immeubles modernes qui s'inspirent plus ou moins des bâtiments précédents.

En règle générale, les édifices antérieurs à 1860 s'élèvent sur deux ou trois niveaux et disposent leur faîte parallèlement à la rue. On compte toutefois plusieurs maisons, parmi les plus importantes, dont la façade sur rue présente un pignon protégé par un avant-toit en berceau[233]. Quelques façades du XVIe ou du XVIIe siècle possèdent des baies à encadrements moulurés[234]. Sinon, le décor se limite à des chaînes d'angle appareillées et à des tablettes de fenêtres peu saillantes. Les toitures de la fin du XVIIIe et du début du XIXe siècle prennent souvent une forme à la Mansart. Au début de l'ère industrielle, dès 1870 environ, on voit apparaître sur les anciennes maisons bourgeoises des surélévations et des aménagements de combles ornés de frises de bois découpé qui constituent une des caractéristiques les plus originales de la localité.

Les quelques édifices qui ont paru suffisamment importants pour faire l'objet d'une notice appartenaient à la catégorie sociale la plus aisée, presque exclusivement à celle des notaires. Toutefois, trois maisons plus modestes, mais bien conservées illustrent l'habitat de la classe moyenne. L'ensemble est présenté autant que possible selon une logique topographique.

Rue des Greniers 16/ rue du Château 9-11 [10]

Historique. Vers 1600, le notaire et « curial » (secrétaire de la Cour de justice) François Berthex reconnaissait posséder deux maisons contiguës à l'extrémité nord-ouest de la rue des Greniers, bâtisses qu'il avait héritées de son beau-père, le notaire Jean Centlivres. Celle en aval, accompagnée de places et « curtines », touchait à la maison des hoirs de François de Villarzel (rue des Greniers 10-12) et possédait un petit jardin à l'arrière, de l'autre côté de la ruelle. Celle en amont, « assise devant la porte du bourg du château », complétée par un grenier, avait pour limite une place commune au nord-ouest ; elle jouissait également d'un jardin, situé entre la chapelle Sainte-Agnès et la rue[235].

Ces deux bâtiments eurent une destinée commune au XVIe siècle en tout cas. Celui au sud-est



255

(rue des Greniers 14), malheureusement entièrement reconstruit vers 1908-1909 et en 1947[236], mais connu par des photos anciennes, avait un statut particulier. Il n'était soumis à aucune redevance, ayant toujours été propriété d'un notaire ou d'un clerc ; il appartenait en effet, en 1457, au commissaire Aymonet Rojolat[237]. Il resta aux mains de la famille Berthex au moins jusqu'en 1737[238].

Celui situé devant la porte du Bourg (rue des Greniers 16/rue du Château 9-11) passa au milieu du XV^e^ siècle à Antoine Guilly[239]. Après avoir été, semble-t-il, transformé en place, il fut reconstruit en 1574, à en juger par la date couronnant les fenêtres du 1^er^ étage. Le propriétaire était alors certainement le notaire Jean Centlivres, curial de Lucens reçu bourgeois de Moudon en 1553, décédé vers 1588[240]. En 1590, François Berthex, époux de sa fille et héritière, obtint, sous pression de LL.EE. de Berne, d'être reçu bourgeois de Lucens. Il joua dès lors, comme notaire, un rôle de premier plan dans l'administration communale[241]. Sa famille ne conserva pas cette maison qui passa avant 1674 à Matthieu Ehinger, conseiller et officier de Lucens[242]. Elle était partagée entre ses descendants et Claude Rosset en 1752, lorsqu'on décida de l'abattre pour créer le nouvel accès carrossable au bourg[243]. Il semble que l'on se borna à démolir la moitié la plus en amont, en élevant une nouvelle façade latérale sur l'avenue créée à ce moment-là. En 1806, la maison fut divisée entre deux branches de la famille Bessaud et le maçon Abraham-Daniel Deytard, qui répara sa partie arrière en 1824[244]. Les nombreux propriétaires qui suivirent se partageaient, grosso modo, un appartement au sud-ouest et un autre au nord-est de l'étage, une écurie au rez-de-chaussée arrière et une étable à porcs dans l'annexe ouest[245]. Aujourd'hui encore subsistent deux parties indépendantes. Celle sur la rue des Greniers, classée MH en 1951 et 1959, a fait l'objet d'une rénovation en 1976, l'autre en 2008[246].

Description. Le volume de l'édifice résulte, pour l'essentiel, de la démolition partielle opérée en 1752, lors de la création de l'accès carrossable au bourg, à flanc de coteau depuis La Gravaire. Le mur de soutènement de cette nouvelle rue et la création d'un escalier pour la faire communiquer avec la rue des Greniers accentuèrent la position en contrebas de la maison **fig. 230, 232**.

La petite aile en retour d'équerre de l'angle ouest résulte sans doute, dans son gabarit actuel, d'une reconstruction hâtive à cette époque, comme en témoignent les photos anciennes **fig. 255**[247]. Son niveau inférieur s'ouvre par une porte rectangulaire chanfreinée. La façade principale présente

fig. 255 **Lucens. Rue des Greniers 14-16, vers 1900. Tout à gauche, la maison de 1574, avec sa petite annexe de l'angle ouest résultant de la démolition partielle de 1752. A droite, les deux corps de bâtiments qui composaient la maison rue des Greniers 14 avant sa reconstruction en 1908 et 1947. Photo des Arts, ACV, AMH, A 97/4.**



256

FIG. 256 Lucens. Rue des Greniers 16. Fenêtres du 1er étage. La mouluration des encadrements et les frises de denticules qui accompagnent la date de 1574 correspondent tout à fait au style de cette époque. Photo Claude Bornand, 2011.

une porte d'entrée en arc brisé à encadrement chanfreiné qui paraît antérieure au XVIe siècle. La baie en triplet du rez-de-chaussée a remplacé en 1976 une ouverture à meneau déjà remaniée. En revanche, la série de deux baies géminées de l'étage, à tores entrecroisés dans les angles des encadrements, date clairement de 1574 FIG. 256[248]. La maison voisine en aval (rue des Greniers 14) montrait le même genre de mouluration torique pour les quatre baies contiguës du rez-de-chaussée, disposées de manière pyramidale à la mode alémanique, tandis que les fenêtres en croix chanfreinées qui étaient visibles à l'étage pourraient se situer au XVe siècle FIG. 255.

Du côté de la rue du Château, les baies géminées sont une création de 1976. Sur la face arrière, les quatre fenêtres en arc délardé pourraient dater de 1752 ou de l'époque du maçon DEYTARD, au début du XIXe siècle, tandis que la surélévation à pignon transversal a été ajoutée en 1904[249].

L'intérieur de la partie principale, entièrement remodelé en 1976, était desservi par un couloir partant de la porte gothique et au fond duquel se trouvait l'escalier de bois qui communiquait aussi avec la partie arrière. A l'exception de quelques vestiges de ce dernier, l'aménagement originel a disparu[250]. Les fenêtres de 1574 s'inscrivent dans deux embrasures couvertes chacune d'un arc segmentaire.

Maison de Villarzel, puis « grenier Viret », rue des Greniers 10-12 [11]

Historique. La mayorie de Lucens, détenue par les Villarzel dès avant 1335, fut subdivisée vers 1411 entre les cousins germains François et Aymonet de Villarzel (voir plus haut, *La maison des mayors au Bourg*)[251]. Ce dernier possédait, au début du XVe siècle, une maison dans la rangée orientale de la rue des Greniers. Il y joignit la maison contiguë en aval, attenante à la chapelle de l'hôpital, ancienne propriété de Pierre et Antoine Serragin, puis de Guillaume de Sarzens. Lors de la reconnaissance prêtée en 1456 par Boniface, fils d'Aymonet de Villarzel, il est précisé que cette dernière maison avait été bâtie sur les pâturages de Lucens[252]. En 1517, Jean, fils de Boniface, seigneur de Delley et Middes, coseigneur de Trey, Châtonaye et Marnand, comayor de Lucens, légua sa maison, soit les deux parcelles ci-dessus, à son propre fils aîné, Jean[253]. La maison et la comayorie passèrent en 1557 au fils et héritier universel de celui-ci, François, châtelain de Lucens et reconstructeur du château de Curtilles, puis, vers 1607, à l'un de ses deux fils, François[254].

Parvenue aux mains de LL.EE. de Berne pour cause de dettes vers 1651[255], cette grande propriété de la famille de Villarzel semble avoir été revendue, du moins en partie, au commissaire Pierre Viret. Outre la maison d'une étendue considérable, elle comprenait un jardin longeant au nord-est l'ancienne chapelle de l'hôpital, un verger renfermant un four au-delà de la ruelle arrière et une grange située en face (rue des Greniers 11[256]) FIG. 230, 249. C'est le bâtiment principal seulement, dans lequel logeait en 1659 le receveur du bailliage, que le gouvernement transforma progressivement en dépendance[257]. Dès 1675 déjà, il prévoyait d'y établir un grenier, ce qui paraît avoir été exécuté en 1677[258]. En 1683-1686, il acheta de Pierre Viret la moitié aval du bâtiment appelé le « pavillon carré », qui comprenait notamment, au rez-de-chaussée, cinq pièces abritant des graines[259]. L'acquisition de la partie amont, envisagée déjà vers 1700[260] dans le but d'y installer la cure, n'intervint qu'en 1737[261].

L'ensemble fut transformé en grenier en 1748-1751, d'après un projet de l'architecte officiel du gouvernement, Ludwig Emanuel Zehender, complété par son homologue vaudois, Abraham Burnand, de Moudon. Le devis prévoyait la reconstruction de toute la façade sur rue et de la moitié de la face arrière, l'adjonction d'un pignon à la façade latérale ainsi qu'une nouvelle charpente. La pierre de taille en grès dur pour les deux portes et les 28 fenêtres devait être extraite des carrières de Cremin. Les ouvrages de charpente intérieurs comprenaient un escalier de bois sur deux niveaux, de même que 12 sommiers soutenus par 24 colonnes. En cours de travaux, une chute de mur entraîna des frais supplémentaires[262]. Le payement ayant été effectué en bloc en faveur de l'architecte Burnand, l'identité des artisans n'est évoquée que par les initiales gravées sur la panne volante de la demi-croupe sud-est « F T • F N • I D P • C G ♥ A R • FAIT 1749 M T ». Il pourrait s'agir de l'équipe qui travaillait au même moment pour Burnand à la construction du pont de La Maladière, comprenant notamment les maçons Rosselet, le charpentier François Thomas, de Moudon, et le menuisier Isaac-David Perrottet, de Lucens[263].

Ce « grand grenier pour les graines de LL.EE. » fut vendu en 1804 à Abraham-David Pilliard et Jean-Jacob Briod[264]. Peut-être y eut-il aussitôt des transformations. La partie amont (n° 12) attribuée à Briod renfermait, en tout cas depuis 1824, une grange, un grenier et une cave. Dès 1866, après achat par Jean-François Badoux, elle abrita aussi un logement et une forge ; c'est là, chez le maréchal Edouard Badoux, que se tinrent, vers 1887, les assemblées de l'Eglise libre[265]. La partie aval (n° 10) conserva, durant tout le XIXe siècle, une habitation, une grange et une écurie, sans modification, semble-t-il[266].

Description. A en croire la vue générale de Lucens de la première moitié du XVIIIe siècle **fig. 239**, la maison des nobles de Villarzel dominait la place par sa haute toiture à croupes et sa façade en pierre de taille[267]. Le grenier de 1749 s'impose aussi par son très grand toit, à demi-croupe. Sa façade sur la rue des Greniers n'est plus guère caractéristique, après le percement de deux portes de grange, probablement au tout début du XIXe siècle, et la transformation en locatif en 1965-1967[268]. La partie la plus ancienne de la façade principale correspond sans doute au logement d'origine qui occupe l'extrémité sud-est et qui s'ouvre de ce côté par la porte d'entrée à imposte de pierre surmontée d'une corniche et par un seul axe de fenêtres rectangulaires en grès coquillier assez grossier. Le même type d'ouvertures se voit sur la face arrière.

Rue des Greniers 8 – voir *Les édifices et aménagements publics : Les halles et boucheries de la place* [6]

Rue des Greniers 9 [12]

Historique. La maison s'élève sur une parcelle de forme particulière, coudée, s'étendant au pied de la chapelle Sainte-Agnès et de l'enceinte du bourg (nos 107-114 sur le plan de 1824 **fig. 231**). Ce terrain, propriété en 1674 du châtelain David Ballif, appartenait auparavant aux nobles de Villarzel, comme la grange en amont (rue des Greniers 11) et comme le reste du grand verger dit « La Canthereaz » dans lequel se trouvaient les fossés de la ville (voir *La Belle-Maison*)[269]. L'analyse dendrochronologique des poutres moulurées du rez-de-chaussée supérieur a livré la date de 1552, ce qui pourrait correspondre aussi aux deux baies géminées de la façade sur rue de ce niveau. Le maître de l'ouvrage serait alors Jean [II] de Villarzel († 1557), comayor de Lucens et seigneur de Delley[270].

David Ballif, propriétaire déjà en 1647[271], était le petit-fils du notaire Jean Ballif de Combremont-le-Grand qui s'établit à Lucens en 1590, ayant été appelé par LL.EE. pour succéder à François de Villarzel au poste de châtelain et pour remplir la charge de commissaire[272]. Le même personnage, ou son père prénommé Jean également, avait d'ailleurs été désigné par François de Villarzel en 1589 comme coadjuteur de sa veuve et de ses enfants mineurs, avec la charge de terminer la construction du château de Curtilles[273]. Il est donc vraisemblable que Jean Ballif se soit installé vers 1590 dans cette ancienne maison des Villarzel.

La succession des propriétaires n'a pas pu être établie pour le XVIIIe siècle, si bien que l'on ne sait pas avec certitude qui a commandé les importants travaux correspondant à la date de 1747 inscrite sur la clef saillante de la porte-cochère de la cour. Ces ouvrages comprirent l'édification du haut mur de clôture englobant ce portail, l'extension vers le nord de la maison et probablement la reconstruction de l'étage de la façade sur rue.

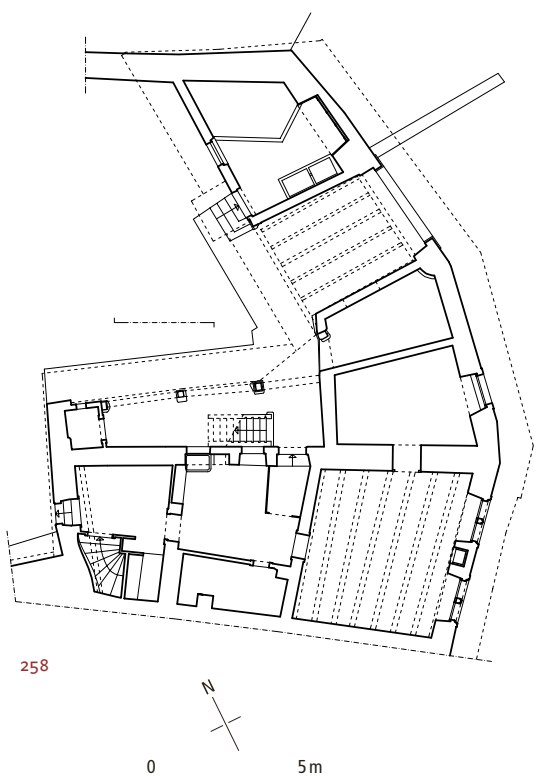
Jean-David Charbonney, officier municipal, était propriétaire de la parcelle en 1801. Il la vendit à Bénédict Nobs en 1806[274]. Ce dernier acheta également peu après la maison en aval (rue des Greniers 7). Ses deux fils se partagèrent ses biens en 1823[275] et entreprirent aussitôt des travaux. Tandis que François reconstruisait entièrement la maison aval, Jean-André Nobs, marchand de fer établi à Lausanne, se contenta de faire réparer la sienne par le charpentier [Frédéric] Badoux[276].

La maison passa en 1834 à Henri-François Wüthrich, en 1837 à Jean Zwygart, puis en 1867 au



257

FIG. 257 **Lucens. Rue des Greniers 9. Bâtiment principal de 1552 transformé à l'étage et prolongé vers le nord en 1747, puis surélevé en 1873 pour abriter un atelier d'horlogerie. Photo Claude Bornand, 2006.**



258

FIG. 258 **Lucens. Rue des Greniers 9. Plan du rez-de-chaussée supérieur. Echelle 1:250. Le bâtiment principal du XVIe siècle correspond au corps de logis sud. L'agrandissement et la galerie d'accès nord sont sans doute contemporains du grand portail daté 1747. Au-delà du passage se trouvent les dépendances. Dessin NOR architectes et Archéotech, 2006.**

pierriste Louis-Edouard Junod[277] qui la revendit en janvier 1873 à un autre pierriste, Charles Ballif[278]. Celui-ci se dessaisit alors de la maison qu'il avait héritée, ruelle de l'Helvétia 4, puis il acheta également, une année plus tard, l'ancienne scie des Vaux devenue atelier d'horlogerie (voir *Les édifices et aménagements publics*, n. 198). A en juger par les dates d'abattage des bois, de l'hiver 1872/1873 pour la plupart, c'est ce dernier qui construisit le niveau supérieur abritant l'atelier[279]. Restauration de l'étage en 2010 (rla architecture, Lucens).

Description. L'édifice occupe une place importante dans le quartier, opérant la liaison entre la rue des Greniers et le reste de la localité qui s'est développée au pied du bourg de château. Sa physionomie est dominée par la surélévation et l'aménagement des combles réalisés pour l'installation de l'atelier d'horlogerie en 1873. Le couronnement de façade en bois, richement découpé et sculpté, est caractéristique de cette industrie et constitue le plus bel exemple conservé à Lucens[280]. De plus, il unifie habilement les différentes parties de l'ancienne propriété **FIG. 257**.

La maison construite – ou reconstruite – vraisemblablement en 1552 subsiste dans la partie inférieure de la façade sur rue jusqu'au-dessus des deux baies géminées du rez-de-chaussée supérieur, à encadrement mouluré en cavet. L'ancienne demeure est conservée aussi sur toute la hauteur de l'ancienne façade latérale nord, aujourd'hui en partie englobée dans l'agrandissement de 1747. Son niveau supérieur, dégagé lors de la restauration partielle de 2010, renferme plusieurs percements chanfreinés qui pourraient dater du milieu du XVIe siècle[281]. La moitié orientale de cette face latérale montre un bel appareil de molasse percé d'une porte couverte en plein cintre à l'origine, flanquée d'un petit jour oblong qui devait éclairer un corridor d'entrée. Entre cette porte et la rue, l'analyse archéologique a découvert dans le parement intérieur une armoire murale à linteau sur coussinets. Les autres percements de ce niveau remontent sans doute à 1747, date à laquelle on ajouta l'annexe nord, reportant l'entrée au centre de la face latérale. C'est à cette même période que l'on pourrait situer l'escalier et la galerie de bois découpé de cette façade, ainsi que le niveau supérieur de celle sur rue.

Le corps de bâtiment du XVIe siècle s'élève sur une cave voûtée en molasse appareillée et comprend à chaque niveau deux chambres séparées par une cuisine **FIG. 258**. La pièce principale du rez-de-chaussée supérieur possède encore un bel ensemble de poutres moulurées de 1552, à chanfreins terminés en pointe et bordés d'un petit tore[282].

Rue des Greniers 7 [13]

Historique. Sur les plans de 1674, une maison et une grange existaient déjà à cet emplacement. Elles appartenaient à David Charbonney, tout comme l'« oche » (ou chenevière) située à l'arrière. Peu après 1806, Jean-Jacob Charbonney vendit le tout à Bénédict Nobs, déjà propriétaire de la maison contiguë en amont (rue des Greniers 9). En 1823, ces parcelles furent partagées entre les fils de Bénédict, Jean-André et François Nobs, municipal. Ce dernier entreprit aussitôt, sur la base de devis présentés par le charpentier Frédéric Badoux, la construction du bâtiment regroupant à la fois habitation, grange, écurie et fenil. De décembre 1823 à octobre 1824, il obtint plusieurs subsides de bois et la commune lui permit de faire extraire de la molasse de la carrière des Vaux, probablement par le maçon [Daniel] Vulliety[283]. Ses héritiers vendirent le tout à Louis Huguenin en 1876. En 1880, celui-ci effectua d'importantes transformations dans le but d'aménager trois nouvelles chambres et des ateliers d'horlogerie éclairés par seize nouvelles fenêtres. Cela correspond à l'agrandissement à l'arrière, vers le nord-ouest[284].

La commune fit l'acquisition de ce bâtiment appelé la « Maison Rouge » en 1888, dans le but d'y loger une partie des écoles. Le projet de l'entrepreneur Martinetti, de Moudon, prévoyait de créer deux classes munies de cinq fenêtres, sans doute à la place de la grange[285]. Rénovation en 1976-1978 (arch. Jean Widmer)[286].

Description. Qualifié d'« énorme » par la Municipalité peu après sa construction[287], cet édifice atteint en effet un volume peu habituel pour l'époque, particulièrement en hauteur. François Nobs a certainement profité du fait que son frère était propriétaire de la maison voisine en amont pour y appuyer son ample toiture à demi-croupes et exhausser son bâtiment. La distribution des locaux a profondément changé lors des travaux de 1880, 1889 et surtout lors de la rénovation de 1976, qui a totalement reconstruit l'intérieur. Jusqu'alors, l'entrée de l'habitation se faisait directement au 1er étage, par un escalier extérieur longeant la façade principale et se terminant par une galerie portée par des corbeaux de pierre dure. Cette galerie, déjà modernisée sans doute en 1888, a été prolongée sur toute la façade lors de la suppression de l'escalier[288]. Au rez-de-chaussée se trouvait une porte rectangulaire en position centrale, flanquée de la porte de remise conservée et d'une fenêtre. C'est par là que l'on accédait à la partie rurale qui occupait vraisemblablement l'angle nord de l'édifice. D'après les plans de transformation de 1969 et 1976, l'intérieur était divisé en trois travées s'ouvrant chacune par deux baies sur la face principale. Celle du milieu renfermait un escalier à rampe droite et celle au sud abritait deux chambres avec une cuisine centrale.

L'ambition de la construction, à la toiture autrefois ponctuée de deux grands pommeaux, se lit encore sur la façade principale et surtout dans le motif couronnant l'entrée. La table de molasse sculptée porte les initiales de F[rançois] N[obs], la date de 1824 et des symboles appartenant à l'univers maçonnique fig. 259, 260[289]. Le propriétaire ne figure toutefois pas parmi les membres de la loge



259



260

fig. 259 **Lucens. Rue des Greniers 7. Vue de l'est. Maison construite pour le municipal François Nobs en 1824 par le charpentier Frédéric Badoux et probablement par le maçon Daniel Vulliety. Bâtiment devenu propriété communale en 1888 sous le nom de « Maison Rouge », puis musée Sherlock Holmes. Photo Claude Bornand, 2006.**

fig. 260 **Lucens. Rue des Greniers 7. Table sculptée dominant l'entrée primitive. L'étoile à cinq branches et les deux colonnes surmontées de globes, représentant les sphères terrestre et céleste, comptent parmi les symboles les plus manifestes de la franc-maçonnerie. Photo Claude Bornand, 2006.**

La Silencieuse à l'Orient de Vevey, comme c'était le cas du juge de paix Jacques-Daniel Déglon, dont la maison de Curtilles présente quelques parentés avec celle-ci. Sur le plan stylistique, ce dessus-de-porte à bords chantournés se retrouve encore à Curtilles, dans d'autres bâtiments qui pourraient être attribués au maçon Daniel Vulliety[290].

Rue des Greniers 2 [14]

Historique. La maison résulte de deux étapes de construction au moins, au XVIe siècle et probablement en 1654. Elle fait partie d'une grande propriété qui appartenait en 1590 aux hoirs du notaire Jean Centlivres[291]. Celle-ci comprenait également des écuries du côté de la maison de ville, insérées entre les deux bâtiments et qui semblent avoir dépendu tantôt de l'un, tantôt de l'autre. A cela s'ajoutait une « carrée » appuyée contre la face nord-ouest du rural et de la maison de ville (no 21 du plan de 1824 **fig. 232**), qui fut vendue en 1764 puis passa à la commune entre 1792 et 1824. Ce bâtiment, démoli en 1842, comprenait alors une grange à laquelle on accédait par la cour de la maison[292].

Vers 1605, la propriété appartenait au gendre de Jean Centlivres, le notaire et curial François Berthex[293]. En 1621, les fils de ce dernier vendirent à la commune une étable et une grange situées entre leur maison et celle de la ville[294]. Les immeubles Berthex passèrent à David Ballif, petit-fils du châtelain Jean Ballif[295]. Celui-ci entreprit en 1644 la reconstruction partielle du bâtiment occidental (no 21 du plan de 1824 **fig. 232**) en créant notamment un grand portail dans la face nord-est. Ce nouvel accès donnant sur la place commune qui précédait la maison de ville déclencha les protestations de la bourgeoisie[296]. La reconstruction de la maison principale (no 19 du plan de 1824 **fig. 232**) survint une dizaine d'années plus tard, à en croire la date de 1654 qui surmontait la porte de la façade sud-est[297].

Devenu lui aussi châtelain de Lucens, David Ballif possédait, sur les plans cadastraux de 1674, l'habitation au sud-est, une grange contiguë à celle de la maison de ville et le bâtiment objet du litige de 1644, désigné comme grenier[298]. Son fils Philippe hérita de ses biens et de sa fonction avant 1686[299]. En 1707, Jean Ballif, châtelain de Combremont-le-Petit et justicier de Lucens, et son frère Denis vendirent une partie de leurs latrines à la commune[300]. Les hoirs du châtelain Ballif étaient encore propriétaires en 1764, lorsque la « carrée » occidentale fut vendue à Jacob-Elysée Pilliard[301]. En 1792, un acte notarié entérina un partage en vigueur depuis longtemps entre les hoirs Ballif, les sœurs Suzanne Badoux, femme de Benédict Nobs, et Rose Badoux, épouse du conseiller Jean-Jacob Viret[302]. Cette dernière reçut la plus grande partie du dernier étage de l'habitation et la moitié nord du rural situé entre cette maison et la maison de ville. Le reste revint à Suzanne, avec la moitié nord de la salle supérieure.

En janvier 1843, un incendie détruisit le rural ainsi que la maison de ville contiguë. Abraham Viret rebâtit une grange, mais ailleurs, sur le jardin situé au sud-est de la maison (nos 24-25 du plan de 1824 **fig. 232**)[303]. Les deux parts de la propriété furent réunies par achats successifs entre 1865 et 1871 par Daniel-François Viret[304]. Propriétaire en 1903-1904, le fromager Clément Crausaz fit moderniser la partie nord-ouest et le comble de l'habitation par le maçon Emmanuel Zaretti, le charpentier Philippe Michod et le ferblantier François Cavin. Le document placé à cette occasion dans le pommeau de toiture évoque une « chronique » selon laquelle le bâtiment aurait été construit en 1687 par le notaire Viret, affirmation contredite par les données historiques[305]. L'immeuble passé plus tard à la famille Barroud, classé MH en 1955 et 1959, fut acquis par la commune en 1957[306] et fit l'objet d'une rénovation en 1978-1980 (arch. Jean Widmer, Lucens) : construction de nouvelles annexes du côté de l'Hôtel de Ville, remaniement de l'intérieur, réfection à l'identique de la toiture[307].

Description. L'habitation actuelle se complète, sur son flanc nord-est, d'une petite annexe renfermant un escalier moderne, ainsi que d'une construction basse en terrasse assurant la liaison avec l'Hôtel de Ville, toutes deux de 1980. Cette position relativement isolée ne remonte qu'aux années 1840. Auparavant, l'espace médian était occupé par les dépendances rurales à faîte perpendiculaire à celui de la maison ; au nord-ouest, celle-ci était précédée d'une cour fermée de murs et du bâtiment reconstruit en 1644, disparu en 1842 **fig. 232, 239**.

L'analyse archéologique effectuée en 1979 distingue un noyau plus ancien qui pourrait remonter au XVIe ou au début du XVIIe siècle, correspondant aux deux niveaux inférieurs de la partie nord-ouest, plus étroite **fig. 261**. La partie plus récente, en forme de L, vient s'appuyer au sud contre ce premier bâtiment, alors démoli en partie. A en juger par la date que l'on devinait encore sur le linteau de la porte d'entrée de la façade sud-est, cette transformation doit avoir eu lieu en 1654. Elle comprend également la surélévation de la partie nord-ouest et la toiture recouvrant le tout.



261



262



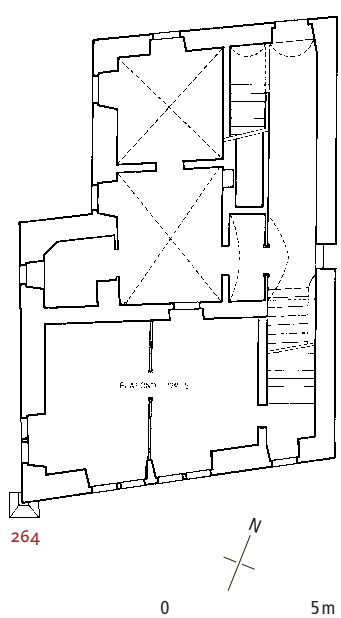
263

FIG. 261 Lucens. Rue des Greniers 2. Vue de l'ouest. Au premier plan, la partie la plus étroite date en partie du XVI^e siècle. Photo Claude Bornand, 2006.

FIG. 262 Lucens. Rue des Greniers 2. Vue du sud vers 1898-1899. La maison reconstruite en 1654 montre encore son majestueux pignon sur rue dans son état d'origine, sans galerie. Sa façade principale s'ouvre abondamment par de grandes baies géminées, à encadrement mouluré d'une feuillure et d'un cavet. Cliché van Berchem. ACV, AMH, A 97/4.

FIG. 263 Lucens. Rue des Greniers 2. Détail du décor mural mis au jour dans la salle supérieure, du dernier tiers du XVII^e siècle. Le motif formait comme un petit tableau à l'intérieur de l'espace délimité par les solives du plafond. Etat avant disparition en 1979. SMS.

FIG. 264 Lucens. Rue des Greniers 2. Plan du rez-de-chaussée supérieur levé en 1979, avant la restauration de l'édifice et la construction des annexes nord-est. Echelle 1:250. Bureau d'archéologie Werner Stöckli. ACV, S 60 204/3.



264

La façade principale, la seule en molasse appareillée, possède encore toutes ses fenêtres originelles, caractéristiques du milieu ou de la seconde moitié du XVII^e siècle FIG. 262. Seuls les percements du rez-de-chaussée présentent des modifications, surtout la porte axiale autrefois en plein cintre. Les baies et les chaînes d'angle étaient soulignées par des bandeaux de peinture grise sur un fond blanc. Avant la pose d'un lambrissage et d'une galerie vers 1900, l'avant-toit, très saillant, encadrait un pignon en colombage. Sur la face sud-ouest, les fenêtres de la partie plus récente sont en grès coquillier, avec chanfrein et feuillure. Les baies du bâtiment primitif ont été restituées sur la base de quelques vestiges découverts principalement en façade nord-ouest, présentant la même mouluration qu'au sud.

D'après l'acte de 1792, l'intérieur comprenait une chambre à cheminée et diverses caves au rez-de-chaussée inférieur ainsi que deux niveaux d'habitation, chacun ayant sa cuisine au milieu ; une grande salle occupait le côté sud-est de l'étage. Avant les travaux de 1979, un corridor longeait la face nord-est et reliait les deux portes d'entrée des rez-de-chaussée inférieur et supérieur FIG. 264. Les escaliers à rampe droite résultaient en partie du partage de la fin du XVIII^e siècle.

Dans le bâtiment actuel, on peut voir encore la cave nord-ouest, à voûte de briques, qui n'est pas sans rappeler celles du château, bien datées des années 1476-1491. Les deux locaux voûtés d'arêtes qui la surmontent appartiennent eux aussi au bâtiment primitif. Dans la partie sud, le rez-de-chaussée supérieur a conservé son plafond à poutres apparentes chanfreinées dans lesquelles s'emboîtent les planches posées en diagonale. Aux deux niveaux, les embrasures couvertes en arc en plein cintre ou surbaissé sont munies de coussièges.

La salle sud-est de l'étage supérieur présentait encore en 1979 des vestiges de peintures, supprimés après documentation[308]. Des rinceaux ocre-brun à feuillages épanouis surmontaient les deux embrasures de la façade sud-est, formant des volutes affrontées. Au sommet des autres parois, l'espace situé entre les poutres abritait des motifs isolés tels qu'un visage d'enfant, une coupe, des pampres FIG. 263. Par son style, cet ensemble, de belle qualité, se situait dans le dernier tiers du XVII^e siècle.

L'ancienne « Belle Maison » et sa dépendance rurale, place de la Belle-Maison 1-5 [15] [16]

La prestigieuse propriété constituée vers 1646 par l'ancien bailli Vincenz Wagner au pied du château a longtemps marqué le paysage architectural de Lucens. Même si la maison de maître a été transformée en grenier en 1755 et si la façade peinte de la dépendance rurale a disparu en 1951, ces deux bâtiments illustrent, grâce à l'iconographie ancienne, les goûts d'un des plus célèbres collectionneurs d'art de la capitale bernoise.

Historique

En poste à Lucens entre 1640 et 1646, le bailli Vincenz Wagner fit l'achat de plusieurs parcelles sises au pied du bourg ainsi que de nombreux terrains à Lucens et à Curtilles. A en juger par la date figurant sur les bornes qui la délimitaient, cette propriété doit avoir été constituée en 1646 ou peu avant[309]. En 1647-1648, Wagner obtint du gouvernement que l'ensemble de ses acquisitions soit érigé en fief noble[310]. Celles-ci comprenaient notamment une maison de cinq « cours » (ou travées) environnée d'un verger et d'un jardin à l'emplacement de la future maison de maître (place de la Belle-Maison 2), et trois propriétés contiguës (une maison paysanne au sud-ouest, cinq « cours » de granges ou d'étables au centre et une maison avec four au nord-est) qui firent place à la grande dépendance rurale, de l'autre côté de la place, en dessous du verger de La Cantéréaz (place de la Belle-Maison 1-7). Les travaux avancèrent rapidement, du moins pour la ferme, dont la façade peinte portait la date de 1647[311].

Figure marquante de l'aristocratie bernoise du XVII^e siècle, Vincenz Wagner (1606-1658) s'est rendu célèbre aussi bien par son train de vie princier et son amour des arts que par sa brillante carrière militaire et diplomatique. Après avoir parcouru toute l'Europe, il devint capitaine au service de France en 1635 et fut anobli par Louis XIII en 1642. A Berne, il entra au Grand Conseil en 1635, au Petit Conseil en 1647, puis reçut les charges de banneret, membre du Conseil des guerres et directeur des sels en 1651. On lui confia la défense de la ville de Berne lors de la guerre des paysans en 1653, ainsi que le poste de haut commandant dans le Pays de Vaud en 1655. Il obtint alors, en récompense, des droits importants en terre vaudoise, comme celui de haute juridiction dans sa seigneurie de Duillier. Ses fréquents contacts avec Paris lui permirent d'enrichir considérablement sa collection d'art, et d'accumuler de nombreuses dettes. A sa mort, il



265

FIG. 265 **Lucens. Vue anonyme, du sud-est, entre 1713 et 1746, détail. Au-devant de la grande masse constituée par la dépendance rurale qui porte aujourd'hui le nom de « Belle Maison » se détache la silhouette découpée de la Belle Maison proprement dite, de 1647. Au premier plan, le logis de la Couronne, proche du pont sur la Cerjaulaz. MHB, coll. Albrecht Kauw, inventaire n° 26109/Photo Stefan Rebsamen (Musée d'Histoire de Berne).**

fallut procéder à la liquidation de ses biens[312]. Les immeubles de Lucens comprenant le « précieux palais », la grange, un grenier ainsi qu'un moulin situé à Curtilles étaient estimés à 18 000 couronnes[313]. L'ensemble des bâtiments de Lucens fut acheté par le notaire et secrétaire baillival Gaspard Nicaty, de Moudon[314]. En 1665, la ferme parvint par échange au gouvernement bernois qui y établit la grange du château (voir *La dépendance rurale*).

La maison de maître, place de la Belle-Maison 2 [15]

En 1684, LL.EE. firent l'acquisition de la maison principale et du jardin alentour, qui avaient passé avant 1674 au pasteur de Curtilles, Philippe Demierre[315]. Le bâtiment de 1647 environ fut aménagé progressivement en grenier dès 1696 en tout cas. Le gouvernement décida alors d'entreposer les grains dans la partie où se trouvait la « salle », abattit des parois intérieures et mura des fenêtres, avec le souci toutefois de ne pas trop enlaidir l'édifice[316]. En 1703, la toiture à faible pente causant d'importantes infiltrations, l'architecte Abraham Dünz présenta un projet de remplacement total qui ne fut cependant pas exécuté. On se contenta d'y ajouter des tavillons et de poser plusieurs contrevents ainsi que des grilles aux baies du grand « poêle » inférieur et de la petite salle[317]. C'est en 1712 qu'apparaît le nom de « Belle Maison ». A cette époque, le débit de vin qui s'y tenait pour le compte du bailli causait des désordres, faisant craindre que l'établissement ne devienne une « maison de joye »[318]. Jusqu'au milieu du XVIII[e] siècle, une partie était encore affectée à l'habitation, à l'usage du bailli sortant[319].

En 1754, le bâtiment avait subi d'importants dégâts d'eau attribués à la structure singulière de sa toiture, pourvue « selon une ancienne mode gothique » de deux tourelles et de six lucarnes. Sur la base d'un projet présenté par l'architecte Abraham Burnand, on se résolut à réduire la maison de moitié pour y entreposer seulement les graines du domaine, avec une « chambre à vendre vin » à l'étage. La partie nord-est fut donc démolie et remplacée par une remise. Une tour subit une reconstruction partielle dans l'alignement de la façade. On retailla les anciens encadrements de molasse pour les nouvelles baies et l'on couvrit le tout d'un toit à demi-croupes. Parmi les matériaux de démolition vendus figurent neuf pommeaux, un boisage et quatre portes de chêne, neuf fenêtres et 600 livres de plomb. LL.EE. conservèrent les dalles de molasse du corridor et de la salle pour l'usage du château[320]. Dès lors, le nom de « Belle Maison » se déplaça sur la dépendance rurale située en face.

En 1801, il n'est plus question que d'un grand grenier, vendu avec le verger contigu à un consortium de propriétaires, comme l'ensemble du domaine. A la suite d'un partage en 1803, il passa à [Jean-]Jacques Favre qui le transforma en maison ayant deux logements et un magasin[321]. En 1852, Louis-Philippe Favre fit construire dans le jardin un rural qui fut remplacé en 1885 déjà par un immeuble édifié pour le compte de Jean Pavarino, nouveau propriétaire de toute la parcelle (place de la Belle-Maison 4)[322]. En 1882-1887, celui-ci transforma l'annexe latérale nord-est de l'ancienne Belle Maison, renfermant une remise et une chambre à lessive. En 1904, sa veuve fit d'importants travaux au bâtiment principal, modernisant la devanture de magasin donnant sur la place et renouvelant les

poutraisons intérieures[323]. En 1925, Joseph Huwiler ajouta une annexe basse contre la façade sud-est et installa l'imprimerie qui édita la *Feuille d'avis des Cercles de Lucens et Granges* jusqu'en 1999[324]. Rénovation en 2005.

Description

Si l'on en croit la vue, peut-être idéalisée, de la première moitié du XVIII[e] siècle, la maison de maître se composait d'un corps principal et de deux pavillons plus élevés, l'un à l'angle ouest, en saillie, l'autre à l'angle est **FIG. 265**[325]. La façade sud-est du corps de logis, d'un seul niveau, s'ouvrait par six hautes fenêtres encadrant la porte axiale. Elle se prolongeait au travers de l'avant-toit par trois lucarnes de pierre, celle au centre, plus grande, surmontée d'un pommeau. Les trois autres « frontons » mentionnés en 1754 couronnaient certainement la face nord-ouest. Les toitures à croupes du corps de logis et des pavillons, ornées de pommeaux, formaient, avec celles des lucarnes, une composition très animée.

C'est lors de la transformation en grenier pour le gouvernement bernois que l'édifice reçut son volume principal actuel qui n'a plus rien à voir avec la maison de maître précédente. La toiture à demi-croupes porte sur son pignon nord-ouest la date de 1755 et les initiales I B, sans doute celles du charpentier JEAN BRIOD. L'annexe latérale transformée en 1882-1887, et surtout celle ajoutée en 1925 au sud-est, ont perturbé l'équilibre des proportions[326]. La façade donnant sur la place, modernisée en 1904, présente des baies de ciment. Si la charpente de 1755 a été conservée, comme les deux caves voûtées situées sous la moitié sud-est de l'édifice, les niveaux d'habitation, traversés par un couloir longitudinal, portent la marque des travaux du début du XX[e] siècle[327]. Jusqu'à son lotissement en 2008-2011, seul le grand jardin ceint de hauts murs rappelait le statut aristocratique de la propriété.

La dépendance rurale, place de la Belle-Maison 1-5 [16]

Comme signalé plus haut, c'est en 1665 que le gouvernement fit l'acquisition de la grande dépendance rurale que l'ancien bailli Vincenz Wagner avait construite en 1647 en face de sa résidence. Cette nouvelle propriété se composait du bâtiment principal de 1647 abritant deux granges, plusieurs étables et une habitation, d'une cour renfermant un four, un pigeonnier et diverses constructions[328], et du verger dit « La Cantereaz », sur lequel s'élevait une petite maison[329]. C'est probablement dans le bâtiment principal que le maçon POCHON, le charpentier [JEAN] BRIOD et le serrurier [PIERRE-ABRAHAM] VIRET réparèrent l'habitation du fermier en 1754[330]. En 1757, on installa le receveur du bailliage dans un ancien logement au-dessus de la grange[331]. D'autres réparations intervinrent en 1764[332].

Le « grand bâtiment dit En Belle maison, où il y a logements, deux granges, écuries, remise, four, assots [étables à porcs], cours, verger et terrein en côte [...] appelé Canteries » fut vendu en 1801 à un groupement de propriétaires, puis échut en 1803 à Jean-David Charbonney, officier municipal[333]. En 1805, celui-ci céda à ses enfants la moitié sud-ouest du bâtiment comprenant logements, grange, écuries et dépendances dans la cour, tandis qu'il conservait la grange, les deux écuries et le verger de l'extrémité nord-est. En 1809, il leur abandonna le tout, en se réservant l'usufruit de cette même partie de bâtiment[334]. Depuis lors, l'ancienne ferme resta subdivisée en plusieurs propriétés étroitement enchevêtrées qui ne subirent que des aménagements utilitaires altérant sa substance. Seule son extrémité nord-est (n° 98 du plan de 1824 **FIG. 231**), transformée en habitation dès 1810 par l'adjonction de pignons transversaux, a pris une identité indépendante (voir *Place de la Belle-Maison 7*).

Depuis le début du XIX[e] siècle, l'ancienne ferme de la Belle Maison se découpait en cinq tronçons (n[os] 93 à 97 des plans de 1824 **FIG. 231**), subdivisés eux-mêmes entre plusieurs propriétaires et qui changèrent fréquemment de main (place de la Belle-Maison n[os] 1, 1A et 5)[335]. Dans l'ensemble, on peut mentionner les modifications essentielles suivantes. Entre 1818 et 1824, la grange n° 97 fut transformée en maison pour Philippe Charbonney, soit peu après qu'il ait vendu l'extrémité nord-est, en construction[336]. A cette époque, les deux travées sud-ouest étaient affectées à l'habitation. La seconde, dans laquelle Antoine Schneider créa deux chambres en 1859, abrita au rez-de-chaussée, dès 1861 en tout cas, une pinte, L'Ecusson-Vaudois. Le propriétaire suivant, Daniel Loude, demanda en 1883 à pouvoir changer l'enseigne de son établissement en café de la Belle-Maison. S'ensuivit probablement une rénovation de la façade de cette portion de bâtiment, bien perceptible sur les photos de la fin du siècle[337].

En 1951, le cafetier Roger Chaillet entreprit une transformation brutale des actuels n[os] 1 et 1A, en perçant de nombreuses baies dans la face pignon, en raccourcissant l'avant-toit et en rénovant la façade du côté de la place (arch. LOUIS BRIOD,



266

FIG. 266 **Lucens. Place de la Belle-Maison 1-7. Dépendance rurale construite en 1647 pour le banneret Wagner. Vue du sud vers 1900. A droite, l'extrémité nord-est devenue indépendante en 1810, place de la Belle-Maison 7. Elysée, TP 13/51.**

Forel). Les défenseurs du patrimoine ne parvinrent ni à sauver le décor peint de la façade ni à faire classer le bâtiment. Cette mesure n'intervint qu'en 1973, lors de la création d'un appartement dans les combles de la partie médiane. La dernière modernisation transforma à nouveau l'intérieur du café et les combles, en créant des ouvertures modernes au-dessus des portes de granges, en 1991-1992 (arch. GILBERT GRIN, Moudon)[338].

Description

L'ancienne dépendance rurale de 1647 s'abrite sous un toit à demi-croupes, percé primitivement de trois grandes lucarnes en colombage sommées de longs pommeaux d'étain. Il ne reste qu'un spécimen de ces lucarnes. Tous les percements sont modernes, à l'exception des deux portes de grange en grès coquillier des façades longitudinales.

L'habitation d'origine occupait l'extrémité sud-ouest et s'étendait sur la largeur de deux axes de percements. Ses fenêtres anciennes avaient un meneau et un chambranle creusé d'un cavet et d'une feuillure **FIG. 266**. La deuxième travée montrait jusqu'en 1951, au niveau supérieur, deux baies rectangulaires qui pourraient correspondre au réaménagement d'un logement pour le receveur au-dessus d'une grange en 1757 ou à la création de deux chambres en 1853[339]. Elle s'ouvrait au rez-de-chaussée par la large fenêtre de la pinte. Se succèdent ensuite deux granges, séparées anciennement par une double écurie. Les grandes portes charretières en plein cintre à impostes montrent encore, sur leur clef saillante sculptée, la roue des armoiries de la famille Wagner. Le même type d'arc conduit à la cour arrière. L'intérieur a conservé uniquement la charpente de 1647, à hautes fermes trapézoïdales contreventées par des croix de Saint-André[340].

L'élément le plus exceptionnel de l'édifice, son abondant décor peint de style maniériste, est connu grâce aux photos et aux relevés faits avant sa disparition en 1951 (voir *Documentation*). On ne peut juger de la gamme chromatique que par le seul fragment qui avait subsisté jusqu'en 2004 au-dessus d'une des portes de grange de la face arrière : un mufle de lion entouré de volutes, dans des tons gris-beige **FIG. 270**. Un relevé colorié de 1951, bien que peu fiable sur plusieurs points, laisse penser qu'il y avait dans l'ensemble un jeu d'ocre, ocre brun et gris-bleu.

Du côté de la place, le décor se concentrait sur les membres architecturaux, rehaussés de sculpture feinte, particulièrement tridimensionnelle, mais la totalité de la surface semble avoir été peinte **FIG. 267-269**. On y voyait notamment un cadran solaire accompagné d'une silhouette de cheval couché. Une fausse corniche à modillons couronnait la façade au-dessus des granges et des écuries.

Appréciation

Malgré ses dimensions imposantes, le rural de la Belle Maison n'est plus que le pâle reflet de l'ambitieuse réalisation de Vincenz Wagner. Si ses peintures avaient été conservées, de même que la résidence qui lui faisait face, on aurait eu ici

Lucens. Place de la Belle-Maison 1-5. Trois photos du décor peint prises vers 1930. Photos André Kern, Elysée.

FIG. 267 Le fronton qui couronne la porte de la grange septentrionale, autrefois flanquée de pilastres ioniques, représente un couple enlacé, tandis que le centaure marin de gauche brandit un glaive et un bouclier.

FIG. 268 Un buste d'homme barbu surmonte la porte de la grange centrale, flanquée de pilastres à bossages en pointe de diamant. De part et d'autre du fronton garni de fruits se trouvaient aussi des monstres chevauchés par des putti.

FIG. 269 Des colonnes de marbre poli chargées de guirlandes, des tablettes moulurées et des corniches feintes rehaussent la façade de l'habitation. Un buste de femme en médaillon, accompagné de deux putti chevauchant des monstres marins, couronne la fenêtre du séjour.



267



268



269

l'illustration architecturale la plus explicite des goûts de l'un des plus intéressants amateurs d'art de la capitale bernoise. Son apport dans les autres propriétés qui furent les siennes en Suisse romande est en effet moins bien connu[341]. Toutefois, le château de Duillier, reconstruit en plusieurs étapes surtout au XVII^e siècle, montre plusieurs éléments apparentés[342]. La maison vigneronne du Clos-du-Boux, à Epesses, qui date en partie de 1649, montre les mêmes fenêtres à meneau que l'ancien rural[343].

Les bâtiments de Lucens se rattachaient à deux aires culturelles différentes. Avec ses toitures variées et son corps de logis bas sommé de lucarnes Renaissance, la résidence pourrait avoir été influencée par les bâtiments de dépendances des châteaux français du XVI^e ou du début du XVII^e siècle[344]. Quant aux peintures de la ferme, sans équivalent connu dans le canton de Vaud, elles se rattachent plutôt à la tradition alémanique[345], tout comme le dessin représentant Vincenz Wagner allant prendre possession de son bailliage à Lucens[346]. De nombreux rapprochements peuvent être faits avec les modèles publiés vers 1600 par Hans et Paul Vredeman de Vries, tant pour les éléments architecturaux (pilastres à doubles bossages, écoinçons couverts de feuillages) que figuratifs (portraits en médaillons sertis de cuirs découpés, monstres marins, etc.)[347].

Pour l'identification des artisans, on ne peut guère que se référer aux travaux commandés à la même époque par Wagner et son successeur pour les bâtiments gouvernementaux du bailliage. Le rapprochement le plus vraisemblable pourrait se faire avec l'équipe des maçons « lombards » attestés à Moudon et Lucens entre 1645 et 1647 : Jacques et Pierre Graber, Pierre, Ulrich et Jérôme Ruffener[348]. Plusieurs peintres mentionnés au château de Lucens dans les années 1640-1650 sont restés anonymes ; d'autres ne sont pas connus par ailleurs (Hans Roth et Hans Werner). La liste établie lors de la liquidation des biens du banneret Wagner, en 1659, signale des travaux effectués, et non terminés, par le peintre Albrecht Kauw (1616-1681). Avec son collègue Joseph Werner l'aîné († vers 1669), celui-ci est appelé par le gouvernement à taxer une partie des meubles du banneret[349]. A en juger par la qualité du travail, fortement influencé par la Renaissance flamande, cette façade pourrait être l'œuvre de l'un de ces deux peintres, ou du moins d'un artiste d'origine alémanique[350].



270

FIG. 270 **Lucens. Place de la Belle-Maison 5. Dernier vestige du décor peint qui subsista jusqu'en 2004 au-dessus de la porte arrière de la grange. Photo Claude Bornand, 2004.**

Documentation

Plans et vues

Photographies. Ph. de la partie sud-ouest, 1899, cliché van Berchem (ACV, AMH, A 97/7, A 6560 ; A 97/8, A 27487). – Vue d'ensemble, vers 1900 (Elysée, « Travaux publics 13/51 ») FIG. 266. – Ph. diverses, début du XX^e s. (Elysée, « Travaux publics »). – Carte postale « Place de la Belle Maison », Corbaz & C^ie, Lausanne, vers 1900 (coll. Hubert Sonnard, Curtilles). – Ph. d'ensemble et détails des fenêtres et des portes de grange vers 1930, A[ndré] Kern (ACV, AMH, A 97/5, A 30942-30943 ; Elysée, INB 1135-1137 FIG. 267-269 ; voir ill., in MB Vaud, II, pl. 75). – Ph. d'ensemble, 1951 (ACV, SB 18/2-3).

Relevés. Relevé au trait des peintures de la façade sud, ensemble et détails, vers 1930 (MB Vaud, II, pl. 74-75). – « Relevé de la "Belle Maison", Lucens, fait de 1951 à 1956 par Adrien Ballif, instituteur retraité, Curtilles » (vue au crayon de couleur, avec reconstitution des décors manquants, tableau exposé à l'ancien collège de Lucens)[351]. – Relevé de la moitié sud-ouest (plan, coupe transversale, façade principale), août 1951, sig. L[ouis] Briod, architecte, Forel (ACV, SB 18/2-3). – Plan du rez-de-chaussée, 24 fév. 1992 (SMS).

Place de la Belle-Maison 7 [17]

L'extrémité nord-est de l'ancienne ferme de la Belle Maison est indépendante du reste de la propriété depuis sa reconstruction au début du XIX^e siècle. Celle-ci débuta en 1810, si l'on en croit la date figurant sur la panne volante de la demi-croupe. Toutefois, l'étage n'était pas terminé en 1818, lorsque le tuteur de Pierre-Philippe Charbonney dut vendre cette maison à François-Daniel Briod.



271



272

Frédéric Badoux y faisait encore des finitions en 1824[352]. Nouveau propriétaire depuis 1864, Jean-Daniel Rey semble avoir apporté des améliorations au bâtiment l'année suivante[353]. En 1892, Samuel Golaz-Favre, syndic, acheta une petite portion de la place commune devant la maison afin de la bétonner[354]. C'est sans doute là que le pharmacien Huguenin aménagea une devanture précédée d'une terrasse vers 1900[355]. La transformation de la pharmacie au milieu du XXe siècle entraîna la création d'un escalier extérieur contre la façade latérale. Restauration en 2008.

Par sa toiture à la Mansart à demi-croupes formant deux pignons transversaux, la maison de 1810 s'affranchit de la masse du toit primitif du rural de la Belle Maison. Sa façade sur la place, plus haute que ses voisines, comprend deux niveaux cantonnés de chaînes d'angle lisses à chapiteaux et un troisième abrité par le berceau fortement saillant **Fig. 271**. La signature du charpentier Frédéric Badoux figurant sur la panne volante avec la date de 1810 et un écusson vaudois concerne la charpente elle-même et non pas le lambrissage décoratif ni la balustrade de bois découpé qui remontent peut-être aux travaux signalés en 1865, ou alors à 1892 environ, vu leur analogie avec la galerie du stand construit vers 1887[356].

L'intérieur a conservé quelques boiseries à panneaux rectangulaires au rez-de-chaussée et une cheminée d'angle en marbre noir, rectiligne, dans le séjour du 1er étage, côté place. L'escalier à repos qui s'appuie contre le mur mitoyen au centre de l'édifice est en grès coquillier sur un niveau, puis en bois. Il se complète d'une main-courante à barreaux métalliques.

Rue du Marché 1 [18]

A l'emplacement approximatif du bâtiment actuel, entre la rive gauche de la Cerjaule et un canal, les plans cadastraux de 1674 représentent une sorte de petit moulin appartenant à Claudi Badoux[357]. Sur les plans du XIXe siècle, le canal existe toujours, mais ne sert plus qu'à l'irrigation des prés au-delà de la route[358]. Il traverse le bâtiment qui est alors une simple maison d'habitation, construite vers 1808 et appartenant en 1824 aux propriétaires du logis voisin de la Couronne, les hoirs de Jean-Louis Mégroz[359]. Ceux-ci y firent peut-être des réparations en 1849[360]. Ils vendirent l'immeuble en 1879 à François-Louis Bulloz, qui y établit une boulangerie et un établissement public, le Café National[361]. L'atelier qu'il créa dans le comble en 1881 semble avoir été abandonné en 1892 déjà, et le débit de boisson avant 1914.

A l'extérieur, le bâtiment se remarque par son toit Mansart à demi-croupes typique du début du XIXe siècle, faisant une saillie suffisante sur le pignon nord-est pour abriter une étroite galerie fermée de planches **Fig. 272**. Au sud-est, le brisis a été percé, vers 1881, sur toute sa longueur par une série continue de fenêtres caractéristique des ateliers d'horlogerie. A l'intérieur, le passage du canal n'a pas empêché la création d'une cave voûtée en molasse appareillée dans la moitié nord-est de la maison. L'escalier suspendu en ciment occupant l'angle nord montre une balustrade à barreaux de fer de la fin du XIXe siècle.

Route d'Oulens 8 [19]

L'importante propriété constituée au XVIIIe siècle au pied de l'ancien bourg de château a notablement modifié la configuration des lieux. Elle correspond, sur le plan de 1674, à une quinzaine de parcelles privées, desservies par une ruelle rejoignant l'extrémité ouest du quartier des Vaux FIG. 273, 233. A cette époque, seules deux de ces parcelles étaient bâties, à l'emplacement des deux tiers orientaux du bâtiment actuel : une maison et une grange contiguës appartenant respectivement aux hoirs de Pierre Rospraz et à Barthélemy Charbonney. A cela s'ajoutait, à l'angle de cette ruelle et en bordure du verger de La Cantéréaz, une petite maison qui correspond sans doute au bâtiment route d'Oulens 6[362].

En 1769, l'édifice atteignit son extension actuelle, avec la cave et le couvert latéral annexe, ce qui fit disparaître la ruelle publique[363]. Il était en 1824 propriété de Frédéric Comte, établi à Lucens dès 1812, secrétaire du Conseil et notaire depuis 1820, élu au Grand Conseil en 1858[364]. Celui-ci fit reconstruire le bâtiment incendié en 1852, selon une même implantation et comprenant une vaste cave voûtée, un logement au rez-de-chaussée et à l'étage, une grange, une écurie et une remise[365]. En 1878, le feu à nouveau détruisit la partie rurale, mais semble avoir épargné l'habitation, protégée par le mur de refend montant jusqu'au toit. Il est dès lors question notamment de deux logements superposés et d'une grande cave voûtée de briques[366]. Le bâtiment passa à Aimé Cruchon qui effectua quelques transformations en 1895 pour y établir une boucherie[367]. Sa fille Lina, femme de Charles Reymond, entreprit des travaux plus importants en 1919[368]. A cette date, le cadastre indique la présence d'une chapelle catholique dans la maison et d'un atelier de charpentier dans le rural. Après une longue période d'abandon depuis les années 1970[369], le bâtiment fut rattaché au domaine du château en 1996. Classé MH en 2012, il bénéficia d'une restauration l'année suivante (arch. GLATZ & DELACHAUX)[370].

Le bâtiment possède encore un beau volume, composé d'une habitation et d'un rural abrités sous le même toit à deux pans FIG. 274. La façade longitudinale nord-est, qui pourrait avoir été la principale façade d'entrée en 1769, s'ouvre par des fenêtres rectangulaires relativement étroites, sans décor ; au rez-de-chaussée, une devanture de boucherie en chêne, de 1898 environ, a probablement remplacé l'accès d'origine. Deux des contrevents de l'étage montraient des traces de peinture rouge et blanche dessinant des ondes sous la couche verte



273

FIG. 271 **Lucens. Place de la Belle-Maison 7. Le bâtiment résulte de la surélévation de l'extrémité nord de l'ancien rural de la Belle Maison. Le pignon transversal, ajouté par le charpentier Frédéric Badoux en 1810, s'habille d'un lambrissage de bois découpé typique de la fin du XIXe siècle. Photo Claude Bornand, 2008.**

FIG. 272 **Lucens. Rue du Marché 1, vue de l'est. Maison construite vers 1808, transformée au niveau des combles en 1881 pour abriter un atelier d'horlogerie. Photo Claude Bornand, 2008.**

FIG. 273 **Lucens. Route d'Oulens 8. Vue du sud vers 1900. Propriété occupant depuis 1769 l'emplacement de plusieurs parcelles médiévales et du chemin menant à la poterne du bourg. A droite, la petite maison, route d'Oulens 6, correspond probablement à celle qui figure déjà sur les plans de 1674 au nord de ce chemin, en bordure du verger de La Cantéréaz. Elysée.**



274

FIG. 274 **Lucens. Route d'Oulens 8. Vue de l'est. La face latérale date probablement encore de 1769, tandis que la façade principale a été reconstruite en 1852 par le notaire Frédéric Comte. Sa galerie de bois découpé est un des meilleurs exemples de la seconde moitié du XIXe siècle. Photo Claude Bornand, 2006.**

ultérieure. La porte de grange à clef et impostes, celle d'écurie à linteau en arc surbaissé et les petits œils-de-bœuf de l'étage remontent probablement à 1769. Il en va de même pour les percements de la face opposée et pour l'ancienne tourelle de latrines de l'angle sud FIG. 160[371]. La façade sud-est, côté route, avec ses grandes fenêtres rectangulaires à tablettes moulurées, résulte certainement de la reconstruction de 1852. La porte d'entrée axiale, qui paraît avoir été percée dans une maçonnerie plus ancienne, est reliée à la fenêtre supérieure par une table de molasse chantournée, sur laquelle se devinaient l'inscription peinte « Boucherie » et la date ajoutée au crayon « 1898 ». Les chaînes d'angle lisses se terminent par deux assises en saillie, formant corbeau pour soutenir les solives à tête moulurée qui supportent la galerie. Cet élément date sans doute encore de 1852 ou de 1878, de même que les baies à encadrement de bois qui s'étagent dans le pignon.

L'habitation d'origine comprend quatre pièces à chaque niveau, avec un corridor axial aligné sur le faîte et longé par un escalier tournant en pierre. L'extrémité nord du bâtiment abrite une cave exceptionnellement vaste, accessible de plain-pied, mais creusée latéralement dans la pente de l'ancien verger de La Cantéréaz. Sa voûte de briques est renforcée par des doubleaux de molasse. Le doubleau oriental porte la date de 1769 encadrant un cœur. L'annexe au nord-est abrite l'entrée de deux galeries creusées dans la falaise de molasse, servant probablement de captages d'eau.

Grand-Rue 15/Route d'Yvonand 9 [20]

L'îlot constitué aujourd'hui de deux propriétés n'en formait qu'une seule en 1674, celle des enfants d'Isaac Margueron ou de sa veuve, Esther née Dutoit. Il se composait, du sud-ouest au nord-est, d'une maison, de deux granges puis d'une « chapaz » (remise ouverte). La vaste parcelle qui l'environnait comprenait également une forge donnant sur la Grand-Rue (extrémité sud de l'actuel immeuble Grand-Rue 13)[372].

La « chape » (ou remise) de l'extrémité nord-est fut détachée puis reconstruite comme logement, vraisemblablement dans le troisième quart du XVIIIe siècle, peut-être par Elysée Pilliard (rte d'Yvonand 9). La famille Meyret, propriétaire de cette partie depuis 1831, agrandit les annexes appuyées contre les petites faces nord-ouest et au sud-est. L'immeuble principal renfermait en 1884 un logement et un magasin. Il appartenait à Céline Guidetti-Meyret, qui possédait également la boulangerie située en face, de l'autre côté de la route d'Yvonand (rte de Villeneuve 1). Les façades principales de ces deux immeubles reçurent à cette époque un même décor de chaînes en harpe peintes[373].

La propriété sud-ouest (Grand-Rue 15), trois fois plus vaste, fut transformée en plusieurs étapes. On commença par agrandir l'habitation principale en la prolongeant sur environ 3,7 m en direction du sud-ouest et en la couvrant de la charpente à demi-croupes actuelle. Plusieurs tuiles montraient des dates situées entre 1744 et 1759[374]. En 1778, on remania la partie centrale, à en juger par le millésime figurant sur la porte d'entrée. Le tronçon de façade élevé à ce moment-là, large de trois baies, abritait le nouveau corridor d'accès à la maison principale et probablement une pièce à côté. Toutefois, l'intérieur semble n'avoir jamais été terminé ni habité[375]. Plus tard encore, probablement à la fin du XVIIIe siècle, on suréleva le rural, dont l'étage supérieur en charpente était accessible par un pont de grange depuis la rue Centrale[376].

En 1824, le bâtiment appartenait au juge de paix Philippe-Frédéric Ballif, allié Devenoges. Celui-ci ayant fait faillite et abandonné sa famille[377], l'Etat acheta l'immeuble en 1828, dans l'intention d'y transférer la cure. Le corps pastoral s'y opposa avec la plus grande fermeté, invoquant l'exiguïté du logement, l'humidité du lieu et sa proximité avec l'auberge de la maison de ville. Après avoir fait élaborer plusieurs devis de réparation, l'Etat se résolut à revendre le bâtiment en 1832 à Pierre-François Ribet[378]. La propriété passa ensuite à Jeanne-Suzanne Michod en 1868, puis à son fils



275



276

Jean-Samuel en 1884[379]. Rénovation en 1987 (arch. M. Arnold, J. Rollinet, Payerne)[380].

Les habitations qui encadrent l'ancien rural médian présentent toutes deux une façade pignon abritée par une demi-croupe saillante et revêtue d'une galerie de comble **fig. 275**. Celle au nord-est (rte d'Yvonand 9) a un toit Mansart et des fenêtres à linteau en arc délardé caractéristique de la fin du XVIII^e^ ou du début du XIX^e^ siècle. La propriété Grand-Rue 15 est plus complexe. Elle s'étend sur une surface équivalant à trois parcelles habituelles. Celle au sud-ouest, qui semble être la plus ancienne, correspond à l'habitation, les deux autres, couvertes d'un haut toit perpendiculaire, au rural d'origine. Le bâtiment s'est développé en plusieurs étapes à partir d'un noyau médiéval, bien visible encore dans l'angle occidental. En partie enterrées dans la pente, ses maçonneries apparaissent encore à l'extérieur sur la façade nord-ouest jusqu'au sommet du 1^er^ étage ; elles y forment en effet un mur plus épais au tracé irrégulier, percé plus tardivement de fenêtres en arc surbaissé et sur lequel s'appuient le pignon et la charpente du XVIII^e^ siècle. A l'opposé, du côté de la Grand-Rue, les fenêtres du corps de logis principal sont les mêmes qu'à l'arrière, tandis que celles du corps médian ont un linteau de type plus tardif, simplement délardé. Ces dernières correspondent donc probablement à la date de 1778 inscrite sur le chambranle de la porte, refaite à l'identique en 1987 comme les autres baies inférieures.

Dans le vestibule d'entrée se voit encore l'ancienne façade latérale qui se trouve à env. 3,7 m en retrait de celle du XVIII^e^ siècle. Derrière cette façade primitive, un mur de refend perpendiculaire percé de deux portes gothiques à linteaux sur coussinets ferme les deux caves arrière. C'est le seul élément ancien qui a subsisté à l'intérieur, avec un poêle en catelles du début du XIX^e^ siècle, à corps vert et bordures blanches **fig. 276**.

Rue Centrale 12/Route de Villeneuve 1 [21]

Les principales étapes de l'histoire ancienne de l'édifice sont connues par la dendrochronologie. Les poutraisons de la cave datent de 1539 environ et de 1717-1720. La toiture abritant le logement a été construite vers 1752[381]. Le bâtiment qui formait la tête de l'îlot sur les plans de 1674 appartenait à la famille Ribet et comprenait une maison et une grange regroupées sur une étroite parcelle[382]. Ce n'est qu'en 1752 ou en tout cas avant 1824 que la propriété s'étendit sur le rural contigu au nord-est. A la fin du XVIII^e^ siècle, on ajouta une « carrée » à l'angle sud de la maison (rte de Villeneuve 1)[383]. Cet agrandissement est sans doute à mettre en relation avec le partage qui eut lieu entre les fils de François Ribet, propriétaires au début du XIX^e^ siècle. Ce logement fut détaché de l'ensemble en 1868. En 1885, Céline Guidetti y établit un « magasin » et une boulangerie[384]. Le rural contigu au bâtiment primitif, plus haut que le précédent, résulte d'une reconstruction au début du XX^e^ siècle par Paul Ribet[385].

fig. 275 **Lucens. Grand-Rue 15 et route d'Yvonand 9. L'îlot d'origine médiévale s'est subdivisé en deux propriétés au XVIII^e^ siècle. L'extrémité de droite donnant sur la route d'Yvonand remonte à la fin du XVIII^e^ ou au début du XIX^e^ siècle. Le reste a été reconstruit en plusieurs étapes dans la seconde moitié du XVIII^e^ siècle. Photo Claude Bornand, 2006.**

fig. 276 **Lucens. Grand-Rue 15. Poêle remonté, situé à l'origine dans la grande chambre du 1^er^ étage. Les cannelures ornant le sommet des pieds et la frise supérieure sont caractéristiques du début du XIX^e^ siècle. Photo Claude Bornand, 2011.**

FIG. 277 **Lucens. Rue Centrale 12, vue du sud-est en 2006. L'habitation, sans doute surélevée en 1752 environ, dépassait de beaucoup la grange contiguë avant la reconstruction de celle-ci vers 1900. A gauche, la façade latérale de la « carrée » ajoutée à la fin du XVIII^e siècle, route de Villeneuve 1. Photo Claude Bornand, 2006.**

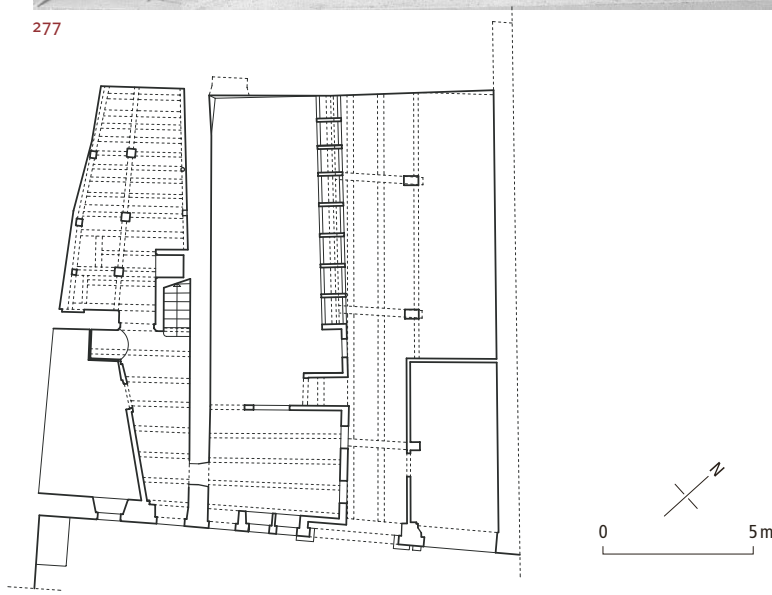
FIG. 278 **Lucens. Rue Centrale 12. Plan du rez-de-chaussée supérieur. Echelle 1:250. Dessin NOR architectes et Archéotech, 2007.**

FIG. 279 **Lucens. Rue Centrale 12. Détail du pignon nord-ouest. La galerie, avec son garde-corps à arcature aveugle, repose sur les extrémités chantournées des sablières. Les chevrons sont ornés de petits chanfreins. Photo Claude Bornand, 2006.**

FIG. 280 **Lucens. Rue Centrale 12. Fourneau en molasse du rez-de-chaussée supérieur portant la date de 1898 et les initiales du propriétaire, Paul Ribet. Photo Claude Bornand, 2007.**



277



278



279



280

L'habitation principale dessine un plan étroit et allongé dont l'irrégularité témoigne des origines anciennes de l'édifice. Ses façades percées de simples baies rectangulaires ont probablement été surélevées lors de la pose de la charpente actuelle FIG. 277. Elles dépassaient d'environ 3 m celles du rural primitif dont le faîte était disposé perpendiculairement à celui de la maison. Elles se poursuivent sur environ 70 cm au-dessus du sol du comble, ce qui permet de dégager un espace suffisant pour loger notamment des arches à grain. Cette disposition constitue la principale caractéristique du bâtiment, avec les galeries des deux pignons FIG. 279. Celles-ci montrent des garde-corps à arcatures aveugles typiques des maisons paysannes fribourgeoises du XVIII[e] siècle[386].

A l'intérieur, une porte et une armoire murale gothiques, à linteau sur coussinets, ont subsisté au niveau de la cave semi-enterrée, respectivement dans le mur de refend et dans le massif portant l'escalier qui mène au rez-de-chaussée supérieur FIG. 278. Le logement semble avoir été réaménagé à la fin du XIX[e] siècle, avec ses plafonds à poutres apparentes moulurées aux angles d'un petit quart-de-rond et son fourneau de molasse de 1898 FIG. 280.

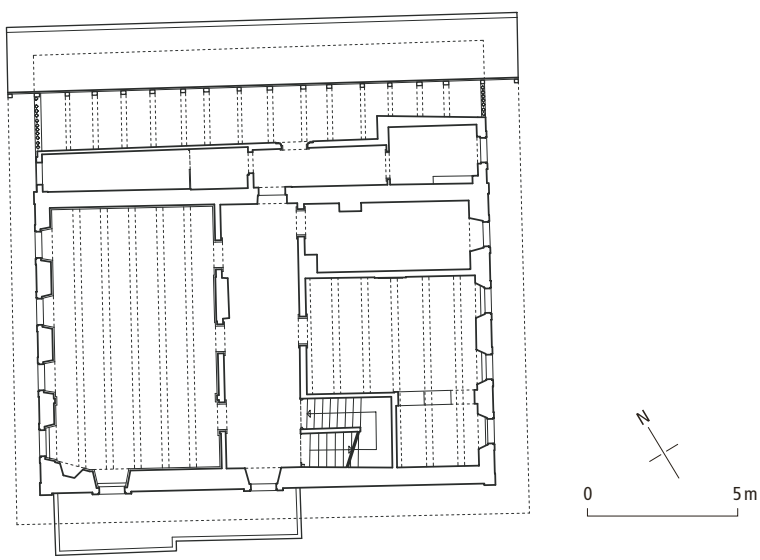
Route de Villeneuve 6 [22]

Historique. La maison qui occupait, sur les plans de 1674, l'emplacement de l'actuelle construction appartenait au notaire Isaac-Jacob Briod. Celui-ci était banneret de Lucens lorsqu'il fit reconstruire sa demeure en 1690. En 1696, il reçut encore des chevrons pour son « dôme »[387].

Le pasteur Daniel-Nicolas Briod (1747-1836), fils de Samuel Briod et de Françoise Detrey, résida dans cette maison familiale, vraisemblablement depuis sa nomination au poste de Curtilles-Lucens en 1790[388]. En novembre 1818, il fit présenter par son fils Jean-François un devis « pour la reconstruction entière de son bâtiment du creux », afin d'obtenir de la Municipalité le bois nécessaire. Celle-ci lui refusa le chêne, argumentant que l'ancienne charpente, constituée presque entièrement de ce matériau, pourrait être récupérée. Il obtint aussi de la molasse provenant de la carrière située près des ponts-levis du château. Le nom du charpentier à son service n'est pas précisé, mais il s'agissait peut-être de celui qui construisit la grange en 1823, JEAN-PHILIPPE CLOT, de Curtilles[389]. Le bâtiment abrita probablement les deux familles du pasteur et de son fils jusqu'à la vente, en 1848, à Jean-David Besson. Il passa par héritage en 1878 à la fille de celui-ci, Alexandrine Houst, femme divorcée du



281



282

FIG. 281 Lucens. Route de Villeneuve 6. Vue de l'ouest. Maison reconstruite par le notaire et Banneret Isaac-Jacob Briod en 1690, puis par le pasteur Daniel-Nicolas Briod en 1818, passée aux enfants du commissaire et géomètre Frédéric Bourgeois en 1888. Photo Claude Bornand, 2007.

FIG. 282 Lucens. Route de Villeneuve 6. Plan du 1[er] étage. Echelle 1:250. La disposition générale résulte des travaux de 1818. Chaque niveau possède un large couloir transversal donnant accès à l'escalier et aux portes percées dans les façades latérales. Du côté de la route, au nord-ouest, la grande pièce était subdivisée par deux parois légères, avant les travaux de 2007. Dessin NOR architectes et Archéotech, 2007.



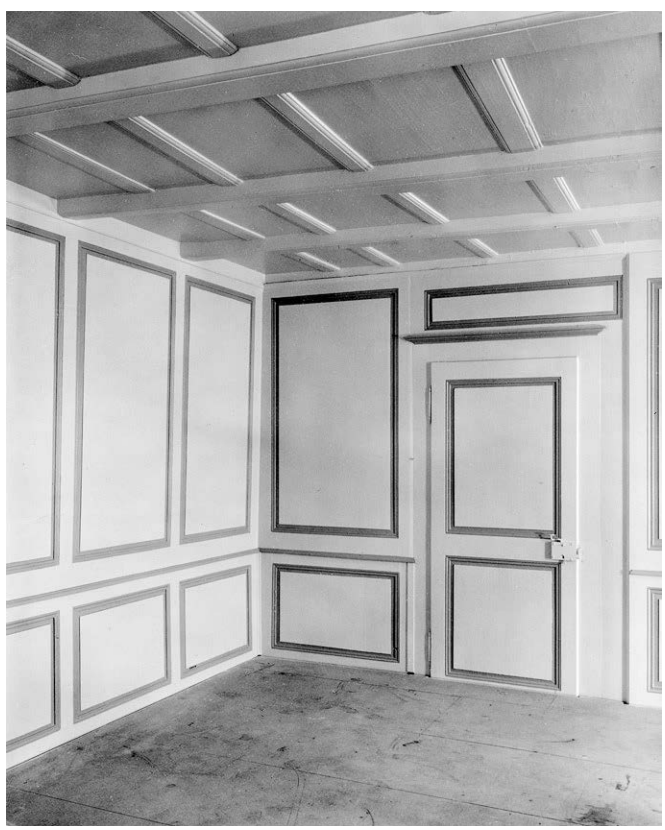
283



285



284



286

commissaire [Philippe-]Frédéric Bourgeois, puis à ses deux fils, Octave-David et Constant-Edouard Bourgeois en 1888[390]. La famille Bourgeois, restée propriétaire jusqu'en 2010, transforma la maison en 1941, en déplaçant l'entrée sur la face latérale sud-ouest[391], puis fit démolir le rural qui l'accompagnait au nord-est en 1982[392]. Rénovation en 2007-2011[393].

Description. Même si elle a été presque entièrement reconstruite en 1818-1820, la maison Briod mêle harmonieusement des caractéristiques de diverses époques **fig. 281**. Isolée du tissu urbain, la vaste habitation de plan rectangulaire allongé, coiffée d'un toit à demi-croupes avec pignon sur rue et avant-toit débordant, évoque encore les maisons bourgeoises cossues du XVII^e^ siècle. En revanche, les deux façades principales régulièrement percées de baies rectangulaires, les chaînes d'angle lisses à chapiteaux et les berceaux lambrissés sont typiques du XIX^e^ siècle. Le bâtiment étant disposé sur une pente, il possède deux niveaux de fenêtres sur la façade nord-ouest, et trois sur celle au sud-est, sans compter les ouvertures dans les pignons. Sa face latérale nord-est est doublée sur toute sa longueur par une annexe qui servait de bûcher au niveau supérieur et de couvert de fontaine[394].

Du côté de la rue, au nord-ouest, il semble que la porte d'entrée en grès coquillier datée 1690 – en usage jusqu'en 1941 – soit le seul vestige de la construction précédente, mais on ignore si elle occupe son emplacement d'origine[395]. La face latérale sud-ouest renferme quant à elle plusieurs éléments du XVII^e^ siècle, provenant de l'édifice reconstruit en 1690 ou peut-être même de celui existant déjà en 1674. Au rez-de-chaussée supérieur, dans la moitié occidentale, on a rouvert en 1941 une fenêtre anciennement pourvue d'un meneau, à encadrement de grès coquillier mouluré d'un chanfrein (106 × h. originelle env. 100 cm). Cette baie fut murée lors de l'établissement du corridor d'entrée, en 1690 ou 1818. Une fenêtre similaire, condamnée par l'escalier actuel, est réapparue lors des travaux de 2011 dans la moitié orientale de cette façade ; le niveau de sa tablette indique qu'il y avait là un rez-de-chaussée plus bas d'un demi-niveau. Le décrépissage a aussi mis au jour les traces d'une porte, condamnée également par l'escalier, à un mètre de l'entrée actuelle[396].

Le rez-de-chaussée inférieur est accessible directement depuis le verger par une porte axiale qui a conservé une huisserie et un heurtoir de 1818 probablement **fig. 285**. Ce niveau renferme une cuisine, munie autrefois d'un four à pain, une chambre, un large corridor transversal comme aux étages, ainsi que deux caves voûtées du côté de la route. Avant les transformations de 1941, l'accès principal au rez-de-chaussée se faisait par la porte de 1690. Un couloir menait au vestibule qui traverse le bâtiment dans toute sa largeur et depuis lequel on pouvait descendre directement au jardin sud-ouest par l'intermédiaire d'un perron (entrée actuelle). L'escalier rampe-sur-rampe à deux volées situé dans le prolongement de l'entrée originelle est construit en pierre dure de la cave au galetas. L'espace restant à l'arrière servait de cabinet séparé de la chambre voisine par une paroi d'armoires. Dans l'angle oriental se trouvait la cuisine. A l'étage, les subdivisions étaient les mêmes qu'en dessous, avant la disparition des parois de séparation secondaires vers 2007 **fig. 282**. Une grande pièce centrale était flanquée de deux pièces plus étroites, l'une munie d'une cheminée d'angle à manteau de pierre peinte, à corniche soulignée par des denticules (106 × 104 cm).

L'aménagement de 1818 comprend des boiseries de hauteur à panneaux rectangulaires et des plafonds à poutres apparentes, aux angles moulurés d'un quart-de-rond **fig. 286**. Des trois poêles qui agrémentaient l'intérieur jusqu'en 2007, seul subsiste celui de la pièce sud-est du rez-de-chaussée, à corps turquoise et à bordures et pieds blancs (167 × 132 cm, h. 150 cm) **fig. 284**. Un fourneau similaire, mais à pieds cannelés et composé de deux corps séparés par un petit banc nommé « cavette », chauffait les deux pièces nord-ouest ; un troisième, entièrement blanc à frise et pieds cannelés, se situait juste au-dessus, à l'étage. L'intérieur conserve, éparses, quelques belles menuiseries et ferrures de 1690, notamment une armoire double et une porte à corniches marquées de pointes de diamant et dont les panneaux montrent des moulures flammées **fig. 283**.

Même si elle présente une structure déjà courante à la fin du XVII^e^, la charpente date bien du XIX^e^ siècle. L'un des arbalétriers porte encore le nom « Briod Ministre », certainement inscrit au crayon sur le lot de bois attribué en 1818. Les deux pommeaux et leurs girouettes représentant Guillaume Tell et son fils sont caractéristiques des nombreux épis de faîtage que les citoyens aisés dressèrent sur leurs maisons après la chute de l'Ancien Régime[397].

fig. 283 **Lucens. Route de Villeneuve 6. Armoire murale subsistant de la construction de 1690, remontée dans le vestibule du rez-de-chaussée. Photo Claude Bornand, 2007.**

fig. 284 **Lucens. Route de Villeneuve 6. Poêle de 1818 au rez-de-chaussée. Photo Claude Bornand, 2007.**

fig. 285 **Lucens. Route de Villeneuve 6. Heurtoir de la porte sud-est, peut-être de 1818, bien qu'il se rattache encore pleinement au style du XVIII^e^ siècle. Photo Claude Bornand, 2007.**

fig. 286 **Lucens. Route de Villeneuve 6. Lambris et plafond de 1818 dans la pièce nord de l'étage. Photo Claude Bornand, 2007.**



287

FIG. 287 **Lucens. Ruelle de l'Helvétia 4. Vue du sud. L'édifice regroupe sous une même toiture deux propriétés distinctes à l'origine. La partie de gauche résulte d'une reconstruction par le serrurier Jean-Jacob Viret en 1780. Dans le brisis du toit Mansart se voient les ouvertures créées vers 1873 pour les ateliers d'horlogerie. Photo Claude Bornand, 2006.**

Ruelle de l'Helvétia 4 [23]

Historique. Dans chacune de ses étapes de construction, du XVI^e^ à la fin du XIX^e^ siècle, cette maison illustre bien le type d'habitat artisanal qui devait être en usage dans la localité. Elle rassemble sous une même toiture deux propriétés qui eurent longtemps une existence indépendante. Celle au nord-est, dont les vestiges les plus anciens remontent au XVI^e^ siècle, formait encore en 1674 la tête de l'îlot, comme il ressort de l'examen des plans cadastraux et du bâtiment lui-même. Elle comprenait alors un four et appartenait, comme toute la rangée, à Isaac Ballif[398].

La partie sud-ouest est venue s'appuyer contre le bâtiment du XVI^e^ siècle avant 1764. Elle était alors propriété du serrurier Pierre-Abraham Viret, puis passa avant 1782 à Jean-Jacob Viret, serrurier et conseiller de Lucens. En 1780, celui-ci obtint un important subside de bois, ce qui correspond à la date figurant sur plusieurs tuiles et sur la clef de l'arc de la boutique de la face sud-est[399]. On ignore si Jean-Jacob Viret possédait les deux parcelles à cette époque. Elles étaient en tout cas indépendantes en 1824 et le restèrent jusqu'au milieu du XX^e^ siècle. La partie sud-ouest changea plusieurs fois de mains. En 1855, Jean-Pierre Paccaud y transforma la forge en chambre[400].

La partie nord-est appartenait certainement à Abraham-Siméon Ballif en 1820, lorsqu'il demanda un peu de bois pour son bâtiment; l'année suivante, il semble qu'une pinte s'y installa[401]. La propriété passa avant 1824 à ses trois filles. L'une d'elles la légua en 1868 à son neveu Charles Ballif, pierriste, qui la vendit en 1873 à un autre pierriste, François-Louis Jaccoud. C'est probablement ce dernier qui fit installer les deux ateliers qui occupaient tout le versant sud-est de la toiture recouvrant les deux propriétés. Toutes deux subirent en effet une augmentation de taxe en 1860 et en 1874[402]. Louis Jaccoud fit encore remplacer les latrines de bois par une tourelle de ciment en 1900[403]. Restauration de l'ensemble en 2010 (Jean-Blaise Gardiol, archéologue)[404].

Description. L'édifice présente une toiture à la Mansart et une façade sud-est d'aspect unifié FIG. 287. En revanche, les deux parcelles se lisent bien dans la façade arrière, chacune ayant sa porte d'entrée flanquée d'une fenêtre et précédée d'un petit perron. A l'intérieur, aucune communication ancienne n'a été détectée entre les propriétés, si ce n'est au niveau de la toiture. Les deux parties sont desservies par des escaliers de bois à rampe droite. Avant 2010, elles comprenaient chacune une cuisine en position médiane, au rez-de-chaussée supérieur comme à l'étage.

Dans la partie nord-est, la dernière restauration a mis au jour plusieurs petites fenêtres chanfreinées. Celle située au rez-de-chaussée supérieur, au milieu du mur mitoyen, possède un encadrement chanfreiné des quatre côtés et a conservé sa grille de fer. Elle s'ouvrait vers le sud-ouest et remonte donc à l'époque où la maison était en tête d'îlot. Sa couverte de bois a été datée de peu après 1512[405]. Sa position correspond à un niveau de sol plus bas que l'actuel. Les deux autres baies ont des chanfreins qui se terminent à l'horizontale. Elles s'ouvraient, quant à elles, au sommet de ce qui était la façade latérale nord-est, au-dessus de la grange contiguë qui avait donc une toiture plus basse à l'origine. L'aménagement intérieur, simple et peu homogène, résulte de travaux effectués en plusieurs étapes entre la fin du XVIII^e^ et le début du XIX^e^ siècle. Les solives de chêne de la cuisine du rez-de-chaussée supérieur ont donné des dates approximatives de 1778 et 1790, alors que l'escalier à balustrade de bois découpé qui conduit de ce local à l'étage remonte aux environs de 1815. Il en va sans doute de même pour la pièce supérieure sud-est, revêtue de parois de planches à couvre-joints. A la cave, on a installé dans les années 1970 une porte et une fenêtre de prison à encadrement de bois qui proviendraient de la maison de ville.

L'habitation sud-est, reconstruite par le serrurier Jean-Jacob Viret en 1780, montre plus d'unité, spécialement dans les ferrements qu'il a vraisemblablement posés lui-même. Les portes de chambres ou d'armoires sont généralement munies de gonds tournés complexes, typiques de la fin du XVIIIe siècle. Les portes et les contrecœurs ont des panneaux rectangulaires, tandis que l'armoire murale de la chambre inférieure sud-est s'enrichit de couronnements chantournés.

Le niveau inférieur du comble était entièrement occupé, du côté sud-est, par deux ateliers contigus de pierres fines, qui prenaient jour par une série de fenêtres pratiquées dans le brisis du toit. Les établis, étroits, longeaient ces fenêtres.

Les constructions industrielles et artisanales

Introduction

Dès le Moyen Age, la présence du cours de la Cerjaule au pied du château favorisa l'implantation de diverses industries. Jusqu'au milieu du XIXe siècle, les deux principales « usines » se situaient au resserrement du vallon, au lieu-dit La Barre : la scie des Vaux et le moulin épiscopal d'origine médiévale[406]. En aval sur la Cerjaule, les plans de 1824 représentent une « foule » avec teinturerie récemment implantée aux Ochettes (future fabrique Junod), un pressoir à huile au Pré-de-la-Couronne, au-dessous de la route de Moudon[407], enfin une « foule » au Pré-au-Bel, proche de la Broye (future usine Jornod).

En 1857, l'implantation d'une fabrique de tabac fut accueillie favorablement par la commune, mais l'établissement fit faillite trois ans plus tard. La véritable industrialisation de la localité ne débuta qu'avec la création de la fabrique de pierres d'horlogerie de Louis-Edouard Junod en 1860[408]. Peu après, d'autres pierristes, souvent formés chez Junod, s'établirent dans la localité. On dénombre une quinzaine d'horlogers ou pierristes vers 1900. Cinq d'entre eux ont laissé des réalisations architecturales caractéristiques et d'une certaine envergure (voir plus bas) ; la dernière de ce type, créée en 1921/1927 par Paul Gasser, est la seule à connaître encore une telle utilisation[409]. Les autres pierristes exerçaient leur activité à domicile, souvent dans les combles d'anciennes maisons villageoises, que l'on éclairait par le moyen de longues rangées de fenêtres contiguës, comme à la route de Moudon 4[410] (voir aussi les maisons *Rue des Greniers 8-9*, *Ruelle de l'Helvétia 4*, *Rue du Marché 1*). D'autres installaient leur entreprise dans une partie de l'immeuble qu'ils venaient de construire : avenue de la Vignette 5, immeuble locatif construit en 1888-1889 pour Aloïs Bunter, avec annexe pour atelier ajoutée en 1904[411] ; avenue de la Gare 8, immeuble locatif de 1902, pour Jean-Rodolphe Mauch **fig. 288**[412] ; avenue de la Vignette 7, maison bâtie en 1909 pour Fritz Dubi par l'architecte Rodolphe Spielmann[413].

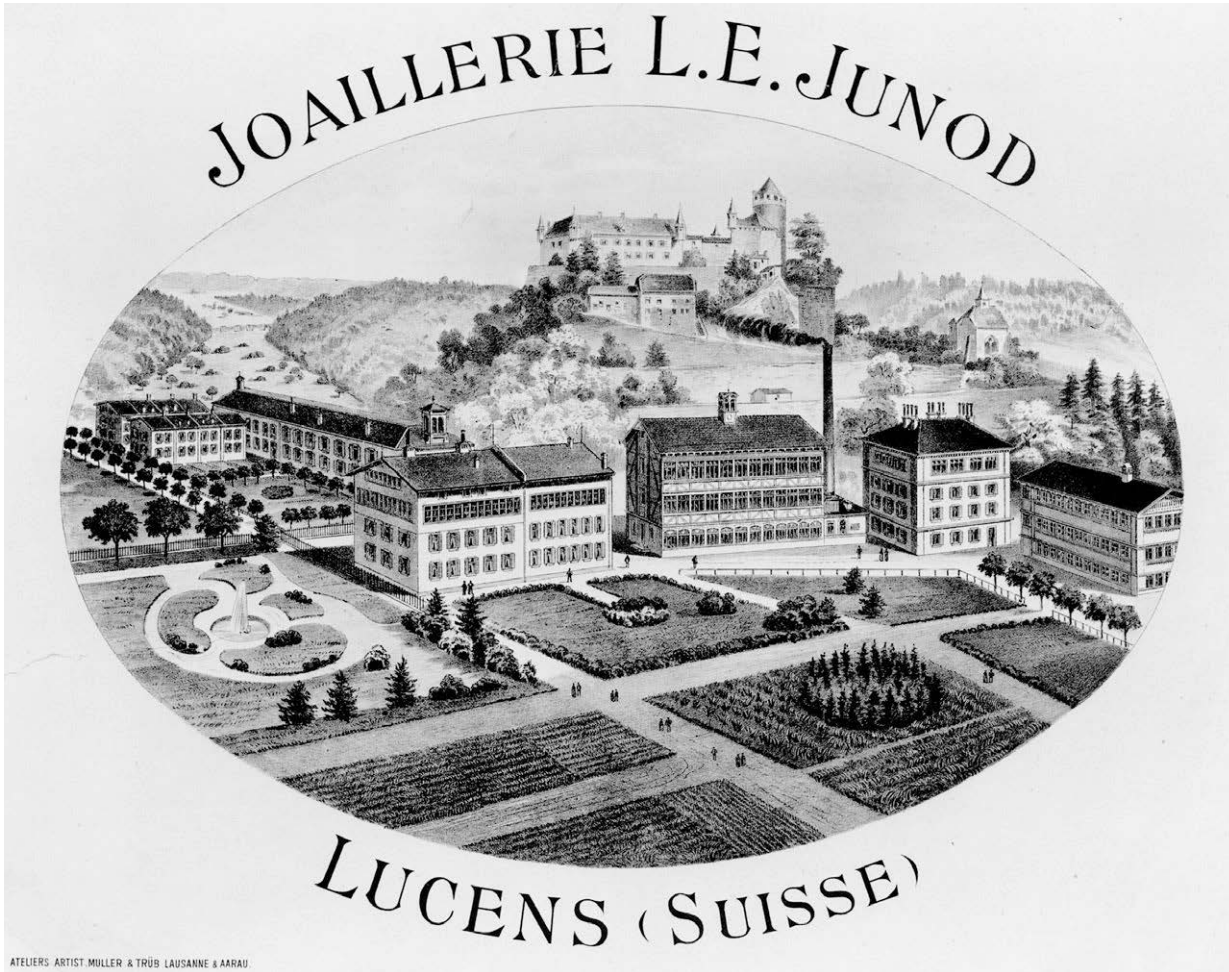
A cela s'ajoutait un important atelier de mécanique de précision (rte de Payerne 6-8), installé par Elie Jornod à partir de 1903 sur le site de l'ancienne teinturerie du Pré-au-Bel[414] et devenu l'usine Jornod-Bunter dès 1926[415]. Les divers bâtiments forment un ensemble composite résultant de nombreuses transformations depuis 1803. L'édifice principal, dominé par une tourelle-belvédère élevée probablement en 1908, fut reconstruit à l'identique après incendie en 1924[416].

Les principales usines qui s'établirent après la crise des années 1930 n'eurent plus de rapport avec l'horlogerie : Fibres de verre S.A. en 1939 (aujourd'hui Saint-Gobain Isover), fabrique de caséine en 1940, Protector (alimentation animale) en 1957, centrale nucléaire expérimentale, construite à partir de 1962, mise en fonction en 1968, mais désaffectée déjà en 1969 à la suite de l'incendie du réacteur, devenue Dépôt et abri des Biens culturels pour l'Etat de Vaud en 1997 (Widmer Architectes)[417].



288

fig. 288 Lucens. Avenue de la Gare 8. Vue du nord. L'immeuble construit en 1902 pour le pierriste Jean-Rodolphe Mauch se caractérise par le décor de ses avant-toits, de bois découpé. L'atelier, éclairé à la lumière électrique, occupait le rez-de-chaussée. Photo Claude Bornand, 2008.



289

FIG. 289 **Lucens. Vue à vol d'oiseau des propriétés de Louis-Edouard Junod peu après 1890, lorsque l'entreprise était au sommet de la réussite. De gauche à droite. – Les deux rangées de logements ouvriers de 1888-1889. – La « salle de récréation » de 1890. – L'ancienne maison Margueron, achetée et transformée en 1863-1864, servant d'habitation pour L.-E. Junod et d'atelier au niveau supérieur. – La maison contiguë au nord-est, acquise en 1865 et reconstruite en 1883. – La fabrique principale de 1886-1887. – L'ancienne teinturerie achetée en 1860, reconstruite en 1890. – La première fabrique, ancienne manufacture de tabac acquise en 1860. Lithographie Ateliers artistiques Müller et Trüb, Lausanne et Aarau. Coll. Reymond S.A.**

La fabrique de pierres d'horlogerie Louis-Edouard Junod et sa cité ouvrière [24-29]

C'est à l'esprit d'entreprise d'un seul homme que l'on doit la construction, entre 1860 et 1900, de quatre bâtiments industriels, de deux immeubles de logements ouvriers et d'une grande salle. La constitution de ce nouveau quartier sur la rive droite de la Cerjaule suscita souvent l'opposition de l'administration communale. C'est pourtant cette initiative qui lança l'essor industriel et démographique de la localité tout au long du XX^e^ siècle. Même si le site a pâti du développement urbain récent, plusieurs bâtiments offrent encore une intéressante illustration des premiers établissements d'industrie horlogère en Suisse romande.

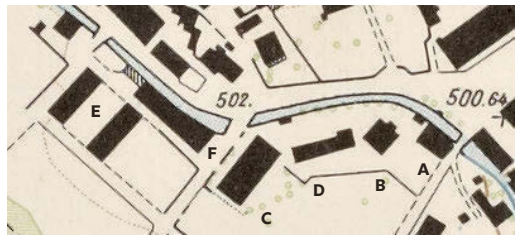
Introduction

Louis-Edouard Junod (1827-1906) fut le premier à pouvoir appliquer à grande échelle la technique du perçage industriel des rubis. Originaire de Sainte-Croix, mais placé comme orphelin à Bussy-sur-Moudon, il fit son apprentissage de sertisseur à La Chaux-de-Fonds et au Locle. S'étant établi à son compte à Sainte-Croix, il essuya une première faillite avant de s'installer à Payerne, où il construisit de nouveaux bâtiments, mais cette expérience se termina par un concordat proposé à ses créanciers en 1862[418].

En 1860 déjà, il jeta les bases de sa future entreprise de Lucens en achetant, au lieu-dit Les Ochettes, la fabrique de tabac Ganty & Mandrot implantée trois ans auparavant, mais déjà en liquidation. Ses succès à l'exposition de Londres en 1862, puis à celles de La Chaux-de-Fonds (1881), Paris (1889), Chicago (1893), San Francisco (1894), etc., lui ouvrirent un vaste marché international. La manufacture de joaillerie, horlogerie et bijouterie de Lucens se chargeait de toutes les opérations, depuis le triage des pierres naturelles jusqu'au contrôle de celles prêtes à être serties dans les montres. Le nombre des ouvriers s'accrut rapidement, de 130 en 1869 à 815 en 1894. En 1887, au moment de la mise en service de l'usine principale, Junod édita un « prix courant » vantant son entreprise forte de plus de 800 ouvriers et offrant toutes sortes de pierres ainsi que des produits annexes de sa fabrication[419].

Ce développement impliqua la transformation et la construction de nombreux bâtiments, à la fois d'exploitation, d'habitation et de service **FIG. 289, 290**.

- 1860-1861 : achat et transformation de l'ancienne fabrique de tabac, disparue **[FIG. 290.A]**.
- 1860-1861 : achat et transformation de la maison voisine, ancienne teinturerie, futur immeuble rue Louis-Edouard-Junod 2 **[FIG. 290.B]**.
- 1863-1864 : achat puis reconstruction de la maison Margueron, avenue de la Vignette 3 **[FIG. 290.C**, partie sud-ouest].
- 1865 : achat de la maison Semoroz, voisine au nord, futur immeuble avenue de la Vignette 1 **[FIG. 290.C**, partie nord-est].
- 1883 : reconstruction de l'ancienne maison Semoroz, avenue de la Vignette 1 **[FIG. 290.C**, partie nord-est].
- 1886-1887 : construction de la fabrique principale, rue Louis-Edouard-Junod 4 **[FIG. 290.D]**.
- 1888-1889 : construction des logements ouvriers, Maisons-Neuves 9-15 **[FIG. 290.E]**.
- 1890 : construction de la « salle de récréation », Maisons-Neuves 5 **[FIG. 290.F]**.
- 1890 : reconstruction de l'ancienne teinturerie, rue Louis-Edouard-Junod 2 **[FIG. 290.B]**.

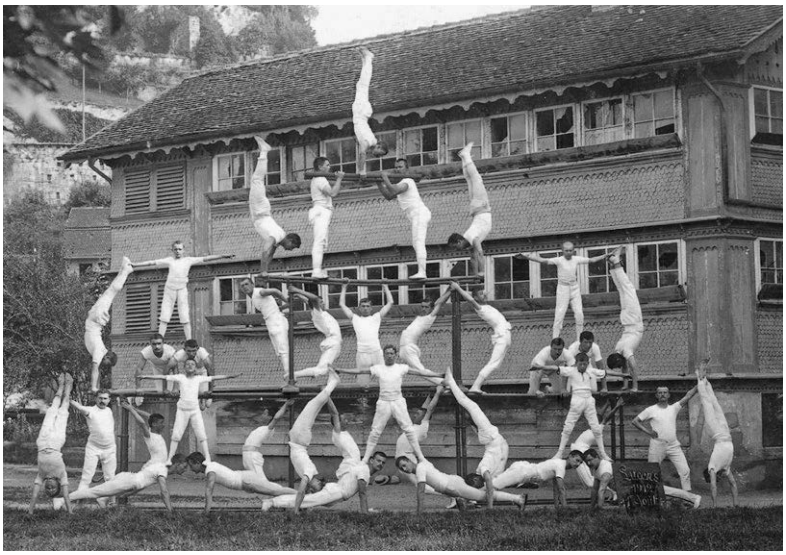


290

FIG. 290 Lucens. Plan de situation des immeubles de l'entreprise Junod, détail de la carte de 1948. – A. Ancienne fabrique de tabac, disparue. – B. Ancienne teinturerie, immeuble rue L.-E.-Junod 2. – C. Anciennes maisons Margueron et Semoroz, avenue de la Vignette 1-3. – D. Fabrique principale, rue L.-E. Junod 4. – E. Logements ouvriers, Maisons-Neuves 9-15. – F. « Salle de récréation », Maisons-Neuves 5. ACL, GA 33.

La Société anonyme fondée en 1894 fut dissoute en 1901 et reprise personnellement par Junod. En 1906, conformément à un testament rédigé en 1900 déjà, l'héritage passa pour moitié à l'Etat de Vaud, les deux fils ne recevant que leur part légitimaire. L'entreprise fut exploitée dès 1908 par une Société anonyme Louis-Edouard Junod. La concurrence locale, les changements technologiques, avec l'apparition du rubis artificiel, et le manque d'investissements conduisirent à la fermeture en 1931[420]. Toutefois, le bâtiment principal de l'usine poursuivit sa destination originelle, après reprise par Marcel Guignard en 1938[421], par Reymond S.A. en 1950, puis par Gasser-Ravussin en 1980.

Condition nécessaire au développement à long terme de son entreprise, Junod, de manière très autocratique, se préoccupa non seulement du logement, mais aussi du bien-être de ses ouvriers. Mû sans doute autant par son besoin de grandeur que par l'idéal de la loge maçonnique à laquelle il appartenait, il tenta d'introduire à Lucens des nouveautés qui, dans son esprit, devaient bénéficier à toute la population. Il se soucia de l'accroissement des salles d'école, proposa l'établissement d'un médecin pour la commune[422], et mit à disposition son réseau d'eau sous pression pour poser des hydrantes non seulement dans son quartier, mais dans l'ensemble du village[423]. Sur le plan des loisirs, il obtint l'ouverture d'un Cercle dans un de ses bâtiments, puis fonda la Société de musique l'Abeille[424]. Pour leur « récréation », les ouvriers avaient à disposition non seulement des grandes salles, mais aussi une esplanade arborisée, près du réservoir de la conduite forcée des Communs-d'En-Haut[425]. Le style très autoritaire de Junod lui valut de nombreux conflits avec sa famille, avec ses employés et surtout avec les autorités communales[426].



291

FIG. 291 **Lucens. Entreprise Junod. La première fabrique en toile de fond d'une fête de la Société de gymnastique de Lucens, le 1er août 1912. Vue du sud. Les façades entièrement revêtues de tavillons et abondamment décorées proviennent probablement encore de la manufacture de tabac, de 1857, acquise en 1860. Coll. J. Veuve.**

La première fabrique, disparue, ancien foulon puis fabrique de tabac [24]

Le lieu-dit Aux Ochettes ou Champs-Margueron, sur la rive droite de la Cerjaule, fut occupé dès 1810 par un foulon puis dès 1824 par une teinturerie, construits tous deux par Antoine Briod FIG. 205[427]. Cette grande propriété fut acquise en décembre 1857 par Jules-Henri Ganty, de Payerne, et Jules-Louis Mandrot, de Lausanne, dans le but d'y installer une fabrique de tabac[428]. Les nouveaux acquéreurs étaient autorisés à entreprendre d'emblée les réparations nécessaires. Les cadastres signalent effectivement la transformation du foulon en « magasin à couper les tabacs », la reconstruction de sa façade nord et l'établissement de nouvelles fenêtres en 1858[429].

Louis-Edouard Junod en devint propriétaire en 1860, conjointement avec Daniel Perrin, puis seul dès septembre 1861. En 1860 déjà, le bâtiment est décrit comme ayant un rez-de-chaussée et deux étages renfermant des appareils de fabrique d'horlogerie et une roue à eau. On y fit l'année suivante d'importantes réparations intérieures, aux planchers et aux fenêtres. En 1879, la valeur de l'immeuble augmenta à cause du perfectionnement des installations industrielles. Elle chuta en revanche en 1906, et l'édifice disparut entre 1956 et 1960[430].

L'iconographie ancienne montre deux façades entièrement en bois s'élevant sur des fondations de maçonnerie FIG. 291[431]. Les étages étaient revêtus de tavillons et de frises de bois découpé, tout comme la bordure de l'avant-toit et le pignon ajouré. A l'angle sud, des tables en creux à couronnement festonné dessinaient des sortes de pilastres. Cet immeuble étroit et abondamment éclairé appartient bien à une typologie d'atelier, mais il devait s'agir plutôt de la manufacture de tabac de 1858, transformée seulement à l'intérieur par Junod en 1861.

Rue L.-E.-Junod 2 [25]

Comme le foulon ci-dessus, l'ancienne maison d'habitation et teinturerie construite en 1824 par Antoine Briod passa à la manufacture Ganty & Mandrot, qui transforma le 1er étage en séchoir à tabac en 1858, puis à Junod qui y installa des logements et des ateliers en 1860[432]. C'est en 1890 que le bâtiment changea radicalement de physionomie, avec la surélévation d'un étage pour atelier et la transformation complète du gros œuvre. En 1908, l'atelier fut aménagé en habitation, ce qui entraîna la modification des fenêtres supérieures[433]. Ce locatif fut profondément rénové à l'intérieur en 1962[434].

La teinturerie de 1824 s'élevait sur un plan carré et présentait une façade pignon orientale protégée par un toit Mansart à demi-croupes FIG. 292[435]. Depuis 1890, l'édifice montre un imposant volume, haut de quatre niveaux et coiffé d'un toit à croupes rehaussé d'épis de faîtage. L'implantation est la même que précédemment, mais avec un avant-corps central correspondant à une saillie de la cage d'escalier en façade nord. Jusqu'en 1908, le dernier niveau s'ouvrait par de grandes fenêtres rectangulaires caractéristiques des locaux industriels[436].

Les maisons et ateliers de 1864-1883, avenue de la Vignette 1-3 [26]

Trois ans après s'être installé dans la manufacture Ganty & Mandrot, Junod acheta la maison avec rural contigu qui avait été construite en 1820 par Nicolas Margueron[437]. Il la remplaça en 1864 par un immeuble comprenant quatre caves « à voûtes fortes », deux étages pour logements et deux chambres pour ateliers d'horlogerie[438]. En 1883, le bâtiment doubla de volume en s'étendant sur la propriété voisine au nord-est, acquise en 1864-1865 déjà[439]. Ces travaux pourraient avoir été exécutés par l'entrepreneur-architecte veveysan Emile Lindenmeyer (1853 – après 1926) dont le nom apparaît alors dans les comptes communaux à propos d'achat de matériaux et qui fonctionne comme témoin dans un acte de vente passé par Junod[440]. En 1885, on aménagea encore des chambres dans le galetas de la nouvelle construction et l'on perça

des fenêtres supplémentaires dans le premier bâtiment. Les ateliers de joaillerie, encore mentionnés en 1920, disparurent aux alentours de 1938, date de l'achat par la Société immobilière du Nord[441].

Malgré la transformation en logements des niveaux supérieurs, l'édifice a conservé son volume, composé des deux parties construites en 1864 et 1883, longues respectivement de cinq et six axes et séparées par un mur coupe-feu. La spécificité de la construction se lit mieux sur les vues anciennes FIG. 292. La moitié sud-ouest (av. de la Vignette 3), bien qu'ayant été élevée d'un jet en 1864, mettait en œuvre deux techniques différentes : la maçonnerie pour les deux niveaux inférieurs et la charpente revêtue de tavillons pour l'étage d'atelier et le pignon. Dans la moitié nord-est (av. de la Vignette 1) en revanche, le tout semble avoir été en maçonnerie, même si l'étage supérieur reproduisait la même ordonnance de petites fenêtres qu'à côté.

Le bâtiment de 1864 conserve sa porte d'entrée en chêne, surmontée d'une imposte à petits bois en losanges, pourvue d'une serrurerie très soignée ; l'espagnolette évidée dessinant une étoile à cinq branches fait peut-être allusion à l'appartenance maçonnique du propriétaire qui, semble-t-il, résidait dans cet immeuble[442]. A l'intérieur, l'escalier droit en grès coquillier, protégé par de simples barreaux de fer, monte perpendiculairement au faîte jusqu'au niveau du comble. Là se voient encore des locaux subdivisés par d'anciennes parois de planches ; ils prenaient jour autrefois par de petites fenêtres pratiquées sous les avant-toits. Le sous-sol a conservé également les quatre caves de 1864, voûtées en maçonnerie, peut-être destinées à loger les pierres fines. L'immeuble de 1883 présente la même disposition d'entrée, mais avec un escalier de béton, et des caves à plafond soutenu par des poutrelles métalliques.



292

FIG. 292 **Lucens. Entreprise Junod. La fabrique principale juste après sa construction, accompagnée des ateliers de 1863-1883, sur la gauche, et de l'ancienne teinturerie, à droite. Vue du sud, entre 1887 et 1890. Elysée.**

La fabrique principale, rue L.-E.-Junod 4 [27]

Les travaux de construction de la fabrique principale débutèrent en 1886, date à laquelle Junod demanda de pouvoir prendre du sable à La Gravaire et de la pierre dure dans le bois de l'Hôpital. L'année suivante, le bâtiment était taxé comme suit : chambre pour la machine à vapeur, salle de bains au sous-sol ; ateliers au rez-de-chaussée, au 1er et au 2e étage ; logements dans les mansardes et horloge sur le toit. Le bordereau industriel prenait en compte la machine à vapeur, les transmissions et l'installation de chauffage[443]. En 1892, Junod décida de remplacer la force motrice à vapeur par l'électricité, grâce à une turbine actionnée par une conduite forcée[444]. En 1894, il est question également d'un moteur à pétrole[445]. Le bâtiment, qui abritait en 1906 des ateliers de construction mécanique et de tournage ainsi qu'une « percerie », passa en 1908 à la Société L.-E. Junod S.A., en 1938 à Marcel Guignard[446], en 1950 à Reymond & Cie, qui y produisit des aiguilles pour gramophone et agrandit les ateliers au détriment de l'ancienne chambre de la machine en 1969-1970 (arch. JEAN WIDMER, Lucens), et enfin à Gasser-Ravussin dès 1980. Rénovation extérieure en 2005[447].

Le bâtiment étroit (28 × 7 m) coiffé d'un toit à deux pans reprend la même typologie que le premier atelier, mais avec une plus grande ambition architecturale, ambition qui s'affirmait à l'origine par la présence d'un clocheton muni d'une horloge et d'une toiture à faîte croisé FIG. 293, 290. Le socle en blocs de molasse supporte un rez-de-chaussée en maçonnerie dont les fenêtres, reposant sur un cordon de ciment, sont séparées par des piliers de granit. Aux niveaux supérieurs, les façades longitudinales, en pan de bois à hourdis de brique, sont percées de deux rangées superposées de fenêtres et cantonnées de grands poteaux d'angle. Des frises de bois découpé et des tables en relief, qui paraissent être de fabrication industrielle, ornent les corniches ; sur celle du 1er étage alternent des reliefs en losanges et en cercles percés qui évoquent peut-être les pierres d'horlogerie FIG. 294 ; celle au-dessus, au sud, a perdu sa base festonnée lors de la restauration de 2005. Au bas de la façade sud, un buste en bronze de Louis-Edouard Junod, en bas-relief, porte la signature de E. DUDINI. Les trois travées de l'extrémité orientale, en faux colombage,



293



294

FIG. 293 **Lucens. Entreprise Junod. Rue L.-E.-Junod 4, fabrique principale, de 1886-1887. Vue du sud-ouest. L'extrémité orientale a remplacé en 1970 l'ancienne annexe de la machine, tandis que la première travée de fenêtres à l'ouest a été condamnée par la transformation de l'escalier intérieur. Photo Claude Bornand, 2006.**

FIG. 294 **Lucens. Entreprise Junod. Rue L.-E.-Junod 4, fabrique principale. Détail de la façade nord, avec ses frises décoratives évoquant peut-être diverses pièces confectionnées dans les ateliers. Photo Michael Peuckert, 2010.**

résultent de la reconstruction en 1970 de l'annexe qui abritait la machine à vapeur. Celle-ci semble avoir eu un toit à trois pans d'où émergeait une haute cheminée, et des façades animées de bandes horizontales bicolores.

La façade pignon ouest, aujourd'hui crépie, était en pan de bois apparent et avait un avant-toit en berceau. Elle abritait probablement déjà un escalier tournant, au même emplacement que l'actuel, mais d'une construction légère qui n'avait pas nécessité la fermeture des baies de la première travée occidentale. Le sous-sol est couvert d'un plafond à voûtains, avec poutrelles de fonte reliées par des entrevous de briques en berceau segmentaire, système devenu courant à la fin du XIX^{e} siècle. Les autres sols sont tous en bois. Leurs larges solives munies d'un petit chanfrein prennent appui sur les poteaux des colombages par l'intermédiaire de courts bras de force chanfreinés. Le comble, lambrissé, a conservé quelques vestiges des chambres destinées aux apprentis, éclairées par des tabatières.

Les maisons ouvrières, Maisons-Neuves 9-15 [28]

Les circonstances de la création de la petite cité ouvrière au pied du château de Lucens restent mal connues, puisque cet épisode n'a laissé aucune trace dans les délibérations du conseil communal de cette période, mis à part, peut-être, une demande d'extraction de pierre à la carrière de Ponty en avril 1889[448]. Ce n'est qu'en 1892 que l'on apprend a posteriori que la commune n'a eu aucune dépense à faire pour alimenter en eau et éclairer le nouveau quartier[449].

Junod agit donc de manière totalement indépendante, secondé par l'architecte lausannois Francis Isoz (1856-1910), dont la notice nécrologique mentionne cette réalisation sous l'appellation « *Arbeiterkolonie Junod in Lucens* »[450]. Grâce à l'achat d'un vaste champ faisant face à la nouvelle fabrique, Junod agrandit sa propriété à l'ouest du chemin. Les travaux s'étendirent sur les années 1888 et 1889 et comprirent la construction simultanée de deux rangées de quatre maisons contiguës, décrites dans les cadastres comme logements et caves[451]. L'Etat de Vaud, devenu cohéritier en 1906, fit renouveler la couverture en 1915[452]. La rangée occidentale fut démolie vers 1980. En 1987, l'on remania l'intérieur de la rangée orientale, subdivisée depuis lors en PPE.

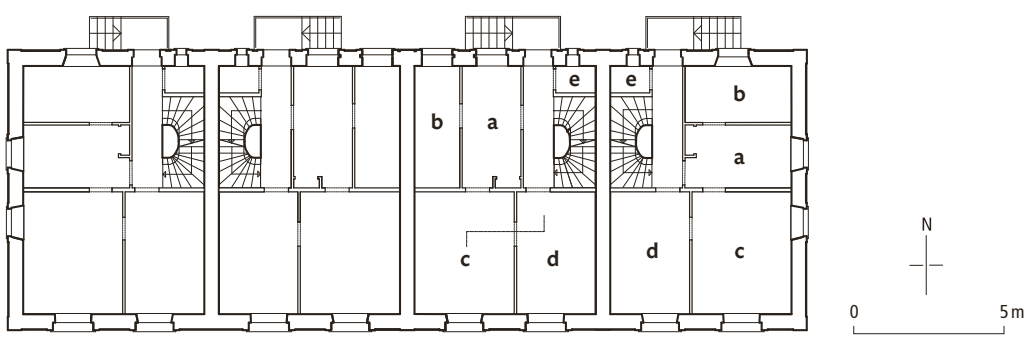
Dans la rangée conservée, chaque travée renferme deux logements superposés ; celle qui a disparu comptait un étage de plus. Le découpage en



295



296



297

FIG. 295 **Lucens. Entreprise Junod. Le quartier des Maisons-Neuves vers 1900. Le bâtiment des « salles de récréation » possède encore son clocheton. Les logements ouvriers consistaient en deux barres de quatre maisons contiguës, l'une haute de deux niveaux, l'autre de trois. Les mansardes abritées sous le toit des locatifs prennent jour, au centre, par quatre lucarnes, et dans les pignons, par des baies géminées à tablettes sur consoles galbées. Union postale universelle, éd. Paul Savigny, Fribourg. Coll. Maurice Gasser.**

FIG. 296 **Lucens. Entreprise Junod. Maisons-Neuves 9-15. Façade nord-ouest du seul îlot conservé, comportant à l'origine un appartement par niveau. Chaque unité possède sa propre entrée, contiguë à la voisine. Photo Claude Bornand, 2006.**

FIG. 297 **Lucens. Entreprise Junod. Maisons-Neuves 9-15. Plan du rez-de-chaussée de la rangée orientale avant les travaux de 1987. Echelle 1:250. – a) cuisine. – b) chambre d'enfant. – c) chambre à coucher des parents. – d) séjour et chambre à manger. – e) toilettes. Dessin A.-L. Python Lecoultre, 2007, sur la base des plans Cuérel Architectes, Denges, 1987.**

quatre unités se lit bien dans les murs coupe-feu qui interrompent le toit à deux pans et dans les chaînes à refends qui rythment les façades longitudinales FIG. 295. Du côté de la rue et des jardins familiaux, l'immeuble présente un front tout à fait régulier. La façade arrière, où se trouvent les entrées, montre plus d'irrégularités, tout en suivant strictement les lois de la symétrie FIG. 296.

La disposition en miroir, perceptible sur la façade nord-ouest, se voit aussi dans le plan, pour autant que les relevés faits avant les transformations de 1987 permettent de le restituer FIG. 297. Les sous-sols, autrefois non communicants, étaient subdivisés par un refend médian longitudinal et n'abritaient que des caves séparées par des cloisons légères. Les ouvertures pratiquées sous les perrons servaient de dévaloirs à charbon. Les escaliers tournants, en granit jusqu'au 1er étage, se poursuivaient en bois pour desservir les combles. Ils étaient contigus aux toilettes, accessibles depuis les paliers. Chaque logement comprenait trois chambres et une cuisine et suivait un programme rigoureusement identique, connu grâce au témoignage de personnes qui y habitèrent dans les années 1930[453]. On entrait directement dans la cuisine, munie d'un potager à bois, depuis laquelle on accédait à une petite chambre pour enfant et à la chambre à coucher des parents. Une troisième pièce, la seule pourvue d'un poêle métallique, servait alors de chambre à manger. Celle-ci bénéficiant d'un accès direct depuis le palier, elle pourrait avoir été prévue à l'origine pour être sous-louée à des pensionnaires. Chaque appartement se complétait d'une mansarde, d'un galetas, d'une cave et d'un jardin. Les bains se prenaient dans la buanderie contiguë aux « salles de récréation ».

Les « salles de récréation », puis collège des Vaux et Centre paroissial œcuménique, Maisons-Neuves 5 [29]

C'est dans la foulée de la construction des maisons ouvrières, et sans doute selon un projet d'ensemble du même architecte FRANCIS ISOZ, que Junod fit élever le grand bâtiment abritant les salles de récréation, terminé en 1890[454]. Cet édifice s'étendit sur une partie de la parcelle où se trouvait la prise d'eau destinée à la première fabrique, ce qui nécessita son déplacement[455]. L'hoirie Junod ajouta à l'arrière une chambre à lessive avec « couvert » pour fontaine en 1908, puis vendit le tout à la commune de Lucens en 1912[456].

Les transformations intérieures de 1913 subdivisèrent le bâtiment en deux parties. Au nord-ouest se trouvaient des salles d'école primaire et des caves, au sud-est, une salle de gymnastique, surmontée d'une grande salle de spectacle puis de cinéma[457]. On procéda à une rénovation intérieure en 1949-1950 et extérieure en 1967-1968. En 2001-2002, l'intérieur fut entièrement restructuré pour un Centre paroissial œcuménique (arch. JEAN-PAUL ROBERT et JEAN-DANIEL LIECHTI)[458].

Le vaste édifice présente un plan irrégulier, du fait qu'il épouse au nord-est le tracé de la Cerjaule, en s'élargissant vers l'est à l'endroit où se trouvait la prise d'eau de l'usine FIG. 298. Malgré cette largeur variable, le sommet de la toiture à croupes dessine une ligne continue horizontale, grâce au remplacement du faîte par une terrasse métallique allant en s'évasant sur la partie aval. Le pan oriental portait autrefois un clocheton léger couvert d'un toit en pavillon FIG. 295.

L'intérieur comprend dès l'origine deux parties, longues respectivement de sept et cinq axes, ayant chacune son accès : une grande porte au centre de la façade est et une autre dans la première travée de la partie amont. Les chaînes d'angle, le soubassement à refends et les baies étaient originellement en molasse. Toutes les fenêtres ont un linteau en arc surbaissé en briques et des piédroits animés de crossettes. Celles de l'étage, plus hautes, s'ornent de tablettes à profil rectangulaire sur consoles galbées, analogues à celles des pignons des maisons ouvrières.

Appréciation

Le petit « empire » créé sur une durée de trente ans par Louis-Edouard Junod, en marge du village de Lucens, offre un échantillonnage caractéristique des réalisations industrielles de la seconde moitié du XIXe siècle. En l'absence d'archives d'entreprise, il est malheureusement difficile de connaître le rôle des architectes ou des artisans qui y furent impliqués, mis à part celui de FRANCIS ISOZ pour le quartier ouvrier, et peut-être d'EMILE LINDENMEYER, mentionné en 1883.

La première fabrique de 1858 ou 1860, héritée, semble-t-il, de la manufacture de tabac précédente, constituait un intéressant spécimen d'atelier de construction artisanale, entièrement en bois et revêtu de tavillons.

L'immeuble de l'avenue de la Vignette illustre l'évolution des techniques de construction. Dans la partie de 1864, la combinaison de niveaux supérieurs en pan de bois sur des étages de maçonnerie, que l'on rencontre aussi dans certaines fabriques contemporaines du Jura[459], témoigne



298

FIG. 298 **Lucens. Entreprise Junod. Maisons-Neuves 5, bâtiment des « salles de récréation ». Vue de l'est. L'édifice de 1890 longe la Cerjaulaz. Sa transformation en collège en 1913, puis en Centre paroissial œcuménique en 2001 n'a pas altéré ses façades. Photo Claude Bornand, 2007.**

bien de l'avantage que présentait encore à cette époque l'ossature de bois pour ce type d'ateliers abondamment éclairés par des rangées de fenêtres contiguës. Dans la partie de 1883, les rangées supérieures de fenêtres s'inscrivent dans une façade en maçonnerie.

Pour la fabrique principale, de 1886-1887, on a encore recours exclusivement à une structure de bois pour les étages. Cette réalisation compte parmi les rares fabriques d'horlogerie de ce type conservées en Suisse romande ; ce mode de construction avait en effet été banni de nombreuses localités jurassiennes ayant subi de graves incendies. Il en subsiste tout de même quelques spécimens dans le Jura bernois, comme l'ancien atelier d'horlogerie de Tavannes (Pierre-Pertuis 4-6), de 1880[460], ou ceux de Saint-Imier[461]. Par rapport à ces exemples, l'usine de Lucens se distingue par son riche décor sculpté et découpé, sans doute de fabrication industrielle, qui suit la mode des immeubles résidentiels des années 1890[462].

Le quartier d'habitation créé en 1889-1890 est caractéristique, à une très petite échelle, des cités ouvrières réalisées sur initiative patronale en Europe dès le milieu du siècle et en Suisse orientale depuis 1865 environ, mettant à disposition non seulement des logements modernes, mais aussi des équipements collectifs destinés au bien-être physique et moral de la population[463]. Il constitue un exemple précoce pour le canton de Vaud, contemporain du fameux quartier de maisons individuelles construit de 1886 à 1897 à Serrières (NE) par la chocolaterie Suchard. En 1886 en effet, lors de l'examen de modèles de villas ouvrières exposés l'année précédente à Zurich, la Société vaudoise des ingénieurs et des architectes exprime son scepticisme quant à la faisabilité des projets, affirmant que la nécessité de construire des maisons ouvrières ne s'était pas encore fait sentir dans le canton[464]. La cité industrielle établie, dans le même esprit paternaliste, pour la verrerie de Saint-Prex ne date que de 1911-1931[465].

Sur le plan typologique, parmi la production très variée de logements populaires de l'époque, l'immeuble conservé à Lucens se situe en quelque sorte à mi-chemin entre les grandes « casernes » locatives qui virent le jour à partir de 1860 environ en Suisse romande et les maisons individuelles contiguës avec jardins[466]. Avec ses quatre travées à deux logements superposés, il s'apparente aux « massifs » d'habitation élevés en nombre dans les cités horlogères du Jura dès les années 1850[467]. Au sein de cette catégorie d'immeubles de dimensions moyennes abritant plusieurs logements superposés – et donc avec cage d'escalier commune –, le cas de Lucens se distingue de la majorité des exemples, qui se limitent à deux unités juxtaposées[468]. La distribution des appartements de Lucens, dépourvus de vestibule et de corridor, semble se rapprocher du type le plus simple qui

FIG. 299 **Lucens. Route de la Gare 4, fabrique Tanner. Vue de l'est en 1903. L'immeuble industriel de 1901 obéit au schéma qui deviendra la norme pour les réalisations suivantes : une maison d'habitation de deux étages sur un rez-de-chaussée légèrement surélevé, flanquée d'une aile de deux niveaux renfermant les ateliers. Carte Union postale universelle. Coll. Maurice Gasser.**

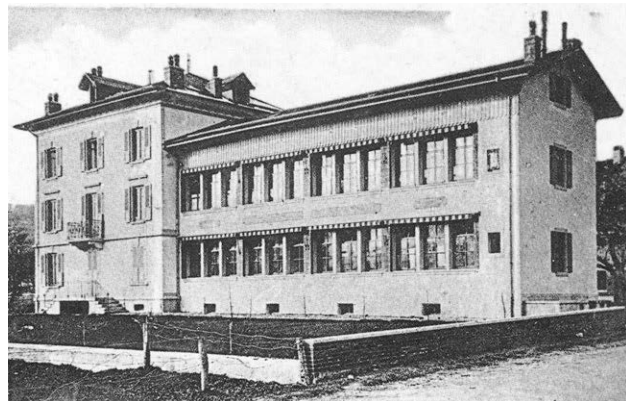
FIG. 300 **Lucens. Route de la Gare 4, fabrique Tanner, de 1901. Plan du rez-de-chaussée. Echelle 1:250. Chaque niveau de l'habitation renferme un appartement de quatre pièces. Dans l'atelier, le local situé derrière l'escalier servait au contrôle des pierres. Relevé NOR architectes et Archéotech, 2007.**

s'était déjà pratiqué à Berne en 1861-1863 dans le quartier de la Lorraine[469] et qui se trouve encore à la fin du siècle dans les immeubles des cités ouvrières de la région zurichoise[470]. La modernité du programme ne se répercute guère sur l'élévation des façades, restées fidèles aux standards néoclassiques de l'époque.

Documentation

Plans et vues

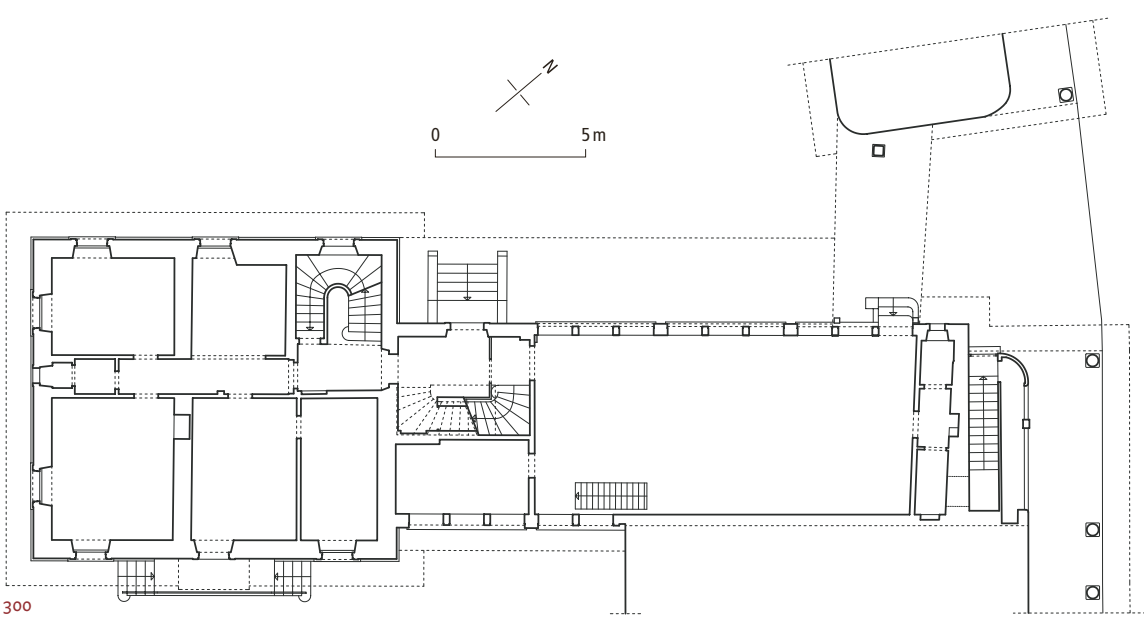
Lithographies. *Fabrication von Steinen für Uhrenwerke aller Art… Preiscourant speciell für Uhrenreparatur*, Olten, 1er oct. 1887, avec lithographie « Etablissement in Lucens » (communication de M. Albert Devaux, Reymond & Cie). – « Joaillerie L. E. Junod. Lucens (Suisse) », lithographie, Ateliers artistiques Müller et Trüb, Lausanne et Aarau (coll. Reymond S.A.) **FIG. 289**.
Photographies. Ph. peu après 1890 (voir ill., in CHUARD/FAUCHERRE 1976, p. 63, et in *Alpenrosen*, 1898, n° 33). – Ph. ESTERMANN avec, au centre, la nouvelle fabrique dessinée à la main, probablement vers 1886 (Elysée). – Ph. avec la nouvelle usine et l'ancienne teinturerie, entre 1887 et 1890 (Elysée) **FIG. 292**. – « Lucens. Le Château et Maisons Neuves », peu après 1900, Union postale universelle, éd. Paul Savigny, Fribourg (coll. Maurice Gasser) **FIG. 295**. – Cartes postales de 1905, 1908 (W. Jos. Huwiler) et 1911 (W. Jos. Huwiler) (coll. Maurice Gasser). – Ph. de la première usine avec la Société de gymnastique le 1er août 1912 (coll. Jacqueline Veuve) **FIG. 291**.



299

La fabrique Tanner, route de la Gare 4 [30]

Ancien ouvrier de la fabrique Junod, Jean Tanner (1854-1931) fonda sa propre entreprise de joyaux pour l'horlogerie en 1880. Municipal en 1902, puis syndic, Tanner fut également directeur du Crédit mutuel de Lucens fondé en 1910[471]. Après avoir loué un modeste atelier à la route de Moudon[472], Jean Tanner établit son industrie, en 1901, dans une construction neuve à l'avenue de la Gare[473]. La propriété comprenant logements, atelier contigu et bûcher, subit une nouvelle taxation en 1906, qui mentionne le chauffage, les installations pour l'eau et la lumière électrique[474]. L'entreprise ferma ses portes peu avant 1981. On procéda alors à la transformation des logements et à la construction d'immeubles longeant l'avenue de la Gare[475].



300

L'habitation, de style néoclassique, se coiffe d'un toit à croupes peu pentu, couvert d'ardoise et ponctué autrefois de deux paratonnerres FIG. 299[476]. Du côté du jardin, le balcon du 1er étage et celui du 2e, ajouté en 1912[477], possèdent des balustrades de fer forgé typiques de l'Art nouveau géométrique.

L'aile des ateliers est aujourd'hui en partie englobée dans les nouveaux immeubles bâtis le long de la rue en 1981. Sur les deux façades se superposaient deux rangées de douze fenêtres. Des tables de briques à angles échancrés séparent les niveaux, tandis qu'un revêtement de planches découpées couronne les façades.

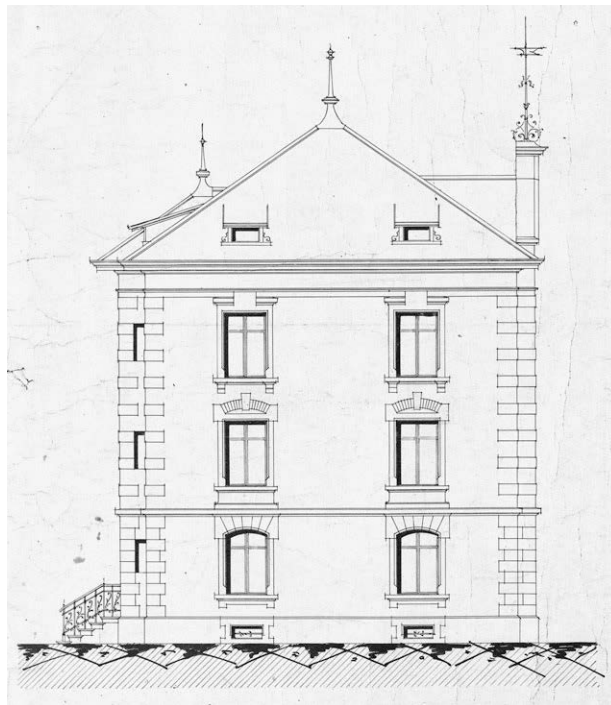
L'escalier suspendu de grès coquillier desservant l'habitation est muni d'une balustrade à barreaux décorés. Les trois logements superposés, tous identiques, se composent d'une cuisine et de quatre chambres FIG. 300. Celle de l'angle oriental avait également un accès direct depuis le palier, afin de pouvoir être louée à part. Dans les ateliers, l'étage a conservé l'un des établis, supporté par des bras de force chantournés, qui longeaient les fenêtres. Le sous-sol, accessible seulement de l'extérieur à l'origine, renfermait trois grandes cuves permettant aux ouvriers de se laver.

Avec l'usine Piguet-Lecoultre postérieure de quelques mois, l'usine Tanner est la première illustration, à Lucens, d'un type d'immeuble destiné spécifiquement à l'industrie légère (type qui avait commencé à apparaître dans l'arc jurassien durant les années 1890), avec une habitation de plan carré et une aile d'atelier plus basse et plus étroite, dont les rangées de fenêtres de maçonnerie masquaient une structure interne métallique[478].

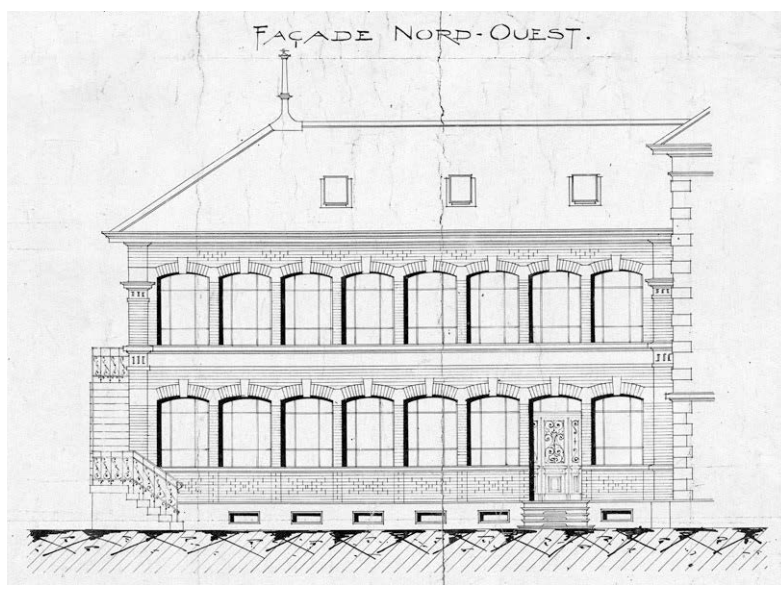
La fabrique Piguet-Lecoultre, route d'Yvonand 12 [31]

Ancien apprenti à l'usine Junod, Emile Piguet se mit à son compte en 1889, puis s'associa en 1895 avec Marius Lecoultre. En 1908, ce dernier reprit seul l'affaire. Durant la grande crise économique, entre 1931 et 1936, son fils Armand s'associa à l'entrepreneur en bâtiments François Ferrini et participa avec ses ouvriers à la construction d'une partie de la route de Lucens à Oulens, appelée la « route des horlogers ». Il reprit ensuite la production des pierres fines. A la suite de l'association en 1974 avec la maison Tanner Frères, l'usine devint le siège de la société Rubis Centre S.A., jusqu'à la cessation d'activité en 1984[479].

C'est plus de dix ans après la fondation de l'entreprise que Piguet et Lecoultre firent bâtir une usine, sur un terrain vierge, aux Prés-de-la-Rittaz,



301



302

FIG. 301 **Lucens. Route d'Yvonand 12, fabrique Piguet-Lecoultre. Elévation de la façade sud-ouest de l'habitation, par Léon Hertling, de Fribourg, 16 avril 1901. AP.**

FIG. 302 **Lucens. Route d'Yvonand 12, fabrique Piguet-Lecoultre. Elévation de la façade nord-ouest des ateliers, par Léon Hertling, de Fribourg, 1901. L'appareil de brique forme des pilastres dans les angles et dessine des motifs géométriques sur les allèges inférieures et sous la corniche. AP.**



303



304

selon des plans de l'architecte fribourgeois Léon Hertling (1867-1948), datés 1901[480]. La construction, terminée en 1902, abritait trois logements et un atelier de joaillerie éclairé à la lumière électrique[481]. Une vingtaine d'années plus tard, trois balcons superposés en maçonnerie vinrent s'appuyer contre la façade sud-est de la maison. Vers le milieu du siècle probablement, on étendit les logements sur la première travée de l'aile, ce qui condamna l'entrée et l'escalier primitifs des ateliers ; on éleva une annexe dans l'angle intérieur formé par les deux corps de bâtiments au sud-est et l'on prolongea l'aile industrielle pour y créer un nouvel escalier à l'extrémité.

Le projet de Léon Hertling prévoyait une habitation de style éclectique et un atelier à appareil de briques, tous deux pourvus d'intéressants ouvrages de serrurerie **fig. 301, 302**. Le bâtiment actuel reprend les grandes lignes du projet, mais en enrichissant l'ornementation de la maison et en simplifiant celle des ateliers. L'habitation de plan carré, coiffée d'un toit en pavillon, possède deux avant-corps. Celui du nord-ouest comprend l'entrée, la saillie de la cage d'escalier et les toilettes. L'autre, au sud-est, encadrant les fenêtres géminées des principales pièces d'habitation, se termine par un pignon découvert dont le sommet horizontal, frappé originellement d'un cartouche de fer forgé, porte un imposant paratonnerre maintenu par des volutes de ferronnerie. Les chambranles des fenêtres reprennent la forme générale prévue par Hertling, mais enrichie par des agrafes baroques, en ciment moulé comme les chapiteaux ioniques ajoutés aux pilastres. Le même style se retrouve dans les trois lourds balcons sur colonnes appliqués postérieurement, sans doute dans les années 1920, contre la façade sud-est **fig. 303**[482].

Le projet conçu par Léon Hertling est caractéristique de son œuvre, à la fois par le jeu des matériaux, où domine souvent la brique, et par la présence de subtils motifs de ferronnerie dite « dynamographique »[483]. Peut-être Hertling était-il déjà intervenu à Lucens lors de la construction de l'institut Bitterlin, où se retrouvent certains détails analogues **fig. 240**. Quant à l'exécution, elle illustre, semble-t-il, le phénomène dont se plaignaient les architectes à cette époque : la modification des plans par des entrepreneurs d'origine italienne qui n'hésitent pas à y ajouter toutes sortes de décors d'autres provenances[484].

La fabrique Reymond, route de Moudon 12 [32]

Fils d'un petit paysan horloger de la Vallée de Joux, Jules Reymond fit son apprentissage à la fabrique Junod vers 1883. Ce n'est qu'en 1907 qu'il s'établit à son compte à Lucens, dans un local loué à l'usine Lecoultre, puis dans sa propre usine dès 1914[485]. Les circonstances familiales dans lesquelles se développa cette entreprise sont particulièrement bien documentées, grâce au film et au livre conçus par l'une de ses petites-filles, Jacqueline Veuve[486].

Reymond édifia tout d'abord, en 1914-1915, la partie sud-ouest de l'édifice actuel, abritant logements, caves et atelier[487]. Une première extension de l'atelier eut lieu en direction du nord-est en 1920 déjà[488]. En 1926, on construisit, en contiguïté avec l'édifice précédent, un logement et un atelier[489]. L'établissement comptait une centaine d'ouvriers en 1928, au moment de passer au fils de Jules, Robert Reymond. En 1930, ce dernier fit bâtir, sur la parcelle voisine au nord-est, une villa sur les plans de James Ramelet (1881-1961), de Lausanne[490]. Après la crise, la production reprit dès 1936, grâce à une diversification dans le domaine de la pierre industrielle, et se développa considérablement au milieu du siècle. Un dernier prolongement du bâtiment eut lieu vers 1941[491]. Une nouvelle fabrique vit le jour à l'arrière de la première en 1945 (arch. [Walter] Baumann, 1896-1951), et enfin un bâtiment administratif fut construit à côté en 1947 par Marcel Schaub, architecte à Payerne (rte de Moudon 8)[492].

La maison Heimatstil se remarque surtout par sa toiture percée de lucarnes et par la demi-croupe avec berceau lambrissé qui surmonte l'entrée et la cage d'escalier **fig. 304**[493]. Le soubassement constitué de moellons grossièrement équarris contraste avec les encadrements de ciment des fenêtres rectangulaires à tablettes moulurées[494]. L'intérieur, rénové, possède encore son escalier tournant suspendu en pierre, muni d'une simple balustrade à barreaux, et les portes d'entrée des trois appartements peintes en faux bois. L'habitation ne représente qu'un quart du volume total de l'édifice agrandi à trois reprises.

MF

fig. 303 **Lucens. Route d'Yvonand 12, fabrique Piguet-Lecoultre. Vue du sud, après adjonction des balcons vers 1930 et prolongement de l'aile des ateliers. Photo Claude Bornand, 2007.**

fig. 304 **Lucens. Route de Moudon 12, fabrique Reymond. Vue du sud. L'édifice de 1914 comprend la maison et les sept premières travées de fenêtres de l'atelier. A cela s'ajoutent quatre travées de 1920. L'agrandissement de 1926 qui reprend le toit Mansart de l'habitation, a encore doublé de volume vers 1941. Photo Claude Bornand, 2007.**

Les communes voisines de Lucens

Introduction **p. 250**
Brenles [1-6] **p. 252**
Le temple, rue de l'Eglise 6 [2] **p. 253**
La maison de commune et l'école, route de Siviriez 3 [5] **p. 254**
Les anciennes maisons Frossard, chemin des Crochets 1-5 [6] **p. 255**
Bussy-sur-Moudon [7-17] **p. 256**
La maison de commune, l'école et la chapelle, chemin de la Laiterie 1 [13] **p. 257**
La maison Jossevel, route de Moudon 11 [14] **p. 258**
Les propriétés de la famille Bize [15-17] **p. 259**
Chavannes-sur-Moudon [18-23] **p. 262**
La chapelle, ECA 65 [20] **p. 264**
Le four, la maison de commune et l'école, route de Chesalles 2 [21] **p. 266**
Le grenier gothique, ECA 24 [22] **p. 267**
La maison de campagne de Champmartin, Champmartin 1 [23] **p. 268**
Chesalles-sur-Moudon [24-32] **p. 269**
La maison de commune, la première chapelle et l'école, rue Centrale 26 [26] [27] **p. 270**
Le temple, ECA 16 [28] **p. 270**
La cure, chemin de Perrey-Very 19 [29] **p. 272**
La maison Mojonnier, rue Centrale 5 [31] **p. 274**
Villars-L'Eperd, chemin de la Fenette 17-19 [32] **p. 274**
Cremin [33-40] **p. 275**
Le four, la chambre de commune et l'école, ECA 21 [39] **p. 276**
L'école de 1843, chemin des Ecoliers 7 [40] **p. 276**
Curtilles [41-55] **p. 277**
L'église Saint-Pierre, ECA 1 et 217 [48] **p. 279**
L'ancien château de l'évêque et la chapelle Notre-Dame (disparus) [49] **p. 287**
Le château des Villarzel, chemin du Château 1 [50] **p. 288**
La première maison de commune et l'école, place du Collège 1 [51] **p. 294**
Le Café Fédéral, cure de 1706 à 1711, siège des autorités communales, place du Café-Fédéral 1 [52] **p. 295**
Le Moulin-Dessous, chemin de la Scie 3 [53] **p. 295**
Le Moulin-Dessus, chemin de la Scie 7 [54] **p. 295**
La maison Déglon, route de Lucens 13 [55] **p. 296**
Dompierre [56-61] **p. 296**
Le temple, ECA 45 [56] **p. 298**
La cure, route de Lucens 8 [57] **p. 301**
La maison de commune, chemin de l'Eglise 1 [58] **p. 302**
Le four banal et le «petit collège», route de Lucens 1 [61] **p. 302**
Forel-sur-Lucens [62-66] **p. 303**
Les chapelles, maisons de commune et écoles [63-66] **p. 304**
Lovatens [67-75] **p. 304**
Les édifices religieux [71] [72] **p. 305**
La maison de commune et l'école, route de la Forneyre 2 [73-75] **p. 306**
Oulens-sur-Lucens [76-80] **p. 306**
La maison de commune, l'école et le pressoir, rue du Village 6 [80] **p. 307**
Prévonloup [81-87] **p. 308**
La maison de commune et l'école, route de Dompierre 6 [87] **p. 310**
Sarzens [88-90] **p. 311**
La maison de commune et l'école, rue du Collège 2 [90] **p. 312**
Villars-le-Comte [91-95] **p. 313**
Le temple, ECA 32 [95] **p. 314**


VD
Forel-sur-Lucens
62-66
Cremin
33-40
Villars-le-Comte
91-95
Lucens
Dompierre
56-61
Oulens-
sur-Lucens
76-80
Curtilles
41-55
Lovatens
67-75
Prévonloup
81-87
Bussy-sur-Moudon
7-17
Sarzens
88-90
Chesalles-
sur-Moudon
24-31
FR
VD
32
Brenles
1-6
Chavannes-
sur-Moudon
18-22
23
N
1:50000
0
500
1000 m

305

Introduction

Le tronçon de vallée situé entre Moudon et Lucens présente sur la rive gauche le versant raide et boisé caractéristique de la Broye moyenne **FIG. 306**. Au-delà du plateau accueillant le village de Bussy se creuse le vallon de la Cerjaulaz, dominé au nord-ouest par les villages d'Oulens, Villars-le-Comte (765 m) et Forel. Sur la rive droite, le versant de la vallée s'interrompt sur quelques kilomètres à la hauteur de Curtilles pour laisser la place à une pente plus douce, dont le sous-sol recouvert de moraine a pu être plus facilement érodé par le ruisseau des Vaux et ses affluents.

De ce côté, le territoire s'élève jusqu'à 825 m d'altitude au sommet de la crête qui marque la limite avec la vallée fribourgeoise de la Glâne, toute proche **FIG. 19**. Sous l'Ancien Régime, les habitants semblent avoir souffert de la configuration « montagneuse » de la région et de son isolement face aux terres catholiques. Ce sont du moins les arguments avancés par la commune de Brenles en vue d'obtenir un subside pour bâtir une chapelle en 1739[1].

Sur le plan politique, les communes de l'ancien district de Moudon situées en aval de Bressonnaz comprennent quatre villages autrefois sous contrôle savoyard, Chavannes, Brenles, Bussy et Forel. La plus grande partie du secteur correspond à l'ancienne châtellenie épiscopale de Lucens, à laquelle s'ajoutaient les communes de Seigneux et Henniez rattachées en 1803 au district de Payerne. La châtellenie de Lucens constituée au milieu du XIII^e^ siècle en tout cas était dirigée par un châtelain, fonctionnaire établi à Lucens. Elle reprend sans doute une circonscription d'origine plus ancienne ayant à sa tête un autre officier épiscopal, le maire ou « mayor ». Cet office héréditaire incluant les « mayories » de Lucens et Villarzel avait été octroyé à la famille noble de Villarzel, vraisemblablement en compensation de la perte de la seigneurie qu'elle possédait sur ce village. Les Villarzel s'établirent tout d'abord à Lucens puis à Curtilles dès le XVI^e^ siècle. Ils représentaient le seul pouvoir d'une certaine importance côtoyant et parfois contestant celui de l'évêque puis celui de LL.EE. Quant aux villages d'origine savoyarde, leurs modestes seigneuries avaient leur siège à Moudon. Ainsi la région ne compte pas d'autres châteaux que ceux de Lucens et Curtilles.

Les deux centres paroissiaux d'origine, Curtilles et Dompierre, remontent à une époque très ancienne. Toutefois, seule l'église de Curtilles présente encore un état médiéval d'un grand intérêt artistique. Celle de Dompierre a été reconstruite au milieu du XIX^e^ siècle, alors que le temple de Chesalles était édifié au centre d'une nouvelle paroisse créée en 1840.

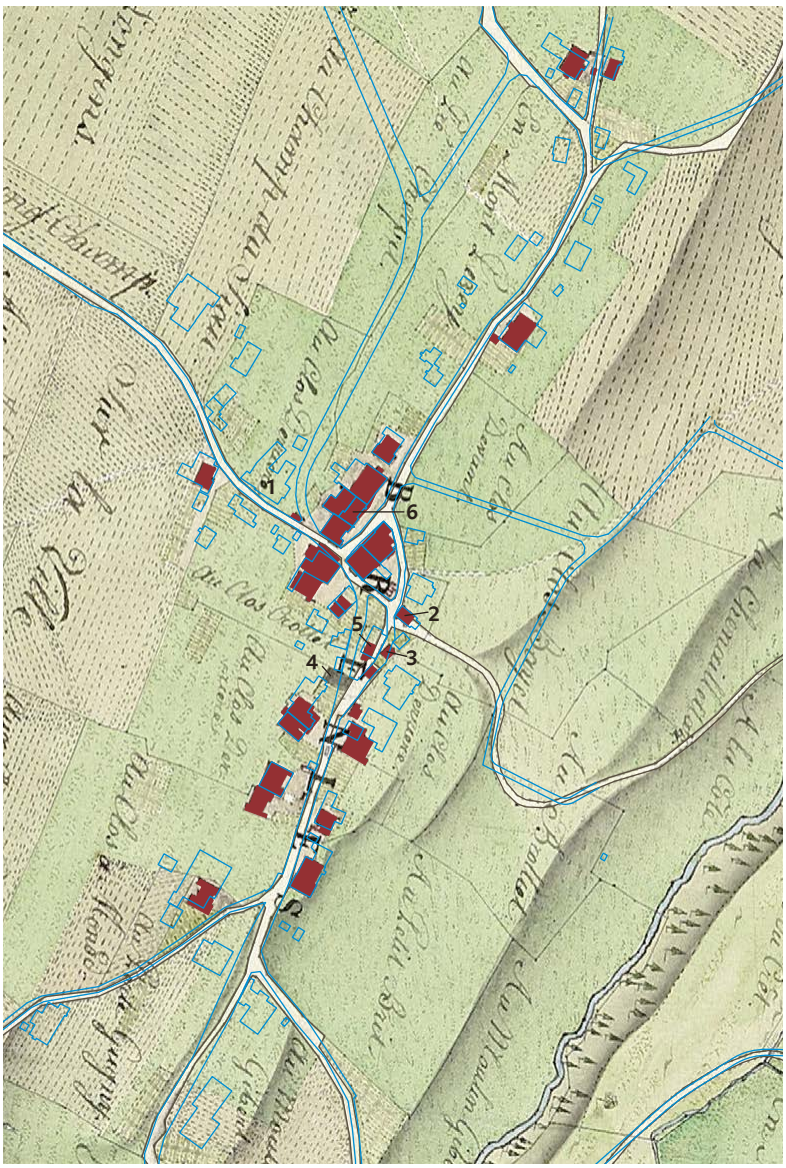
De manière générale, ce secteur de la Broye moyenne fait figure d'arrière-pays de Moudon. Les bourgeois de cette ville s'y sont en effet constitué, souvent dès le Moyen Age, de grands domaines, voire même de petites seigneuries (voir *Brenles*, *Bussy-sur-Moudon*, *Chavannes-sur-Moudon : La maison de campagne de Champmartin*, *Chesalles-sur-Moudon : Villars-l'Eperd*). C'est de Moudon également que proviennent de nombreux artisans, même si l'influence de Romont se fait aussi sentir, surtout dans la région de Prévonloup ou de Dompierre au XIX^e^ siècle. Quelques décors de bois découpé semblent se rattacher à une tradition particulièrement vivante sur le territoire fribourgeois voisin (Lovatens, Prévonloup et même Lucens). ■



306



FIG. 306 **Paysage caractéristique de la Broye moyenne, entre Les Granges-de-Dompierre et Moudon. Derrière le rideau d'arbres qui longe le ruisseau des Vaux, le village de Curtilles s'inscrit dans la pente douce du versant oriental. Plus loin en direction de Moudon, ce versant devient à nouveau abrupte, comme celui de la rive gauche. Au fond commencent les collines du Jorat. Tout à droite, sur le coteau, le village de Bussy-sur-Moudon. Photo Claude Bornand, 2013.**



307

FIG. 307 **Détail de la carte de la commune de Brenles en 1816, avec superposition du cadastre actuel en bleu. Echelle 1:5000. – 1. Laiterie actuelle. – 2. Chapelle de 1500 environ, reconstruite comme temple en 1740 et 1840. – 3. Emplacement du pressoir ou maison de commune en 1814-1816 (disparue). – 4. Ancien cimetière. – 5. Ancien four banal reconstruit comme école et maison de commune en 1821 puis en 1916. – 6. Ancienne maison Frossard. ACV, GC 1191/1. Géodonnées Etat de Vaud, dessin NOR architectes.**

Brenles

Orienté à l'est, le village situé à 762 m d'altitude domine le vallon du Rio des Vaux. Au sommet du versant opposé, le territoire communal forme dans les terres fribourgeoises une excroissance correspondant à l'ancienne seigneurie de Villars-Blégy, attestée dès 1279, passée avant 1535 à l'hôpital de Moudon, en 1651 au seigneur de Forel, Philippe d'Estavayer, puis en 1793 à la famille Senn[2]. Cette « montagne de Brenles » (827 m) consistait en un grand domaine d'élevage bovin, un « chalet » dont les bâtiments furent maintes fois reconstruits. Il subsiste en revanche une galerie d'irrigation d'environ 500 m creusée dans la molasse en 1722[3]. L'itinéraire romain qui semble avoir passé sur la crête n'a laissé que quelques ruines observées vers 1870 près de la ferme de La Valaire[4]. Le fond du vallon abrite deux anciennes carrières de molasse aux Coules, un refuge vraisemblablement protohistorique dans la fourche de deux ruisseaux et les vestiges d'un moulin[5].

Le nom de Brenles, dont l'étymologie reste obscure, apparaît au XIIIe siècle[6]. Le territoire correspondant à la commune actuelle se partageait alors déjà en plusieurs fiefs relevant soit des comtes de Savoie, soit de l'Eglise de Lausanne. Brenles fit partie, dès le début du XVe siècle en tout cas, du ressort et de la châtellenie de Moudon[7].

La coseigneurie la plus importante, parvenue au XIVe siècle à Thomas de Glâne[8], passa au milieu du XVIe siècle d'une part aux Loys et d'autre part aux Sordet puis aux Clavel, dont les armoiries inspirèrent celles créées pour la commune en 1921[9].

L'autre coseigneurie apparaît déjà dans la liste des fiefs nobles de la Savoie vers 1260, aux mains d'Aymon de Prez[10]. C'est d'elle que dépendaient le moulin et les fours banaux. A la fin du XVe siècle, elle fut acquise, en plusieurs parties et avec de nombreux autres biens, par Humbert Frossard, notaire et bourgeois de Moudon. Celui-ci acheta encore en 1513 la seigneurie de Saugy (FR). En 1518, ses fils possédaient les trois principaux îlots de bâtiments constituant le noyau du village, au nord de la chapelle[11].

Malgré les morcellements intervenus entre leurs descendants, la famille Frossard parvint à augmenter ses droits à Brenles jusqu'au début du XVIIIe siècle, au détriment des autres coseigneurs[12]. Peu avant 1738, Benjamin Frossard fit construire une « maison seigneuriale », probablement au sud-est du village (disparue)[13]. Les cadastres du début du XIXe siècle ne montrent plus trace des propriétés de cette branche, la plupart des bâtiments ayant passé à des familles alliées.

Le XIXe siècle fut surtout marqué par le percement de rues devant permettre la traversée du village. Une première étape toucha le centre et le sud en 1874, pour la correction de ce tronçon de la route Moudon-Siviriez. La seconde transforma l'abord nord de la localité pour le tronçon rejoignant Sarzens et Chesalles, en chantier entre 1883 et 1887[14]. Avant 1874, le cœur du village était constitué par quelques petits bâtiments à usage communautaire regroupés pour la plupart déjà au XVIe siècle autour de la place de la « grande fontaine » et de la chapelle, notamment un pressoir et un four FIG. 307[15]. Lorsque l'on fit passer la route non plus à l'est, mais à l'ouest du collège, l'ancien centre devint un espace marginal et encaissé. Une sorte de place se dessina en revanche au débouché de la route de Sarzens, devant la laiterie de 1885 [1][16].

Quelques îlots à l'intérieur de la localité illustrent un mode de construction remontant en partie au XVIe siècle, faisant alterner des habitations et des granges contiguës[17]. Les constructions du XIXe siècle, caractéristiques des maisons paysannes de type concentré, forment un bel ensemble avec leurs toits à deux pans alignés sur les courbes de niveau FIG. 19.



308

FIG. 308 **Brenles. Temple reconstruit en 1740 et 1840. Vue de l'ouest, depuis l'esplanade du collège. L'édifice donne sur ce qui était la rue principale du village jusqu'en 1874. La nef, très sobre, s'ouvre par des fenêtres en arc brisé reprises, semble-t-il, du temple de 1740. Le clocher surmontant le chœur de 1840, plus monumental, fait face à la frontière fribourgeoise. Photo Claude Bornand, 2009.**

Documentation

Sources et bibliographie

ISOS VD.

Plans et vues

Cartes et plans cadastraux. ACV, GC 1191/1, 1816, carte de Brenles, sig. L[OUIS] JUVET. – GC 1191/2, [1879 ?]. – GB 191/a, 1814-1815. – GB 191/b, 1879.

Le temple, rue de l'Eglise 6 [2]

Par un acte du 16 novembre 1500, Humbert Frossard fonda une messe hebdomadaire à la fois pour le repos de son âme et pour la commodité des habitants, souvent empêchés de se rendre au village paroissial de Morlens (FR). Il s'engagea à bâtir une chapelle en l'honneur de la Vierge de Pitié, à la maintenir couverte et fermée, et enfin à la doter d'une cloche et des ornements liturgiques nécessaires. Cet édifice devait être construit en maçonnerie, « au-dessus de la grande fontaine »[18].

A la Réforme, Brenles fut rattaché à Moudon, ce qui entraîna sans doute l'abandon de la chapelle médiévale. Les prières se tenaient au début du XVIIIe siècle dans un local aménagé sous le pressoir communal [3], puis dans une grange. Pour éviter les moqueries de leurs voisins catholiques, les habitants de Brenles se résolurent à construire un lieu de culte. En février 1739, ils adressèrent une demande de subside au gouvernement bernois, accompagnée d'un plan[19]. Les ouvrages de maçonnerie furent entrepris en 1740-1741 par DAVID JOURNEAU, tailleur de pierre et architecte de Moudon. A en juger par la forme irrégulière que présente l'édifice sur les plans cadastraux de 1814-1816, il semble que l'on ait conservé une partie de la chapelle précédente, notamment l'angle nord-est à pan coupé, reste peut-être d'une abside polygonale[20].

A l'occasion de la création d'une « suffragance pastorale » en 1837, puis d'une paroisse regroupant Brenles, Sarzens et Chesalles en 1840[21], la Municipalité mit en œuvre une nouvelle reconstruction partielle. A partir de 1838, on éleva un clocher de maçonnerie, on prolongea la chapelle d'environ 3 m en direction du sud-est et l'on surélева ses murs et sa charpente[22]. Des transformations, vers 1877, semblent avoir touché en tout cas l'horloge[23]. En 1922, on procéda à une rénovation complète des façades et de l'intérieur[24]. La restauration effectuée en 1953-1954 par FRÉDÉRIC GILLIARD impliqua surtout la création d'un accès extérieur à l'étage du clocher et le remplacement



309

FIG. 309 **Brenles. Route de Siviriez 3, collège de 1916-1918, par Oscar Oulevey. Façade sud et façade d'entrée à l'ouest s'ouvrant sur la nouvelle route de Siviriez. Les encadrements en ciment moulé se détachent sur le crépi rustique simulant des assises au niveau inférieur. Photo Claude Bornand, 2009.**

du mobilier[25]. Réfection de la flèche en 1968 (remplacement de l'ardoise par de l'éternit), réparation de la couverture de la nef en 1975 et des façades en 1987[26].

Le temple de 1840 présente la particularité d'avoir un clocher reposant non pas sur un porche d'entrée, mais sur une sorte de chœur carré où se trouvaient la table de communion et l'escalier de bois permettant d'accéder au beffroi FIG. 308[27]. Ce choix curieux tient sans doute à l'impossibilité de prolonger l'ancienne chapelle du côté de la rue mais peut-être aussi à la volonté de s'affirmer face aux voisins catholiques. La porte d'entrée – datée de 1840 et marquée des initiales D V et D B[28] – est couverte d'un arc en plein cintre, comme les baies du clocher. Les fenêtres de la nef, prolongées d'une assise en 1840, ont un encadrement mouluré en doucine et un arc brisé qui semble provenir de la construction de 1740.

Vitraux : vitrail du chœur de 1935, sig. F[RANÇOIS] DE RIBAUPIERRE, La Tour-de-Peilz ; vitraux de la nef, avec deux médaillons figuratifs, de 1946, par GUIGNARD & SCHMIT, de Lausanne. – Deux *cloches* portant le nom de la commune et celui du fondeur, [SAMUEL] TREBOUX fils, de Vevey : l'une de 1838 (sol dièse 3, diam. 91,5 cm), guirlande de fleurs et d'angelots ; l'autre de 1840 (si 3, diam. 81 cm), panier de fleurs[29]. – *Horloge* sig. GUSTAVE CROT, Granges[-près-Marnand], probablement de 1877. – *Vaisselle liturgique :* semaise en étain à 6 pans, XVIII[e] siècle, par A[LEXANDRE] GOLDNER, Lausanne ; channe en étain à panse sphérique, XIX[e] siècle, par D[AVID]GOLDNER ; plat en étain, XIX[e] siècle ; une paire de coupes en argent, de 1838, par les frères GÉLY, de Lausanne[30].

La chapelle se complétait d'un petit cimetière, établi à une époque indéterminée sur une parcelle au centre du village [4], désaffecté en 1842[31].

La maison de commune et l'école, route de Siviriez 3 [5]

Une première « maison d'habitation servant pour l'école et pour les autorités communales », abritant également un pressoir et un four public, fut construite en 1821 à l'emplacement d'un des fours banaux[32]. En avril-mai 1914, l'architecte OSCAR OULEVEY, de Lausanne, présenta un projet d'agrandissement qui prévoyait de conserver le niveau inférieur des façades est et sud et de s'étendre dans les autres directions[33]. Il modifia partiellement les plans d'exécution lorsque l'on décida de démolir entièrement l'ancien bâtiment. Les travaux furent exécutés en 1915-1916 par les entrepreneurs en maçonnerie PROTTI frères, de Curtilles, par le charpentier PAUL LÉCHAIRE, de Lovatens, le menuisier ED. FREYMOND, de Bercher, le serrurier ALOÏS STECK, de Moudon, et les plâtriers BAUMER et GYGI, de Lausanne. On commanda dans cette dernière ville les carrelages de ciment, chez PEDROLI et fils, et les deux fourneaux en catelles moulées, à la fabrique A. TREICHLER[34].

La façade orientale, large de cinq baies, comprend l'accès au rez-de-chaussée inférieur. Celle servant d'entrée principale, à l'ouest, est rendue irrégulière par la présence de la cage d'escalier et des sanitaires qui se prolongent dans une annexe basse au nord FIG. 309. L'intérieur abrite, comme à l'origine, une salle de la Municipalité et une « grande salle » récemment transformée en classe au rez-de-chaussée inférieur, une grande classe au sud et une petite à l'est du rez-de-chaussée supérieur, et deux appartements à l'étage. L'escalier suspendu en granit de plan semi-circulaire forme un bel ensemble avec le vestibule d'entrée, qui a conservé les serrureries et les carrelages primitifs.

La *cloche* provenant du bâtiment précédent a été fondue en 1729 par JEAN-HENRI GUILLEBERT, de Neuchâtel (ré 5, diam. 39,5 cm) ; inscription sur le cou : « APPROCHEZ VOUS DE DIEU ET IL SAPPROCHERA / DE VOUS FAIT AN 1729 » ; sceau du fondeur, feuilles d'acanthe[35].



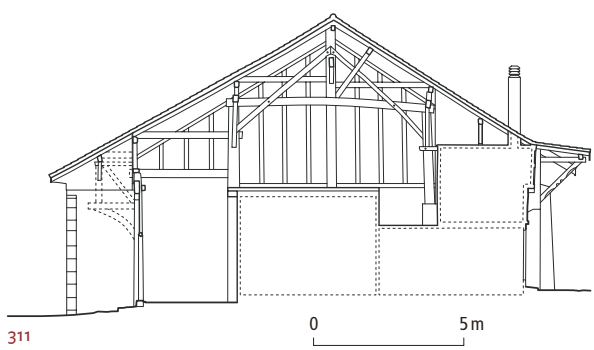
310

Les anciennes maisons Frossard, chemin des Crochets 1-5 [6]

L'îlot formé par les bâtiments contigus chemin des Crochets 1-5 **FIG. 310** a fait l'objet d'une description détaillée dans l'étude des maisons rurales vaudoises[36]. Il revêt une importance historique particulière pour le village dans la mesure où il occupe l'emplacement d'une des plus anciennes propriétés de la famille Frossard. Il semble en effet que la partie médiane, transformée vers 1857-1864, corresponde à une maison d'Humbert Frossard attestée en 1518, contre laquelle se seraient appuyées celles des deux extrémités au milieu du XVI^e^ siècle[37].

Chemin des Crochets 1. Avec sa façade de pierre appareillée haute de deux niveaux, l'habitation située au sud de l'îlot pourrait remonter aux années 1558-1559, comme la grange contiguë datée récemment par l'analyse dendrochronologique[38]. Au début du XIX^e^ siècle, l'immeuble appartenait à Jacques-Siméon, fils de Jacques-Daniel Frossard. Le partage entre ses deux fils en 1832-1833 donna lieu à la transformation de la remise de l'extrémité sud sous forme d'une petite habitation. La propriété aujourd'hui réunifiée a été restaurée vers 1977 et 2008[39].

La porte de grange d'origine se compose de deux montants et d'un linteau arqué, le tout de



311

FIG. 310 **Brenles. Chemin des Crochets 1-5, anciennes maisons Frossard. Vue du sud-est. A gauche, une partie de la grange datant de 1558-1559 et l'habitation sud, probablement contemporaine. Au centre, la maison attestée en 1518, transformée au XIX^e^ siècle. A droite, la grange de 1560 (?) et l'habitation nord dont la façade a été reconstruite en 1801. Photo Claude Bornand, 2009.**

FIG. 311 **Brenles. Chemin des Crochets 1. Coupe sur la grange de 1559, vue vers le sud. Echelle 1:250. On remarque particulièrement les trois poteaux centraux assemblés par un tirant arqué et par deux liens de contreventement obliques. A l'arrière-plan apparaît l'agrandissement méridional de 1833. Dessin NOR architectes et Archéotech, 2011.**

chêne. A l'intérieur, on distingue encore la structure des trois rangées de poteaux de 1559, de chêne également FIG. 311. Le pan occidental de la toiture a été surélevé et raccourci, mais la travée orientale montre encore le dispositif ancien. Le poteau extérieur formant façade est relié à l'intérieur par deux faux entraits. Il supporte les deux bras de force superposés soutenant l'avant-toit.

Chemin des Crochets 5. La date de 1560 (?) qui se voit sur le linteau de la porte de grange concerne vraisemblablement l'ensemble de l'édifice[40]. En 1801 eut lieu la reconstruction de la façade orientale de l'habitation, à en juger par la date et les initiales P (?) F G V couronnant la porte d'entrée. Les propriétaires étaient alors Denis-Gabriel et Philippe-Frédéric, enfants de Daniel-Frédéric Gavin et de son épouse Jeanne-Marie, fille de Benjamin Frossard[41].

Derrière l'élégante façade de 1801, à tablettes de fenêtres décorées de frises festonnées[42], se cache un intérieur spacieux remontant sans doute au milieu du XVIe siècle, mais laissé à l'abandon. La cheminée de la cuisine repose sur deux arcades en arc surbaissé se rejoignant sur un pilier médian en molasse chanfreinée. Sur la face arrière masquée par une annexe, on aperçoit encore à l'étage une fenêtre géminée, à tores entrecroisés sur le linteau et à bases décorées de spirales et de losanges.

Bussy-sur-Moudon

Archéologie

La commune de Bussy-sur-Moudon se situe sur une colline allongée, délimitée au nord-ouest par la Cerjaulaz et au sud-est par le versant boisé et pentu de la vallée de la Broye. Cette éminence séparant les deux bourgs autrefois rivaux de Moudon et Lucens a sans doute joué un rôle stratégique important. Elle se termine, sur le territoire de Lucens, par un « fort » vraisemblablement d'origine protohistorique.

Les publications anciennes situent Bussy sur la route romaine reliant Moudon à Yverdon[43], mais il paraît plus vraisemblable que Bussy se trouvait sur le tracé représenté sur la carte de 1725, partant du fond de la vallée vers l'actuel lieu-dit Versailles (commune de Moudon) où s'élevait un ancien fort en 1401[44] ; un lieu-dit La Millière *(La Mellire)* marque l'entrée sur le territoire de Bussy[45]. Plus haut, sur la route d'Oulens, des fouilles ont mis au jour les restes d'un établissement romain au lieu-dit Les Chavannes[46].

Parmi les vestiges archéologiques que recèle le territoire, citons surtout la tour [7] qui s'élevait sur un promontoire dominant la vallée de la Broye. Il en subsiste des restes de maçonnerie éboulée dessinant approximativement un cercle de 15 m environ de diamètre. Cet ouvrage est désigné par les documents médiévaux tantôt comme « tour », tantôt comme « cour » *(« curia seu turris de Bussy »)*, terme qui signifie généralement un lieu où se tenait la justice. Cette « maison soit cheseau de la cour » appartenait en 1405 aux seigneurs de Bussy, héritiers du chevalier Jacques Champion. C'était probablement déjà une ruine colonisée par la forêt au début du XVIe siècle[47]. Toutefois les documents du XVIIIe siècle font encore état d'une vieille tour ou d'un vieux château dans cet endroit[48].

Origines et droits seigneuriaux

Le nom de Bussy *(Bussi)* dérive du latin « *buxetum* » (lieu où pousse le buis). La forme composée « Bussy-sur-Moudon » étant tardive, le village a souvent été confondu avec d'autres localités homonymes. Il semble apparaître pour la première fois vers 1147-1156[49].

Rattaché à la châtellenie savoyarde de Moudon[50], Bussy relevait principalement des seigneurs du lieu et des vidomnes de Moudon. Le fief noble reconnu vers 1260 par Jacques de Bussy correspond peut-être à celui qui fut inféodé en 1398 par Amédée de Savoie à Jacques Champion, seigneur de Vaulruz. Ce fief appartenait en 1525 à Pierre Cerjat, seigneur de Syens. Bussy et Syens parvinrent vers 1640 aux mains d'Antoine Zehender[51]. En 1663, Zehender obtint d'établir le siège de ses seigneuries dans sa résidence de Moudon. Lors du partage entre ses fils, vers 1679, celle-ci fut attribuée, avec la seigneurie de Bussy, à Jean-Louis[52]. Elle passa ensuite à sa fille Ursule, épouse du pasteur Siméon Burnat. Ce dernier fit l'acquisition de la seigneurie en 1699, puis décida de rétablir le siège de la justice dans ses bâtiments de Bussy (rte de Moudon 11 et 12). En 1728, le gouvernement bernois acheta la seigneurie[53] et se fit représenter par des châtelains, une charge occupée par des membres de la famille Burnand[54].

Développement de la localité

Le village paraît s'être formé en fonction de deux axes perpendiculaires, l'un reliant Moudon à Lucens par la crête de la colline, l'autre montant depuis la vallée de la Broye et se dirigeant sur un petit col pour rejoindre Oulens ou Neyruz FIG. 312. La partie inférieure de cet axe, dont un embranchement desservait l'ancienne tour, est tombée en désuétude avant le début du XIXe siècle.

D'après les plans de la fin du XVIIIe et du début du XIXe siècle, le tronçon de route rectiligne venant

de Moudon aboutissait, au centre du village, à un carrefour où se trouvait depuis 1722 un petit cimetière [8], transféré à l'extérieur en 1828[55]. De là partaient trois branches. Celle de l'ouest montait directement sur Oulens à travers le lieu-dit Les Roches (actuel ch. de la Laiterie), où fut édifié le collège de 1825. Celle située au milieu contournait un long talus pour se diriger au nord-est vers Lucens. Une troisième, qui n'est plus perceptible actuellement, conduisait au four de « l'hôpital de Bussy » [9] et formait au sud-est une boucle autour du Clos-des-Augives. Elle rejoignait ensuite le chemin montant du lieu-dit La Millière et la place du village[56]. Cette place était munie d'une fontaine publique et d'une source dès le début du XVII[e] siècle en tout cas. C'est là que fut construit le bâtiment communal abritant le four et le pressoir [10] en 1816[57].

La traversée de la localité fut modifiée en 1900 par le percement d'un nouveau tronçon à travers le quartier nord-est, dit le « Clos Savairau »[58]. La commune y fit élever en 1920 un bâtiment avec salle de gymnastique [11] (arch. David Braillard, de Moudon)[59].

Les maisons paysannes, dont plusieurs furent détruites par un incendie en 1643[60], remontent pour la plupart aux années 1770-1830. A côté des bâtiments de type habituel comprenant un logement et un rural abrités sous le même toit à demi-croupes, on remarque une habitation [12] avec pignon sur rue garni d'une balustrade de 1758 (rte de Moudon 12)[61] et surtout trois « carrées » particulièrement soignées qui confèrent encore à la localité une petite touche aristocratique (voir plus bas).

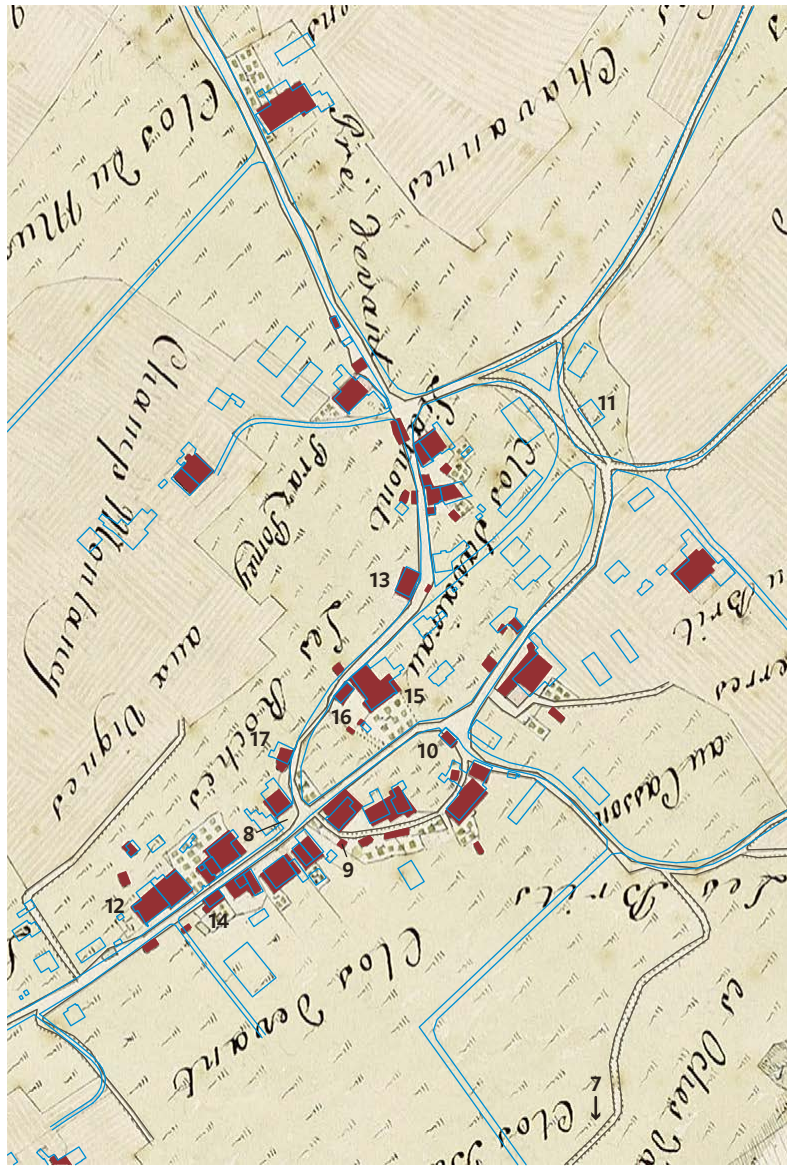
Documentation

Plans et vues

Cartes et plans cadastraux. ACV, GC 1192/1, 1807, carte de Bussy-sur-Moudon, sig. Louis Voruz, mise à jour vers 1830 **fig. 312**. – GC 1192/2, [1879 ?]. – GB 192/a/0, plans partiels 1780. – PP 901/35, plan partiel de Bussy, [entre 1764 et 1781]. – GB 192/a, 1807-1830. – GB 192/b, 1878.

La maison de commune, l'école et la chapelle, chemin de la Laiterie 1 [13]

Bussy dépendait de la paroisse de Moudon et aucun sanctuaire médiéval n'y est mentionné. Au début du XVIII[e] siècle, la commune possédait déjà un clocheton pourvu d'une cloche de 49 livres[62], mais l'école et les prières se tenaient chez des particuliers. En 1722, elle acheta une « carrée » appartenant au seigneur de Bussy dans le but d'y



312

fig. 312 Détail de la carte de la commune de Bussy-sur-Moudon levée en 1807 et corrigée en 1830, avec superposition du cadastre actuel en bleu. Echelle 1:5000. – 7. Tour de Bussy. – 8. Emplacement de l'ancien cimetière. – 9. Emplacement du four de l'Hôpital. – 10. Four et pressoir communal de 1816. – 11. Grande salle. – 12. Maison, route de Moudon 12. – 13. Maison de commune, école et chapelle de 1825. – 14. Maison Jossevel. – 15. Ferme de la famille Bize. – 16. « Grande carrée » de la famille Bize. – 17. Maison Bize, dite « du four ». ACV, GC 1292/1. Géodonnées Etat de Vaud, dessin NOR architectes.



313

FIG. 313 **Bussy-sur-Moudon. Chapelle. Chaire de molasse exécutée en 1826 par les frères Moser. La Bible sculptée en bas-relief sur la face antérieure s'ouvre sur un verset de l'Evangile de Luc : « Heureux ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent (Luc : XI : 28) ». Photo Claude Bornand, 2010.**

installer le logement du « régent » et une salle servant pour l'école et les « assemblées de dévotion » (voir *La maison Jossevel*).

En 1825, on décida de construire sur un nouvel emplacement un bâtiment abritant une classe, une chapelle, une salle communale et un appartement pour l'instituteur. Bien que les divers projets architecturaux aient été fournis par le maître maçon JACQUES JOSSEVEL, de Moudon, c'est PIERRE BULLOZ, de Villars-le-Comte, qui se vit confier les ouvrages de maçonnerie, en mai 1825, alors que LOUIS BINGELLY se chargeait de la charpente. Toute la pierre de taille fut extraite sur le territoire communal, aux carrières de grès coquillier de Donchamp et du Carroz[63]. Une première rénovation toucha la classe et la chapelle en 1945-1949, puis l'ensemble fut profondément remanié en 1958 (arch. ADOLPHE PROTTI) et en 2008[64].

Le bâtiment sommé d'un toit à croupes et d'un clocheton présente donc la particularité d'englober une chapelle, perceptible à l'extérieur uniquement par sa large porte d'entrée en plein cintre. Ce local rectangulaire occupait la moitié sud-ouest du rez-de-chaussée supérieur avant d'être transféré, avec sa porte, dans la partie nord-est en 1958.

La *chaire* de molasse, de 1826, a été exécutée par les frères [DANIEL (?) et JACQUES] MOSER, de Moudon **FIG. 313**. – Les deux *vitraux* de 1921 dus à LOUIS RIVIER représentent le Bon Berger et un ange vendangeur. – *Cloches :* 1) Cloche provenant de la première maison de commune, par le chaudronnier JEAN-JACQUES DUTOIT, de Moudon[65] (mi 5, diam. 35,5 cm), inscription sur le cou : « 1722 » à l'envers ; 2) Cloche de 1826 par JEAN-LOUIS GOLAY, de Morges (si 3, diam. 76 cm), feuilles d'acanthe et bouquets de roses, sceau du fondeur, inscription : « VENEZ ECOUTER LA VOIX DU TOUT PUISSANT »[66]. – *Coffre d'archives* de chêne à double serrure, fin XVII^e – début XVIII^e siècle, 78 × 40 cm, h. 53 cm.

La maison Jossevel, route de Moudon 11 [14]

Le bâtiment a pour origine une « carrée » qui faisait partie, en 1686, du domaine du seigneur de Bussy, tout comme une maison avec grange contiguë située de l'autre côté de la route (rte de Moudon 12). La « carrée » fut vendue en 1722 pour devenir la maison de commune. Elle avait probablement servi depuis quelques années à l'administration de la seigneurie, puisque l'acte de vente spécifiait que les assemblées de justice devaient pouvoir se tenir perpétuellement dans ce bâtiment. Siméon Burnat, qui était en même temps pasteur à Ressudens, avait en effet renoncé à se servir de la maison seigneuriale établie à Moudon en 1663[67]. Après construction du collège actuel en 1825, la commune vendit l'ancien bâtiment à demi démoli à Jean-Frédéric Jossevel, qui possédait aussi avec son frère Philippe-Denis la maison rurale située en face (rte de Moudon 8). Jean-Frédéric, juge au Tribunal de district de Moudon de 1817 à 1830, fit aussitôt réédifier la « carrée » dans son état actuel **FIG. 314**. A en juger par le style des façades, il pourrait avoir fait appel au maçon qui avait conçu les projets de la nouvelle maison de commune, JACQUES JOSSEVEL, de Moudon[68]. Une rénovation du 1^er étage et de l'extérieur vers 1980 fut suivie par un rafraîchissement des façades en 2012.

L'édifice de 12 × 6,60 m présente trois façades percées régulièrement de fenêtres rectangulaires en molasse, tandis que la petite face nord-est n'a que deux baies irrégulières. Celle du 1^er étage, à cavet et feuillure typiques du XVI^e siècle, est apparemment le seul vestige de la première « carrée ». Avant 1980, les angles des deux façades principales étaient cantonnés de chaînes rectilignes peintes. Le rez-de-chaussée réservé aux locaux utilitaires n'a que peu d'ouvertures, tandis que le 2^e étage s'affirme comme « étage noble » par la présence de consoles à glyphes soutenant les tablettes de fenêtres. Une pierre sculptée aux armoiries de Jean-Frédéric Jossevel marque l'axe de l'entrée **FIG. 315**.



314

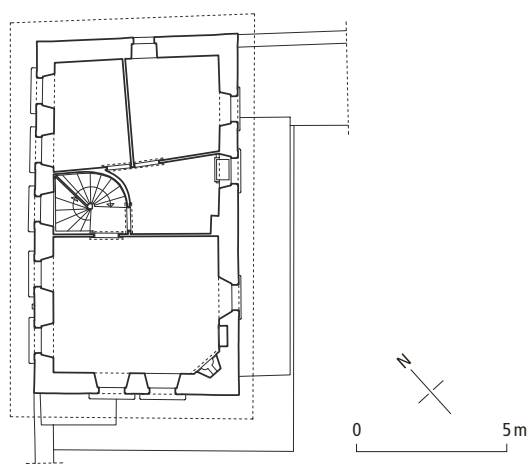


315

A l'intérieur, l'escalier en vis de 1825, de pierre, sur deux niveaux, partage avec la cuisine la partie médiane de la maison FIG. 316. A chaque étage se trouvaient deux petites chambres au nord-est et une grande pièce au sud-ouest. Le niveau supérieur a conservé son aménagement du début du XIXe siècle, agrémenté de papiers peints de 1900 environ.

Les propriétés de la famille Bize [15-17]

La vaste propriété que la famille Bize parvint à constituer dès la fin du XVIIe siècle marque aujourd'hui encore de son empreinte le centre du village. La ferme originelle et le terrain environnant semblent avoir fait partie, comme le domaine de Foulaz-Verney[69], des possessions que les frères Jacques et Jean Cerjat avaient achetées en 1469 à Johannette veuve de noble Jean de Servion. En 1691, Jean-François Cerjat vendit tout son « bien et grangeage » de Bussy à Gabriel Bize, notaire, lieutenant du vidomne de Moudon et coseigneur de Treytorrens[70]. Vers 1726, les propriétés de Bussy furent réparties entre les enfants du notaire, notamment Gabriel et Jean-Emmanuel. Elles passèrent ensuite aux fils de ce dernier, qui acquirent plusieurs parcelles avoisinantes[71]. Un partage doit être intervenu dans les années 1770. Charles-Louis garda Foulaz-Verney et ses trois frères conservèrent



316

FIG. 314 **Bussy-sur-Moudon. Route de Moudon 11, ancienne maison de commune reconstruite en 1825 pour le juge Jean-Frédéric Jossevel. Vue depuis l'entrée occidentale du village. Malgré la petitesse du volume, les façades principales donnant sur la rue s'ouvrent par de nombreuses fenêtres, agrémentées de tablettes sur consoles suivant la mode de l'architecture bourgeoise du début du XIXe siècle. Photo Claude Bornand, 2010.**

FIG. 315 **Bussy-sur-Moudon. Route de Moudon 11, maison Jossevel, de 1825. Détail des armoiries surmontant l'entrée. Photo Claude Bornand, 2010.**

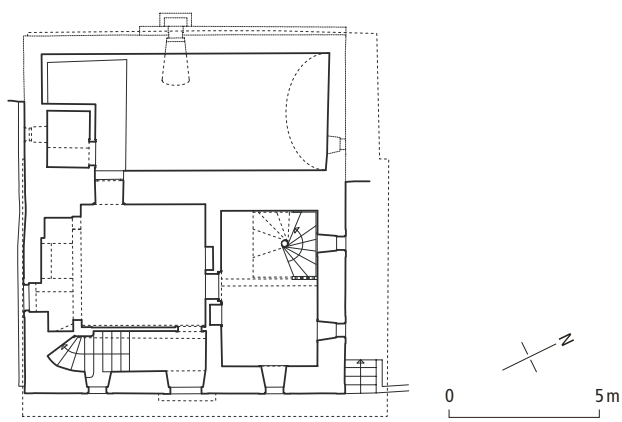
FIG. 316 **Bussy-sur-Moudon. Route de Moudon 11, maison Jossevel, de 1825. Plan du 2e étage. Echelle 1:250. La présence d'un escalier à vis de pierre, curieuse pour cette époque, s'explique par le peu d'espace à disposition. Dessin NOR architectes et Archéotech, 2011.**



317



318



319

FIG. 317 Bussy-sur-Moudon. Chemin du Pavé 1-3, ancienne propriété Bize, au centre du village. Vue du sud. Au-delà du grand pré formant la tête de l'îlot s'élève le four de 1812, puis la ferme reconstruite en 1772 et remaniée en 1831. A gauche, la « grande carrée », édifiée également vers 1772, présente une façade sud-est exceptionnellement élégante pour une dépendance. Photo Claude Bornand, 2010.

FIG. 318 Bussy-sur-Moudon. Route d'Oulens 3, maison Bize dite « du four », de 1781. Vue du sud. Avec son toit à croupes, sa façade rigoureusement symétrique et sa porte surmontée d'armoiries, l'édifice a des allures de petite résidence aristocratique. Photo Claude Bornand, 2010.

FIG. 319 Bussy-sur-Moudon. Route d'Oulens 3, maison Bize dite « du four ». Plan du rez-de-chaussée. Echelle 1:250. Dessin NOR architectes et Archéotech, 2010.

en indivision les bâtiments du village[72]. C'est à ces derniers que l'on doit les constructions qui vont suivre : [Jean-François-]Gabriel, conseiller à Moudon, Emmanuel-Philippe établi à Londres mais ayant conservé des intérêts à Moudon, et Hercule, mort en Amérique en 1800, dont les deux filles héritèrent toutes les propriétés de la famille.

La ferme et la « grande carrée », chemin du Pavé 1-3. En 1772, Gabriel acheta de nombreuses plantes de sapin, tandis que « M. Bize l'Anglais », probablement Emmanuel-Philippe, obtenait d'extraire du sable pour une construction à Bussy[73]. Ces mentions concernent la ferme (ch. du Pavé 1) et sans doute la « grande carrée » voisine (ch. du Pavé 3). En 1800, Ursule de Tavel, fille d'Hercule Bize, héritière de tous les biens situés à Bussy, vendit ces deux bâtiments à Jean-Jacques Lagnaz[74]. Ces immeubles passèrent en 1809 à l'un des fils de Jean-Jacques, Pierre-François, qui édifia vers 1812 le four actuel. Lors du partage entre ses trois fils en 1831, le logement de la ferme subit une reconstruction[75].

Le bâtiment principal **[15]** montrait encore récemment le millésime 1615 gravé sur le linteau de la porte de grange démontée[76]. La date « 30 may 1772 » se lit sur la panne volante de la demi-croupe ouest, accompagnée de la signature du charpentier P[IERRE] D[ANIEL] MOREL. L'avant-toit protégeant la façade du rural a conservé de beaux bras de force traversés par des flèches à extrémités taillées en pommeau[77]. La partie d'habitation montre dans le pignon sud-est quatre œils-de-bœuf appartenant sans doute à la construction de 1772 **FIG. 317**.

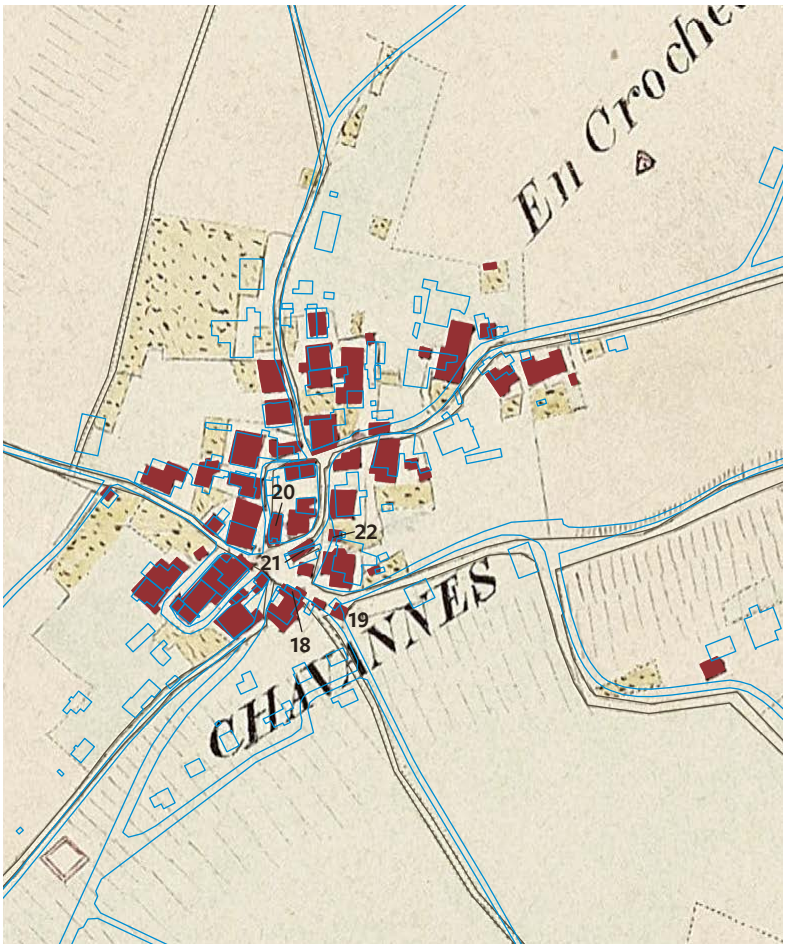
La « grande carrée » **[16]** doit dater elle aussi des années 1770. Sa façade sud-est s'ouvre au rez-de-chaussée par trois portes alternant à l'origine avec quatre petits jours oblongs. L'entrée principale, dans l'axe, est couronnée d'une corniche. A l'étage, la symétrie des percements est assurée par la présence de deux fenêtres feintes. Les œils-de-bœuf éclairant le demi-niveau supérieur, alignés sur les portes, accentuent la composition ternaire de la façade. Tous les percements sont en grès coquillier, comme les chaînes d'angle à chapiteaux et la corniche en quart-de-rond. La face opposée n'avait primitivement qu'un percement, au centre, comme la face sud-ouest.

Le grenier situé au demi-étage de comble conservait encore vers 1970 les anciens casiers à grains. L'appartement qui occupe aujourd'hui l'étage ne montre plus d'aménagements anciens. Le tiers médian est occupé par une petite cuisine et par l'escalier à quartier-tournant qui se développe sur deux niveaux, en grès coquillier puis en molasse. La grande pièce sud-ouest présente une niche qui pourrait avoir abrité un fourneau, celui peut-être dont les pieds de céramique turquoise en forme de balustres se voient dans le galetas.

La maison Bize dite « du four », route d'Oulens 3. Le bâtiment **[17]** occupe un terrain acquis par Charles-Louis Bize en 1764 ; il s'y trouvait alors une maison et un four. Ce terrain passa avant 1780 à ses trois frères[78]. La date de 1781 qui figure sur la porte d'entrée de la maison actuelle – accompagnée des armoiries de la famille Bize et d'un autre écu non identifié[79] – coïncide avec l'octroi de plantes de bois à « M. Bize l'Anglais »[80]. Il s'agit probablement d'Emmanuel-Philippe, ou peut-être d'Hercule Bize, époux d'Adriane Aligre, de Hollande, établi en Amérique depuis 1798 en tout cas et jusqu'à sa mort. En septembre 1800, sa fille Ursule vendit cette « petite carrée dite du four » à Philippe-Denis, frère de Jean-Jacques Lagnaz[81]. Ce dernier ajouta vers 1802 au sud de la parcelle une grange indépendante (rte d'Oulens 1). Le tout passa à Pierre-Philippe Durussel qui agrandit en 1890 l'habitation à l'arrière par la construction d'une annexe[82]. Le logement fut entièrement transformé en 1987, notamment par l'adjonction d'un escalier en vis[83].

Le corps de logis d'origine, de 10,20 × 6,80 m, présente une façade sur rue très équilibrée **FIG. 318**. Les chaînes d'angle appareillées et les fenêtres sont toutes en grès coquillier ; celles des deux faces latérales ont un gabarit plus étroit que d'ordinaire. Contre la face sud-ouest s'élevait une large annexe arrondie renfermant un four, disparu en 1928. Le rez-de-chaussée a conservé une grande cheminée de cuisine depuis laquelle on chargeait le four. Celle-ci repose sur une arcade de grès coquillier dessinant un arc surbaissé soutenu à droite par une console en talon. L'escalier à quartier-tournant de pierre qui occupe l'angle sud conduit au 1er étage. Les montées suivantes, de bois, se logent dans l'angle occidental **FIG. 319**.

Comme la « grande carrée » voisine de la ferme, cet édifice paraît avoir abrité à côté de ses fonctions utilitaires un petit logement à l'étage. L'élégance des façades incite à voir dans ces bâtiments une sorte de pied-à-terre pour des membres de la famille Bize établis à l'étranger. Tous deux pourraient être l'œuvre de l'architecte ABRAHAM-DANIEL BURNAND qui représentait les intérêts d'Emmanuel-Philippe à Moudon dans les années 1780[84].



320

FIG. 320 **Détail de la carte de la commune de Chavannes-sur-Moudon en 1844, avec superposition du cadastre actuel en bleu. Echelle 1:5000. – 18. Pressoir communal. – 19. Fontaine surmontée du hangar pour la pompe à incendie.– 20. Chapelle. – 21. Maison de commune et four transformés en collège en 1842-1844. – 22. Grenier gothique. – 23. Champmartin (voir FIG. 305). ACV, GC 1194/1. Géodonnées Etat de Vaud, dessin NOR architectes.**

Chavannes-sur-Moudon

Origines et droits seigneuriaux

Le village de Chavannes se situe à mi-hauteur d'un plateau incliné vers le sud-est, regardant en direction des territoires de Montet et de Rue devenus fribourgeois après 1536. Une distance d'un kilomètre le sépare de la très ancienne route reliant Vevey à Moudon et passant par le lieu-dit La Croix[85]. Plus haut, des *tumuli* de Hallstatt témoignent d'une occupation à l'Age du Fer déjà[86]. Le nom issu d'un mot d'origine celtique signifiant « cabane » – « petite habitation » – apparaît sous sa forme complète de « Chavannes-sur-Moudon » dès 1270 au moins[87].

Au Moyen Age, la commune se rattachait à deux zones d'influence. D'une part, les vidomnes de Moudon y percevaient un droit sur chaque feu à cause de leur office de la porterie et plusieurs habitants de Chavannes étaient aussi bourgeois de Moudon[88]. D'autre part, Chavannes dépendait de la châtellenie savoyarde de Rue et, sur le plan spirituel, de la très ancienne paroisse de Morlens (FR)[89].

Les divers droits féodaux qui s'exerçaient sur Chavannes furent progressivement réunis par les Glâne, famille noble de Moudon, puis par les Loys. Vers 1334, Thomas et Rolet de Glâne entrèrent en possession, par mariage, de la seigneurie de Villardin. Celle-ci avait pour origine un château aujourd'hui disparu, érigé sur un des éperons molassiques du défilé de Brivaux **FIG. 21**, dont dépendait principalement le village voisin de Montet (FR)[90]. En 1440, Jacques de Glâne acheta les deux tiers du vidomnat de Moudon avec les droits sur Chavannes. Après le partage qui suivit la conquête de 1536, les habitants de Chavannes furent rattachés au bailliage de Moudon et la seigneurie se trouva à cheval sur les territoires de Berne et de Fribourg[91]. Elle passa en 1577 à Cathelin, fils d'Aubert Loys et de Catherine de Glâne[92].

En 1663, LL.EE. inféodèrent à Jean-Philippe Loys tous les droits qu'elles détenaient à Chavannes, avec le droit de haute justice. Loys était autorisé à établir un châtelain à Chavannes et à y élever un gibet. Il obtenait également de pouvoir exercer la justice et gérer sa seigneurie depuis sa maison de Moudon[93]. La seigneurie fut acquise en 1728 par Jean-Louis Gaudard, de Lausanne, en 1771 par Olivier Larguier, de Sanly (Languedoc), et enfin, en 1774, par Pierre-Siméon Busigny, bourgeois de Moudon[94]. Le regroupement tardif des divers droits seigneuriaux et l'autorisation donnée aux Loys d'avoir leur maison seigneuriale à Moudon dès 1663 explique l'absence de château à Chavannes.

Développement de la localité

Comme le montre le plan de 1763, le village s'est développé à partir d'un noyau situé au-dessus de la fontaine principale, dont la source semble avoir été protégée par une petite construction **FIG. 321**. Ce long carrefour formé à l'abord sud de la localité, au pied de la chapelle, servait de place accueillant le « pilier public », le four, la maison de commune et le pressoir. Sur ce terrain communal s'élevaient également trois habitations privées de type « carrée »[95].

Sur la carte de 1844[96], la maison qui portait le n° 66 ne figure plus et le n° 62 est devenu un four communal **FIG. 320**. Celui-ci disparut au milieu



321

FIG. 321 **Chavannes-sur-Moudon. Extrait du plan cadastral de 1763. Au pied de la chapelle (n° 68) et du cimetière, le carrefour principal abrite le « pilier public » (devant le n° 125), le four et la maison de commune contiguë (n° 64), une maison appartenant à Pierre Duc (n° 66), deux maisons dont le propriétaire n'est pas spécifié (n^os^ 62-63) et le pressoir de la commune (n° 67). La fontaine principale devait se trouver à l'extrémité sud-est, reliée sans doute à une source protégée par une petite construction de plan carré. ACV, GB 194/a, f^os^ 1-2.**

du XX^e^ siècle, de même que le n° 63 qui abritait la poste depuis 1894[97]. Il ne subsiste donc plus de cet ensemble que l'école reconstruite en 1842-1844 **[21]**, le pressoir **[18]**, transformé, et le curieux dispositif d'une fontaine **[19]** surmontée en 1841 d'un hangar abritant la pompe à incendie[98].

Pour le reste du village, le plan général des rues n'a que peu changé depuis le XVIII^e^ siècle, même si quelques élargissements et suppressions de bâtiments ont modifié la perception de l'espace, surtout au sud-ouest et à l'est de l'îlot central de la chapelle. La terrasse abritant le cimetière fut raccourcie dans les années 1830. Vers 1948, l'on démolit la maison voisine de l'église, ainsi que celle située dans le tournant suivant, au nord[99]. Au sud-ouest de la localité, on créa en 1933 la rue dite actuellement « Bourg-du-Village » autour d'un îlot qui n'était environné jusqu'alors que par des places d'aisances[100].

Chavannes conserve plusieurs fontaines, la plupart encore alimentées par une mine creusée en 1771-1776 depuis la source de la



322

FIG. 322 **Chavannes-sur-Moudon. Chapelle. La façade sud domine l'ancienne place du village. Les contreforts ont sans doute été ajoutés lors du raccourcissement de la terrasse de l'ancien cimetière vers 1830. Une grande partie de la localité étant située plus haut que la chapelle, il a fallu construire, en 1776, un clocheton particulièrement élevé. Photo Claude Bornand, 2009.**

Sottaz-Fontannaz[101]. Le bassin du milieu du village présentant la date 1816 et un écusson vaudois pris entre deux losanges fut exécuté par JEAN LAMBERT, de la carrière de La Molière[102]. Celui de 1833 qui s'adosse à la terrasse de l'église fut complété d'un second bassin en 1857[103].

Evolution de l'habitat

Le mode de construction des maisons paysannes fut déterminé par les incendies successifs. Le plan de 1763 représente l'état des lieux après le sinistre de 1735 qui détruisit sept bâtiments[104] et une année avant celui de 1764 qui en toucha dix dans la partie nord du village[105]. Outre les petites « carrées » de la place évoquées plus haut, on y voit généralement la disposition la plus ancienne, regroupant entre deux et cinq propriétés contiguës composées chacune d'une succession de logements et de ruraux. Quelques vestiges de ce type d'habitat se trouvent aujourd'hui encore dans les bâtiments situés à l'ouest de la chapelle[106]. Après l'incendie de 1764 apparurent des maisons rurales isolées ou parfois regroupées par deux. Cette tendance s'accentua à la fin du XIX^e^ siècle, surtout à la sortie du village en direction de Chesalles, où deux imposantes maisons à logement et rural contigus furent élevées après l'incendie d'un groupe de trois bâtiments en 1905[107].

Plusieurs grandes exploitations se partagent depuis longtemps le territoire communal. Au nord-est, celles de Burinaux et Larin ont une origine très ancienne, puisqu'elles dépendaient des seigneurs de Villardin au XIII^e^ siècle, mais leurs fermes ont été reconstruites par les agriculteurs qui les possédaient au XIX^e^ siècle[108]. Le Grand-Pré édifié en 1840 par le syndic Abraham-Daniel Veyre illustre en revanche les maisons paysannes dissociées élevées au cœur de nouveaux domaines constitués au début du XIX^e^ siècle FIG. 51[109].

Documentation

Sources et bibliographie

GLAUSER 2003, pp. 131-132, 148, 150, 265.

Plans et vues

Cartes et plans cadastraux. ACV, GC 1194/1, 1844, carte de Chavannes-sur-Moudon, sig. LOUIS DÉGLON FIG. 320. – GB 194/a, 1763. – GB 194/b, 1842-1843.

La chapelle, ECA 65 [20]

Historique. La chapelle de Chavannes, filiale de Morlens, est citée pour la première fois en 1336, date à laquelle elle reçut un legs d'Agnès, dame de Villardin. Son vocable de Notre-Dame apparaît lors de la visite des églises du diocèse en 1453. A cette occasion, on demanda notamment de percer deux petites fenêtres au-dessus du siège du célébrant et de démolir une étable contiguë qui empêchait le passage des processions[110].

En 1450, Françoise, veuve de Jean Paccot (?), légua sa maison et sa part de la dîme de Chavannes, instituant une messe hebdomadaire sur l'autel de la Vierge Marie[111]. En 1495, Claude Perusset demeurant à Chavannes fonda quatre grands-messes pour le repos de son âme et de celle de sa femme, Perronnette Chapuis[112]. En 1504, Guy et Claude Dutoit, Nicod et Pierre Veyre, délégués de la commune pour la réparation de la chapelle, placèrent sous forme de cens les quatre livres qu'eux-mêmes et leurs parents avaient léguées[113]. C'est probablement le même Guy Dutoit qui donna, en 1519, soixante sous aux habitants de Chavannes afin de célébrer une messe tous les jeudis, en faisant précédemment sonner la cloche de la chapelle[114]. En 1526, la veuve de Jean de Costel offrit une toile de lin pour l'autel[115]. Les fils de Guy et Nicod Dutoit fondèrent en 1535 une messe hebdomadaire en l'honneur des cinq plaies du Christ[116].

Après le passage à la Réforme et le rattachement de Chavannes à la paroisse de Moudon, le chœur fut séparé de la nef et transformé en dépôt. Le vitrail de 1613, aux armes de Philippe Loys, seigneur de Villardin, marque peut-être une étape de travaux. Ce personnage, du moins, faisait construire à cette époque une maison seigneuriale dans le village voisin de Montet (FR)[117]. En 1733, la commune obtint de lever un impôt extraordinaire pour payer les réparations pressantes faites à la chapelle et l'établissement d'un cimetière[118]. Les plans de 1763 montrent en effet un cimetière sur la terrasse précédant l'édifice, terrasse raccourcie peu après la création d'un nouveau champ de repos hors du village en 1830[119]. Le clocheton fut reconstruit en 1776, à l'occasion de l'achat d'une nouvelle cloche[120]. Les archives communales signalent divers travaux à la fin du XIXe siècle (réparation du clocher en 1891, pose d'une nouvelle chaire par J[saac] Beausire en 1895, d'une porte d'entrée en 1897, et d'une horloge par Léon Crot en 1901)[121]. Le projet de restauration présenté en 1938 par l'architecte Pierre Baatard, de Moudon, fut mis en œuvre en 1942 et impliqua surtout la réaffectation de l'ancien chœur, classé MH l'année suivante. Une nouvelle étape, en 1945, concerna la nef et le mobilier[122]. Restauration extérieure en 1994[123].

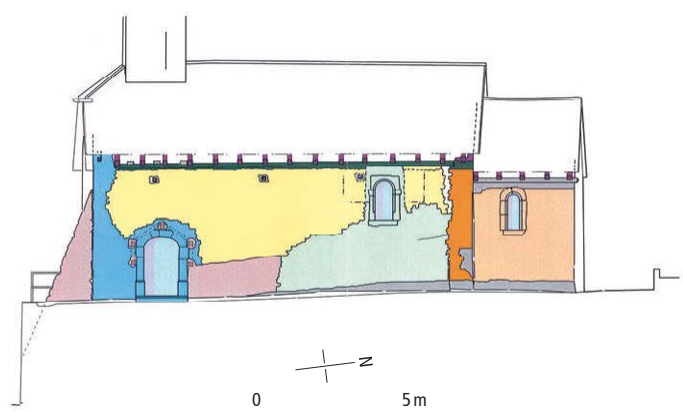


323

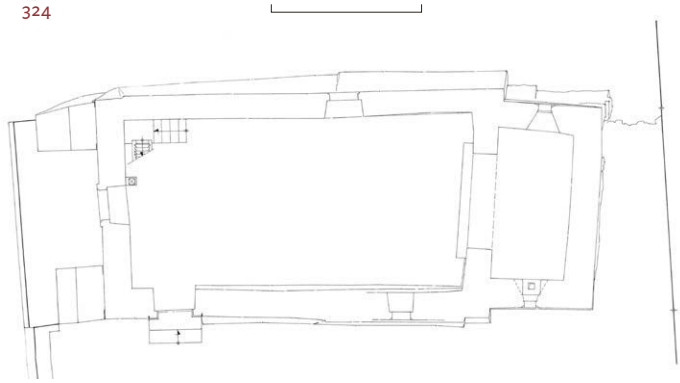
FIG. 323 **Chavannes-sur-Moudon. Chapelle. Vitrail de 1613 aux armes de Philippe Loys, seigneur de Villardin. Photo Claude Bornand, 2009.**

FIG. 325 **Chavannes-sur-Moudon. Chapelle. Plan. Echelle 1:250. Le chœur rectangulaire, orienté au nord, résulte de transformations au XVe siècle ou vers 1504. La nef conserve du XIVe siècle son mur oriental et celui dans lequel s'inscrit l'arc triomphal. Dessin AAM, 1994.**

FIG. 324 **Chavannes-sur-Moudon. Chapelle. Elévation de la façade orientale. Echelle 1:250. Dessin AAM, 1994. Principales étapes archéologiques (entre parenthèses, datations historiques hypothétiques):**
- **Nef du XIVe siècle (avant 1336)**
- **Mur nord de la nef, XIVe siècle**
- **Chœur du XVe siècle (1504 environ ?)**
- **Nouvelle charpente et reconstruction du mur occidental de la nef**
- **Reprise du mur oriental (1613 ?)**
- **Charpentes actuelles (1733 ?)**
- **Reconstruction de la façade sud (1776 ?)**
- **Interventions tardives, XIXe siècle**
- **Travaux de 1943-1945**



324


325

L'analyse archéologique des façades effectuée en 1994, complétée par les données historiques ci-dessus, permet d'identifier avec une relative précision les transformations subies par l'édifice FIG. 324, 325[124]. La nef, antérieure à 1336, a conservé une partie de son mur oriental. Elle subit tout d'abord une reconstruction de son mur pignon nord englobant selon toute vraisemblance l'arc triomphal tel qu'il se présente aujourd'hui. Ces maçonneries furent endommagées par un incendie avant que le chœur actuel vienne s'y appuyer, peut-être vers 1504, ou en tout cas après 1453. Une reconstruction du mur occidental de la nef et la pose d'une nouvelle charpente intervinrent sans doute au début de l'époque réformée, tout comme la fermeture de l'arc triomphal. C'est probablement de 1613 que date la réfection partielle du mur oriental de la nef englobant la fenêtre qui était ornée du vitrail aux armes de Loys. La mise en place des charpentes actuelles, plus raides que les précédentes, est peut-être à mettre en relation avec les travaux signalés en 1733. La réfection de la façade sud et de la porte de la face orientale pourrait être contemporaine de la création de la demi-croupe et du clocheton de 1776. La pose des deux contreforts méridionaux et la reprise en sous-œuvre des murs ont un lien avec la transformation des rues environnantes dans les années 1830.

Description. Située au début de la pente que gravit la rue principale, la chapelle occupe une position dominante par rapport à la place FIG. 332[125]. Entre les deux contreforts sud, une grande fenêtre de molasse du XIXe siècle remplace une baie plus ancienne à encadrement de tuf. Du côté oriental, la porte couverte d'un arc en anse de panier paraît caractéristique du XVIIIe siècle, tandis que la fenêtre en plein cintre chanfreinée date, selon toute vraisemblance, de 1613. Dans les parois latérales du chevet, les restaurateurs de 1943 ont dégagé, en les retaillant en partie, les deux fenêtres primitives en plein cintre qui avaient été transformées lors de la désaffectation du chœur[126].

A l'intérieur, l'arc brisé sur impostes qui conclut la nef appartient certainement à l'église du XIVe siècle. Bien que retaillé en 1942, il a conservé deux graffitis faits par le « régent d'école » Pierre Frossard, portant son nom et plusieurs dates à partir de 1694. La voûte de tuf abritant le chœur suit approximativement la forme de l'arc, 1,20 m plus haut. Les embrasures des deux fenêtres sont également voûtées en tuf. Celle de la paroi est surmonte une piscine liturgique, simple ouverture carrée pratiquée dans la maçonnerie.

Les vitraux. Dans la baie orientale du chœur se trouve le vitrail daté 1613 FIG. 323, placé jusqu'en 1942 dans la fenêtre est de la nef (21 × 33 cm)[127]. L'écu, écartelé Loys et Glâne, rappelle que c'est par mariage avec la famille de Glâne, détentrice de la porterie de Moudon, que les Loys possédaient des droits sur Chavannes[128]. Le personnage féminin de droite porte les attributs de la Prudence, le miroir et le serpent. Celui de gauche n'a conservé d'origine que sa partie inférieure, où l'on distingue un fragment de l'épée de la Justice ; le torse de la femme et les deux petits enfants ont été ajoutés lors d'une restauration[129]. Au sommet se déroule la scène biblique du sacrifice d'Isaac, d'une grande finesse d'exécution. Cette œuvre, classée MH en 1905 déjà, appartient aux spécimens les plus anciens des rares vitraux héraldiques conservés dans les temples vaudois. Le riche décor maniériste, le cadre architecturé accompagné de deux vertus et le médaillon supérieur réservé à une scène biblique sont caractéristiques de la production des cantons protestants vers 1600. On pourrait l'attribuer à l'un des peintres-verriers bernois attestés à cette époque en Pays de Vaud, comme HANS JACOB DÜNZ (1575-1649)[130], ou à un bon artiste local comme CLAUDE DE VILLARZEL[131], mais il s'agit plus probablement d'une œuvre d'origine fribourgeoise[132].

La *cloche* est encore celle fondue en 1775 par JEAN-DANIEL DREFFET, de Genève (si 3, diam. 70 cm) ; inscription sur le cou donnant le nom de la commune et du gouverneur ; sceau du fondeur dans un cartouche entouré de têtes d'angelots ; pampres, vase, ours dressé dans un médaillon[133].

Vaisselle liturgique de 1926-1944, sauf une coupe en argent, de 1917, poinçon WTB (WILHELM BINDER, de Schwäbisch Gmünd [D])[134].

Le four, la maison de commune et l'école, route de Chesalles 2 [21]

Le four reconstruit aux frais du gouvernement bernois en 1561-1562[135] devint propriété communale avant 1754. Il était contigu à une maison ayant appartenu au lieutenant Crausaz, vendue cette année-là par le seigneur de Chavannes au justicier Abram Dutoit. Ce bâtiment doit avoir servi dans une certaine mesure de maison seigneuriale, puisque l'acquéreur était tenu de mettre à disposition la chambre chaude pour les séances de justice et fournir les prisons[136]. En 1756, cette « maisonnette » fut achetée par la commune[137]. L'ensemble, reconstruit en 1795-1797[138], renferma dès lors une école, un pressoir à huile, trois fours et des étables à porcs[139]. Le tout fit place au collège actuel en 1842.

Après avoir soumis, en mai 1841, un premier projet à l'architecte ACHILLE DE LA HARPE, contrôleur

mandaté par l'Etat, l'entrepreneur moudonnois David Huguenin élabora le projet définitif en janvier suivant[140]. Les conventions avec les charpentiers Jean Badoux, père et fils, et avec le maçon Georges-Nicolas Crausaz furent signées à la fin de l'année. On résolut alors d'élever une toiture à quatre pans au lieu de celle prévue par le plan, qui correspondait à une charpente à la Philibert Delorme[141]. La commune fit charrier la molasse depuis les carrières d'Ursy (FR) et le grès dur de Cremin. Les frères François, Samuel et David Mottaz se chargèrent de la menuiserie, François Buenzod de la serrurerie[142].

En 1865 déjà, il fallut procéder à la restauration des façades et à la reconstruction de la charpente, par le maçon P[ierre] Bertolini et par les charpentiers Jean Badoux, de Lucens, et Jacques-Abram Dutoit, de Chavannes[143]. La rénovation de 1948 modifia profondément l'intérieur (arch. L[ouis] Briod, de Forel)[144].

Le collège conçu par David Huguenin comprenait deux niveaux identiques renfermant une salle d'école et un appartement **fig. 38**. A cela s'ajoutait un rez-de-chaussée inférieur abritant une salle de municipalité, deux caves voûtées et un four. Avec ses sept axes en façade, le collège de Chavannes présente un volume au-dessus de la moyenne pour un village. Son décor et sa distribution sont en revanche conformes au standard de l'époque **fig. 326**[145].

Le grenier gothique, ECA 24 [22]

Le grenier de bois qui occupait déjà le même emplacement sur le plan de 1763 appartenait alors à Jean-Pierre, fils de Pierre-Moïse Crausaz. Il passa ensuite à Pierre-Louis Veyre, qui fit reconstruire la maison principale au nord (rte de Chesalles 4) en 1821[146]. Remarqué déjà en 1903, il fit l'objet d'une tentative de classement en tant que MH en 1963[147].

Le grenier, entièrement de chêne sauf la toiture, repose sur un cadre de bois qui l'éloigne légèrement du sol **fig. 327**. Contrairement à de nombreux édifices similaires, il semble ne pas avoir été déplacé depuis 1643 au moins, date des poutres constituant sa base. Le reste est une construction homogène de 1524[148].

Cette construction appartient à un petit groupe de bâtiments représentatifs de la région de la Broye et du Gros-de-Vaud et se rattache particulièrement aux exemples les plus anciens remontant à la seconde moitié du XV^{e} siècle[149]. Le rez-de-chaussée en madriers superposés, insérés dans des poteaux corniers, est surmonté d'un étage en encorbellement sur toutes les faces. Sur le côté nord,



326



327

fig. 326 **Chavannes-sur-Moudon. Route de Chesalles 2, collège de 1842. Vue de l'ouest. Photo Claude Bornand, 2011.**

fig. 327 **Chavannes-sur-Moudon. ECA 24, grenier de 1524 occupant cet emplacement depuis 1643 en tout cas. Vue de la face arrière, avec sa protection de tavillons, depuis l'est. Les poteaux corniers qui confortent chaque angle ont des flancs incurvés ponctués de gros demi-disques typiques de la tradition gothique. Photo Claude Bornand, 2011.**



328

FIG. 328 Chavannes-sur-Moudon. Champmartin 1, maison de campagne de Champmartin. Vue de l'ouest vers 1900. Avec ses chaînes d'angle en harpe et ses fenêtres feintes assurant la régularité des percements, l'élégante façade de 1762 fait écho à la maison de campagne du Villaret que l'architecte Abraham-Daniel Burnand édifia pour lui-même à Moudon. MVM, M 2250.

un entrelacs, dont la signification reste à élucider, a été incisé profondément dans l'un des madriers[150]. La porte d'entrée axiale, qui montre encore ses ferrures d'origine, débouche sur un espace bordé autrefois sur trois côtés par trois « arches » à grain. Ces mêmes compartiments sont conservés à l'étage, auquel on accède par une échelle depuis le vide central.

La maison de campagne de Champmartin, Champmartin 1 [23]

Propriété de la famille Dutoit déjà au XVII^e siècle, le domaine de Champmartin fut considérablement augmenté dès 1709 par Isaac Dutoit, châtelain de Chavannes et conseiller à Moudon[151]. Son fils Abraham, également châtelain de Chavannes, écrivit en 1719 l'un des plus anciens textes en patois vaudois, *Le raisonneur*[152]. Jeanne-Sophie, fille d'Abraham, épousa en 1739 Jacques-David Burnand (1715-1793), notaire et conseiller de Moudon, cousin des seigneurs de Seppey à Vulliens[153]. En 1761-1762, celui-ci fit bâtir par le maçon-entrepreneur DAVID POCHON, de Moudon, une maison de campagne qui constitue encore la partie occidentale de l'édifice actuel. On fit appel aux meilleurs artisans de Moudon : les charpentiers ABRAHAM VEYRE et JEAN-MOÏSE DUTOIT, le ferblantier [DANIEL] BINDER, le serrurier DANIEL BULOZ, les menuisiers PIERRE et LOUIS POETERLIN, le potier de terre de Moudon, [JEAN-ISAAC] GREC[154].

Le fils cadet de Jacques-David, François-Louis-Benjamin Burnand, ancien lieutenant-colonel, fit creuser une cave et rénover l'appartement du rez-de-chaussée en 1817. En 1821-1824, son fils, Albert-Paul-Frédéric-Louis fit édifier un rural indépendant au nord-est, ce qui permit de remplacer par une habitation celui de 1762 contigu à la maison. Cette « adjonction » fut exécutée par les maçons JACQUES PORCHET et [NN] NICOD, et par le charpentier JEAN-PIERRE JATON[155].

Champmartin fut acquis en 1871 par Jacques-Siméon Duc. Deux de ses fils se partagèrent la maison en 1885. Propriétaire depuis 1937, Gottlieb Marti procéda à une rénovation des bâtiments (suppression du clocheton et des peintures de l'étage). Ses descendants poursuivirent les transformations (extérieur et rez-de-chaussée de la partie sud-ouest en 1985, toiture et comble en 1991, partie nord-est en 2010)[156].

La maison de campagne de 1762 abritait une habitation dans la moitié sud-ouest, englobant une grande cave voûtée à demi enterrée qui traverse aujourd'hui encore le bâtiment sur toute sa largeur FIG. 328[157]. Au-delà de cette cave se trouvait le rural remplacé en 1821 par un logement. Ce dernier correspond aux trois axes de percements de l'extrémité nord-est. La nouvelle construction reprend dans les moindres détails les caractéristiques de la bâtisse de 1762. Les quatre chaînes d'angle sont en harpe, sans chapiteaux. Les fenêtres de grès coquillier ont un linteau en arc délardé. Les trois portes de la façade d'entrée – celles des logements encadrant celle de la cave – présentent un encadrement à ressaut typique de la seconde moitié du XVIII^e siècle. Le heurtoir a été transféré ultérieurement au château de Seppey à Vulliens. Le clocheton ajouté peut-être en 1781 a disparu, mais on peut voir encore la cloche suspendue à l'angle de la maison, ornée de feuilles appliquées et portant l'inscription « POUR CHAMPMARTIN / 1781 / PIERRE DREFFET FONDEUR A VEVEY MA FAIT ».

L'intérieur, qu'il n'a pas été possible de documenter, montrait encore en 2010 un aménagement de type bourgeois de belle qualité, semblable à celui des maisons de campagne édifiées à la même époque à Moudon, notamment par ABRAHAM BURNAND[158]. Le 1^er étage – réservé aux maîtres, tandis que le rez-de-chaussée était dévolu aux fermiers – montrait des lambris à couronnements chantournés et des portes de chêne à cinq panneaux rectangulaires donnant sur un vestibule dallé en molasse.

Chesalles-sur-Moudon

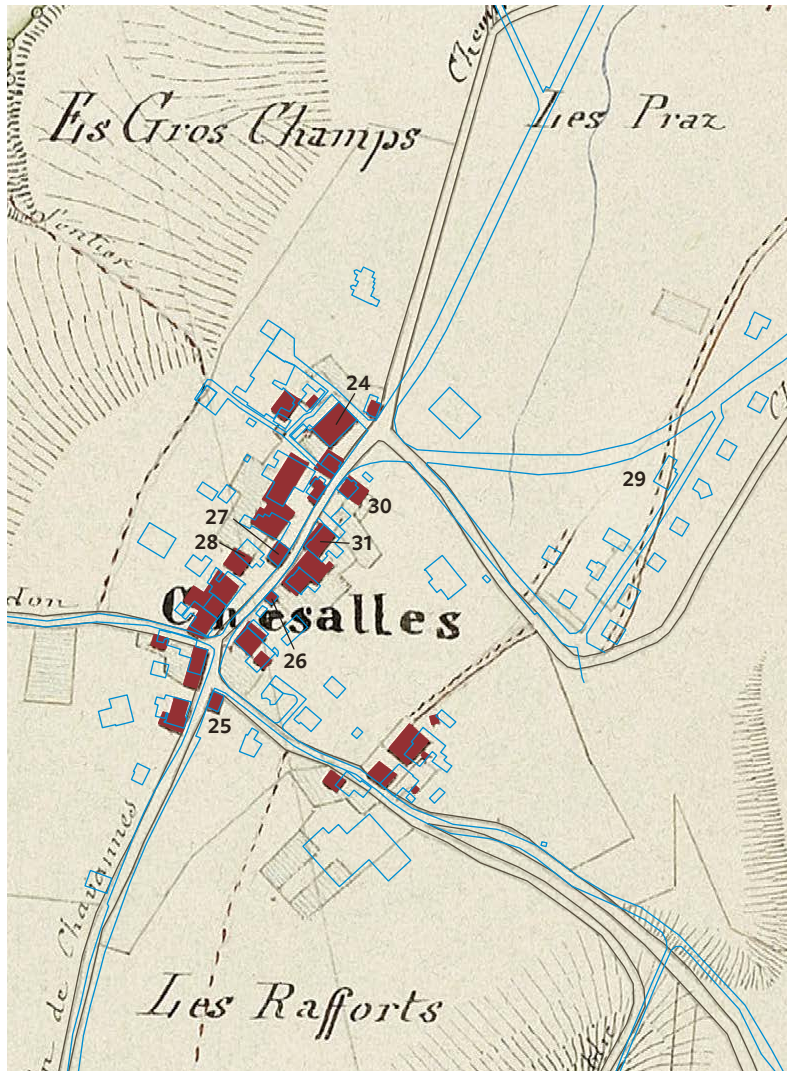
La majeure partie de la commune de Chesalles-sur-Moudon occupe un plateau dominant le versant escarpé de la rive droite de la Broye, à 700 m d'altitude. Le village se développe parallèlement aux courbes de niveau, le long de la route reliant Chavannes à Curtilles. Jusqu'en 1880, la liaison avec Moudon se faisait par un chemin raide descendant sur le lieu-dit Le Plan. Ce chemin se poursuivait au sud-est pour monter en direction de Villars-l'Eperd puis de Brenles ou de Sarzens.

Le nom de Chesalles, dérivant d'un mot latin qui désigne de petites huttes, apparaît au milieu du XII[e] siècle[159]. Celui de Chesalles-sur-Moudon est attesté vers 1260, lorsqu'Humbert de Ferney reconnaît tenir de Pierre de Savoie la moitié de la dîme[160]. Les reconnaissances passées en faveur de l'évêque de Lausanne en 1365 font état de plusieurs maisons et d'un four[161]. La commune resta durant tout l'Ancien Régime rattachée à la châtellenie de Lucens.

Un grave incendie toucha quatorze ménages en 1722[162]. C'est peu après que débute l'aventure de Daniel « Moginié » (Mojonnier), enfant du village devenu le beau-frère du Grand Moghol et gouverneur du Pendjab, mort à Agra en 1749. Ce roman qui fit la notoriété de Chesalles depuis sa parution en 1754 mêle à des éléments invraisemblables des personnages réels, particulièrement Daniel, fils de Jacques Mojonnier, et son frère François émigré à Londres[163]. Si les armoiries de la commune créées en 1927 s'inspirent, avec leur lion persan, du passé oriental de son ressortissant, les traces matérielles sur place sont très ténues.

Les maisons paysannes se répartissent de manière relativement compacte des deux côtés de l'unique rue. L'extrémité sud présente trois propriétés contiguës faisant partie d'une rangée qui se poursuivait, d'après les plans de 1675, au-delà du temple actuel[164]. De ce côté, toutes les constructions observent une distance d'environ 9 m jusqu'à la rue, sauf le collège – correspondant à deux « maisonnettes » de 1675 – et les « carrées » élevées au nord du village en 1805. En bordure septentrionale s'élève l'imposante maison paysanne **[24]** reconstruite entre 1822 et 1829 par le charpentier Frédéric Badoux pour Abram-Siméon Oulevey ou pour son fils Jean-Pierre, futur juge au tribunal de district (rue Centrale 12)[165].

L'extrémité du village située au sud de l'ancien chemin de Brenles n'était pas encore bâtie en 1753. C'est là que l'on établit la fromagerie **[25]** en 1843 (ch. de la Fenette 2)[166]. La nouvelle route dite « de Siviriez » qui relia Chesalles directement à Moudon depuis 1880-1886 n'impliqua qu'une légère rectification du tracé à l'intérieur de la localité[167].



329

Fig. 329 **Détail de la carte de la commune de Chesalles-sur-Moudon levée vers 1845-1846, avec superposition du cadastre actuel en bleu. Echelle 1:5000. – 24. Maison Oulevey. – 25. Fromagerie. – 26. Pressoir communal et première chapelle, reconstruits en 1917-1919. – 27. Ecole actuelle. – 28. Temple. – 29. Cure. – 30. Habitation du pasteur jusqu'en 1897, puis poste. – 31. Maison Mojonnier. – 32. Villars-l'Eperd (voir Fig. 305). ACV, GC 1195/1. Géodonnées Etat de Vaud, dessin NOR architectes.**

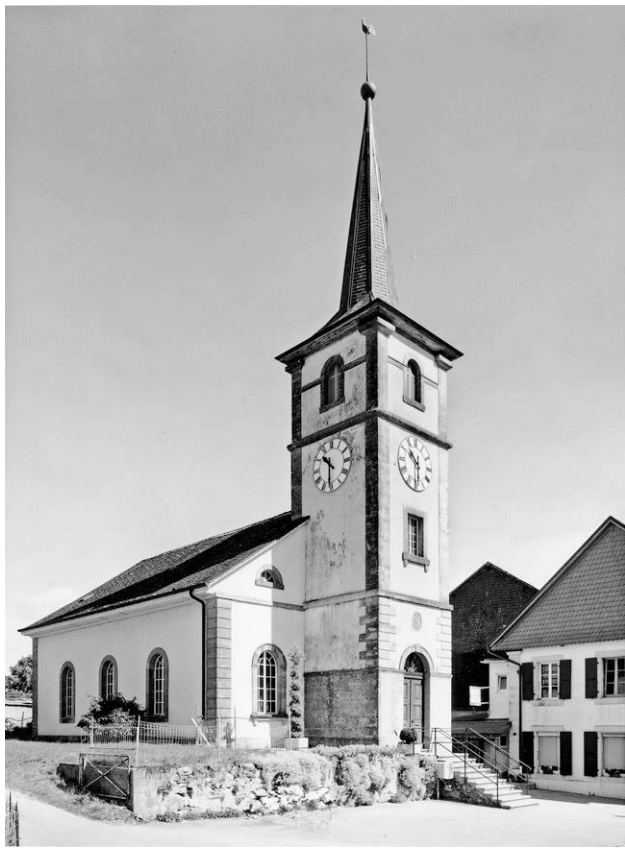
Documentation

Sources et bibliographie

Chesalles-sur-Moudon, Chesalles-sur-Moudon 1991.

Plans et vues

Cartes et plans cadastraux. ACV, GC 1195/1, [1845 environ], carte de Chesalles-sur-Moudon, sig. [Samuel] Déglon **Fig. 329**. – GB 195/a, 1674-1675, f[os] 39-53. – GB 195/b, 1753. – GB 195/c, 1845-1846.



330

FIG. 330 **Chesalles-sur-Moudon. Temple de 1845. Vue depuis le sud-est. Par sa taille et son décor, le clocher s'affirme comme l'élément essentiel de la composition. Les baies en plein cintre à chambranle mouluré sur consoles qui ajourent les arrière-corps font écho au portail d'entrée. Les ouvertures semi-circulaires des pignons, non prévues par Huguenin, s'inspirent du temple de Palézieux, comme le reste de la façade. Photo Claude Bornand, 2009.**

La maison de commune, la première chapelle et l'école, rue Centrale 26 [26][27]

Aucun édifice public n'apparaît sur les plans cadastraux de 1675. En 1720, le charpentier JACQUES BÉCHOLEY légua une partie de ses biens pour l'entretien de l'école, parmi lesquels sa vieille maison, non située[168]. En 1751, la commune acheta une autre petite maison occupant une partie de l'emplacement du collège actuel. C'est sans doute ce bâtiment qu'elle transforma en 1755, après avoir reçu un subside pour la construction d'un logement dans lequel elle pourrait aussi tenir l'école et ses assemblées[169].

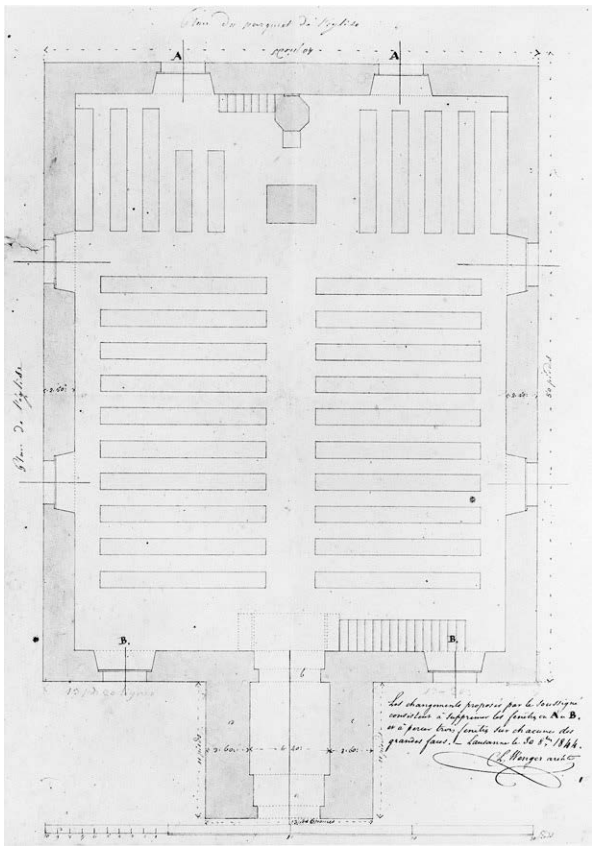
De l'autre côté de la rue, les plans de 1753 montrent une petite place au centre du village sur laquelle s'élevaient une fontaine, un pressoir et un clocher indépendant, sans doute en charpente FIG. 37[170]. Celui-ci portait certainement la cloche de 1720 qui se trouve aujourd'hui à l'église. Dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle, une « chapelle » fut ajoutée au-dessus du pressoir. Ce bâtiment [26], reconstruit en 1917-1919, abrite actuellement un four et un très petit appartement (rue Centrale 11)[171].

L'école actuelle [27]. L'école du XVIII[e] siècle, dans laquelle on avait installé un four communal en 1829, fut reconstruite en grande partie selon les plans de DAVID HUGUENIN, de Moudon, plans adoptés en février 1842 et maintes fois remaniés en cours de travaux[172]. En 1843, le charpentier JEAN-PIERRE DURUSSEL, de Bussy, ajouta un clocheton constitué de deux colonnes de chêne pour y transférer la cloche qui se trouvait sur la chapelle[173]. En 1894, la classe fut installée à la place du four, ce qui nécessita le percement de trois fenêtres au rez-de-chaussée de la façade latérale sud et la modification de trois baies sur rue (arch. PAUL CHARTON). Rénovations en 1946, 1952, 1987 et 2008-2010[174].

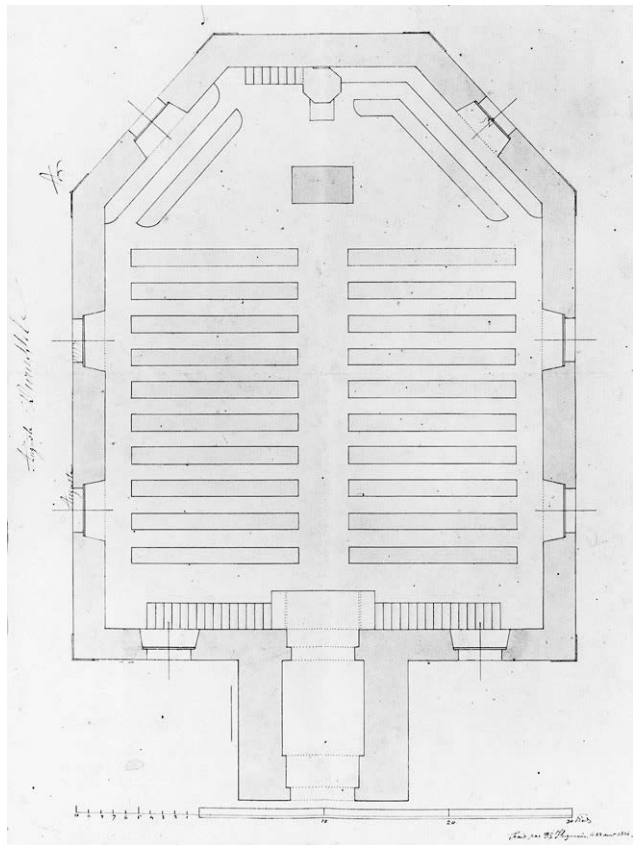
Le temple, ECA 16 [28]

Historique. Chesalles faisait partie de la paroisse de Curtilles jusqu'à l'institution, en 1837, d'un poste de pasteur suffragant, en charge également de Sarzens et de Brenles. En décembre 1840, ces trois villages formèrent une véritable paroisse. Celle-ci fut supprimée en 1846 déjà, au lendemain de la révolution radicale, puis rétablie en 1864. La construction du nouveau temple en 1845 se déroula donc durant l'une des périodes les plus troublées de l'Eglise vaudoise, comme en témoignent les écrits de Samson Vuilleumier, pasteur à Chesalles entre 1843 et 1846[175].

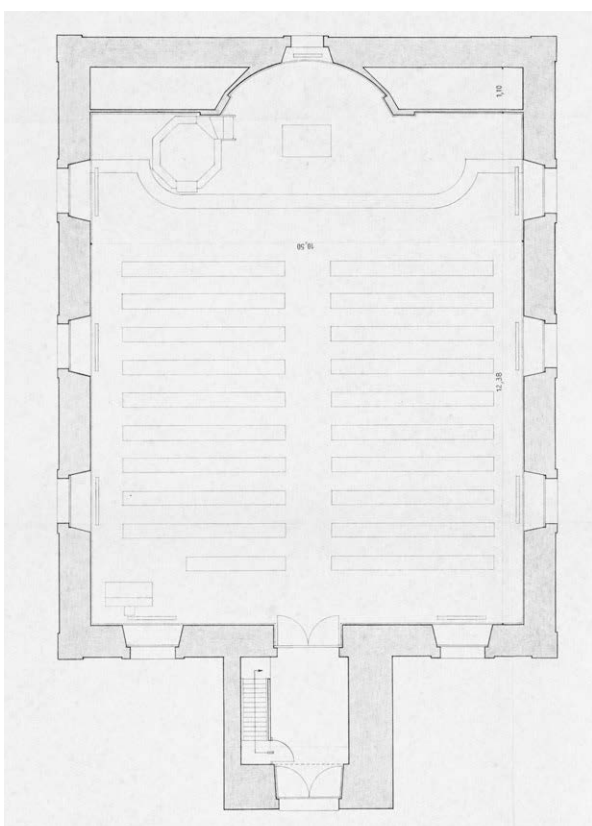
Dès 1838, les habitants de Chesalles lancèrent une souscription afin que le temple soit bâti de préférence dans leur village, mais ce n'est qu'à la fin des travaux du collège que le projet se concrétisa. Brenles ayant déjà son lieu de culte, la commune de Chesalles proposa à celle de Sarzens, en juillet 1843, de construire un temple pour deux cents personnes à l'emplacement de la chapelle. La Municipalité décida finalement d'acheter une vieille maison voisine de l'école et présenta au Conseil général un projet provisoire le 12 mai, puis les plans définitifs le 26 juin 1844. Ces derniers correspondent à la série de plans non datés, attribuables à DAVID HUGUENIN, montrant une nef rectangulaire précédée d'un clocher-porche FIG. 331, 33. Ils furent envoyés à l'autorité cantonale par le préfet Charles Burnand, qui émit alors le vœu que le temple ait une forme moins carrée. L'architecte LOUIS WENGER, consulté en juillet, se rallia à cet avis, tout en préconisant de reporter toutes les fenêtres sur les longs côtés. Pour répondre au souhait du préfet, DAVID HUGUENIN dessina, le 23 août 1844, un second plan comportant un chœur à trois pans FIG. 332. Celui-ci fut également envoyé au Canton avec la réponse des communes contestant le déplacement des fenêtres. C'est finalement le plan rectangulaire qui fut retenu. Les communes acceptèrent de supprimer



331



332

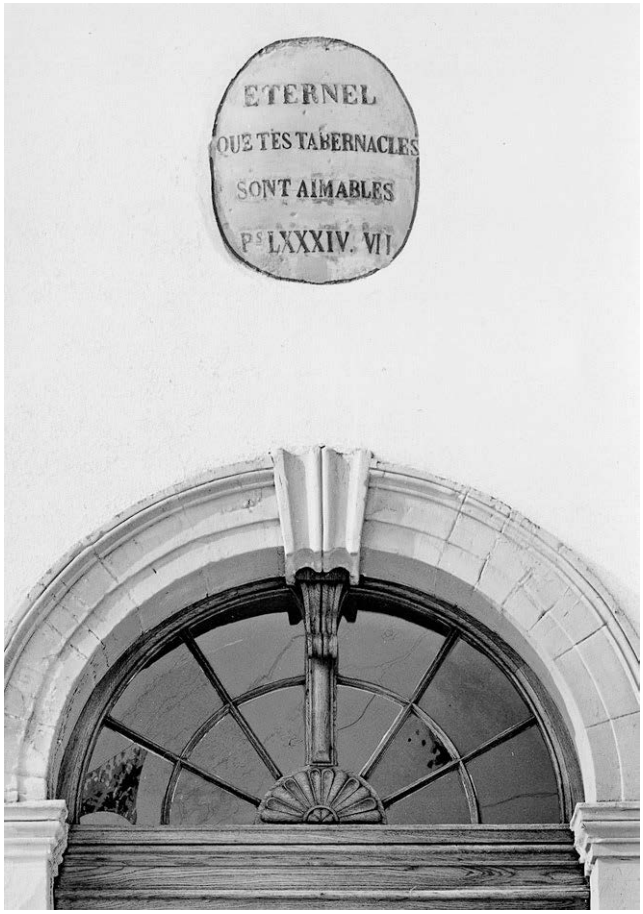


333

FIG. 331 **Chesalles-sur-Moudon. Temple. Premier projet présenté en janvier 1844, attribuable à David Huguenin. C'est ce projet à nef rectangulaire, le plus économique, qui fut finalement retenu, en déplaçant toutefois les fenêtres de la face occidentale (A) sur les longs côtés. Celles s'ouvrant dans la façade principale furent maintenues contre l'avis de l'architecte Louis Wenger. AC Chesalles, I 1.**

FIG. 332 **Chesalles-sur-Moudon. Temple. Variante non exécutée, dessinée en août 1844 par David Huguenin pour répondre aux vœux du préfet qui trouvait le premier plan trop carré. L'extrémité occidentale formant un chœur à trois pans renoue avec la tradition des chapelles du XVIII^e siècle. AC Chesalles, I 1.**

FIG. 333 **Chesalles-sur-Moudon. Temple. Projet de transformation par Pierre Margot, mars 1952. Pour répondre à un besoin de célébration plus liturgique et communautaire, la chaire, privée de son piédestal, se rapproche de l'assemblée. L'espace réservé aux sacrements est surélevé de deux marches. Les courbes de l'abside dirigent le regard des fidèles sur une nouvelle fenêtre, source de lumière garnie de verres multicolores. ACV, PP 549/1107.**



334

FIG. 334 Chesalles-sur-Moudon. Temple de 1845. Détail du portail d'entrée et de son imposte vitrée, finement sculptée par le menuisier Philippe Corthésy. Photo Claude Bornand, 1987.

les fenêtres de la petite face occidentale mais conservèrent celles de la façade d'entrée.

Sur la base des conditions générales définies en novembre 1844, les travaux furent adjugés à l'entrepreneur en maçonnerie DAVID HUGUENIN, au charpentier JEAN BADOUX, au menuisier [PHILIPPE] CORTHÉSY, au serrurier JEAN PERSOZ, au plâtrier BAPTISTE BERTOLINI et au ferblantier JEAN-JACQUES BARRAUD. HUGUENIN exécuta aussi la table de communion, tandis que les chapiteaux furent confectionnés par le tailleur de pierre [JACQUES-DAVID ?] BADOUX. Le grès dur fut commandé à Chavannes-le-Chêne et à Cremin, et la molasse à GABRIEL JOLY, de Chesalles. On acheta de la tuile à Henniez, de l'ardoise à Vevey et deux cloches au fondeur TREBOUX. La porte d'entrée fut surmontée d'une « couronne » fournie par le potier (?) JEAN INGOLD et d'une table ovale en molasse où se lisait, en lettres gravées et dorées, le verset 2 du psaume LXXXIV FIG. 334[176].

L'extérieur fut réparé en 1885 (entrepreneurs MARTINETTI frères). La restauration de 1914-1915 chercha à habiller l'intérieur par un décor peint mêlant des frises végétales et des versets bibliques. Celle de 1952 remania entièrement l'espace par la création, dans le cube d'origine, d'un chœur liturgique terminé par une sorte d'abside FIG. 333. On déplaça l'escalier d'accès au clocher dans le vestibule et l'on posa un nouveau plafond ainsi que des boiseries le long des murs[177]. Restauration du clocher en 1976 et de l'intérieur en 2002[178].

Description. Très simple par son plan et son volume, le temple s'impose essentiellement par son clocher et par sa façade orientale, la seule véritablement visible FIG. 330. Le clocher-porche s'inspire directement de celui du temple de Palézieux construit en 1829 par DAVID HUGUENIN sur des plans de PHILIPPE FRANEL[179]. On y trouve des baies identiques, jusque dans les détails d'ornementation, et la même superposition de chaînes d'angle diversement appareillées. L'intérieur montre encore la disposition liturgique voulue en 1952 FIG. 333. L'« abside » peu profonde, flanquée de deux pilastres de molasse, prend jour par une fenêtre pratiquée dans l'axe. C'est là que se trouvait autrefois la *chaire*, très semblable à celle de Dompierre, avec son piédestal galbé et son abat-voix. Il n'en subsiste plus que la cuve, posée au bord des deux marches qui surélèvent l'espace destiné à la liturgie. La *table de communion* possède encore un plateau de molasse de 1846, mais son pied a été refait en 1952. Les trois *vitraux* non figuratifs posés en 2002 sont l'œuvre de MICHEL DELANOË[180].

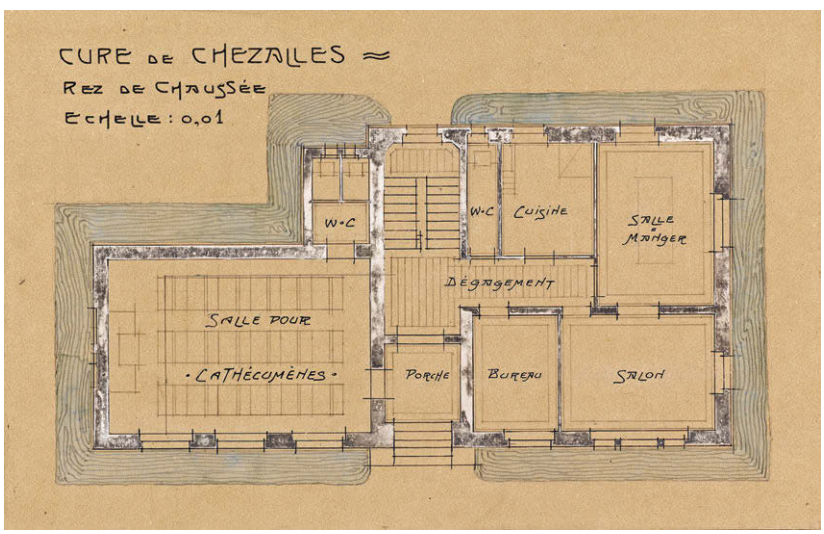
Orgue de 1983, par DANIEL BULLOZ, de Villars-le-Comte. – *Cloches :* une cloche de 1720 (diam. 41 cm), feuilles d'acanthe et de sauge, inscription sur le cou : « LA PAROLE DE DIEU DEMEURE ÉTERNELLEMNT. FAIT À NEUFCHATEL PAR JEAN HENRY GUILLEBERT 1720 »[181] ; deux cloches semblables de 1846, par S[AMUE]L TREBOUX, de Corsier-sur-Vevey (la dièse 3 et do dièse 4, diam. 79,5 et 68 cm), guirlande de fleurs, écusson vaudois, sceau du fondeur, nom de la paroisse[182]. – *Vaisselle liturgique :* plat en étain à marli chantourné, probablement de 1837 comme la semaise en étain à six pans obliques par les frères LACOMBE, de Lausanne et Genève ; paire de coupes en métal argenté, calice en tulipe, inscription frappée sous le pied : « COMMUNE DE CHESALLES 1837 »[183].

La cure, chemin de Perrey-Very 19 [29]

Les démarches pour la construction d'une cure à Chesalles – envisagée depuis le rétablissement de la paroisse en 1864 – débutèrent en 1897, lorsque le pasteur dut quitter la maison qu'il louait, rue Centrale 1 [30][184]. En avril 1903, l'architecte lausannois OSCAR OULEVEY, originaire de Chesalles, fournit un premier projet s'élevant à 61 000 Fr.



335



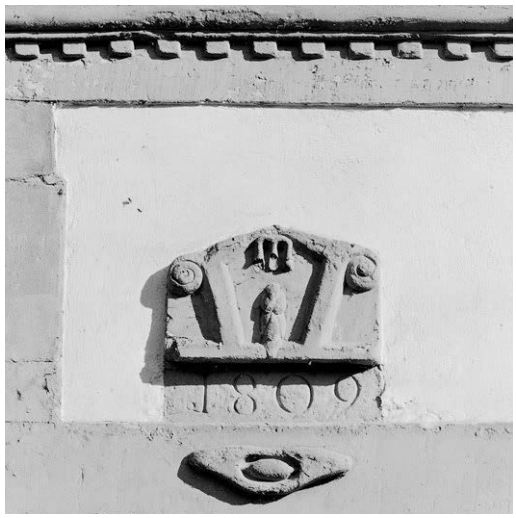
336

FIG. 335, 336 Chesalles-sur-Moudon. Chemin de Perrey-Very 19, cure. Projet de l'architecte Oscar Oulevey, décembre 1907. Façade sur rue et plan du rez-de-chaussée. Le mode de représentation de l'esquisse de la façade traduit bien l'esprit Heimatstil qui a prévalu ici comme dans bien d'autres réalisations de cet architecte. En plaçant le couloir d'entrée et l'escalier non plus dans l'axe médian du logement mais du côté de la salle de catéchisme, Oulevey parvient à réduire le volume nécessaire pour abriter la cuisine et les sept chambres destinées à la famille pastorale. A cela s'ajoute la chambre de bonne éclairée par une lucarne. La salle de bain, élément nouveau pour l'époque, se loge dans la toiture qui surmonte l'entrée. ACV, S 34/195.

environ, suivi le 12 mai déjà par une esquisse pour une construction qui reviendrait à 48 000 Fr. seulement. Les plans et le devis qu'il produisit en mars 1904 furent jugés encore trop onéreux et le Service des bâtiments décida, en février suivant, de concevoir un plan type selon le programme défini par la Commission synodale. Ce projet élaboré sans doute par l'architecte cantonal JULES SIMON n'eut pas de suites. En octobre 1907, OULEVEY fut chargé de dresser le projet définitif, admis en décembre. Le décret de février 1908 accordait une somme de 49 000 Fr., à laquelle s'ajoutait le transport des matériaux pris en charge par les communes. L'entreprise de maçonnerie fut confiée aux frères MARTINETTI et celle de charpente à DUTOIT & SECRÉTAN, de Moudon. ALOÏS STECK exécuta la serrurerie, JULES MARTIN, de Forel, et LOUIS RICCA, de Moudon, la menuiserie. Le peintre ERNEST CORREVON se chargea du décor du vestibule et des motifs à chevrons ondulés des contrevents[185]. Rénovations en 1939, 1969 et 1989[186].

Les premiers projets conservés disposaient quatre pièces principales par niveau, desservies par un couloir axial au fond duquel se trouvait un escalier à deux rampes et repos. A cela s'ajoutait sur le côté nord une aile basse abritant la salle de catéchisme avec entrée indépendante. Le projet définitif reporte l'accès et les escaliers au nord du logement, ce qui permet de desservir aussi la salle de catéchisme et de réduire notablement les dimensions générales **FIG. 335, 336**[187].

Le soubassement à appareil polygonal, le rez-de-chaussée à pierres apparentes, les fenêtres en grès d'Ursy à crossettes supérieures et le toit pentu



337

FIG. 337 Chesalles-sur-Moudon. Rue Centrale 5, maison Mojonnier. Détail du décor surmontant la porte d'entrée. La navette sculptée sur le linteau signale le métier du propriétaire, François Mojonnier, tisserand. Le motif représenté dans le cadre à volutes semble bien être un personnage en costume. On pourrait y voir la représentation de son célèbre ancêtre, Daniel « Moginié », habillé à l'orientale comme à la cour du Grand Moghol, ou, plus prosaïquement, un motif annonçant la profession de tailleuse qu'exerçait la sœur de François Mojonnier. Photo Claude Bornand, 2009.

du logement confèrent aux façades une touche pittoresque. A l'intérieur, les sept chambres étaient garnies de papiers peints, à l'exception de la salle à manger qui possède encore ses lambris de sapin naturel. Les fenêtres de chêne, les portes et leur serrurerie constituent un bel ensemble typique du début du XX^{e} siècle. La vaste cage d'escalier qui monte jusqu'au comble présente un décor peint à frise géométrique datant probablement plutôt de 1939, comme les cloisons vitrées qui la séparent du logement.

La maison Mojonnier, rue Centrale 5 [31]

La maison que l'on associe au héros qui fit la célébrité de Chesalles en 1754 n'appartient à la famille Mojonnier que depuis la fin du XVIII^{e} ou le début du XIX^{e} siècle. Celle que Daniel « Moginié » Mojonnier aurait quittée en 1728 était contiguë au nord et a disparu[188]. D'après les plans de 1753, le bâtiment actuel occupe l'emplacement d'une propriété de la famille Durussel. Le linteau de la porte de grange, récupéré probablement de la première maison Mojonnier, montre au centre un écu où sont gravés les lettres D M et la date de 1659 ; de part et d'autre se lisent les initiales I P B, probablement celles du charpentier Jean-Pierre Bécholey[189], et le millésime 1790. La façade principale de l'habitation fut reconstruite en 1809 par François-Nicolas Mojonnier. Celui-ci fit ajouter deux chambres en 1834, probablement à l'arrière. Sur les plans de 1846, la maison appartenait à son fils, le syndic Jean-François Mojonnier. Elle était en partie contiguë, au sud, à une autre maison démolie en 1912. De nouvelles fenêtres furent alors pratiquées dans la façade pignon, puis le logement s'étendit sur la grange en 2010[190].

La façade de l'habitation de 1809 s'élève sur deux niveaux avec trois baies en largeur. Des chaînes d'angle appareillées cantonnent les angles. Les fenêtres rectangulaires reposent sur des tablettes moulurées, ornées de denticules à l'étage. C'est au-dessus de la porte d'entrée que se trouvent les motifs les plus originaux, servant certainement d'enseigne aux propriétaires FIG. 337. François Mojonnier était en effet tisserand et habitait avec sa sœur Marie, tailleuse[191]. L'identité familiale est donnée par un simple M surmontant la composition et non par les armoiries très exotiques de Daniel Mojonnier publiées en 1751[192].

Villars-l'Eperd, chemin de la Fenette 17-19 [32]

Le grand domaine dont le nom est caractéristique de l'époque mérovingienne appartenait vers 1584 à François Frossard, coseigneur de Brenles. Il passa par alliance à la famille Tacheron, de Moudon. Les plans de 1675 montrent, au sud du chemin montant à Brenles, une maison et une grange indépendantes accompagnées d'une belle fontaine polygonale[193]. En 1722, Philippe fils de Jacques Tacheron et d'Anne Demierre, notaire et conseiller à Moudon, fit bâtir de l'autre côté du chemin une très grande dépendance rurale, disparue en 1970[194]. Son fils Abram, dit « de Villangeaux », légua la propriété en 1753 à Abram-Daniel, fils de Georges Tacheron qui n'avait alors que deux ans. La maison, qui semble avoir porté la date de 1768, pourrait avoir été reconstruite par les Tacheron ou par les propriétaires suivants[195]. En 1807, elle appartenait à deux fils de David Oulevey, Jean-David et Pierre-Daniel nommé juge de paix en 1810. Cette année-là les deux frères procédèrent à d'importants travaux en remplaçant le pressoir appuyé contre le flanc nord de la maison par un prolongement de l'habitation. Après acquisition du château de Grandcour en 1817, ils vendirent Villars-l'Eperd en 1829 aux frères Pierre-Daniel et Jean-Siméon Tenthorey. Ceux-ci apportèrent également des modifications entre 1860 et 1864. L'intérieur fut profondément modernisé en 1952, 1964, 1994 et 2001[196].

L'ample toiture à croupes rectilignes remaniée vraisemblablement vers 1860 recouvre le bâtiment du XVIII^{e} siècle et son prolongement de 1810. Sur la façade ouest, la partie ancienne se reconnaît à ses fenêtres rectangulaires, tandis que des baies à linteaux en arc délardé et à tablettes moulurées ajourent l'adjonction nord FIG. 338. Dans l'axe, la



338

FIG. 338 Chesalles-sur-Moudon. Chemin de la Fenette 17-19, Villars-l'Eperd. Vue du nord-ouest. A la maison originelle reconstruite probablement en 1768 s'ajoute sur la gauche la partie élevée en 1810 par les frères Oulevey. L'axe de symétrie dans lequel s'inscrit la porte de la cave est mis en évidence par les allèges de fenêtres en molasse appareillée. Photo Claude Bornand, 2009.

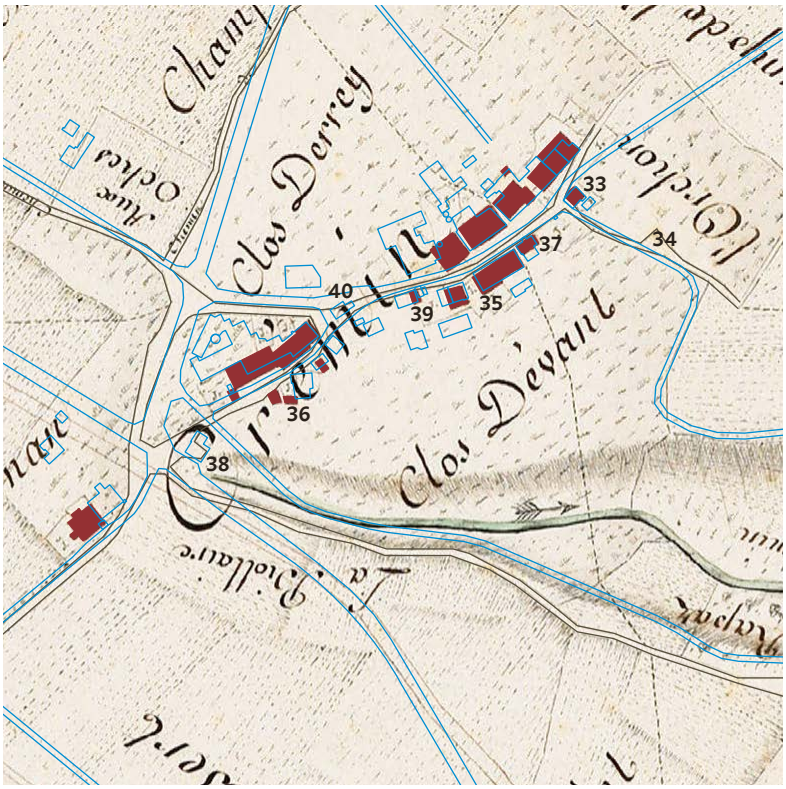
table décorative supérieure, couronnée d'une frise festonnée, montre la date de 1810 enserrant un cœur. D'autres frises, à denticules, ornent les chapiteaux des quatre chaînes d'angle du bâtiment[197]. La façade d'entrée à l'est, haute de deux niveaux, montre des baies en arc délardé datant sans doute aussi de 1810.

Cremin

Le petit village situé en bordure des communes de Lucens et Forel touche au nord à l'enclave fribourgeoise de Surpierre. Il occupe le premier plateau qui domine le versant abrupt de la vallée de la Broye.

Le nom de Cremin, composé probablement d'un nom de personne germanique et du suffixe *-ingos*, incite à situer la formation de la localité à partir de l'époque burgonde, au VI^e^ siècle[198]. La commune *(« communitas ville de Cremin »)* apparaît pour la première fois en 1365 dans une reconnaissance en faveur de l'évêque de Lausanne, dans laquelle elle déclare tenir le four[199]. Malgré un grave incendie en 1825, la population atteignit son maximum au milieu du XIX^e^ siècle avec une centaine de personnes (la moitié aujourd'hui), ce qui s'explique à la fois par les progrès de l'agriculture et par la présence d'une carrière de grès dur au lieu-dit La Perreire ou Le Raffort, systématiquement exploitée à cette époque[200].

Le village s'est formé de part et d'autre d'une rue en cul-de-sac greffée perpendiculairement sur l'ancienne route conduisant au nord à Surpierre. La carte de 1817 montre une subdivision en deux groupes de bâtiments d'importance inégale **FIG. 339**. Les plans cadastraux de 1675 permettent d'en préciser la genèse. Le noyau principal de la localité se trouvait dans la partie nord-est. Seule la rangée nord-ouest y était densément bâtie, avec une dizaine de granges ou maisons presque toutes contiguës. En face, on ne trouvait que le four banal **[33]**, non loin de la « fontaine » **[34]**, c'est-à-dire la source du village, ainsi qu'un four privé accompagné d'une « carrée » dépendant des deux fermes situées vis-à-vis[201]. Cette rangée ne s'est constituée qu'au cours du XVIII^e^ siècle, avec la construction d'un grenier en maçonnerie et d'une grande maison paysanne datée 1786 **[35]** (rue des Fêtes 8) **FIG. 340**[202]. A l'extrémité sud-ouest du village, les plans de 1674 montrent une forge et une maison dans la fourche des chemins, ainsi qu'une grande propriété Badoux au sud-est; il en subsiste un grenier **[36]** à fenêtre datée de 1684 à l'intérieur de l'immeuble chemin des Ecoliers 4, mais le bâtiment principal a disparu avant 1817. Entre le début du XIX^e^ siècle et aujourd'hui, on note une répartition plus égale des constructions et surtout l'implantation du collège au milieu du carrefour, en 1843. Le tracé des rues a été légèrement modifié au sud-ouest par la nouvelle route de Lucens à Yvonand vers 1842 et par la correction de la route de Surpierre en 1902[203]. La rue traversant le village fut élargie en 1874, puis prolongée en direction du nord-est en 1895[204].



339

FIG. 339 Détail de la carte de la commune de Cremin en 1817, avec superposition du cadastre actuel en bleu. Echelle 1:5000. – 33. Emplacement du four banal en 1675. – 34. Emplacement de la « fontaine » en 1675. – 35. Maison de 1786. – 36. Grenier. – 37. Ancien pressoir communal en 1817 et 1878. – 38. Poste. – 39. Four propriété de Jacques Badoux en 1675, devenu four communal et école avant 1817, transformé à nouveau en four en 1846 et 1906. – 40. Ecole de 1843. ACV, GC 1197/1. Géodonnées Etat de Vaud, dessin NOR architectes.

Au début du XIX[e] siècle, Cremin comptait deux édifices communaux : un four (voir ci-dessous) et un pressoir **[37]** réparé en 1835[205]. Une poste **[38]** fut édifiée le long de la route d'Yvonand en 1904[206]. Toujours dépourvu d'église et rattaché à la paroisse de Curtilles, le village ne disposa que depuis 1834 d'un cimetière, agrandi en 1877[207].

Documentation

Sources et bibliographie

ROLAND RAPIN, *Cremin au fil du temps*, [s. l.] 1993 ; GLAUSER 2003, pp. 219, 227, 263.

Plans et vues

Cartes et plans cadastraux. ACV, GC 1197/1, 1817, carte sig. LOUIS DU CROT **FIG. 339**. – GC 1197/2, 1878. – GB 195/a, 1674-1675, f[os] 27-37. – GB 197/a, 1817. – GB 197/b, 1878. – GB 207/b, 1725, f[o] 72.

Le four, la chambre de commune et l'école, ECA 21 [39]

Le four communal du début du XIX[e] siècle ne correspondait pas au four banal primitif, situé plus au nord sur les plans de 1675, mais à un ancien four privé. Il se complétait d'un clocher et d'un étage de bois désigné tantôt comme chambre de commune, tantôt comme école. Cette construction mixte remontait probablement à 1811, date de la cloche qui s'y trouvait jusqu'à la démolition partielle de 1846[208], ou peut-être déjà à 1757, année où le gouvernement bernois subsidia l'achat d'une cloche pour l'école[209].

L'école de 1843, chemin des Ecoliers 7 [40]

Un premier projet de construction neuve regroupant école, four et pressoir, présenté par le charpentier de Cremin FRÉDÉRIC BADOUX en 1830, resta sans lendemain. En mars 1840, à l'instance du Canton, la commune lui demanda à nouveau un plan. En janvier suivant, c'est celui du charpentier JEAN BADOUX, corrigé par les architectes HENRI PERREGAUX et ACHILLE DE LA HARPE, qui fut adopté par le Conseil général. Ne trouvant pas de terrain à acheter, et après avoir envisagé de restreindre le bâtiment à un seul rez-de-chaussée, le Conseil décida finalement, en décembre 1842, d'implanter la construction, prévue sur deux niveaux, au milieu du carrefour. JEAN BADOUX présenta de nouveaux plans et un devis le 24 décembre, toujours sous le contrôle de DE LA HARPE. En mai 1843, on lui confia l'entreprise générale, ainsi qu'à FRÉDÉRIC BADOUX. La commune, chargée de fournir les matériaux, commanda la pierre de taille au carrier JEAN-LOUIS PARISOD-DURUSSEL. En septembre, on adopta un nouveau plan plus économique pour le clocheton, à quatre colonnes[210]. Le collège, terminé en 1844, reçut en 1868 sur sa face nord-est un hangar pour abriter la pompe à incendie achetée en 1866. Cette annexe fut reconstruite en 1946-1948[211].

Le bâtiment principal (10,5 × 7 m) comprend une cave voûtée, un logement de deux pièces et une seule classe, à l'étage, prévue pour 40 enfants **FIG. 15**. L'extrémité nord-est est occupée par l'escalier tournant, en grès coquillier, et par un petit local de plan carré. Les latrines d'origine avaient la forme d'une galerie sur colonne, avant leur remplacement par l'annexe de la pompe.

La *cloche* provenant de la précédente école porte les noms de la commune et du syndic, la date de 1811 et le nom du fondeur : JEAN-BAPTISTE PITTON, de Carouge (GE) (ré 5, diam. 33,5 cm), feuilles d'acanthe[212].



340

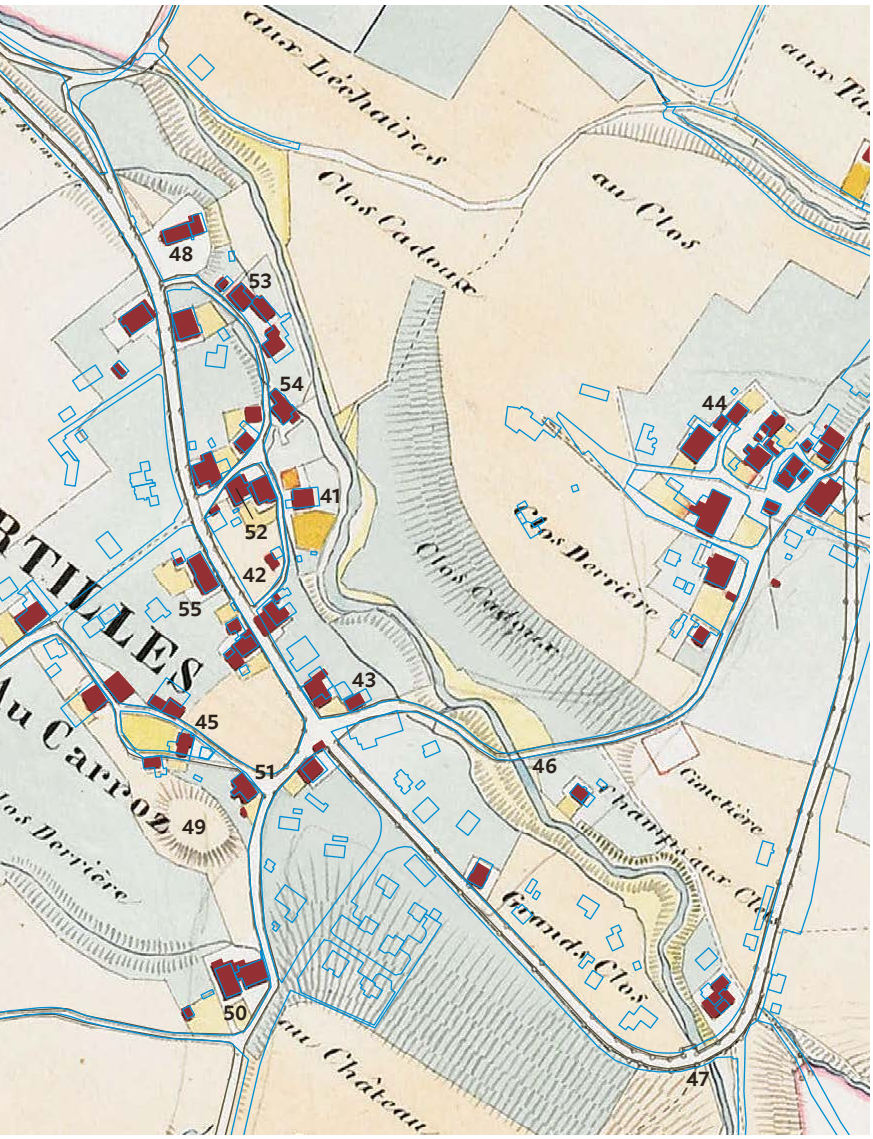
Curtilles

Origines et droits seigneuriaux

Le territoire communal a conservé les traces de deux habitats de l'Age du Bronze (En Coulaz, Pré-Goumoëns)[213], des vestiges romains, sans doute sous l'église actuelle, ainsi qu'une nécropole du Haut Moyen Age sous la motte de l'ancien château. Situé sur la route romaine reliant Avenches à Lausanne, Curtilles fit partie, avec ces deux villes et celle de Bulle, du domaine temporel le plus ancien des évêques de Lausanne. Ceux-ci y organisèrent les deux synodes attestés avant l'an 1000, en 851 et 867-868[214]. L'agglomération désignée alors comme « *villa* » devait se composer, comme son nom l'indique, de plusieurs domaines agricoles *(cortilia)*[215]. Elle vit la fondation, vers 1056-1089, d'une église dédiée à saint Pierre, à l'origine de l'édifice actuel[216]. L'évêque Landry de Durnes (1160-1178), qui avait fait de ce lieu sa résidence préférée, éleva une muraille et une tour au « *castrum* » de Curtilles. Cette mention paraît signifier que le *castrum* existait déjà et se rapporte vraisemblablement à la motte appelée plus tard le « Châtelet »[217]. Entre 1231 et 1239, la *villa* de Curtilles – soit peut-être l'agglomération hors du *castrum* – fut déplacée à la « Rochi » et fortifiée par saint Boniface de Bruxelles[218]. Au lieu-dit Sur Roche, dominant les falaises de la Broye, il semble que l'on ait en effet découvert, en nivelant le terrain au milieu du XX^e^ siècle, plusieurs tronçons de murs, ainsi que la trace de six ou sept foyers et une clé qui pourrait remonter aux X^e^-XII^e^ siècles, à tige forée complétée d'un anneau fait dans la même pièce de fer et d'un panneton très simple[219]. Cet habitat fut sans doute de courte durée car, dès le milieu du XIII^e^ siècle, les évêques s'attachèrent à fortifier en priorité leur château et bourg de Lucens, dont la position escarpée vis-à-vis de Curtilles était mieux défendue naturellement.

Malgré ce transfert de la résidence épiscopale, le centre de la paroisse est toujours demeuré à Curtilles. Les curés, dont on connaît deux sceaux de 1319 et 1329, jouaient un rôle important[220]. L'un d'eux fonda une chapelle Notre-Dame en 1452 sur le site de l'ancienne forteresse. L'office de maire (ou « mayor ») – représentant local de l'évêque – était détenu en fief héréditaire par la famille de Villarzel dès 1335 en tout cas et jusqu'au milieu du XVII^e^ siècle, malgré le passage des biens épiscopaux au gouvernement bernois. Les habitants de Curtilles étaient qualifiés de bourgeois à la fin du XII^e^ siècle, comme c'était le cas dans les trois autres villes dépendant du domaine temporel de l'évêque. La commune et son syndic apparaissent pour la première fois en 1521[221].

FIG. 340 Cremin. Rue principale vue en direction du sud-ouest. A gauche, la maison de 1786 ; au centre, le four, puis l'école de 1843 précédée par l'annexe de la pompe à incendie. Malgré son extrême petitesse, le village présente un bel ensemble de maisons rurales de la fin du XVIII^e^ et du début du XIX^e^ siècle. Le volume imposant de ces édifices mettant en œuvre le grès dur de la carrière communale contraste avec la modestie des bâtiments publics. Photo Claude Bornand, 2008.



341

FIG. 341 **Détail de la carte de la commune de Curtilles établie d'après les plans levés en 1873-1874, avec superposition du cadastre actuel en bleu. Echelle 1:5000. – 41. Emplacement de la maison de commune en 1674. – 42. Emplacement du four banal. – 43. Laiterie. – 44. Maison Badoux. – 45. Maison Sonnard. – 46. Pont de 1832. – 47. Pont de 1848. – 48. Eglise Saint-Pierre. – 49. Emplacement de l'ancien château de l'évêque et de la chapelle Notre-Dame. – 50. Château des Villarzel. – 51. Collège de 1838-1840. – 52. Café Fédéral, cure de 1706 à 1711, siège des autorités communales. – 53. Moulin-Dessous. – 54. Moulin-Dessus. – 55. Maison Déglon. ACV, GC 1198/1. Géodonnées Etat de Vaud, dessin NOR architectes.**

Développement de la localité

Le principal noyau villageois s'est formé entre la butte de l'église et la motte de l'ancienne forteresse, surtout le long du ruisseau des Vaux et de part et d'autre de la route montant depuis le pont sur la Broye. Ce chemin se subdivisait ensuite pour se diriger soit sur Romont en traversant le hameau des Biolles, soit sur Chesalles en passant par les hameaux du Pâquier et des Obèques; plus à l'ouest, le hameau de Prévondens se trouvait à proximité d'un lieu-dit Le Raffort[222].

Le village comptait en 1674 une quinzaine de bâtiments. Sur la ruelle secondaire longeant le ruisseau se trouvaient les édifices à usage public ou communautaire: les deux moulins, la maison de commune **[41]** et le four banal **[42]**[223]. Une dizaine de maisons paysannes vinrent s'ajouter avant 1819, constituant un tissu bâti assez lâche quasiment identique à celui de la carte de 1874 **FIG. 341**. L'accroissement de la population entre 1764 et 1850 coïncide avec l'apparition de nouvelles fermes isolées. Une laiterie **[43]** fut établie en 1843, puis agrandie en 1855 et 1886[224]. Au XIX^e^ siècle, plusieurs entreprises liées au bâtiment se développèrent. On peut voir aujourd'hui encore la « carrée » **[44]** construite pour lui-même par le charpentier-architecte FRÉDÉRIC BADOUX vers 1820 dans le hameau des Biolles[225], ainsi que celle **[45]** des maçons PIERRE et LOUIS SONNARD, dont le dessus-de-porte sculpté en 1875 montre les outils de ces artisans (ch. du Carroz 10)[226].

Le plan actuel du village est déterminé principalement par l'importante route de Romont reconstruite sur ce tronçon entre 1848 et 1857[227], élargie encore en 1933[228], ainsi que par la modification du départ des routes de Prévondens (RC 231) en 1898 et de Chesalles en 1906[229]. Deux ponts composés d'une arche de pierre de taille franchissent le ruisseau des Vaux, l'un **[46]** sur l'ancien chemin passant par le hameau des Biolles, construit en 1832 par les maçons [DANIEL] VULLIETY et BURNAT selon un plan du charpentier FRÉDÉRIC BADOUX[230], l'autre **[47]** sur la nouvelle route de Romont, conçu par le voyer JEAN BADOUX, de Moudon[231].

Documentation

Sources et bibliographie

ACV, P communes 198, études historiques sur la commune par ERNEST DÉGLON, 1958; GLAUSER 2003, pp. 73, 140, 336.

Plans et vues

Cartes et plans cadastraux. ACV, GC 1198/1-2, carte dressée d'après les plans de 1873-1874, sig. F[RÉDÉRIC] BOURGEOIS **FIG. 341**. – GB 195/a, 1674-1675, f^os^ 76-108. – GB 198/a, 1819. – GB 198/b, 1877.

L'église Saint-Pierre, ECA 1 et 217 [48]

Elevée sur les bases d'un sanctuaire du XIe siècle, l'église Saint-Pierre se compose d'une nef du début du XIIIe siècle, prolongée sans doute en 1525, et d'un chœur de 1510. La nef se distingue par son clocher à arcades et par son important cycle de peintures murales du XIVe siècle, tandis que le chœur édifié sur ordre de l'évêque Aymon de Montfaucon, vraisemblablement par le maçon-architecte genevois François de Curtine, frappe par son élégance racée. Il abrite encore d'importants restes de vitraux de cette époque.

Historique

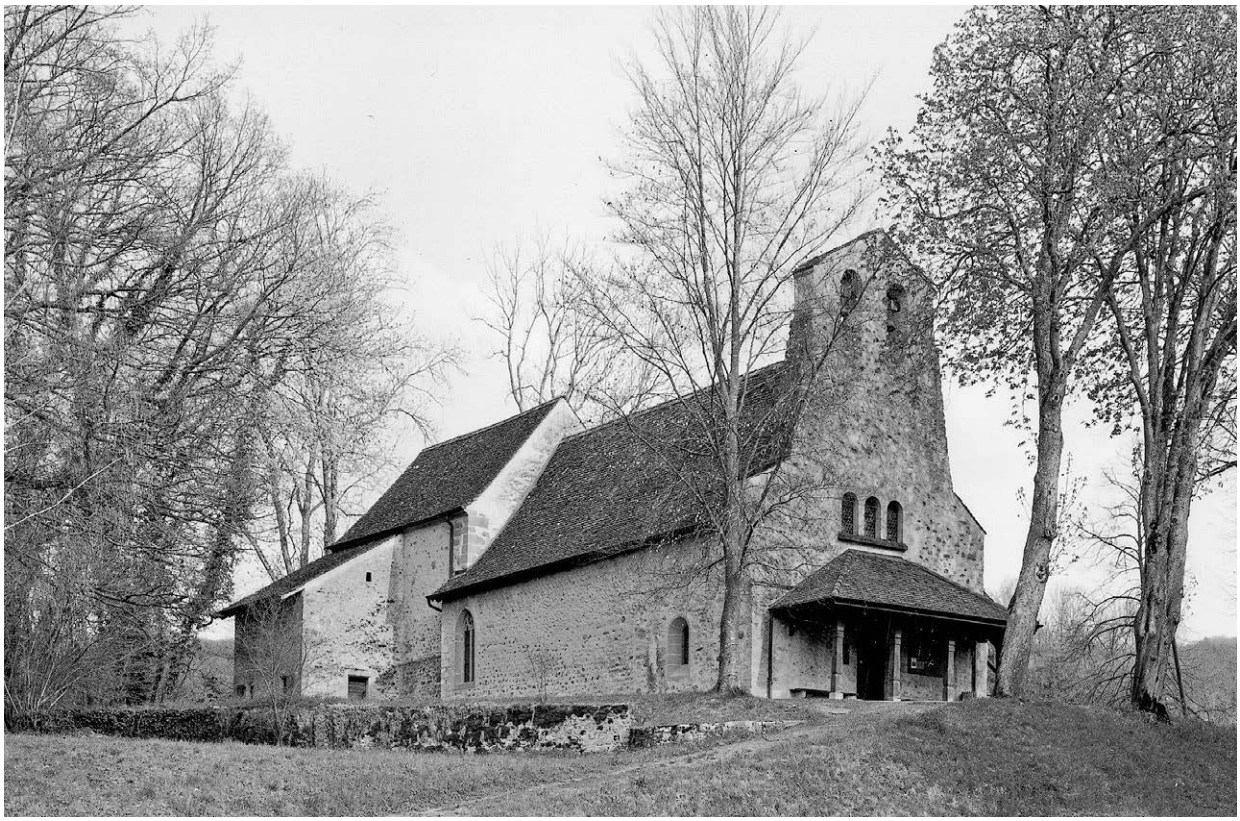
La construction de l'église « Saint-Pierre-de-Marcens » à Curtilles par la femme de l'évêque Bouchard d'Oltigen, entre 1056 environ et 1089, est rapportée par une ancienne chronique transcrite en 1235 dans le cartulaire du chapitre de Notre-Dame de Lausanne. Bouchard, célèbre pour son engagement militaire aux côtés de l'empereur Henri IV contre le pape Grégoire VII, avait en effet une épouse légitime qui fonda également une chapelle dans le palais épiscopal de Lausanne[232].

Ce premier sanctuaire correspond sans doute à la paroissiale citée en 1228, dont le vocable de saint Pierre réapparaît dans les textes dès 1374[233]. Une reconstruction de la nef pourrait être intervenue au début du XIIIe siècle, à en juger par le style de ses fenêtres primitives. En 1360, le donzel Girard de Ferlens fit un legs à la « fabrique » de l'église[234]. Deux autels secondaires étaient desservis par le curé : celui de Sainte-Marie-Madeleine, fondé peu avant 1408 par Jean Vanier, clerc de Lucens, et celui de Saint-Léger qui accueillit en 1426 la sépulture de l'épouse du maçon Pierre Serragin[235]. En 1457, il est question d'un « petit chœur » où se trouvait l'autel majeur. Cette année-là, le curé Jacques Folliex était en conflit avec ses paroissiens, notamment à propos d'une chapelle que l'on avait prévu d'élever au-dessus de l'ossuaire, mais à laquelle on avait renoncé après l'édification de la chapelle Notre-Dame sur Le Châtelet (voir plus bas)[236]. Le chœur fut entièrement reconstruit en 1510 – date de la charpente – à l'instigation de l'évêque Aymon de Montfaucon (1491-1517). La transformation de la nef incluant sans doute son prolongement vers l'ouest suivit de peu, puisque sa charpente a pu être datée de 1525[237].

Après la Réforme, le chœur devint propriété du gouvernement bernois, puis de l'Etat de Vaud, tandis que la nef restait à la charge de la paroisse. En 1573, LL.EE. firent transformer une « chapelle », soit vraisemblablement la sacristie actuelle, en grenier à l'usage de la cure[238]. Elles accordèrent un subside pour des travaux effectués en 1599[239]. Le percement des deux grandes fenêtres à remplages de la nef fut sans doute exécuté aux frais de l'ancien bailli Vincenz Wagner en 1658. C'est du moins la date qui figurait sur le banc marqué de ses armoiries situé face à la chaire[240].

La paroisse fit refaire en 1690 le petit toit qui protégeait les cloches[241]. En 1711, le maçon Pierre Clot posa un nouveau sol dans le chœur[242]. On décida de remplacer tous les bancs en 1724[243]. La galerie attestée à ce moment-là, longeant la paroi nord, fut prolongée peu avant 1824 jusque dans le chœur[244]. En 1832, on déplaça hors du village, sur la route des Biolles, le cimetière qui entourait l'église. On créa l'accès actuel en relation avec un nouveau tracé de la route montant depuis le pont sur la Broye[245]. Divers travaux se succédèrent durant la seconde moitié du XIXe siècle : recrépissage des murs en 1853, pose d'un plafond cintré de plâtre en 1881, reconstruction du porche en 1891[246].

L'édifice, classé MH en 1900, subit entre 1912 et 1915 une restauration supervisée par l'archéologue Albert Naef et l'architecte cantonal adjoint J[ean]-H[enri] Bischoff. L'architecte Ernest Bertolini, de Moudon, effectua les fouilles et présenta en décembre 1912 un projet de restauration qui n'obtint pas l'aval de l'administration cantonale. Celle-ci préconisa de faire appel à des spécialistes, les architectes Frédéric Gilliard et J[ean]-H[enri] Bischoff qui conduisirent les travaux dès octobre 1913 selon un programme très proche du précédent : recrépissage à pierre vue de l'extérieur et nettoyage de la pierre de taille ; sur la façade ouest, reconstruction du porche d'entrée surmonté de trois nouvelles fenêtres ; percement d'une fenêtre basse au nord, reconstitution de la porte latérale sud. A l'intérieur, suppression de la galerie latérale nord et du plafond de plâtre, reconstruction du berceau lambrissé et de la galerie occidentale en remployant des éléments anciens ; dégagement et restauration des peintures de la nef (Ernest Correvon), restauration des vitraux médiévaux du chœur (Emil Gerster, de Bâle), remplacement des bancs. – Autres travaux : pose d'un orgue en 1928 (manufacture [Eduard] Schaeffer, de Bâle)[247] remplacé en 1975 (manufacture Dumas, de Romont) ; renforcement de la charpente et de la face sud de la nef en 1980 ; restauration du chœur en 1990 (arch. Claude Jaccottet, restaurateur Théo-Antoine Hermanès) ; pose de vitraux en 1994 (Jean Prahin).



342

FIG. 342 **Curtilles. Eglise Saint-Pierre. Vue du nord-ouest. Le chœur, reconstruit par l'évêque en 1510, domine la nef du XIII^e siècle, prolongée et munie d'un modeste clocher à arcades peut-être en 1525. Photo Claude Bornand, 2008.**

FIG. 343 **Curtilles. Eglise Saint-Pierre. Détail de la façade sud lors de la restauration de 1912. L'appareil en arêtes-de-poisson et la fenêtre trilobée remontent aux années 1220, tandis que la fenêtre de droite date peut-être de 1525. ACV, AMH, A 51/3, A 3883.**

Description

L'architecture

L'édifice repose sur un éperon qui domine au nord-est le ruisseau des Vaux et qui barre l'entrée au village depuis le pont sur la Broye FIG. 342. Peut-être occupe-t-il l'emplacement d'un sanctuaire païen. En effet, on a découvert, peu avant 1842, deux fragments d'une inscription dédiée à Minerve qui servaient de base aux deux colonnes du porche[248].

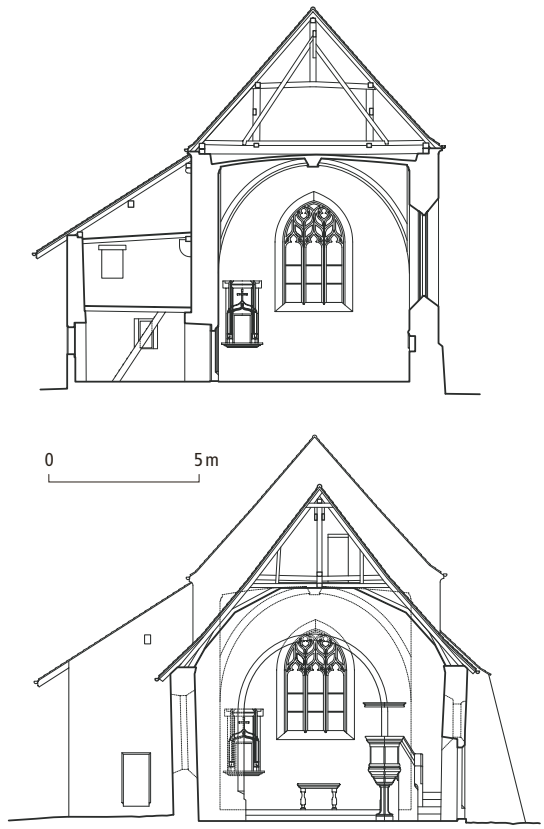
Les fondations dégagées lors des fouilles sommaires de 1912 sont sans doute celles de l'église de 1056 environ, mais elles incluent aussi des structures restées inexpliquées dans l'extrémité occidentale. Cet édifice semble avoir eu un chœur carré et court – sans doute le « petit chœur » dans lequel se trouvait l'autel majeur en 1457 – suivi d'une travée droite plus large, englobée dans l'aire du chœur de 1510 (grand chœur ou nef d'un premier édifice plus petit ?) ; les fondations détectées dans la nef actuelle pourraient correspondre soit à la nef originelle, soit à un autre bâtiment attenant au lieu de culte FIG. 345. A l'extérieur, les investigations n'ont pas livré d'indice sur une éventuelle extension de l'abside primitive en direction de l'est. Les quelques tombes découvertes dans le chœur ne renfermaient que des ossements[249] et l'on manque de chronologie relative entre les différents tronçons de fondations.

La partie la plus ancienne de l'église actuelle, du début du XIII^e siècle, comprend la nef jusqu'à une distance de 3 m environ de la façade occidentale. Ses murs appareillés en arêtes-de-poisson appartiennent encore à la tradition romane, tandis que les deux petites fenêtres de tuf de la face sud, contemporaines de la maçonnerie, s'apparentent, avec leur linteau taillé en trilobe, à celles de la tour nord-ouest de la cathédrale de Lausanne, des années 1220 FIG. 343[250]. La partie située à l'ouest d'une césure dans l'appareil, comprenant la façade d'entrée et son clocher à arcades, remonte peut-être aux environs de 1360 – date de la mention de la fabrique – ou à 1525, date de la charpente actuelle à chevrons portant fermes. La façade occidentale ne présente pas d'autre articulation qu'un retrait à mi-hauteur, au-dessus duquel deux corbeaux anciens soutiennent le porche reconstruit en 1914. Ses percements d'origine (porte d'entrée et arcades des cloches) sont en plein cintre et dépourvus de mouluration.

Les faces latérales ont été perturbées par plusieurs percements ultérieurs, surtout du côté sud : une porte haute donnant accès à la galerie, modernisée, une grande fenêtre à remplage post-gothique de 1658, une porte latérale chanfreinée, restituée en 1914, et une fenêtre à linteau orné d'une accolade terminée par une croix, peut-être

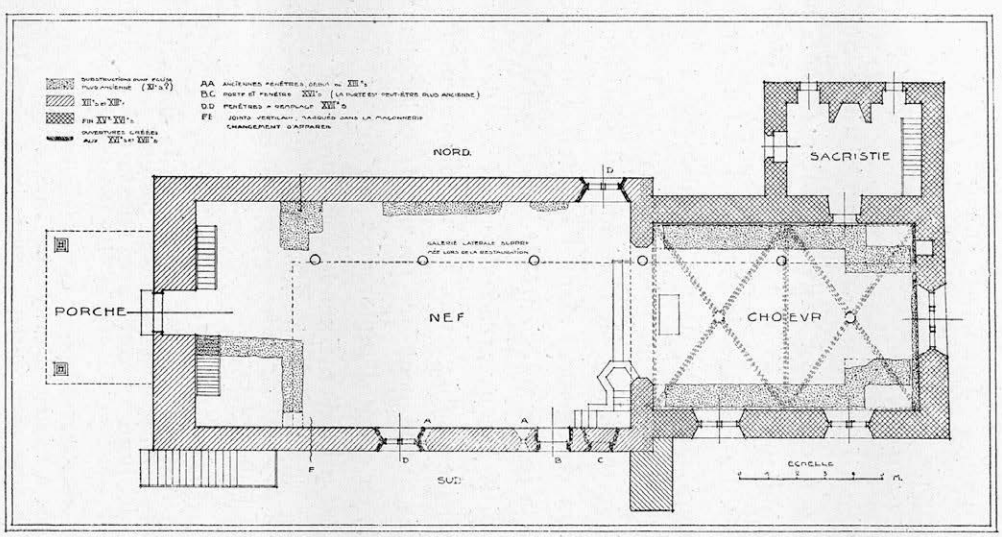


343



344

(Fig. 1). — PLAN DE L'ÉGLISE DE CURTILLES
avant restauration
(d'après les relevés de Mr Bertolini)



Légende :
Pointillé : Substructions d'une église plus ancienne (XIme siècle ?).
Hachures obliques : Début du XIIIme siècle.
Quadrillé : Fin XVme-XVIme siècle.
Les ouvertures cernées de noir ont été créées aux XVIme et XVIIme siècles.

345

FIG. 344 **Curtilles. Eglise Saint-Pierre. Coupes transversales sur le chœur et sur la nef, vues vers l'est. Echelle 1:250. La charpente du chœur, à massifs poteaux de chêne de 1510, diffère de celle de la nef, de quinze ans plus jeune seulement, dont la structure à chevrons portant fermes permet de créer un couvrement lambrissé cintré. Dessin NOR architectes, 2008.**

FIG. 345 **Curtilles. Eglise Saint-Pierre. Plan avant restauration, avec report des fondations découvertes en fouille. Synthèse des constats archéologiques par Frédéric Gilliard sur la base des relevés d'Ernest Bertolini, 1912-1922 (extrait de la *RHV*, 1922).**

FIG. 346 **Curtilles. Eglise Saint-Pierre. Intérieur du chœur, de 1510. Les fines nervures entrecroisées et pénétrant directement dans les murs sont une des caractéristiques de l'œuvre de l'architecte François de Curtine. Photo Claude Bornand, 1994.**

FIG. 347 **Curtilles. Eglise Saint-Pierre. Détail de la fenêtre axiale du chœur. L'écu aux armes de l'évêque Aymon de Montfaucon, plat et rigide, appartient encore au type traditionnel. Photo Claude Bornand, 2008.**

FIG. 348 **Curtilles. Eglise Saint-Pierre. Tabernacle mural. Œuvre, peut-être, de Mermet Ferrand, vers 1510. Au sommet, deux angelots portent un écu et un phylactère devenus illisibles. Photo Fibbi-Aeppli, Grandson, 1989.**

de 1525. La face nord ne comporte que des ouvertures tardives : la grande fenêtre de 1658, à remplage en forme de roue évoquant les armoiries de Vincenz Wagner, et une en plein cintre, de 1914.

Le chœur, beaucoup plus homogène, a conservé ses trois baies à remplages flamboyants d'origine moulurés en cavet. Son toit à deux pans, supporté par une charpente à poteaux de chêne de 1510 FIG. 344, semble avoir été ponctué d'une croix en fer forgé à en juger par une vue de 1885. Contre son flanc nord s'appuie la sacristie, mentionnée déjà en 1453[251], probablement reconstruite en 1510 puis transformée en 1573 en grenier ajouré de petites fenêtres chanfreinées.

A l'intérieur, le chœur s'impose par son espace lumineux et l'élégance de son architecture, caractéristique du style gothique flamboyant qui se répandait alors en Pays de Vaud sous l'influence des maçons-architectes d'origine genevoise – ici probablement François de Curtine. Ce style se caractérise surtout par l'emploi d'ogives à profil nerveux pénétrant directement dans les murs FIG. 346[252]. La clef orientale porte un *Agnus Dei*. L'autre est trouée, avec un pourtour garni de rayons, mais il n'y a pas trace d'usure par des cordes, ni de clocheton qui aurait chevauché le faîte. Les embrasures des fenêtres sont lisses à l'intérieur comme à l'extérieur. Celle de la baie orientale montre deux écus sculptés aux armes d'Aymon de Montfaucon FIG. 347. La porte de la sacristie et la piscine liturgique présentent de fines moulures entrecroisées, dans la même esthétique que les ogives, tandis que le tabernacle mural, avec ses formes généreuses et variées, se rapproche plus de l'œuvre de Mermet Ferrand (ou Foral), de Romont FIG. 348[253].

Les peintures murales de la nef

Les analyses partielles effectuées en 1998 ont permis de distinguer quatre ensembles de décor peint antérieurs à celui d'Ernest Correvon, de 1915[254]. Le premier, qui pourrait être contemporain de la reconstruction du début du XIII^e^ siècle, comprend essentiellement un faux appareil gris à joints blancs garnissant les embrasures des deux petites fenêtres sud, à quoi paraissent s'ajouter, entre ces deux baies, une frise supérieure rouge et jaune et, peut-être, des panneaux simulés ornés de faux marbre. Durant la première moitié du XIV^e^ siècle probablement, on appliqua sur les parois sud et nord une série de croix de consécration comprises dans des cercles dessinés à main levée, ainsi qu'un nouvel appareil simulé, gris à joints blancs, autour de l'une des petites fenêtres sud.

Le décor principal, figuratif, se situe peut-être à la même période ou vers 1360, date de la mention de la fabrique de l'église FIG. 349, 350. L'ensemble obéit à un programme iconographique cohérent, avec quatre scènes de martyres dont la signification théologique est rappelée par ce qui devait être la Visite des Saintes Femmes au tombeau, évoquant la Passion et la Résurrection du Christ. L'identification des personnages n'est toutefois pas assurée. Plusieurs saints ont en effet subi le même martyre, et la lecture est rendue difficile par l'altération de la couche picturale. Cette dernière s'est encore détériorée depuis la restauration d'Ernest Correvon, qui a touché surtout le haut de la partie médiane de la paroi nord. Le mode de représentation recherche les effets spectaculaires avec des moyens frustes : jaillissement de sang, gestes amplifiés et exagération de la taille des membres, caractérisation stéréotypée des personnages (tuniques courtes pour les subalternes, vêtements bigarrés pour les méchants et unis pour les bons, etc.). La composition reste élémentaire, sans dimension spatiale ni cadre architecturé. La répartition des couleurs se fait par inversion systématique.

La seconde série de croix de consécration, en forme de croix grecques aux bras tréflés inscrites dans un double cercle, se rattache vraisemblablement aux reconstructions de 1510-1525. Une marque de pèlerin (croix latine peinte sur une sorte d'écu dans un cadre) pourrait avoir été tracée par un passant à cette même époque.

Le décor au pochoir d'Ernest Correvon, qui se poursuivait dans le chœur avant 1990, se borne à structurer l'espace par des éléments architecturaux : soubassements, frises, rinceaux à la naissance des voûtes d'ogives.

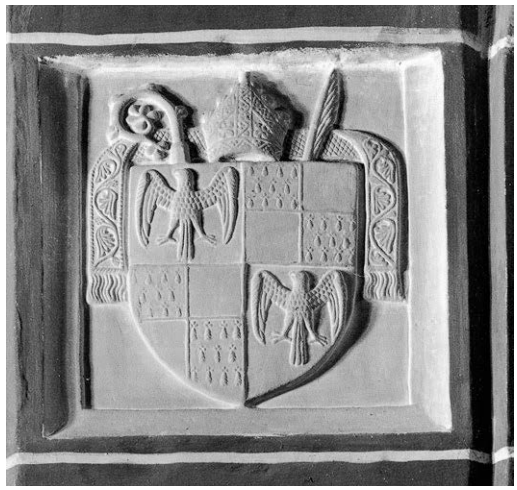
Le mobilier

La chaire de molasse, dont l'escalier a été refait à l'identique en 1913-1915, appartient au type le plus ancien connu. Elle remonte peut-être à 1525, ou alors aux premières années de la Réforme. Sa structure reproduit de manière simplifiée deux chaires du début du XVI^e^ siècle, celle de la tribune occidentale de la cathédrale de Lausanne et celle de l'église Notre-Dame de Romont (FR), de Mermet Ferrand[255]. L'abat-voix de 1698 est l'œuvre du menuisier Albert Busigny, de Moudon[256].

La grande table de communion en molasse reposant sur quatre pieds en balustres pourrait se rattacher au réaménagement de 1658 environ. Une seconde table, en marbre noir, provient de l'ancienne Eglise libre de Lucens et date donc certainement de 1895. Outre l'ensemble des bancs de 1915, on peut signaler un banc à accotoirs dans le chœur, composé d'éléments d'origines diverses ; deux



346



347



348

jouées pourraient provenir du banc de 1658, deux autres seraient un vestige du banc confectionné en 1745 par le menuisier Perrotet[257]. Dans la sacristie, une cheminée à chambranle de molasse mouluré en doucine (156 × 69 cm, h. 140 cm) a vraisemblablement été installée peu après le déplacement de la cure à Lucens en 1711, afin que ce local puisse accueillir le pasteur lors de ses déplacements[258]. Un fragment de la dalle funéraire de Jacques-François de Villarzel († 1668) a été inséré ultérieurement à l'extérieur du mur ouest[259].

Les vitraux

Les vitraux qui ont subsisté dans la partie supérieure des remplages des trois fenêtres du chœur furent sans doute posés en 1510 déjà ou en tout cas avant 1517, date de la mort de l'évêque Aymon de Montfaucon. On y voit en effet non seulement ses armoiries et son monogramme sur la fenêtre axiale **fig. 351**, mais encore son portrait, dans le remplage de la baie sud-est. Lors de la restauration de 1915, Emil Gerster compléta abondamment la grisaille qui s'était estompée. Après avoir nettoyé le portrait des surpeints ajoutés déjà au XIXe siècle **fig. 28**, il le retourna et le plaça dans la lancette de droite ; pour faire le pendant, dans l'autre lancette de cette baie, il ajouta un personnage féminin de pure fantaisie[260]. L'ensemble appartient encore pleinement au style gothique, du moins par ses motifs décoratifs **fig. 352**. A ce titre, il se rapproche plus des vitraux de Coppet (vers 1495)[261] ou de Chapelle-sur-Moudon (vers 1500) que de ceux



349



350



351

à dominante Renaissance de Carignan (peu après 1512)[262] et du chœur de Saint-Saphorin (Lavaux), de 1530[263]. Ce pourrait être une œuvre émanant de l'atelier de la cathédrale de Lausanne, comparable aux fragments retrouvés dans la chapelle Saint-Maurice fondée par Aymon de Montfaucon dans cet édifice en 1504[264].

Les cloches

Un texte, en onciales, court sur le cou de la petite cloche (diam. 52 cm): « + MENTE[M] S[AN]C[TA]M [S]PONTANEA[M] [H]ONORE[M] D[E]O ET PAT[R]IE LIBERAT[I]ONE[M] » (D'une âme sainte et spontanée, j'honore Dieu et libère la Patrie)[265]. Les lettres de l'inscription et la croix ont été réalisées avec des filaments de cire; ce type d'écriture, la croix et la forme en pain de sucre de la cloche permettent de proposer une datation entre le XII[e] et le XIV[e] siècle FIG. 36.A[266]. La seconde cloche porte l'inscription « SOLI DEO HONOR ET GLORIA 1568 » (ré dièse 4, diam. 63 cm), rinceaux Renaissance, feuilles d'acanthe et de sauge, têtes d'angelots, armes de Berne, masques grotesques sur les anses. Il s'agit de

FIG. 349 **Curtilles. Eglise Saint-Pierre. Paroi sud de la nef, peintures du milieu du XIV[e] siècle. Martyre de sainte Catherine. Photo Claude Bornand, 2008.**

FIG. 350 **Curtilles. Eglise Saint-Pierre. Paroi nord de la nef, peintures du milieu du XIV[e] siècle. De gauche à droite, martyres des saints Paul, Jean l'Evangéliste et Etienne, et saintes femmes au tombeau (?). Photo Claude Bornand, 2008.**

FIG. 351 **Curtilles. Eglise Saint-Pierre. Fenêtre axiale du chœur, vitrail de 1510-1517. Les écus portés par les anges, aux flancs légèrement contournés, présentent une forme plus évoluée des armoiries épiscopales que ceux sculptés dans l'embrasure. Photo Claude Bornand, 1994.**



352

FIG. 352 Curtilles. Eglise Saint-Pierre. Fenêtre sud-ouest du chœur. La colombe, la lune et les anges constituent la composition figurative la plus complète conservée. Les fleurons sont tout ce qui reste des dais gothiques qui devaient couronner les deux lancettes. Photo Claude Bornand, 1994.

celle exécutée par FRANTZ [SERMUND], donnée cette année-là par le gouvernement bernois à « ceux de Lucens », soit à la paroisse de Curtilles-Lucens[267].

La vaisselle liturgique

Trois coupes en argent (h. 194 cm, diam. 86/89 cm), dont deux sont marquées aux armes de la famille de Weiss, pourraient avoir été offertes par le bailli Sigmund Wyss, entre 1763 et 1769, ou par son successeur François-Rodolphe de Weiss, entre 1793 et 1798. Dans le premier cas, le plus probable, ce serait l'œuvre de l'orfèvre lausannois CHARLES-LOUIS DUCIEL (vers 1722-1787); dans le second, celle de CHARLES-LÉOPOLD AUBINGUER dit « DUPUIS » (1748-1812), qui semble avoir eu les mêmes poinçons[268].

Appréciation

Les origines lointaines de l'église, perceptibles encore dans la position dominante du site, sont relativement bien connues sur le plan historique. Il paraît en effet vraisemblable d'attribuer sa fondation, comme celle de la chapelle Saint-Nicolas à l'évêché de Lausanne, à l'épouse de Bouchard d'Oltigen, dans la seconde moitié du XI^e^ siècle [269]. En revanche, les investigations archéologiques de 1912 ne permettent pas de restituer de manière suffisamment précise l'image de cet édifice. Dans la mesure où il aurait bien été composé dès l'origine d'une nef (à l'emplacement de l'actuelle) et d'un chœur prolongé par une abside quadrangulaire, il présenterait un type inconnu pour l'instant dans la région[270]. Il se pourrait aussi que le chœur principal ait été tout d'abord la nef d'une église plus petite, prolongée à l'ouest par la nef actuelle reposant sur les fondations d'un autre édifice[271].

Tel qu'il se présente aujourd'hui, le bâtiment exprime encore clairement par son architecture son double statut de propriété. Le chœur, épiscopal, de 1510, se rattache aux réalisations les plus raffinées de cette époque. On peut l'attribuer avec vraisemblance à FRANÇOIS DE CURTINE, tailleur de pierre et architecte faucigneran passé par Genève, habitant à Payerne de 1502 à 1513 en tout cas, qui mit en œuvre le même type de modénature à Saint-Martin de Vevey de 1522 à 1533[272]. La nef, entretenue par la paroisse, présente un aspect plus primitif à la

fois par ses maçonneries du début du XIIIe siècle, de type roman, et par sa façade occidentale à clocher-arcades, caractéristique des clochers les plus élémentaires élevés dans la région aussi bien au Moyen Age qu'au début de l'époque réformée[273].

Malgré leur technique relativement peu élaborée, les peintures figuratives de la nef, du milieu du XIVe siècle, revêtent un intérêt certain par l'originalité de leur programme iconographique. La présentation en série de scènes de martyres, unique en Suisse romande, constitue une forme réduite de martyrologe, visualisation des vies des saints de la littérature contemporaine[274].

Ce qui subsiste des vitraux du chœur constitue un témoignage supplémentaire du rôle essentiel joué par Aymon de Montfaucon dans le développement des arts au début du XVIe siècle.

Documentation

Sources et bibliographie

Restauration de 1912-1915. Correspondance, rapports, photos avant et pendant travaux, relevés (ACV, AMH, A 51/3 et A 51/4; B 198/1); projet de restauration par Ernest Bertolini, 1912-1913 (AMH, B 198/1; S 34) puis par Frédéric Gilliard, 1913-1915 (P Fréd. Gilliard 20/2 – 21/1; PP 188/5); rapports d'Albert Naef (AFMH, vol. 1, fo 42; vol. 2, fos 205, 332). – Frédéric Gilliard, « L'église de Curtilles près Lucens et sa restauration », *RHV*, 1922, pp. 10-18, 32-42.
Divers travaux. 1975 : correspondance et plans, arch. Pierre Margot (ACV, PP 549/1055). – 1977-1980 : Werner Stöckli, « Curtilles, église Notre-Dame (sic). Documentation établie en 1978. Photographies après travaux de 1989 » : notice archéologique, relevés et documentation photographique 1978 et 1989 (SMS); plans de renforcement de la charpente, H. B. de Cérenville, 1979-1980; relevés 1978 (ACV, S 34; A SBE). – 1990 : documentation photographique 1991 (SMS); dossier d'architecte, Claude Jaccottet (ACV, P 546/1064, 1977-1994). – 1998 : Pradervand/Schätti 1998; Eric-J. Favre-Bulle, « Travaux de conservation et de restauration, Décor peint, nef » (rapport diagnostique), Atelier Saint-Dismas, ms. 20 avr. 1998 (SMS).

Plans et vues

Vue du sud-ouest, sig. R., 1885, lithographie (coll. particulière). – Vue du sud-ouest, Emile-David Turrian (Turrian 1896, p. 32). – Vue de l'intérieur du chœur, Adrien Ballif, 1905, lithographie (ACV, SB 35/10). – Grandjean 1988, fig. 20, 322, 428. – Voir également *Sources et bibliographie*.

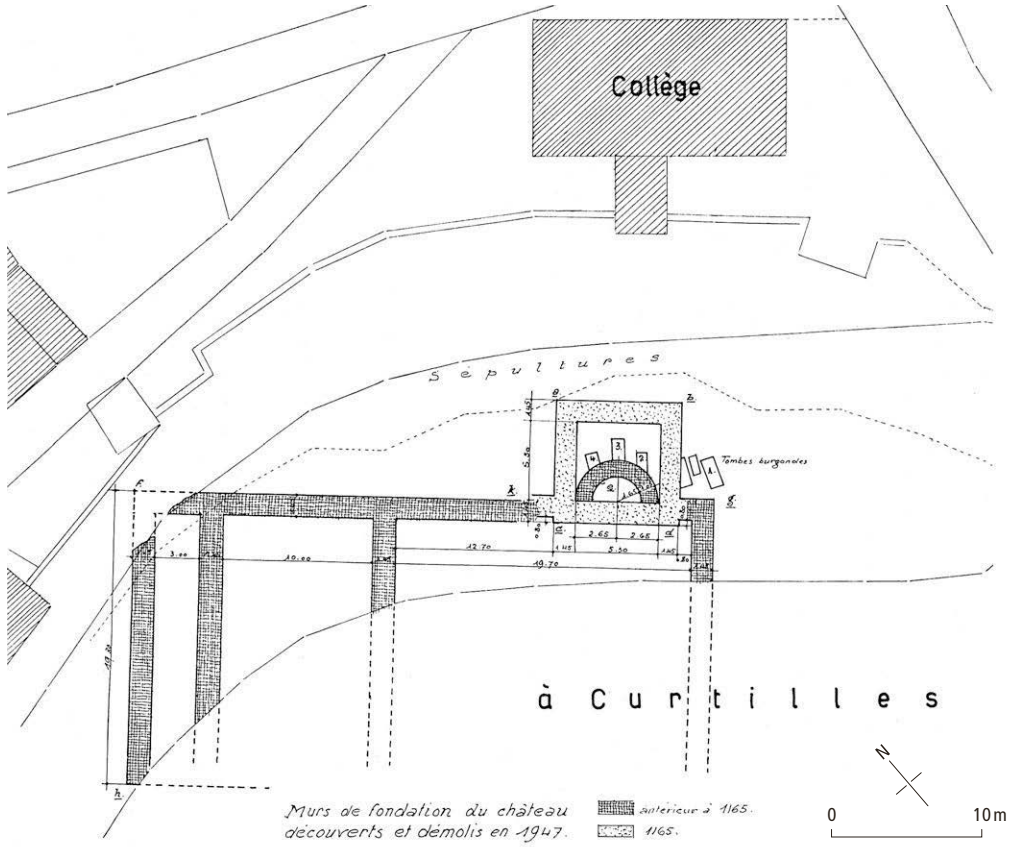
L'ancien château de l'évêque et la chapelle Notre-Dame (disparus) [49]

La motte du Châtelet – partiellement explorée dans l'urgence lors d'excavations sur son flanc septentrional en 1938 et 1947 – abritait deux séries de sépultures du Haut Moyen Age accompagnées de vestiges de murs à peu près à mi-hauteur de l'éminence : une première couche, creusée en pleine terre, et une seconde constituée de tombeaux en blocs de tuf scié, recouverts de dalles de schiste et perturbés par la construction des fondations médiévales. Dans ces dernières, on a retrouvé la base d'un milliaire romain en remploi, qui fut intégré dans un mur moderne, voisin du collège[275].

Cette motte correspond, selon toute vraisemblance, au « *castrum* » pour lequel l'évêque Landry de Durnes construisit une muraille et une tour vers 1165 **fig. 9**. Le château proprement dit semble avoir été abandonné assez rapidement après la reconstruction de celui de Lucens à la fin du XIIIe siècle. En revanche, le site conserva d'autres constructions. En 1452, lorsque le curé de Curtilles, Jacques Folliex, entreprit d'y fonder une chapelle dédiée à Notre-Dame, l'acte de concession d'indulgences rapporte la tradition selon laquelle il aurait existé autrefois dans cet endroit un couvent de femmes[276]. Cette chapelle, terminée en 1453[277], était accompagnée d'une maison à l'usage du chapelain, délimitée de toutes parts par la « côte du châtelet »[278]. En 1537, LL.EE. de Berne firent démolir le « chastallet » afin de récupérer ses matériaux pour le château de Lucens[279]. Un « grenier dit le chastillet » apparaît encore sur les plans de 1674, au sommet de la motte devenue propriété des Villarzel[280].

D'après Louis Bosset, les maçonneries mises au jour en 1947 devaient correspondre à un mur de courtine flanqué d'une tour semi-circulaire, reconstruite ensuite sur un plan carré. Toutefois, le tracé orthogonal des maçonneries et la position de l'excroissance semi-circulaire par rapport à l'angle oriental concordent mal avec un dispositif défensif du début du Moyen Age **fig. 353**. On peut se demander s'il ne s'agirait pas plutôt des restes de l'édifice religieux évoqué plus haut, dont l'abside romane aurait été transformée en chevet rectangulaire en 1452.

FIG. 353 **Curtilles. Motte de l'ancien château épiscopal. Croquis de Louis Bosset. Echelle 1:500. Sépultures et vestiges de murs découverts en 1947. Extrait de *La Suisse primitive*, 1948.**



353

Le château des Villarzel, chemin du Château 1 [50]

La maison que François de Villarzel édifia à Curtilles entre 1584 environ et 1589 fait écho au château de Lucens dont il dirigea alors lui-même la transformation pour le compte de LL.EE. de Berne. Cette résidence aristocratique campagnarde au plan très régulier, conçue probablement par l'architecte bernois Uli Jordan, s'enrichit d'un décor peint commencé en 1585 et poursuivi jusque dans les premières années du XVII^e^ siècle par la veuve de François, Suzanne de Graffenried, puis par son fils Jean de Villarzel. Dans cet extraordinaire ensemble, restauré en 2002-2005, on distingue la main de deux artistes : Andreas Stoss, de Berne, puis Claude de Villarzel, demi-frère de Jean.

Historique

Les nobles de Villarzel, vraisemblablement issus de la famille noble de Middes, étaient châtelains de Villarzel pour l'évêque de Lausanne dans la première moitié du XIII^e^ siècle déjà[281]. Ils en étaient les « mayors » dès avant 1306[282]. A l'issue d'un long conflit avec l'évêque, en 1335, celui-ci leur confirma la possession, à titre héréditaire, de la « mayorie » de Lucens, à condition qu'ils n'érigent plus de forteresse dans la région de Villarzel. Le siège de cet office, subdivisé entre deux branches en 1411, se trouvait à Lucens (voir p. 172). La famille semble s'être implantée également à Curtilles dès 1505, date à laquelle Jean I de Villarzel et Clauda de La Molière, sa seconde femme, acquirent la propriété qui avait appartenu à Jean Crespy de Moudon. En 1542, leur fille Aymée, épouse d'Aymé de Prez, y reconnaissait en faveur de LL.EE. une « maison carrée », qui fut à l'origine du château actuel[283].

A une date inconnue, la propriété passa au neveu d'Aymée, François, fils de Jean II de Villarzel, coseigneur de Delley et Châtonnaye, comayor et châtelain de Lucens. A ce dernier titre, il dirigea de 1579 à 1587 environ la reconstruction partielle du château de Lucens pour le gouvernement bernois. Les travaux qu'il entreprit à sa maison de Curtilles suivirent d'assez près, sans doute dès 1584. Dans ses comptes tenus pour le château de Lucens, un seul article concerne des ouvrages effectués pour lui-même, en 1587 semble-t-il. Il s'agit d'ouvrages de pierre de taille exécutés à la maison de ses fermiers à Curtilles – sans doute le bâtiment visible à l'ouest du château en 1674, disparu – par Jacques Du Pasquier,



354

de Fleurier au Val-de-Travers (NE), maçon qui avait succédé en mai 1584 à la première équipe constituée des « Lombards » Jacob et Uli Bodmer[284]. La date de 1586 se lit encore sur le décor peint le plus ancien du 1er étage et celle de 1589 était gravée sur le linteau de la porte d'entrée de la tourelle d'escalier. Cette année-là, au moment de mourir, au mois d'avril, François de Villarzel chargea sa troisième épouse, Suzanne, fille de Nicolas de Graffenried, de « poursuyvre au bastiment de la maison de Curtillies à forme des tasches données »[285].

Suzanne de Graffenried conserva l'administration des biens de son époux jusqu'au partage qui intervint entre ses deux fils Jean III et François, entre 1607 et 1611. A cette époque, Jean acheta une partie de la seigneurie de Vulliens, tandis que François devenait mayor de Lucens, où il résidait. Jean ayant épousé en 1601 Judith, fille d'André de Joffrey, de Vevey, il est probable que le couple se soit alors déjà établi au château de Curtilles. C'est en effet certainement Jean qui commanda le second décor peint qui agrémente un grand nombre de pièces, puisque les armoiries de Villarzel et de Joffrey se voient au-dessus d'une porte du 1er étage.

En 1630, la propriété passa au fils de Jean, Jacques-François, puis en 1668 à la fille de celui-ci, Ursule (1648 – après 1699), qui épousa vers 1670 son intendant, Benedict Wintzenried, de Belp. Dès les années 1630, la situation financière de la famille semble s'être dégradée et le château ne subit plus que des aménagements d'importance secondaire, tels que le déplacement vers l'ouest de la paroi de la grande salle du 1er étage, vraisemblablement en 1678[286].

En 1728, Samuel-Rodolphe Wintzenried céda la totalité de ses biens de Curtilles à Daniel-Hercule de Tavel, qui fut bailli de Moudon entre 1730 et 1736. A cette dernière date, celui-ci vendit le tout au receveur du bailliage, le notaire Siméon Briod, de Lucens[287]. En 1778, le propriétaire était Louis-Rodolphe Briod, brigadier, dont le nom figure, avec ses armes et la date, sur une catelle d'un fourneau portatif remonté au 2e étage. C'est lui aussi, sans doute, qui aménagea les deux pièces sud du 1er étage en supprimant les croisillons des fenêtres et qui suréleva le rural contigu[288].

Depuis la donation faite par Louis-Rodolphe à ses enfants, en 1802, la propriété resta aux mains de plusieurs héritiers, tous cultivateurs[289]. Au milieu du XIXe siècle, le rez-de-chaussée reçut des aménagements de type paysan, surtout dans la travée nord qui avait servi jusqu'alors de local

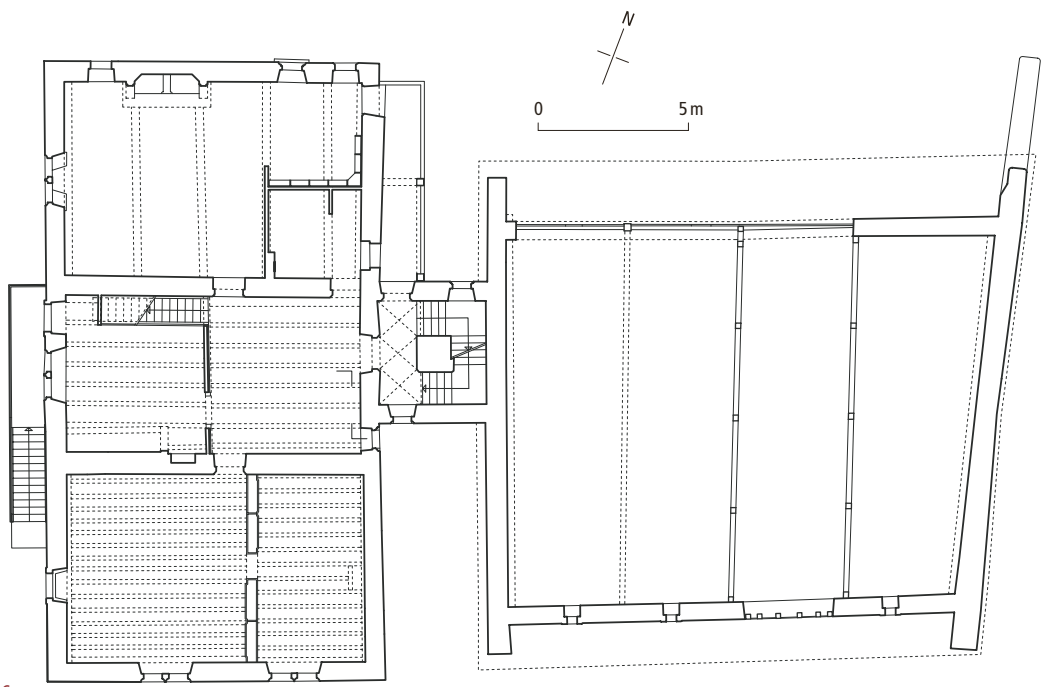
Fig. 354 Curtilles. Château construit pour François de Villarzel entre 1584 et 1589. Vue du sud-est. Maison noble de campagne à tour d'escalier de plan carré, avec grange contemporaine surélevée vers 1780. Photo Claude Bornand, 2007.

FIG. 355 **Curtilles. Château. Coupe transversale sur les vestibules, vue vers le nord, état après restauration. Echelle 1:250. Dessin NOR architectes, 2009, sur la base des plans Boujol & Delachaux.**

FIG. 356 **Curtilles. Château. Plan du 1er étage. Echelle 1:250. Dessin NOR architectes, 2009, sur la base des plans Boujol & Delachaux.**



355



356

utilitaire, accessible par une grande porte cintrée située dans la façade ouest. On y créa une cave voûtée dans la moitié orientale, et l'on aménagea deux chambres dans la moitié occidentale en y perçant des fenêtres rectangulaires. La date de 1848 figure sur le fourneau de molasse installé dans la chambre de l'angle sud-ouest. Un four à pain fut construit dans le jardin probablement à la même époque, tandis que le bassin de fontaine est daté 1874[290].

Entre 2002 et 2005, après l'achat par Pierre de Graffenried, le château bénéficia d'une restauration exemplaire (Prix Europa Nostra 2006), mettant en valeur son architecture originelle et l'intégralité de son exceptionnel décor peint (arch. BOUJOL & DELACHAUX, Nyon).

Description

Bien que désigné parfois par le terme de « château » sous l'Ancien Régime[291], l'édifice ne comporte pas d'éléments défensifs. On n'a pas connaissance non plus que les Villarzel y aient exercé des droits de juridiction, leurs fiefs de Delley et Châtonnaye se trouvant sur sol fribourgeois. Seules les armes de



357

l'évêque Aymon de Montfaucon (1491-1517), placées à une date inconnue en remploi au-dessus de la porte d'entrée principale, font peut-être allusion à un statut particulier ou rappellent le voisinage du château épiscopal. Pour le reste, l'architecture de l'édifice correspond à celle d'une résidence aristocratique de campagne. Cette qualité est signifiée surtout par les armoiries de la famille marquant le centre de la façade sud et par le motif de la tour d'escalier, coiffée peut-être d'un flèche à l'origine FIG. 354. Le rez-de-chaussée, beaucoup plus bas, servait certainement à loger l'intendant, tandis que les deux étages de hauteur équivalente, directement accessibles par la tourelle d'escalier, étaient réservés aux maîtres.

L'édifice comprend, dans son mur gouttereau oriental, les vestiges d'un mur pignon dans lequel subsistait un placard daté par dendrochronologie de 1422[292]. Un autre élément, très isolé, pourrait provenir du bâti préexistant : un fragment remanié de verrière de la fin du XVe siècle, à châssis de chêne et vitrage losangé serti au plomb[293]. Pour le reste, tout a été construit d'un seul tenant, y compris la tourelle d'escalier et le rural contigu.

Les quatre façades de maçonnerie, peintes en blanc et gris selon des traces du XVIIIe siècle, se terminent par des pignons en pans de bois, comme on le voit encore au nord. Toutes les fenêtres d'origine ont un chambranle de molasse creusé d'un cavet et d'une feuillure intérieure. La plupart reposent sur des tablettes moulurées, à tore sous-tendu d'un cavet, restituées sur la façade principale au sud. De ce côté, la porte du logement de fonction, chanfreinée et en plein cintre, occupe une position légèrement désaxée, entre une fenêtre à meneau à l'est et une en triplet à l'ouest, remplacée au milieu du XIXe siècle par les baies actuelles. Aux étages, les percements retrouvent une certaine symétrie, de part et d'autre de la table sculptée aux armes de Villarzel. La porte d'entrée principale se situe au pied de la tourelle. Son linteau à corniche, où se lisait la date de 1589, est surmonté d'un bloc de calcaire blanc sculpté aux armes de l'évêque Aymon de Montfaucon, qui semble avoir été ajouté ultérieurement. L'écu s'apparente à ceux de 1510 ornant les fenêtres de l'église, mais s'inscrit dans un médaillon rond mouluré en tore[294].

FIG. 357 Curtilles. Château. Chambre sud-ouest du 1er étage, aménagement de 1586. Le plafond à poutres moulurées repose sur des corbeaux de pierre, ciselés de rosaces géométriques. Le soubassement, les embrasures et la corniche agrémentée de mauresques sont peints en trompe-l'œil. Photo Claude Bornand, 2005.



358



359

FIG. 358 **Curtilles. Château. Chambres sud du 2e étage, détail de la solive surmontant la paroi de séparation. Décor de mauresques et de médaillons en faux marbre, de 1586 probablement. Photo Claude Bornand, 1999.**

FIG. 359 **Curtilles. Château. Chambre sud-ouest du 2e étage, peu après 1601. Détail du décor en grisaille. De petites touches de couleur bleue mettent en évidence quelques motifs, tandis que les traits rouges appartiennent au dessin préparatoire. Photo Claude Bornand, 2005.**

L'escalier articule trois volées autour d'un noyau plein en molasse appareillée, dans lequel a été taillée la main courante. Il se termine de manière abrupte, sans couvrement voûté, au niveau du comble du corps de logis, constitué par une haute charpente à fermes trapézoïdales **FIG. 355, 356**.

Le logement de fonction du rez-de-chaussée comprend deux pièces au sud, séparées par le corridor d'entrée, et une cuisine au milieu. Il s'est étendu sur le tiers nord au XIXe siècle seulement, avec deux chambres et une cave remplaçant une remise. Les deux étages réservés aux maîtres ne communiquaient à l'origine que par la tourelle d'escalier. Le niveau supérieur, le plus dégagé, renferme deux pièces contiguës au sud, un grand vestibule central, séparé de la salle arrière par une paroi de colombage. Le 1er étage reprend la même subdivision tripartite, mais une cuisine, dont subsiste la hotte en pierre de taille, occupe la moitié ouest du vestibule et la salle arrière a été fragmentée par la pose d'une paroi de planches. Avant son déplacement vers 1678 et en 2005, celle-ci délimitait à l'est un couloir latéral permettant sans doute un accès direct aux latrines. Ces dernières étaient placées sur des galeries (restituées) accessibles aussi depuis les paliers de l'escalier. Le tout était chauffé par le moyen de poêles dans les chambres sud-ouest et de cheminées dans les salles arrière et dans la pièce sud-est du 2e étage.

L'aménagement intérieur compte plusieurs portes de chêne à chambranles sculptés et ferrures ciselées ainsi que des plafonds à poutres apparentes. Il se distingue surtout par le décor peint de ses parois, réalisé en deux ou peut-être trois étapes assez rapprochées, englobant l'ensemble des pièces et conservé dans un état de remarquable authenticité. L'analyse matérielle et stylistique des peintures a permis d'attribuer la première de ces campagnes, autour de 1586, à ANDREAS STOSS († 1619), de Berne, et la seconde, dans les premières années du XVIIe siècle, à CLAUDE DE VILLARZEL, fils légitimé de François et demi-frère de Jean de Villarzel[295].

Le décor le plus ancien est particulièrement bien représenté dans la chambre sud-ouest du 1er étage. Des médaillons en mauresques – l'un daté 1586 – s'accrochent à une corniche feinte, tandis que le soubassement simule une boiserie en plis de serviette **FIG. 357**. Autour des fenêtres, un faux appareil reproduit un motif de chaînes en harpe, adopté également pour l'enduit le plus ancien des façades[296]. A cette campagne appartiennent d'autres soubassements en faux appareil, ainsi que les motifs en mauresques ou en pointes de diamant ornant la paroi de colombage et une solive du 2e étage **FIG. 358**.

La seconde campagne, de peu postérieure à 1601, comprend également des éléments d'architecture feinte, tels que les chambranles des portes donnant sur les vestibules, qui simulent des pilastres ou des frises d'oves et de rinceaux surmontés de corniches. L'ornementation figurative accumule les détails fantaisistes, puisés dans le répertoire des grotesques. Cela vaut surtout pour la grande salle du 1er étage, dont la porte est surmontée des armoiries de Villarzel et de Joffrey FIG. 360. Des chutes de fruits peuplées de petits personnages flanquent l'embrasure de fenêtre occidentale FIG. 361, tandis qu'une scène de genre surmonte la baie septentrionale. Ces motifs ont été exécutés avec une grande finesse de trait, estompée en bien des endroits par l'usure du temps. Dans la pièce sud-ouest du 2e étage, des putti et des oiseaux émergent d'un foisonnement végétal, traité en grisaille FIG. 359.

Deux éléments sans doute plus tardifs de quelques décennies se voient encore dans la grande chambre du 1er étage : une guirlande de fruits multicolores et un cerf couché dont la tête, non représentée, devait être constituée par un trophée de chasse en applique[297].

Appréciation

Grâce au fait qu'il a été reconstruit presque entièrement à neuf, le château de Curtilles présente un plan plus régulier que la plupart des autres châteaux vaudois contemporains[298]. Il illustre donc particulièrement bien le nouveau type de résidence noble qui commençait alors à se répandre dans les campagnes, type à mi-chemin entre le château médiéval et la maison de plaisance qui se généralisa au XVIIIe siècle. Par rapport aux édifices analogues conservés dans les cantons de Berne, Neuchâtel ou Fribourg, le château de Curtilles se distingue par son escalier non pas en vis mais à repos et inscrit dans une tour carrée[299]. C'est le plus ancien exemple vaudois conservé avec celui de l'Académie de Lausanne, édifiée entre 1579 et 1587 certainement selon un projet du maçon-architecte « lombard » ULI JORDAN, architecte officiel de LL.EE. de 1563 à sa mort en 1587[300]. Cet architecte ayant aussi supervisé les travaux entrepris sous la conduite de François de Villarzel au château de Lucens dès 1578, on pourrait lui attribuer avec une certaine vraisemblance la conception des plans de Curtilles.

L'intérieur se distingue par le décor peint, exceptionnel à la fois par son ampleur, par sa qualité et par son état de conservation. Les ouvrages exécutés vers 1586 sans doute par ANDREAS STOSS s'inspirent de l'œuvre d'HUMBERT MARESCHET (vers 1520-1593) et se rattachent à un type d'ornementation très répandu dans les châteaux baillivaux de cette



360

FIG. 360 **Curtilles. Château. Grande salle du 1er étage. Les armoiries de Villarzel et de Joffrey qui surmontent cet édicule feint permettent de dater la seconde campagne de décor de 1601 ou peu après. Plutôt que de reproduire strictement un élément architectural, l'artiste a choisi de privilégier le détail amusant, comme les visages expressifs des gaines de termes. Photo Claude Bornand, 2005.**



361

FIG. 361 **Curtilles. Château. Grande salle du 1er étage, peu après 1601. Détail. Les deux petites figures d'homme et d'ours qui se font face au sommet des guirlandes de fruits sont caractéristiques de la manière du peintre Claude de Villarzel. Photo Claude Bornand, 2005.**

période[301]. La campagne du début du XVIIe siècle, due probablement à CLAUDE DE VILLARZEL, appartient à un courant moins bien connu, qui trouve son inspiration dans le répertoire des grotesques[302].

Documentation

Sources et bibliographie

MONIQUE FONTANNAZ, « Château de Curtilles, rapport historique », ms. août 2005 ; JEAN-BLAISE GARDIOL, « Château de Curtilles. Rapport archéologique final », ms. 4 sept. 2005 ; BRIGITTE PRADERVAND, « Château de Curtilles », étude des décors peints, ms. juin 2003, déc. 2004 et juil. 2005 ; ERIC-J. FAVRE-BULLE, « Château de Curtilles », Atelier Saint-Dismas, ms. 9 avr. 2003 et 15 oct. 2005 (SMS) ; MB Vaud, II, p. LXVI, pl. 77 ; NICOLAS DELACHAUX, *Château de Curtilles* (Fiche technique et architecture), Renens, décembre 2005 ; *A suivre… Patrimoine suisse. Bulletin de la section vaudoise*, XLIII, sept. 2007 ; CLAUDE BEAUGE, « Restauration douce du château de Curtilles », *Domus antiqua helvetica*, XLVII, 2008, pp. 6-17 ; B. PRADERVAND, *Châteaux en Pays de Vaud*, pp. 176-179, Lausanne 2010.

Plans et vues

ACV, AMH, A 51/2. – Elysée.

La première maison de commune et l'école, place du Collège 1 [51]

En 1674, la commune possédait déjà une maison avec jardin, en amont du moulin d'en haut[303], qu'elle fit recouvrir de paille en 1695[304]. En 1696, elle demanda l'autorisation au gouvernement de bâtir une école[305], mais la maison dite « de commune » ou « d'école » qui a précédé le collège actuel a été élevée en 1796 par le maçon HENRI DESARZENS et par le charpentier DANIEL-AIMÉ CLOT selon un projet de son fils [PIERRE-DAVID ?][306]. Cet édifice, pour lequel on tenta d'obtenir en 1810 un droit de pinte, abritait une salle de la Municipalité ainsi que le logement du régent. Il se complétait d'un hangar pour la pompe à feu[307].

Après une tentative d'achat d'un autre terrain, la Municipalité décida en 1837 de reconstruire l'édifice au même endroit en réutilisant ses matériaux. Elle fit appel en octobre à l'architecte ACHILLE DE LA HARPE. Le projet de ce dernier pour un « appendice à la maison d'école » fut admis en février suivant, sous réserve de petites modifications. En octobre 1838, DE LA HARPE présenta, conjointement avec HENRI PERREGAUX, le devis et les plans définitifs. Les travaux furent exécutés en 1839-1840 par le maçon DAVID PIDOUX, de Forel, par le charpentier

Pierre-David Clot et le menuisier Aimé-Samuel Clot, de Curtilles, par le serrurier Pierre-Isaac Clerc, le plâtrier [Abraham ?] Grec et le ferblantier Charles Veyres, tous trois de Moudon. On fit venir la pierre dure de Sassel, la molasse de Moudon et la tuile d'Henniez[308]. Après déplacement des locaux communaux au Café Fédéral, le collège subit des transformations en 1908 et en 1931 (construction d'un clocheton, achat d'une cloche)[309]. Aménagé en logements depuis 1968.

Les façades à baies rectangulaires sans décor et les deux pignons triangulaires percés de fenêtres en plein cintre sont caractéristiques des premiers collèges les plus simples construits par de La Harpe et Perregaux selon le modèle mis au point par ce dernier en 1831 à l'école des Râpes au Chalet-à-Gobet[310].

Le Café Fédéral, cure de 1706 à 1711, siège des autorités communales, place du Café-Fédéral 1 [52]

L'édifice dont la façade, modernisée, résulte pour l'essentiel de transformations en 1884, présente surtout un intérêt par sa position centrale dans l'histoire du village.

A l'emplacement approximatif de l'actuel Café Fédéral et de l'immeuble voisin au nord-est, les plans de 1674 représentent deux bâtiments isolés. Vers 1700, le pasteur Gamaliel Curchod semble avoir réuni le tout, avec le jardin s'étendant au sud-est jusqu'au four communal. En 1706, cette propriété comprenait une « maison carrée » considérée comme neuve, une grange au nord-ouest, un jardin et un verger. Elle fut alors acquise par le gouvernement bernois pour remplacer la cure primitive, en très mauvais état, qui se trouvait en contrebas de l'église[311]. En 1711 déjà, LL.EE. décidèrent d'installer le pasteur à Lucens et vendirent cette maison[312]. Elle fut transformée en 1828 par l'ancien « régent » Jean-Daniel Déglon, puis en 1866 par son fils Pierre-Samuel. En 1884, Jules Gentil y fit d'importants travaux et remplaça la dépendance côté route par un nouvel édifice abritant logement, deux caves et lessivier (rte de Lucens 14), dit plus tard « logement des régents »[313]. Un établissement public s'installa à la fin du siècle dans la maison principale, à l'enseigne du Café Fédéral[314].

En 1902, la commune envisagea tout d'abord de construire, à la place d'un bâtiment privé acquis à cet effet (actuelle parcelle 308), une imposante maison de commune avec café au rez-de-chaussée, conçue par l'architecte Ernest Bertolini, de Moudon[315]. Elle y renonça en 1904, pour acheter le Café Fédéral et ses dépendances à l'usage des autorités[316]. La salle de commune aménagée en 1950 assume encore cette fonction en 2014[317].

Le Moulin-Dessous, chemin de la Scie 3 [53]

Les deux anciens moulins situés en bordure nord du village correspondent aux moulins reconnus déjà en 1491 par Guillaume Grivet, celui de dessous dépendant de la cure, l'autre au-dessus, avec battoir, dépendant de l'évêque[318]. Tous deux passèrent à une date indéterminée à la famille de Villarzel, puis vers 1647 à l'ancien bailli de Moudon, Vincenz Wagner[319].

Le Moulin-Dessous, représenté comme un bâtiment unique sur les plans de 1674, se complétait en 1819 d'une petite « carrée » au nord-ouest, d'une scie adjacente et d'un rural indépendant au sud-est. Le bâtiment principal, abritant le moulin, un logement et un four, fut reconstruit en 1824 pour Jean-Pierre Meystre. Les initiales du propriétaire figurent au-dessus de la porte d'entrée, sur un bas-relief de molasse à bords chantournés, garni de tables en creux à extrémités semi-circulaires. Quant aux lettres D V T frappant l'écu qui occupe le centre de la composition, elles indiquent probablement le nom du maçon. Ce pourrait être Daniel Vulliety[320], auquel on doit sans doute aussi la façade de la maison Déglon qui présente le même type de tables décoratives. Le toit Mansart à demi-croupes, à faîte parallèle au ruisseau, autrefois ponctué de deux pommeaux, a subi quelques modifications lors de l'aménagement d'un 2e étage dans le comble en 1854[321].

Le Moulin-Dessus, chemin de la Scie 7 [54]

Le moulin dépendant au Moyen Age de l'évêque fut reconstruit et agrandi en 1821 pour Pierre-David Bourgeois. Il comprenait alors également un logement et une huilerie ; ce n'est que vers 1900 qu'il abrita aussi une boulangerie. Plus petit que le Moulin-Dessous, il se situe plus haut sur le versant du ruisseau, perpendiculairement aux courbes de niveau. Le toit à demi-croupes, fortement brisé sur les coyaux, dessine au-dessus de la façade principale un berceau garni d'une galerie à garde-corps de bois découpé. Il se poursuit au sud-est pour protéger l'ancien couvert des roues et le battoir qui s'y ajouta en 1828. Au nord-ouest se greffe une petite annexe rurale à toiture indépendante édifiée pour Pierre-David Clot en 1841[322].



362

FIG. 362 **Curtilles. Route de Lucens 13, maison Déglon. Vue du nord-est. Les trois axes de droite appartiennent à la maison de 1815. Les deux de gauche ont été faits à l'identique en 1830, au moment où le bâtiment fut prolongé en direction du sud par la construction d'un nouveau rural. Photo Claude Bornand, 2008.**

La maison Déglon, route de Lucens 13 [55]

La maison Déglon fut reconstruite tout d'abord dans sa moitié nord, en 1815, sous la forme d'une maison avec grange et écurie. Elle appartenait en 1820 à Jacques-Daniel, fils de Jean-Pierre Déglon. En 1825, celui-ci édifia au nord une dépendance abritant un bûcher. Il acheta aussi la propriété contiguë à sa maison au sud, qu'il transforma en rural en 1830. Le bâtiment de 1815 fut alors certainement affecté dans sa totalité au logement[323].

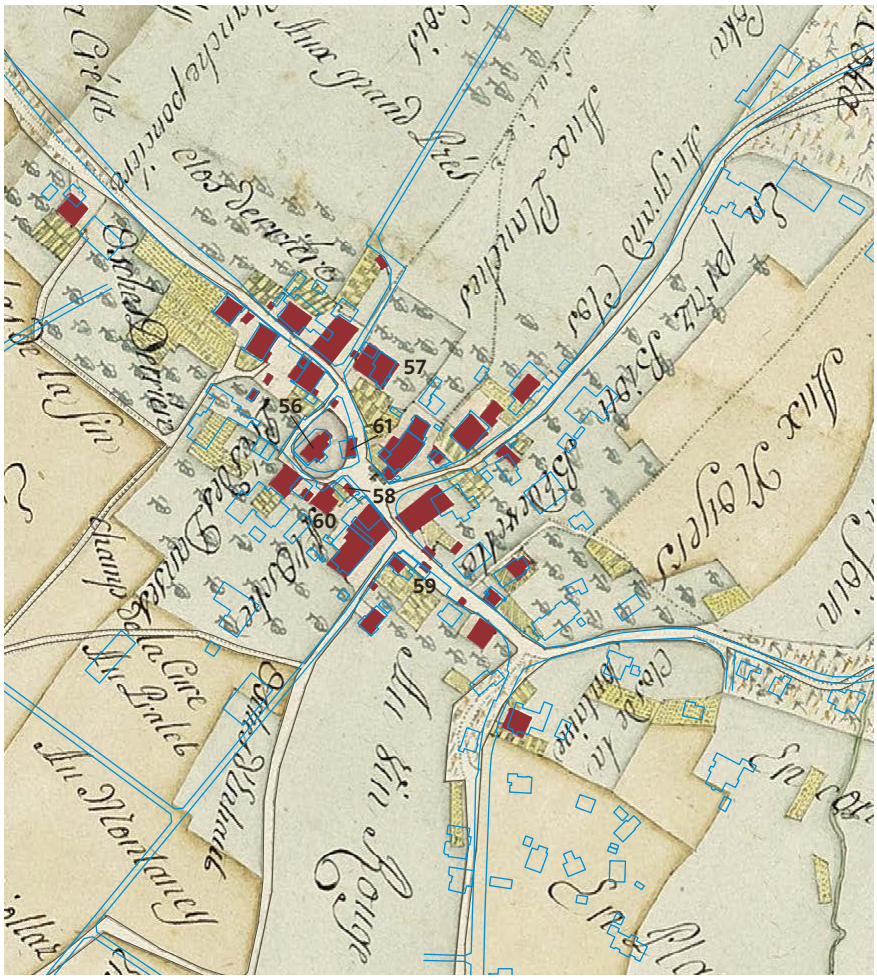
L'imposant volume couvert d'un toit à croupes date donc de 1830, tandis que le décor de la façade de l'habitation, avec ses allèges flanquées de tables en creux à couronnement semi-circulaire, remonte, en partie du moins, à 1815 FIG. 362. C'est la date qui figure sur la table de molasse en bas-relief surmontant la porte d'entrée axiale, accompagnée des initiales I D. Au centre de la table, un écu lisse présentant probablement autrefois les armoiries peintes de la famille, est sommé de trois feuilles et couronné par la légende « armes des Déglon »[324]. Le motif des trois feuilles fait peut-être allusion à l'appartenance maçonnique du propriétaire. Jacques-Daniel Déglon (1790-1868), juge de paix du Cercle de Lucens dès 1828, figure en effet en 1821 parmi les membres de la loge La Silencieuse à l'Orient de Vevey, où il est qualifié d'« artiste »[325].

L'aménagement intérieur le plus ancien et le plus soigné se trouve dans la partie située au nord du couloir traversant, correspondant à l'habitation de 1815. Côté rue, la grande chambre de séjour possède des boiseries de hauteur et un plafond lambrissé, le tout à panneaux rectangulaires. Empiétant sur la cuisine à l'arrière, un étroit escalier de chêne à quartier tournant dessert uniquement les deux pièces supérieures d'origine.

Dompierre

Le territoire de la commune de Dompierre s'étend sur la pente qui relie le sommet du versant abrupt de la Broye (595 m) à la crête marquant la frontière avec le canton de Fribourg (800 m). Il comprend le village paroissial de Dompierre et le hameau des Granges, en contrebas au nord-ouest. Située autrefois sur la route reliant Lucens à Romont et à Fribourg, la commune se trouva marginalisée à la suite du découpage territorial de 1536. Ce phénomène s'accentua lors de la création, sur les territoires de Lovatens et Prévonloup, de la route Yvonand-Romont, dans les années 1850.

Un établissement romain a laissé quelques vestiges au lieu-dit Champ-Dé, en limite nord de la commune[326]. Le nom de Dompierre témoigne d'une origine au Haut Moyen Age et provient sans doute du premier vocable du lieu de culte, saint Pierre[327]. La dîme du lieu, qui aurait été donnée au chapitre de Lausanne par l'évêque Marius au VI^e siècle, était détenue en 1310 par Pierre de Dompierre[328]. Le donzel Pierre de Dompierre possédait encore un cheseau dans le village d'après



363

FIG. 363 Détail de la carte de la commune de Dompierre en 1819, avec superposition du cadastre actuel en bleu. Echelle 1:5000. – 56. Temple. – 57. Cure. – 58. Maison de commune et école de 1825. – 59. Emplacement de la maison de commune en 1674-1675. – 60. Emplacement de la maison de commune et école de 1740. – 61. Ancien four communal reconstruit vers 1885 en « petit collège ». ACV, GC 1200/1. Géodonnées Etat de Vaud, dessin NOR architectes.

les reconnaissances épiscopales de 1365. Ce document mentionne aussi de nombreuses terres appartenant à feu Guillaume de Dompierre et à son frère Jacques, chevaliers[329]. Une confrérie du Saint-Esprit est citée en 1411 déjà[330].

En 1625, un incendie détruisit 37 maisons[331]. Les plans de 1674 représentent une douzaine d'îlots situés à peu près au même emplacement que ceux figurés au centre du village en 1819 **FIG. 363**. Le feu toucha à nouveau six bâtiments en 1804, à la sortie nord-est du village[332], puis deux en tout cas sur la place centrale, en 1864[333]. Entre 1674 et 1819, puis surtout entre 1819 et 1874, le village s'étendit en direction du sud-est, le long de l'ancien chemin de Romont et de la route de Prévonloup. En 1861, le tracé des rues fut légèrement rectifié, surtout sur le tronçon situé au sud de la place[334].

Le hameau des Granges se composait en 1674 de quatre propriétés regroupées deux à deux du côté ouest de la rue[335]. En face s'élevait seulement un grenier, rejoint par d'autres constructions avant 1819. Le carrefour depuis lequel partaient plusieurs chemins montant à Dompierre fut profondément modifié en 1861, lorsque l'on construisit la route de raccordement entre Dompierre, Les Granges et la nouvelle route de Romont. La création d'un nouveau tracé rectiligne jusqu'au lieu-dit Les Chênes[336] impliqua alors la réédification des petits bâtiments communautaires qui y avaient été établis dans les années 1830. Le four et la maison du taupier, servant aussi d'« hôpital », furent rebâtis à peu près au même emplacement, respectivement en 1861 et en 1868[337].

Documentation

Sources et bibliographie

GLAUSER 2003, p. 223.

Plans et vues

Cartes et plans cadastraux. ACV, GC 1200/1, 1819, carte de Dompierre, sig. DES ALLIAUX cadet **FIG. 363**. – GC 1200/2, 1874. – GB 195/a, 1674-1675, f^os^ 150-180. – GB 200/a, 1819. – GB 200/b, 1874-1876.



364

FIG. 364 Dompierre. Centre du village. La rue principale s'élargit pour former une sorte de place, dominée par les édifices les plus représentatifs de la localité : le temple de 1839, la maison de commune de 1825 à gauche, et le « petit collège » de 1885 à droite. Photo Claude Bornand, 1987.

Le temple, ECA 45 [56]

Historique. Le temple de 1839 **FIG. 364** s'élève à l'emplacement de l'église paroissiale précédente, citée dès 1228. Ce premier lieu de culte semble avoir été dédié tout d'abord à saint Pierre, qui donna son nom au village, mais il passa avant le XV^e^ siècle sous le vocable de Notre-Dame. Il abritait en 1453 deux autels secondaires dédiés à la Vierge et à sainte Catherine[338]. Le chœur fut réparé par le gouvernement bernois en 1648 et 1719, puis la nef en 1746 par la paroisse[339].

Cet édifice apparaît en élévation sur les plans cadastraux de 1674 et en plan sur ceux de 1819. Il se composait d'une longue nef, d'un chœur rectangulaire plus étroit et plus bas au nord-est, et d'un clocher appuyé au mur gouttereau sud-est de la nef (dimensions totales sans le clocher : 25 × 7,30 m env. ; hauteur du chœur : 4,5 m[340]). Il semble avoir lui-même succédé à un édifice du début du Moyen Age dont les vestiges découverts partiellement en 1975 n'ont pas été fouillés[341].

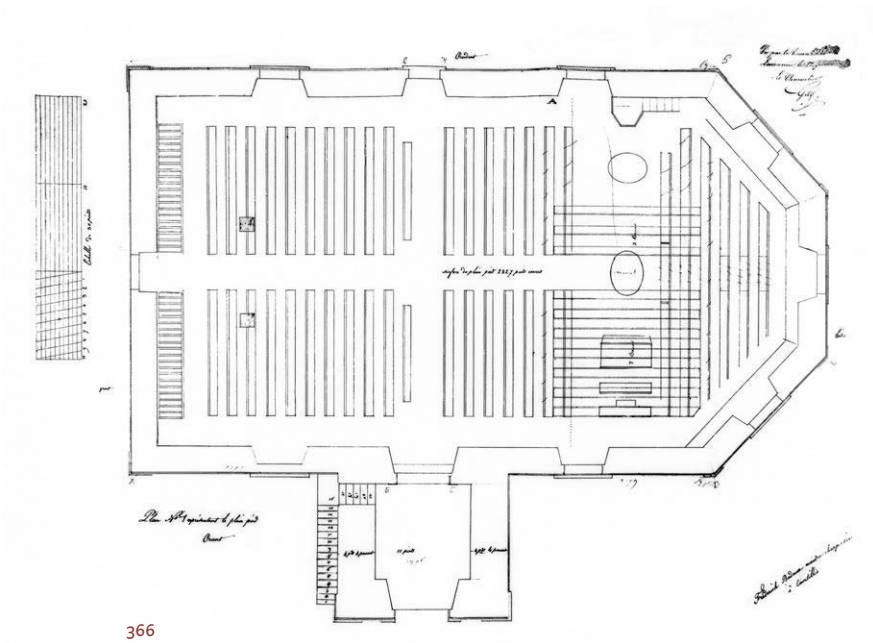
C'est en 1830 déjà que le charpentier FRÉDÉRIC BADOUX, de Curtilles, dressa un plan pour l'agrandissement du temple, prévoyant l'élargissement de la nef d'environ 4 m en direction de l'occident, soit du nord-ouest. Cet agrandissement fut jugé insuffisant en septembre 1832, lors de la discussion du projet en Conseil de paroisse. Seigneux et Villars-Bramard lancèrent alors la proposition – sans lendemain – de construire un temple entièrement neuf, en un lieu qui soit plus au centre de la paroisse. Les négociations entre les cinq communes concernées nécessitèrent souvent l'arbitrage de l'Etat. En novembre 1832, celui-ci demanda un nouveau projet à BADOUX, prévoyant la création de 140 places supplémentaires et impliquant la démolition du chœur. Ce projet, envoyé au Conseil d'Etat en décembre et accepté en juillet 1833 par la commune de Dompierre, fut combattu par les autres au profit d'une construction neuve, à l'emplacement de l'ancien temple mais tournée de 90 degrés, avec un clocher de bois sur l'extrémité sud-est qui aurait fait face à la place du village. La commune de Dompierre se rallia à cette proposition en juillet 1834, tout en demandant d'élever un clocher de pierre pour pouvoir y loger les cloches et l'horloge communale. On envisagea alors d'aller voir comme modèle le temple du Mont[-sur-Lausanne ?][342]. Une année plus tard, ce sont deux églises fribourgeoises que les délégués de la paroisse et BADOUX allèrent visiter, celles de Prez[-vers-Noréaz, 1831-1835] et de Montet [près d'Estavayer, 1835][343]. En conséquence, ce dernier élabora deux devis, l'un pour un clocher de pierre hors œuvre, l'autre pour un clocher presque tout en maçonnerie, intégré à l'extrémité sud-est. Aucune décision ne put être prise avant l'intervention de l'architecte HENRI PERREGAUX, mandaté par le Conseil d'Etat, en avril 1836. L'accord se fit alors rapidement, sur la base des plans de BADOUX, pour une construction entièrement neuve orientée comme la précédente et avec un clocher de pierre au même emplacement. Tenant compte des observations de PERREGAUX, BADOUX mit au net une dernière série de plans – certainement ceux qui sont conservés – agréés par le Conseil d'Etat en février 1837 **FIG. 365, 366**. En juin 1838, alors que la construction était en cours, les communes durent se plier à la demande, formulée par le pasteur et par l'architecte PERREGAUX, de placer la chaire contre le pan axial du chœur dont il fallut supprimer la fenêtre.

En l'absence des comptes paroissiaux, seuls sont connus les travaux payés par la commune de Dompierre, particulièrement ceux concernant l'horloge, réparée par ABRAHAM CORREVON, maître-horloger à Cuarny. Les trois cadrans qu'il confectionna avec l'aide du charpentier JEAN BADOUX furent entourés d'une moulure taillée par PIERRE BULOZ, tandis que le carrier de Cremin et le menuisier LOUIS SENDOZ se chargeaient de la fenêtre de la chambre de l'horloge. Le maçon JACOB BADOUX renforça le plancher. Une cloche de 12 quintaux fut commandée en 1839 à SAMUEL TREBOUX, fondeur à Corsier[344]. En 1896, lors de



365

FIG. 365 **Dompierre. Temple. Projet de construction par le charpentier-entrepreneur Frédéric Badoux, adopté en février 1837. Façade orientale. En tenant compte des observations émises par l'architecte Perregaux, le charpentier Frédéric Badoux est parvenu à proposer une élévation soignée et bien proportionnée. Les mêmes éléments issus du vocabulaire néoclassique se retrouvent sur toutes les façades. AC Dompierre.**



366

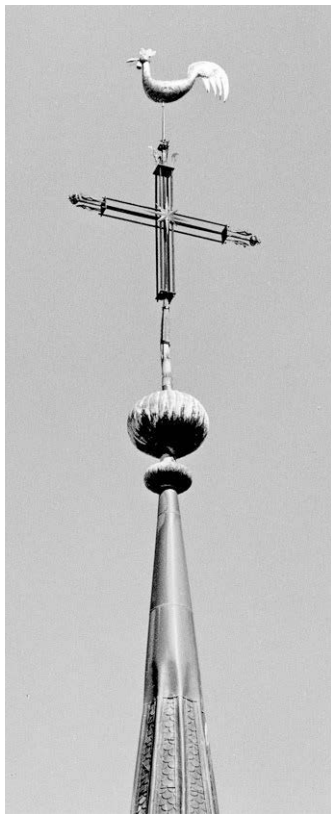
FIG. 366 **Dompierre. Temple. Projet de construction par le charpentier-entrepreneur Frédéric Badoux, adopté en février 1837. Le plan reproduit un schéma traditionnel hérité du XVIII^e siècle, à chevet polygonal. La chaire occupe l'angle occidental de l'édifice, à l'entrée du « chœur », ce qui implique d'orienter les bancs dans trois directions convergentes. Ce plan montre deux variantes pour l'emplacement de la table de communion, dans l'axe longitudinal ou plus proche de la chaire. C'est finalement une troisième variante, purement longitudinale, qui s'imposa. On plaça la chaire contre le pan axial et la table au centre du chœur. AC Dompierre.**

l'harmonisation de la sonnerie, cette cloche fut refondue et Auguste Thybaud remplaça la petite cloche par une autre, d'« occasion »[345].

Restaurations en 1924 (Oscar Oulevey), 1948 (Louis Briod, de Forel), 1967 (Pierre Margot), 1974-1975 (Emile Jaquier, de Lucens, et Claude Jaccottet), 2006. Classé MH en 1968[346].

Description. Le temple de 1839 reprend du précédent la position dominante, close par le mur de l'ancien cimetière[347], l'orientation et l'emplacement du clocher contre la face latérale. Par ce dernier élément, il échappe en partie au type de temple le plus courant dans le canton depuis le XVIII^e siècle, à clocher appuyé contre la façade pignon. Le plan de la salle de culte appartient quant à lui pleinement au type le plus caractéristique des temples vaudois, avec une nef se poursuivant sans rupture par un « chœur » à trois pans[348].

Les façades, en tous points conformes au projet de Frédéric Badoux, présentent un décor relativement riche par rapport aux autres temples néoclassiques de la région FIG. 365. Des pilastres à chapiteaux toscans cantonnent les angles et soutiennent une corniche appareillée. Toutes les



367



368

FIG. 367 **Dompierre. Temple. La croix de fer forgé du clocher, probablement de 1839. Photo Claude Bornand, 2008.**

FIG. 368 **Dompierre. Temple. Cloche de 1789, fondue pour la paroisse de Dompierre, probablement pour l'ancienne église, par Claude-Antoine Garnache. Photo Claude Bornand, 2008.**

FIG. 369 **Dompierre. Route de Lucens 8, cure. Vue par Samuel Weibel, mars 1828. La cure reconstruite en 1752-1765 est encore accompagnée de sa dépendance rurale plus ancienne. Par son ample volume et sa toiture à croupes, le logement du pasteur se différencie fondamentalement de celui de ses paroissiens de l'époque. Même si les travaux de la terre ne sont pas absents, la différence de statut social reste bien perceptible sur cette vue du début du XIX^e siècle. Coll. particulière.**

baies sont couvertes d'un arc en plein cintre retombant sur impostes. Seule la face sud-ouest, peu visible, est traitée sur un mode plus utilitaire, avec une petite porte rectangulaire et une fenêtre semi-circulaire éclairant la galerie. Le clocher, tourné vers la place du village, s'impose surtout par le bel appareil de grès coquillier du niveau inférieur, qui intègre le portail d'entrée surmonté du millésime 1839. Son élévation simple divisée en trois registres et sa couverture à pavillon et flèche correspondent à un type courant dans le canton aux XVIII^e et XIX^e siècles[349]. Bien qu'une croix figure au sommet de la flèche sur les plans de 1674, l'actuelle ne date sans doute que de 1839 **FIG. 367**. Elle rappelle en effet les croix des églises catholiques voisines, comme celle de l'église, toute proche, de Billens (1827-1831), dont le clocher s'apparente d'ailleurs à celui de Dompierre[350]. La première porte du clocher, dépourvue d'huisserie, donnait autrefois sur un porche entièrement ouvert[351]. La seconde a conservé une belle menuiserie confectionnée certainement par PHILIPPE CORTHÉSY, de Sarzens.

L'espace intérieur est encore très caractéristique de la construction originelle, malgré la réfection à l'identique du plafond en 1924 et la fermeture de l'espace situé sous la galerie vers 1960 **FIG. 32**. Les *luminaires* en fer forgé datent également de 1924[352]. La *chaire* et son abat-voix galbés peuvent être attribués au menuisier [PHILIPPE] CORTHÉSY, de Sarzens, qui exécuta un ouvrage semblable à Chesalles en 1845. La *table ovale* en marbre de Saint-Triphon a été remplacée par une table de bois.

Orgue posé peu après 1959, de FRIEDRICH GOLL, confectionné en 1904-1905 pour l'église catholique du Locle (NE)[353]. – Deux *vitraux* de JEAN PRAHIN, de 1950, agrémentent les fenêtres du « chœur ». – *Cloches :* 1) Cloche datée 1514, installée et harmonisée en 1896, provenant de Champvent[354] (do dièse 4, diam. 66 cm), inscription sur le cou : « + xps vincit xps regnat xps inperat xps ab o[m]ni malo nos defendat m^o v^c xiiii^o » ; quatre motifs : Christ de Pitié, Crucifixion, Vierge à l'Enfant, saint Jean-Baptiste **FIG. 36.D** ; 2) Cloche de 1789, par CLAUDE-ANTOINE GARNACHE, de Romont (la dièse 3, diam. 82 cm), nom de la paroisse et du pasteur **FIG. 368** ; 3) Cloche de 1896, par les frères PAINTANDRE, de Vitry-le-François (Marne) (fa dièse 3, diam. 103 cm), frises de roses, de laurier et de feuilles de chêne[355]. – *Vaisselle liturgique :* deux coupes en argent, de 1823, par les frères GÉLY, de Lausanne ; deux semaises et plat circulaire en étain, 1831, par les frères LACOMBE, de Lausanne et Genève[356].

La cure, route de Lucens 8 [57]

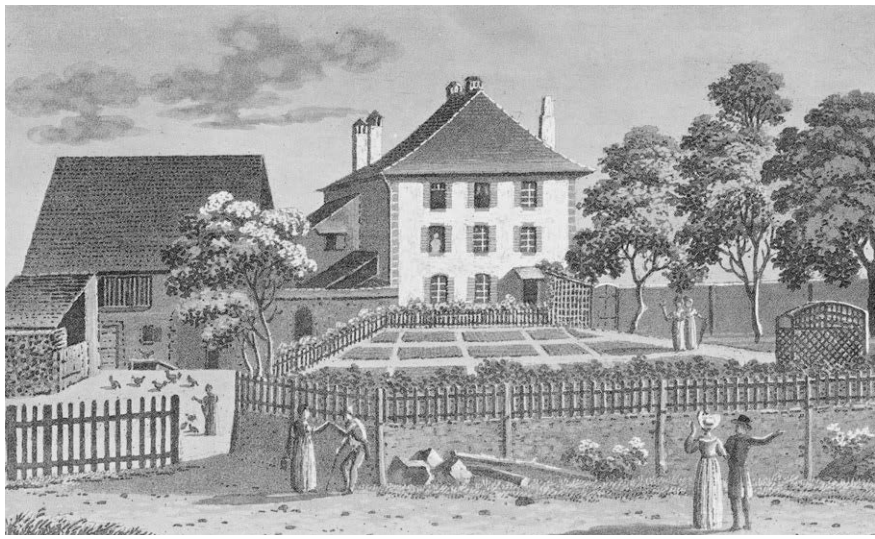
La cure médiévale fut vendue peu après 1536 et remplacée, avant 1553, par un bâtiment d'origine privée[357]. Celui-ci occupait peut-être dès ce moment-là l'emplacement actuel, ou alors depuis 1584, date d'une importante reconstruction[358]; c'est là du moins que se trouve la cure sur les plans de 1674.

L'habitation fut presque entièrement rebâtie de 1752 à 1754, tandis que la grange voisine était seulement réparée. L'architecte Abraham Burnand, de Moudon, présenta un premier projet en 1751, puis un second, réduit, qui fut accepté en février 1752. Il proposa de conserver la face latérale nord-ouest en la surélevant d'environ 3 m et de remonter les trois autres, celle au sud-est se terminant par un pignon. A cela s'ajoutait une annexe de maçonnerie pour les latrines et le four, disposée du côté du rural. Toute la pierre de taille, extérieure et intérieure, était prévue en grès dur de Dompierre, y compris le dallage et les escaliers. La chambre et le cabinet du « bel étage » devaient être entièrement boisés et les pièces principales, chauffées par deux poêles en catelles. Il fallut finalement reconstruire aussi le mur nord-ouest. Burnand s'étant chargé de l'entreprise, les noms des artisans et les détails d'exécution ne sont pas connus[359].

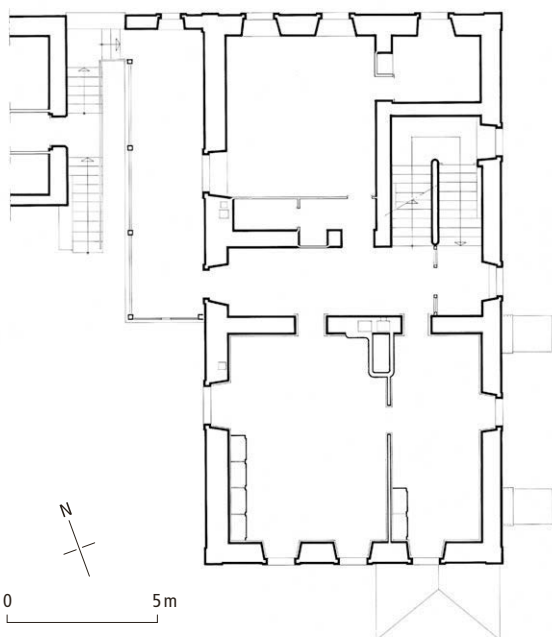
En 1755-1756, on posa un fourneau à la place d'une cheminée dans la pièce nord du 2e étage[360]. En 1765, le menuisier Louis Poeterlin, de Moudon, lambrissa une pièce[361]. Cette même année, à la suite d'un tremblement de terre, le bâtiment montra des fissures sur sa face au midi. L'expert envoyé de Berne imputa ces dégâts à un défaut de conception de la part de Burnand, lui reprochant principalement la hauteur excessive des murs et de la charpente. Il fallut abaisser cette dernière et construire des contreforts, en partie aux frais de l'architecte[362].

Transformations ultérieures. 1822, rafraîchissement intérieur, adjonction d'une cheminée et d'un boisage à hauteur d'appui au cabinet sud du 2e étage[363]; 1864, restauration des façades[364]; 1942, transformations intérieures; 1947 (?), démolition partielle du rural, aménagé en salle de paroisse; 1981-1982, restauration (arch. Adolphe Protti, Moudon)[365].

L'apparence relativement austère de la cure tient à l'emploi systématique du grès dur de Dompierre, pour les percements et les chaînes d'angle, et aux proportions étirées en hauteur, dues à la présence d'un niveau complet de caves hautes. Si le devis de 1752 a bien été exécuté comme prévu, le volume devait être bien plus élevé encore, avec



369



370

deux pignons sur les longues façades latérales, orientés comme ceux du rural d'origine fig. 369. Le toit actuel résulte de l'abaissement opéré en 1765, qui doit avoir modifié aussi le sommet des pilastres et les proportions générales des façades. Seule la variation dans la forme des linteaux des fenêtres – en arc surbaissé au 2e étage – apporte une certaine animation en hiérarchisant les niveaux.

L'intérieur frappe en revanche par la générosité de ses espaces et par son bel aménagement du milieu du XVIIIe siècle. Le rez-de-chaussée, entièrement voûté, comprend un vaste corridor d'entrée, une chambre à lessive et une cave. Au 1er étage, les deux chambres ont encore leurs boiseries de

fig. 370 Dompierre. Route de Lucens 8, cure. Plan du 1er étage. Echelle 1:250. Au sud, les deux chambres entièrement boisées sont chauffées par un même poêle en catelles. Au nord, la cuisine et une petite pièce se partagent l'espace laissé libre par l'escalier à deux volées et repos. Dessin René Tosti, 1985.



371

FIG. 371 **Dompierre. Route de Lucens 8, cure. Avec ses lambris de 1752 posés certainement par un menuisier de Moudon, la principale pièce de séjour du 1er étage offre le même confort qu'un intérieur de la bonne bourgeoisie urbaine. Photo Claude Bornand, 1985.**

hauteur, leur plafond à panneaux et leur fourneau en catelles vertes de 1752 **FIG. 370, 371**. Au 2e, la grande pièce présente un plafond et des boiseries de 1764 probablement, tandis que sa voisine n'a reçu ses lambris et sa cheminée à trumeau Louis XV qu'en 1822 ; au nord, la chambre à coucher surmontant la cuisine possède un poêle de 1755, à corps vert et à bordures blanches peintes en bleu, sans doute d'origine moudonnoise.

Par sa distribution à deux chambres de largeur inégale regroupées derrière la façade la plus étroite, son corridor traversant et ses escaliers rampe-sur-rampe à deux volées, la cure se rattache encore à la tradition de la première moitié du XVIIIe siècle, comme celle de Cotterd construite au même moment par BURNAND.

La maison de commune, chemin de l'Eglise 1 [58]

Une première « maison de commune » [59] figure sur les plans de 1674, en haut du village, au milieu de la route principale **FIG. 363**[366]. En 1740, les autorités achetèrent la maison de David Corthésy [60] proche du temple. Elles y firent alors des travaux pour abriter l'école, le logement des « régents » et les archives communales[367].

La maison de commune actuelle [58], de 1825, a remplacé ce premier bâtiment ainsi qu'un couvert pour la pompe à feu **FIG. 364**. Y travaillèrent les maçons JACQUES TROLLIET et [JEAN-CLAUDE] BUTTEZ, ainsi que les charpentiers ANDRÉ DIZERENS et [NN] JACCOUD[368]. Un contrefort en pierres de Cremin fut ajouté en 1836 par le maçon JACQUES TROLLIET, tandis que chambre de la Municipalité et le logement du régent étaient reblanchis[369]. L'intérieur fut profondément transformé par la création d'appartements en 1970-1972[370].

Le four banal et le « petit collège », route de Lucens 1 [61]

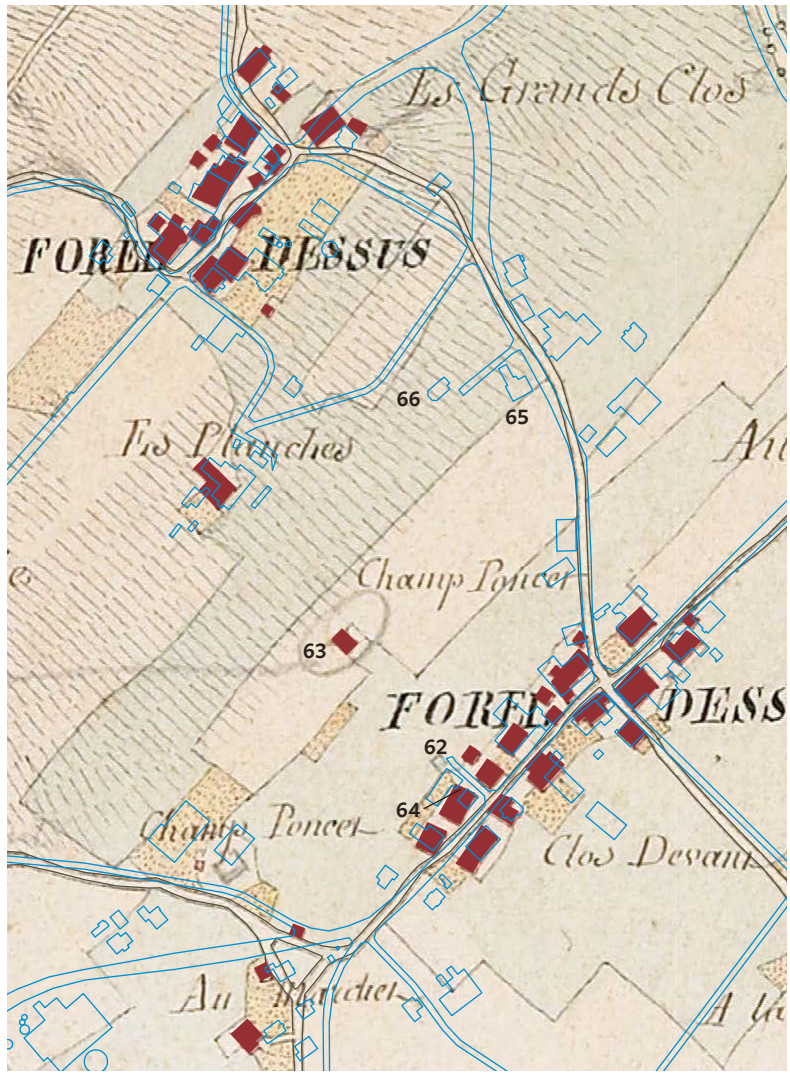
Le four banal était entretenu par le curé, puis par le gouvernement bernois[371]. Situé tout d'abord au milieu de la place qui avoisinait l'église à l'est, il vint s'appuyer probablement en 1757 ou du moins avant 1819 contre le mur du cimetière[372]. En 1885, la commune décida d'édifier un nouveau bâtiment à la place de ce four qui tombait en ruine. Pour pouvoir l'agrandir, on acheta à la paroisse une partie du terrain entourant l'église. Les plans dressés par le charpentier CONSTANT CACHIN, de Cerniaz, furent exécutés par lui-même et par les maçons MARTINETTI, de Moudon. Le bâtiment abritait notamment la salle de la Municipalité et un appartement pour l'institutrice, à l'étage **FIG. 364**[373]. Transformation en 1953 (arch. EMILE JAQUIER, Lucens)[374].

Forel-sur-Lucens

Le village de Forel est le premier que l'on rencontre lorsque l'on emprunte la route qui monte depuis Lucens pour rallier Combremont-le-Petit puis Yvonand ou Estavayer. Avant la création du tracé actuel en 1842, l'itinéraire traversait perpendiculairement les hameaux de Forel-Dessous et Forel-Dessus, puis franchissait un petit col à 700 m pour redescendre sur le vallon de la Lembaz. En direction du sud-ouest, deux liaisons secondaires desservent les villages d'Oulens et Villars-le-Comte (nouveaux tracés entre 1882 et 1904[375]). Le nom de Forel, attesté probablement depuis 1200 environ, indique que le lieu était originellement occupé par une forêt seigneuriale[376].

Au nord, le territoire communal a pour limite, depuis 1536, l'enclave fribourgeoise de Surpierre. Au Moyen Age, il était lui-même une sorte d'enclave, puisqu'il dépendait de la châtellenie savoyarde de Moudon et non pas de celle, épiscopale, de Lucens comme ses voisins. Forel figure vers 1260 dans la liste des fiefs nobles reconnus en faveur de Pierre de Savoie; Jacques de Bussy y possédait quelques droits[377]. La seigneurie fut vendue en 1333 par Louis de Savoie au chevalier Girard de Disy. Elle passa par mariage à Richard de Vulliens, à Jacques de Châtonnaye, puis à Louis d'Estavayer. En 1663, Philippe d'Estavayer réunit, par échange avec LL.EE., tous les droits sur Forel et obtint l'autorisation d'établir le siège de la seigneurie dans sa maison de Moudon. Sa petite-fille et unique héritière Elisabeth-Esther épousa en 1712 Nicolas Bergier, de Lausanne[378]. Leurs descendants, dont les armoiries inspirèrent celles de la commune en 1920[379], conservèrent Forel jusqu'à la Révolution. Toutefois la maison seigneuriale de Moudon fut vendue en 1736 à Gabriel Bize, coseigneur de Treytorrens[380].

D'après les plans cadastraux de 1675-1678, Forel-Dessous était plus densément bâti qu'en 1850 FIG. 372. Des constructions contiguës alternant logements et granges formaient des îlots parallèles à la route menant à Oulens. Au milieu de la rangée nord-ouest et en retrait par rapport à la rue, les plans font figurer une place commune avec un « trolliet » (pressoir) et une fontaine [62]; il s'agissait probablement d'une source, représentée sous forme d'un étang en 1850[381]. A Forel-Dessus, au départ du chemin menant soit à Villars-le-Comte, soit à Prévondavaux, seules deux maisons s'élevaient au sud-est de la rue. Dans la rangée nord-ouest, qui n'est pas représentée, se trouvait la « grange du seigneur » mentionnée en 1628[382]. Le terrain situé entre les deux hameaux ne portait pas de constructions avant la fondation de la chapelle en 1747 [63]. Ce n'est qu'après 1850 que le chemin qui les relie a vu l'implantation de plusieurs bâtiments, tandis que l'extrémité sud de Forel-Dessous continuait à perdre de sa substance.



372

FIG. 372 **Détail de la carte de la commune de Forel-sur-Lucens levée en 1850, avec superposition du cadastre actuel en bleu. Echelle 1:5000. – 62. Emplacement de la fontaine en 1675-1678. – 63. Chapelle de 1747 (disparue). – 64. Partie de maison appartenant à la commune au début du XIXe siècle. – 65. Collège de 1889. – 66. Chapelle de 1951. ACV, GC 1201/1. Géodonnées Etat de Vaud, dessin NOR architectes.**

Documentation

Plans et vues

Cartes et plans cadastraux. ACV, GC 1201/1, 1850, carte de Forel-sur-Lucens, sig. VICTOR ROSSAT FIG. 372. – GC 468, plan de délimitation, 1756. – GB 201/a, 1675-1678. – GB 201/b, 1844.

Les chapelles, maisons de commune et écoles [63-66]

Le village qui a toujours fait partie de la paroisse de Curtilles ne possédait pas de lieu de culte au Moyen Age. En 1747, la commune obtint un important subside du gouvernement pour construire une chapelle destinée aux prières et à l'enseignement. Elle put la doter d'une cloche grâce à un legs de la dame de Forel, Elisabeth-Esther d'Estavayer. Cet édifice [63] situé à mi-distance entre les deux hameaux et entouré d'un cimetière se composait d'une nef rectangulaire et d'un chœur à trois pans, comme la plupart des chapelles de cette époque dans la région[383].

Au début du XIXe siècle, l'école se tenait alternativement à Forel-Dessus, en location chez des particuliers, et à Forel-Dessous dans une moitié de maison [64] appartenant à la commune. En 1834, il fut décidé de réunir les enfants des deux hameaux dans une même salle. Il fallut pour cela aménager la chapelle afin qu'elle serve également pour l'école[384]. Disparue en 1887 (voir ci-dessous).

Le collège de 1889 (rue du Collège 11). La demi-maison communale et la chapelle furent démolies lorsque l'on prit la résolution, en 1887, de bâtir un véritable collège [65], sur des plans de l'architecte et entrepreneur en maçonnerie Ernest Bertolini, de Moudon. L'édifice, construit avec du grès coquillier de Seiry et couvert à l'origine d'ardoise du Valais, fut transformé en locatif en 2005, alors que la cloche était transférée devant l'actuel bureau communal[385]. Elle porte le millésime de 1889 et le nom de Gustave Treboux, fondeur à Vevey (la dièse 3, diam. 84 cm), inscription : « VENEZ ENFANTS ECOUTEZ MOI / JE VOUS ENSEIGNERAI LA CRAINTE DE L'ETERNEL »[386].

La chapelle de 1951 (rue du Collège 13). En 1951, l'architecte Louis Briod, de Forel, édifia une chapelle [66] qui reprend le schéma traditionnel du XVIIIe siècle, avec chevet à trois pans et clocheton sur la façade d'entrée[387].

Lovatens

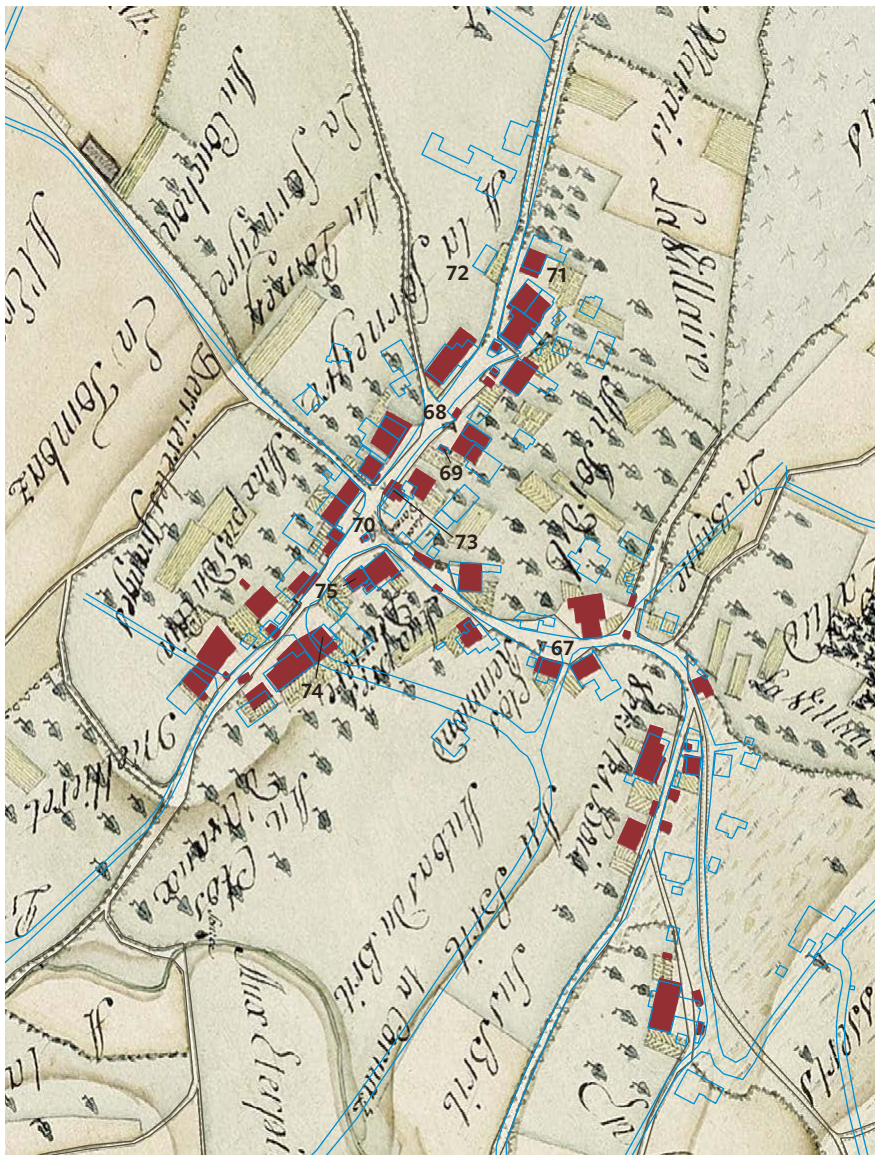
Le territoire communal, en forte pente, est bordé au sud-est par la frontière fribourgeoise qui suit le sommet de la colline[388] et au sud-ouest par le ruisseau des Vaux et ses affluents. Au centre se trouve un vaste replat (713 m), occupé autrefois en partie par un marais, bordé par une faible crête allongée sur laquelle s'est établi le village. Celui-ci se trouve à l'écart du trafic de transit depuis la création, plus au nord, de la route Yvonand-Romont vers 1854. Auparavant, il était traversé perpendiculairement par le chemin reliant Curtilles au village fribourgeois d'Hennens. L'axe longitudinal se dirigeait sur Prévonloup au nord et Sarzens au sud.

Bien que son nom ne remonte qu'à l'époque burgonde ou franque, Lovatens possède au moins deux sites habités à l'époque romaine. Au sommet de la colline, à proximité d'un chemin dit « feré » ou « pavé », le lieu-dit La Molaire correspond certainement à une ancienne carrière de meules ; une modeste villa romaine s'élevait juste à côté mais sur le territoire de Prévonloup[389]. A la sortie nord du village, entre le marais et la route, on a trouvé des tuiles et des restes de fondations. Quant au fragment de marbre blanc portant les mots « DEAE MINERVAE » attribué à Lovatens par les dictionnaires historiques, il fut trouvé en fait à Curtilles[390]. La déesse romaine a néanmoins marqué l'identité de la commune au point de figurer sur les armoiries créées en 1927[391].

Des tombes du Haut Moyen Age ont été explorées vers 1839 dans un endroit appelé alors le « cimetière des Sarrasins », au lieu-dit L'Aregny qui domine un affluent du ruisseau des Vaux[392].

Le nom de Lovatens, composé d'un patronyme non encore identifié et du suffixe germanique *-ingos,* apparaît pour la première fois entre 996 et 1017, dans un acte par lequel l'abbé de Saint-Maurice (VS) aberge un grand domaine situé dans le village[393]. Lovatens fit ensuite partie de la châtellenie épiscopale de Lucens[394].

Sur les plans de 1675, les constructions regroupées par îlots se répartissaient majoritairement déjà des deux côtés de l'axe principal reliant Prévonloup à Sarzens. Quatre maisons isolées se succédaient le long du chemin, perpendiculaire, se dirigeant au sud-est. Sur cet axe se trouvait une « fontaine » ou, plus exactement, une source [67] fig. 373. C'est surtout dans ce secteur que vinrent s'ajouter de nouvelles maisons avant 1818. Les constructions plus éloignées du centre et les fermes foraines sont toutes postérieures à cette date. Le village appartient donc au type concentré caractéristique des régions pratiquant la culture céréalière fig. 18. Il possède d'ailleurs un ensemble intéressant de greniers disposés en bordure de la rue ou même sur celle-ci : une « carrée » en maçonnerie [68] de 1778 environ[395], une construction en planches [69] garnies d'arcatures à la manière fribourgeoise qui semble avoir porté la date de 1783 fig. 374[396], enfin, un ancien grenier [70] transformé en bureau de poste en 1941[397]. La rue principale qui confère à la localité sa silhouette très caractéristique est bien préservée dans sa partie nord. Le tronçon sud subit en 1883 un incendie qui détruisit



373

FIG. 373 **Détail de la carte de la commune de Lovatens en 1818, avec superposition du cadastre actuel en bleu. Echelle 1:5000. – 67. Source attestée en 1675. – 68. Grenier de 1778 environ. – 69. Grenier de 1783. – 70. Grenier, puis poste de 1941. – 71. Maison ayant abrité l'Eglise libre de Lovatens entre 1849 et 1910. – 72. Chapelle protestante de 1960. – 73. Emplacement de la chapelle Saint-Sylvestre, puis collège de 1840. – 74. Emplacement approximatif de la maison de commune et du four banal en 1675. – 75. Emplacement de la maison de commune en 1818. ACV, GC 1203/1. Géodonnées Etat de Vaud, dessin NOR architectes.**

les deux îlots méridionaux de la rangée ouest[398]. La création de la nouvelle route de Sarzens entre 1896 et 1902 dans ce même secteur modifia également la perception de l'espace[399].

Documentation

Sources et bibliographie

La vie quotidienne 1984, pp. 106-107; ISOS VD.

Plans et vues

Cartes et plans cadastraux. ACV, GC 1203/1, 1818, carte de Lovatens, sig. DES ALLIAUX cadet FIG. 373. – GC 1203/2, 1870. – GB 195/a, 1674-1675, f^os^ 113-144. – GB 203/a, 1818. – GB 203/b, 1870.

Les édifices religieux [71][72]

De tous temps annexe de Curtilles, Lovatens bénéficia d'une chapelle attestée en 1429 et 1439, placée sous le vocable de saint Sylvestre. Le bâtiment de plan rectangulaire (10 × 8 m environ) à clocheton ajouré apparaît sur les plans de 1674 et 1818 FIG. 29. Il fit place en 1840 au collège actuel[400].

Depuis 1849 et jusque vers 1893, Lovatens fut le centre d'une paroisse de l'Eglise libre qui comprenait aussi Villars-Bramard et Lucens. Les réunions avaient lieu dans la maison paternelle de Louis Germond [71], fondateur de l'institution de diaconesses de Saint-Loup, et son fils Henri fut le premier pasteur de la petite communauté.



374

FIG. 374 Lovatens. ECA 20, grenier de 1783 environ, propriété de la famille Pichonnat dès le XIXe siècle. Le rez-de-chaussée en maçonnerie, transformé, servait à l'origine d'étable à porcs, tandis que le grenier proprement dit est entièrement construit en parois de planches verticales. Le motif d'arcature de la galerie se poursuit, en plus grand, sur le long côté qui fait face à la maison principale. Photo Claude Bornand, 2009.

Ce bâtiment construit en 1809 fut acheté en 1856 par la Société immobilière de La Colline (rte de la Forneyre 10). En 1887, celle-ci fit transformer le rural en chapelle, peut-être selon un projet dont la maquette a été conservée[401]. Après la vente de 1910 et la reconstruction du lieu de culte qui s'ensuivit, l'édifice ne se distingue plus des autres maisons paysannes du village[402].

Quant à l'Eglise nationale vaudoise, elle ne dispose d'une chapelle **[72]** que depuis 1960, œuvre de l'architecte PIERRE MARGOT (rte de la Forneyre 9)[403].

La maison de commune et l'école, route de la Forneyre 2 [73-75]

La première maison de commune **[74]**, qui figure à côté du four banal sur les plans de 1675, se situait à l'extrémité d'un îlot de la rangée orientale. Elle fut transférée plus au nord **[75]** à la fin du XVIIIe siècle, puis démolie en 1841[404].

En 1836, la commune décida d'édifier un bâtiment entièrement neuf à la place de la chapelle Saint-Sylvestre **[73]**. Divers plans ayant été fournis par l'« architecte » [FRÉDÉRIC] BADOUX et par l'architecte ACHILLE DE LA HARPE, c'est le projet de ce dernier qui fut finalement retenu en janvier 1840. JEAN-PHILIPPE et FRÉDÉRIC BADOUX père et fils se chargèrent de la charpente, JEAN-SAMUEL et PIERRE-ABRAHAM BULLOZ, de la maçonnerie[405].

Malgré la transformation totale de l'intérieur et le remplacement des encadrements de molasse par de la similipierre probablement en 1957[406], le bâtiment présente encore les caractéristiques principales du collège d'origine, très semblable à celui de Sédeilles. *Cloche* de 1897, par la fonderie JULES ROBERT, de Nancy (fa 4, diam. 54 cm), arcatures néogothiques, frise et guirlande de fleurs, nom de la commune ; ferrures anciennes avec décor gravé[407].

Oulens-sur-Lucens

Le petit village d'Oulens est le seul à occuper, dès le Haut Moyen Age, l'intérieur du vallon de la Cerjaule, vallon sauvage qui débouche sur la vallée de la Broye au pied du château de Lucens[408]. Cette situation très en retrait des principaux axes de communication lui valut de ne pas connaître le développement généralisé de la fin du XXe siècle et de conserver un site naturel intact. Forte de 52 habitants, la commune a fusionné avec Lucens en 2010.

Oulens dont le nom signifie « chez les gens d'Odilo » dépendait de la châtellenie épiscopale de Lucens et de la paroisse de Curtilles. Au XIVe siècle, l'évêque de Lausanne y partageait ses droits avec les nobles Thomas de Glâne et Marguerite, fille de Girard de Ferlens, épouse de Jacques de Goumoens[409].

Les reconnaissances de 1365 énumèrent à Oulens une petite vingtaine de maisons ou de cheseaux et mentionnent un four, un moulin et un ancien battoir. Le moulin sur la Cerjaule reconstruit en 1442 sur une propriété de Thomas de Glâne, au nord-est du village, a disparu avant 1936[410]. Au sud, le territoire communal forme une excroissance correspondant au domaine de la Crausaz attesté dès le début du XVIIe siècle[411].

Les plans de 1674-1675 montrent une disposition générale du village analogue à celle de 1825 **FIG. 375**. Les constructions principales s'élèvent à l'ouest de l'unique rue, de part et d'autre du four qui sera transformé en école. On remarque, au sud, à l'emplacement de l'actuel immeuble rue du Village 14, reconstruit en 1808, une maison

avec rural contigu **[76]** appartenant à Jean-Philippe Loys, seigneur de Villardin, qui faisait partie d'un important domaine constitué dans les années 1540 par Claude de Glâne[412]. Entre 1675 et 1825, c'est à cette extrémité sud que l'on note le plus de changements, avec la construction d'une forge **[77]**, d'une maison en Chautran pour le syndic Jean-François Rey en 1822, et d'une tannerie avec son pilon à écorce proche du pont de la Crausaz[413].

Dans son état actuel, Oulens conserve pour l'essentiel sa physionomie du début du XIXe siècle. Le noyau villageois n'a pas été modifié par la correction de la route de Moudon en 1853, ni par la correction de celle de Lucens à Villars-le-Comte en 1833 et 1900. Cette dernière ne traverse plus la localité depuis qu'un nouveau tronçon fut créé en 1934, à l'extrémité nord-est **FIG. 376**[414].

Les faîtes sont parallèles aux courbes de niveau, sauf pour de petits bâtiments utilitaires tels que l'ancienne forge ou la fromagerie **[78]** de 1858[415]. Les maisons qui remontent dans leur grande majorité à la fin du XVIIIe ou au début du XIXe siècle, ont généralement des logements hauts de deux niveaux et des portes de grange en plein cintre en grès coquillier, de facture soignée; plusieurs sont l'œuvre, sans doute, des maçons d'Oulens, ABRAM, JEAN-PIERRE puis DANIEL VULLIETY[416]. Une des maisons paysannes **[79]**, dont l'habitation fut surélevée d'un étage vers 1800, présente encore un rez-de-chaussée du XVIIe siècle s'ouvrant par une fenêtre autrefois à meneau datée 1699, une porte d'entrée rectangulaire et une porte de grange en plein cintre toutes deux chanfreinées (rue du Village 10)[417].

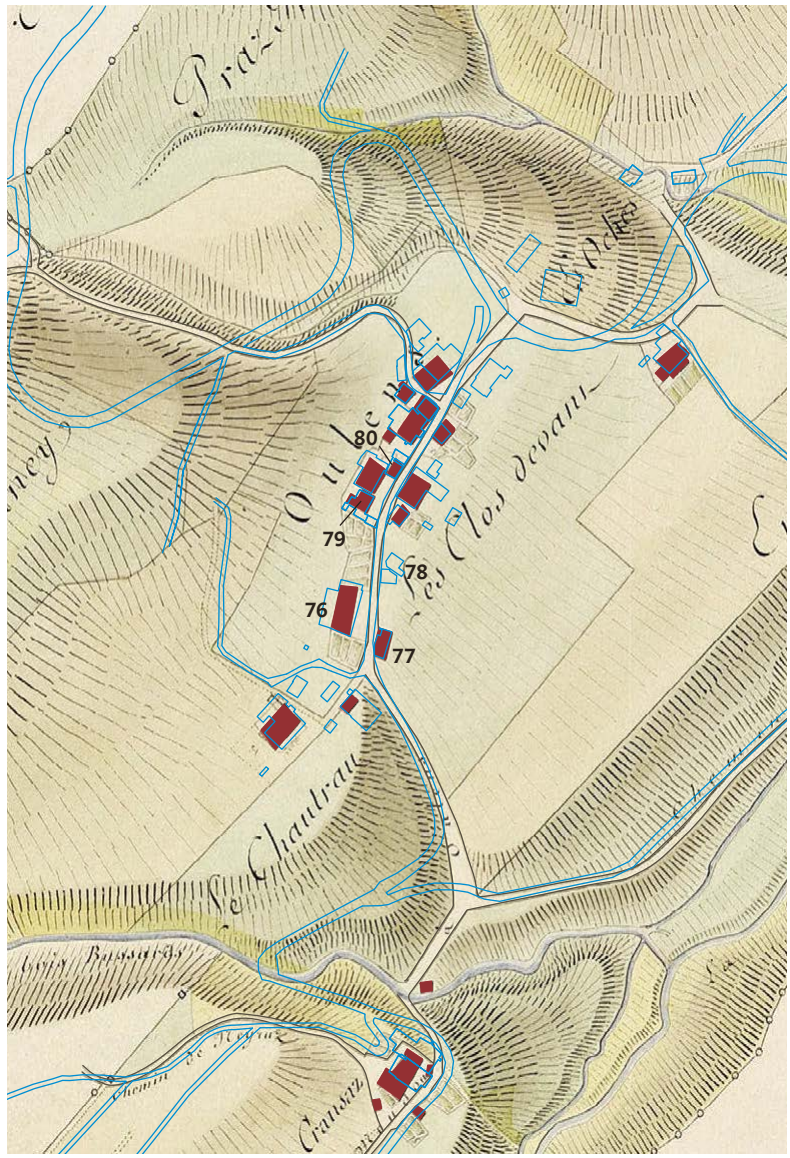
Documentation

Plans et vues

Cartes et plans cadastraux. ACV, GC 1210/1, 1826, carte d'Oulens-sur-Lucens, sig. [ABRAM] BERNEY **FIG. 375**. – GC 1210/2, 1828. – AC Oulens, non coté, 1895, carte sig. A. AMIGUET, 1:5000. – ACV, GB 195/a, 1674-1675, fos 234-246v. – GB 210/1, 1825. – GB 210/2, 1895.

La maison de commune, l'école et le pressoir, rue du Village 6 [80]

A l'emplacement du bâtiment actuel s'élevait le four banal, d'après les plans de 1674-1675. Celui-ci fut agrandi pour servir de maison communale peut-être déjà vers 1740, date à laquelle LL.EE. de Berne accordèrent un subside pour l'achat d'une cloche, puis vers 1792[418]. En 1799, l'édifice abritait une chambre servant pour l'école et pour le « régent », ainsi qu'une cuisine[419]. En août 1842, le



375

FIG. 375 **Détail de la carte d'Oulens-sur-Lucens levée en 1826, avec superposition du cadastre actuel en bleu. Echelle 1:5000. – 76. Emplacement de la ferme appartenant à la famille Loys aux XVIe et XVIIe siècles. – 77. Ancienne forge et grenier. – 78. Fromagerie. – 79. Maison paysanne, rue du Village 10. – 80. Ancien four banal, puis maison de commune et école de 1842. ACV, GC 1210/1. Géodonnées Etat de Vaud, dessin NOR architectes.**



376

FIG. 376 **Le village d'Oulens-sur-Lucens et le vallon de la Cerjaulaz vus du sud-est depuis les hauts de Bussy. Le village-rue repose sur un replat dominant le fond escarpé du vallon. Le paysage a conservé de nombreuses haies consolidant les talus. Au-dessus du village, à droite, la route qui monte à Villars-le-Comte, créée en 1934, se distingue grâce aux grands arbres qui la bordent. Photo Claude Bornand, 2013.**

charpentier-entrepreneur FRÉDÉRIC BADOUX, de Curtilles, fournit un projet pour la reconstruction partielle de ce bâtiment, impliquant surtout la modification des percements, la surélévation des murs d'environ 1 m et la pose d'une nouvelle charpente à croupes. Au rez-de-chaussée, le four disparut pour faire place à la cuisine du « régent », pour lequel deux chambres furent aménagées dans l'ancienne chambre d'école. L'étage, dont la face sur rue fut entièrement reconstruite, accueillit la salle d'école dans la moitié sud et la chambre de la Municipalité dans l'angle nord-ouest. L'ancien clocheton que l'on avait prévu de remonter fut refait à neuf. FRÉDÉRIC BADOUX et son fils [JEAN ?] exécutèrent la charpente à croupes tandis que SAMUEL et PIERRE-ABRAHAM BULLOZ, père et fils, de Villars-le-Comte, se chargeaient de la maçonnerie. En avril 1844, on décida de rétablir le pressoir qui avoisinait au nord la maison de commune. On le surmonta d'un local de bois destiné à la pompe à feu[420] qui fut remplacé en 1985 par un lourd balcon de béton et par une extension du logement de l'étage du collège[421].

Les deux façades entièrement dégagées, à l'est et au sud, obéissent aux normes de l'époque avec leurs percements simplement rectangulaires et leurs chaînes d'angle lisses à chapiteaux. L'accès à l'étage par un escalier extérieur appuyé contre la face nord est sans doute hérité de la maison de commune précédente. De ce côté, le collège avait pour particularité, jusqu'en 1985, d'être longé par un local en charpente surmontant la place du pressoir communal. Cette petite construction reposant au nord sur un mur et au sud sur des poteaux présentait un pignon en planches du côté de la rue. La pompe de 1895 qui s'y trouvait a été conservée.

Prévonloup

Situé à 748 m d'altitude, Prévonloup est le dernier village vaudois que traverse la route cantonale avant de passer la frontière fribourgeoise. Avant la création de cette route en 1850-1853, le chemin principal pour Romont se dirigeait non pas au sud, mais au nord-est de la localité[422].

A la périphérie de son territoire, Prévonloup possède deux sites d'intérêt archéologique ou historique. Au sud, dans le bois de Verrey acensé à la commune par l'évêque en 1407[423], se trouvent les traces d'un modeste établissement romain[424] qui était peut-être en relation avec la carrière de grès coquillier située dans ce même bois. C'est également à proximité, sur la crête de la colline, le long de la frontière avec le canton de Fribourg, que passait une voie menant à Vevey, appelée en 1674 chemin « ferré » ou « pavé »[425].

A l'angle nord-est du territoire, à côté de l'ancien grand chemin qui reliait Lucens à Romont, se dresse encore une borne aux armes de Berne[426]. Un peu au-dessus, les plans signalent le lieu-dit « Les Fourches ». C'est dans ce lieu très en vue, à la limite de deux juridictions, qu'il faut situer le conflit qui



377

FIG. 377 **Détail de la carte de la commune de Prévonloup en 1835, avec superposition du cadastre actuel en bleu. Echelle 1:5000. – 81. Maison, route de Romont 3. – 82. Emplacement du four banal en 1674. – 83. Source et fontaine publique en 1674. – 84. Laiterie. – 85. Café de l'Etoile. – 86. Maison Pichonnat. – 87. Maison de commune puis école de 1834. ACV, GC 1212/1. Géodonnées Etat de Vaud, dessin NOR architectes.**

opposa en 1456 l'évêque de Lausanne et le châtelain de Romont à cause d'un gibet que ce dernier fit dresser à Prévonloup, sur les terres de l'évêque[427]. Prévonloup était en effet déjà situé à une frontière au Moyen Age puisque le village dépendait de la châtellenie épiscopale de Lucens, rivale de celle, savoyarde, de Romont. Le nom attesté dès le milieu du XIVe siècle semble composé de l'adjectif « profond » et du nom « loup », peut-être au sens de « fourré »[428]. En 1365, les reconnaissances en faveur de l'évêque mentionnent le four banal et le gibet[429].

En 1674, le village s'articulait, comme aujourd'hui, sur deux axes dessinant un L dont le pivot constitué par le carrefour actuel était marqué par un pilier public **FIG. 377**. Sur l'axe oriental montant à Romont se trouvait seulement un petit ensemble de bâtiments correspondant à l'actuelle maison route de Romont 3 **[81]**[430]. Sur la rue principale conduisant à Dompierre se succédaient cinq maisons avec leurs dépendances, toutes du côté occidental de la rue. En face se trouvaient uniquement un grenier privé et le four banal **[82]**, à l'entrée du chemin public conduisant à une source désignée comme fontaine **[83]**. Entre 1674 et 1834, des bâtiments vinrent s'ajouter à l'extrémité nord de la rue et autour du carrefour principal au sud. D'autres s'égrainèrent le long du chemin qui se dirigeait à l'est vers Romont.

Les rues du village subirent de petites corrections en 1897, en 1936 lors du goudronnage de la route de Romont et en 1958 lors du goudronnage de celle de Dompierre[431].



378

FIG. 378 Prévonloup. Route de Dompierre 2. Maison construite en 1902 pour le marchand de vin Edmond Pichonnat. Photo Claude Bornand, 2009.

Quelques éléments échappent à la typologie des maisons paysannes du XVIII^e et du XIX^e siècle[432] : la laiterie **[84]** construite en 1843, transformée en 1882 et 1942[433], le café de l'Etoile **[85]**, reconstruit en 1970 mais qui a conservé son enseigne de la fin du XIX^e siècle (rte de Romont 6)[434], et deux petites villas implantées au carrefour principal en 1900-1902. La plus développée **[86]**, qui présente encore un avant-toit à frise de bois découpé, a été construite pour Edmond Pichonnat, marchand de vin et futur syndic (rte de Dompierre 2) **FIG. 378**[435].

Documentation

Sources et bibliographie

FATTEBERT-PACCAUD 1992.

Plans et vues

Cartes et plans cadastraux. ACV, GC 1212/1, 1835, carte de Prévonloup, sig. [JEAN] JACCAUD **FIG. 377**. – GC 1212/2, 1900-1901. – GB 195/a, 1674-1675, f^os 248-266. – GB 212/a, 1834. – GB 212/b, 1902.

La maison de commune et l'école, route de Dompierre 6 [87]

Une maison de commune est attestée déjà en 1796, mais elle ne semble pas avoir abrité le logement du régent ni même l'école, du moins en hiver[436]. Ce premier bâtiment comprenait en revanche le four public[437], un pressoir et un local pour la pompe à feu. Contrairement au règlement imposé généralement par le Canton, la commune parvint à conserver le four et le pressoir dans la maison reconstruite en 1834 pour l'école et le logement de l'instituteur. Après de multiples hésitations, c'est le plan de l'entrepreneur (?) GASPARD LEVRAT, probablement de Romont, qui fut retenu et mis en œuvre par le maçon JEAN-SAMUEL BULLOZ, de Villars-le-Comte, et le charpentier JEAN-DAVID PACCAUD, de Prévonloup. En 1875, on ajouta une annexe basse au nord pour y transférer le four et le local pour la pompe à feu. A partir de ce moment en tout cas, le bâtiment abrita un poste de gendarmerie. En 1899, on commanda une horloge à LOUIS CROT, de Granges-près-Marnand. Celui-ci fournit également un plan pour le clocheton qu'il fallut reconstruire à cet effet. Ce clocheton particulièrement monumental fut remplacé en 1914 déjà par un ouvrage

plus bas (arch. Oscar Oulevey). La maison elle-même subit une rénovation en 1925 (arch. David Braillard, Moudon), puis une transformation radicale de l'intérieur et de l'annexe en 1984 (arch. Adolphe Protti, Moudon)[438].

La façade principale, cantonnée de chaînes d'angle lisses à chapiteaux, s'étend sur la largeur de cinq axes et sur deux niveaux. La porte d'entrée en plein cintre, plus large que d'ordinaire, donnait avant 1984 sur un couloir axial et sur l'escalier à quartier tournant montant à l'étage. L'*horloge* de 1899 actionne toujours la *cloche* fondue par [Samuel] Treboux en 1835 (do dièse 4, diam. 68 cm), frise de flammèches, têtes d'angelots, coquillages et fleurs, nom de la commune[439].

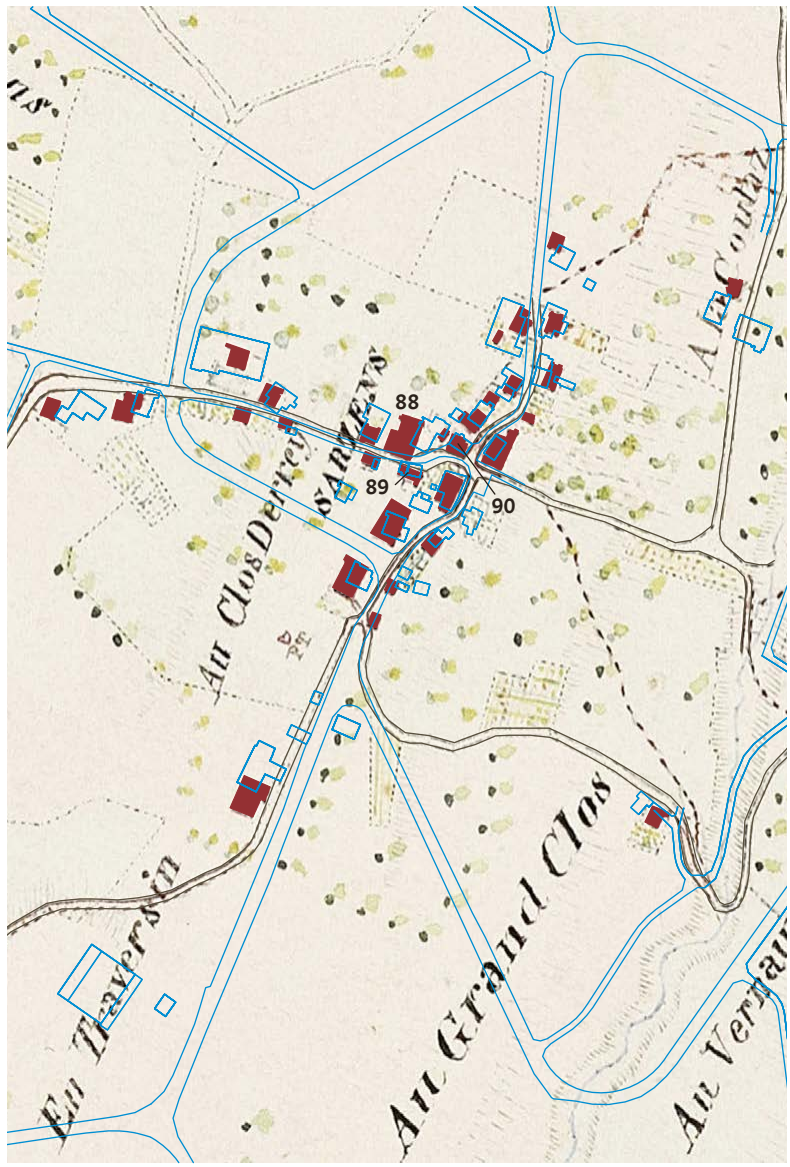
Sarzens

Le village, qui semble avoir appartenu à l'abbaye de Saint-Maurice (VS) vers l'an mil, s'est formé à un carrefour de routes très secondaires, à mi-côte entre Curtilles et Brenles[440]. Il faisait partie de la châtellenie épiscopale de Lucens et de la paroisse de Curtilles[441]. La dîme de Sarzens appartenait vers 1260 à Humbert de Ferney et en 1470 à Boniface de Villarzel[442]. En 1675, la famille de Villarzel possédait encore une grange **[88]** à l'emplacement de la maison rue du Collège 4[443].

En 1846, un grave incendie détruisit six bâtiments[444]. Lourdement endettée par la construction du temple de Chesalles, centre de la paroisse créée en 1840, la commune fut mise sous régie de 1847 à 1864[445]. Entre 1886 et 1910, elle bénéficia de la création de nombreuses routes d'accès[446].

Le plan du village dessine un T couché dont la hampe est constituée par l'ancienne route conduisant, à l'ouest, à Chesalles (actuelle rue du Collège). Jusqu'à la fin du XIXe siècle, la rue orientée nord-sud ne débouchait que sur des sentiers de desserte **Fig. 379**. Elle ne servit de transit que depuis la création des routes de Brenles et de Curtilles. Auparavant, les chemins principaux menant à ces deux localités, aujourd'hui disparus, descendaient à l'est en direction du ruisseau.

Les plans de 1675 représentent des constructions occupant trois angles du carrefour, comme encore en 1844, ainsi qu'une maison disposée un peu plus loin en bordure de chacune des rues. Sur les plans de 1753 apparaissent, en plus, trois fours privés. Sur ceux de 1844 figurent environ dix bâtiments supplémentaires. L'incendie de 1846 détruisit en tout cas trois îlots situés aux alentours du collège. Ceux-ci furent réédifiés à peu près au même emplacement. Les constructions plus récentes



379

Fig. 379 **Détail de la carte de la commune de Sarzens en 1845, avec superposition du cadastre actuel en bleu. Echelle 1:5000. – 88. Emplacement de la grange de la famille de Villarzel en 1675. – 89. Carrée de 1774. – 90. Collège. ACV, GC 1215/1. Géodonnées Etat de Vaud, dessin NOR architectes.**



380

FIG. 380 **Sarzens. Rue du Collège 2, collège. Vue du sud-est. Reconstruit après un incendie en 1847, le bâtiment a été transformé en 1911 par l'adjonction d'une tourelle d'escalier au nord et d'un nouveau clocheton. Photo Claude Bornand, 2009.**

s'établirent le long du nouvel axe de transit. Les maisons paysannes constituent un ensemble modeste mais homogène caractéristique du XIX^e siècle. S'en distingue une « carrée » **[89]** datée 1774 sur la porte de cave, sans doute agrandie et transformée en habitation vers 1841 (rue du Collège 1)[447].

Documentation

Plans et vues

Cartes et plans cadastraux. ACV, GC 1215/1, 1845, carte de Sarzens, sig. Louis Déglon **FIG. 379**. – GB 195/a, 1674-1675, f^os 56-72. – GB 195/b, 1753. – GB 215/a, 1844.

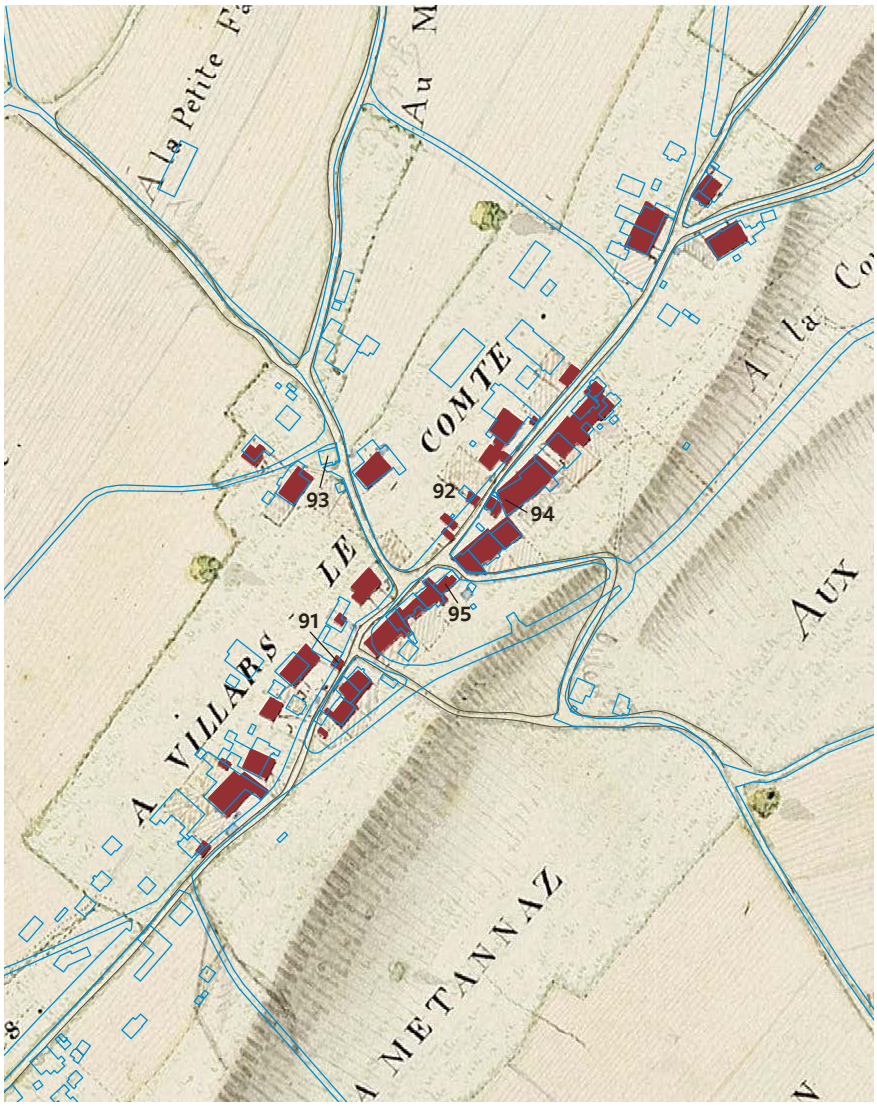
La maison de commune et l'école, rue du Collège 2 [90]

Aucun édifice public ne figure sur les plans de 1675. Sur ceux de 1753, la commune possédait, à l'emplacement du collège actuel, une maison, une grange et un pressoir, le tout contigu et environné à l'ouest et au nord par des bâtiments privés[448]. En 1775, la commune demanda un subside au gouvernement pour la construction d'une école, les classes se tenant jusqu'alors dans des maisons privées[449]. Il s'agit certainement de la « chapelle » où le maître d'école, remplaçant le pasteur, présidait le service divin à la fin de l'Ancien Régime[450].

Un nouveau collège fut édifié au même emplacement entre 1835 et 1837[451]. Après l'incendie du quartier le 24 juillet 1846, il fut réparé par le maçon Jean Desarzens qui livra des plans à ce sujet. La nouvelle charpente fut confiée à Jean-Daniel Badoux, de Curtilles, et à son frère Jean-Philippe, de Lucens. Philippe Corthésy, de Sarzens, se chargea de la menuiserie[452]. En 1848 déjà, le bâtiment fut saisi à la demande de la commune de Chesalles, à cause des sommes qui restaient dues pour la construction du temple de ce lieu[453]. Il devint, en 1855, propriété de l'Etat qui fit exécuter des transformations en 1911. On acheta une bande de terrain contiguë au nord, afin de pouvoir créer une tourelle d'escalier de ce côté. On creusa une cave et l'on reconstruisit le clocheton (arch. Bosset & Bueche, de Payerne ; entrepreneurs Protti frères, de Curtilles)[454]. Les façades furent restaurées par la commune en 1994 et les toitures en 2013[455].

Le collège de 1847 ne s'ouvre qu'au sud et à l'est par des rangées régulières de fenêtres **FIG. 380**. Son élévation et son toit à croupes rectilignes caractéristiques des collèges du milieu du XIX^e siècle se combinent avec les ajouts Heimatstil de 1911 : la tourelle d'escaliers terminée par un étage en colombages, le clocheton et la table de molasse sculptée, datée 1847 et 1911, surmontant la porte d'entrée. Cette plaque, flanquée de consoles cannelées, présente en dessous de l'écusson vaudois un bourdon faisant allusion au surnom des habitants, motif qui sera repris dans les armoiries communales[456]. A l'intérieur, on peut voir encore l'escalier tournant en grès coquillier situé dans la tourelle et l'ancienne salle de classe, à l'est du rez-de-chaussée ; au plafond, une poutre-armée de 1847 soutient encore une cloison de l'appartement supérieur.

Cloche datée 1846 (mi 4, diam. 57 cm), sceau de la fonderie Treboux, de Corsier-sur-Vevey, surmonté de deux anges, nom de la commune, corbeille de fleurs[457]. – *Semaise* en étain à huit pans verticaux, de 1800 environ, poinçon de Georges Beneti, de Morges (h. 26,7 cm, diam. 14,3 cm)[458].



381

FIG. 381 **Détail de la carte de la commune de Villars-le-Comte levée en 1825-1826, avec superposition du cadastre actuel en bleu. Echelle 1:5000. – 91. Maison Martin, acquise et aménagée en collège en 1861. – 92. Four agrandi pour l'école en 1825, reconstruit en 1898 comme four et classe d'ouvrages. – 93. Fromagerie de 1849, puis « casino ». – 94. « Hôpital » communal entre 1852 et 1861. – 95. Chapelle, puis temple réédifié en 1829. ACV, GC 1219/1. Géodonnées Etat de Vaud, dessin NOR architectes.**

Villars-le-Comte

Implanté près du sommet de la colline délimitée par la Lembe et la Cerjaule, à 765 m d'altitude, le village s'étend le long de la route qui mène à flanc de coteau de Forel à Neyruz. Il jouit d'une vue très dégagée en direction des Alpes.

Villars-le-Comte apparaît déjà en 1147 *(Vilario comitis)*. Comme son nom l'indique, le village a pour origine, vers le VII^e^ siècle, un grand domaine qui doit avoir appartenu à un « comte », c'est à dire probablement à un administrateur mérovingien[459].

A partir du XIV^e^ siècle en tout cas, Villars-le-Comte dépendait de la châtellenie épiscopale de Lucens, mais le village jouissait d'un statut particulier. Ses contributions aux frais d'entretien des ponts et des fortifications de Lucens se limitaient au tiers des sommes versées par les autres localités[460]. Par ailleurs, Villars-le-Comte possédait son propre mayor. Les reconnaissances passées en faveur de l'évêque en 1365 font mention du four et d'une place de la fontaine[461].

Plusieurs incendies survinrent à l'époque bernoise, en 1656, en 1671 et encore par deux fois au XVIII^e^ siècle semble-t-il. En 1874, le feu détruisit tout un îlot au nord du village (Grand-Rue 22-26)[462]. En 1898-1900, la rue principale fut rectifiée et notablement élargie par endroits, ce qui nécessita la démolition du four communal et des propriétés voisines ainsi que la construction de nombreux murets. En 1934, un embranchement fut créé à l'est de la localité pour la nouvelle route descendant à Oulens[463].

Dans la longue série de maisons paysannes qui se succèdent de part et d'autre de la rue principale,



382

FIG. 382 Villars-le-Comte. Temple de 1829, par Henri Perregaux. Vue du nord-ouest. La façade sur rue paraît plus dépouillée qu'elle n'était avant la restauration de 1950. Originellement, un crépi à la chaux revêtait les murs, des chaînes rectilignes feintes cantonnaient les angles, des menuiseries de fenêtres à petits carreaux et des contrevents garnissaient les fenêtres. Photo Claude Bornand, 2011.

on peut distinguer, au centre de la rangée orientale, les constructions les plus anciennes formant des îlots de propriétés contiguës[464]. Aux extrémités nord et sud s'élèvent plusieurs bâtiments isolés ou doubles datant du début du XIXe siècle. Pratiquement toutes les maisons avec rural contigu ont des faîtes parallèles à la rue et des baies de pierre dure. Un grenier gothique de chêne, daté 1504, a été transféré à Prez-vers-Siviriez (FR) en 1971[465].

Parmi les édifices à usage communautaire, citons le collège établi en 1861 dans une maison privée [91] édifiée vers 1828[466], le four [92] reconstruit en 1898 et complété par une salle d'école à l'étage (entrepreneurs DALIOLI frères, de Moudon)[467], et la fromagerie [93] de 1849 transformée en grande salle ou « casino » au milieu du XXe siècle[468]. Entre 1852 et 1860, la commune posséda une maison dite l'« hôpital » [94] destinée à accueillir les habitants les plus démunis[469].

Documentation

Plans et vues

Cartes et plans cadastraux. ACV, GC 1219/1, 1825-1826, carte de Villars-le-Comte, sig. DUSSERRE FIG. 381. – GC 1219/2, [1901]. – GB 219/a, 1824-1825. – GB 219/b, 1901.

Le temple, ECA 32 [95]

L'église de Villars-le-Comte dépendait en 1177 du prieuré Saint-Maire et en 1182 du chapitre cathédral de Lausanne. Placée sous le vocable de Notre-Dame, elle faisait partie de la paroisse de Thierrens depuis le XVe siècle en tout cas[470]. Endommagée au lendemain de la Réforme, elle fut réparée après l'incendie de 1671, vers 1680, puis en 1746[471]. Telle que représentée sur le plan cadastral de 1824, elle possédait un petit chœur rectangulaire orienté au nord (nord-est) et s'appuyait au bâtiment voisin au sud.

En 1828, Villars-le-Comte fut détaché de la paroisse de Thierrens et rattaché à celle de Denezy. Afin d'obtenir que les services religieux se fassent en alternance dans les deux villages, les habitants de Villars-le-Comte s'engagèrent, en novembre, à reconstruire leur église aux frais des particuliers pour la somme de 2000 Fr. Les plans et devis qui servirent de base à cette décision avaient été fournis en octobre par l'architecte Henri Perregaux. On acheta également un terrain hors du village pour y déplacer le cimetière. Les ouvrages de charpente furent adjugés en février 1829 à Jean-François Pidoux, ceux de maçonnerie aux frères Samuel et Pierre Bulloz, de Villars-le-Comte, et ceux de menuiserie à Jean-Abram-Daniel Pahud, d'Ogens.

Tandis que le chœur devait disparaître entièrement pour faire place à l'agrandissement de l'église, on avait prévu initialement de reprendre et surélever la charpente de la nef. En cours de travaux, les fondations se révélèrent insuffisantes et l'on décida de construire un bâtiment plus large d'un mètre environ. Le mur de séparation d'avec la maison voisine fut refait également jusqu'au toit et l'on transporta à l'extérieur de la face ouest l'escalier montant au comble[472]. Lors de la restauration complète de 1951, l'architecte Frédéric Gilliard créa, à l'intérieur de l'extrémité nord, un chœur liturgique surélevé[473].

Le temple destiné à accueillir 230 personnes dessine un rectangle de 16 × 8 m. Il mesure en longueur env. 4 m de plus que le bâtiment précédent, dont il reprend tout au plus une partie du mur latéral est. Trois baies de grès coquillier, couvertes en plein cintre, s'ouvrent dans chaque façade principale. Une seule ajoure le mur nord. La porte d'entrée axiale, protégée par un auvent sur colonnes refait à l'identique en 1951, s'orne d'impostes moulurées et d'une clef saillante frappée du millésime 1829[474].

Table de communion rectangulaire en molasse signée en capitales gravées, sous le plateau : « PIERRE . ABRAM . BULLOZ » **fig. 383**. Avant 1951, elle se trouvait à l'extrémité sud, comme la *chaire*, mais il semble que dans les années 1920 toutes deux étaient disposées contre le long côté, en face de l'entrée. – Six *vitraux* signés J[acques] Wasem (1906-1985), de Genève, datant de 1951, comme tout le reste de l'aménagement intérieur. – *Orgue* provenant de l'église anglaise de Vevey (manufacture Goll, de Lucerne, 1909), remonté par Daniel Bulloz en 1969[475]. – Deux *cloches*, au nom de la commune : 1) 1829 (do dièse 4, diam. 70 cm), flammèches, inscription : « FAITE PAR PIERRE DREFFET ET MARC TREBOUX SON NEVEU FONDEURS A VEVEY 1829 » ; 2) 1896, par [Gustave] Treboux, de Vevey (sol 4, diam. 50,5 cm), frises de flammèches et de feuilles de chêne[476]. – *Vaisselle liturgique :* hormis l'aiguière de baptême, toute la vaisselle liturgique de 1829 est conservée et porte les noms ou les initiales des donateurs. Le plat en étain (diam. 31,4 cm) et la channe (h. 38,4 cm ; diam. 14,5 cm) ont le poinçon d'Alexandre Goldner, de Lausanne. Les deux coupes en étain argenté (h. 20 cm ; diam. 12,5 cm) proviennent certainement du même potier **fig. 35**[477].

MF



383

fig. 383 Villars-le-Comte. Temple. Table de communion de molasse, de 1829, par les maçons Pierre et Samuel Bulloz. Photo Claude Bornand, 2011.

La commune de Villarzel

Introduction **p. 318**
Histoire du site **p. 318**
Les anciens «châtelards» **[1] [2] p. 321**
Morphologie de l'ancien bourg **p. 322**
Les édifices publics **p. 327**
L'ancien château et la porte de ville médiévale, ECA 7 **[3] p. 327**
L'église, ECA 3 **[4] p. 330**
La cure, impasse En la Ville 35 **[5] p. 333**
L'école et maison de commune, rue du Collège 4 **[6] p. 335**
Le moulin aux Asnes (disparu) **[7] p. 336**
L'ancienne auberge de l'Ours, route de Marnand 1 **[8] p. 336**
L'actuelle auberge de l'Ours, route de Marnand 11 **[9] p. 336**
Les maisons privées **p. 337**
La maison Bise, impasse En la Ville 27 **[10] p. 337**
La maison de Miéville, rue du Collège 1 **[11] p. 338**
La maison Bersier-Rubattel, route de Marnand 13 **[12] p. 339**
La maison Joliquin, route de Marnand 6 **[13] p. 340**
Les constructions hors bourg **p. 341**
Villarzel : Rossens **[14-17] p. 342**
Villarzel : Sédeilles **[18-20] p. 343**


2
7
1
5
4
3
10
IMPASSE EN LA VILLE
11
RUE DU COLLÈGE
6
18-20
PRAMAN-DESSUS
ROUTE DE MARNAND
9
12
8
13
CHEMIN DE L'EPINE
CHEMIN DE LA CRÊT
N
1:5000
0
50
100 m
14-17

384

Introduction

Le site de Villarzel est placé sur la rive droite de la Broye. On y accède par une route serpentant sur les premiers contreforts de la plaine, dans un paysage mêlant espace cultivé et forêts. Un petit ruisseau dans un profond vallon sépare Villarzel du canton de Fribourg. Quelques témoins archéologiques, notamment une hache-marteau datant du Néolithique, ou les vestiges d'un établissement romain près de l'ancien bourg, attestent une occupation ancienne du territoire[1]. Deux entités distinctes se perçoivent clairement aujourd'hui. Les restes d'un ancien bourg, érigé sur un plateau entouré de ravins, abritent encore l'église et la cure, les ruines de l'ancien château ainsi que quelques maisons. A l'ouest de cette première bourgade, un village-rue, constitué essentiellement de maisons paysannes, s'est peu à peu développé.

Le bourg médiéval fondé par l'évêque de Lausanne occupe une position bien défendue par la nature, autrefois hautement stratégique, ce qui lui valut d'être au Moyen Age le théâtre d'affrontements et de luttes entre seigneurs pour contrôler ce territoire. A partir de l'époque bernoise, il fut peu à peu délaissé au profit du village actuel. Bordant une longue rue principale, maisons et granges, construites pour certaines en contiguïté, présentent quelques façades bien composées. L'église Saint-Georges, la tour de l'ancien château et quelques murs d'enceinte sont placés aujourd'hui à l'écart des chemins, formant un ensemble remarquable dans un site protégé **FIG. 385-387**.

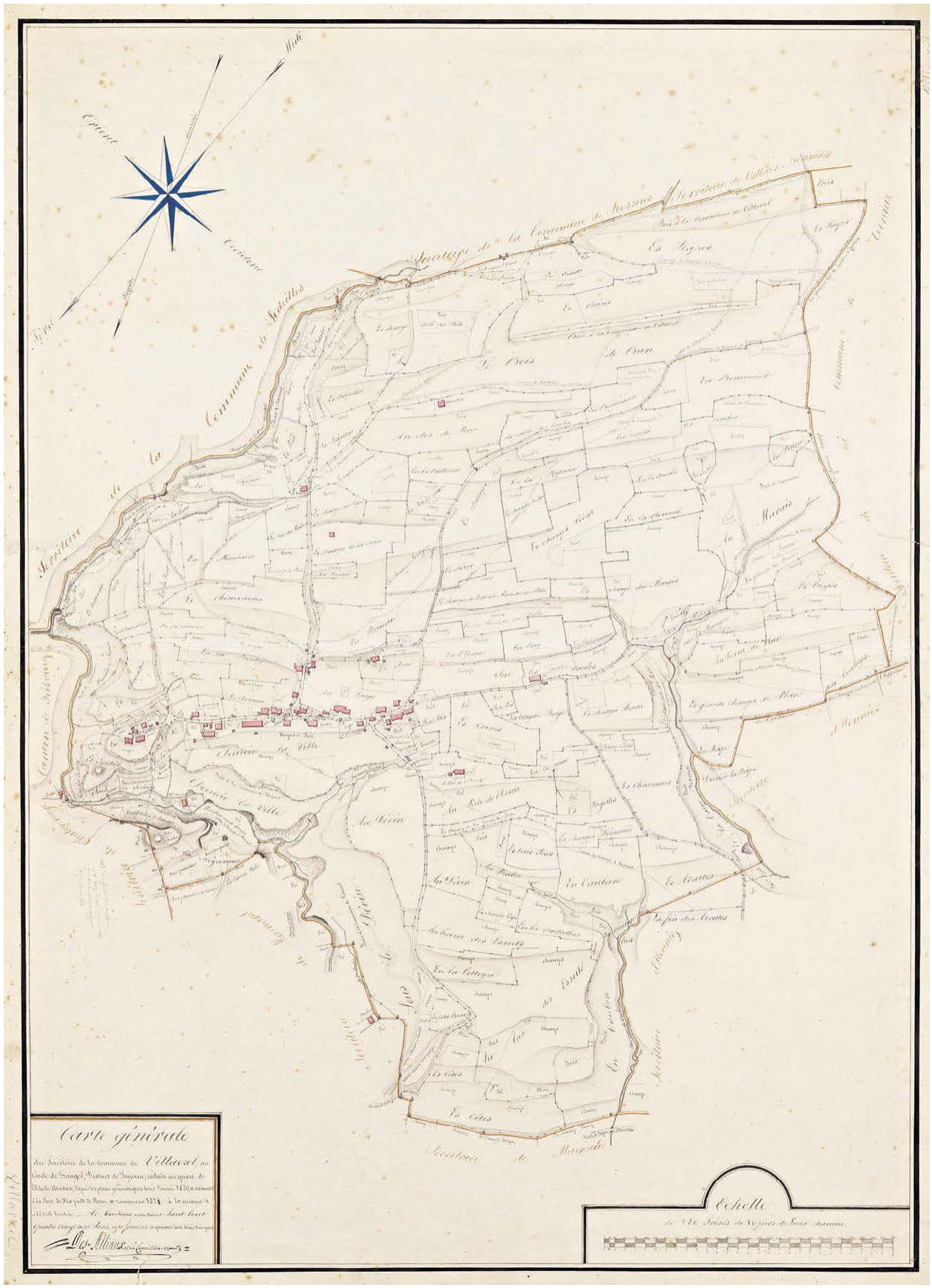
FIG. 385 **Carte du territoire de Villarzel, 1820-1824. ACV, GC 1322.**

Histoire du site

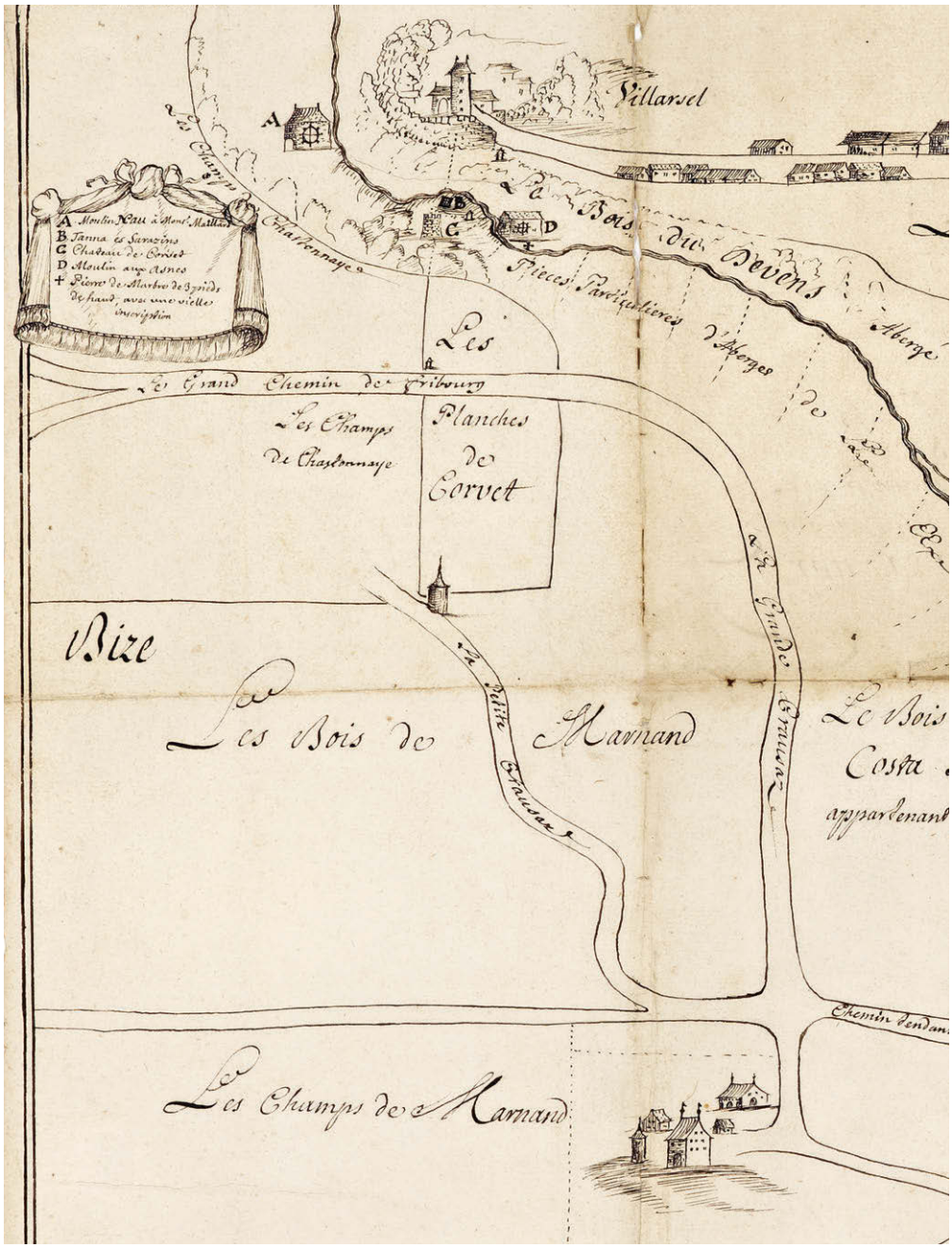
Villarzel semble dépendre des nobles de Middes, qui cèdent une partie de leur fief à Berthold, évêque de Lausanne entre 1212 et 1220. Le nom apparaît pour la première fois au XIII[e] siècle, dans le cartulaire de Lausanne sous la forme de *Vilarsel*, puis «*ville de Villarsel*» en 1316, *Villarse levesque* en 1346-1347, *Villarsel Levesque* en 1453[2]. Son étymologie dériverait de «*villaricellum*», diminutif de «*villare*», soit «petit domaine», «petit hameau»[3]. Galbreath a repéré plusieurs sceaux de membres de la famille de Villarzel[4].

Selon l'auteur de la chronique des évêques, Berthold fit le «château» de Villarzel *(«fecit etiam castrum de Vilarsel»)*[5]. Plus avant dans ce même texte, il est précisé que Boniface (1230-1239) édifia les murs du «château» de Villarzel *(«fecit fieri muros castri de V.»)*. Une guerre éclata vers 1296 entre l'évêque et Louis I[er] de Vaud. D'après Charrière[6], les sires Henri et Guillaume de Villarzel se soulevèrent contre l'autorité de leur suzerain en refusant de reconnaître les châteaux de Villarzel et du Châtelard comme fiefs de l'évêque. L'évêque, allié au seigneur Jean de Cossonay, saisit les châteaux et les réduisit à la «mense épiscopale»[7]. Il semble qu'un incendie s'en soit suivi. En 1297, un document révèle que la ville de Moudon fut frappée d'interdit par l'évêque pour avoir lésé Villarzel[8]. En 1306, un acte confirma aux frères Jean, Guillaume et Henri leur possession de la mayorie de Villarzel en précisant qu'elle restait subordonnée à celle de Lucens[9]. Avant le 4 janvier 1315, Conon de Villarzel, frère d'Henri et de Guillaume, et prieur de Saint-Maire, occupa le château de Villarzel avec l'aide de Louis II, baron de Vaud[10]. Finalement, en 1316, un accord de paix intervint entre Louis et l'évêque Pierre d'Oron, et le château de Villarzel fut rendu sans condition à l'évêque[11].

En 1331, il est fait mention d'un accrochage entre les gens de l'évêque d'une part et d'autre part Henri de Villarzel et Jaquier de Châtonnaye, qui tentèrent de sauver Perrod de Villarzel fait prisonnier par l'évêque. Ils sortirent «lance baissée» du Châtelard[12]. Le 1[er] juillet 1335, il est précisé que Perrod de Villarzel vit sa partie de maison forte du Châtelard détruite par les Fribourgeois, appelés en renfort par l'évêque et le bailli du Chablais[13]. Finalement, le 11 septembre 1335, un arbitrage liquida le conflit entre l'évêque et les nobles de Villarzel. L'évêque rendit à Perrod la mayorie de Lucens et les fiefs qui lui avaient été retirés. En revanche, ni Henri ni Perrod ne purent construire quelque édifice que ce soit, maison, château ou

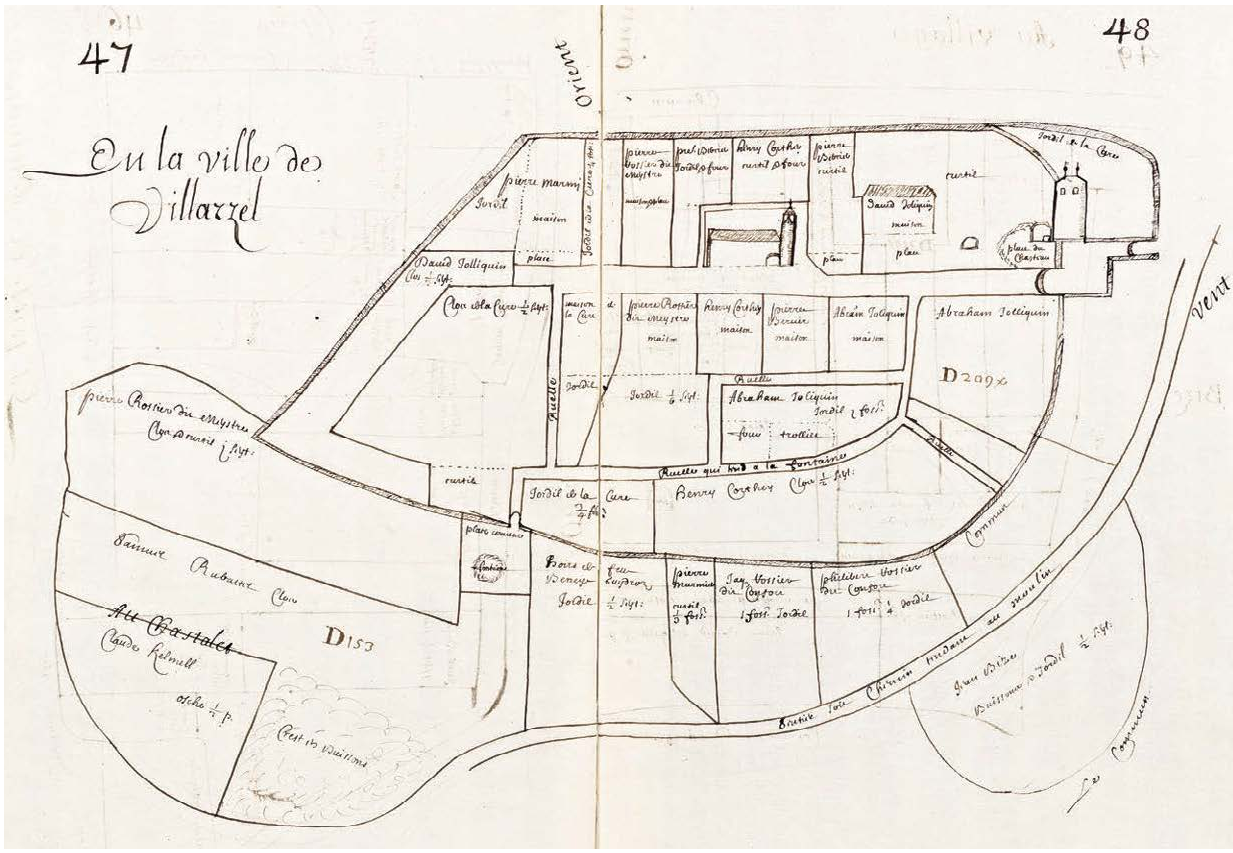


385



386

forteresse, sur le molard du Châtelard et près de la « maison » de Corvet, et ceci pour toujours[14]. Les sujets du ressort durent contribuer au maintien des fortifications par des corvées[15] et suivre la « bannière » de l'évêque quand cela était demandé[16]. Parmi les corvées figuraient le maintien des fortifications et le curage des fossés. En 1407, l'évêque Guillaume de Challant accorda aux habitants de Villarzel l'*ohmgeld*, soit l'impôt sur les biens de consommation, pour qu'ils puissent entretenir leurs fortifications[17]. Celles-ci furent réparées régulièrement, notamment en 1452, année pendant laquelle furent levés de nombreux impôts auprès des familles du ressort[18], puis en 1475. C'est donc après cette date, mais peut-être avant 1536, qu'eut lieu la destruction du château. En effet, un document de 1663 mentionne que le château était déjà brûlé lors de la prise du Pays de Vaud en 1536[19].



387

FIG. 386 **Plan de Villarzel du XVII^e siècle, montrant plusieurs élévations, notamment la tour de l'ancien château de Villarzel avec la porte de ville déplacée à côté de la tour, la tour de l'ancien château de Corvet (en C) et deux moulins (en A et D). En B, il est fait mention de la « Tanna des Sarrazins », mystérieuses cavités ayant fait peut-être partie du dispositif de défense des deux châteaux du Châtelard et de Corvet. AC Payerne.**

FIG. 387 **Plan de l'ancien bourg médiéval de Villarzel, de 1674-1675, avec le tracé des murailles encore bien visible. A côté de la tour, une forme d'arc doit marquer la nouvelle entrée de la ville précédée d'un pont. Le « Jordil de la cure » forme une excroissance dans le plan, peut-être une ancienne défense avancée. ACV, GB 310/a.**

Jusqu'en 1536, les châtellenies de Lucens et de Villarzel appartenaient à l'évêché de Lausanne. Elles étaient entourées par des possessions ou des terres placées sous la dominance de la Savoie[20]. Après la conquête bernoise, le territoire fit partie du bailliage de Moudon et le bailli bernois résida au château de Lucens. En 1803, Villarzel fut rattaché au district de Payerne[21]. La commune adopta des armoiries en 1919 qui sont, *coupées d'argent et de gueules à une tour carrée couverte, ajourée de deux fenêtres, de sable maçonnée d'argent ; le toit sommé de deux épis (sans girouettes) également de sable*. La châtellenie de Villarzel comprenait sept communes : Villarzel, Sédeilles, Rossens, Cerniaz, Villars-Bramard, Marnand, Granges **FIG. 12**. Les communes de Villarzel, Sédeilles et Rossens fusionnèrent en 2006.

Les anciens « châtelards »

Sur le site du lieu-dit Le Châtelard, à quelques pas de l'ancien bourg, se trouve une motte **[1]** très régulière couverte de buissons **FIG. 385, 390**. A cet emplacement, les anciens plans de 1822 indiquent « Ici fut une tour forte »[22]. C'est peut-être à cet endroit nommé plus tard le « Chastalet » puis les « Gerdils » qu'Henri Mureset reconnut un jardin en 1520. Dans cette mention, il est fait référence à un plain-château, terme qui atteste la présence d'un habitat autour de la motte[23]. On ne peut toutefois préciser si c'est ce « châtelard » qui est concerné par l'interdiction de construire de 1335 faite à Perrod de Villarzel (décrite ci-dessus) ou plutôt celui de Trey.

Une autre motte **[2]** apparaît sur les plans cadastraux de 1822 avec un commentaire identique à celui du Châtelard : « Ici fut une tour forte »[24]. Cette tour était édifiée en face du site de la première tour, de l'autre côté du ruisseau, sur une parcelle actuellement sur la commune de Châtonnaye (FR) à l'ouest du « Moulin aux Asnes » **FIG. 385, 390**. Cette construction faisait partie du château de Corvet (ou des Corvets) mentionné notamment en 1335 en même temps que Le Châtelard. Sur un ancien



388

FIG. 388 **Villarzel. Le village-rue actuel, vu du sud, avec le collège et son clocheton du XIXe siècle. Longeant l'impasse En la Ville, plusieurs maisons construites en contiguïté forment une série de façades marquées par des éléments datés des XVIIe et XVIIIe siècles. Photo Claude Bornand, 2011.**

plan non daté, mais probablement de la fin du XVIIe siècle, se voit encore, au milieu de buissons, une tour couronnée de créneaux et désignée dans la légende comme « château de Corvet » (lettre C, FIG. 386).

Tout près de la tour apparaît également une sorte de cavité que le plan désigne comme « Tanna des Sarrazins ». Cette dernière est désignée sur les plans de 1822 comme « entrée souterraine ». Selon une tradition orale, une porte de fer fermait autrefois ce passage qui aurait communiqué avec la ville. Le document de la fin du XVIIe siècle mentionne encore, à proximité de la grotte, une « pierre de Marbre de 3 pieds de haut avec une vieille inscription ».

Ces différentes fortifications constituaient donc un réseau complexe : trois châteaux dans un périmètre restreint, associés à une topographie accidentée montrent bien l'importance stratégique de Villarzel aux XIVe et XVe siècles, importance confirmée par les nombreuses péripéties que connut le lieu (voir plus bas).

Morphologie de l'ancien bourg

Le château à l'intérieur du bourg fut sans doute brûlé en 1476, dans le cadre des guerres de Bourgogne, ainsi que le laissent entendre les reconnaissances de 1606. Il était donc probablement déjà ruiné avant la prise du Pays de Vaud par les Bernois[25]. Après le probable assaut de 1476[26], il en resta en tout cas la tour, qui changea d'affectation, devenant grenier et prisons. En 1585, toutefois, l'édifice est bien mentionné encore en tant que « Chasteaux de Villarzel avecq ses places et bastiments sis au bourg [...] jouxte la charrière publique »[27]. Selon la liste des châteaux du Pays de Vaud établie en 1692 par Jean-Rodolphe Gaudard, secrétaire de « l'Etat extérieur » de Berne, le château de Villarzel est qualifié de « vieil Château de Villarzel, la plupart ruiné »[28]. Les enjeux politiques disparaissant, l'ancienne « ville » fortifiée perdit de son importance et fut peu à peu délaissée. Néanmoins, l'abandon dut se faire très progressivement. Le dépouillement des reconnaissances de 1520[29] permet de recenser encore au moins vingt-deux maisons dans l'ancien bourg et, en



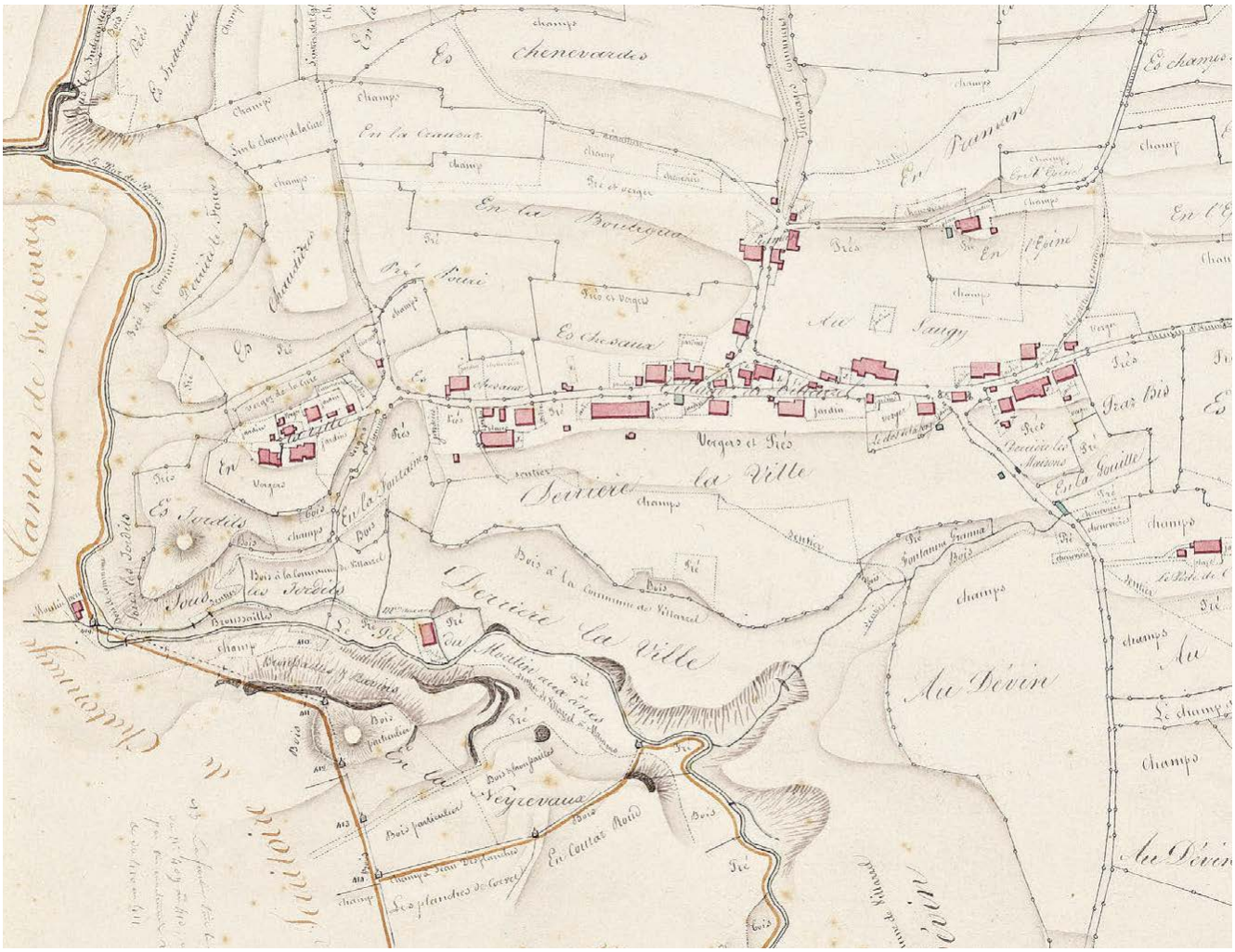
389

FIG. 389 Villarzel. Vue générale de l'ancien bourg depuis le sud. Entouré de murs d'enceinte dont quelques fragments se lisent encore très distinctement, le bourg était implanté sur une sorte de plateau délimité par deux profonds ravins. La tour de l'ancien château marque l'ancienne entrée. L'église et la cure, à droite de l'image, forment l'autre extrémité du site. Photo Claude Bornand, 2011.

1607, une vingtaine de maisons sont toujours attestées[30]. En 1520, la mention de «*casale domus*», qui apparaît à trois reprises, semble toutefois bien indiquer une perte de substance, tendance confirmée en 1561 dans les reconnaissances qui font état de plusieurs maisons, granges et chesaux qui ont perdu de leur valeur. Des maisons sont devenues des granges, voire des chesaux ou même des curtils[31]. L'achat d'une maison en 1629 pour y installer la cure révèle quand même qu'à cette époque, le bourg était encore en activité. Par contre, en 1676, l'ancien four communal était ruiné, et un nouveau se trouvait dans la partie du village qui se développa peu à peu en direction de Lucens[32].

Attestant cette lente disparition de l'habitat dans l'ancien bourg, le plan de 1675 n'indique plus que huit maisons **FIG. 387**. De nouvelles demeures, par contre, furent construites hors de l'enceinte, de part et d'autre de la rue principale actuelle, parfois groupées en deux ou trois unités, surtout dans la rangée nord, parfois isolées par deux passages. Pratiquement aucune habitation n'était située hors de l'agglomération. En 1688, un incendie dont on ignore l'ampleur frappa le village[33]. Au cours des XVIII^e^ et XIX^e^ siècles, les vides se comblèrent le long de cette rue unique et un nouveau noyau se forma au carrefour de la rue menant à Rossens au nord et à Marnand au sud, évolution qui se poursuivit tout au long du XX^e^ siècle.

Sans connaître l'histoire très particulière de Villarzel – bourg médiéval abandonné, puis village construit en dehors de l'enceinte – le visiteur peine à comprendre le lieu. La disposition actuelle des bâtiments, très étalée, une église qui ne se trouve plus au milieu du village et un château réduit à une seule tour ne permettent pas une lecture aisée du territoire. L'accès au site médiéval se fait par l'actuelle rue principale qui se termine en impasse. En s'aidant des plans anciens **FIG. 387, 390**, il est relativement facile de reconstituer le tracé irrégulier de l'enceinte, qui se conforme à une topographie particulièrement propice à la fortification. La porte du bourg était percée dans la partie inférieure de la tour, qui assurait également la protection du château. Un dédoublement de l'enceinte, accompagné d'un fossé, renforçait



390

les défenses de ce côté, formant peut-être une sorte d'ouvrage avancé. Sur le plan de 1675 se devine une arche qui pourrait être un vestige du pont (pont-levis ?) mentionné à plusieurs reprises dans les reconnaissances de 1520. De part et d'autre de la rue principale étaient disposées des maisons dont le plan de 1675 donne une image. Des rues secondaires qui apparaissent également sur ce plan sont bien attestées, de même qu'au moins une poterne au sud. Peut-être y en avait-il une deuxième au nord, ce que laisseraient penser quelques mentions dans les reconnaissances de 1520 qui ne permettent toutefois pas une localisation précise.

Les nouvelles constructions qui se développèrent à l'ouest sont essentiellement des maisons paysannes, l'agriculture restant l'activité principale des habitants **FIG. 388**. Près du carrefour, à la croisée des routes menant à Rossens et à Marnand, sont édifiés l'école, le poids public et le four, qui marquent ainsi le nouveau centre du village. En descendant vers Marnand se trouvent encore la fromagerie construite en 1837, puis le café de l'Ours. Les plans de 1822 montrent également plusieurs étangs répartis le long de la rue principale. Celui dit « de commune », au centre de la localité, fut aménagé en 1820[34]. Le four, quant à lui, fut démoli puis reconstruit par JEAN CRUCHON en 1838[35].

Plusieurs maisons retiennent l'attention. La qualité des constructions, souvent bien conservées, est à souligner et nombre de façades portent encore les marques des XVII[e] et XVIII[e] siècles. Ainsi, au cœur du village, le logement d'une

FIG. 390 Villarzel. Détail de la carte de 1820-1824. Deux mottes, cercles entourés de traits rayonnants, apparaissent sur le document, au nord-est du village, le Châtelard et, au nord, en bas de la carte, celui de l'ancien château de Corvet dont on devine un élément de défense, de forme semi-circulaire. ACV, GC 1322.

FIG. 391 Villarzel. Vue générale du village avec le collège, avant les transformations du XX^e siècle. Seule la surface autour de la fontaine est pavée. ACV, AMH, A 181/8, A 28463.

FIG. 392 Villarzel. Impasse En la Ville 7, maison Rossier, de 1807. Pas de murs, ni de jardins devant les maisons, mais une place, pavée devant l'entrée de la grange et de l'écurie. La limite entre l'espace public et privé n'est pas marquée, sans doute pour des raisons de commodité et de circulation avec les chevaux et les chars. Photo A. Kern. ACV, AMH, A 181/8, A 27068.



391



392

maison paysanne (rue du Collège 6) arbore un toit à demi-croupe souligné d'un berceau lambrissé qui se détache des locaux d'exploitation. Deux paires de fenêtres à meneaux sont datées 1678. Plus loin, dans l'impasse En la Ville qui conduit à l'ancien bourg, se succèdent une série de maisons implantées légèrement en retrait de la rue, dégageant ainsi une place, par endroit pavée, ainsi que le montrent quelques anciennes photos **FIG. 391, 392**. Ces bâtiments forment un ensemble remarquable lié par des toitures à deux pans. En descendant la rue en direction de l'ancien bourg se succèdent une maison de 1774 (impasse En la Ville n° 3), puis l'ancienne maison Rossier (n° 7) construite en 1807, formée de doubles logements réunis par les ruraux **FIG. 392**, et, en fin de rangée, une habitation avec des fenêtres à meneaux datées 1620 et une porte de 1707 (n° 11). Plus loin, une maison de 1807 (n° 17), et une autre, isolée (n° 19) **FIG. 393**, millésimée 1688 sur une fenêtre de sa façade sud. En face, sur la rangée nord, avant d'accéder au vieux bourg, une maison paysanne de 1798 conserve une remarquable façade bien composée (n° 20).

Le dernier tiers du XIX^e siècle est notamment marqué par la présence de deux maisons d'une certaine tenue. Coiffées de toitures à croupes, pourvues toutes deux de deux niveaux agrémentés de quatre baies pour les façades principales, elles sont ornées de chaînes d'angle à chapiteaux, d'une entrée décentrée à laquelle on accède par deux marches. L'une fut construite en 1870 pour Jean Edouard, fils de Daniel Bersier (rue du Collège 7) et l'autre en 1887 pour Abraham Rossier (rte de Marnand 9).



393

FIG. 393 Villarzel. Impasse En la Ville 19, maison. Un cartouche sur le linteau de la fenêtre supérieure porte la date 1688 et le nom de Bize. Etat ancien, la maison ayant été transformée. Photo A. Kern. ACV, AMH, A 181/8, A 27071.

FIG. 394 Villarzel. Tour de l'ancien château avec, dans le fond de l'image, le clocher de l'église. L'entrée dans la ville, qui se fit tout d'abord par un passage sous la tour, fut remplacée par une porte appuyée contre la façade nord, que montre le plan de 1675, et dont il reste quelques traces d'ancrages. Peu avant l'actuelle entrée au cimetière se trouvait un pont qui complétait la défense de la ville. Photo Claude Bornand, 2011.

En dehors du village, plusieurs tanneries sont attestées sur les plans anciens et parmi les habitants figurant sur les plans du XIX^e^ siècle, quelques cordonniers sont encore mentionnés.

Le site de Villarzel, dominant la vallée de la Broye, était aussi tout désigné pour recevoir un « signal », soit un dispositif mis en place par l'administration bernoise pour communiquer rapidement à travers le Pays de Vaud. Placés sur des collines, les signaux étaient généralement formés d'une plateforme, sur laquelle on pouvait allumer un feu pour indiquer un danger, et d'un corps de garde permettant de veiller à proximité, ce dernier pouvant être relativement important[36]. Celui de Villarzel est bien attesté et a laissé une trace dans la toponymie, mais aucun vestige matériel ne subsiste. Il apparaît toutefois sur la carte du bailliage de Moudon **FIG. 2** sous la forme d'une petite construction et communiquait avec le clocher de Payerne, avec Combremont, Bussy, Vucherens et Sassel[37].

Quelques fermes foraines apparurent au cours du XIX^e^ siècle, en raison notamment, selon Glauser, de l'abandon de l'assolement triennal communautaire et de l'augmentation de la population[38]. Un pont de pierre en direction de Rossens, qui subsiste, fut construit selon le projet de l'architecte payernois Louis Charles (1859)[39].

Documentation

Plans et vues

Cartes et plans cadastraux. ACV, GC 1322, 1820-1824, carte du territoire de Villarzel, sig. [Jean-Rodolphe] Des Alliaux **FIG. 385**. – GB 310/a, 1674-1675. – GB 322/a, 1822. – GB 322/b, 1885. – Fn 175, 155-156, 1678. – AC Payerne, Fl, enveloppe Villarzel, XVII^e^ siècle. – ACV, AMH, B 1280/a, plan de Villarzel, établi d'après les plans de 1675 et 1821 et les recherches d'André Kohler. ■

L'ancien château et la porte de ville médiévale, ECA 7 [3]

Historique. Du château de l'évêque ne subsiste plus que la tour qui marque la limite de l'ancien bourg, à proximité de l'actuel cimetière, à l'emplacement des lices FIG. 394. Elle vint s'appuyer vraisemblablement au XIVe siècle contre l'enceinte primitive et fit partie du dispositif général de défense du bourg. L'analyse archéologique a permis de comprendre les principales étapes constructives et d'établir une chronologie relative de cet ensemble dont la complexité n'a pas encore révélé tous ses secrets (voir plus haut, p. 321).

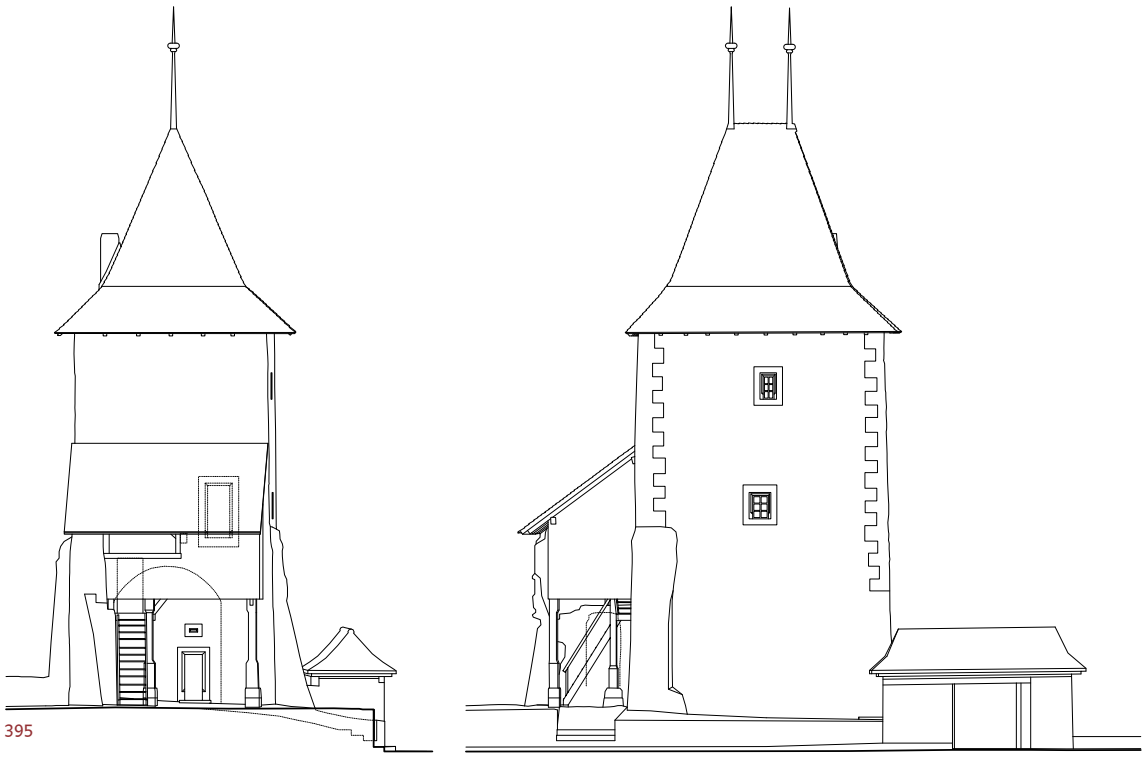
Comme on l'a vu plus haut, les sujets du ressort devaient contribuer au maintien des fortifications et curer les fossés. C'est ce qui se fit notamment en 1407, puis en 1452 et en 1475 encore[40]. Après cette date, mais probablement avant 1536, eut lieu la destruction du château. D'importants travaux conduits par le tailleur de pierre JACQUES BODMER sont attestés en 1581-1582. Des fenêtres furent démolies, de nouvelles reconstruites et deux locaux aménagés pour stocker le blé et l'avoine. A cette époque, il est fait mention également de la prison. La tour fut blanchie là où cela était nécessaire. SIMON HOFFMAN confectionna la charpente et l'on commanda à un potier d'étain de Lausanne des épis de faîtage[41]. ANDRÉ MONDOZ prépara les pierres pour les fenêtres et la porte. Puis, en 1582-1583, le charpentier CLAUDE GUIBAUD (GUIBEND ?) façonna le bois, confectionna des contrevents et le forgeron NICOLAS BARBEY, ainsi qu'un serrurier de Payerne, fabriquèrent des ferrures pour cinq portes[42]. En 1583-1584, un tuilier de Vevey fut payé pour la fourniture de clous. Ces travaux trouvent confirmation dans la datation des solives de chêne du 1er étage que l'analyse dendrochronologique a fournie, soit l'automne/hiver 1581-1582 pour l'abattage des bois[43], et dans un texte des reconnaissances de 1585[44]. Ce dernier document précise en effet qu'après l'incendie du château, une tour y a été « à présent » bâtie. En 1665, il est aussi fait mention de la « grande tour quarrée bastie après la ruine et destruction dud[it] chasteau, ayant trois estages, dont on se sert de grenier et au baz une forte prison pour les criminels ; et le reste du chasteau est en ruine »[45]. Les premiers plans cadastraux de 1675 FIG. 387 ne montrent en effet plus que la grande tour, mais une forme d'arc dessinée en contiguïté de cette dernière pourrait signifier qu'une nouvelle porte d'accès au bourg était venue s'y adosser, l'ancienne ayant été probablement



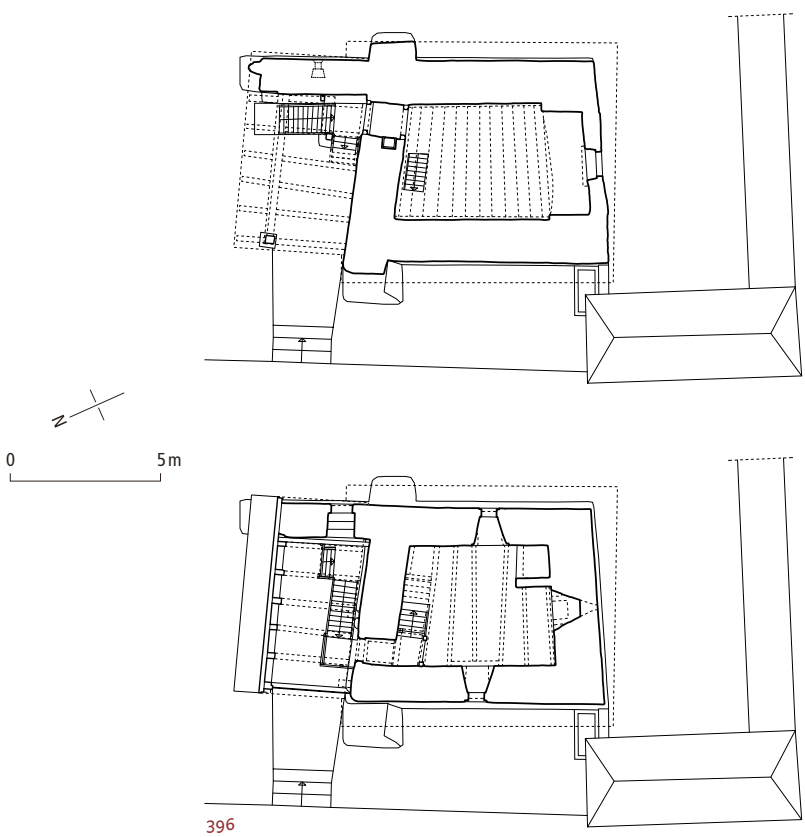
394

condamnée au moment où l'on aménagea la prison. En 1676, des travaux sont encore attestés à la charpente et en 1778-1779, des réparations effectuées au toit[46]. Ces interventions sont à nouveau corroborées par l'analyse dendrochronologique qui indique que le vantail de la porte d'entrée, dont la typologie paraît pourtant encore médiévale, est formé du bois d'un chêne coupé en 1779 seulement et le plancher du rez-de-chaussée de bois abattus en 1783-1784[47]. En 1802, la tour est rachetée par la commune afin d'y loger les pauvres[48]. Un incendie se déclara le 10 janvier 1965, ce qui nécessita la réparation de la toiture[49], puis, en 1978, l'ensemble de la tour, façades, charpente et partiellement l'intérieur, furent restaurés[50].

Description. La tour, de plan carré (6,75 m × 6,75 m), est venue s'appuyer contre la première porte principale du bourg et son étage inférieur constituait le passage de l'entrée FIG. 395-398. La construction intégra l'ancien mur d'enceinte, qui se devine encore dans les traces d'arrachements visibles de part et d'autre des angles de l'édifice[51]. Selon les observations des archéologues effectuées près de la tour, ce mur était large de 1,40 m pour une hauteur d'environ 6 m. Il était soigneusement appareillé de blocs de molasse taillés. Une porte

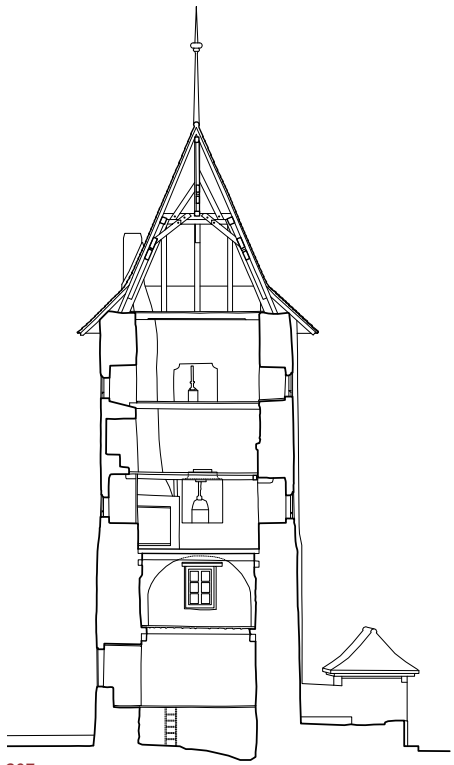


395

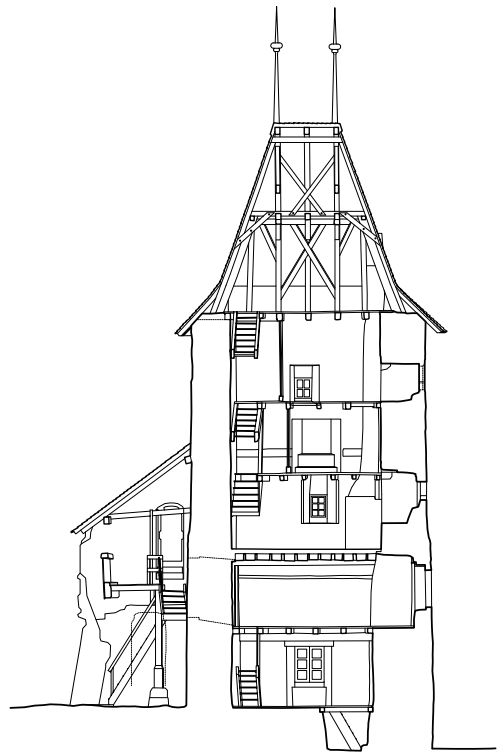


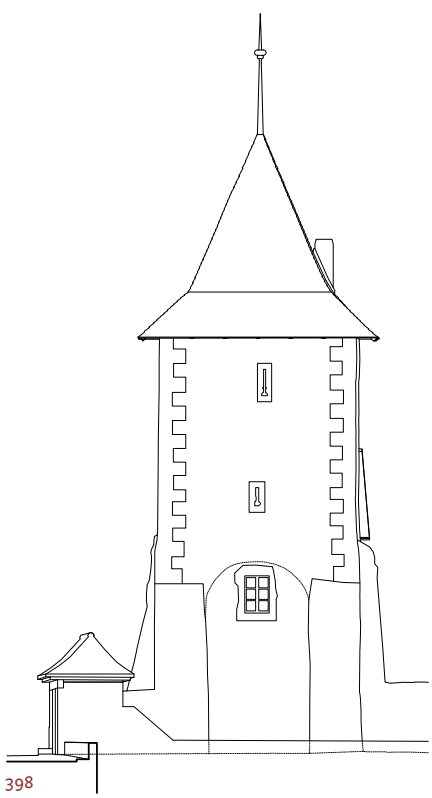
396

FIG. 395-398 Villarzel. Tour de l'ancien château. Echelle 1:250. On distingue encore, à l'intérieur, un arc brisé qui donnait accès à la ville. L'élévation de la tour, modifiée à plusieurs reprises, a été étudiée lors de l'analyse archéologique menée en 1977 et 1978 par l'Atelier d'Archéologie médiévale de Moudon. Le relevé de la FIG. 398 montre une annexe dont il ne reste que des fragments de murs et une porte à linteau sur coussinets. Au rez-de-chaussée se lisent encore les traces d'une grande cheminée. La structure et l'épaisseur des murs, ainsi que l'accès à l'étage laissent penser qu'il s'agissait d'une maison forte. Dessin NOR architectes et Archéotech, 2011.

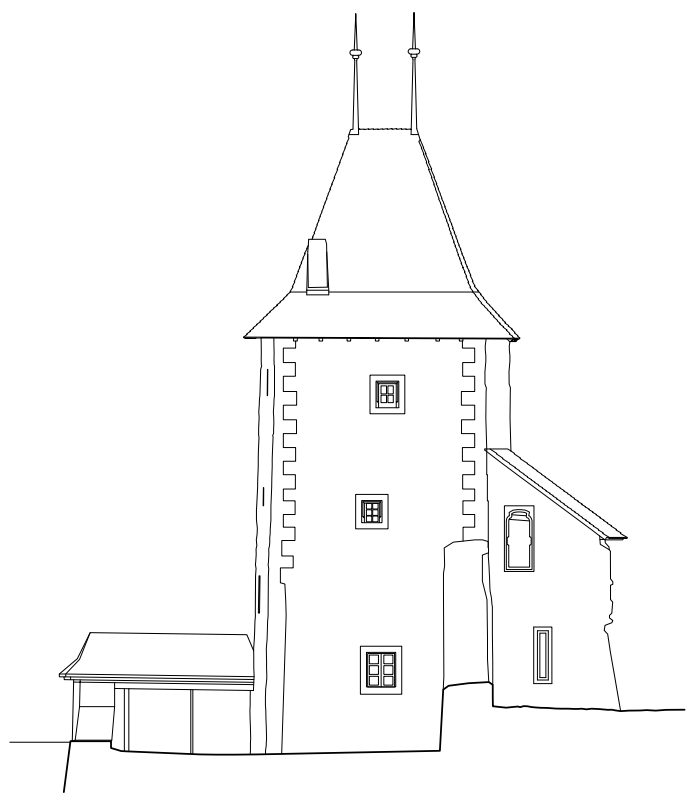


397





398





399

FIG. 399 **Villarzel. Eglise, depuis la cour de la cure avec la tour de l'ancien château. Le petit chœur rectangulaire à chevet plat laisse entrevoir, sur la face est, les traces de deux *oculi* (éclairage original du chevet ?). La nef, à peine plus large, percée de quatre fenêtres à chambranles de molasse, est agrémentée à l'ouest d'un clocher dont le sommet est ajouré d'une baie rectangulaire dans laquelle se loge la cloche. Photo Claude Bornand, 2010.**

surmontée d'un arc sur coussinets a été repérée dans la façade ouest, attestant ainsi la présence d'un double mur d'enceinte[52]. Les analyses ont montré que toutes les structures portent des traces de feu[53].

Une éventuelle bretèche, qui serait venue renforcer la défense de la première porte, selon les hypothèses des archéologues, ne se lit plus aujourd'hui. L'accès à la tour depuis le bourg se faisait par une baie située au 1er étage. Le couronnement d'origine a disparu, les murs anciens n'étant conservés que sur une hauteur d'environ 6 m. Un ressaut bien visible dans la maçonnerie témoigne d'une étape d'exhaussement qui se situe peut-être déjà au XVe siècle, si l'on en croit les niches des meurtrières en trou de serrure, à linteaux sur coussinets, d'une typologie proche de celle de l'ébrasement des fenêtres de l'église ; mais le tout fut sans doute repris lors des travaux du XVIe siècle qui affectèrent l'ensemble de la tour. En effet, plusieurs remaniements ont été détectés dans les maçonneries dont la chronologie absolue reste difficile à interpréter[54]. Des meurtrières furent transformées en fenêtres, la porte d'accès modifiée et c'est probablement à ce moment-là qu'une galerie vint s'appuyer contre le mur oriental.

Une annexe comprenant un étage sur rez-de-chaussée est venue s'adosser à l'angle sud-est de la tour. Peut-être n'était-elle pas très étendue. En effet, dans l'inventaire des biens d'Aymon de Cossonay, effectué après son décès en 1375, le château de Villarzel ne comprenait que des coupes de messel et d'avoine ainsi qu'une baliste[55]. Cela signifie probablement d'une part que l'évêque n'y séjournait pas souvent et d'autre part que la construction n'était sans doute pas suffisamment importante pour qu'on y laissât du mobilier.

La charpente date des transformations du XVIIIe siècle, bien attestées par les textes bernois. L'aspect actuel des façades, avec les chaînes d'angle peintes en harpe, résulte de la restauration de 1978 qui s'est basée sur des témoins anciens. Ces décors pourraient remonter au XVIe siècle, les textes attestant que JACQUES BODMER est payé également pour « blanchir » la tour après ses travaux[56].

L'ancienne porte, transformée, donne accès au deuxième niveau. A l'intérieur se devine, dans la paroi orientale, l'arc brisé de la porte d'accès au bourg, aujourd'hui obturée. Cet espace est couvert d'un plafond en madriers de chêne datés de 1581-1582.

On pénètre dans les trois autres étages supérieurs, dont les niveaux de planchers ont été également changés, par des escaliers de bois à une volée. Une cheminée très simple élevée avec des blocs de pierre maçonnés et un chambranle sans moulure permettait d'offrir un peu de confort au troisième niveau de cette construction dont les aménagements sont par ailleurs très austères. Sous le rez-de-chaussée se trouve actuellement un petit local enterré, accessible par une trappe.

L'église, ECA 3 [4]

Historique. La première mention de l'église Saint-Georges ne date que de 1450[57]. En 1452, Jean de Corvet est cité comme chapelain de Villarzel et vicaire de l'église paroissiale de Granges[58]. En 1456, Jaqueta, veuve de Jean Buluz de Villarzel, fit un legs pour l'autel Saint-Georges de Villarzel[59]. En 1466, un acte précise que l'édifice est construit dans le « bourg » soit « ville » de Villarzel et qu'il contient des reliques de saint Georges[60]. Cette même année et en 1467-1469, des impôts furent levés pour le « service » de la chapelle[61].

Quand les envoyés de l'évêque effectuèrent une visite le 30 septembre 1453, Villarzel n'était qu'une filiale de la paroisse de Granges, appartenant au « ressort » militaire du château de Villarzel. Le procès-verbal laisse penser que la construction n'était pas achevée à ce moment-là ; l'autel n'était en effet pas encore consacré, il n'y avait pas de piscine liturgique, ni de fonts baptismaux, de pavage



400

FIG. 400 Villarzel. Eglise. Vue en direction du chœur avec la chaire de 1763. La nef, à peine plus large et légèrement décentrée par rapport à l'axe du chœur, est couverte d'un plafond cintré de bois, sur lequel apparaissent quelques motifs géométriques peints en rouge. Dans l'oculus, vitrail de Théodore Delachaux. Photo Claude Bornand, 2010.

ou de plancher. Le *lavatorium* devait être fait sous la fenêtre du côté de l'épître, soit au sud[62]. D'après Grandjean, le vocable de Saint-Georges ainsi que la présence attestée de reliques pourraient faire référence à l'évêque Georges de Saluces (1440-1461), seigneur temporel et spirituel de Villarzel, qui aurait pu participer à l'érection de la chapelle[63].

En 1536 la Réforme s'installa en Pays de Vaud. Pourtant en 1554-1555, Villarzel résista encore, ainsi que nous l'apprend un document qui condamne cinq hommes du village qui avaient caché « les idoles et autres objets servant à la messe »[64]. En 1622, la paroisse de Sédeilles, Villarzel et Rossens fut constituée. Les trois localités durent alors contribuer à l'entretien de l'église et du cimetière. Jusqu'en 1685 toutefois, Villarzel enterra encore ses morts à Granges. Après cette date, le jardin du pasteur, situé autour du château, fut transformé en cimetière, fonction qui perdure aujourd'hui. En 1759, la paroisse construisit une galerie « pour procurer un peu plus de place dans le Temple » et procéda à de nouveaux aménagements du mobilier. Des bancs furent créés et les places réparties selon les fonctions, le sexe et l'âge des paroissiens. Les hommes vaillants assistaient au culte depuis la galerie[65]. Les jeunes garçons étaient placés tout devant, près de la chaire, les jeunes filles également, mais sur un banc distinct. Puis venaient les familles bourgeoises qui disposaient de bancs qui leur étaient réservés.

L'architecte HENRI PERREGAUX, qui fournit de nombreuses expertises pour les bâtiments de l'Etat, examina l'église en 1832[66]. On envisagea alors de démolir éventuellement l'édifice, en tout cas le clocher[67]. Face à la réticence des habitants, il ne fut finalement procédé qu'à un recrépissage et à une consolidation intérieure des murs. Quelques améliorations de confort, dont la fermeture du plafond et une ouverture au-dessus de l'arcade du chœur, complétèrent les travaux qui furent finalement assez modestes[68].

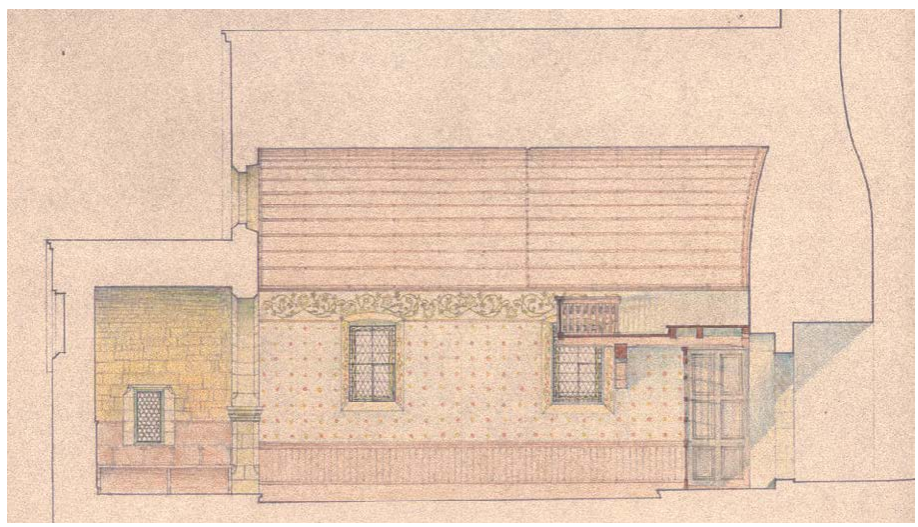
En 1905, l'église et sa cloche, ainsi que la tour et les restes d'enceinte du château, furent classés MH et, en 1907, ALBERT NAEF, archéologue cantonal, se rendit sur place et rédigea un rapport agrémenté de précieux croquis[69]. Il identifia une construction tardive de l'édifice et recommanda la modification de la galerie et d'une fenêtre rectangulaire située dans le mur oriental de la nef. Dès 1908, des relevés furent établis par le bureau d'architectes BOSSET & BUECHE, probablement par LOUIS BOSSET **FIG. 402**. En 1909, on procéda à l'exploration de l'édifice et l'on mit au jour des sépultures dans le chœur **FIG. 401**. A cette occasion, des monnaies avec « la Croix de Savoie » furent trouvées et l'on découvrit également une tombe dans la nef.

FIG. 401 **Villarzel. Eglise. Vue intérieure en direction de l'est pendant l'exploration de l'édifice par Louis Bosset en 1910. ACV, AMH, A 181/7, A 13646.**

FIG. 402 **Villarzel. Eglise. Relevé de l'intérieur de l'église après les travaux de Louis Bosset avec le décor d'Ernest Correvon. Les enduits du chœur furent enlevés pour montrer les pierres nues, dans l'esprit des restaurations « archéologiques » effectuées par cet architecte, futur archéologue cantonal vaudois. ACV, AMH, A 181/7, A 13670.**



401



402

En 1910, BOSSET & BUECHE établirent des plans pour la restauration de l'église. Les archives des monuments historiques conservent des projets pour l'aménagement de la chaire, pour des bancs et pour la porte de l'église[70]. En 1912, le peintre-verrier EDUARD DIEKMANN élabora aussi un projet de vitrail pour la fenêtre rectangulaire située au-dessus de l'arc triomphal. Il ne fut cependant pas réalisé **FIG. 403**.

Pendant cette phase d'exploration, le peintre-restaurateur ERNEST CORREVON examina les parois et constata : « Les travaux mirent à jour [sic] des restes de peintures murales si frustes qu'il fut impossible d'en distinguer les motifs, seule une couronne de verdure entourant l'inscription LAUDATE DOMINUM SIMPLICITER fut relevée et reproduite sur l'enduit du tympan méridional du chœur »[71]. Des vitraux furent également placés dans l'église à cette occasion et les parois ornées de peintures décoratives qui disparurent presque entièrement à la restauration suivante.

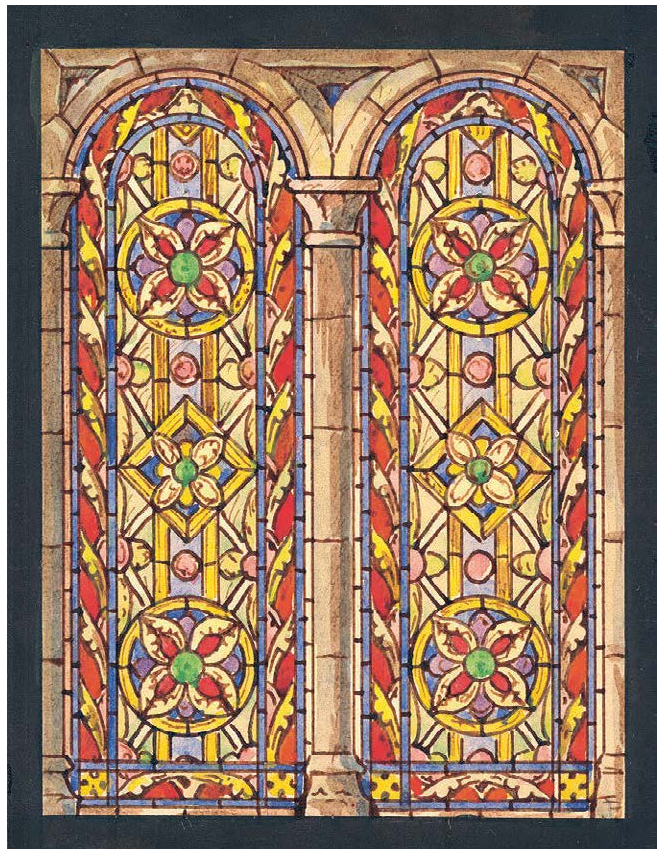
En 1951, l'architecte GEORGES BOSSET, neveu de LOUIS BOSSET, fut sollicité pour intervenir à nouveau dans l'édifice. Il effectua des relevés et proposa le rafraîchissement de la peinture de l'intérieur du temple, dégradée suite à des suintements de goudrons de la cheminée, la modernisation de l'éclairage et le remplacement du chauffage à bois

par un chauffage électrique[72]. En 1961, le portail du cimetière fit l'objet d'un classement[73], et en 1972, un orgue fut installé par la Manufacture de grandes orgues Genève S.A.[74]. La toiture a été, quant à elle, restaurée en 2000[75].

Description. L'église est située dans l'ancien bourg, sur une petite place au sud de la rue principale, libre actuellement de toute autre construction FIG. 399. Elle correspond à la chapelle mentionnée en 1450. On ignore si antérieurement existait déjà un lieu de culte.

A l'intérieur, le chœur, de plan rectangulaire, peu profond, est couvert d'une voûte de tuf en plein cintre, sorte d'« archaïsme délibéré », selon la formule de Grandjean[76]. Il est éclairé par deux curieuses fenêtres rectangulaires dont le linteau repose sur des coussinets allant diminuant dans l'ébrasement. Une table de communion millésimée 1910 est placée au centre de l'espace. La chaire est formée d'une cuve à panneaux datée 1763, qui repose sur un socle garni de bancs FIG. 400; elle a fait l'objet d'un réaménagement par LOUIS BOSSET en 1910; l'escalier est moderne[77]. Deux dalles funéraires sont scellées dans le sol du chœur: l'une, de 1710, comprend des armoiries et une épitaphe devenues illisibles, l'autre, de 1716, est celle de Jeanne-Marguerite Clavel († 1716) femme de Jean-Baptiste Clavel, alors pasteur de Villarzel[78].

La nef du XV^e siècle possède un couvrement cintré de bois, sur lequel apparaissent des décors à la manière de ceux qui ornent le temple de Chavornay, ces derniers étant sans doute postérieurs[79]. Ses planches et couvre-joints n'ont malheureusement pas pu être datés, mais pourraient correspondre à la charpente, dont les chevrons de chêne remontent aux années 1520-1522[80]. A l'ouest, la galerie construite en 1759 occupait autrefois aussi une partie de la paroi nord. Son état actuel résulte des transformations de 1910. Quatre fenêtres rectangulaires éclairent la nef, deux au sud et deux au nord; les chambranles de ces dernières, du même type que celles du chœur, ont été repris, voire créés en 1910 pour la fenêtre à l'ouest ainsi que l'indique une date dans l'ébrasement. Un oculus, percé dans la paroi orientale de la nef, a remplacé en 1910 une fenêtre rectangulaire moderne, sans doute selon le souhait émis par ALBERT NAEF. Il est orné d'un vitrail, daté de 1911, représentant saint Georges terrassant le dragon, œuvre de THÉODORE DELACHAUX exécutée par l'atelier KIRSCH & FLECKNER, de Fribourg. Les fenêtres de la nef et du chœur ont reçu, au sud, des vitraux pourvus de simples cives et au nord des baies à verres losangés ornés d'une fine bordure de couleur. Ces derniers ne sont ni signés ni datés.



403

FIG. 403 **Villarzel. Eglise. Projet du verrier Eduard Diekmann pour une verrière de l'église, non réalisé. ACV, AMH, A 181/7, A 13639.**

L'église conserve l'une des plus anciennes *cloches* du canton, que l'on peut dater du XIV^e siècle (ré 4, diam. 70 cm)[81]; sur le cou, le nom des évangélistes, en onciales: « + LUCAS MARCVS MATTHEVS S IOHANNES » FIG. 36.B. – *Vaisselle liturgique:* une paire de semaises en étain, 1870 et 1885, poinçon J. SCAGLIA, Yverdon; un plat sur trois pieds en argent, XVIII^e siècle; une paire de coupes en argent, 1824, par les frères GÉLY, de Lausanne; une aiguière sur trois pieds, en argent, 1824[82].

La cure, impasse En la Ville 35 [5]

Après la création de la paroisse en 1622, LL.EE. achetèrent en 1629 une maison dans l'ancien bourg médiéval pour la somme de 700 florins. D'importantes transformations furent effectuées par le maçon FRANÇOIS CHESAULX (murs et pans de bois), le charpentier CLAUDE COSANDEY, un menuisier de Curtilles qui fabriqua treize fenêtres avec un vitrier de Granges et enfin le serrurier JEHAN CHARBONNEY pour un prix total de plus de 1000 florins[83]. Un contrefort fut construit peu après, en 1636, puis des petits travaux affectèrent encore



404



405

l'édifice. Ainsi que le montre le plan de 1675, il s'agit de la maison qui occupait la tête orientale d'une rangée située au nord de la rue principale.

Au début du XVIII[e] siècle, en vue de la reconstruction du bâtiment, le bailli de Moudon confia l'établissement de plans à Abraham Berthoud, de Vauxtravers, et Abraham Demierre, inspecteur des bâtiments, fut chargé d'examiner les premiers projets[84].

Le charpentier David Matthey fournit un plan pour la charpente et les pans de bois. Les maçons [Jean-Pierre] Sugnens et [David] Jaquier, de Moudon, intervinrent sans que l'on sache s'ils se basèrent sur les plans de Berthoud, le projet ayant été jugé trop coûteux dans la forme proposée par l'architecte. Il est fait mention du serrurier Daniel Jeanneret, de Lucens, et du potier de terre [David ?] Grosmann, de Moudon. Monique Fontannaz explique la relative modestie de la somme engagée par l'emploi d'un plan avec une disposition traditionnelle simple, bien que la façade ne manque pas d'élégance[85]. En 1719, un document révèle qu'une maison couverte de chanvre jouxtait la cure et présentait un danger d'incendie. On souhaita la démolir et la remplacer par une grange. Est-ce cette maison (ou la parcelle ?) que le pasteur Clavel acheta, précisément peu avant 1719, pour élever les dépendances de la cure ?[86] C'est aussi ce dernier qui fit faire la fontaine[87].

Une grange fut effectivement construite en 1722 par le maçon Abraham Montandon et le charpentier Daniel Girard. En 1736, le menuisier Samuel Estoppey, de Marnand, établit un cabinet d'étude dans la cure[88] et le potier Braillard un nouveau fourneau en 1747-1748[89]. Le boisage de la grande chambre et du cabinet d'étude furent effectués en 1762 sous la direction de l'architecte Abraham Burnand[90] et en 1783 celui de la chambre à manger par [Moïse] Thomas. Ce dernier sera peint en 1784 par le peintre Grec[91]. Un nouveau bassin et une chèvre destinés à la cure sont mentionnés comme prêts à être posés en 1823. Ces aménagements nécessiteront aussi de faire le pavé[92]. En 1837, la cure est décrite comme « presbytaire ayant logement, grange, écurie, bûcher, assots [étable à porcs] ». Elle est dite d'un âge ancien mais « restauré[e] ». En 1952, l'ancienne grange fut démolie au profit de la construction de l'annexe actuelle **fig. 404**[93].

La maison, coiffée d'un pignon transversal doté d'un berceau lambrissé, présente une façade sud élégamment ordonnée à chaînes d'angle de molasse appareillée. Inscrite dans la pente, elle comporte trois niveaux, prenant jour respectivement par trois, quatre et deux baies dont les

encadrements reposent sur des tablettes finement moulurées. La porte d'entrée, formée d'un encadrement de molasse quadrangulaire à deux ressauts, conserve un vantail ajouré dans sa partie supérieure. Les façades sud et ouest, à l'angle desquelles s'appuie un imposant contrefort, présentent des percements asymétriques. Une grange, connue par la vue de Jakob Samuel Weibel et des photographies anciennes, venait s'appuyer contre la façade ouest, occupée actuellement par l'annexe de deux niveaux construite en 1952[94]. A l'intérieur, plusieurs chambres conservent des boiseries de hauteur à larges panneaux et des ferronneries remontant au XVIIIe siècle. A l'étage subsiste une cheminée surmontée d'un trumeau Louis XV.

Un four à pain bien conservé à l'entrée de la propriété et une fontaine complètent les dépendances.

L'école et maison de commune, rue du Collège 4 [6]

Aucun bâtiment ne figure sur le plan de 1675 à l'emplacement de l'école actuelle. En 1622, l'enseignement était toutefois déjà assuré par le diacre de la paroisse et une maison était louée à cet effet[95]. Une maison de commune, aujourd'hui disparue, est attestée tout près de l'ancien bourg sur le plan de 1675. Peut-être comprenait-elle une salle d'école ? En 1787 toutefois, un devis fut établi par Moïse Thomas, de Moudon, pour la construction d'un « petit clocher sur la maison de commune de Villarzel dans le milieu du Village »[96]. Il s'agit probablement du bâtiment figurant sur les plans de 1822 et qui se trouvait à l'emplacement actuel du collège. Rectangulaire, il possédait une galerie à l'est et une annexe au sud, nommée la fruitière, donc à usage de fromagerie. Une place et un jardin communal complétaient le fonds. Une correspondance entre le Département de l'intérieur et le préfet de Payerne, chargé de visiter les lieux en mars 1837 en vue d'établir une nouvelle école, nous apprend que le bâtiment fonctionnait non seulement comme école, mais aussi comme lieu de réunion pour les autorités, ce qui n'allait pas sans poser des problèmes de cohabitation[97]. Un logement pour le régent au 1er étage, jugé insuffisant, comprenait une cuisine, une petite chambre et un cabinet. Le 2e étage accueillait la salle d'école ainsi que les archives.

Une nouvelle construction fut envisagée. Des plans furent établis par Achille de La Harpe, associé d'Henri Perregaux[98]. D'abord contestés, ils furent acceptés en 1837[99]. Jean Cruchon, maçon, participa à la construction[100], ainsi que Jean-Daniel Goumaz, menuisier, chargé de fabriquer des portes de chêne[101]. Le maître charpentier Georges Rossier façonna la charpente, la galerie de bois et un plancher[102]. Le petit clocheton reçut une couverture d'ardoises. Le maître serrurier d'Estavayer Lenveytu (?) posa deux portes de fer aux fourneaux en catelles[103]. Le programme du nouvel édifice était élaboré : il comprenait un logement pour le régent, un autre pour la régente, une classe pour les garçons, une pour les filles et une salle de réunion pour les autorités[104]. Malgré la réticence de quelques citoyens, l'érection du bâtiment dut se faire rapidement puisque le procès-verbal de 1837 indique : « maison d'école avec un clocher au village ». Le bâtiment est alors mentionné comme neuf, ce que confirme la date de 1837 sur une porte.

De nombreux travaux affectèrent ensuite le bâtiment ; d'abord en 1949, ainsi que l'indique une date à l'intérieur, puis en 1958 par l'architecte Georges Bosset qui procéda à l'installation du chauffage central, à la transformation de la salle du comble et de la classe du rez-de-chaussée, à l'aménagement de la chambre de séjour au 1er étage et au remplacement des tablettes de fenêtres (façade sud-est)[105]. En 1985, puis en 1990, et encore en 2002, le bâtiment subit une rénovation complète[106].

Bien implanté au milieu du village, le collège domine les maisons environnantes avec son clocheton pourvu d'une horloge et surmonté d'une flèche fig. 405. Sa typologie, bien qu'ambitieuse pour Villarzel, correspond bien à la première génération des « maisons d'école » telle que définie dans l'étude de Heller et Fornet[107]. Suivant la législation mise en vigueur en 1833 et 1834, le collège devait répondre à des normes fixées par le Canton. Il comporte deux niveaux plus un autre gagné dans le comble. Coiffé d'une toiture à demi-croupes, il est agrémenté d'une galerie de bois à l'est et d'une tourelle au nord. Ses façades principales comprennent cinq fenêtres régulièrement ordonnées pour les premier et deuxième niveaux, à l'exception toutefois d'une transformation au rez-de-chaussée nord. L'étage de comble ne comporte que trois baies au nord et cinq fenêtres jumelées au sud. Un demi-oculus orne le sommet du pignon couvert d'un avant-toit lambrissé.

La *cloche* a été fondue en 1838 par [Samuel] Treboux, de Vevey (sol 3, diam. 96 cm). Sur le cou, frise de fleurs de lys, guirlande de fleurs avec têtes d'angelots et, sur le vase, nom de la commune, date et nom du fondeur[108].

fig. 404 **Villarzel. Impasse En la Ville 35, cure. La cure du début du XVIIIe siècle avec son annexe de 1952, après sa restauration en 1998 par l'architecte Théo Métrailler (Etat de Vaud). La façade sud avec son pignon transversal, marquée par des chaînes d'angle de molasse et des fenêtres régulièrement ordonnées porte probablement la marque d'Abraham Berthoud. SIPAL.**

fig. 405 **Villarzel. Rue du Collège 4, collège et maison de commune construit en 1837-1840 sur des plans d'Achille de La Harpe. Fortement contestés par un groupe de citoyens qui jugeaient la dépense disproportionnée, ces plans furent tout de même acceptés en mars 1837. Si cela n'avait pas été le cas, on aurait bâti à coté de l'ancien bâtiment en démolissant « une antique tour pour en avoir les matériaux », sans doute la tour de l'ancien bourg ! Photo Claude Bornand, 2010.**



406



407

FIG. 406 **Villarzel. Route de Marnand 11, actuelle auberge de l'Ours. Le bâtiment se distingue des maisons paysannes par un corps de logis en légère saillie par rapport à la partie rurale contiguë, décrochement bien marqué également en toiture par un pignon transversal. Photo Claude Bornand, 2010.**

FIG. 407 **Villarzel. Route de Marnand 1, ancienne auberge de l'Ours. Une enseigne de bois, au nom du Logis de l'Ours, est conservée dans une maison privée. Provenant de l'ancienne auberge, elle montre aussi, sur ses deux côtés, dans un cadre à bordure chantournée, un ours campé dans une position héraldique, patte levée et langue lampassée, posté sur un tertre herbeux. Dans la partie inférieure est peint le texte suivant : « A LOURS BON LOGIS ». Sur l'un des côtés figure la date 1685 et sur l'autre 1798. Les deux faces ont sans doute été repeintes à plusieurs reprises ainsi que le laissent supposer des textes sous-jacents. Coll. particulière. Photo Claude Bornand, 2010.**

Le moulin aux Asnes (disparu) [7]

Situé dans le ravin au nord-est de l'ancien bourg, ce bâtiment est déjà mentionné au XV^e^ siècle. Pierre de Saint-Germain, châtelain de Villarzel, le remit à cens perpétuel aux frères Vullieme, Humbert et Pierre Monney en 1482. Le moulin avait été acquis par leurs parents et l'acte laudé par l'évêque Georges de Saluces[109]. Il occupait une place stratégique entre les deux mottes fortifiées du Châtelard et des Corvets. A proximité, le long du ruisseau, se trouvaient également la « Tanna des Sarrazins » ainsi que le montre le plan de la fin du XVII^e^ siècle mentionné plus haut **FIG. 386**. Sur ce document, comme sur un autre plan de 1757, le bâtiment paraît surmonté d'épis de faîtage et doté d'une volumétrie imposante, ce que confirme une carte de 1757 qui montre une élévation sommaire de l'édifice coiffé d'une toiture à demi-croupe sommée de petits drapeaux attestant bien son appartenance seigneuriale. Un jardin était aménagé devant la maison. Le dispositif du moulin comprenait plusieurs canaux construits pour activer la roue à augets[110]. L'immeuble a été démoli en 1920. Seule subsiste aujourd'hui la meule, placée actuellement dans le jardin de l'école **FIG. 405**.

L'ancienne auberge de l'Ours, route de Marnand 1 [8]

Une auberge est attestée à Villarzel depuis 1583 au moins[111]. En 1775, c'est Pierre David Rubattel qui détenait la concession d'aubergiste. A cette date, l'assemblée de commune déclara que « le cabaret à l'enseigne de l'ours existe de temps immémorial, qu'on y vend du vin au détail, qu'on y loge et qu'on y traite comme dans les grands cabarets du pays »[112]. Les plans de 1822 permettent de localiser cette ancienne auberge à l'entrée du village, du côté de Marnand, au nord de la route principale. Ce bâtiment ne se distingue guère d'une maison paysanne traditionnelle, à l'exception d'une façade sur rue construite en molasse bien appareillée.

L'actuelle auberge de l'Ours, route de Marnand 11 [9]

L'auberge actuelle du village, toujours à l'enseigne de l'Ours, fut construite par les enfants de Charles Rubattel en 1839, ainsi que l'atteste la date sur la porte d'entrée. A côté de l'auberge, une grange, écurie, remise et « couvert » complétaient la



408

FIG. 408 Villarzel. Impasse En la Ville 27, maison Bise. La maison, dans son état ancien. Les façades nord et sud sont ornées de fenêtres gothiques jumelées ou de triplets. Cette maison faisait partie en 1675 d'un ensemble appartenant à la famille Bise qui comprenait plusieurs maisons, granges, four et places marquant la première extension du bourg hors de l'enceinte. Photo A. Kern. ACV, AMH, A 181/8, A 27070.

propriété. Auparavant, à cet emplacement sur les plans de 1822, figurait simplement une « grange et maison » de plus petites dimensions. L'auberge fut bâtie en retrait de la route, ce qui ménagea un important dégagement formant une place **FIG. 406**.

La maison comporte deux niveaux habitables et un niveau de comble coiffés d'une demi-croupe et d'un berceau lambrissé sur le pignon sud. La façade principale, régulièrement ordonnée, est encadrée de deux chaînes d'angle de molasse appareillée et comprend quatre fenêtres par étage à chambranles de molasse, celles du 1er s'appuyant sur un bandeau continu faisant légèrement saillie sur les angles du bâtiment. L'étage de comble, qui prend jour par deux fenêtres à encadrements de bois, est marqué par un cordon de bois découpé. Les autres façades ont subi des transformations et adjonctions, des logements ayant été créés dans les locaux d'exploitation, mais elles gardent toutefois quelques percements remontant à la construction.

Plusieurs anciennes enseignes sont conservées **FIG. 406, 407**. Celle qui est accrochée à l'angle du bâtiment est formée d'un médaillon de fer ovale aux couleurs cantonales, vert et blanc, fixé à une potence se terminant en col d'oiseau. Au milieu de l'écu, un ours assis déguste un verre, une bouteille à la main. L'ensemble pourrait remonter à la construction de la maison, soit vers les années 1840.

Les maisons privées

La maison Bise, impasse En la Ville 27 [10]

Cette maison offre non seulement la particularité d'être une des plus anciennes du village et sans doute la plus ornée, mais elle est encore inscrite dans un groupe de bâtiments qui s'ordonnent autour d'une place révélant probablement un aménagement antérieur à l'extension du village-rue. Cette disposition, près du château, témoigne peut-être de l'esquisse d'une sorte de faubourg – au moment où l'ancien bourg assumait encore pleinement ses fonctions – ou tout au moins les premières velléités de construction du village actuel. Sur le plan de 1675, on distingue nettement ces maisons qui se placent le long de la rue et qui bénéficient d'accès particuliers, notamment pour les dépendances agricoles situées au fond de la cour. Au sud, un peu éloigné des granges, sans doute pour des raisons de sécurité, un four complète l'agencement de ce qui pourrait constituer un petit quartier. Cet état subsiste encore aujourd'hui et forme un îlot de maisons malheureusement peu entretenu à l'arrière.

La demeure la plus significative est l'ancienne maison Bise **FIG. 408**. Elle appartenait en 1675 à Jacques et Philibert Bise. En 1822, elle était aux mains de Jacques Besson puis, en 1837, de Jacques et Benjamin Besson. Sur le plan de 1885, Pierre



409



410



411

Besson et François Michel en possédaient chacun une partie. Cette division était effective en tout cas depuis 1836.

Ce petit bâtiment de plan carré, isolé, comprend deux niveaux auxquels on accédait autrefois par un escalier longeant la face occidentale. Une toiture à demi-croupes couvre une partie de bois à l'ouest et dégage deux pignons latéraux très transformés. Les façades principales par contre conservent de très belles fenêtres du gothique tardif. Au nord, la façade en pierre de taille de molasse appareillée prend jour par deux baies jumelées et trois autres formant un triplet pyramidal, le tout reposant sur un cordon de molasse continu, souligné d'une frise de denticules. Les chambranles des fenêtres finement moulurés reposent sur des congés offrant une grande variété de torsades, ou de motifs géométriques **FIG. 409, 410**. Le rez-de-chaussée est percé d'une baie en plein cintre – ancienne porte transformée en fenêtre – et d'une porte récemment remaniée **FIG. 408**[113].

La façade sud est plus hétérogène. Au rez-de-chaussée, deux baies jumelées sont surmontées d'un linteau millésimé 1615, date qui ne paraît pas authentique mais qui a pu être réinscrite lors d'une réfection. Au 1er étage, une petite et une grande fenêtre, probablement retaillées au cours du XXe siècle, sont à rapprocher de celles de la façade nord. Si l'on compare ces ornements sculptés avec les fenêtres de l'ancien Hôtel de Ville de Payerne par exemple, une datation dans le dernier quart du XVIe siècle ne paraît pas exclue. Une enquête de 1612 concernant les abus commis dans l'exercice de la justice révèle que Jacques Rossier de Villarzel, commissaire et châtelain, a fait des « bastiments grands et excessifs ». Cette mention serait-elle à mettre en relation avec la maison ?[114]

L'intérieur, entièrement remanié au cours du XXe siècle, comporte quelques récentes boiseries de hauteur.

La maison de Miéville, rue du Collège 1 [11]

En 1676, Jean Rodolphe de Miéville, châtelain de Villarzel et de Granges, fut reçu communier de Villarzel en contrepartie d'une somme de 350 florins[115]. C'est un de ses descendants, Abraham de Miéville, qui fit construire en 1708 la maison actuelle, avec une toiture légèrement en saillie sur la partie rurale avec ses armoiries placées sur la porte d'entrée **FIG. 411**[116].

Sur le plan de 1822, la propriété est inscrite comme « maison grange et écurie » et appartient



412

FIG. 409 **Villarzel. Impasse En la Ville 27, maison Bise. Détail de la façade nord. Photo Claude Bornand, 2010.**

FIG. 410 **Villarzel. Impasse En la Ville 27, maison Bise. Détail des fenêtres de la façade nord. Photo Claude Bornand, 2010.**

FIG. 411 **Villarzel. Rue du Collège 1, maison de Miéville. Façade sud de la maison construite pour Abraham et Jean-Louis de Miéville avec sa porte d'entrée datée 1708, ornée d'un fronton interrompu comportant les armoiries *d'azur à la demi-ville formée d'un mur crénelé, d'une moitié de porte mouvante du flanc dextre et de tours, églises et maisons, le tout d'argent, les toits de gueules*. Photo Claude Bornand, 2010.**

FIG. 412 **Villarzel. Route de Marnand 13, maison Bersier-Rubattel, façade nord. Le linteau de la porte d'entrée est orné des emblèmes des tanneurs – soit le couteau à deux manches à écharner ou à ébourrer, de la lunette et du racloir – accompagnés des initiales A B (Abram Bersier). Photo Claude Bornand, 2010.**

aux hoirs de Daniel-Benjamin Bise. Elle s'accompagnait alors d'une remise et d'un étang. En 1885, elle était aux mains de Charles Bersier et comprenait des logements, une écurie et deux remises, « couvert » et bûcher, probablement construits en 1852[117].

La maison, qui possède un pignon sur rue, est formée de deux étages percés de trois et quatre baies rectangulaires à tablettes moulurées qui étaient peut-être pourvues autrefois d'un meneau central. Un niveau de comble prend jour par deux fenêtres percées dans le pignon. Celles des autres façades sont moins bien ordonnées et parfois sans tablettes. L'édifice est coiffé d'une toiture à demi-croupe et coyaux qui s'agrémente d'un berceau lambrissé sur le mur pignon, lui conférant l'allure d'une demeure bourgeoise, bien mise en évidence également par le léger détachement du corps de logis des locaux d'exploitation adjacents.

La maison Bersier-Rubattel, route de Marnand 13 [12]

Le plan de 1675 ne montre aucune construction à cet emplacement. Par contre, celui de 1822 indique clairement une « maison et remise avec deux jardins ». La propriété appartenait alors à Pierre-Daniel Bersier, fils de Pierre-Abram. Le procès-verbal de 1837 précise qu'elle a 66 ans. Cet âge est sans doute attribué en raison de la date de 1771, placée sur la porte d'entrée au nord, dont le linteau est orné des emblèmes des tanneurs[118]. Sur le plan de 1885, le bâtiment est propriété de Louise Rubattel.

Deux annexes vinrent s'accoler à l'est et à l'ouest du premier édifice après 1885, date du plan cadastral. Une vue du bâtiment, datée de 1880, le montre encore dans son état originel[119]. La façade sud, qui remonte au XVIII^e siècle, est percée de respectivement trois et quatre fenêtres à chambranles en arc surbaissé au rez-de-chaussée et au 1^er étage. Deux baies rectangulaires s'ouvrent sur le pignon. Au nord, un escalier de pierre à balustrade sur le palier forme une galerie et donne accès au premier niveau, qui comprend, comme au sud, quatre baies en arc surbaissé. Une grande toiture à demi-croupe et berceau lambrissé englobe également les annexes construites au cours du XX^e siècle FIG. 412.

A l'intérieur, un corridor traversant légèrement décentré, recouvert de larges panneaux de bois rectangulaires, donne accès à une chambre boisée. Quelques anciennes ferronneries du XVIII^e siècle sont conservées çà et là dans le bâtiment. La charpente à tirants paraît relativement homogène.



413



414

FIG. 413 **Villarzel. Route de Marnand 6, maison Joliquin, façade nord. La maison est une des plus anciennes du village. Bien qu'elle soit datée 1684 sur le linteau des baies jumelées, elle apparaît déjà sur le plan de 1675. Le rural remonte sans doute au XVIII^e siècle. L'intérieur de la partie de l'habitation est également très bien conservé avec des chambres boisées du XVII^e siècle. Photo Claude Bornand, 2011.**

FIG. 414 **Villarzel. Route de Marnand 6, maison Joliquin. Façade nord et détail de la date de 1684. Photo Claude Bornand, 2010.**

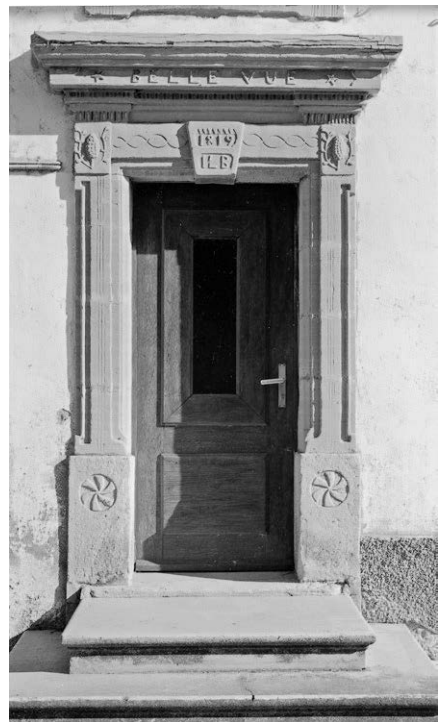
La maison Joliquin, route de Marnand 6 [13]

A l'entrée du village, un peu en retrait de la route, une maison paysanne du XVII^e siècle attire l'attention FIG. 413, 414. Elle figurait déjà sur le plan de 1675, isolée du reste des constructions, et en élévation, ce qui atteste son importance. Elle était alors propriété de Jacques Rubattel. A l'arrière de la parcelle se trouvait un four. En 1822, elle appartenait à Jacques, fils de Moïse Rubattel, et comprenait maison et grange. Un procès-verbal de 1837 estime son âge à environ 55 ans; elle daterait donc des années 1780. A cette époque, elle est mentionnée comme « maison, grange, écurie, assots [étable à porcs] et quarrée ayant forge, four et bûcher le tout contigu ». Cette dernière description pourrait faire référence à l'annexe perpendiculaire qui est conservée actuellement. En 1885, c'est Julie Rubattel, fille de Jean, qui en est la propriétaire.

La façade nord comprend deux niveaux agrémentés de fenêtres jumelées à meneaux. Celles du 1^er étage, à simples feuillures, reposent sur un cordon continu. Le linteau porte la date de 1684 et même le mois « apvril ». Les initiales M F B complètent l'inscription. Bien que d'inspiration très proche, les baies du rez-de-chaussée sont différentes, probablement plus anciennes ainsi que le montre la moulure formée d'une gorge qui s'amortit sur des congés à ressaut[120].



415



416

La façade sud, plus récente, présente des fenêtres rectangulaires en molasse, des œils-de-bœuf et une porte de grange correspondant peut-être aux années 1780. Un pavé de galets est conservé de ce côté de la maison.

A l'intérieur, un corridor traversant, revêtu de boiseries de hauteur munies de placards qui pourraient remonter au XVII^e siècle, conduit à une cuisine placée au centre du bâtiment. Plusieurs chambres lambrissées au moyen de larges planches sont conservées dans la maison, l'une au rez-de-chaussée, les autres au 1^er étage auquel on accède depuis un escalier partant de la cuisine. Dans la chambre du rez-de-chaussée, au nord, un plafond à planches et couvre-joints pourrait dater du XVII^e siècle.

Les constructions hors bourg

En direction de Rossens, le lieu-dit En Praman n'est occupé en 1675 que par une seule maison, vraisemblablement située près du carrefour actuel. Au cours du XIX^e siècle apparurent des fermes foraines ; le plan de 1822 indique déjà la plupart des bâtiments actuels. Une maison paysanne (ch. de La Crêt 1, ECA 66), au logement couvert d'une toiture à la Mansart lui conférant une allure de demeure bourgeoise, fut probablement construite vers 1760, ainsi que le révèlent deux dates sur la porte et dans la cave. Selon Glauser, cette typologie est bien attestée à cette période qui voit des architectes renommés édifier des maisons à l'usage d'agriculteurs fortunés[121].

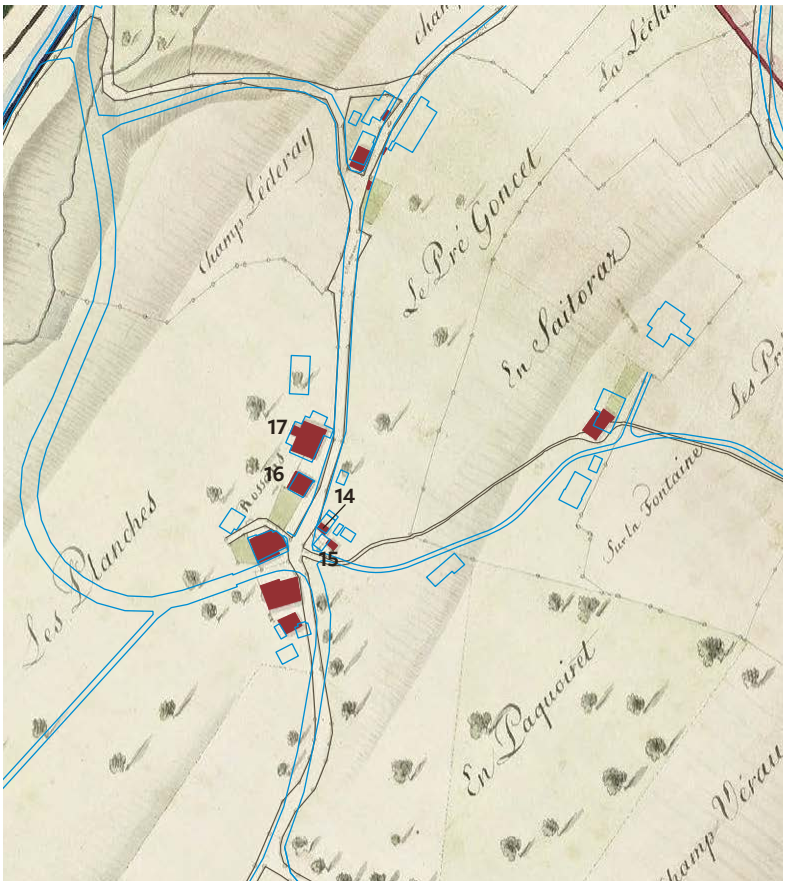
Une autre maison (ch. de La Crêt 3, ECA 70) fut construite pour Fritz Bersier en 1832, si l'on en croit la notice du procès-verbal de 1837. Cette « carrée » à la façade régulièrement ordonnée est divisée en deux niveaux, plus un étage de comble. Couverte d'une toiture à demi-croupes, à coyaux et berceau lambrissé sur le mur pignon, elle prend jour au moyen de quatre fenêtres pour les étages de logement et deux pour le troisième niveau FIG. 415. Les locaux d'exploitation, séparés de la maison et construits un peu plus tôt, affichent le millésime 1824 sur la porte de grange.

En tout cas deux tanneries existaient à Villarzel. L'une d'elles (ch. de La Crêt 2) fut construite en 1797[122] sur deux niveaux et un étage de comble ; la maison abritait également un magasin à sel et fut utilisée encore comme débit de vin. Agrandie en 1841 de deux chambres lui donnant son aspect irrégulier actuel, elle présente, à l'image d'autres maisons de Villarzel, une toiture à demi-croupes soulignée d'un berceau lambrissé.

L'évolution de l'agriculture transforma peu à peu la typologie des bâtiments, qui devinrent plus vastes, les locaux se multipliant et s'agrandissant. Caractéristique de cette évolution, la ferme de Bellevue (passage de Bellevue 1), construite en 1819

FIG. 415 Villarzel. Chemin de La Crêt 3, maison Bersier. Placée en dehors du village, En Praman, cette maison fut construite en 1832 pour Fritz Bersier. Des chaînes d'angle en molasse appareillée sommées de chapiteaux, une porte d'entrée surmontée d'un linteau sculpté d'un bas-relief et lié avec la fenêtre du premier niveau, donnent à cette maison, séparée des locaux d'exploitation, une certaine tenue. Photo Claude Bornand, 2010.

FIG. 416 Villarzel. Passage de Bellevue 1, maison Bellevue, construite en 1819 par Jacques-Louis Bersier. Détail du chambranle de la porte d'entrée très richement orné, mêlant langage classique et populaire. Photo Claude Bornand, 2010.



417

FIG. 417 **Détail de la carte de Rossens en 1824, avec superposition du cadastre actuel en bleu. Echelle 1:5000. – 14. Maison de commune. – 15. Maison, impasse de la Saitoraz 1. – 16. Château. – 17. Dépendances rurales du château. ACV, GC 1315. Géodonnées Etat de Vaud, dessin NOR architectes.**

pour Jacques-Louis Bersier, impressionne par ses dimensions **FIG. 48, 416**. Elle était formée en 1837 d'un « logement, d'une grange, de deux écuries, deux remises, mécanique à battre et pont traversant les cours ruraux ».

Villarzel : Rossens [14-17]

Rossens est situé sur la rive droite de la Broye, le long de la route qui conduit à Romont depuis Châtonnaye (FR) et Sédeilles. Au nord de la localité, un petit ruisseau a creusé un vallon avant de rejoindre plus loin le Ruz de Marnand. Les plans cadastraux de 1823 et la carte de 1824 signalent un « clos du Moulin » à la limite du territoire de Sédeilles[123]. Le suffixe -ens signifierait « chez ceux de », « du clan de », la première partie du nom désignant une personne probablement d'origine germanique[124]. Cité pour la première fois en 1176[125], Rossens faisait partie de la châtellenie de Villarzel. En 1335, un acte passé entre l'évêque et Gérard de Dizy, époux d'Agnès de Billens et seigneur de Rossens, fixa les droits de ce dernier. La seigneurie passa ensuite aux Rey, puis à noble Jean Maillard de Romont, qui la reconnut en 1544[126]. En 1587, la moitié de la seigneurie appartenait à Fribourg. Le monastère de la Fille-Dieu (Romont) y avait également des biens, en tout cas en 1574[127]. En 1591, la seigneurie était aux mains de Nicolas Morattel, puis elle passa à Daniel Morattel, époux de Jeanne d'Erlach. En 1630, Jean-Rodolphe Stürler l'acquit par son mariage avec Ursule Morattel ; le fief fut ensuite rénové en 1669 par Antoine Zehender au nom de sa femme Ursule Stürler, qui l'avait elle-même reçu de son père Jean-Rodolphe Stürler[128]. Antoine le reconnut encore en 1687[129], puis ce fut au tour de son fils, dénommé aussi Antoine, puis Rodolphe Zehender qui le reconnurent en 1737. Le fief passa plus tard à Alexandre Herport (époux d'une demoiselle Zehender), puis à Frédéric-Samuel Schmid en 1767 et enfin, par achat, en 1797, à Frédéric de Miéville. Rossens avait été rattaché à la paroisse de Villarzel dès 1622. Le village fusionna avec Villarzel et Sédeilles en 2006.

En 1740, seuls quatre feux sont mentionnés à Rossens[130]. Cette situation ne semble pas avoir changé en 1824, date des premiers plans qui ne révèlent que sept bâtiments cadastrés au centre du village, dont seulement quatre maisons appartenant à deux familles, les Demiéville et les Goumaz ; en 1883, ce sont uniquement deux petites constructions qui sont venues s'ajouter, notamment une remise, grenier et four. Il existait par ailleurs un four du château. A l'exception de deux bâtiments, les maisons paysannes qui entourent actuellement le village de manière dispersée ne figurent pas encore sur les plans de 1823.

Documentation

Plans et vues

Cartes et plans cadastraux. ACV, GC 1315, 1824, plan général géométrique de la commune de Rossens, sig. F[RÉDÉRIC-GABRIEL] TROTTET **FIG. 417**. – GB 315/a3, 1823. – GB 315/b1, 1884.

La maison de commune, route de Romont 27 [14]

Bien que la localité fût très petite, on y trouvait tout de même une maison de commune, qui subsiste actuellement, revêtant aussi les fonctions habituelles d'école et de logement et qui se distingue par la



418

FIG. 418 **Rossens. Route de Romont 24, château. Le « château » de Rossens, placé au cœur du hameau et autrefois siège d'une seigneurie, fut reconstruit vers 1809. Le rez-de-chaussée avec ses jours rectangulaires témoigne encore de son affectation en caves, alors que les deux niveaux, régulièrement percés de fenêtres, sont coiffés d'un toit à la Mansart surmonté d'épis de faîtage. Photo Claude Bornand, 2010.**

présence d'un clocheton. Le bâtiment, reconstruit en 1831, contenait encore une cuisine au rez-de-chaussée, une cave ainsi que la fromagerie[131]. La chambre d'école, située au-dessus de cette dernière, était chauffée par un fourneau de molasse[132]. En 1883, la pompe à incendie était également placée dans ce bâtiment, et c'est en 1886 que la maison à l'ouest (impasse de la Saitoraz 1 **[15]**) fut construite en remplacement d'une étable à porcs et d'un bûcher[133].

Cloche datée 1898 du fondeur CH[ARLES] ARNOUX, d'Estavayer (sol 4, diam. 48,5 cm), ornée d'une frise de palmettes et de fleurs de lys[134].

Le château, route de Romont 24 **[16] [17]**

Selon le procès-verbal de 1837 qui la date de 28 ans, la maison, propriété de Louis-Frédérich Demiéville, fils de Pierre-Daniel-Frédérich, aurait été bâtie en 1809[135]. C'est donc probablement ce dernier qui édifia ou reconstruisit le château actuel **[16]**, après avoir acquis la seigneurie en 1797[136]. En 1837, le bâtiment comporte deux étages, et des caves voûtées au rez-de-chaussée. Une adjonction au bâtiment est mentionnée dans le cadastre en 1858 FIG. 418[137].

Les dépendances rurales **[17]** (rte de Romont, ECA 208), qui accompagnaient la maison de maître, possèdent une date de 1821 sur une porte de grange qui correspond à des transformations et à l'ajout d'une remise. Un bûcher fut construit en 1866[138].

Villarzel : Sédeilles **[18-20]**

Placé sur les hauteurs de la vallée de la Broye, Sédeilles se trouve à la frontière du canton de Fribourg, sur la route qui conduit de Payerne à Romont. D'importants vestiges archéologiques dont des fragments de murs et des piliers d'hypocauste appartenant peut-être à une villa romaine furent mis au jour en 1907[139]. Quantité d'ossements furent également découverts ainsi qu'une pièce de monnaie de l'évêché de Lausanne remontant au XIII^{e} siècle. L'étymologie de Sédeilles reste inconnue. Le terme celtique « *sedo* » (ou « *sido* », siège, résidence), fut évoqué mais est contesté actuellement[140].

Au Moyen Age, Sédeilles faisait partie de la châtellenie de Villarzel et donc du domaine temporel de l'évêque de Lausanne. Une première



419

FIG. 419 **Détail de la carte de Sédeilles en 1819 avec superposition du cadastre actuel en bleu. Echelle 1:5000. – 18. Fromagerie. – 19. Maisons, passage du Clos-d'Amont. – 20. Collège. ACV, GC 1317. Géodonnées Etat de Vaud, dessin NOR architectes.**

mention, « *sideles* », apparaît dans le cartulaire de Hautcrêt (fin XII[e] siècle). Il s'agit d'une description de la terre de « Muratel »[141]. Bien qu'incertain dans sa localisation, il est à noter que le village comprenait encore en 1674, « l'osche morattel » située au milieu du village, près du four de la commune[142]. La « *villa de Sedilles* » est mentionnée ensuite en 1336 à propos de la perception d'avoine par le mayor de Lucens dans la châtellenie de Lucens et Villarzel[143]. L'abbaye cistercienne de Hautcrêt et les Prémontrés d'Humilimont (FR) y avaient des possessions qui passèrent aux Jésuites de Fribourg puis à Berne. Sédeilles fit ensuite partie du bailliage de Moudon jusqu'en 1798, puis fut rattaché au district de Payerne. Le seigneur de Rossens y possédait plusieurs maisons en 1737[144].

Le premier plan de Sédeilles, de 1674, indique la présence de treize maisons et autant de granges disposées de part et d'autre d'une rue principale, la rangée sud présentant quelques maisons en ordre contigu[145]. Les extrémités de la rue étaient fermées par des constructions diverses : au nord-est se trouvaient plusieurs greniers, une forge, des maisons et granges tandis qu'au sud-ouest, plusieurs maisons formaient un îlot (voir *Passage du Clos-d'Amont 1-4*). Une fromagerie **[18]**, construite en 1857, sera agrandie après 1879. La notice historique de Miéville précise qu'en 1910, nombre de constructions sont récentes et que les plus anciennes ont été modifiées pour s'adapter aux nouveaux besoins de l'agriculture. Une tuilerie et une carrière de grès sont alors exploitées dans le village[146].

Documentation

Plans et vues

Cartes et plans cadastraux. ACV, GC 1317, 1820, carte topographique du territoire de Sédeilles, sig. [ABRAM] BERNEY **FIG. 419**. – GB 310/a, 1674. – GB 317/b2, 1819. – GB 317/c, 1879.

Passage du Clos-d'Amont 1-4 [19]

L'une des maisons de ce qui forme encore aujourd'hui un petit îlot appartenait à noble dame « Ursulle Stürler veuve d'Anthony Zehender, seign[eu]r, Baillif de Lucens ». Cette dîme provenait de Daniel Morattel, seigneur de Rossens en 1610[147]. Une grande grange, distincte de la demeure, faisait également partie de sa propriété. Ces bâtiments ne subsistent plus, mais à l'emplacement de l'ancien édifice principal, deux nouvelles maisons paysannes furent élevées par les fils d'Abram-Samuel Goumaz vers 1828-1834 (passage du Clos-d'Amont 2-4). L'ancienne grange (passage du Clos-d'Amont 1), dans laquelle fut construit un logement, subit elle aussi des transformations en 1815 et en 1825 (date de 1827 sur la porte de grange), alors qu'elle était aux mains de la même famille Goumaz. Un orphelinat fut créé en 1903 dans la partie occidentale de la rangée. La carte de 1820 montre encore un état ancien de ces propriétés qui sont séparées du reste du village par un chemin[148].

L'ancienne maison de commune et école, et le collège de 1841, ECA 339 [20]

Si, en 1674, la propriété communale semble se limiter au four, au début du XIX[e] siècle, un bâtiment au centre du village, nommé « maison de la commune » sur les plans cadastraux[149], abrite le



420

FIG. 420 Sédeilles. ECA 339, collège. L'ancien collège, aujourd'hui bâtiment communal, restauré en 2010 et en 2012, a été édifié sur les plans de l'architecte Achille de La Harpe en 1841. De construction soignée, il est situé en dehors de la localité et marque le paysage de sa silhouette pourvue d'un clocheton surmonté d'un coq. Au-dessus de la porte se trouve l'inscription suivante : « Elevez-les en les instruisant et les corrigeant selon le Seigneur, Eph.VI, 4 ». Photo Claude Bornand, 2014.

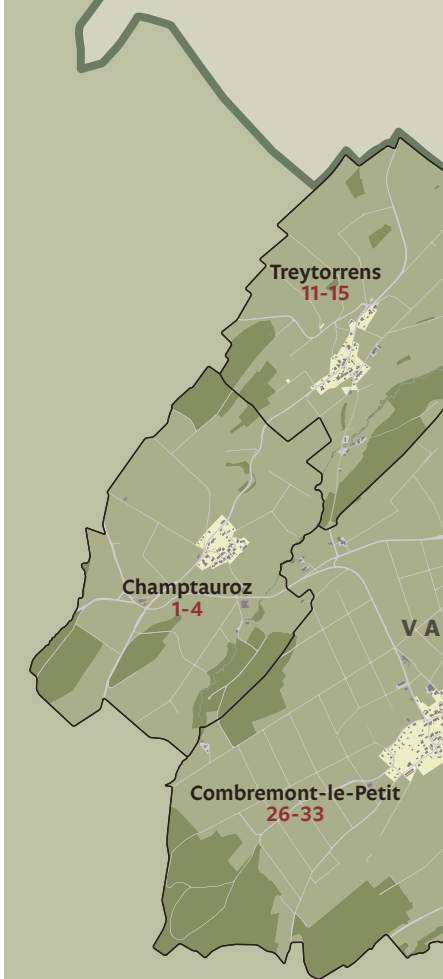
collège, un pressoir et un hangar pour la pompe[150]. Le bâtiment a sans doute disparu vers 1857, au moment où l'on décide de construire la fromagerie (rte de Granges 6). Il ne se trouve plus sur les plans de 1877[151]. En 1837, il est question du nouveau collège à construire. La Municipalité s'adresse directement à ACHILLE DE LA HARPE et HENRI PERREGAUX pour élaborer les plans. De longues discussions sont engagées entre les partisans d'un emplacement dans le village, à l'endroit où se trouve déjà l'ancienne école, et ceux d'un lieu hors de l'agglomération. Les plans, tracés dès 1838, prévoient une « maison à deux étages non compris le plain-pied [...] envisagée comme disproportionnée par des experts et devoir être d'un mauvais effet pour le village dont les maisons n'étoient qu'à un étage [...] »[152]. C'est finalement le Conseil d'Etat qui tranchera et choisira le lieu-dit Champ-Paccot pour la nouvelle construction **[20]**, effectuée en 1841 (rte de Romont, ECA 339)[153]. Tous les quinze jours, dans la salle d'école, une conférence était proposée en soirée « pour l'éducation populaire »[154]. On y trouvait, au rez-de-chaussée, un logement pour la maîtresse, une chambre pour les leçons de couture ainsi qu'une salle pour les autorités et, à l'étage, une salle d'école et l'appartement de l'institutrice. Une cheminée au trumeau de style Louis XVI, déplacée, orne encore le bureau communal.

Cloche datée 1721 des fondeurs JEAN-BAPTISTE et JEAN-CLAUDE DAMEY, de Morteau (Doubs) (ré dièse 4, diam. 51 cm). Inscription sur le vase : « DIEU SOIT NOTRE REMPART. BIEN HEUREUX ET CELU QUI CRAINT DIEU & QUI GADEN SEN COMMANDEMEN », avec les noms du gouverneur et du châtelain[155].

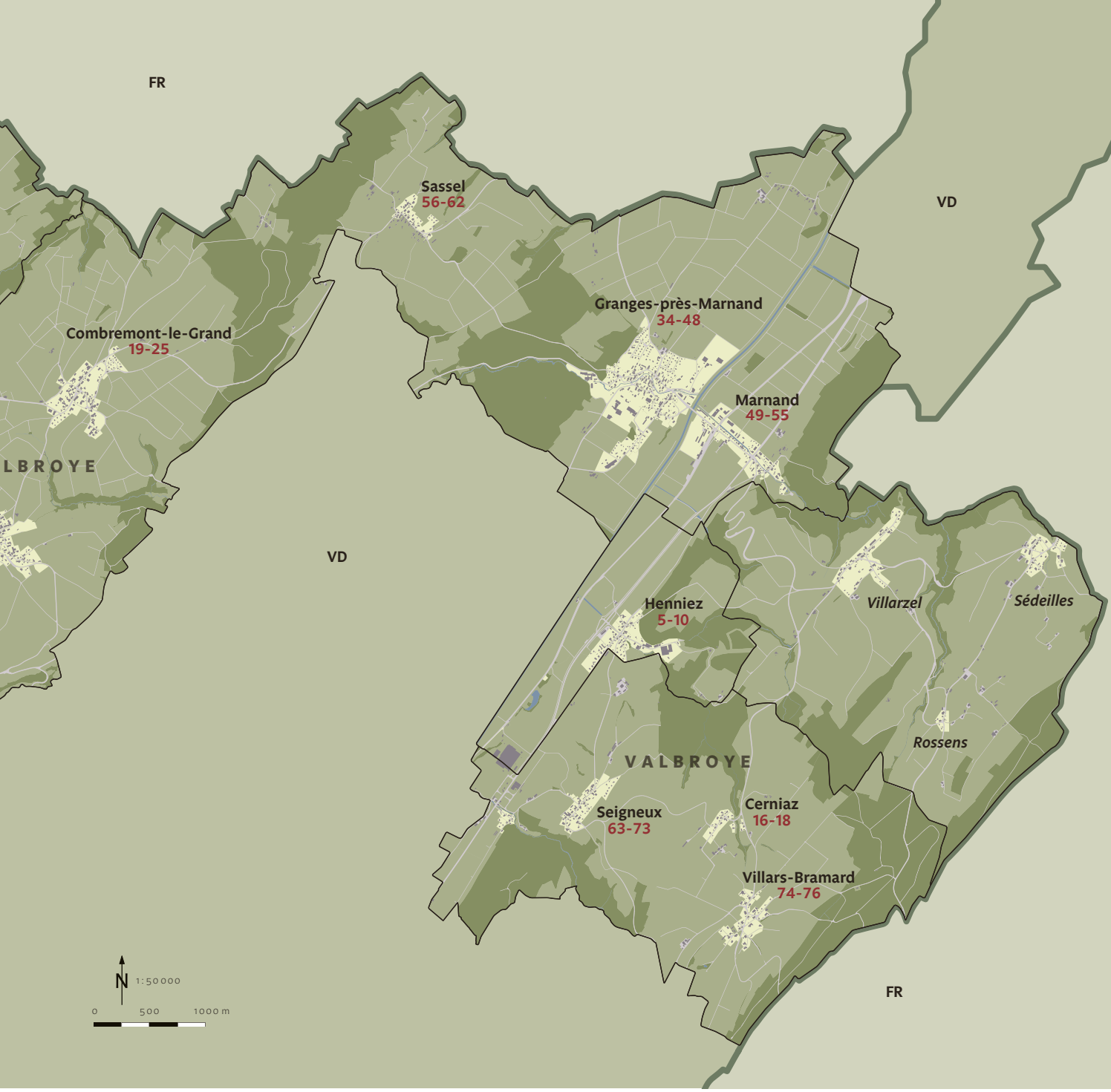
BP

Les communes voisines de Villarzel

Introduction **p. 348**
Champtauroz [1-4] **p. 350**
L'ancienne chapelle médiévale et l'école, rue du Village 12 [2] **p. 351**
La maison de commune, rue du Village 12 [3] **p. 352**
Le temple, ECA 11 [4] **p. 352**
Henniez [5-10] **p. 353**
Le temple, ECA 119 [7] **p. 354**
La maison de commune (disparue) **p. 354**
Le collège, route des Bains 1 [8] **p. 354**
L'auberge de la Cigogne, rue du Village 17-19 [9] **p. 355**
Les Bains, route des Bains 14-18 [10] **p. 356**
Treytorrens [11-15] **p. 356**
La chapelle, ECA 33 [13] **p. 357**
Le château, rue du Couvent 1 [14] **p. 360**
La maison Bize, rue du Château 4-6 [15] **p. 361**
Valbroye : Cerniaz [16-18] **p. 365**
Les bâtiments publics [17] [18] **p. 366**
Valbroye : Combremont-le-Grand [19-25] **p. 366**
Le temple, ECA 2001 [19] **p. 368**
La cure, place de l'Eglise 2 [20] **p. 372**
Les maisons de commune et l'école, place de l'Eglise 4 et 8 [21] **p. 373**
La maison de commune et le four, ECA 2003 [22] **p. 373**
La fromagerie, place de l'Eglise 3 [23] **p. 373**
L'Hôtel de Ville, les auberges et les pintes, rue du Collège 8 [24] **p. 373**
Le château, chemin du Château 1-3 [25] **p. 374**
Valbroye : Combremont-le-Petit [26-33] **p. 380**
Le temple, ECA 3068 [31] **p. 381**
L'ancienne maison de commune et le pressoir, rue de la Tannerie 6 [32] **p. 383**
Le collège, rue du Temple 7 [33] **p. 384**
Valbroye : Granges-près-Marnand [34-48] **p. 384**
L'église Notre-Dame, route de l'Eglise 34 [38] **p. 388**
La cure protestante, route de l'Eglise 30-32 [39] **p. 395**
L'ancienne chapelle de l'Eglise libre et l'église catholique Saint-Jean, route des Vuarennes 11 [40] **p. 396**
L'ancienne et la nouvelle maison de commune, les écoles, impasse de l'Ancien-Collège 1, rue du Collège 16 et 17 [41-43] **p. 396**
Le hangar des pompes, rue du Collège 26 [44] **p. 398**
L'actuelle auberge du Coq et ses dépendances, ECA 10 [45] [46] **p. 398**
« Le couvent », rue de Versoix 21 [47] **p. 399**
La maison dite « de la Dîme », impasse de la Dîme 11 [48] **p. 401**
Le pont sur la Broye **p. 401**
Les moulins de Granges, ECA 612-615 **p. 402**
Valbroye : Marnand [49-55] **p. 402**
La maison de commune et l'école, rue du Collège 4-6 [50] **p. 404**
Le château, ECA 4011 et 4006 [51] [52] **p. 405**
Les établissements publics et relais [53-55] **p. 408**
Valbroye : Sassel [56-62] **p. 409**
La chapelle, ECA 5001 [61] **p. 410**
La carrée, ECA 5003 [62] **p. 412**



421



Valbroye : Seigneux [63-73] **p. 412**
La chapelle (disparue) [70] **p. 414**
Le four communal, ECA 6038 [71] **p. 414**
Le collège, rue du Collège 1 [72] **p. 414**
La fromagerie, route de la Pallaz 3 [73] **p. 415**
Valbroye : Villars-Bramard [74-76] **p. 416**
Le nouveau collège, route de Bossens 8 [74] **p. 417**



422

Introduction

Disposées de part et d'autre de la rivière de la Broye, les communes de cette région se distinguent dans leurs structures selon qu'elles se trouvent sur la rive droite ou sur la rive gauche de la rivière. Au milieu du territoire, aujourd'hui fribourgeois, les glaciers, puis les eaux, ont en effet creusé, sur la rive gauche, une vallée bordée de hautes falaises. Ce relief, plus accusé que sur l'autre côté de la vallée, a favorisé l'établissement de villages s'étageant verticalement, perpendiculairement aux courbes de niveau (Sassel, Granges). Après ces premiers contreforts, profitant d'un plateau culminant vers 650-670 m d'altitude, les communes de l'ancienne paroisse de Combremont-le-Grand ont pu s'étendre et former des villages avec un noyau central autour duquel s'organisent des rues parallèles et perpendiculaires. Sur la rive droite, la pente plus régulière a rendu possible le développement de villages-rues, situés parallèlement à la pente (Seigneux, Villars-Bramard, Cerniaz et Sédeilles) régulièrement répartis dans le territoire. Deux villages de plaine, Henniez et Marnand, ont bénéficié de l'apport des routes de transit pour assurer leur développement, notamment par le biais de relais ou d'auberges. A Henniez, des sources aux bienfaits reconnus dès le XVII^{e} siècle en tout cas, ont permis de développer un tourisme thermal qui s'est interrompu au début du XX^{e} siècle.

Les communes constituant le secteur étudié ici ont toutes appartenu au district de Payerne entre 1803 et 2007. Les possessions des cantons de Vaud et de Fribourg sont étroitement imbriquées dans cette région et de nombreuses enclaves

FIG. 422 **Vue panoramique de la rive droite de la Broye depuis Surpierre (FR). Au centre, le village d'Henniez, et à droite, Seigneux. Au-dessus se devinent Cerniaz et Villars-Bramard. Plus à gauche, sur la hauteur, apparaissent Villarzel et son ancien site fortifié, puis Sédeilles et Rossens, et enfin, tout à gauche, Granges-près-Marnand. Photo Claude Bornand, 2014.**



fribourgeoises parsèment le territoire, particulièrement celle commandée autrefois par le château de Surpierre, qui domine la vallée, et dont de nombreux territoires dépendaient au Moyen Age. Le nord de la commune de Valbroye et l'est de celle de Villarzel fonctionnent également comme limites territoriales cantonales. Cette situation résulte de la conquête de 1536 et du partage complexe intervenu alors entre LL.EE. de Berne et de Fribourg (voir p. 24). C'est ainsi, par exemple, que des maisons au cœur du village de Combremont-le Grand et de Marnand échappaient encore au souverain bernois en plein XVII[e] siècle.

A l'exception des anciens bâtiments communaux, petites «carrées» qui ont souvent disparu, le patrimoine bâti est bien conservé dans son ensemble, ainsi que le montrent les superpositions de cartes du XIX[e] siècle avec le cadastre actuel. Plusieurs châteaux subsistent dans leur substance ancienne (Combremont-le-Grand, Treytorrens, Villarzel) ainsi que d'intéressantes églises et chapelles médiévales (Granges, Treytorrens, Villarzel ou Sassel) dans lesquelles il est possible de reconnaître la main de maîtres d'œuvre reconnus comme Jean de Lilaz ou François de Curtine. Des ponts de pierre anciens aujourd'hui à l'écart des chemins marquent encore le territoire (Treytorrens, Sédeilles, Seigneux).

Un petit secteur industriel s'est développé à Granges (moulins et matériaux de construction) ou à Henniez, puis à Treize-Cantons (sources d'eau minérale), mais la région est demeurée essentiellement rurale. ■



423

FIG. 423 **Détail de la carte de la commune de Champtauroz en 1816, avec superposition du cadastre actuel en bleu. Echelle 1:5000. – 1. Maison, rue du Village 9. – 2. Ecole. – 3. Maison de commune. – 4. Temple. ACV, GC 1304. Géodonnées Etat de Vaud, dessin NOR architectes.**

Champtauroz

Champtauroz est situé sur un léger aplat inscrit dans le vallonnement de la colline au pied de laquelle coule la Petite-Glâne. Voisin des Combremonts, de Treytorrens et de Chêne-Pâquier, le village est situé un peu en retrait de la route qui conduit de Lucens à Yvonand. Vers 1916, entre Champtauroz et Combremont, à l'occasion de la création d'une canalisation, une oenochoé (vase à pied antique) a été mis au jour. Il s'agit d'une trouvaille isolée mais un lieu-dit En Chatombé pourrait laisser penser à un site abritant une nécropole d'époque indéterminée[1]. Le nom *Chantuoro* apparaît pour la première fois dans le cartulaire de Lausanne en 1228, puis sous la forme de *Chantouroz* (1417)[2], *Chanteurre* (1437-1438)[3], *Chantourez* (1453), *Chantourroz* (1582). Ce nom proviendrait d'un mot d'origine celtique et pourrait signifier « porte blanche », de « *canto* » (blanc) et de « *duron* » (enclos, cour, marché, place)[4].

En 1333, une partie de la dîme de Champtauroz dépendait du prieuré de Lutry, représenté sur place par Pierre Mayor[5]. L'hommage portait sur des terres, mais aussi sur le four ainsi que sur une maison. Diverses reconnaissances en 1413, puis en 1432 confirment cette appartenance. En 1432, ce ne sont pas moins de neuf feux qui prêtaient hommage, soit sans doute une grande partie du village[6]. La mayorie, ainsi que la dîme du chanvre, passèrent aux mains de LL.EE. Le village fit partie du bailliage de Moudon[7]. Même si le four fut remis à la commune, les utilisateurs payaient une redevance[8]. Le 14 mars 1667, un grand incendie détruisit vingt-deux bâtiments et quantité de bétail[9].

Le village est bien préservé dans sa morphologie générale et n'a que peu changé depuis le début du XIX[e] siècle, à l'exception de l'adjonction de quelques maisons nouvelles le long de la route qui conduit à Treytorrens[10]. L'espace public, par contre, subit des transformations importantes ; les courtines ont ainsi pratiquement toutes disparu au profit de places. Dans le village, essentiellement formé de maisons paysannes, de nombreuses dates sur des linteaux de portes de granges attestent des transformations importantes entre 1740 et 1840 environ.

Les maisons étaient autrefois regroupées autour de l'ancienne chapelle Notre-Dame et de la maison de commune, deux petits bâtiments qui formaient le cœur de la localité. Ce noyau était traversé par une route rectiligne aboutissant à un carrefour permettant de se diriger vers Combremont ou vers Chêne-Pâquier et Chavannes-le-Chêne. Plusieurs « carrées » y étaient regroupées dont une seule a subsisté [1], celle qui se trouvait en face de la maison de commune, et qui porte les dates de 1748 sur le linteau de la porte de cave et sur celui d'une fenêtre (rue du Village 9). Un seul four privé apparaît sur les plans de 1816. La nouvelle route qui conduit à Treytorrens permit d'éviter le centre du village et, dès lors, des constructions se développèrent le long de cet axe.

Documentation

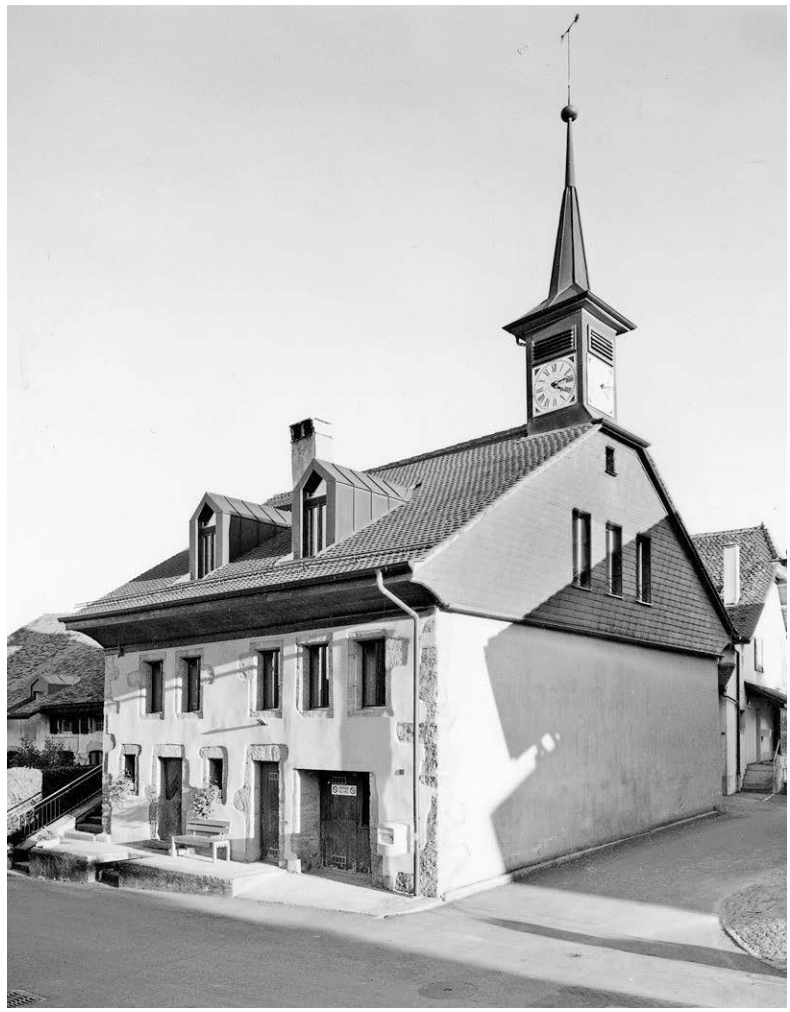
Plans et vues

Cartes et plans cadastraux. ACV, GC 1304, 1816, carte de Champtauroz, sig. JEAN-JACQUES-ABRAHAM MAYOR **FIG. 423**. – GB 304/a, 1816. – GB 304/b, 1872-1874.

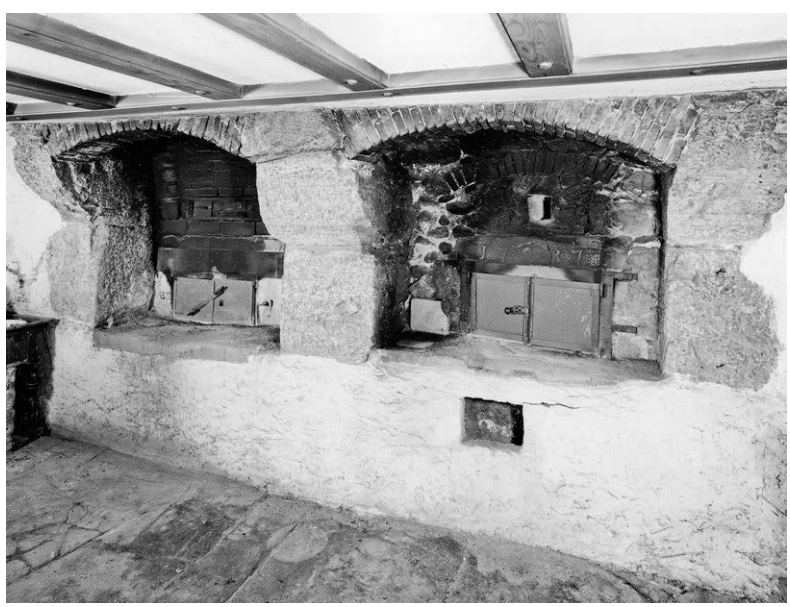
L'ancienne chapelle médiévale et l'école, rue du Village 12 [2]

L'ancienne chapelle Notre-Dame, paroissiale en 1228, mais qui ne l'était plus en 1285[11], est nommée sous ce vocable en 1325, 1393 et 1453[12]. Elle était placée sous la dépendance de l'église de Saint-Martin-du-Chêne. Si elle n'est pas mentionnée dans la visite pastorale de 1416, elle est citée en revanche dans celle de 1453. L'évêque demande alors qu'un autel de pierre y soit construit et que l'armoire existant près de ce dernier soit fermée à clé. Les murs doivent subir des réparations et être reblanchis[13]. Un autel de la Vierge est encore mentionné après la Réforme, en 1548[14]. Le bâtiment figure sur les plans de 1816 comme un simple rectangle de petites dimensions, entouré du cimetière et jouxtant la maison de commune.

Entre 1837 et 1839, de nombreux échanges entre le Conseil de l'instruction publique et la Municipalité réglèrent l'établissement d'une école. Les premiers plans envoyés par la commune et approuvés par le Canton se révélant trop coûteux, la Municipalité suggéra d'installer l'école dans l'ancienne chapelle en la transformant[15]. Devant le refus du Canton, la Municipalité fit appel au préfet qui appuya le projet[16]. Ces plans, vérifiés par Achille de La Harpe, proposaient d'élargir l'ancienne chapelle de neuf pieds[17]. Mais en définitive le bâtiment fut démoli en 1843 au profit d'une maison d'école et d'une remise, qui seront encore transformées en 1898 par Jean Coigny ; le charpentier Jules Gilliand y ajouta une tourelle d'escalier en 1900[18]. De nouvelles réparations furent effectuées en 1926 et 1945 par l'architecte Jean Hugli[19].



424



425

Fig. 424 Champtauroz. Rue du Village 12, maison de commune. La maison de commune, transformée aux XVIIIe et XIXe siècles, est surmontée d'un petit clocheton qui abrite une cloche et une horloge. Les deux portes au rez-de-chaussée témoignent de l'ancien usage du bâtiment qui abrite deux fours. Photo Claude Bornand, 2013.

Fig. 425 Champtauroz. Rue du Village 12, maison de commune. Les fours de la maison de commune sont exceptionnellement conservés. Construits en pierre de La Molière et en briques sur leur face, l'un d'eux porte la date gravée de 1787. L'un des fours était destiné à la cuisson du pain et des tartes et l'autre au séchage des fruits et légumes. Ils sont encore en fonction. Photo Claude Bornand, 2013.



426

FIG. 426 **Champtauroz. Temple. Construit en 1900 par l'architecte Charles-François Bonjour, l'édifice repose sur un soubassement en pierre de taille. Le chœur à trois pans, aveugle à l'est, prend jour par deux baies latérales. Le linteau des fenêtres de la nef dessine un motif très léger d'arc brisé. La façade d'entrée, plus ornée, est d'inspiration Heimatstil. Les trois petites fenêtres géminées à linteau reposant sur une imposte donnent jour à une galerie. Photo Claude Bornand, 2013.**

La maison de commune, rue du Village 12 [3]

Comme c'est souvent le cas dans les villages, le bâtiment communal revêtait plusieurs fonctions. Avant la construction de la nouvelle école, la maison, qui remontait assurément à la fin du XVIII[e] siècle (1797 selon le procès-verbal de 1837, mais plus vraisemblablement 1787), abritait l'école ainsi qu'un logement et, au sous-sol, une cave et pressoir[20]. Elle fut agrandie en 1834-1835, probablement par le maçon ABRAM MOREL[21], puis transformée à nouveau en 1874 pour y adjoindre un four, pressoir et logement, tout en conservant le même usage FIG. 424, 425[22].

Une *cloche* de 1837 est due au fondeur [SAMUEL] TREBOUX, de Vevey (sol 4, diam. 48 cm). Décor d'angelots, de vase garni de fleurs et de feuilles d'acanthe[23]. – *Horloge* du XIX[e] siècle provenant de l'entreprise BAILLY-COMTE, de Morez (Jura).

Le temple, ECA 11 [4]

Les archives communales conservent des plans et devis pour un nouveau temple élaborés par le charpentier JULES GILLIAND, de Combremont-le-Grand, et datés de 1899[24]. Mais c'est l'architecte CHARLES-FRANÇOIS BONJOUR (1870-1962) qui finalement fit le projet. Ce dernier s'efforça, pour la construction de plusieurs églises de campagne, ainsi qu'il l'écrit lui-même, « de reprendre le mode de faire ancien, sinon par une copie étroite, du moins en en adoptant les principes »[25]. Partisan du Heimatstil, il construisit sept temples dans la campagne vaudoise entre 1898 et 1904[26]. Pour celui de Champtauroz, « un clocheton en bois et un petit auvent forment à eux seuls la décoration extérieure, l'effet ayant surtout été cherché dans la silhouette » FIG. 426. La réalisation de l'édifice est due à BISE, carrier, BALLY, charpentier, MOSCONI, menuisier, PORCHET maçon, ARNOUX, fondeur, VANETTI, peintre, BETTEX ferblantier, KUPFER, serrurier[27]. En 1901, l'architecte recommande de poser des tringles de fer pour consolider le clocher[28].

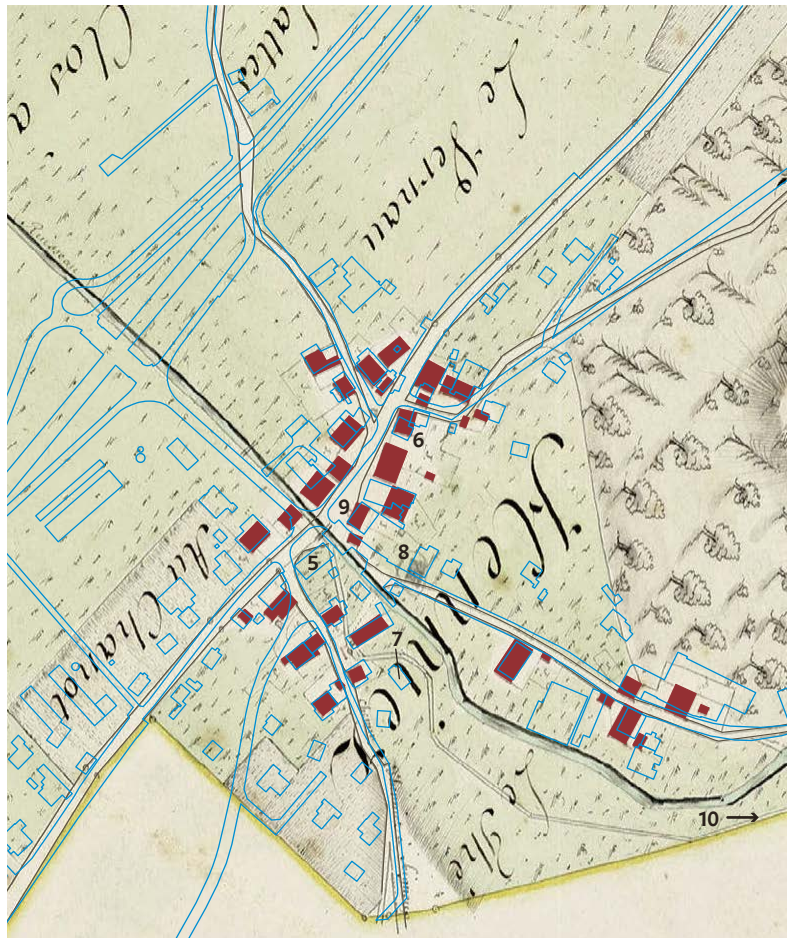
L'édifice est formé d'une simple nef rectangulaire assortie d'un chevet polygonal à trois pans percé de trois fenêtres, dont l'une, aveugle dans l'axe, à l'emplacement de la chaire. L'intérieur a conservé une bonne partie de son aménagement des années 1900, notamment tout le dispositif d'entrée en menuiserie. Dans la nef, un plafond de bois sous-tendu d'un large chanfrein repose sur un cordon mouluré. La chaire ainsi que la table de grès coquillier remontent également à cette époque. Des vitraux non figuratifs (référence à la Genèse et à l'Apocalypse) dus à l'artiste PIERRE CHEVALLEY donnent une note colorée à l'ensemble depuis 1977[29].

Une *cloche* de 1900 du fondeur CHARLES ARNOUX, d'Estavayer (si 3, diam. 75 cm). Têtes de femmes sur les anses, guirlandes de fleurs et fruits sur le vase[30]. – *Vaisselle liturgique :* broc en étain, vers 1900; plat argenté, motif rocaille, vers 1900; coupe sur pied, argentée, vers 1900; aiguière en étain, poinçon CK Holland[31].

Henniez

Henniez est situé dans la plaine, sur la rive droite de la Broye. Les maisons se sont installées au confluent de deux ruisseaux, celui de la Râpe provenant de Villarzel, auquel s'est joint un petit affluent sur le parcours, et celui de la Trémeule descendant de Seigneux, ce dernier dédoublé d'un canal pour actionner des moulins. Les eaux se rejoignent peu avant les premières habitations au lieu-dit évocateur Le Thé (en forme de T), pour traverser ensuite le village FIG. 427. Un peu en retrait sur les pentes de la vallée, le long de la Trémeule, des bains sont attestés dès le XVII[e] siècle. Quelques monnaies romaines isolées furent trouvées sur le territoire[32] et, en 1775, des tombes du Haut Moyen Age furent découvertes, semble-t-il, mais mal localisées[33]. Le nom *Ennyt* est cité pour la première fois en 1334[34] dans un document épiscopal, puis en 1380 dans une grosse de reconnaissance de Surpierre[35]. Il pourrait trouver son origine dans un nom latin de personne (Ennius), sans doute le propriétaire d'un domaine rural, auquel s'est ajouté le suffixe toponymique *-akos/-acum*. Au Moyen Age, le territoire était divisé entre le chapitre de Lausanne détenteur de la cure de Granges et l'abbaye de Hautcrêt qui y possédait des droits[36]. Une tuilerie est mentionnée en 1482[37] et en 1518 un lieu-dit « Vieille Tuilière » est transformé en chemin[38]. A l'époque bernoise, Henniez faisait partie de la châtellenie de Lucens et c'est surtout grâce à son établissement de bains puis, plus tard, à son usine d'eau en bouteille, qu'Henniez est réputé.

Les maisons se répartissaient autrefois de part et d'autre de l'ancienne route de Berne qui passait par le milieu du village, ainsi que le long du chemin qui conduisait à Seigneux. Les constructions étaient situées essentiellement à l'est du ruisseau de la Trémeule, au-delà du pont qui le franchissait, l'ouest étant occupé par le dispositif assez sophistiqué du moulin. Peu de changements intervinrent entre 1674-1675, dates des premiers plans, et les suivants de 1817, à l'exception du déplacement de la maison de commune, située à cette époque au nord du village, sur la route qui conduit à Marnand[39]. Le cœur de la localité se trouvait près du pont. Autour de la fontaine et du four isolé au milieu d'une place[40], plusieurs maisons bordaient la rue principale, l'une d'elles, appartenant au sieur Dufour, était dotée d'une tourelle, sans doute un escalier en vis FIG. 428. A partir des années 1830, le village s'étendit en direction de Lucens, notamment par la construction de la maison [5] édifiée par le maçon ABRAM MOREL en 1836, ainsi que l'indique le cartouche sur la porte (rue du Village 21-23). C'est à cette époque que la société de fromagerie acquit un bâtiment [6] qui fut reconstruit en 1860 (rue du Village 9). Une route de contournement de la localité, au nord, permit dès 1995 d'éviter l'agglomération qui s'étend aujourd'hui également en direction de Seigneux[41].



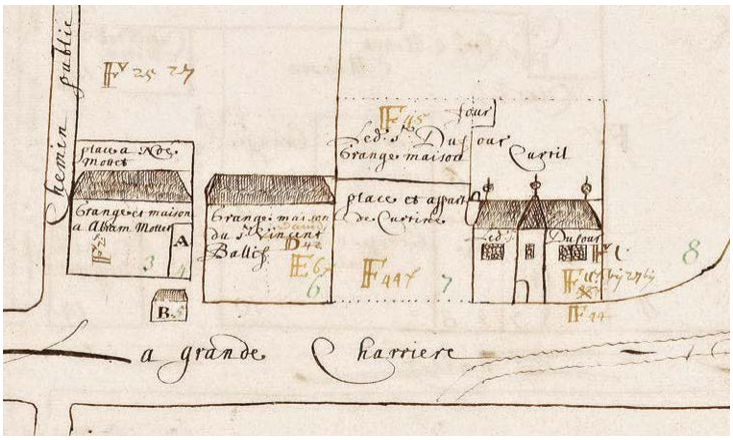
427

FIG. 427 **Détail de la carte de la commune d'Henniez en 1817, avec superposition du cadastre actuel en bleu. Echelle 1:5000. – 5. Maison, rue du Village 21-23. – 6. Fromagerie. – 7. Temple. – 8. Collège. – 9. Auberge de la Cigogne. – 10. Les Bains. ACV, GC 1311. Géodonnées Etat de Vaud, dessin NOR architectes.**

Documentation

Plans et vues

Cartes et plans cadastraux. ACV, GC 1311, 1817, carte d'Henniez, sig. JEAN-JACQUES-ABRAHAM MAYOR FIG. 427. – GB 195/a, 1674-1675. – GB 311/a, 1817. – GB 311/b, 1879.



428



429

FIG. 428 **Henniez. Plan de 1674. A l'emplacement de l'auberge de la Cigogne, sur la rue principale du village, se trouve la maison du « sieur Dufour », ornée d'une tourelle d'escalier saillante et d'une toiture à croupes surmontée d'épis de faîtage. Nommée « Le Château », cette maison sera détruite en 1841, mais tous les matériaux, récupérés, seront réutilisés dans la nouvelle construction de l'auberge de la Cigogne. ACV, GB 395/a.**

FIG. 429 **Henniez. Temple, construit en 1939 sur les plans de l'architecte Charles Battaini. Bien implanté sur une petite colline qui domine le village, l'accès s'y fait par une rampe qui conduit à un porche en maçonnerie dont la pente de toiture, calquée sur celle de la nef et retombant sur des chapiteaux identiques, crée une jolie perspective. Photo Claude Bornand, 2011.**

Le temple, ECA 119 [7]

La construction du temple actuel remonte à 1939-1940 (arch. CHARLES BATTAINI, de Payerne) **FIG. 429**[42]. A l'épaulement de la nef, le clocher s'élance, coiffé d'une petite flèche pointue et percé, à l'étage campanaire, faiblement en retrait, de trois baies en arc brisé. Les fenêtres de la nef, également en arc brisé, s'inscrivent dans un arc aveugle. L'intérieur, doté d'une galerie à l'ouest, est couvert d'un plafond à caissons, un peu en saillie sur les parois et rythmé par des arcs doubleaux. Dans le chœur, deux portes latérales donnent accès à de petits locaux. La chaire, la table et le lutrin sont conservés. La polychromie actuelle est, du moins partiellement, postérieure à 1939, de récents sondages ayant révélé d'autres couleurs. Des vitraux colorés habillent les fenêtres du chœur, ceux de la nef étant monochromes.

Une *cloche* fut fondue en 1939 par H. RÜETSCHI, d'Aarau (do 4, diam. 79,5 cm)[43]. Sur le cou, décor de style Art déco, semeur et trois épis de blé avec faucille et texte : « LA CONCORDE. AIMEZ-VOUS LES UNS LES AUTRES ». Sur le vase, mention du donateur, Henri Pahud, directeur d'Henniez-Lithinée et syndic. – *Vaisselle liturgique :* une channe, une aiguière et un plateau en étain, poinçons A. RAPPOLD, Zurich, XX^e^ siècle.

La maison de commune (disparue)

Sur les plans de 1674, une maison de commune, contiguë à celle de Jacob Murilliod, paraît curieusement isolée au nord du village, au-delà de ce qui pouvait constituer le cœur de la localité. Mais en 1841, c'est probablement le nouveau collège qui est utilisé comme maison de commune, car on entasse des matériaux devant l'« ancienne maison de commune » apparemment désaffectée[44] et la précision que la « chambre des autorités » donne sur l'ancien « pré du château », situé précisément vers l'école, confirme que les autorités se réunissent désormais dans le collège nouvellement construit.

Le collège, route des Bains 1 [8]

En 1838, des plans et devis pour de nouvelles salles d'école avaient été élaborés[45]. La commune souhaita d'abord exhausser le bâtiment de l'école existant[46]. C'est finalement une nouvelle construction, et à un autre emplacement, qui fut édifiée en 1839 par l'entrepreneur FRÉDÉRIC BADOUX, de Curtilles, probablement selon ses propres plans[47]. Conçu sur deux niveaux, coiffé d'une toiture à croupes portant



430

FIG. 430 Henniez. Rue du Village 17-19, auberge de la Cigogne, dans un état ancien. La façade régulièrement ordonnée est marquée au centre par un perron à deux volées et cantonnée de larges chaînes d'angle à refends. Photo André Kern.

un clocher muni d'une horloge, le collège est pourvu de façades soigneusement composées, cantonnées de chaînes d'angle à refends. Les archives précisent que le clocher, couvert d'ardoises, devait être gris à l'origine, de même que les fenêtres et l'avant-toit[48].

Une *cloche* de 1882 du fondeur GUSTAVE TREBOUX, de Vevey (la dièse 3, diam. 84 cm) est conservée[49]. Anses avec têtes, guirlandes de fruits, feuillage et fleurs; sur le vase, mention de la commune et date.

L'auberge de la Cigogne, rue du Village 17-19 [9]

A l'emplacement de l'auberge, le plan de 1674-1675 montre une maison avec tourelle qui appartient au « sieur Dufour » FIG. 428. Sa toiture à croupes est coiffée d'épis de faîtage et dans les fenêtres sont dessinées des cives. Le même document signale la présence du four à proximité. En 1746, la commune acquiert du banderet Jacques Trolliet ce bâtiment, qui sera revendu en partie en 1781[50]. En 1817, le plan cadastral révèle toujours un édifice auquel est accolée une tour ronde, mais il est alors désigné du nom de « pinte », propriété de la commune. Le procès-verbal de 1837 mentionne par ailleurs que l'immeuble servant d'auberge est pourvu à l'orient d'une double galerie et son âge est dit « jeune et vieux »[51]. En 1839, la commune obtient une concession d'auberge au lieu d'une simple patente et décide de donner à la nouvelle enseigne le nom de « La Cigogne »[52]. L'ancienne auberge, nommée « Le Château », est alors démolie, et tous les matériaux sont récupérés[53]. C'est donc bien une reconstruction complète qui eut lieu en 1841, comme l'atteste la date gravée sur la porte d'entrée FIG. 430[54]. De nombreuses mentions d'archives donnent les détails du chantier: les carriers JEAN-DANIEL DUBOIS et JEAN-PIERRE TROILLET, d'Henniez, fournirent la pierre au maître maçon DAVID CRUCHON, puis les maîtres d'œuvre suivants participèrent à l'ouvrage: le charpentier JACOB ROSSET, d'Henniez, les gypsiers PIERRE BERTOLONI, de Payerne, et JACCARD JAYET, de Moudon, les menuisiers FRANÇOIS NOBS, de Marnand, pour les fenêtres, et LOUIS SENDOZ, de Granges, pour le reste, et le ferblantier BEAU, de Moudon. La maison comprenait notamment une grande salle avec un « rond » au milieu du plafond, sans doute un ornement de stuc, et un « cabinet » à côté. Des fenêtres grises à contrevents verts[55] s'harmonisaient sans doute avec le nouveau collège, presque contemporain, avec lequel elle forme toujours un bel ensemble. Un effondrement de la voûte des caves est signalé en 1857, le bien fut alors acquis par Jean-Abram Miauton, puis devint la propriété de Victor Mestral en 1863 et de Félicien Frossard en 1879.

Les Bains, route des Bains 14-18 [10]

Bien que Philippe-Sirice Bridel mentionne en 1818 l'existence des bains « depuis au moins cinq siècles », ou que Mottaz les fasse même remonter à l'Antiquité[56], leur existence ne paraît débuter véritablement qu'en 1688, date à laquelle le médecin Pierre-François Chauvet, qui possède le terrain au lieu-dit la « Bonne Fontaine », est autorisé par LL.EE. de Berne à construire des « Bâtiments nécessaires pour l'usage et maintien des bains qu'il entend établir »[57]. Cela fut fait sans doute rapidement, puisque le 16 mai 1690 déjà Judith de Marnand avait « commencé à prendre les eaux d'Henniez »[58]. Les sources sont dès lors mentionnées à diverses reprises et l'on y venait pour de nombreuses raisons thérapeutiques. En 1760, des travaux de « reconstruction des bains » sont attestés[59]. Il s'agit probablement des deux bâtiments, l'un pour le logement, l'autre pour les bains qui sont dits « neufs » en 1769[60]. En 1766, Elie Bertrand qualifiait les bains d'« un peu sulfureux et marneux »[61]. Rodolphe Nobs en devint le propriétaire en 1779[62]. Pour divertir les curistes, des loisirs étaient organisés, on y dansait, une auberge les accueillait. En 1799, la Municipalité d'Henniez attesta que « depuis un tems immémorial, le Propriétaire des bains d'Enniez, qui est aujourd'hui le Citoyen Rodolf Nobs, y a exercé chaque année durant la saison des bains l'état d'aubergiste en logeant les personnes qui en font usage et en leur donnant à boire et à manger »[63]. Au XIXe siècle, les installations étaient vétustes et ne semblaient plus attirer de curistes. En 1841, le sieur Decorvet, malade, renonça à sa patente d'aubergiste[64], puis Louis Farel, de Payerne, propriétaire des Bains, demanda à pouvoir la recouvrer[65]. Un incendie survenu le 28 octobre 1846 entraîna la destruction de la maison de l'auberge qui fut reconstruite[66]. Mais ces travaux ne furent sans doute pas de grande envergure, le dictionnaire historique de Martignier et de Crousaz, paru en 1867, décrivant une installation trop modeste ayant éloigné des bains « la classe riche »[67]. Un deuxième bâtiment désigné dans les cadastres comme « Hôtel pension des bains » fut agrandi entre 1869 et 1873 pour y créer des logements[68]. Les plans de 1877-1879 décrivent la propriété des filles de Jacob-François Bettex comme un site ayant, en plus de l'auberge et des logements, un couvert pour jeu de quilles, un hangar et un pont de danse. Dès 1881, le docteur Virgile Borel en fit l'acquisition et donna une nouvelle impulsion au site en développant les installations qui connurent un joli succès jusque dans les années 1930[69]. Dès 1905, la Fondation de la Société des Bains et Eaux d'Henniez fut créée et l'eau en bouteilles, d'abord pour ses vertus curatives, puis comme boisson de table, connut désormais un grand essor. Les bâtiments de production furent déplacés le long de la route de Berne, dans le hameau de Treize-Cantons où ils demeurent aujourd'hui.

Treytorrens

Implanté à mi-hauteur du versant occidental du vallon de la Petite-Glâne, le village de Treytorrens est traversé, depuis le début du XVIIIe siècle en tout cas, par les chemins venant de Combremont-le-Petit et de Champtauroz, qui se rejoignent à cet endroit pour se diriger vers Murist (FR) puis vers Estavayer (FR). Resté à l'écart des grands axes de circulation modernes, il ne s'est que peu développé au XXe siècle. Une portion considérable de la localité est encore constituée de plusieurs édifices d'origine seigneuriale regroupés autour d'une élégante chapelle médiévale FIG. 431. L'histoire du village remonte probablement au VIe ou VIIe siècle. Son nom se compose d'un patronyme germanique et du suffixe *-ingos*, typique de l'époque burgonde ou franque[70].

Bien qu'il ne semble pas occuper une position particulièrement stratégique, Treytorrens fut le siège d'une importante seigneurie dès le XIIe siècle. Vers 1160-1174 déjà, les frères Uldriod et Renaud de Treytorrens *(Troitorens)*, chevaliers, figurent comme témoins dans des actes passés en faveur des abbayes d'Hauterive et Montheron. A la fin du XIIIe siècle, la famille se ramifia. De nombreuses branches s'établirent dans les diverses villes du Pays de Vaud savoyard. Les droits féodaux en partie dispersés furent rachetés en 1366 par Cuenet de Treytorrens, fondateur de cette lignée de seigneurs établis également à Estavayer, et éteinte peu après 1543 (voir *Le château*)[71]. Dès avant 1390, une partie des droits seigneuriaux fut attribuée à une branche cadette. En 1460, Jean et Girard de Treytorrens vendirent leur part au notaire Jacques Bize qui avait épousé Françoise, fille d'Antoine de Treytorrens. Cette part comprenait des bâtiments situés au nord de la chapelle (voir *La maison Bize*).

La vie communautaire de Treytorrens se regroupait essentiellement autour de la chapelle ainsi que le montrent encore les anciens plans de 1840-1841. Des deux petits bâtiments appartenant à la collectivité qui apparaissent sur les plans du XIXe siècle, l'un est signalé comme logement et four, le second, comme logement. Seul subsiste le premier, soit l'ancien four communal [11] transformé au XXe siècle en congélateur (ECA 44). La fontaine,

bien visible aussi sur les plans, est restée en fonction jusqu'à aujourd'hui. Contrairement aux autres petites localités, l'école n'a pas fait l'objet d'une reconstruction dans les années 1830-1840 mais est installée dans une maison préexistante **[12]** (ch. des Ecoliers 1). Celle-ci, un peu à l'écart du noyau du village, est datée de 1882 sur le linteau d'une fenêtre du 2e étage. Plusieurs incendies affectèrent le village, notamment en 1530, 1540 et 1840[72], mais les bâtiments furent sans doute reconstruits, le cœur de la localité étant demeuré relativement compact autour de la chapelle. Le seul changement qui intervint dans les accès au village, au sud-ouest, près de l'ancienne école, soit le chemin qui conduit aux Combremont et qui fut divisé, n'entraîna pas de grandes modifications. Cette permanence des routes et l'écart de Treytorrens des grands axes eurent pour conséquence de conserver la structure de l'ancien tissu villageois.

Documentation

Plans et vues

Cartes et plans cadastraux. ACV, GC 1320/1, 1840-1841, carte de Treytorrens, sig. R[ODOLPHE] GALLANDAZ **FIG. 431**. – GB 320/a2, 1840-1841.



431

FIG. 431 Détail de la carte de la commune de Treytorrens en 1804-1841, avec superposition du cadastre actuel en bleu. Echelle 1:5000. – 11. Ancien four. – 12. Ecole. – 13. Chapelle. – 14. Château. – 15. Maison Bize. ACV, GC 1320/1. Géodonnées Etat de Vaud, dessin NOR architectes.

La chapelle, ECA 33 [13]

Historique. La première mention d'une chapelle à Treytorrens remonte à 1416, date d'une visite pastorale[73]. Elle est désignée alors comme filiale de Combremont et de Murist. Elle paraît nécessiter des réparations, en tout cas à la toiture. La visite de 1453 décrit un édifice plutôt délabré et manquant d'éléments essentiels au culte, si l'on en croit les demandes qui sont formulées : une lumière perpétuelle, une arche pour conserver les vêtements sacerdotaux, des verrières pour les fenêtres du chœur et des channes pour le vin de la Cène. Les murs devaient encore être blanchis et même une porte de bois munie d'une clé et d'une serrure devait être confectionnée. Le cimetière nécessitait une clôture et un inventaire des vêtements sacerdotaux était à faire[74]. La chapelle actuelle est donc un peu plus tardive, ce que corrobore un document de 1463 indiquant que l'édifice était alors en travaux, peut-être à l'initiative de la famille Bize (voir plus bas)[75]. A la même date apparut le vocable de Saint-Nicolas[76], puis en 1513, André Canel cita dans son testament celui de Saint-Jean-l'Evangéliste[77]. Enfin, en 1516, une fondation en faveur des dix-mille martyrs fut effectuée par Antoine Bize[78].

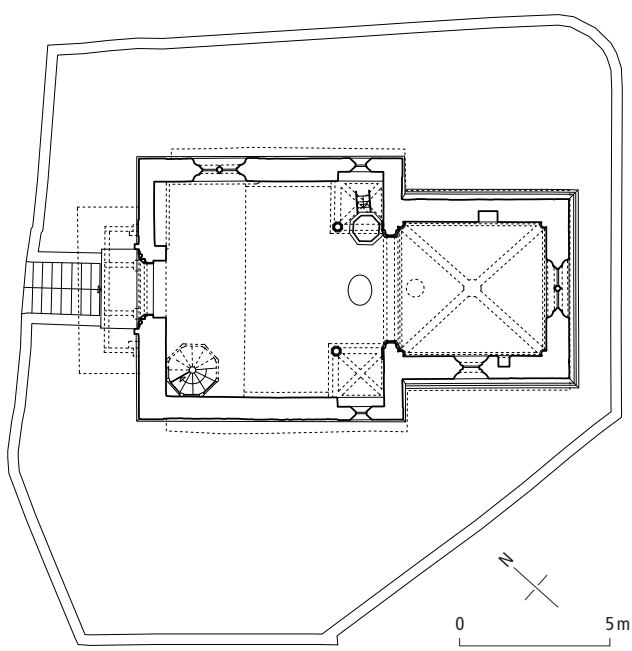
Les archives communales rendent compte de nombreux travaux, notamment en 1621, 1656 (fenêtres) et en 1658-1665 (charpente et menuiserie, réfection des murs du cimetière)[79]. La chaire, quant à elle, fut réparée en 1689 et les murs de la chapelle en 1692[80]. Puis, en 1753, une horloge fut posée et c'est en 1769 que la galerie, encore visible sur les photographies anciennes, fut confectionnée[81]. En 1859, des couleurs furent achetées pour la réfection des peintures[82]. D'après un article publié en 1884[83], il semble que des peintures murales figuratives – douze apôtres et d'autres sujets bibliques – ornaient l'édifice, mais cette affirmation ne peut malheureusement plus être vérifiée[84]. C'est toutefois la restauration de 1897-1908 qui donna à l'édifice son aspect actuel. Après une exploration effectuée par ALBERT NAEF, la chapelle fut entièrement restaurée. Le pignon du chœur fut

FIG. 432 **Treytorrens. Chapelle. L'édifice, du milieu du XVe siècle, est construit sur un terrain en relief entouré de murs et qui accuse une assez forte dénivélation du côté du chœur. Avec la maison Bize qui apparaît à gauche de l'image, l'église, bien mise en évidence, forme le noyau du village médiéval. Le portail de style gothique flamboyant, exceptionnel, remonte sans doute aux années 1520. Photo Claude Bornand, 2010.**

FIG. 433 **Treytorrens. Chapelle. Plan. Echelle 1:250. Le chœur et la nef forment deux entités bien distinctes mais sont tous deux de dimension presque carrée. Dans les angles orientaux de la nef, deux petites chapelles voûtées enrichissent l'intérieur. A l'ouest, une nouvelle galerie et un escalier d'accès furent créés lors de la restauration de 1897-1908. Dessin NOR architectes et Archéotech, 2010.**



432



433



434

reconstruit ainsi que la chapelle-baldaquin sud-est, le remplage de la fenêtre axiale et le plafond cintré de la nef. Un nouveau mobilier, une galerie, une décoration peinte par Philippe Recordon et des vitraux de Clement Heaton furent également créés à ce moment-là. Les archives des monuments historiques conservent le relevé d'un cartouche peint dans le chœur, sans doute au XVII^e siècle, peut-être par Bendict Petitot[85]. Sur les bords de ce document apparaissent aussi des fragments de faux appareil et des motifs végétaux, vestiges probables d'un décor médiéval. Albert Naef demanda à ce que l'on en gardât le souvenir, mais jugea que les autres fragments subsistants dans la nef n'étaient pas dignes d'être conservés. En 1973, le cadran de l'horloge fut modifié[86], et une restauration de l'édifice fut entreprise par l'architecte Jean-Paul Crausaz en 1996.

Description. La plus belle « chapelle » villageoise de nos régions, comme l'écrit Marcel Grandjean[87], est située sur un terrain surélevé, ceinte de murets qui l'isolent et la mettent en évidence **fig. 432**.

Le chœur (5,8 × 6 m), en bel appareil de grès coquillier de La Molière, est de surface légèrement plus petite que la nef (8,40 × 8,60 m) **fig. 433**, mais de même hauteur, ce qui lui confère une certaine ampleur. La façade ouest, à pignon à redents, est surmontée d'un clocher-arcade percé de deux baies dans lesquelles sont placées les cloches. L'entrée de l'église est soulignée d'un exceptionnel portail en accolade de style gothique flamboyant coiffé d'un fleuron inscrit dans deux piédroits sommés de gâbles très ouvragés **fig. 27**. Le décor de ce portail paraît être plus tardif, probablement dans les années 1520; il est peut-être à mettre en lien avec la fondation en faveur des dix-mille martyrs de 1516 et d'une des cloches qui mentionne saint Acace, patron précisément des dix-mille martyrs. La pose de cette cloche a peut-être entraîné la modification de la façade. L'analyse des modénatures du chœur et de celles de la fenêtre de la façade nord notamment, offre des analogies frappantes avec d'autres édifices dans lesquels le maçon-architecte Jean de Lilaz II est intervenu, à Moudon, Romont (FR) ou Granges (voir p. 394). Marcel Grandjean propose d'attribuer à ce maître d'œuvre une partie de la reconstruction de l'édifice[88].

L'intérieur de la nef, couvert d'un berceau lambrissé reconstitué d'après des vestiges

fig. 434 Treytorrens. Chapelle. Vue de la nef en direction du chœur. L'édifice, attribuable en partie au maître d'œuvre Jean de Lilaz II, présente de rares chapelles-baldaquins. Celle de droite fut reconstituée lors de la restauration de 1897-1908, date à laquelle une nouvelle décoration peinte fut proposée par Philippe Recordon, accompagnée de vitraux signés de Clement Heaton. Photo Claude Bornand, 2010.

existants, montre, à l'est, deux chapelles-baldaquins voûtées d'ogives, rares dans nos régions FIG. 434. Celle du sud fut reconstituée lors de la dernière restauration et des traces de formerets dans l'angle nord-ouest attestent la présence d'une autre chapelle. Dans l'angle sud-ouest, un escalier de bois en vis orné d'un joli décor Art nouveau et remontant à la restauration de 1897-1908 permet d'accéder à la galerie. Le chœur est couvert d'une croisée d'ogives avec, sur la clef sculptée, une représentation de l'Agneau pascal. Le remplage de la fenêtre orientale fut restitué lors de la restauration du début du XXe siècle. La chaire, formée d'une cuve de style Louis XV à panneaux à accolades, s'appuie sur un socle de pierre polygonal à facettes concaves, sans cul-de-lampe, qui en a remplacé un autre. La table de communion est d'une traditionnelle forme ovale.

Deux *cloches* de 1526, probablement du même fondeur[89] : 1) (sol 4 [?], diam. 49 cm) avec l'inscription de Sainte-Agathe : « +mente[m]sancta[m] + spo[n]tanea[m] + honore[m]deo + et p[at]rie lib [erationem]x »[90], et cinq motifs en relief sur le vase : Vierge à l'Enfant, saint Michel, sainte Barbe et deux médaillons ; 2) (la 4 [?], diam. 45 cm), avec l'inscription : « +an[n]o d[omi]ni mille[sim]o quebim xx sa[n]cte acacy [un sceau] », et quatre motifs sur le vase : par deux fois sainte Barbe et deux médaillons circulaires. – *Vaisselle liturgique :* coupe sur pied à quart-de-rond gravé, vers 1700, inscription « I : T » sur le pied, et poinçon RAPPOLD, Zurich[91] ; channe en étain, de type vaudois. – *Orgue* de JEAN-MARC DUMAS, facteur d'orgues à Romont, 1960[92].

BP

Le château, rue du Couvent 1 [14]

Historique. D'après les reconnaissances prêtées par les seigneurs de Treytorrens du XVIe au début du XVIIIe siècle, leurs propriétés se concentraient dans la partie sud du village, mais la situation de chaque élément n'est pas connue avec précision. L'ensemble est décrit en 1543 comme « château, forteresse, maison forte, grange et autres édifices » et en 1548 comme « maison avec le chesaulx et ediffices d'icelle mayson »[93]. Il paraît avoir eu pour limites le ruisseau de la Petite-Glâne à l'est, les propriétés Bize au nord (nord-est) et les charrières à l'ouest et au sud ; cela impliquerait que la route d'accès actuelle qui longe la chapelle n'existait pas encore et que le chemin public passait au sud du château[94]. Le château proprement dit correspond au bâtiment très massif, devenu maison paysanne au XIXe siècle (rue du Couvent 1) FIG. 435.

Une construction ou reconstruction de l'édifice pourrait avoir eu lieu à l'époque de François, fils de Cuenet de Treytorrens, chevalier et bourgeois d'Estavayer[95]. Plusieurs solives à l'intérieur datent en effet de 1415. Le fils de François, Jean, châtelain d'Estavayer, abergea le four banal à ses sujets en 1453. C'est certainement lui aussi qui fit reconstruire la chapelle à cette même période. La seigneurie passa ensuite, de père en fils, à François qui occupa des charges importantes auprès de la maison de Savoie, aux frères Jean et François qui prêtèrent reconnaissance en faveur du duc de Savoie en 1521, et enfin à François, dernier de la lignée.

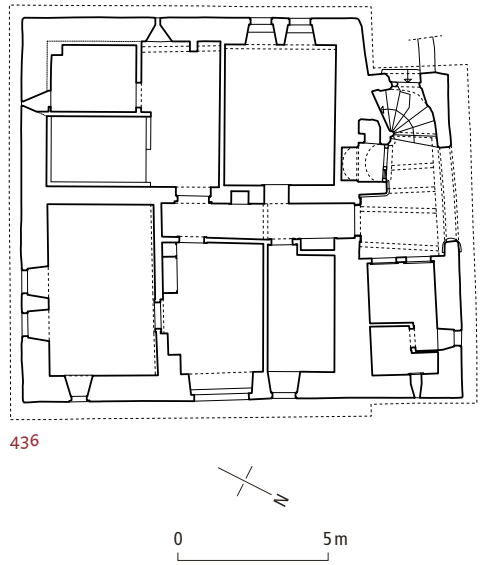
A partir de 1536, la seigneurie fut vendue en plusieurs étapes par François et par les autres héritiers de Jean de Treytorrens à Pierre Morel et à Pierre de Molin, notaire d'Estavayer. Ce dernier parvint à réunir la totalité des biens de la famille en 1543[96]. Ancien commissaire ducal pour la châtellenie d'Estavayer, Pierre de Molin avait reçu des lettres de noblesse de l'empereur Charles Quint en 1541[97]. Son fils Christophe, seigneur de Treytorrens, est connu pour avoir écrit sous le nom de Mylaeus une *Histoire de l'Univers* publiée à Bâle en 1551[98]. La seigneurie parvint vers 1570 à François de Molin, bourgeois de Grandson, seigneur également de Montagny. Celui-ci fut le père d'Ursule, dame de Carrouge, et de Jean-François, qui reconnut la seigneurie de Treytorrens en 1628 et fit reconstruire la charpente du château dans les années 1643-1646[99].

En 1685, Humbert, fils de Jean-François de Molin, vendit la seigneurie au pasteur Jacques-Nicolas Dugué, d'une famille issue du Refuge et bourgeoise de Lausanne. Toutefois cette vente fit l'objet d'un retrait de la part de Jacques-François Mestral, seigneur de Combremont-le-Grand, et Dugué ne devint propriétaire qu'en 1697[100]. Ses trois fils, Louis, Pierre-Elie et Marc-Elie, prêtèrent reconnaissance auprès de LL.EE. de Berne en 1722[101]. C'est sans doute Marc-Elie qui fit faire des aménagements intérieurs entre 1761 et 1763 puis des réparations en toiture en 1772. Un partage du domaine eut lieu en 1774 entre ses héritiers, David Dugué, seigneur de Treytorrens, et les dames Dugué du Coudray[102].

Le bâtiment appartenait en 1837 aux enfants de David-Etienne Correvon, de même que le grand rural situé en face à l'ouest, reconstruit en 1787 et 1800[103]. La maison passa ensuite à Jacques-Etienne puis à Charles-François Correvon en 1851. En 1894, Emile et Aimé Correvon possédaient l'étage tandis que le logement du rez-de-chaussée était attribué aux frères Charles et Aimé Jaquier. Ce dernier niveau fut réuni en 1926 à la part d'Aimé Correvon.



435



436

La modernisation du rez-de-chaussée dans les années 1960 et celle de l'étage vers 1978 furent suivies d'une réfection de la toiture avec l'adjonction de chenaux vers 1990[104].

Description. Le vaste bâtiment de plan approximativement carré (11 × 12 m), aux rares percements disparates, se complète d'une annexe longeant la face occidentale (nord-ouest) FIG. 436. En l'absence d'analyse archéologique, il est difficile d'en distinguer les différentes étapes de construction. On peut admettre toutefois que le château médiéval avait déjà la même extension. Sa façade nord montre en effet une petite fenêtre murée qui pourrait remonter au début du XV^e^ siècle avec son chambranle orné d'un tore et son linteau échancré en accolade. A l'opposé, l'angle sud-est abrite une cave dont les maçonneries percées d'étroites ouvertures englobent des pièces de bois datées de 1415 environ. A l'angle sud-ouest, l'extrémité de l'annexe renferme un escalier en vis remanié qui ne dessert plus que le 1^er^ étage. Il s'élevait sans doute plus haut sous forme de tourelle, puisqu'une porte à linteau sur coussinets accessible aujourd'hui par un escalier droit de bois donne accès au niveau de comble. Au pied de l'escalier, une porte en plein cintre chanfreinée, murée, s'ouvrait sur la moitié sud du rez-de-chaussée.

Lors d'une importante transformation, peut-être vers 1543, on démolit la partie supérieure des escaliers et l'on construisit l'annexe occidentale. Celle-ci s'ouvre en effet par une arcade reposant sur une colonne qui pourrait par son style se rattacher au XVI^e^ siècle. Il en va de même pour une fenêtre à meneau de la face nord moulurée en cavet. Les maçonneries au niveau du comble semblent avoir été surélevées, ajourées de petites fenêtres chanfreinées et couronnées d'une corniche en quart-de-rond. Cette modification pourrait aussi être contemporaine de la charpente à fermes trapézoïdales, datée par dendrochronologie de 1643-1646. Comme le montrent les photos anciennes, cette toiture reposait directement sur la corniche. Les quatre paires de hautes fenêtres rectangulaires percées dans les trois façades principales remontent sans doute au XVIII^e^ siècle.

L'intérieur est subdivisé au rez-de-chaussée par un mur de refend perpendiculaire au faîte, qui se poursuit à l'étage sous forme de pan de bois daté de 1761-1763. A ce niveau, des solives moulurées de même époque et des poutres de 1415 environ en remploi sont les seuls éléments visibles de l'aménagement ancien.

La maison Bize, rue du Château 4-6 [15]

Historique. L'existence d'une maison noble au nord de la chapelle résulte de la création d'une coseigneurie attribuée à une branche cadette de la famille de Treytorrens avant 1390. Jacques Bize, commissaire général du Pays de Vaud savoyard, devint détenteur d'une partie de ce fief par son mariage avec Françoise, fille d'Antoine de Treytorrens. En 1460, il acheta les parts de Girard et Jean de Treytorrens, cousins d'Antoine. Les immeubles de franc alleu qui en dépendaient

FIG. 435 Treytorrens. Château, siège de la principale seigneurie de Treytorrens. Vue du nord. Le corps de bâtiment d'origine médiévale montre encore au 1^er^ étage une fenêtre en accolade, du début du XV^e^ siècle probablement. Il doit son volume actuel aux transformations des XVI^e^ et XVII^e^ siècles (annexe occidentale et charpente). Photo Claude Bornand, 2010.

FIG. 436 Treytorrens. Château. Plan du rez-de-chaussée. Echelle 1:250. Au corps de logis s'adossait certainement dès l'origine une tourelle d'escalier, englobée plus tardivement dans l'annexe occidentale et démolie en partie. Dessin NOR architectes et Archéotech, 2010.



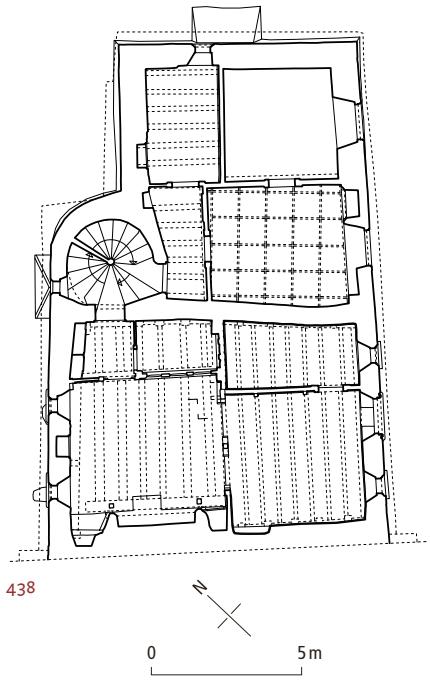
437



439



440



438

FIG. 437 Treytorrens. Rue du Château 4-6, maison Bize, siège de la coseigneurie de Treytorrens. Vue du sud-ouest. Bâtiment principal du XV^e siècle et petite maison ajoutée en 1711-1713, empiétant sur la ruelle qui bordait le cimetière. La façade occidentale de l'édifice médiéval présente encore des percements gothiques à tous les niveaux ainsi que deux goulottes servant d'écoulement pour les éviers. Photo Claude Bornand, 2010.

FIG. 438 Treytorrens. Rue du Château 4-6, maison Bize. Plan du 1^er étage. Echelle 1:250. La partie sud a conservé son aménagement d'origine. Dans la partie nord, modernisée, la cloison intermédiaire aboutit au milieu de l'ancienne cheminée, transformée en partie en armoire murale. Dessin NOR architectes et Archéotech, 2010.

FIG. 439 Treytorrens. Rue du Château 4-6, maison Bize. Façade orientale de la partie sud. Le rez-de-chaussée se distingue par son appareil de molasse sans doute antérieur à la reconstruction opérée par la famille Bize. Les baies de l'étage sont en revanche caractéristiques des années 1460. Photo Claude Bornand, 2010.

FIG. 440 Treytorrens. Rue du Château 4-6, maison Bize. Cheminée du rez-de-chaussée, ver 1470. Les piédroits de grès coquillier chanfreinés terminés par des corbeaux soutiennent un arc surbaissé à claveaux de molasse ornés d'un cavet. Photo Claude Bornand, 2011.



441

FIG. 441 **Treytorrens. Rue du Château 4-6, maison Bize. Vue du nord-est. Les deux parties de l'édifice médiéval sont unifiées au niveau de la corniche et montrent les mêmes types de percements. Dans la moitié nord, le canal de cheminée se remarque par sa construction en molasse appareillée. On a tenté de remédier à l'affaissement du côté nord par la pose d'un contrefort et par l'ancrage de deux poutres traversant la façade, datées de 1680. Photo André Kern vers 1930. AMH, A 169/10.**

consistaient principalement en une maison située au nord du cimetière, une grange, une ruelle et un cheseau où s'élevait autrefois un four[105]. Peu après son achat, Jacques Bize fit reconstruire la maison, pour laquelle il commanda en 1471 mille tuiles à Ménières (FR)[106]. Antoine Bize, notaire et commissaire comme son père, entreprit quant à lui vraisemblablement des travaux à la chapelle de Treytorrens à l'occasion de la fondation d'une chapellenie en 1516. La famille Bize y conserva un droit de sépulture jusqu'au XVIII[e] siècle[107].

Gabriel Bize, notaire, devenu lieutenant du vidomne de Moudon en 1686, acheta de nombreuses propriétés notamment à Bussy[108]. A Treytorrens, après avoir réuni les parts de son frère Noé et des héritiers de Sarah Bize, il assujettit en fief noble, en 1711-1713, les immeubles liés à la coseigneurie acquis en 1460. Au même moment, Bize fit construire une nouvelle maison en annexe au bâtiment principal, du côté du cimetière, là où s'élevaient auparavant une chambre et un four (rue du Château 4)[109]. Son fils Gabriel, lieutenant d'artillerie et inspecteur des chemins pour le gouvernement bernois, vendit l'ensemble du domaine en 1735 afin d'acheter la maison seigneuriale de Forel à Moudon. La maison fut acquise par Abram Charbon, de Treytorrens. Bize conserva néanmoins les droits féodaux, objets d'une longue procédure qui fournit la plupart des renseignements sur leur origine[110]. Ses héritiers, toujours établis à Moudon et à Bussy, conservèrent la coseigneurie jusqu'à la fin de l'Ancien Régime[111].

Les bâtiments de la coseigneurie reconnus par Gabriel Bize en 1713 comprenaient premièrement la moitié sud de la maison Bize, soit plus précisément le rez-de-chaussée abritant un poêle, une chambre, une cuisine et une allée, l'étage étant occupé par le frère de Gabriel, Noé Bize. A cela s'ajoutaient la maison neuve élevée sur la ruelle du côté de la chapelle, le rural situé à l'est de la maison et la place qui les reliait donnant au sud sur le four du château **FIG. 437**[112]. La partie méridionale de la maison était séparée par un mur mitoyen de l'autre moitié qui dépendait du fief des seigneurs mais appartenait depuis longtemps aux Bize.

Sur le plan cadastral de 1840, la maison de 1713 (rue du Château 4) était déjà détachée du bâtiment principal, lui-même subdivisé entre deux propriétaires : Suzanne-Marie, fille de Jean-Pierre Charbon, épouse de Jacques-Louis Lador, et Pierre-Daniel, fils de Pierre-Abram Charbon. En 1893, Alfred-François Lador reprit la part de la famille Charbon, puis ses héritiers continuèrent à se partager la maison. L'ensemble ne subit plus que des transformations d'usage avant la restauration entreprise de 2003 à 2011[113].

Description. La maison principale, rue du Château 6, comprend deux corps de bâtiments de largeur inégale desservis par un escalier en vis commun et couverts d'une toiture à croupes de 1807 (dimensions totales : 7-10 × 15 m) **fig. 438**. Les maçonneries médiévales s'élèvent encore sur trois niveaux. Du côté sud-est, le rez-de-chaussée de la partie méridionale montre un appareil de molasse datant vraisemblablement du XIVe siècle, qui pourrait bien correspondre à la partie de maison acquise en 1460 par Jacques Bize, rattachée à la coseigneurie créée avant 1390 **fig. 439, 441**. La porte en arc brisé, garnie d'un tore pris entre deux chanfreins, est contemporaine de l'appareil, tandis que les deux fenêtres qui l'accompagnent ont été remaniées ultérieurement. Tout le reste de l'édifice porte principalement la marque des travaux effectués dans les années 1460-1470. Même si l'acte d'achat de 1460 ne mentionne que la partie sud et même si la partie nord dépendait du fief du seigneur, la famille Bize était sans doute propriétaire du tout dès cette époque. Une corniche de pierre dure taillée en cavet fait le tour de l'édifice, avec quelques irrégularités au sommet de l'escalier dont le couronnement a été perturbé par la pose de la charpente de 1807. Les percements les plus significatifs des années 1460 se situent dans la façade orientale. Au 1er étage, une grande fenêtre, originellement en croix, montre une modénature torique reposant sur des bases moulurées probablement prismatiques mais très érodées. La tablette de pierre dure est profilée en cavet, comme celles des deux petites baies encadrant la fenêtre en croix. Ces dernières ont un chambranle orné d'un cavet dessinant deux angles arrondis et une accolade sur le linteau[114]. Le même encadrement se retrouve au 2e étage sur toutes les fenêtres de cette façade ainsi que sur la petite face nord. Sur la façade opposée, à l'ouest, les fenêtres supérieures sont identiques, sauf qu'elles ne possèdent pas d'accolade. Celles du 1er étage et du rez-de-chaussée ont aussi un encadrement en cavet mais formant des angles droits. A chaque niveau, une des baies a conservé un écoulement d'évier, sans doute d'origine. Les baies de la tourelle d'escalier sont simplement chanfreinées, comme les ouvertures des caves.

L'escalier en vis auquel on accède par une porte d'entrée à linteau sur coussinets dessert alternativement les parties sud et nord disposées à des niveaux légèrement décalés **fig. 438**. Le noyau s'élève sur une base circulaire garnie de deux tores. Tous les éléments en pierre de taille sont en grès coquillier. L'intérieur des pièces renferme encore de nombreux aménagements d'origine. La plupart des solivages analysés se situent entre 1464 et 1471, aussi bien dans la partie nord que dans la partie sud[115].

La moitié méridionale de l'édifice, qui comprenait lors de l'achat en 1460 deux chambres, une cuisine et un corridor au rez-de-chaussée, se subdivise en deux pièces. Celle à l'ouest est pourvue d'une cheminée monumentale de 1470 environ **fig. 440**. La chambre contiguë englobe depuis les dernières transformations le couloir qui donnait sur la porte en arc brisé de la façade orientale. Dans le mur mitoyen nord, une large niche se couvre d'un linteau de chêne de 1509 reposant sur des piédroits de grès coquillier à coussinets. Au sud, une autre niche garnie de coussièges correspond à une fenêtre condamnée par la construction de la maison de 1713. La paroi orientale possède deux petites niches murales, l'une à linteau de molasse sur coussinets, l'autre à chambranle de menuiserie du XVIIe siècle orné de palmettes et d'une corniche à denticules.

A l'étage, une cheminée analogue à celle du rez-de-chaussée occupe la pièce occidentale, mais sa hotte repose sur un linteau monolithique en grès coquillier chanfreiné. A l'est, le plafond à solives moulurées de 1464-1467 interrompu par une cloison intermédiaire repose sur des corbeaux de pierre. Les solives ont leurs arêtes adoucies par trois tores parallèles à profil segmentaire. L'embrasure de la grande baie orientale abrite deux coussièges. Le 2e étage possède, dans l'angle sud-ouest, un plafond à madriers jointifs daté aux environs de 1495 et reposant sur des corbeaux très simples. Bien qu'il prenne jour par les fenêtres les plus décorées, cet étage ne présente pas de traces d'un aménagement résidentiel.

Dans la partie nord de l'édifice, des caves hautes occupent tout le niveau inférieur. Le logement de l'étage ne présente plus ses subdivisions médiévales. Il se chauffait lui aussi par une cheminée à linteau monolithique en grès coquillier située dans la façade orientale. Au niveau supérieur, en dessous du plafond de 1465-1466, deux grandes poutres portant la date de 1680 sont ancrées à la fois dans le mur mitoyen et dans la façade nord afin de servir de chaînage à cette partie de l'édifice endommagée par un affaissement.

La maison de 1713 (rue du Château 4) ne présente dans son état actuel aucun élément caractéristique d'une maison seigneuriale **fig. 437**.

MF

Valbroye : Cerniaz

Le territoire de Cerniaz, sur les hauteurs de la rive droite de la Broye, est traversé par le ruisseau de la Trémeule qui forme un petit vallon boisé séparant le village de son hameau de La Morettaz. Il jouxte au nord Villarzel, au sud Villars-Bramard et à l'ouest Seigneux. Le village est situé en dehors des principales voies de communications.

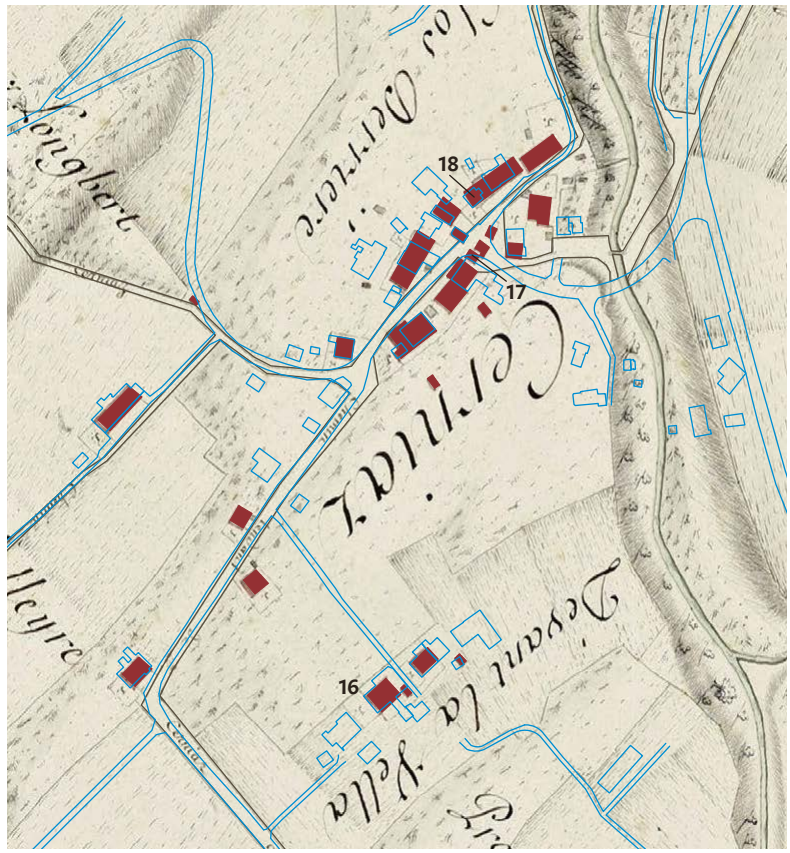
Le nom de Cerniaz proviendrait du nom commun « cernée », qui signifie « lieu où les arbres ont été brûlés » et plus généralement « portion d'une forêt qu'on a défrichée »[116]. D'importantes trouvailles archéologiques, effectuées en 1899 à La Morettaz, probablement à l'occasion de la transformation d'une maison, consistaient en tombes dallées ou en murets, alignées[117] ; elles ont été fouillées par Albert Naef, et datées alors du Haut Moyen Age, notamment en raison du mobilier retrouvé (VIII^e^-IX^e^ siècles). Une autre tombe a été découverte en 1927 au même endroit. Selon une tradition orale du XIX^e^ siècle rapportée par Albert Naef, des murs auraient également été repérés[118].

Le nom de Cerniaz apparaît sous la forme de *Sernia* en tout cas en 1153[119]. Une communauté est attestée en 1444[120]. Cerniaz faisait partie de la châtellenie de Villarzel et l'évêque y possédait des droits avant la Réforme[121]. En 1634, des terrains relevant autrefois du clergé de Romont firent l'objet d'échange entre LL.EE. de Fribourg et de Berne[122]. Une chapelle, non localisée à ce jour, filiale de l'église paroissiale de Dompierre, est citée en 1453. Selon le procès-verbal de la visite, elle ne possédait alors ni calice ni livre, et devait donc être probablement peu dotée[123]. Elle subsiste encore en 1542 et se trouve « *in dicta villa* »[124]. A l'époque bernoise, Cerniaz, qui était intégré dans le bailliage de Moudon, devait participer à l'entretien de l'église de Dompierre, ce qui créa de nombreuses réclamations de la part de ses habitants[125].

Beaucoup de changements intervinrent dans le tissu villageois depuis l'établissement du plan cadastral de 1817[126]. Si l'on peine à comprendre aujourd'hui la disposition des maisons, c'est que tout l'ancien cœur de la localité disparut au profit d'un large carrefour. Ce n'est pas l'incendie qui se déclara le 30 janvier 1853[127] qui en fut seul la cause, mais des aménagements plus tardifs, puisque les maisons du centre du village subsistent encore sur le plan de 1873[128].

L'organisation ancienne, révélée par les plans de 1817 **fig. 442**, montre une structure proche de celle du village de Champtauroz. Au centre de la localité, une petite maison de commune bordée d'une fontaine en forme de L est accompagnée de plusieurs petites carrées qui sont disposées tout autour. La seule qui a subsisté est celle qui appartient en 1817 à Jean-François et Jean-David Cachin et qui, d'après le procès-verbal de 1837, est âgée alors de 50 ans, ce que ne contredit pas sa typologie, avec sa façade ornée de fenêtres à chambranle de molasse en arc surbaissé reposant sur une tablette moulurée à l'étage. Tous les autres bâtiments figurant sur le plan, qui appartenaient aussi à des Cachin, furent démolis au profit d'une croisée de chemins. Au-delà, une partie de la substance bâtie est encore présente sur les plans de 1875. Les changements sont plus marqués dans la rangée sud-est où se trouvaient plusieurs constructions en contiguïté.

Au lieu-dit Devant-la-Ville, un peu en-dessus du village, un petit hameau constitué de plusieurs maisons paysannes et fours se développa au début du XIX^e^ siècle[129]. Les bâtiments appartenaient aux



442

fig. 442 Détail de la carte de Cerniaz en 1817, avec superposition du cadastre actuel en bleu. Echelle 1:5000. – 16. Maison Cachin. – 17. Maison de commune et ancienne école (disparue). – 18. Collège. ACV, GC 1303. Géodonnées Etat de Vaud, dessin NOR architectes.



443

FIG. 443 **Détail de la carte de Combremont-le-Grand en 1827, avec superposition du cadastre actuel en bleu. Echelle 1:5000. – 19. Temple. – 20. Cure. – 21. Ancienne maison de commune et école. – 22. Four. – 23. Fromagerie. – 24. Hôtel de Ville. – 25. Château. ACV, GC 1306. Géodonnées Etat de Vaud, dessin NOR architectes.**

familles Cachin et Bovat. Une « carrée » [16] fut construite vers 1825 par Jean-François Cachin, assesseur (ch. Devant-la-Ville 2). La maison, coiffée d'une toiture à la Mansart, possède des façades régulièrement ordonnées et délimitées par des chaînes d'angle de molasse appareillée; bien que transformée, elle est d'une belle tenue.

Documentation

Plans et vues

Cartes et plans cadastraux. ACV, GC 1303, 1817, carte de Cerniaz, sig. JEAN-JACQUES-ABRAHAM MAYOR FIG. 442. – GB 303/a2, 1817. – GB 303/b2, 1873.

Les bâtiments publics [17][18]

L'école se tenait dans la petite maison de commune [17], disparue au profit de la place au centre du village. A l'emplacement du collège actuel [18] se trouvait une maison, propriété de Jean-Pierre Cachin, qui fut incendiée le 30 janvier 1850[130]. Reconstruite en 1855[131] (rue Principale 8), elle fut rachetée par la commune en 1883[132]; le cadastre mentionne alors un clocher et une horloge[133]. Une cloche de 1797 par le fondeur JACQUES DELSAIVES, de Fribourg (ré 4, diam. 62 cm), est conservée[134]. Six mascarons ornent les anses, et sur le cou, l'inscription cite les noms des autorités de Cerniaz. Cette cloche provient probablement d'un bâtiment antérieur. En 1936-1937, le collège, qui faisait aussi office de maison de commune, fut restauré par l'architecte CÉSAR BATTAINI[135].

Valbroye : Combremont-le-Grand

Le village de Combremont est situé sur la rive gauche de la vallée et occupe un plateau à quelque 678 m d'altitude. Il jouxte les localités de Sassel à l'est, de Combremont-le-Petit au nord-est et de Champtauroz à l'ouest, formant anciennement une paroisse; Combremont fait partie de la nouvelle commune de Valbroye depuis 2011. La rivière la Petite-Glâne a creusé un vallon qui forme la limite avec le territoire de Treytorrens. Des moulins ont laissé des traces importantes dans les archives sous la forme de plusieurs dessins détaillés. En outre, le long du ruisseau du Flon, à la limite de l'ancienne dîme du lieu-dit Vuchy, tout près du territoire de Cheiry et sur celui de Combremont-le-Petit, d'anciens plans de 1725 indiquent la présence d'une mine d'étain, propriété seigneuriale, comme le moulin voisin FIG. 444[136].

Une nécropole du Haut Moyen Age comprenant des tombes murées a été mise en évidence en 1841, et dans des creux en forme de puits on a trouvé des charbons, de la chaux durcie, des briques et de la céramique d'époque romaine[137].

Le nom *Cumbromo* apparaît en avril 911 dans le cartulaire de Lausanne lorsque Ansterius et sa femme Eldegundis donnent leurs biens de Combremont à l'Eglise de Lausanne. On le retrouve en 1142 sous la forme de *Combremont* et, avec une légère modification, en 1226 avec la mention de « Rodolfus de Cumbremunt »[138]. Son origine pourrait se trouver dans le mot de « *comboro* » qui, en latin tardif « *combrus* », signifie « abattis d'arbre », donnant en français le mot « encombrer ».

L'acte de 911 mentionne une chapelle Sainte-Marie au « *villare sive cumbromo* »[139]. Le territoire est en possession de la famille de Combremont dont Etienne et Guillaume, chevaliers, sont cités en 1177[140], puis Rodolphe en 1226[141]. En 1296, Cuanetus de Combremont, donzel, est signalé comme vassal de Pierre, coseigneur d'Estavayer. A la suite de François de Combremont, la seigneurie passa à Isabelle et Françoise Mayor, ses nièces. En 1397, Françoise Mayor, fille du donzel Jean Mayor, apporta la seigneurie à son mari Pierre d'Avenches, puis François et Guy d'Avenches se la partagèrent[142]. Le 12 février 1463, Humbert et Guy Cerjat, seigneurs de Combremont-le-Petit, ainsi que Boniface de Villarzel, héritiers de Guy d'Avenches, firent une donation de leur coseigneurie à Pierre, fils de François d'Avenches[143]. Mais en 1476, lors de l'abergement du four banal à la communauté villageoise, Humbert Cerjat apparaît toujours comme seigneur de Combremont (il n'avait probablement cédé qu'une partie de ses possessions en 1463) avec Pierre d'Avenches, fils de François[144]. Ce dernier détint la seigneurie jusque vers 1500 ; elle échut ensuite à Bernard, son fils, qui la vendit à Girard Mestral, avoyer de Payerne, le 13 mars 1537, avec sa « maison forte et château »[145]. Girard Mestral acheta encore une partie des terres en 1553 à Pierre Cerjat. En 1627, c'est Jean-Rodolphe Mestral qui est seigneur de Combremont ; un vitrail à ses armes est conservé[146]. En 1686, les hoirs de Gabriel Mestral se partagèrent la seigneurie héritée de Jean, à l'exception des biens qui appartenaient à LL.EE. de Fribourg, biens issus du duc de Savoie. En effet, Fribourg avait encore à cette date des possessions dans le village de Combremont qui firent l'objet d'échange avec LL.EE. de Berne en 1701 seulement, en opérant un transfert des droits de Fribourg sur Marnand et Combremont à LL.EE. en échange des dîmes de Villeneuve[147]. Cet arrangement concernait trois maisons, à savoir celles de Samuel Rey, de Jean-Rodolphe de Crevel et de Jean Gilliand.

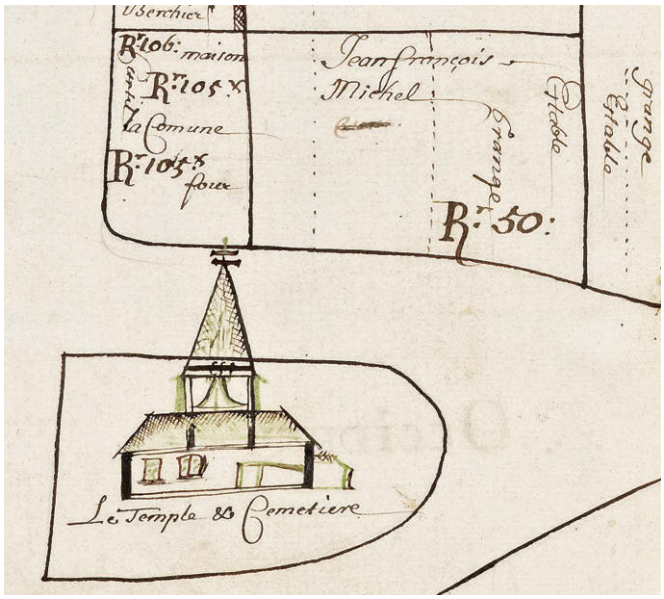

444

FIG. 444 **Combremont-le-Grand. Le moulin situé au « Craux de Vuchy », représenté sur les plans cadastraux de 1685, appartenait aux seigneurs de Combremont-le-Grand. Son exploitation a laissé de nombreuses traces dans les documents qui attestent son importance économique pour le seigneur. ACV, GB 306/a.**

Par mariage ou héritage, la seigneurie resta en mains de la famille Mestral jusqu'en 1760, date à laquelle elle devint propriété de Rose Manuel et de Daniel de Bruel. En 1796, elle était déjà aux mains de l'ancêtre de l'actuelle propriétaire de la moitié du château. En 1686, la seigneurie avait des droits sur 39 maisons, 63 « cours » de granges et étables et 85 cheseaux, jardins et curtils, ainsi que sur l'eau qui traversait le village et sur de nombreuses terres[148]. Le droit de haute juridiction trouve une confirmation visuelle sur les plans qui montrent l'emplacement « des patibules » soit du gibet[149].

Développement de la localité

Deux entités bien distinctes qui formaient sans doute le village médiéval se lisent encore nettement aujourd'hui. D'une part, au sud, le château et ses anciennes dépendances, et d'autre part le noyau constitué par l'église et les bâtiments communautaires. Une grande fontaine et un pressoir marquaient la limite, ainsi que le montrent les plans de 1685. Le temple formait un îlot autour duquel sont venues se greffer les rues qui n'ont pratiquement pas changé de tracé depuis les plans du XVII[e] siècle. L'ordonnance générale du tissu villageois, les relations entre les vides et les pleins, les séries de maisons en contiguïté demeurèrent presque identiques et les nouveaux bâtiments s'implantèrent plutôt en bordure des constructions anciennes. Par contre, de nombreux incendies (en 1622, mais aussi au XVIII[e] siècle, avec cinq incendies en moins de quarante ans selon le pasteur de Combremont) affectèrent la substance



445

FIG. 445 Combremont-le-Grand. L'ancienne église de Combremont-le-Grand, représentée sur les plans cadastraux de 1685, après l'incendie de 1622 mais avant les transformations de 1823-1825. Comme aujourd'hui, l'église est isolée au milieu du village, entourée des bâtiments à vocation publique. Le cimetière se trouve alors encore autour de l'édifice. Un clocher, probablement de charpente, coiffe la nef et l'on devine l'existence d'un porche. En façade, plusieurs fenêtres irrégulières témoignent sans doute de l'existence des anciennes chapelles bien attestées dans les documents. ACV, GB 306/a.

des maisons qui furent généralement reconstruites au même endroit. Au XIXe siècle, les bâtiments furent réparés ou transformés, à l'instar des maisons paysannes construites en contiguïté à l'entrée nord du village (rte du Village) et qui forment un bel ensemble. Au centre de la localité, les premiers plans cadastraux illustrent une sorte de plateforme à trois niveaux sur laquelle est planté un mât surmonté du drapeau bernois, le pilier public[150].

Documentation

Plans et vues

Cartes et plans cadastraux. ACV, GC 1306, 1827, carte de Combremont-le-Grand, sig. J[EAN]-BENJAMIN BURNIER **FIG. 443**. – GC 306 A, « Plan géométrique de tout le Territoire et Seigneurie de Combremont-le-Grand, levé en 1765 ». – GB 306/a, 1685. – GB 306/c, 1786. – GB 306/d/2, 1827. – GB 306/e, 1904.

Le temple, ECA 2001 [19]

Historique. Bien que l'on n'ait que très peu d'informations sur l'église médiévale, on peut supposer que l'édifice actuel trouve son origine dans la chapelle Sainte-Marie citée en 911. Le document précise d'ailleurs que la chapelle est bien située dans le village[151]. Combremont avait deux filiales, l'église de Franex et celle de Treytorrens. La dédicace de l'église paroissiale à saint Pierre est attestée en 1393 en tout cas, et un autel Sainte-Pétronille est cité en 1468[152]. La visite pastorale du 17 septembre 1453, outre les demandes d'entretien traditionnelles, mentionne l'existence d'un autel Saint-Bartholomé, fondé par les seigneurs de Combremont, et d'une fenêtre qui devait être réparée. Une chapelle dédiée à la Conception de la Vierge fut fondée dans l'église paroissiale par Amédée de Combremont avant le 11 août 1394 et fit office de chapelle funéraire de la famille, notamment pour Pierre de Combremont, qui y élit sépulture en 1403[153]. Cette chapelle reçut de nombreux legs au cours du XVe siècle[154]. L'église subit un incendie en 1622, dont on ignore la portée exacte, mais qui nécessita d'importantes réparations[155]. Les comptes communaux de 1669 et 1671 font allusion à la table de communion qui pourrait remonter à cette époque, et des travaux intervinrent dans l'église en 1673. Telle qu'elle apparaît sur les plans de 1685 **FIG. 445** ou sur les plans de 1765-1766, à savoir en forme de croix, avec un chœur rectangulaire et sans doute les anciennes chapelles en saillie sur les murs latéraux, il est possible de supposer que le chœur médiéval fut probablement intégré à la nef, peut-être en agrandissant l'ancien arc triomphal comme cela se fit en plusieurs endroits après la Réforme. Mais l'édifice semble avoir conservé une charpente distincte que le charpentier JEAN BRIOD répara en 1765-1766[156]. En 1777-1778, le peintre GREC fut chargé de peindre les armoiries bernoises sur la porte[157].

Devenu trop petit au XIXe siècle et jugé vétuste à la suite d'une expertise du maçon SIMÉON BETTEX, l'édifice fut entièrement reconstruit entre 1823 et 1825 **FIG. 446**[158]. A cette occasion, l'Etat de Vaud céda le chœur à la commune et racheta la charge d'entretien qui lui incombait jusqu'alors. La paroisse (et non pas la commune) géra l'ensemble des travaux de reconstruction. Il est fait mention dans les documents de la voûte du chœur « qui serait à démolir pour reconstruire l'église sur toute la même régularité » et d'une tour de pierre qui serait à faire. La chaire dut « être placée près de la fenêtre du milieu du côté de la bise et la table au centre de l'édifice ». Les maçons NICOLAS ROULIN et le charpentier JACQUES PILLOUD conduisirent le chantier et maître ANTOINE STEURER crépit « en dehors et en dedans ». La chaux fut amenée d'Yvonand ou de Moudon et des tuiles et des « planelles » de Ménières (FR), mais probablement fabriquées par un tuilier d'Estavayer. Le serrurier MONNERAT, de Nuvilly, répara la croix et confectionna un nouveau coq alors que le serrurier BULLOZ, de Moudon, ferra les fenêtres qui furent pourvues de contrevents[159]. L'ancienne horloge déposée par RODOLPHE BALLIF fut réparée puis réinstallée dans le nouveau clocher, qui reçut des cadrans neufs commandés à Estavayer. Le temple fut consacré le 14 août 1825[160]. La pose d'un tambour en 1932[161] précéda une restauration complète



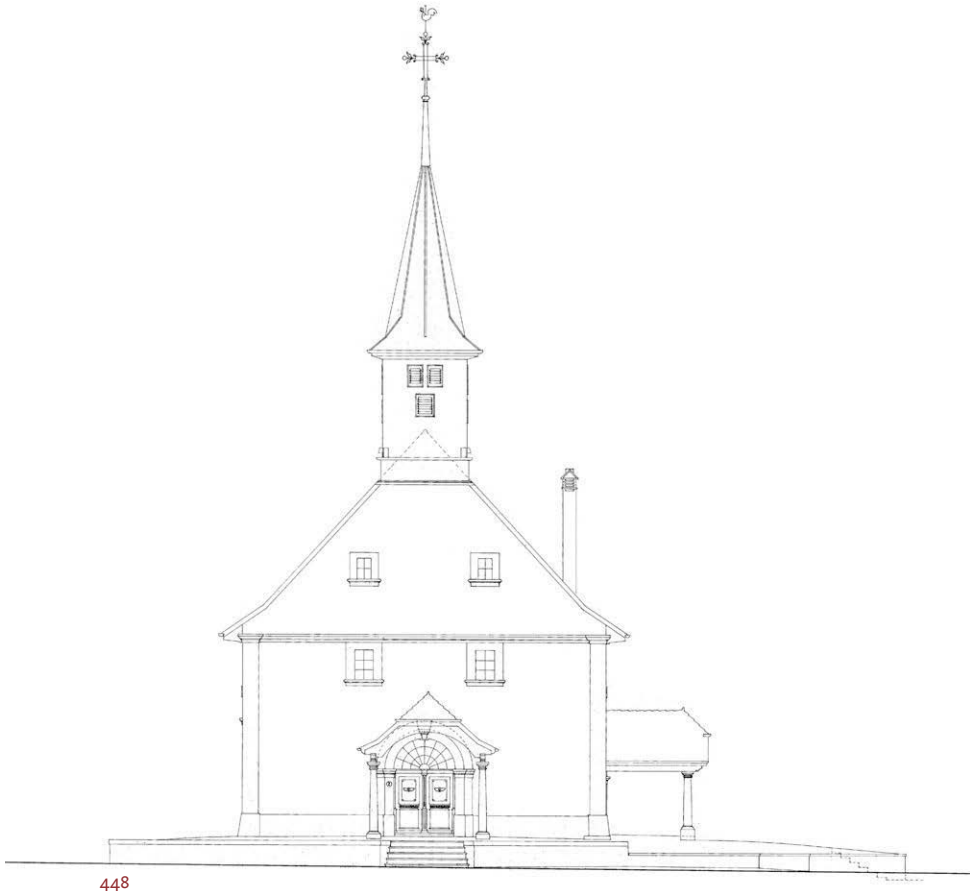
446

FIG. 446 **Combremont-le-Grand. Temple, après les travaux de 1823-1825. Bien que selon les archives l'on projetât une tour de pierre, c'est finalement un petit clocher de charpente qui fut construit, à l'intérieur duquel se trouve une ancienne horloge. Photo Claude Bornand, 2014.**

FIG. 447 **Combremont-le-Grand. Temple. Intérieur, vue en direction de l'est. Les travaux de restauration de 1949 créèrent un pseudo-chœur au moyen des deux annexes latérales aux fonctions utilitaires. La table de communion centrée, la baie axiale pourvue de vitraux ainsi que la chaire placée à l'entrée de ce nouvel espace concourent à donner l'illusion d'un édifice orienté alors même que le plan est un simple rectangle. Photo Claude Bornand, 2014.**



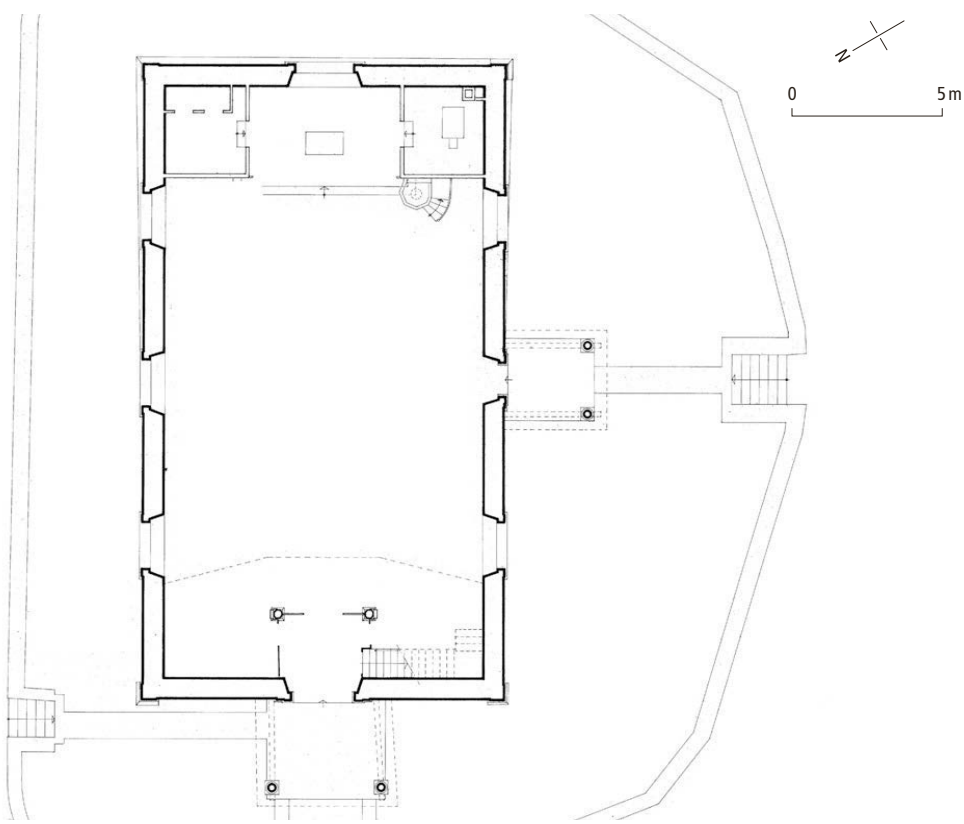
447



448

FIG. 448 **Combremont-le-Grand. Temple. Façade sud. Echelle 1:250. Relevé René Tosti, 1984.**

FIG. 449 **Combremont-le-Grand. Temple. Plan du rez-de-chaussée. Echelle 1:250. Relevé René Tosti, 1984.**



449

de l'édifice en 1949, conduite par Pierre Kissling, architecte d'intérieur[162] (modification profonde de l'intérieur). Un projet de restauration de Frédéric Gilliard, daté de 1938, avait précédé cette intervention, et semble bien l'avoir fortement inspirée, tant dans les nouveaux aménagements du chœur comprenant les deux annexes latérales, que pour le plafond à caissons de la nef ou la construction de la galerie ouest, accompagnée du tambour vitré de l'entrée **fig. 447**[163].

Description. L'ancienne église paraît avoir un clocher s'élevant au milieu de l'édifice[164]. Sur le document de 1765-1766, le plan forme toujours une croix et comprend des annexes latérales prenant naissance au milieu de la nef, sans doute les anciennes chapelles.

L'édifice actuel, qui résulte des transformations du XIXe siècle, est rectangulaire et présente une toiture à deux pans à large croupe sur le côté oriental. A l'opposé, la façade d'entrée possède un pignon coupé par un clocher incorporé, en charpente, qui était couvert d'ardoises[165]. Une belle croix de fer forgé surmonte la flèche **fig. 451**[166]. Des chaînes d'angle rectilignes limitent latéralement cette façade, ornée d'un bandeau qui marque le pignon. La lumière pénètre par de petites baies rectangulaires qui surmontent une large porte en plein cintre à impostes et clef saillante. Le vantail, remarquable travail de menuiserie, possède un décor de grecques que dominent des panneaux rectangulaires rehaussés de têtes d'angelots sculptées en bas-relief.

Les murs gouttereaux sont ajourés de trois baies en plein cintre retombant sur des impostes; dans le mur sud, l'une des fenêtres fut remplacée par une porte de même forme permettant d'entrer face à la chaire. La façade orientale ne possède qu'une seule large fenêtre axiale similaire, surmontée d'une petite ouverture rectangulaire au niveau du comble.

Avant 1949, le volume intérieur était d'une extrême simplicité, défini par le plan rectangulaire de l'édifice, couvert d'un plafond cintré en stuc et pourvu à l'ouest d'une sobre galerie venant s'inscrire entre les poteaux de soutien du clocher. La superbe chaire de bois sculpté datant du troisième quart du XVIIe siècle, qui fut donnée par Beat Jacob Mestral, seigneur de Combremont, était placée sur son socle de pierre, au centre de la paroi nord du temple, flanquant une fenêtre **fig. 450**. On voyait devant elle, la table de communion, à pied trapu en forme de balustre, datant peut-être de 1671[167]. La restauration de 1949 a recréé un dispositif orienté avec un chœur marqué par une surélévation de deux marches et suggéré au moyen de



450



451

fig. 450 **Combremont-le-Grand. Temple. La chaire à panneaux porte les armoiries de Beat Jacob Mestral, seigneur de Combremont, qui en a fait don à la paroisse. Photo Claude Bornand, 1987.**

fig. 451 **Combremont-le-Grand. Temple. Le dessin en élévation de l'église sur les plans cadastraux de 1685 montre une croix sur l'ancien clocher de charpente qui pourrait être celle conservée encore aujourd'hui, que la typologie rapproche des croix gothiques de la fin du XVe siècle. Photo Claude Bornand, 2014.**



452

FIG. 452 Combremont-le-Grand. Temple. La baie axiale regroupe des vitraux de diverses provenances. Au centre, la copie d'un ancien vitrail daté de 1627 montre les armoiries de noble Jean-Rudolf Mestral, seigneur de Combremont, entourées de deux vertus *Fortitudo* et *Spes*. En haut et en bas, créations de l'artiste Victor Mestral de Combremont avec une copie des vues du château inspirées du plan Willommet de 1740 et, en bas, Jésus parlant aux enfants et saint François. Photo Claude Bornand, 2014.

deux annexes latérales, de la table placée au milieu du nouvel espace et de la chaire au sud.

Les vitraux. C'est en 1932 que fut posé le premier vitrail représentant saint François d'Assise créé par VICTOR MESTRAL DE COMBREMONT et commandé suite à un legs **FIG. 452**. L'artiste s'inspira du saint François de Giotto à Assise, sans toutefois reproduire les stigmates qui auraient donné une dimension sans doute un peu trop catholique. Une autre image représente Jésus bénissant les enfants dont le modèle se voulait celui de la Cène de Vinci à Santa Maria delle Grazie à Milan[168]. Au-dessus de ces deux vitraux, à droite, figure la copie d'un ancien vitrail appartenant à la famille de Mestral qui se trouvait autrefois à l'église paroissiale de Payerne : il représente les armoiries de Mestral avec leur devise « *Fortitudo Spes* » et l'inscription « N. Jean Rudolf Mestral seigneur de Combremont le Grand, Anno Domini 1627 ». Faisant pendant à ce vitrail, un autre présente les armoiries des premiers et des derniers seigneurs de Combremont-le-Grand. Deux vitraux placés au-dessus représentent des vues du château, l'une depuis La Vilaire ou Le Grand-Clos, l'autre depuis le sud. Ces illustrations s'inspirent d'un plan « dressé par ordre de N. Marguerite de Mestral, dame de Combremont le Gd en 1740 » **FIG. 454, 22**[169].

Dans le beffroi se trouvent deux *cloches* **FIG. 36.E,F,J**[170]. L'une datée 1510 (ré 4, diam. 67 cm) porte sur le cou l'inscription suivante en minuscules gothiques : « +anno domini millesimo quimgentesimo xo a[ve] m[aria] g[racia] p[lena] ». Dessous, quatre motifs en relief : Christ de Pitié, saint Jean-Baptiste, Crucifixion, Vierge à l'Enfant. Sur le vase, une grande croix et un texte : « m n de yverdo ». La seconde cloche de 1866 (si 3, diam. 77 cm), ornée d'une guirlande avec têtes de bouc et feuillage, est due au fondeur S[AMUE]L TREBOUX, de Vevey. Sur le vase se trouvent la liste des quatre communes et syndics qui ont payé la cloche ainsi que le sceau du fondeur. – *Vaisselle liturgique :* deux semaises en étain à socle octogonal et goulot en col de cygne, XIX^e^ siècle, poinçon L. LACOMBE ; plat en étain avec poinçon PHILIPPE LACOMBE, milieu XIX^e^ siècle ; deux coupes en argent, 1883[171]. – *Horloge* de LOUIS CROT, 1894.

La cure, place de l'Eglise 2 [20]

La cure médiévale avec une grange contiguë était ruinée en 1536. Mais ce n'est qu'en 1622 que LL.EE. de Berne procédèrent à un échange avec la maison voisine, au nord, placée sous la juridiction des seigneurs de Combremont et appartenant en 1541 à Claude Torche, de Franex. Cette demeure, qui devint la cure actuelle, fut réparée en 1625 par le maçon FRANÇOIS FATTOZ et le charpentier JACOB RYBET, de Lucens. En 1702, elle fut agrandie sur une ruelle au moyen d'une galerie effectuée par le maçon PIERRE BERTHOLD, de Neuchâtel, le charpentier GUILLAUME BOVET, le menuisier DANIEL POETERLIN, de Moudon, et les serruriers BUSSIGNY frères, de Moudon. En 1765, le bâtiment était à nouveau en mauvais état et l'on hésita à le démolir. Finalement, sous la direction de l'architecte ABRAHAM BURNAND (1716-1799), on décida son agrandissement en prenant de l'espace sur la grange contiguë au sud. Les façades furent alors fortement transformées, la porte d'entrée déplacée, la toiture modifiée et la distribution intérieure revue. En 1910, la charpente fut en travaux, en 1923 la salle de catéchisme fut créée dans la grange et, en 1965, la cure et la salle de catéchisme furent rénovées[172]. Les chambranles de portes et fenêtres, rectangulaires, ainsi que les chaînes d'angle en harpe, de pierre dure, portent la marque de BURNAND.

Les maisons de commune et l'école, place de l'Eglise 4 et 8 [21]

Deux maisons au centre du village, à proximité du temple, sont propriété communale. La « maison de commune », déjà présente sur les plans de 1685, abritait à la fois les fonctions administratives et la salle d'école. Des travaux affectèrent les locaux dans les années 1830[173]. Sa taxation fut augmentée à deux reprises en 1846 et en 1871, avant que la maison ne soit vendue à Jean Beltrani en 1872. Ce dernier modifia la distribution intérieure pour aménager un magasin et un logement. En 1885, la maison fut exhaussée d'un étage, puis acquise en 1902 par la famille Delpedro.

Avant la vente de ce bien-fonds, la commune avait acheté à Edouard Dumond, en 1862, une maison, remise et assots (étables à porcs) qui remontait à 1710, si l'on en croit le procès-verbal de 1837, mais elle figure toutefois déjà sur le plan de 1685 avec la mention de « maison, grange, étable et chappe »[174]. Selon le rapport d'Henri Perregaux de 1842, cette demeure, placée au centre du village, était entourée d'un grand jardin et d'un verger, et possédait une partie assez ancienne et une autre récemment reconstruite[175].

Des réparations intérieures avaient auparavant été effectuées en 1843 puis en 1852. Après l'achat, des transformations en 1869 permirent d'aménager au rez-de-chaussée deux salles d'école, puis des chambres à l'étage en 1873[176]. Finalement, Combremont fit construire un nouveau collège en dehors du centre en 1951 par l'architecte Charles Oberhänsli[177].

La maison de commune et le four, ECA 2003 [22]

Sur le plan de 1685, un autre bâtiment figure comme propriété de la commune, il s'agit du four. Ce dernier remplaça peu avant 1541 un édifice similaire mentionné depuis le XV^e^ siècle, qui s'élevait sur une place cédée par les ancêtres de Girard Mestral, donzel de Combremont. L'immeuble abritait alors le berger, et Girard Mestral souligne à cette occasion qu'aucune autre habitation ni auberge ne doit être construite sur cet emplacement[178]. Au XIX^e^ siècle, le bâtiment abrita aussi la pompe à incendie. Il comprenait également deux logements et deux fours qui seront vraisemblablement reconstruits en 1845[179]. Un des appartements était occupé par le « regent » et la commune y abritait également les pauvres[180]. En 1875, un nouvel abri pour la pompe à incendie fut construit au nord **fig. 453**.



453

fig. 453 **Combremont-le-Grand. ECA 2003, four. Cette maison abritait l'ancien four des seigneurs de Combremont-le-Grand. Il fut donné à la communauté en 1541, qui le conserva jusqu'à nos jours en lui adjoignant diverses fonctions, notamment celle de loger la pompe à incendie. Son état actuel remonte sans doute aux travaux de 1845 qui virent la création de deux logements. Photo Claude Bornand, 2014.**

La fromagerie, place de l'Eglise 3 [23]

L'ancienne fromagerie, placée à côté de la cure, se voit encore sur des photographies. Cette petite construction, coiffée d'une toiture à croupe a été remplacée après 1827 par le bâtiment actuel, beaucoup plus vaste. Une taxation en 1861 signale probablement la construction de cet édifice qui possédait deux caves selon le plan cadastral de 1904[181].

L'Hôtel de Ville, les auberges et les pintes, rue du Collège 8 [24]

A l'emplacement de l'actuel café de l'Hôtel-de-Ville, un plan de 1770 indique « cabaret de Fribourg »[182]. En 1775, LL.EE. de Berne autorisèrent la commune qui possédait l'ancienne pinte du village et qui avait un droit d'auberge depuis 1595, à vendre ce droit. Le 17 mars 1826, la maison était en possession de Jean-Daniel et David Favre et ne pouvait plus être utilisée comme auberge. Toutefois, le 13 août 1826, le Conseil s'avisa que le bâtiment était vaste, avec une bonne cave, ainsi qu'une grange, une écurie et une remise, et que cet édifice conviendrait mieux à un débit de boissons que la maison de ville qui, elle, pourrait être transformée en école. La maison fut donc acquise le 4 novembre 1826. Un incendie le 29 février 1872 détruisit le bâtiment ainsi que celui qui lui était adjacent et ils furent tous deux reconstruits dès 1872-1873[183]. La maison voisine (rue du Collège 6), qui venait d'être rebâtie en 1870, avait une pinte ; elle subit également l'incendie de 1872 et fut renouvelée après cette date. Le café est attesté en tout cas en 1904 dans ce dernier immeuble, qui comprend également un magasin en 1882.

FIG. 454 **Combremont-le-Grand. Extrait de la carte de Combremont-le-Grand levée en 1740 par Pierre Willommet. Cette précieuse vue de l'élévation du château montre un état encore proche du Moyen Age et illustre les fossés, les murs crénelés et l'isolement de la grande tour, défendue par des échauguettes, qui n'est pas encore tronquée comme actuellement. ACV, GC 306 D.**

Le château, chemin du Château 1-3 [25]

Le château médiéval est situé au haut du village, loin du cœur de la localité. Si les plans de 1685 et même de 1740 le montrent encore dans une situation isolée, cerné de fossés, le château est aujourd'hui entouré de nouvelles constructions, essentiellement de caractère rural. Ce voisinage, ainsi que l'abaissement de sa grande tour ont altéré la silhouette typique d'une résidence fortifiée médiévale, ce qu'il est pourtant, dans la tradition des châteaux réguliers géométriques.

Historique

Ainsi que le précise un acte de 1341, Amédée de Combremont, fils de Conon, fit alors édifier une « maison forte » à côté du village, au lieu-dit « En Perrex »[184]. Le bâtiment est à nouveau mentionné dans ces termes en 1356[185]. Puis en 1403, Pierre d'Avenches prête hommage pour une « maison forte soit château » avec ses dépendances (courtines, murs, fortifications), et en ces termes en 1405 encore en faveur d'Amédée de Savoie, dans le cahier des registres de fiefs nobles du Pays de Vaud[186]. En 1506, un conflit pour la succession éclata entre Louis Cerjat et la veuve et les enfants de Pierre d'Avenches[187], puis, le 3 juin 1537, Girard Mestral acheta la seigneurie de Combremont-le-Grand à Bernard, fils de Pierre d'Avenches. La prestation de serment se déroula devant la porte du château[188]. En 1541, Girard Mestral indiqua que ses prédécesseurs avaient cédé la place sur laquelle se trouvait le four à leurs sujets, mais que ces derniers devaient entretenir la couverture du four et le maintenir en bon état[189].

Des fossés sont mentionnés en 1546, au moment où noble Jehan Mestral reconnut en fief noble et lige « le chasteau soit maison forte, leurs anciens murs, granges, places, terres, curtils, vergiers, fosselz »[190]. Un conflit opposant le châtelain de Lucens Jean Ballif et Isaac Mestral de Combremont laisse penser que des travaux eurent lieu au château en 1594. En effet, le premier prêta des pierres de « molasse » travaillées en partie par maître CHESEAUX, ainsi qu'un engin de levage utilisé en « bastissant en son château ». Des menuisiers et charpentiers y travaillaient également. Un texte bernois de 1658, décrivant des bâtiments détruits, évoque « *das alte Schloss* » de Combremont-le-Grand[191]. En 1685, le château était propriété de David Juncker, en 1765-1766 de Daniel de Bruel (Suzanne Mestral vendit son héritage à son mari Daniel de Bruel junior). En 1796, Jean-Etienne, Pierre-César, Jean-Daniel, Jacques-Balthazar et Pierre-Etienne Tapis père et fils acquirent de noble Daniel de Bruel et de Marianne née Mestral sa belle-sœur, le domaine[192]. En 1827-1828, il fut partagé entre les trois fils de Pierre-César Tapis pour la partie orientale ainsi que les dépendances, et Jacques-Balthazar, fils de Jean-Etienne Tapis, pour l'autre partie ainsi que la « cave sous la grande tour ». En 1841, deux chambres furent construites au galetas dans la partie occidentale. En 1904, la partie orientale était propriété de Jules, fils de Louis-Daniel Tapis, et la partie occidentale de la famille Agassiz puis elle passa à la famille Crausaz et enfin à la famille Graf-Badoux.

Les seigneurs de Combremont obtenaient de nombreuses redevances sur les maisons et les terres des habitants de Combremont, ainsi que sur un moulin, et leurs armoiries peintes, sculptées ou peintes sur verre sont présentes à de nombreuses reprises dans leur ancien territoire.

Description

L'aspect du château fut profondément modifié en 1801 par l'adjonction d'un rural au sud-ouest, dont la volumétrie imposante doubla pratiquement la surface du bâti.

Auparavant, et en tout cas en 1685, date des premiers plans cadastraux, le château se présentait sous la forme d'un édifice rectangulaire auquel était accolée une tour-porte au nord. Des fossés, mentionnés dans les textes, apparaissent encore en plan et en vue sur un document particulièrement précis exécuté par Pierre Willommet en 1740 FIG. 454[193]. Cet aspect remontait probablement au début du XV^e^ siècle, si l'on en croit la mention de 1403 de « maison forte soit château », avec des dépendances, et la datation dendrochronologique du sommier et d'une solive de la cave du corps de logis, de 1400-1401[194]. En 1685, le château est à ce moment-là encore complètement isolé, comme posé sur un tertre, et le chemin d'accès est bordé par les vestiges d'un mur crénelé. Au sud, l'édifice est protégé par un mur également pourvu de créneaux qui forme une sorte de chemise pour la grande tour, cette dernière apparemment séparée du reste des bâtiments. De même, au nord, le dessin montre, derrière la porte d'entrée dont le couronnement comporte des canonnières en trous de serrure, une courtine qui monte pratiquement jusqu'à la toiture de la tour. Trois échauguettes, placées dans les angles, disparues aujourd'hui, complétaient la défense.

C'est sans doute l'ancienne porte d'accès médiévale à la grande tour qui se trouve dans sa face est à une hauteur d'environ six mètres, la porte actuelle en plein cintre étant probablement


Veue et Perspective du Chasteau
de Combremont le grand prise a la Vilaire
Selon
Desin passq Commun
Praz
Grättet
Sc.c. Bornes

454



455

FIG. 455 Combremont-le-Grand. Château. Derrière la tour-porte qui permet d'accéder à la cour intérieure apparaît l'ancienne grande tour qui fut tronquée dans sa partie supérieure après 1740, peut-être en 1835-1836. Le mur crénelé ainsi que l'échauguette qui la défendaient ont disparu en 1801 au profit d'un rural construit en contiguïté. La façade du corps de logis conserve des percements du XVIe siècle au 2e étage, le niveau médian ayant été remanié au XVIIIe siècle. Photo Claude Bornand, 2014.

plus récente **FIG. 455**. Après 1740, peut-être suite au partage de 1827-1828 entre les frères Tapis, et, selon les analyses dendrochronologiques, en 1836[195], le sommet de la grande tour fut tronqué, perdant pratiquement un étage et la toiture à croupes modifiée en toiture à deux pans. Des fragments de bandeaux en saillie sur les faces nord et sud paraissent être les témoins des restes de la corniche sur laquelle reposait l'ancienne charpente. A l'intérieur de la tour, le plafond du rez-de-chaussée est daté 1541-1542 ; ces transformations sont sans doute le résultat des travaux entrepris par Girard Mestral qui venait d'acheter la seigneurie. Au 1er étage, une fenêtre à trilobe atteste pourtant l'ancienneté des murs, peut-être du XIVe siècle, même si le plafond de ce niveau est daté 1671-1672[196].

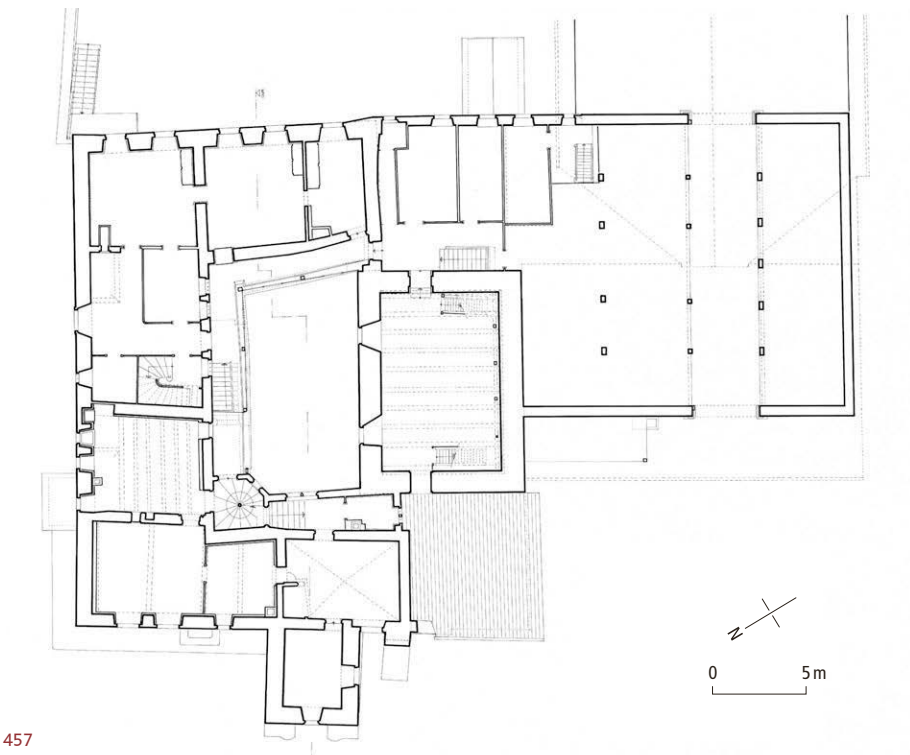
La tour-porte et la cour intérieure

Sur la façade de la tour-porte un cartouche sculpté aux armes d'Isaac Mestral de Rue (I S M) et de sa femme Marguerite von Erlach (M V E) porte la date de 1592 **FIG. 462**. La porte d'entrée, en arc brisé reposant sur des coussinets, est marquée d'une feuillure attestant la présence d'une fermeture, une simple porte ou plus probablement un pont-levis. Un étroit passage pavé ménagé au rez-de-chaussée, divisé en trois parties, l'une d'elles recevant une voûte à croisées d'ogives, donne accès à une cour intérieure. Deux côtés de la cour sont pourvus d'arcades dont les étages sont actuellement fermés par des galeries à lambris de bois. Celles de l'est, en arc brisé, dont l'une est obturée, remontent probablement aux années 1400, les autres, au sud, sont sans doute plus tardives (travaux de 1541-1542 ?). Au début du XXe siècle, elles étaient encore partiellement ouvertes et donnaient l'apparence de loggias à poteaux de bois surmontées d'un étage fermé par des lambris. Cette disposition, issue d'une tradition ancienne en Europe, permet d'unifier les corps de logis avec la grande tour et trouve au château



456

FIG. 456 **Combremont-le-Grand. Château. Façade ouest. Echelle 1:400. Relevé René Tosti, 1998.**



457

FIG. 457 **Combremont-le-Grand. Château. Plan du rez-de-chaussée. Echelle 1:400. Relevé René Tosti, 1998.**



458

FIG. 458 **Combremont-le-Grand. Château. Cour. Echelle 1:400. Relevé René Tosti, 1998.**



459

FIG. 459 Combremont-le-Grand. Château. A l'est, les arcades de molasse, autrefois au nombre de trois, remontent probablement aux travaux de 1400-1401 ; les arcs brisés reposent sur des impostes moulurées coiffant des piles circulaires. Au sud, les arcs, de molasse également, en légère anse de panier, forment une allée et retombent sur des chapiteaux à angles saillants surmontant des piles circulaires. Cette partie est probablement plus récente. Photo Claude Bornand, 2014.

de Combremont une expression particulièrement intéressante dans nos régions pour un volume réduit FIG. 459[197].

Les façades du corps de logis

Les percements de la façade nord témoignent de plusieurs époques distinctes. Les chambranles des baies du deuxième niveau ainsi que la petite fenêtre du 1er étage offrent des modénatures semblables à celles des baies de la tour-porche et remontent vraisemblablement à la fin du XVIe siècle. De plus grandes fenêtres à arc surbaissé attestent des interventions sans doute au XVIIIe siècle et celles du rez-de-chaussée d'une époque plus récente encore.

La façade ouest, avec sa tour d'entrée de la fin du XVIe siècle, est percée, au 2e étage, de fenêtres qui présentent la même modénature que celles de la tour, attestant des travaux importants dans le corps de logis en même temps que l'adjonction de la tour-porte, ce que corroborent les mentions d'archives citées ci-dessus. Le premier niveau fut ensuite transformé au XVIIIe siècle, sans doute par l'agrandissement des anciennes baies, puis encore au XIXe siècle pour le rez-de-chaussée FIG. 456.

L'intérieur

Les corps de logis, actuellement divisés en deux propriétés, comprennent deux niveaux sur rez-de-chaussée avec une double circulation pour accéder aux différentes pièces, d'une part par les galeries et d'autre part par des salles en enfilade, à l'exception toutefois de deux pièces voûtées et



460



461



462

FIG. 460 Combremont-le-Grand. Château. Au 1er étage, les solives d'un plafond sont ornées de peintures décoratives remontant probablement à la première moitié du XVIIe siècle. Les entrevous ont été remplacés, mais devaient sans doute aussi contenir des décors. Photo Claude Bornand, 2014.

FIG. 461 Combremont-le-Grand. Château. Le chambranle de cette cheminée reposant sur des colonnettes est orné d'un masque, de fleurons et d'éléments végétaux stylisés et de motifs en demi-rosaces ou demi-roues évoquant peut-être les armoiries de la famille Mestral de Rue. Il rappelle les décors ornant le château d'Avenches. Photo Claude Bornand, 2014.

FIG. 462 Combremont-le-Grand. Château. Cartouche au-dessus de la tour-porte, sculpté aux armes d'Isaac Mestral de Rue (I S M) et de sa femme Marguerite von Erlach (M V E), avec la date 1592. Photo Claude Bornand, 2014.

de la grande tour. Un escalier en vis dans l'angle nord-est de la cour et un autre au milieu du corps de logis oriental assurent la distribution verticale FIG. 457. L'intérieur du corps de logis nord-est conserve des éléments du XVIe siècle ornés de motifs Renaissance. Au 1er étage, dans une salle voûtée d'arêtes, le chambranle d'une cheminée est décoré de fleurs, de billettes et de torsades. A l'étage au-dessus, une autre cheminée, peut-être déplacée, est ornée de motifs qui rappellent les décors du château d'Avenches FIG. 461[198]. Une cheminée très comparable se trouve également au musée de Payerne, provenant d'une maison de la ville[199]. Les armoiries de la famille Mestral de Rue y sont sculptées accompagnées de la date « 155[?] ». La ressemblance de ces deux décors et le rapprochement avec les sculptures du château d'Avenches autorisent à penser que les cheminées de Combremont pourraient remonter à ces années 1550, au moment de l'achat du château et de ses appartenances par Girard Mestral qui était, rappelons-le, avoyer de Payerne[200]. Au 1er étage de cette même partie de bâtiment, les solives d'un plafond sont ornées de peintures décoratives remontant probablement à la première moitié du XVIIe siècle FIG. 460[201]. Des sculptures sur un piédroit de fenêtre d'une maison sise En Bollion (rue du Chaumont-d'Amont 1-3), à Combremont-le-Grand, présentent également des similitudes avec celles du château. Quant à la grande tour, l'intérieur conserve des éléments anciens, des plafonds à solivages, ainsi que plusieurs percements médiévaux, notamment dans la façade orientale, une baie à linteau trilobé et coussièges ou encore l'ancienne porte d'accès.

Documentation

Sources et bibliographie

JEAN-PIERRE HURNI, BERTRAND YERLI, CHRISTIAN ORCEL, « ECA 2023, château de Combremont-le-Grand, rapport d'expertise » (LRD 15/R7086), ms. 15 jan. 2015.

Plans et vues

Cartes et plans cadastraux. ACV, GC 306 D, « Plan géométrique de délimitation du territoire et seigneurie de Combremont le Grand levé par ordre de Noble Marguerite de Mestral, dame dudit Combremont en l'an 1740 par Pierre Willommet, géomètre » ; « Combremont-Le-Grand, Château. Les plafonds, relevés », AAM, ms. 1980.

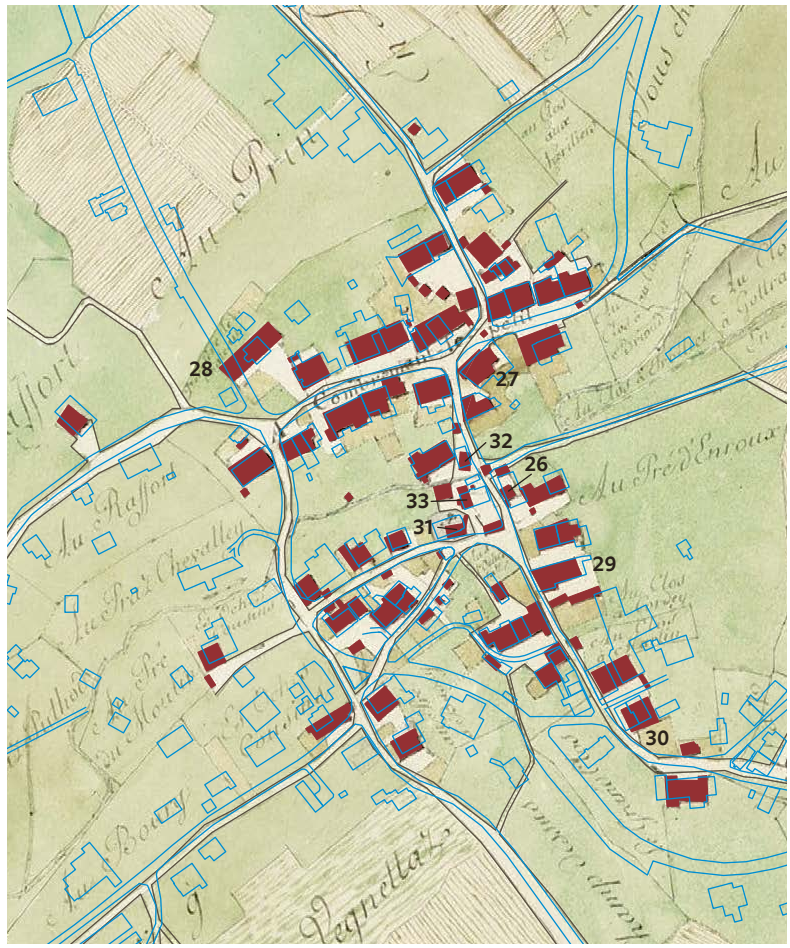
Valbroye : Combremont-le-Petit

Le territoire de Combremont-le-Petit jouxte celui de Champtauroz et de Combremont-le-Grand au nord, à l'est et au sud, et à l'ouest les communes fribourgeoises de Cheiry, Prévondavaux et Vuissens. Installé sur un petit plateau au milieu de quatre collines, entre les rivières de la Lembe et de la Petite-Glâne, le village est situé à environ 660 m d'altitude. Les nombreuses routes et chemins qui le traversent aujourd'hui encore attestent que ce lieu était placé sur une importante voie de passage. La distinction entre les deux Combremonts apparaît en 1309 (sur l'origine du nom, voir *Combremont-le-Grand*)[202]. Plusieurs trouvailles archéologiques sont attestées : au début du XIXe siècle, un mur de 9 m de longueur qui était recouvert de tuiles à rebord fut mis au jour. Il fut malheureusement détruit. Un pot en bronze de l'époque romaine fut également découvert entre Champtauroz et Combremont. Des tombes maçonnées remontant au Haut Moyen Age furent exhumées vers 1840 et démolies, comme les autres vestiges. Elles contenaient un scramasaxe (couteau) et une boucle de ceinture[203]. Un gibet, signalé sur les plans cadastraux de 1685, était situé juste à la frontière de Prévondavaux. Un élément exceptionnel figure sur les plans de 1725, une mine d'« étin », située sur le territoire de Combremont-le-Petit[204].

La seigneurie de Combremont-le-Petit dépendait des comtes de Savoie. Le duc Louis l'inféoda, le 14 août 1449, à Humbert et Guy Cerjat pour le prix de 589 livres. Bernard d'Avenches, qui l'avait reçue en héritage, en vendit une partie en 1537 – en même temps que ses possessions à Combremont-le-Grand – à Girard Mestral, avoyer de Payerne qui acquit l'autre partie en 1553[205]. La seigneurie resta ensuite dans la famille Mestral jusqu'en 1630, époque où LL.EE. de Berne la récupérèrent à la suite d'incidents survenus lors d'un procès en sorcellerie[206]. En 1785, Jean-Antoine Zehender et « damoiselle » Armande Zehender vendirent à LL.EE. les droits seigneuriaux qu'ils possédaient à Combremont[207].

La superposition de la carte de 1816 avec le cadastre actuel permet d'expliquer le caractère particulier du cœur actuel du village formé par une dépression assez importante. En effet, des activités artisanales occupaient autrefois le centre de la localité et s'organisaient autour du ruisseau qui traversait le village. Ce dernier, canalisé en plusieurs « raye d'aiguage », permettait de faire fonctionner un moulin, un battoir, une forge ainsi qu'une scierie. A proximité, deux bâtiments, qui subsistent aujourd'hui, servaient de tannerie : sur la façade de l'un d'eux [26] comprenant un étage

sur rez-de-chaussée (rue de la Tannerie 3) figure encore l'inscription « tannerie » alors que le deuxième bâtiment [27] (rue de la Tannerie 1), qui remonte aux années 1780 selon le procès-verbal de 1837, a plutôt l'aspect d'une maison bourgeoise FIG. 464. Près du ruisseau, le plan de 1814 indique encore l'existence d'un pressoir (actuelle maison de commune) et d'un local pour la pompe à feu. A côté de l'église se trouvaient une fruiterie (laiterie) mentionnée sur les plans de 1874-1877[208] (disparue), le four élevé en 1703 récemment restauré[209] et un ancien grenier de bois qui subsiste également[210]. Le village s'est aussi développé au nord de ce noyau artisanal et forme une longue rue bordée de bâtiments construits en contiguïté, dont la substance est bien conservée. L'un d'eux sis au lieu-dit Derrière le château [28] (rte de la Gaîté 2) conserve sur sa façade sud trois belles fenêtres gothiques à meneaux et croisées de pierre aux piédroits finement sculptés qui remontent sans doute au XVI[e] siècle. A l'opposé du village, en direction de Moudon, plusieurs grandes maisons étonnent dans le cadre du village. L'une d'elles [29] (rue de la Tannerie 11), couverte d'une toiture à demi-croupe et coyaux, est bien distincte de son rural, et la belle ordonnance de ses façades à encadrements de portes et fenêtres de pierre de La Molière lui confère un air bourgeois. La date de 1755 est inscrite sur la porte d'entrée. Un peu plus loin c'est une grande « carrée » isolée [30] (ch. de Remontet 14), coiffée d'une toiture à croupes, qui affiche d'élégantes façades régulièrement percées de fenêtres à chambranle de pierre de La Molière et ornée de chaînes d'angle surmontées de chapiteaux[211]. Le procès-verbal de 1837 date la construction vers 1812. Un incendie en 1694 affecta onze maisons[212].



463

FIG. 463 **Détail de la carte de Combremont-le-Petit en 1814-1817, avec superposition du cadastre actuel en bleu. Echelle 1:5000. – 26. Ancienne tannerie, rue de la Tannerie 3. – 27. Ancienne tannerie, rue de la Tannerie 1. – 28. Le « château ». – 29. Maison, rue de la Tannerie 11. – 30. Maison, chemin de Remontet 14. – 31. Temple. – 32. Ancienne maison de commune et pressoir. – 33. Collège. ACV, GC 1307. Géodonnées Etat de Vaud, dessin NOR architectes.**

Documentation

Plans et vues

Cartes et plans cadastraux ACV, GC 1307, « Carte topographique du Village et Territoire de Combremont-le-Petit, dressé d'après les Plans Géométriques levés par le soussigné en 1814, 1815 et 1816 », sig. JEAN DIRLAM FIG. 463. – GB 307/a1, 1814. – GB 307/b1, 1877.

Le temple, ECA 3068 [31]

Une chapelle est attestée à Combremont-le-Petit en 1430, à l'occasion de la fondation d'une messe par Jean, fils de Perrod Pillet de Saint-Cierges, et Marguerite son épouse[213]. Une deuxième mention, malheureusement toujours sans le nom du vocable, est donnée en 1458[214]. Cette chapelle, bien visible sur les plans du XIX[e] siècle, fut reconstruite ou en tout cas rénovée avant 1659, peut-être en 1656[215]. Le fondeur JEAN RICHENET, de Vevey, fournit une cloche en 1676[216]. Les plans de 1814 donnent une image simplifiée de cet édifice rectangulaire, situé sur une parcelle de forme irrégulière en raison du relief[217]. La chapelle est alors cantonnée de deux grands murs, sans doute des murs de soutènement, la pente étant très accusée du côté nord-est. Dès 1872, il est question de rebâtir l'édifice. La Municipalité écrit à l'architecte BACHELIN, d'Yverdon, pour lui demander de fournir un plan et un devis, adoptés le 12 février 1875[218]. Mais,



464



465

le 11 avril 1876, la Municipalité décide d'accepter un autre plan, celui de Constant Aigroz, charpentier, qui confectionnera par la suite le plancher, la galerie, les portes et les bancs[219]. Le mobilier ancien est alors vendu. La maçonnerie du nouvel édifice est confiée à Antoine Rusconi, la charpente à Louis Vioget, la serrurerie à Louis Clot, la ferblanterie à Faucherre, de Moudon, et la gypserie et peinture à Jacques Delorenzi, Martin & Cie[220]. Les pierres proviennent des carrières de Combremont-le-Grand et de Chavannes[221]. Une restauration en profondeur se déroula en 1936 sous la direction de Frédéric Gilliard[222].

La nouvelle construction de 1876-1877 fut effectuée au même emplacement que l'ancienne chapelle, mais doubla pratiquement sa surface au sol. Un clocher-porche, de proportion très élancée, ajouré de baies jumelées en plein cintre et coiffé d'une flèche à toiture en pavillon s'appuie contre la façade ouest **fig. 465**. Les façades latérales sont sobrement percées de trois fenêtres en arc brisé, celle du nord-ouest étant aveugle. Des chaînes d'angle appareillées sommées de chapiteaux, tant sur le clocher que sur la nef, de même que tous les encadrements des baies en pierre de La Molière attestent le soin apporté à la construction, de plan pourtant relativement simple. En 1936, deux annexes vinrent se loger de part et d'autre de l'entrée. Avec le mur de soutènement, ce sont les principales interventions de la restauration de Frédéric Gilliard à l'extérieur. L'intérieur par contre porte la marque des travaux de 1936. L'ancien plafond fut remplacé par l'actuel, orné de caissons, et un nouvel accès pour rejoindre la galerie fut créé dans le clocher, supprimant ainsi l'ancien escalier dans

fig. 464 Combremont-le-Petit. Rue de la Tannerie 1, ancienne tannerie. La maison, construite en 1786, qui se démarque par son toit à comble brisé, est située près de l'ancien ruisseau qui traversait le village à ciel ouvert et le long duquel se déroulaient de nombreuses activités artisanales. Photo Claude Bornand, 2014.

fig. 465 Combremont-le-Petit. Temple, reconstruit en 1876-1877 sur l'emplacement de l'ancien édifice. Ses fenêtres en arc brisé et son haut clocher dont l'étage campanaire est ajouré de baies néo-romanes évoquent l'architecture médiévale. Les façades sont simplement ordonnées mais soignées, rehaussées de chaînes d'angle et de chambranles de pierre de La Molière. Les annexes latérales du clocher remontent à la restauration de 1936. Photo Claude Bornand, 2014.

la nef et modifiant les colonnes soutenant la galerie ainsi que la balustrade. Mais la transformation la plus importante est sans doute celle qui a permis de créér une sorte de pseudo-chœur au moyen d'une surélévation du sol et de l'ajout d'une peinture murale ocre rouge foncé FIG. 34.

Sur un des panneaux de la cuve de la *chaire*, dessinée par FRÉDÉRIC GILLIARD, sont gravées les armoiries de la commune et la date 1936[223]. – *Vitraux :* dans la tour du clocher, une verrière dotée de verres colorés porte la signature de YANNICK BERTHOLET, BÉGUIN vitraux, Sainte-Croix ; un petit vitrail, inséré dans une fenêtre du côté sud illustre les armoiries de Jean Mestral accompagnées de la date de 1561 ; il semble que l'objet soit une copie de 1936 due à l'artiste VICTOR MESTRAL DE COMBREMONT[224]. – *Cloches :* 1) petite cloche de 1676 (fêlée, diam. 45,5 cm), avec six anses ornées de mascarons, due au fondeur JEAN RICHENET, de Vevey ; sur le vase, deux textes flanqués de feuilles de sauge avec les noms des autorités, celui du fondeur ainsi que la date ; 2) bourdon, coulé en 1877 par le fondeur GUSTAVE TREBOUX, de Vevey (sol dièse 3, diam. 90 cm) ; une guirlande florale, une frise de lierre, une Dame Helvétie, le nom de la commune ornent le vase de la cloche ; 3) cloche moyenne de 1882, par le fondeur CHARLES ARNOUX, d'Estavayer (la 3, diam. 80 cm), décorée d'une guirlande composée de lyres, papillons, fleurs et feuillage. Les noms des conseillers municipaux sont inscrits sur le vase[225]. – *Vaisselle liturgique :* coupe en argent, 1899 ; plat à marli en argent, XVIII[e] siècle, poinçon de JEAN-JACQUES GIROD, orfèvre de Genève[226].

L'ancienne maison de commune et le pressoir, rue de la Tannerie 6 [32]

L'ancienne maison de commune apparaît sur les plans de 1814 à l'emplacement du collège actuel dont la construction entraîna la démolition. C'est sur le pressoir que fut aménagé ensuite un logement, ce dernier faisant office de poste de gendarmerie en 1874-1877[227]. Un grand escalier à deux volées et palier permettant d'accéder à l'étage identifie immédiatement la fonction communale de la maison qui offre par ailleurs une symétrie parfaite entre ses façades nord et sud, régulièrement ordonnées. Au rez-de-chaussée, deux grands arcs en anse de panier reposant sur des piédroits à chapiteaux portent sur leur clef au sud, la date de 1820, et au nord, les initiales J L B – J P. Une toiture en demi-croupe à coyau coiffe les pignons à berceaux lambrissés. Tous les percements ainsi que les chaînes d'angle sont en grès de La Molière FIG. 466.



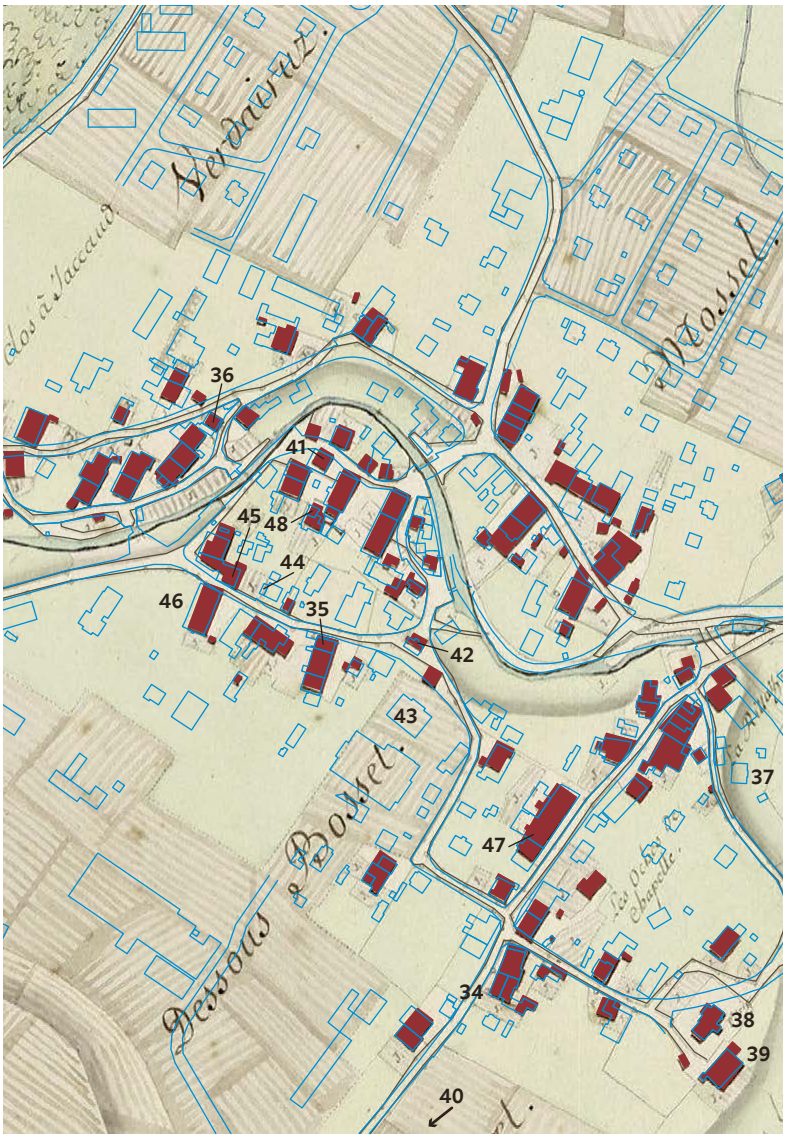
466



467

FIG. 466 **Combremont-le-Petit. Rue de la Tannerie 6, ancienne maison de commune et pressoir. L'architecture du bâtiment, construit vers 1820, illustre bien ses anciennes fonctions, tant par les percements de l'étage inférieur réservé à des usages agricoles, que par l'escalier à double volée qui lui donne un petit air d'hôtel de ville. Les façades nord et sud, bien ordonnées, sont construites de manière symétrique. Photo Claude Bornand, 2014.**

FIG. 467 **Combremont-le-Petit. Rue du Temple 7, collège. Le collège, édifié de 1838 à 1842, forme, avec le temple, un intéressant témoignage d'une architecture du XIX[e] siècle de nature plutôt urbaine importée en milieu rural, marqué toutefois par une surélévation de 1910. Devant le collège, une grande place a nécessité la démolition d'anciens petits bâtiments communaux. Une fontaine en ciment à bassin en forme de conque est venue compléter l'aménagement vers 1900. Photo Claude Bornand, 2014.**



468

FIG. 468 **Détail de la carte de Granges-près-Marnand en 1816, avec superposition du cadastre actuel en bleu. Echelle 1:5000. – 34. Maison, route de l'Eglise 10. – 35. Maison gothique, rue du Collège 35. – 36. Maison paysanne, rue de la Lembaz 15. – 37. Maison, av. de la Gare 8. – 38. Eglise Notre-Dame. – 39. Cure protestante. – 40. Eglise catholique Saint-Jean. – 41. Ancienne maison de commune. – 42. Maison de commune actuelle. – 43. Collège. – 44. Hangar des pompes. – 45. Auberge du Coq. – 46. Maison paysanne, ancienne dépendance de l'auberge du Coq. – 47. « Le couvent ». – 48. Maison dite « de la Dîme ». ACV, GC 1310. Géodonnées Etat de Vaud, dessin NOR architectes.**

Le collège, rue du Temple 7 [33]

Comme ce fut le cas pour les autres communes, les recommandations du Département de l'instruction publique pour la construction d'une nouvelle école entraînèrent de multiples échanges épistolaires entre le Canton et les autorités de Combremont-le-Petit. L'affaire se compliqua en 1836 avec la question de l'éventuelle reconstruction de la chapelle, devenue trop petite, puis en raison de nombreuses tensions à l'intérieur du village et des rivalités entre citoyens au sujet d'échanges de terrain, notamment avec le tanneur Jean-François Bettex[228]. La volonté première fut d'établir deux salles de classe adjacentes à la chapelle qui serait reconstruite en même temps[229]. C'est finalement en novembre 1837 que les plans du nouveau collège furent acceptés par Achille de La Harpe. La construction se déroula de 1838 à 1842 ainsi qu'en témoigne la date de 1838 sur le linteau de la porte d'entrée FIG. 467[230]. Des transformations en 1910 conduisirent à un exhaussement du bâtiment par l'entrepreneur Jules Barbonesi, les charpentiers et menuisiers Mosconi et Bosset, le ferblantier-couvreur Joseph Dresco et les peintres-gypsiers Constan et Angel Rossi[231]. C'est sans doute à cette époque que remonte aussi la jolie fontaine à bassin ovale à godrons et chèvre cannelée en ciment.

Valbroye : Granges-près-Marnand

La localité de Granges-près-Marnand est limitée au sud par la rive gauche de la Broye, qui forme à cet endroit une plaine relativement large (468 m). La rivière est traversée par un pont, seul passage qui permettait autrefois de monter, par Marnand, en direction de Villarzel. Au nord-est se trouve la localité de Sassel, à laquelle on accède par une route qui serpente en traversant de vastes forêts, le bois des Râpes, ceux de Chassagne ou du Bochet, fort convoités au cours de l'histoire. La rivière de la Lembe, qui prend sa source vers Thierrens avant de venir se jeter dans la Broye, a creusé un petit vallon le long duquel ont été installés des moulins. Le cours d'eau traverse ensuite le village en formant de nombreux méandres. Ces derniers ont créé une topographie accidentée avec des surfaces planes au bord de l'eau et de petites collines de part et d'autre, disposition qui s'est conservée encore actuellement et qui donne un charme particulier à la bourgade. Au nord et à l'ouest du village, le canton de Fribourg enserre le territoire de Granges avec notamment le site de Surpierre qui domine la vallée de son imposant château médiéval. Le hameau de



469

Brit, rattaché à Granges en 1806, forme les confins orientaux du territoire. Depuis 2011, Granges fait partie de la nouvelle commune de Valbroye.

Le nom de Granges, cité dans le cartulaire de Lausanne dans un document de 881 *(« in pago Vualdense, in fine Graniacense »),* pourrait dériver du latin tardif « *granica* » (grange, entrepôt à grains, métairie ou ferme). La forme composée de Granges-près-Marnand est récente[232].

De nombreux vestiges archéologiques témoignent d'une occupation très ancienne du site. Plusieurs *tumuli* de la période de Hallstatt furent découverts au nord et à l'ouest du village[233]. Des murs, des fragments de tuiles et de céramique furent fréquemment mis au jour près de l'église et de la cure, dans la zone appelée « sur le muret », témoignant de l'existence de constructions romaines. Cette importance des vestiges est probablement à mettre en relation avec la situation de la localité, placée sur la route qui conduisait à Avenches. En 1973, la pose d'un collecteur d'eaux usées permit de mettre au jour dans cette partie du village des substructures d'environ 155 m de long pour 7 m de large appartenant sans doute à une grande villa gallo-romaine, sur laquelle semble également avoir été construit le lieu de culte chrétien[234]. Près de là, en effet, des vestiges avaient également été découverts auparavant par Werner Stöckli lors de la fouille de l'église en 1970-1972[235]. Des sépultures du Haut Moyen Age ont été mises au jour dans le lieu-dit Sur Bosset. Par ailleurs, la région tout entière est riche en sites archéologiques ruraux, comme en témoignent les investigations récentes effectuées sur le site voisin de Villeneuve (FR)[236].

Aux IX^e^ et X^e^ siècles, le territoire de Granges s'étendait jusqu'à Lucens et de Combremont à Denezy[237]. L'évêque de Lausanne y détenait la plupart des droits et des terres, dont le bois de Chassagne au XIII^e^ siècle en tout cas[238]. Après 1157, le prieuré de Payerne posséda des censiers à Granges, provenant de l'alleu de Guillaume de Sassel, qu'il partageait avec le chapitre de Lausanne[239]. En 1226, Aymon de Montagny envahit le territoire de Granges, causant des dégâts importants dans la localité. Excommunié par l'évêque pendant deux ans, il fut condamné à payer une forte somme. En 1267, lors d'une mention du pont de Granges, Jean de Cossonay, évêque de Lausanne, notifia que Guillaume, seigneur de Montagny, avait repris en fief du comte Pierre de Savoie son château de Montagny. Le comte de Savoie acquitta ensuite Guillaume des méfaits commis par son père Aymon de Montagny. A l'occasion de cet acte, 90 particuliers s'engagèrent à faire respecter les engagements pris par Guillaume. Se trouvaient parmi eux, Guillelmus et Hudricus de Granges[240]. En 1451, François de Gruyère, seigneur de Surpierre, fut en litige avec Granges et dut confirmer les franchises des communiers citées à cette occasion. En 1481, Pierre de Saint-Germain, châtelain de Villarzel, pour l'évêque, et Jean Aymonet, châtelain de Surpierre et de Granges, Jean Champion, seigneur de Vaulruz

FIG. 469 Granges-près-Marnand. Quartier de la Lembaz. En 1674, selon les anciens plans cadastraux, la rivière était pourvue de moulins, raisses et battoirs disposés le long de son cours sinueux. Des jardins bordaient également ses rives, dégageant un espace non construit dont les dispositions sont pratiquement restées inchangées jusqu'à nos jours et confèrent un air de campagne à l'intérieur du village, complexifiant aussi le tissu urbain et obligeant le visiteur à franchir des gués et des ponts. Photo Claude Bornand, 2012.



470



471



472

FIG. 470 Granges-près-Marnand. Rue de la Lembaz 15, maison paysanne, vers 1780. Des maisons à l'architecture de qualité et rehaussées parfois de décors sculptés sont conservées dans cette partie du village dont le tissu en contiguïté témoigne d'un état ancien. Photo Claude Bornand, 2012.

FIG. 471 Granges-près-Marnand. Avenue de la Gare 36, maison de l'horloger Léon Crot, vers 1914, qui a tenu à inscrire dans l'architecture de sa demeure l'identité de son métier. Photo Claude Bornand, 2012.

FIG. 472 Granges-près-Marnand. Rue du Collège 35, maison gothique. Au haut de l'escalier, une porte avec un linteau à accolade permet d'accéder au bel étage de la maison éclairé par une fenêtre à meneau sur la façade nord, du XVI^e^ siècle. Photo Claude Bornand, 2012.

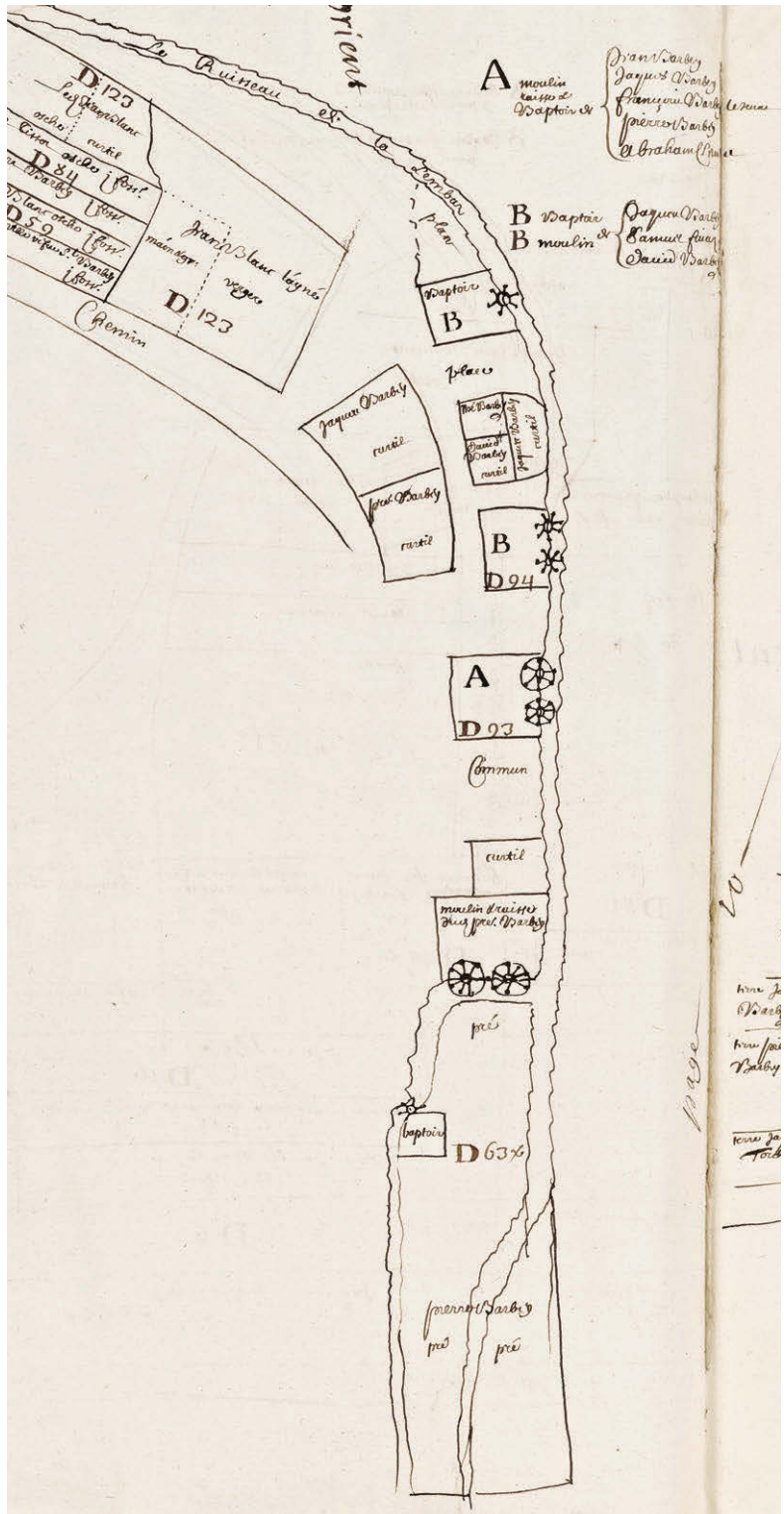
FIG. 473 Granges-près-Marnand. Plan de 1674. Le document montre la densité des dispositifs des moulins placés le long du cours de la Lembaz, installations qui appartenaient à la fois à des particuliers et à la commune. ACV, GB 310/a.

et coseigneur de Granges, pour sa femme Pernette, veuve du seigneur de Cheseaux, ainsi que Georges de Blonay, coseigneur de Granges, confirmèrent par un acte de 1481 les libertés et franchises de Granges[241]. Les privilèges furent encore confirmés par l'évêque en 1488[242]. Les communiers semblent donc avoir joui de quelques libertés, notamment de nommer leurs messeillers et leur gouverneur et de profiter des pâturages mis en communs. La seigneurie de Brit, qui dépendait au Moyen Age du prieuré de Payerne, passa en mains des familles Mestral et Miéville et fut réunie non sans difficulté à la commune de Granges en 1806. Les archives communales détaillent les nombreuses discussions avec les autorités cantonales jusqu'en 1812 au sujet des questions liées à l'entretien des chemins et à la participation des habitants de Brit au ménage communal[243].

A l'époque bernoise, Granges, qui fut rattachée au bailliage de Moudon, faisait partie de la châtellenie de Villarzel. Jusqu'en 1743, Granges fut le centre d'une paroisse comprenant Granges, Marnand, Sassel, Trey, Henniez, Villarzel, Sédeilles et Rossens. A cette date Villarzel, Sédeilles et Rossens se séparèrent et ne furent plus soumis à l'obligation d'entretenir l'église, la cure et le pont de Granges.

Développement de la localité

Le bourg actuel de Granges se développa au nord du site paroissial, constitué de l'église et de la cure, installé sur une terrasse bordant la Broye. Les quartiers les plus anciens sont regroupés dans plusieurs méandres formés par la rivière Lembe. Les maisons, à l'exception des moulins et des installations qui utilisaient la force hydraulique, ne sont pas implantées directement au bord du cours d'eau, sans doute pour éviter le désagrément des crues, et un espace non construit demeure encore actuellement dans certaines parties du bourg. De nombreux jardins, bien attestés déjà sur les plans de 1674, subsistent, créant des promenades bucoliques utilisées également par les passants désireux de se rendre rapidement d'un point à l'autre des quartiers du village **FIG. 469**. Au sud de la localité, la rivière a creusé le terrain et des escarpements se sont formés, compliquant encore la topographie. L'étude des relevés successifs montre une certaine constance dans l'organisation structurelle depuis 1674, date des premiers plans cadastraux. Cependant cette image est sans doute le reflet d'un état plus ancien si l'on en croit les nombreux vestiges du XVI[e] siècle conservés dans plusieurs maisons de ces anciens quartiers (rte de l'Eglise 10 **[34]**, rue du Collège 35 **[35]** **FIG. 472**).



473

Les documents montrent plusieurs groupes de maisons de deux ou trois unités construits en contiguïté, ensembles qui ont été ensuite agrandis aux XIXe-XXe siècles pour former des rangées entières. Ces îlots sont implantés, pour la plupart, de manière parallèle aux courbes de niveau. Au bord de la rivière se sont installées de petites exploitations familiales utilisant l'eau et la force hydraulique. Elles sont principalement regroupées au nord du village. Des systèmes complexes de déviation de la rivière et chute d'eau figurent déjà sur le plan de 1674, mais se développèrent encore au cours du XIXe siècle FIG. 473. Pour relier les quatre principales parties du village et franchir le cours de la Lembe, plusieurs ponts d'importances diverses, allant de la simple passerelle au pont de pierre, assuraient le passage. Le plus important est sans doute le pont qui menait à l'ancienne maison de ville. Aujourd'hui encore, ce passage modernisé donne accès au cœur de l'agglomération, qui conserve des maisons gothiques.

La typologie principale de l'habitat décrite dans le procès-verbal de 1837 atteste toutefois le caractère essentiellement rural des constructions, dont la majeure partie comprend en effet un logement, une grange et une écurie, voire des étables à porcs. De nombreuses petites dépendances, disparues aujourd'hui au profit de l'élargissement des routes, accompagnaient les bâtiments principaux : greniers, fours, remises jalonnaient l'espace du tissu urbain resté discontinu (rue de la Lembaz 15 [36] FIG. 470).

A partir du XIXe siècle, les constructions se développèrent à l'extérieur de l'ancien bourg, vers l'est pour les maisons privées et à l'ouest pour la zone industrielle qui vit notamment la création d'une cimenterie. Les nombreux moulins cessèrent peu à peu leur activité et ne subsista plus que celui de la société des Moulins de Granges, créée en 1875. Au sud, le village s'étendit aussi, en ordre discontinu, le long de la route qui conduit à Marnand avec quelques maisons de belle tenue (av. de la Gare 8 [37]). L'horloger LÉON CROT y avait sa demeure et son atelier (av. de la Gare 36 FIG. 471).

Documentation

Plans et vues

Cartes et plans cadastraux. ACV, GC 1310, 1816, carte de Granges, sig. E[TIENNE]-L[OUIS] GEORGE FIG. 468. – GB 310/a, 1674. – GB 310/b, 1814-1815. – GB 310/c1, 1877. – AC Granges, plans du cours d'eau de la Broye, non cotés.

L'église Notre-Dame, route de l'Eglise 34 [38]

L'église médiévale et la cure de Granges forment, aujourd'hui encore, un ensemble isolé au sud du village. Les bâtiments dominent la plaine, baignée autrefois par les eaux de la Broye. L'église de Granges, mentionnée dès 1173 – et sous le vocable de Notre-Dame, dès 1438 –, occupe un site maintes fois remanié depuis le Haut Moyen Age. Avant la correction du cours de la Broye, la rivière longeait le pré de la cure au pied duquel se trouvait le pont, passage pour rejoindre Marnand puis Villarzel.

Les différentes étapes constructives

L'église actuelle remplaça plusieurs édifices précédents, bien connus grâce aux fouilles archéologiques qui se déroulèrent de 1970 à 1972. Outre les structures romaines évoquées plus haut, les investigations permirent de mettre au jour deux églises du Haut Moyen Age. La première, probablement du VIIe siècle, possède des fondations qui sont venues s'appliquer sur des vestiges romains, probablement en ruine[244]. Le bâtiment, dans le sol duquel furent découvertes plusieurs tombes, était constitué d'une nef, prolongée d'un chœur quadrangulaire. Un deuxième édifice remplaça cette première église au IXe ou au Xe siècle. Il possédait une nef plus courte mais plus large, et un chœur à chevet plat, complété d'une annexe au sud. Plus tard, un clocher fut construit en avant de l'arc triomphal. A l'époque romane, au XIIe siècle, l'édifice fut démoli et remplacé par un nouveau bâtiment réutilisant les anciennes fondations et gardant pratiquement les mêmes proportions à l'exception du chevet terminé par une abside de plan semi-circulaire. La quatrième église, soit l'église actuelle, construite à partir du XIIIe siècle, conserva des parties de l'édifice antérieur, notamment au sud et à l'ouest. On ajouta ensuite la sacristie au nord et une grande chapelle de 8 × 6,40 m vint s'appuyer sur le flanc sud FIG. 475-479. Cette dernière disparut vers 1679 FIG. 478[245].

Historique

Les nombreuses sources historiques indiquant des dotations d'autels permettent de constater l'importance des lieux. Un autel Saint-Nicolas, fondé par Catherine de Corvet[246], est attesté en 1394[247] et son recteur reçoit des dons en 1406[248]. Une chapelle, portant les vocables Saint-Nicolas et Sainte-Catherine, est à nouveau fondée le 23 avril 1438 par Henri de Corvet et sa sœur Catherine[249], puis mentionnée encore en 1496[250]. Une chapelle

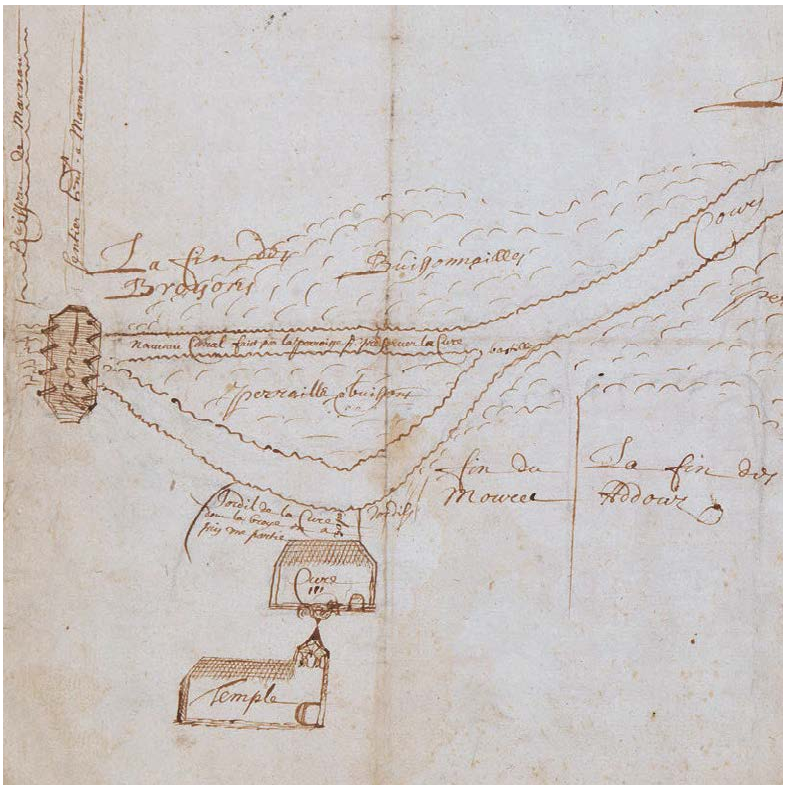


474

Sainte-Anne, anciennement fondée par les nobles de Villarzel, est attestée en 1453[251], de même qu'une chapelle Saint-Michel et Saint-Eloi dite « récemment fondée » en 1481 par Pierre Joaneri, prêtre à Granges, et par son frère Jacques[252]. Cette chapelle, située dans la partie occidentale de l'église, fut détruite après 1689 pour installer une galerie dans le temple. Les matériaux résultant de la démolition auraient été utilisés pour construire la cave de l'auberge de l'Ours, future auberge du Coq[253].

Dans la visite pastorale du 3 décembre 1416, les envoyés de l'évêque relèvent que le toit de l'église menace ruine, qu'un contrefort doit être placé dans la partie antérieure de l'édifice et que les vitres doivent être réparées, l'ensemble de l'édifice et des ornements liturgiques paraissant en mauvais état[254]. La visite de 1453 donne plus de précisions à la fois sur le bâtiment et sur ses aménagements[255]. Il est fait mention d'une sacristie dont le sol doit être aplani, comme ceux du chœur et de la nef, et dont les parois et la poutraison nécessitent des réparations. Il est recommandé de réenduire les murs du chœur depuis la base jusqu'aux peintures. Cette mention est intéressante pour les décors qui ont été retrouvés dans l'église lors de la restauration. Un lavabo liturgique est signalé près de l'autel et il est souhaité que des fonts baptismaux soient placés près de la grande porte, précision qui atteste l'existence d'un second accès. Deux « portes » doivent être créées avec une serrure et une clé pour fermer le chœur. Il est demandé que le « *porticus* », soit le porche ouvert (?) de l'église, soit recouvert. Dans l'année, une fenêtre doit être faite près de l'autel Saint-Michel et Sainte-Anne afin d'apporter de la lumière non seulement à ce premier autel mais également à celui de Saint-Nicolas et Sainte-Catherine. Une autre fenêtre est à percer dans le clocher et « dans le mur entre l'autel Saint-Nicolas et Sainte-Catherine et le clocher de façon à éclairer l'église ». Le texte de la visite apporte en outre quelques précisions : l'autel Sainte-Anne fut fondé par les nobles de Villarzel, mais il n'est ni consacré ni doté et n'a pas le nécessaire ; l'autel Saint-Nicolas et Sainte-Catherine, fondé par les Corvet, n'est pas consacré mais bien doté, et l'autel Saint-Michel et Saint-Eloi, fondé « *de novo* » par Pierre Joaneri, est consacré et bien doté. En 1481, les ciboires, les fonts baptismaux et la crédence du Saint-Sacrement ne sont pas sous clé et se trouvent ainsi « mal gardés, invitation des sieurs de MM.SS d'y remédier et de soigner ces objets comme il convient ». L'inventaire des biens ecclésiastiques de 1536 mentionne encore l'existence d'une chapelle Sainte-Agnès[256]. En 1675-1676, LL.EE. de Berne effectuèrent une transaction avec la commune de Granges pour acheter la grille de fer

FIG. 474 **Granges-près-Marnand. Eglise Notre-Dame. Vue de l'église et de la cure derrière les arbres. Autrefois baigné par les eaux de la Broye, le site, légèrement surélevé, est bien préservé. Appuyé sur la nef, le clocher de 1808 est recouvert de tuiles vernissées bien visibles sur les documents anciens et que la dernière restauration a remises en évidence. Photo Claude Bornand, 2012.**



475



476

FIG. 475 **Granges-près-Marnand. Eglise Notre-Dame, avec son ancien clocher représenté dans une forme sans doute fantaisiste. Dessin non daté. Le but du document est d'illustrer un canal alors récemment creusé pour détourner le cours de la Broye, qui endommageait la cure. L'ancien pont de Granges à quatre piles est représenté sur la gauche de l'image. AC Granges.**

FIG. 476 **Granges-près-Marnand. Eglise Notre-Dame, vue du nord avec sa sacristie appuyée contre le flanc du chœur reconstruite lors de la dernière restauration. La fenêtre à remplage éclaire la chapelle de Loys du milieu du XVe siècle, en légère saillie sur la façade nord. Photo Claude Bornand, 2012.**

qui séparait la nef du chœur afin de la replacer au portail de la collégiale de Berne[257]. En échange de quoi LL.EE. s'engagèrent à réparer l'église. En 1679 en tout cas, il est question de la démolition d'une chapelle[258]. Vers 1683, la chapelle de Loys reçut le décor retrouvé lors de la dernière restauration et qui l'orne encore aujourd'hui[259].

En 1704-1705, des travaux furent effectués par le maçon David Jaquier, de Moudon. Le chœur devait être « plâtré » et une table de pierre fut réalisée à ce moment-là. Le toit fut également refait[260]. Des nouveaux bancs dans le chœur furent installés en 1734-1735 ainsi que la chaire, qui porte la date de 1734[261]. Lors de la reconstruction de la cure en 1767-1772, divers travaux affectèrent l'église, notamment les escaliers conduisant à la galerie et les murs et voûte du chœur[262]. Menaçant de s'écrouler en janvier 1808, le clocher fut démoli puis reconstruit et achevé en septembre 1808 par les frères Barbey, de Granges[263].

Les restaurations

L'édifice subit plusieurs restaurations au cours du XXe siècle. En 1912-1913, l'architecte Jacques Savary, de Payerne, démolit la sacristie et ouvrit deux fenêtres dans la paroi nord du chœur. L'ancien plafond plat de bois de la nef fut remplacé par une voûte, également de bois, ce qui permit de dégager l'arc triomphal. Plusieurs ouvertures furent créées ou murées et le porche entièrement reconstruit[264]. En 1933-1934, c'est l'architecte Louis Bosset, de Payerne, qui transforma l'intérieur : il modifia la galerie et ses appuis et, à l'instar de ses restaurations dans les églises de Ressudens ou de Payerne, il créa un décor polychrome différencié selon les espaces, après avoir recouvert les vestiges de peintures médiévales apparues sur les voûtes du chœur. Des rinceaux sur un fond violacé animaient les parois du sanctuaire et la nef reçut des petits motifs colorés sur un fond clair. Enfin, dans la chapelle de Loys, des éléments géométriques sur les murs voisinaient avec le ciel bleu étoilé des voûtes. Un vitrail de François de Ribaupierre compléta l'ornementation du chœur et des boiseries d'appui couvrirent le bas des murs. Un nouveau sol fut installé dans la chapelle de Loys.

En 1968, Pierre de Sybourg, architecte à Avenches, restaura le clocher. Peu de modifications y furent apportées si ce n'est la nature de l'enduit extérieur, le traitement des chaînes d'angle et la réfection de la couverture en tuiles de couleurs sur la base de tuiles anciennes retrouvées dans le comble.

En 1970-1974, une restauration complète de l'édifice fut entreprise par l'architecte Claude Jaccottet. Après le sondage des enduits, une

fouille archéologique ainsi que l'analyse des élévations furent menées par Werner Stöckli sous la direction de Hans-Rudolf Sennhauser. Les sondages sur les murs, effectués par Théo-Antoine Hermanès, révélèrent l'existence de peintures médiévales sur les voûtes du chœur et sur le mur nord de la nef ainsi que la polychromie originale de la chapelle de Loys. Ce décor pictural guida l'architecte dans son choix du mode de restauration de l'église. Les analyses révélèrent aussi que la porte actuelle est à son emplacement d'origine, de même que le seuil, et que l'arc triomphal avait été refait au moment de la construction de la chapelle de Loys vers le milieu du XV^e^ siècle.

La restauration comprit les opérations suivantes : les fenêtres créées en 1912 dans le mur nord du chœur furent refermées, la sacristie, démolie en 1912, reconstruite et par conséquent, la porte entre le chœur et la sacristie rouverte. Les dalles de pierre dans la nef montrent le vestige de l'ancien chemin dallé entre la porte ouest et la porte sud. Les sols furent couverts de carreaux de terre cuite et de dalles de La Molière dans la chapelle de Loys. Le plafond voûté de 1912-1913 fut remplacé par un plafond plat de bois, la charpente consolidée, et l'escalier extérieur d'accès à la galerie supprimé.

Les vestiges retrouvés, notamment la grande niche dégagée dans le mur nord du chœur, furent conservés, la forme des anciennes fenêtres du chevet marquée dans l'enduit tant à l'extérieur qu'à l'intérieur. Les peintures du chœur et du mur nord de la nef ainsi que le décor de la chapelle de Loys furent restaurés, de même que le vitrail médiéval de la fenêtre du chœur qui fut intégré dans une nouvelle verrière. Les transformations de la galerie, à laquelle on accède désormais depuis l'intérieur, permirent d'ouvrir l'arc de la chapelle et l'installation de nouvelles orgues suivit.

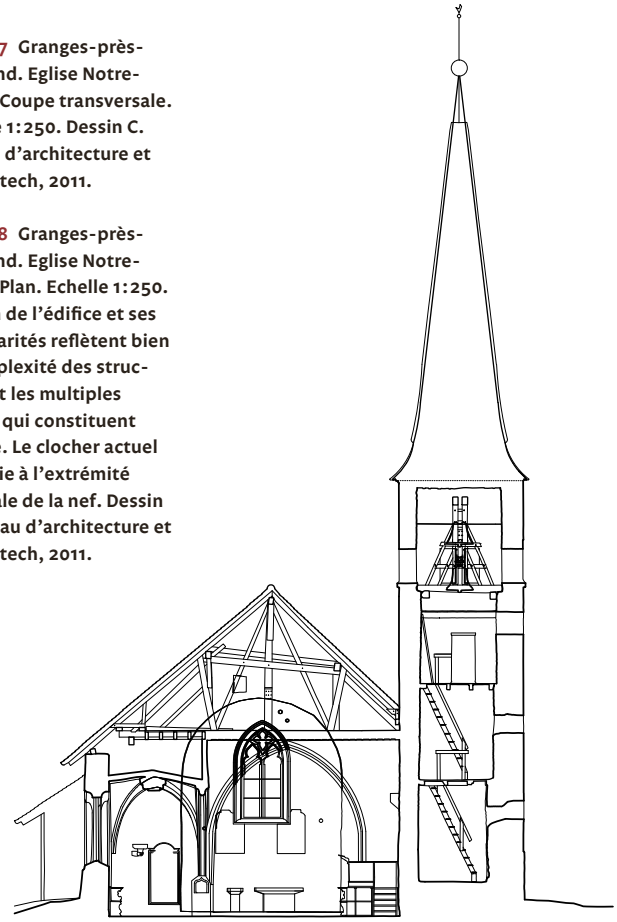
Description

La nef

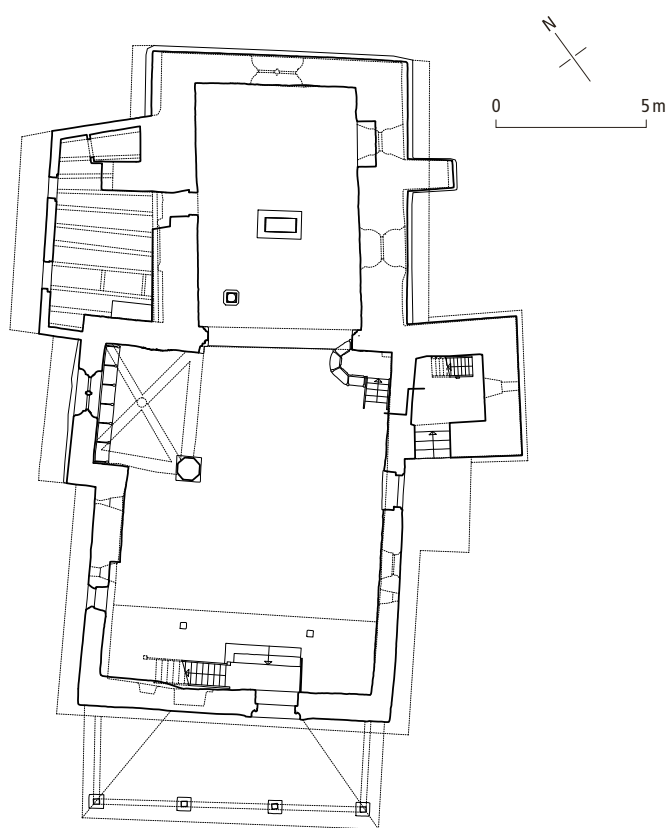
Une large nef presque carrée (env. 9,90 × 9 m), couverte d'un plafond plat, est prolongée d'un vaste chœur rectangulaire voûté d'un berceau brisé (env. 8 × 6,80 m), légèrement désaxé, auquel s'adosse au nord la sacristie reconstruite en 1970-1974 **fig. 479**. Cette adjonction, effectuée pour des raisons pratiques, eut pour conséquence d'obturer les deux baies de la façade nord de 1912, mais permit la rouverture de la porte dans la paroi nord. La façade sud est percée de deux fenêtres dont l'une comprend un remplage en forme de trilobe. Le grand porche, maintes fois remanié, abritait, avant la dernière restauration, un escalier

fig. 477 **Granges-près-Marnand. Eglise Notre-Dame. Coupe transversale. Echelle 1:250. Dessin C. Bureau d'architecture et Archéotech, 2011.**

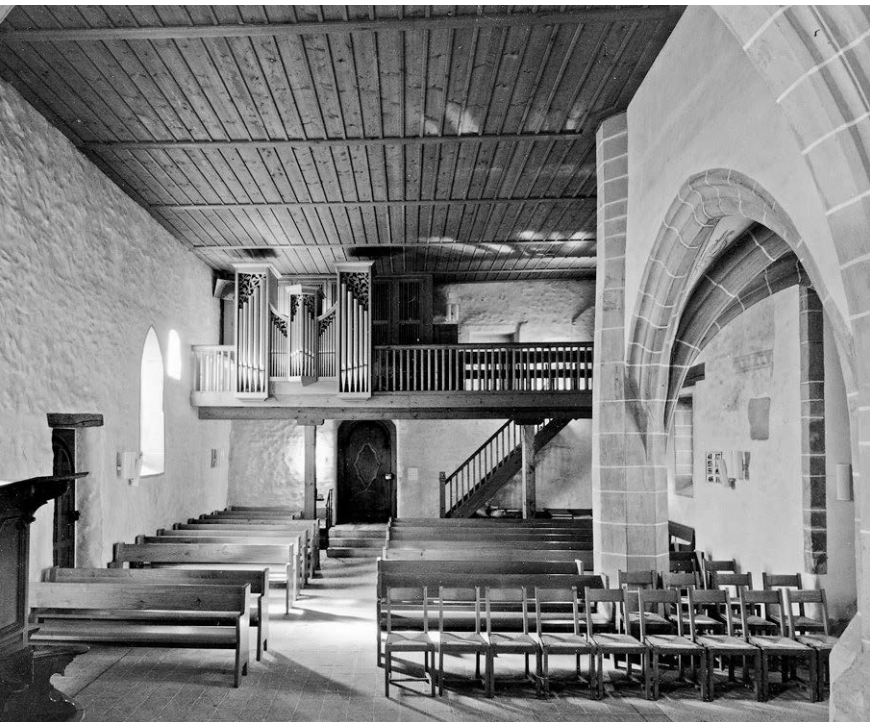
fig. 478 **Granges-près-Marnand. Eglise Notre-Dame. Plan. Echelle 1:250. Le plan de l'édifice et ses irrégularités reflètent bien la complexité des structures et les multiples étapes qui constituent l'église. Le clocher actuel s'appuie à l'extrémité orientale de la nef. Dessin C. Bureau d'architecture et Archéotech, 2011.**



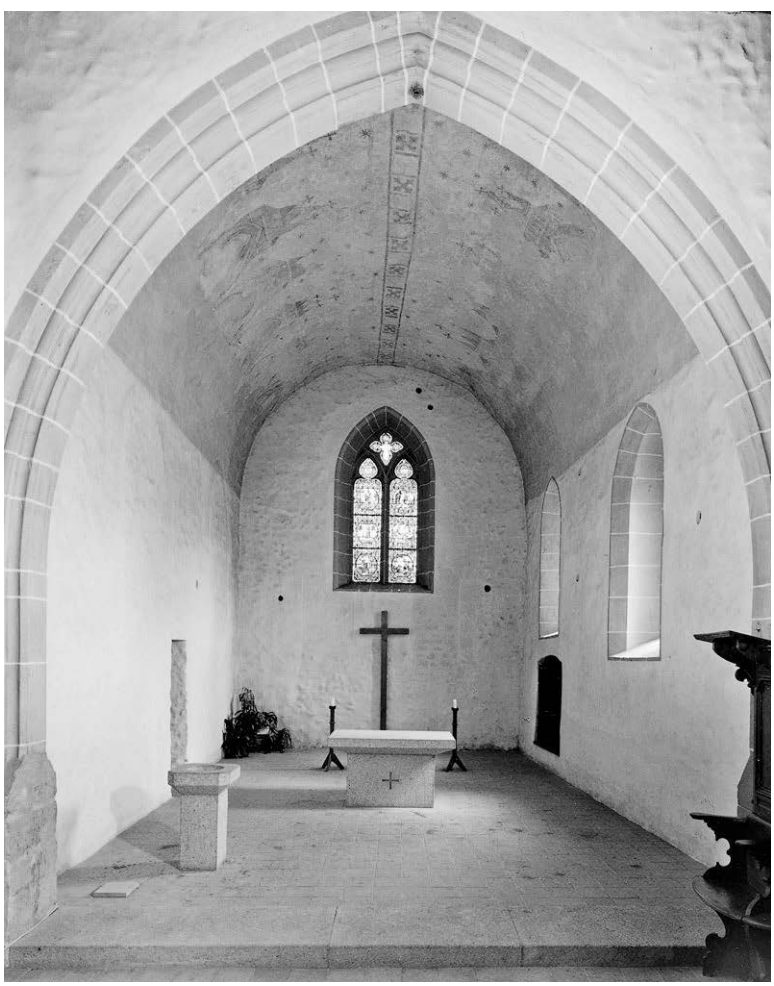
477



478



479



480

qui permettait d'accéder à la galerie par le moyen d'une porte pourvue d'un chambranle de pierre de La Molière. La restauration de Claude Jaccottet, en 1970-1974, permit de mettre en évidence plusieurs éléments médiévaux restés cachés sous les enduits plus récents, notamment deux fenêtres rectangulaires dans la face nord de la nef dont l'une très petite, percée haut dans la façade. Au sud, une seule fenêtre en arc brisé éclaire l'édifice et une porte en plein cintre donne accès à l'extérieur sous un porche placé à l'épaulement du clocher. Des fragments de peintures furent mis au jour sur la paroi nord de la nef, qui ne peuvent malheureusement pas être mis en correspondance avec les vocables des chapelles. La typologie de la seule figure encore lisible, dont le manteau est formé de plis très souples, ainsi que la présence du ruban plissé sur la bordure de l'image, permettent de situer cette peinture vers 1300 **fig. 482**.

Le chœur

Un imposant arc triomphal donne accès au vaste chœur voûté en berceau brisé, éclairé au sud par deux baies en arc brisé largement ébrasées, l'une d'elles comprenant un remplage trilobé **fig. 480**. A l'est, une fenêtre à deux lancettes surmontées d'un quadrilobe a remplacé deux anciennes baies romanes dont le tracé est marqué dans l'enduit. La porte au nord fut restituée sur la base des traces repérées. Des pots acoustiques jalonnent la voûte. Un décor peint couvrant l'entier de la voûte mais conservé à l'état fragmentaire, repéré et photographié en 1934[265], fut restauré par Théo-Antoine Hermanès **fig. 481**. Douze dais trilobés surmontés de clochetons et de croix abritaient une série de figures nimbées dont on ne distingue malheureusement plus que quelques silhouettes. Une figure supplémentaire apparaît au nord-ouest du berceau. Elle comportait sans doute aussi un dais qui a disparu et devait trouver son pendant au sud. L'état des peintures ne permet plus d'en faire une analyse stylistique détaillée mais elles doivent se situer dans la seconde moitié du XIVe siècle. Elles sont mentionnées dans la visite pastorale de 1453.

Le clocher

Dans son état actuel, le clocher remonte à la reconstruction de 1808. Implanté au sud de la nef, à la jonction du chœur, il comprend quatre niveaux dont un étage pour les cloches, ce dernier comportant, au nord et au sud, un cadran d'horloge. Une grande flèche amortie par des coyaux est couverte de tuiles vernissées disposées de façon à former un motif en chevron qui s'aperçoit de loin depuis la plaine **fig. 474, 475**.



481



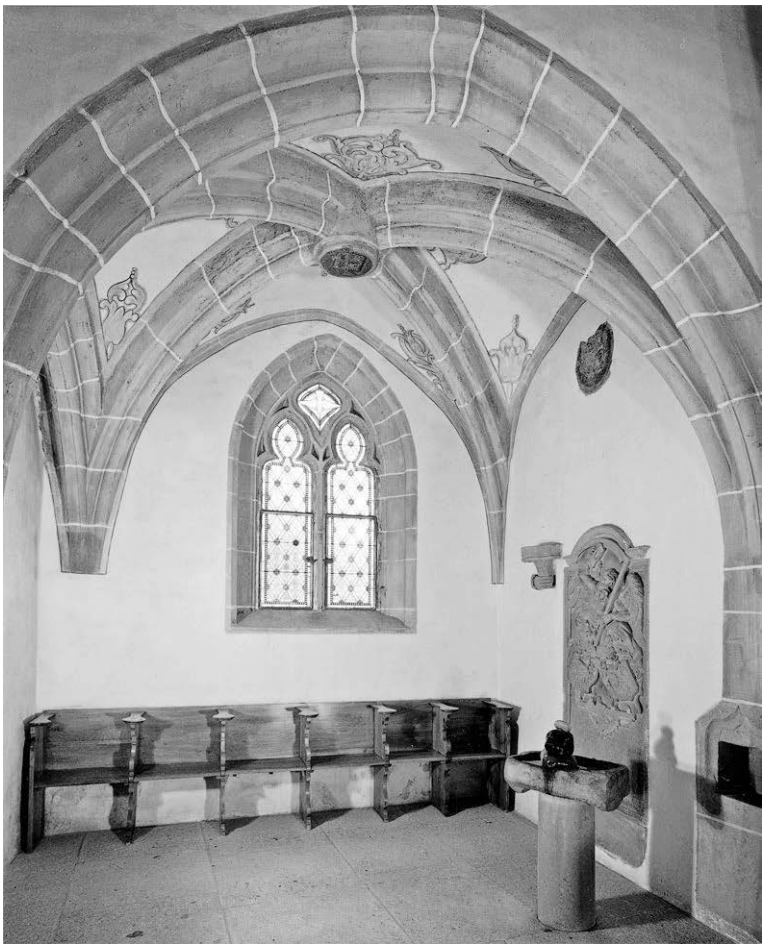
482

FIG. 481 Granges-près-Marnand. Eglise Notre-Dame. Quatorze figures ornaient autrefois la voûte en berceau. Aucun attribut ne permet de les identifier à l'exception d'un nimbe attestant la présence de saints. Au-dessus des dais à l'architecture développée, des étoiles à huit branches agrémentent un ciel couleur de l'enduit, de nuance beige. Une frise de motifs quadrangulaires ocre jaune et ocre rouge alternés, ponctués en leur centre d'une croix à fleurons, marque le sommet de la voûte. Photo Claude Bornand, 2012.

FIG. 482 Granges-près-Marnand. Eglise Notre-Dame. Au-dessous d'une frise à ruban plié, rouge et blanc sur fond noir, apparaît un personnage, conservé au niveau du buste, semblant tenir une épée tranchante dans une main et un livre dans l'autre. En face de lui, une main est le seul vestige d'un second personnage. Plus loin, le sommet d'un arbre émerge au-dessus d'une baie construite ultérieurement et qui a endommagé la peinture. Un bâton levé pour frapper annonce une scène de martyre. Photo Claude Bornand, 2012.

FIG. 479 Granges-près-Marnand. Eglise Notre-Dame. Vue de la nef en direction de l'ouest. Au premier plan à droite se dresse l'ancienne chapelle de Loys et son pilier saillant sur la nef, et dans le fond à droite apparaissent les fragments de peintures murales médiévales. La galerie, maintes fois remaniée, fut recréée lors de la dernière restauration. Photo Claude Bornand, 2011.

FIG. 480 Granges-près-Marnand. Eglise Notre-Dame. Vue depuis la nef en direction du chœur. L'imposant arc triomphal, rénové vers le milieu du XV^e^ siècle, donne accès à un vaste chœur rectangulaire. Une nouvelle table de pierre de La Molière et des fonts baptismaux rappelant une ancienne cuve de bénitier retrouvée en fouilles furent créés en 1970-1974. Photo Claude Bornand, 2011.



483



484

La chapelle de Loys

Implantée au nord-est de la nef, légèrement en saillie sur la façade, la chapelle de Loys est voûtée d'une imposante croisée d'ogives qui pénètre dans les murs sans chapiteaux **FIG. 483**. Elle fut construite au milieu du XV^e^ siècle probablement par le maçon-architecte JEAN DE LILAZ II, identifié par Marcel Grandjean notamment grâce aux profils des nervures. Cet artiste a travaillé aussi à la chapelle de Grailly à l'abbatiale de Payerne et probablement à l'église de Treytorrens[266]. Sur la paroi est, un culot à main, peut-être le socle d'une statue, est caractéristique des œuvres de ce maître[267]. La clef de voûte comprend les armes peintes des Loys *au demi-vol*, écartelées d'autres armoiries non identifiées. Le décor peint de la voûte, restitué lors de la dernière restauration, est constitué d'épais rinceaux végétaux stylisés ainsi que d'un faux appareillage sur les arcs. Cette ornementation remonte sans doute à 1683, ainsi que l'atteste cette mention de Jean-Rodolphe Loys : « mes peintres ont continué à peindre ma chapelle de l'Eglise de Granges »[268].

Le mobilier. Au sud de l'arc triomphal vient s'appuyer la chaire dont la cuve à panneaux repose sur un pied formant trois bancs séparés par des accotoirs. Elle est datée de 1734. Dans la chapelle de Loys sont placées des stalles remontant sans doute au XVI^e^ siècle ainsi que le tombeau de Jeanne-Salomé Müller de Watteville[269]. Les vitraux sont issus de l'atelier CHIARA, de Lausanne, à l'exception de la fenêtre sud de la nef et son fragment médiéval représentant la tête du Christ, qui fut confié

FIG. 483 Granges-près-Marnand. Eglise Notre-Dame. La chapelle de Loys, du mileu du XV^e^ siècle, que l'on peut attribuer au maçon-architecte Jean de Lilaz II, s'ouvre par deux larges arcades moulurées reposant à l'ouest sur un gros pilier octogonal. Une fenêtre en arc brisé à deux lancettes éclaire cet espace sans doute séparé autrefois de la nef par une grille. Sur la paroi ouest, le tombeau de Jeanne-Salomé Müller de Watteville (1661-1726), femme de Johannes Müller qui acquit la seigneurie de Marnand de la famille Loys en 1708. Sur la dalle de molasse est figuré Chronos tenant une faux. Photo Claude Bornand, 2011.

FIG. 484 Granges-près-Marnand. Eglise Notre-Dame. Ce vitrail de la fin du XV^e^ siècle, qui se trouvait encore en 1905 dans le quadrilobe de la fenêtre du chœur, comportait un nimbe crucifère sous la forme de quatre rayons de lumière qui n'ont pas été conservés au début du XX^e^ siècle. La dernière restauration a placé le vitrail dans un ensemble de verres colorés. Photo Claude Bornand, 2012.

en 1974 à Benoît de Dardel, de l'atelier Foveart de Saint-Blaise fig. 484[270]. Dans son état actuel, le Christ, qui doit remonter à la fin du XVe siècle, a perdu son nimbe crucifère.

Les cloches. Deux cloches de 1868, du fondeur François Joseph Bournez, de Morteau (Doubs) (mi 3, diam. 114,5 cm; sol 3, diam. 93,5 cm). Sur les anses, des têtes de femmes couronnées, sur les cous, guirlande de feuilles, fleurs et fruits avec pendants et rubans; sur les vases, un texte: « DIEU VEUILLE QUE CETTE CLOCHE CONTRIBUE A AMENER LES FIDELES EN GRAND NOMBRE DANS SA SAINTE MAISON AINSI QU'A ELEVER A LUI LEURS PENSEES ET LEURS DESIRS ». Dessous, mention du nom des communes et des syndics participants à l'achat[271].

Une cloche de 1953 par le fondeur H. Rüetschi, d'Aarau (la 3, diam. 92 cm).

La vaisselle liturgique. Deux semaises en étain datées 1751, poinçon de Jean-Jacques Reuchlin, Lausanne, et A. Goldner, Lausanne; un plat chantourné en étain, début XIXe siècle, poinçon A. Goldner, Lausanne; une coupe en argent avec traces de dorure, début XVIIe siècle, poinçon DDR; une coupe en argent avec traces de dorure, XVIIe siècle, poinçon PW; un bassin de baptême en cuivre, 1925, Bongard, Surpierre; une aiguière en étain, XIXe siècle, pas de poinçon[272].

Appréciation

L'église médiévale est placée dans un site préservé, situé encore aujourd'hui à l'écart du bourg. Le plan irrégulier de l'édifice atteste les nombreuses transformations subies depuis le Haut Moyen Age. La première église, dans laquelle on retrouva des tombes remontant probablement au VIIe siècle, intégra des maçonneries de l'époque romaine. Les chantiers se succédèrent et de nombreuses attestations d'autels et de chapelles évoquent l'importance de cette paroissiale dans laquelle l'évêque de Lausanne possédait des droits. Des fragments de peintures murales des environs de 1300 dans la nef, des décors de la seconde moitié du XIVe siècle sur la voûte du chœur, ou un vitrail de la fin du XVe siècle témoignent de l'importance de l'édifice, mais c'est sans aucun doute la chapelle de Loys, construite au milieu du XVe siècle et attribuée au maçon-architecte Jean de Lilaz II qui en constitue l'ornement le plus achevé.

Documentation

Sources et bibliographie

Guide artistique 2011, pp. 389-390; Jaton 2001, pp. 39-44; ACV, PP 546, fonds Claude Jaccottet; Claude Jaccottet, « Eglise Restauration de 1970-1974 », ms. 1975 (ACV, AMH, A 60/bis/4d).



485

fig. 485 **Granges-près-Marnand. Route de l'Eglise 30-32, cure protestante. Façade sud après la restauration de 1985-1989. Photo François Bertin, 1990.**

La cure protestante, route de l'Eglise 30-32 [39]

Placée au sud de l'église, la cure fut reconstruite en 1591, sans doute sur l'emplacement qu'elle occupait déjà à l'époque médiévale[273], par le maçon Antoine Dind, de Moudon, et le charpentier Jacob Rybet, de Lucens. La portée de ces travaux n'est pas connue; l'on sait seulement que le bâtiment comptait vingt-quatre fenêtres vitrées et qu'il était couvert de tuiles. A l'intérieur sont mentionnés une chambre chauffée et un cabinet d'étude[274]. Une grange fut jointe au bâtiment en 1597[275]. Le pasteur se plaignant de l'inconfort des lieux, LL.EE. de Berne aménagèrent une chambre chauffée en 1685[276]. En 1704, d'importants travaux sont attestés, sans autres précisions que la construction d'un four à proximité de la maison[277]. Mais ce sont surtout les aménagements de 1767-1772 qui transformèrent l'édifice. Le devis de l'architecte Abraham Burnand, de Moudon, supervisé par l'intendant des bâtiments bernois Johann Bernhard Sinner, fut approuvé le 31 août 1768[278] et les

travaux exécutés sous la surveillance du seigneur de Marnand, Franz Christoph Müller[279]. Les maçons Melcher Leibundgut et Ulrich Dähler, père et fils, le charpentier Jean-Pierre Chevalley, le menuisier Rotter, le serrurier Burkardt, le potier de terre Grosmann, de Moudon, et le sculpteur Christian Reist furent les principaux artisans de cette transformation. La façade sud-est et probablement une partie de la façade nord-ouest furent reconstruites en créant de nouvelles fenêtres. La face nord-ouest de la grange, de même que les charpentes furent réparées et un bûcher à claire-voie fut bâti. En ce qui concerne les aménagements intérieurs, c'est à ce moment-là que des boiseries de hauteur furent installées dans deux chambres au rez-de-chaussée, dans le cabinet d'étude, ainsi qu'un boisage partiel dans deux grandes chambres de l'étage. La pose d'un poêle et d'une cheminée, la construction d'un escalier de pierre dans le vestibule et d'un autre escalier pour descendre à la cave complétèrent les travaux. Une chambre de domestique fut, par ailleurs, créée dans la grange. Il est fait encore mention des dépendances suivantes : des étables à porcs, un four construit avec de la pierre de molasse, un bûcher[280]. Une restauration des peintures et enduits intérieurs, la pose de deux poêles en faïence blanche, par le potier de terre Pilloux, ainsi qu'une cheminée à l'étage furent encore effectués en 1828[281]. En 1985-1989, la restauration de la cure fut conduite par l'architecte Jean-Baptiste Ferrari.

Les analyses archéologiques entreprises lors de la restauration de 1985-1989 permirent de conclure que rien ne subsistait de la cure médiévale. L'état actuel résulte des transformations du XVIIIe siècle qui ont englobé une grande partie des structures de l'ancien bâtiment dans la partie orientale. La façade orientale est probablement encore du XVIe siècle, alors qu'au sud et au nord les nouveaux aménagements ont donné l'image d'un bâtiment régulièrement ordonné avec des encadrements de fenêtres de molasse, des chaînes d'angle et des escaliers de grès coquillier de La Molière. Au nord, la partie rurale présente encore une façade caractéristique avec sa grande porte de grange, alors qu'au sud une partie d'habitation s'est installée dans la travée qui devait comprendre la remise ou l'écurie au XVIIIe siècle **fig. 485**. A l'intérieur, l'escalier de pierre du XVIIIe siècle est bien conservé ; il conduit à l'étage qui est orné de quelques belles boiseries de hauteur de cette même époque, ainsi que d'un poêle en faïence et d'une cheminée résultant des travaux de 1828. L'habitation comporte une cuisine centrale, flanquée de part et d'autre d'une chambre ; à l'arrière, soit au sud-ouest, un corridor d'entrée spacieux est accompagné d'une troisième pièce.

L'ancienne chapelle de l'Eglise libre et l'église catholique Saint-Jean, route des Vuarennes 11 [40]

Une chapelle presbytère de l'Eglise libre construite en 1880 sur deux niveaux possédait un simple toit à deux pans. Rien ne permettait de distinguer la fonction de l'édifice, dont la simplicité extérieure trouvait son pendant à l'intérieur. Elle fut démolie dans les années 1990[282].

Après avoir célébré le culte dans une salle du collège pendant vingt-trois ans, la communauté catholique put inaugurer le 22 décembre 1963 son église consacrée à Saint-Jean-l'Evangéliste[283] et construite selon le projet de l'architecte Jacques Dumas, de Fribourg **fig. 486**[284]. L'édifice fut restauré en 1988, et la paroisse officiellement constituée le 4 avril 1989[285]. Le plafond de bois et les vitraux de Robert Héritier, réalisés par l'atelier Chiara, apportent des touches chaudes à ce volume complexe agrémenté d'une mezzanine donnant sur la nef.

Les cloches. Cloche de 1687 par le fondeur Hans Wilhelm Klély, de Fribourg (sol dièse 4, diam. 45 cm). Anses avec mascarons ; sur le cou, une guirlande de fruits et de feuillage ; sur le vase, scène de la Crucifixion et de la Fuite en Egypte (?), Vierge à l'Enfant, sainte Barbe, les armoiries de la famille Zimmermann de Surpierre et le sceau du fondeur. Un texte gravé, peut-être lors de la pose de cette cloche dans le clocher de l'église de Granges, rappelle le nom des parrain et marraine. Une cloche de 1963 par le fondeur H. Rüetschi, d'Aarau (fa dièse 4, diam. 54 cm)[286].

L'ancienne et la nouvelle maison de commune, les écoles, impasse de l'Ancien-Collège 1, rue du Collège 16 et 17 [41-43]

Les maisons de commune. L'histoire de la maison de commune est relativement complexe, non seulement en raison des affectations diverses qu'elle a subies au cours du temps, mais aussi parce qu'elle fut déplacée. Les communiers achetèrent le 15 octobre 1626 à Pierre Bidiville une maison et un curtil situés au cœur du bourg près des propriétés de la famille Torche[287]. Le plan de 1674 permet de situer cette première maison communale **[41]**, qui subsiste aujourd'hui dans un état très transformé (impasse de l'Ancien-Collège 1). Le 8 avril 1820, les maîtres maçons Jean-Frédéric et David Barbey conclurent un marché pour la rénover[288], le 11 juin 1820, maître J[ean-]Fr[ançois] Duez s'engagea à en faire la ramure, avec celle du clocher, puis en



486



487

FIG. 486 Granges-près-Marnand. Route des Vuarennes 11, église catholique Saint-Jean. Couverte d'une toiture à deux pans, l'église comprend une façade nord arrondie en forme de spirale qui se termine par un clocher à toiture plate, percé de deux baies rectangulaires. La lumière pénètre à l'intérieur par de petits percements asymétriques et par une grande baie formant une raie lumineuse au niveau du chœur qui n'est pas sans rappeler l'influence de Le Corbusier. Photo Claude Bornand 2012.

FIG. 487 Granges-près-Marnand. Rue du Collège 17, collège, sur des plans de l'architecte Oscar Oulevey, inauguré en 1906, transformé en 1970. En 1902, la Municipalité, au moment de faire le projet du collège, avait recommandé : « Sans faire abstraction de toute idée artistique et sans rien sacrifier aux nécessités d'une construction présentant toutes les garanties désirables de solidité, de confort et de bon goût, Messieurs les architectes s'abstiendront de tout motif de luxe et de tout ce qui ne revêtirait pas un caractère d'utilité absolue ». Le résultat, un bâtiment au décor élaboré jusque dans les détails, démontre que les autorités ne furent pas vraiment écoutées… Photo Claude Bornand, 2012.

1821, maître Jordan fournit la molasse. Un incendie s'étant déclaré le 15 mai 1828, la reconstruction fut décidée, puis la maison devint l'école.

A l'emplacement de la maison de commune actuelle [42] (rue du Collège 16) se trouvaient en 1837 un logement et une fromagerie. Un devis de l'architecte Louis Charles daté du 24 janvier 1854 décrit le programme architectural qui comprend une salle des autorités, une salle de la justice de paix, une salle d'attente et une cuisine. Une cheminée de molasse chez le juge de paix, trois poêles en catelles, des plafonds de plâtre « glacé » et un évier de marbre de Saint-Triphon complètent les aménagements de ce bâtiment qui devait abriter aussi un appartement pour le régent et au rez-de-chaussée l'école. Il est précisé que le « rusticage » des murs à l'extérieur devait être de couleur jaune. Un local pour la remise des pompes est également prévu à cet endroit. Des élévations des quatre faces ainsi que des plans de charpente, datés de 1865 et 1866, signés de Victor Rossat et Louis Barbey maçon, qui furent approuvés et exécutés, paraissent reprendre en partie l'énoncé du devis de Charles[289].

Les collèges. L'ancienne maison de commune, transformée en école après 1828, se révéla bientôt insuffisante[290]. Au cours du XIXe siècle, plusieurs projets d'agrandissement ou de réaménagements modestes furent élaborés[291]. En 1887 encore, à la suite d'un rapport de la commission des écoles qui conclut que l'exiguïté des locaux était contraire à l'hygiène, la Municipalité recommanda de « rallonger » les salles de classe plutôt que de construire à neuf, les finances de la commune ne permettant pas cette dépense. C'est ce qui fut effectué[292]. En 1902 toutefois, la Municipalité établit un programme pour l'édification d'un nouveau collège [43][293]. Le projet retenu d'Oscar Oulevey dut subir d'importantes modifications, énoncées tant par la Municipalité que par l'architecte de l'Etat. La plus importante consistait en la suppression de la grande salle prévue au rez-de-chaussée. En septembre 1904, les plans sont terminés et le texte qui les accompagne donne les détails de la construction : au niveau des matériaux, la taille sera faite en molasse, les sols des corridors en mosaïque, les murs de clôture de la place en parpaings du côté de la route et en béton de ciment pour les autres côtés. Les planchers des salles seront en lames de chêne, la porte d'entrée en chêne et les fenêtres aussi ; les autres portes en sapin, la couverture en tuiles. L'entrée sera munie d'une grille et les murs d'une palissade de fer de 1,50 m **fig. 487**. Le collège (rue du Collège 17) est inauguré le 13 octobre 1906. Les maîtres d'état suivants œuvrèrent à l'édification du bâtiment : le maçon Humbert Melchior, de Payerne, le charpentier Adrien Cosandey, de Granges, et Marius Dombald, de Payerne ; les menuisiers E. Piot, de Thierrens, pour le rez et le sous-sol, et Félix Freymond, de Granges, pour le 1er étage et les combles ; le couvreur Pierre Barmaverain, de Payerne, et le serrurier Elie Berney, de Granges. La parquetterie vint d'Aigle. Pour la vitrerie, on fit appel à l'entreprise Favelli & Bruno, à Nyon, pour la gypserie et peinture à Jean Marucco, de Payerne, et pour les mosaïques à Castioni frères, de La Tour. Enfin on sollicite également Léon Crot, horloger, et Anger-Perret, serrurier[294]. La transformation du collège en 1970 est due à l'architecte C. Battaini[295].

Une *cloche* de 1819 par les fondeurs Borle et A. Borel & Cie, de Couvet (la dièse 3, diam. 76 cm), comporte, sur le vase, le nom des autorités communales[296].

Le hangar des pompes, rue du Collège 26 [44]

Les autorités de Granges, sans doute satisfaites de leur nouveau collège, mandatèrent à nouveau l'architecte Oscar Oulevey, de Lausanne, pour construire un bâtiment devant abriter à la fois la gendarmerie et le hangar des pompes. Les plans, datés de 1909, montrent un édifice de deux niveaux et un étage de comble aux façades joliment ordonnées[297]. Une deuxième série de plans, datés de 1910 et réalisés, réduisent le projet au seul abri pour le service du feu[298].

L'actuelle auberge du Coq et ses dépendances, ECA 10 [45][46]

Sise dans l'un des plus anciens quartiers de Granges, cette maison [45] est, en 1674, propriété du curial Pierre Joly. En 1814, la demeure appartient à Pierre Clément puis, en 1837, à Jean-Jacques Courvoisier. Elle est alors décrite comme logement, grange, écurie, bucher, cave, et auberge sous l'enseigne du Coq. En 1841, la propriété est partagée entre Jean-Pierre et Jean-François Rod ; elle passe dès 1872 à la famille Clément, puis en 1880, est détenue par Edouard Clément et Jenny Mermoud[299].

La maison, qui remonte au XVIe siècle pour ses parties les plus anciennes, a subi de nombreuses transformations, mais conserve un escalier en vis au nord qui donne accès à des logements, complètement rénovés, ainsi que des fenêtres aux chambranles ornés de motifs du gothique tardif **fig. 488**.

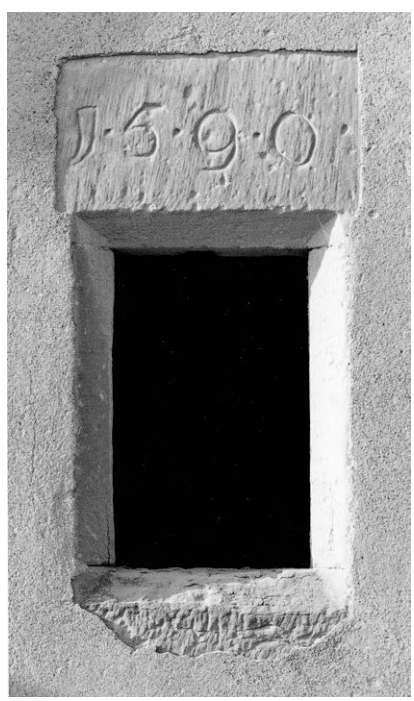


488

FIG. 488 **Granges-près-Marnand. ECA 10, auberge du Coq. Formée de deux niveaux sur rez-de-chaussée, le deuxième construit en pans de bois, la maison est coiffée d'une toiture à deux pans et possède une cage d'escalier saillante sur la façade nord-ouest. Bien que transformée à l'intérieur, elle conserve sa volumétrie d'origine et quelques éléments anciens en façades, notamment un cadran solaire, des peintures Renaissance et, sur la façade sud-ouest, des fenêtres à meneau agrémentées de congés de différents types datant vraisemblablement du XVI^e siècle. Photo Claude Bornand, 2011.**

Des analyses archéologiques furent menées en 1983 et en 1988[300]. L'exploration des murs révéla l'existence de décors peints, notamment au 2^e étage, aujourd'hui cachés et oubliés dans les aménagements ultérieurs, à l'exception de celui, très simple, ornant le plafond de l'une des chambres. Des motifs de mauresques agrémentaient les parois en pans de bois ou des chambranles de portes, des fleurs stylisées apparaissaient ça et là en dessous des plafonds à solivages apparents, ces derniers également peints. L'exploration mit en évidence aussi l'existence de deux cadrans solaires sur les façades, l'un gravé dans la molasse, l'autre peint et daté 1667. Des peintures décoratives avec des masques et des végétaux stylisés furent mises au jour sur la façade orientale, et restaurées à l'endroit où existait une galerie.

En 1674, Pierre Joly possède aussi, en face du chemin, deux maisons et granges **[46]**, soit sans doute les maisons paysannes situées actuellement à l'ouest de l'auberge (impasse du Coq 2-6) et qui conservent des éléments gothiques tardifs **FIG. 489**.



489

FIG. 489 **Granges-près-Marnand. Impasse du Coq 2-6, maison paysanne, ancienne dépendance de l'auberge du Coq. Cette maison conserve des éléments du XVI^e siècle, bien datés sur un linteau de fenêtre (1590) ou sur le linteau d'une porte de grange (1578). A l'intérieur, au 1^er étage, des boiseries moulurées témoignent aussi de cette époque. Photo Claude Bornand, 2012.**

« Le couvent », rue de Versoix 21 [47]

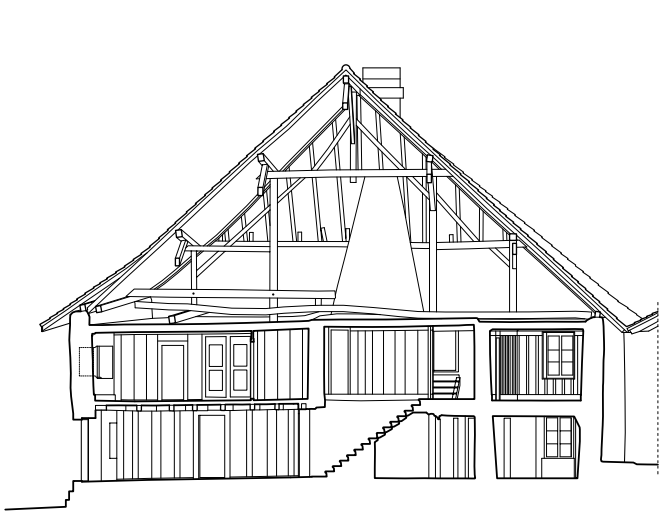
La maison dite « Le couvent », bien qu'elle soit une des plus anciennes du village, n'est pas située au cœur de la localité formée autour de la maison de ville, mais sur une des rues parallèles à la pente, constituée d'habitations construites en ordre contigu **FIG. 491, 492**. La propriété actuelle rassemble trois maisons, ce qui était déjà le cas en 1837 : deux remontant à l'époque gothique et une troisième à l'ouest, postérieure à 1674, sans doute du XVIII^e siècle. En 1674, l'édifice appartenait à Daniel



490



491





492



493

Joly, en 1814-1815 à Louis, Jean-Daniel et Jacob Joly, et il resta en mains de cette famille jusqu'en 1899, date de son acquisition par Auguste Nicod[301]. L'origine de la dénomination « couvent » n'est pas connue et rien ne permet de documenter cette appellation. Des analyses dendrochronologiques effectuées sur la charpente du bâtiment central ont fourni la date de 1541-1542 pour l'abattage des bois[302]. Mais la construction est sans doute plus ancienne encore, ainsi qu'en témoigne, en façade, une petite fenêtre en arc brisé à remplage trilobé et un œil de bœuf à remplage sur la face est. La date de 1594 sur une fenêtre indique des travaux ultérieurs à la réunion de deux habitations en 1541-1542 **FIG. 493**.

Dans le couloir d'entrée, deux portes à chambranle de molasse à accolade ou à perles conduisent à des chambres qui conservent des portes et des menuiseries anciennes, et l'étage renferme des boiseries formées de planches et de larges couvre-joints moulurés, probablement du XVI[e] siècle **FIG. 490**.



494

La maison dite « de la Dîme », impasse de la Dîme 11 [48]

Située près de l'ancienne maison de commune, la maison gothique, dite « de la Dîme », n'est pas citée comme telle sur les plans de 1674, date à laquelle elle est propriété de Pierre Torche, ni sur les suivants. Dans la liste des bâtiments appartenant à Berne, une ancienne grange est nommée « à l'usage de la disme » et à côté se trouve un petit bâtiment servant de grenier[303]. Ce pourrait être cette maison qui est misée en 1802 par Beat Briod, de Lucens[304]. Elle passe successivement en 1814 aux frères Louis et Frédéric Terrin, puis en 1837 au juge de paix Isaac Estoppey et à Frédéric Terrin. En 1839, l'une des moitiés du bâtiment appartient aux frères Lavanchy et l'autre à Jean-Daniel Reymond puis Jean-Charles Chappuis. En 1884, elle est aux mains d'Auguste Pahud **FIG. 494**[305].

Le pont sur la Broye

L'accès au village depuis la route principale Moudon-Payerne se faisait par un pont de bois qui traversait la Broye, dont les eaux parfois tumultueuses ravageaient les cultures. L'ouvrage subit de nombreuses réparations, notamment en 1555, puis en 1617 par Pierre Courvoisier, en 1626 par Abraham Sadoz (Sandoz ?), en 1627 par des charpentiers non nommés et un serrurier, Isaac Rochat, en 1672 par David Cosenday[306]. Un plan

FIG. 490 Granges-près-Marnand. Rue de Versoix 21, « Le couvent ». L'intérieur de la maison conserve des éléments gothiques, dont cette porte à accolade simplement chanfreinée, en molasse. Photo Claude Bornand, 2011.

FIG. 491 Granges-près-Marnand. Rue de Versoix 21, « Le couvent ». Le bâtiment est formé de trois maisons dont deux sont visibles sur la photographie. A l'ouest, l'étage est percé d'une série de fenêtres à meneaux reposant sur un cordon continu. La maison à l'est possède également une série de fenêtres à meneaux à l'étage et une porte dans la façade orientale ornée de perles. Photo Claude Bornand, 2011.

FIG. 492 Granges-près-Marnand. Rue de Versoix 21, « Le couvent ». Coupe transversale et coupe longitudinale. Echelle 1:250. Dessin NOR architectes et Archéotech, 2010.

FIG. 493 Granges-près-Marnand. Rue de Versoix 21, « Le couvent ». Sur le linteau des fenêtres du rez-de-chaussée est inscrite la date de 1594 accompagnée de l'inscription « AN[NO] D[OMINI] 1594 DIEVV SOIL SEANS ». A droite de l'image, la fenêtre trilobée d'une époque antérieure. Photo Claude Bornand, 2011.

FIG. 494 Granges-près-Marnand. Impasse de la Dîme 11, maison dite « de la Dîme ». La maison gothique allie deux étages de pierre à un étage de comble en pans de bois. Une toiture à demi-croupe, de forts talus à sa base et les rares fenêtres à meneaux qui percent ses façades la distinguent des autres maisons de la rue. Elle est par ailleurs située en retrait du chemin, près de l'ancienne maison de ville. Photo Claude Bornand, 2012.

ancien non daté, probablement du XVIIe siècle, montre une structure possédant au moins quatre piles et un large tablier. Cette vue illustre également le « nouveau chenal faict par la parroisse pour preserver la Cure » FIG. 475. En effet, la Broye passant au pied des murs de ce bâtiment, ces maçonneries étaient constamment endommagées. DANIEL CLÉMENT, charpentier à Granges, y passe vingt-cinq journées en 1725, avec JACOB BARBEY, maréchal, et de nombreux aides[307]. En 1737, une sentence baillivale règle les questions d'entretien du pont, ce qui n'empêche par les communiers de Marnand de se plaindre en 1754 du manque d'entretien des canaux et du pont[308]. Plusieurs plans non datés, mais sans doute du XVIIIe siècle, montrent un pont muni d'un tablier vraisemblablement de bois ; au XIXe siècle, il est couvert et fermé d'un bâti en planches FIG. 8[309].

Les moulins de Granges, ECA 612-615

Comme on le voit sur les plans de 1674, la rivière de la Lembe était pourvue de diverses constructions artisanales utilisant la force hydraulique. Des particuliers, mais aussi la commune, possédaient de telles installations dotées parfois de canaux secondaires. En 1875 fut créée une société pour exploiter les moulins de Granges qui consistaient alors en meules à blé, battoir, presse à fruits, filature et huilerie[310]. En 1887, elle prit le nom de Société industrielle et foncière. Pour augmenter la force hydraulique, l'entreprise acheta trois moulins actionnant cinq « tournants », trois scieries, deux machines à battre et une huilerie. Les eaux de la Lembe furent détournées dans un canal à ciel ouvert et une cascade souterraine de 22 m fut créée. En 1922, la société devint les Moulins de Granges S.A. Face à une pénurie de blé, le Conseil fédéral invita les meuniers à constituer des réserves et il fallut construire des silos. Un texte présentant l'exploitation en 1937 conclut ainsi : « Et puis nos constructions de ciment, pour répondre à une esthétique nouvelle, n'ont-elles pas leur beauté propre ? Il en est des usines comme des voitures automobiles : elles sont devenues belles quand elles ont renoncé à vouloir l'être. L'absence de prétention à ce qu'elles ne sont pas, une plus exacte adaptation aux besoins, ont créé, tout naturellement, leur style et leur caractère. Une minoterie bien plantée, dénuée de décoration, donne tout naturellement une impression de force et de propreté qui réjouit l'œil et satisfait l'esprit ».

Valbroye : Marnand

Marnand, comme Henniez, est un des seuls villages construit essentiellement dans la plaine (477 m), à l'exception du château, situé sur les premières pentes d'une colline. Son territoire jouxte celui de Villarzel auquel il était historiquement réuni. Placée sur la rive droite de la Broye, la localité est actuellement traversée d'ouest en est par la route qui conduit de Lausanne à Berne, situation dont le village sut tirer parti commercialement dès le XIXe siècle. Auparavant, les maisons étaient essentiellement bâties le long du ruisseau du Rioz, qui fournissait la force hydraulique pour le moulin et ses nombreuses installations, source de querelles et de convoitises au cours de l'histoire.

Plusieurs vestiges archéologiques attestent l'importance du lieu[311]. Outre une pierre à cupules, qui n'est probablement plus située à son emplacement originel, plusieurs trouvailles prouvent l'existence d'un habitat dès l'époque romaine. Un aqueduc, apparemment en partie comblé au XVIe mais encore signalé au XVIIIe siècle, alimentait déjà un moulin. Des monnaies furent trouvées en 1828 et une voie romaine mise en évidence entre la route actuelle et la Broye. Au-dessus du château, on découvrit, en 1821, une nécropole du Haut Moyen Age qui a livré notamment une boucle de ceinture portant une croix latine[312]. Le nom *Marnant* apparaît pour la première fois en 1142[313]. Son étymologie pourrait provenir du celtique *« maro-nantu »* (grand ruisseau), qui devait faire référence au Rioz dont l'importance a déjà été évoquée plus haut.

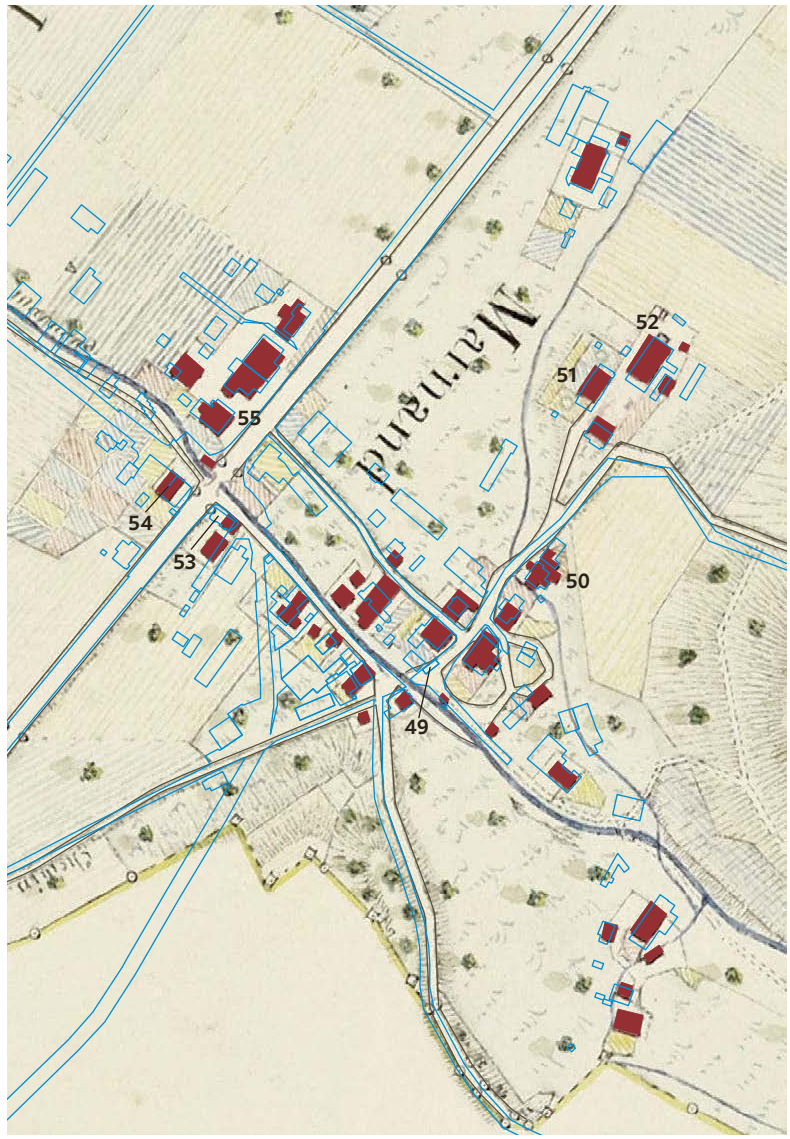
Au Moyen Age, la seigneurie de Marnand était subdivisée entre plusieurs pouvoirs concurrents qui s'étaient fait la guerre entre le XIIIe et le début du XIVe siècle. La majeure partie relevait de l'évêque de Lausanne et faisait partie de la châtellenie de Villarzel ; un quart relevait de la Savoie à cause du château de Surpierre et un huitième des sires de Montagny. Le fief épiscopal, qui était détenu par plusieurs branches de la famille de Villarzel, fut réuni au début du XVIe siècle par Etienne Loys, qui devint aussi comayor de Lucens, coseigneur de Middes et de Trey. Avant 1650, les Loys parvinrent à regrouper les trois quarts de la seigneurie et obtinrent de LL.EE. de Berne la haute juridiction, avec droit d'ériger un pilori et un gibet. Le reste de la seigneurie, provenant du château de Surpierre et passé à l'Etat de Fribourg en 1536, ne fut annexé qu'en 1723. Jusqu'à cette date, l'extrême imbrication des droits donna lieu à de nombreux conflits de souveraineté[314], principalement en ce qui concerne les moulins. La seigneurie fut

vendue en novembre 1698 à Johannes Müller, bailli de Moudon entre 1694 et 1700[315]. Elle resta aux mains de cette famille jusqu'en 1798[316]. Les seigneurs de Marnand bénéficiaient dès le Moyen Age d'une chapelle dans l'église paroissiale de Granges[317].

Développement de la localité

Une carte du village datant de 1675 montre une topographie bien distincte de celle d'aujourd'hui, marquée par la présence du ruisseau qui traverse la localité du sud au nord avant de se jeter dans la Broye **FIG. 496**. Les maisons sont groupées de manière irrégulière, de part et d'autre du pont qui permettait de franchir le Rioz et, essentiellement, le long de l'ancienne route de Moudon qui passait alors au milieu du village. A proximité du ruisseau, des zones non construites indiquent l'existence probable de débordements réguliers. En effet, le commentaire sur les abords de l'eau dans la région du moulin indique que le terrain, « lequel est ruyné et est inculte et une partie en Rochers »[318], est impraticable. Plusieurs canaux répartis sur le cours d'eau permettaient de profiter au mieux de la force hydraulique. Il est à noter que le moulin aux Asnes, sur le territoire de Villarzel était également inféodé par le seigneur de Marnand. Sur un document de 1696, deux piliers publics avec girouettes sont représentés au débouché nord du pont et la carte les désigne par l'inscription « pour Fribourg » ou « pour M. de Marnand » **FIG. 497**. Il s'agit peut-être de péages. Au milieu des rues, des deux côtés du ruisseau, une bannière intitulée « l'Ours » rappelle sans équivoque l'appartenance de cette partie de la localité à la juridiction de LL.EE. de Berne[319]. Un four « du village » qui forme un petit îlot à la limite du territoire de Villarzel, représenté en 1675, est désigné comme « vieux » en 1696, mais ne figure plus sur les plans de 1733. Un autre four sur le plan de 1696 appartient au seigneur de Marnand ainsi qu'à Daniel Joly et Jean-Jaques Mondoz. En 1733, il est devenu propriété communale par achat et il sera démoli puis reconstruit plus au sud en 1834 **[49]** et encore transformé en 1889 par le maçon Jules Rohrbasser et le charpentier Jacques-Louis Cosandey (ECA 4035)[320].

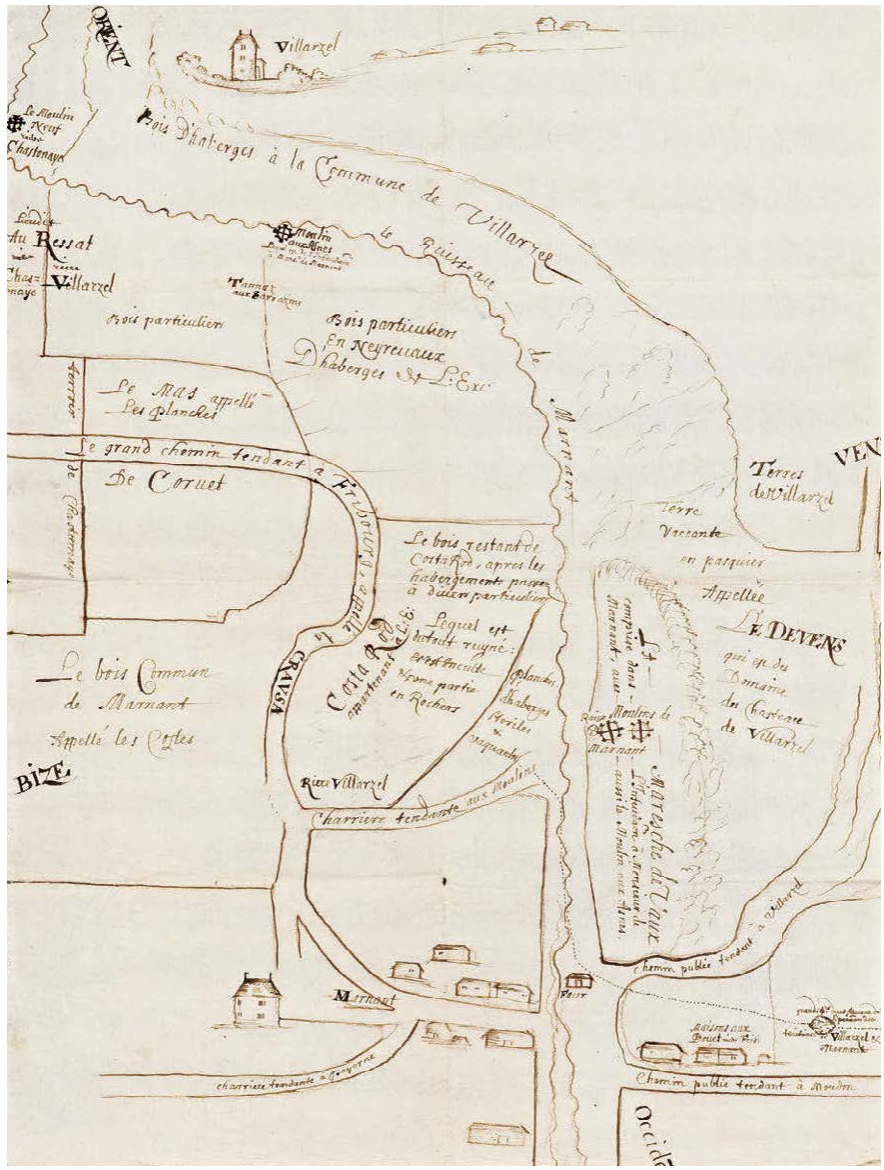
La construction de deux nouvelles routes entraîna une réorientation du village et une densification de certaines zones. Un nouveau tracé pour se rendre à Villarzel vit s'implanter plusieurs bâtiments au sud-ouest du village dès 1885[321], mais c'est surtout la modification du tracé de la grande route de Berne vers 1818 qui apporta de grands changements. De part et d'autre du carrefour avec la route de Granges s'éleva tout un complexe de bâtiments en partie disparus aujourd'hui. Deux auberges furent construites autour des années 1830, accompagnées d'écuries et d'une forge. De cet ensemble ne subsistent plus aujourd'hui que les deux auberges, la forge ayant été transformée par la suite.



495

FIG. 495 **Détail de la carte de Marnand en 1836, avec superposition du cadastre actuel en bleu. Echelle 1:5000. – 49. Four. – 50. Collège. – 51. Château. – 52. Grange du château. – 53. Café de la Poste. – 54. Ancienne auberge, route de la Gare 1. – 55. Ancienne auberge, route de Berne 1. ACV, GC 1312/1. Géodonnées Etat de Vaud, dessin NOR architectes.**

FIG. 496 **Marnand. « Plan d'une partie du village et terroir de Marnant pris en sept. 1675 ». Cette carte montre l'importance, au XVII^e siècle, du ruisseau de Marnand et des installations construites sur son cours. Le moulin neuf ou le moulin aux Asnes sur le territoire de Villarzel précèdent le moulin de Marnand formé de grandes installations et d'un martinet. Le long du cours d'eau, l'ancien four, isolé, est placé au centre du village ; ce dernier est formé essentiellement de maisons rurales, certaines placées en contiguïté. En bas à gauche, l'ancien château. ACV, IB 42/350.**



496

Documentation

Plans et vues

Cartes. ACV, GC 1312/1, 1836, carte de Marnand, sig. [DOMINIQUE] JORDAN FIG. 495. – IB 42/350, « Plan d'une partie du village et terroir de Marnant pris en sept. 1675 ». – GC 312 B et C, 1696, plan géométrique du village de Marnand par ELIE CROSAT. – GC 1312/3, 1722, fragment découpé d'un plan de Marnand, sig. PIERRE WILLOMET FIG. 24. – GC 312 A, 1722, délimitation de la terre de Marnand, sig. GRENIER.

Plans cadastraux. ACV, GB 312/a, 1733. – GB 312/b, 1836-1839. – GB 312/c, 1923-1924. – AC Marnand, 1817, plan de Marnand et de ses environs, sig. L[OUIS] VORUZ.

La maison de commune et l'école, rue du Collège 4-6 [50]

Les bâtiments communautaires étaient réduits au minimum. Une ancienne maison achetée par la commune, puis agrandie en deux logements, qui apparaît encore sur les plans de 1733, dut être démolie en 1746. Elle était en effet située sur le tracé de la future route de Berne qui devait passer par le centre du village. Elle fut reconstruite à côté de la nouvelle voie[322]. Comme ailleurs, elle abritait sans doute aussi l'école, les textes mentionnant que cette dernière devait précisément être réédifiée suite à cette correction du chemin vers 1746[323]. La nouvelle maison apparaît sur les plans de 1836 en bordure du cimetière[324].



497

FIG. 497 **Marnand. Plan par Elie Crosat, 1696. ACV, GC 312 C.**

En 1836, la Municipalité envisagea tout d'abord d'acheter un terrain pour construire une nouvelle école, l'ancienne étant trop petite et vétuste. La confection des plans fut confiée au maître maçon du lieu, ABRAM MOREL, puis ceux-ci furent envoyés au Département de l'instruction publique. ACHILLE DE LA HARPE les corrigea et estima qu'ils étaient « loin d'être mauvais et [avaient] été faits par un homme qui tout au moins n'a pas jeté ses idées sans réflexion »[325]. Mais finalement, c'est une maison achetée en 1837 à Samuel Cornaz qui fut transformée en collège **[50]** par les soins du maître maçon JEAN-PIERRE CRUCHON et du charpentier GEORGE ROSSIER[326]. Le procès-verbal des taxateurs indique alors l'âge de la maison achetée avec le mot « caduc », révélant son ancienneté[327]. Le bâtiment (rue du Collège 4-6), désaffecté depuis 1958, est formé de deux parties. La plus ancienne présente une façade sur rue avec une entrée décentrée (aujourd'hui murée) et un demi-oculus dans le pignon. Le bâtiment est pourvu d'un clocheton, et la date de 1838 qui figure sur le bâtiment actuel atteste bien l'époque de sa transformation[328]. En 1840, une partie de la grange est affectée à la remise de la pompe à incendie[329].

Une *cloche* de 1753 a été réalisée par le fondeur JEAN-JACQUES GUILLEBERT, de Neuchâtel (la dièse 4 [?], diam. 48 cm). Sur le cou, frise de motifs floraux, nom de la commune et date. Sur le vase, le sceau du fondeur répété deux fois, feuilles de sauge sur le bord[330].

BP

Le château, ECA 4011 et 4006 [51] [52]

Historique. La famille Loys, de Lausanne, qui réunit durant les XVI^e^ et XVII^e^ siècles une part toujours plus grande de la seigneurie de Marnand, joua un rôle de premier plan dans l'histoire politique et culturelle du Pays de Vaud[331]. Le château reconnu en 1628 par Isaac Loys[332] passa à Jean-Louis, architecte amateur, puis à Jean-Rodolphe en 1671. Comme son père, Jean-Rodolphe semble avoir eu une certaine pratique dans le domaine de la construction. Son journal témoigne de ses diverses initiatives à Marnand : installation d'un martinet ou d'une clouterie près des moulins en 1683, reconstruction de l'auberge voisine du pont en 1687-1688, édification, par le maçon ANTOINE VAUCHER,

d'un corps de logis « devant la tour du chatteau » en 1689-1690[333]. Il est tentant de mettre en relation cette dernière mention avec le château actuel [51] qui est venu s'appuyer contre l'ancienne construction, toutefois l'examen des cartes contredit cette hypothèse. Un croquis du village dressé en 1675 représente le château sous la forme d'un haut bâtiment coiffé d'un toit à croupes[334]. Deux autres plans, de 1696, y joignent du côté nord une aile, petite et irrégulière, qui correspond probablement à l'adjonction de 1689 mais ne ressemble pas au château actuel[335]. En 1693, étant en procès à cause de son martinet, Jean-Rodolphe Loys songeait déjà à vendre sa seigneurie à Johannes Müller. Cela fut fait en novembre 1698, alors que ce dernier était bailli de Moudon. Toutefois, Loys se réserva quelques droits, notamment sur les moulins. Les contestations générées par cette vente se poursuivirent plus de dix ans[336]. En 1714 encore, Loys se rendait à Marnand pour faire son jardin, ce qui laisse entendre qu'il aurait conservé une partie des édifices seigneuriaux[337]. En 1699, Johannes Müller demanda du bois pour la réparation du château[338]. Cette démarche coïncide sans doute avec la construction du grand corps de logis qui s'élevait encore en 1733 à côté de l'ancien château FIG. 24[339]. Ce dernier disparut dans le courant du XVIIIe siècle.

Entre 1783 et 1786, le seigneur de Marnand fit effectuer d'importants travaux aux abords de sa demeure. La grande dépendance rurale [52] qui montre la date de 1786 sur la porte de grange fut reconstruite sur un autre alignement. A cette époque, l'architecte bernois CARL AHASVER VON SINNER (1754-1821) fournit plusieurs projets, notamment pour un portail avec sa grille et une niche de fontaine[340].

La propriété passa entre 1798 et 1807 de François Müller à François-Louis Thormann[341] et en 1835 à Christian Notz. Ce dernier la céda déjà avant 1839 à Benjamin Rapin, qui envisagea d'y installer un pensionnat sous la houlette de David Espinette « chef d'institut anglais »[342]. Un pensionnat y fut effectivement fondé par Charles-François Trolliet, propriétaire depuis 1882. Lui-même puis sa fille, Marguerite Debonneville, effectuèrent dès 1899 de nombreuses transformations aux divers bâtiments. Le château, remanié déjà en 1903, fut complété sur son flanc nord, en 1908, par une salle à manger, reconstruite en 1919-1924 en même temps que l'on ajoutait une annexe au sud (arch. BOSSET & BUECHE, de Payerne). La « carrée » proche de l'entrée et le rural subirent des modifications entre 1903 et 1908, et les pavillons de la terrasse, en 1925[343]. L'extérieur fut restauré vers 1985[344].

Description. Le château attesté dès 1628 occupe une position légèrement surélevée, à la bifurcation des anciennes routes conduisant à Payerne ou à Fribourg, à côté du lieu-dit Au Châtalet. Tel que le représentent les plans de la fin du XVIIe siècle, il se composait d'un bâtiment principal de type « maison haute », d'un rural et d'un « châtelet » attenant au portail d'entrée de la cour carrée qui desservait les autres édifices[345].

Le nouveau château de 1699 a probablement entraîné la construction d'une vaste terrasse au nord-ouest. Il s'appuyait contre la maison haute médiévale sur presque toute la profondeur de sa face sud. Il se complète actuellement de deux annexes latérales de 1924. La modification des parties hautes des avant-corps et l'adjonction d'un décor de bois découpé, sans doute en 1903, n'ont pas altéré ses caractéristiques principales de la fin du XVIIe siècle FIG. 498. Celles-ci appartiennent à un groupe bien typé dont on trouve de nombreux exemples à cette époque, notamment parmi les réalisations des diverses branches de la famille de Loys[346]. Les deux façades principales, larges de cinq axes, s'articulent autour d'un avant-corps surmonté dès l'origine d'un pignon interrompant la toiture à la Mansart[347]. L'entrée principale, côté cour, débouche sur un large couloir axial au fond duquel s'élève l'escalier à deux rampes et repos soutenus par un mur d'échiffre plein et par de simples arcs.

L'aménagement intérieur n'a conservé de la fin du XVIIe siècle que quelques portes ainsi que peut-être deux plafonds à panneaux à l'étage. Au rez-de-chaussée, le grand salon de l'angle nord, entièrement réaménagé vers 1900, possède une cheminée de marbre blanc et un plafond de plâtre garni de rosaces et de frises finement découpées. A l'angle oriental de l'étage, les parois sont animées par un soubassement en faux marbre et par des panneaux à moulures feintes de style néo-Rocaille ponctués de bouquets de fleurs ; le manteau de cheminée de pierre peinte orné de coquilles pourrait en revanche dater de la fin du XVIIIe siècle. Un autre, rectiligne, de marbre noir veiné de blanc, date du début du XIXe siècle.

Les aménagements extérieurs de la propriété sont dus principalement à l'intervention de CARL AHASVER VON SINNER. L'imposante ferme de 1786 présente du côté du château une façade pignon coiffée d'un avant-toit en berceau lambrissé à la bernoise et cantonnée par des chaînes d'angle peintes à refends FIG. 499. Elle possède une charpente à fermes trapézoïdales sur l'ensemble de la surface. Dans le logement, un manteau de cheminée de molasse peinte orné de coquillages, sans doute



498

FIG. 498 **Marnand. Château. Vue de la façade sur cour depuis l'est. Le réseau serré d'horizontales et de verticales obéit aux canons de l'architecture classique française qui étaient en vogue à la fin du XVII^e siècle dans la région. En revanche, les fenêtres à meneau confèrent à l'ensemble des proportions plus trapues que les autres réalisations contemporaines. Cette impression est accentuée par la forte saillie que forme l'avant-toit ajouté sur le corps central en 1903 probablement. Photo Claude Bornand, 1991.**



499

FIG. 499 **Marnand. ECA 4006, ferme du château construite en 1786 sans doute sur un projet du grand architecte bernois Carl Ahasver von Sinner. La façade pignon du logement disposée perpendiculairement à celle du château forme une toile de fond abritant la cour sur son côté nord, tandis que la partie rurale est habilement masquée par le portail de clôture. Au centre s'élève la fontaine du milieu du XIX^e siècle. Photo Claude Bornand, 1991.**

récupéré, est analogue à celui conservé à l'étage du château. Le triple portail donnant sur la partie rurale semble avoir eu des couronnements pyramidaux plus développés sur les deux piliers centraux. La grille, remaniée, avait à l'origine seulement des barreaux droits terminés par des pointes et encadrés par des frises de cercles[348]. Les deux pavillons marquant les angles de la terrasse montrent encore leur façade d'origine, percée d'une arcade appareillée à refends et flanquée de pilastres ; ils datent sans doute aussi de 1786 environ, tout comme la niche de fontaine et son élégant bassin de plan chantourné. Quant à la fontaine ovale en grès coquillier située au centre de la cour, avec sa pile garnie de deux goulots en forme de monstres marins, elle date sans doute du milieu du XIX^e siècle[349]. La maisonnette contiguë à la porte cochère, désignée comme « châtelet » en 1675, abritait un four, un grenier et des prisons en 1733. Malgré les transformations opérées en 1906[350], elle possède encore quelques vestiges d'encadrements moulurés en cavet caractéristiques du XVI^e siècle.

MF



500

FIG. 500 **Marnand. Route de la Gare 1, ancienne auberge. Construite en 1832 par le maçon Abram Morel et placée sur le nouveau tracé de la route Lausanne-Avenches, la maison profita du développement du bas du village de Marnand généré par ce nouvel axe. Elle abrita une auberge puis un pensionnat. La toiture à la Mansart, l'ordonnance régulière des percements, de même que le décor des chaînes d'angle confèrent au bâtiment une élégance et témoignent de la qualité de la mise en œuvre. Photo Claude Bornand, 2011.**

Les établissements publics et relais [53-55]

Au centre du village se trouvait un « grand logis » propriété des seigneurs de Marnand depuis le XVII^e^ siècle en tout cas et jusqu'au début du XIX^e^ siècle[351]. Le logis et sa dépendance rurale se faisaient face au débouché nord du pont[352]. Les débits de boisson firent l'objet d'une mise au point de la Municipalité en 1799 qui ne souhaitait pas avoir plus d'une auberge et une pinte pour la commune[353]. En 1842-1843, l'auberge à l'enseigne de Guillaume Tell fait l'objet de travaux importants conduits par le maçon ALBERT MOREL, le charpentier [LOUIS] CARRARD et le menuisier SANDOZ[354]. L'actuel café de la Poste **[53]**, qui se trouve au bord de la route de Berne (rte de Villarzel 2), construit en 1833, n'est mentionné comme auberge qu'en 1868[355].

L'ancienne auberge, route de la Gare 1 [54]

Sur le cartouche au-dessus de la porte d'entrée, la date de 1832 indique l'année de la construction de la maison et le nom d'ABRAM MOREL, maçon habitant Marnand. En 1836, la maison appartient à François-Christophe Decorvet[356]. La propriété comprend alors un logement, une place, un jardin et une chènevière. Le procès-verbal de 1837 la mentionne comme « maison soit auberge »[357]. Elle deviendra plus tard une pension pour jeunes gens suisses alémaniques tenue jusqu'en 1912-1913 par François Bœuf et son épouse[358]. Le plan de 1925 ne montre aucun changement dans le bâtiment à l'exception des abords. L'ancien pont a disparu, remplacé par un carrefour plus vaste qui a diminué l'espace autour de la maison et rapproché la circulation de ses flancs, entraînant la création de l'actuel mur de clôture au sud **FIG. 500**.

Une toiture à la Mansart coiffe les deux niveaux du bâtiment percés régulièrement de sept fenêtres sur les faces longitudinales et de trois sur les façades latérales du 2^e^ étage, le 1^er^ étant plus irrégulier. Quelques marches permettent d'accéder à la porte d'entrée surmontée d'un linteau orné d'un écu coupé aux armes du canton de Vaud et d'un chiffre illisible ainsi que du cartouche gravé avec la date et le nom du maçon[359]. Les baies reposent sur des tablettes moulurées, et la toiture sur une corniche. Les chaînes d'angle de molasse appareillée, aux angles finement adoucis, sont sommées de chapiteaux sculptés de rosaces.

L'intérieur est d'aussi belle tenue que l'extérieur. Un couloir transversal conduit à l'escalier à volées droites et paliers reposant sur des colonnes d'ordre toscan. Les chambres du rez-de-chaussée

sont ornées de boiseries de hauteur pour la pièce sud-est, de boiseries d'appui pour celle du sud-ouest. Dans le comble, dont la charpente est bien préservée, subsistent les anciens casiers à grain, le fumoir et une petite chambre mansardée.

En face de la route, François Decorvet possédait également, en 1836, une écurie et remise, une place et un pré.

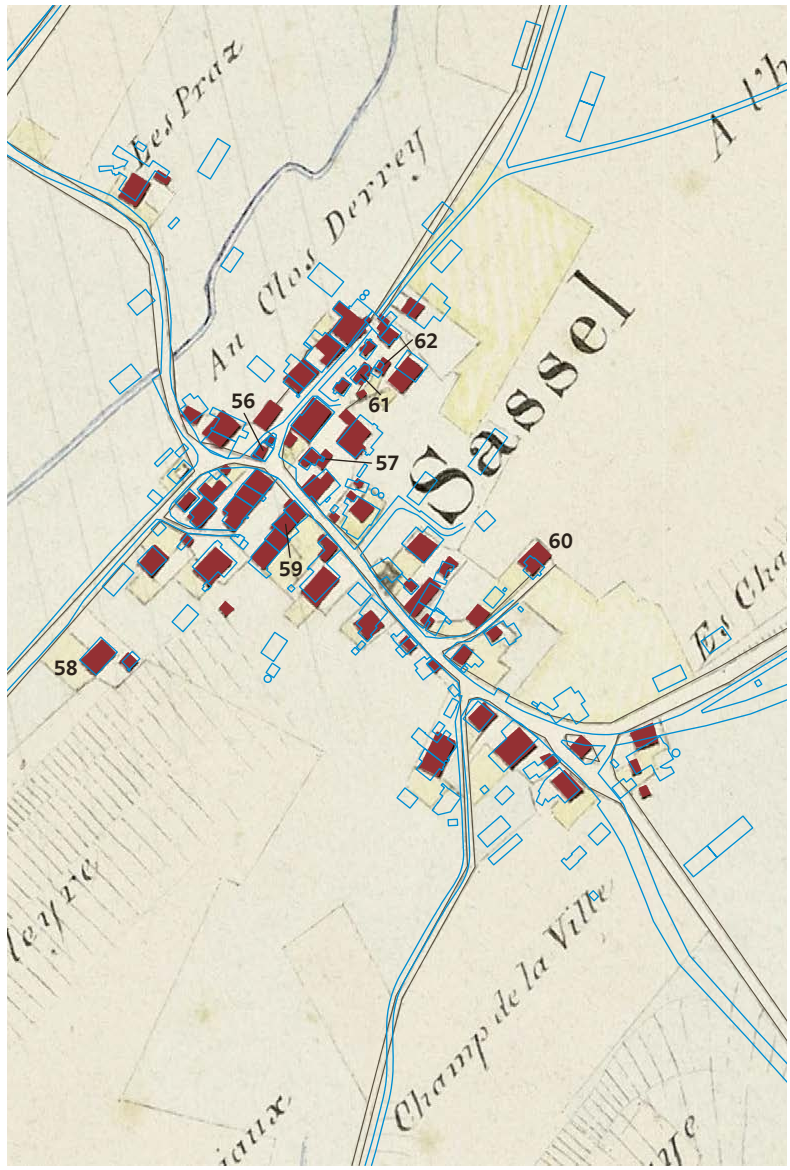
L'ancienne auberge, route de Berne 1 [55]

Du même côté de la route de Berne, en face de l'ancien pont, actuellement transformé en rond-point, une maison édifiée peu avant la précédente, offre également une façade régulièrement ordonnée. Construite en 1829 selon le procès-verbal de 1837[360], elle est propriété de Christian Notz et désignée comme auberge. La façade sur rue possède un axe médian cantonné de deux chaînes d'angle de molasse appareillée surmontées de chapiteaux. Le chambranle de la porte d'entrée, à laquelle on accède par un perron de trois marches, offre une solution de continuité avec la fenêtre du premier niveau, qui donne sur un balcon et dont le linteau est orné d'une belle agrafe. A l'arrière, une annexe était autrefois une salle de danse.

Au voisinage immédiat, une maison paysanne et son rural formaient des dépendances, démolies en 2012. La grange, bien que transformée, offrait une typologie proche de celle du rural du Clos-de-Bressonnaz construit par l'architecte Henri Perregaux en 1824[361]. Ces bâtiments faisaient partie de cet ensemble d'auberges et relais sur la route de Berne qui pouvaient aussi bien loger les personnes que les chevaux. Une forge, un café et plus tard des équipements de loisirs, complétèrent l'offre pour les voyageurs.

Valbroye : Sassel

Le village de Sassel (634 m), placé sur la rive gauche de la vallée de la Broye, est traversé par la route qui conduit de Granges à Combremont-le-Grand ou celle de Payerne à Combremont-le-Grand. Implanté sur un petit relief qui s'accentue à l'est de la localité, en direction du cimetière, le haut du village domine la plaine. A l'ouest, un lieu-dit « Vers le Signal » apparaît sur la carte de 1843-1844 et les plans anciens rappellent encore l'existence de cet équipement sécuritaire bernois, aujourd'hui disparu mais bien attesté en tout cas dès 1696[362]. Le nom *Saselz* serait le diminutif « *saxellu* » du



501

FIG. 501 **Détail de la carte de Sassel en 1843-1844, avec superposition du cadastre actuel en bleu. Echelle 1:5000. – 56. Laiterie. – 57. Carrée, ECA 5015. – 58. Maison paysanne, Grand-Rue 35. – 59. Maison de commune. – 60. Ecole. – 61. Chapelle. – 62. Carrée, ECA 5003. ACV, GC 1316. Géodonnées Etat de Vaud, dessin NOR architectes.**

mot « *saxum* », signifiant « rocher », soit littéralement « petit rocher », nom qui pourrait provenir de la proximité avec le territoire très escarpé de Surpierre, à moins que le terme ne fasse référence à la petite butte sur laquelle est construite l'église[363]. Aucune découverte archéologique n'est signalée à ce jour.

L'abbaye de Payerne obtint, peu après 1157, la partie occidentale de Sassel. Ce territoire, qui comprenait des prés et des forêts, fut tout d'abord donné par Guillaume de Sassel à l'abbaye d'Hauterive, qui le transmit ensuite aux moines de Payerne en guise d'échange. Ces derniers l'affectèrent au camérier du monastère[364]. Une autre partie était détenue par le chapitre de Lausanne à la suite d'une donation du chanoine Emmo de Sassel selon un document vers 1200[365]. Sassel releva ensuite du gouverneur de Payerne à l'époque bernoise, puis se trouva dans le district d'Estavayer-le-Lac sous la République Helvétique et enfin dans le district de Payerne dès 1803. En 2011, Sassel fut rattaché à la commune de Valbroye.

Les bâtiments les plus anciens sont situés en haut du village, disposés parallèlement aux courbes de niveau et formant des successions de bâtiments contigus alternant maisons paysannes et dépendances rurales FIG. 501, certaines façades comportant encore des fenêtres gothiques et plusieurs dates du XVII^e siècle. La chapelle et ses environs constituent sans doute le noyau ancien du village, autour duquel sont venues se greffer de nouvelles constructions. Des « carrées » et maisons datées du XVIII^e siècle, ainsi qu'un four, entourent cet édifice. Plusieurs incendies, notamment en 1670 et surtout en 1741 affectèrent le village[366]. Le maître maçon JACOB FRIOLET achète une maison en 1747[367].

Dans la prolongation de la rue qui conduit à la chapelle, les plans cadastraux de 1811 montrent que le chemin était fermé par une sorte de porte pourvue de deux piliers. Ce dispositif, bien que très transformé, subsiste sous la forme d'un curieux passage sous une maison. A la croisée des chemins s'est formé un autre îlot, autour duquel quelques carrées étaient également disposées, notamment l'ancienne laiterie [56] (rte du Quartier-de-Morat 3). Cet établissement était installé dans une maison datée 1762, propriété de la famille Duc dès avant 1811, et achetée par la société de fromagerie en 1840[368]. Ailleurs dans le village, plusieurs « carrées » apparaissent sur les plans cadastraux de 1811, notamment une maison située au milieu du village [57] (ECA 5015), devant la fontaine couverte. Elle conserve un four à pain, un escalier de pierre et une belle porte datée 1599[369]. Plusieurs demeures paysannes, particulièrement ornées, témoignent d'un bel art de bâtir (Grand-Rue 35 [58]) FIG. 49.

La maison de commune [59] (ch. de l'Aigle 5), inscrite dans une rangée construite en contiguïté, est dite « d'âge antique » en 1837, puis mentionnée sur les plans de 1842-1843 comme « maison pour auberge » ; elle possède alors un logement[370]. Placée autrefois sous l'enseigne de l'hôtel de l'Aigle, elle abritait aussi au début du XX^e siècle l'installation téléphonique du village. D'anciennes vues montrent encore l'établissement pourvu au 1^er étage de fenêtres gothiques reposant sur le bandeau continu de la façade.

L'école [60] (ch. du Collège 3), construite en 1831 ainsi que l'indique un cartouche sur la porte d'entrée, est placée à l'écart. Comprenant deux niveaux dont les percements sont régulièrement répartis autour de l'axe de l'entrée bien mis en évidence, le bâtiment est coiffé d'une toiture à demi-croupe. Une importante annexe par l'architecte LOUIS BOSSET est venue se greffer à l'est en 1922[371].

Documentation

Plans et vues

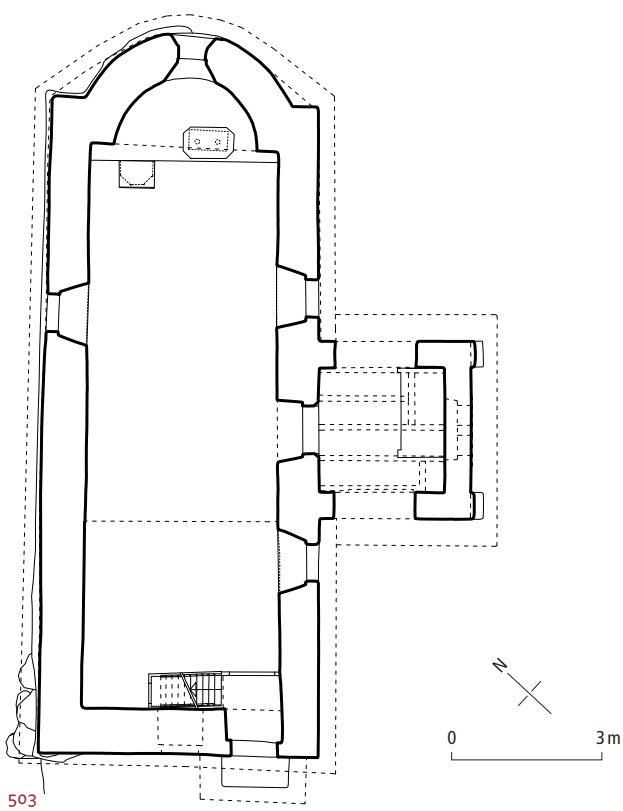
Cartes et plans cadastraux. ACV, GC 1316, 1843-1844, carte de Sassel, sig. [DOMINIQUE] JORDAN FIG. 501. – GB 316/b, 1811. – GB 316/c, 1842-1843.

La chapelle, ECA 5001 [61]

La « chapelle » est citée pour la première fois en 1382[372] et sous son vocable de Saint-André en 1396[373], puis en 1507 dans un texte concernant Granges[374]. En 1755, la commune demanda un subside à LL.EE. pour réparer l'édifice[375]. En 1842, bien qu'aucun clocher n'apparaisse sur le plan[376], il en existait bien un, ainsi qu'en témoignent les soumissions de charpente de 1913 mentionnant la démolition du « clocher actuel », remplacé alors par celui construit en 1913 sur des plans de l'architecte JACQUES SAVARY, de Payerne[377], par le maçon E. RIGHETTI et le charpentier ED. RYSER FIG. 502. Peu avant 1899, une galerie avait été aménagée « en utilisant l'escalier qui donnait accès à l'horloge », et le plancher, les bancs et la chaire avaient été réparés[378]. L'année 1934 vit l'exécution d'un plafond neuf et de travaux de peinture extérieure et intérieure. En 1962-1965, c'est un nouveau plancher qui fut posé, la chaire fut remise en état, une fenêtre percée (réouverture de la fenêtre du chœur ?), le chauffage à mazout installé, accompagnés d'ouvrages de peinture et de maçonnerie[379]. Enfin, en 1989, le clocher fut restauré et à cette occasion un nouveau coq fut confectionné[380].



502



503



504

FIG. 502 **Sassel. Chapelle. Vue depuis l'est, avec son abside romane semi-circulaire et le clocher de 1913 par l'architecte Jacques Savary, venu s'appuyer contre l'édifice médiéval. Edifiée sur un terrain en relief, elle forme avec la petite « carrée » un ensemble bien conservé et remarquable. Photo Claude Bornand, 2013.**

FIG. 503 **Sassel. Eglise. Plan. Echelle 1:150. Dessin C. Bureau d'architecture et Archéotech, 2012.**

FIG. 504 **Sassel. ECA 5003, carrée. Elévation de la façade nord. Echelle 1:150. Placé pratiquement au pied de la chapelle, inscrit dans la pente de l'îlot médiéval, ce petit bâtiment constitue un témoignage intéressant d'une modeste « carrée ». Des restes d'un enduit lissé régularisant l'architecture et les chaînes d'angle de molasse ou de grès coquillier appareillés confirment le soin apporté à la construction de cet édifice. Dessin C. Bureau d'architecture et Archéotech, 2012.**

L'édifice est formé d'un long et étroit rectangle prolongé, à l'est, par une abside semi-circulaire romane en léger retrait qui pourrait remonter aux XIe-XIIe siècles. Le clocher est venu s'appuyer contre la façade sud, formant un passage au niveau inférieur et délimitant ainsi une sorte de porche d'entrée latéral FIG. 503. La toiture unique couvre nef et abside d'un seul tenant. La chaire date de 1698, les bancs et la table de communion de 1934. Le vitrail représentant l'Agneau pascal fut dessiné par le pasteur Forel et réalisé par l'atelier CHIARA, de Lausanne, en 1964[381].

Une *cloche* datée 1517 (fa dièse 4, diam. 54 cm) est conservée, avec sur les anses des décors de cœurs, un texte en minuscules gothiques sur le cou : « sancte iohannes sancta maria ora pro nobis m v c xvii », et sur le vase, quatre motifs en relief : un saint avec un livre et une palme, un saint avec un bâton de pèlerin et un chien (saint Roch ?), un saint évêque avec une crosse et un saint avec un livre FIG. 36.1[382]. – *Coupe de communion* de 1895 achetée chez Karl Lang à Berne[383].

La carrée, ECA 5003 [62]

Cette petite « carrée » est, en 1811, propriété de Jacques-Rodolphe Fivaz, et en 1837 d'Abram Fivat. Le bâtiment, qui abrite alors un « logement ayant cave et four », est décrit comme « vieux de 64 ans », ce qui correspond bien à la date pratiquement effacée aujourd'hui qui surmonte la porte d'entrée, dont on devine toutefois les deux premiers chiffres 17 et le dernier 3, soit 1773. En 1842-1843, il appartient aux deux frères Jean-Pierre et Jean-François Fivat et le plan indique alors « four et grenier ». Le bâtiment, dont le four a aujourd'hui disparu, comprend trois niveaux. La façade sud est joliment ordonnée et pourvue d'un escalier de pierre qui donne accès au 1er étage. Deux fenêtres par étage, à encadrement de molasse, éclairent l'unique pièce de chaque niveau. Les deux baies alignées sur la porte d'entrée reposent sur des tablettes moulurées que l'on retrouve à l'étage sur les plus petites fenêtres. Sur la façade nord, plus simple, vient s'adosser un large escalier de pierre monumental à deux volées et palier FIG. 504. On accède à la cave par une porte rectangulaire en grès coquillier de La Molière. Une dalle de béton a remplacé un plafond dont on devine l'emplacement grâce aux quatre corbeaux saillants sur les parois laissés en place.

Valbroye : Seigneux

Le village est installé parallèlement à la pente qui forme la rive droite de la vallée. Située au début du versant (570 m), la localité domine l'importante voie de communication qui relie Lausanne à Berne. La route descendant dans la vallée conduit au hameau de Treize-Cantons, une autre monte en direction de Dompierre. A l'ouest, avant de venir se jeter dans la Broye, le ruisseau de Seigneux a creusé un petit vallon bordé de forêts. Les constructions anciennes du village sont essentiellement groupées le long d'une rue principale, un état qui subsiste encore aujourd'hui, à l'exception d'un nouveau quartier de villas à l'est.

Le nom de Seigneux, dont on a pensé qu'il pourrait être issu du nom d'une personne (du latin, Sinius) revêt diverses formes mais, selon les recherches récentes, l'origine et le sens en restent inconnus[384]. Près de la commune d'Henniez, la découverte de concentrations de tuiles romaines laisse présager l'existence d'un établissement romain. En remontant en direction de Dompierre, le long du ruisseau de Seigneux, les archéologues ont repéré un probable refuge protohistorique et pour la période médiévale, il y a suspicion de la présence d'une motte castrale[385]. Une première mention dans le cartulaire de Lausanne signale un certain Umbertus de *Simuus* (entre 1216 et 1250), puis Umbertus de *Simis* (1226). En 1235, apparaissent les hommes de *Sinuns* (1235) puis le mot évolue en *Sinnez*, *Sinnouz* en 1316 et *Senyoux* en 1434[386].

Rattaché au domaine épiscopal, le territoire de Seigneux fut vendu au XIIe siècle à un noble de Dompierre puis racheté par l'évêque Guillaume d'Ecublens entre 1221 et 1229[387], ce dernier laissant toutefois une partie du fief aux Dompierre. Cette part passa aux seigneurs d'Estavayer, notamment au puissant Claude d'Estavayer (vers 1483-1534), évêque de Belley, puis Jean d'Estavayer le reconnut en 1558. En 1447, Antoine d'Illens, Georges de Saluces et Boniface de Villarzel accensèrent le moulin et battoir du lieu et les nobles de Villarzel et de Combremont-le-Grand y eurent également des propriétés, de même que, beaucoup plus tard, le seigneur de Marnand[388]. C'est le châtelain de Lucens qui administrait le territoire. La dîme de Seigneux était divisée en trois parties après 1666 : une part à Suzanne May, veuve d'André de Blonay, une autre part à Suzanne May pour une demi et pour un quart à Suzanne Trolliet, veuve de Michel Nicod et le dernier quart à Catherine Trolliet pour la dîme procédée de noble Jean-Baptiste d'Estavayer ; enfin une troisième part aux hoirs de Blonay et autres[389]. Seigneux fut rattaché au bailliage de

Moudon pendant l'époque bernoise, puis fit partie du district fribourgeois de Payerne (1798-1802) et du district de Payerne dès 1803[390]. Depuis 2011, le village est intégré dans la commune de Valbroye.

La comparaison entre les premiers plans de 1676 FIG. 506, la carte de 1818 FIG. 505 et la situation actuelle met en évidence le caractère discontinu des constructions[391]. Bien que les maisons s'échelonnent le long de la rue principale, les propriétés sont presque systématiquement séparées par des jardins ou des places. Plusieurs fontaines distribuent l'eau le long de la rue principale. Les bassins, souvent au nombre de deux et de grande dimension, pour la plupart en grès coquillier de La Molière, remontent surtout au XIXe siècle (1802, 1892, 1861, 1886).

Peu de changements intervinrent dans le tissu villageois formé de constructions soignées de la fin du XVIIIe et du début du XIXe siècle. Quelques maisons paysannes offrent de belles qualités architecturales (rte de la Pallaz 4 [63], ECA 6041 [64]). Portes et fenêtres aux chambranles moulurés et datés ornent des maisons joliment bâties. L'une d'elles, (rte de la Pallaz 1 [65]), construite en 1819, possède une façade sur rue en molasse appareillée avec des fenêtres reposant sur des tablettes à consoles moulurées. Plusieurs « carrées » disposées le long de la rue principale, élevées entre la fin du XVIIIe et le début du XIXe siècle, témoignent également d'un niveau de vie aisé. A la route de la Pallaz 11 [66] FIG. 507, vers 1795, ou au no 9 [67], des rangées de fenêtres reposent sur des bandeaux richement moulurés, tandis qu'à la rue du Collège 11 [68], la porte d'entrée est surmontée d'un écu daté 1826. A la fin du XIXe siècle, au no 13 [69] (daté de 1891), le même soin est apporté au décor et à l'agencement des façades. Au cours du XXe siècle, la plupart des restaurations furent effectuées dans le respect des bâtiments. Il n'en est pas de même pour le hameau de Treize-Cantons qui s'est beaucoup transformé avec le développement de sa zone industrielle, notamment par l'implantation de l'usine d'embouteillage d'eau d'Henniez. Au bord de l'ancien chemin, en terre fribourgeoise, se trouvait autrefois un important logis[392]. Le hameau conserve l'ancien moulin qui fut transformé dans les années 1820; l'une des façades comprend des chambranles de fenêtres et chaînes d'angle de molasse, finement ouvragés (impasse de la Bruyère 2).



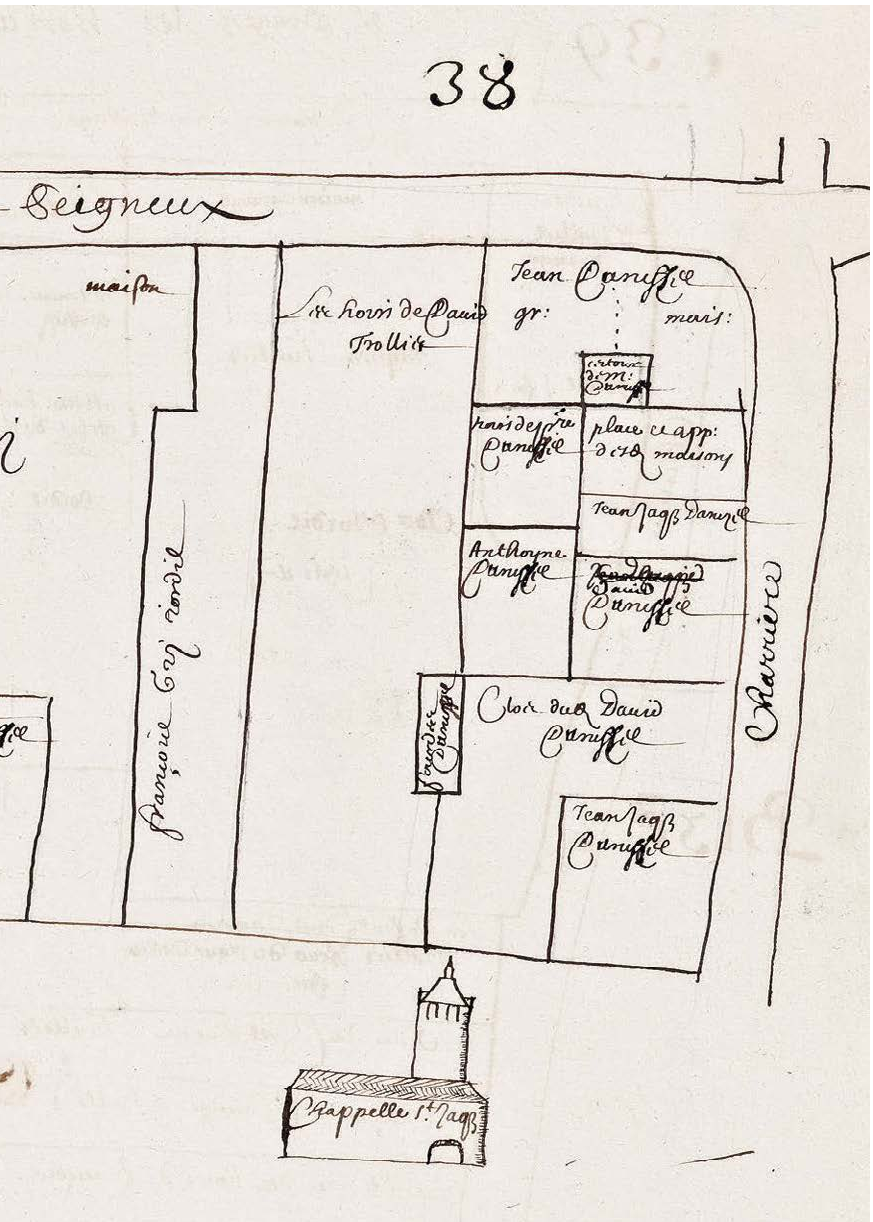
505

FIG. 505 **Détail de la carte de Seigneux en 1818, avec superposition du cadastre actuel en bleu. Echelle 1:5000. – 63. Maison paysanne, route de la Pallaz 4. – 64. Maison paysanne, ECA 6041. – 65. Maison, route de la Pallaz 1. – 66. Maison, route de la Pallaz 11. – 67. Carrée, route de la Pallaz 9. – 68. Carrée, rue du Collège 11. – 69. Carrée, rue du Collège 13. – 70. Emplacement de la chapelle (disparue). – 71. Four. – 72. Collège. – 73. Fromagerie. ACV, GC 1318. Géodonnées Etat de Vaud, dessin NOR architectes.**

Documentation

Plans et vues

Cartes et plans cadastraux. ACV, GC 1318, 1818, carte de Seigneux, sig. JEAN-JACQUES-ABRAHAM MAYOR FIG. 505. – GB 195/a, 1678. – GB 318/a2, 1818. – GB 318/b, 1870.



506

FIG. 506 **Seigneux. Plan cadastral de 1674-1675 qui montre la seule élévation connue de la chapelle médiévale Saint-Jacques, encore désignée ici par son vocable. Elle possédait un clocher de pierre et fut démolie en 1841. ACV, GB 195/a, f° 38.**

La chapelle (disparue) [70]

Au nord du village, légèrement à l'écart des habitations, fut édifiée une chapelle Saint-Jacques. En 1411, des dons furent octroyés pour le luminaire et elle est mentionnée sous son vocable à cette même date[393], mais n'est curieusement pas citée dans la visite de 1416-1417. Dans la visite de 1453, elle apparaît en tant que fille et membre de l'église paroissiale de Dompierre. Une messe y était célébrée chaque semaine[394]. En 1468, des actes furent encore passés en faveur du luminaire de la chapelle[395]. Sur le plan de 1674-1675, elle est représentée en élévation et l'on y distingue un clocher **FIG. 506**. Elle apparaît encore sur le plan de 1818, entourée d'un jardin et du cimetière **FIG. 505**[396], mais sera détruite en 1841 lorsque l'on décida de reconstruire l'école qui lui était adjacente[397]. En 1870, ne reste plus à cet emplacement que le cimetière, bien que l'on ait pensé, en 1838-1839, à construire un temple pouvant abriter « cent auditeurs »[398].

Le four communal, ECA 6038 [71]

L'un des anciens fours communaux, attesté comme tel en 1818 en tout cas[399], a subsisté jusqu'à aujourd'hui ; il est actuellement affecté à la loge des pompes (ECA 6038). En 1560, le bâtiment nécessitait des réparations[400], et en 1669-1670, Samuel Buttex, de Granges, le rétablit presque à neuf[401]. Des réparations sont encore attestées en 1756, toujours effectuées aux frais de LL.EE. selon l'acte passé en 1661[402]. La façade occidentale du bâtiment conserve une ancienne fenêtre dont le linteau porte les millésimes 1561 et 1756, témoins de ces travaux. Ce four, situé au centre du village, correspond-il à celui qui est déjà mentionné en 1365 et dont une partie est vendue par Jaquet Rod, de Seigneux, à Aubert de Miéville en 1465 ?[403]

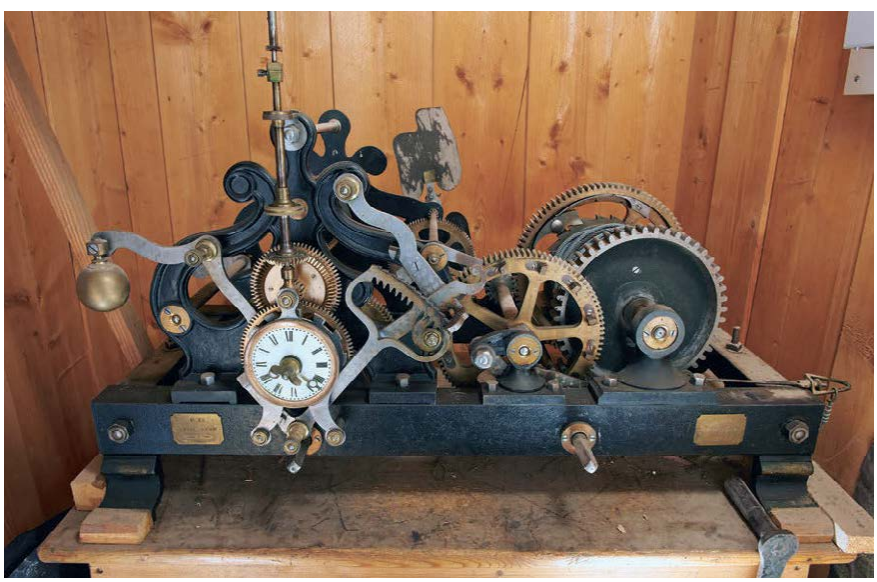
Le collège, rue du Collège 1 [72]

En 1838-1839, une salle d'école fut aménagée dans un local adjacent à l'ancienne chapelle. Dans la même maison étaient également logés les pauvres de la commune. Après de nombreuses hésitations quant au sort du bâtiment, il est décidé d'acheter un terrain et de construire à neuf[404]. Les plans sont approuvés le 9 juillet 1840 par ACHILLE DE LA HARPE[405], qui juge toutefois mauvaises les proportions du clocher[406]. Le collège est en cours d'achèvement le 7 août 1841[407]. Une lettre signée FRÉDÉRIC BADOUX père et fils, sans doute les



507

FIG. 507 **Seigneux. Route de la Palaz 11, maison construite vers 1795. De 1818 à 1837 au moins, elle est propriété de Jean-François Trolliet. Plusieurs maisons de la rue offrent cette typologie de rez surélevé. Dans ce cas, le perron à double volées lui donne une certaine élégance. Le caractère raffiné de sa façade principale, ornée de chaînes d'angle et d'un cordon mouluré, fait écho à la qualité remarquable de plusieurs maisons paysannes aux fenêtres ou portes de granges ornées de détails sculptés de belle tenue. Photo Claude Bornand, 2014.**



508

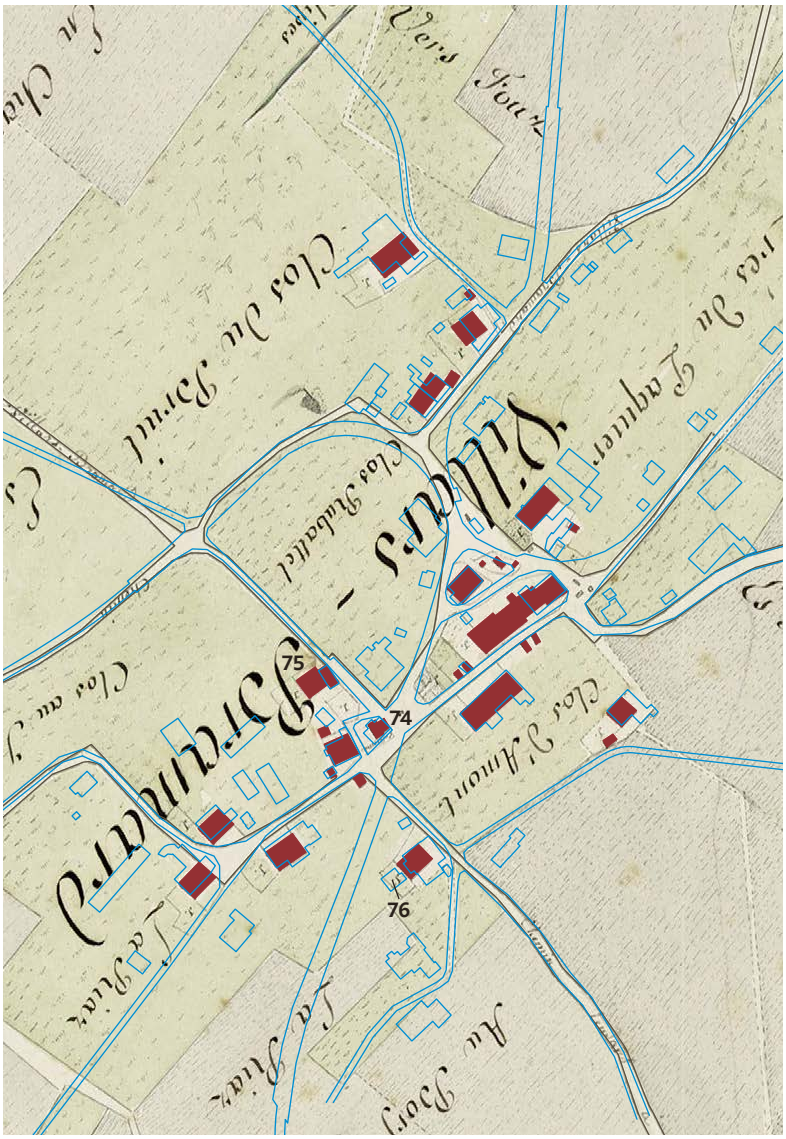
FIG. 508 **Seigneux. Collège. Horloge monumentale mécanique à balancier, construite par l'horloger Louis Crot de Granges[-près-Marnand]. Datée de 1895, elle porte le n° 40. Photo Claude Bornand, 2014.**

auteurs des plans, en détaille l'aménagement[408]. Le bâtiment presque carré, comprend deux niveaux coiffés d'une toiture à croupes surmontée d'un clocher élancé. La porte d'entrée, les chambranles des fenêtres et les chaînes d'angle sommées de chapiteaux sont en molasse de Châtonnaye (?).

Le clocheton abrite une *cloche* de la fin du XV^e^ – début XVI^e^ siècle (mi 4, diam. 60 cm) avec une inscription en minuscules gothiques : « +festa decoro defunctos ploro demones fugo » (J'embellis les fêtes, je pleure les défunts, je fais fuir les démons). Sur le vase, trois petits motifs en relief : Crucifixion, Pietà et saint Pierre FIG. 36.G,H[409]. Cette cloche provient certainement de l'ancienne chapelle. – *Horloge* datée de 1895, de LOUIS CROT, de Granges[-près-Marnand] FIG. 508.

La fromagerie, route de la Pallaz 3 [73]

La fromagerie fut construite en 1829, puis reconstruite en 1862, sur des plans de JEAN BADOUX, de Lucens[410]. On accède à la maison coiffée d'une toiture à croupes par un escalier à double volée qui conduit directement l'étage. Cette surélévation du bâtiment par rapport à la rue s'explique par la présence de deux caves voûtées destinées à conserver le fromage, la fabrication se faisant à l'étage.



509

FIG. 509 **Détail de la carte de Villars-Bramard en 1818, avec superposition du cadastre actuel en bleu. Echelle 1:5000. – 74. Emplacement de l'ancienne maison de commune, collège actuel. – 75. Maison, chemin Creux 1. – 76. Maison Pittet. ACV, GC 1321. Géodonnées Etat de Vaud, dessin NOR architectes.**

Valbroye : Villars-Bramard

Villars-Bramard est situé à la frontière fribourgeoise, sur les hauteurs de la rive sud de la vallée de la Broye à une altitude de 734 m, un peu à l'écart des routes principales qui conduisent à Romont ou à Lucens. Le nom *Vilar Bermart* est cité pour la première fois en 1155. On trouve ensuite la forme *Vilarbremar* en 1184. L'origine en serait un patronyme germanique, vraisemblablement Bermar associée au nom commun « *villare* » qui signifie « domaine », « groupe de fermes » ou « hameau »[411]. Des éléments funéraires protohistoriques furent découverts, notamment dans la forêt de Farzin où plusieurs *tumuli* de la période de Hallstatt furent également repérés, certains ouverts avant 1914. Un grand établissement romain fut mis au jour vers 1780 et utilisé comme carrière de pierre[412].

Villars-Bramard dépendait au Moyen Age de l'évêque de Lausanne et faisait partie de la châtellenie de Villarzel. L'abbaye d'Hauterive y détenait des droits en 1215[413], reçus d'Othon de Dompierre et qui furent confirmés en 1356 par une bulle papale[414]. Le village fit partie du bailliage de Moudon puis du district de Payerne. En 1453, la visite pastorale fait mention de la chapelle de *Willar*, filiale de l'église de Dompierre, qui est alors bien dotée et desservie par le curé de l'église paroissiale[415]. Plusieurs documents, dont des reconnaissances du XV^e^ siècle, mentionnent cette chapelle qui était dédiée à saint Jean-Baptiste[416] et qui demeure, pour l'instant, non localisée. Près de la forêt de Farzin, où se trouvent des vestiges archéologiques, un lieu-dit « Le Mottex » (le môtier, couvent ?) est signalé sur un plan de 1797, mais ce terme pourrait également faire référence aux possessions que détenait l'abbaye d'Hauterive[417].

Au carrefour des routes conduisant à Seigneux, Villarzel, Dompierre ou Romont se dressait en 1818 la maison de commune **[74]**[418], faisant aussi office d'école. A proximité se trouvait une fontaine ; un dégagement formait une place tout autour. A l'ouest de la localité, les plans de 1818 montrent des constructions isolées, ensemble dont résulte le tissu villageois actuel, très dispersé. Sur ces documents, en direction de Villarzel, seules quelques maisons figurent en contiguïté de part et d'autre de la rue. Aujourd'hui, suite à plusieurs incendies intervenus dans la seconde moitié du XIX^e^ siècle (en 1865, en 1879 et en 1885 notamment), seul un des côtés de la rue subsiste[419]. Le cœur du village, ainsi que d'autres bâtiments, en furent affectés. Une maison **[75]** (ch. Creux 1) aux façades bien ordonnées, percées de fenêtres à linteau à arc surbaissé, coiffée d'un toit à demi-croupe, est un des rares éléments antérieurs au XIX^e^ siècle, ainsi qu'en témoigne la date de 1786 sur la porte d'entrée[420]. En remplacement d'un bâtiment incendié en 1879[421], une carrée bâtie en 1880 de façon dissociée de son rural (maison Pittet **[76]**, ch. du Pralet 2), est couverte d'une toiture à croupes. Sa façade principale, légèrement en retrait de la route, offre au niveau de l'entrée une intéressante solution de continuité entre le premier et le deuxième niveau.



510

FIG. 510 **Villars-Bramard. Route de Bossens 8, collège. La silhouette élancée du clocheton qui coiffe le collège est le seul élément émergeant des toitures du village dont le caractère dispersé résulte de plusieurs incendies du XIXe siècle, les maisons détruites n'ayant pas toujours été reconstruites. Photo Claude Bornand, 2014.**

Documentation

Plans et vues

Cartes et plans cadastraux. ACV, GC 1321, 1818, carte de Villars-Bramard, sig. JEAN-JACQUES-ABRAHAM MAYOR FIG. 509. – GB 321/a, 1818. – GB 321/b, 1875.

Le nouveau collège, route de Bossens 8 [74]

Une correspondance nourrie entre les autorités de Villars-Bramard et l'Etat de Vaud s'engagea dès 1835 pour définir l'emplacement sur lequel serait construit le nouveau collège[422]. Après plus d'une année d'hésitation, en juillet 1836, le Conseil d'Etat autorisa finalement sa construction à l'emplacement de l'ancienne école d'après les plans de F[RÉDÉRIC] BADOUX[423]. Le bâtiment possède deux niveaux coiffés d'un toit à deux pans surmonté d'un clocheton de deux étages agrémenté d'une horloge et d'un coq. Les chambranles des portes et fenêtres, le bandeau qui sépare les étages, ainsi que les chaînes d'angle sont en pierre de La Molière. Un petit perron donne accès à la porte principale FIG. 510.

Cloche de 1838, du fondeur F[RAN]ÇOIS HUMBERT, de Morteau (Doubs) (la dièse 3, diam. 79 cm). Anses avec têtes de femme, sur le cou, trois motifs décoratifs en alternance; sur le vase, les noms de la commune et du fondeur[424].

BP

Notes

Introduction

1 La région de la Broye moyenne correspond à la Basse-Broye dans la publication de Daniel Glauser (Glauser 2003, pp. 26-34). – Autres définitions : Nicolas-Obadia 1974, pp. 182-184 ; *Géographie illustrée du canton de Vaud*, Lausanne/Neuchâtel [1926], p. 383.

2 Aurèle Parriaux, Jacques H. Gabus (dir.), *Contribution à l'étude des ressources en eau du bassin de la Broye*, thèse EPFL, n° 393, Lausanne 1981 (http ://infoscience.epfl.ch) ; Alfred Briel, « Géologie de la région de Lucens (Broye) », *Eclogae Geologicae Helvetiae*, LV, 1962, pp. 189-274 ; J. H. Gabus, *Moudon* (Atlas géologique de la Suisse 103), Berne 2000.

3 Pour toutes comparaisons avec le paysage bâti fribourgeois, voir Jean-Pierre Anderegg, *Une histoire du paysage fribourgeois. Espace, territoire et habitat*, Fribourg 2002, et Anderegg 1987, pp. 233-251.

4 Archéologie cantonale, Lausanne.

5 IVS, VD 16. – C'est un peu au sud de Moudon, à 37,4 km d'Avenches, que s'élevait une borne leugaire du milieu du III^e^ s., transférée très anciennement à Sion (Romain Andenmatten, « Le vestibule des inscriptions, Hôtel de Ville de Sion », *Sedunum nostrum*, LXXXVII, 2014, pp. 12, 30-31, communication de Françoise Mauroux).

6 Viollier 1927, p. 105.

7 Nicolas Morard, « La population d'une châtellenie savoyarde à la fin du Moyen Age : Rue et son arrière-pays », *Rue* 1999, pp. 47-66 ; Eric Vion, « Les réseaux de communication : la créativité routière », *Pays romands* 1997, pp. 57-70.

8 Pasche 1895, pp. 488-524 ; Bissegger 1995, pp. 527-531, *passim* ; Jean-Pierre Dewarrat, Laurence Margairaz, « Le pays de Vaud bernois : lieu de passages », *De l'Ours à la Cocarde. Régime bernois et révolution en pays de Vaud (1536-1798)*, Lausanne 1998, pp. 45-60 ; Vion 1989, pp. 92-94 ; Stubenvoll/Bretz 2003 ; IVS.

9 ACV, GC 553, « Plan du grand chemin depuis le pont de Curtilles jusques au territoire de Moudon », sig. P[ierre] Chollet, 1745 ; Bm 20, c. 1743-1749 ; Bn 1/12, 125, 27 jan. 1751.

10 ACV, Bm 22, « Cahier der Vivis Strasse N° 1 », 1762-1771.

11 Route de Bressonnaz à Montpreveyres : ACV, GC 537, 542, 544, 545 B, 546, 547, 548, [projet vers 1746] ; GC 541 A-B, 543, 550, [vers 1746 ou plutôt 1751] ; GC 564 A-C, [1751-1752, par Pierre Willomet] ; Bn 1/14, 69-77, 25 juin – 3 juil. 1761 ; Bm 24/1, c. 15 jan. 1765. – Route de Vevey à Moudon : GC 676, 20 mars 1762, projet sig. Burnand (voir ill. 3, in Bissegger 1995, p. 531).

12 ACV, K IX 9/14, 25 juil. 1817 ; K IX 9/15, 26 jan. 1818 ; K IX 9/16, 3 août 1819.

13 ACV, K IX 106, projet de loi, 17 mai 1823 (communication de Paul Bissegger).

14 ACV, K IX 1149/227, projet de la route de Lucens à Romont, sig. W. Fraisse, 30 nov. 1835 avec nouveau tracé par le voyer Badoux, oct. 1847.

15 ACV, K IX 1149/211, 1859-1862 ; K IX 1149/231, 1868-1885 ; Louis Gonin, « Notice descriptive sur les travaux publics du canton de Vaud », *Bull. SIA*, 1876, pp. 31-33 ; *Mémorial des travaux publics du Canton de Vaud : 1896*, Lausanne 1896, pp. 25-27.

16 Lucens, à La Maladière (553.400/171.675) ; Carrouge, En Sendon (549.400/162.600). – Dewarrat 2002, p. 52 ; Bissegger 1995, p. 535.

17 *CR cons. Etat*, 1912, Travaux publics, p. 20 (communication de Jean-Pierre Dewarrat).

18 En Praz-Berthoud (549.800/164.900) ; Robert 1980, pp. 25-26.

19 Jean Meyer, « Notice historique, statistique et descriptive sur les chemins de fer de la Suisse occidentale au point de vue spécial de la construction », *Bull. SIA*, 1878, pp. 39-43 ; Fontannaz MAH VD 2006, pp. 219-221 ; Dewarrat 2002, pp. 68-70 ; ACV, K IX 214/5-6 ; GB 512, 1878-1879, plan d'abornement ; GB 519, plans cadastraux.

20 « Chemin de fer de la vallée de la Broye. Ligne de Lyss à Palézieux. Haltes. Bâtiment de voyageurs », sig. Jules Lindenmeyer, 25 mai 1875, approuvé par le Conseil fédéral le 29 juil. 1875, lith., éch. 1:50 (ACV, K IX 214/5).

21 Michel Grandguillaume *et al.*, *Les tramways lausannois 1896-1964*, Lausanne 1977, pp. 56-88 ; Rochaix 1994 ; Biermann 1910, pp. 96-99 ; ACV, K IX 283/3, mars-août 1900, projet définitif.

22 Fontannaz MAH VD 2006, pp. 108-113.

23 Voir ill. p. 121, in Delacrétaz 1991 : passerelle du Brit. – Restauration en 1991-1992 (AC Granges, GBB 03.1).

24 ACV, GC 557 A ; GC 558 A-B ; GC 559 A. – ACV, Bn 1/9, 512, avr. 1744 ; Bn 1/10, 157, 31 déc. 1745 ; 187, 22 avr. 1746 ; 238, 24 juin 1746 ; Bn 1/11, 60, 25 jan. 1747 ; Bn 1/12, 125, 27 jan. 1751 ; Delacrétaz 1991, pp. 32, 97.

25 Etat hérité de l'Ancien Régime, voir rapports d'Henri Exchaquet : ACV, H 383 A, 29 mars 1798 ; H 383 E, 23 août 1799.

26 « Pont à construire sur le Flon… », sig. J[ea]n Badoux, voyer, déc. 1849 (AC Carrouge, GB 1) (549.313/160.647) ; pont analogue à Vulliens, de 1828 ou peu après (n° rec. 302/67 ; AC Vulliens, FA, c. 1828, 17). – Autres ponts datant du XIX^e^ s. d'après les plans cadastraux, à une seule arche et sans caractère particulier : Ropraz (n° rec. 297/62, construit entre 1842 et 1902), Lovatens (555.544/170.396, construit entre 1818 et 1873), Treytorrens (n° rec. 320/44), pont oblique à Seigneux (n° rec. 310/865, probablement peu après 1870), etc.

27 ACV, Bm 20, « Einschrankung der Broye… 1757-1765 » ; Fontannaz MAH VD 2006, pp. 100, 475 ; ACV, GC 551 A, [1756 ?] ; voir aussi *Granges-près-Marnand*.

28 ACV, Bb 30/2, 195-254, correction entre Lucens, Surpierre et Villeneuve, 1768-1770, avec plan 1766-1769.

29 *Mémorial des Travaux publics du canton de Vaud*, Lausanne 1896, pp. 191-204 ; « Correction de la Broye et de ses affluents de Semsales jusqu'à l'embouchure du lac de Morat », *BTSR*, 1917, pp. 5-8, 13-20 ; AC Moudon, AGBE 4, notice historique de Louis Deluz, 21 jan. 1933.

30 ACL, GB 26, 1945-1946.

31 Bernard Vauthier, « La Broye et sa pêche », *Le rameau de sapin du Club jurassien*, 2009, pp. 14-15, 24-30, 38-44, 56-61 ; *24 Heures*, 6 juin 2014, p. 25.

32 Wulf Müller, « Le paysage toponymique », *Pays romands* 1997, p. 41 ; Bernadette Gross, *Autour de l'Abbaye de Haut-Crêt. Les lieux-dits des Tavernes et des Thioleyres*, Yverdon 2000, pp. 92-95.

33 Voir ces communes. – Références principales pour tout l'aperçu historique, sauf mentions contraires : *DHS*, III, pp. 426-432 ; VII, pp. 581-585 ; XIII, pp. 30-62, 142-148 : articles « Vaud », « commune », « village », « Lausanne (évêché et diocèse) », avec bibliographie ; Morerod 2000 ; Andenmatten 2005.

34 Wulf Müller, « Les toponymes romands du Haut Moyen Age », *Revue historique neuchâteloise*, 2007, pp. 43-57.

35 Favrod 2011, pp. 32-33, 47.

36 Fontannaz MAH VD 2006, pp. 31-34.

37 Florian Defferrard, « Romont, fondation d'une ville contre Fribourg ? », *Fondation et planification* 2010, pp. 313-336.

38 Bernard Andenmatten, « Fondations urbaines et noblesse seigneuriale dans le Pays de Vaud savoyard », *Fondation et planification* 2010, pp. 269-287.

39 Bernard Andenmatten, « Les châtellenies : une nouvelle structure d'encadrement », *Pays romands* 1997, pp. 263-266.

40 ACV, Aa 9/4, n° 217, 3-4 déc. 1532 ; Gilliard 1923.

41 Cérenville/Gilliard 1929, p. 211 ; Charles Gilliard, « Le subside de 1432 », *RHV*, 1917, pp. 33-53.

42 Parmi les douze villages de la châtellenie de Lucens, Villars-le-Comte avait un

statut à part (ACL, C 2, c. 1524-1525 ; ACV, IB 44/401, pp. 39, 51).

43 André Kohler, « Configuration territoriale des châtellenies de Lucens et de Villarzel », *RHV*, 1941, pp. 275-278.

44 Charles Gilliard, *La conquête du Pays de Vaud par les Bernois*, Lausanne 1935, pp. 115-118, 164, 168-179, 194.

45 Kathrin et Ernst Tremp-Utz, « Herrschaft und Kirche in Vuissens im Mittelalter und in der frühen Neuzeit », *Freiburger Geschichtsblätter*, LXII, 1979/80, pp. 7-84 ; *DHS*, X, p. 84 (« Prévondavaux ») ; XII, pp. 243-244 (« Surpierre ») ; XIII, p. 269 (« Vuissens »).

46 Marianne Stubenvoll, « Berne et la noblesse vaudoise », *Berns mächtige Zeit* 2006, pp. 92-94.

47 ACV, Ab 6, 1358, 50v (Corcelles) ; Fn 4, 1365, 45-46 (Cremin) ; Fn 5, 1379, 24v (Chavannes) ; C XX 204/19, 20 fév. 1388 (Lucens) ; C XX 212/2, 22 juin 1407 (Prévonloup) ; ACL, I 1, 27 mai 1521.

48 Georges Nicolas, « Commune vaudoise, territoire, lieu et héritage archivistique », *Panorama des Archives communales vaudoises* (BHV 124), Lausanne 2003, pp. 27-58 ; Arnold Mayer, *Le problème de l'assistance publique dans le canton de Vaud*, Lausanne 1931, pp. 63-67.

49 Une première fusion de trois communes a eu lieu autour de Villarzel en 2006 déjà ; la création de Valbroye date de 2011 ; à la suite de la fusion avec Mézières et Ferlens, votée en nov. 2014, la commune de Carrouge quittera le district de la Broye-Vully dès juil. 2016 ; la formation d'une grande commune autour de Lucens, amorcée en 2010 avec l'incorporation d'Oulens-sur-Lucens s'achèvera en 2017, c'est pourquoi ce dernier village est présenté ici, non pas avec la ville de Lucens, mais avec les autres communes.

50 Voir notamment, à Vulliens, les piliers dressés devant les maisons seigneuriales et celui placé entre Vulliens et Seppey (ACV, GB 564 B-C, 1750-1751 ; **fig. 135**).

51 Elisabeth Salvi, « Fourches de justice et souveraineté politique. L'exemple vaudois (XVI^e^-XVIII^e^ siècles) », *Bois, fers et papiers de justice*, Chêne-Bourg 2013, pp. 205-225 ; Pierre Quisard, *Le Commentaire Coustumier…* [1562], I, éd. J. Schnell et A. Heusler, Bâle 1866-1867, p. 66.

52 Olivier Dessemontet, *Armorial des communes vaudoises*, Lausanne 1972, pp. 7-11. – Ce phénomène d'emprunt des armoiries seigneuriales se voit déjà en 1820-1834 sur les cloches de Corcelles-le-Jorat.

53 Gilbert Coutaz, « L'importante collection de cartes historiques des Archives cantonales vaudoises », *Cartographie et protection des biens culturels*, Berne 2014, pp. 38-44 ; Thierry Monition, *Le cadastre vaudois au XIX^e^ siècle*, Lausanne 1989, pp. 80-83, 88-90, 98-100 ; arrêtés du 18 juil. 1806 et du 6 fév. 1812 (*Recueil officiel des lois vaudoises*, 1812, p. 43).

54 ISOS VD.

55 Des décalages se remarquent particulièrement sur les cartes de Carrouge et Ropraz et, dans une moindre mesure, en bordure des villages de Cremin et Sarzens.

56 Nicolas-Obadia 1974 ; *DHS*, XIII, pp. 142-148 (« village »).

57 Glauser 2003, pp. 51, 80 et carte p. 62. – Nous renvoyons à cet ouvrage fondamental pour tout ce qui concerne l'agriculture, les types de villages et les maisons rurales, sauf mention contraire.

58 *Remaniement parcellaire et réunion parcellaire dans le Canton de Vaud*, 1954 (ACV, K XII a 943 ; K XII m 541-1107, ph. aériennes, 1929-1967).

59 *La vie quotidienne* 1984, pp. 102-125.

60 Bossard/Chavan 1990, p. 214 ; *SPM* 2014, pp. 199-202 ; étude en cours sur les châtelards de La Tène : Yanick Bourqui, « Minnodunum et la vallée de la Broye », mémoire UNIL, à paraître en 2015.

61 Voir aussi Seigneux, sans relation à un lieu-dit de type « châtelard ».

62 Mottaz 1921, II, p. 662 ; Georges Favey, « Les signaux du Pays de Vaud à la fin du XVIII^e^ siècle », *RHV*, 1903, pp. 236-2v41 ; voir *Carte 1725*.

63 Raemy 2004, I, pp. 170, 381-383.

64 Le terme « maison carrée » n'apparaît pas à Treytorrens, mais à Curtilles, pour le bâtiment qui a précédé l'actuel château (p. 288). – Ce type correspond à la variante développée et tardive de la « maison haute » de la région genevoise (La Corbière 2010).

65 Fontannaz 1995.

66 Grandjean 2015 (en particulier p. 570).

67 Grandjean 1988, pp. 128-133, 238-279, 328-329.

68 A Seigneux, l'école se tenait dans un bâtiment adjacent à la chapelle médiévale.

69 Voir surtout *Corcelles-le-Jorat*, *Villars-le-Comte* et *Chesalles*.

70 *Histoire vaudoise* 1973, pp. 178, 182-193 ; *L'Eglise nationale vaudoise : la pierre et l'esprit*, Lausanne 1936, pp. 13-14.

71 Grandjean 1988, pp. 344-350 ; Bissegger 2007, pp. 218-223.

72 Bernard Reymond, *L'architecture religieuse des protestants*, Genève 1996, p. 167.

73 Recensement campanaire des districts d'Oron, Moudon et Payerne réalisé par Fabienne Hoffmann, déposé dans le fonds MAH-PBC (1992-2014).

74 Il est alors installé à Vevey, reçu comme habitant en 1650 et comme bourgeois en 1654 (AC Vevey, Aa 19).

75 *Patrimoine campanaire fribourgeois* 2012.

76 Alfred Chapuis, Léon Montandon, « Les fondeurs de nos cloches », *Musée neuchâtelois*, 1915, pp. 158-186.

77 Voir Chesalles et Sarzens (ACV, GB 195/b, 1753, f^os^ 9, 19).

78 Ch. Charles-le-Téméraire 9 (ECA 129). – Ce bâtiment a conservé une horloge actionnant un cadran extérieur daté 1855.

79 Glauser 2003, pp. 245-246.

80 Panchaud 1952, p. 67 ; Pasche 1895, pp. 431-453.

81 *Enquête Stapfer* 1799.

82 Heller/Fornet 1997, p. 192.

83 ACV, série K XIII.

84 Bissegger 2007, pp. 586-587 et 335-356.

85 Henri Germond, « Notice sur les infirmeries locales dans la Suisse romande », *Journal de la Société vaudoise d'utilité publique*, 1870, p. 252.

86 Anne Radeff, « Le réseau des auberges vaudoises au XVIII^e^ siècle », *RHV*, 1993, pp. 125-137 ; Glauser 2003, pp. 255-258.

87 ACV, K VII C 21, 1800-1801, pp. 109-111 et 95 ; K VII C 22, vers 1803, s. p. ; K VII C 19, 31 mars 1839.

88 Tableaux communiqués par l'unité du recensement architectural du canton de Vaud (SMS). – Plus de 1200 fiches sont indexées dans la catégorie des maisons paysannes, mais d'autres bâtiments de type dissocié pourraient entrer également dans cette catégorie.

89 Glauser 2003.

90 Rte de Bourg-Dessous 33 (ECA 53) ; ACV, GB 297/a, 1735, f° 24 ; GEB 297, n° 64 ; S 60 297/2, restauration 1972-1975 (ph. avant travaux) ; S 60 1297/1, relevés et projets sig. Pierre Margot, 1972-1973 ; *Patrimoine architectural* 2006, p. 342 ; Michèle Grote, « Ropraz, Clos Burnat, ferme Gilliéron. Analyse de la couverture », ms. 1998 (SMS).

91 ECA 110a, habitation datée de 1796, grange de 1792 par Jean-Daniel Porchet.

92 ECA 31 (date de 1757 sur la porte de cave et sur le fourneau en molasse) ; ACV, GB 297/a, 1735, f° 17 ; PP 390/72, « Généalogie des Rod », 1777-1778 ; GEB 297, n° 82 ; SB 265/504, 298 ; SB 265/503, 236.

93 Roland Tevaearai 1995, pp. 436-438.

94 Pour les exemples de la fin du XVIII^e^ s., voir particulièrement *Seigneux* et *Cremin*.

95 ECA 5034 ; ACV, GEB 316, n° 11.

96 Anderegg 1987, pp. 146, 171-173, 180, 242-251.

97 Sur la signification, fluctuante, du terme de « carrée », spécifique à la région de la Broye et du Gros-de-Vaud, voir Glauser 2003, p. 187 ; Anderegg 1987, pp. 325-330.

98 La Corbière 2010, p. 6.

99 Un intérieur ayant conservé à la fois l'aménagement et l'esprit du monde paysan du XIX^e^ s. se voit à la maison de Gustave Roud à Carrouge (voir ill., in *La vie quotidienne* 1984 p. 20).

Les communes du Jorat entre Broye et Mérine

1 Biermann 1910 ; Mottaz 1921, II, pp. 4-10 ; Pasche 1895, pp. 585-613 ; Glauser 2003, pp. 31-34 ; Aurèle Parriaux, « De la glace à l'eau », *Le Jorat* (*Mémoire vive*, XX), Lausanne 2011, pp. 10-13.

2 Bossard/Chavan 1990, p. 161.

3 Castelnuovo 1994, pp. 68-69.

4 Concession accordée à Ropraz pour exploiter du bois en 1234 (Pasche 1895, p. 603) ; mas de Mollie-Messeliez et Mollie-Baudin abergés en 1426 aux communes de Corcelles et Ropraz, puis à nouveau vers 1685 (Mottaz 1921, II, p. 8 ; Pasche 1895 p. 609).

5 AC Moudon, BAA 3, 281, c. 1459-1460 ; Vion 1997, p. 63 ; Vion 1990, p. 31.

6 Andenmatten 2005, pp. 104-108.

7 Rec. vers 1260, Guillaume et Girard de Vulliens.

8 ACV, Bdb 151, 6 juin 1694 ; Bd 14 D, 1681, 54 ; Marion 1990, pp. 48, 178.

9 *DHS*, II, p. 776.

10 *DHS*, X, pp. 632-633.

11 *DHS*, XIII, p. 350.

12 *DHS*, III, pp. 242-243 ; Jacques Chessex, « Chant de Ropraz », *Ropraz* 1994, pp. 47-62.

13 Francis George-Perrin, « Mythes joratois : brigands du Jorat », *Le Jorat* (*Mémoire vive*, XX), Lausanne 2011, pp. 30-35 ; Jean-Daniel Savary, « Ropraz aujourd'hui », *Ropraz* 1994, p. 94 ; Vincent Vincent, *Le théâtre du Jorat*, Paris/Neuchâtel 1933 ; Frédéric Sardet, « Jacques Béranger, le théâtre du Jorat et l'album photographique », *Le Jorat* (*Mémoire vive*, XX), Lausanne 2011, pp. 36-43.

14 Moulin attesté en 1531 (ACV, Fn 68, 44v ; GB 281/a, 1767-1768, f° 37) ; auberge du Bras-de-Fer en 1729 (Marion 1990, p. 178 ; *Carte 1725* ; ACV, GC 546).

15 ARF, plans spéciaux, 27 déc. 1898 et 1899.

16 BCU, IS 5336, fonds photographique Gustave Roud ; *DHS*, X, pp. 632-633.

17 Maison datée 1784 sur la porte de grange, mais logement reconstruit sans doute en 1880 ou 1892 (ACV, SB 265/242, 83) ; classée en 1988 (SMS). – Voir ill., in *La vie quotidienne* 1984, pp. 18, 20, 194.

18 *DTCS* 2005, p. 219 ; IVS, VD 7 ; François Mottas, « Les voies romaines en terre vaudoise », *Route et trafic*, V, 1982, p. 115.

19 Archéologie cantonale, Lausanne ; Viollier 1927, p. 103.

20 Rec. vers 1260, Girod de Vulliens ; ACV, Fn 68, 1531, 1, 80.

21 ACV, C XVI 30/188, 20 jan. 1538, approbation par LL.EE. de la vente du 28 juin 1536.

22 ACV, PP 901/1, 1557 ; Fn 343, 136v, 25 déc. 1598.

23 ACV, C XVI 30/200, 9 nov. 1619.

24 *DHS*, V, p. 731, n° 5 ; ACV, Fn 164, 548, 8 sept. 1628. – Antoine de Graffenried racheta la coseigneurie de Mézières qui avait été vendue à l'autre coseigneur Pierre d'Estavayer en 1619 (ACV, C XVI 30/202, 17 août 1619).

25 Georges Grosjean, *Karte des bernischen Staatsgebietes von 1577/1578 von Thomas Schœpf, Stadtartz zu Bern*, Dietikon/Zurich 1970-1972. – Une carte du bailliage d'Oron de 1660 environ ne représente que quatre modestes maisons au Borgeau (ACV, GC 502, vers 1660).

26 AC Carrouge, P 6, 31 mai 1675 ; ACV, IB 41 A/302, 8 avr. 1669.

27 AC Carrouge, U 9, procédure entre Albert de Graffenried et les communiers de Carrouge, s. d. (rappel des charrois faits pour l'avoyer de Graffenried) ; U 23, 7 et 26 avr. 1690 ; Pasche 1895, p. 226 ; Fontannaz MAH VD 2006, pp. 240-248.

28 ACV, GC 546, [1746], projet de réfection de la route de Berne dans le Jorat ; GC 541 A, [1746] ; GC 564 A, [1750-1751] ; GC 564 B, [1750-1751].

29 ACV, GC 676, 20 mars 1762, projet pour la route Moudon-Vevey par Abraham Burnand ; voir p. 17. – Avant 1766, Carrouge était tout de même sur le grand chemin reliant Moudon à Lavaux (ACV, GC 502, vers 1660) ; un autre chemin de Vevey à Moudon passait par Ferlens, le haut du Borgeaux et Vulliens, puis Seppey (GC 564 C, [1750-1751]).

30 ACV, GB 281/a, 1767-1768, f° 3.

31 ARF, plans spéciaux, taxe 1903 ; *ibid.*, juil. 1906, plan d'abornement ; Rochaix 1994.

32 ECA 46 (ACV, AMH, A 31/4, A 24357 ; A 22666 ; A 25936 ; A 31347-31354, relevés 1967 et historique ; voir ill., in *RHV*, 1943, p. 141, et *La vie quotidienne* 1984, p. 18).

33 ECA 54 (Glauser 2003, pp. 210-212 ; ACV, S 60 281/3).

34 AC Carrouge, E 1, 30 mars 1708.

35 ACV, P SVG, G 11, 66 ; BCU, IS 1915, XXII hb 11 ; AC Carrouge, U 30, 21 mai 1710 ; Pasche 1895, p. 448.

36 Grandjean 1988, pp. 240-241 et 129-133.

37 AC Carrouge, FA 15, c. 1860, 5.

38 ACV, AMH, A 31/5a, 1897-1926 ; A 31/5b, 1972 ; S 60 281/1, 1972-1973 ; AC Carrouge, IB 1, 1898, 1927-1928 ; IB 2, 1972 ; SMS, dossier 2006.

39 Grandjean 1988, p. 444.

40 Voir ill. 305, in Grandjean 1988, p. 373.

41 ACV, AMH, A 31/5a, A 2195, 18-24 sept. 1936 ; AC Carrouge, IB 1, 1927.

42 « Que Dieu soit honoré, que la Justice soit rendue, que le pays prospère, 1724 ».

43 ACV, AMH, D 7, Carrouge ; Inv. F. Hoffmann, 1994.

44 Fichier MCAH.

45 AC Carrouge, A 2, Cons. 1775-1803, 16 déc. 1801 ; 14 mars ; 24 avr. 1802.

46 AC Carrouge, B1, Cons. com. 1816-1851, 6 juil. 1845 ; 2 mai ; 6 mai ; 2 juin 1846 ; 1er juil. 1847 ; 26 juil. 1848 ; FA 14, c. 1846, 20 ; c. 1847, 18 ; c. 1848, 16-17 ; c. 1849, 20 ; Bissegger 2007, p. 549. – Plans : trois folios sig. à Lausanne le 23 jan. 1846 par Ch. Rossire arch., éch. 1:50, 54 × 42 cm : plan du rez-de-chaussée (relevé et deux variantes de transformation). – Rénovation en 1928-1932, 1943, 1965 (AC Carrouge, ID 2 ; voir ill. pl. 52, in MB Vaud, II).

47 AC Carrouge, B 2, Cons. com. 1852-1928, 24 fév. 1870 ; FA 15, c. 1870, 8-9, 24-25. – Plans de transformation 2011 (SMS).

48 ACV, GB 281/a, 1767-1768, f° 4 ; GB 281/b/2, 1836-1837, f° 1 ; GEB 281, 1838, n° 112 ; AP Chappuis, Registre des livrances 1861-1871, p. 15.

49 AP Chappuis, Registre des livrances 1861-1871 (communication de Mme Violette Chappuis, Carrouge).

50 AC Carrouge, K 5, 15 oct. 1870.

51 Décor à comparer avec le collège de Carrouge, de 1802, et avec la maison Cherpillod de Vucherens, de 1807 par Abram-Daniel Deytard (voir pp. 107s).

52 ACV, Eb 79/8, 54, 17 fév. 1748.

53 Communication de Mme Suzanne Fiaux, Ollon (correspondance avec Samuel Jordan, photos).

54 Projet sig. Charles Coigny, architecte, Vevey : plans du sous-sol, du rez-de-chaussée et de l'étage, coupe transversale, façades est, nord et sud, projet de portail, s. d., éch. 1:50, bleus (AP Bishop, Carrouge) ; *INSA*, IX, p. 435/1.

55 AP Bishop, Carrouge, 16 août 1905, lettre de l'entrepreneur E. Bertolini ; 20 sept. 1905, facture d'Aloïs Steck.

56 AC Carrouge, K 5, 10 mars et 20 nov. 1855.

57 Projet de construction, s. n., s. d., [éch. 1:50], encre, env. 31,5 × 38 cm : plans du sous-sol, du rez-de-chaussée et de l'étage, coupes transversale et longitudinale, quatre façades, poutraison du 1er étage, poutraison de la plateforme, demi-ferme d'arêtier (AP Jacques Jordan, Carrouge).

58 ACV, Ed 79/10, 164, 12 fév. 1870 ; SB 265/242, 313-314 ; Jordanus Jordani, *Petite histoire généalogique et héraldique de la famille Jordan*, Nîmes 1957, p. 62.

59 Ph. publiée dans un article de Gustave Roud, « Notre belle Romandie. Architecture » (*L'Illustré*, XL, 1938, p. 1247).

60 Archéologie cantonale, Lausanne ; Luc Mogeon, « Notes d'archéologie », *RHV*, 1924, p. 85.

61 IVS, VD 7.20 ; Viollier 1927, p. 426.

62 AC Moudon, M 147, 1er mai 1339 ; GB 284/a, 1769-1774, f° 61 ; GC 1284/1, 1859.

63 *DTCS* 2005, p. 260 ; Pahud 2001, p. 125 ; Pasche 1895, pp. 271-278, 409-410 ; Mottaz 1914, I, pp. 518-520 ; *DHS*, III, p. 574.

64 Bossard/Chavan 1990, p. 210 ; *Carte 1725*.

65 AC Corcelles-le-Jorat, U 7, 24 sept. – 15 déc. 1708. – Pasche 1895, pp. 525-542 ; Lionel Dorthe, « Les brigands du Jorat dans les procès criminels : le cas de Jean Lostalley (1483) », *Le Jorat* (*Mémoire vive*, XX), Lausanne 2011, pp. 20-25.

66 AC Corcelles-le-Jorat, U 39, 26 juil. 1784.

67 Rte des Chênes 14 (voir p. 49) ; rte des Chênes 2, grange de 1706 mais logement de 1800 env. ; rte des Chênes 4, grange disparue signée par Samuel Nicolas et datée 1715, logement de 1800 environ reconstruit à l'identique vers 1976 (ACV, AMH, A 45/1 ; S 60 284/1, 1966-1980) ; rte des Chênes 3, grange de 1709, logement peut-être de 1770, agrandi en 1837 ; rte des Chênes 16, grange de 1819, logement peut-être un peu plus ancien.

68 Rte de Riau-Graubon 20 ; Mottaz 1921, II, p. 8 ; Roder 1987, p. 9 ; AC Corcelles-le-Jorat, A 0, Mun., 1er mai 1804 ; JGB, 1949.

69 Ch. du Chalet-d'Orsoud (ECA 103) ; ACV, P Loys 4580, 58, nº 220, 20 oct. 1402 – 4 oct. 1407 ; AC Corcelles-le-Jorat, P 1, 6 juin 1516 ; P 4, 6 juil. 1613 ; P 9, 8-16 août 1721 ; 29 mars 1794 (projet de vente et croquis mentionnant l'abergement de 1423 **fig. 17**), *passim* ; E 1, 13 juin 1812 ; JGC ; ACV, GB 207/b, 1725, fº 33 ; Mottaz 1914, I, p. 339.

70 Rte de la Moille 9 (ECA 101) ; AC Corcelles-le-Jorat, PE 3, 9 déc. 1560 ; PE 4, 2 juin 1567 ; JGA 1, analyse 1903-1904 ; ACV, Bb 1/98, 146-147, 26 jan. 1781 ; GEB 284, nos 128-130 ; Roder 1987, pp. 23-25. – Tuiles creuses de 1850 sig. Abram Carrard (Inventaire des tuiles anciennes du canton de Vaud, 207/151 et 207/154, SMS) ; voir aussi les carreaux de sol de la chapelle de Ropraz (p. 83).

71 ACV, AMH, A 45/1, A 3302-3303, ph. 1900 ; GB 284/b, fº 1, nos 14-21 ; ARF, plans spéciaux, juin 1901 ; actuelle parcelle 17, angle nord-est.

72 AC Corcelles-le-Jorat, GB 1, projets de traversée du village, 1878-1880 ; *CR cons. Etat*, 1881, Travaux publics, p. 74 ; *passim*.

73 Café de la Poste et boulangerie établis en 1898 dans la partie sud-ouest d'un îlot, à la place d'un logement de 1788 et d'une forge (ACV, GF 284/5, 29, 52 ; GEB 284, nº 82 ; ARF, plans spéciaux, 1898).

74 ACV, C XX 290/39, 2 mars 1484 ; P SVG, G 11, 67.

75 AC Corcelles-le-Jorat, JE 1 : plans, élévations et coupes ; au dos : « pour la chapelle de Corselle 1725 » et note postérieure : « Plan de l'église donné par Jean-Frédérich Nicolas ancien syndic de Carrouge à Mons. Chenevard syndic de Corcelles le 14 juin 1894 », éch. 1:123, encre, 39 × 39 cm.

76 ACV, Bb 1/98, 146, 26 jan. 1781.

77 ACV, K XIV 367, 19 juin 1828, rapport d'Henri Perregaux ; AC Corcelles-le-Jorat, B 1, Cons. com., 3 mars 1828 ; A 2, Mun., 46, 29 fév. ; 47, 14 avr. ; 52, 25 juin ; 34, 7 août ; 38, 15 déc. 1828 ; A 0, c. [1827-1829] ; FA 1, c. 1828, 10, 19 ; Mottaz 1921, II, p. 248.

78 AC Corcelles-le-Jorat, B 3, Cons. com., 22 mars ; 25 mai ; 4 juin 1892 ; 10 mars ; 27 mars ; 17 déc. 1893 ; FA 5, c. 1895, 9-10 ; JE 2, devis de jan. 1893, c. partiels 1894-1895, correspondance ; JE 3, horloge 1893-1895. – Plans : « Plan pour la commune de Corcelles-le-Jorat… janvier 1893 » (plan partiel pour les deux niveaux du clocher), sig. F[?]. L. Lavanchy, Sévery, éch. 1:50, encre et lavis, 50 × 33 cm ; élévation de la face latérale ouest, sig. F. L. Lavanchy, éch. 1:50, encre et lavis, 64 × 50 cm ; « Projet pour la répartition intérieure de l'Eglise de Corcelles-le-Jorat », sig. E. Chenevard-Gavillet, municipal, décembre 1894, éch. 1:50, encre et lavis, 47 × 37,5 cm (JE 2). – Vues : dessin d'Emile-David Turrian, 28 sept. 1896 (Turrian 1896, p. 17) ; ph. vers 1895 (ACV, AMH, A 45/1, A 3301) ; carte postale vers 1900 avec le poids public et l'auberge communale (ACV, K XIV 549 **fig. 67**) ; carte postale après 1921 (ACV, AMH, A 45/1, A 22408).

79 Relevés et projets, Otto Schmid, 1930-1932 (ACV, AMH, A 45/1 et B 284) ; AMH, D 7, Corcelles-le-Jorat.

80 AC Corcelles-le-Jorat, JE 4 et JE 9, 1962-1964 ; JE 6, 1978-1986.

81 *Guide artistique* 2011, pp. 273, 376 ; Bissegger 2007, p. 589.

82 *Journal de Moudon*, 19 avr. 2012, p. 7.

83 Inv. F. Hoffmann, 1993 ; AC Corcelles-le-Jorat, FA 1, c. 1820, 6 ; B 1, Cons. com., 45, 16 avr. 1834 ; A 2, Mun., 150, 25 oct. 1834. – La cloche précédente, qui avait une trentaine d'années d'après la notice d'Abraham-Philibert Clavel, portait l'inscription en capitales romaines : « SIT NOMEN DOMINI BENEDICTUM » (ACV, P SVG, G 11, 67, [vers 1746 ?]).

84 Fichier MCAH. – Une aiguière en étain qui aurait daté de 1566 d'après le fichier MCAH n'a pas été retrouvée.

85 Roder 1987, pp. 146-147.

86 ACV, GB 284/a, 1769-1774, fos 1-2 ; AC Corcelles-le-Jorat, U 22, 8 juil. 1766 ; U 31, 20 nov. 1772.

87 ACV, GEB 284, nº 97 ; GF 284/5, 12 et 116 ; AC Corcelles-le-Jorat, A 0, Mun., 3 oct. 1808 ; A 1, Mun., 12, 27 fév. 1811 ; B 1, Cons. com., 55, 15 fév. ; 56, 25 juil. 1836 ; 59, 3 avr. 1837 ; 63, 22 fév. 1838 ; 64, 4 avr. 1842 ; FA 2, c. 1837, 124-126 ; c. 1838, 140 ; FA 3, c. 1848, 63 ; JA 1, s. n., [1838 ? 1848 ?], « Projet de plan pour l'auberge de Corcelles-le-Jorat » (plan du rez-de-chaussée et du 1er étage), encre, 29 × 42 cm ; JA 1, 1886 ; JA 2, 1921-1925.

88 ACV, GEB 284, nº 51 ; AC Corcelles-le-Jorat, E 1, 17 déc. 1807 ; A 0, Mun., 6 juin 1808 ; A 1, Mun., 8, 12 nov. 1810 ; A 2, Mun., 146, 7 août ; 150, 25 oct. ; 152, 13 nov. ; 153, 15 déc. 1834 ; 164, 2 avr. ; 167, 28 mai 1835 ; B 1, Cons. com., 51, 2 avr. 1835 ; B 2, Cons. com., 46, 13-22 mars 1863 ; A 6, Mun., 26-29, 26 avr. 1863 ; FA 4, c. 1864, 64.

89 ACV, GF 284/5, 13 ; AC Corcelles-le-Jorat, JDF 1, 1897-1898, devis, soumissions, correspondance. – Plans : relevé de l'état actuel (plan et coupe) et projet (face principale, face nord, coupes transversale et longitudinale), sig. Charles Borgeaud, 25-26 juin 1897, éch. 1:50, encre et lavis, 48 × 72 cm ; « Modifications proposées par le Service des Bâtiments » (plan du rez-de-chaussée), [Jules Simon, oct. 1897], éch. 1:50, encre et lavis sur calque, 36 × 30 cm (AC Corcelles-le-Jorat, JDF 1).

90 Heller/Fornet 1997, pp. 69-70 ; Lüthi 2010 (2), p. 57.

91 Inv. F. Hoffmann, 2012.

92 Mottaz 1914, I, p. 519.

93 ACV, Fn 176, 257v, 15 mars 1683 ; GB 284/a, fº 2.

94 *DHS*, III, p. 573 ; Grandjean MAH VD 1981, pp. 368-369 ; voir p. 77.

95 ACV, Be 1/13, 25 juil. 1769 ; 7 jan. 1771 ; *passim* ; Bb 1/85, 113, 23 sept. ; 160, 17 nov. 1770 ; AC Corcelles-le-Jorat, U 31, 20 nov. 1772 ; Charrière 1924, pp. 37-38, 50-56, 71-74, 86, 90 ; Charrière 1911, I, pp. 178, 180 ; II, p. 221.

96 ACV, GD 284/1, 34 ; GF 284/1, 110 ; GF 284/2, 91 ; GEB 284, nos 46-47 ; SB 265/298, 5, 13 ; ZC 7/10 ; ZC 7/15.

97 Kulling 2001, p. 143 ; Marie-Thérèse Torche-Julmy, *Poêles fribourgeois en céramique*, Fribourg 1979, pp. 111, 168, 189 ; Fontannaz MAH VD 2006, pp. 289-290.

98 Charrière 1924, p. 72 ; Rima Hajjar, « Béat-Antoine-François de Hennezel d'Essert (1733-1810). Un album factice au Musée d'art et d'histoire », *Genava*, 1983, p. 89.

99 Voir ill., in Bonard 1977, p. 20.

100 Paul Bissegger, « Les traits de l'architecte », *Monuments vaudois*, IV, 2013, pp. 24-34.

101 Comparaisons avec l'œuvre de Delagrange pour la façade sud : maison Polier de Saint-Germain, 1754, maison Fraisse à la Palud, 1753, maison Polier de Bottens, 1764, projet pour un bâtiment de campagne au Perrelet, 1780, le tout à Lausanne, château de Bettens construit vers 1756 probablement par Delagrange pour David de Saussure, père de Louise de Corcelles ; comparaisons pour la façade nord : château de Béthusy, 1774, parties médiane et occidentale du château de Beaulieu, 1774 (Grandjean MAH VD 1979, pp. 207,

293, 351-354 ; Grandjean MAH VD 1981, pp. 123, 134-135, 209, 313-314 ; Isabelle Roland, « Château de Bettens. Brève étude historique et architecturale », ms. jan. 1993 [SMS]).

102 ACV, GB 284/a, 1769-1774, f^os 17-18 ; Eb 88/10, 58, 30 avr. 1760 ; Mottaz 1921, II, p. 2 ; Charrière 1911, II, pp. 213-216 ; Bissegger 1995, p. 531 ; Philippe Grin, notice historique, ms. 29 juil. 1963 (AP Les Jaunins).

103 ACV, PP 406/87-98a ; PP 406/232/2, pp. 151-156 ; GF 284/1, 102 ; GEB 284, n^os 35-36 ; GF 284/5, 102 ; SB 265/300, 612, 757, 765 ; Grandjean MAH VD 1979, p. 387.

104 Burnand 1901, ajout de 1938.

105 Kulling 2001, p. 135.

106 Disposition lointainement inspirée du château de Vullierens, 1706-1712 (MB Vaud, I, pl. 66 ; Amsler 1999-2001, II, p. 63 ; Thomas Lörtscher, Georg Germann, *Währschafft, nuzlich und schön. Bernische Architekturzeichnungen des 18. Jahrhunderts*, Berne 1994, p. 337), adaptée en réduction au château de Chapelle-sur-Moudon, de 1749 (*Guide artistique* 2011, p. 375) ; Fontannaz MAH VD 2006, pp. 448-454.

107 *DTCS* 2005, p. 440 ; Julien Gruaz, « Le trésor d'Hermenches et les temps carolingiens », *RHV*, 1922, pp. 193-212.

108 Rec. vers 1260.

109 Mottaz 1921, II, p. 836 ; *DHS*, VI, pp. 394-395 ; Delacrétaz 1986, p. 147 ; ACV, Fn 5, 1379, 26v-27 ; Dl 43/3, 14, 2 juil. 1502 ; Dl 43/2, 62-64, 10 juil. 1503 ; Fn 174 bis, 1677, 27.

110 AEF, Quernets 136, 1403, 264v, 20 juil. 1403 ; ACV, P Cerjat (I) B 1306, 17 mai 1456 – 28 oct. 1458 ; P Cerjat (I) B 65, 27 août 1487 ; Fn 94, 1555, 9-12 ; Fn 176, 263-263v, 270, 15 juil. 1684.

111 ACV, Fn 367, 1665, 95-96.

112 ACV, GB 202/a, f^os 1-4, 12 ; *Carte 1725*.

113 Maison n° 25 avec grange datée 1781 portant les initiales du propriétaire Louis Pache et celles du charpentier I P G ; maison n° 27 avec grange datée 1780 portant les initiales du propriétaire Jean-Pierre Fiaux, celles du charpentier I P G et un décor peint représentant des animaux et un cavalier (ACV, GF 202/1, 35, 39 ; GF 202/2, 11, 60 ; S 60 202/2).

114 Propriété de la famille Jaquier dès la fin du XVIII^e s. (ACV, Bil 12, 143, 2 oct. 1787 ; GF 202/1, 96) ; grange datée 1794 sur le linteau de la porte.

115 ACV, GEB 202, n° 20 ; GF 202/1, 175.

116 ACV, P Loys 2277, 6 sept. 1336 ; *Visite 1453*, pp. 394-395 ; ACV, Bb 1/10, 17 nov. 1656.

117 ACV, Fn 165 bis, 1644, 9v ; Fn 174 bis, 1677, 36v, 69.

118 ACV, Fn 174 bis, 1677, 46v, 57, 63, 63v, 69.

119 ACV, GB 202/a, 1730, f° 26, n° 41 ; GEB 202, n° 70 ; date de 1811 sur le pignon sud ; Fiaux 2009, p. 88.

120 BCU, CO II/16/8, lettre de Polier de Bottens, 6 sept. 1758 ; CO II/16/11/B, lettre de Constant à sa femme, 9 août [1758] (communication de Béatrice Lovis).

121 ACV, Bb 30/4, 865, [1757-1764], requête ; 867, s. n., s. d., devis ; 870-871, s. n., s. d., plan (plan, élévation de la façade d'entrée, élévation partielle des façades latérales), éch. 50 pieds = 23,5 cm [1:62], encre et lavis, 42 × 32 cm ; 873, s. d., requête pour un cimetière ; 877-884, 25 août – 18 sept. 1760, correspondance ; Grandjean 1988, pp. 265-266, 344, 362, 380.

122 ACV, Bb 1/77, 361, 12 juin 1761 ; Bp 34/34, 1761-1762, 72.

123 ACV, Bil 11, 79, 27 nov. 1783 ; GF 202/1, 24.

124 Fiaux 2009, pp. 63, 71, 74, 77.

125 « Projet de chapelle pour la Commune d'Hermenches », sig. E. Bertolini, Moudon, fév. 1909, éch. 1:100, dessin aquarellé sur papier (deux variantes sur un f°), 54,5 × 42 cm ; « Projet d'une église pour Hermenches », sig. Aloïs Trolliet, entrepreneur, Chapelle-sur-Moudon, 12 mai 1909, éch. 1:100, dessin aquarellé sur papier, 46 × 45 cm ; s. n., s. d., esquisse aquarellée d'un amateur, 36 × 31 cm (A Paroisse de Syens) ; Fiaux 2009, pp. 106, 133, 161-163.

126 ACV, GF 202/1, 24 ; GEB 202, n° 42 ; GF 202/2, 25 ; Fiaux 2009, p. 137 ; voir ci-dessus, *La chapelle*.

127 ACV, K XIII 202/2A, 3 nov. 1835 ; K XIII 202/2B, 27 déc. 1835 ; 27 jan. ; 9 fév. ; 8 mars ; 21 mars 1836 ; GEB 202, n° 43 ; Fiaux 2009, pp. 64-65, 67, 76, 80, 82, 103, 106, 135-136.

128 Inv. F. Hoffmann, 1992.

129 ACV, Dl 33/6, 143, 28 mai 1531 ; F[ranz]-Raoul Campiche, « Un mémoire de noble Pierre-Louis-Etienne Crousaz », *RHV*, 1914, pp. 45-56 ; ACV, P Campiche 268 ; Mottaz 1914, I, p. 531 ; Fontannaz MAH VD 2006, pp. 341, 440, 540 ; Fiaux 2009, p. 37.

130 ACV, Fn 164, 1628, 561v.

131 Reymond 1938, p. 98.

132 ACV, Fn 176, 271-272, 4 mars 1641 ; Bb 18/1, 66, 4 mars 1641 ; Bb 25/11, 685-698, 1641.

133 ACV, P Cerjat (I) C 541, 25 juin 1642.

134 ACV, Fn 165 bis, 1644, 82.

135 ACV, ZC 6/14 ; AC Moudon, AAA 18, 6 et 20 oct. 1670.

136 ACV, GB 202/a, 1730, f° 1 ; Fn 176, 273-275, 3 mars et 21 déc. 1683.

137 ACV, Fn 176, 164-164v, 5 juil. 1684.

138 MHL, I.194.K.1, album de Victor de Constant, 1851, avec ajouts postérieurs, f° [29v].

139 *RGV*, III, pp. 205-216 ; Grandjean MAH VD 1981, pp. 157-158.

140 Lovis 2013 (1) ; Fontannaz MAH VD 2006, pp. 161-162.

141 BCU, CO II/25/3/11, 14 et 29 août 1747.

142 ACV, IB 44/397, 14 jan. 1757.

143 BCU, CO II/16/6, lettres de la famille Chollet, juin 1755 et jan. – avr. 1759 ; *ibid.*, lettre de Cibold, 26 mai 1762 ; CO II/16/10/2 et CO II/16/11, diverses lettres de ou à sa femme, mal datées [1757-1760 env.] ; CO II/16/10 A, lettre de son fils Guillaume, 18 juil. 1765 (nous remercions Béatrice Lovis d'avoir mis à disposition ses notes sur le fonds Constant).

144 Lovis 2013 (2), pp. 18-19.

145 Grandjean MAH VD 1981, pp. 101-103.

146 ACV, Bil 11, 34, 16 nov. 1784 ; 61-66, 2 oct. 1784 ; 67, 21 juin 1785 ; 79-165, copie du testament du 27 nov. 1783 ; 187, 24 jan. 1786, c. de tutelle, *passim* ; Bil 12, 131-143, c. de régie 1785-1790 ; 161-193, 24 avr. 1790, partage des biens, *passim*.

147 BCU, CO II/25/3/11, 26 mars 1801 ; 12 nov. 1802 ; s. d., note des livrances.

148 MHL, I.194.K.1, album de Victor de Constant, 1851, f° [2].

149 ACV, GF 202/1, 71 ; GEB 202, n^os 26-28 ; GF 202/2, 40.

150 ACV, SB 245/457-458, 207, 432, 512, 551 ; ARF, plans spéciaux, 20 nov. 1909 ; août 1912.

151 ACV, S 60/202 (par Jean-Michel Cravanzola et son équipe).

152 ACV, GB 202/a, 1730, f^os 1, 25.

153 ACV, Bil 99, 131, 18 mars ; 134, 3 mai ; 142-160, 23 juin 1785.

154 A comparer aussi avec la fontaine du Bourg-Neuf, de 1676, et une porte à bossages datée 1649 au Clos-du-Boux à Epesses (Grandjean 1990-1991, I, pp. 103-105, 124-130 ; II, p. 498 ; *Guide artistique* 2011, p. 416). – Les initiales pourraient être celles de Christian Ruffiner, de Rarogne (Klaus Aerni *et al.*, *Ulrich Ruffiner von Prismell und Raron* [Cahiers de Vallesia 13], Sion 2005, pp. 53-54), peut-être parent des Ruffiner qui reconstruisirent le mur du Bourg de Lucens en 1648-1650.

155 ACV, Fn 165 bis, 1644, 82.

156 ACV, Fn 176, 274v-275, 3 mars et 21 déc. 1683.

157 ACV, GB 202/a, 1730, f^os 1, 25.

158 ACV, Bil 12, 313, 12 août 1791, devis ; 420-428, c. 1791-1792. – Photographies : Fiaux 2009, pp. 66, 72, 74.

159 ACV, SB 245/457-458, 207, 432, 555.

160 AC Moudon, BAA 20, c. 1596-1597, 325v.

161 Voir p. 55.

162 Rec. vers 1260, rec. Giroud de Vulliens ; ACV, PP 390/3, 1282 et 1327 ; AC Ropraz, U 5, copie de 1691 de l'acte de 1327 ; *DHS*, X, p. 582 ; *DTCS* 2005, p. 756 ; Mottaz 1921, II, pp. 554-558 ; Pasche 1895, pp. 237-270, 408, 414 (référence pour l'ensemble de l'histoire de la seigneurie sauf mention contraire).

163 ACV, Fn 106, 263, 2 avr. 1357 ; PP 390/3, 1390 ; Fontannaz MAH VD 2006, p. 242.

164 BCU, IS 1915, fonds famille Clavel, XIII b 4, 1674-1675, 2v.

165 ACV, P Loys 71, 1er jan. 1527 n. st.
166 ACV, Fn 63, 504, 14 fév. 1528.
167 BCU, IS 1915, XIII a 3, 21 jan. 1678, testament d'Abraham Clavel ; XIII b 4, 1674-1675 ; XIII b 5, 25 avr. 1683 ; XXII c 1, p. 3, liste des bien-fonds délaissés par Abraham Clavel avec la taxe faite en 1689 ; *ibid.*, pp. 59-69, partage du 12 mars 1692 ; *ibid.*, pp. 84-86, s. d., compromis.
168 BCU, IS 1915, XV c 3, 28 juin 1695 ; XXII d 36, 2 août 1724 ; ACV, Bb 1/28, 416, 8 fév. 1695 ; Bb 1/32, 17, 5 août 1699 ; 326, 7 sept. 1700.
169 *DHS*, III, p. 325 ; Galbreath 1934-1936, I, pp. 132-133.
170 ACV, Fn 300, 1735, 1-4 ; *RHV*, 1904, pp. 49-52.
171 AC Ropraz, U 34, 17 sept. 1694, 5, 25v ; U 126, plan du village produit par M. de Ropraz le 15 juil. 1760 ; *Carte 1725*.
172 AC Ropraz, E 45, 26 déc. 1804 ; ACV, GEB 297, no 78 ; AC Ropraz, IA 1, 5 mai 1902 ; IA 2, 1942-1945.
173 Gilbert Salem, Dominique Gilliard, *Pintes vaudoises. Un patrimoine en péril*, Lausanne 2005, pp. 161-162. – Ph. du centre du village avant 1902 : « Souvenir de Ropraz » (coll. Quillet, Carrouge).
174 ACV, GB 297/a, 1735, fos 23-24 ; AC Ropraz, U 126, 15 juil. 1760 ; ACV, Fn 176, 1683, 50 ; BCU, IS 1915, XXII c 1, p. 61, partage du 12 mars 1692 ; IS 1915, XXII d 5, 1v, 8 mars 1696 ; voir p. 49.
175 AC Corcelles-le-Jorat, U 5, 1706-1709 ; U 15, 20 août et 31 oct. 1746 ; Roland Tevaearai 1995, pp. 435-436.
176 Viollier 1927, p. 426 ; IVS, VD 7.3 et 7.4 ; *Carte 1725* ; ACV, GC 548, [vers 1746] ; GC 541 A, [vers 1746] ; GC 564 B, [1750-1751] ; *L'Eveil*, LXXIV, 17 sept. 1937, p. 1.
177 ACV, PP 390/3, 1462.
178 Date gravée sur la porte de la cave avec les initiales F B L. – Construit pour Jean-Pierre Chappuis en 1733 (ACV PP 390/3, 1426, 1500 ; Fn 63, 1528, 573 ; Fn 176, 1683, 59-59v ; Fn 300, 301-303v ; GB 297/a, 1735, fo 27).
179 ECA 76-77 ; dessus-de-porte signé « Pierre-Philipe Rod 1790 ». – Propriété de la famille Desmeules aux XVIIIe et XIXe s. (ACV, Fn 300, 1735, 39v ; GB 297/a, 1735, fo 26).
180 ACV, P SVG 11, p. 61.
181 AC Ropraz, P 3, 27 mars 1441 ; ACV, P SVG 11, p. 62, 1501 ; p. 64 note 0.
182 ACV, P SVG 11, p. 49 note 2.
183 ACV, P SVG 10, pp. 157, 159, 166.
184 ACV, GB 297/a, 1735, fo 18.
185 AC Ropraz, U 126, 15 juil. 1760 ; *Enquête Stapfer* 1799.
186 AC Ropraz, U 126, 1760-1761, procédure ; IC 1,1760-1761, arrangements ; IC 2, 1761-1766, conventions, c. ; ACV, P Dumur 39, s. p., « La chapelle » ; Pasche 1895, pp. 261-266 ; Eugène Mottaz, « Une tempête dans un verre d'eau », *RHV*, 1923, pp. 370-378. – Jean-Jacob-François Feer, attesté à Lausanne de 1766 à 1769 (Grandjean MAH VD 1981, p. 371).
187 ACV, AMH, A 151/9, A 11368, 12 déc. 1894, rapport d'Albert Naef ; A 151/9, A 11360, 5 jan. 1900 (voir *Documentation*).
188 AC Ropraz, U 126, [après juil. 1760], conclusions de la commune, no 6.
189 AC Ropraz, IC 2, nov. 1884, relevé par Auguste Vuilleumier ; ACV, AMH, A 151/9, A 11368, 12 déc. 1894 ; Adolf Decollogny, « Dans la chapelle de Ropraz », *Archives héraldiques suisses*, 1956, pp. 49-52.
190 Texte de l'épitaphe : ACV, P SVG 11, p. 53.
191 Lüthi 2013, I, pp. 96-97, 102, 104.
192 Texte de l'épitaphe : ACV, AMH, A 151/9, A 11368, 12 déc. 1894, rapport d'Albert Naef, p. 5. – Georges mourut à Ropraz en 1776 ; sa fille Marianne fut ensevelie dans la chapelle en 1793, puis son fils César-Sigismond en 1804 malgré la récente interdiction d'inhumer dans les églises (ACV, Eb 79/14, 11, 81 ; K III 10, 1804/12, 28 déc. 1804, p. 27).
193 Inv. F. Hoffmann, 1993 ; ACV, P SVG, G 11, p. 65.
194 Grandjean 1988, pp. 277-279 ; Andres Moser, in *Siedlung und Architecktur im Kanton Bern* (Illustrierte Berner Enzyklopedie), Berne 1987, pp. 73-74 ; Manuel Kehrli, « Grabmäler », *Berns mächtige Zeit* 2006, pp. 471-475 ; Lüthi 2013, I, pp. 96-97.
195 AC Ropraz, IC 2, 9 mai 1761. – Comparer avec Lussy-sur-Morges, Cuarny et Montagny (Grandjean 1988, pp. 228-229, 267, 400-401).
196 ACV, Fn 63, 504, 14 fév. 1528 ; Fn 164, 1628, 12 ; Fn 176, 1683, 49v ; Gilliéron 2011 (voir *Chapelle : Documentation*), p. 5.
197 BCU, IS 1915, XXII c 1, p. 3, liste des biens fonds délaissés par Abraham Clavel, 1689 ; *ibid.*, pp. 59, 68, partage du 12 mars 1692 ; Mottaz 1921, II, p. 558.
198 ACV, Fn 176, 25 avr. 1683, 52v.
199 BCU, IS 1915, XXII c 1, p. 3, 1689 ; *ibid.*, pp. 61, 66 et 68, 12 mars 1692.
200 AC Ropraz, P 58, 12 mars 1700 ; ACV, Bb 1/41, 269, 29 juin 1715 ; Marion 1990, p. 82.
201 ACV, Bil 10, 266, 15 mars 1775 ; PP 390/17-18, 13-16 juin 1807 (vente du château et de matériaux de construction) ; Charrière 1911, II, pp. 244-245, 259-263.
202 ACV, GEB 297, nos 67, 68.
203 ACV, PP 390/41, 4 jan. 1846 ; PP 390/43, 29 juil. 1848.
204 ACV, PP 390/67, 27 fév. 1896 ; PP 390/70, 24 nov. 1898 ; SB 265/503-505, 36, 42, 410, 430, 582.
205 ACV, SB 265/506-507, 37, 375 ; Isabelle Falconnier, « Ricco Wassmer. Le peintre s'est arrêté à Ropraz », *L'Hebdo*, 9 oct. 2008.
206 Stucs du château de La Poya attribués à Antonio Ragozzi par rapprochement avec l'Hôtel de Ville de Zurich (1697) ou à Antonio Roncati ; voir aussi la salle des fêtes du monastère d'Einsiedeln (Marsiglio Roncati, 1707) et le château de Hochstrass à Tägerwilen, vers 1700 (Peter Jezler, « Antonio Ragozzi. Der Stukkateur aus Lugano im Zürcher Rathaus und im Schloss Poya in Freiburg », *A+A*, 1997/4, pp. 57-61 ; Edoardo Agustoni, « Antonio Roncati di Meride, autore della decorazione a stucco del Municipio di Zurigo e del Castello della Poya di Friborgo », *RSAA*, 2013, pp. 267-278 ; Werner Oechslin, Anja Buschow Oechslin, *Der Bezirk Einsiedeln* [I] [KdS 100, SZ III], Neue Ausgabe, Berne 2003, pp. 473-474 ; Regine Abegg, Peter Erni, Alfons Raimann, *Der Bezirk Kreuzlingen. II. Rund um Kreuzlinge*n [KdS 125, TG VIII], Berne 2014, p. 367).
207 ACV, Bp 36/29, 1710-1711 ; Bb 1/38, 456, 13 sept. 1710 ; Bb 1/39, 156, 4 déc. 1711. – Voir aussi la chaire de pierre que Jean-Noé Clavel fit poser au temple de Mézières en 1712 (Monique Fontannaz, « La chaire de la cathédrale de Lausanne et sa postérité en Pays de Vaud », *NMAH*, 1987, pp. 533-539).
208 ACV, Fn 63, 1528, 504v, 572, 579v.
209 BCU, IS 1915, XXII c 1, p. 3 ; *ibid.*, p. 61, 12 mars 1692.
210 BCU, IS 1915, XXII c 1, p. 66, 12 mars 1692 ; XXII c 2, 22 nov. 1693.
211 BCU, IS 1915, XXII d 5, 14, 6 oct. 1700 ; *ibid.*, 14v, 20 nov. 1701 ; *ibid.*, 53, s. d., croquis ; ACV, P SVG 10, 210, 1710 ; BCU, IS 1915, XXII hd 2, 1.
212 AC Ropraz, MB 0, 29 mars 1721.
213 BCU, IS 1915, XXII d 36, 2 août 1724 ; ACV, Fn 300, 10v, 11 sept. 1725.
214 ACV, GC 548 et 545 B, [vers 1746] ; GC 541 A et B, [vers 1746 ou 1751] ; GC 564 B, 1750-1751.
215 ACV, Fn 300, 1735, 10v ; BCU, IS 1915, XXX c 3, 12 déc. 1749 ; *DHS*, III, p. 325 ; Henri Perrochon, « Etiennette de Brenles-Chavannes », *RHV*, 1943, pp. 49-73 ; Frédéric Barbey, « Les pierres parlent. Ussières », *Suisse contemporaine*, 1942, pp. 120-133 ; Jacques Chessex, *Le Rêve de Voltaire*, Paris 1995.
216 Henri Kissling, « L'avocat Chollet 1754-1823 », *RHV*, 1929, pp. 97-120 ; Mottaz 1921, II, p. 711 ; Favez/Marion 2003, p. 64.
217 ACV, GEB 297, no 14 ; SB 265/503, 32-33 ; SB 265/507, 236 ; SMS. – *Documentation :* Werner Stöckli, « Ropraz. Château d'Ussières. Investigation archéologique de l'extérieur, en 1983 », AAM, ms. 4 oct. 1983 ; Roger Simond, « Château d'Ussières à Ropraz. Façades », rapport préliminaire, août 2010, et rapport final, 24 fév. 2012 ; Projets de transformation 2009-1010,

Lucienne Vasserot-Pirinoli, Pully (SMS). – Photographie : vue du sud-est vers 1900 (SMS) **fig. 104**.

218 Reconstruction de la tour du temple de Mézières en 1727 par le maçon Abraham Allamand, peut-être la même personne que Maître Abraham Allamand qui était propriétaire de l'ancienne forge d'Ussières en 1729 (AC Ropraz, IC 1, 21 sept. 1727 ; Grandjean 1988, pp. 132, 321 ; ACV, GB 297/d, 1729, f° 14, n° 26).

219 ACV, P Dumur 39, « Le château d'Ussières ».

220 Archéologie cantonale, Lausanne ; *CR cons. Etat*, 1894, Travaux publics, p. 25 ; Viollier 1927, p. 307 ; ACV, AMH, A 152/1, A 11405, 15 fév. 1898 ; A 11407-11411 (relevés, ph.) ; *RHV*, 1944, pp. 46-47.

221 ACV, GB 213/a, 1740, f° 35 ; Archéologie cantonale, Lausanne.

222 *DTCS* 2005, p. 757.

223 Première occurrence connue : 1663 (ACV, Fn 198, 162, 7 déc. 1663).

224 AC Moudon, M 35, 7 avr. 1320 ; M 349, 11 juin 1349 ; ACV, P Loys 3100, 13 sept. 1360 ; P Cerjat (I) B 1676, 18 jan. 1361 n. st. ; AEF, Quernets 155, vers 1278 (Petrus de Vulliens) ; ACV, Fk 2, 109v-110, 20 avr. 1387 ; Fn 8, 1401, 26 ; P Cerjat (I) B 499, 11 juil. 1469 ; Fn 200, 1740, 2.

225 ACV, P Cerjat (I) B 1117, 11 mars 1426 n. st.

226 ACV, Dl 43/2, 138, 30 mars 1512, partage entre Jean dou Boz et ses neveux.

227 Procédure en cours dès 1658 en tout cas : AC Moudon, AFA 159, 21 août 1658 ; AFA 189, [1683-1686] ; AFA 190, 9 sept. 1690 ; AC Rossenges, U, 26 fév. 1684.

228 ACV, P Cerjat (I) C 1040, 10 juil. 1727 ; C 1087, 12 août 1732.

229 AC Moudon, AAE 2, 27 sept. 1746 ; AC Rossenges, P 3, 28 déc. 1748 ; P 2, 8 fév. 1749 ; GA 4, 16 juin 1749, « Etat de l'avoir et du devoir de la communauté de l'Abaye et Rossenges ».

230 ECA 2-3 ; voir ill. 697, in Glauser 2003.

231 Rte de l'Abbaye 6 (ACV, GEB 213, n° 30).

232 AC Rossenges, B 1, 1, 3 oct. 1832.

233 ACV, K IX 1149/204, 1892 ; *CR cons. Etat*, 1894, Travaux publics, p. 25 ; *ibid*., 1897, p. 8 ; AC Rossenges, plan RC 213, juil. 1896.

234 ACV, GB 213/a, f° 27, n° 24 ; AC Rossenges, P 5, 17 avr. 1758.

235 Autres inscriptions en pointillés : D[avid] Buloz [couvreur], diverses initiales et la date de 1816.

236 AC Moudon , AAA 30, 14 juil. 1763.

237 AC Rossenges, A 2, Mun., 47, 23-28 août 1833 ; ACV, GEB 213, n° 18 ; GF 213/1, 46 ; GF 213/2, 30 ; GB 213/b, 1845-1849, f° 7, n° 109 ; ph. vers 1950 (AP Roland Débaz, Rossenges).

238 ACV, K XIII 202/2A, 24 mars 1834 ; AC Rossenges, A 2, Mun., 55, 26 oct. ; 56, 21 nov. 1833 ; 59, 25 jan. ; 61, 31 jan. ; 63, 17 mars ; 67, 12 avr. ; 68, 10-16 mai ; 75, 16 août ; 79, 30 nov. 1834 ; 87, 28 fév. ; 95, 30 mai ; 102, 29 août 1835 ; 119, 27 août 1836 ; B 1, Cons. com., 3, 31 août ; 6, 26 oct. ; 11, 18 déc. 1833 ; 13, 5 fév. ; 15, 29 avr. 1834 ; 23, 1er juin 1835 ; FA 1, c. 1834, 4, 13 ; *ibid*., c. particulier 1834-1835 et livre de raison de Jean-Pierre Débaz, municipal.

239 AC Rossenges, A 3, Mun., 20-29 mai ; 28 sept. ; 5 oct. ; 2 nov. 1861 ; FA 3, c. 1861, 6, 14.

240 AC Syens, GB 5, 1967-1971, correction RC 551/601.

241 *DTCS* 2005, p. 862.

242 Archéologie cantonale, Lausanne ; ACV, K IX 1149/202 ; *CR cons. Etat,* 1881, Travaux publics, p. 90.

243 *DHS*, XII, p. 268 ; rec. vers 1260.

244 Andenmatten 2005, pp. 244, 249 ; ACV, P Loys 2998, 20 juin 1329.

245 AEF, Quernets 136, fiefs nobles Balay, 1403, 264v ; ACV, Ab 3, 1405, 165-165v ; Fn 200, 1-4, historique des droits seigneuriaux par le commissaire Pierre Chollet en 1740 ; Cérenville/Gilliard 1929, p. 234.

246 Reymond 1938, pp. 25, 67-75.

247 ACV, P Cerjat (I) B 1034, 27 août 1487.

248 ACV, P Cerjat (I) B 81, 1er juil. 1517 ; Reymond 1938, pp. 78-81, 84-87 ; ACV, Fn 164, 536-546, 11 avr. et 7 mai 1629.

249 ACV, P Cerjat (I) C 541, 25 juin 1642.

250 ACV, P Cerjat (I) C 556, 20 nov. 1645.

251 ACV, Fn 200, 5-10 ; Fn 198, 163-171, 1727 ; Dl 61/12, 21 sept. 1735, *passim* ; P Cerjat (I) C 1087, 12 août 1732 ; Reymond 1938, pp. 120-126, 132-138.

252 ACV, GB 213/a, 1740, f° 14.

253 ACV, P Cerjat (I) B 1306, 17 mai 1456.

254 ACV, Ab 3, 1405, 163 ; P Cerjat (I) A 5, 1525, 282.

255 ACV, Fn 200, 1740, 34 ; GB 213/a, 1740, f° 14.

256 AC Syens, JA 0, 17 nov. 1777 ; FA 1, c. 1795 ; c. 1800-1801, 7 ; ACV, GEB 217, n° 29.

257 AC Syens, B 1, Cons. com., 26, 19 août ; 27, 23 sept. 1827 ; 37, 27 jan. 1830 ; A 2/1, Mun., 205, 18 août ; 206, 22 sept. ; 206, 27 oct. 1827 ; 241, 1er et 22 mai 1830 ; FA 1, c. 1830, 9, 15 ; c. 1831, 8.

258 AC Syens, B 1, Cons. com., 117, 25 mai 1844 ; A 2/2, Mun., 160, 9 nov. 1844 ; AJA 0, tableau des bâtiments, 1840-1852.

259 AC Syens, A 2/2, Mun., 113, 12 déc. 1842.

260 AC Syens, JA 1, plans numérotés de 2 à 8, [Pierre-Daniel Jaquier, 1843], éch. 1:50, encre et lavis, 47 × 31 cm ; *ibid.*, 30 mars 1843, rapport d'Achille de La Harpe ; 9 avr. 1843, lettre du Conseil de l'instruction publique.

261 AC Syens, A 2/2, Mun., 101, 20 nov. 1841 ; 109, 12 fév. ; 103 [sic], 16 avr. ; 111, 26 nov. ; 113, 12 déc. ; 115, 28 déc. 1842 ; 123, 22 avr. ; 124, 10 mai ; 126, 5 juin ; 127, 8 et 27 juin ; 130, 9 sept. 1843 ; 151, 11 mai et 2 juin ; 152, 30 juin ; 154, 28 juil. ; 156, 3 août ; 158, 5 oct. ; 160, 16 nov. ; 161-162, 30 nov. 1844 ; 182, 16 août ; 184, 20 sept. 1845 ; B 1, Cons. com., 108-113, 18 fév. 1842 – 6 juil. 1843 ; FA 1, c. 1843, 15-16 ; c. 1844, 15-16.

262 AC Syens, JA 1 : oct. 1934 – juil. 1937, plan et coupe partielle pour transformation de l'appartement au rez de chaussée, sig. L[ouis] Briod, Forel-sur-Lucens ; 1957, factures ; 12 mai 1982, relevés ; 1982-1983, devis.

263 ACV, GEB 217, 1837, n° 53, propriété de Jean-Pierre Porchet ; AC Syens, JA 5, 1998-1999, maison de commune ; voir ill. in Glauser 2013, p. 176.

264 Propriété en 1654 de Pierre Frossard, notaire de Brenles, au nom de sa femme Sebastiane Porchet et auparavant des Rachignier (ACV, Fn 198, 1654, 105) ; nos 66 et 72 du plan de 1740, propriété des hoirs de Jean-François Mottaz (ACV, GB 213/a, 1740, f° 14 **fig. 108**) ; rénovation en 1987 (SMS).

265 ACV, Fn 198, 165, 11 jan. 1727.

266 ECA 136, fiche recensement 7, ph. 1987. – Ces éléments pourraient correspondre en partie au moins à ceux dessinés par Albert Naef, datant de 1747 et 1727 (ACV, AMH, A 167/11, A 12534).

267 ACV, GEB 217, 1837, n° 48, propriété de Jean-Pierre Mottaz ; Olivier Feihl, « Syens – Ferme. Propriété de Mme Simone George. Rapport de visite n° 1 », Archéotech, ms. août 1990 (SMS) ; voir ill. 706, in Glauser 2003. – Il s'agit peut-être de Jacques-François Jaquier, de la famille des maçons des Méleries à Hermenches (ACV, GF 202/1, 96).

268 ACV, GB 213/a, fos 7-8, 18.

269 Fontannaz MAH VD 2006, pp. 108-113.

270 *Cartulaire Lausanne* 1948, p. 13 ; Mottaz 1921, II, p. 674 ; *Visite 1416-1417*, p. 139 ; *Visite 1453*, pp. 393-394.

271 ACV, Bb 1/59, 486, 2 déc. 1741 ; Bp 34/30, 1741-1742, 70 ; Bb 1/104, 406, 2 fév. ; 451, 23 fév. 1787 ; Bp 34/38, 1787, 69 ; Bb 1-109, 11 juin 1790.

272 AC Syens, JA 3, 24 jan. 1793 et s. d., autorisations des communes d'Hermenches et de Rossenges.

273 AC Syens, B 1, Cons. com., 103, 11 nov. 1843.

274 ACV, dossier ATS, Charles Ruchet ; P Duplan-Ruchet.

275 ACV, AMH, A 167/11, A 12537, 29 oct. 1896, devis sig. E. Bertolini entrepreneur ; A 12535, 16 sept. – 18 oct. 1897, rapport d'Albert Naef ; A 12536, note additionnelle ; AC Syens, JA 3, 20 fév. 1901, c. 1897-1900. – *Documentation :* Projets d'Ernest Bertolini, 1897 : plan, détail de la porte du chœur, détail de la fenêtre du chœur restituée (ACV, AMH, A 167/11, A 12531-12533) ;

vue de l'église depuis le nord, exécutée pour l'inauguration du 16 oct. 1898, par Emile-David Turrian (A 12538); ph. de l'intérieur du chœur, 1904 (photographie des Arts) (A 12539); ph. de l'intérieur avant travaux (SMS); ph. de l'extérieur peu après 1900 (ACV, K XIV 549); voir ill. 187, 303 et 392, in Grandjean 1988; Josef Trnka, « Syens, église. Sondages », ms. août 1998; Werner Stöckli, Franz Wadsack, « Vases acoustiques dans le canton de Vaud : Villette – Syens – Granges-près-Marnand – Grandson », AAM, ms. juil. 1999 (SMS).

276 ACV, AMH, D 7, Syens; SMS.

277 ACV, GC 564 A, plan du grand chemin de Lausanne à Moudon, [1750-1751].

278 Grandjean 1988, pp. 237-238; Fontannaz MAH VD 2006, pp. 228-229.

279 Gasser 2004, pp. 133, 197-198, fig. 76; Raemy 2004, p. 190.

280 ACV, P SVG, G 10, pp. 170, 204; Bil 12, 134, 11 nov. 1788.

281 Fontannaz MAH VD 2006, p. 159.

282 20 mai – 17 août 1898, lettres d'Edouard Hosch au pasteur Ruchet (C[harles] R[uchet], « Restauration de l'église de Syens », copie, SMS); ACV, AMH, D 7, Syens; *La sainte Bible selon la Vulgate*, traduction nouvelle avec les dessins de Doré, Tours 1866. – A comparer avec le vitrail posé par Hosch en 1899 à l'église de Noville (Fabienne Hoffmann, in Henri-Louis Guignard [éd.], *Noville & Rennaz*, Noville/Rennaz 2004, p. 274).

283 Inv. F. Hoffmann, 1992; AC Vucherens, N 2, c. 1787, 32; Laurence Cesa-Mugny, in *Patrimoine campanaire fribourgeois* 2012, p. 85 : Joseph-Désiré Rognon (1747[-1791]), originaire de Morteau (F).

284 Inv. F. Hoffmann, 1992.

285 Voir ill. n° 129, in *Trésors* 1982, p. 173.

286 ACV, AMH, A 167/11, A 12547; *Trésors* 1982, p. 224.

287 Fichier MCAH.

288 Cérenville/Gilliard 1929, p. 132; Galbreath 1937, pp. 243-244.

289 ACV, Bk 1, 23v, vente du 18 oct. 1542; Fn 198, 1654, 33v; IB 40/266, [après 1634], 20.

290 ACV, Bb 1/10, 17 sept. 1656; 8 mai 1657; Bb 1/66, 413, 26 avr. 1748; Bb 30/7, 1, 16 mai 1777; Mottaz 1921, II, p. 674.

291 ACV, K XIV 368, 19 déc. 1884; 20 jan.; 22 jan. 1885.

292 Plans sig. Jaq[ues] Regamey : s. d., avant-projet (?), éch. 1:50; 12 avr. 1890, projet approuvé le 14 mai 1890, éch. 1:100 (plans des quatre niveaux, façades nord, ouest et sud, coupe transversale); juil.-sept. 1890, détails pour exécution; 28 fév. 1891, projet de dépendance; [fév. 1891], projets pour travaux supplémentaires; 9 juin 1897, calque du projet du 12 avr. 1890 **fig. 114** (ACV, S 34/217/1; SIPAL).

293 ACV, K IX 1202/11, correspondance, soumissions, c. 1891-1892.

294 ACV, S 34/217/1, plans 1953 et 1988.

295 ACV, K IX 1202/11, 17 avr. 1891, devis des travaux supplémentaires.

296 ACV, P Loys 1286, 1er avr. 1329; P Cerjat (I) B 1230, 5 oct. 1334.

297 ACV, P Cerjat (I) B 1236, 23 mars 1359 n. st.

298 ACV, P Cerjat (I) A 5, 1525, 252.

299 ACV, P Cerjat (I) B 1034, 27 août 1487; Dl 33/6, 140, 22 mai 1531; P Cerjat (I) B 964, 11 déc. 1533; Dl 33/1, 237, 30 juin 1536; AEB, A I 337, 575, 27 août 1531 – 9 nov. 1538; ACM, DBBC 1664, Porchet, 11 fév. 1552.

300 ACV, P Cerjat (I) C 541, 25 juin 1642; Fn 198, 1654, 133.

301 ACV, Bb 3/17, 99, 4 mai 1663.

302 Bernhardt von Rodt, « Genealogien burgerlicher Geschlechter der Stadt Bern », VI, ms. 1950, pp. 403, 409 (BBB, Mss.h.h. LII 9.1-9.7).

303 ACV, Fn 176, 104, 25 sept. 1685.

304 ACV, Fn 200, 5-10, 16 oct. 1724 – 28 avr. 1725; Fn 198, 163, 1727.

305 ACV, Fn 200, 1740, 27; Reymond 1938, pp. 132-135.

306 ACV, GD 217/1, 1802, 3, 7; GB 217/a, 1829-1830, f° 2; GEB 217, 1837, nos 41-42; ACV, SB 245/698, 25, 30; SB 245/695, 119, 208, 211, 222.

307 Autre exemple de logement seigneurial avec faîte perpendiculaire à celui du rural et avant-toit en berceau : château de Curtilles (p. 290); voir aussi Glauser 2003, pp. 110-111.

308 Brigitte Pradervand, in Raemy 2004, pp. 704-722.

309 Brigitte Pradervand, « L'iconographie animale sur les plafonds polychromes après la Réforme : iconographie spécifique ou iconographie d'emprunt ? A propos de la cure de Moudon », *NMAH*, 1989, pp. 402-411; Eric-J. Favre-Bulle, B. Pradervand, « La découverte d'une peinture d'Humbert Mareschet à Romainmôtier », *Hommage Grandjean* 1995, p. 326; Bissegger MAH VD 2012, pp. 201-202.

310 ACV, P Cerjat (I) B 1236, 23 mars 1359 n. st.; P Cerjat (I) B 966, 20 sept. 1400; P Cerjat (I) A 5, 1525, 259v-260.

311 ACV, Fn 198, 1654, 129v; Fn 176, 114, 25 sept. 1685.

312 AP Jean Hirsig, Bressonnaz, 28 sept. 1692.

313 AP Pierre Ballif, Syens, ventes 6 mai 1750 et 17 oct. 1774.

314 ACV, GEB 217, nos 4 et 1.

315 ACV, GEB 217, nos 2, 3, 5; AC Syens, AJA 0, tableau des bâtiments, 1840-1852.

316 ACV, SB 245/698, 5, 38, 41-42, 48-50; ARF, plans spéciaux, 1898 n° 3; AP Pierre Ballif, Syens : 12 juin 1846, partage; 26 juil. 1867, vente à François Gilgen; 8 nov. 1890, convention avec Ami Briod pour un raccordement à la halte de Bressonnaz; 28 juin 1895, vente par Ami Briod à Jean-Jacques Hartmann; 3 juin – 26 août 1903, vente à Charles et Arthur Ballif.

317 Delacrétaz 1986, pp. 144-146; Glauser 2003, pp. 225-226.

318 *DTCS* 2005, p. 942; *DHS*, XIII, p. 263.

319 Rec. vers 1260; Andenmatten 2005, p. 262.

320 ACV, Ab 6, 1358, 51-53v; Fn 5, 1379, 37v-47v; Fn 330, 1540, 218.

321 AC Moudon, M 13, sept. 1310; ACV, P Loys 1286, 1er avr. 1329; P Loys 2998, 20 juin 1329; AC Vucherens, E 1, 12 août 1364; ACV, Fn 63, 1531, 498.

322 ACV, P Loys 1286, 1er avr. 1329; GB 201/a, 1677, f° 23, maison de Mme Zehender, dame de Syens, actuelle parcelle 336; P Cerjat (I) A 5, 1525; Fn 164, 1628, 541v.

323 IVS, VD 7.3 et 7.4.

324 ACV, GB 201/a, 1677, fos 50-53; AC Moudon, M 811, 26 juil. 1394.

325 ACV, GB 201/a, 1677, f° 38; Ab 6, 1358, 53; Dl 83/1, 273, 18 jan. 1473 n. st.

326 ACV, GB 201/a, 1677, f° 37; Mottaz 1921, II, p. 662; AC Vulliens, FA, c. 1793, 31; Georges Favey, « Les signaux du Pays de Vaud », *RHV*, 1903, p. 239.

327 ACV, Fn 94, 1555, 17v, 18v.

328 ACV, GB 201/a, 1677, fos 29, 36-38, 42; GC 682, [vers 1746]; GC 546, [vers 1746]; GC 564 A, [1750-1751].

329 ACV, GB 201/a, 1677, f° 30; AC Vucherens, G 13, 1936.

330 ACV, GB 201/a, 1677, fos 22-23, 26-28.

331 ACV, GEB 221, n° 137; GF 221/4, 69; Glauser 2003, p. 362; initiales J B D T sur la porte.

332 Glauser 2003, pp. 407-411.

333 ACV, GEB 221, nos 138, 141; SMS (ph.); ACV, GF 221/4, 97.

334 ACV, Ab 6, 1358, 52, 53; Fn 5, 1379, 42; *Cartulaire Lausanne* 1948, pp. 13-14. – La mention d'une église Saint-Pierre-et-Saint-Pancrace en 1239 n'a pas pu être vérifiée (*Liste des monuments historiques du canton de Vaud*, Lausanne 1979, p. 246).

335 AC Moudon, M 2223, 10 oct. 1523 – 18 fév. 1545.

336 ACV, P Cerjat (I) A 66, [fév. 1593 ?].

337 ACV, Bb 1/14, 9 fév. 1672; AC Vucherens, N 1, c. 1719; *L'Eveil*, LXXV, 21 sept. 1937, p. 1.

338 ACV, Bb 1/54, 69, 22 fév.; 83-84, 8 mars 1737; Bp 34/30, 1737-1738, 55; AC Vucherens, M, 27 nov. 1741; *L'Eveil*, LXXV, 21 sept. 1937, p. 1.

339 AC Vucherens, c. 1776, 26; c. 1777, 21; c. 1779, 19, 22.

340 ACV, GEB 221, nos 51-52; GF 221/4, 95, 106.

341 ACV, AMH, A 183/8, A 13817-13818, rapport d'Albert Naef, 5 nov. 1896; AC Vucherens, A 7, Mun., 26 mars; 21 déc. 1895; 6 jan.; 8 fév.; 31 mars; 11 avr.; 28 juin; 25 juil.; 16 août; 5 sept.; 31 oct. 1896; 24 jan.; 7 déc. 1897.

342 ACV, AMH, D 7, Vucherens ; A Paroisse de Syens, 29 juil. 1922, projet galerie, sig. Gabella frères ; AC Vucherens, G 15, s. d., devis galerie.

343 ACV, PP 549/1135, 1956-1958, dossier Pierre Margot (plans, devis, factures, correspondance) ; SMS.

344 Grandjean 1988, pp. 240, 243, 254-255, 265, 347-348.

345 ACV, AMH, A 183/8, A 13817, rapport d'Albert Naef, 5 nov. 1896.

346 SMS, dossiers 1994-1995.

347 Inv. F. Hoffmann, 2014.

348 AC Vucherens, G 16, 26 juin 1933.

349 AC Vucherens, N 1, c. 1775, 27, 28, 36 ; c. 1776, 21, 26, 29, 38-43 ; c. 1777, 18-20 ; c. 1779, 21, 28.

350 AC Vucherens, B 1, Cons. com., 13, 28 mars ; 15-16, 7 juin ; 31, 28 nov. ; 31, 31 déc. 1824 ; G 16, c. 1824-1825 ; AC Ropraz, GB 11, [1861 ?].

351 AC Vucherens, B 1, Cons. com., 110, 13 oct. 1839 ; 119, 4 juil. 1841 ; G 16, vacations, 1842 ; G 18, registre commission, 2, 6 avr. ; 2-3, 13 avr. ; 4, 4 mai ; 6, 11 mai ; 7, 5 juin 1842 ; ACV, GF 221/4, 95.

352 AC Vucherens, G 16, 6-8 mars 1911, plans sig. Aug. Graz (4 plans, 3 coupes et 3 façades) bleus, éch. 1:50 ; 1911, devis ; 29 avr. 1911, convention ; 23 nov. 1911, c. des travaux en régie ; correspondance. – Ph. avant reconstruction : photographie des Arts, Lausanne, 3933 (coll. J.-M. Chollet, Vucherens).

353 AC Vucherens, B 1, Cons. com., 80, 6 mars 1834 ; 108, 31 jan. 1839 ; 110, (...) juil. 1839 ; 119, 4 juil. ; 120, 27 oct. ; 121, 10 nov. 1841 ; 129, 6 nov. 1842 ; G 18, 29 juil. 1839, convention pour l'enseigne ; *L'Eveil*, LXXV, 21 sept. 1937, p. 1 ; ACV, PP 80/1, généalogie Cavin, ms. historique, p. 6. – Maison datée 1833 qui porta ensuite l'enseigne de l'Ours.

354 AC Vucherens, B 1, Cons. com., 122, 17 jan. 1842 ; 133, 3 nov. 1844 ; G 18 : registre de la commission nommée pour la construction d'une salle d'école et d'une auberge, 1-12, 25 mars – 25 août 1842 ; *passim* ; s. d., devis et cahier des charges ; conventions 1842-1843 ; c. 1843 ; c. 1844. – Plans. Projet de Louis Wenger, [juil. 1842] (AC Vucherens, G 18) **fig. 40, 41** ; projet [Henri Boisot], [juil. 1842] (G 2) ; projet [Jean-Baptiste Deytard], [août 1842] (G 18).

355 ACV, GF 221/4, 95, 122 ; *24heures*, 7 nov. 1996, p. 57. – Ph. peu après 1902 : carte postale « Vucherens. La gare » (AP Fiaux, Ollon) ; AFMH.

356 AC Vucherens, N 3, c. 1806, 14 ; Franz-Raoul Campiche, *Essai de généalogie Cherpillod de Vucherens*, Nyon 1946, p. 14.

357 ACV, GF 221/1, 11 ; GEB 221, nos 54-55 ; GF 221/4, 15 ; Glauser 2003, pp. 353-354.

358 ACV, S 60 221/2 ; peinture refaite selon les traces existantes (communication du propriétaire, M. Alfio Santangelo). – *Documentation :* Ph. Kern vers 1930 (ACV, AMH, A 183/8, A 28099) ; ph. Fibbi-Aeppli 1981 (S 60 221/2 a, 8-10) ; relevés en 1972 (S 60 221/2 a, 14) ; Anne-Françoise Pelot, rapport du 11 juil. 1984 ; Laboratoire de conservation de la pierre, rapport du 9 août 1984 (SMS).

359 ACV, Fn 68, 1531, 141.

360 Gilbert Kaenel, *Recherches sur la période de La Tène en Suisse occidentale. Analyse des sépultures* (CAR 50), Lausanne 1990, pp. 124-125, 423 (l'auteur situe par erreur les deux sépultures à Bressonnaz) ; *Indicateur d'antiquités suisses*, 1901, p. 327 ; Archéologie cantonale, Lausanne.

361 ACV, GB 302/a, fo 46 ; AC Moudon, M 1151, 14 nov. 1424 ; ACV ; Fn 367, 326, 2 juil. 1749 ; Mottaz 1921, II, p. 822.

362 « Chronique archéologique », *RHV*, 1990, pp. 137-138.

363 *DTCS* 2005, p. 946.

364 Pahud 2001, pp. 130-132, 139-140 ; *DHS*, XIII, p. 270.

365 Pasche 1895, pp. 203-220 ; Mottaz 1921, II, pp. 819-822 ; Andenmatten 2005, pp. 60, 108 ; Morerod 2000, pp. 202, 535 ; Fontannaz MAH VD 2006, p. 39.

366 Rec. vers 1260.

367 ACV, Fk 2, 20 avr. 1387 ; P Cerjat (I), 302, 13 avr. 1377.

368 AP Jean Hirsig, Bressonnaz, 27 fév. 1395 n. st. ; 4 juil. 1404.

369 ACV, P Loys 2980, 9 fév. 1420 n. st. ; Fn 68, 117v, 15 nov. 1531.

370 ACV, Fn 85, 6 déc. 1556, 326v.

371 AEB, B VII 699, 1609-1610 ; ACV, Fn 165, 2v, 286, 9 mai 1629 ; Fn 176, 19, 6 mars 1683 ; 39, 25 avr. 1683 ; 43v-44, 7 avr. 1611.

372 Limite des seigneuries : ACV, GC 564 B, [1750-1751] ; GB 207/b, 1725, fo 21.

373 ACV, P Cerjat (I) C 739, 31 mai 1691 (juridiction sur tous les bâtiments et sur quatre sujets) ; Fn 176, 332, 1er nov. 1724 ; Pasche 1895, pp. 403-405.

374 ACV, P Cerjat (I) C 511, 22 avr. 1635 ; C XX 302/40, 26 juin 1689 ; C XX 302/41, 26 mars 1722 ; GB 207/b, 1725, fo 21 ; P Cerjat (I) C 1086, 12 août 1732 ; Fontannaz MAH VD 2006, p. 455 et ill. p. 110 ; voir pp. 102s.

375 Rec. vers 1260 ; ACV, Fk 2, 20 avr. 1387, 98-98v, 132 ; Fn 64, 1528, 149v ; Fn 68, 15 nov. 1531, 195v ; Fn 165, 286v, 9 mai 1629.

376 Galbreath 1937, pp. 110-111 ; Galbreath 1934-1936, p. 706.

377 ACV, IB 40/285, 29 mai 1659.

378 ACV, GB 302/a, 1816, fo 30, no 24 ; Fn 176, 6 mars 1683, 19.

379 ACV, GC 564 C, plan du chemin de Ferlens à Vulliens, [1750-1751], avec esquisses des bâtiments en élévation ; Pasche 1895, pp. 400-403 ; le gibet se trouvait à la limite sud de la commune, au Pré-des-Fourches (GB 302/a, fo 2 ; GC 502, vers 1660).

380 ACV, Dl 61/2, 18 sept. 1734 ; 26 août 1734 ; 31 juil. 1735 ; AC Vulliens, GA, grosse de rec. 1671-1735, 170-178v, 26 août et 13 oct. 1734, 23 août 1735 ; ACV, Fn 176, 6 mars 1683, 19 (autre bâtiment propriété du seigneur).

381 Rte du Village 21, immeuble moderne englobant deux portes de granges construites en 1747 et 1773, respectivement par les charpentiers Jean-David (?) et Jean-Daniel Cavin (Roder 1987, p. 53) ; voir ill. vis-à-vis p. 4, in Burnand 1938, et fiche no rec. 302/13 (ph. et croquis 1990).

382 ACV, IB 40/285, 29 mai 1659, [4v] ; GB 302/a, 1816, fo 32.

383 ACV, Ea 14/302, recensement 1798.

384 ACV, Fn 8, 1401.

385 Four, fromagerie, plusieurs forges (ACV, GB 302/a, 1816-1817, fos 29-31 ; GB 302/b, 1869-1870, fo 1, 6, 7) ; diverses cartes postales du Bourg-Dessous (http://www.vulliens.ch).

386 AC Vulliens, FA, c. 1765 ; c. 1768, 44 ; ACV, GEB 302, no 130 ; K XIII 203/1, 12 mai 1828 ; K XIII 202/1, 31 juin 1829 ; *ibid.*, 24 juil. 1829 ; AC Vulliens, FA, c. 1828 ; c. 1829 ; I, [avant le 26 juin 1899], projet de Charles Devaud, charpentier à Vulliens, éch. 1:50, calques ; 26 juin 1899, rapport de l'architecte Jules Simon ; 24 fév. 1900, conditions aux entrepreneurs, sig. Charles Devaud et Charles Clerc, entrepreneurs, Eugène Vuagniaux, pour Jacques Mosconi : Jean Perrin. – Cloche de 1873 par Gustave Treboux, de Vevey (do dièse 4, diam. 68 cm), legs de Jean-Samuel Cavin (inv. F. Hoffmann, 2013).

387 Ph. avec enseigne : carte postale : « Vulliens (Jorat). Café de la Grappe d'Or », vers 1950 (http://www.vulliens.ch).

388 Inscription sur le linteau de la porte de grange : « FAIT PAR PR ET PI I POUR AB N LE XVI JUIN 1787 » ; Galbreath 1934-1936, p. 512.

389 ACV, GB 302/a, 1816-1817, fo 32.

390 AC Vulliens, A, Cons. 1751-1821, 5 mars 1804. – Les armes des Burnand de Vulliens diffèrent légèrement de celles des Burnand de Moudon et Seppey (Galbreath 1934-1936, p. 92). – Autre maison Burnand de la fin du XVIIIe s., en pierre de taille, démolie en 2011 : voir ill. 576, in Glauser 2003, p. 288 ; ACV, SB 2, relevé 302/36.

391 ACV, Ea 14/302, recensement 1798.

392 ACV, Bp 34/39, 1793, 71 ; AC Vulliens, FA, c. 1792, 25, 26, 28 ; c. 1793, 35, 37, 39, 40 ; c. 1794, 40.

393 No rec. 302/67 ; AC Vulliens, FA, c. 1828, 17.

394 *CR cons. Etat*, 1899, Travaux publics, p. 57, *passim* ; *ibid*., 1904, p. 43 ; ACV, K IX 1149/233, plans 1900-1901 ; voir ill., in Delacrétaz 1991, p. 96.

395 *Cartulaire Lausanne* 1948, p. 13 ; ACV, C XX 302/ 32, 22 jan. 1466 n. st. ; P Loys 4580,

195, nº 1676, 22 jan. 1466 n. st. ; *ibid.*, 175, nº 1527, 31 août 1466 ; Morerod 2000, p. 45.

396 *Visite 1416-1417*, p. 138 ; *Visite 1453*, pp. 326-327.

397 ACV, C XX 302/14 à 32, 19-22 jan. 1466 n. st. ; P Loys 4580, 195, nº 1676, 22 jan. 1466 n. st.

398 ACV, Bk 1, 16 et 32 ; Fn 87, 84v, 17 oct. 1542 ; GB 302/a, fº 33 : Clos de la cure.

399 Un acte de 1689, ayant pour témoins le maçon Jean-Elie Payou de Vevey demeurant à Moudon et le charpentier Jacques Mory (Morel ?) de L'Abbaye de Rossenges, fait mention de sommes importantes accordées à la commune par Jean-François Cerjat (ACV, C XX 302/40, 26 juin 1689).

400 AC Vulliens, FA, c. 1779 ; c. 1780, 19-20, 23 (tuiles d'Ecublens). – Le chœur existait encore en 1724 (ACV, P SVG, G 10, notes généalogiques par Clavel de Ropraz, pp. 158 et 204).

401 ACV, AMH, A 185/6, A 13994, 13 mai 1902, rapport d'Albert Naef avec croquis. – Classement MH de l'ensemble en 1955.

402 ACV, AMH, A 185/6, déc. 1932, relevés ; ph. F. Gilliard avant restauration, 1932 ; ACV, P Gilliard 61/3, jan. 1933 – juin 1934, projet de restauration et plans d'exécution ; 1934-1937, soumissions, c., correspondance ; AC Vulliens, I, *Feuille d'Avis de Lausanne*, 16 fév. 1933 ; *ibid.*, « comptes arrêtés ».

403 Burnand 1938 ; ACV, AMH, D 7, Vulliens, 10 fév. 1968 ; AC Vulliens, I, 8 juil. 1955, lettre de la Municipalité ; *ibid.*, montant des travaux exécutés en 1955 et 1956 ; ACV, AMH, A 185/6, 1955-1956, devis.

404 Grandjean 1988, pp. 328-329, 332, 399.

405 La croix n'apparaît pas sur le dessin de Turrian de 1896, mais bien sur des photos du début du XXe s. (Turrian 1896, p. 19 ; ACV, K XIV 549).

406 En 1934, Albert Naef proposa de reconstituer l'« abside » disparue, sans en connaître la forme, mais on y renonça (ACV, P Gilliard, 27 mars 1934, lettre du Département ; 9 juil. 1934, réponse de la commune).

407 AC Vulliens, FA, c. 1721 ; ACV, AMH, A 185/6, A 13989/2, 26 nov. 1901 ; Inv. F. Hoffmann, 2013-2014.

408 Voir fiche nº rec. 302/42, pièce annexe, lettre de Michel Burnand, 19 oct. 1999 (SMS) ; Burnand 1938, p. 8.

409 Bossard/Chavan 1990, p. 184 ; rec. vers 1260 ; ACV, P Cerjat (I) B 302, 13 avr. 1377.

410 ACV, Fn 68, 15 nov. 1531, 188v ; Dl 33/6, 38, 10 mai 1530 ; Dl 33/3, 138v, 5 sept. 1534.

411 ACV, Fn 85, 325, 6 déc. 1556.

412 Pasche 1895, pp. 406-408.

413 ACV, Fn 165, 286, 9 mai 1629 ; Fn 176, 39, 25 avr. 1683 ; *ibid.*, 43v-44, 7 avr. 1611.

414 ACV, P Dessemontet 4/11, R VIII/5 ; P SVG G 10, p. 157.

415 Auguste Burnand, « L'enlèvement de Mme de Sépey, le 24 mai 1691 », *RHV*, 1914, pp. 335-369.

416 Christian Orcel, Jean Tercier, Jean-Pierre Hurni, « Château de Sépey » (LRD 05/R5704), ms. 3 oct. 2005 (SMS).

417 ACV, Bp 34/23, 1698-1699, 49.

418 BCU, IS 1915, fonds famille Clavel, XVIII : convention du 19 avr. 1723 selon le partage du 5 déc. 1718 ; *ibid.*, XXIII a/1, 10 mai 1720 ; *ibid.*, XXIII a/1, convention du 23 avril 1721 confirmée le 1er sept. 1747.

419 BCU, IS 1915, XXIII a/2, 2 mai 1750.

420 ACV, Dl 85/1, 258, 17 nov. 1759 ; Burnand 1957, p. 49.

421 Ce mémoire n'est connu pour l'instant que par les nombreux articles et notes de René Burnand (voir *Documentation* et surtout Burnand 1901).

422 Fontannaz 1986, pp. 182-187 ; Burnand 1944, pp. 29, 32.

423 ACV, Bio 147, s. p., 14 août 1779 ; 20 mars 1781 ; BCU, IS 4989, non inventorié, carton famille Burnand, successions : partages 13 fév. et 2 mars 1781 ; Burnand 1944.

424 *RGV*, I, pp. 269-271 ; ACV, GB 302/a, 52-53 ; GEB 302, nos 41-45.

425 ACM, DBBC 291, c. de ménage 1849-1868, p. 37.

426 ACV, GF 302/5, 9 ; BCU, IS 4989, non inventorié, carton famille Burnand, successions : testament de Charles Burnand, 11 fév. 1853 – 9 déc. 1867 ; *ibid.*, partage du 6 juil. 1869 ; *RGV*, I, pp. 277.

427 ACV, P Cérenville 90, acte de donation du 17 oct. 1846.

428 ACV, GF 302/5, 9 ; Burnand 1957, p. 52.

429 ACV, GF 302/7, 313-314 (articles du 713 et du 715).

430 Burnand 1957, p. 52.

431 Burnand 1901.

432 Kaenel 2004, pp. 9-19.

433 Burnand 1957, pp. 53-55.

434 ACV, PP 605, 35 (ph. Estermann, [1884 ?]) ; P Cérenville, 387 (1884).

435 Galbreath 1934-1936, I, p. 92.

436 ACV, GB 302/a/1, 1816-1817, fos 51-52.

437 Ph. de 1884 (?) et 1898 : ACV, P Cérenville, 388, 390, 392.

438 Voir la cheminée de 1679 à Autecour, Mont-sur-Rolle (Bissegger MAH VD 2012, p. 221).

439 Voir ill. 248, in Fontannaz MAH VD 2006, et ill. 315, in Fontannaz 2001.

440 Catelle provenant sans doute de l'hôtel de la Poste à Moudon (ACV, AMH, A 111/8, A 7808, 27 mai 1899).

441 Burnand 1901 ; Fontannaz MAH VD 2006, manuscrit de référence 2003, p. 605 (Rédaction MAH Vaud).

442 Rue Grenade 12-14 (voir ill. 345 et 350, in Fontannaz MAH VD 2006).

443 Coord. approximatives : 550.563/164.885. – Serait-ce l'une des deux chapelles non identifiées dépendant de la paroissiale de Vulliens en 1453 ? (*Visite 1453*, pp. 326-327).

444 A l'emplacement du bâtiment ECA 31 ; ACV, GEB 302, nº 41 ; K XV L 1518, 1879, police nº 107 ; Kaenel 2004, pp. 46, 82-83.

445 ACV, GF 302/6, 63-64 ; voir ill., in Kaenel 2004, pp. 11, 17, 145, 187. – Poêle portatif remonté avec des catelles du milieu du XVIIIe s. ; l'une est datée 1749 et porte les armoiries de la famille Bourgeois (Monique Fontannaz, Fabienne Hoffmann, « Du "capitaine tue tout" au vol d'hirondelles. Changement de décor à la Grand-Rue 9 à Moudon », *Monuments vaudois*, II, 2011, pp. 78-82) ; une catelle représentant les travaux du printemps appartient à une autre série.

446 ACV, GF 302/6, 63-64, article 233 ; Kaenel 2004, p. 189.

447 Burnand 1901 ; Burnand 1957, p. 54. – Poêle du rez-de-chaussée (110 × 65 cm, h. 160 cm), dessins bleus avec quelques traits bruns, années 1770 ; poêle du 1er étage avec banc frontal (110 × 60/102 cm, h. 53/140 cm), dessins bleus avec quelques traits bruns, années 1760 ; poêle du 2e étage à cavette (109 × 75/120 cm, h. 147 cm), dessins bleus, années 1760, à comparer avec les poêles de La Clergère à Moudon, de 1766 (Fontannaz 2001, p. 273, fig. 314).

448 Fontannaz 1995, pp. 108, 120, 129.

Le château de Lucens, ses bourgs et la chapelle Sainte-Agnès

1 *Cartulaire Lausanne* 1948, p. 2 ; Mottaz 1921, II, p. 159 ; *DTCS* 2005, p. 546. – *Locens*, vers 1133 ; *Lucens*, 1147 ; *Loucens*, 1235 ; *Lobsingen*, 1476.

2 Yanick Bourqui, « Minnodunum et la vallée de la Broye », mémoire UNIL, à paraître en 2015.

3 ACV, GB 207/d/1, plans géométriques des bois de LL.EE. de Berne, 1797, fº 3 ; GB 204/a, fº 34 ; Archéologie cantonale, Lausanne. – La « terre de Monz située devant le château de Lucens » cédée en 1244 se confond peut-être avec les lieux-dits Mont et Châtelard mentionnés dans ce secteur par un document du XVIe s. (Emil Usteri, *Westschweizer Schiedsurkunden bis zum Jahre 1300*, Zurich 1955, p. 78, nº 47, 29 mai 1244 ; ACV, Fn 50/7, fin XVIe s., 2v).

4 Les concessions de l'*ohmgeld* faites par les évêques dès 1373 s'adressent aux nobles, bourgeois et habitants de la totalité de la « ville », ce qui, dans les faits, désigne la châtellenie (« *universitas opidi et ville nostre de lucens* », ACL, P 24, nov. 1373) ; en 1440, il semble que l'on fait une distinction entre la ville *(« oppidum »)* et tout son « mandement » ou « ressort » (ACV, Ac 6, 110,

15 août 1440 ; Ac 6, 180-180v, 8 fév. 1448) ; le terme « *oppidum* » n'est toutefois pas à prendre au sens de ville fortifiée puisque Villars-le-Comte est aussi qualifié ainsi (Ac 6, 78, 13 sept. 1446). – Les documents générés à l'occasion des procès qui eurent lieu en 1760 sur la question de l'*ohmgeld* et de l'entretien des bâtiments bernois donnent une vision détaillée de cette problématique (ACV, IB 44/401).

5 Sur les plans cadastraux de 1674, les limites avec Surpierre et Moudon sont les mêmes que sur la carte de 1824 ; du côté de Curtilles, Lucens possède en plus quelques bandes de terrain de l'autre côté de la Broye en amont du pont, ce qui est dû vraisemblablement à un changement du lit de la rivière (ACV, GB 195/a, f^os^ 5 et 11).

6 ACL, C 2, c. com. 1524-1525, giète.

7 *Visite 1453*, pp. 383-384 ; ACL, P 3, 18 avr. 1351.

8 Terme attesté dès 1375 (Logoz 1975, p. 91 ; ACV, C XX 204/69, 1461 ; ACL, JB 1, juin 1584).

9 Sur la notion de donjon, voir Raemy 2004, pp. 87-88, et Grandjean 1991.

10 AEB, B X 96, vers 1795, 305.

11 ACV, Fn 367, 1665, 316v ; Fn 175, spécification des domaines de LL.EE., 1678, 1.

12 Grandjean 1995 (2), p. 91 ; Raemy 2004, p. 791.

13 ACV, Ac 1, 24, 1322 ; Ac 1, 80v, 1387.

14 AC Moudon, M 1666, 21 mars 1463 n. st.

15 ACL, P 2, 14 déc. 1346.

16 ACV, Fn 4, 1365, 47 : « *domum in castro* » ; ACL, P 28, 15 avr. 1382 ; ACV, Fn 2, 39, 1383. – En 1472, la chapelle Sainte-Agnès est dite « dans le château de Lucens soit à l'intérieur de la première enceinte du château » (ACV, C XX 198, 25 fév. 1472).

17 ACV, Fn 4, 1365, 24.

18 ACV, Bp 34/21, 1683-1684 : « *Tempel im Schloss* ».

19 Morerod 2000, p. 145 ; Fontannaz MAH VD 2006, p. 32. – L'histoire du château et du bourg de Lucens jusqu'à la fin du XVI^e^ s. doit beaucoup à l'étude de Marcel Grandjean (Grandjean 1991).

20 Morerod 2000, pp. 396-399 ; *Cartulaire Lausanne* 1948, pp. 39-40, 569.

21 Florian Defferrard, « Romont, fondation d'une ville contre Fribourg ? », *Fondation et planification* 2010, pp. 313-336.

22 Emil Usteri, *Westschweizer Schiedsurkunden bis zum Jahre 1300*, Zurich 1955, p. 78, n^o^ 47, 29 mai 1244 : « *in fortia de Locens et in alodium, secundum quod fossata et pallatium modo ibidem existencia superius comprehendunt* » ; dans ce contexte, « *pallatium* » est une autre forme pour « *pallicium* » et ne désigne pas une résidence seigneuriale comme la plupart des auteurs l'ont compris (Jan Frederik Niermeyer, *Mediae latinitatis lexicon minus*, Leiden 1984, pp. 754-755).

23 Christian Orcel, Jean Tercier, Jean-Pierre Hurni, « Château – Lucens – 3^e^ intervention » (LRD 04/R5558), ms. 21 juin 2004 (SMS).

24 Christian et Alain Orcel, Jean Tercier, « Donjon du château – Lucens (VD) » (LRD 96/R4048), ms. 25 mars 1996 (SMS).

25 *Ibid.*

26 Raemy 2004, p. 211 ; Grandjean MAH VD 1965, pp. 337-338.

27 Christe 1997.

28 ACV, C XX 219/1, 3 sept. 1446 ; Ac 6, 78, 3 sept. 1446 ; 226, 24 jan. 1450 ; C IV/534 bis, 24 jan. 1450.

29 ACL, C 1, 1459-1460 ; LRD 96/R4048.

30 Jean-Etienne Genequand, « Quelques petites annales bourguignonnes à Genève », tiré à part de *Publication du Centre européen d'études burgondo-médianes*, XIV, Bâle 1972, p. 10 ; Schreiner 1982, p. 102.

31 ACV, Bp 32/1, 1537, 43 ; 1553-1554 ; Bp 34/2, 1562-1563.

32 AEB, A II 260, 151, 14 mai 1575 ; A II 283, 214, 14 sept. 1586 ; Fontannaz MAH VD 2006, pp. 77, 178.

33 AEB, B VII 696, 1577-1578, 15, 18v.

34 AEB, A II 267, 6, 27 août ; 148, 17 nov. ; 222, 19 déc. 1578.

35 Références pour l'ensemble : ACL, JB 1, s. p., « Sensuyt le second rolle de reçues et livrées faictes par moy François de Villarzel denpuis la redition de mes premiers constes que fut le 9 de juin l'an 1581 pour le bâtiment du château de Lucens », 1581-1587 ; ACV, IB 40/245, c. global de François de Villarzel, 1581-1584, en allemand ; voir aussi ACV, Bp 34/4 à Bp 34/6, 1578 à 1587-1588.

36 AC Moudon, BAA 18, 1578-1579, 103v, 24 juin 1579.

37 ACL, JB 1, s. p., après 12 mai 1584 : « Je prie à mes héritiers et amis se servir d'autres nations que de Lombars s'ils veullent avoir pais ».

38 ACL, JB 1, 15 mai 1584. – Pour des ouvrages secondaires apparaissent les noms des maçons Antoine Oguay (ACV, Bp 34/5, 1579-1580), Antoine Din et Humbert Broye, de Moudon (ACL, JB 1, 1585-1586).

39 ACV, Bp 34/8, 1599-1600 ; Grandjean 2000, p. 192 ; Manuel Kehrli, « Wohnen in der Stadt Bern », *Berns mächtige Zeit* 2006, pp. 515, 520.

40 ACV, Bp 34/9, 1607-1608.

41 ACV, Bp 34/10, 1619-1620.

42 ACV, Bb 1/4, 19 mai 1627 ; Bp 34/12, 1629-1630 ; 1632-1633.

43 ACV, Bp 34/14, 1640-1641.

44 ACV, Bp 34/13, 1640 ; Bp 34/14, 1641-1642.

45 ACV, Bp 34/15, 1648-1649, « *Ausgeben an Weitzen* ».

46 ACV, Bp 34/15, 1651-1652.

47 ACV, Bb 1/9, 207, 8 juin 1654 ; Bb 1/10, 18, 6 mai ; 15 nov. 1656 ; 4 juil. 1657 ; Bp 34/16, 1655-1656 ; AEB, B VII 720, 1656-1657.

48 AEB, B II 11, 220, 28 juin 1659 ; ACV, Bb 1/11, 114, 18 août 1659.

49 ACV, Bb 1/11, 118, 22 août ; 138, 27 déc. 1659 ; 169, 6 avr. ; 200, 15 juin ; 228, 17 nov. 1660 ; 300, 15 nov. 1661 ; Bp 34/17, 1659-1660 à 1662-1663 ; AEB, B VII 723, 1659-1660 ; B VII 724, 1660-1661 ; B VII 725, 1661-1662.

50 ACV, Bp 34/21, 1683-1684, 32 ; 1684-1685, 36-37.

51 ACV, Bb 1/25, 232, 16 août 1690 ; Bp 34/22, 1690-1691, 46.

52 ACV, Bp 34/25, 1711-1712.

53 ACV, Bp 34/25, 1712, 53.

54 ACV, Bb 1/41, 21 déc. 1715, Bp 34/26, 1713-1714, 53, 57 ; 1714-1715, 56-58, 61 ; 1715-1716, 64.

55 ACV, Bp 34/28, 1726-1727, 56-61.

56 Il devrait s'agir du pont extérieur, à l'est, puisque le second pont fut refait en 1765 ; la tourelle à l'extrémité du pont extérieur se voit sur une vue de 1740 env. par Nöthiger (voir *Documentation*).

57 AEB, B II 51, 454, 15 sept. ; 485, 9 oct. 1749 ; B II 53, 221, 7 fév. ; 387-388, 1^er^ mai 1752 ; B II 53, 618, 1^er^ fév. 1753 ; B II 54, 3-9, 15 mars ; 71, 12 avr. ; 130, 3 juin 1753 ; 469, 23 jan. ; 506, 6 fév. ; 562, 20 fév. 1755 ; B VII 637, 1755, 116 ; ACV, Bb 1/71, 509, 5 jan. ; 647, 27 avr. 1753 ; Bd 9, 15 mars 1753 ; Bp 34/33, 1752-1753, 33-34 ; 1753-1754, 62 ; 1754-1755, 67.

58 ACV, Bm 2/1b, 129, 2 sept. 1765 ; Bb 1/80, 210, 24 mai ; 349, 22 juil. ; 353, 8 août ; 391, 23 août 1765 ; Bp 34/35, 1766-1767, 61, 64.

59 ACV, Bm 2/1b, 152, 17 fév. 1768 ; Bb 1/82, 521, 30 jan. ; 567, 26 fév. 1768 ; Bb 1/83, 114, 10 juin ; 145, 1^er^ juil. 1768 ; Bb 1/86, 261, 15 nov. ; 276, 20 nov. 1771 ; Bp 34/36, 1771-1772, 73 ; 1773-1774, 47.

60 ACV, Bm 2/3, 273, 8 avr. 1774 ; Bb 1/89, 364, 19 mars ; 386-387, 12 avr. 1774 ; Bp 34/36, 1774-1775, 78.

61 ACV, Bm 2/3, 275, devis adopté le 24 avr. 1776 ; Bb 1/92, 394, 22 mars ; 456, 19 avr. ; 477, 26 avr. 1776 ; Bb 1/93, 4, 18 juil. ; 11, 1^er^ août ; 29-31, 16 août 1776 ; Bp 34/37, 1777-1778, 96.

62 Jean-Pierre Chuard, *La prise du château de Lucens en 1798*, tiré à part de l'*Almanach de la Broye vaudoise et fribourgeoise*, Estavayer 1952, pp. 1-8 ; Kohler 1936, pp. 210-214.

63 ACV, IB 40/268, inventaire 1620 ; Bp 34/17, inventaire des meubles, 1664 ; Bp 34/21, 1683-1684, 32. – Le « conducteur » était le délégué du gouvernement bernois chargé d'installer le bailli à son entrée en charge (Kohler 1936, p. 85).

64 AEB, B X 96, 305, vers 1795.

65 ACV, Bp 34/9, 1608-1609 ; Kulling 2010, p. 60.

66 ACV, Bp 34/9, 1610. – Sur cet artiste, à la fois peintre et architecte, parent sans

doute de Jean Bugnon, de Payerne, attesté à Burgdorf en 1608-1610 et encore à Grenoble en 1623, voir Grandjean 2007, pp. 120, 428.

67 ACV, Bp 34/14, 1641-1642 ; 1642-1643.

68 ACV, Bp 34/21, 1683-1684, 39 ; 1684-1685, 35.

69 ACV, Bb 1/28, 294, 7 déc. 1694 ; Bb 1/29, 7, 15 mai 1695 ; Bp 34/23, 1695-1696, 48-49.

70 ACV, Bb 1/44, 387, 9 mars ; 396, 30 mars 1726 ; Bp 34/28, 1726-1727, 56-61.

71 ACV, Bb 1/49, 91, 3 août ; 107, 17 août 1731 ; Bp 34/29, 1731-1732, 55-56.

72 ACV, Bp 34/29, 1732-1733, 61.

73 ACV, Bb 1/53, 224, 11 mai 1736 ; Bp 34/30, 1736-1737, 35.

74 ACV, Bb 1/60, 227, 23 juin ; 300-302, 11 juil. 1742 ; Bp 34/31, 1742-1743, 38-39 ; 1743-1744, 64.

75 ACV, Bp 34/31, 1744-1745, 86.

76 ACV, Bp 34/33, 1755-1756, 72-73.

77 ACV, Bb 1/79, 94, 31 mars 1764 ; Bp 34/35, 1763-1764, 30 ; 1764-1765, 65.

78 ACV, Bm 2/2, 87, 9-28 avr. 1764 ; Bb 1/79, 88, 16 mars ; 114, 28 avr. ; 397, 14 déc. 1764 ; Bb 1/80, 43, 15 fév. 1765 ; Bp 34/35, 1764-1765, 65 ; 1766-1767, 61 ; Bb 1/87, 72, 2 mai 1772.

79 ACV, Bp 34/36, 1770-1771, 56.

80 ACV, Bb 1/95, 23, 3 avr. 1778 ; Bp 34/37, 1778-1779, 83.

81 ACV, Bm 2/4, 157, 9 mai 1783 ; Bb 1/100, 408, 20 juin 1783 ; Bp 34/38, 1783-1784, 90.

82 ACV, Bb 1/108, 398, 5 fév. 1790 ; Bp 34/39, 1790-1791, 91.

83 ACV, H 273 B, 14 avr. ; 17 avr. 1801 ; Favez/Marion 2003, p. 51.

84 ACV, Dl 15/9, 401, 22 déc. 1801.

85 ACV, Dl 86/3, 8-10, 4 avr. 1804 ; K IX 405, 24 jan. 1804.

86 ACV, GF 204/1, 56, 24 oct. 1836 ; GEB 204, n° 137 e.

87 ACV, GF 204/6, 72 ; K XV L 1725, 1890, police 240 ; K XV L 1896, 1899, police 343 ; GFL 132, 1906, police 490 ; K IX 1218/88, 19 juin 1917, lettre à en-tête Porchet et Pfaff ; Mottaz 1921, II, p. 161 ; J[oseph] Dillenseger, *Notice historique sur le château de Lucens*, revue et augmentée par Maxime Reymond, Lucens 1914, pp. 29-30 ; ACV, P communes 298, 28 jan. 1892 : « Le château de Lucens », notice historique de J.-J. Huber, instituteur.

88 *Autour de Chillon. Archéologie et restauration au début du siècle*, Lausanne 1998, p. 170.

89 ACV, N 2 N 9, 20 juil. 1921, rapport de Schmid sur l'état avant et après travaux (communication de Claire Huguenin) ; GFL 148, 1921, taxe n° 1, police 695 ; GFL 148, 1921, taxe spéciale, polices 698-700 ; ARF, plans spéciaux B, juin 1921, n° 32242.

90 ACV, N 2 N 9, 1921-1922 : correspondance concernant la faillite.

91 ACV, AMH, A 97/7, A 15267 : *Château de Lucens… For Sale*, plaquette éditée par Oscar Haefliger, Winterthour, avr. 1923 ; A 15277 : lettre de Haefliger, 26 fév. 1952 ; A 22999 : *Feuille d'Avis de Lausanne*, 15 avr. 1961.

92 ACV, AMH, A 97/5, A 26409, 3 août 1964 ; A 97/7, A 23003, 22 juin 1964.

93 *Fondation Sir Arthur Conan Doyle, château de Lucens*, [Lucens] s. d. (SMS) ; ACV, AMH, A 97/8, A 26408, 16 mai 1966 ; A 26411, 30 oct. 1965. – Musée transféré en 2001 rue des Greniers 7 (*24 Heures*, 26 jan. 2001, p. 23).

94 ACV, S 60 204/1/a, 7 et suiv., 27 nov. 1972 – 21 fév. 1973 ; *ibid.*, 34, 23 juil. 1974 : plans sig. Jean Widmer, Lucens ; S 60 204/1/c, travaux 1974-1976. – Sur l'histoire du château en 1960-1980 : Schreiner 1982.

95 *Patrimoine architectural* 1986, pp. 217-218 (travaux 1974-1982, arch. Arnold & Rollinet, de Payerne) ; ACV, S 60 204/1/a, 44-73, 1981 ; S 60 204/1/d, travaux 1974-1982.

96 *Gazette de Lausanne*, 23 jan. 1991.

97 Réfection des peintures intérieures en 1994 (communication d'André Michod, peintre, avril 2011).

98 *24 Heures*, 31 août 2006, p. 21 ; dossiers Glatz & Delachaux, décomptes travaux 2006-2012, avec ph. (SMS).

99 Grandjean 1995 (2), p. 91 ; Raemy 2004, p. 787.

100 ACV, Bp 34/4, 1573-1574.

101 ACV, Bil 364, [1648 ?].

102 Raemy 2004, pp. 120-121 et fig. 152.13. – L'analyse architecturale de l'édifice médiéval repose en grande partie sur l'étude de Daniel de Raemy (Raemy 2004).

103 *Ibid.*, p. 124.

104 LRD 96/R4048A ; Christe 1997.

105 Les poutres posées en plusieurs couches ont des orientations différentes selon les étages, structures que l'on a renoncé à faire figurer sur les relevés, par souci de clarté.

106 Consoles analogues à celles de la cheminée élevée dans la grande tour d'Yverdon en 1277-1278 (Raemy 2004, pp. 74-75).

107 Voir ill. 185.1, in Raemy 2004.

108 Ph. en 1899 (ACV, AMH, A 97/7, A 6569) ; Pedrucci/Glaus 2014 (voir *Documentation*).

109 ACV, Bp 34/25, 1711-1712.

110 Vue 17 sept. 1892 (voir *Documentation*) ; ph. vers 1900, avec bretèche complète : ACV, AMH, A 97/7, A 6570.

111 Kohler 1936, pp. 131, 138. – Parois des prisons porteuses de nombreux graffitis dans le plâtre.

112 ACV, Bp 34/16, 1652-1653.

113 Logoz 1975, p. 91 ; ACV, C XX 204/69, inventaire, 1461.

114 ACV, N 2 N 9, 20 juil. 1921, rapport d'Otto Schmid.

115 ACV, Bd 9, 15 mars 1753.

116 Albert Naef, *Chillon. I. La Camera domini*, Genève 1908, p. 66, pl. VIII et X. – Auparavant, il y avait là une grande baie en plein cintre (Ph. 1899 : ACV, AMH, A 97/8, A 27487).

117 Copie de la scène représentée dans la Chronique de Spiez, de Diebold Schilling (*Histoire vaudoise* 1973, p. 89).

118 LRD 04/R5558 (voir *Documentation*).

119 ACV, Bb 1/19, 253, 19 avr. 1680 ; Bp 34/20, 1680-1681.

120 ACV, Bp 34/35, 1764-1765, 65.

121 En 1923, des opposants tentèrent de le recouvrir par un écusson vaudois, que l'on décida de peindre à côté en 1927 ; ce dernier disparut peu avant 1964 ; dernières restaurations vers 1964 et en 2012 (ACV, P communes 198, article de Jules Delaporte, jan. 1969 ; AMH, A 97/5, A 26409, 3 août 1964 ; Claude Rochat, « Rapport de conservation – restauration armoiries bernoises de la façade sud », ms. 5 oct. 2012 (SMS).

122 ACV, S 60 204/1/d, 40, 1981 ; Kohler 1936, p. 69, n. 20.

123 ACV, Bb 1/83, 145, 1er juil. 1768.

124 Christe 1996 (voir *Documentation*), p. 6 ; ACV, Bp 34/6, 1591-1592.

125 LRD 04/R5558 (voir *Documentation*).

126 Cadran restauré en 2010 par Claude Rochat (Glatz & Delachaux, « Horloge. Décompte travaux 2010 », ms. 16 juin 2011 [SMS]).

127 Communication d'Alain Jouvenat-Müller. – Tourelle sur mâchicoulis à comparer avec celle ajoutée dans le courant du XIVe s. à la courtine du « petit château » de Grandson (Raemy 2004, p. 246).

128 ACV, Ac 1, 24, 1322 ; C XX 204/69, 1461 ; C IV/589, 24 oct. 1483 ; Ff 23, 45, 24 oct. 1483.

129 ACV, Ac 1, 80v, 1387.

130 Logoz 1975, pp. 89-91.

131 Ph. vers 1900 (ACV, AMH A 97/8, A 30945/2, et A 97/7, A 6567 ; Elysée). – Pour la datation de la frise décorative, voir Raemy 2004, pp. 124, 213 ; Grandjean 1995 (2), pp. 108-115 ; Grandjean 2007, p. 415.

132 Stöckli 1981 (voir *Documentation*). – Baies horizontales à comparer avec celles du niveau inférieur de la chapelle de Chillon, antérieur au XIIIe s. (Raemy 1999, pp. 54-56).

133 Galbreath 1934-1936, II, pp. 486-487.

134 Albert Naef, *Chillon. I. La Camera domini*, Genève 1908, pp. 159-160.

135 ACV, N 2 N 9, plan n° 24, 14 mars 1921. – *Une Menuiserie Modèle. Les Held de Montreux*, Lausanne/Yens-sur-Morges 1992 ; Joëlle Neuenschwander Feihl, « Montreux », *INSA*, VII, Zurich 2000, pp. 117-118.

136 Claire Huguenin, *Promenade au Château de Chillon*, Veytaux 2008, p. 28. – La

première peinture exécutée selon un projet d'Otto Schmid s'inscrivait dans deux arcades sur colonnes identiques à celles de la frise d'armoiries baillivales (ACV, N 2 N 9 : projet d'Otto Schmid, s. d. ; AMH, A 97/7, A 6576 : ph. peu après 1920). Elle a été remplacée par plusieurs écus lors de l'aménagement du musée par la Fondation Conan Doyle (AMH, A 97/8, A 27945), puis restituée de manière simplifiée sous sa forme actuelle en 1994 (communication d'André Michod, peintre). – Dessin original dans la collection Wyss au MHB (*A l'ombre de l'âge d'or* 1995, I, p. 43).

137 Les plus proches sont les oursons d'Aigle, de 1554-1555 probablement (Antoine Graf *et al.*, *Château d'Aigle. 800 ans d'histoire*, [Bière] 2009, pp. 90-93) et ceux de la salle d'armoiries de Chillon, de 1588 (Claire Huguenin, *Promenade au château de Chillon*, Veytaux 2008, p. 32) ; armoiries de Berne à comparer avec celles exécutées en 1589 par Humbert Mareschet au château baillival de Romainmôtier (Eric-J. Favre-Bulle, Brigitte Pradervand, « La découverte d'une peinture d'Humbert Mareschet à Romainmôtier », *Hommage Grandjean* 1995, pp. 313-330).

138 Kulling 2001, pp. 136-137.

139 Kulling 2001, pp. 138-139.

140 « Château de Lucens. Décors dans faux plafond 2e étage. Images Marc Jeannet. 26 mai 2011 » (Rapport Glatz & Delachaux, 21 juin 2011 [SMS]).

141 ACV, N 2 N 9, projet d'Otto Schmid, 16 fév. 1921.

142 ACV, N 2 N 9, 20 juil. 1921, rapport d'Otto Schmid, p. 5.

143 Le décor est actuellement visible sur une hauteur d'env. 1,40 m à partir de 1,10 m du sol. – Autres exemples locaux d'interpénétration de cercles, tous deux datés vers 1300 : église de Ressudens et maison du Prieur de Romainmôtier.

144 Logoz 1975, p. 91. – Disposition à comparer peut-être avec la chapelle de Chillon, niveau inférieur voûté antérieur au XIIIe s. et niveau supérieur de la seconde moitié du XIIIe s. (Raemy 1999, pp. 54-58, 162).

145 LRD 04/R5558 (datation avec réserves, sans correspondance dans les comptes baillivaux). – A comparer avec la charpente de l'Académie de Lausanne exécutée par Simon Hoffmann en 1582 (Brigitte Pradervand-Amiet, *L'Ancienne Académie de Lausanne. Innovation et tradition dans l'architecture scolaire du XVIe siècle*, Lausanne 1987, pp. 66, 78).

146 Ph. vers 1900 (ACV, AMH, A 97/7, A 6567).

147 ACV, Bp 34/25, 1711-1712 ; Bp 34/31, 1742-1743, 38.

148 ACV, Bil 364, [1648 ?] ; Bp 34/33, 1752-1753, 33 ; AEB, B II 53, 387-388, 1er mai 1752 ; B II 53, 618, 1er fév. 1753.

149 Voir p. 131.

150 Vue 17 sept. 1892 (voir *Documentation*) ; ph. van Berchem, 1899 : ACV, AMH, A 97/7, A 6570 et A 97/8, A 27491.

151 ACV, Bp 34/25, 1711-1712.

152 ACV, Bp 34/31, 1742-1743, 38.

153 ACV, Bp 34/31, 1742-1743, 39 ; Fontannaz 2001, pp. 268, 271. – Poêle très semblable avec un « chat de mer » à Mont-sur-Rolle (Bissegger MAH VD 2012, p. 221).

154 Sur les vues de 1659, le mur, éboulé en partie, ne montre pas de meurtrières et la tourelle occidentale a une forme différente de l'actuelle (AEB, Atlanten no 7, no 18).

155 Anton von Graffenried, seigneur de Münchenwiler (1627-1674), no 36 de la généalogie von Rodt (BBB, Mss.h.h. LII.9.2).

156 Il s'agit probablement de Christoph von Graffenried, commandant en Pays de Vaud en 1659 (*DHS*, V, p. 731, no 7).

157 Pedrucci 2012 (voir *Documentation*).

158 Ph., s. d. : Elysée ; AFMH, nég. 11936. – Eugène Lemat, extrait de *La Suisse romande illustrée*, pp. 565-566, s. d. (ACV, AMH, A 97/7, A 6552).

159 ACV, Bm 2/1, 285-287, 7 nov. 1748 ; Bp 34/32, 1750-1751, 93 ; Bp 34/33, 1753-1754, 69.

160 ACV, AMH, A 97/8, A 26411.

161 Il pourrait s'agir de l'une des deux maisons de portier construites par Uli Bodmer en 1583. – ACV, Bm 2/5, 113, 3 oct. 1795 ; Bb 1/118, 366, 11 mars 1796 ; Bp 34/40, 1796, 39.

162 « Belluard » (ACL, JB 1, dépenses, 2 mars 1582 ; *ibid.*, acquis, 14 déc. 1581) ou « tour des pons levy » (*ibid.*, dépenses, 14 mai 1582).

163 ACL, C 1, 1459-1460 ; C 2, 1512-1513.

164 Remplacement du pont-levis par une arche de pierre et modification de la toiture entre 1791 (vue de Nicolas Gachet, 1791) et 1830 (vue Fraisse).

165 ACV, Fn 19, no 45, 16 mars 1367 ; Aa 7/34, 978-979, 2 nov. 1392.

166 ACV, Bp 34/6, 1591-1592.

167 ACV, Bb 1/102, 208, 26 nov. 1784 ; Bb 1/103, 28, 8 juil. 1785 ; Bp 34/38, 1785-1786, 92, 95.

168 Ph. en 1899 avant restitution : ACV, AMH, A 97/8, A 27487.

169 Ph. : ACV, AMH, A 97/7, A 6577, 1898 ; AFMH, B. 5705.

170 *Archives héraldiques suisses*, 1913, pp. 138-139 ; 1930, pp. 98-99 ; Grandjean 1995 (1), p. 198.

171 Voir p. 126.

172 Raemy 2004, pp. 203, 382.

173 Olivier Dessemontet, *La seigneurie de Belmont* (BHV 17), Lausanne 1955, pp. 166, 313.

174 Raemy 2004, pp. 100-101.

175 *Ibid.*, pp. 203-204, 219.

176 Exemples les plus proches, légèrement postérieurs, à Bulle et Champvent (*Ibid.*, pp. 99, 102, 111, 120-121).

177 Voir aussi Montagny-les-Monts, Champvent, la « tour à Boyer » de Romont (adjonction vers 1275 ou 1303) (*Ibid.*, pp. 112, 130-136, 188, 335).

178 *Ibid.*, pp. 124-125.

179 *Ibid.*, pp. 125, 127-128, 131, 194, 335.

180 *Helvetia Sacra* I/4 1988, p. 121 ; Morerod 2000, pp. 291 et suiv. ; Biaudet/Meylan/Stöckli 1975, pp. 47, 150-151 ; Fontannaz MAH VD 2006, pp. 122-166.

181 Il faut en tout cas, à notre avis, abandonner l'hypothèse d'une totale reconstruction à la fin du XIIIe s. à partir d'une forteresse en bois (Raemy 2004, p. 264).

182 Jean-Daniel Morerod, « Guillaume de Challant (1406-1431) et la défense de son pouvoir temporel dans l'évêché de Lausanne », *Hommes d'Eglise et pouvoirs à l'époque bourguignonne (XIVe-XVIe s.)* (Publication du centre européen d'études bourguignonnes 38), Neuchâtel 1998, p. 60 ; J.-D. Morerod, « Les évêques de Lausanne », *Pays romands* 1997, p. 140 et ill. en vis-à-vis de la p. 416.

183 Raemy 2004, pp. 517-529, 565-568 ; Grandjean 2007, pp. 95-127.

184 Grandjean 1990-1991, pp. 484-485.

185 Thomas Platter [der Junge], *Beschreibung der Reisen durch Frankreich (1595-1600)*, Stuttgart 1968, p. 19.

186 Léopold Chatenay, *Vie de Jacques Esprinchard, Rochelais, et Journal de ses voyages au XVIe siècle*, Paris 1957, p. 228.

187 « Mémoire des villes et châteaux du Pays de Vaud », vers 1615-1620, copie (ACV, Bu 17, p. 6).

188 La Fléchère, « Abrégé de tout ce qui regarde la Pays de Vaud » [vers 1660], *Les Anciennetés du Pays-de-Vaud, étrennes historiques pour 1901*, Lausanne 1901, p. 205.

189 BBB, Mss.h.h I-102 : *Varia Bernensia* / gesammelt von Em. HERRMANN, 1640-1658, fos 150-174 : no 9 ; Plantin 1666, p. 532.

190 Johann Rudolf von Sinner, *Voyage historique et littéraire dans la Suisse occidentale*, II, Neuchâtel 1781, pp. 267-269.

191 Louis Levade, *Dictionnaire géographique, statistique et historique du canton de Vaud*, Lausanne 1824, pp. 187-188.

192 Juste Olivier, *Le canton de Vaud, sa vie et son histoire*, Lausanne 1938, pp. 408-410.

193 Henri Perregaux, « De l'architecture dans le canton de Vaud », in Bissegger 2007, p. 623.

194 Raemy 2004, p. 682.

195 Konrad Meyer (1618-1689) de Zurich (Marie-Thérèse Bätschmann, « Eigentliche Abbildung Berns », *A l'ombre de l'âge d'or* 1995, II, p. 224).

196 ACL, P 2, 14 déc. 1346.

197 Voir pp. 235, 185.

198 François Christe, « Château de Lucens. Prospection archéologique sur les terrasses sud et ouest », Archéotech, ms. mars 1989 ;

Olivier Feihl *et al.*, « Lucens. Terrasses du château. A. – Fouille de la terrasse sud-ouest pour l'implantation d'un bassin ECA. B. – Constat archéologique sur le mur de terrasse sud », Archéotech 228-8, ms. juil. 2008 (SMS) ; Anna Pedrucci *et al.*, *RHV*, 2009, pp. 304-305 ; *SPM* 2014, pp. 115, 225. – Les travaux entrepris en mars 2015 ont mis au jour des substructions de maçonnerie contre l'enceinte occidentale (rapport Archéotech, à paraître).

199 ACL, P 2, 14 déc. 1346 ; ACV, Fn 26, 1456-1457, 52.

200 ACV, Bm 2/1, 196-198, devis, [1752].

201 ACV, Aa 7/34, 978-979, 2 nov. 1392.

202 Pedrucci/Glaus 2014 (voir *Documentation*). – Relevé sommaire de l'embrasure de la porte, côté ouest du mur : Glatz & Delachaux, « Murs d'enceinte. Etape 2007 » (SMS).

203 Grandjean 1991 ; Monique Fontannaz, « Château de Lucens. Les constructions disparues du "ressat" et du Bourg », ms. jan. 2015 (SMS).

204 ACV, Aa 7/34, 978-979, 2 nov. 1392.

205 ACV, Fn 50/7, fin XVI^e s., 1-1v ; ACL, JB 1, 26-29 août 1581.

206 ACV, Bp 34/18, 1667-1668 ; 1668-1669 ; Bp 34/19, 1674-1675.

207 ACV, Bb 1/21, 392, 1^er nov. 1684 ; Bp 34/21, 1685-1686, 36.

208 ACV, Bp 34/35, 1764-1765, 65 ; Bb 1/87, 72, 2 mai 1772.

209 AEB, B X 96, vers 1795, 305 ; ACV, GF 204/1, 56.

210 ACV, K XV L 1896, 1899, police 343 ; *Patrimoine architectural* 1986, pp. 217-218. – La photo du château en 1933 sur laquelle les dépendances rurales ont totalement disparu doit donc avoir été retouchée (Victor Henri Bourgeois, *Les châteaux historiques du canton de Vaud du XI^e au XVI^e siècle*, I, Bâle 1935, p. 17).

211 ACV, C IV 231, 8 nov. 1330.

212 Gingins/Forel 1846, p. 116, 10 mars 1336.

213 ACV, Fn 4, rec. en faveur de l'évêque, 1365-1377.

214 ACL, P 24, nov. 1373.

215 ACV, Ac 6, 110, 15 août 1440 ; 78, 13 sept. 1446 ; 180, 8 fév. 1448 ; 226, 24 jan. 1450 ; 246v, 22 juin 1451 ; ACL, P 133, 22 juin 1451 – 12 fév. 1520 n. st.

216 AC Moudon, AAA 3, 88, 25 sept., 1539 ; ACV, Bp 34/1, 1539-1540, [f° 4].

217 ACL, U 1 bis, procédure, 29 mars 1550.

218 ACV, Bp 34/6, 1587-1588 ; Fn 50/7, fin XVI^e s., 5-9.

219 Tronçons de maçonneries médiévales clairement identifiés près de la chapelle (mur H-3-S) et à l'angle nord-ouest du ressat, avec meurtrière (B-1-NO) ; échauguettes sur les tronçons B 3 et B 4 (Alain Jouvenat-Müller, Anna Pedrucci, « Lucens. Terrasses du château. Observations archéologiques préliminaires et relevés laserométriques en vue des travaux de restauration », Archéotech 228-9, ms. 14 juin 2011 [SMS]).

220 ACL, C 1, 1449-1450 ; 1451-1452 ; 1456-1457.

221 ACL, C 1, 1449-1450 ; 1451-1452.

222 ACL, C 1, 1489-1490.

223 ACV, Fn 19, n° 18, 20 fév. 1363.

224 ACL, C 2, 1500-1501 ; 1520-1521 ; 1533-1534.

225 ACV, Fn 26, 1456-1457, 248, 302 ; ACL, C 2, 1517-1518.

226 Poterne récemment dégagée. – Pour l'analyse du secteur autour de la porterne, voir Anna Pedrucci, Frédéric Carrard, « Lucens. Terrasses du château. Fouille pour la réhabilitation de la porte gothique du mur G avec aménagement d'un chemin piétonnier et constat archéologique sur les murs sud et ouest », Archéotech 228-12-13, ms. 20 juin 2014 (SMS).

227 ACV, Bb 1/7, 163, 21 août ; 166v, 28 déc. 1647 ; Bb 1/8, 2v, 12 jan. ; 7, 4 fév. ; 11, 27 mars ; 35v, 22 mai 1648 ; *passim* ; 158v, 13 juin 1650 ; Bp 34/15, 1648-1649 ; 1649-1650 ; AEB, B VII 711, 1647-1648, B VII 712, 1648-1649, B VII 713, 1649-1650.

228 ACV, Fn 26, 1456-1457, 302v, rec. François Nigri.

229 ACV, Bm 2/1, 196-198, devis, s. n., [1752].

230 ACV, Bp 34/21, 1685-1686, 36.

231 ACV, Bp 34/25, 1709-1710, 55.

232 ACV, Bp 34/31, 1745-1746, 80.

233 Grandjean 1991 ; Monique Fontannaz, « Château de Lucens. Les constructions disparues du "ressat" et du Bourg », ms. jan. 2015 (SMS).

234 Feihl/Stöckli 1976 ; Chaudet 2011, pp. 5-6, 11-13.

235 ACV, Fn 4, 1365, 47.

236 ACL, C 1, 1452-1453 ; 1453-1454 ; 1466-1467 ; 1489-1490 ; 1498-1499 ; C 2, 1500-1501.

237 ACL, C 1, 1449-1450.

238 ACL, C 1, 1459-1460 ; 1489-1490 ; C 2, 1514-1515.

239 ACL, JB 1, 17 oct. 1583 (?).

240 ACV, Bm 2/1, 196-198, devis, s. n., [1752] ; Bb 1/71, 73, 12 fév. ; 124, 4 mars 1752 ; Bp 34/33, 1752-1753, 33.

241 Fixation du décor en 1998 (Atelier Saint-Dismas, « Devis travaux de conservation fragments de décors peints… mâchicoulis de la bretèche », ms. 1^er avr. 1998 [SMS]) ; ph. vers 1900 : AMH, A 97/7, A 6566 ; Elysée.

242 ACL, C 1, 1451-1452.

243 ACL, JB 1, dépenses, 18 avr. 1583 ; acquis, 12 mai 1584 ; 5 jan. 1584 ; ACV, IB 40/245, c. 1581-1584 ; Bp 34/5, 1583-1584.

244 ACV, Bp 34/9, 1607-1608.

245 ACV, Bb 1/29, 102, 2 sept. 1695 ; Bp 34/23, 1695-1696, 50 ; Bb 1/68, 13, 3 mai 1749 ; Bp 34/32, 1749-1750, 70 ; Bp 34/35, 1766-1767, 64 ; Bb 1/94, 206, 16 août 1777 ; Bp 34/37, 1777-1778, 96.

246 Restauration de la tour et du mur rejoignant les braies du château (SMS dossier en cours).

247 Denis Glatz, Nicolas Delachaux, « Château de Lucens. Tourmette. Restauration 2007-2009. Rapport final », ms. juin 2009 (SMS) ; *Construire aujourd'hui, Guide*, VIII, Renens 2011, p. 48.

248 Olivier Feihl, Anna Pedrucci, Christophe Henny, « Lucens, annexes du château. Résultat des sondages effectués au pied de la façade ouest de la Tourmette », Archéotech 228-5, ms. 30 oct. 2008 (SMS).

249 Feihl/Stöckli 1976 et lettre de W. Stöckli, 14 déc. 1977 (ACV, S 60 204/1/e).

250 Voir *Curtilles : Le château*.

251 ACV, C XVI 281/1, 11 déc. 1305.

252 ACV, Ac 3, 225, 11 sept. 1335 ; Fn 7, déclaration des droits de la mayorie, 1335-1457 ; Gingins/Forel 1846, pp. 106-119, 11 sept. 1335 – 10 mars 1336.

253 ACV, Ac 1, 35, 25 jan. 1362 ; Ac 3, 152v, 4 fév. 1395.

254 ACV, Ff 9, 26v-28, 16 fév. 1411.

255 ACV, Fn 26, 1456-1457, 305v, rec. Guillaume de Villarzel.

256 ACV, P Loys 2819, 7 juin 1505 ; P Loys 1982, 6 mai 1512.

257 ACV, P Loys 3246, 19 déc. 1511 (vente de l'office et de la maison par Mathieu Dupuis).

258 ACV, P Loys 4580, p. 147, n° 69, 28 nov. 1535 ; P Loys 181, 13 août 1537.

259 ACV, Fn 363, 1545, 2.

260 ACV, IB 40/255, 6 avr. 1597.

261 ACV, Fn 50/7, indomaine du château, [fin du XVI^e s.], 8.

262 Attestées en tout cas au milieu du XVI^e s. (ACV, C XVI/177, 28 oct. 1558).

263 ACV, Bp 34/13, c. 1639-1640.

264 Fenêtre analogue à Champvent (Raemy 2004, p. 190-191, fig. 284).

265 Chaudet 2011, pp. 6-9.

266 Grote 1996, p. 32.

267 François Christe, « Château de Lucens. Prospection archéologique sur les terrasses sud et ouest », ms. mars 1989, Archéotech, p. 6 (SMS) ; *La Maison de Savoie en Pays de Vaud*, Lausanne 1990, pp. 152-153.

268 Feihl/Stöckli 1976 ; Chaudet 2011.

269 ACV, Fn 4, 1365-1377, 26, 47.

270 *Visite 1453*, p. 382 ; ACV, Fn 60, 1512[-1552 ?], titre ; Fn 50/7, fin XVI^e s., 1v. – Il ne s'agissait certainement pas de la chapelle castrale mentionnée en 1375 (voir p. 154).

271 ACV, Fn 4, 1v, 4v.

272 ACV, P Loys 2951, 23 sept. 1361.

273 ACV, IB 37/38, 13 avr. 1359.

274 ACV, C XVI 19/7, 12 déc. 1385.

275 ACV, IB 37/38, 11 août 1377 ; 21 déc. 1394.

276 ACL, P 81, 11 mai 1427 ; ACV, IB 37/38, copie de 1487 d'un acte du 23 jan. et 1^er fév. 1432.

277 *Visite 1453*, p. 383 ; Ernest Cornaz, « Un diplomate du XVe siècle, Guillaume de Villarzel », *RHV*, 1921, pp. 129 et suiv.
278 ACV, Dl 43/5, 180, 18 déc. 1517.
279 ACL, C 1, 1456-1457 ; 1489-1490 ; 1497-1498 ; C 2, 1522-1523.
280 ACV, Fn 2, 1445, 150.
281 ACV, Bk 1, vers 1536, 13v ; ACL, P 228, 16 oct. 1542 ; P 363, 26 jan. 1699.
282 ACV, Bk 4, 619, 18 fév. 1552 ; Fn 60, 1512, titre.
283 ACV, IB 40/245, c. 1581-1584 ; ACL, JB 1, c. 1581-1587, 5 avr. ; 23 avr. 1583 ; 12 mai 1584.
284 ACL, C 2, c. t. 1588 ; peintures millésimées « 1588 ».
285 ACV, Bp 34/13, 1639-1640.
286 ACL, I 2, 29 août 1696 ; ACV, IB 44/401, 45, 11 jan. 1697 ; ACL, C 5, c. t. 1696, 15-16, 19-20 ; C 5, c. spécial horloge, 1697 ; c. com. 1697, 46, 48.
287 ACV, Bb 1/45, 271, 20 juin 1727 ; Bp 34/28, 1727-1728, 60. – Réfection d'une des colonnes en 1827 (K IX 407/48, 29 oct. 1828, décompte du 30 sept. 1828) ; la galerie repose sur des consoles en 1926 (plans 1926 : voir *Documentation*).
288 ACV, K III 31, BPC 1812, 7 juil. 1811 ; 20 mai 1812.
289 ACV, K IX 407/41, 14 juil. 1827.
290 ACV, K IX 407/48, 29 octobre 1828 : 30 sept. 1827, devis sig. A. V. Grec, entrepreneur ; s. d., plan (avec détails de mobilier) sig. A. V. Grec, approuvé le 20 fév. 1828 ; 30 sept. 1828.
291 *CR cons. Etat*, 1853, Militaire, p. 57.
292 ACL, U 15, 18 mars 1870 ; 21 juin ; 20 déc. 1871 ; 6 jan. 1872 ; *ibid.*, extrait du 28 août 1868.
293 ACV, AMH, A 97/6, A 6506, 8 août 1902 ; A 6509, 17 août 1902 ; A 6510, 21 août 1902 ; A 6511, 26 août 1904.
294 ACV, AMH, A 97/6, A 18512, 11 nov. 1954 (interprétation archéologique dépassée depuis 1976) ; Jules Delaporte, « Lucens. Notre chapelle », *Messager paroissial Curtilles-Lucens*, déc. 1954 – avril 1955 (ACV, AMH, A 97/6, A 22998).
295 ACV, AMH, A 97/6, A 21088/2, 2 avr. 1958 ; A 21757/3, 31 mai 1960 ; « Lucens, chapelle, 1960-1973 » (A SIPAL).
296 Synthèse des connaissances archéologiques : Chaudet 2011, pp. 9-11.
297 Coupe de la charpente sig. Frédéric Badoux et devis du 10 nov. 1835 pour adjonction d'un chevalet sous les sommiers de 1696 (A SIPAL).
298 Chaudet 2011, p. 9.
299 ACV, AMH, A 97/6, A 22998, pp. 8 et 12.
300 *Archives héraldiques suisses*, 1934, p. 137 ; Elysée. – Arcade à comparer avec celle de l'église d'Hermance (Jacques Bujard, *Hermance, 1247-1997. Une ville neuve médiévale*, Genève 1997, pp. 16, 18).
301 Voir ill., in *Romont, Fille-Dieu* 1993, pp. 84, 98.
302 Fontannaz MAH VD 2006, p. 144 ; Grandjean, in *Rue* 1999, p. 19, fig. 13.
303 Pour l'ensemble du décor peint, voir principalement Pradervand/Schätti 1996 (voir *Documentation*).
304 Mottaz 1921, II, p. 160 ; Louis-Alphonse de Mandrot, *Armorial historique du Pays de Vaud*, Lausanne 1880.
305 Galbreath 1934-1936, I, pp. 32-33.
306 Frédéric Elsig, « La peinture en Savoie et en Franche-Comté durant la première moitié du XVIe siècle », *La Renaissance en Savoie*, Genève 2002, p. 84 ; *Les Arts* 1976, p. 68.
307 Brigitte Pradervand, Nicolas Schätti, « Les décors peints de l'abside de l'église Notre-Dame de Valère (vers 1434-1437) et l'activité de Pierre Maggenberg à Sion », *Vallesia*, 1997, pp. 241-295.
308 *Romont, Collégiale* 1996, p. 15 ; Fontannaz MAH VD 2006, p. 165.
309 Ensemble daté de 1400 env., consolidé en partie en 1995 (« Chapelle Sainte-Agnès. Extérieur. Rapport et devis estimatif », Atelier Saint-Dismas, ms. 25 juil. 1994 ; Michel Martinet, Eric-J. Favre-Bulle, « Rapport. Travaux effectués. Peintures murales façade nord », Atelier Saint-Dismas, ms. 15 nov. 1995 [SMS]).
310 Atelier Saint-Dismas, ms. mars 1996 (voir *Documentation*), p. 5.
311 Grandjean 1988, pp. 454, 456 ; ACV, AMH, D 7, Lucens ; A 55/1, A 4125/2.
312 Galbreath 1934-1936, I, pp. 175-176. – Ph. en 1904 avec le mobilier ancien : ACV, AMH, A 97/6, A 6554.
313 ACV, Bp 34/21, 1683-1684 ; AMH, A 97/6, A 22998, p. 12.
314 AMH, D 7, Lucens ; Jean Prahin [concepteur], *Ses icônes de verre*, [Rivaz] 2003.
315 ACV, AMH, A 97/6, A 21088-21089, 1958.
316 ACV, AMH, A 97/6, A 6511, 26 août 1904.
317 Inv. F. Hoffmann, 1993.
318 Raemy 1999, pp. 157-170. – Exemples les plus proches dans le temps et l'espace : les chapelles de Rue, peu avant 1336 (voir n. 302) ou Cudrefin (Grandjean 2000, pp. 22-23, 45).
319 Grandjean 1997, p. 473.
320 *Romont, Fille-Dieu* 1993, pp. 87-88 ; Gasser 2004, pp. 207-224, 293-296 (avec bibliographie).
321 Gasser 2004, p. 199. – Exemple apparenté à Syens (voir p. 95).
322 Voir *Documentation*.
323 Pradervand/Schätti 1996 (voir *Documentation*).
324 Brigitte Pradervand, « Andreas Stoss, peintre des châteaux baillivaux vaudois au XVIe siècle », Lüthi/Bock 2008, pp. 235-246 ; Grandjean 1988, pp. 434-435, 437.

La ville de Lucens

1 ACL, P 245, 17 jan. 1555.
2 Coupe conservée au greffe communal et utilisée lors du « Tir des enfants » ; argent gravé et doré ; dimensions : h. 21,5 cm, diam. 9 cm ; marque de l'ours de Berne ; armes Darm, soleil et L* ; inscription en lettres gothiques : « Einer ersamen gemein zu guttem Bedencken. thutt mich H. Sebastian Darm der Zitt des Raths :/der Statt Bern. und allter Landvogt zu Milden. der ersamen gmeind zu Lücens schäncken 1593 » (A une honorable commune en bon souvenir. Sébastien Darm, aujourd'hui du Conseil de la Ville de Berne et ancien bailli de Moudon m'offre à l'honorable communauté de Lucens en 1593) ; Galbreath 1934-1936, I, p. 176.
3 ACL, C 4, c. com. 1672-1673.
4 ACL, C 5, c. t. 1694-1695, 28, 8 mars 1696.
5 ACL, GB 6, « Chemin de fer de la Broye », 1873-1878.
6 ACL, P 133, 22 juin 1451 ; RC 1, 26 mars 1649 ; 6 juin 1740 ; B 2, Cons. com., 28 fév. 1855 ; A 25, Mun., 20 juil. 1888.
7 C'est bien ainsi que la dénomment les plans cadastraux de 1674 (ACV, GB 195/a, fos 1-25) et qu'elle est vue par l'historien Plantin (Plantin 1666, p. 532).
8 [Jules Delaporte], « Lucens : ville ? village ? bourg ? », *Feuille d'avis des Cercles de Lucens et Granges*, 4 mars 1966 (ACV, AMH, A 97/5, A 26415) ; voir p. 427 n. 4.
9 [Abraham Ruchat], *Les délices de la Suisse*, II, Leyde 1714, p. 255 ; Jean-Benjamin de La Borde, Beat-Fidel Zurlauben, *Tableaux topographiques... de la Suisse*, II, Paris 1780-1788, pp. 285-286 ; *Indicateur général du canton de Vaud... 1850-1856*, Lausanne 1857, p. 271.
10 ACV, Fn 4, [2v], rec. Mermet Poblan ; 48, rec. Jocetus de Alierant ; 48v, rec. Mermet Serragin. – Le présent chapitre reprend et complète l'étude fondamentale de Marcel Grandjean, « Lucens : château, bourg, ville et chapelles. Questions d'histoire monumentale et de vocabulaire », ms. 1991 (Rédaction MAH Vaud).
11 ACV, Fn 19, nos 58-60, mai 1381, rec. Mermerius Charroton.
12 ACL, B 1, Cons. com., 14, 25 juin 1819 ; A 14, Mun., 4 août ; 29 sept. 1820 ; 5 jan. ; 30 mars ; 11 mai 1821 ; A 15, Mun., 93, 97, 19 mars 1824 ; B 1, Cons. com., 22, 12 avril 1822 ; 29, 21 déc. 1824 ; 32, 26 fév. ; 33, 18 mars 1825 ; 38, 7 sept. 1827 ; 104, 15 mai ; 106, 15 juil. 1835 ; 118, 12 août 1836 ; 121, 28 mars ; 126, 14 avr. 1837. – Lotissement encore densifié vers 1880 (B 2, 11 sept. 1874 ; 30 août 1875 ; 28 avr. 1877 ; 5 juin 1880 ; ACV, K XV L 1534, 1880).
13 ACL, B 1, Cons. com., 72, 4 avr. 1833 ; 135, 4 avr. 1838 ; 167, 14 jan. ; 175, 27 nov. 1841 ; B 2, Cons. com., 21 avr. 1859 ; 22 déc. 1860.

14 Auberge du Cerf (rte de Moudon 4), de 1841, transformée en atelier d'horlogerie en 1881 (ACL, A 19, 168, 24 mars 1843 ; ACV, GF 204/6, 132 ; K XV L 1534, 1880 ; K XV L 1554, 1881, police 157), et auberge du Pont, de 1845, qui abrita ensuite la poste et la gendarmerie, démolie en 2005, parcelle 234 (Jules Delaporte, « Lucens, il y a un siècle » [P Communes 198] ; ACV, GF 204/6, 8, 31 ; *Journal de Moudon*, 2 juin 2005).

15 Construction notamment de la maison du notaire Samuel Porchet (av. de la Gare 10) en 1892 (ACV, K XV L 1763, 1892) et de l'hôtel de la Gare (av. de la Gare 13) en 1896-1897 (K XV L 1839, 1896, police 307 ; K XV L 1858, 1897, police 330).

16 ACL, GA 28, plans cadastraux, 1935.

17 ISOS VD.

18 ACV, GC 553, 1745.

19 ACV, K IX 1149/208, 1839 (voir *Documentation*) ; ACL, B 1, Cons. com., 149, 16 mai ; 151, 6 sept. 1839 ; A 18, Mun., 3 sept. ; 8 oct. 1839 ; 3 juil. ; 20 nov. 1840 ; C 16, c. 1840 ; B 1, Cons. com., 189, 13 avr. 1843.

20 ACV, Fn 26, 1457, 29, rec. Teinturier ; 173, rec. Boniface de Villarzel.

21 Ce nom pourrait se rapprocher du lieu-dit Chantereine (Bossard 1990, p. 195, communication de Gilbert Coutaz). – Première occurrence connue en 1647-1648 (Fn 176, 432-439, 19 fév. 1647 – 22 sept. 1648 : « clos appelé la cantereaz »).

22 ACV, Fn 202, 51v, 10 avr. 1503 ; Fn 217, 1611-1615, 8.

23 ACV, Fn 26, 1457, 236, rec. de Putheo ; 89, rec. Fuseir.

24 ACV, GB 195/a, f° 6-6v ; GB 204/a, f° 1.

25 ACV, Fn 26, 1457, 141v, rec. François de Sarzens ; 153v, rec. Jean Moschet ; ACL, B 1, Cons. com., 16 mai 1839 ; B 3, 15 sept. 1898 : « Rossalet ».

26 Déplacement de la boucherie à la fin du XIX^e^ s., du collège en 1972, de l'Hôtel de Ville en 2011.

27 Détails sur le statut de la place (ACL, U 8 : jugements du 29 oct. ; 6 nov. ; 12 nov. 1644 ; 2 mai 1645 ; nombreuses requêtes des deux parties, non datées).

28 ACL, A 3, Cons., 16 déc. 1751 ; 5 jan. 1752 ; ACL, P 401, 11 mars 1752.

29 *Cartulaire Lausanne* 1948, p. 2 ; Grandjean 1991, p. 33.

30 Cette ruelle est peut-être déjà citée en 1363 et en tout cas en 1457 (ACV, Fn 19, n° 18, 20 fév. 1363 ; n° 60, mai 1381, rec. Mermerius Charroton ; C XX 204/34 bis, 10 déc. 1405 ; Fn 26, 1457, 120, rec. Nicolet Theobaldi ; 211, rec. Aymonet de Sarzens ; 217v, rec. Janin Piraul ; Fn 202, 51v, 10 avr. 1503).

31 ACV, Dl 15/9, 401, 22 déc. 1801 ; ACL, A 25, Mun., 20 mars 1885 ; 28 avr. 1891 ; 15-22 sept. 1891.

32 ACV, IB 43/367, 1735 ; ACL, A 7, Cons., 19 mars 1777.

33 ACL, GB 3, 7 fév. 1833, soumission ; fév.-août 1833, liste des frais. – Route élargie en 1895 avec construction d'un pont sur le Reculet (ACL, B 3, Cons. com., 11 juil. ; 1^er^ nov. 1894 ; A IV, Mun., 356, 16 août ; 362, 20 août ; 363, 27 août 1895 ; B 3, 26 nov. 1897) et en 1931-1936 (Rieben 1980, p. 159).

34 Le plan de la route de 1745 montre, par rapport à celui de 1674, deux constructions supplémentaires seulement, de part et d'autre de l'extrémité nord-est (ACV, GC 553, voir *Documentation*).

35 ACL, A 25, Mun., 26 nov. 1886 (le café de la Croix-Fédérale devient Helvetia) ; B 3, Cons. com., 10 août 1898 ; GA 28, plans cadastraux, 1935 ; B 1, Cons. com., 149, 16 mai 1839 ; ACV, IB 41/322, 29 mars 1687 (à La Mostardeyre).

36 Ce nom était appliqué en 1935 à l'actuelle route d'Yvonand (ACL, GA 28, plans cadastraux, 1935).

37 Elle fut bornée en 1793 à douze pieds de large (env. 3,50 m) à l'occasion de la construction de la grange de Bénédict Nobs occupant l'emplacement de l'actuel immeuble rue de l'Hôtel-de-Ville 2 (ACL, A 9, Cons., 5 juin ; 17 juil. 1793 ; B 3, Cons. com., 3 nov. 1897 ; ACV, GB 195/a, 1674-1675, f° 16v).

38 ACV, C XVI 281/1, 11 déc. 1305 ; ACL, P 1, 1^er^ avril 1343 ; P 17, 1^er^ mars 1364 ; ACV, C XX 198/33, 26 mars 1420 ; Fn 19, n° 109, 20 avr. 1428 ; *Visite 1453*, p. 384 ; ACV, C XX 198/59, 28 août 1457 ; Aa 9/3, n° 59, 18 déc. 1555. – Seul le lieu-dit figure encore sur les plans anciens (GB 195/a, 1674-1675, f° 22v ; GB 204/a, 1824, f° 23 ; GB 204/b, 1884, f° 39) (553.200/171.450 env.).

39 Projet du charpentier Frédéric Badoux, exécution par le maçon Daniel Vulliety (ACL, A 17, Mun., 5, 23 mars ; 28, 17 mai ; 31, 23 mai ; 40, 12 juil. ; 46, 9 août ; 56, 28 sept. ; 64, 1^er^ nov. 1832 ; B 1, Cons. com., 65, 13 avr. 1832 ; C 15 bis, c. com. 1832, 54, 59-60 ; c. com. 1833, 64 ; GB 3, mai-oct. 1832, soumissions ; GB 40, 1962-1964). – Plans : GB 3, 21 nov. 1832, « Plan des colonnes du dôme du cimetière de Lucens », sig. Frédéric Badoux et Louis Destraz. – Ph. avant démolition du portail en 1963 : ACV, AMH, A 97/5, A 23001-23002.

40 ACV, GB 195/a, 1674-1675, f° 14-14v ; *Carte 1725*.

41 Mottaz 1921, II, p. 161 ; ACV, SB 35, Paroisse de Curtilles-Lucens, introduction à l'inventaire.

42 ACV, Bb 1/24, 311, 22 juil. 1689 ; Bb 1/33, 269, 15 juil. 1701 ; IB 42/326, [1701 ?].

43 ACV, Bdb 151, 235, 11 déc. 1709 ; Bdb 152, 5, 7 jan. 1711, *passim* ; Bb 1/38, 189, 31 août 1709.

44 ACV, IB 42/348/1, 28 mars ; 29 août 1711 ; 28 déc. 1716 ; *ibid.*, s. d., croquis et description de la propriété de la cure ; Bb 1/38, 596, 28 mars ; 603, 31 mars 1711 ; Bb 1/39, 18, 19 mai ; 30, 5 juin ; 146, 15 sept. 1711 ; Bb 1/42, 28, 27 mai ; 150, 26 déc. 1718 ; AEB, B VII 772, 1710-1711, 41 ; B VII 780, 1718-1719, 39.

45 ACV, IB 43/389, 1^er^ mai ; 30 mai ; 13 juin 1753 ; *ibid.*, s. d., croquis de situation ; Bp 34/33, 1753-1754, 71.

46 ACV, Bb 1/61, 28, 6 avr. ; 90, 10 mai 1743 ; Bp 34/31, 1743-1744, 67.

47 ACV, Bm 2/1b, 130, 3 fév. 1766 ; Bb 1/81, 20, 20 déc. 1765 ; 89, 25 jan. ; 103, 3 fév. 1766 ; Bp 34/35, 1767-1768, 63.

48 ACV, Bm 2/4, 12-14, 10 jan. 1780 ; Bp 34/37, 1780-1781, 97.

49 Fontannaz 1986, pp. 249-255, 316 (avec ill.) ; Bissegger 2007, pp. 415-416, 702. – Plans : « Esquisses pour la cure de Lucens, février 1837 », s. n., éch. 1:100 (ACV, K IX 9/11, dossier 8 juil. 1837 ; voir ill. 307, 345, in Bissegger 2007) ; plans « vus par le Département militaire comme pièce annexée au Décret du 24 mai 1837, Lausanne 8 juillet 1837 », numérotés jusqu'à 20, s. n., [peu après le 11 fév. 1837], éch. env. 1:66 (ACV, S 34/204 ; voir ill. 403, 445, in Bissegger 2007, et ill. 204-207, in Fontannaz 1986). – Ph. avec arêtiers en fer blanc : ACV, K XIV 549, s. d.

50 ACV, S 34/204.

51 Françoise Delavy, Eric.-J. Favre-Bulle, « Lucens. Cure, contrevents. Examens et sondages des étapes décoratives », ms. nov. 1992 ; Michèle Grote, « Lucens. Cure. Analyse de la couverture », ms. nov. 2007 (SIPAL ; SMS).

52 Vue par Samuel Weibel, [vers 1828], aquatinte, sépia, 9,7 × 16,2 cm (BNS, coll. icon.).

53 ACV, Bb 1/42, 28, 27 mai 1718 ; IB 43/389, 1^er^ mai 1753.

54 ACV, Bp 34/30, 1741-1742, 68 ; Bp 34/40, 1793-1794, 31.

55 Comparaisons : voir ill. 378-379, 449, in Fontannaz MAH VD 2006 ; ill. 313-314, in Fontannaz 2001.

56 Bissegger 2007, p. 654.

57 Fermes constituées de planches cintrées assemblées, procédé proposé par Philibert Delorme en 1561 et remis en usage par Perregaux dès 1830 env. (Bissegger 2007, pp. 457-462).

58 ACV, K IX 510, 2 mai 1840.

59 Fontannaz 1986, pp. 245-256.

60 ACV, K IX 510, 2 mai 1840.

61 Bissegger 2007, pp. 603-605.

62 ACV, PP 516/2414, surtout 79, 4 sept. 1888 ; 82-86, 2 avr. – 25 juin 1889 ; 113, 30 avr. 1893 ; 127, 29 juil. 1894 ; 131, 25 juil. 1895 ; K XV L 1820, 1895, police 301 ; ACL, A 4, Mun., 359, 20 août 1895 ; ACL, 358, Morgue ; Lüthi 2000, pp. 167, 212, 247.

63 Croix visible vers 1900 (photographie des Arts, Nyon, nº 2014, coll. Hubert Sonnard, Curtilles) et encore vers l'an 2000 (Lüthi 2000, p. 247).

64 Lüthi 2000, pp. 109-114.

65 APCL, « Un nouveau rectorat », *Le Courrier*, 19 avr. 1955 ; ACV, GFL 146, 1919, nº 670.

66 APCL, acte Samuel Porchet, 6 jan. 1911.

67 Chapelle bénie le 16 jan. 1921 (A Evêché de Lausanne, Genève et Fribourg, carton 78, lettres du 30-31 déc. 1920, communication de Fabienne Hoffmann) ; ACV, N 2 N 9, 20 juil. 1921, rapport d'Otto Schmid.

68 L'historien local, Jules Delaporte suppose l'achat par Alphonse Haefliger à Promasens, du fait que cette paroisse avait une créance de 60 000 Fr. sur le château (ACV, AMH, A 97/8, A 26409, 3 août 1965).

69 Mention d'un grand crucifix de bois, de l'autel avec ses accessoires, de deux grands tableaux à l'huile et d'une chaire, mais propriété du crucifix contestée (A Evêché de Lausanne, Genève et Fribourg, carton 78, lettres du 15 jan. 1935, 15, 21 et 23 mars 1938, communication de Fabienne Hoffmann).

70 APCL, « Un nouveau rectorat », *Le Courrier*, 19 avr. 1955 ; ph. de la construction.

71 APCL, boîte 5 ; boîte construction chapelle ; boîte correspondance et documents (surtout 20 avr. 1964, liste des maîtres d'état sig. Jean Widmer arch.) ; A Evêché de Lausanne, Genève et Fribourg, fourre « Lucens 1958-1980 » (communication de Fabienne Hoffmann). – Le bas-relief extérieur, offert par le médecin genevois d'origine bulgare Orphée Christev représente les principaux événements de l'histoire de Lucens : don d'une terre à la Vierge, construction de l'église de Curtilles et du château de Lucens, départ du dernier bailli bernois (APCL, 13 fév. 1969 ; *Feuille d'avis des Cercles de Lucens et Granges*, 28 fév. 1969) ; Inv. F. Hoffmann, 2013.

72 Une partie du mobilier ancien ayant disparu, on se proposait d'aller voir chez un Dr Crausaz si l'on trouverait un crucifix à acheter pour accompagner les statues de la Vierge et saint Jean (APCL, 23 fév. 1961, 7 et 8 mai 1962). – A comparer notamment avec le Christ de Guin, de Jacques Reyff, 1642-1644 (ill. 44, in Gérard Pfulg, *L'atelier des frères Reyff. Fribourg, 1610-1695 : un foyer de sculpture baroque au XVIIe siècle*, Fribourg 1994) ; vifs remerciements à Hermann Schöpfer pour ses avis concernant cet ensemble de statues.

73 Cette Vierge se trouvait également à la chapelle du château (*Le Courrier*, 19 avr. 1955).

74 ACV, AMH, A 97/5, A 19765, 20 juin 1956. – Ces statues apparaissent bien en effet sur une photo de l'ancienne chapelle du château, au sommet du retable **fig. 175**.

75 ACV, AMH, A 97/5, A 21758, 23 mars 1960 ; A 24811, 25 juin 1962.

76 Voir notamment, dans l'entourage des frères Spring, le Calvaire du couvent des Capucins, de 1620 env., et le maître-autel des Augustins à Fribourg (Strub MAH FR 1959, p. 177 ; Strub MAH FR 1956, p. 273 ; communication de Hermann Schöpfer).

77 Œuvre attribuée aux frères Reyff par l'archéologue cantonal Edgar Pelichet qui la restaura en 1962-1965, puis analysée en 1996 par l'Atelier Saint-Dismas (ACV, AMH, A 97/5, A 21758, 23 mars 1960 ; *Liste des monuments historiques du canton de Vaud au 23 février 1979* [Département des travaux publics], pp. 142-143 ; APCL, 1er mars 1963 ; ACV, AMH, A 97/5, A 26409, 3 août 1964 ; Eric-J. Favre-Bulle, « Retable de l'atelier Reyff. Paroisse catholique, Lucens. Rapport, sondages, essai de faisabilité », Atelier Saint-Dismas, ms. 17 juin 1996).

78 Le four du ressat est dit « vieux » en 1365 (ACV, Fn 4, 48v, 15 juil. 1365, rec. Mermet Serragin), l'autre est cité dès 1381 « sous l'enceinte du bourg » (ACV, Fn 19, nos 58-60, mai 1381, rec. Mermerius Charroton).

79 Maison de François Bel acquise en 1625 pour exploiter le pré que le gouvernement possédait au lieu-dit Pré-au-Bel, entre l'av. de la Gare et la Cerjaule (ACV, Bp 34/11, 1625-1626 ; 1626-1627 ; Bb 3/17, 235, 1659), échangée contre le rural de la Belle Maison en 1665 et devenue une dépendance du logis de la Couronne jusqu'en 1755 (ACV, IB 41/297, 13 jan. 1665 ; GB 195/a, 1674-1675, fº 6v ; Dl 36/1, 22 oct. 1755).

80 ACL, P 24, nov. 1373 ; P 35, 15 avr. 1379 ; ACV, Ac 6, 110, 15 août 1440 ; 78, 13 sept. 1446 ; 180, 8 fév. 1448 ; 226-226v, 24 jan. 1450 ; 246v, 22 juin 1451.

81 ACV, IB 44/401, vol. I, p. 45 : copie de la prononciation du 11 jan. 1697 ; ACL, C 5, c. com. 1696, 50, 16 fév. 1697.

82 ACL, P 227, 15 mai 1542 ; GA 3, 10 mai 1558, 6v ; P 304, 7 sept. 1592. – Ce second four banal se situait vraisemblablement sur le nº 116 du plan de 1824 **fig. 232**.

83 ACL, P 245, 17 jan. 1555.

84 ACL, H 02, c. com. 1636.

85 ACL, C 4, c. com. 1663 ; c. com. 1697, 51, 12 jan. 1702.

86 ECA 273 ; ACL, B 1, Cons. com., 25, 15 juil. 1823 ; 37, 22 mars 1826 ; GB 3, [1824-1825], devis ; ACV, P Communes 204, « Comptes de commune dès 1825 à 1832 et à la fin comptes particuliers », surtout pp. 33, 42, 93, 97-99, 105, 124. – Aménagement d'un abattoir en 1833 (ACL, GB 3, 21-22 nov. 1833, convention ; ACV, GF 204/1, 87 ; GEB 204, nº 83 ; GF 204/6, 74).

87 Le pont de Pra-la-Mort refait en 1824 (ACL, A 15, Mun., 132, 12 nov. 1824 ; A 25, Mun., 13 oct. 1876 ; 21 jan. ; 27 avr. 1877, *passim* ; GB 2, 24 oct. 1876, cahier des charges ; GB 29, « Pont des Aveugles », projet sig. Constructions métalliques J. Chappuis, Nidau ; A 25, Mun., 29 mars 1889).

88 ACL, C 2, c. t., 1524-1525 ; c. t. 1529-1530.

89 ACL, C 3, c. t. 1635 ; ACV, Bm 26, 1753.

90 ACL, GB 4 : devis du 14 mai 1846 ; trois plans sig. Jean Badoux entrepreneur, mai 1846.

91 ACV, Br 38, c. t. 1636-1637 ; ACL, C 18, c. 1858, 40 ; GB 5 : « Plan du projet de reconstruction du pont sur la Cerjaulaz… dressé en avril 1873 par L[oui]s Déglon voyer » ; B 3, Cons. com., 12-13 mai 1902 ; 17 déc. 1903.

92 ACL, C 14, c. com. 1819, 42-44 ; ACV, GB 204/a, 1824, fº 26.

93 ACV, K IX 214/5, 22-23 sept. 1875, « Station de Lucens. Dispositions générales… », sig. Victor Duboux et [Louis] Delarageaz ; GFL 91, 1877 ; voir p. 19.

94 Propriété en 1654 et 1674 de François Ballif, puis de son fils Antoine-Humbert (ACL, C 3, c. t. 1654 ; ACV, GB 195/a, fº 17). – Anne Radeff, « Le réseau des auberges vaudoises au XVIIIe siècle », *RHV*, 1993, pp. 128-129.

95 ACV, K XV L 1782, 1893, police 281 ; K XV L 1801, 1894, police 289 ; GFL 130, 1904, police 428 ; ARF, plans spéciaux, 1904, nº 9389 (adjonction d'un pavillon au sud) ; GFL 138, 1911, police 594 (surélévation du reste du bâtiment) ; Fontannaz 2010, pp. 70-71 (ph.) ; état d'origine à comparer avec le projet Hertling pour la fabrique Piguet-Lecoultre **fig. 301, 302**.

96 Construction par le maçon Beney (?) Broye (?) et par le charpentier Simon H[offmann] (ACL, JB 1, c. F. de Villarzel pour le château de Lucens [fin du volume] ; ACV, GB 195/a, 1674-1675, fº 15v). – Le bâtiment occupait approximativement l'emplacement de la maison nº 147 des plans de 1824 **fig. 232**, rte d'Yvonand 24-28.

97 ACL, A 25, Mun., 18 fév ; 15 avr. ; 23 déc. 1887 ; 16 mars ; 22 juin 1888 ; GA 15, déc. 1887, plan de situation du stand ; ACV, K XV L 1668, 1887, police 231 ; K XV L 1687, 1888, police 241 ; ECA 254, voir ill. 526, in Glauser 2003.

98 ACV, GB 204/a, 1824, fos 1 et 2. – La fontaine de la Grand-Rue apparaît déjà approximativement à l'emplacement actuel sur un plan partiel de 1745 (ACV, GC 553) ; celle de la route de Villeneuve est citée en 1663 (ACL, C 4, c. t. 1663).

99 ACL, GB 3, 14 nov. 1832, soumission avec deux croquis ; A 17, Mun., 65, 15 nov. 1832.

100 ACL, B 1, Cons. com., 119, 12 août 1836 ; 147, 11 avr. 1839 ; 166, 7 mai 1840 ; A 25, Mun., 31 déc. 1877 ; 17 août 1888 ; B 1, 33, 20 avr. 1825.

101 ACL, A 25, Mun., 7 juil. ; 14 juil. ; 28 juil. ; 31 juil. ; 11 août ; 28 août 1891 ; BA 2, 28 nov. ; 4 déc. 1891 ; 12 juil. 1892 ; 10 mai 1893 ; B 3, 22 mai 1893 ; H 16, c. 1892, 24.

102 ACL, B 3, 16 avr. ; 25 mai ; 13 juil. 1896 ; 15 juin 1903 ; 14 juin 1904 ; 14 déc. 1905.

103 ACL, P 3, 18 avr. 1351 ; P 4, 23 oct. 1352 ; P 5, 1er avril 1353 ; ACV, C XX 204/10, 5 mars 1377 n. st. ; C XX 204/33, 27 jan. 1404 n. st. ; C IV/502, 1431, 6 ; C XX 198/103, 18 juin 1497.

104 ACL, P 1, 14 déc. 1346 ; ACV, Fn 4, 1365, 3e fo, rec. Humbert Cadoz ; ACL, P 28, 15 avr. 1382 ; H 01, c. h. 1445-1448, 1447 ; c. h. [1451-1452].

105 ACV, Fn 4, 48v, 15 juil. 1365, rec. Mermet Serragin.

106 ACV, C XX 198/3, 10 juil. 1360.

107 ACL, H 01, c. h. 1454-1455.

108 ACV, Fn 26, 1457, 131v et 137, rec. hôpital ; *ibid.*, 17, rec. Marguerite, femme de Jean de Sarzens.

109 ACV, Dl 81/1, 132v, 24 fév. 1466 n. st. : achat de la maison de Jean de Sarzens. – La maison d'Aymonet Crespy formant la limite sud-ouest de l'hôpital après 1466 (ACV, Fn 26, 1457, 184) deviendra la propriété de François Berthex (rue des Greniers 2) vers 1600 (ACV, Fn 142/2, vers 1605, 2e cahier, [fo 2]).

110 ACL, P 290, 10 mai 1587 ; P 291, 6 oct. 1587 ; P 292, 18 fév. 1588 ; P 293, 26 fév. 1588.

111 ACV, Dp 3/1, 139, 15 avr. 1589 : testament de François de Villarzel ; C 3, c. h. 1592 (fragment).

112 ACL, BA 2, 19 juin ; 12 juil. 1892 ; B 3, Cons. com., 10 juin ; 16 juil. ; 3 sept. ; 16 sept. 1901 ; 15 mars ; 2 mai ; 7 juin 1902.

113 Carte postale « Souvenir de Lucens/ Boulangerie Reymond », s. d. (coll. Hubert Sonnard, Curtilles).

114 ACV, GB 195/a, 1674-1675, fo 17v ; Fn 4, 1365-1377, [2v], rec. Mermet Poblan.

115 ACL, P 81, 11 mai 1427 ; *Visite 1453*, pp. 383-384 ; Grandjean 1991, p. 38. – A titre de comparaison, voir les chapelles d'hôpital de la Trinité (actuellement Saint-Légier) à Genève, de 1368 env., et de Cully (Grandjean 2015).

116 ACL, H 01, c. h. 1445-1448 ; c. h. [1451-1452].

117 ACL, P 81, 11 mai 1427 ; C 2, c. t. 1506-1507.

118 Horloge amenée par les maîtres Estevenens et Bisoncius en même temps que la « croix de l'hôpital » (ACL, C 1, c. t. 1459-1460) ; Frédéric Barbey, « Orbe sous les sires de Montbéliard et de Chalon », *RHV*, 1912, pp. 12-13. – Une horloge existait déjà auparavant (ACL, C 1, c. t. 1452-1453).

119 ACL, I 2, 29 août 1696, convention.

120 ACL, A 3, Cons., 16 déc. 1751.

121 ACL, P 363, 26 jan. 1699 ; A 5, Cons., 26, 29 jan. 1698 ; 31, 26 jan. 1699.

122 ACL, C 2, c. t. 1520-1521 ; GA 3, 10 mai 1558.

123 ACL, P 299, 3 mai 1590 ; P 307, 18 nov. 1593 ; C 3, c. com. 1590 ; c. com. 1591 ; c. com. 1592 ; A 1, Cons., 43, 25 oct. 1602.

124 ACL, P 328/4, 20 jan. 1621 ; H 02, c. com. 1636.

125 ACL, P 383, 9 juin 1707 ; C 9, c. com. 1747, 2.

126 ACV, Dl 5/10, 111-116, 18 sept. 1792 ; ACL, U 15, procédure entre la commune et Abraham Viret, 11 juin 1842 – 11 oct. 1843.

127 « Plan d'une chambre d'arrêt dans le galetas de la maison de ville adopté le 3 avril 1829 », sig. [Henri] Perregaux, 22 mars 1829, éch. 1:50, encre et lavis, 28 × 36 cm (ACL, I 3, cartable « Plans Hôtel de ville 1829-1952 »).

128 ACL, I 6, 19 fév. 1834, devis explicatif ; C 15 bis, c. com. 1834, 24-25 ; B 1, Cons. com., 102, 15 mai 1835.

129 ACL, B 1, Cons. com., 175, 27 nov. 1841 ; A 19, Mun., 104, 7 juil. 1842 ; ACV, GEB 204, no 123 ; GF 204/1, 87 ; ACL, U 15, procédure 11 juin 1842 – 11 oct. 1843 ; B 1, Cons. com., 184, 27 sept. 1842.

130 ACL, A 19, Mun., 26, 7 mai 1841.

131 ACL, A 19, Mun., 145, 19 jan ; 146, 20 jan. ; 153, 10 fév. ; 158-159, 24 fév. ; 168, 24 mars ; 178, 5 mai ; 183, 19-26 mai ; 194, 14 juil. ; 197, 28 juil. ; 208, 8 sept. ; 222, 17 nov. ; 224, 26 nov. ; 225, 27 nov. ; 227, 8 déc. ; 228, 12 déc. ; 234, 18 déc. ; 238, 30 déc. 1843 ; B 1, Cons. com., 13 avr. ; 26 mai ; 8 déc. 1843 ; I 13/1, [nov. 1843], toisage général ; plans, [nov. 1843] (ACL, I 13/1, voir *Documentation*).

132 ACL, A 19, Mun., 243, 12 jan. ; 246, 17 jan. ; 250, 26 jan. ; 255, 20 fév. ; 267, 25 mars ; 268, 28 mars 1844 ; B 1, Cons. com., 16 jan. ; 28 mars 1844 ; plans, [mars 1844] (ACL, I 3, voir *Documentation*).

133 ACL, B 1, Cons. com., 17 sept. 1844 ; A 19, Mun., 325, 4 oct. 1844. – Le toit en bâtière était devenu à la mode dans la région de Lausanne vers 1820-1830 (Grandjean MAH VD 1981, p. 319).

134 ACL, A 19, Mun., 272, 9 avr. ; 274, 12 avr. ; 277, 19 avr. ; 279, 28-29 avr. ; 282, 7 mai ; 290, 14 juin ; 295-299, 12 juil. ; 302, 14 juil. ; 303, 15 juil. ; 309, 9 août ; 311, 17 août ; 312, 20 août ; 318, 13 sept. ; 319-320, 20-24 sept. ; 325, 4 oct. ; 329, 16 oct. ; 343, 13 déc. 1844 ; A 20, 4, 21 déc. 1844 ; 16, 5 fév. ; s. p., 26 avr. ; 30 mai ; 13 juin ; 11 juil. ; 2 août ; 19 sept. ; 23 sept. ; 28 nov. 1845. – B 1, Cons. com., 29 avr. ; 17 sept. 1844. – C 16, c. 1844, 76-86 ; C 16, c. 1845, 64-93, c. général. – I 6, 23 mars – 4 mai 1844, cahier des charges ; 17 août 1844, conditions pour la maçonnerie ; oct. 1845, c. détaillés ; 5 nov. 1845, verbal de réception d'œuvre.

135 ACL, I 6, liasse « divers », 1890. – L'enseigne actuelle (voir ill., in Anne Radeff, « Le réseau des auberges vaudoises au XVIIIe siècle », *RHV*, 1993, p. 129) apparaît sur les vues de la fin du XIXe s.

136 ACL, I 8, devis et factures 1949 ; 351.1-2, 1966-1973 ; voir aussi *Documentation*.

137 La Municipalité ne demanda que d'intervertir certains locaux et de réduire à trois le nombre de fenêtres de la façade nord-est (ACL, A 19, 28 juil. 1843).

138 ACL, I 6, 23 mars 1844, cahier des charges.

139 ACL, C 16, c. 1845, 71.

140 ACL, A 20, Mun., 2 août 1845.

141 Bissegger 2007, pp. 321-335.

142 Grandjean MAH VD 1979, pp. 43-50 ; Bissegger 2007, pp. 588-590 ; Sachiko Mikami, « Louis Wenger (1809-1861). Entre architecture et politique », Lüthi/Cassina 2009, pp. 89-115.

143 Il procéda de 1846 à 1849 aux transformations des prisons du château d'Avenches, après que l'on eut songé à les confier à Louis Wenger (Henri Anselmier, *Les prisons vaudoises, 1798-1871* [BHV 77], Lausanne 1983, p. 320).

144 Delaporte 1965, pp 11-12 ; [Jules Delaporte], « Adieu à notre vieux collège », *Feuille d'avis des Cercles de Lucens et Granges*, 13 mai 1977, p. 1 ; ACL, C 3, c. com. 1590.

145 ACL, A 1, Cons., 164, 26 juil. 1666 ; 165v, 31 août 1667.

146 ACL, A 2, Cons., 1er fév. ; 28 mars 1748 ; C 9, c. com. 1747, 60 ; c. com. 1748, 51.

147 ACL, A 7, Cons., 21 oct. ; 23 oct. 1772 ; P 409, 23 oct. 1772 ; C 11, c. com., 1772, 41, 48 ; H 7, c. h. 1772, 21 ; c. h. 1773, 21, 22, 26 ; c. h. 1774, 11, 22, 23 ; A 7, Cons., 26 jan. ; 9 fév. 1774.

148 ACL, I 2.1, 30 oct. 1777.

149 Geneviève Heller, « *Tiens-toi droit !* », Lausanne 1988, p. 14.

150 ACL, A 14, Mun., 130, 19 sept. ; 131, 22 sept. ; 134, 5 oct. 1817 ; C 14, c. 1817 ; c. 1818, 33, 36 ; Jean Tercier, Jean-Pierre Hurni, Christian Orcel, « Bâtiment place de la Fontaine, ECA 181, Lucens » (LRD 11/ R6582), ms. 4 août 2011 (SMS).

151 ACV, K XIII 202/2, 4 nov. 1834, correspondance.

152 ACL, B 1, Cons. com, 117, 12 août 1836 ; 140, 25 avr. 1838.

153 ACL, A 18, Mun., 8 jan. 1841 ; C 16, c. 1840, 23.

154 « Projet d'un nouveau collège pour Lucens… les 4 feuilles produites par les soussignés le 24 avril 1841. Perregaux et de La Harpe architectes » (plan des caves, du rez-de-chaussée, du 1er étage, façade sur la place **fig. 244**), [éch. 1:66], encre et lavis, 28 × 42 cm (ACL, I 13/1).

155 ACL, B 1, Cons. com., 172, 15 nov. ; 173, 27 nov. 1841.

156 ACL, B 1, Cons. com., 183, 7 mai 1842 ; I 4, « Registre destiné aux délibérations, conditions et dépenses pour le nouveau collège de Lucens 1842-1843 ».

157 ACL, B 1, Cons. com., 16 jan. 1844.

158 Mottaz 1921, II, p. 162.

159 ACV, S 60/6 ; ACL, 370 « Collège du Pré-au-Loup » ; 352.1 « Ancien collège Rénovation 1975 » : 26 fév. 1975, plans de transformation sig. Emile Jaquier ; 15 mars 1975, mémoire des travaux prévus.

160 Etat ancien : ph. vers 1900 : « Lucens. Place du Collège », Delachaux & Niestlé, Neuchâtel (voir ill. in Veuve 1983, s. p.) ; ph. vers 1930 : « Lucens. Place du village » (ph. R. E. Chapallaz fils, Lausanne, coll. Hubert Sonnard, Curtilles) **fig. 245** ; voir ill. in MB Vaud, II, pl. 73. – Etat en 2005 : voir ill. 270, in Bissegger 2007.

161 Bissegger 2007, p. 349.

162 *Ibid.*, pp. 457-462.

163 Inv. F. Hoffmann, 1993 et 1997.

164 ACL, C 1, c. t. 1452-1453 ; C 1, c. t. 1497-1498 ; C 2, c. t. 1500-1501 ; c. t. 1505-1506 ; c. t. 1512-1513 ; ACV, Fn 26, 1457, 184-185v.

165 ACV, Fn 26, 1457, 184-185v.

166 ACL, C 2, c. t. 1520-1521 ; 1521-1522.

167 « Vincent Bryod gouverneur de la chastelanie a faict bastir la hasle et poser ce pommeau en l'an 1662 » ; initiales I I M désignant peut-être Jean-Jacques Marcuard (1603-1675), de Payerne, bien que les armoiries ne correspondent pas à celles de la famille (*Trésors* 1982, p. 232) ; voir table.

168 ACL, I 2, 29 août 1696. – Opération confirmée par la seconde inscription laissée sur le pommeau de 1662 : « Pierre Badoux a fait les ferrures (?) des cloches sur quoy je suis en 1696 ».

169 ACL, A 5, Cons., 74v-75, 28 août ; 78, 18 nov. 1716.

170 ACL, A 7, Cons., 9-11 avr. ; 29 juil. 1772 ; C 11, c. com. 1772, 39 ; c. com. 1773, 38, 40, 42-43 ; c. com. 1775, 29.

171 ACL, P 401, 11 mars 1752.

172 ACL, I 2.1, 30 oct. 1777.

173 ACV, GB 204/a, 1824, f° 1 ; GEB 204, n° 120/3 ; ACL, A 22, Mun., 6 août 1858.

174 ACV, GEB 204, n° 121 ; ACL, B 1, Cons. com., 16 jan. 1844 ; 8 août 1845 ; A 25, Mun., 26 avr. 1878 ; 29 mars 1884 ; ACV, GB 204/b, 1884, f° 4.

175 ACV, GF 204/1, 133 ; GEB 204, n° 125 ; GF 204/6, 105 ; ACL, A 25, Mun., 9 mai 1890. – Modernisation en 1986 (ACL, enquête, parcelle 64, 26 sept. 1986).

176 Horloge à trois cadrans commandée à Jean Noël en 1775, pour un bâtiment non spécifié (ACL, C 11, c. com. 1775, 36).

177 Ph. vers 1900 : voir ill. p. 61 in Chuard/Faucherre 1976.

178 ACV, Fn 26, 1457, 141v, rec. François Desarzens.

179 ACL, P 154, 6 mai 1479 ; P 229, 4 sept. 1545.

180 ACL, GA 7, « Plant pour les communiers de Lucens », [1644] ; voir p. 191.

181 ACL, C 2, c. t. 1500-1501 ; c. t. 1532-1533.

182 ACL, C 3, c. t. 1591. – Il s'agit probablement de Peter Bodmer II, établi à Lutry vers 1587-1626 (Grandjean 1990-1991, II, pp. 486-487).

183 ACL, A 1, Cons., 183v, 21 nov. 1678.

184 ACL, A 2, Cons., 2 fév. ; 16 fév. ; 20 juil. ; 1er nov. ; 9 nov. 1747 ; 28 mars ; 6 juin ; 20 juin ; 29 août ; 21 nov., 4 déc. 1748 ; C 9, c. com. 1747, 55, 59 ; c. com. 1748, 53-56. – Laurence Cesa-Mugny, in *Patrimoine campanaire fribourgeois* 2012, p. 78 : Antoine Livremont (1747-1786), originaire de Pontarlier (F).

185 ACL, C 11, c. com. 1772, 43-44.

186 ACL, B 1, Cons. com., 157, 13 déc. 1839 ; 166, 7 mai 1840 ; 167, 14 jan. 1841 ; GB 3, 1840, soumission ; C 16, c. 1840, 61.

187 SMS.

188 Voir aussi la fontaine à colonne de Lutry, de 1676, refaite en 1775 (Grandjean 1990-1991, I, pp. 54-55).

189 Fontaines de Saint-François à Lausanne (Grandjean MAH VD 1965, p. 143), du Milieu à Avenches (Grandjean 2007, I, p. 186), ou de la place du Marché à Rolle (Bissegger MAH VD 2012, p. 296).

190 ACV, C IV 231, 8 nov. 1330.

191 ACV, Fn 26, 143, 11 fév. 1456, rec. Nicod Demierre ; IB 38/179, 2 déc. 1471, vente par Antoine de Goumoens à Jacques Mallé.

192 ACL, JB 1, 1581-1587.

193 ACV, IB 43/367, 25 juin 1593.

194 ACV, Bp 34/15, 1650-1651 ; Bb 1/10, 18, 6 mai 1656 ; AEB, B VII 720, 1656-1657.

195 ACV, Bp 34/17, 1659-1660.

196 ACV, Bp 34/18, 1666-1667.

197 ACV, Bp 34/26, 1713-1714, 57 ; 1714-1715, 56.

198 ACL, A 5, Cons. 71, 20 fév. 1716 ; P 396, 22 fév. 1727. – Cette scie des Vaux, complétée d'un logement en 1739 et d'un moulin en 1846, transformée en atelier d'horlogerie en 1870, disparut dans un incendie en 1903 (ACV, Dl 8/2, 226, 23 avr. 1739 ; ACL, B 1, Cons. com., 31 oct. 1846 ; B 2, Cons. com., 4 jan. 1851 ; ACV, GF 204/6, 159 ; Dll 7/5, 105, 5 mars 1870 ; Dll 13/3, 83, 1er avr. 1874 ; Delacrétaz 1986, p. 144).

199 ACV, IB 43/367, 18 mai 1735.

200 ACV, Bb 30/2, 49, 5 avr. 1791 ; ACL, A 9, Cons., 31 juil. 1793 (vente à Jacob Zwygart).

201 ACV, GEB 204, nos 53-54.

202 Modifications en 1844, 1857, 1864, 1874, 1877, 1888, 1891 (nouvelles installations et peut-être surélévation) (ACV, GF 204/6, 118 ; GFL 114, 1888, police 212 ; GFL 117, 1891, police 260, avec bordereau industriel).

203 ACV, GEB 204, n° 55 ; GF 204/6, 118 et 175 ; ACL, B 1, Cons. com., 186, 21 mars 1843 ; ACV, K XV L 1554, 1881, police 155 ; GFL 114, 1888, police 212.

204 ACV, Dl 81/2, 34v, 25 jan. 1471 n. st.

205 Le bief souterrain n'est attesté avec précision que depuis les plans cadastraux de 1824 (ACV, GB 204/a, 1824, f° 2 ; GB 204/b, 1884, f° 3).

206 ACV, GEB 204, n° 53.

207 Ph. peu après 1908 (coll. Heinz Schuler, Corcelles-près-Payerne) ; ph. O. Stettler, s. d. (ACV, AMH, A 97/7, A 15266).

208 Prononciations épiscopales du 1er déc. 1391 et du 13 sept. 1446 transcrites vers 1760 (ACV, IB 44/401, pp. 35-41).

209 ACL, C 1, c. t. 1450-1452 ; c. t. 1459 ; C 2, c. t. 1506-1507 ; c. t. 1520-1521 ; c. t. 1521-1522 ; c. t. 1522-1523 ; *passim*.

210 ACL, C 2, c. t. 1575 ; c. t. 1576 ; P 285, 29 mai 1578 ; GB 1, 31 mai 1590, convention ; C 3, c. t. 1591. – Vers 1578, le cartographe Thomas Schöpf signale le pont de pierre dans sa description de Lucens (*Inclitae Bernatum Urbis delineatio chorographica*, [vers 1578], [AEB, DQ 726 ; ACV, PP 726, copie]).

211 ACL, C 3, c. t. 1635 ; c. t. 1639.

212 ACL, U 2, 23 oct. 1643, convention avec Andrey Bourk ; *ibid.*, 5 août 1644, autorisation de quêter ; H 02, c. t. 1643-1644 ; ACV, Bp 34/14, 1644-1645.

213 ACL, U 2, [vers 1701], requête concernant le pont de Bressonnaz. – Les plans de 1674 représentent en effet un pont couvert orné de deux pommeaux (ACV, GB 195/a, f° 4v) ; Plantin 1666, p. 532.

214 ACV, Bb 1/25, 22-25, 1er fév. ; 65, 8 mars 1690 ; ACL, U 2, 31 mars 1690, convention ; C 5, c. t. 1689-1690 ; GB 2, 26 mai – 31 déc. 1690 ; C 5, c. t. 1691-1693 ; C 5, c. t. 1694-1695, 16, 21 ; Fontannaz MAH VD 2006, pp. 262-272.

215 De simple pont de traverse, l'ouvrage était ainsi devenu « pont royal » et devait être entretenu par le gouvernement (ACL, GB 2, 7 juin 1790, extrait du registre du Conseil ; 26 juil. 1790, lettre de l'arch. Jean-Samuel Voruz concernant les réparations à faire ; *passim* ; ACV, Bm 20, 1790-1791).

216 ACV, Bn 1/9, 512, avr. 1744 ; Bn 1/12, 43, 4 fév. 1750 ; GC 557 C, 15 sept. 1747, devis pour le pont sur le ruisseau de Curtilles, par Abraham Burnand. – Plan : « Plan géométrique du ruisseau de Curtilles et des terres entre ce ruisseau et le pont sur la Broye, avec le plan du pont projetté sur le dit ruisseau de Curtilles », sig. à Berne le 29 nov. 1747 Abraham Burnand arch[itecte], éch. 1:217 (ACV, GC 557 A).

217 [Abraham Ruchat], *Les délices de la Suisse*, II, Leyde 1714, p. 255 ; ACV, GC 553, « Plan du grand chemin depuis le pont de Curtilles jusques au territoire de Moudon levés en 1745 par P[ierre] Chollet » ; GB 204/a, 1824, f° 16 ; « Pont de Lucens, Canton de Vaud, Suisse », par [Jean] Jacottet, lith. coloriée, 23 × 15,5 cm (coll. Jean-Luc Bourgeois, Lucens).

218 ACV, Bm 30, [août 1698], projet sig. Gottfried Weiss ; Fontannaz MAH VD 2006, pp. 108-113.

219 Date lue vers 1730 par Samuel Olivier (BCU, ms. 385, p. 57).

220 ACV, AMH, A 97/4, A 6528-6529 : [Jules Delaporte], « Un peu d'histoire. A propos d'une pierre armoriée » ; *passim* ; ACV, PP 110/17.13, août 1947, projet d'encastrement de la pierre, sig. Louis Bosset ; Louis Bosset, « Commission cantonale vaudoise

des monuments historiques », *RHV*, 1948, pp. 194-195.

221 ACV, P Dessemontet 4/11, « Les nobles de Villarzel, ancêtres maternels de Catherine-Ursule Wintzenried alliée Ballif » ; dossier généalogique Ballif.

222 ACV, P Communes 198, « D'un pont ancien à un pont nouveau », pp. 6-7 ; Delacrétaz 1991, pp. 82-85.

223 *Mémorial des travaux publics du Canton de Vaud : 1896*, Lausanne 1896, pp. 44-45.

224 *Recueil des lois, décrets et autres actes du Gouvernement du Canton de Vaud*, LIII, 1856, p. 295, 4 déc. 1856 ; *CR cons. Etat*, 1857, Militaire, p. 51 ; ACV, K IX 1149/227, 2 déc. 1857, « Route de 1e classe de Faoug à Coppet. Projet pour la reconstruction du pont sur la Broye à Lucens. Mémoire explicatif 1857 », sig. Louis Gonin.

225 *CR cons. Etat*, 1859, Militaire, p. 42 ; 1860, Militaire, p. 44 ; 1861, Militaire, p. 36 ; 1862, Travaux publics, p. 15 ; 1863, Travaux publics, p. 22 ; 1864, Travaux publics, p. 27 ; 1869, Travaux publics, p. 30 ; ACV, K IX 1149/214, 15 mai 1861 – 1er juil. 1862 : documents concernant la procédure entre l'Etat et l'entrepreneur ; 17 mars – 15 avr. 1863 : projet pour la confection de cylindres à sable pour le décintrement.

226 « Die Ausstellung betreffend die schweizerische Bauthätigkeit », *Die Eisenbahn*, X/XI, 1879, cahier 14, p. 87 ; « Das Ingenieurwesen auf der Schweizerischen Landesausstellung », *Schweizerische Bauzeitung*, III, 1884, p. 121.

227 Jules Gaudard, « Description of several bridges erected in Switzerland : with remarks on bridges of large spans, and on stability of arches », tiré à part de *Minutes of proceedings of the Institution of Civil Engineers*, LVIII, session 1878/79, partie 4 : élévations et coupes, éch. 1:285, sig. J. Gaudard.

228 *Mémorial des travaux publics du Canton de Vaud : 1896*, Lausanne 1896, pp. 44-45 et ph. pl. VI.

229 « Pont sur la Broye à Lucens. Projet de cintre… présenté par le soussigné le 26 août 1862 F. Bourgeois entr[epreneur] », sans éch., encre et lavis, 122 × 36,5 cm ; « Pont sur la Broye à Lucens. Construit en 1864 par Frédéric Bourgeois entrepreneur géomètre », élévation, s. d., sans éch., encre et lavis, 105 × 41 cm (coll. Jean-Luc Bourgeois, Lucens). – Autres représentations : « Pont sur la Broye à Lucens », élévation (éch. 1:200), coupes longitudinale et transversale (éch. 1:100), corniche et parapet (éch. 1:50) et plan (éch. 1:500), sig H. Wagner, 1864 (?), lith. (reproduction à l'administration communale, original non retrouvé).

230 Louis Gonin, « Notice descriptive sur les travaux publics du canton de Vaud », *Bull. SIA*, 1876, p. 32 ; Jules Gaudard, « Louis Gonin », *Bull. SIA*, 1876, p. 138.

231 Joëlle Neuenschwander Feihl, « Vevey », *INSA*, IX, Berne 2003, p. 512.

232 *CR cons. Etat*, 1869, Travaux publics, p. 30.

233 Exemple, disparu, de façade pignon protégée par un avant-toit en berceau particulièrement saillant : actuel immeuble rue Centrale 20, voir ill., in MB Vaud, II, pl. 76.

234 Ruelle des Vaux 2 avec fenêtre à double feuillure datée 1607 (ACL, enquêtes, parcelle 22, nov. 1979) ; ruelle des Vaux 4, de la fin du XVIe s. probablement, à porte d'entrée chanfreinée en plein cintre et à fenêtres moulurées en cavet à amortissements pyramidaux, rénovées en 1991 (SMS ; ACL, enquêtes, parcelle 23, août 1986 et sept.-oct. 1990).

235 ACV, Fn 142/2, [vers] 1605, [fin du 1er cahier] : rec. François Berthex et Jeanne Centlivres, deux maisons ; Fn 50/7, fin XVIe s. : jardin Berthex limitant à bise la chapelle.

236 ACL, JP 4, sept. 1947.

237 ACV, Fn 26, 1457, 70.

238 Propriété du curial Jacob Berthex en 1674 (ACL, GA 5, 30 oct. 1661 ; ACV, GB 195/a, fo 17v), probablement d'Abraham Berthex en 1689 (ACL, A 1, 189v, 2 mars 1682), d'Antoine-Vincent Berthex en 1737 (ACV, IB 43/369, 20 juin 1737), puis de Philippe Briod en 1804 et 1838 (ACV, Dl 7/2, 339, 26 mars 1804 ; GEB 204, no 117).

239 ACV, Fn 26, 1457, 29, rec. Jaquet et François Teinturier alias Layderreir de Dompierre, puis Antoine Guilly.

240 AC Moudon, AAA 3, 315, 6 avr. 1553.

241 ACV, Ba 33/E, 48v, 3 jan. 1590.

242 ACL, P 360, 30 oct. 1661 ; ACV, GB 195/a, 1674-1675, fo 17v ; Fn 176, 421v, 23 fév. 1686.

243 ACV, Bm 2/1, 196, [1752] ; ACL, A 3, Cons., 5 jan. 1752.

244 AC Vucherens, B 1, Cons. com., 14, 6 mai 1824 ; ACV, GF 204/1, 20, 21, 61 ; GEB 204, no 116 ; Dl 21/3, 369, 28 nov. 1835.

245 ACV, GEB 204, nos 114-116 ; GF 204/1, 154 ; GF 204/6, 17 ; GB 204/b, 1884, fo 4.

246 ACV, S 60, 21 juin 1976, projet de transformation par A[dolphe] Protti (plans, coupe et façades) ; 27 juil. 1976, expertise Werner Stöckli ; SMS (2008).

247 Ph. van Berchem, 1898 (ACV, AMH, A 97/4, A 6581 ; l'une publiée in MB Vaud, pl. 75) ; ph. vers 1900 (Elysée, INA 3013 ; voir ill., in Chuard/Faucherre 1976, p. 62) ; photographie des Arts, vers 1900 (ACV, AMH, A 97/4, A 6578).

248 Nombreux exemples analogues à Moudon (Fontannaz MAH VD 2006, p. 186, *passim*).

249 Surélévation pour atelier par Daniel Tzaud (ACV, GFL 130, 1904, no 444).

250 Les éléments anciens de l'aménagement actuel proviennent du Pays-d'Enhaut (communication de Mme Janine Guignard, propriétaire).

251 Pour toutes les données généalogiques, voir ACV, P Dessemontet 4/10, généalogie de la famille de Villarzel.

252 ACV, Fn 26, 173-174, 16 nov. 1456.

253 ACV, Dl 43/5, 180, 18 déc. 1517.

254 François, décédé sans héritier en 1659, doit avoir cédé la mayorie (dont la seconde moitié avait été rachetée des Loys en 1597) à Jaques-François Cerjat, puisque c'est celui-ci qui vendit cet office à LL.EE. en 1647 (voir *La maison des mayors au Bourg*, p. 172).

255 ACV, Bb 1/8, 219v, 20 août 1651 ; Bb 1/9, 31, 27 mars 1652.

256 Cette grange fut reconstruite peut-être en 1667 à en juger par la date gravée sur un piédroit de la porte d'entrée actuelle ; on y aménagea un logement avant 1824 ; en 1873, Jean-Philippe Michod transforma le rural en atelier de menuisier ; le tout passa en 1886 à Louis Aubertet qui fit également des travaux en 1887 (ACV, GF 204/1, 35 ; GF 204/6, 101 ; K XV L 1668, 1887, police 224).

257 ACV, Bb 3/17, 235, 1659.

258 ACV, Bb 1/16, 330, 6 mars 1675 ; Bb 1/17, 141, 30 déc. 1675 ; 199, 31 mars 1676 ; Bb 1/18, 72, 21 avr. 1677 ; Bp 34/20, 1678-1679.

259 ACV, IB 43/369, 17 mars 1683 ; Bb 1/21, 22, 17 mars 1683 ; 213, 21 mars 1684 ; Bb 1/22, 5, 13 avr. 1685 ; Br 38, 18 mars 1686 et 31 déc. 1715.

260 ACV, IB 42/326, [1701 ?] ; Bb 1/29, 367, 9 mai 1696 ; Bb 1/32, 278, 1er juin 1700 ; Bb 1/33, 522, 28 jan. 1702.

261 ACV, IB 43/369, 17 mars 1683 – 20 juin 1737 ; Bp 34/30, 1738-1739, 61 ; 1740-1741, 70.

262 ACV, Bm 2/1, 291, 13 sept. 1748, devis adopté le 7 fév. 1749 ; Bb 1/67, 130, 19 sept. 1748 ; 356-357, 7 fév. 1749 ; Bb 1/68, 8, 2 mai ; 172, 9 août 1749 ; Bp 34/31, 1748, 75 ; Bp 34/32, 1750-1751, 93.

263 ACV, Bm 26, juin-déc. 1749, livrances pour le pont de La Maladaire de Lucens. – Le Conseil de Lucens accorda en 1748 une charité à François Thomas qui avait fait une grave chute (ACL, A 2, Cons., 11 avr. 1748).

264 AEB, B X 96, 305, [vers 1796] ; ACV, K IX 405, 20 déc. 1806 ; Dl 77/4, 16, 15 fév. 1804 ; Dl 7/2, 339, 26 mars 1804 ; GB 204/a, 1824, fo 1.

265 ACV, GF 204/1, 35 ; GEB 204, no 118 ; GF 204/6, 148 ; GB 204/b, 1884, fo 4 ; PP 516/2414, 79, 4 sept. 1888.

266 ACV, GF 204/1, 120 ; GEB 204, no 119 ; GF 204/6, 99.

267 En 1718, c'est bien une partie en pierre de taille que le gouvernement envisagea de démolir (ACV, Bb 1/42, 28, 27 mai 1718).

268 ACL, enquêtes, parcelle 54 : fév. 1965, aménagement de deux appartements à l'étage (arch. Emile Jaquier) ; sept. 1973, aménagement des combles. – Parcelle 55 : nov. 1967, transformation complète (projet de Jean Widmer avec relevé des façades avant travaux) ; 1968, aménagement des combles. – Ph. depuis la terrasse du château : Delaporte 1965, s. p.

269 ACV, Fn 176, 434, copie de l'inféodation du 19 fév. 1647 et 22 sept. 1648 ; Fn 50/7, fin XVI^e s. : clos des hoirs de François de Villarzel à l'orient de la chapelle.

270 Jean de Villarzel possédait aussi le château de Bochat à Paudex (ACV, P Dessemontet 4/10, généalogie de la famille de Villarzel ; Mottaz 1914, I, p. 244).

271 ACV, Fn 176, 434, 19 fév. 1647 ; GB 195/a, 1674-1675, f° 17v.

272 ACV, Ba 33/E, 48v, 3 jan. 1590 ; notes Olivier Dessemontet (ACV, P Dessemontet 4/11, « Les nobles de Villarzel, ancêtres maternels de Catherine-Ursule Wintzenried alliée Ballif » ; dossier généalogique Ballif).

273 ACV, Dp 3/1, 15 avr. 1589. – Voir aussi *Combremont-le-Grand : Le château*.

274 ACV, Dl 15/9, 401, 22 déc. 1801 ; Dl 7/3, 50, 25 jan. 1806.

275 ACV, Dl 7/3, 233-234, 6 août 1810 ; Dl 21/1, 89-91, 24 jan. 1823.

276 ACL, A 15, Mun., 39, 28 fév. 1823 ; 127, 15 oct. 1824.

277 ACV, GF 204/1, 113 ; GEB 204, n° 111 ; GF 204/6, 124, 153, 13 ; Dll 7/4, 118, n° 1396, 20 fév. 1867.

278 ACV, Dll 13/2, 31 jan. 1873.

279 Jean Tercier, Jean-Pierre Hurni, Christian Orcel, « Bâtiment rue des Greniers 9, Lucens. 2^e intervention » (LRD 10/R6393), ms. 2 juin 2010 (SMS).

280 Ce type d'ouvrage, qui apparaît tout d'abord à la première fabrique Junod, de 1859 environ, est peut-être à attribuer au charpentier [Jean-]David Michod (1807 – après 1882) qui participa aux chantiers les plus importants des années 1840 ; l'atelier qu'il aménagea en 1846 à l'arrière du rural de la Belle Maison présente encore un balcon de ce style (ACV, Ed 43/4, 177, 23 oct. 1835 ; voir n. 328).

281 Philippe Jaton, « Lucens. Rue des Greniers 9. Constat archéologique au premier étage – 2010 », ms. jan. 2011 (SMS).

282 Christian Orcel, Jean Tercier, Jean-Pierre Hurni, « Bâtiment rue des Greniers 9, Lucens » (LRD 06/R5781), ms. 15 juin 2006 (SMS).

283 ACL, A 15, Mun., 77, 5 déc. 1823 ; 89, 20 fév. ; 118, 6 sept. ; 127, 15 oct. ; 130, 29 oct. 1824 ; ACV, GEB 204, n^os 101-102.

284 ACV, GF 204/6, 91 et 166 ; K XV L 1534, 1880, police 144.

285 ACL, A 25, Mun., 26 oct. 1888 ; 18 jan. 1889 ; B 3, Cons. com., 29 oct. 1888 ; C 20, c. 1889 ; GB 3, liasse « divers devis », 6 sept. 1889.

286 ACL, A 25, Mun., 30 juin ; 21 juil. ; 25 août ; 28 août ; 17 sept. 1891 ; ACL, 354.1 « Maison Rouge. Rénovation 1977-1978 » : projet d'Emile Jaquier, 25 juin 1969, non réalisé ; projet définitif de Jean Widmer, 13 avr. 1976. – L'édifice abrite le musée Sherlock Holmes depuis 2001.

287 ACL, B 1, Cons. com., 49, 9 déc. 1829.

288 Ph. Lucien Reymond, vers 1930 (?) (Elysée). – En 1823, François Nobs prévoyait de « paver sur la place à l'orient de la maison de son frère pour communiquer aux escaliers de sa galerie » (ACV, Dl 21/1, 89-91, 24 jan. 1823).

289 James Stevens Curl, *The art and architecture of Freemasonry*, Woodstock N. Y., 1993, p. 109 ; Luc Nefontaine, *La franc-maçonnerie. Une fraternité révélée*, Paris 1994, pp. 50-51 ; Eugène Mottaz, « Maurice Glayre et les Francs-Maçons vaudois de 1810 à 1814 », *RHV*, 1932, pp. 3-23.

290 Voir pp. 295s.

291 ACL, P 299, 3 mai 1590.

292 ACV, GEB 204, n° 123 ; ACL, U 15, procédure entre la commune et Abraham Viret, 11 juin 1842 – 11 oct. 1843.

293 ACV, Fn 142/2, [vers] 1605, [2^e cahier, f° 2].

294 ACL, P 328/4, 20 jan. 1621.

295 David, époux de Suzanne Sordet, et son frère Isaac avaient entrepris peu avant des démarches pour être réintroduits dans la bourgeoisie de Lucens, droit qui avait été octroyé à leur grand-père nommé châtelain par LL.EE. en 1590, mais dont leur père Jean n'avait pas joui vu qu'il était resté à Combremont-le-Grand ; Isaac Ballif avait hérité des biens de son oncle François à Lucens (ACL, U 8, *« factum tale »*, s. d.) ; David Ballif exploitait également la maison de ville en 1660 comme déjà en 1634 (ACL, A 1, Cons., 85, 12 sept. 1660 ; H 02, c. com. 1634).

296 ACL, U 8 : jugements du 29 oct. ; 6 nov. ; 12 nov. 1644 ; 2 mai 1645 ; nombreuses requêtes des deux parties, s. d.

297 Trois des chiffres étaient plus ou moins effacés, mais le 5 était tout à fait lisible (Werner Stöckli, « Lucens. Maison Barroud. Analyse archéologique succincte en 1979 », ms. 6 mars 1979, p. 7 [ACV, S 60 204/3]).

298 ACV, GB 195/a, f^os 16v, 17v.

299 ACV, Fn 176, 407, 24 fév. 1686 ; *ibid.*, 410v.

300 ACL, P 383, 9 juin 1707.

301 ACL, P 405, 14 juin 1764, vente par Rose et Suzanne Badoux à Jacob-Elysée Pilliard.

302 ACV, Dl 5/10, 111-116, 18 sept. 1792.

303 ACL, U 15, procédure entre la commune et Abraham Viret, 11 juin 1842 – 11 oct. 1843 ; A 19, Mun., 158, 24 fév. 1843 ; GF 204/6, 120.

304 Achat par Daniel-François Viret de la part d'Abraham fils de Jean-Jacob Viret en 1862 et de l'ancienne part Nobs, passée en 1865 à François Martin, en 1871 (ACV, GEB 204, n^os 104-105 ; GF 204/1, 112 ; GF 204/6, 91, 120, 154).

305 « Mémoire du 26 sept. 1903 », non localisé, photocopie (ACV, S 60 204/6) ; vente de Daniel-François Viret à Clément Crausaz le 5 juin 1903, et de Clément Crausaz à Edouard Combaz le 5 oct. 1904 (SB 245/491, f^os 259-260).

306 ACL, F 20/53, 4 fév. 1957 ; ACV, AMH, A 97/5, 4 fév. 1955 ; 14 oct. 1956.

307 *Documentation*. Werner Stöckli, « Lucens. Maison Barroud. Analyse archéologique succincte en 1979 », ms. 6 mars 1979 (ACV, S 60 204/3 ; ACL, 355.1 « Maison Barroud. 1978-1980 ») ; W. Stöckli, « Lucens. Maison Barroud. Analyse archéologique en 1979 », ms. 10 jan. 1980 (SMS ; ACL, 355.1). – Plans : Relevés **fig. 264** et projets de restitution, novembre 1979, Bureau d'archéologie W. Stöckli (ACV, S 60 204/3 ; PP 351/42 ; SMS) ; relevés (mai 1978) et état après travaux, Jean Widmer (ACV, S 60 1204/1). – Photographies : vers 1898-1899 : « maison bernoise », cliché [van Berchem] (ACV, AMH, A 97/4, A 6580 **fig. 262**) ; ph. et relevé de la façade sud-est vers 1930 (voir ill., in MB Vaud, II, pl. 76) ; ph. en 1953 (ACV, AMH, A 97/5, A 18509) ; ph. avant, pendant et après les travaux de 1979-1980 (ACV, S 60 204/3) ; ph. Fibbi-Aeppli du décor peint intérieur **fig. 263** (W. Stöckli, analyses archéologiques 1979-1980).

308 Anne-Françoise Pelot, « Rapport. Lucens, Maison Barroud. Sondage des parois dans la salle Sud, 2^e étage », ms. 24 nov. 1979 (ACV, S 60 204/3) ; voir note précédente.

309 Huit bornes conservées *in situ*, dont six sur le territoire de Bussy (Robert 1980, p. 16 ; ACV, GB 195/a, 1674-1675, f^os 2v-3v, 5v-6, 9v-10v, 13v-14, 21-21v ; AMH, A 97/5, A 21498, 7 oct. 1959 ; A 24814, 23 sept. 1959 ; A 26409, 3 août 1964 ; A 26410, 22 mars 1966 ; voir aussi Curtilles, GB 195/a, 1674-1675, f° 105).

310 ACV, Fn 176, 432-439, 19 fév. 1647 – 22 sept. 1648.

311 En juin et décembre 1648, Wagner conclut un gros emprunt à Genève pour ses bâtiments de Lucens (AEB, B IX 1408, Geltstagrodel n° 6).

312 Wagner 1938.

313 AEB, B IX 1408, n° 6, 165.

314 AC Moudon, AAA 20, 14 avr. 1664.

315 ACV, GB 195/a, 1674-1675, f° 17 ; Bil 364, 315, 21 mars ; 316, 27 sept. 1684 ; IB 41/322, 29 mars 1687 ; Bp 34/21, 1684-1685 ; 1685-1686 ; P SVG, G 11, pp. 33, 52.

316 ACV, Bb 1/29, 416, 27 juin ; 455, 14 août 1696 ; Bp 34/23, 1696-1697, 54.

317 ACV, Bb 1/34, 354, 21 mars ; 436, 9 juin ; 488, 13 juil. ; 539, 25 août 1703 ; Bb 1/35,

44, 15 déc. 1703 ; Bp 34/24, 1702-1703, 61, 74.

318 ACV, Bdb 158, 215, 1er juin 1712.

319 ACV, Bp 34/31, 1748, 65 ; Bb 1/72, 503, 19 août 1754.

320 ACV, Bb 1/72, 154, 21 sept. 1753 ; 465, 21 juin ; 503, 19 août ; 516-518, 6 sept. 1754 ; Bm 2/1, 297-300, devis adopté le 4 sept. 1754 ; Bp 34/33, 1755-1756, 72-73.

321 ACV, Dl 15/9, 401, 22 déc. 1801 ; P Communes 298, 28 jan. 1892, notice historique de J.-J. Huber : partage du 23 fév. 1803 ; GB 204/a, 1824, f° 1 ; GEB 204, n° 198 ; GF 204/1, 65.

322 ACV, K XV L 1630, 1885, police 214.

323 ACV, GF 204/6, 54 ; GFL 96, 1882, police 175 ; GB 204/b, 1884, f° 1 ; GD 204/6, 201 ; GF 204/18, 1883, 98 ; K XV L 1668, 1887, police 233 ; GFL 113, 1887, police 181 ; GFL 130, 1904, police 439 ; ph. peu avant 1901, Delachaux et Niestlé, voir ill., in Veuve 1983, s. p.

324 ACV, GFL 152, 1925, police 780 ; ARF, plans spéciaux, 1925, n° 37869.

325 Vue du château, de l'ancien Bourg et d'une partie du village de Lucens, s. n., [entre 1713 et 1746], aquarelle (MHB, coll. Albrecht Kauw, inventaire n° 26109). – Plan approximatif en 1674 (ACV, GB 195/a, f° 17), face latérale sud-ouest en 1725 (ACV, GC 489).

326 Ph. avant la construction de l'annexe sud-est, voir ill., in J[oseph] Dillenseger, *Notice historique sur le château de Lucens*, revue et augmentée par Maxime Reymond, Lucens 1914, p. 31.

327 Les observations et les analyses dendrochronologiques faites lors des travaux de 2005 n'ont pas révélé d'éléments antérieurs à 1755 (Christian Orcel, Jean Tercier, Jean-Pierre Hurni, « Bâtiment ECA 81, Lucens » [LRD 05/R5726], ms. 7 déc. 2005 [SMS]).

328 ACV, IB 41/297, 13 jan. 1665 ; Fn 175, spécification des domaines de LL.EE., 1678, 1 ; Fn 176, 440. – Les dépendances de la cour longeant l'ancienne ruelle des moulins renfermaient en 1824 des remises et des étables à porcs (GB 204/a, f° 2, n°s 79 à 83) ; les deux principales furent reconstruites vers 1846, celle à l'arrière (ECA 221) renfermant alors l'atelier de menuisier de Jean-David Michod (GF 204/6, 6 ; ph. vue du sud vers 1900 : ACV, AMH, A 97/8, A 30944).

329 La maison mentionnée sur le verger de La Cantéréaz en 1665 (ACV, IB 41/297, 13 jan. 1665) correspond probablement au bâtiment figurant à l'angle intérieur du verger de LL.EE. sur le plan de 1674 (voir n. 362).

330 ACV, Bb 1/72, 384, 19 avr. 1754 ; Bp 34/33, 1754-1755, 65.

331 ACV, Bb1/74, 158, 22 avr. 1757 ; Bp 34/33, 1757, 19.

332 ACV, Bp 34/35, 1764-1765, 65 ; Bb 1/79, 291, 7 sept. 1764.

333 ACV, Dl 15/9, 401, 22 déc. 1801 ; P Communes 298, 28 jan. 1892, notice historique de J.-J. Huber : partage du 23 fév. 1803.

334 ACV, Dl 68/3, 57-59, 11 déc. 1805 ; Dl 7/3, 49-50, 18 jan. 1806 ; Dl 7/3, 204-205, 14 août 1809.

335 Tableau des changements de propriétaires dans : ACV, AMH, A 97/4, A 34223.

336 Le n° 97 est une maison sur les plans de 1824, tandis que c'était encore une grange lors de la vente, par le même Philippe Charbonney, de la maison nord, n° 98 (ACV, Dl 7/4, 220-221, 14 fév. 1818).

337 ACV, GF 207/6, 146 ; ACL, A 22, Mun., 15 nov. 1861 ; A 25, Mun., 16 fév. ; 3 août 1883 ; voir *Documentation*.

338 ACV, AMH, A 97/5 ; S 60 204/2, 1973 ; voir *Documentation*.

339 Le relevé publié dans MB Vaud (II, pl. 74) restitue faussement des baies de même type à droite qu'à gauche de l'entrée.

340 Charpente d'origine bien conservée dans la partie place de la Belle-Maison 5.

341 Herzog 1999, pp. 104-108. – Wagner habitait à Berne la maison Junkerngasse 45, d'où provient une armoire sculptée dans le même style que les peintures du rural de Lucens (Hofer KdS BE 1959, p. 151) ; dans le canton de Vaud, il possédait les domaines viticoles de Montbeney (Mont-sur-Rolle), Montagny (Lutry), Clos-du-Boux (Epesses), une maison à Rolle et le château de Duillier (AEB, B IX 1408, n° 6, [1659] ; Wagner 1938, pp. 18-19 ; Bissegger MAH VD 2012, p. 213 ; voir notes suivantes).

342 Wagner fit des travaux dans les jardins mais aussi dans le château, notamment à un local voûté (AEB, B IX 1408, n° 6, [1659] ; Wagner 1938, pp. 13-14, 18, 20) ; aurait-il construit l'aile ouest éclairée par un seul niveau de hautes fenêtres rectangulaires ? Seules la tour sud-est et l'aile sud ont pour l'instant pu être datées, en plusieurs étapes situées entre 1626-1627 et le début du XVIIIe s. (Alain Müller, Olivier Feihl, Pierre-Antoine Trolliet, « Duillier. Aile sud-est du château. Analyse archéologique des façades », Archéotech, ms. mai 1995 [SMS]).

343 Façade nord d'un seul niveau, avec fenêtres moulurées en cavet et feuillure, porte d'entrée à bossages datée 1649.

344 Voir notamment le « théâtre » du château de Saint-Germain-en-Laye (Jacques Androuet Du Cerceau, *Les plus excellents bastiments de France*, I, Paris 1576, pl. 37).

345 La façade peinte de Lucens peut être comparée à d'autres façades du XVIIe s. dans les cantons de Zurich, Schwyz, Lucerne, Berne ou des Grisons (Mane Hering-Mitgau, *Farbige Fassaden : die historische Putzfassung, Steinfarbigkeit und Architekturbemalung in der Schweiz*, Frauenfeld 2010, pp. 496-497, 508) ; l'exemple le plus proche, mêlant un riche décor maniériste à de l'architecture feinte, pourrait être celui de la maison du prieur à la chartreuse d'Ittingen (TG), de 1606 (Jürg Ganz, *Kartause Ittingen von einst zu jetzt* [Denkmalpflege im Thurgau 3], Frauenfeld/Stuttgart/Wien 2002, pp. 110-111, communication de Mane Hering-Mitgau).

346 *A l'ombre de l'âge d'or* 1995, I, pp. 41-43 ; II, p. 29.

347 Hans Vredeman de Vries, *Das ander Buech, gemacht auff die zway Colonnen, Corinthia und Composita*, Anvers 1581 ; H. Vredeman de Vries, *Architectura*, Anvers 1582 ; Paul Vredeman de Vries, *Verscheyden Schrynwerck*, Amsterdam 1630, communication de Georges Herzog.

348 Mur de terrasse du Bourg de Lucens en 1647 (voir p. 169) ; démolition partielle de la tour de Moudon par Jacques Graber en 1645 (Fontannaz MAH VD 2006, p. 77) ; construction du château de Payerne par Uli Ruffener en 1643 (ACV, Bb 1/6, 236, 6 déc. 1643).

349 Pour cette taxation, Werner passe onze jours à Lucens et Epesses (AEB, B IX 1408).

350 Dans le canton de Vaud, même les décors intérieurs soignés du milieu du siècle n'atteignent pas ce niveau ; voir notamment le château de La Grange à Cuarnens ; les décors du château de Payerne, exécutés en 1643 par les peintres fribourgeois Nicles Wirtz et Ludwig Lang, mal conservés, n'offrent pas de parenté avec celui de Lucens (Brigitte Pradervand, *Les plafonds polychromes dans le canton de Vaud,* mém. lic. UNIL 1985, pp. 49-59).

351 ACV, AMH, A 97/5, A 28256, juin-juil. 1967.

352 ACV, GB 204/a, 1824, f° 2, n° 98 ; Dl 7/4, 158, 10 jan. 1816 ; *ibid.*, 220-221, 14 fév. 1818 ; GEB 204, n° 109 ; AMH, A 97/4, A 34223 ; ACL, A 15, 86, 6 fév. 1824.

353 ACV, GF 204/6, 106.

354 ACL, A 25, Mun., 8 sept. 1891 ; BA 2, 8 sept. ; 4 déc. 1891 ; GA 15, 17 mars 1892.

355 ACL, GB 5, [vers 1899], élévation partielle pour la création d'une devanture et d'une terrasse pour M. Huguenin pharmacien (*Indicateur vaudois*, 1899, p. 147).

356 ACV, K XV L 1668, 1887, police 231.

357 ACV, GB 195/a, f° 17.

358 ACL, GB 5, juin 1895, plan pour la réfection du canal d'irrigation et du déversoir, sig. Jules Genier géomètre à Moudon.

359 ACV, GEB 204, 1838, n° 187.

360 ACV, GF 204/6, 78.

361 ACL, A 25, Mun., 3 sept. 1887 ; ACV, GF 204/6, 170 ; K XV L 1534, 1880 ; K XV L 1554, 1881, police 158 ; K XV L 1668, 1887, police 227. – Ph., in Chuard/Faucherre 1976, p. 64.

362 ACV, GB 195/a, f^os 18v-19. – La maison rte d'Oulens 6 servit de dépendance de la maison Comte dès avant 1824 et jusqu'en 1893 (ACV, GB 204/a, 1824, f° 2; ACL, GA 15, août 1893); elle fut reconstruite après incendie et prolongée par une annexe en 1853 (ACV, GFL 91, 7 juil. 1853), mais l'entrée de sa cave voûtée présente encore un chambranle chanfreiné qui pourrait remonter au XVII^e s. (ph. vers 1900 **FIG. 273**).

363 ACV, GEB 204, n° 201.

364 ACV, GB 204/a, 1824, f° 2; GF 204/1, 57; ACL, A 14, Mun., 14 jan; 4 fév. 1820; A 22, Mun., 14 mai 1858.

365 ACV, GF 204/6, 42; GFL 91, procès-verbal du 7 juil. 1853.

366 ACV, K XV L, 1879, police 138, f° 168; GF 204/6, 42.

367 ACV, GFL 121, 1895, n° 304; *Indicateur vaudois*, 1896, p. 124.

368 ACV, GFL 146, 1919, n° 670; SB 245/491, f° 280.

369 Construction d'un dépôt perturbant la façade latérale ouest en 1979 (ACV, S 60 204/6, projet par EMILE JAQUIER, déc. 1978; PHILIPPE JATON, « Lucens. Ferme du château. Propriété de Campagnol S.A. Analyse architecturale succincte », ms. 23 jan. 1987 [SMS]).

370 Communication de M. Jean-Philip Favre (1996); SMS.

371 D'après une vue exécutée peu après 1836, la façade sud-est se complétait déjà d'une tourelle de latrines dans l'angle et possédait une galerie de comble protégée par une saillie du toit à demi-croupe **FIG. 160**.

372 ACV, GB 195/a, 1674-1675, f° 16v.

373 ACV, GF 204/1, 120, 149; GEB 204, n° 157; GF 204/6, 80; GB 204/b, 1884, f° 1. – Carte postale écrite le 20 déc. 1900 (Artist. Atelier H. Guggenheim, Zurich, n° 4896, coll. A. Gros).

374 Tuiles conservées chez M. André Michod, Prévondavaux, propriétaire lors des travaux: 1744, 1745, 1756, 1759 et 1821.

375 Avant les travaux de 1987, il y avait là une écurie transformée en garage et une grange à l'étage (communication de M. André Michod, Prévondavaux); d'après les devis de 1829, le rez-de-chaussée comprenait tout de même une chambre (ACV, K IX 407/59, 19 nov. et 21 déc. 1831: devis du 29 et 31 oct. 1829).

376 Grange probablement de la seconde moitié du XVIII^e s. (WERNER STÖCKLI, « Lucens. Propriété de M. André Michod. Analyse archéologique succincte », AAM, ms. 12 mars 1987; ACL, enquête 575, 1987).

377 ACL, B 1, Cons. com., 46, 8 nov. 1828. – Philippe Ballif, municipal, puis juge de paix en 1822, franc-maçon de la loge La Cordialité à l'Orient de Lausanne (ACL, A 14, Mun., 20 nov. 1821; ACV, ZC 7/3).

378 ACV, Dl 21/2, 109, 23 juin 1828; K IX 407/59, 19 nov. et 21 déc. 1831: devis du 29 et du 31 oct. 1829; *ibid.*, 19 avr. 1832; K IX 521/2, 14 juin 1830.

379 ACV, GF 204/1, 8 et 145; ACL, A 17, Mun., 89, 26 déc. 1832; GF 204/6, 108.

380 ACL, enquête 575, 1987; SMS.

381 CHRISTIAN ORCEL, JEAN TERCIER, JEAN-PIERRE HURNI, « Bâtiment Route de Villeneuve 1, ECA 102, Lucens » (LRD 06/R5854), ms. 18 déc. 2006 (SMS).

382 ACV, GB 195/a, 1674-1675, f° 16.

383 ACV, GEB 204, n^os 149-151.

384 ACV, GB 204/a, 1824, f° 1; GB 204/b, 1884, f° 2; GF 204/1, 134; GF 204/6, 80, 108, 110, 144, 149.

385 ACV, SB 245/490, f° 227. – Ph. vers 1900 (Elysée).

386 ANDEREGG 1987, pp. 172-173; ANDEREGG 1979, pp. 166-167.

387 ACV, GB 195/a, f° 6; Dl 6, registres d'Isaac-Jacob Briod, 1674-1716; ACL, A 1 bis, cahier 19 sept. 1690 – 15 mars 1691, 5 nov. 1690; A 5, Cons., 20, 20 fév. 1696.

388 ACV, ZC 4/2, Briod, Daniel-Nicolas.

389 ACL, A 14, Mun., 233, 13 nov. 1818; 247, 4 fév.; 249, 19 fév. 1819; A 15, Mun., 73, 7 nov.; 77, 5 déc. 1823.

390 ACV, GEB 204, n° 195; GF 204/6, 34. – Philippe-Frédéric Bourgeois, fils de Pierre-David, épousa Alexandrine Besson en 1853 (ACV, Ed 39/5, 302, 29 déc. 1853; ZC 7/9).

391 Communication de M. Constant Bourgeois, 2006: « Pré du Muret. Notes de caractère historique et archéologique », s. d., 6 p. et ph. de 1941.

392 ACV, S 60 204/6, 1982.

393 *Invitation: le magazine romand aux semences d'espérance et au bon goût de terroir*, XXXIX, sept. 2010, p. 19; SMS.

394 Fontaine à bassin rectangulaire marqué d'un losange, de la date 18[1]8 (?) et des lettres [..]BT; pile coiffée d'une pyramide tronquée et d'un globe, le tout déplacé probablement vers 1941 lors de la fermeture du couvert, puis disparu lors des travaux de 2007.

395 Ph. de la façade principale vers 1930: voir ill., in MB Vaud, II, pl. 76.

396 Observations faites par les propriétaires, sans suivi archéologique. – D'après les observations faites lors des transformations de 1941, il y aurait eu, au milieu de cette façade, une fondation semi-circulaire correspondant peut-être à la base d'une tourelle d'escalier en vis à moitié hors œuvre (communication de M. Constant Bourgeois, 2006).

397 GLAUSER 2003, pp. 303-304; ANDEREGG 1987, pp. 140-142.

398 ACV, GB 195/a, 1674-1675, f° 16. – Isaac, fils d'Isaac Ballif, frère de David, curial, avait épousé en 1649 Jacqueline, fille de Jean de Villarzel (ACV, P Dessemontet 4/11, notes Olivier Dessemontet: « Les nobles de Villarzel, ancêtres maternels de Catherine-Ursule Wintzenried alliée Ballif », p. 10; dossier généalogique Ballif).

399 ACV, Dl 71/2, 255-256, 7 mai 1764; ACL, P 413, 15 mai 1782; A 8, Cons., 1^er fév. 1780; MICHÈLE GROTE, « Lucens, rue Helvetia 4. Brève analyse de la couverture », ms. 23 juil. 2010 (SMS).

400 ACV, GF 204/6, 121.

401 ACL, A 14, Mun., 3 mars 1820; 19 jan. 1821.

402 ACV, GF 204/1, 14, 148; GEB 204, n° 128 et n° 129; GF 204/6, 13, 29, 121, 163; Dll 13/2, 31 jan. 1873.

403 ACL, GB 5, plan du 14 sept. 1900.

404 JEAN-BLAISE GARDIOL, « Maison mitoyenne du XVIII^e siècle à Lucens, ruelle de l'Helvétia 4. Analyse archéologique du bâtiment », Sherlock Home, ms. jan. 2013 (SMS).

405 JEAN TERCIER, JEAN-PIERRE HURNI, CHRISTIAN ORCEL, « Bâtiment ruelle de l'Helvetia 4, ECA 110, Lucens » (LRD 10/R6394), ms. 10 août 2010 (SMS).

406 ACL, B 1, Cons. com., 186, 21 mars 1843; voir p. 208.

407 ACV, GB 204/a, 1824, f° 18; GEB 204, n° 193; voir ill., in CHUARD/FAUCHERRE 1976, p. 59.

408 FONTANNAZ 2010, pp. 64-71.

409 Usine Gasser-Ravussin, av. L.-E.-Junod 7, construite en 1930, profondément transformée (RIEBEN 1980, p. 161).

410 Auberge du Cerf, de 1841, transformée en atelier d'horlogerie en 1881 par Sébastien Bitterlin (ACL, A 19, 168, 24 mars 1843; ACV, GF 204/6, 132; K XV L 1534, 1880; K XV L 1554, 1881, police 157).

411 RIEBEN 1980, p. 162; ACV, GF 204/6, 192; GFL 130, 1904, n° 429.

412 ARF, plans spéciaux, juil. 1902 (n° 6347) et nov. 1902 (n° 6753); ACV, GFL 128, 1902, police 381.

413 ACV, GFL 136, 1909, police 560; GFL 154, 1927, police 821; AP Jean Dubi: plans de construction, 18-28 mars 1909, signés à Payerne SPIELMANN architecte, bleus, éch. 1:50. – L'un des poinçons en zinc renferme la liste des divers entrepreneurs consignée en 1910 par le ferblantier DENIS CAVIN fils, de Lucens: FRANÇOIS FERRINI pour la maçonnerie, EMILE LEUBA pour la charpente et la menuiserie, FRANÇOIS CAVIN pour la couverture et la ferblanterie, ED. LECOULTRE pour la serrurerie et l'appareillage.

414 ACV, GB 204/a, 1824, f° 18; GEB 204, n^os 44-50; GF 204/6, 117, 130; GF 204/17, 1877, polices 121-122.

415 RIEBEN 1980, p. 162.

416 ACV, GFL 128, 1902, police 379; GFL 129, 1903, polices 389, 397, 410; GFL 132, 1906, polices 479-480; GFL 135, 1908, police 541; GFL 143, 1916, polices 651-652; GFL 151, 1924, polices 752 et 756; ARF,

plans spéciaux, 1902-1903, 1908, 1916, 1924.

417 Rieben 1980, pp. 15, 34 ; Delaporte 1965, pp. 18-19 ; Peter Hug, « Energie nucléaire », *DHS*, IV, p. 457 ; *Dépôt et abri des biens culturels Lucens* (Publication du Service des bâtiments 60), Lausanne 1999.

418 Rieben 1980, pp. 156-158 ; *DHS*, VII, p. 164 ; ACV, dossier ATS.

419 *Fabrication von Steinen für Uhrenwerke aller Art… Preiscourant speciell für Uhrenreparatur*, Olten 1er oct. 1887, avec lith. Etablissement in Lucens » (communication de M. Albert Devaux, Reymond & Cie) ; un « tableau des entreprises industrielles en 1887 » donne toutefois le nombre de 212 ouvriers seulement (Robert Jaccard, *La révolution industrielle dans le canton de Vaud*, Lausanne 1959, p. 163).

420 ACV, Dll 10/10, 47, nº 71, 8 mars 1900 ; dossier ATS, 10 déc. 1902 ; PP 787, *Feuille officielle suisse du commerce*, 1902, p. 1266 ; 1903, p. 173 et 497 ; 1931, p. 2458.

421 *La vallée de la Broye*, Payerne 1953, p. 43 ; ACV, PP 245/166, 1938-1945.

422 ACL, B 3, Cons. com., 19 mai 1885 (école) ; A 25, Mun., 13 jan. 1891 (médecin).

423 ACL, B 3, Cons. com., 13 jan. 1892 ; 3 nov. 1897.

424 ACL, A 25, Mun., 19 fév. 1886 ; A 25, 28 août 1890.

425 ACL, GB 5, 14 mai 1892, mémoire explicatif (conduite forcée).

426 ACL, B 3, Cons. com., 5 mai 1891 ; BA 2, 6 sept. 1892, lettre de Junod ; BA 2, 21 déc. 1892.

427 ACV, GB 204/a, 1824, fº 26 : maison et teinturerie nº 46 et foulon nº 47 ; GEB 204, 1838, nos 80-81.

428 ACL, B 2, Cons. com., 26 déc. 1857 ; *ibid.*, copie de l'acte du 26 déc. 1857 ; C 18, c. 1858, 18 ; A 22, Mun., 6 août 1858.

429 ACV, GF 204/6, 19.

430 ACV, GF 204/6, 151 ; K XV L 1515, 1879, police 139 ; GFL 132, 1906, police 481 ; GFL 139, 1912, police 609 ; communication de M. Maurice Gasser.

431 Ph. 1er août 1912 (coll. J. Veuve).

432 ACV, GEB 204, nº 80 ; GF 204/6, 19, 151.

433 ACV, K XV L 1725, 1890, police 245 ; K XV L 1744, 1891, police 256 ; GFL 135, 1908, taxe nº 2, police 533 ; PP 245/166, 1938-1945.

434 AP Usine Reymond, dossier de plans : « Transformation de l'ancienne poste, propriété de M. Robert Reymond », 27 juil. 1962, arch. Roger Adatte.

435 Ph. Estermann, vers 1886 ; ph. entre 1887 et 1890 (voir *Documentation*).

436 Voir ill., in Chuard/Faucherre 1976, p. 63 ; coll. Maurice Gasser, carte postale de 1905.

437 Nº 40 du plan de 1824 (ACV, GB 204/a, fº 26 ; GF 204/1, 94 ; GEB 204, nº 78).

438 ACV, GF 204/6, 151, 153 ; K XV L 1515, 1879, police 139.

439 Nº 42 du plan de 1824 (ACV, GB 204/a, fº 26) ; GF 204/1, 143 ; GF 204/6, 151, 153 ; GFL 97, 1883, police 133 ; GD 204/6, 146 ; Dll 18/5, 92, 16 mai 1884 ; AC Moudon, AXB 2, 20 juil. 1883.

440 ACL, C 20, c. 1883 ; ACV, Dll 18/4, 24 août 1883 ; Neuenschwander Feihl 2003, pp. 429, 434, 495.

441 ACV, GFL 166, 1885, police 211 ; GFL 147, 1920, taxe nº 3, police 693 ; ARF, plans spéciaux, 1938, nº 51612 ; ACV, PP 245/166, 26 juin 1939, travaux prévus par la Société immobilière du Nord.

442 Rieben 1980, p. 157 ; communication de M. Maurice Gasser.

443 ACL, A 25, Mun., 14 mai ; 9 juil. 1886 ; ACV, GD 204/6, 147 ; K XV L 1649, 1886, police 220 ; K XV L 1668, 1887, police 230.

444 ACL, GB 5, 14 mai 1892, « Réservoir L.E. Junod à Lucens » (mémoire explicatif présenté par [L.] Mermoud géomètre à Lucens ; plans, coupes, profils) ; GA 15, 2 fév. et mars 1892, plans de situation ; B 3, Cons. com., 13 jan. ; 16 fév. 1892 ; BA 2, 6 sept. 1892 ; 28 mars ; 20 juil. 1893 ; 22 jan. 1894.

445 ACV, K XV L 1801, 1894, police 288.

446 ACV, GFL 132, 1906, police 482 ; ARF, plans spéciaux, 1908, nº 13457 ; 1938, nº 51612.

447 Communication de M. Maurice Gasser.

448 ACL, A 25, Mun., 29 mars ; 26 avr. 1889.

449 ACL, BA 2, 8 mars 1892.

450 *Schweizerische Bauzeitung*, LVI, 1910, p. 285 (communication de Dave Lüthi) ; Isoz fut également dès 1886 l'architecte attitré de Jean-Jacques Mercier à Lausanne (Joëlle Neuenschwander Feihl, « Jean-Jacques Mercier-Marcel et son architecte Francis Isoz : genèse d'une relation à travers le cas du château d'Ouchy », Lüthi 2010 [1], pp. 73-102 ; Lüthi 2012, p. 374).

451 ACV, GB 204/b, 1884, fº 28 ; GD 204/6, 147-148 ; GF 204/6, 194-195 ; K XV L 1687, 1888, polices 253 et 267 ; K XV L 1709, 1889, polices 280-281.

452 *CR cons. Etat*, 1915, Travaux publics, p. 150.

453 Communication de M. René Cornu, Lucens, habitant aux Maisons-Neuves entre 1930 et 1940 environ (voir aussi le film de Jacqueline Veuve, *C'était hier*, 2010).

454 ACV, GB 204/b, 1884, fº 28 ; GF 204/6, 195 ; K XV L 1725, 1890, police 245.

455 ACL, A 25, Mun., 29 juin 1887 ; 20 juil. 1888 ; 19 juil. ; 26 juil. ; 11 déc. 1889 ; U 20, [19 juil. 1889], plan de situation ; U 20, 26 avr. 1890, concession.

456 ACV, GFL 135, 1908, taxe nº 3, police 542 ; ARF, plans spéciaux, 1908, nº 14071 ; 1912, nº 21306.

457 ACV, GFL 140, 1913, police 619 ; ARF, plans spéciaux, 1913, nº 23221.

458 ACL, 365.1, « Collège des Vaux, 1910, 1949-1968 ».

459 Disposition analogue à la première usine Longines de Saint-Imier en 1867 (Marc-A. Barblan, *Il était une fois l'industrie*, Genève 1984, p. 102).

460 René Koelliker, « René Chapallaz, architecte de la Tavannes Watch CO », Lüthi 2010 (1), p. 118. – Voir aussi les ateliers de Tramelan, rue Virgile-Rossel 19, et de Moutier, rue du Nord 4 (communication d'Isabelle Roland).

461 Marc-A. Barblan, *Il était une fois l'industrie*, Genève 1984, pp. 100, 102. – Parmi les fabriques disparues, voir celle de Cortébert, de 1865 (voir ill. p. 128, in Jacques Bujard, Laurent Tissot, *Le Pays de Neuchâtel et son patrimoine horloger*, Chézard-St-Martin 2008) et, pour la forme générale, la fabrique LeCoultre de 1888 au Sentier (François Jequier, *De la forge à la manufacture horlogère, XVIIIe-XXe siècles. Cinq générations d'entrepreneurs de la vallée de Joux au cœur d'une mutation industrielle* [BHV 73], Lausanne 1983, p. 296).

462 Dave Lüthi, Nadja Maillard, « Menuiseries », *Escaliers* 2006, pp. 95-97.

463 Parmi celles-ci, la cité ouvrière Staub à Kuchen (D), primée à l'exposition universelle de 1867 grâce à son programme éducatif très complet, eut beaucoup d'écho en Suisse. Voir : Léo Châtelain, *Rapport sur les habitations à bon marché*, Neuchâtel 1868 (communication de Claire Piguet) ; Ed[ouard] Tallichet, « Une cité ouvrière en Allemagne », *Bibliothèque universelle et revue suisse*, XXXIII, 1868, pp. 595-606 ; Moritz Flury-Rova, *Backsteinvillen und Arbeitshäuser. Der Winterthurer Architekt Ernst Jung (1841-1912)* (Neujahrsblatt der Stadtbibliothek Winterthur 339), Winterthur/Zürich 2008, pp. 143-155.

464 *Bull. SIA*, XII, 1886, p. 45.

465 Patrick Schaefer, *Salle de la Paix, Saint-Prex VD* (Guides de monuments suisses 419), Berne 1987. – A Payerne et à Avenches, ce sont des sociétés immobilières, constituées sous l'impulsion des syndics, qui firent construire des « maisons ouvrières » respectivement en 1893 et 1900-1901 (Chuard/Faucherre 1976, p. 111 ; Grandjean 2007, pp. 287-288).

466 Claire Piguet, « Panorama de la construction de logements à bon marché dans le canton de Neuchâtel (1850-1914) », *Logement ouvrier* (Cahiers d'histoire du mouvement ouvrier 25), Lausanne 2009, pp. 7-27 ; Roderick J. Lawrence, *Le seuil franchi… Logement populaire et vie quotidienne en Suisse romande. 1860-1960*, Genève 1986, surtout p. 32 ; Gilles Barbey, Jacques Gubler, Alberto Abriani, « Exemples d'habitations ouvrières au tournant du siècle », *Das Werk*, LXIII, 1976, pp. 318-325 ; Neuenschwander Feihl 1982, pp. 280-282.

467 Exemples analogues au Locle, quartier Neuf de 1856-1860, et à La Chaux-du-Milieu, 1859-1860 (Piguet 2009, voir n. précédente, pp. 15-17).

468 Voir notamment les nombreuses réalisations de l'architecte Hans Rychner à Morat (1854) mais aussi à Bienne, au Locle et à La Chaux-de-Fonds (Schöpfer KdS FR 2000, pp. 264-265), et celles de la *Gesellschaft für die Erstellung billiger Wohnhäuser* de Winterthour dans les années 1872-1877, puis surtout en 1887-1899 (Flury-Rova 2008 [voir n. 463], pp. 143-155).

469 Andreas Hauser, Peter Röllin, « Bern », *INSA*, II, Berne 1986, pp. 421-423 ; Léo Châtelain, *Rapport sur les habitations à bon marché*, Neuchâtel 1868, pp. 14-18 (communication de Claire Piguet). – Le plan d'un appartement complet de Lucens est analogue au rez-de-chaussée des maisons doubles du quartier Suchard à Serrières ([Eugène Collomb], *Maisons ouvrières de la fabrique de chocolat Ph. Suchard*, Neuchâtel 1896, p. 9).

470 Voir notamment Schlieren, 1900, où les immeubles les plus simples offrent également un même type de décor de façades (Grunder KdS ZH 1997, pp. 254-255).

471 Rieben 1980, pp. 159-160 ; ACL, A 25, Mun., 24 mai 1889.

472 Annexe de l'ancien immeuble rte de Moudon 5, parcelle 234, démoli (ACL, GB 5, 14 mars – 14 avr. 1893 ; *ibid.*, mars 1893, plan sig. [Jules] Genier géomètre à Moudon).

473 ACV, GFL 127, 1901 ; ARF, plans spéciaux, 1901, n° 5299.

474 ACV, GFL 132, 1906, police n° 496.

475 Communication de M. William Besson, propriétaire.

476 Carte Union postale universelle, 60097, E. Meyer, 1903 (coll. Maurice Gasser) ; ph. en 1905, in Chuard/Faucherre 1976, p. 63.

477 Communication de William Besson.

478 Andreas Hauser, « Le Locle », *INSA*, VI, Berne 1991, pp. 146, 148, 167-168.

479 Rieben 1980, pp. 158-159 ; *La vallée de la Broye*, Payerne 1953, p. 43.

480 Quatre folios de plans, propriété de M. André Lecoultre, Curtilles (bleus) : « Bâtiment de Mr Piguet à Lucens. Façade nord-ouest. Façade sud-est », s. n., s. d., éch. 1:50 ; « Atelier avec maison d'habitation pour Mr E. Piguet à Lucens. Façade sud-ouest. Façade nord-est », sig. Léon Hertling architecte, Fribourg, 16 avril 1901, éch. 1:50 ; « Plan de la charpente. Coupe A-B. Coupe longitudinale », sig. Léon Hertling architecte, Fribourg, 1er mai 1901, éch. 1:50 ; « Fenêtres et porte de l'atelier », sig. Léon Hertling architecte, Fribourg, 12 juin 1901, éch. 1:20.

481 ARF, plans spéciaux, 1901, n° 5299 ; ACV, GFL 127, 1901, police 370 ; GFL 128, 1902, police 382 ; GFL 132, 1906, police 492.

482 Etat sans les balcons : voir ill., in Fontannaz 2010, p. 65.

483 Voir notamment son immeuble bd de Pérolle 39, de 1897 (Fabienne Hoffmann, Catherine Schmutz Nicod, in *Escaliers* 2006, pp. 161-165) ; Gilles Barbey, Jacques Gubler, « Fribourg », *INSA*, IV, Berne 1982, pp. 188-189, 215, 226, fig. 170, 221-222, fig. 144.

484 *Ibid.*, p. 188.

485 Rieben 1980, pp. 160-161.

486 Veuve 1983, avec ph.

487 ACV, GFL 141, 1914, taxe n° 2, police 630 ; ARF, plans spéciaux, 1914, n° 24156 ; ACV, GFL 142, 1915, taxe n° 2, police 640 ; K XV L 2039, 1915, 181.

488 ACV, GFL 147, 1920, taxe n° 2, police 687 ; ARF, plans spéciaux, 1920, n° 31443.

489 ARF, plans spéciaux, 1926, n° 38684 et 39040 ; ACV, GFL 153, 1926, police 802 et 806.

490 Rte de Moudon 6 (ARF, plans spéciaux, 1930, n° 43927 ; fiche rec. n° 204/72).

491 Ph. projet sig. W. Baumann, 25 juin 1941 (?) (SMS).

492 ACL, Jp 4, plan de situation pour enquête, f° 9, mars 1945, W. Baumann arch. ; plan de situation pour enquête, juil. 1947, sig. Marcel Schaub architecte Payerne, juin 1948.

493 Ph. en 1917 et entre 1926 et 1945 : Veuve 1983.

494 Le Heimatstil permettant de marier modernité et tradition locale correspondait bien à l'esprit des entreprises familiales d'horlogerie (Claire Piguet, « Mécanismes urbains et pièces d'architecture », *Le Pays de Neuchâtel et son patrimoine horloger*, Chézard-St-Martin 2008, pp. 196-197) ; par sa relative modestie, cette première fabrique correspondait bien aussi aux valeurs de Jules Reymond (Veuve 1983).

Les communes voisines de Lucens

1 ACV, Bb 1/56, 196, 27 fév. 1739.

2 ACV, Fn 1, 2-2v, 18 fév. 1279 n. st. ; IB 39/218, contestations territoriales 1553-1593 ; AC Moudon, AAA 3, 42, 13 sept. 1537 ; 63v, 31 oct. 1538 ; AAA 6, 101, 18 fév. 1580 ; AAA 16, 18 et 24 déc. 1651 ; ACV, Dl 5/10, 23 mai 1793 ; AP Bernard Senn, Sarzens, partage 20 mai 1796.

3 AVL, P 269/11/17, 21 juil. 1675 ; P 269/11/18, 28 avr. 1677 ; ACV, Fn 176 bis, 20-22, 2 juin 1682 ; Benjamin Dumur, « Nicolas Bergier de Lausanne et la dernière des d'Estavayer à Moudon », *RHV*, 1911, pp. 225-236, 257-269, 304-318, 337-369 ; AVL, P 269/24 et P 269/3 ; ACV, GB 207/b, 1725, 15 ; GC 462, 1737-1749 ; GB 191/a, fos 18, 25 ; GB 191/b, f° 24.

4 Archéologie cantonale, Lausanne ; ACV, Aa 9, 10 août 1535 ; BCU, IS 1915, fonds famille Clavel, XIII b : croquis du mas de Pheybeton, vers 1689.

5 ACV, GC 1191/1, 1816 ; Archéologie cantonale, Lausanne ; *RHV*, 1992, p. 187.

6 *DTCS* 2005, p. 184.

7 *DHS*, II, p. 587 ; Cérenville/Gilliard 1929, p. 211.

8 ACV, Fn 63, 417v, 12 fév. 1531, rec. Claude de Glâne.

9 ACV, Fn 176 bis, 197-207, 24 fév. – 3 mars 1686.

10 Rec. vers 1260 ; AEF, Quernet 136, 1403, 31.

11 Pierre-Yves Favez, « Les origines de la famille Frossard de Brenles et de Moudon », *Bulletin généalogique vaudois*, 1998, pp. 11-51 ; ACV, Dl 33/1, 104, 30 août 1518 ; 85, 6 nov. 1518 ; 108-120, 9 nov. 1518.

12 ACV, Fn 216, 1673, 1v, 5 ; Fn 244, 1741, p. 0 ; Fn 243, 244- 245, 1741.

13 ACV, Fn 244, 55, *passim* ; Dl 11/1, 14 jan. 1738. – La maison seigneuriale correspond probablement au n° 38 du plan de 1816, f° 2, mais les bâtiments ont été reconstruits au XIXe s.

14 *CR cons. Etat*, 1874, Travaux publics, pp. 32, 77 ; *ibid.*, 1877, p. 103 ; *ibid.*, 1887, p. 54 ; ACV, K IX 1149/231, 1872.

15 Pressoir communal aménagé en chapelle au début du XVIIIe s., démoli en 1822 (ACV, Fn 243, 1741, 123v ; Bb 1/56, 195, 27 fév. 1739 ; GF 191/1, 1), four banal transformé en collège (Fn 243, 1741, 85 ; Fn 214, 1653, 45) ; GB 191/a, f° 2.

16 ACV, GF 191/6, 110.

17 Voir aussi rte de Siviriez 10-12.

18 ACV, Fn 205, 138-143, 16 nov. 1500, acte approuvé le 25 mars 1503 ; Dl 33/1, 110v, 9 nov. 1518.

19 ACV, Bb 1/56, 196, 27 fév. 1739 ; Bp 34/30, 1739-1740, 68.

20 AC Brenles, FA 9, c. 1739 ; FA 10, c. 1741 ; ACV, GB 191/1, f° 1.

21 Mottaz 1914, I, pp. 284, 421.

22 ACV, K XIV 365, 25 fév. et 18 nov. 1840.

23 ACV, GF 195/1, 1.

24 AC Brenles, I, 27 avr. 1922 et s.d. : soumissions ; ACV, AMH, D 7, Brenles.

25 ACV, P Fréd. Gilliard 10/2 ; AC Brenles, I. – Plans : relevés, août 1948 ; projet de restauration, Frédéric Gilliard, sept. 1948 ; projet de restauration, Gilliard, 1953-1954 (ACV, AMH, B 191 ; AC Brenles, I). – Photographies : début XXe s. (ACV, K XIV 549) ; intérieur avant et après restauration, 1953-1954 (AMH, A 10/6).

26 AC Brenles, I.

27 Grandjean 1988, pp. 224, 320-322.

28 Peut-être s'agit-il du maçon Daniel Vulliety (voir le pont de Curtilles en 1832) et d'un tailleur de pierre Badoux (voir pp. 200, 272).

29 Inv. F. Hoffmann, 1992.

30 Fichier MCAH ; Centlivres/Meylan 1947, p. 39.

31 ACV, GF 191/2, 1.
32 ACV, GF 191/1, 1 ; GEB 191, nº 63 ; GF 191/5, 1 ; AC Brenles, FA 36, c. 1821, 14.
33 Plans : « Agrandissement du collège de Brenles » sig. Atelier O[SCAR] OULEVEY, Lausanne, avr.-mai 1914, bleus, éch. 1:50 (AC Brenles, I, cartable).
34 AC Brenles, I, devis du 15 mai 1914, c. 1915-1918.
35 Inv. F. Hoffmann, 1992.
36 GLAUSER 2003, pp. 382-386 ; ACV, SB 2, relevé 191/37. – Ph. vers 1954 (ACV, AMH, A 10/6) et 1977 (S 60 191/1, 8).
37 Ancienne maison du charpentier PIERRE BAYET attribuée en 1518 à Michel Frossard (ACV, Dl 33/1, 109, 9 nov. 1518) ; GF 191/5, 33 ; GF 191/6, 182.
38 JEAN TERCIER, JEAN-PIERRE HURNI, CHRISTIAN ORCEL, « Maison Sinss, ECA 40. Brenles. Rapport d'expertise dendrochronologique » (LRD09/R6306), ms. jan. 2009 (SMS).
39 ACV, GF 191/1, 9, 28, 30 ; GEB 191, nos 17 et 18 ; communication de Mme Sinss, propriétaire.
40 Date de 1560 ou 1500 (ACV, S 60 191/1 : note WERNER STÖCKLI, 28 jan. 1977 ; croquis et photos, 15 fév. 1977).
41 ACV, GD 191/1, 1806, 22 ; GF 191/1, 13 ; GEB 191, nº 12 ; GF 191/5, 24 ; Eb 88/10, 63, 28 juil. 1761 ; www.planete-genealogie.fr/gavin.
42 Décor analogue à la maison construite en 1804 pour Jean-Daniel Corthésy (pl. de la Laiterie 3 ; GB 191/a, fº 1, nº 16 ; GEB 191, nº 22) ; les initiales A D D T désignent sans doute le maçon, peut-être ABRAHAM-DANIEL DEYTARD (voir pp. 108, 213).
43 VIOLLIER 1927, pp. 404, 427.
44 ACV, Fn 8, 1401, 25v : « fort » de Pivuit.
45 Un chemin situé au nord du ruisseau du Chagnoz et conduisant à la tour de Bussy est attesté en 1401 ; ce chemin traversait aussi deux lieux-dits « A la Millière » et « Les Carroz » situés à l'est de Bussy (ACV, Fn 8, 1401, 47 ; AC Bussy, A, 19 fév. 1583, procédure Chalon ; ACV, GB 192/A/0, 1780, 9 ; GC 1192/1 ; Ab 2, 1403, 214 ; P Cerjat [I] A 5, 1525, 206).
46 « Chronique archéologique », *RHV*, 1980, p. 167 ; Archéologie cantonale, Lausanne.
47 ACV, Fn 8, 1401, 47 ; Ab 2, 1403, 214 ; C XX 207/106, 20 jan. 1405 n. st. ; AC Moudon, BAA 7, c. 1515-1516, 210 ; ACV, P Cerjat (I) A 5, 1525, 202, 325v ; PP 901/1, 1557, 149. – Sur le terme « *curia* », voir Moudon et Avenches (FONTANNAZ MAH VD 2006, p. 82 ; GRANDJEAN 2007, I, p. 182 ; MARCEL GRANDJEAN, in *Rue* 1999, p. 21).
48 ACV, PP 901/17, 5 déc. 1735 ; PP 901/27, 9 nov. 1758 ; GB 192/a, 1807-1830, fº 3.
49 *DTCS* 2005, p. 210 ; PAHUD 2001, p. 96.
50 CÉRENVILLE/GILLIARD 1929, p. 211.
51 Rec. vers 1260, rec. Jacobus de Bussy ; ACV, Ab 2, 1403, 213v ; P Cerjat (I) A 5, 1525, 196v-222. – La mention des Estavayer comme seigneurs de Bussy repose sur une confusion avec Bussy FR (MOTTAZ 1914, I, p. 309 ; *DHS*, II, p. 792).
52 ACV, Bb 3/17, 99, 4 mai 1663 ; Fn 176, 123v, 15 jan. 1686 ; FONTANNAZ MAH VD 2006, pp. 272-274 ; voir p. 99.
53 AC Moudon, AJC 1, 27 mai 1728 ; ACV, Dl 8/1, 69, 19 sept. 1731 ; FONTANNAZ MAH VD 2006, p. 359.
54 BURNAND 1951, pp. 15-22.
55 AC Bussy, A, [1722], requête de la commune pour la chapelle et le cimetière ; BB 1, Cons. com., 70, 15 août 1828.
56 ACV, PP 901/35, plan partiel de Bussy [entre 1764 et 1781] ; GB 192/A/0, plans partiels 1780 ; GB 192/a, 1807-1830, fº 2 ; GB 192/b, 1878, fº 1 ; C XX 192, 1617 ; AC Bussy, C, c. 1726.
57 AC Bussy, BB 1, Cons. com., 11, 3 fév. ; 12, 5 mars 1816 ; voir ill. 524, in GLAUSER 2003.
58 AC Bussy, D, mars 1899, plan d'abornement de la route Bussy-Oulens.
59 AC Bussy, D, 30 avr. 1920, plan sig. J. D. BRAILLARD ; C, c. 1920, 17-18.
60 AC Moudon, AAA 15, 343v, 17 août 1643.
61 Maison reconstruite pour Samuel-Aimé Jossevel, dont les initiales se lisent, avec la date de 1758, sur la balustrade de la galerie ; ancienne propriété des seigneurs de Bussy en 1686 (ACV, Fn 176, 127v, 15 jan. 1686). – Cette maison avait à l'arrière un four surmonté d'un grenier (voir ill., in CHUARD/FAUCHERRE 1976, p. 57).
62 AC Bussy, A, 9 fév. 1723, convention pour la cloche ; C, c. 1725, reçues.
63 AC Bussy, BB 1, Cons. com., 52, 7 avr. 1824 ; 53, 26 [jan.] ; 55, 19 mars 1825, *passim* ; BC 2, Mun., 131, 3 avr. ; 134, 8 mai 1824 ; 153, 22 jan. ; 155, 15 fév. ; 158, 19 mars ; 159, 6 avr. ; 160, 20 avr. ; 160, 9 mai ; 162, 17 mai ; 163, 20 mai ; 164, 25 juin ; 167, 28 déc. ; 168, 31 déc. 1825 ; 168, 7 jan. ; 185, 9 août ; 186, 22 août 1826 ; C, c. 1825 ; c. 1826 ; ACV, K XIII 202/1, 7-22 juil. 1824.
64 ACV, D 7, Bussy, 1952, avec ph. ; AC Bussy, D, plans transformation 1957-1958.
65 AC Bussy, A, 9 fév. 1723, convention pour la cloche.
66 Inv. F. Hoffmann, 1993.
67 ACV, Fn 176, 127v, 15 jan. 1686 ; AC Bussy, A, 12 mai 1722, acte d'achat.
68 AC Bussy, C, c. 1825, 12 juin 1825 ; FONTANNAZ MAH VD 2006, pp. 346, 371, 375, 448.
69 ACV, Ab 2, 1403, 213v ; P Cerjat (I) A 5, 1525, 215v, 217 ; IB 40/298, 1728 ; Dl 20/1, 84v, 21 août 1737. – Bâtiments incendiés en 1823 (AC Bussy, C, c. 1823, titre IX ; ACV, GEB 192, nos 9 et 12 ; ph. avant transformation de la « carrée » : Elysée).
70 ACV, P Cerjat (I) B 2170, 2 mars 1469 n. st. ; P Cerjat (I) A 5, 1525, 217v ; IB 42/328, 1691 ; PP 901/5-8, 23 jan. – 16 mai 1691 ; FONTANNAZ MAH VD 2006, p. 385.
71 ACV, PP 901/15, 9 juin 1727 ; PP 901/28, 5 jan. 1761 ; PP 901/29, 31 mars 1761 ; Fn 428, 55, 24 avr. 1778 ; PP 901/30, 11 juin 1764.
72 ACV, GB 192/A/0, 1780.
73 AC Bussy, C, c. 1772, 16 ; ACL, A 7, 8 avr. 1772.
74 ACV, PP 901/33, 28 nov. 1800.
75 ACV, PP 901/34, 30 nov. 1809 ; GF 192/1, 153, 157, 206, 208, 211 ; GEB 192, nº 34.
76 Communication des précédents propriétaires.
77 Voir ill. 689, in GLAUSER 2003.
78 ACV, PP 901/35, plan partiel de Bussy [entre 1764 et 1781] ; GB 192/A/0, 1780, fº 12.
79 Armoiries étrangères au canton et ne correspondant à aucune des alliances connues de la famille ; d'après la position relative des deux écus, les armoiries Bize devraient en principe être celles de l'épouse. – Voir ill. 6, in *La vie quotidienne* 1984, p. 17.
80 AC Bussy, C, c. 1781, 9.
81 ACV, Dl 75/6, 351, 1er nov., 372, 28 nov. 1800 ; AC Moudon, DBBC 252, 18 août 1798, procuration ; ACV, Eb 43/6, 4, 18 nov. 1802.
82 ACV, GF 192/1, 103 ; GF 192/3, 59 ; GB 192/b, 1878, fº 1 ; SB 245/336, 41.
83 Aimable communication des propriétaires.
84 AC Moudon, ABA 2, 361, 26 nov. 1785 ; ACV, Bl 14, 2 mars – 4 mai 1787.
85 IVS, VD 16.
86 Archéologie cantonale, Lausanne.
87 MARIO CHIAUDANO, *La finanza sabauda nel sec. XIII*, 3, Turin 1937, pp. 144, 174 ; AC Moudon, M 12, mai 1310 ; ACV, C XX 194/1, déc. 1315. – A distinguer du modeste faubourg qui s'était formé à la sortie du Bourg de Moudon (FONTANNAZ MAH VD 2006, pp. 52-53).
88 GILLIARD 1923-1931, pp. 153, 185 ; I[SAAC] JOLY, « Glanures moudonnoises », *RHV*, 1901, pp. 171-179, 208-217.
89 *DHS*, III, p. 218 ; VIII, p. 709 ; CHUARD/FAUCHERRE 1976, p. 24.
90 REYMOND 1913, pp. 185-186 ; *DHS*, XIII, p. 152.
91 ACV, GC 474, 1696 ; GC 470, 1696, plans de délimitation.
92 MAXIME REYMOND, « Généalogie de la famille de Loys » (ACV, P Loys 4701), pp. 135-146.
93 ACV, Bb 3/17, 262, 28 juin 1663 ; Fn 176, 63-83, 24 fév. 1686.
94 MOTTAZ 1914, I, p. 401 ; FONTANNAZ MAH VD 2006, pp. 407-408, 456 ; ANDRÉ KOHLER, « Pierre-Siméon Busigny », *BAVM*, II, pp. 165-188.
95 ACV, GB 194/a, fos 1-2.
96 Carte établie en 1844, mais sur la base des plans cadastraux levés en oct. 1842, documentant donc l'état avant la construction du collège (ACV, GC 1194/1).

97 AC Chavannes, GB, mars 1900, plan de situation ; E, 17 avr. 1900 ; démolition du four servant aussi de passade en 1962 (communication de M. Francis Dutoit).
98 ACV, GF 194/2, 64 ; voir ill. 498-499, in Glauser 2003.
99 AC Chavannes, GB, 14 avr. 1839 ; communication et ph. de M. Francis Dutoit.
100 AC Chavannes, GA, plan de situation, août 1933.
101 AC Chavannes, GB, 26 juil. 1771 ; FA, c. 1775-1776, 29 juil. 1775 ; c. 1776-1777, 22 ; P, 1er mars 1784 ; ACV, GB 194/a, fo 32.
102 AC Chavannes, GB, 12 fév. 1816.
103 Voir ill., in Bonard 1977, p. 127.
104 ACV, Bp 34/29, 1735-1736, 60.
105 AC Moudon, DBBC 291, dépenses pour Champmartin 1761-1762, 31 mars 1764 ; ACV, GEB, p. 1, 19 oct. 1837 ; Glauser 2003, pp. 148, 150.
106 La maison ruelle de l'Eglise 1 montre encore une porte à linteau sur coussinets ; ph. avant transformations : carte postale « Chavannes s. Moudon. L'église » (éd. Denéréaz).
107 Rte de Chesalles 9-11.
108 Reymond 1913, pp. 185-187 ; Mottaz 1914, I, p. 297. – Bâtiments de Burinaux incendiés en 1572 (ACV, Fn 109, rentier de Villardin 1565, 20 ; AC Moudon, AAA 5, 232, 31 juil. 1572) ; intéressante « carrée » de 1881 : ECA 135. – Mas de Larens provenant des nobles de Glâne (ACV, GC 470, 1696).
109 Grand-Pré 1 (ECA 95 et 97) : habitation et rural indépendant datés 1840 ; inscription sur le linteau de la porte de grange : « CE BATIMENT APPARTIENT à ABVR CE 12 SEPTEMBRE 1840 ISII. » – Au partage des biens paternels en 1839, Daniel reçut la maison du village (rte de Chesalles 4) tandis que son frère Abram-Daniel achetait des terrains au Grand-Pré (ACV, GF 194/1, 73, 113, 206-208 ; GB 194/b, 1842-1843, fos 9, 13 ; GF 194/9, 1877, police no 73).
110 ACV, P Loys 2277, 6 sept. 1336 ; *Visite 1453*, p. 20.
111 ACV, C XX 194/2, 24 juin 1450.
112 AC Chavannes, P, 26 jan. 1495 n. st.
113 ACV, Dl 43/3, 56-57, 26 fév. – 28 oct. 1504.
114 AC Chavannes, P, 15 oct. 1519 ; ACV, Dl 33/1, 71, 15 oct. 1519.
115 ACV, Dl 33/1, 4v, 14 jan. 1526 n. st.
116 ACV, Dl 33/1, 231v, 7 fév. 1535 n. st.
117 ACV, P Loys 4701, pp. 147-150 ; P Loys 3806, fév. 1615, *passim*.
118 AC Chavannes, E, 11 juin 1733 ; FA, c. 1733 ; c. 1736 (travaux au cimetière, à des escaliers derrière la chapelle, provision de tuiles, pose de tavillons sur le chœur ; série de comptes très lacunaire).
119 AC Chavannes, E, 2 août 1830. – Cimetière entouré de murs en 1832 et 1873 (FA, c. 1832, 16 ; GB, 8 mars 1873) ; voir ill. 517, in Glauser 2003.
120 AC Chavannes, FA, c. 1776-1777, 17-23.
121 AC Chavannes, GB, 1891, document prévu pour être placé dans le pommeau du clocher ; 1er juin 1895, soumission J. Beausire ; mai 1897, soumission et projet de porte par Dalioli frères, Moudon ; 26 mars 1900, lettre de Léon Crot fils.
122 ACV, AMH, A 35/4 ; D 7, Chavannes ; AC Chavannes, I, Restauration du temple : plans, devis, c., procès-verbaux, 1938-1942, 1942-1946.
123 AC Chavannes, I, Restauration du temple, 1994.
124 Philippe Jaton, Jachen Sarott, « Chavannes-sur-Moudon. Eglise. Analyse archéologique des élévations en 1994 », AAM, ms. nov. 1994 (SMS).
125 AC Chavannes, GB, 31 mars 1804, cahier des charges pour la couverture à neuf du clocher.
126 Ph. des fenêtres avant restauration, 1943 : ACV, AMH, A 35/4.
127 ACV, AMH, D 7, Chavannes, 28 oct. 1952 ; I[saac] Joly, « Glanures moudonnoises », *RHV*, 1901, pp. 177-179. – Ph. à l'emplacement ancien : ACV, AMH, A 35/4, A 2413-2414.
128 Galbreath 1934-1936, pp. 286, 401-402.
129 Communication d'Uta Bergmann.
130 Grandjean 1988, pp. 449-452 ; Rolf Hasler, *Die Scheibenriss-Sammlung Wyss*, I, Berne 1996, p. 295.
131 Claude de Villarzel, établi à Vevey de 1599 à 1615, fournit du moins des vitraux armoriés à Lucens en 1599 et à Moudon en 1604 (ACL, C 3, c. com. 1599) ; voir aussi *Curtilles : Le château des Villarzel*.
132 Uta Bergmann, *Le vitrail fribourgeois du XVIe au XVIIIe siècle* (Corpus vitrearum Suisse 6), Berne/Berlin 2014, p. 439.
133 Inv. F. Hoffmann, 1992.
134 Fichier MCAH (la channe no 194/1 manque en 2014).
135 ACV, Bp 34/2, 1561-1562.
136 ACV, Dl 25/6, 4 nov. 1754.
137 AC Chavannes, P, 21 fév. 1756.
138 AC Chavannes, GB, 11 avr. 1795, traité ; 22 août 1797, toisages.
139 ACV, GF 194/b, fo 3 ; GEB 194, nos 78-79.
140 AC Chavannes, I, [David Huguenin, avant mai 1841], plan du rez-de-chaussée et de l'étage, éch. 1:50, 52 x 32 cm ; *ibid.*, 29 jan. 1842, série de 9 plans, sig. sur le fo 9 par David Huguenin, éch. 1:50, 52 x 36 cm env. ; I, correspondance 1843-1844, lettre du 18 jan. 1843 ; GB, 25 mai 1841, observations de l'arch. de La Harpe.
141 AC Chavannes, GB, [1842], conditions pour l'entreprise ; 19 nov. 1842, conditions générales ; 14 déc. 1842, soumission pour la maçonnerie ; s.d., indication des ouvrages imprévus.
142 AC Chavannes, FA, c. 1842, 25 ; c. 1843, 23, 27, 28, 30 ; c. 1844, 24-26 ; c. 1845, 20-21.
143 AC Chavannes, GB, 31 juil. 1864, conditions pour la charpente ; 15 avr. 1865, conditions pour la gypserie.
144 AC Chavannes, I, déc. 1947 – jan. 1948, relevés ; jan. – fév. 1948, projet de transformation sig. L. Briod arch. ; 1948, devis.
145 Voir les écoles de Sédeilles et Lovatens pour l'élévation, et Aubonne pour le plan (Bissegger 2007, pp. 346-347, 354).
146 ACV, Fn 196, 1764, 101v ; GF 194/1, 73, 113, 210, 212 ; GEB 194, no 87 ; GF 194/2, 59 ; voir ill., in Glauser 2013, couverture.
147 ACV, AMH, A 35/4, 1903-1963. – Ph. 1903 (ACV, AMH, A 35/4, A 2448-2450).
148 Jean-Pierre Hurni, Jean Tercier, Christian Orcel, « Grenier ECA 24, Chavannes-sur-Moudon » (LRD 11/R6608), ms. 7 nov. 2011 (SMS).
149 Glauser 2003, pp. 188-193.
150 Marque de charpentier, de propriétaire, ou signe apotropaïque ? (communication de Nicolas Vernot).
151 Sauf mention contraire, les renseignements sont extraits de : Ernest Marti, « Historique de Chavannes-sur-Moudon et de Champmartin », ms. avr. 2007 ; E. Marti, « Historique de Champmartin, Chavannes-sur-Moudon », ms. 2009 (copie à la Rédaction MAH Vaud ; voir aussi http://chavannes-sur-moudon.ch).
152 Benjamin Corbaz, *Recueil de morceaux choisis en vers et en prose en patois*, Lausanne 1842, pp. 126-139.
153 ACV, Fn 194, 1764, 54 ; *BAVM*, 1937, p. 153 ; *RGV*, I, Lausanne 1923, pp. 264-265 ; René Burnand, « Histoire des six frères Burnand à Moudon, Sépey et ailleurs au XVIIIe siècle », *BAVM*, 1937, p. 153 ; Burnand 1951, pp. 32-35. – Portraits de Jacques-David Burnand et de son épouse par Steudlin en 1750 : MVM, M 3074-3075.
154 AC Moudon, DBBC 291, « Dépense pour l'ouvrage fait au sujet du bâtiment de Champmartin / 1761 et 1762… ».
155 AC Moudon, DBBC 291, livret « No 2 », 1812-1816, *passim* ; très nombreux documents non classés concernant les travaux jusqu'en 1857.
156 ACV, SB 245/361, 17. – Plans de transformation de la partie orientale et d'une partie des pièces historiques du 1er étage ouest, oct. 2010, arch. Jean-Paul Crotti (SMS).
157 Ph. vers 1900, vue de l'ouest (MVM, M 2250) ; deux dessins par Hélène de Cérenville, vers 1860, vues du sud et de l'ouest (M 3077 et M 3213).
158 Fontannaz MAH VD 2006, pp. 456-458, 461-469. – Après visite préliminaire en juin 2010, les propriétaires se sont opposés à toute documentation.
159 *DTCS* 2005, p. 240 ; Pahud 2001, pp. 101, 104, 141.
160 Rec. vers 1260.

161 ACV, Fn 4, 1365-1377, 18-20.
162 BCU, ms. 385, 56v, ms. Samuel Olivier.
163 Pierre-Yves Favez, « Introduction historique », *L'extraordinaire odyssée de l'illustre paysan Daniel Moginié, général du Grand Mogol : natif du village de Chesalles, dans le canton de Berne, bailliage de Moudon ; mort, à Agra, le 22 mai 1749*..., Morges 1988, pp. XIII-XXIII.
164 ACV, GB 195/a, 1674-1675, f° 50.
165 Linteau de la porte de grange arrière daté 1829 et signé Frédéric Badoux ; ACV, GF 195/1, 2 ; GF 195/2, 21 ; GEB 195, n° 6 ; ZC 7/52.
166 ACV, GF 195/2, 27.
167 ACV, K IX 1149/231, s.d. ; *CR cons. Etat*, 1880, Travaux publics, p. 81 ; *ibid.*, 1886, p. 53.
168 AC Chesalles, I 2, 7 juin 1720.
169 ACV, Br 69, n° 18, 17 mai 1751 ; Bb 1/73, 131, 11 juil. 1755 ; Bp 34/33, 1755-1756, 45.
170 ACV, GB 195/b, 1753, f° 9.
171 ACV, SB 35/3/1, [fin XVIII^e s.], tabelle pour les pasteurs ; GEB 195, n° 33 ; GB 195/c, 1845-1846, f° 1 ; GF 195/1, 3 ; SB 245/375, f° 40 ; AC Chesalles, I 1 ; four daté 1917.
172 ACV, K XIII 206, 18-24 jan. 1842 ; AC Chesalles, A, Mun. 1832-1844, 78, 21 mars ; 85, 29-30 oct. 1840 ; 98, 4 jan. ; 99, 8 jan. ; 100, 14 jan. ; 107, 23 avr. ; 111, 20 juin ; 113, 23 sept. ; 114, 29 oct. ; 115, 5 nov. 1842 ; 125, 31 mars ; 126, 6 avr. ; 127, 16 mai ; 129, 3 juin ; 130, 9 juin ; 131, 15 juin 1843 ; 142, 24 jan. 1844 ; B, Cons. com. 1832-1877, 15-17, 8 mai 1840 – 5 mars 1841 ; 22-26, 4 jan. 1842 – 6 avr. 1843 ; FA 3, c. 1843, 9-15 ; c. 1844, 14-15. – Plans : AC Chesalles, I 2, cartable de 8 f°, [David Huguenin], s. d. : n^os 1-7 approuvés par le Département le 21 fév. 1842 ; n^os 7-8 (sic) : plans du rez-de-chaussée et de l'étage, [juin 1842].
173 AC Chesalles, B, Cons. com. 1832-1877, 28, 9 juin 1843.
174 AC Chesalles, I 2, projet de transformation sig. Paul Charton, 18 mai 1894 ; dossiers de transformation 1945-1947 et 1960.
175 Mottaz 1914, I, p. 421 ; Centlivres/Meylan 1947, pp. 35, 38, 63, 139, 176, 189, 210, 228, 317, 326.
176 AC Chesalles, A, Mun. 1832-1844, 54, 20 jan. 1838 ; 69, 10-18 août 1839 ; 131, 15 juil. 1843 ; 143, 3-10 fév. ; 145, 20 fév. 1844 ; B, Cons. com. 1832-1877, 9, 31 jan. 1838 ; 28-34, 16 juil. 1843 – 9 nov. 1844 ; FA 3, c. 1844, 14 ; c. 1845, 12-13 ; c. 1846, 15-16 ; I 1, soumissions 1844-1845 et c. de paroisse 1847 ; AC Sarzens, A, Mun. 1836-1854, 243, 8 fév. ; 246, 31 mars 1846 ; FA, c. 1846, 16 ; ACV, K XIV 365, 29 juin 1844 – 12 août 1845. – Plans : Projet à nef rectangulaire, [David Huguenin], [juin 1844], plan annoté le 30 oct. 1844 par L[ouis] Wenger **fig. 331**, façades, coupe ; projet à nef polygonale, sig. David Huguenin, 23 août 1844 **fig. 332** (AC Chesalles, I 1).
177 ACV, K XIV 367, mai – 25 août 1885 ; AC Chesalles, B, Cons. com. 1878-1915, 24 fév. 1914 ; 11 mars ; 24 avr. 1915 ; ACV, AMH, A 36/3, correspondance et projets 1951 ; ACV, PP 549/1107, dossier Pierre Margot (correspondance, devis, c., relevés et projets 1951-1952 **fig. 333**) ; AC Chesalles, I 1, projet de transformation par Pierre Margot, 1952. – Ph. de l'intérieur avant restauration de 1952 : ACV, PP 549/1107.
178 Communication de M. Gérard Pidoux.
179 Bissegger 2007, p. 575.
180 *Invitation*, X, hiver 2003, p. 3.
181 Cloche suspendue sans doute au clocher indépendant visible sur les plans de 1753 puis à l'ancienne chapelle voisine, transférée sur le collège en 1843, puis sur l'église lors de la pose de la nouvelle horloge de 1957 (AC Chesalles, I 1, rapport de la commission nommée le 4 juin 1956 ; ACV, AMH, A 36/3, A 21220, 7 mai 1957 ; AMH, D 7, Chesalles, 17 avr. 1957).
182 Inv. F. Hoffmann, 1992.
183 Inventaire MCAH.
184 ACV, SB 245/375, 94, 174, 177.
185 ACV, K IX 1218/25 a-c, correspondance, devis, factures 1897-1911.
186 ACV, S 34/195.
187 Plans : esquisses sig. O. Oulevey, 12 mai 1903, éch. 1:200 ; série de plans sig. O. Oulevey, [mars 1904 ?], éch. 1:50 ; plan type, [Jules Simon ?], [mai 1905], éch. 1:200 ; esquisses sig. O. Oulevey, [oct. – déc. 1907], éch. 1:100 (**fig. 335, 336**) ; série de plans sig. O. Oulevey, [fév. 1908], éch. 1:50 (ACV, S 34/195 ; SBE).
188 La maison appartenait à Jean Mojonnier et aux hoirs de Pierre Mojonnier en 1674 et à Philippe Mojonnier en 1753 ; elle disparut avant 1807 env. (ACV, GB 195/a, f° 44 ; GB 195/b, f° 9).
189 AC Chavannes, GB, 11 avr. 1795.
190 ACV, GB 195/b, f° 9 ; GF 195/1, f° 12 ; GF 195/2, f° 12 ; GEB 195, n° 35 ; SB 245/375, 101, 19 ; SMS, 2010. – Ph. en 1952 (ACV, AMH, A 36/3, A 14932).
191 ACV, Ea 14/195, 1798.
192 Voir n. 163, p. XXI ; Galbreath 1934-1936, p. 468.
193 ACV, Bt 16/3, 29 mars 1584 ; Eb 88/1, 82, 14 déc. 1589 ; P SVG, G 2/1, 357, 383 ; PP 226/18, I/2, 1607, Jacques Tacheron ; GB 195/a, f° 46.
194 ACV, PP 226/18, I/3, 9-1651, Philippe Tacheron ; date de 1722 gravée dans un écu sur le linteau de la grange, accompagnée des initiales MI PT (ph. pendant démolition, coll. Rüfenacht).
195 ACV, PP 226/30, 11 nov. 1741 ; Bp 34/33, c. 1753-1754, 28 ; PP 226/18, I/3, 8-1690 Abraham Tacheron ; PP 226/18, I/3, 3-1751, Abram-Daniel Tacheron ; GEB 195, n° 2.
196 Favez/Marion 2003, p. 142 ; AC Chesalles, B, Cons. com. 1816-1831, 16 fév. 1816 ; A, Mun. 1799-1831, 32, taxe 1807 ; ACV, GF 195/1, 45-46 ; SB 245/375, 121 ; SMS, dossier 2001 ; communication de MM. Gérard Pidoux (ph. vers 1953) et Christophe Rüfenacht, Chesalles (plans 1964 et 1994, arch. Ruedi).
197 Même type de décor à la maison Mojonnier et à Brenles vers 1800.
198 *DTCS* 2005, p. 276.
199 ACV, Fn 4, 1365, 45 et suiv.
200 Mottaz 1914, I, p. 559.
201 ACV, GB 195/a, 1674-1675, f° 28.
202 Grenier ECA 12 : voir ill. 341-351, in Glauser 2003 ; maison ECA 14, marquée sur la porte de grange des initiales P A V, peut-être celles d'un maçon Vulliety : voir ill. 232 et p. 157, in Glauser 2003.
203 *CR cons. Etat*, 1903, Travaux Publics, p. 52, *passim*. – La nouvelle route de Lucens à Yvonand de 1842 a été reportée ultérieurement en traits fins sur la carte de 1817 **fig. 339**.
204 AC Cremin, GB 5, mai 1863, projet pour la traversée du village, Louis Déglon, voyer ; *CR cons. Etat*, 1874, Travaux Publics, p. 32 ; AC Cremin, GB 1, 1895, projet de rélargissement du chemin Cremin-Praratoud.
205 Pressoir accolé au grenier ECA 12 (AC Cremin, A 1, Mun., 27 août ; 11 sept. 1835).
206 ACV, GFL 130, 1904, police n° 21.
207 AC Cremin, I 2, 1877, plan pour l'agrandissement du cimetière.
208 ACV, GF 197/1 ; GEB 197, n° 8 ; K XIII 202/2A, 25 nov. 1832. – Démolition partielle en 1846 (AC Cremin, FA 1, c. 1846 ; A 2, Mun., 16 oct. 1845) et transformation en 1906 (ACV, GFL 132, 1906, police 27).
209 ACV, Bb 1/74, 401, 16 sept. 1757.
210 AC Cremin, A 1, Cons. com., 9 fév. 1830, *passim* ; A 1, Mun., 15 oct. 1842 ; 15 jan. 1843 ; B 1, Cons. com, 21 mars 1840 ; 13 jan. 1842 ; 8 juil. 1843, *passim* ; FA 1, c. 1843 ; c. 1846 ; I 1, 24 déc. 1842 : devis et toisage, de Jean Badoux.
211 AC Cremin, A 2, Mun., 11 mars ; 28 mars 1868 ; I 3, 1948, plans pour le local des pompes.
212 Inv. F. Hoffmann, 1993.
213 Denis Weidmann, « Chronique archéologique », *RHV*, 1980, p. 169 ; *RHV*, 1981, p. 172 ; Archéologie cantonale, Lausanne.
214 Morerod 2000, p. 103 ; *Cartulaire Lausanne* 1948, pp. 211, 213.
215 *DTCS* 2005, p. 284.
216 Morerod 2000, p. 121.
217 *Ibid.*, pp. 373, 396-399 ; *Cartulaire Lausanne* 1948, p. 39.
218 Morerod 2000, pp. 398-399 ; *Cartulaire Lausanne* 1948, p. 44.
219 Coord. 554.290/172.240 env. ; clé du X^e-XII^e s. (communication d'Anika

Duvauchelle, MCAH). – Les reconnaissances de 1365 mentionnent 7 poses de terre « entre les fossés de Rochi » (ACV, Fn 4, 1365, 48v); les vestiges auraient entièrement disparu lors du nivellement du terrain (communication du propriétaire, M. Hubert Sonnard).

220 Galbreath 1934-1936, II, p. 230.

221 ACL, I 1, 27 mai 1521.

222 ACV, GB 195/a, 1674-1675, f° 102.

223 Four dépendant du fief de l'évêque, puis du gouvernement bernois, exploité jusqu'en 1912 (ACV, GB 195/a, 1674-1675, f° 103; Aa 9/2, n° 173/2, [2e moitié du XVe s.]; ACL, I 1, 27 mai 1521; ACV, Fn 71, 1536, 34; AC Curtilles, B, Cons. com. 1874-1939, 31 mai 1912).

224 Ch. des Biolles 1; ACV, GF 198/1, 36; GF 198/4, 76; GF 198/6, 266; K XV L 1649, 1886, police 119; AC Curtilles, S, procès-verbaux de la Société de Laiterie 1842-1907, 23 fév.; 16 mars 1886; registre des c. 1842-1938, c. 1842, 1855, 1886.

225 Ch. du Crêt des Biolles 12; ACV, GF 198/1, 1, n° 47; GEB 198, n° 13; GF 198/4, 2.

226 ACV, GF 198/4, 56; GF 198/6, 382; voir ill. 705, in Glauser 2003.

227 *CR cons. Etat*, 1848, Militaire, p. 128; *ibid.*, 1849, p. 135; *ibid.*, 1857, p. 36; ACV, K IX 1149/227, projet de William Fraisse présenté le 30 nov. 1835, avec adjonction d'un tracé vert par le voyer Badoux en oct. 1847; AC Curtilles, A, Mun. 1844-1866, 17 mars 1855; 11 août 1857.

228 AC Curtilles, B, Cons. com. 1874-1939, 15 déc. 1933.

229 AC Curtilles, GB, mars 1898, plans sig. L. Rosset, de Neyruz; ACV, K IX 1149/229, 1906; *CR cons. Etat*, 1907, Travaux publics, p. 53.

230 N° rec. 195/35 B; AC Curtilles, B, Cons. com. 1825-1874, 31 déc. 1830; 19, 18 juin 1832; A, Mun. 1830-1844, 43, 21 juin; 46, 27 juil.; 47, 14 août; 48, 30 août 1832; FA, c. 1832, 21-22; c. 1834, 22.

231 N° rec. 195/35 A; ACV, K IX 1149/227, projet sig. à Moudon en février 1848 par Jean Badoux voyer (plan et coupe).

232 *Cartulaire Lausanne* 1948, p. 33; Morerod 2000, p. 121.

233 *Cartulaire Lausanne* 1948, p. 14, 1228; ACV, C XX 198/6, 1er avr. 1374.

234 ACV, C XX 198/3, 10 juil. 1360; C XX 204/19, 20 fév. 1389 n. st.

235 ACV, C XX 204/36, 22 nov. 1408; C XX 204/41, 20 jan. 1417 n. st.; C XX 204/43, 11 mars 1426 n. st.

236 ACV, C XX 198/59, 28 août 1457; ACL, C 1, c. 1456-1457.

237 Jean Tercier, Jean-Pierre Hurni, Christian Orcel, « Rapport d'expertise dendrochronologique » (LRD08/R6066), ms. mai 2008 (SMS).

238 ACV, Bp 34/4, 1573-1574.

239 AEB, A II 311, 17 sept. 1600; ACV, Bp 34/8, 1600-1601. – La date de 1599 semble avoir été lue sur l'enduit par l'historien Samuel Olivier vers 1730 (BCU, ms. 385, ms. Samuel Olivier, p. 57).

240 ACV, AMH, A 51/4, A 3959, 28 juil. 1899, rapport d'Albert Naef, avec croquis.

241 ACV, SB 35/1, c. 1690.

242 ACV, Bp 34/25, 1711-1712.

243 AC Curtilles, E 5, 9 fév. 1724; ACV, Bp 34/27, 1723-1724, 60.

244 ACV, K IX 416, mars 1824, 423; K IX 407/31, 17 sept. 1824.

245 AC Curtilles, B, Cons. com. 1825-1874, 13 mars 1827; ACV, K IX 9/27, 15 fév. – 13 juil. 1831; AC Curtilles, B, Cons. com. 1825-1874, 18 juin 1832; A, Mun. 1830-1844, 12 sept.; 28 sept.; 16 déc. 1832.

246 Extrait du registre du conseil de paroisse de Curtilles commencé le 29 déc. 1843, 29 mai 1853 (*Messager paroissial Curtilles-Lucens*, oct. 1950, ACV, SB 35/126); ACL, A 25, 12 jan. 1881; 9 juin; 21 juil.; 18 août 1891.

247 Jacques Burdet, *La musique dans le canton de Vaud, 1904-1939* (BHV 72), Lausanne 1983, p. 385; ACV, AMH, D 7, Curtilles.

248 Questionnaire Troyon, 1841 (ACV, AMH, D 5, p. 121), lettre du 14 juin 1842; Viollier 1927, p. 216.

249 ACV, AMH, A 51/4, A 3958, s. d., relevé des fondations; A 51/3, A 3836, rapport sur les travaux d'exploration exécutés en 1912.

250 ACV, AMH, A 51/3, A 3883; Peter Kurmann (dir.), *La cathédrale Notre-Dame de Lausanne*, Lausanne 2012, p. 14.

251 *Visite 1453*, p. 381.

252 Grandjean 2015, pp. 194-196.

253 Voir notamment ses fonts baptismaux de 1505 à Romont (*Romont, Collégiale* 1996, p. 37).

254 Pradervand/Schätti 1998.

255 Biaudet/Meylan/Stöckli 1975, p. 51; *Romont, Collégiale* 1996, p. 31.

256 ACV, Bp 34/23, 1698-1699.

257 ACV, Bp 34/31, 1745-1746, 80.

258 Réparations en 1730 (ACV, Bp 34/28, 1730, 46).

259 Lüthi 2013, II, p. 45.

260 Ph. avant restauration, avec détails (ACV, AMH, A 51/3, A 3886-3918); relevés 1:1 sur calque, sig. Emil Gerster, sept. 1915 (B 198/1, B 3768-3770); relevé aquarellé de six détails, sig. Clement Heaton, 1911 (A SIPAL).

261 Monique Bory (dir.), *Coppet. Histoire et architecture*, Coppet 1998, p. 64.

262 Vitraux de Carignan commandés par le chapitre d'Estavayer, peut-être avec une participation d'Aymon de Montfaucon dont on observe sans doute le monogramme au pied du crucifix (Uta Bergmann, « Les vitraux de Moyen Age et des temps modernes. Les vitraux de Carignan », *La cathédrale Saint-Nicolas de Fribourg, miroir du gothique européen*, Lausanne/Fribourg 2007, pp. 162-165).

263 Vitrail renfermant le portrait de Sébastien de Montfaucon, œuvre sans doute d'Etienne Chappuis, de Lausanne (Grandjean 1995, pp. 201-203).

264 *La rose de la cathédrale de Lausanne. Histoire et conservation récente*, Lausanne 1999, pp. 48-51. – Il pourrait s'agir d'un prédécesseur d'Etienne Chappuis, Pierre Claude (*Trésors* 1982, pp. 58-59; Biaudet/Meylan/Stöckli 1975, p. 56; Grandjean MAH VD 1981, pp. 364, 410).

265 Relevé du 20 mars 1911 (ACV, AMH, A 51/3, A 3920); moulage de cloche de F. Maire, sept. 1989, Fonds PBC; Inv. F. Hoffmann, 2010.

266 Dans les pays voisins, des cloches portent le même type de croix et d'écriture, à Sienne en 1109 déjà, à Herrenberg (Bade-Wurtemberg) avant ou vers 1200, à Moissac en 1273 (cloche disparue) et à Issogne (Val d'aoste) en 1389. Voir Sauro Contini, *Le campane di Siena nella storia della città*, Siena 2006; Thurm 1959; Eugène-Emmanuel Viollet-le-Duc, *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XIe au XVIe siècle*, III, Paris 1875, pp. 285-287; Mauro Cortelazzo, Renato Perinetti, « La produzione di campane in Val d'Aosta tra IX e XVII secolo », *Del fondere campane. Dall'archeologia alla produzione*, Milan 2006.

267 AEB, A II 245, 119, 4 août 1568; B VII 695, 1568-1569, 21; attribution par comparaison de motifs et de lettres avec la cloche de Lucens **fig. 218**.

268 Inventaire MCAH (un plat en étain offert par le pasteur Mellet en 1825, n° 198/3, manque en 2014); *Trésors* 1982, pp. 128-129, 133; Christian Hörack, *L'argenterie lausannoise des XVIIIe et XIXe siècles : le luxe discret des grandes familles*, Lausanne 2007, p. 40.

269 Grandjean MAH VD 1965, pp. 328-330.

270 Dans la région, l'église romane la plus semblable, à Domdidier (FR), se composait d'une nef et d'un chœur rectangulaire prolongé par une abside en cul-de-four (*Guide artistique* 2012, p. 293; communication de Jacques Bujard). – Chapelles rurales carolingiennes à chœur quadrangulaire simple, plus fréquentes en Suisse alémanique : *SPM* 2014, pp. 176-179.

271 Phénomène analogue à l'église de Montbrelloz (FR), où la nef du XIIIe s. est devenue un chœur après l'adjonction d'une nouvelle nef au XIVe siècle (Jacques Bujard, « Chronique archéologique 1994 », *Archéologie fribourgeoise*, Fribourg 1995, pp. 77-80).

272 Grandjean 1995, pp. 181-189; Grandjean 2015.

273 Autres clochers à arcades dans le voisinage : Treytorrens, Villarzel (voir pp. 358, 330), Chavannes-le-Chêne (Jaton 2001, p. 15 ; Grandjean 1988, pp. 315-318).
274 Pradervand/Schätti 1998.
275 Louis Bosset, « Curtilles (Vd.). Nécropole burgonde dans la butte du château », *La Suisse primitive*, 1948, pp. 31-33 ; Louis Bosset, « Commission cantonale vaudoise des Monuments historiques », *RHV*, 1948, pp. 199-201 ; Marc-R. Sauter, « Crânes burgondes du château de Curtilles », *Mélanges d'archéologie, d'histoire et d'histoire de l'art offerts à M. Louis Bosset*, Lausanne 1950, pp. 47-56 ; Martignier/Crousaz 1867, I, pp. 297-299 ; ACV, AMH, A 51/1-2 (correspondance, relevés et ph., 1938, 1946-1948) ; PP 110.10.12 ; PP 110.10.17/10-12 ; P communes 198, notes E. Déglon, article de Jules Delaporte, « Le château de Curtilles » ; Questionnaire Troyon, 1841 (ACV, AMH, D 5, pp. 117-120), lettre du 23 mai 1841.
276 ACV, Ac 6, 261, 287v, 20 mars (?) 1452 ; C XX/198, 3 jan. 1493.
277 *Visite 1453*, p. 382.
278 ACV, Aa 9/1, 17 avr. 1458 ; C XX/198, 13 fév. 1469 ; Aa 9/3, n° 48, 1497 ; maison louée en 1517 à Jean Degroz, maçon (C XX/198, 25 août 1517).
279 ACV, Bp 32/1, 1537, 43.
280 ACV, GB 195/a, 1674-1675, f° 100 ; GB 198/a, 1819, f° 12 : « ici existait jadis l'ancien château soit fort de Curtilles ».
281 Justin Gumy, *Regeste de l'Abbaye de Hauterive*, Fribourg 1923, n^os^ 351, 429.
282 ACV, C IV 140 bis, mai 1306.
283 ACV, P Dessemontet 4/10, histoire de la famille de Villarzel ; Dl 43/3, 96v, 20 nov. 1505 ; Fn 78, 1v, 1542.
284 ACL, JB 1, 1581-1587, à la fin.
285 ACV, Dp 3/1, 15 avr. 1589.
286 ACV, P Dessemontet 4/10 ; date de 1678 inscrite sur deux carreaux de terre cuite du sol du nouveau local.
287 ACV, PP 838/2 : minute d'acquis du 22 sept. 1728 et acte d'achat du 19 oct. 1736.
288 ACV, PP 838/4, 16 mars 1778 ; PP 838/6, 1791-1797 ; GEB 198, n° 63.
289 ACV, PP 838/6, 3 mars 1802 ; PP 838/7, 7 mai 1847.
290 ACV, PP 838/10, 6 mai 1874 ; GB 198/b, 1877, f° 6.
291 ACV, Fn 78, 1v, 1542 ; GB 195/a, 1674-1675, f° 100.
292 Gardiol 2005 (voir *Documentation*), pp. 5-6 ; Christian Orcel, Jean Tercier, Jean-Pierre Hurni, « Château. Placard mural » (LRD03/R5405), ms. 12 mai 2003 (SMS).
293 Stefan Trümpler, Werner Weyhé, « Château de Curtilles. Le vitrail en losanges. Analyse et restauration 2003-05 », Centre suisse de recherche et d'information sur le vitrail, Romont, ms. août 2005 (SMS).
294 Armes analogues à celles de 1505 timbrant l'encorbellement de la chaire de la tribune occidentale de la cathédrale de Lausanne (Biaudet/Meylan/Stöckli 1975, p. 51) ; à comparer avec les armes de style plus moderne qui apparaissent vers 1515 (voir *Le château de Lucens*, p. 159).
295 Pradervand 2003-2005 (voir *Documentation*).
296 Favre-Bulle 2003-2005 (voir *Documentation*).
297 A mettre peut-être en relation avec la tête de cerf se trouvant au château de Seppey, ancienne propriété de la sœur d'Ursule de Villarzel (voir p. 113).
298 Les châteaux baillivaux reconstruits en partie à cette époque ont tous des escaliers en vis logés dans des tours polygonales (Raemy 2004, II, pp. 501-547, 565-568) ; parmi les rares châteaux privés vaudois comparables, celui de Salavaux, de 1592-1594, possède deux étages sur rez-de-chaussée, un toit à demi-croupes et une tourelle latérale, mais circulaire (*Guide artistique* 2011, p. 408).
299 L'exemple le plus proche se trouve à Berne, au Siehenschlössli construit en 1598-1599 sur des plans de Peter et Hans zur Matten, avec un escalier à repos dans une tourelle de plan carré (Jürg Schweizer, *Siedlung und Architektur im Kanton Bern* [Illustrierte Berner Enzyklopädie 3], Wabern/Bern 1987, pp. 94-96).
300 Grandjean MAH VD 1979, pp. 21-32 ; Brigitte Pradervand-Amiet, *L'Ancienne Académie de Lausanne. Innovation et tradition dans l'architecture scolaire du XVI^e^ siècle* (Etudes et documents pour servir à l'Histoire de l'Université de Lausanne 15), Lausanne 1987 ; Fontannaz MAH Vaud 2006, p. 511, n. 3 ; Johanna Strübin Rindisbacher, *Daniel Heintz. Architekt, Ingenieur und Bildhauer im 16. Jahrhundert*, Berne 2002, pp. 18-19, 27.
301 Sur Andreas Stoss, qui travailla au château et à la chapelle Sainte-Agnès de Lucens de 1583 à 1588 au moins, et qui collabora à Berne avec Humbert Mareschet, voir Brigitte Pradervand, « Andreas Stoss, peintre des châteaux baillivaux vaudois au XVI^e^ siècle », Lüthi/Bock 2008, pp. 235-246 ; B. Pradervand, in Raemy 2004, II, pp. 695-703 ; Grandjean 1990-1991, I, pp. 238-255.
302 Sur Claude de Villarzel, établi à Vevey de 1599 à 1615, attesté à Lucens en 1599 (ACL, C 3, c. comm. 1599) et à Moudon en 1604 (AC Moudon, AAA 10, 27, 5 avr. 1604), voir Pradervand 2003 (voir *Documentation*), pp. 9-10.
303 ACV, GB 195/a, f° 103. – Emplacement approximatif de la parcelle 305 actuelle.
304 AC Curtilles, FA, c. 1695.
305 ACV, Bb 1/29, 408, 26 juin 1696.
306 AC Curtilles, FA, c. 1796, 16-23.
307 AC Curtilles, A, Mun. 1799-1824, 58, 14 avr. 1810 ; 60, 8-16 fév. 1811 ; 25 nov. 1818 ; ACV, GEB 198, n° 29.
308 AC Curtilles, A, Mun. 1830-1844, 104, 7-17 juin 1836 ; 127, 2 mars ; 139, 25 oct. 1837 ; 158, 29 juil. 1838 ; 171, 26 jan. 1839 ; B, Cons. com. 1825-1874, 4 mars ; 7 nov. 1837 ; 13 fév. ; 7 nov. 1838 ; 23 fév. 1839 ; 23 jan. 1841 ; FA, c. 1838, 22-23 ; 1839, 20-21 ; 1840, 17-19 ; 1841 ; I/1 (cartable), 10 oct. 1838, toisage d'après les plans produits par Perregaux et de La Harpe architectes. – Plans : [Perregaux et de La Harpe], [oct. 1838], approuvés par le Conseil de l'instruction publique le 10 jan. 1839, f^os^ 1, 3-11 (AC Curtilles, I/1, cartable, 33 x 44 cm).
309 AC Curtilles, B, cons. com. 1874-1939, 1^er^ juin 1908 ; 31 juil. 1931. – Ph. : carte postale écrite en 1904 (coll. Hubert Sonnard, Curtilles).
310 Bissegger 2007, pp. 337-344 et ill. 257.
311 ACV, Bk 1, 1536, 13v, 17 oct. 1542 ; GB 195/a, 1674-1675, f° 104 ; IB 42/345, 28 août 1706 ; Bb 1/39, 19, 19 mai 1711 (démolition de la cure primitive entre 1706 et 1711).
312 ACV, Bb 1/36, 394-395, 29 déc. 1706 ; 422, 28 jan. 1707 ; Bp 34/25, 1709-1710, 61 ; Bb 1/38, 603, 31 mars 1711 ; voir *La ville de Lucens : Les édifices religieux*.
313 ACV, GF 198/1, 16 ; GEB 198, n° 70 ; GF 198/4, 27 ; GF 198/6, 251 ; K XV L 1573, 1882, police 102 ; K XV L 1611, 1884, police 110.
314 AC Curtilles, B, Cons. com. 1874-1939, 16 déc. 1899.
315 AC Curtilles, B, Cons. com. 1874-1939, 21 juil. et 20 déc. 1902 ; 27 fév. 1903 ; [cartable sans cote], 31 déc. 1903, « Maison de commune de Curtilles. Devis général », sig. E. Bertolini ; plans sig. E. Bertolini, déc. 1903 (5 f^os^).
316 AC Curtilles, B, Cons. com. 1874-1939, 9 fév. 1904.
317 AC Curtilles, B, Cons. com. 1940-1967, 14 avr. et 2 déc. 1950.
318 ACV, Aa 9/2, 5 oct. 1491 ; Fn 71, 1536, 32v.
319 ACV, Fn 176, 19 fév. 1647, 436v-438 ; AEB, B IX 1408, n° 6, Geldstag-Rödel Vincentz Wagner, 1659.
320 Voir *La ville de Lucens : Rue des Greniers 7* et, dans le même style à Curtilles, ch. des Vagnaires 2 (1838, sig. DV) et ch. du Crêt des Biolles 8 (1838, ill. 707, in Glauser 2003).
321 ACV, GF 198/1, 26 ; GEB 198, n^os^ 86-89 ; GF 198/4, 42 ; GF 198/5, 81. – Ph. : carte postale écrite en 1903 (coll. Hubert Sonnard, Curtilles).
322 ACV, GF 198/1, 3 ; GEB 198, n° 85 ; GF 198/4, 10, 68 ; GF 198/5, 179-180. – Ph. : carte postale écrite en 1903 (coll. Hubert Sonnard, Curtilles).

323 ACV, GF 198/1, 15, 29 ; GEB 198, n° 67 ; GF 198/4, 26.
324 Les armoiries de la famille n'apparaissent que bien après cette date (Galbreath 1934-1936, I, p. 181).
325 ACV, Eb 43/5, 154, 6 juin 1790 ; Ed 43/7, 238, 8 août 1868 ; SC 110/9, 520, 4 juil. 1828 ; SC 110/52 ; ZC 7.
326 Archéologie cantonale, Lausanne.
327 *DTCS* 2005, p. 301. – Lorsque la mention « *supra* » ou « *ante Lucens* » n'est pas ajoutée (ACV, C XX 200/10, 11 déc. 1457), Dompierre peut être confondu avec Dompierre-le-Petit et Dompierre en Vully (Carignan), tous deux dans le district fribourgeois de la Broye (*Visite 1453*, I, p. 129).
328 Morerod 2000, p. 46 ; Mottaz 1914, I, p. 624. – Inspirée peut-être par les origines chrétiennes du lieu, une petite communauté a fondé en 1995 un monastère orthodoxe russe dans une maison paysanne de 1841, rte de Lucens 15 (Père Martin, « Le monastère de la Sainte Trinité de Dompierre », 2015).
329 ACV, Fn 4, 1365, 6-8v ; C XX 200/1, 18 mai 1354.
330 ACV, C XX 200/6, 1er sept. 1411.
331 AC Morges, BA 8, 245v, 10 fév. 1625 (communication de Paul Bissegger).
332 Inscription sur le bâtiment rte de Villars 9.
333 Boulangerie et ancien café Vaudois, rte de Prévonloup 2-4 reconstruits en 1864 (ACV, GF 200/3, 3, 24, 38).
334 *CR cons. Etat,* 1861, Militaire, p. 27.
335 ACV, GB 195/a, fos 155-157.
336 ACV, GF 200/3, 13.
337 Four ECA 112 (ACV, GEB 200, n° 96 ; GF 200/3, 28, 67) ; « hôpital » ECA 120 (GEB 200, n° 94 ; GF 200/3, 77 ; SB 245/436, 98 ; AC Dompierre, Mun. 1776-1841, 16-17, 5 mai 1833 ; Mun. 1870-1885, 8 déc. 1883).
338 *Cartulaire Lausanne* 1948, p. 14 ; *Visite 1416-1417*, p. 154 ; *Visite 1453*, pp. 340-341 ; Michel Benzerath, « Statistique des saints patrons des églises du diocèse de Lausanne au Moyen-Age », *Revue d'histoire ecclésiastique suisse*, 1912, p. 193.
339 ACV, Bp 34/15, 1647-1648 ; Bp 34/27, 1719-1720, 53 ; K XIV 365, 13 oct. 1832. – La paroisse s'étendait aux villages de Villars-Bramard, Seigneux et Cerniaz, auxquels s'ajouta Prévonloup en tout cas à l'époque bernoise (Mottaz 1914, I, p. 624).
340 ACV, GB 195/a, 1674-1675, fos 174, 180 ; GB 200/a, 1819, f° 13 ; K IX 9/10, 30 jan. 1837.
341 Werner Stöckli, rapport sommaire, 21 jan 1975 (ACV, S 60/200/1).
342 Temple de 1796-1797 à clocher-porche large mais peu profond (Grandjean 1988, pp. 303-307).
343 Eglise de Prez-vers-Noréaz, à clocher-porche de maçonnerie incorporé ; église de Montet, à clocheton de charpente de 1831 (Louis Waeber, *Eglises et chapelles du canton de Fribourg*, Fribourg 1957, pp. 232-233, 255-256 ; *Guide artistique* 2012, pp. 239, 263).
344 ACV, K XIV 365, 9 sept. ; 13 oct. ; 19 nov. ; 6 et 19 déc. 1832 ; 20 juil. 1834 ; K XIV 366, 30 août ; 13 déc. 1835 ; 29 avr. ; 2 mai 1836 ; K IX 9/10, 11 jan. ; 13 fév. ; 27 fév. 1837 ; K IX 9/12, 6 sept. 1837 ; AC Dompierre, Cons. com. 1817-1846, 14, 20 juil. 1833 ; 19, 13 juin 1834 ; 24, 13 nov. 1835 ; 30, 6 fév. ; 31, 28 avr. ; 33, 24 juin 1836 ; 38, 25 fév. ; 46, 8 déc. 1837 ; 49, 27 juin 1838 ; 52, 5 avr. ; 53, 5 juil. ; 55, 22 juil. ; 57, 20 sept. 1839 ; Mun. 1776-1841, 56, 8 oct. 1837 ; 61, 5 avr. 1838 ; 61, 5 juil. 1839 ; c. 1837, 36 ; c. 1838, 34v ; c. 1839, 33-35 ; c. 1840, 26. – Plans : 4 folios, portant tous la mention « vus par le Conseil d'Etat… le 21 février 1837 », l'un sig. « Frédérich Badoux maître ch[arpentier] à Courtilles », s. d. (plan, deux façades, coupes transversale et longitudinale esquissée) (AC Dompierre, documents manquants en fév. 2013).
345 AC Prévonloup, Mun. 1877-1899, 306-308, 17-31 déc. 1896.
346 ACV, AMH, A 54/5 ; AMH, D 7, Dompierre ; S 60/200/1 ; Roger Simond, « Eglise de Dompierre. Façades. Analyse des crépis. Rapport préliminaire », ms. nov. 2004 ; Jozef Trnka, « Temple de Dompierre. Rapport des sondages », ms. déc. 2005 (SMS). – Relevés et ph. Pierre Margot, 1967 (ACV, AMH, A 54/5 et S 60/200/1) ; relevés AAM, oct. – déc. 1977 (ACV, PP 546/467).
347 Cimetière construit en 1832 au « Crêt du Follier » (AC Dompierre, Cons. com. 1817-1846, 7, 7 mars 1832 ; Mun. 1776-1841, 6, 6 mai 1832 ; c. 1832).
348 Grandjean 1988, p. 269.
349 *Ibid.*, pp. 320-322, 333.
350 *Guide artistique* 2012, p. 190. – A comparer aussi avec la croix de l'église de Prez-vers-Noréaz, avec la croix de cimetière de Surpierre commandée en 1798 à Nicolas Rattaz maréchal à Villeneuve (Lüthi 2013, II, p. 271) et avec la croix, protestante, de Cergnat, de 1768 (Denyse Raymond, « L'Eglise de Cergnat », *La vallée des Ormonts*, Lutry 1994, p. 160 ; Marcel Grandjean, « Œuvres majeures de la ferronnerie en Suisse romande à la fin de l'époque gothique », Lüthi/Bock 2008, pp. 202-203).
351 Turrian 1896, p. 31.
352 ACV, AMH, D 7, Dompierre ; A 54/5, A 27382, ph. intérieur.
353 François Comment, « La restauration de l'orgue Friedrich Goll de Saint-Saphorin », *La Tribune de l'orgue*, LVII/4, 2005, p. 23 ; François Comment, « L'orgue Goll de Barberêche (1901/1923) », *La Tribune de l'orgue*, LX/4, 2008, pp. 31-39 ; communication de M. Daniel Bulloz.
354 *Nouvelliste vaudois*, 7 nov. 1896.
355 Moulage de cloche de F. Maire, août 1989, Fonds PBC ; Inv. F. Hoffmann, 1993.
356 Fichier MCAH.
357 ACV, Bk 1, 1536, 15 ; Bp 34/1, 1553-1554.
358 ACV, Bp 34/5, 1584-1585 ; GB 195/a, 1674-1675, f° 180.
359 ACV, Bb 1/71, 63, 12 fév. ; 97, 23 fév. 1752 ; Bm 2/1, 294, devis approuvé le 23 fév. 1752 ; Bp 34/33, 1752-1753 ; 1753-1754, 70.
360 ACV, Bp 34/33, 1755-1756, 74.
361 ACV, Bm 2/2, 19 sept. 1764 ; Bb 1/79, 382, 7 déc. 1764 ; Bp 34/35, 1765-1766, 60.
362 ACV, Bb 1/80, 335, 11 juil. 1765 ; Bb 1/84, 15, 22 avr. 1769 ; 369, 10 fév. 1770 ; Bp 34/35, 1766-1767, 65 ; 1769, 50.
363 ACV, K IX 407/24, 26 déc. 1822 ; K IX 1202, inventaire 1824.
364 *CR cons. Etat*, 1864, Travaux Publics, p. 76.
365 ACV, S 34/200 ; Fontannaz 1986, pp. 197-200, fig. 154-159 ; *Cure de Dompierre* (Publication du Service des bâtiments 17), Lausanne 1987 ; Monique Fontannaz, « Cure de Dompierre. Dossier historique », ms. août 1980 ; Olivier Feihl, « Cure de Dompierre. Inventaire archéologique », ms. nov. 1981 (SMS). – Vue par Samuel Weibel, mars 1828, coll. particulière **fig. 369**.
366 ACV, GB 195/a, 1674-1675, f° 180.
367 ACV, Dl 8/2, 309, 8 août 1740 ; AC Dompierre, « Papiers divers », 10 jan. 1742.
368 ACV, GF 200/1, 12 ; AC Dompierre, c. 1824, 23 ; c. 1826, 25-26 ; c. 1827, 22-23.
369 AC Dompierre, c. 1836.
370 AC Dompierre, carton Ecole, plans 1er et 2e étage, sig. A. Protti 14 déc. 1970.
371 ACV, IB 39/212, 11 mai 1520, 20 sept. 1623 ; Bp 34/1, déc. 1539 ; *passim*.
372 ACV, GB 195/a, 1674-1675, f° 180 ; GB 200/a, f° 13, n° 36 ; Bp 34/33, 1756-1757, 62.
373 AC Dompierre, c. 1884 ; c. 1885 ; c. 1886 ; Cons. com. 1846-1893, 26 mars ; 6 sept. 1883 ; 26 jan. ; 22 nov. 1884 ; 13 fév. ; 25 mai 1885 ; 7 mai 1886 ; Mun. 1870-1885, 9 avr. ; 20 mai ; 4 juil. ; 22 août ; 19 déc. 1885.
374 AC Dompierre, plan du rez-de-chaussée et de l'étage, 2 nov. 1953.
375 1876-1882 : correction de la traversée de Forel-Dessous (AC Forel, cartable « Projet pour la correction du chemin dans la traversée du village de Forel-Dessous dressé en 1876 », devis, plan et profil ; *CR cons. Etat*, 1882, Travaux publics, p. 45). – 1892-1898 : correction entre Forel-Dessous et Villars-le-Comte et entre Forel-Dessous et Forel-Dessus (*CR cons. Etat*, 1892, Travaux publics, p. 20 ; *ibid.*, 1895, 31 ; *ibid.*, 1897, 33 ; ACV, K IX 1149/177, août 1892 (plan et profil). – 1904-1908, correction entre

Forel-Dessus et Villars-le-Comte (AC Forel, cartable 1876 : 1904, devis, plan et profil).

376 *DTCS* 2005, p. 363 ; *DHS*, V, p. 85.

377 Rec. vers 1260.

378 Benjamin Dumur, « Nicolas Bergier de Lausanne et la dernière des d'Estavayer à Moudon », *RHV*, 1911, pp. 225-236, 257-269, 304-318, 337-369 ; AVL, P 269/11/2 copie de l'acte d'avr. 1333 ; P 269/11/4, 8 mars 1604 ; ACV, Fn 164, 1628, 413 et suiv. ; Bb 3/17, 340, 20 avr. 1663 ; Fn 176, 3v, 2 juin 1682.

379 *Armorial communes* 1972, p. 140.

380 Fontannaz MAH VD 2006, pp. 274-284.

381 ACV, GB 201/a, 1675-1678, f° 113 ; GB 201/b, 1844, f° 3.

382 ACV, Fn 164, 415v, 9 sept. 1628 ; AVL, P 269/11/16, [vers 1762], mémoire ; P 269/11/8, [vers 1762], requête. – La grange devait se trouver à l'emplacement de la grande maison paysanne ECA 7-8, de 1795, et de la « carrée » ECA 3, de 1677 ou 1777 (ACV, GEB 201, n^os^ 61-62).

383 ACV, Bb 1/65, 179, 2 avr. 1747 ; ACL, A 2, Cons., 30 mars 1747 ; AC Moudon, DBBC 229, 15 juin 1745 ; ACV, GB 201/b, 1844, f° 3 (voir p. 36). – Sur la carte de 1850, la forme du bâtiment a été simplifiée en un simple rectangle.

384 ACV, K XIII 202/2A, 26 nov. 1832 ; 12 déc. 1834 ; 8 oct. 1835 ; AC Forel, Mun. 1832-1850, 22 nov. 1834 ; 28 nov. 1835 ; Cons. com. 1832-1852, 20, 31 jan. ; 22, 5 juin ; 22, 27 juin ; 23, 29 sept. 1835 ; 28, 26 nov. 1836 ; ACV, GEB 201, n^os^ 37, 55. – Cimetière transféré en 1836 (AC Forel, Mun. 1832-1850, 19 août 1836 ; Cons. com., 29, 2 fév. 1837).

385 AC Forel, Mun. 1881-1889, 22 jan. ; 29 jan. ; 17 mai ; 28 mai ; 4 juin ; 3 juil. ; 8 oct. ; 23 oct. ; 12 nov. ; 10 déc. ; 17 déc. ; 31 déc. 1887 ; 21 jan. ; 11 fév. ; 1^er^ déc. 1888 ; c. 1887, 5 ; c. 1888, 10-12 (charpentier Auguste Pidoux, de Villars-le-Comte) ; c. 1889, 12-13. – 2005, plans de transformation par Charles Huber, Yverdon (SMS).

386 Inv. F. Hoffmann, 1992 et 2013.

387 ACV, AMH, A 58/10, 1951 ; AMH, D 7, Forel, 1954 ; AC Forel, dossier de plans sig. L[ouis] Briod, Forel, éch. 1:50 (plans, coupes, façades, détails) ; c. général 15 fév. 1952 ; Procès-verbaux de l'Association pour la chapelle, 17 jan. 1947 – 24 fév. 1960.

388 Plusieurs bornes datées 1727 délimitent encore le territoire d'Hennens (*Guide artistique* 2012, p. 191).

389 ACV, AMH, A 97/3, A 6503, 6 oct. 1930. – Voir *Prévonloup*.

390 Questionnaire Troyon, 1841 (ACV, AMH, D 5, p. 121), lettre du 14 juin 1842 ; Martignier/Crousaz 1867, p. 561 ; Mottaz 1921, II, p. 158.

391 *Armorial communes* 1972, p. 142 ; Bonard 1977, pp. 120-121.

392 ACV, AMH, A 97/3, A 6502. – Autres sépultures possibles en Tombaz (GB 203/a, 1818, f° 29 ; Archéologie cantonale, Lausanne).

393 *Historiae patriae monumenta*, VI, Turin 1853, p. 74.

394 ACV, Fn 4, 1365, 13-14.

395 ECA 13 ; ACV, GEB 203, n° 45. – Restauration vers 2006 (SMS).

396 ECA 20 ; ACV, GEB 203, n° 41 ; voir ill. 310, in Glauser 2003, p. 193 ; Anderegg 1979, p. 167 ; Anderegg 1987, pp. 172, 373 ; voir p. 230.

397 ECA 33 ; ACV, GEB 203, n° 26 ; ARF, plans spéciaux, juil. 1949.

398 ACV, GF 203/5, 144 ; GF 203/6, 303.

399 ARF, plans spéciaux 1902 ; AC Lovatens, Mun. 1896-1920, 60, 14 jan. 1899.

400 ACV, C XX 207/138, 17, 20 mai 1429 ; C XX 198/48, 9 août 1439 ; GB 195/a, f° 119.

401 Lüthi 2000, fig. 20, p. 213 ; ACV, PP 516/2414, 7, 2 mai 1855 ; PP 516/2434, c. 1887 ; Dll 5/10, 185, 27 nov. 1857 ; GF 203/5, 17.

402 ACV, SB 245/478, 7-8.

403 ACV, PP 549/1179 (correspondance, pièces comptables, plans, ph. 1957-1984).

404 ACV, GB 195/a, f° 122v ; GB 203/a, f° 25, n° 17 ; GEB 203, n° 20.

405 AC Lovatens, Mun. 1839-1847, 8, 11 jan. ; 12-16, 18 mars – 2 mai ; 18, 16 mai ; 22, 5 juin ; 26, 20 juil. ; 32, 17 nov. 1840 ; c. 1840, titre XVI ; c. 1841, 18-23 ; Bissegger 2007, p. 714 et ill. 269 p. 347.

406 ACV, SB 245/478, 94.

407 Inv. F. Hoffmann, 1992 ; AC Lovatens, Mun. 1896-1920, 33, 19 oct. ; 36, 27 nov. 1897.

408 Archéologie cantonale, Lausanne.

409 *DTCS* 2005, p. 691 (patronyme germanique et suffixe *-ingos* signifiant « chez les gens de », VI^e^ s.) ; ACV, Fn 4, 1365, 14, 31, 43v, *passim* ; Fn 26, 1457, 35v, 78v.

410 ACV, P Loys 37, 23 mars 1442 n. st. ; GB 195/a, 1674-1675, f° 235v.

411 AC Bussy, A, 3 avr. 1637, et procédure vers 1583 ; ACV, GB 195/a, f° 245v.

412 C. d'entretien de cette maison : ACV, P Loys 3318, c. 1577-1602, 18v-19, 21 ; P Loys 4675, c. 1580-1581, 19 juin 1581 (?), 26 mai, 20 août 1581, *passim* ; P Loys 4676, c. 1588-1590 ; *ibid.*, c. 1593 ; P Loys 3802, c. 1608, sept. 1609 ; P Loys 3805, c. 1610 ; GB 195/a, 1674-1675, f° 238 ; P Loys 73, 22 fév. 1546.

413 ACV, GB 195/a, 1674-1675, f^os^ 236v-238 ; GB 210/a, 1825, f° 1 (n° 2), 3 (n° 1) et 4 (n^os^ 3 et 7). – Maison Rey, ECA 2006 : GEB 210, n° 7.

414 AC Oulens, GB 1, plan approuvé le 2 sept. 1853 ; 16 avr. 1853, devis sig. Jean Badoux, voyer ; ARF, plans spéciaux, plans RC 207, fév. et nov. 1900 ; plan RC 534, nov. 1933 ; plan RC 532, mai 1934.

415 Ancienne forge et grenier du début du XVIII^e^ s. (ECA 2013 ; Glauser 2003, pp. 205-207) ; petite fromagerie de 1858 environ (ECA 2016 ; ACV, GF 210/2, 22).

416 C'est certainement le cas du moins de la maison rue du Village 8, qui montre sur l'arc de la grange la date de 1762 et les initiales J P V T ; voir aussi les ouvrages des Vulliety à Lucens.

417 Glauser 2003, pp. 411-415.

418 ACV, GB 195/a, 1674-1675, f° 237v ; Bp 34/30, 1740-1741, 67 ; GEB 210, n° 25.

419 *Enquête Stapfer* 1799.

420 AC Oulens, I 1, [août 1842], cartable de 7 plans ongletés, deux sig. Frédéric Badoux maître charpentier et entrepreneur (éch. 1:50, encre et lavis, env. 23 x 34,5 cm) ; B 1, Cons. com., 39, 17 avr. 1844 ; A 2, Mun., 100, 19 août ; 103, 29 oct. ; 104, 12 nov. ; 105, 19 nov. ; 108, 26 nov. 1842 ; 116, 11 mars ; 119, 30 mai ; 121, 15 juin ; 122, 8 juil. ; 123, 3 août ; 124, 23 août ; 124, 2 sept. 1843 ; 7 sept. ; 22 sept. 1844.

421 AC Oulens, dossier restauration 1985 (arch. Grin & Huber, Moudon).

422 ACV, GF 212/1, 73 ; K IX 1149/227, projet de route de Lucens à Romont, sig. le 30 nov. 1835 W[illiam] Fraisse ing., f^os^ 4-6 ; *CR cons. Etat*, 1853, Militaire, pp. 29-30.

423 ACV, C XX 212/2, 22 juin 1407.

424 ACV, AMH, A 97/3, A 6503, 6 oct. 1930, rapport et relevé sommaire ; B 203, relevé 2 oct. 1938 ; Archéologie cantonale, Lausanne.

425 ACV, GB 195/a, 1674-1675, f° 261 ; GB 207/b, 1725, f° 12-13 ; GB 207/c, 1753-1754, f° 12. – A cette époque, les territoires de Prévonloup et Lovatens étaient étroitement imbriqués dans cette région et c'est Prévonloup qui longeait la frontière ; le découpage actuel est antérieur à 1818.

426 Robert 1980, p. 11. – Sous les armes martelées se devine le millésime de 1797, plutôt que 1707.

427 ACV, GB 195/a, 1674-1675, f° 251 ; GC 1212 A, 1902 ; Aa 9/2, n° 172, 5 fév. 1456 n. st.

428 *DTCS* 2005, p. 720.

429 ACV, Fn 4, 1365, 9-11.

430 ACV, GB 195/a, 1674-1675, f^os^ 254, 261v.

431 ACV, K IX 1149/228, 1895 ; ARF, plans spéciaux, nov. 1897 ; *ibid.*, 1936 ; *ibid.*, 1959 ; *CR cons. Etat*, 1897, Travaux publics, p. 35 ; Fattebert-Paccaud 1992, p. 26.

432 Glauser 2003, pp. 305, 312.

433 ACV, GF 212/3, 28 ; GF 212/1, 210 ; SB 245/629, 100 ; ARF, plans spéciaux, avr. 1942.

434 Pinte ouverte en 1856, attestée à cet emplacement depuis 1896 (Fattebert-Paccaud 1992, p. 16 ; *Indicateur vaudois*, 1896, p. 126 ; AC Prévonloup, projet de construction, 3 mars 1970).

435 Maison agrandie au nord en 1908 et 1916 et complétée d'un balcon à cette période (ARF, plans spéciaux, 1902, 1908 et 1916 ; ACV, SB 245/629, 93 ; *Indicateur vaudois*, 1908,

p. 170). – Ph. peu après 1902, in Fattebert-Paccaud 1992, p. 14.

436 AC Prévonloup, c. 1796.

437 Four banal cédé par le gouvernement bernois à la commune vers 1791 (ACV, Bb 30/2, requête adressée le 15 fév. 1791), déplacé entre 1674 et 1834.

438 ACV, GEB 212, nos 24-25; GF 212/3, 25; GF 212/1, 72, 76-77; GFL 127, 1900; SB 245/629, 95; K XIII 203/1, 5 juin 1833; K XIII 206, 20 mai 1833; AC Prévonloup, Mun. 1785-1832, 25 mai 1834; Mun. 1832-1878, 5-9, 28 fév. – 19 juil. 1833; 13-14, 10 juil. – 5 déc. 1835; « Collège de Prévonloup. Restauration. Devis estimatif 1876 », sig. à Sainte-Croix le 12 jan. 1877 Paccaud architecte; Mun. 1877-1899, 346-352, 20 avr. – 30 sept. 1899; cahier des charges pour transformation du clocheton sig. O. Oulevey, [1914]; relevé et projet de transformation sig. David Braillard, avr. 1924; ph. avec clocheton de 1899, in Fattebert-Paccaud 1992, p. 11.

439 Inv. F. Hoffmann, 1993.

440 Abergement d'un domaine situé dans la villa « Sarningis » et d'un cheseau à Lovatens entre 996 et 1017 (*Historiae patriae monumenta*, VI, Turin 1853, p. 74); *DTCS* 2005, p. 798.

441 ACV, Fn 4, 1365, 17; Dl 43/2, 37, 19 jan. 1500 n. st.

442 Rec. vers 1260; ACV, Aa 9/2, no 177: 1er fév. 1400 n. st. et 28 jan. 1466 n. st.; Aa 9/2, no 178, 18 mai 1470; Fn 176 bis, 23-29, 29 jan. 1683.

443 ACV, GB 195/a, 1674-1675, fo 66, propriété Wintzenriedt, époux d'Ursule de Villarzel.

444 Centlivres/Meylan 1947, pp. 317-319.

445 AC Sarzens, E, 11 sept. 1844, *passim*; B, Cons. com., 21 jan.; 14 mars 1847.

446 *CR cons. Etat*, 1885, Travaux publics, pp. 57, 63, 65; *ibid*., 1886, p. 53; *ibid*., 1889, p. 75; *ibid*., 1890, p. 46; *ibid*., 1896, p. 39; *ibid*., 1902, p. 52; *ibid*., 1907, p. 53; *ibid*., 1910, p. 49; ACV, K IX 1149/229, 1906; ARF, plans spéciaux, 6 nov. 1900, plan RC 233; avr. 1909, plan RC 234.

447 ACV, GF 215/1, 2, 59; GEB 215, no 13; GF 215/2, 4, 30; SB 245/661, fos 12, 221-222.

448 ACV, GB 195/b, 1753, fo 19.

449 ACV, Bb 1/90, 440, 27 jan. 1775.

450 ACV, SB 35/3/1, tabelle pour les pasteurs, [fin XVIIIe s.]; *Enquête Stapfer* 1799.

451 AC Sarzens, FA, c. 1835, [15]; c. 1836, [15]; c. 1837, [15]; A, Mun. 1836-1854, 11, 11 août; 13, 27 août 1836; 27, 4 déc. 1837; ACV, GF 215/1, 1; GEB 215, no 16; K XIII 202/2A, 10 avr.; 13 mai 1834; 21 mars 1835.

452 AC Sarzens, FA, c. 1846, 17 et s. p. [fin]; c. 1847, 14-15; B, Cons. com., 27 sept.; 6 nov. 1846; 17 juil. 1847; A, Mun. 1836-1854, 255, 27 août; 27 sept.; 262, 11 oct. 1846; 274, 3 avr.; 286, 18 juin; 288, 15 juil. 1847; 314, 3 nov. 1848.

453 AC Sarzens, E, 30 juin 1848.

454 *CR cons. Etat*, Travaux publics, 1911, pp. 117, 122; *ibid*., 1912, p. 130; *ibid*., 1913, p. 132; ARF, plans spéciaux, juil. 1910 et 7 nov. 1911; ACV, SB 245/661, fos 155, 248; GFL 138, 1911, police no 105; K IX 1003, 1910, no 219, 24 mars 1910; no 704, 17 août 1910; *ibid*., 1911, no 723, 8 sept. 1911 – 23 jan. 1912; K IX 1218/25 a, 27 avr. 1910; K IX 1218/127, 1914-1941; AC Sarzens, FA, c. 1911, recettes chap. V; c. 1912, dépenses chap. IV.

455 ACV, AMH, D 7, Sarzens, 19 sept. 1970; A SIPAL (entretien 1985-1987); SMS (1994); *Journal de Moudon*, 20 déc. 2013, p. 27: toitures et remplacement du coq.

456 *Armorial communes* 1972, p. 148.

457 Inv. F. Hoffmann, 1992.

458 Fichier MCAH; ACV, AMH, D 7, 19 sept. 1970; *Trésors* 1982, p. 223.

459 *DTCS* 2005, pp. 928-929. – La découverte, au lieu-dit Au Marais, d'un groupe d'objets datant de la seconde moitié de l'Age du Bronze n'implique pas forcément l'existence d'un habitat de cette époque (ACV, AMH, A 180/4; Archéologie cantonale, Lausanne).

460 ACV, C XX 219/1, 13 sept. 1446.

461 ACV, Fn 4, 1365, 35-42.

462 ACV, Bp 34/16, 1656-1657; Bp 34/19, 1671-1672; AC Moudon, AAA 18, Cons., 7 sept. 1671; ACV, GF 219/4, 27, 41.

463 ARF, plans spéciaux: jan. 1900, plan d'abornement de la RC 206; *ibid*., mai 1934, RC 532.

464 Rue de Belle-Vue 1 (ECA 41) et 4 (ECA 47).

465 ACV, AMH, A 180/6; S 60 219/1; Biermann 1946, pp. 129-130.

466 Grand-Rue 1; ACV, GEB 219, no 61; AC Villars-le-Comte, A 1, Mun. 1848-1879, 64, 27 avr.; 69, 21 sept.; 71, 23 nov. 1859; 74, 11 fév.; 75, 10 mars; 78, 30 juin; 83, 27 nov. 1860; 94-96, 17 août 1861; B 1, Cons. com. 1832-1872, 134, 27 sept.; 137, 25 nov. 1859; 140, 12 fév.; 143, 28 nov. 1860.

467 ECA 25; AC Villars-le-Comte, A 3, Mun. 1892-1909, 87, 26 juin; 92, 2 oct. 1897; 100, 5 fév.; 104, 19 mars; 107, 17 avr.; 110-120, 28 mai – 29 oct. 1898; B 2, Cons. com. 1873-1921, 19 mai; 7 août 1898. – Le bâtiment se situe en retrait par rapport au précédent four qui servait aussi de collège depuis 1825 (AC Villars-le-Comte, A 0, Mun. 1803-1846, 121-124, 27 mai – 4 juin 1825).

468 ECA 31; ACV, GF 219/4, 55; ARF, plans spéciaux, sept. 1947.

469 Grand-Rue 20, partie sud-ouest; ACV, GF 219/4, 39, 57, 58; GEB 219, no 30; AC Villars-le-Comte, A 1, Mun. 1848-1879, 85, 12 jan.; 87, 15 jan.; 89, 23 fév.; 90, 14 mars; 99, 5 oct. 1861.

470 Mottaz 1921, II, p. 775; *Cartulaire Lausanne* 1948, p. 648; ACV, Fn 22, 1448, 4v; C XX 218/46, 11 mars 1477 n. st.

471 ACV, Bp 32/1, 1537, 43; Bb 1/14, 263, 17 fév. 1672; Bb 1/20, 3, 3 sept. 1680; 102, 15 avr. 1681; Bp 34/31, 1745-1746, 86.

472 ACV, K III 10/104, 2 déc. 1828, 15-18; K IX 522/2, 13 avr.; 28 août; 21-22 sept. 1830; s. d., résumé des c.; AC Villars-le-Comte, A 0, 137, 16 août; 138, 18 nov.; 139, 4 déc.; 145, 20 déc. 1828; 146-155, 10 jan. – 27 sept. 1829; 162, 19 août 1830; Bissegger 2007, p. 174.

473 ACV, AMH, A 180/5; P Fréd. Gilliard 57 (1949-1950, relevés, projet, dossier administratif); AMH, D 7, Villars-le-Comte; communication de Mme Edith Bron, Villars-le-Comte. – Réfection du clocheton en 1967 et de la toiture en 1996; réfection de la peinture intérieure en 2004, réaménagement des abords en 2008 (SMS).

474 Vues de l'extérieur: Turrian 1896, p. 25; ACV, K XIV 549, ph. vers 1930.

475 ACV, AMH, A 180/5, A 33871, 13 juin 1969; communication de Daniel Bulloz.

476 AC Villars-le-Comte, A 0, Mun., 150, mai 1829; A 3, Mun., 71, 14 nov. 1896; 76, 6 fév. 1897; Inv. F. Hoffmann, 2013.

477 Fichier MCAH; *Trésors* 1982, p. 274, fig. no 281.

La commune de Villarzel

1 Archéologie cantonale, Lausanne.

2 *DTCS* 2005, p. 932.

3 Kohler 1922, p. 20.

4 Galbreath 1937, pp. 269 (1), 279 (3), 108 (6), 256 (5), 109 (pl. X, 3), 258 (6).

5 MDR 6, p. 46; Kohler 1922, p. 21.

6 Charrière 1845, p. 67; Kohler 1922, p. 23.

7 C'est-à-dire que l'évêque annexa les revenus de ces châteaux à ses propres ressources. Kohler 1922, p. 23, qui cite Charrière 1845 et un manuscrit du XVIIe s.

8 ACV, C IV/131; Morerod 2000, p. 321.

9 ACV, C IV/140 bis, mai 1306.

10 ACV, C IV/171 a; C VII/19; Gingins/Forel 1846, p. 88, 18 oct. 1316: il est fait mention du siège de Villarzel: *« est cum magno exercitu in obsidione ville nostre et loci de vilarzel »*.

11 ACV, Aa 21/3 – IB 38/175, 1316 (?).

12 MDR 7, pp. 102-105, no LXI, 1331.

13 *Recueil diplomatique du canton de Fribourg*, II, Fribourg 1840, archives cantonales: traités et contrats, no 293, p. 148; voir également Louis Philipona, *Histoire de la seigneurie et du bailliage de Châtel St-Denis en Fruence de 1100 à 1800*, Châtel-St-Denis 1921, p. 124.

14 ACV, Ac 3, 225-226, 11 sept. 1335: *« construere* [...] *aliquam domum castrum fortalicium seu aliquod aliud edificiorum in toto molario dou chastellar sito prope villas de trez et de Mides et prope domum de Corvet »*.

15 Kohler 1922, p. 26, acte de 1335 ; ACV, C IV/252 ; le « ressort » est une étendue de juridiction, liée à un site fortifié, dans laquelle la population peut se réfugier en temps de guerre. En contrepartie, les habitants doivent en assurer l'entretien.
16 Kohler 1922, p. 26.
17 *Ibid*., p. 27.
18 ACV, Br 41/Villarzel, vers 1559. Ce document mentionne plusieurs actes anciens attestant la levée de « giette » pour la réparation des murailles de Villarzel.
19 Kohler 1922, p. 27.
20 André Kohler, « Configuration des châtellenies de Lucens et de Villarzel », *RHV*, IL, 1941, pp. 275-278.
21 Le nombre d'habitants est de : 179 en 1803, 341 en 1860, 267 en 1921 (Mottaz 1921, II).
22 ACV, GB 322/a3, 1822, f^os 5, 6.
23 ACV, Fn 16, 42v.
24 ACV, GB 322/a3, 1822, f° 7.
25 Ce que vient confirmer l'acte de 1663, voir n. 19.
26 Il faut signaler que Villarzel n'apparaît toutefois pas sur la liste des châteaux incendiés par les Bernois et les Fribourgeois publiée par Franz-Raoul Campiche, « Les châteaux incendiés pendant les guerres de Bourgogne dans le Pays de Vaud et le Chablais », *RHV*, XXX, 1922, pp. 225-227.
27 ACV, Fn 121, rec. Villarzel.
28 Marc Henrioud, « L'Etat extérieur de Berne et les châteaux ruinés du Pays de Vaud », *RHV*, XXXVI, 1928, p. 155.
29 ACV, Fn 16, rec. en faveur de l'évêque rière Villarzel et autres lieux par Jehan Lando.
30 Kohler 1922, p. 28.
31 ACV, Fn 105, 1561.
32 Kohler 1922, p. 130.
33 AC Moudon, AAA 20, Mun., 5 juil. 1688.
34 AC Villarzel, A 3, Mun., 20 fév. 1820.
35 AC Villarzel, A 5, Mun., 16 juin 1838.
36 Tel celui de Saint-Triphon, qui comportait plusieurs niveaux, une cheminée et des percements pour les visées (*Ollon-Villars*, Aigle 2007, pp. 95-97).
37 Georges Favey, « Les signaux du Pays de Vaud à la fin du XVIII^e siècle », *RHV*, XI, 1903, pp. 236-241.
38 Glauser 2003, p. 85.
39 AC Villarzel, GA ; GB, projet de pont à Villarzel par l'arch. Louis Charles, 1859.
40 ACV, Br 41/Villarzel.
41 ACV, Bp 34/5, 1581-1582.
42 ACV, Bp 34/5, 1582-1583.
43 Jean Tercier, Jean-Pierre Hurni, Christian Orcel, « Tour, ECA 7, Villarzel. Rapport d'expertise dendrochronologique » (LRD 11/R6529), ms. 4 mai 2011.
44 ACV, Fn 121, rec. Villarzel, 1585 : « le chasteaulx de Villarzel avecq ses places et bastiments sis au bourg dudit Villarzel jouxte la charrière publique devers occident et vent, la place dudit Chasteaulx et la maÿson des hoirs d'Anthoine Decorvet au devant devers bize et les murailles de la ville devers orient et vent lequel chasteaux a esté brule et à présent y a esté bastÿ une tour ».
45 ACV, Fn 367, livre du bailliage de Moudon, 1665, 302 et suiv. ; Aa 21/3 – IB 40/271, 1630.
46 ACV, Bp 34/19 ; Bp 34/37, 1778.
47 Jean Tercier, Jean-Pierre Hurni, Christian Orcel, « Tour, ECA 7, Villarzel. Rapport d'expertise dendrochronologique » (LRD 11/R6529), ms. 4 mai 2011.
48 Geneviève Mayor, *Villarzel au fil du temps*, Villarzel 2014, p. 119.
49 AC Villarzel, JA 1, lettre de Georges Bosset à la Municipalité, 6 juin 1966.
50 *Documentation :* Stöckli 1977 ; Stöckli 1978 ; Stöckli 1979 ; Jean Tercier, Jean-Pierre Hurni, Christian Orcel, « Tour, ECA 7, Villarzel. Rapport d'expertise dendrochronologique » (LRD 11/R6529), ms. 4 mai 2011.
51 Stöckli 1977 ; complété par l'analyse après décrépissage des façades : Stöckli 1978.
52 Stöckli 1978, p. 2.
53 Stöckli 1977 ; Stöckli 1978 ; Stöckli 1979.
54 Stöckli 1978, pp. 2-3.
55 Roger-Charles Logoz, « L'inventaire des biens d'Aymon de Cossonay (1375) et la vie quotidienne d'un évêque de Lausanne au XIV^e siècle », *RHV*, LXXXIII, 1975, p. 91.
56 Le terme de « blanchir » dans les textes des XVI^e et XVII^e siècles signifie très souvent aussi une mise en couleur partielle.
57 ACV, C XX 321, Villars-Bramard, 27 mars 1450 (communication de Marcel Grandjean) ; Adolphe Decollogny, *Cent églises vaudoises*, Lausanne 1971, pp. 196-198. – L'église n'apparaît pas dans la visite pastorale de 1417 *(Visite 1416-1417)*. Cette absence de mention ne constitue toutefois pas une preuve absolue de l'inexistence de l'église à cette date, certains édifices ne figurant parfois pas dans ce document.
58 ACV, C XX 322/2, 9 mai 1452. Catherine de Corvet avait fondé une chapelle Saint-Nicolas dans cette église (*Visite 1416-1417*, p. 102).
59 ACV, C XX 322/3, 14 oct. 1456 (dans cet acte, mention des autels Saint-Nicolas et Sainte-Catherine-et-Saint-Michel à Granges).
60 ACV, C XX 310, Granges-près-Marnand, n° 42, 1466.
61 ACV, Br 41/Villarzel.
62 *Visite 1453*, pp. 372-374.
63 Grandjean 2015.
64 Marcel Grandjean, « De l'iconoclasme à la dispersion », *Trésors* 1982, p. 35.
65 Eugène Mottaz, « Les places réservées dans l'église de Villarzel en 1759 », *RHV*, XXXIV, 1926, pp. 15-18.
66 ACV, K XIV 366, 30 déc. 1832 ; Bissegger 2007, p. 174.
67 AC Villarzel, A 3, Mun., 8 août 1832.
68 AC Villarzel, A 3, Mun., 15 août 1832 ; 12 oct. 1832 ; A4, 22 fév. 1833.
69 ACV, AMH, A 181/7, A 13612.
70 ACV, AMH, B 322/2, B 1281-1283.
71 ACV, AMH, A 181/8, A 15667, lettre de Georges Bosset qui cite le rapport d'Ernest Correvon trouvé dans les archives de son oncle Louis Bosset.
72 ACV, AMH, A 181/7, A 13659, 12 avr. 1951.
73 *RHV*, LXIX, 1961, p. 206.
74 ACV, AMH B 322/1 ; S 60.
75 *Documentation :* ACV, AMH, B 322/2, B 1281-1283, plans de Louis Bosset pour le mobilier, vers 1910 ; AMH, A 181/7, A 13668-13670, temple de Villarzel, plans de Georges Bosset, 1950-1951 ; AMH, A 181/7, A 13639, projet du verrier Eduard Diekmann, 1912 ; Michèle Grote, « Villarzel, église, Analyse de la couverture », rapport, 1^er nov. 2001 ; Jean Tercier, Jean-Pierre Hurni, Christian Orcel, « Eglise, Villarzel, ECA 3 » (LRD 11/R6530), ms. 3 mai 2011.
76 Grandjean 1997, p. 473.
77 ACV, AMH, A 181/8, B 1282, 1910.
78 Lüthi 2013, pp. 159-160.
79 Grandjean 1988, p. 434.
80 Jean Tercier, Jean-Pierre Hurni, Christian Orcel, « Eglise, Villarzel, ECA 3 » (LRD 11/R6530), ms. 3 mai 2011.
81 Moulage de F. Maire, août 1989, Fonds PBC ; Inv. F. Hoffmann, 2014. Le type de lettres et le contenu du texte permettent une datation au XIV^e siècle par comparaison avec des cloches allemandes ; Thurm 1959-1985.
82 Fichier MCAH.
83 Fontannaz 1986, pp. 118-120, 428 ; ACV, Bp 34/11, 1629-1630.
84 ACV, Bb 1/39, 194, 2 jan. ; 256, 13 fév. 1712, cité par Fontannaz, p. 361, n. 11.
85 Fontannaz 1986, p. 120.
86 Kohler 1922, p. 120 : « une maison, escurie, portion de grange et verger contigus à la cure ».
87 *Ibid.*, n. 86.
88 ACV, Bp 34/29, 1736-1737, p. 32.
89 ACV, Bp 24/31, 1747-1748, p. 83.
90 ACV, Bm 2/16, 4 sept. 1762.
91 ACV, Bp 34/38, 1784-1785, p. 98.
92 AC Villarzel, 25 oct. 1823 ; 15 juin 1824.
93 *Documentation :* « Villarzel. Cure. Constat archéologique », AAM, ms. 1^er juin 1992 ; « Villarzel. Cure. Constat archéologique sommaire », AAM, ms. 22 juin 1992 ; Josef Trnka, « Villarzel. Cure. Sondages », ms. 1^er juin 1998 ; Catherine Schmutz, « Villarzel. Cure. Historique. Epoque bernoise au XX^e siècle », ms. 1^er août 1998 ; Olivier Jotterand, « Villarzel. Cure. Traitement et conservation du bois », ms. 1^er juin 1992 ; O. Jotterand, « Villarzel. Cure et Four à pain. Traitement et conservation du bois », ms. 1^er nov. 1999 ; Philippe Jaton, « Villarzel. Cure. Analyse archéologique »,

ms. 1er juin 1998 ; Ph. Jaton, « Villarzel. Cure. Rapport de visite archéologique », ms. 11 nov. 1998 ; Roger Simond, « Villarzel. Cure. Sondage des façades sud et ouest », ms. 1er jan. 1998.

94 *Les cures vaudoises* / *Jakob Samuel Weibel*, introd. et commentaires de Jean-Claude Pittard, Genève 1982-1984.

95 Kohler 1922, p. 119.

96 AC Villarzel, JA 1.

97 ACV, K XIII 202/3, lettre 2 mars 1837.

98 Bissegger 2007, p. 159.

99 ACV, K XIII 202/3, lettre du syndic Jean-Daniel Rossier, du 17 fév. 1837.

100 AC Villarzel, A 5, 23 juin 1837.

101 AC Villarzel, A 5, 5 nov. 1838.

102 AC Villarzel, A 5, 12 sept. 1840.

103 AC Villarzel, A 5, 12 nov. 1839.

104 ACV, K XIII 202/3, extrait des délibérés du Conseil général de Villarzel, 15 mars 1837.

105 AC Villarzel, JA.

106 AC Villarzel, JA. – *Documentation :* AC Villarzel, JA 1, « Plan du second Etage, et Planc du plin pieds de la maison de commune de Villarzel », [Moïse Thomas ?], s.d.

107 Heller/Fornet 1997, pp. 33 et suiv.

108 Inv. F. Hoffmann, 2013.

109 Kohler 1922, p. 132 ; ACV, IB 42, 350, copie de la lettre de 1472.

110 ACV, GC 460.

111 Kohler 1922, p. 133.

112 Cité par Kohler 1922, p. 133.

113 MB Vaud (2e éd.), pl. 78.

114 AC Moudon, AEE, 1612.

115 Kohler 1922, p. 80.

116 Galbreath 1934-1936, I, p. 187.

117 ACV, GB 322/b ; GF/6 322, f° 5, art. 22.

118 Communication de Nicolas Vernot.

119 Coll. particulière.

120 Henri Burnier, *Maisons paysannes vaudoises*, Yverdon 1982, p. 25. Une illustration montre un état ancien de la façade.

121 Glauser 2003, pp. 137-138.

122 ACV, GEB 322, n° 43, art. 3.

123 ACV, GB 315/a3, 1823, f° 6.

124 *DTCS* 2005, pp. 758-759.

125 Pahud 2001, p. 226.

126 Mottaz 1921, II, p. 560 ; ACV, Fn 176 ter, 111. – La seigneurie leur appartient toujours en 1572 (Aa 21/3, 53).

127 ACV, Aa 23/3, 54.

128 La femme de Jean-Rodolphe Stürler est nommée par erreur « Anne » en 1628 (ACV, Fn 164, fiefs nobles, 1628, 426), mais bien « Ursule » dans deux reconnaissances plus tardives en 1687 (Fn 176, fiefs nobles, 1682-1727, 276, 27 août 1687, et Fn 176 ter, 111) ; P Dessemontet 4/12.

129 ACV, Fn 390, 1, 2 ; Fn 176 ter, 111.

130 *DHS*, X, p. 597.

131 ACV, GEB 315, n° 14.

132 ACV, K XIII 202/4, 1838-1839, 17 sept. 1839.

133 ACV, GF 315/3, fos 3, 4 ; GF 315/2, 1826-1887, f° 62, art. 61.

134 Inv. F. Hoffmann, 2013.

135 ACV, GEB 322, n° 15, art. 12 et 13.

136 Galbreath 1934-1936, I, p. 186.

137 ACV, GF 315/3, 1840-1877, f° 3

138 ACV, GF 315/3, 1840-1877, f° 2.

139 ACV, AMH, A 166/9 ; Archéologie cantonale, Lausanne.

140 *DTCS* 2005, p. 820.

141 MDR 12/2, p. 203 : « *A Sideles casale inter casalie de Marsens* » ; *DTCS* 2005, p. 820.

142 ACV, GB 310/a, f° 2.

143 MDR 7, p. 115.

144 ACV, Fn 390, 11, 22, 25.

145 ACV, GB 317/b, fos 17, 28, 29.

146 ACV, P Demiéville (famille) 53 (232/8), dossier 27/1, n° 15, texte de Charles Miéville († 1926), accompagné de cartes du territoire de Sédeilles recomposé en 1710, 1810 et 1910.

147 ACV, Fn 175.

148 ACV, GC 1317.

149 ACV, GB 317, f° 1.

150 ACV, P Demiéville (famille) 53 (232/8 cote topo 20486).

151 ACV, GB 317/c1, f° 1.

152 ACV, K XIII 202/4, 14 août 1838 ; 3 sept. 1838 ; 202/5, 23 jan. ; 20 mars 1840 ; Heller/Fornet 1997, p. 35 ; Bissegger 2007, pp. 347, 498 ; AC Sédeilles, I 1, 1819-1935.

153 AC Sédeilles, I 1, plans du collège construit en 1841.

154 ACV, P Demiéville (famille) 53 (232/8 cote topo 20486).

155 Inv. F. Hoffmann, 2013.

Les communes voisines de Villarzel

1 Archéologie cantonale, Lausanne.

2 ACV, C XX 304/1, 1413.

3 *Nécrologe de la chartreuse de La Lance* (MDR 34), 1879, p. 517 (veille de l'Annonciation 1437).

4 *DTCS* 2005, p. 230.

5 ACV, Aa 21/3, 11, 1333.

6 ACV, C XX 304/1, 1413 ; Aa 21/3 (IB 37/97), 24 jan. 1413 ; Charles Gilliard, « Le subside de 1432 », *RHV*, 1917, p. 45.

7 ACV, GB 132/g.

8 ACV, Fn 176 ter, 127 et suiv., rec. de 1551.

9 AC Moudon, Mun., AAA 18, 14 mars 1667.

10 ACV, GB 304/a3 (ou a1).

11 Mottaz 1914, I, pp. 347-348.

12 *RHES*, 1912, p. 195, n° 213 ; voir également ACV, C XX 304/2.

13 *Visite 1453*, p. 292.

14 ACV, C XX 304/3, 24 sept. 1548.

15 ACV, K XIII 202/3, 19 déc. 1837 ; K XIII 202/4, 1838-1839, 13 sept. 1838 ; 29 oct. 1839.

16 ACV, K XIII 202/4, 20 oct. 1839.

17 *Ibid.*, 23 nov. 1839.

18 AC Champtauroz, A 2, Mun. 1889-1910, 3 août ; 10 sept. ; 15 oct. 1898.

19 AC Champtauroz, I 2.

20 Selon le procès-verbal de 1837, « âge : 40 ans », mais la date de 1787 sur un des fours laisse penser à une erreur des taxateurs (ACV, GEB 304).

21 AC Champtauroz, I 1, devis d'Abram Morel, 29 sept. 1835.

22 ACV, GF 304/2, 1817-1840, 3 ; GF 304/6, 1840-1875, 3 ; GF 304/7, 1875-1891, 21.

23 Inv. F. Hoffmann, 2013.

24 AC Champtauroz, I 3.

25 Charles-François Bonjour, « Eglises de campagne », *BTSR*, IV, 20 fév. 1902, pp. 41-43.

26 Claire Huguenin, « Architecture religieuse et styles historiques », Dario Gamboni (dir.), *Louis Rivier (1885-1963) et la peinture religieuse en Suisse romande*, Lausanne 1985, p. 41.

27 AC Champtauroz, FA 3, 1872-1902.

28 AC Champtauroz, A 2, 1889-1910, 222, 22 août 1902.

29 *Temple de Champtauroz, Vaud-Suisse, vitraux de Pierre Chevalley*, Orges s.d.

30 Inv. F. Hoffmann, 2013.

31 Fichier MCAH.

32 Archéologie cantonale, Lausanne ; ACV, AMH, A 66/1, A 15144, lettre de l'archéologue cantonal Edgar Pelichet à Colin Martin, conservateur du Médailler cantonal, le 29 oct. 1948.

33 ACV, AMH, A 66/1, A 24729/2, réponse d'Edgar Pelichet du 24 juil. 1961 à une lettre des Sources d'Henniez.

34 Voir Auberson 1998.

35 *DTCS* 2005, pp. 437-438.

36 ACV, Fn 175, 1678, 147 (rière Henniez, dîme indivise de Madame de Blonay et les Trolliet de Seigneux).

37 ACV, C XX 311/4.

38 ACV, C XX 311/10, 14 mai 1518.

39 ACV, GB 195/a, f° 17.

40 ACV, GB 311/c ; GC 1311.

41 Serge Terribilini, « Routes principales subventionnées par la Confédération : conséquences et marge de manœuvre pour les cantons. L'exemple de la T1 », *Annuaire ASSP*, XXXIII, 1993, pp. 39-61.

42 ACV, AMH, A 66/1, A 15148, 9 mai 1940. L'inauguration eut lieu de 26 mai 1940.

43 Inv. F. Hoffmann, 2013.

44 AC Henniez, Mun., 197, 2 jan. 1841 ; 205.

45 ACV, K XIII 202/3, 1837-1838, 5 juil. 1838, lettre du préfet au Conseil de l'instruction publique.

46 ACV, K XIII 202/4, 1838-1839, 12 sept. 1838, lettre d'Achille de La Harpe au Conseil de l'instruction publique.

47 AC Henniez, Mun. 1835-1843, 154, 7 oct. 1839 ; Frédéric Badoux avait élaboré une première série de plans pour la transformation du bâtiment d'école existant.

On peut supposer que les nouveaux plans sont également de sa main puisqu'il agit comme entrepreneur et que par ailleurs il se permet de modifier les indications des plans au cours de la construction (Mun. 1835-1843, 154, 27 sept. 1839).

48 AC Henniez, Mun., 174, 4 avr. 1840.

49 AC Henniez, Mun., 194, 3 déc. 1840 ; Inv. F. Hoffmann, 2013.

50 ACV, Bp 34/31, 1746-1747, 39 ; Bb 30/3, 168v-169.

51 ACV, GEB 311, nº 66 ; GF 311/6, 14-15.

52 AC Henniez, Mun., 138, 12 mars ; 139, 16 mars 1839.

53 AC Henniez, Mun., 196, 23 déc. 1840 (« La cave doit être dévoutée sans dommage les pierres seront bien entassée afin quelles puissent être servi telles quelles sont pour une autre cave »).

54 La commune fait « marquer » 100 plantes de sapin à cet effet (AC Henniez, Mun., 173, 4 avr. 1840).

55 AC Henniez, Mun., 186, 21 juil. 1840 ; 195, 23 déc. 1840 ; 215, 25 mai 1841 ; 233-234, 6 nov. 1841 ; 209, 27 mars 1841 ; 214, 25 mai 1841.

56 Mottaz 1914, I, p. 835.

57 ACV, Ba 33-5, pp. 289-292, cité par Auberson 1998, p. 32

58 ACV, P. Loys 4561, journal de Jean-Rodolphe Loys de Marnand, 16 mai 1690.

59 ACV, Bp 34/34, 1760-1761, 78.

60 AC Moudon, DBBC 1450, 24 fév. 1769.

61 Auberson 1998, p. 35.

62 *Ibid.*

63 ACV, H 373 B, 12 nov. 1799.

64 AC Henniez, Mun., 227, 14 oct. 1841.

65 AC Henniez, Mun., 229, 19 oct. 1841.

66 ACV, GF 311/6, 1840-1880, 3.

67 Martignier/Crousaz 1867, p. 445

68 ACV, GF 311/6, 1840-1880, 3 ; 1880-1890, 5.

69 Virgile Borel, *Notice sur les eaux alcalines de Henniez-les-Bains : Canton de Vaud*, Lausanne 1882.

70 *DTCS* 2005, p. 882. – Les bains romains signalés par le *DHS* sur la base d'une erreur de la carte archéologique se trouvaient en réalité à Treytorrens (Lavaux) (*DHS*, XII, p. 627 ; Documentation SIPAL 320/299.1).

71 Tremp 1984, p. 139 ; Mottaz 1921, II, pp. 705-706 ; Andenmatten 2005, pp. 472-473 ; *DHS*, XII, p. 627 ; *RGV*, I, pp. 189-242 ; Galbreath 1934-1936, pp. 673-674 ; ACV, PP 317, recueil des documents principaux de la famille de Treytorrens, 1748 ; P SVG, G 1, Treytorrens.

72 AC Moudon, BAA 9, 117v ; BAA 10, 120 et 105.

73 *Visite 1416-1417*, p. 100. *Documentation :* Monique Fontannaz, « Treytorrens. Eglise. Données historiques », ms. 1er avr. 1981 ; « Treytorrens. Eglise. Constat archéologique à l'occasion d'une fouille Rapport archéologique », AAM, 8 oct. 1990 ; Dave Lüthi, « Treytorrens. Eglise. Les restaurations et rénovations des XIXe et XXe siècles. Extraits des archives AMH », ms. 31 mars 1996 ; ACV, AMH, B 320/a et B 320/b, dossier de plans et relevés Burnat et Nicati, restauration de 1897-1908 ; Roger Simond, « Eglise de Treytorrens, rapport des altérations » (Atelier Saint-Dismas, GEDO 2012/48/1), ms. 2 avr. 1996 ; Jean-Paul Crausaz, « Eglise de Treytorrens. Rapport sur l'état actuel de l'édifice et sur les mesures de conservation à envisager », ms. juin 1996.

74 *Visite 1453*, pp. 287-288.

75 Cité par Marcel Grandjean (ACV, C XX 370/3, St-Martin-du-Chêne, 18 mars 1462/3 : « *casu quo capella de Trethorens de novo fondata perficietur* »).

76 ACV, C XX 306/38, Combremont, 3 sept. 1463.

77 ACV, Dg 131/1, 5v, 16 août 1513.

78 ACV, C XX 320, Treytorrens, 1er mai 1516 ; C VII/b 2498, 24 août 1516.

79 AC Treytorrens, c. église, 1658, 1659, 1660, 1661.

80 AC Treytorrens, c. église, 1689, 1692.

81 AC Treytorrens, actes notariés, 6 oct. 1753 ; c. du gouverneur de commune, 1769.

82 AC Treytorrens, c. 1859.

83 *Gazette de Lausanne*, 22 nov. 1884.

84 Les récentes investigations dans l'église ne permirent pas non plus de retrouver ces éléments (Roger Simond, « Eglise de Treytorrens, rapport des altérations » [Atelier Saint-Dismas, GEDO 2012/48/1], ms. 2 avr. 1996 ; Jean-Paul Crausaz, « Eglise de Treytorrens. Rapport sur l'état actuel de l'édifice et sur les mesures de conservation à envisager », ms. juin 1996.

85 Grandjean 1988, p. 442 ; Monique Fontannaz, « Treytorrens. Eglise. Données historiques », ms. 1er avr. 1981.

86 ACV, S 60, 320/1a.

87 Grandjean 2015.

88 *Ibid.*

89 ACV, AMH, A 169/10, A 12805 ; moulages de F. Maire, août 1992, Fonds PBC ; Fabienne Hoffmann, « Rapport suite au devis de l'entreprise Mecatal », ms. 2 déc. 2008 (SIPAL) ; Inv. F. Hoffmann, 2014.

90 Formule de Sainte-Agathe : « D'une âme sainte et spontanée, j'honore Dieu et libère la patrie ».

91 Poinçon de réparation ?

92 ACV, AMH, A 169/10, A 23715, *Feuille d'avis de Lausanne*, 13 sept. 1960.

93 *RGV*, I, pp. 198-199 ; ACV, Fn 85, 1548, 213 ; Fn 164, 1628, 509 ; Fn 176, 302, 304. – *Documentation :* Ph. vers 1930 (ACV, AMH, A 169/10, A 23717) ; Jean Tercier, Jean-Pierre Hurni, Christian Orcel, « Treytorrens. Château sud. ECA 26. Rapport d'expertise dendrochronologique » (LRD 10/R6372), ms. 4 nov. 2010 (SMS).

94 Sur la carte du bailliage de 1725, le chemin qui monte depuis le moulin semble en effet passer au sud du carré marqué d'un rond qui doit symboliser le château *(Carte 1725)*.

95 *RGV*, I, p. 196. – Sur la résidence de François de Treytorrens et de ses descendants à Estavayer (rue de l'Hôtel-de-Ville 10), voir Raemy MAH FR, à paraître.

96 *RGV*, I, pp. 198-200 ; ACV, Fn 85, 1548, 209v.

97 *RGV*, II, pp. 179-194.

98 Alphonse Rivier, « Un humaniste fribourgeois Christophorus Myläus, Christophe de Molin, †1570 », *Annales fribourgeoises*, 1918, pp. 227-232.

99 ACV, Fn 164, 1628, 504-512.

100 ACV, Bb 1/25, 310, 22 déc. 1690, *passim*.

101 ACV, Fn 176, 302-317v, 14 sept. 1722.

102 Jean Tercier, Jean-Pierre Hurni, Christian Orcel, « Treytorrens. Château sud. ECA 26. Rapport d'expertise dendrochronologique » (LRD 10/R6372), ms. 4 nov. 2010 (SMS) ; ACV, Bil 99, 78, 11 sept. 1775.

103 ACV, GEB 320, nos 19, 38.

104 ACV, SB 244/833, 102, 111, 176 ; 244/834, 259 ; communication des propriétaires.

105 ACV, Bb 30/2, 666, copie partielle de l'acte du 28 déc. 1460 ; P SVG, G 2/1, 387. – *Documentation :* Ph. vers 1930 : ACV, AMH, A 169/10, A 23718, A 27018 (MB Vaud, II, pl. 50), A 27020, ph. Kern **fig. 441** ; Jean Tercier, Jean-Pierre Hurni, Christian Orcel, « Treytorrens. Château nord. ECA 35. Rapport d'expertise dendrochronologique » (LRD 10/R6371), ms. 21 oct. 2010 (SMS).

106 AEF, notaire nº 196 (Surpierre), 97, 8 mars 1471 n. st. (communication de Marcel Grandjean).

107 ACV, Fn 176, 406, 17-19 juin 1713.

108 ACV, P SVG, G 2/1, 387 ; Fontannaz MAH VD 2006, p. 385 ; voir *Bussy-sur-Moudon*.

109 ACV, IB 42/351, 19 juin 1713 ; *ibid.*, taxe du 4 déc. 1711.

110 ACV, Bl 34, procédure 1749-1754 ; Br 40/2, procédure, [vers 1754] ; Fontannaz MAH VD 2006, p. 275.

111 ACV, Dl 75/6, 351-355, 1er nov. 1800.

112 ACV, Fn 176, 400, 17-19 juin 1713.

113 ACV, GEB 320, nos 22-23 ; SB 244/833, 186 ; *24 Heures*, 28 mars 2011, p. 24.

114 Autres exemples apparentés à Morges, du milieu du XVe et du XVIe s. (Bissegger MAH VD 1998, pp. 228, 234-236).

115 Jean Tercier, Jean-Pierre Hurni, Christian Orcel, « Treytorrens. Château nord. ECA 35. Rapport d'expertise dendrochronologique » (LRD 10/R6371), ms. 21 oct. 2010 (SMS).

116 *DTCS* 2005, p. 226.

117 Archéologie cantonale, Lausanne. Une maison (ECA 1050) porte cette date sur sa porte, indice probable du lieu des fouilles.

118 ACV, AMH, A 31/6, A 2206, lettre d'Ernest Cachin, s.d. : « Les personnes très âgées de la commune se souviennent des dernières

ruines d'un château situé à environ 150 m du lieu où l'on a découvert les squelettes » ; Mottaz 1914, I, p. 332.

119 Tremp 1984, 166.

120 Mottaz 1914, I, p. 332.

121 *DHS*, III, p. 128 (« Cerniaz »).

122 ACV, Fm 186, 1634.

123 *Visite 1453*, p. 342, 25 sept. 1453.

124 ACV, Fn 79, 1542, 94v, 95, 96.

125 AC Cerniaz, I 1 ; U 13 ; U 14.

126 ACV, GB 303/a2, f° 1.

127 AC Cerniaz, FA 2, 18, 1853.

128 ACV, GB 303/b2, f° 1.

129 Recensement architectural du canton de Vaud.

130 AC Cerniaz, FA 2, 18 ; ACV, GF 303/6, 23.

131 ACV, GF 303/6, 23.

132 ACV, GF 303/7, 60, acquisition par la commune en 1883.

133 ACV, GF 303/11, 23, 351.

134 Inv. F. Hoffmann, 2014.

135 AC Cerniaz, A 12.

136 ACV, GB 207/b, f° 65 ; IB 42/348, plan, 1715. Mine à ciel ouvert sans doute non encore répertoriée (communication d'Aurèle Parriaux).

137 Archéologie cantonale, Lausanne ; Mottaz 1914, I, pp. 469-471.

138 *Cartulaire Lausanne* 1948, pp. 375-376, 24 avr. 911 (la date n'est pas sûre) ; *DTCS* 2005, pp. 254-255 (p. 255 : *« In loco qui dicitur Villare sive in Cumbromo »*), et Mottaz 1914, I, pp. 469-470 *(« Combramo »)*.

139 La date n'est pas certaine.

140 Galbreath 1934-1936, p. 143.

141 *Cartulaire Lausanne* 1948, p. 171, 9 jan. 1226.

142 François jusqu'en 1474 et Guy jusqu'en 1456 ; ACV, IB 44/B, 404/15.

143 ACV, IB 44/B, 404/1, n° 25.

144 ACV, IB 44/B, 404/1, n° 26 ; les Cerjat sont toujours seigneurs de Combremont-le-Petit en 1553.

145 ACV, Fn 176 bis, 1670-1727, pp. 523-587 (après le 28 mai 1728).

146 Galbreath 1934-1936, p. 143 ; voir plus bas, p. 372.

147 ACV, IB 42/334, 21 fév. 1701, p. 84.

148 ACV, Fn 176 bis, 583.

149 ACV, GB 306/a.

150 ACV, GB 306/a, 1685, f° 65.

151 Contrairement à ce que pense Mottaz, qui y voit un autre édifice sur la base d'une dédicace de l'église paroissiale à saint Pierre, plus tardive ; Mottaz 1914, I, p. 470.

152 ACV, Aa 21/3, n° 40, 20 nov. 1468.

153 *Visite 1416-1417*, p. 99 ; ACV, IB 44/B, 404/1, n° 16 ; Aa 9/3, n° 13, 12 déc. 1403, inventaire des rec. de censes en faveur de la chapelle Vierge Marie de Combremont. Le document original manque, mais une copie se trouve dans Aa 9/2 ; ACV, Aa 21/3 (IB 38/136), Layette inventaire blanc (inventaire : Aa 21/3 [IB 38 / copies Aa 9]), 12, 5, 1410, inventaire des rec. de censes en faveur de la chapelle Vierge Marie de Combremont ; ACV, Aa 9/3, n° 16, 12 mai 1410.

154 ACV, Aa 9/3, n° 16, 12 mai 1410 ; Aa 9/3 n° 40, 20 nov. 1468 ; Aa 21/3 (IB 38/183), 3 juin 1479.

155 ACV, Bp 34/10, 1622, une somme de 300 florins est allouée par LL.EE. de Berne.

156 ACV, Bb 1/27, 9, 15 juil. 1692 (cité par Grandjean 1988, p. 31) ; Bp 34/35, 1765-1766, 60.

157 ACV, Bp 34/37, 1777-1778, 100.

158 ACV, K IX 522/1, 1824-1825 ; AC Combremont-le-Grand, Mun., 15 jan. ; 9 août 1823 ; 16 jan. ; 1er avr. 1824 ; 12 et 28 mai 1825. Je remercie Paul Bissegger qui m'a aimablement transmis ses notes d'archives pour la reconstruction de l'édifice.

159 AC Combremont-le-Petit, NB 4, c. de la reconstruction de l'église de Combremont-le-Grand : 19 avr. ; 2 août ; 15 août ; 11 sept. ; 10 oct. 1824 ; 24 avr. ; 22 mai ; 11 oct. 1825 ; 3 sept. 1826.

160 A Paroisse de Combremont-le-Grand, 13 août 1825, lettre de Joseph Mellet, pasteur, à M. Demiéville, pasteur à Combremont ; AC Combremont-le-Grand, Mun., 19 avr. 1824 ; 7 mai 1825.

161 A Paroisse de Combremont-le-Grand, rapport sur la marche de la paroisse, 1932.

162 AC Combremont-le-Grand, archives de la paroisse, dossier complet.

163 ACV P Fréd. Gilliard 14.

164 ACV, GB 306/a.

165 Bissegger 2007, p. 481.

166 La croix présente des ressemblances avec celle qui orne l'église Saint-Vincent de Montreux, datée de la fin du XVe siècle (Marcel Grandjean, « Œuvres majeures de la ferronnerie en Suisse romande à la fin de l'époque gothique », Lüthi/Bock 2008, p. 201).

167 AC Combremont-le-Grand, c. 1671 ; ACV, AMH, A 40/3, ph. de la disposition ancienne.

168 A Paroisse de Combremont-le-Grand, note sur les vitraux exécutés par Victor Mestral de Combremont, 1er vitrail en 1931, notes dactyl., s.d.

169 L'original se trouve aux ACV, GC 306 D, 1740.

170 Inv. F. Hoffmann, 2013 ; moulage de cloche, F. Maire, août 1990, Fonds PBC.

171 Fichier MCAH (aiguière en étain, XXe siècle, disparue depuis la date de l'inventaire).

172 *Documentation :* Fontannaz 1986, pp. 403, 206-207, 375, fig. 165-166 ; Monique Fontannaz, « Combremont-le-Grand. Cure. Rapport historique de la période bernoise », ms. 1997 ; Laurence Mermoud, « Combremont-le-Grand. Cure. Rapport historique du XIXe-XXe siècles », ms. 1997 ; « Combremont-le-Grand. Cure. Analyse archéologique des façades en 1997 », AAM, ms. 1997 ; « Combremont-le-Grand. Cure. Analyses archéologiques 2000 », ms. 2000 (en complément des analyses de 1997).

173 Le procès-verbal de 1837 lui donne l'âge de 6 ans (ACV, GEB 306, n° 52).

174 ACV, GB 306/a, f° 65.

175 ACV, K XIII 202/6, 1842-1854, 29 mai 1842, rapport d'Henri Perregaux ; Bissegger 2007, p. 337.

176 ACV, GF 306/7, 1840-1877, 47, 21.

177 Heller/Fornet 1997, pp. 114-116.

178 AC Combremont-le-Grand, P 67.

179 ACV, K XIII 202/6, 1842-1854, 29 mai 1845.

180 ACV, K XIII 202/6, 1842-1854, 23 mai 1842.

181 ACV, GB 306/e1, f° 3.

182 ACV, Bb 30/2, 74v, 9 déc. 1770.

183 ACV, GF 306/7, 1840-1877, 21.

184 AST, BV, M.11, Combremont, n° 7, 1341 (*« Ego Amadeus de Combremont domicellus, filius quondam Cononis de Combremont, domiceli notum facio universis que cum ego edificaverim iuxta villam de Combremont lo Grant in loco dicto em Perrex* [...] *quam domum fortem muratam* [...] », cité par Andenmatten 2005, p. 229).

185 ACV, PP 637, V/9/1/14, fonds de Blonay, 1356.

186 ACV, Aa 21/3 (IB 38/135), Layette inventaire blanc (inventaire : Aa 21/3 [IB 38 / copies Aa 9]) 12, 12, 1403, inventaire des rec. de censes en faveur de la chapelle de la Vierge Marie de Combremont, 8 mai 1403 ; Ab 3, cahier des fiefs nobles du Pays de Vaud par Chalvin, 1405, 165.

187 ACV, P Cerjat (I), B 70, 28 nov. 1506.

188 AC Combremont-le-Grand, P 62.

189 C'est la maison de commune, voir plus haut, p. 373. AC Combremont-le-Grand, P 67, 24 nov. 1541.

190 ACV, Aa 21/3 (IB 38/135), Layette inventaire blanc (inventaire : Aa 21/3 [IB 38 / copies Aa 9]) 12, 12, 1403, inventaire des rec. de censes en faveur de la chapelle de la Vierge Marie de Combremont, 8 mai 1403, n. 16.

191 BBB, Mss.h.h 1-102, 1640-1658, 150-174.

192 Acte d'acquisition du 16 nov. 1796, archives privées.

193 ACV, GC 306 D.

194 Une solive, datée avec réserve 1373, ne peut être interprétée sans une analyse archéologique détaillée, qui fait défaut actuellement. D'autres solives sont datées 1477-1478 ; Jean-Pierre Hurni, Bertrand Yerli, Christian Orcel, « ECA 2023, château de Combremont-le-Grand, rapport d'expertise » (LRD 15/R7086), ms. 15 jan. 2015.

195 *Ibid.*

196 *Ibid.*

197 Raemy 2004, pp. 381-382.

198 Grandjean 2007, pp. 92-127.

199 AC Payerne, carton Bosset n° 8.

200 La cheminée de Combremont semble n'avoir été que peu utilisée ou remontée (joints avec des briques).

201 Ces décors offrent des parentés avec ceux découverts à Payerne, dans l'ancien hôtel de la Croix-Blanche et au château d'Aigle, remontant tous deux au milieu du XVII^e siècle.
202 *DTCS* 2005, p. 255.
203 Archéologie cantonale, Lausanne.
204 ACV, GB 207/b, f° 65 ; voir *Combremont-le-Grand*.
205 ACV, Fn 176, n° 588. Pierre Cerjat est toutefois toujours seigneur de Combremont-le-Petit en 1553, date à laquelle la seigneurie est vendue à Girard Métral (AC Moudon, AEF 7, 14 août 1449 ; 4 mai 1553).
206 Mottaz 1914, I, p. 472 ; *DHS*, III, p. 402.
207 ACV, Aa 21/3 (IB 45/436), 1785.
208 ACV, GB 307/b1, f° 2.
209 AC Combremont-le-Petit, CP E, 3.6.
210 Emile Gavillet, « Vieux greniers du Pays de Vaud », *Heimatschutz/Patrimoine*, XXVIII, 1933, pp. 114-120.
211 Glauser 2003, p. 182, fig. 279.
212 ACL, A5, 15, 30 oct. 1694.
213 AC Combremont-le-Petit, P 4, 31 déc. 1430.
214 ACV, C XX 306, n° 32, 1458.
215 AC Combremont-le-Petit, P 64, 1659 : dans cet acte elle est dite nouvellement rebâtie ; E 3/5.1, 31 mai 1717 : les communiers demandent des sermons dans la chapelle « qu'à cette fin ils ont fait bastir de leur argent ».
216 AC Combremont-le-Petit, P 69, 20 août 1676.
217 ACV, GB 307/a1.
218 AC Combremont-le-Petit, A1, Mun. 1832-1875 : 336, 1872 ; 354, 25 août et 11 sept. 1874 ; 357, 12 fév. 1875.
219 AC Combremont-le-Petit, A 2, Mun., 3, 11 avr. 1876 ; 7, 18 jan. ; 8, 4 avr. 1877.
220 AC Combremont-le-Petit, A 2, Mun. : 4, 28 avr. 1876 ; 8, 4 avr. et 4 mai 1877 ; ACV, GB 307/b1 ; K XIV, 367.
221 AC Combremont-le-Petit, A 1, Mun. 1832-1875, 356, 12 déc. 1874.
222 ACV, P Fréd. Gilliard, 15 ; A Paroisse de Combremont-le-Grand, rapport sur la marche de la paroisse, 1936 ; *RHV*, XLV, 1937, pp. 298-299.
223 ACV, P Fréd. Gilliard, 15.
224 ACV, AMH, D 7, Combremont-le-Petit.
225 AC Combremont-le-Petit, P 69, 20 août 1676 ; Inv. F. Hoffmann, 2013.
226 MCAH, Fonds Forel (coupe en argent, fin du XIX^e siècle, avec l'inscription « CP » sur le calice, disparue depuis la date de l'inventaire).
227 ACV, GB 307/b1, f° 1.
228 ACV, K XIII 202, carton 2B, 1836-1837, enveloppe 1837/1/21, mars 1837.
229 ACV, K XIII 202, carton 2B, 1836-1837, Combremont-le-Petit, 29 mai 1836.
230 ACV, K XIII 202/3, 1837-1838, 29 nov. 1837.
231 AC Combremont-le-Petit, I 2, 1910.
232 *DTCS* 2005, p. 407 ; *DHS*, V, pp. 769-770 ; *Cartulaire Lausanne* 1948, pp. 373-375, n^os 433-434 ; pp. 355-356, n° 412.
233 Archéologie cantonale, Lausanne ; Mottaz 1914, I, p. 814.
234 « Chronique archéologique », *RHV*, LXXXVII, 1979, p. 229.
235 « Le Pays de Vaud », *Archéologie suisse*, I, 1978, p. 100 ; Archéologie cantonale, Lausanne.
236 Jacques Monnier, Pierre-Alain Vauthey, « Archéologie fribourgeoise : déclinaisons gallo-romaines », *Archéologie suisse*, XXIX, 2006, pp. 20 et suiv.
237 Mottaz 1914, I, p. 815.
238 Mottaz 1914, I, p. 366.
239 Helvetia Sacra I/4 1988, p. 396.
240 Andenmatten 2005, p. 543.
241 AC Granges, P 001, 1481.
242 AC Granges, P 001, 1488, copie d'un acte antérieur faisant état des privilèges accordés par l'évêque et réitérés à cette occasion.
243 AC Granges, AB 01, Mun., 78 ; GAA 00, pétition de la Municipalité de Granges envoyée au Petit Conseil, 3 mai 1812 ; AC Granges, GAA 00, répliques pour la commune de Granges contre les propriétaires du hameau de Brit, annulé le 21 août 1813, les défendeurs ayant obtenu gain de cause.
244 Jaton 2001.
245 Werner Stöckli, « Recherches archéologiques dans l'église de Granges-près-Marnand », *Helvetia archaelogica*, XVI/4, 1973, p. 99.
246 *Visite 1416-1417*, p. 102.
247 ACV, C XX 310/4, 1394.
248 ACV, Aa 21/3 (IB 38/152), 1406.
249 ACV, C XX 310/22, 25 avr. 1438. S'agit-il d'une augmentation de la fondation avec ajout du vocable de Sainte-Catherine ?
250 Mention de l'autel de la chapelle Saint-Nicolas confesseur et Catherine le 10 mars 1496 (ACV C XX 311/6).
251 ACV, C XX 310/36, 25 fév. 1453.
252 ACV, C XX 310/46, 26 fév. 1481.
253 Auguste Burnand, « La chapelle de Saint-Michel et Saint-Eloi dans l'église de Granges », *RHV*, 1915, pp. 7-9 ; ce qui paraît curieux, le bâtiment de l'Auberge du Coq étant plus ancien.
254 *Visite 1416-1417*, pp. 101-102.
255 *Visite 1453,* pp. 370-373.
256 Mottaz 1914, I, p. 815.
257 ACV, Bb 1/17, 144, 30 déc. 1675 ; 211, 7 avr. ; 239, 28 avr. 1676 ; Bp 34/19, 1676.
258 Grandjean 1988, p. 29 ; ACV Bb 1/18, manual, 434, 31 jan. 1679.
259 Grandjean 1988, p. 438.
260 ACV, Bp 34/24, 1704-1705, 65, 68.
261 ACV, Bp 34/29, 1734-1735, 55.
262 AC Granges, P 214, 10 juin 1771.
263 ACV, K IX 522/I, 16 jan. 1808.
264 Façade ouest : ouverture d'une fenêtre au niveau de la galerie, triplet néogothique en pierre artificielle. Façade nord : tympan aveugle en lancette sur la fenêtre et murage de la dernière petite ouverture médiévale, d'après Claude Jaccottet, « Rapport restauration » (ACV, AMH, A 60/bis/4d, A 34244/1).
265 ACV, AMH, A 60/3, A 4846, ph. de Louis Bosset.
266 Grandjean 2015.
267 *Ibid*. Jean de Lilaz II est sans doute aussi l'auteur du chœur de l'église Saint-Laurent d'Estavayer.
268 ACV, P Loys, n° 4558, journal de Jean-Rodolphe de Loys, 16 et 17 juil. 1683.
269 Lüthi 2013, pp. 55-56.
270 ACV, AMH, A 60/3, A 4840, 30 oct. 1905.
271 Inv. F. Hoffmann, 2000.
272 Fichier MCAH (un plat en étain, 1936, Paul Kramer, Neuchâtel, disparu depuis la date de l'inventaire).
273 ACV Bp 34/6, c. baillivaux Moudon, 1591-1592 ; Fontannaz 1986, p. 42, n. 48 ; *Cure de Granges-Marnand* (SBE 45), Lausanne 1994.
274 ACV, Bp 34/7, c. baillivaux 1591-1592.
275 ACV, Bp 34/7, c. baillivaux 1597-1598.
276 ACV, Bb 1/21, 459, 5 jan. 1685 ; Bp 34/21, c. b. 1688.
277 ACV, Bb 1/35, 361, 22 nov. 1704.
278 ACV, Bm 2/1b, 154-158. – *Documentation :* Fontannaz 1986 (avec fig.) ; *Cures du canton de Vaud, Granges-Marnand, Yvonand, Thierens* (SBE 45), 1994 ; Werner Stöckli, « Granges-près-Marnand. Cure. Investigation archéologique. Premier rapport provisoire », AAM, ms. 1986 ; « Cure. Analyse succincte des façades extérieures et constats archéologiques divers à l'intérieur », AAM, ms. 1988 ; « Granges-près-Marnand. Cure. Examens analyses sondages des étapes décoratives », Atelier Saint-Dismas, ms. 1993.
279 ACV, Bb 1/82, 459, 18 déc. 1767 ; Bb 1/83, 181, 12 août ; 209, 27 août ; 234, 5 sept. 1768.
280 AC Granges, P 214, 10 juin 1771.
281 ACV K IX 407/45, 13 fév. ; 15 mars ; 26 mars ; 15 avr. ; 30 avr. ; 16 juil. 1828.
282 Lüthi 2000, pp.101-102.
283 AC Granges, NBR 2B, Mun., extraits.
284 Christa Zeller, *Guide d'architecture suisse : 1920-1990. III. Suisse romande, Valais, Tessin*, Zurich 1996, p. 67 ; *Guide d'architecture contemporaine : réalisations vaudoises*, Lausanne 1965 (objet n° 415).
285 AC Granges, NBR 2B et NBR09 ; Bruno Marchand (dir.), *Architecture du canton de Vaud*, Lausanne 2012, p. 289.
286 Inv. F. Hoffmann, 2013.
287 AC Granges, P 276, 15 oct. 162.
288 AC Granges, JAA 1, dossier maison de commune.

289 AC Granges, JAA 10.
290 L'histoire de l'école de Granges a été résumée dans Jean-Marc Nicod, *100 ans du collège de Granges, 1905-2005*, s. l. s.d.
291 AC Granges, JAA2.
292 AC Granges, AB 07, Mun., 18 fév. 1887.
293 AC Granges, AB 09, Mun., 3 mars 1902.
294 AC Granges, JAB 1a, Grand livre, entreprise du collège, 1905-1906.
295 AC Granges, JAB 10.
296 Inv. F. Hoffmann, 2013.
297 AC Granges, JAD.
298 AC Granges, JAD, « Devis détaillé pour la construction du Hangar des Pompes par O. Oulevey, architecte Lausanne », s.d.; *ibid.*, « Hangar des Pompes. Cahier des charges spéciales pour les travaux à exécuter à forfait, O. Oulevey, architecte Lausanne », s.d.
299 ACV, GB 310/b, plans de 1814-1815, f° 3, n° 92; GB 310/c1, plans de 1880.
300 *Documentation :* Werner Stöckli, « Granges-près-Marnand, Maison du restaurant le Coq. Analyse archéologique succincte », AAM, ms. 24 sept. 1984; Philippe Jaton, « Granges-près-Marnand, Auberge du Coq. Analyse archéologique succincte des façades », AAM, ms. 30 mai 1988; Brigitte Pradervand, « Découverte d'étonnantes peintures murales à l'auberge du Coq. Texte distribué en conférence de presse », 19 avr. 1988.
301 ACV, GB 310/b, 1814-1815; GEB 310, 1827, n° 32; GF 310/3, 1840-1881; GF 310/11, 1881-1890, 342.
302 Jean Tercier, Jean-Pierre Hurni, Christian Orcel, « Granges-près-Marnand, ECA 144, maison le "couvent". Rapport d'expertise dendrochronologique » (LRD 11/R6631), ms. 12 déc. 2011.
303 AEB, BX 96, n° 11, Granges.
304 AC Granges, P 32 (35), 1802.
305 ACV, GB 310/b, f° 3, n° 78; GEB 310, n° 85; GF 310/10, 112, art. 264.
306 AC Granges, P 501, 1617; P 506; P 507; P 534, 1672.
307 AC Granges, P 111. Sont mentionnés dans cet acte « Jean ffeu mtre Michel Blanc » et « Mtre David Marmoud de Sédeilles ».
308 AC Granges, P 145, 18 juil. 1754.
309 AC Granges, P 534.
310 *Société anonyme des moulins de Granges à Granges-Marnand*, publiée à l'occasion du cinquantenaire de sa fondation et de la rénovation de ses usines, Granges 1938.
311 Archéologie cantonale, Lausanne.
312 Questionnaire Troyon 1841 (ACV, AMH, D 5, p. 166). – Peut-être cet endroit correspond-il au lieu-dit En Châtelet (ACV, GB 207/d1, 1797, f^os 7-8; GB 213/a, 1733, f° 8).
313 *DTCS* 2005, p. 571.
314 ACV, Bb 30/2, 500-511v; Fn 176, 381-399, 1^er oct. 1723; P Loys 4701, 48.
315 ACV, Fn 176, 383; Bb 1/31, 333, 22 avr. 1699; *DHS*, VIII, p. 817, n° 117; Stéphanie Dubosson, *Le livre de raison de Noble Jean-Rodolphe Loys, 1690-1701*, mém. lic. UNIL, sept. 2009, pp. 155, 171-172, 176.
316 Mottaz 1921, II, p. 189.
317 ACV, Fn 176, 386v. – Marnand dépendait donc certainement de Granges, comme Villarzel, et non de Dompierre (*DHS*, VIII, p. 278).
318 ACV, IB 42, 350, sept. 1675.
319 ACV, GC 312 C, 1696; voir aussi GB 312/b, 1696.
320 ACV, IB 42, 350, sept. 1675; GC 312 C, 1696; AC Marnand, I 03, 25 mars 1834; 6 mai 1889.
321 *CR cons. Etat*, 1884, Travaux publics, p. 41.
322 AC Marnand, I 02.
323 ACV, Bb 1/68, pp. 425-426.
324 ACV, GB 312/b, 1836-1839.
325 AC Marnand, A 4, Mun., 113, 26 nov. 1836; 117-118, 17 déc. 1836; 233-234, 27 mars 1837; ACV K XIII 202/3, 1837-1838, 28-29 juil. et 26 août 1837.
326 AC Marnand, A 4, Mun., 242, 28 avr. 1837; 245, 9 mai; 178-179, 30 déc. 1837.
327 ACV, GEB 312, n° 24.
328 ACV, K XIII 202, carton 2B, 1836-1837, 5 fév.; 26 mars 1836; 7 mars 1837 (env. 1837/1); 22 mai 1837 (env. 1837/2); K XIII 202/3, 1837-1838, 28-29 juil. et 26 août 1837.
329 AC Marnand, I 03, 1^er mars 1840.
330 Inv. F. Hoffmann, 2013; AC Marnand, I 02.
331 Fontannaz 1995.
332 ACV, Fn 164, 422, 6 sept. 1628.
333 ACV, P Loys 4560, journal de Jean-Rodolphe Loys de Marnand, 1687-1689, 30 nov. 1689; Fontannaz 1995, p. 104.
334 ACV, IB 42/350, plan, 1675.
335 ACV, GC 312 B et C, plan, juil. 1696.
336 ACV, Bb 1/32, 366, 6 août 1700; Bb 1/36, 231, 22 mai 1706; IB 42/350, contestation 1482-1713, 13 juil. 1713.
337 ACV, P Loys 4566, p. 144, 27 mars 1714; P Loys 4701, p. 99.
338 ACV, Bb1/31, 327, 13 avr.; 333, 22 avr. 1699.
339 ACV, GB 312/a, 1733, f° 8.
340 AC Payerne, Cons., 195, 4 août 1783; AC Moudon, AAA 34, 20 juil. 1785; Heinrich Türler, « Die Arbeiten des Architekten Carl von Sinner in den Jahren 1776 bis Ende 1794 », *Neues Berner Taschenbuch*, 1924, pp. 224, 236; *« Währschafft, nuzlich und schön ». Bernische Architekturzeichnungen des 18. Jahrhunderts*, Berne 1994, pp. 390-391; Peter Honegger, *Carl Ahasver von Sinner (1754-1821)*, mém. lic., Fribourg 1982, p. 150.
341 ACV, Ea 14, 1798; GF 312/1, 2.
342 AC Marnand, A 6, Mun., 11 août 1849.
343 ACV, GB 312/b, 1836-1839, f° 4; GF 312/1, 2; GF 312/2, 41; GEB 312, n^os 26-28; SB 244/596, 325, 439-440, 443, 455; ARF, plans spéciaux, 1903, 1908, 1924; ACV, PP 347/137, projets Bosset & Bueche, Payerne, pour la construction d'annexes latérales et leurs aménagements intérieurs, mars-juin 1919.
344 Communication des propriétaires. Depuis 1939 : l'Ange de l'Eternel.
345 ACV, IB 42/350, sept. 1675; GC 312 C, 1696.
346 Le décor des avant-corps se rattache à des exemples neuchâtelois des années 1680-1690 (Fontannaz 1995, p. 134, n. 35), tandis que le soubassement à bossage rustique côté jardin paraît se référer à la maison de Rockhall à Bienne, de 1692-1694.
347 Vue depuis l'ouest en 1722 : ACV, GC 1312/3-5, fragment d'une carte de Marnand par Pierre Willomet en 1722 **fig. 24**. – Vue de la façade d'entrée depuis le nord-est, par Jakob Samuel Weibel, « Château de Marnand juillet 1800 » (Pittet 1996, p. 77); ph. vers 1930 (MB Vaud, II, pl. 77; ACV, AMH, A 99/6, ph. Kern, vers 1930). – Plan : voir ill. 3, in Fontannaz 1995.
348 ACV, AMH, A 99/6, ph. Kern, vers 1930.
349 La fontaine ovale figure sur les plans cadastraux de 1923-1925 et non sur ceux de 1836-1839; aucune fontaine ovale n'apparaît sur ces mêmes plans à proximité des auberges (GB 312/b, f^os 4-5; GB 312/c, f^os 1-2), ce qui contredit la tradition selon laquelle cette fontaine aurait été transférée de la place de l'auberge au château en 1930 (Ric Berger, *La vallée de la Broye*, Morges s.d., pp. 110-111).
350 ACV, GB 312/a, f° 8; GEB 312, n° 26; SB 244/596, 440.
351 Logis reconstruit en 1687-1688 (voir *Le château*), au bénéfice d'une nouvelle patente en 1741 (AC Payerne, Cons., 162, 29 juil. 1741); propriété de Louis Thormann en 1801 (ACV, H 373 B).
352 ACV, GC 558 A, projet de pont et croquis du logis de l'Ours, vers 1746; AC Marnand, plan visuel du village de Marnand et de ses environs, sig. L. Voruz, 1817.
353 ACV, H 373 C, 29 déc. 1799.
354 AC Marnand, A 6, Mun., 24, 1^er sept. 1841 (le prénom de Morel qui figure dans le manual est bien « Albert » et non « Abram »); 37, 27 déc. 1841.
355 C'est sans doute cette maison, qui abrite en 1837 un logement, une forge, un hangar, propriété de Jean-David Morel. Elle est achetée par la commune en 1841 qui en fera l'auberge communale pour un temps avant de la revendre en 1868 à Louise-Félicie Miauton. AC Marnand, A 6, Mun., 22-23, 21 août 1841; ACV, GB 312/b1, plan de 1836, f° 3; GEB 312, n° 49; GF 312/2, 1840-1877, 29.
356 ACV, GB 312/b2, 1836, f° 5.
357 ACV, GEB 312, n° 51.
358 Chuard/Faucherre 1976, p. 82.

359 On y lit difficilement encore le mot « construit » et le millésime 1832.
360 ACV, GEB 312, nº 51.
361 Bissegger 2007, p. 425 ; Brigitte Pradervand, « Granges-Marnand, Lieu-dit Les Loveresses Maison d'habitation et rural ECA 53 et 54, Propriété de M. de Blasio, Rapport de visite », ms. 1er mars 2011.
362 AC Sassel, MA 3, 30 jan. 1696 ; Jean-Marc Nicod, « Le signal de Sassel », ms. 2014.
363 *DTCS* 2005, p. 798.
364 Germain Hausmann, « Payerne », *Die Cluniazenser in der Schweiz* (HS III/2), Bâle/Frankfurt am Main 1991, p. 396 et p. 419, n. 154 ; p. 406 et p. 427, n. 374 ; Tremp 1984, pp. 163-164.
365 *DHS*, XI, p. 88 ; Mottaz 1921, II, p. 636 ; *Cartulaire Lausanne* 1948, p. 352, nº 410.
366 AC Moudon, BAA 32, 52, 24 fév. 1670 ; AC Payerne, RC 165, 27 sept. 1741 (17 maisons sont incendiées).
367 ACV, Dp 54/15, Not. Joly : Maître Friolet achète une maison en le 14 jan. 1747 (communication de Pierre-Yves Favez).
368 ACV, GB 316/b1, fº 4.
369 Isabelle Roland, « Sassel, rue du village 22, fiche 11A du recensement architectural. Brève étude historique et architecturale », ms. nov. 2010.
370 Rec. Nº 744 ; ACV, GEB 316 ; GF 316/1, 1807-1840, 113 ; GF 316/2, 1840-1847, 69.
371 ACV, PP 347/62.
372 ACV, C XX 316/3, mai 1382.
373 ACV, C XX 316/ 5, juin 1396.
374 ACV, C XX 310/ 62, 12 mars 1507, et non en 1503 comme mentionné dans Mottaz 1921, II, p. 636.
375 ACV, Bb 1-73, 30, 12 avr. 1755.
376 ACV, GB 316/c1, 1842.
377 ACV, AMH, D7, Sassel ; AC Sassel, I 1, 1868-1834.
378 ACV, AMH, A 166/5, A 12428, lettre du syndic au Département de l'instruction publique, 18 nov. 1901.
379 ACV, S 60 316/1 ; AMH, A 166/5, A 26978/5, 14 sept. 1962, lettre de l'archéologue cantonal au chef du Département de l'instruction publique (condition pour l'octroi du subside : « que la fenêtre à ouvrir soit semblable à celles qui existent déjà : un encadrement et une menuiserie du même type »).
380 Archives SIPAL ; AC Sassel, NBA 1989.
381 ACV, AMH, D 7, Sassel.
382 Inv. F. Hoffmann, 2013.
383 MCAH, Fonds Forel.
384 *DTCS* 2005, p. 823.
385 Archéologie cantonale, Lausanne.
386 *DTCS* 2005, *p.* 823.
387 *DHS*, XI, p. 523 ; Mottaz 1921, II, p. 649.
388 ACV, C XX 318/4, 14 avr. 1447 ; IB 42/351, 1723.
389 ACV, Fn 176 bis, 11-119.
390 Et non du bailliage de Payerne comme affirmé dans le *DHS*.
391 ACV, GB 195/a ; GC 1318, 1818.
392 ACV, GC 494 A.
393 ACV, C XX, Dompierre, 1411 ; Fn 41, 17v, 1er sept. 1411 ; 19, 20 avr. 1471.
394 *Visite 1416-1417* ; *Visite 1453*, pp. 71, 342 : « *Capella in SIGNIODO* », « *Item visitarunt capellam de Signiodo, filiolam et etiam membrum antedicte parrochialis ecclesie Dompnipetri, in qua celebratur une missa qualibet ebdomada ibidem per curatum predictum seu eius vicarium celebranda, cuius dotatio existit quinquaginta solidorum annualium census* ».
395 ACV, DL 8172, Ja Rojolat, 1468.
396 ACV, GB 318/a/2, fº 1.
397 ACV, GF 318/6, 1840-1874, 51 ; pour le débat sur la construction de l'école, voir plus bas.
398 ACV, GB 318/b.
399 ACV, GB 318, 1818, fº 2, nº 68.
400 ACV, Bp 34/2, 1560-1561.
401 ACV, Bp 34/18, 1669-1670 ; Bb 1-13, 238, 18 mars 1669.
402 ACV, Bb 1-73, p. 322, 26 mars 1756 ; AC Seigneux, P 8, 1er nov. 1661.
403 ACV, Fn 4, 1365-1377, 4v-5 ; DL 81/1, Ja Rojolat, 25 nov. 1465.
404 ACV, K XIII 202/4, 1838-1839, 21 avr. ; 19 et 23 mai 1838 ; 31 mai 1839 ; lettre de la Municipalité datée du 22 nov., cachet postal du 2 juin 1838 ; 7 déc. 1838.
405 ACV, K XIII 202/5, 1840-1841, 9 juil. 1840.
406 *Ibid.*, 24 déc. 1840.
407 *Ibid.*, 7 août 1841.
408 *Ibid.*, lettre de Frédéric Badoux père et fils, s.d. (« Entrée à l'occident à droite en entrant salle de séance commune qui se chauffera par le moyen d'une chaufepance. Salle de couture au midi se chauffe depuis le corridor par un poêle en fer, la maîtresse aura une chambre au nord et un cabinet sa cuisine au milieu et une petite chambre au levant. Létage se compose de la salle d'école [2 fenêtres au levant et 3 au midi], chambre du régent au nord avec un cabinet la cuisine au milieu et une petite chambre au levant les deux fourneaux des deux salles d'école s'échaufferont par le moyen de double bouche depuis le corridor. Dans le cabinet au Régent il y a un canal pour le poid de l'orloge. Ramure à 4 pans. La molasse pour les parpaings est à prendre à Châtonnaye canton de Fribourg. »)
409 Inv. F. Hoffmann, 2013 ; Heller/Fornet 1997, p. 62.
410 Documents conservés, il y a peu encore, aux archives communales. Il n'a malheureusement pas été possible de les retrouver.
411 *DTCS* 2005, p. 928.
412 Archéologie cantonale, Lausanne.
413 Tremp 1984, p. 261.
414 *DHS*, XIII, p. 153.
415 *Visite 1453*, p. 341, 25 sept. 1453.
416 ACV, Fn 41, 16v, 14 avr. 1446 ; 10v, 11, 12, 20 déc. 1457 ; 12v-13v, 20 avr. 1471 ; C XX 321/2 ; C XX 321/5.
417 ACV, GB 207, fº 6, 1797.
418 ACV, GB 321/a1.
419 Nº rec. 923-924.
420 Son rural a été démoli en 1877 ; ACV, GF 321/7, 1876-1893, 83. Elle appartient alors à Fritz Duc.
421 Bâtiment détruit le 5 oct. 1879 (ACV, GF 321/7, 1876-1893, 345).
422 ACV, K XIII/202, carton 2B, 1836-1837.
423 *Ibid.*, 22 juil. 1836, 2e enveloppe 1836-1837.
424 Inv. F. Hoffmann, 2013.

Annexes

Poinçon de potier d'étain

N°	Marque de l'artisan	Maître	Epoque	Objet	Provenance	Page
1		Jean-Jacques Marcuard (?)	1662	Pommeau d'étain	Lucens, halle	206

Tableau de la population

Etabli sur la base du *DHS* et/ou des recensements de 1764 (ACV, Ea 2/3) et 1798 (Anne-Marie Amoos, « Le recensement vaudois de mai 1798 », RHV, 1981, pp. 57-97).

	Nombre d'habitants					
Année	**1764**	**1798**	**1850**	**1900**	**1950**	**2000**
Brenles	96	131	232	234	174	163
Bussy-sur-Moudon	140	154	245	198	181	186
Carrouge	291	278	524	410	414	780
Cerniaz	80	76	142	145	104	63
Champtauroz	124	135	216	187	159	100
Chavannes-sur-Moudon	169	235	342	335	268	197
Chesalles-sur-Moudon	81	85	133	108	99	159
Combremont-le-Grand	194	279	444	441	362	308
Combremont-le-Petit	247	353	445	399	329	368
Corcelles-le-Jorat	369	324	572	535	380	412
Cremin	80	94	101	68	65	51
Curtilles	149	210	428	386	283	277
Dompierre	146	175	371	339	278	246
Forel-sur-Lucens	188	192	233	195	163	137
Granges-près-Marnand	372	394	841	942	856	1146
Henniez	96	127	298	261	296	230
Hermenches	170	210	323	317	249	284
Lovatens	155	206	281	256	184	151
Lucens	310	422	892	1517	1621	2221
Marnand	87	111	204	248	195	145
Oulens-sur-Lucens	55	70	100	96	79	52
Prévonloup	88	107	157	161	151	114
Ropraz	260	312	346	292	237	373
Rossenges-L'Abbaye	105	131	146	94	62	51
Rossens	28	30	67	77	59	46
Sarzens	57	69	162	111	84	60
Sassel	165	141	303	317	215	148
Sédeilles	107	135	195	214	205	144
Seigneux	190	136	324	284	226	276
Syens	120	149	235	175	124	117
Treytorrens	80	115	195	164	157	102
Villars-Bramard	75	128	192	172	127	118
Villars-le-Comte	148	161	268	217	161	122
Villarzel	167	214	358	296	226	190
Vucherens	245	334	458	379	289	444
Vulliens	326	387	458	444	344	438

Abréviations et bibliographie

A
Archives

A l'ombre de l'âge d'or 1995
A l'ombre de l'âge d'or. Artistes et commanditaires au XVII^e siècle bernois, 2 vol., Berne 1995.

A+A
Art+Architecture en Suisse, revue de la SHAS depuis 1994, succédant à *NMAH*.

AAM
Atelier d'archéologie médiévale S.A., Moudon

AC
Archives communales de...

ACL
Archives communales de Lucens

ACM
Archives de la construction moderne, EPFL

ACV
Archives cantonales vaudoises, Chavannes-près-Renens

AEB
Archives d'Etat de Berne

AEF
Archives d'Etat de Fribourg

AFMH
Archives fédérales des monuments historiques, Berne

AMH
Archives des monuments historiques

Amsler 1999-2001
Christine Amsler, *Maisons de campagne genevoises du XVIII^e siècle*, 2 vol., Genève 1999-2001.

Andenmatten 2005
Bernard Andenmatten, *La Maison de Savoie et la noblesse vaudoise (XIII^e-XIV^e s.). Supériorité féodale et autorité princière* (MDR 4, VIII), Lausanne 2005.

Anderegg 1979
Jean-Pierre Anderegg, *La maison paysanne fribourgeoise. I. Les districts du Lac, de la Sarine et de la Singine*, Bâle 1979.

Anderegg 1987
Jean-Pierre Anderegg, *La maison paysanne fribourgeoise. II. Les districts de la Broye, de la Glâne, de la Gruyère et de la Veveyse*, Bâle 1987.

AP
Archives privées

APCL
Archives de la paroisse catholique de Lucens

arch.
architecte

ARF
Archives du registre foncier

Armorial communes 1972
Olivier Dessemontet, Louis F. Nicollier, *Armorial des communes vaudoises*, Lausanne 1972.

Les Arts 1976
Les Arts. I. Architecture, peinture, littérature, musique (Encyclopédie illustrée du Pays de Vaud 6), Lausanne 1976.

AST
Archivio di Stato, Turin

Auberson 1998
Laurent Auberson, « Henniez. De la source guérisseuse à la mise en bouteilles industrielle », *A+A*, 1998/1, pp. 30-39.

AVL
Archives de la Ville de Lausanne

BAVM
Bulletin de l'Association du Vieux-Moudon.

BBB
Burgerbibliothek, Berne

BCU
Bibliothèque cantonale et universitaire, Lausanne

Berns mächtige Zeit 2006
André Holenstein (éd.), *Berns mächtige Zeit. Das 16. und 17. Jahrhundert neu entdeckt*, Berne 2006.

BHV
Bibliothèque historique vaudoise.

Biaudet/Meylan/Stöckli 1975
Jean-Charles Biaudet, Henri Meylan, Werner Stöckli, *La cathédrale de Lausanne* (Bibliothèque de la Société d'histoire de l'art en Suisse 3), Berne 1975.

Biermann 1910
Charles Biermann, *Le Jorat. Esquisse géographique*, Neuchâtel 1910.

Biermann 1946
Charles Biermann, *La maison paysanne vaudoise*, Lausanne 1946.

Bissegger 1980 (1)
Paul Bissegger, « Une dynastie d'artisans vaudois : les marbriers Doret (prédécesseurs de la marbrerie Rossier à Vevey) », *RSAA*, XXXVII/2, 1980, pp. 97-122.

Bissegger 1980 (2)
Paul Bissegger, « Noir, brun, rouge, violet et jaspé : les marbres du Chablais vaudois », Mane Hering-Mitgau *et al*. (éd.), *Von Farbe und Farben. Albert Knoepfli zum 70. Geburtstag*, Zurich 1980, pp. 79-84.

Bissegger 1995
Paul Bissegger, « Du "Grand Voyeur" à l'ingénieur. L'administration des ponts et chaussées en Pays de Vaud sous l'Ancien Régime », *Hommage Grandjean* 1995, pp. 521-549.

Bissegger 2007
Paul Bissegger, *D'ivoire et de marbre. Alexandre et Henri Perregaux ou l'Age d'Or de l'architecture vaudoise (1770-1850)* (BHV 131), Lausanne 2007.

Bissegger MAH VD 1998
Paul Bissegger, *La ville de Morges* (MAH 91, VD V), Berne 1998.

Bissegger MAH VD 2012
Paul Bissegger, *Rolle et son district* (MAH 120, VD VII), Berne 2012.

BNS, coll. icon.
Bibliothèque nationale suisse, collection iconographique

Bonard 1977
Paul Bonard, *Fontaines des campagnes vaudoises*, Lausanne 1977.

Bossard/Chavan 1990
Maurice Bossard, Jean-Pierre Chavan, *Nos lieux-dits*, Lausanne 1990.

BTSR
Bulletin technique de la Suisse romande.

Bull. SIA
Bulletin de la Société vaudoise des ingénieurs et architectes.

Burnand 1901
« Notes sur Sépey prises par R[ené] B[urnand] 1901 » (AP Alain Burnand).

Burnand 1938
René Burnand, *La Chapelle de Vulliens*, Lausanne 1938.

Burnand 1944
René Burnand, *Histoire de la dame en rose*, Lausanne 1944.

Burnand 1951
René Burnand, *Histoire résumée de la famille Burnand de Chavannaz*, ms. dactylographié, [Lausanne 1951] (ACV).

Burnand 1957
René Burnand, « Seppey », *RHV*, 1957, pp. 46-55.

c.
comptes

c. com.
comptes de commune

c. h.
comptes d'hôpital

c. t.
comptes de la « châtellenie », puis de la « terre » de Lucens (grande communauté)

CAR
Cahiers d'archéologie romande.

Carte 1725
ACV, GC 489, carte du bailliage de Moudon en 1725, par Jean-Adam Riediguer, ingénieur.

Cartulaire Lausanne 1948
Charles Roth (éd.), *Cartulaire du chapitre de Notre-Dame de Lausanne* (MDR 3, III), Lausanne 1948.

Castelnuovo 1994
Guido Castelnuovo, *Seigneurs et lignages dans le Pays de Vaud : du royaume de Bourgogne à l'arrivée des Savoie* (Cahiers lausannois d'histoire médiévale 11), Lausanne 1994.

Centlivres/Meylan 1947
Robert Centlivres, Henri Meylan, *L'Eglise vaudoise dans la tempête. Lettres choisies de Samson Vuilleumier, 1843-1846*, Lausanne 1947.

Cérenville/Gilliard 1929
Bernard de Cérenville, Charles Gilliard, *Moudon sous le régime savoyard* (MDR 2, XIV), Lausanne 1929.

Charrière 1845
Louis de Charrière, *Recherches sur les sires de Cossonay et sur ceux de Prangins issus de leur famille* (MDR 5), Lausanne 1845.
Charrière 1911
William [de Charrière] de Sévery, *La vie de société dans le Pays de Vaud à la fin du XVIII^e siècle. Salomon et Catherine de Charrière de Sévery et leurs amis*, 2 vol., Lausanne/Paris 1911 (réimpression 1978).
Charrière 1924
William [de Charrière] de Sévery, *Madame de Corcelles et ses amis*, Lausanne 1924.
Chaudet 2011
Valentine Chaudet, « Lucens – Chapelle Sainte-Agnès. Fouille le long des façades ouest et nord (BAMU 1999). Documentation partielle des combles (BAMU 1999). Synthèse des données existantes sur le bourg de résidence et la chapelle Sainte-Agnès », ms. juil. 2011 (SMS).
Christe 1997
François Christe, « Chronique archéologique », *RHV*, 1997, pp. 237-240.
Chuard/Faucherre 1976
Jean-Pierre Chuard, Jaques Faucherre, *La Broye d'un autre temps : Vaud et Fribourg*, Lausanne 1976.
coll.
collection
com.
commune, communal
Cons.
Registres du Conseil
Cons. com.
Registres du Conseil communal ou du Conseil général
CR cons. Etat
Compte rendu du Conseil d'Etat du canton de Vaud, Lausanne dès 1829.

DAS
Carl Brun, *Dictionnaire des artistes suisses,* 4 vol., Frauenfeld 1905-1917.
Delacrétaz 1986
Pierre Delacrétaz, *Les vieux moulins du pays de Vaud et d'ailleurs*, Romanel-sur-Lausanne 1986.
Delacrétaz 1991
Pierre Delacrétaz, *Vieux ponts du Pays de Vaud*, Chapelle-sur-Moudon 1991.
Delaporte 1965
Jules Delaporte, *Lucens* (Trésors de mon pays 120), Neuchâtel 1965.
Dellion 1884-1903
Apollinaire Dellion, *Dictionnaire historique et statistique des paroisses catholiques du canton de Fribourg*, Fribourg 1884-1903.
Dewarrat 2002
Jean-Pierre Dewarrat *et al.*, *Des voies romaines à l'autoroute A1 : histoire des voies de communication de la Broye*, Fribourg 2002.
DFIRE
Département des finances et des relations extérieures, Canton de Vaud
DHS
Dictionnaire historique de la Suisse, 13 vol., Hauterive 2002-2014 (*DHS online* http://www.dhs.ch/).
DTCS 2005
Dictionnaire toponymique des communes suisses, Frauenfeld 2005.

éch.
échelle
Elysée
Musée de l'Elysée, Lausanne
Enquête Stapfer 1799
http://www.stapferenquete.ch (consulté le 7 jan. 2015).
Escaliers 2006
Escaliers. Décors et architecture des cages d'escalier des immeubles d'habitation en Suisse romande, 1890-1915, Lausanne 2006.

f°
folio
Fattebert-Paccaud 1992
J[ean]-D[aniel] Fattebert-Paccaud, *Prévonloup. Petite histoire tirée de ses archives*, Lucens 1992.
Favez/Marion 2003
Pierre-Yves Favez, Gilbert Marion, *Le Grand Conseil vaudois de 1803*, [Chavannes-près-Renens] 2003.
Favrod 2011
Justin Favrod, *Les Burgondes. Un royaume oublié au cœur de l'Europe* (Le savoir suisse 4), Lausanne 2011.
Feihl/Stöckli 1976
Olivier Feihl, Werner Stöckli, « Lucens, château, la Tourmette. Investigations archéologiques 1976 », AAM, ms. 17 déc. 1976 (ACV, S 60 204/1/e).
Fiaux 2009
Gilbert Fiaux, *Hermenches au travers des siècles*, Hermenches 2009.
Fichier MCAH
Fichier des objets liturgiques au MCAH
Fondation et planification 2010
Hans-Joachim Schmidt (éd.), *Fondation et planification urbaine. Fribourg au Moyen Age* (Geschichte : Forschung und Wissenschaft 33), Münster Westf. 2010.
Fontannaz 1986
Monique Fontannaz, *Les cures vaudoises. Histoire architecturale, 1536-1845* (BHV 84), Lausanne 1986.
Fontannaz 1995
Monique Fontannaz, « Portrait architectural de la famille Loys dans la seconde moitié du XVII^e siècle », *A l'ombre de l'âge d'or* 1995, II, pp. 99-140.
Fontannaz 2001
Monique Fontannaz, « Aperçu de la poterie de terre à Moudon au XVIII^e siècle », Kulling 2001, pp. 268-275.
Fontannaz 2010
Monique Fontannaz, « La trajectoire internationale d'un bourg rural vaudois. L'industrie horlogère à Lucens vers 1900 », *A+A*, 2010/2, pp. 64-71.
Fontannaz MAH VD 2006
Monique Fontannaz, *La ville de Moudon* (MAH 107, VD VI), Berne 2006.

Galbreath 1934-1936
Donald-Lindsay Galbreath, *Armorial vaudois*, 2 vol., Baugy-sur-Clarens 1934-1936.
Galbreath 1937
Donald-Lindsay Galbreath, *Inventaire des sceaux vaudois*, Lausanne/Genève 1937.
Gasser 2004
Stephan Gasser, *Die Kathedralen von Lausanne und Genf und ihre Nachfolge : früh- und hochgotische Architektur in der Westschweiz (1170-1350)* (Scrinium Friburgense 17), Berlin 2004.
Gilliard 1923-1931
Charles Gilliard, « Les vidomnes de Moudon », *RHV*, 1923, pp. 105-120, 138-153, 221-222 ; 1931, pp. 181-186.
Gingins/Forel 1846
Frédéric de Gingins-La-Sarra, François Forel, *Recueil de chartes, statuts et documents concernant l'ancien évêché de Lausanne* (MDR VII), 2 vol., Lausanne 1846.
Glauser 2003
Daniel Glauser, *Les maisons rurales du canton de Vaud. IV. Du Gros-de-Vaud à la Broye* (Les maisons rurales de Suisse 19), Bâle 2003.
Glauser 2013
Daniel Glauser, *Histoire et avenir des fermes vaudoises* (Patrimoine vaudois), Lausanne 2013.
Grandjean 1984
Marcel Grandjean, « Villes neuves et bourgs médiévaux, fondement de l'urbanisme régional », *L'homme dans la ville : cours général public 1983-1984* (Publications de l'Université de Lausanne 62), Lausanne 1984.
Grandjean 1988
Marcel Grandjean, *Les temples vaudois. L'architecture réformée dans le Pays de Vaud* (BHV 89), Lausanne 1988.
Grandjean 1990-1991
Marcel Grandjean *et al.*, *Lutry, arts et monuments. Du XI^e au début du XX^e siècle*, 2 vol., Lutry 1990-1991.
Grandjean 1991
Marcel Grandjean, « Lucens : château, bourg, ville et chapelles. Questions d'histoire monumentale et de vocabulaire », ms. 1991 (Rédaction MAH Vaud).
Grandjean 1995 (1)
Marcel Grandjean, « Les architectes "genevois" dans le Pays de Vaud à la fin de l'époque gothique (1470-1533) », *Des archives à la mémoire. Mélanges offerts à Louis Binz*, Genève 1995, pp. 159-216.

Grandjean 1995 (2)
Marcel Grandjean, « Le château de Vufflens (vers 1415 – vers 1430). Notes sur sa construction, son esthétique et sa valeur défensive », *RSAA*, 1995, pp. 89-136.
Grandjean 1997
Marcel Grandjean, « Les villes : espaces et réseau » et « Art monumental et échanges. L'architecture religieuse », *Pays romands* 1997, pp. 87-98, 459-486.
Grandjean 2000
Marcel Grandjean *et al.*, *Cudrefin. De la ville neuve savoyarde aux campagnes du XIX^e siècle*, Hauterive 2000.
Grandjean 2007
Marcel Grandjean, *Avenches. La ville médiévale et moderne. Urbanisme, arts et monuments* (Documents du Musée Romain 14), 2 vol., Avenches 2007.
Grandjean 2015
Marcel Grandjean, *L'architecture religieuse de la fin de l'époque gothique en Suisse romande et dans le diocèse de Genève : développement, sources et contextes*, à paraître en 2015.
Grandjean MAH VD 1965
Marcel Grandjean, *La ville de Lausanne : introduction, extension urbaine, ponts, fontaines, édifices religieux (sans la cathédrale), hospitaliers, édifices publics (I)* (MAH 51, VD I), Bâle 1965.
Grandjean MAH VD 1979
Marcel Grandjean, *La ville de Lausanne : édifices publics (II), quartiers et édifices privés de la ville ancienne* (MAH 69, VD III), Bâle 1979.
Grandjean MAH VD 1981
Marcel Grandjean, *Lausanne : villages, hameaux et maisons de l'ancienne campagne lausannoise* (MAH 71, VD IV), Bâle 1981.
Grote 1996
Michèle Grote, *Les tuiles anciennes du canton de Vaud* (CAR 67), Lausanne 1996.
Grunder KdS ZH 1997
Karl Grunder, *Der Bezirk Dietikon* (KdS 88, ZH IX), Bâle 1997.
Guide artistique 2011
Guide artistique de la Suisse. IVa. Jura, Jura bernois, Neuchâtel, Vaud, Genève, Berne 2011.
Guide artistique 2012
Guide artistique de la Suisse. IVb. Fribourg, Valais, Berne 2012.

h.
hauteur
Heller/Fornet 1997
Geneviève Heller, Marianne Fornet, *La cage dorée. De la chambre d'école au groupe scolaire. Deux siècles d'architecture vaudoise*, Chapelle-sur-Moudon 1997.
Helvetia Sacra I/4 1988
Le diocèse de Lausanne (VI^e siècle – 1821), de Lausanne et Genève (1821-1925), et de Lausanne, Genève et Fribourg (depuis 1925) (Helvetia Sacra. Section I. Archidiocèses et diocèses 4), Bâle 1988.
Herzog 1999
Georges Herzog, *Albrecht Kauw (1616-1681). Der Berner Maler aus Strassburg* (Schriften der Burgerbibliothek Bern), Berne 1999.
Histoire vaudoise 1973
L'histoire vaudoise (Encyclopédie illustrée du Pays de Vaud 4), Lausanne 1973.
Hofer KdS BE 1959
Paul Hofer, *Die Stadt Bern : Gesellschaftshäuser und Wohnbauten* (KdS 40, BE II), Bâle 1959.
Hommage Grandjean 1995
Des pierres et des hommes. Matériaux pour une histoire de l'art monumental régional. Hommage à Marcel Grandjean (BHV 109), Lausanne 1995.

IB
Inventaire blanc (ACV)
Indicateur vaudois
Indicateur vaudois. Livre d'adresses de Lausanne et du canton de Vaud.
INSA
Inventaire suisse d'architecture, 11 vol., Berne 1982-2004.
Inv. F. Hoffmann
Inventaire des cloches, Fabienne Hoffmann, 1992-2014 (MAH/PBC)
ISOS VD
Inventaire des sites construits à protéger en Suisse (ISOS). Sites construits d'importance nationale : Canton de Vaud, II, Berne, à paraître.
IVS
Inventaire fédéral des voies de communication historiques de la Suisse, http://map.geo.admin.ch/ (mis à jour en avril 2010).

Jaton 2001
Philippe Jaton, *De temples en chapelles sur le Chemin des Blés* (Guides de monuments suisses 693), Berne 2001.

Kaenel 2004
Philippe Kaenel, *Eugène Burnand (1850-1921). Peintre naturaliste*, Lausanne 2004.
KdS
Die Kunstdenkmäler der Schweiz, Bâle 1927 et suiv.
Kohler 1922
André Kohler, « Villarzel l'Evêque, des origines à 1798 », *RHV*, 1922, pp. 18, 43, 76, 109, 129, 161, 213, 323.
Kohler 1936
André Kohler, « Le château de Lucens sous Leurs Excellences de Berne. Notice et chronique d'après les comptes baillivaux », *RHV*, 1936, pp. 65-85, 129-151, 193-217.
Kulling 2001
Catherine Kulling, *Poêles en catelles du Pays de Vaud, confort et prestige*, Lausanne 2001.
Kulling 2010
Catherine Kulling, *Catelles et poêles du Pays de Vaud du 14^e au début du 18^e siècle* (CAR 116), Lausanne 2010.

La Corbière 2010
Matthieu de La Corbière, « La maison haute dans l'ancien diocèse de Genève (XII^e-XIV^e siècle) », *Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève*, XL, 2010, pp. 3-18.
lith.
lithographie
LL.EE.
Leurs Excellences de Berne
Logoz 1975
Roger-Charles Logoz, « L'inventaire des biens d'Aymon de Cossonay (1375) et la vie quotidienne d'un évêque de Lausanne au XIV^e siècle », *RHV*, 1975, pp. 51-101.
Lovis 2013 (1)
Béatrice Lovis, « Les boiseries peintes du château de Mézery », *Monuments vaudois*, 2013, pp. 5-23.
Lovis 2013 (2)
Béatrice Lovis, « Château de Mézery. Etude historique et iconographique des boiseries peintes », ms. mai-juin 2013 (SMS), pp. 18-19.
LRD
Laboratoire romand de dendrochronologie, Moudon
Lüthi 2000
Dave Lüthi, *Les chapelles de l'Eglise libre vaudoise* (BHV 118), Lausanne 2000.
Lüthi 2010 (1)
Dave Lüthi (éd.), *Le client de l'architecte* (Etudes de lettres 287), Lausanne 2010.
Lüthi 2010 (2)
Dave Lüthi, *La construction de l'architecte. Histoire d'une profession en Suisse romande, 1800-1940*, Neuchâtel 2010.
Lüthi 2012
Dave Lüthi, *Le compas & le bistouri. Architecture de la médecine et du tourisme curatif. L'exemple vaudois (1760-1940)*, Lausanne 2012.
Lüthi 2013
Dave Lüthi (éd.), *Le marbre et la poussière. Le patrimoine funéraire de la Suisse romande (XIV^e-XVIII^e siècles)* (CAR 143-144), Lausanne 2013.
Lüthi/Bock 2008
Dave Lüthi, Nicolas Bock (dir.), *Petit précis patrimonial. 23 études d'histoire de l'art offertes à Gaëtan Cassina* (Etudes lausannoises d'histoire de l'art 7), Lausanne 2008.
Lüthi/Cassina 2009
Dave Lüthi, Gaëtan Cassina (éd.), *La profession d'architecte en Suisse romande (XVI^e-XX^e siècles)* (Etudes de lettres 282), Lausanne 2009.

MAH
Les Monuments d'art et d'histoire de la Suisse, Bâle 1927 et suiv.
Marion 1990
Gilbert Marion, *Paroisses et pasteurs de la Broye au XVIII^e siècle. La Classe de Payerne, 1675-1798* (BHV 101), Lausanne 1990.

Martignier/Crousaz 1867
David Martignier, Aymon de Crousaz, *Dictionnaire historique, géographique et statistique du canton de Vaud*, Lausanne 1867.
MB
La maison bourgeoise en Suisse.
MB Vaud
Frédéric Gilliard, Henri Meyer, *Canton de Vaud*, 2 vol., Zurich 1925 et 1933 (La maison bourgeoise en Suisse 15 et 25 ; rééd. du vol. II, Zurich 1961).
MCAH
Musée cantonal d'archéologie et d'histoire, Lausanne
MDR
Mémoires et documents publiés par la Société d'histoire de la Suisse romande, dès 1838, en 4 séries : MDR, MDR 2, MDR 3, MDR 4.
mém. lic.
mémoire de licence
MH
Monument historique
MHB
Musée d'Histoire de Berne
MHL
Musée historique de Lausanne
Morerod 2000
Jean-Daniel Morerod, *Genèse d'une principauté épiscopale. La politique des évêques de Lausanne (IX^e^-XIV^e^ siècle)* (BHV 116), Lausanne 2000.
Mottaz 1914-1921
Eugène Mottaz, *Dictionnaire historique, géographique et statistique du canton de Vaud*, 2 vol., Lausanne 1914-1921.
ms.
manuscrit
Mun.
Registres de la Municipalité
MVM
Musée du Vieux-Moudon

n.
note
N° rec.
Numéro de fiche du recensement architectural du canton de Vaud précédé du n° de commune (voir http://www.recensementarchitectural.vd.ch)
Neuenschwander Feihl 1982
Joëlle Neuenschwander Feihl, « Lausanne », *INSA*, V, Berne 1982, pp. 225-383.
Neuenschwander Feihl 2003
Joëlle Neuenschwander Feihl, « Vevey », *INSA*, IX, Berne 2003, pp. 423-520.
Nicolas-Obadia 1974
Georges Nicolas-Obadia, *Atlas statistique agricole vaudois : 1806-1965* (Cahiers de l'aménagement régional 16), Lausanne 1974.
NMAH
Nos monuments d'art et d'histoire, publication de la SHAS, dès 1950.
[NN]
nom inconnu

p.
page
Pahud 2001
Alexandre Pahud *et al.* (éd.), *Le cartulaire de l'abbaye cistercienne de Hautcrêt (fin du XII^e^ siècle)* (Cahiers lausannois d'histoire médiévale 29), Lausanne 2001.
Panchaud 1952
Georges Panchaud, *Les écoles vaudoises à la fin du régime bernois* (BHV 12), Lausanne 1952.
Pasche 1895
Charles Pasche, *La contrée d'Oron : soit le district de ce nom dans les temps anciens, au Moyen Age et sous la domination bernoise. Essai historique*, Lausanne 1895.
Patrimoine architectural 1986
Patrimoine architectural. Rapport d'activités 1973-1982, Section MH, Lausanne 1986.
Patrimoine campanaire fribourgeois 2012
Le patrimoine campanaire fribourgeois (Pro Fribourg 174), Fribourg 2012.
Pays romands 1997
Agostino Paravicini-Bagliani *et al.* (dir.), *Les pays romands au Moyen Age*, Lausanne 1997.
PBC
Protection des Biens culturels
ph.
photographie
Pittet 1996
Edouard Pittet, *Jakob Samuel Weibel : peintre et graveur de paysages, 1771-1846*, Berne 1996.
Plantin 1666
Jean-Baptiste Plantin, *Abbrégé de l'histoire générale de Suisse. Avec une description particulière du Païs…*, Genève 1666.
Pradervand/Schätti 1998
Brigitte Pradervand, Nicolas Schätti, « Curtilles. Eglise Saint-Pierre. Evaluation historique et stylistique des décors peints », ms. mars 1998.

Raemy 1997
Daniel de Raemy, « Art monumental et échanges. L'architecture militaire : donjons et châteaux », *Pays romands* 1997, pp. 487-508.
Raemy 1999
Daniel de Raemy *et al.*, *La chapelle de Chillon* (CAR 79), Lausanne 1999.
Raemy 2004
Daniel de Raemy, *Châteaux, donjons et grandes tours dans les Etats de Savoie (1230-1330). Un modèle : le château d'Yverdon* (CAR 98-99), 2 vol., Lausanne 2004.
Raemy MAH FR
Daniel de Raemy, *La ville d'Estavayer-le-Lac* (MAH, FR VI), à paraître.
rec.
reconnaissance
rec. vers 1260
AST, C, BV 32 Moudon 15, « rouleau des fiefs » dressé en faveur de Pierre de Savoie entre 1254 et 1265/67.

Reymond 1913
Maxime Reymond, « Les seigneurs et le château de Villardin près Rue », *Annales fribourgeoises*, 1913, pp. 184-190, 193-201.
Reymond 1938
Maxime Reymond, *Cerjat*, Paris 1938.
RGV
Recueil de généalogies vaudoises, 3 vol. (I : Fasc. 1-6, 1912-1923. – II : Fasc. 1-4, 1926-1935. – III : Fasc. 1-4, 1939-1950), Lausanne 1912-1950.
RHES
Revue d'histoire ecclésiastique suisse, dès 1907.
RHV
Revue historique vaudoise, dès 1893.
Rieben 1980
Henri Rieben *et al.*, *Portraits de 250 entreprises vaudoises*, Lausanne 1980.
Robert 1980
Jean-François Robert, *Vieilles bornes en Pays de Vaud* (Cahiers du Musée 5), Lausanne [1980].
Rochaix 1994
Jean-Louis Rochaix, « Les chemins de fer régionaux électriques du Jorat », *Mémoire vive*, III, 1994, pp. 89-98.
Roder 1987
Thomas Roder, *150 acteurs économiques à la veille de la Révolution de 1798*, mém. lic. UNIL, 1987.
Roland Tevaearai 1995
Isabelle Roland Tevaearai, « L'utilisation des ordres dans l'architecture rurale du Plateau vaudois », *Hommage Grandjean* 1995, pp. 425-438.
Romont, Collégiale 1996
La collégiale de Romont (Patrimoine fribourgeois 6), Fribourg 1996.
Romont, Fille-Dieu 1993
Jacques Bujard, Brigitte Pradervand, Nicolas Schätti, *L'abbaye cistercienne de la Fille-Dieu à Romont* (tiré à part de *Archéologie fribourgeoise. Chronique archéologique*), Fribourg 1993.
Ropraz 1994
Pierre Yves Lador *et al.*, *Ropraz*, Ropraz 1994.
RSAA
Revue suisse d'art et d'archéologie, dès 1939.
Rue 1999
Rue : de la villette savoyarde à la commune fribourgeoise (Pro Fribourg 122), Fribourg 1999.

s.
siècle
s. d.
sans date
s. l.
sans lieu
s. n.
sans nom
s. p.
sans pagination
SBE
Service des bâtiments de l'Etat de Vaud

Schöpfer KdS FR 2000
Hermann Schöpfer, *Der Seebezirk* (II) (KdS 95, FR V), Berne 2000.
Schreiner 1982
Elisabeth Schreiner, *Schloss Lucens im Wandel der Zeit*, mém. lic., Université de Zurich 1982.
SHAS
Société d'histoire de l'art en Suisse
sig.
signé
SIPAL
Service immeubles, patrimoine et logistique du Canton de Vaud, DFIRE
SMS
Section monuments et sites, SIPAL
SPM 2014
La Suisse du Paléolithique au Moyen-Age. VII. L'archéologie de la période entre 800 et 1350, Bâle 2014.
Stöckli 1977
Werner Stöckli, « Villarzel, ancienne tour. Les investigations archéologiques en 1977 », rapport dactylographié, 26 mai 1977 (ACV, AMH, B 1280/a).
Stöckli 1978
Werner Stöckli, « Villarzel, ancienne tour. Les investigations archéologiques en 1978 », rapport dactylographié, 30 nov. 1978.
Stöckli 1979
Werner Stöckli, « Villarzel, tour. Restauration en 1978 », rapport dactylographié, 8 mai 1979.
Strub MAH FR 1956
Marcel Strub, *La ville de Fribourg (I)* (MAH 36, FR II), Bâle 1956.
Strub MAH FR 1959
Marcel Strub, *La ville de Fribourg (II)* (MAH 42, FR III), Bâle 1959.
Stubenvoll/Bretz 2003
Marianne Stubenvoll, Nathalie Bretz, *Les chemins historiques du canton de Vaud* (IVS), Berne 2003.

Thurm 1959-1985
Sigrid Thurm, *Deutscher Glockenatlas*, 4 vol., Munich/Berlin 1959-1985.
Tremp 1984
Ernst Tremp (éd.), *Liber Donationum Altaeripae. Cartulaire de l'abbaye cistercienne d'Hauterive (XII^e-XIII^e siècles)* (MDR 3, XV), Lausanne 1984.
Trésors 1982
Trésors d'art religieux en Pays de Vaud, Lausanne 1982.
Turrian 1896
Emile David Turrian, *Les temples nationaux du canton de Vaud*, Lausanne 1896.

UNIL
Université de Lausanne

Veuve 1983
Jacqueline Veuve, *La mort du grand-père ou le sommeil du juste : les intentions du film* (Documents publiés par la Cinémathèque suisse 10), Lausanne 1983, et film de 1978.
La vie quotidienne 1984
La vie quotidienne. II. Maisons, fêtes, sport, langage (Encyclopédie illustrée du Pays de Vaud 11), Lausanne 1984.
Viollier 1927
David Viollier, *Carte archéologique du canton de Vaud : des origines à l'époque de Charlemagne*, Lausanne 1927.
Vion 1989
Eric Vion, « L'analyse archéologique des réseaux routiers », *Paysages découverts*, I, Lausanne 1989, pp. 67-99.
Vion 1990
Eric Vion, « Les routes », *La Maison de Savoie en Pays de Vaud*, Lausanne 1990, pp. 27-32.
Vion 1997
Eric Vion, « Les réseaux de communication : la créativité routière », *Pays romands* 1997, pp. 57-70.
Visite 1416-1417
La visite des églises du diocèse de Lausanne en 1416-1417 (MDR 2, XI), Lausanne 1921.
Visite 1453
Ansgar Wildermann (éd.), *La visite des églises du diocèse de Lausanne en 1453* (MDR 3, XIX-XX), Lausanne 1993.
Vuilleumier 1927-1933
Henri Vuilleumier, *Histoire de l'Eglise réformée du Pays de Vaud sous le régime bernois*, 4 vol., Lausanne 1927-1933.

Wagner 1938
Ernst Wagner, *Vincenz Wagner, 1606-1658* (tiré à part de *Kleiner Bund*, XXII-XXV) 1938.

Notes sur la datation

1294 n. st.
1294, nouveau style : restitution moderne de la datation selon le style de *l'Annonciation* en usage.
1541/2
Année comptable, chevauchant sur 1541 et 1542

Crédits des illustrations

Photographies, reproductions de documents anciens : les photographies ont pour la plupart été réalisées par Claude Bornand, et par Rémy Gindroz, qui a été en charge de la reproduction de tous les documents conservés aux Archives cantonales vaudoises.
Carte nationale : reproduite avec l'autorisation de swisstopo (BA150215) **fig. 1.**
Cartes-secteurs : SHAS, sur la base de cartes fournies par l'Office de l'information sur le territoire – Vaud. **fig. 52, 149, 219, 305, 384, 421.**
Cartes synoptiques : Géodonnées Etat de Vaud. Géoréférencement des anciens plans effectué par l'Office de l'information sur le territoire – Vaud. Dessin NOR architectes. **fig. 16, 54, 66, 79, 90, 106, 107, 124, 130, 307, 312, 320, 329, 339, 341, 363, 372, 373, 375, 377, 379, 381, 417, 419, 423, 427, 431, 442, 443, 463, 468, 495, 501, 505, 509.**

Index

Aarau (AG), 42, 180
Aeberly (Aberly), Charles, serrurier, 91, 202, 205
Agassiz, famille, 374
Agathe de Catane, sainte (épitaphe), 180
Agra (IN), 269
Aigle, château, 430 (n. 137), 455 (n. 201)
Aigroz, Constant, 382
Aligre, Adriane, 261
Allamand, Abraham, maçon, 424 (n. 218)
Amérique, 65, 137, 261
Anger-Perret, serrurier, 398
Angleterre, 128, 162
Architectes : *voir* Arnold & Rollinet ; Baatard ; Bachelin ; Badoux ; Battaini ; Baumann ; Berthoud ; Bertolini ; Bischoff ; Boisot ; Bonjour ; Borgeaud ; Bosset ; Bosset & Bueche ; Boujol & Delachaux ; Braillard ; Briod ; Burnand ; Burnat & Nicati ; Charles ; Charton ; Coigny ; Corbusier ; Curtine ; Delagrange ; Demierre ; Dind ; Dumas ; Dünz ; Edelstein ; Favre ; Ferrari ; Fraisse ; Franel ; Gilliard & Godet ; Gilliard ; Giovanoli-Mozer ; Glatz & Delachaux ; Graz ; Grec ; Grin ; Hertling ; Hugli ; Huguenin ; Isoz ; Jaccottet ; Jaquier ; Jenner ; Jordan ; Journeau ; Kissling ; La Harpe ; Liechti ; Lilaz ; Lindenmeyer ; Margot ; Martin ; Métrailler ; Naef ; Oulevey ; Perregaux ; Piccard ; Protti ; Raccoursier ; Ramelet ; Regamey ; Robert ; Rossire ; Rychner ; Savary ; Schaub ; Schmid ; Sinner ; Spielmann ; Sprüngli ; Tissot ; Vasserot ; Verrey ; Vredeman de Vries ; Wenger ; Widmer ; Zur Matten.
Arma – famille, 91 – Jacques, 91 – Pierre, 91
armoiries, 26, 153 – Ballif, 210, 211* – Bardonêche, 82*, 83 – Baulmes, 175, 176, 179, 178* – Bergier, 303 – Berne, 25, 25*, 131, 135, 136, 139*, 146, 149, 152, 170, 285, 308, 368 – Bize, 261 – Brenles, 252 – Briod, 289 – Burnand, 111, 116, 426 (n. 390) – Carrouge, 59 – Chesalles, 269 – Clavel, 82, 82*, 83, 252 – Combremont-le-Grand, seigneurs de, 372 – communes, 419 (n. 52) – Crousaz, 78, 83 – Darm, 180 – Déglon, 296 – Estavayer, 82* – Forel, 303 – Genève-Lullin, 82* – Glâne, 82*, 266 – Goumoens, 63 – Graffenried, 158, 179 – Güder, 130* – Joffrey, 289, 293, 293* – Jossevel, 258, 259* – Lausanne, évêques de, 145 – Lovatens, 304 – Loys, 265, 265*, 266, 394 – Lucens, 26, 176, 180, 185*, 185, 210, 211* – Mestral, 367, 372 – Mestral, Beat Jacob, 371* – Mestral, Jean-Rudolf, 372* – Mestral de Rue, 380 – Mestral de Rue-Erlach, 376, 379* – Montfaucon, 128, 159, 160*, 282, 282*, 283, 285*, 290, 291 – Montferrand, 25*, 128, 150, 163 – Nicod, 111 – Nicolas, 60, 60* – Polier, 65 – Rey, 60, 60* – Ropraz, seigneurs de, 81, 82, 82* – Sarzens, 312 – Sinner, 136 – Sordet, 82* – Stürler, 156, 180 – Tillier, 82*, 135 – Vaud, 139*, 211, 226, 264, 312, 429 (n. 121) – Villarzel, 179, 289, 291, 293, 293* – Vulliens, 109, 112 – Wagner, 130*, 223, 282 – Weiss, 286
Arnold & Rollinet, architectes, 229
Arnoux, Charles, fondeur, 42, 343, 352, 383
Artois, 74
Aubertet, Louis, 437 (n. 256)
Aubinguer, Charles-Léopold, orfèvre, 286
Aubonne, 181, 444 (n. 145)
Aubonne – Etienne d', 66 – Louise d', peintre, 66, 77 (*voir* Corcelles)
Avenches, 14, 20, 21, 25, 114, 125, 131, 163, 435 (n. 143), 436 (n. 189), 441 (n. 465) – château, 379*, 380
Avenches – Bernard d', 367, 374 – François d', 367 – Guy d', 367 – Jaquete, d', 173 – Pierre d', 367, 374
Aymonet, Jean, 385

Baatard, Pierre, architecte, 265
Bachelin, NN., architecte, 381
Badoux – famille, 275, 442 (n. 28) – Abraham-Daniel, 208 – Claudi, 226 – Edouard, 215 – Frédéric, charpentier-architecte, 39, 174, 196, 199, 201, 204, 215, 217, 217*, 226, 227*, 269, 276, 278, 298, 299, 299*, 306, 308, 354, 415, 417, 433 (n. 39), 445 (n. 165), 452 (n. 47), 457 (n. 408) – Jacob, maçon, 298 – Jacques-David, tailleur de pierre, 272 – Jean, charpentier, 202, 267, 272, 276, 298, 308, 415 – Jean, entrepreneur, 199 – Jean, voyer, 17, 19, 278 – Jean-Daniel, carrier, 200 – Jean-Daniel, charpentier, 312 – Jean-François, 215 – Jean-Philippe, charpentier, 306, 312 – Jean-Rodolphe, voyer, 210 – Pierre, serrurier, 436 (n. 168) – Rose, 218 – Suzanne, 218
Bailly-Comte, horlogers, 42, 352
Bâle, 279
Baleyson, Antoine, charpentier, 205
Ballif – famille, 218 – Abraham-Siméon, 234 – Adrien, 225, 287 – Antoine-Humbert, 210 – Arthur, 103 – Charles, 216, 234 – David, 215, 218, 438 (n. 295) – Denis, 218 – François, 438 (n. 295) – Isaac, 234, 438 (n. 295) – Jean, 215, 218, 374, 438 (n. 295) – Philippe, 218 – Philippe-Frédéric, 195, 228 – Rodolphe, horloger?, 368
Bally, charpentier, 352
Barbey – David, 396 – frères, maçons, 390 – Jacob, maréchal, 402 – Jean-Frédéric, 396 – Louis, maçon, 398 – Nicolas, forgeron, 327
Barbier, Jean-Paul, 139
Barbonesi, Jules, entrepreneur, 384
Barmaverain, Pierre, couvreur, 398
Barraud, Jean-Jacques, ferblantier, 202, 205, 272
Barroud, famille, 218
Battaini, C. (César ou Charles), architecte, 39, 354, 366, 398
Baud, Joseph, maçon, 195
Baulmes – famille de, 172, 174, 178* – Agnelette de, 169, 173, 176 – François de, 173 – Françoise de, 174, 178 – Jean de, 169, 173 – Jean II de, 173, 174, 178 – Perrussone de, 172 – Pierre de, 169, 173, 174, 176
Baumann, Walter (1896-1951), architecte, 247
Baumer & Gygi, plâtriers, 254
Bayet, Pierre, charpentier, 443 (n. 37)
Beau, ferblantier, 355
Beausire, Isaac, menuisier, 265
Bécholey – Jacques, charpentier, 270 – Jean-Pierre, charpentier, 274
Becker, Johann Wilhelm, graveur, 165
Beckmann, Nicolas, menuisier, 208
Bel – François, 434 (n. 79) – Pierre, ingénieur, 17, 19*, 174
Belmont-Grandson, Jacques de, 161
Belmont-sur-Yverdon, 161
Belp (BE), 289
Beltrani, Jean, 373
Beneti, Georges, potier d'étain, 312
Béranger, Emile, pasteur, 55
Berchem, Victor van, photographe, 219*, 225
Bercher, 254
Bercher, Perrod de, 173
Bergier, Nicolas, 303
Berguer, Daniel, peintre, 133
Berne, 17, 82, 131, 185, 209, 220, 244, 439 (n. 341), 447 (n. 299) – collégiale, 390
Berney – Abram, commissaire, 307, 344 – Elie, serrurier, 398
Bersier – Abram, 339* – Charles, 339 – Fritz, 341, 341* – Jacques-Louis, 49*, 341*, 342 – Pierre-Daniel, 339
Berthex – famille, 213 – François, 201, 212, 213, 218, 435 (n. 109)
Berthold, évêque de Lausanne, 318
Berthold, Pierre, maçon, 372
Bertholet-Béguin, Yannick, 383
Berthoud, Abraham, architecte, 334, 335*
Bertolini – Baptiste, plâtrier-peintre, 91, 202, 204, 272 – Ernest, entrepreneur-architecte, 61, 73, 95, 279, 281*, 287, 295, 304 – Pierre, maçon, 267 – Pierre, plâtrier-peintre, 60
Bertoloni, NN., plâtrier-peintre, 355
Bertrand, Elie, 356
Bessaud, famille, 213
Besson – Benjamin, 337 – Jacques, 337 – Jean, maçon, 209 – Jean-David, 231 – Pierre, 338
Bethsabée, 102
Bettens, 421 (n. 101)
Bettex – Jacob-François, 356, 384 – NN., ferblantier, 352 – Siméon, maçon, 368
Bidiville, Pierre, 396
Bienne (BE), 442 (n. 468) – Rockhall, 456 (n. 347)
Bière, 205
Billens (FR), 300
Billens, Agnès de, 342
Binder – Daniel, ferblantier, 268 – Wilhelm, orfèvre, 266
Bingelly, Louis, charpentier, 258
Bischoff, Jean-Henri, architecte, 279

Bise – Daniel-Benjamin, 339 – Jacques, 337 – NN., carrier, 352 – Philibert, 337 – *voir* Bize
Bisoncius, horloger, 435 (n. 118)
Bitterlin – Jules, 200 – Sébastien, 200
Bivelat, Jean, menuisier, 131
Bize – famille, 24, 259, 261, 357, 360, 363, 364 – Antoine, 357, 363 – Charles-Louis, 259, 261 – Emmanuel-Philippe, 261 – Gabriel, 17, 259, 261, 303, 363 – Hercule, 261 – Jacques, 356, 361, 363, 364 – Jean-Emmanuel, 259 – Jean-François-Gabriel, 261 – Noé, 363 – Sarah, 363 – Ursule, 261 – *voir* Bise
Blanc, Godefroy, maçon, *voir* Wyss, Gottfried
Blonay – famille de, 54, 412 – André de, 412 – François de, 56 – Gabriel de, 56 – Georges de, 387 – Jean de, 56
Bodmer – maçons, 129*, 163 – Jacob (Jacques), maçon, 129, 289, 327, 330 – Peter, maçon, 207, 436 (n. 182) – Uli, maçon, 131, 170, 174, 289
Bœuf, François, 408
Boisot, Henri (1811-1873), architecte, 107
Bommer, J. manufacture de papier peint, 98
Bongard, 395
Bonjour, Charles-François (1870-1961), architecte, 39, 352
Bonnet, Jean-Pierre, 209
Bonvillars – Girard de, 80 – Othenin de, 80
Borel, Virgile, 356
Borgeaud, Charles (1852-1917), architecte, 65
Borle & A. Borel & C^ie^, fondeurs, 42, 398
borne, 17, 308, 438 (n. 309), 449 (n. 388) – milliaire, 17, 19*, 287
Bosset – Georges, architecte, 332, 335, 451 (n. 75), 456 (n. 343) – Louis, architecte (1880-1950) et archéologue, 287, 288*, 331, 332, 332*, 333, 390, 410, 451 (n. 75) – NN., menuisier, 384
Bosset & Bueche, architectes, 181, 312, 406
Boujol & Delachaux, architectes, 67, 68
Bourgeois – famille, 233 – Constant-Edouard, 233 – Frédéric, commissaire et entrepreneur, 188*, 194, 210, 211*, 233, 278 – Octave-David, 233 – Pierre-David, 295
Bourgogne – comtes de, 21, 125 – guerres de, 322 – Renaud, comte de, 21 – Rodolphe, roi de, 21
Bourk, André, charpentier, 209
Bournez, François Joseph, fondeur, 42, 395
Bovat, famille, 366
Bovet – Guillaume, charpentier, 372 – Jean, charpentier, 167
Braillard – David(-Louis) (1826-1896), architecte, 114, 116 – David, architecte, 257, 311 – NN., potier de terre, 334
Brenles, 17, 20, 24, 28*, 30*, 36, 39, 42, 45, 47, 50, 250, *252-256*, 270
  chapelle (temple), 252, 252*, 253s, 253*
  cimetière, 252*, 254
  Coules, Les, 252
  école, 252*, 254, 254*
  fontaine, 252*, 253
  four, 252, 252*, 254
  laiterie, 252*, 253
  maison de commune, 252*, 254
  maison seigneuriale, 252
  maisons – maisons Frossard, ch. des Crochets 1-5, 252*, 255s, 255* – place de la Laiterie 3, 443 (n. 42) – rte de Siviriez 10-12, 442 (n. 17)
  montagne de Brenles, 252
  moulin, 252
  pressoir, 252*, 253s
  seigneurie, 80, 88, 252, 274
  Valaire, La, 252
  Villars-Blégy, 27, 30*, 252
Bressonnaz (Syens, Vulliens et Moudon), 14, 17, 17*, 19, 20, 30*, 32, 45, 54, 55*, 94, 109, 409
  four, 109
  moulins, 94, 102s, 103*, 109
  ponts, 94, 102, 111, 114, 210
  seigneurie, 99
Bressonnaz-Dessous (Syens, Vulliens et Moudon), 109
Bressonnaz-Dessus (Vulliens), 17, 91, 109, 111
Bressonne, cours d'eau, 13*, 17*, 30*54, 55*, 56, 71, 80, 88, 90, 92, 94, 99, 102, 111
Breuil, P. A., potier d'étain, 96
Briatte – François, 66 – Jean-Baptiste, 66
Bridel, Philippe-Sirice, 356
Briod – famille, 209, 233 – Ami, 103 – Antoine, 238 – Antoine, commissaire, 57 – Beat, 401 – Daniel-Nicolas, 231 – François-Daniel, 225 – I., banneret, 208 – Isaac-Jacob, 231 – Jacob, 209 – Jean-François, 231 – Jean-Jacob, 215 – Jean, charpentier, 204, 206, 222, 368 – Louis-Rodolphe, 289 – Louis, architecte, 222, 225, 267, 299, 304 – Samuel, 231 – Siméon, 289 – Victor, 137
Brit, Le (Granges-près-Marnand), 385, 455 (n. 243) – pont, 19 – seigneurie, 387
Brivaux (Vulliens), 14, 19, 30*, 55*, 108, 111, 262
Brivaux, Antoine, 109
Broye, Beney, maçon, 434 (n. 96)
Broye, cours d'eau, 13*, 14, 17*, 19, 20, 54, 94, 108, 125
Bruel – Daniel de, 367, 374 – Daniel de, junior, 374
Bruxelles, Boniface de, 21, 94, 277, 318
Buenzod, François, serrurier, 202, 267
Bugnon – Antoine, sculpteur, 135 – Jean, tailleur de pierre, 429 (n. 66)
Bujard, Jacques, 181
Bulle (FR), 21, 128, 161, 162, 277, 430 (n. 176)
Bulloz – Abraham, serrurier, 135 – Daniel, facteur d'orgues, 83, 272, 315 – Daniel, serrurier, 268 – François-Louis, 226 – Jean-Samuel, maçon, 306, 310 – NN., serrurier, 368 – Pierre, maçon, 258, 298, 315, 315 – Pierre-Abraham, maçon, 306, 308, 315 – Samuel, maçon, 308, 315, 315*
Buloz, David. couvreur, 424 (n. 235)
Buluz – Jaqueta, 330 – Jean, 330
Bunter, Aloïs, 235
Burgdorf, 429 (n. 66)
Burier, 21
Burnand-Foltz, Edouard, 114, 115, 119
Burnand – famille, 112, 256 – Abraham(-Daniel) (1716-1799), architecte, 17, 19, 83, 94, 114, 133, 137, 167, 195, 207, 210, 215, 221, 261, 268, 268*, 301, 302, 334, 372, 395 – Albert-Paul-Frédéric-Louis, 268 – Antoine, 111 – Barthélemy-Daniel, 113, 114 – Béat, 114 – Charles, 114, 270 – David (1888-1975), peintre, 112, 113*, 121 – Elise, 114 – Eugène (1850-1921), peintre, 32*, 55, 112, 112*, 113, 115, 120, 121 – François-Louis-Benjamin, 268 – Jacques-David, 268 – Lisette, 114 – Marcel, 120 – Paul-Isaac, 114 – Pierre-David, 114, 120 – René, 114, 120, 121 – Sophie, 114
Burnat & Nicati, architectes, 453 (n. 73)
Burnat – NN., maçon, 278 – Siméon, 256, 258
Burnier, (Jean-)Benjamin, commissaire, 94, 105, 125*, 192s*, 194, 368
Busigny – Albert, menuisier, 282 – Pierre-Siméon, 262
Bussigny, frères, serruriers, 372
Bussigny-près-Lausanne, 65
Bussy (FR), 443 (n. 51)
Bussy, Jacques de, 256, 303
Bussy-sur-Moudon, 17, 20, 32, 45, 50, 197, 237, 250, *256-261*, 270, 326, 363, 438 (n. 309)
  Carroz, Le, 258, 443 (n. 45)
  ch. de la Laiterie, 257
  chapelle, 257s, 257s*
  château, 256
  Chavannes, Les, 256
  cimetière, 257, 257*
  Clos Savairau, 257
  Clos-des-Augives, 257
  Donchamp, 258
  école, 257s, 257*
  fontaine, 257
  Foulaz-Verney, 259
  four de l'hôpital, 257, 257*
  four, 257, 257*
  grande salle, 257, 257*
  grenier, 443 (n. 61)
  maison de commune, 257s
  maisons – maison Bize, rte d'Oulens 3, 257*, 260*, 261 – maison Bize, ch. du Pavé 1, 257*, 260*, 261 – maison Bize, ch. du Pavé 3, 257*, 260*, 261 – maison Jossevel, rte de Moudon 11, 256, 258, 259* – rte de Moudon 8, 258 – rte de Moudon 12, 256s, 257*, 258 – rte d'Oulens 1, 261
  Millière, La, 256s, 443 (n. 45)
  pressoir, 257, 257*
  Roches, Les, 257
  seigneurie, 99, 256, 257, 258, 443 (n. 61)
  source, 257
  tour, 256, 257*
Buttet – famille, 91 – J. L., maçon?, 61 – NN., sculpteur, 61 – Pierre, menuisier, 60
Buttex, Samuel, 414
Buttez, Jean-Claude, maçon, 302

Cachin – famille, 365, 366 – Constant, charpentier, 302 – Ernest, 453 (n. 118) – Jean-François, 365, 366

Canel, André, 357
Carignan (FR), 285
Carouge (GE), 42, 276
Carrard – Abram, tuilier, 421 (n. 70) – Louis, 408
carrière, 14, 60, 82, 92, 97, 108, 120, 202, 205, 215, 217, 231, 240, 252, 258, 267, 272, 275, 295, 298, 304, 308, 382, 416
Carrouge, cours d'eau, 13*, 17*, 54, 55*, 108, 111
Carrouge, 14, 17, 19, 19*, 20, 24, 27, 42, 45, 54, 55, *56-63*, 64, 82, 94, 419 (n. 49)
auberges – de la Croix-d'Or, 46, 56 – du Bras-de-Fer, 19*, 56
Borgeau, 56, 57
chapelle, 36, 56*, *57-59*, 59*, 64, 106
château, 57
Chez Chappuis, 56
Croix-d'Or, 19, 56
école, 56*, 57, 59
Ecorche-Bœuf, 56
four communal, 56*, 59*, 60
four, ECA 54, 56*, 57
gibet, 19*
grenier, ECA 46, 56*, 57
maison de commune, 56*, 59
maisons – maison Jordan du Péleret, rte du Borgeau 23, 61-62, 62* – maison Nicolas, rte du Village 12, 56*, 57, 60s, 60* – maison Roud, rte du Village 8, 56, 56* – ch. de la Louchyre 12, 48*, 56*, 57 – rte du Village 5, 46* – villa Bellevue, rte du Village 29, 56*, 61, 61*
Moulin d'Ussières, 56
seigneurie, 56, 57, 80, 108
casino, 45, 200, 314
Castioni, frères, mosaïque, 398
Cavin – famille, 107 – Denis, ferblantier, 440 (n. 413) – François, 218 – François, menuisier, 106, 440 (n. 413) – Jean-Daniel, charpentier, 111, 426 (n. 381) – Jean-David, charpentier, 426 (n. 381) – Jean-Pierre, maçon, 48* – Michel, menuisier, 111 – Pierre, 111
Centlivres – François, 195 – Jean, 201, 212, 213, 218
Cérenville – Edouard de, 114 – Henri de, 114
Cergnat, 448 (n. 350)
Cerjat – famille, 71, 91, 93, 94, 98, 99, 103, 109, 454 (n. 144) – Claudine, 93 – Guy, 93, 367, 380 – Humbert, 93, 94, 98, 207, 367, 380 – Jacques, 102, 259 – Jean, 259 – Jean-François, 103, 109, 259, 427 (n. 399) – Judith, 74, 78 – Louis, 93, 374 – Maximilien de, 99 – Michèle, 93 – Philippe, 74, 102 – Pierre, 74, 93, 98, 99, 102, 256, 455 (n. 205) – Rodolphe, 92 – Sigismond de, 99
Cerjaule, cours d'eau, 125, 140, 193, 199, 200, 208, 226, 235, 250, 306, 308*
Cerniaz, 20, 36, 40, 302, 321, 348, 348*, *365-366*, 448 (n. 339)
chapelle, 365
école, 365*, 366
maison de commune, 365, 365*, 366
maison, ch. Devant-la-Ville 2, 365*, 366
Morettaz, La, 365
Châbles (FR), 211
Chagnoz, cours d'eau, 443 (n. 45)
Chaillet, Roger, 222
Chalet-à-Gobet (Lausanne), 295
Chalet-d'Orsoud (Corcelles-le-Jorat), 27, 29*, 63
chalet, 27, 29*, 63, 252
Challant, Guillaume de, 320
Champion – Pernette, 387 – Jacques, 256 – Jean, 385
Champmartin (Chavannes-sur-Moudon), 51, 116, 250, 268, 268*
Champtauroz, 20, 36, 39, 42, *350-352*
ancienne chapelle médiévale, 350, 351
En Chatombé, 350
école, 350*, 351
four, 351*
maison de commune, 350, 350*, 352
maison, rue du Village 9, 350, 350*
temple, 350*, 352, 352*
Champvent, 162, 300, 430 (n. 176-177), 431 (n. 264)
Champvent, Guillaume de, 125, 128, 149, 161, 162
Chandieu – Henriette-Françoise de, 63, 66 – Madeleine de, 109 – Paul de, 63, 109
Chapallaz, R. E., photographe, 204*
Chapelle-sur-Moudon, 73, 283
chapelles, *voir* vocables
Chappuis – famille, 60 – Etienne, verrier, 446 (n. 263-264) – Jean-Pierre, 48*, 423 (n. 178) – (Jean-)Samuel, horloger, 42, 59 – Pierre-Abraham, maçon, 59
Chapuis, Perronnette, 264
Charbon – famille, 363 – Abram, 363 – Jean-Pierre, 363 – Pierre-Abram, 363 – Pierre-Daniel, 363 – Suzanne-Marie, 363
Charbonney – Barthélemy, 227 – David, 217 – Jean-David, 215, 222 – Jean-Jacob, 217 – Jean, serrurier, 333 – Pierre-Philippe, 222, 225
Charles Quint, 360
Charles, Louis, architecte, 19, 326, 398, 451 (n. 39)
Charpentiers : *voir* Badoux ; Baleyson ; Bally ; Bayet ; Bécholey ; Binggelly ; Bourk ; Bovet ; Briod ; Cachin ; Cavin ; Clément ; Clot ; Cosandey ; Desmeules ; Devaud ; Dizerens ; Duez ; Durussel ; Dutoit ; Dutoit & Secrétan ; Fiaux ; Gilliand ; Girard ; Grec ; Guibaud ; Hoffmann ; Jaccoud ; Jaquier ; Jaton ; Lavanchy ; Léchaire ; Lentaz ; Leuba ; Maquelin ; Matthey ; Michod ; Morel ; Mory ; Mottaz ; Nicolas ; Paccaud ; Pasche ; Pidoux ; Pilloud ; Porchet ; Renaud ; Ribet ; Rod ; Rosset ; Rossier ; Ruegger ; Thomas ; Veyre ; Vulliemoz.
Charrière, Madame de, 74
Charton, Paul (1844-1895), architecte, 270
Chastrey, Guillaume, 93
Châtel-Saint-Denis (FR), 17
Chatelanat – Georges, 96 – Maximilien-Isaac, 69
châtellenie, 23*, 24, 125, 250, 262, 303, 309 – *voir* Lucens, Moudon, Villarzel
Chatenier, Ferdinand, vitrier, 136
Châtillens, 88, 97
Châtonnaye (FR), 112, 214, 288, 290, 321, 342
Châtonnaye – Jacques de, 303 – Jaquier de, 318
Chauvet, Pierre-François, 356
Chavannes-le-Chêne, 82, 136, 272, 447 (n. 273)
Chavannes-sur-Moudon, 14, 27, 32, 35, 42, 45, 47, 250, *262-268*, 263* – *voir* Champmartin
Bourg-du-Village, 263
Burinaux, 264, 444 (n. 108)
carrière, 382
chapelle, 262, 262s*, 264s*, *264-266*
cimetière, 263, 263*, 265
Croix, La, 262
école, 44*, 262s*, 263, 266s, 267*
fontaine, 262, 262s*, 263
four, 262, 262s*, 266s
gibet, 262
grenier gothique, 262*, 267s, 267*
Larens (Larin), 264, 444 (n. 108)
maison de commune, 262, 262s*, 266s
maison seigneuriale, 266
maisons – Grand-Pré 1, 51*, 264, 444 (n. 109) – rte de Chesalles 4, 267 – ruelle de l'Eglise 1, 444 (n. 106)
pilier public, 262, 263*
poste, 263
pressoir, 262, 262s*, 263
prison, 266
seigneurie, 266
Sottaz-Fontannaz, 264
source, 262, 263, 263*
Chavannes, Etiennette, 89
Chavornay, 333
Cheiry (FR), 119
Chemin de fer de la Broye, 19, 185
Chemin de fer du Jorat, 19, 57
chemin ferré ou pavé, 14, 304, 308
Chêne-Pâquier, 350
Chenevard, Jean-Pierre, 66
Cherpillod – Jacques, 107 – Jean, 105 – Jean-Pierre, 107
Chesalles-sur-Moudon, 40, 42, 43*, 47, 197, *269-275*, 300 – *voir* Villars-l'Eperd
chapelle, 269*, 270
cure, 269*, *272-274*, 273*
école, 269, 269*, 270
fontaine, 270
four, 269, 270
fromagerie, 269, 269*
maison de commune, 270
maisons – maison Mojonnier, rue Centrale 5, 269*, 274, 274* – maison Oulevey, rue Centrale 12, 269, 269* – rue Centrale 1, 272
paroisse, 250, 253, 270
poste, 269*
pressoir, 269*, 270
temple, 39, 39*, 250, 269*, *270-272*, 270*-272* 311, 312
Chesaulx, François, maçon, 333
Cheseaux – François, maçon, 131 – NN., maçon?, 374 – seigneur de, 387
Chessex, Jacques (1934-2009), écrivain, 55
Chevalley, Pierre, peintre-verrier, 352, 452 (n. 29)
Chexbres, 17, 97

Cheyre (Cornaz), Benoît, serrurier, 131
Chiara, atelier, verriers, 394, 412
Chicago, 237
Chillon, château, 137, 139, 145, 150, 152, 429 (n. 132)
Chollet – Antoine, 137 – Gabriel, commissaire, 26 – Henri, 89 – Pierre, commissaire, 26, 114*, 120, 121, 133*, 164, 190*, 194 – Samuel, 137
Christev, Orphée, 197
cimenterie, 388
Claude, Pierre, verrier, 446 (n. 264)
Clavel – famille, 24, 81, 83, 113, 252 – Abraham, 80, 81, 83, 84, 88, 113 – Abraham-Philibert, 57, 64, 80, 88 – Bénigne-Judith, 114 – Emmanuel, 114 – François-César-Sigismond, 80, 84, 423 (n. 192) – Georges-Jean-Justin, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 423 (n. 192) – Henri-Louis-Antoine, 80, 84 – Jacques-Abraham-Daniel, 88 – Jacques-Etienne, 80, 83, 84, 96, 113, 114, 115, 121 – Jean-Baptiste, 333, 334 – Jean-Emmanuel, 114 – Jean-Jacques-Abraham, 114 – Jean-Noé, 80, 83, 84, 423 (n. 207) – Jeanne-Marguerite († 1716), 333 – Jeanne-Marie-Françoise, 114 – Marianne, 423 (n. 192) – Wolfgang, 80, 88
Clément – famille, 398 – Daniel, charpentier, 402 – Edouard, 398 – Pierre, 398
Clerc, Pierre-Isaac, serrurier, 107, 107*, 295
cloche, 36, 40, 41*, 42, 43*, 44, 59, 64, 65, 73, 81, 83, 83*, 91, 94, 96, 106, 111s, 146, 174, 180, 180*, 201, 204-207, 253, 254, 257, 258, 264-266, 268, 270, 272, 276, 285, 295, 298-300, 300*, 304, 306, 307, 311, 312, 315, 333, 335, 343, 345, 351, 352, 354, 355, 359, 360, 366, 372, 398, 419 (n. 52), 426 (n. 386), 445 (n. 181)
Clos-du-Boux (Epesses), 225, 422 (n. 154), 439 (n. 341)
Clot – Aimé-Samuel, menuisier, 202, 295 – Daniel-Aimé, charpentier, 294 – Jean-Philippe, charpentier, 231 – Louis, 382 – Philippe, charpentier, 204 – Pierre-David, 295 – Pierre-David, charpentier, 294, 295 – Pierre, maçon, 136, 279
Coigny – Charles (1878-1935), architecte, 61, 61* – Jean, 351
Collomb, Mermet, maçon, 205
Combremont-le-Grand, 20, 24, 35, 36, 39, 40*, 42, 45, 60, 215, 349, *366-380*
  Aclex, L' 14
  café de l'Hôtel-de-Ville, 373
  carrière, 382
  chapelle Sainte-Marie, 367, 368
  château, 32s, 32*, 349, 366*, *374-380*, 374*, 376*, 377*, 379*
  cure, 366*, 372
  école, 366*, 373
  église médiévale, 368
  four, 366*, 367, 373, 373*
  fromagerie, 366*, 373
  Grand-Clos, Le, 372
  Hôtel de Ville, 366*, 373
  maison de commune, 366*, 373
  maisons – maison « En Bollion », rue du Chaumont-d'Amont 1-3, 380 – rue du Collège 6, 373
  moulin de Vuchy, 366, 367*
  nobles de, 367*, 412
  paroisse, 348
  Perrex, En, 374
  seigneurie, 367
  temple, 366*, 367, *368-372*, 368*-372*
  Vilaire, La, 372
Combremont-le-Petit, 40, 46, 218, *380-384*
  école, 381*, 383*, 384
  maison de commune, 381*, 383, 383*
  maisons – ch. de Remontet 14, 381, 381* – rue de la Tannerie 1, 381, 381*, 382* – rue de la Tannerie 3, 381, 381* – rue de la Tannerie 11, 381, 381* – rte de la Gaîté 2, 381
  seigneurie, 93, 367
  temple, 39, 39*, 381s, 381*, 382*
Combremont, 14, 20, 47, 326, 350, 357
Combremont – famille de, 367, 368 – Amédée de, 368, 374 – Conon de, 374 – Cuanetus de, 367 – Etienne de, 367 – François de, 367 – Guillaume de, 367 – Pierre de, 367, 368 – seigneur de, 360, 367, 368, 371, 372, 373*, 374
Commissaires, géomètres : *voir* Berney ; Bourgeois ; Briod, Burnier ; Chollet ; Crosat ; Déglon ; Des Alliaux ; Desponds ; Dirlam ; Du Crot ; Dusserre ; George ; Grenier ; Gudit ; Jaccaud ; Jordan ; Juvet ; Marguerat ; Pavillon & Dumas ; Piccard ; Roberti ; Rossat ; Rossier ; Tavel & Jaccaud ; Trottet ; Viret ; Voruz.
Comte, Frédéric, 227
Conan Doyle – Adrian, 139 – Arthur, 139, 140*
confrérie – Sainte-Agnès, 174 – Saint-Esprit, 111, 297
Constant – famille, 71 – Auguste, 75, 78 – David-Louis, 72, 74, 74*, 75, 77 – Samuel, 74 – Victor de, 76*, 78
Constant de Rebecque, famille, 74
Coppet, 283
coq de clocher, 368
Corbusier, Le, architecte, 397*
Corcelles – Louise de, 66, 67, 68, 77, 421 (n. 101) – Philippe de, 63 – Vaucher de, 63
Corcelles-le-Jorat, 14, 20, 27, 32, 40, 44, 46, 54, 55*, *63-71*, 82, 83, 94, 419 (n. 52) – *voir* Chalet-d'Orsoud, Jaunins, Les
  auberge du Coq, 63*, 64*, 65
  café de la Poste, 63*, 64
  chapelle, 36, 37*, 63*, 64s, 64*
  château, 33*, 34, 54, 63*, 64, *66-68*, 66*-68*
  Châtelard, 63
  Chênes, Les, 63
  Chez Charbonney, 63
  Chez-les-Porchet, 63, 65
  Clos-Dessus, 66
  collège de Riau-Graubon, 63*, 65, 92
  école, 63*, 65
  Essert-Puri, 63
  fontaine, 68
  Gillette, 63, 65
  Grossan, 63, 71
  maison de commune, 63*, 65
  maisons – rte des Chênes 2, 421 (n. 67) – rte des Chênes 3, 421 (n. 67) – rte des Chênes 4, 421 (n. 67) – rte des Chênes 14, 47*, 49, 421 (n. 67) – rte des Chênes 16, 421 (n. 67)
  Moille-au-Blanc, 63
  Molleyre, 63
  Mollie-Baudin, 63, 420 (n. 4)
  Mollie-Messeliez, 420 (n. 4)
  Rachigny, 63
  Riau-Graubon, 44, 63, 65
  seigneurie, 63, 64, 65, 66, 69
  tuilerie, 64
  Tuilière, La, 63
Cornaz – David, serrurier, 91 – Philippe, serrurier, 136, 154 – Samuel, 405
Correvon – Abraham, horloger, 298 – Aimé, 360 – Charles-François, 360 – David-Etienne, 360 – Emile, 360 – Ernest, peintre-restaurateur, 174, 178, 178*, 273, 279, 282, 332, 332*, 451 (n. 71) – Jacques-Etienne, 360
Corsier-sur-Vevey, 96, 272, 298, 312
Corsy-sur-Lutry, 74, 77, 78
Cortébert (NE), 441 (n. 461)
Corthésy – David, 302 – Philippe, menuisier, 272, 272*, 300, 312
Corthey, Christian, 92
Corvet (Villarzel) – Catherine de, 388, 451, (n. 58) – château, 321, 321*, 325*, 336 – Henri de, 388 – Jean de, 330 – maison de, 320
Cosandey – Adrien, charpentier, 398 – Claude, charpentier, 333 – Jacques-Louis, maçon, 403 – Salomon, charpentier, 131, 208
Cosenday, David, 401
Cossonay, 174
Cossonay – Aymon de, 330 – Jean de, 21, 23*, 128, 161, 163, 385, 318
Costel, Jean de, 264
Cotterd (Bellerive), 302
Cottier, Armand, ingénieur, 19
Courvoisier – Jean-Jacques, 398 – Pierre, 401
Couvet (NE), 42
Crausaz – famille, 374 – Clément, 218 – Georges-Nicolas, maçon, 267 – Jean-Paul, 359 – Jean-Pierre, 267 – lieutenant, 266 – Pierre-Moïse, 267 – *voir* Crousaz
Cremin, 45, 200, 202, 210, 211, 215, 267, 272, *275-276*, 277*, 298, 302, 419 (n. 55)
  chambre de commune, 276
  cimetière, 276
  école, 26*, 275, 276, 276s*
  fontaine, 275, 276*
  four, 275, 276, 276s*
  grenier, 275, 276*
  maisons – ch. des Ecoliers 4, 275 – rue des Fêtes 8, 275, 276s*
  Perreire, La, 275
  poste, 276, 276*
  pressoir, 276, 276*
  Raffort, Le, 275
  source, 275
Crespy – Aymonet, 205, 435 (n. 109) – Jean, 288

Crevel, Jean-Rodolphe de, 367
croix de clocher, 112, 282, 300, 300*, 368, 371, 371*, 454 (n. 166)
Crosat, Elie, commissaire, 404, 404*
Crot – Gustave, horloger, 254 – Léon, horloger, 42, 64, 265, 386*, 388, 398, 415 – Louis, horloger, 42, 174, 310, 372, 415, 415*
Crousaz (Crausaz) – famille, 24, 71, 74, 78 – Albert, 74, 78 – Dominique, 74 – Elie de, 83 – François, 74, 77, 78, 93, 98 – Isbrand de, 63 – Louis, 74 – Marguerite de, 83 – Pierre, 74, 78
Cruchon, Aimé, 227 – David, maçon, 355 – Jean, maçon, 324, 335 – Jean-Pierre, maçon, 405 – Lina, 227
Cuarnens, 439 (n. 350)
Cuarny, 298, 423 (n. 195)
Cudrefin, 432 (n. 318)
Cuénoud, Adolphe, poêlier, 98
Cueti, Jean, 111
Cugy (FR), 181
Cully, 80, 435 (n. 115)
Curchod, Gamaliel, 295
Curtilles, 14, 19, 20, 21, 29, 40, 40*, 42, 55, 125, 128, 136, 197, 200, 202, 204, 205, 218, 220, 221, 231, 250, 251*, 254, *277-296*, 298, 304, 308, 312, 354
ancien château, 23*, 32, 277, 278, 278*, 287, 288*
Biolles, Les, 278
Café Fédéral, 278*, 295
chapelle Notre-Dame, 277, 279, 287
château, 23*, 33s, 121, 163, 214, 215, 250, 278*, *288-294*, 289*-294*
cimetière, 195, 279
Coulaz, En, 277
cure, 195, 295
école, 278*, 294s
église, 35, 35*, 174, 250, 277, 278, 278*, *279-287*, 280*-286*, 291
four, 278, 278*, 295
laiterie, 278, 278*
maison de commune, 278, 278*, 294, 295
maisons – maison Badoux, ch. du Crêt des Biolles 12, 278, 278* – maison Déglon, rte de Lucens 13, 218, 278*, 295, 296, 296* – maison Sonnard, ch. du Carroz 10, 278, 278* – ch. des Vagnaires 2, 447 (n. 320) – ch. du Crêt des Biolles 8, 447 (n. 320) – rte de Lucens 14, 295
Moulin-Dessous, 278*, 295
Moulin-Dessus, 278*, 295
Obèques, Les, 278
Pâquier, Le, 278
paroisse, 36, 126, 195, 250, 270, 276, 277, 304, 305, 306, 311
pont, 210, 278, 278*
Pré-Goumoëns, 277
Prévondens, 278
Raffort, Le, 278
Sur Roche, 277
Curtine, François de, tailleur de pierre et architecte, 35, 279, 282, 282*, 286, 349
Dähler, Ulrich, maçon, 396
Dalberg, NN., peintre, 77
Dalioli, frères, entrepreneurs, 314
Damey – Jean-Baptiste, fondeur, 42, 112 – Jean-Claude, fondeur, 42, 112, 345
Dardel, Benoît de, 395
Darm, Sébastien, 129, 174, 185
David, 102
Débaz – Denis, 94 – Pierre, 94
Debonneville, Marguerite, 406
décor peint, 74, 75, 77, 82, 84, 99, 101*, 102, 111, 112, 120, 131, 138*, 145, 149, 153, 154, 154*, 156, 172, 174, 175, 176-180, 176*-179*, 219*, 220, 223, 279, 282, 284s*, 287, 289, 290, 292, 332, 332*, 357, 379*, 393, 393*, 399*, 456 (n. 300)
Decorvet – famille, 356, – Anthoine, 451 (n. 44) – François-Christophe, 408 – François, 409 – *voir* Corvet, de
Décosterd – Paul-François, tailleur de pierre, 65 – Paul-Frédéric, maçon, 60
Déglon – Jacques-Daniel, 218, 296 – Jean-Daniel, 295 – Jean-Pierre, 296 – Louis, commissaire, 264, 312 – Louis, entrepreneur, 199 – Pierre, maçon, 137 – Pierre-Samuel, 295 – Samuel, commissaire, 269
Degroz, Jean, maçon, 205, 447 (n. 278)
Delachaux, Théodore, 331*, 333
Delagrange, Gabriel (1715-1794), architecte, 33*, 34, 66-68, 421 (n. 101)
Delanoë, Michel, peintre-verrier, 272
Delarageaz, Louis, ingénieur, 19
Delessert, Paul-Emile, 136*, 137
Delley (FR), 109, 113, 214, 215, 288, 290
Delorenzi, Jacques, peintre, 382
Delorme, Philibert, 196, 205, 267
Delpedro, famille, 373
Delsaives, Jacques, fondeur, 40, 366
Deluz, Louis, ingénieur, 19
Demierre – Abraham, architecte, 195, 334 – Anne, 274 – Philippe, 221
Demiéville – famille, 342 – Louis-Frédérich, 343 – Pierre-Daniel-Frédérich, 343
Denezy, 315 – seigneur de, 102, 103
Depraz – Antoine-Samuel, maçon, 111 – Jacques, 80
Dériaz, Victor, ingénieur, 210
Des Alliaux – cadet, commissaire, 297, 305 – Jean-Rodolphe, commissaire, 326
Desarzens – Henri, maçon, 294 – Jean, maçon, 312
Desmeules – famille, 423 (n. 179) – Alexis, 84 – François-Daniel, 84 – Jean-François, charpentier, 65 – Jean-Pierre, 84 – Samuel, charpentier, 82
Desmeules-Chollet, Henriette, 89
Desponds, François, commissaire, 80
Detrey, Françoise, 231
Devaud, Charles, charpentier, 426 (n. 386)
Devenoges, famille, 228
Deytard – Abraham-Daniel, maçon, 108, 108*, 213, 214, 420 (n. 51), 443 (n. 42) – Emmanuel, maçon, 106, 108 – Jean-Abraham, maçon, 95 – Jean-Baptiste, maçon, 105, 107, 107*
Diedey, NN., serrurier, 196
Diekmann, Eduard, peintre-verrier, 332, 332*, 451 (n. 75)
Diesbach, Bernard de, 56
Diessenhofen (TG), 137
Dind (Dyn) – Antoine, maçon, 209, 395 – Jules-Eugène, architecte, 65
Dirlam, Jean, commissaire, 381
Dizerens, André, charpentier, 302
Dizy, Gérard de, 303, 342
Dombald, Marius, 398
Domdidier (FR), 446 (n. 270)
Dompierre, 20, 29, 35, 36, 40, 40*, 42, 44, 45, 50, 196, 250, *296-302*, 365, 456 (n. 317)
Champ-Dé, 296
Chênes, Les, 297
cimetière, 299, 448 (n. 347)
cure, 297*, 300*-302*, 301s
école, 297*, 302
four, 297, 297*, 302
Granges-de-Dompierre, Les, 251*, 296, 297
hôpital, 297
maison de commune, 297*, 298*, 302
maison, rte de Prévonloup 2-4, 448 (n. 333)
monastère orthodoxe, 448 (n. 328)
paroisse, 250, 298, 365, 414, 416
petit collège, 297*, 298*, 302
temple, 39, 39*, 250, 272, 297*, 298-300, 298*-300*
Dompierre – Guillaume de, 297 – Jacques de, 297 – noble de, 412 – Othon de, 416 – Pierre de, 296
Donneloye, 180
Doré, Gustave, illustrateur, 96
Doret, Gustave, musicien, 55
Dreffet – Jean-Daniel, fondeur, 42, 266 – Pierre, fondeur, 42, 65, 315
Dresco, Joseph, ferblantier-couvreur, 384
Du Crot, Louis, commissaire, 276
Du Pasquier, Jacques, maçon, 131, 142, 200, 288
Dubi, Fritz, 235
Dubois, Jean-Daniel, carrier, 355
Duboz, famille, 91
Dubrit – Abraham, 206 – Auguste, potier de terre, 98
Duc – famille, 410 – Jacques-Siméon, 268
Duciel, Charles-Louis, orfèvre, 286
Dudini, E., sculpteur, 239
Duez, Jean-François, charpentier, 396
Duffay, Jacques-Samuel, 49*
Dufour, sieur, 355
Dugué – David, 360 – Jacques-Nicolas, 360 – Louis, 360 – Marc-Elie, 360 – Pierre-Elie, 360
Dugué du Coudray, 360
Duillier, 220, 225, 439 (n. 341)
Dumas – Jacques, architecte, 39, 396 – Jean-Marc, 360 – manufacture d'orgues, 279
Dünz – Abraham II (1664-1728), architecte, 36, 57, 131, 195, 208, 221 – Hans-Jacob (1575-1649), peintre, 266
Duplan, Edouard, entrepreneur, 97
Dupont, Urbain, 93
Dupuis, Louis, sculpteur, 83

Durnes, Landry de, 21, 128, 164, 277, 287
Durussel – famille, 274 – Jean-Pierre, charpentier, 270 – Pierre-Philippe, 261
Dusserre, Louis, commissaire, 314
Dutey, Pierre, forgeron, 131
Dutoit – famille, 268 – Abraham, 266, 268 – Antoine, 102 – Claude, 264 – Esther, 228 – Guy, 264 – Isaac, 268 – Jacques-Abram, charpentier, 267 – Jean-Jacques, chaudronnier, 258 – Jean-Moïse, charpentier, 268 – Jeanne-Sophie, 268 – Moïse, charpentier, 133, 174 – Nicod, 264
Dutoit & Secrétan, charpentiers, 273

Ecosse, 162
Ecublens (FR), 14, 108
Ecublens, Guillaume d', 412
Edelstein, David, architecte, 131
Edouard Ier, roi d'Angleterre, 162
Ehinger, Matthieu, 213
Einsiedeln, 423 (n. 206)
enseigne, 65, 107, 107*, 202, 203, 274, 310, 336*
Entrepreneurs : *voir* Badoux ; Barbonesi ; Bertolini ; Bourgeois ; Dalioli ; Déglon ; Duplan ; Ferrini ; Fumey ; Gabella ; Levrat ; Martinetti ; Protti ; Protti & Zaretti ; Thomas ; Trolliet.
Epalinges, 36
Erlach – Burkard von, 131 – Hans Rudolf von, 135 – Jean d', 93 – Jeanne d', 342 – Marguerite von, 376
Espinette, David, 406
Esprinchard, Jacques, 164
Estavayer-le-Lac (FR), 24, 42, 131, 162, 197, 352, 356, 368, 410, 455 (n. 267)
Estavayer – famille de, 443 (n. 51) – Claude d', 412 – Conon d', 128 – Elisabeth-Esther d', 303, 304 – Jean d', 412 – Jean-Baptiste d', 412 – Louis d', 303 – Philippe d', 252, 303 – seigneurs d', 412
Estermann, Charles, photographe, 127*, 244
Estevenens, NN., horloger, 435 (n. 118)
Estoppey, Samuel, menuisier, 334
Evian (F), 21, 125, 128, 163

Farel, Louis, 356
Fatoz, Jacques, maçon, 131, 171, 372
Faucherre, serrurier, 382
Faucigny, Girard de, 128
Favelli & Bruno, verriers, 398
Favre – David, 373 – Jean-Daniel, 373 – Jean-Jacques, 221 – Jonas († 1694), architecte, 210 – Louis-Philippe, 221
Feer, Johann Jacob François, peintre, 82, 82* 83
Ferlens, 60, 61, 65, 419 (n. 49)
Ferlens – Girard de, 279, 306 – Marguerite de, 306
Ferney – famille de, 54, 113 – François de, 80, 109 – Guillermette de, 80, 109 – Humbert de, 269, 311 – Pierre de, 109
Ferrand (ou Foral), Mermet, tailleur de pierre, 282, 282*
Ferrari, Jean-Baptiste, architecte, 396
Ferrini, François, maçon-entrepreneur, 245, 440 (n. 413)
Feuille d'avis des Cercles de Lucens et Granges, 222
Fiaux – Abram, charpentier, 106, 106* – Henri, 72 – Jean-Gabriel, 75 – Jean-Pierre, 73* – Jules, 75 – Pierre-David, 75
Fivat – Abram, 412 – Jean-François, 412 – Jean-Pierre, 412 – Jacques-Rodolphe, 412
Fleckner, Herbert, verrier, 197
Fleurier (NE), 131, 167, 289
Flon, cours d'eau, 366
Folliex, Jacques, 279, 287
Fondation de la Société des Bains et Eaux d'Henniez, 356
Fondeurs : *voir* Arnoux ; Borle ; Bournez ; Damey ; Delsaives ; Dreffet ; Garnache ; Golay ; Guillebert ; Humbert ; Klély ; Livremont ; Paintandre ; Pitton ; Richenet ; Robert ; Rognon ; Rüetschi ; Sermund ; Treboux.
Forand, Martin de, maçon, 209
Forel-sur-Lucens, 36, 39, 223, 250, 273, 294, *303-304*
  chapelle, 303, 303*, 304
  cimetière, 304, 449 (n. 384)
  école, 303*, 304
  fontaine, 303, 303*
  Forel-Dessous, 303, 304
  Forel-Dessus, 303, 304
  grange seigneuriale, 303
  maison de commune, 303*, 304
  pressoir, 303
  seigneurie, 252, 303
  source, 303
fourneau, 51, 60, 61, 63, 67, 68*, 70, 71, 71*, 85, 98, 99, 101*, 103, 114, 119, 120, 121*, 153, 153*, 156, 158*, 196, 229, 229s*, 231, 233, 233*, 261, 289, 290, 302, 396, 398
Foveart, atelier, verriers, 395
Fraisse – Henri (1804-1841), architecte, 165 – William, ingénieur (1803-1885), 17, 194
France, 42, 220
François d'Assise, saint, 372, 372*
Franel, Philippe (1796-1867), architecte, 272
Franex (FR) 368
Freymond – Ed., menuisier, 254 – Félix, menuisier, 398
Fribourg, fribourgeois, 14, 17, 24, 25, 40, 50, 67, 113, 135, 156, 178, 181, 197, 200, 204, 207, 231, 247, 250, 252, 262, 266, 275, 303, 304, 308, 318, 348s, 365, 366s, 373, 384, 396, 402s, 406, 413, 416, 434 (n. 76), 439 (n. 350) – château de La Poya, 88
Friolet – Jacob, 410, 457 (n. 367)
Froidevaux, André, menuisier, 197
Frossard – famille, 24, 252, 255 – Benjamin, 252, 256 – Félicien, 355 – François, 274 – Humbert, 252, 255 – Jacques-Daniel, 255 – Jacques-Siméon, 255 – Jeanne-Marie, 256 – Michel, 443 (n. 37) – Pierre, 424 (n. 264)
Füglister, manufacture d'orgues, 96
Fumey, Léon, entrepreneur, 91, 111
Gabella – Angel, maçon-entrepreneur, 64, 65, 106 – frères, maçons-entrepreneurs, 65
Gachet, Nicolas, dessinateur, 185*, 157*, 165
Gallandat, Girard, maçon, 209
Gallandaz, Rodolphe, 357
Ganty & Mandrot, 237, 238
Ganty, Jules-Henri, 238
Gardiol, Jean-Blaise, archéologue, 68, 234
Garnache, Claude-Antoine, fondeur, 42, 300
Gasser-Ravussin, 237, 239
Gasser – Paul, 235 – Stefan, 181
Gaudard – Jean-Louis, 262 – Jean-Rodolphe, 322 – Jules, ingénieur, 211
Gavillet – famille, 103 – Jean-Daniel, 103 – Jean-Louis, 103 – Jean-Pierre, 103
Gavin – Daniel-Frédéric, 256 – Denis-Gabriel, 256 – Philippe-Frédéric, 256
Gély, frères, orfèvres, 65, 254, 300, 333
Genève, 17, 42, 77, 106, 139, 197, 266, 272, 286, 300, 315, 435 (n. 115)
Genève – comtes de, 21, 128 – Amédée comte de, 21
Genève-Lullin – famille de, 113 – Aymon de, 109, 110, 113 – François de, 109, 113 – Gaspard de, 109 – Gui de, 109, 113 – Thomas de, 80, 109
Gentil, Jules, 295
George, Etienne-Louis, commissaire, 388
Germond – Henri, 305 – Louis, 305
Gerster, Emil, verrier, 279, 283
gibet, 19*, 25, 195, 262, 309, 367, 380, 402
Gilgen, François, 103
Gilliand – Jean, 367 – Jules, charpentier, 351, 352
Gilliard & Godet, architectes, 111
Gilliard, Frédéric (1884-1967), architecte, 39, 39*, 69, 253, 279, 281*, 287, 315, 371, 382, 383, 454 (n. 163)
Gilliéron – Elise-Antoinette, 69 – Isaac, maréchal, 65 – Jean-Daniel, 69 – Jean-Louis, maçon, 55, 59, 59*, 60, 60*
Giotto, 372
Giovanoli-Mozer, architectes, 84
Girard, Daniel, charpentier, 334
Girardet, Julia, 112*
Girod, Jean-Jacques, orfèvre, 383
Glâne (FR), vallée, 14, 50, 250
Glâne – famille de, 29*, 63, 80, 262, 266, 444 (n. 108) – Catherine de, 262 – Claude de, 80, 307 – François de, 80, 84 – Jacques de, 80, 262 – Louise de, 80 – Rolet de, 262 – Thomas de, 252, 262, 306
Glatz & Delachaux, architectes, 139, 171, 203, 227
Golay, Jean-Louis, fondeur, 42, 258
Golaz-Favre, Samuel, 226
Goldbach (BE), 98
Goldner – Alexandre, potier d'étain, 254, 315, 395 – David, potier d'étain, 254
Goll, Friedrich, facteur d'orgues, 300, 315
Gonin, Louis (1827-1898), ingénieur, 210, 211, 211*
Goumaz – famille, 342, 344 – Abram-Samuel, 344 – Jean-Daniel, menuisier, 335
Goumoens-le-Châtel, 54
Goumoens – famille de, 54 – Georges de, 63 – Jacques de, 306

Graber – Jacques, maçon, 169, 208, 225, 439 (n. 348) – Pierre, maçon, 169, 225
Graf-Badoux, famille, 374
Graffenried – Antoine de (1597-1673), 56 – Anton von (1627-1674), 158 – Christoph von, 131, 158 – Nicolas de, 289 – Pierre de, 290 – Suzanne de, 172, 179, 288, 289
Grand Moghol, 269
Grandcour, 274
grande salle, 45, 59*, 257
Grandjean, Marcel, 359, 394, 428 (n. 19), 453 (n. 75)
Grandson, 162, 360, 429 (n. 127)
Granges – Guillelmus de, 385 – Hudricus de, 385
Granges-de-Dompierre, Les, *voir* Dompierre
Granges-près-Marnand, 19, 20, 25, 39, 40, 42, 44, 45, 46, 174, 254, 310, 321, 331, 348s, 348*, *384-402*, 456 (n. 317) – *voir* Brit, Le
ancienne maison de commune, 384*
auberge du Coq, 384*, 398, 399*, 455 (n. 253)
chapelle de l'Eglise libre, 396
chapelle de Loys, 390s, 390*, 393*, 394
cure, 34*, 384*, 389*, 390*, 395s, 395*
école, 384*,396s, 397*, 398
église catholique Saint-Jean, 39, 384*, 396, 397*
église Notre-Dame, 34*, 35, 36, 349, 384*, *388-394*, 389*-391*, 393*, 394*
hangar des pompes, 384*, 398
industries, 349
maison de commune, 384*, 396
maisons – « Le couvent », rue de Versoix 21, 384*, 399s, 401* – maison dite « de la Dîme », 384* – av. de la Gare 36, 384*, 386*, 388 – impasse de la Dîme 11, 401, 401* – impasse du Coq 2-6, 399, 399* – rte de l'Eglise 10, 384* – rue de la Lembaz 15, 384*, 386*, 388 – rue du Collège 35, 384*, 386*
moulins, 402
paroisse, 387
pont sur la Broye, 20*, 401s
Sur Bosset, 385
Granges-sous-Trey, 14, 19
Graz, Auguste, architecte, 106
Grec – Abraham-Vincent, charpentier-architecte, 174, 180 – Abraham, plâtrier-peintre, 107, 107*, 295 – Jean-Isaac, potier de terre, 268 – NN., peintre, 334, 368 – Philippe, poêlier, 196 – Simon, serrurier, 91
Grégoire VII, pape, 279
Grenier, Jean, commissaire, 26, 191*, 404
Grenoble (F), 429 (n. 66)
Grimisuat (VS), 96
Grin, Gilbert, architecte, 99, 223
Grivet, Guillaume, 295
Grivillet – Pierre, potier d'étain, 96 – Abraham, potier d'étain, 96
Grosmann – David, potier de terre, 133, 135, 334 – Gaspard, potier de terre, 133, 136 – NN., potier de terre, 158*, 396 – Samuel, potier de terre, 136, 156
Gruyère, François de, 385
Gudit, Louis, commissaire, 64
Guex – Henry-Gabriel, 66 – Jean-Philippe, maçon, 106, 106*
Guibaud (Guibend?), Claude, charpentier, 327
Guidetti-Meyret, Céline, 228, 229
Guignard & Schmit, verriers, 59, 65, 137, 254
Guignard, Marcel, 237, 239
Guillebert – Jean-Henry, fondeur, 42, 254, 272 – Jean-Jacques, fondeur, 42, 405
Guillon – Antoine, maçon, 200 – Pierre, maçon, 200
Guilly, Antoine, 213
Guin (FR), 434 (n. 72)
Gümmenen (BE), 209

Habsbourg, Rodolphe de, 21
Haefliger – Alphonse, 137, 139, 145, 197 – Oscar, 139
Haller, famille de, 114
Hartmann, Johann Joseph, graveur, 165
Haselburg (BE), 129
Hautcrêt (Les Tavernes), abbaye, 344, 353
Hauterive (Posieux), abbaye, 356, 410, 416
Hauterives, Amédée d', 128
Heaton, Clement (1861-1940), 359, 359*
Held, Albert, menuisier, 137, 150, 152*
Hennezel, Béat de, peintre, 68
Henniez, 17, 19, 20, 39, 42, 131, 250, 272, 295, 348, 348*, 349, *353-356*, 387
auberge de la Cigogne, rue du Village 17-19, 46, 353*, 355, 355*
Bains, 46 – rte des Bains 14-18, 353, 353*, 356
école, rte des Bains 1, 354
fromagerie, rue du Village 9, 353, 353*
maison de commune (disparue), 354
maisons – maison Dufour, 354* – rue du Village 21-23, 353, 353*
temple, 353*, 354, 354*
Thé, Le, 353
tuilerie, 353
usine, 353, 413
Henri III, roi d'Angleterre, 162
Henri IV, empereur, 279
Héritier, Robert, 396
Hermance (GE), 432 (n. 300)
Hermanès, Théo-Antoine, restaurateur d'art, 279, 391, 392
Hermann, Emanuel, 164
Hermenches, 24, 36, 45, 54, 55*, 65, *71-78*, 91, 92, 93, 94, 106
café de la Croix-Fédérale, 75
chapelle, 71, 72, 72*, 73
château, 34, 54, 71, 72*, *74-78*, 74*-77*
cimetière, 72, 72*, 73
Clos-du-Bugnon, 74
école, 71, 72s 72s*
ferme du château, rue du Village 34, 72*, 78, 78*
four, 71, 73
Galites, 71
Grossan, 71, 74
maison de commune, 72, 72*, 73
maisons – rue du Village 16, 72 – rue du Village 25-27, 71, 72s* – rue du Village 49, 75 – rue du Village 64, 71, 72*
Méleries, 71, 73, 424 (n. 267)
moulin, 71
Planche, La, 74
Praz de La Raisse, 71
Rouveny, 71
seigneurie, 71, 72, 74, 75, 78, 96
Herport, Alexandre, 342
Herrenberg (D), 446 (n. 266)
Hertling – Léon (1867-1948), architecte, 200, 245*, 247
Hofer, Gustave, orfèvre, 65
Hoff (Imhoff), Simon vom, potier de terre, 135
Hoffmann, Simon, charpentier, 131, 170, 327, 434 (n. 96)
Holland, C. K., potier d'étain, 352
Hollande, 74, 261
Holmes, Sherlock, 139
hôpital, 45, 200, 297, 314
horloge, 40, 42, 44, 59, 82, 94, 174, 199, 201, 204, 207, 254, 298, 310, 311, 351*, 352, 357, 366, 368, 369*, 372, 415*, 419 (n. 78), 435 (n. 118), 445 (n. 181)
horlogerie, atelier d', 206*, 207, 216, 216*, 226, 227*, 234*, 235, 235*, 436 (n. 198)
horlogerie, fabrique d', 185, 188, *236-247*
Horlogers : *voir* Bailly-Comte ; Ballif ; Bisoncius ; Chappuis ; Correvon ; Crot ; Estevenens ; Noël ; *voir aussi* horlogerie.
Hosch, Edouard, peintre-verrier, 96, 97*
Houst, Alexandrine, 231
Huber – Jean, peintre, 77 – Johann Rudolf, peintre, 136
Hugli, Jean, architecte, 351
Huguenin – David (1795-1867), maçon-architecte, 39, 39*, 44*, 201, 202, 204, 267, 270, 271*, 272 – Georges, 206 – Louis, 217 – pharmacie, 226
Humbert, François, fondeur, 42, 417
Hurni, Jean-Pierre, 380
Huwiler, Joseph, 222, 244

Iconographie sélective (*voir aussi* vitrail *et* cloche) : Adam et Eve, 154 – anges, 286* – apôtres? (peintures disparues), 357 – cerf, 293, 447 (n. 297) – Christ, 394* – Christ de Pitié, 41* – Christ en croix, 179, 197 – Christ et la Samaritaine, 97*, 112, 113* – Circoncision, 197, 198* – grotesques, 224*, 293, 293*, 399, 456 (n. 300) – monstres marins, 224*, 225 – Pietà, 41* – portraits, 35*, 224*, 225 – Présentation à la Vierge, 172, 176, 178, 178*, 181 – putti, 87*, 219* – saint Etienne, 285* – saint François d'Assise, 372, 372* – saint Jean, 197, 198*, 285* – saint Jean-Baptiste, 41* – saint Paul, 285* – saint Pierre, 41* – sainte Agnès, 178 – sainte Catherine, 178 – saintes femmes au tombeau, 282, 285* – saints non identifiés, 41*, 393 – scènes de l'Ancien Testament, 101*, 102, 265* – scènes de genre, 74*, 77,

138*, 293, 294* – scènes de martyres, 282, 285*, 287, 393* – symbole maçonnique, 217, 217*, 239, 296 – Vierge à l'Enfant, 41* – Vierge immaculée, 197 – Vierge Marie, 197, 198*
Illens, Antoine d', 412
Imperiali, marbrerie, 95
industrie, 29, 46, 185, 188, 193, *235-247*, 349, 353, 388
Ingénieurs : *voir* Bel ; Cottier ; Delarageaz ; Deluz ; Dériaz ; Fraisse ; Gaudard ; Gonin ; Lochmann ; Mallet ; Naeher ; Riediguer ; Willomet.
Ingold, Jean, potier de terre (?), 272
Isaac, 101*, 102, 265*, 266
Isely, NN., instituteur, 91
Isoz, Francis (1856-1910), architecte, 240, 242, 441 (n. 450)
Issogne (I), 446 (n. 266)
Italie, italien, 114, 121, 247
Ittingen (TG), 439 (n. 345)

Jaccard Jayet, gypsier, 355
Jaccaud, Jean, commissaire, 310
Jaccottet, Claude, architecte, 121, 279, 287, 299, 390, 392, 395
Jaccoud – François-Louis, 234 – NN., charpentier, 302
Jacob, 101*, 102
Jacottet, Jean, dessinateur, 210, 210*
Jan, Abraham, maçon, 136, 207
Jaquier – Aimé, 360 – Charles, 360 – David, maçon, 334, 390 – Emile, architecte, 203, 205, 299, 302 – François, 103 – François-Henri, maçon, 65 – I. F., maçon?, 94 – Jacques-François, maçon, 424 (n. 267) – Jean-Daniel, maçon, 91 – Jean-Pierre, charpentier, 59, 60 – Louis, menuisier, 106 – Pierre, 102 – Pierre-Daniel, maçon, 71, 73, 73*, 94, 107, 107*
Jaton, Claude, 395 – Jean-Pierre, charpentier, 268
Jaunins (Corcelles-le-Jorat), Les, 51, 54, 66, *69-71*, 69*-71*
Jayet – famille, 77 – David, 75 – Jean-Daniel, 75, 78 – Jean-François, 75
Jeanneret, Daniel, serrurier, 334
Jenner – Samuel (1653-1720), architecte, 210
Joaneri – Jacques, 388 – Pierre, 388
Joffrey – André de, 289 – Judith de, 289, 293
Joly – Daniel, 401, 403 – Gabriel, carrier, 272 – Jacob, 401 – Jean-Daniel, 401 – Louis, 401 – Pierre, 398, 399
Jorat, 14, 17, 17*, 55*
Jordan – Antoine, architecte, 77 – Constant, 61 – Dominique, commissaire, 404, 410 – Jean-Frédéric, 61 – Jean-Louis, 61 – NN., maçon, 398 – Samuel, 61 – Uli, architecte, 129, 163, 288, 293
Jornod, Elie, 235
Joseph, 102
Jossevel – Jacques, maçon, 78, 258 – Jean-Frédéric, 258 – Philippe-Denis, 258 – Samuel-Aimé, 443 (n. 61)
Journeau, David, maçon-architecte, 136, 253
Jouxtens-Mézery, 74, 74*, 75, 77
Juncker, David, 374
Junod, Louis-Edouard, 216, 235, *237-244*
Jura, 242, 243, 245
Juvet, Louis, commissaire, 253

Kauw, Albrecht, peintre, 131, 163*, 199*, 221*, 225
Kern, André, photographe, 224*, 225
Ketterer, Alexander, peintre, 137, 152
Kirsch & Fleckner, 333
Kissling, Pierre, architecte, 64, 82, 371
Klély – fondeurs, 40 – Hans Wilhelm, fondeur, 40, 396
Kohler, André, 326
Kohler, Max Wilhelm, 139
Koller, Pierre, 139
Kuchen (D), 441 (n. 463)
Kunz, Charles, verrier, 96
Kupfer, NN., serrurier, 352

La Chaux-de-Fonds (NE), 237, 442 (n. 468)
La Chaux-du-Milieu (NE), 441 (n. 467)
La Fléchère, de, 164
La Harpe, Achille de (1807-1887), architecte, 44, 94, 195, 204, 204*, 205, 266, 276, 294, 295, 306, 335, 345, 345*, 351, 384, 405, 414, 452 (n. 46)
La Molière (Murist, FR), 211, 264
La Molière, Clauda de, 288
La Tour-de-Peilz, 254
Lacombe – frères, potiers d'étain, 272, 300 – Louis, potier d'étain, 65 – L., potier d'étain, 372 – Philippe, potier d'étain, 372
Lador – Alfred-François, 363 – Jacques-Louis, 363
Lagnaz – Jean-Jacques, 261 – Philippe-Denis, 261 – Pierre-François, 261
Lambert, Jean, carrier, 264
Landry, frères, institut, 134*, 137
Lang – Karl, 412 – Ludwig, peintre, 439 (n. 350)
Larguier, Olivier, 262
Lausanne, lausannois, 19, 21, 46, 59, 65, 68, 69, 75, 96-98, 107, 131, 135, 137, 153, 201, 202, 238, 247, 254, 262, 272, 286, 300, 303, 315, 421 (n. 101), 436 (n. 189), 441 (n. 450) – Académie, 293, 430 (n. 145) – Bois-de-Vaux, 75 – cathédrale, 94, 162, 280, 282, 285, 447 (n. 294) – Chablière, 74 – chapitre cathédral, 314 – église Saint-François, 181 – évêché, 279, 321, 343 – évêques de, 21, 24, 54, 63, 125, 128, 252, 277 – maison Polier de Saint-Germain, 67 – prieuré Saint-Maire, 314
Lauwer, Abraham, serrurier, 131
Lavanchy, F. L., charpentier, 64, 64*
Lavaux, 17, 21, 54, 65, 78
Le Locle (NE), 237, 300, 441-442 (n. 467-468)
Le Mont-sur-Lausanne, 298
Le Sentier, 441 (n. 462)
Léchaire, Paul, charpentier, 254
Lecoultre – Armand, 245 – Ed., serrurier, 440 (n. 413) – Marius, 245
Leibundgut, Melcher, maçon, 396
Leipzig (D), 133
Lembe, cours d'eau, 380, 384, 386*, 387, 402
Lentaz, Jacques, charpentier, 174
Lenveytu?, serrurier, 335
Lenzbourg, Jean, 56
Les Montets (FR), 298
Lesotte, Jacques, menuisier, 131
Lestra, Jaquet de, 208
Leuba – Emile, charpentier, 440 (n. 413) – NN., menuisier, 197
Levade, Louis, 164
Levrat, Gaspard, entrepreneur, 310
Liechti, Jean-Daniel, architecte, 242
Lilaz, Jean II de, tailleur de pierre et architecte, 35, 35*, 349, 359, 359*, 394, 395, 455 (n. 267)
Lindenmeyer – Emile, architecte, 238, 242 – Jules, architecte, 19, 199
Livremont, Antoine, fondeur, 204, 207, 208
Lobizo, 125
Lochmann, Jean-Jacques, ingénieur, 211
Lombards, Valsésiens, 34, 74, 77, 78, 121, 129, 131, 163, 167, 169, 170, 209, 225, 289
Londres, 237, 261, 269
Losingus, 192
Loude, Daniel, 222
Louis Ier, baron de Vaud, 318 – *voir* Savoie, famille de
Louis II, baron de Vaud, 318 – *voir* Savoie, famille de
Louis XIII, roi de France, 220
Lovatens, 20, 21, 30*, 36, 39, 42, 45, 196, 250, 254, *304-306*, 418 (n. 28), 449 (n. 425)
Aregny, L', 304
chapelle de l'Eglise libre, 305, 305*
chapelle protestante, 305*, 306
chapelle Saint-Sylvestre, 35*, 305, 305*, 306
cimetière des Sarrasins, 304
école, 305, 306, 444 (n. 145)
fontaine, 304
four, 305*, 306
greniers – ECA 13, 304, 305* – ECA 20, 304, 305*, 306* – ECA 33, 304, 305*
maison de commune, 305*, 306
maison, rte de la Forneyre 10, 306
Molaire, La, 304
poste, 304, 305*
source, 304, 305*
Loys – famille, 24, 252, 262, 266, 394*, 402, 405, 406 – Aubert, 172, 262 – Cathelin, 262 – Etienne, 172, 402 – Ferdinand, 168, 172 – Isaac, 405 – Jean-Louis, 405 – Jean-Philippe, 262, 307 – Jean-Rodolphe, 394, 405, 406, 453 (n. 58), 455 (n. 268), 456 (n. 333) – Philippe, 265
Lucens, 17, 19, 21, 24-27, 29, 35, 39, 40*, 42, 45, 46, 109, *122-181*, 125*, *182-247*, 250, 256, 267, 289, 305, 306, 312, 313, 353, 419 (n. 49), 444 (n. 131)
auberges, 188, 201, 221 – de la Couronne, 193, 200, 210, 221*, 226 – du Cerf, rte de Moudon 4, 433 (n. 14), 440 (n. 410) – du Pont, 433 (n. 14) – du Soleil, 201, 202
Barre, La, 125, 235

boucherie, 191, 199, *205-207*, 206*, 227, 228
Boutaz, La, 187, 191, 200
buanderie communale, 199
cafés – de L'Ecusson-Vaudois, 222 – de la Belle-Maison, 222 – National, 226
Cantéréaz, La, 188, 215, 220, 222, 227, 228
centrale nucléaire, 235
Centre paroissial œcuménique, 242, 243*
Champ-Min, 188
Champs-de-Barre, 200
Champs-Margueron, 238
chapelle catholique, 227
chapelle de l'Eglise libre, 196s, 215, 282
chapelle de l'hôpital, 180, 187, 188, 191, 192, 195, 199, 199*, 201, 204, 206, 214
chapelle de la Maladière, 195
chapelle Sainte-Agnès, 40, 125, 125*, 126, 127*, 131, 168, 169, 169*, 170, 171*, *172-181*, 171*-180*, 185, 185*, 195, 201, 204
château, *voir* Lucens, château et bourgs
châtellenie, 23*, 24, 26, 125, 126, 167, 185, 191, 199, 250, 269, 303, 304, 306, 309, 311, 313, 321, 344, 353, 427 (n. 4)
cimetière, 195
Clos-des-Bel, 188
collège des Vaux, 205, 242, 243*
collège du Pré-au-Loup, 205 – *voir* école
commune, 125, 185, 199, 200, 201
Communs-d'En-Haut, 125, 127*, 237
cure réformée, 195s, 195s*, 205, 214, 228
école, 191, 192, 196, 199, 201, 202, 204s, 204*, 206, 217, 242
église catholique Notre-Dame, 145, 146*, 197s, 198*
enceinte, 188
entreprise Junod, 188, 235, *236-244*, 236*-243*, 245, 247
Envers, Les, 23*, 125
Essert, L', 200
fabriques, usines – de tabac, 235, 236s*, 237, 238, 238*, 242 – Gasser-Ravussin, av. L.-E.-Junod 7, 440 (n. 409) – Jornod-Bunter, rte de Payerne 6-8, 235 – Junod, rue L.-E.-Junod 4, 236s*, 237, 239s, 239s*, 243 (*voir* entreprise Junod) – Piguet-Lecoultre, rte d'Yvonand 12, *245-247*, 245*, 247* – Reymond, rte de Moudon 12, 247, 247* – Tanner, rte de la Gare 4, 244s, 244*
Fibres de verre S.A., 187*, 235
fontaines, 185, 192, 199, 200 – de la place, 45, 191, 191*, 192, 207s, 207s*
fort, 23*, 125
foule, 238
four, 187, 192, 199
gare, 188, 199, 200
gibet, 195
Gravaire, La, 169, 187, 191, 200, 213
grenier Viret – *voir* maison de Villarzel
halle, 191, 199, 201, 204, *205-207*, 206*
hôpital, 42, 125, 185, 187, 191, 193, 199, 200s
hôtel de la Gare, av. de la Gare 13, 433 (n. 15)
Hôtel de Ville, 191, 192, *201-203*, 203*
instituts, 137, 200 – Bitterlin, av. de la Vignette 10, 200, 200*
maison de ville, 42, 185, 191, 194, 199, 199*, 201, 204, 218, 234
maison du berger, 199
maisons – Bel, 199 – Belle Maison, place de la Belle-Maison 2, 137, 193, *220-225*, 221*, 223*-225*, *voir* place de la Belle-Maison 1-5 – maison Comte, rte d'Oulens 6, 134*, 227, 227*, 440 (n. 362) – maison Rouge, *voir* rue des Greniers 7 – maison de Villarzel ou « grenier Viret », rue des Greniers 10-12, 188, 191, 195, 199, 199*, 204, 207, 212, 214s – av. de la Gare 8, 235, 235* – av. de la Gare 10, 433 (n. 15) – av. de la Vignette 1, 236s*, 237, 238, 239*, 242 – av. de la Vignette 3, 236s*, 237, 238, 239*, 242 – av. de la Vignette 5, 235 – av. de la Vignette 7, 235 – Grand-Rue 1, 200 – Grand-Rue 13, 228 – Grand-Rue 15, 187, 228s, 229* – place de la Belle-Maison 1-5, 220, *222-225*, 223*-225* – place de la Belle-Maison 4, 221 – place de la Belle-Maison 7, 220, 223*, 225s, 227* – rte de Moudon 4, 235 – rte de Moudon 5, 442 (n. 472) – rte de Moudon 8, 247 – rte d'Oulens 8, 227s, 227s* – rte de Payerne 6-8, 235 – rte de Villeneuve 1, 228, *229-231*, 230* – rte de Villeneuve 6, *231-233*, 231*, 233* – rte d'Yvonand 9, 228s, 229* – rue Centrale 12, 187, *229-231*, 230* – rue Centrale 20, 437 (n. 233) – rue de l'Hôtel-de-Ville 2, 433 (n. 37) – rue des Greniers 2, 194, 199*, *218-220*, 219*, 435 (n. 109) – rue des Greniers 7, 205, 215, 217s, 217* – rue des Greniers 8, *205-207*, 206*, 215, 235 – rue des Greniers 9, 188, 215s, 216*, 217, 235 – rue des Greniers 11, 188, 214, 215 – rue des Greniers 14, 213, 213*, 214 – rue des Greniers 16, *212-214*, 213s* – rue du Château 9-11, 212 – rue du Marché 1, 226, 227*, 235 – rue L.-E.-Junod 2, 236s*, 237, 238 – ruelle de l'Helvétia 4, 203, 216, 234s, 234*, 235 – ruelle des Vaux 2, 437 (n. 234) – ruelle des Vaux 4, 193, 437 (n. 234)
maisons ouvrières, Maisons-Neuves 9-15, 236, 236s*, 237, *240-242*, 241*, 243
maladière, 195
marché, 185, 191, 192, 194, 206
mayorie, 318
Motadaire, 194
moulins, 168*, 226 – moulin épiscopal, 167, 193, 199, 208s, 209*, 235
musée Sherlock Holmes, 438 (n. 286)
Ochettes, Les, 188, 235, 237, 238
pilori, 205
ponts, 188, 199 – sur la Broye, 125, 185, 188, 199, *209-211*, 210s* – de la Couronne, 188, 200 – de la Maladière, 215
Ponty, 240
Pra-la-Mort, 195, 199, 210
Pré-au-Bel, 235
Pré-de-la-Couronne, 235
Prés-de-la-Rittaz, 245
pressoir communal, 199
prisons, 203, 234
Protector, 235
Riettaz, La, 191
rues et places – Grand-Rue, 188, 193, 200, 212 – place de l'Hôtel-de-Ville, 191, 191*, 199 – place de la Belle-Maison, 187, 192, 194 – quartier des Vaux ou des Moulins, 188, 193, 194*, 199, 200, 211, 227 – route d'Oulens, 193, 245 – route d'Yvonand, 188, 191, 192, 200, 208, 211 – route de Moudon, 188, 199, 244 – route de Villeneuve, 187, 188, 193, 200 – rue Centrale, 188, 194 – rue de l'Hôtel-de-Ville, 194 – rue des Greniers, 168, 169, 170, 187, 188, 191, 191*, 192 – rue du Château, 187, 213 – rue du Marché, 194 – ruelle de l'Helvétia, 188, 193
Russalet, Le, 191, 207
Saint-Gobain Isover, 235
salles de récréation, Maisons-Neuves 5, 236s*, 237, 242, 241*, 243*
scie des Vaux, 209, 216, 235
stand (maison du tirage), 185, 199, 200, 226
teinturerie, 165*, 235, 238, 239*
Vaux, Les, 202, 217
Lucens, château et bourgs, 23*, 25*, 32s, *122-172*, 125*-168*, 185*, 208, 220, 250, 277, 287, 288, 293, 321
avant-cour, 126
Bourg, 122, 125*, 126, 127*, 128, 158, 162s*, 165*, 166*, 167, *167-172*, 174, 185, 185*
chapelle castrale, 145, 146*, 149, 154, 197
« château de l'Evêque », 126
corps de logis du donjon, 131, 133, 137, 139, 144s, 145s*
corps de logis du plain-château, 128, 129*, 131, 133, 135, 139, 140*, 143*, *149-156*, 148*-155*, 208
cuisine, 129, 131, 133*, 135, 139, 146, 153, 156
dépendance rurale, 125*, 126, 139, 167, 169
donjon, 126, 128, 131, 137, 139, *140-146*, 141*-146*, 156, 161
fontaine, 129, 135, 156, 163
fossé intérieur, 133, 140, 143, 144*, 146, 156, 161
grande tour, 126, 128, 139, *140-141*, 141*-142*, 144, 162
grands escaliers, 126, 131, 133*, 158, 159, 160*, 167, 169
guette, 141, 162, 164
latrines, 143, 146, 149, 153, 154, 158
maison des mayors, 168, 174, 172, 174*, 176*
maison du portier, 131, *voir* Tourmette
maisonnette, 131, 133, 139, 143, 144*, 156, 157*, 158*
murs extérieurs, 131, 133, 134*, 135, 139, 158s, 158*, 161*, 166*, 167, 168, 172, 173*, 174, 208
plain-château, 126, 128, 139, 140, *146-156*, 147*-155*, 161, 162
porte du Bourg, 131, 167, 169s, 169*, 171*, 172, 212
porte nord, 133, 135, 140, 157*, 158s, 158*
porte sud, 133*, 135, 139, 159, 160*
prison, 133, 150

puits, 143, 144, 161
ressat, 122, 125*, 126, 127*, 161*, 162s*, 165s*, 167s, 168*, 200
tourelle de l'horloge, 128, 130*, 131, 135, 149, 163
Tourmette, 125*, 169, 169*, 170s, 170*
« vieux château », 126
Lucens, Jaquet, 173, 176
Lucerne, 315
Lussy-sur-Morges, 423 (n. 195)
Lüthi, Dave, 453 (n. 73)
Lutry, 63, 74, 77, 78, 350, 436 (n. 182)

Maçons, tailleurs de pierre et carriers : *voir* Allamand ; Badoux ; Barbey ; Baud ; Berthold ; Bertolini ; Besson ; Bettex ; Bise ; Blanc ; Bodmer ; Broye ; Bulloz ; Burnat ; Buttet ; Cavin ; Chappuis ; Chesaulx ; Cheseaux ; Clot ; Collomb ; Cosandey ; Crausaz ; Cruchon ; Curtine ; Dähler ; Décosterd ; Déglon ; Degroz ; Depraz ; Desarzens ; Deytard ; Dind ; Dubois ; Du Pasquier ; Fatoz ; Ferrand ; Forand ; Gallandat ; Gilliéron ; Graber ; Guex ; Guillon ; Huguenin ; Jan ; Jaquier ; Joly ; Jordan ; Jossevel ; Journeau ; Lambert ; Leibundgut ; Lilaz ; Melchior ; Métraux ; Mondoz ; Montandon ; Morel ; Moser ; Nicod ; Noverraz ; Parisod(-Durussel) ; Payou ; Pidoux ; Pochon ; Porchet ; Potterat ; Ragutz ; Rassine ; Righetti ; Rod ; Rohrbasser ; Rosselet ; Roulin ; Ruffener ; Rusconi ; Sabattini ; Santangelo ; Serragin ; Sonnard ; Spinger ; Stab ; Steurer ; Sueur ; Sugnens ; Troillet ; Trolliet ; Tyébauz ; Vaucher ; Vetter ; Vulliety ; Weibel ; Widmer ; Wyss ; Zaretti.
Maggenberg, Pierre, peintre, 178, 178*, 179, 181
Maillard – Jean, 342 – NN., plâtrier, 66
Mallet, Henri, ingénieur, 15*, 26, 27
Mandrot, Jules-Louis, 238
Mangisch, Emilien, peintre, 82
Manuel, Rose, 367
Manufacture de grandes orgues Genève S.A, 333
Maquelin, Daniel-Henri, charpentier, 78
Marcuard, Jean-Jacques, potier d'étain, 436 (n. 167)
Mareschet, Humbert, peintre, 293, 430 (n. 137)
Margot, Pierre, architecte, 84, 88, 106, 271*, 299, 306
Marguerat, Louis, commissaire, 91
Margueron – Isaac, 228 – Nicolas, 238
Marius, évêque de Lausanne, 296
Markstein, Joseph, vitrier, 131
Marnand, 14, 17, 19, 20, 24, 42, 45, 321, 336, 342, 348, 349, 367, 387, *402-409*, 456 (n. 317)
auberges, 46 – ancienne auberge, rte de Berne 1, 403*, 409 – ancienne auberge, rte de la Gare 1, 403*, 408, 408*
café de la Poste, rte de Villarzel 2, 403*, 408
Châtalet, Au, 406
château, 33*, 34, 403*, 404*, *405-407*, 407*
école, 403*
four, 403*, 404*
logis de l'Ours, 456 (n. 352)
maison de commune et école, 404
seigneurie, 172, 214, 394*, 402, 403, 405, 406, 408, 412
Marnand, Judith de, 356
Marti – Gottlieb, 268 – Henri, serrurier, 137 – NN., menuisier, 95
Martignier et de Crousaz, 356
Martin – Colin, 452 (n. 32) – François, 438 (n. 304) – Jean-Gaspard, architecte, 174 – Jules, menuisier, 273 – René, peintre-verrier, 59
Martinetti, frères, entrepreneurs, 217, 272, 273, 302
Marucco, Jean, plâtrier-peintre, 398
Mason & Hamlin, manufacture d'harmoniums, 65
Matthey, David, charpentier, 210, 334
Mauch, Jean-Rodolphe, 235
May, Suzanne, 412
mayor, mayorie, 24, 168, 172, 174, 214, 250, 277, 288, 289, 313, 344, 350, 402
Mayor – Françoise, 367 – Isabelle, 367 – Jean, 367 – Jean-Jacques-Abraham, 350, 353, 366, 413, 417 – Pierre, 350
Mégroz, Jean-Louis, 226
Melchior, Humbert, maçon, 398
Mellet, Joseph, 454 (n. 160)
Ménières (FR), 363, 368
Menthonay, Guillaume de, 145
Menuisiers : *voir* Beausire ; Beckmann ; Bivelat, Bosset ; Busigny ; Buttet ; Cavin ; Clot ; Corthésy ; Estoppey ; Freymond ; Froidevaux ; Goumaz ; Held ; Jaquier ; Lesotte ; Leuba ; Marti ; Martin ; Michod ; Mosconi ; Mottaz ; Nobs ; Pahud ; Pasche ; Perisset ; Perrotet ; Piot ; Poeterlin ; Ricca ; Rod ; Sandoz ; Sommerer ; Tarin ; Timbele.
Mérine, cours d'eau, 13*, 54, 90
Mermoud, Jenny, 398
Mestral – famille, 63, 367, 372, 380, 387 – Beat Jacob, 371 – Gabriel, 367 – Girard, 367, 373, 374, 376, 380, 455 (n. 205) – Jacques-François, 360 – Jean-Rodolphe, 367, 372 – Jehan, 374 – Marguerite de, 372, 380 – Suzanne, 374 – Victor, 355
Mestral d'Arruffens – Claude, 208 – Jean, 174
Mestral de Combremont – Isaac, 374 – Victor (1864-1952), peintre, 372, 372*, 383
Mestral de Rue, Isaac, 376, 379*
Métrailler, Théo, architecte, 335*
Métraux, Pierre-Vincent, maçon, 106
Mettraux, Jean-François, 66
Metz (F), 211
Meyer – Jean, 56 – Jean, peintre, 102 – Konrad, graveur, 161*, 164, 167 – Nicolas, 56
Meyret, famille, 228
Meystre, Jean-Pierre, 295
Mézières, 19, 55, 59, 60, 64, 419 (n. 49) – paroisse, 54, 64, 81, 111 – seigneurie, 56, 108, 420 (n. 24) – temple, 36, 54, 57, 59, 83, 90, 423 (n. 207), 424 (n. 218) – théâtre du Jorat, 55, 56, 61
Miauton, Jean-Abram, 355
Michel, François, 338
Michod – (Jean-)David, charpentier, 202, 204, 205, 438 (n. 280), 439 (n. 328) – Ferdinand, menuisier, 137 – Jean-Daniel, menuisier, 137 – Jean-Philippe, menuisier, 437 (n. 256) – Jean-Samuel, 229 – Jeanne-Suzanne, 228 – Philippe, charpentier, 218
Middes (FR), 214, 402
Middes, famille de, 288, 318
Miéville – famille de, 387 – Abraham de, 338 – Aubert de, 414 – Charles, 452 (n. 146) – Frédéric de, 342 – Jean Rodolphe de, 338
Milan, Santa Maria delle Grazie, 372
Millière, La, 14, 256
mine d'étain, 366, 380
Minerve, 280, 304
Mischler, tuiliers, 83
Moissac (F), 446 (n. 266)
Mojonnier – famille, 274 – Daniel, 269, 274 – François-Nicolas, 274 – François, 269, 274 – Jacques, 269 – Jean-François, 274 – Jean, 445 (n. 188) – Marie, 274 – Philippe, 445 (n. 188) – Pierre, 445 (n. 188)
Molin – famille de, 24 – François de, 56, 360 – Humbert de, 360 – Jean-François de, 360 – Pierre de, 360 – Ursule de, 360
Mondoz – André, carrier?, 327 – Jean-Jaques, 403
Monnerat, NN., serrurier, 368
Monney – Humbert, 336 – Pierre, 336 – Vullieme, 336
Mont-sur-Lausanne, 195, 196
Mont-sur-Rolle, 427 (n. 438), 430 (n. 153)
Mont, Pierre de, 174
Montagny (Lutry), 439 (n. 341)
Montagny-les-Monts (FR), 175, 181, 430 (n. 177)
Montagny-près-Yverdon, 360, 423 (n. 195)
Montagny – Aymon de, 385 – Guillaume de, 385 – seigneurs de, 21, 402
Montandon – Abraham, maçon, 133, 174, 206, 210, 334 – Jean-Pierre, maçon, 133, 174
Montbeney (Mont-sur-Rolle), 439 (n. 341)
Montbrelloz (FR), 446 (n. 271)
Montet (FR), 174, 262, 265
Montfaucon – Aymon de, 35*, 279, 283, 285, 287, 446 (n. 262) – Sébastien de, 159, 446 (n. 263)
Montferrand, Benoît de, 128, 149, 150, 163
Montheron, abbaye, 356
Montpreveyres, 14, 17, 54, 64, 65, 80, 82, 84, 106, 114 – prieuré, 74
Montreux, 137
Morat (FR), 442 (n. 468)
Morattel – Daniel, 344 – Nicolas, 342 – Ursule, 342
Morax, René, écrivain, 55
Morel – Abram, maçon, 352, 353, 405, 408 – Jean-David, 456 (n. 355) – Jean, charpentier, 92 – Pierre, 360 – Pierre-Daniel, charpentier, 261
Morez (F), 42
Morges, 42, 82, 133, 258, 312
Morlens (FR), 262, 264
Morteau (F), 42, 112
Mory (Morel?), Jacques, charpentier, 427 (n. 399)

Mosconi, NN., menuisier, 352, 384
Moser – Daniel, maçon, 258, 258* – Jacques, maçon, 258, 258*
Mottaz – Aimé, charpentier, 95 – Daniel, menuisier, 95 – David, menuisier, 94, 267 – Eugène, historien, 356 – François, menuisier, 267 – François-Daniel, 103 – François-Samuel, menuisier, 91 – Héli, 103 – Jean-Daniel, 99 – Jean-François, 99, 424 (n. 264) – Jean-Louis, charpentier, 97 – Jean-Pierre, 424 (n. 267) – Louis-Sigismond, menuisier, 60 – Samuel, menuisier, 267 – Sigismond, charpentier, 91, 92, 94 – Victor, 103
Mottaz-Débaz, Samuel, menuisier, 205
Moudon, moudonnois 14, 17, 17*, 19-21, 24-26, 45, 55, 60, 61, 66, 73, 74, 82, 83, 90, 91, 93, 95-98, 106, 107, 109, 112, 114, 119, 120, 128, 131, 133, 135-137, 154, 174, 179, 195, 199, 201, 202, 205, 208, 215, 217, 221, 225, 250, 251*, 252-254, 256-258, 262, 267, 268, 273, 274, 278, 282, 295, 301, 302, 304, 314, 363, 418 (n. 5), 427 (n. 399), 443 (n. 87) – bailliage, 13*, 14, 14*, 24, 63, 321, 344, 350, 413 – chapelle Saint-Eloi, 91 – château de Carrouge, 57 – Château-Sec, 119 – châtellenie, 23*, 24, 54, 103, 252, 256, 303 – district, 14, 250 – église Notre-Dame, 93, 98 – église Saint-Etienne, 162, 175, 181 – hôpital, 252 – La Rochette, 69, 71 – maison de Bussy, 99, 258 – maison de Forel, 114, 303 – maison de Vulliens, 54, 80, 109, 110 – maison Loys de Villardin, 80, 262 – paroisse, 54, 94, 257, 265 – vidomne, 363
Moulins de Granges S.A., 387*, 388, 402
Moutier (BE), 441 (n. 460)
Müller de Watteville, Jeanne-Salomé, 394, 394*
Müller & Trüb, Ateliers artistiques, 236*, 244
Müller – François, 406 – Franz Christoph, 396 – Johannes, 403, 406
Murilliod, Jacob, 354
Murist (FR), 356, 357
Myans (F), 93
Myans, Gasparde de, 93
Mylaeus, 360

Naef – Albert, archéologue, 57, 59*, 82, 95, 111, 112, 180, 279, 287, 331, 333, 357, 359, 365 – Albert fils, architecte, 82 – Samuel, dessinateur, 165
Naeher, Julius, ingénieur, 164, 165
Naisey-les-Granges (F), 131
Nancy (F), 42, 306
Neuchâtel, neuchâtelois, 40, 136, 139, 254
Neuchâtel, Berthold de, 21
Neyruz, 197, 200, 210
Nicaty, Gaspard, 221
Nicod – Abraham, 111 – Abram-Antoyne, 91 – Auguste, 401 – Daniel, maçon, 60 – NN., maçon, 268
Nicolas – famille, 55, 64 – François, charpentier, 60 – Jean-François, charpentier, 60 – Jean-Frédéric, 60 – Jean-Samuel, charpentier, 60 – Samuel, charpentier, 36, 37*, 57, 59, 59*, 64, 82, 421 (n. 67)
Nobs – Bénédict, 215, 217, 218 – François, 215, 217 – François, menuisier, 355 – Jean-André, 215, 217 – Rodolphe, 356
Noël, Jean, horloger, 436 (n. 176)
Nöthiger, Johann Ludwig, graveur, 165
Notz, Christian, 406, 409
Noverraz, Louis, maçon, 60
Nuvilly (FR), 368
Nyon, 162, 163

Oberhänsli, Charles, 373
Ogens, 82, 315
Olivier – Jean-Pierre, peintre, 107 – Juste, 164
Oltigen, Bouchard d', 279, 286
Orbe, 201
Orcel, Christian, 380
orfèvrerie, 185, 185* – *voir* vaisselle liturgique
Orfèvres : *voir* Aubinguer ; Binder ; Duciel ; Gély ; Girod ; Hofer ; Potin.
Oron, 14, 57, 59, 161, 162 – district, 14 – seigneurie, 161
Oron, Pierre d', 318
Ouchy, 128
Oulens-sur-Lucens, 44, 45, 197, 204, 250, *306-308*, 308*, 419 (n. 49)
  Chautran, En, 307
  Crausaz, La, 306
  école, 307s, 307*
  forge, 307, 307*
  four, 306, 307, 307*, 308
  fromagerie, 307, 307*
  maison de commune, 307s, 307*
  maisons – rue du Village 8, 449 (n. 416) – rue du Village 10, 307, 307* – rue du Village 14, 306, 307*
  moulin, 306
  pressoir, 307s, 307*
Oulevey – Abram-Siméon, 269 – David, 274 – Jean-David, 274 – Jean-Pierre, 269 – Oscar (1871-1946), architecte, 65, 254, 272, 273, 273*, 299, 311, 398, 397*, 456 (n. 298) – Pierre-Daniel, 274

Paccaud – Jean-David, charpentier, 310 – Jean-Pierre, 234
Paccot – Françoise, 264 – Jean, 264
Pache, Louis, 73*
Pahud – Henri, 354 – Jean-Abram-Daniel, menuisier, 315
Paintandre, frères, fondeurs, 42, 300
Palézieux, 54, 106, 272
Pallière – Marguerite, 93 – Rodolphe, 93
Paris, 61, 211, 220, 237
Parisod(-Durussel), Jean-Louis, carrier, 208, 276
Pasche – Abram-Frédéric, charpentier, 61 – Edouard, menuisier, 57
Paudex, 438 (n. 270)
Pavarino, Jean, 221
Pavillon & Dumas, géomètres, 188*, 194
Payerne, 17, 21, 25, 40, 83, 131, 135, 202, 205, 210, 229, 237, 238, 247, 286, 312, 326, 372, 390, 410, 429 (n. 66), 436 (n. 167), 439 (n. 348, 350), 441 (n. 465) – abbaye, 21, 24, 385, 394, 410 – ancien hôtel de la Croix-Blanche, 455 (n. 201) – chapelle, 181 – chapelle de Grailly, 394 – district, 14, 250, 344, 413 – musée, 380
Payou, Jean-Elie, maçon, 427 (n. 399)
Pays de Galles, 162
Pedroli, carrelages, 254
Peintres, peintres-verriers, graveurs, dessinateurs : *voir* Aubonne ; Becker ; Berguer ; Burnand ; Chevalley ; Correvon ; Dalberg ; Delanoë ; Delorenzi ; Diekmann ; Dünz ; Feer ; Gachet ; Grec ; Hartmann ; Hennezel ; Hosch ; Huber ; Jacottet ; Kauw ; Ketterer ; Lang ; Maggenberg ; Mangisch ; Mareschet ; Martin ; Mestral de Combremont ; Meyer ; Naef ; Nöthiger ; Olivier ; Petitot ; Prahin ; Recordon ; Ribaupierre ; Rivier ; Roth ; Sablet ; Schmid ; Stoss ; Turrian ; Valentin ; Vanetti ; Villarzel ; Wagner ; Wasem ; Wassmer ; Wenger ; Werner ; Wirtz ; Yoki.
peintures murales, *voir* décor peint
Pelichet, Edgar, 452 (n. 32-33)
Pendens (Mézières), carrière, 60, 82
Peney-le-Jorat, 71
Perisset, Michel, menuisier, 197
Perregaux, Henri (1785-1850), architecte, 39, 44, 164, 195, 196, 196*, 201, 203, 204, 204*, 205, 276, 294, 295, 298, 314*, 315, 331, 335, 345, 373, 409, 454 (n. 175)
Perrin, Daniel, 238
Perrochet, photographe, 212*
Perrotet – Isaac, menuisier, 133 – Isaac-David, menuisier, 215 – NN., menuisier, 283
Persoz, Jean, serrurier, 272
Perusset, Claude, 264
Petite-Glâne, cours d'eau, 350, 356, 366, 380
Petitot, Bénédict, peintre 359
Peutinger, table de, 14
Piccard – Jules, commissaire, 164 – Louis-Emmanuel (1818-1879), architecte, 201-203, 203*
Pichonnat, Edmond, 310
Pidoux – Auguste, charpentier, 449 (n. 385) – David, maçon, 294 – Jean-François, charpentier, 315
pierre à sabot, 17
Piguet, Emile, 245
pilier public (girouette), 25, 80, 110, 262, 263* 309, 368, 419 (n. 50)
Pillet – Jean, 381 – Perrod, 381
Pilliard – Abraham, 208 – Abraham-David, 215 – Elysée, 228 – Jacob-Elysée, 218
Pilloud (Pilloux) – Jacques, charpentier, 368 – Louis, poêlier, 202, 205 – NN., 396
pilori, 25, 205, 402
Piot, NN., menuisier, 398
Pitton, Jean-Baptiste, fondeur, 42, 276
Plantin, Jean-Baptiste, 164

Platter, Thomas, 164
Pochon, David, maçon, 75, 82, 83, 136, 137, 154, 222, 268
poêle, *voir* fourneau
Poeterlin – Abraham, menuisier, 136, 153 – Daniel, menuisier, 372 – Daniel-Philippe, menuisier, 136 – Jean-Barthélemy, menuisier, 136 – Louis, menuisier, 268, 301 – NN., menuisier, 137 – NN., vitrier, 133, 135 – Pierre, menuisier, 268
Polier de Saint-Germain – Antoine, 63, 66 – Jonathan, 63, 66, 67 – Louise, *voir* Corcelles
Pollien – potiers de terre, 68* – François I, potier de terre, 67, 71, 137, 153, 153*
pompe à incendie, 45, 308, 373, 373*, 405
Pont-Wullyamoz, Louise de, 114
Porchet – Alexis-Jules, charpentier, 64, 65 – Constant, 66 – Henri, 66 – Jacques, maçon, 268 – Jean-Philippe, 99 – Jules, 99 – NN., maçon, 352 – Pierre, 98, 99 – Sebastiane, 424 (n. 264)
Porterat, Jean, 94
Potiers d'étain : *voir* Beneti ; Breuil ; Goldner ; Grivillet ; Holland ; Lacombe ; Marcuard ; Rappold ; Reuchlin ; Scaglia ; Utin.
Potiers de terre : *voir* Braillard ; Cuénoud ; Dubrit ; Grec ; Grosmann ; Ingold ; Pilloud ; Pollien ; Treichler ; vom Hoff.
Potin, Philibert, orfèvre, 96
pots de résonance, 95, 96*, 392
Potterat, David, maçon, 210
Prahin, Jean, peintre-verrier, 180, 279, 300
Prangins, seigneurs de, 162
Prévondavaux (FR), 24
Prévonloup, 17, 20, 45, 250, 304, *308-311*, 448 (n. 339), 449 (n. 425)
  bois de Verrey, 308
  café de l'Etoile, 309*, 310
  école, 310
  fontaine, 309, 309*
  four, 309, 309*, 310
  Fourches, Les, 308
  gendarmerie, 310
  gibet, 309
  laiterie, 309*, 310
  maison de commune, 309*, 310
  maisons – maison Pichonnat, rte de Dompierre 2, 309*, 310, 310* – rte de Romont 3, 309, 309*
  pilier public, 309
  pressoir, 310
  source, 309, 309*
Prez-vers-Noréaz (FR), 298, 448 (n. 350)
Prez-vers-Siviriez (FR), 314
Prez – Aymé de, 288 – Aymon de, 252 – Guy de, 63 – Jean de, 64
Prilly, 63
Promasens (FR), 197
Protti & Zaretti, entrepreneurs, 200
Protti – Adolphe, architecte, 258, 301, 311 – frères, entrepreneurs, 254, 312
Puidoux, 128
Putiphar, 102
Räber (Reyber), Henri, couvreur, 133, 208
Raccoursier, Claude, architecte, 57
Rachignier, famille, 424 (n. 264)
Raemy, Daniel de, 162
Ragozzi, Antonio, stucateur, 88, 423 (n. 206)
Ragutz – David, tailleur de pierre, 88 – Jean, tailleur de pierre, 88
Rahn, Johann Rudolf, 143, 156, 157*, 164, 165, 181
Ramelet, James (1881-1961), architecte, 247
Ramuz – Jean, 69 – Jean-Philippe-Alexandre, 69
Râpe, cours d'eau, 353
Rapin, Benjamin, 406
Rappold, A., potier d'étain, 354, 360
Rassine, Denis, maçon, 131
Rattaz, Nicolas, maréchal, 448 (n. 350)
Ratti, Jacques, plâtrier-peintre, 97
Recordon, Philippe (*1874), peintre, 359, 359*
Regamey, Jaques (1863-1927), architecte, 97, 98*
Reist, Christian, sculpteur, 396
Renaud, Jonas, charpentier, 174
Ressudens, 258, 390, 430 (n. 143)
Reuchlin, Jean-Jacques, potier d'étain, 395
Rey – famille, 342 – Anne-Marie, 60 – Jean-Daniel, 226 – Jean-François, 307 – Marcel, 69 – Samuel, 367
Reyff, frères, sculpteurs, 197
Reymond S.A., 237, 239 – Charles, 227 – D. (?), sculpteur, 137 – Jules, 247 – Robert, 247
Ribaupierre, François de, peintre-verrier (1886-1981), 254, 390
Ribet (Rybet) – famille, 229 – François, 229 – Jacob, charpentier, 131, 372, 395 – Paul, 229 – Pierre-François, 228
Ricaudus, 125
Ricca, Louis, menuisier, 273
Richenet, Jean, fondeur, 40, 83, 83*, 381, 383
Riediguer, Jean-Adam, ingénieur, 13*, 26, 27, 162*, 165, 190*
Righetti, E., maçon, 410
Rima (I), 131
Rio des Vaux, cours d'eau, 250, 251*, 252, 278, 280, 304
Rioz, cours d'eau, 402, 403
Rivier, Louis (1885-1963), peintre-verrier, 65, 258
rla architecture, 216
Robert – Jean-Paul, architecte, 242 – Jules, fondeur, 42, 306 – Paul, 196, 197
Roberti, Marc-Abram, commissaire, 72
Rochat, Isaac, serrurier, 401
Rod – Abraham, maçon, 111 – Jacques-Samuel, menuisier, 65 – Jaquet, 414 – Jean, 66 – Jean, maçon, 82 – Jean-François, 398 – Jean-Pierre, 398– Pierre, 80 – Pierre, maçon ou charpentier, 59 – Pierre-Philippe, maçon, 80
Rognon, Joseph-Désiré, fondeur, 42, 96
Rohrbasser, Jules, maçon, 403
Rojolat, Aymonet, 213
Roland, Isabelle, 457 (n. 369)
Rolle, 436 (n. 189), 439 (n. 341)
Romainmôtier, 430 (n. 137, 143)
Romanshorn (TG), 98
Romont (FR), 17, 21, 24, 42, 96, 128, 161, 175, 179, 181, 250, 279, 282, 300, 310, 342, 360, 365, 430 (n. 177) – Fille-Dieu, monastère, 175, 181, 342 – Notre-Dame, 282, 446 (n. 253)
Roncati – Antonio, stucateur, 88 – Marsiglio, stucateur, 423 (n. 206)
Ropraz, 14, 17, 27, 40, 54, 55, 63, 64, 65, *79-90*, 418 (n. 26), 419 (n. 55) – *voir* Ussières
  Bourg-Dessous, 80, 81
  Bourg-du-Milieu, 80-82
  café de la Poste, 79*, 80
  Champ-Mugny, 84
  chapelle, 36, 37*, 79*, 80, *81-83*, 81*-83*
  château, 34, 54, 79*, 81, 82, *84-88*, 85*-88*, 121
  école, 79*, 80, 82
  Estrée, 80
  four, 80
  maison de commune, 79*, 80
  maison seigneuriale, 79*, 84
  maisons – maison Rod, rte de la Chapelle 5, 48*, 49, 79*, 80 – rte de Bourg-Dessous 33, 47*, 49, 79*, 80
  Moulin d'Ussières, 42
  pilier public, 80
  poste, 79*, 80
  seigneurie, 63, 79-82, 84, 88, 108, 113
  Usine des Moilles, 17, 80
  Verraire (Verreyre), La, 17, 19*
  Vers-chez-les-Rod, 80
Rospraz, Pierre, 227
Rossat – Victor, 398 – Victor, commissaire, 303
Rossel, Luc, 139
Rosselet, NN., maçon, 207, 215
Rossenges-L'Abbaye, 17*, 20, *90-92*, 92-94, 427 (n. 399)
  Biregard, 90, 92
  carrée, rte de L'Abbaye 6, 90*, 91
  chapelle, 91
  Châtillon, 30*, 32, 90
  Côtes-de-Syens, 90-92
  école, 90*, 91s
  Esserts, 92
  four, 91
  grange de Rossenges, 90*, 91
  maison de commune, 90*, 91
Rossens, 321, 326, 331, 341, *342-343*, 344, 348*, 387
  château, 342*, 343, 343*
  maison de commune, 342*
  maison, impasse de la Saitoraz, 1, 342*
Rosset – Claude, 213 – Jacob, charpentier, 355 – Peter, 119
Rossi – Angel, plâtrier-peintre, 384 – Constan, plâtrier-peintre, 384
Rossier – Georges, charpentier, 335, 405 – Jacques, 338 – Jean-Daniel, 452 (n. 99) – Vincent, commissaire, 111
Rossire, Charles, architecte, 59
Roth, Hans, peintre, 131, 225
Roud, Gustave (1897-1976), écrivain, 55, 56, 62*
Rougemont, 163
Roulin, Nicolas, maçon, 368

routes, 14, 29, 56, 91, 108, 252, 256 – de Berne, 17, 19, 57, 188, 193, 210 – de Lausanne ou du Jorat, 17, 19, 19*, 54, 57, 63, 69 80, 88, 92, 103, 104 – de Vevey ou des Gonelles, 17, 19*, 57, 103, 105, 107 – Yvonand-Romont, 17, 276, 278, 296, 303, 304, 308
Rubat, Jean-Jacques, 111
Rubattel – Charles, 336 – Jacques, 340 – Julie, 340 – Louise, 339 – Moïse, 340 – Pierre David, 336
Rubis Centre S.A., 245
Ruchat, Abraham, 210
Ruchet, Charles, 95, 97
Rue (FR), 17, 17*, 21, 24, 63, 175, 262, 432 (n. 318)
Ruegger, David, charpentier, 137
Rüetschi, H., fondeur, 42, 180, 197, 354, 395, 396
Ruffener (Ruffiner) – famille, maçons, 78 – Christian, tailleur de pierre, 422 (n. 154) – Jérôme, maçon, 169, 225 – Pierre, maçon, 169, 208, 225 – Ulrich (Uli), maçon, 169, 225, 439 (n. 348)
Rüschlikon (ZH), 139
Rusconi, Antoine, maçon, 382
Rybet, *voir* Ribet
Rychner, Hans, architecte, 442 (n. 468)
Ryser, Edmond, 410

Sabattini & fils, maçons, 197
Sablet, NN., peintre, 82
Sadoz (Sandoz?), Abraham, 401
Saint-Aubin (FR), 24
Saint-Barthélemy, 54
Saint-Cierges, 65
Saint-Georges, Jacques de, 162
Saint-Germain, Pierre de, 336, 385
Saint-Imier (BE), 243, 441 (n. 459)
Saint-Loup, 305
Saint-Martin-du-Chêne, 351, 453 (n. 75)
Saint-Maurice (VS), abbaye, 20, 92, 304, 311
Saint-Prex, 243
Saint-Saphorin (Lavaux), 285
Saint-Triphon, 17, 60, 398, 451 (n. 36)
Sainte-Croix, 237
Salamin – famille, 92, 93, 103 – Conon, 98 – Henri, 93, 98 – Jean, 98 – Louiset, 98
Salavaux, 447 (n. 298)
Saluces, Georges de, 128, 331, 336, 412
San Francisco, 237
Sandoz (Sendoz), Louis, menuisier, 298, 355, 408
Sanly (F), 262
Santangelo, Alfio, maçon, 107
Sarzens, 21, 197, 253, 270, 300, *311-312*, 419 (n. 55)
  chapelle, 312
  école, 311*, 312
  grange de Villarzel, 311, 311*
  maison de commune, 311*, 312
  maisons – rue du Collège 1, 311*, 312 – rue du Collège 4, 311
  pressoir, 312
Sarzens – Guillaume de, 214 – Jean de, 435 (n. 109)
Sassel, 14, 24, 32, 35, 40*, 44, 46, 47, 295, 326, 348, 387, *409-412*
  ancienne laiterie, rte du Quartier-de-Morat 3, 410
  chapelle, 349, 409*, 410-412, 411*
  école, 409*, 410
  hôtel de l'Aigle, 410
  laiterie, 409*
  maison de commune, 409*, 410
  maisons – ECA 5003, 50*, 409*, 411*, 412 – ECA 5015, 409* – Grand-Rue 35, 49*, 50, 409*, 410
  « Vers le Signal », 409
Sassel – Emmo de, 410 – Guillaume de, 385, 410
Saugy (FR), 252
Saunders, Anderson Childers, 134*, 137, 158
Saussure, David de, 66, 421 (n. 101)
Savary, Jacques, architecte, 390, 410
Savigny, Paul, photographe, 241*, 244
Savoie – famille de, 17, 21, 24, 54, 71, 92, 103, 109, 125, 128, 162, 163, 250, 252, 321 – Amédée de, 256, 374 – Louis de, 21, 103, 303, 380 – Philippe de, 21 – Pierre de, 21, 23*, 54, 71, 125, 128, 269, 303, 385 – Thomas de, 21, 125
Scaglia, J., potier d'étain, 333
sceau, 360, 372, 396, 405 – curé de Curtilles, 277 – curé de Syens, 97 – Lucens, 26, 185, 185* – Vulliens, 109
Schaeffer, Eduard, facteur d'orgue, 279
Schaub, Marcel, architecte, 247
Schenk, Ferdinand, mécanicien, 45
Schilling, Diebold, 429 (n. 117)
Schittenhelm, NN., ferblantier, 196
Schlieren (ZH), 442 (n. 470)
Schmid – Auguste, peintre, 137, 138* – Frédéric-Samuel, 342 – Otto (1873-1957), architecte, 57, 64, 137, 138*, 139, 150, 164, 430 (n. 136)
Schmutz, Catherine, 451 (n. 93), 442 (n. 483)
Schneider, Antoine, 222
Schöpf, Thomas, 57
Schwäbisch Gmünd (D), 266
Sculpteurs : *voir* Bugnon ; Buttet ; Dudini ; Dupuis ; Reist ; Reyff ; Reymond ; Spring ; Wolf.
Sédeilles, 20, 42, 306, 321, 331, 342, *343-345*, 348, 348*, 349, 387
  Champ-Paccot, 345
  école, 344s, 344*, 345*, 444 (n. 145)
  fromagerie, 344*, 345
  maison de commune, 344, 344*
  maisons, passage Clos-d'Amont 2-4, 344*
  Muratel, 344
  pont, 349
Seigneux, 14, 19, 36, 40*, 45, 250, 298, 348, 348*, 349, *412-415*, 418 (n. 26), 419 (n. 68), 448 (n. 339) – *voir* Treize-Cantons
  chapelle (disparue), 413*, 414
  école, 413*, 414s
  four, 413*, 414
  fromagerie, 413*, 415
  loge des pompes, 414
  maison de commune, 416
  maisons – ECA 6041, 413, 413* – rte de la Pallaz 1, 413, 413* – rte de la Pallaz 4, 48*, 413, 413* – rte de la Pallaz 9, 413, 413* – rte de la Pallaz 11, 413* – rue du Collège 11, 413, 413* – rue du Collège 13, 413, 413*
  Mottex, Le, 416
  pont, 349
Seiry (FR), 304
Senarclens, Victor de, 109
Sendoz, *voir* Sandoz
Senn, famille, 252
Sennhauser, Hans-Rudolf, 391
Seppey (Vulliens), 14, 17*, 55, 108, 109, 111, 268, 419 (n. 50)
  atelier, ch. de Seppey 8, 115, 120
  chapelle, 120
  château, 32*, 34, 54, 110, 112, *113-121*, 113*-121*, 447 (n. 297)
  dépendance, ch. de Seppey 6, 120
  ferme inférieure, 120
  fontaine, 120
  jardin, 120
  L'Alouette, ch. de Seppey 10, 120, 121*
  seigneurie, 80, 96, 109, 113
Sermund, Frantz, fondeur, 40, 180, 180*, 286
Serragin – Antoine, 214 – Pierre, 214 – Pierre, maçon, 279
Serrières (NE), 243, 442 (n. 469)
Serruriers : *voir* Aeberly ; Anger-Perret ; Badoux ; Berney ; Buenzod ; Bulloz ; Bussigny ; Charbonney ; Cheyre ; Clerc ; Cornaz ; Diedey ; Faucherre ; Grec ; Jeanneret ; Kupfer ; Lauwer ; Lecoultre ; Lenveytu ; Marti ; Monnerat ; Persoz ; Rochat ; Spagnol ; Steck ; Tilliet ; Tuschmann ; Viret.
Servion – Jaquet de, 92, 94 – Jean de, 94, 259 – Johannette de, 259
Sévery, 64
Sienne (I), 446 (n. 266)
Sigismond, roi burgonde, 21
signal, 32, 103, 326, 409
Simuus, Umbertus de, 412
Sinner – Carl Ahasver von (1754-1821), architecte, 406, 407* – Carl Philipp, 156 – Johann Bernhard, architecte 395 – Johann Rudolf von, 164
Sion, 418 (n. 5) – basilique de Valère, 178
Siviriez (FR), 17
Société industrielle et foncière, 402
Sommerer, frères, menuisiers, 196
Sonnard – Louis, maçon, 278 – Pierre, maçon, 278
Sordet – famille, 252 – Abraham, 80 – Esther, 80, 83 – François, 80 – Suzanne, 438 (n. 295)
Spagnol, Arthur, serrurier, 65
Spielmann, Rodolphe (1877-1931), architecte, 235
Spinger, Jacques, maçon, 131
Spring, frères, sculpteurs, 434 (n. 76)
Sprüngli, Niklaus (1725-1802), architecte, 135
Stab – Antoni, maçon, 131 – Peter, maçon, 131, 167 – Ulrich, maçon, 131
Steck – Aloïs, serrurier, 61, 97, 98, 254, 273 – Philippe, serrurier, 197

Steurer, Antoine, maçon, 199
Stöckli, Werner, 391
Stoss, Andreas, peintre, 131, 152, 170, 181, 288, 292, 293
Stürler – Jean-Rodolphe, 342, 452 (n. 128) – Johann Franz, 135, 156, 180 – Ursule, 342, 344, 452 (n. 128)
Suchard, chocolaterie, 243
Sueur – François, maçon, 91 – Louis, maçon, 91
Sugnens, Jean-Pierre, maçon, 334
Surpierre (FR), 17, 24, 275, 303, 348*, 353, 384, 410, 448 (n. 350) – château, 349, 384, 402 – seigneur, 385
Sursee (LU), 137, 152
Sybourg, Pierre de, 390
Syens, 19, 21, 27, 30*, 34-36, 40, 42, 47, 54, 55*, 71, 73, 91, *92-103*, 93*, 109, 256 – *voir* Bressonnaz
  Champ-Girod, 98
  château, 54, 92*, 93, 97, *98-102*, 99*-101*
  cimetière, 94
  Clos-des-Murailles, 92s*, 93
  Côtes-de-Syens, 92
  cure, 92*, 97s, 98*
  école, 92*, 94
  église, 92*, *94-97*, 95*-97*
  four, 92, 92*, 94, 98
  grange seigneuriale, 92, 93, 98
  maison de commune, 92*, 94
  maisons – ch. du Pressoir 2, 99 – ch. du Pressoir 5, 92*, 94 – rue du Village 7-15, 93 – rue du Village 11, 94 – rue du Village 22, 92*, 94
  moulin, 92, 98
  paroisse, 54, 72, 92, 94, 97, 103, 105
  pressoir, 94
  seigneurie, 74, 78, 90, 92, 93, 98, 99, 102, 103
Syens – Giroud de, 92 – Perrod de, 93

Tacheron – famille, 66, 274 – Abram, 274 – Abram-Daniel, 274 – Georges, 274 – Jacques, 274 – Philippe, 274
Tacholaz, Jean, forgeron, 131
Tägerwilen (TG), 423 (n. 206)
Tanner – frères, 245 – Jean, 244
Tapis – Jacques-Balthazar, 374 – Jean-Daniel, 374 – Jean-Etienne, 91, 374 – Jules, 374 – Louis-Daniel, 374 – Pierre-César, 374
Tarin, Jules, menuisier, 97
Tavannes (BE), 243
Tavel & Jaccaud, commissaires, 27
Tavel – André de, 109 – Daniel-Hercule de, 289 – Françoise-Madeleine de, 109 – Gamaliel de, 109, 110, 113 – Ursule de, 261
Tenthorey – Jean-Siméon, 274 – Pierre-Daniel, 274
Terrin – Frédéric, 401 – Louis, 401
Thévoz, Jules, photographe, 168*
Thierrens, 314, 315
Thionville (F), 211
Thomas – François, charpentier, 136, 215, 437 (n. 263) – Moïse, entrepreneur, 135, 137, 334, 335, 452 (n. 106)
Thormann, François-Louis, 406, 456 (n. 351)
Thybaud, Auguste, accordeur de cloches, 299
Tilliet, Claude, serrurier, 205
Timbele, Jeremias, menuisier, 133, 135, 136
Tissot, Samuel, architecte, 75, 137
Torche – Claude, 372 – Pierre, 401
Tramelan (BE), 441 (n. 460)
Treboux – fonderie, 65, 96, 312 – fils, fondeur, 65 – Gustave, fondeur, 42, 73, 106, 304, 315, 355, 383, 426 (n. 386) – Marc, fondeur, 42, 65, 315 – Samuel, fondeur, 42, 254, 272, 298, 311, 335, 352, 372
Treichler, A., poêlier, 254
Treize-Cantons (Seigneux), 19, 349, 356, 412, 413
Trémeule, cours d'eau, 353, 365
Trey, 214, 387, 402
Treytorrens, 24, 349, 350, *356-364*, 418 (n. 26), 453 (n. 70)
  chapelle, 35, 35*, *357-360*, 357*, 359*, 368, 394
  château, 33, 349, 357*, *360-361*, 361*
  école, 357*
  four, 357*
  maison Bize, 357*, *361-364*, 362*, 363*
  pont, 349
  seigneurie, 259, 303, 360, 361, 363
Treytorrens – famille de, 24, 361, 453 (n. 71) – Antoine de, 356, 361 – Christophe de, 360 – Cuenet de, 356, 360 – François de, 360, 453 (n. 95) – Françoise de, 361 – Girard de, 356, 361 – Jean de, 356, 360, 361 – Renaud de, chevalier, 356 – Uldriod de, chevalier, 356
Troillet, Jean-Pierre, carrier, 355
Trolliet – famille, 209, 452 (n. 36) – Aloïs, entrepreneur, 73 – Charles-François, 406 – Jacob-Siméon, 209 – Jacques, 355 – Jacques, maçon, 302 – Suzanne, 412
Trottet, Frédéric-Gabriel, commissaire 342
tuilerie, 64, 344, 353
Turrian, Emile-David, peintre, 287
Tuschmann, Arnold, serrurier, 131
Tuyll, Isabelle de, 74
Tyébauz, Antoine, maçon, 201
Tzaud, Daniel, 437 (n. 249)

Ursy (FR), 267, 273
Ussières (Ropraz), 19*, 80
  auberge, 88
  château, 34, 54, 80, *88-90*, 89*
  four, 80
  granges des Vaux, rte des Granges 8-14, 80
  moulins, 80
  moulin des Vaux, 80
  pont des Allemands, 19*, 80
Utin, André, potier d'étain, 59

vaisselle liturgique, 40, 40*, 59, 65, 96, 254, 266, 272, 286, 300, 315, 333, 352, 354, 360, 372, 383, 412
Valacrêt (Moudon), 90
Valais, 304
Valbroye, 349, 419 (n. 49)
Valentin, Christian Ernst, peintre, 136
Vallée de Joux, 247
Vallière, Jacques-Louis de, 95
Vallorbe, 196, 197
Vanetti, peintre, 352
Vanier, Jean, 279
Vasserot, Lucienne, architecte, 89
Vaucher, Antoine, maçon, 405
Vauderens (FR), 17
Vaulruz (FR), 256
Vauthey, Antoine, 48*
Vernot, Nicolas, 452 (n. 118)
Verrey – Henri (1852-1928), architecte, 197 – Jules (1822-1896), architecte, 197
Versailles (Moudon), 256
Vesin (FR), 174
Vetter, Jacob, maçon, 202
Veuve, Jacqueline, cinéaste, 247
Vevey, 14, 42, 59, 61, 65, 73, 106, 109, 137, 211, 238, 254, 272, 286, 289, 304, 315, 419 (n. 74), 426 (n. 386), 427 (n. 399), 444 (n. 131)
Veyre – Abraham, charpentier, 268 – Abraham-Daniel, 51*, 264 – Nicod, 264 – Pierre, 264 – Pierre-Louis, 267
Veyres, Charles, ferblantier, 295
Vico Pisano, Roger de, 128
vidomne, 24, 256, 262, 363
Vienne (A), 114
Viglino & Chiara, verriers, 106
Villangeaux (FR), 14, 108, 274
Villardin – Agnès de, 264 – seigneurie, 80, 262, 264, 265, 307
Villars-Blégy (Brenles), 27, 30*, 252
Villars-Bramard, 20, 36, 196, 298, 305, 321, 348, 348*, *416-417*, 448 (n. 339)
  école, 417, 417*
  maisons – maison Pittet, ch. du Pralet 2, 416, 416* – ch. Creux 1, 416, 416*
Villars-l'Eperd (Chesalles-sur-Moudon), 250, 274s, 275*
Villars-le-Comte, 40, 45, 47, 83, 197, 250, 272, 308, 308*, 310, *313-315*, 418 (n. 42), 428 (n. 4), 449 (n. 385)
  Au Marais, 450 (n. 459)
  casino, 313*, 314
  cimetière, 315
  école, 313*, 314
  fontaine, 313
  four, 313, 313*, 314
  fromagerie, 313*, 314
  grenier gothique, 314
  hôpital, 313*, 314
  maisons – Grand-Rue 1, 450 (n. 466) – Grand-Rue 22-26, 313
  temple, 39, 313*, 314s, 314s*
Villars(-Bozon), 63
Villarzel, 19, 21, 24, 32, 33, 35, 36, 40, 40*, 42, 45, 47, 50, 172, 288, *316-342*, 348*, 349, 387, 419 (n. 49), 456 (n. 317) – *voir* Corvet
  armoiries, 321
  auberge de l'Ours, 324, *336-337*, 336*
  Chastalet, 321

château, 321*, 322, 323, 323*, 326*, *327-330*, 328*, 349
châtelard, 321, 321*, 325*
châtellenie, 23*, 24, 321, 342-344, 365, 387, 402, 416
cure, 323, *333-335*, 335*
école, 322*, 325*, 335, 335*
église, 318, 323, *330-333*, 330*, 331*, 332*, 333*, 349
En Praman, 341
étang, 324
fortifications, 322s
four, 323, 324
fromagerie, 324
Gerdils, 321
impasse En la Ville 19, 326*
maison de commune, 335, 335*
maisons – maison Bellevue, passage de Bellevue 1, 49*, 50, 341 – maison Bersier, ch. de La Crêt 3, 341, 341* – maison Bersier, rue du Collège 7, 325 – maison Bersier-Rubattel, rte de Marnand 13, 339, 339* – maison Bise, impasse En la Ville 27, *337-338*, 337*, 339* – maison Joliquin, rte de Marnand 6, 340, 340* – maison Miéville, rue du Collège 1, *338-339*, 339* – maison Rossier, rte de Marnand 9, 325 – maison Rossier, impasse En la Ville 7, 325* – ch. de La Crêt 1, 341 – impasse En la Ville 3, 325 – impasse en La Ville 20, 325 – rue du Collège 6, 325
maison forte et motte du Châtelard, 318, 320, 321, 336
mayorie, 318
moulin aux Asnes, 321, 336, 403
mur d'enceinte, 327
paroisse, 331, 342
pont, 321*, 326, 326*
pont-levis, 324
poterne, 324
seigneurie, 250
signal, 326
Tanna des Sarrazins, 321*, 322, 336
tanneries, 326, 341
Villarzel – famille de, 21, 172, 174, 188, 214, 215, 250, 277, 287, 288, 290, 295, 311, 388, 402, 412 – Anne-Marie de, 113, 114, 121 – Aymée de, 288 – Aymonet de, 172, 174, 214 – Boniface de, 214, 311, 367, 412 – Claude de, peintre, 266, 288, 292, 294, 294*, 444 (n. 131) – Conon de, 318 – François de, 33, 129, 131, 163, 172, 179, 200, 214, 215, 283, 288, 289, 292, 293 – Guillaume de, 172, 174, 179, 318 – Henri de, 172, 318 – Jacqueline de, 440 (n. 398) – Jacques-François de, 113, 289 – Jaqueta de, 172 – Jean de, 109, 113, 172, 214, 215, 288, 289, 292, 318 – Perrod de, 172, 318 – Ursule de, 289
Villeneuve (FR), 19, 367, 448 (n. 350)
Vinci, Léonard de, 372
Vioget, Louis, 382
Viret – famille, 218 – Abraham, 201, 218 – Daniel-François, 218 – Jean-Jacob, 438 (n. 304) – Jean-Jacob, serrurier, 137, 218, 234, 235 – Pierre-Abraham, serrurier, 207, 208, 222, 234 – Pierre, commissaire, 26, 27, 191, 191*, 214
vitrail, 35*, 59, 65, 96, 97*, 106, 112, 180, 254, 258, 265, 265*, 266, 272, 279, 283, 285, 285*, 286*, 287, 300, 315, 331*, 333, 367, 369*, 372, 372*, 394*, 412, 444 (n. 131), 454 (n. 168)
Vitry-le-François (F), 42, 300
vocables : Cinq plaies du Christ, 264 – Conception de la Vierge, 368 – Dix-mille martyrs, 357, 359 – Notre-Dame, 81, 264, 298, 314, 350, 388 – Saint-André, 174, 179, 410 – Saint-Antoine de Vienne, 200 – Saint-Bartholomé, 368 – Saint-Christophe, 174, 179 – Saint-Eloi, 200, 388 – Saint-Etienne, 111 – Saint-Georges, 333, 330* – Saint-Jacques, 72, 414*, 414 – Saint-Jean-Baptiste, 64, 416 – Saint-Jean-l'Evangéliste, 357, 396 – Saint-Laurent, 455 (n. 267) – Saint-Léger, 279 – Saint-Martin, 94 – Saint-Michel, 388, 451 (n. 59) – Saint-Nicolas, 174, 179, 357, 388, 451 (n. 59) – Saint-Pierre, 93, 98, 279, 298, 368, 454 (n. 151) – Saint-Pierre-et-Saint-Pancrace, 425 (n. 334) – Saint-Sylvestre, 305 – Saint-Vincent, 454 (n. 166) – Sainte-Agnès, 176, 389 – Sainte-Anne, 388 – Sainte-Catherine, 174, 298, 388, 451 (n. 59), 455 (n. 249) – Sainte-Marguerite, 72 – Sainte-Marie-Madeleine, 279 – Sainte-Menne, 200 – Sainte-Pétronille, 368 – Vierge de Pitié, 253 – Vierge Marie, 111, 264, 454 (n. 153, 186, 190)
Voltaire, 74, 89, 90
Voruz – Jean-Samuel, inspecteur des ponts et chaussées, 19, 69, 69*, 71 – Louis, commissaire, 257, 404
Vredeman de Vries – Hans, architecte, 225 – Paul, architecte, 225
Vuagniaux, Pierre, 105
Vucherens, 17, 19, 19*, 27, 32, 36, 54, 59, 60, 94, *103-108*, 326
auberge des Trois-Suisses, 45*, 46, 104*, 107, 107*
chapelle, 104*, 105s, 105s*
cimetière, 105, 106
Closy, 105, 107
école, 104, 104*, 106
En la Chavanaz, 104
fontaine, 104
four, 103, 104, 104*, 105
La Râpe, 63, 103, 105
maison de commune, 106
maisons – maison Cherpillod, rte du Village 69, 104*, 107s, 108* – ch. du Collège 4, 104*, 105 – rte de Moudon 6, 107 – rue du Village 33, 104*, 105
Molard, 104
Rochettaz, 104, 106
Sarandin, 103
signal, 103
Vucherens, Henri de, 71, 103
Vuilleumier – Auguste, 82* – Samson, 270
Vuissens (FR), 24
Vulliemoz, Maurice, charpentier, 205
Vulliens, 14, 17*, 27, 32, 36, 42, 60, 91, *108-121*, 418 (n. 26), 419 (n. 50) – *voir* Bressonnaz *et* Seppey
auberge de la Grappe-d'Or, 46, 109*, 110, 110*
Bois de Ban, 108
Bourg-Dessous, 110
Bourg-Dessus, 110, 111
Bramafan, 109
chapelle, 109*, 111s, 112s*
Châtelard, 30*, 108
cimetière, 109*, 112, 112*, 113
Condémine, 108, 109, 110
cure, 111
école, 109*, 110
four, 109
girouette, 110
maison de commune, 109*, 110
maison seigneuriale, 109*, 110
maisons – Bourg-Dessus 16, 109*, 111 – Bourg-Dessus 18, 109*, 111 – Bourg-Dessus 26, 109*, 111 – rte du Village 21, 426 (n. 381)
moulin, 108, 109, 111
Pâquier, 111
paroisse, 54, 81, 111
Planche, La, 108
poids public, 110
pont, 111
Riettaz, 110
route du Village, 110
seigneurie, 54, 108, 110, 113
Sept-Poses, 111
Vers-le-Moulin, 111
Vulliens – famille de, 54, 80, 91, 108 – Amédée de, 56 – Antoine Cornu de, 56, 103 – Antoine l'aîné de, 109 – Catherine de, 56 – Girard de, 80 – Girod de, 54, 56 – Guillaume de, 54, 80, 109 – Isabelle de, 109 – Jean de, 81 – Marguerite de, 109 – Pierre de, 80, 109, 113 – Richard de, 303
Vullierens, 422 (n. 106)
Vulliety – Abraham, maçon, 204, 206, 207, 307 – Daniel, maçon, 199, 204, 217, 217*, 218, 278, 295, 307, 433 (n. 39), 442 (n. 28) – Jean-Pierre, maçon, 307 – NN., maçon, 445 (n. 202)

Wagenländer, Ernest, vitrier, 97
Wagner, Johann Friedrich, graveur, 165, 165*
Wagner, Nicolas, 195
Wagner, Vincenz, 131, 135, 152, 192, 199, 220, 222, 223, 225, 279, 295
Wasem, Jacques, peintre-verrier, 315
Wassmer Erich (Ricco) (1915-1972), peintre, 55, 84
Weibel – Jakob-Samuel, 195*, 300*, 335, 456 (n. 347) – Frédéric, maçon, 135 – Henri, maçon, 202 – Jean, maçon, 135
Weiss, François-Rodolphe de, 135, 286
Wenger, Charles, peintre, 202
Wenger, Louis (1809-1861), architecte, 45*, 46, 65, 107, 107*, 201-203, 203*, 205, 270, 435 (n. 143)

Werner – Hans, peintre, 131, 225 – Joseph l'aîné, peintre, 225
Widmer Architectes, 235
Widmer – Andres, tailleur de pierre, 131, 156, 157* – Jean, architecte, 197, 203, 205, 217, 218, 239
Willomet, Pierre, ingénieur et géomètre, 17, 19*, 32*, 33*, 372*, 374, 374*, 380, 404, 456 (n. 347)
Winterthour (ZH), 137
Wintzenried – Benedict, 289 – Samuel-Rodolphe, 289
Wirtz, Nicles, peintre, 439 (n. 350)
Wolf, Jacob, sculpteur, 135, 156
Worblaufen (BE), 45
Wüthrich, Henri-François, 215
Wyss – Gottfried, maçon, 131, 133, 136, 208, 210 – Henri, plâtrier-peintre, 133, 135 – Samuel, plâtrier-peintre, 133, 135 – Sigmund, 137, 286
Yerli, Bertrand, 380
Yoki, peintre-verrier, 197
Yverdon, 429 (n. 106)
Yverdon, Louis d', 74
Yvonand, 368
Yvorne, 196

Zaehringen, ducs de, 21
Zali, Jean, plâtrier, 196
Zaretti, Emmanuel, maçon, 137, 218
Zaugg, photographe, 187*
Zehender – famille, 98 – Antoine, 74, 93, 98, 99, 256, 342, 344 – Armande, 380 – Jean-Antoine, 380 – Jean-Louis, 99, 256 – Jean-Rodolphe, 93, 99, 102 – (Ludwig) Emanuel, 136, 215 – Rodolphe, 342 – Ursule, 256
Zur Matten – Hans, architecte, 447 (n. 299) – Peter, architecte, 447 (n. 299)
Zurich, 96, 102, 139, 210, 211, 243, 244, 354, 360, 423 (n. 206)
Zwygart – Jacob, 209 – Jean, 209, 215

Les auteures

Monique Fontannaz. Licence en histoire de l'art monumental régional à l'Université de Lausanne avec le professeur Marcel Grandjean en 1976. Engagée à temps partiel à l'Etat de Vaud pour des recherches historiques puis pour un ouvrage sur les cures vaudoises. Travaille à la rédaction des Monuments d'art et d'histoire depuis 1985. A publié le volume MAH Vaud VI sur Moudon, ainsi que plusieurs articles sur les châteaux vaudois.

Brigitte Pradervand. Après une licence en histoire de l'art à l'Université de Lausanne en 1985 et quatre ans d'assistanat auprès du professeur Marcel Grandjean, ouverture d'un bureau d'historienne de l'art indépendante en 1990. De 2004 à 2012, enseignement dans le cadre de la formation continue de l'Université de Genève (cours « Patrimoine et Tourisme »). Dès 2010, charge de cours à l'Université de Lausanne et dès 2011 rédactrice à 50 % des Monuments d'art et d'histoire pour le canton de Vaud.

Achevé d'imprimer en octobre 2015 sur les presses de Gutenberg AG

Liens SIKART

Burnand, David 112, 113, 121
Burnand, Eugène 32, 55, 112, 113, 115, 120, 121
Chappuis, Etienne 446
Chevalley, Pierre 352, 452
Corbusier, Le 397
Corcelle, Louise de 33, 66, 68, 77, 421 (n.101)
Correvon, Ernest 174, 178, 273, 279, 282, 332, 451
Delachaux, Théodore 331, 333
Delanoë, Michel 272
Dünz, Hans-Jacob 266
Favre, Jonas 210
Gerster, Emil 279, 283, 446 (n.260)
Girardet, Julia 112
Hartmann, Johann Joseph 165
Heaton, Clément 359, 446 (n.260)
Héritier, Robert 396
Hosch, Edouard 96, 97, 424 (n.282)
Huber, Jean 77
Huber, Johann Rudolf 136
Jacottet, Jean 210, 436 (n.217)
Kauw, Albrecht 131, 163, 165, 199, 221, 225, 439 (n.325)
Maggenberg, Pierre 178, 179, 181, 432 (n.307)
Mareschet, Humbert 293, 425 (n.309), 430, 447 (n.301)
Mestral de Combremont, Victor 372, 383, 454 (n.168)
Nöthiger, Johann Ludwig 165, 428 (n.56)
Prahin, Jean 180, 279, 300, 432 (n.314)
Rahn, Johann Rudolf 143, 156, 157, 164, 165, 181
Recordon, Philippe 359
Reist, Christian 396
Reyff, frères 197, 434 (n.77)
Ribaupierre, François de 254, 390
Rivier, Louis 65, 258, 452 (n.26)
Roncati, Marsiglio 423 (n.206)
Roud, Gustave 55, 56, 62, 419 (n.99), 420 (n.59)
Sablet, NN 82
Schilling, Diebold 429 (n.117)
Schmid, Auguste 137, 138, 154
Sinner, Carl Ahasver von 406, 407, 456 (n.340)
Spring, frères 434 (n.76)
Sprüngli, Niklaus 135
Stoss, Andreas 25, 131, 152, 170, 181, 288, 292, 293, 432 (n.324), 447 (n.301)
Turrian, Emile-David 287, 421 (n.78), 425 (n.275), 426 (n.405), 448 (n.351), 450 (n.474)
Viglino & Chiara 106
Wagner, Johann Friedrich 165
Wasem, Jacques 315
Wassmer, Erich (Ricco) 55, 84, 85, 423 (205)
Weibel, Jacob-Samuel 195, 300, 335, 433 (n.52), 448 (n.365), 454 (n.94), 456 (n.347)
Werner, Joseph l'aîné 225
Yoki 197

Liens Dictionnaire historique de la Suisse DHS (noms de personnes)

Avenches, Bernard d' 367, 374, 380
Bel, Pierre 17, 19, 174
Béranger, Emile 55
Berchem, Victor van 219, 225, 439 (n.150), 437 (n.427), 438 (n.307)
Berthoud, Abraham 334, 335
Bertrand, Elie 356
Blonay (famille) de 54, 412
Bonjour, Charles-François 39, 352
Bosset & Bueche 181, 312, 331, 332, 406, 456 (n.343)
Bosset, Louis 287, 288, 331, 332, 332, 333, 390, 410, 436 (n.220), 451 (n. 71), 447 (n.275), 455 (n.265)
Bourgogne, Comtes de 21, 125
Bourgogne, Rodolphe roi de 21
Briatte, François 66
Bridel, Philippe-Sirice 356
Bruxelles, Boniface de 21, 94, 277, 318
Burnand, Abraham (-Daniel) 17, 19, 83, 94, 114, 133, 137, 167, 195, 207, 210, 215, 221, 261, 268, 301, 302, 334, 372, 395, 420 (29), 436 (216)
Burnat & Nicati 453 (n.73)
Cérenville, Edouard de 114
Cérenville, Henri de 114
Cerjat, (famille) 71, 91, 93, 94, 98, 99, 103, 109, 454 (n. 144)
Cerjat, Humbert 93, 94, 98, 207, 367, 380
Champvent, Guillaume de 125, 128, 149, 161, 162
Charles Quint 360
Charrière, Madame de 74
Chessex, Jacques 55
Clavel, Abraham-Philibert 57, 64, 80, 88, 421 (n.83)
Clavel, Jacques-Abraham-Daniel 88
Constant de Rebecque, (famille) 74
Constant, David-Louis 72, 74, 75, 77
Constant, Samuel 74
Cossonay, Aymon de 330, 451 (n.55)
Cossonay, Jean de 21, 23, 128, 161, 163, 385, 318
Curtine, François de 35, 279, 282, 286, 349
Delagrange, Gabriel 33, 34, 66-68, 421 (n. 101)
Delarageaz, Louis 19, 434 (n.93)
Dériaz, Victor 210
Doret, Gustave 55
Durnes, Landry de 21, 128, 164, 277, 287
Ecublens, Guillaume d' 412
Estavayer, Claude d' 412
Estavayer, Conon d' 128
Estavayer, de (famille) 443 (n.51)
Estavayer, seigneurs d' 412

Fraisse, Henri 165
Fraisse, William 17, 194, 418 (n.14), 446 (n.227), 449 (n.422)
Franel, Philippe 272
Gasser, Paul 235
Gaudard, Jean-Louis 262
Gaudard, Jules 211, 423 (n.205), 437 (230)
Genève, comtes de 21, 128
Germond, Louis 305
Gilliard, Frédéric 39, 69, 253, 279, 281, 287, 315, 371, 382, 383, 442 (n.25)
Glâne, Claude de 80, 307, 442 (n.8)
Glâne, de (famille) 29, 63, 80, 82, 262, 266, 444 (n. 108)
Gonin, Louis 210, 211, 418 (15), 437 (224)
Goumoens, de (famille) 54
Goumoens, Georges de 63
Graffenried, Antoine de 56, 420 (24)
Graffenried, Christoph von 131, 158, 430 (156)
Grandjean, Marcel 164, 287, 331, 333, 359, 394, 428 (n. 19), 453 (n. 75)
Habsbourg, Rodolphe de 21
Hauterives, Amédée d' 128
Held, Albert 137, 150, 152
Hennezel, Béat de 68, 421 (68)
Henri IV 279
Hermann, Emanuel 164
Isoz, Francis 240, 242, 441 (n. 450)
Jenner, Samuel 210
Junod, Louis-Edouard 216, 235, 237-244
Levade, Louis 164, 430 (n.191)
Lochmann, Jean-Jacques 211
Loys, Jean-Louis 405
Loys, Jean-Philippe 262, 307
Mallet, Henri 14, 26, 27
Manufacture de grandes orgues, Genève SA 333
Marius 296
Martignier, David 356, 447 (n.275), 449 (n.390), 453 (n.67)
Martin, Colin 452 (n.32)
Martin, Jean-Gaspard 174
Menthonay, Guillaume de 145
Mestral (famille) 63, 367, 372, 380, 387
Mestral de Rue 380
Miéville, de (famille) 387
Molin, de (famille) 24
Montagny, seigneurs de 21, 402
Morax, René 55
Müller, Johannes 394, 403, 406
Naef, Albert 57, 59, 82, 95, 111, 112, 180, 279, 287, 331, 333, 357, 359, 365, 423 (n.187), 424 (n.266), 425 (n.341), 426 (n.345), 429 (n.116), 446 (n.240)
Neuchâtel, Berthold de 21, 318
Oltigen, Bouchard d' 279, 286
Oron, Pierre d' 318
Pahud, Henri 354
Perregaux, Henri 39, 44, 164, 195, 196, 196, 201, 203, 204, 205, 276, 294, 295, 298, 299, 314, 315, 331, 335, 345, 373, 409, 421 (n.77), 439 (n.193), 433 (n.57), 435 (n.127), 447 (n.308), 454 (n. 175)
Piccard, Jules 164
Plantin, Jean-Baptiste 164, 430 (n.189), 432 (n.7), 436 (n.213)
Platter, Thomas 164, 439 (n.184)
Polier de Saint-Germain, Antoine 63, 66
Ruchat, Abraham 210, 432 (n.9), 436 (n.217)
Rüetschi, H. 42, 180, 197, 354, 395, 396
Ruffener, Ulrich (Uli) 169, 225, 439 (n. 348)
Rychner, Hans 442 (n.468)
Saint-Georges, Jacques de 162
Saluces, Georges de 128, 331, 336, 412
Savoie, Amédée de 256, 374
Savoie, famille de 17, 21, 24, 54, 71, 92, 103, 109, 125, 128, 162, 163, 250, 252, 321, 360, 402
Savoie, Louis de 21, 103, 303, 318, 380
Savoie, Philippe de 21
Savoie, Pierre de 21, 23, 54, 71, 125, 128, 269, 303, 385
Savoie, Thomas de 21, 125
Schöpf, Thomas 57, 436 (n.210)
Sennhauser, Hans-Rudolf 391
Sinner, Johann Bernhard 395
Sinner, Johann Rudolf von 164, 430 (n.190)
Suchard 243
Treytorrens, de (famille) 24, 361, 453 (n. 71)
Veuve, Jacqueline 244, 247, 441 (n.453)
Vico Pisano, Roger de 128
Villardin, seigneurie 80, 262, 264
Villarzel, Conon de 318
Villarzel, famille de 21, 172, 174, 188, 214, 215, 250, 277, 287, 288, 290, 295, 311, 318, 389, 402, 412, 437 (n.251), 438 (n.270), 447 (n.283)
Vinci, Léonard de 372
Voltaire 74, 89, 90
Voruz, Louis 257, 404, 456 (n.352)
Vuilleumier, Samson 270
Vulliens, famille de 54, 80, 91, 108
Wagner, Vincenz 131, 135, 152, 192, 199, 220, 222, 223, 225, 279, 282, 295, 438 (n.311), 439 (n.341)
Weiss, François-Rodolphe de 135, 286
Wenger, Louis 45, 46, 65, 107, 201-203, 205, 270, 271, 426 (n.354), 435 (n. 143), 445 (n.176)
Zehender, (famille) 98

Pagination indicative correspondant
à l'édition imprimée.